ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1908, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public*.

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site **http://digitheque.ulb.ac.be/**

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1908_f.pdf

Manque

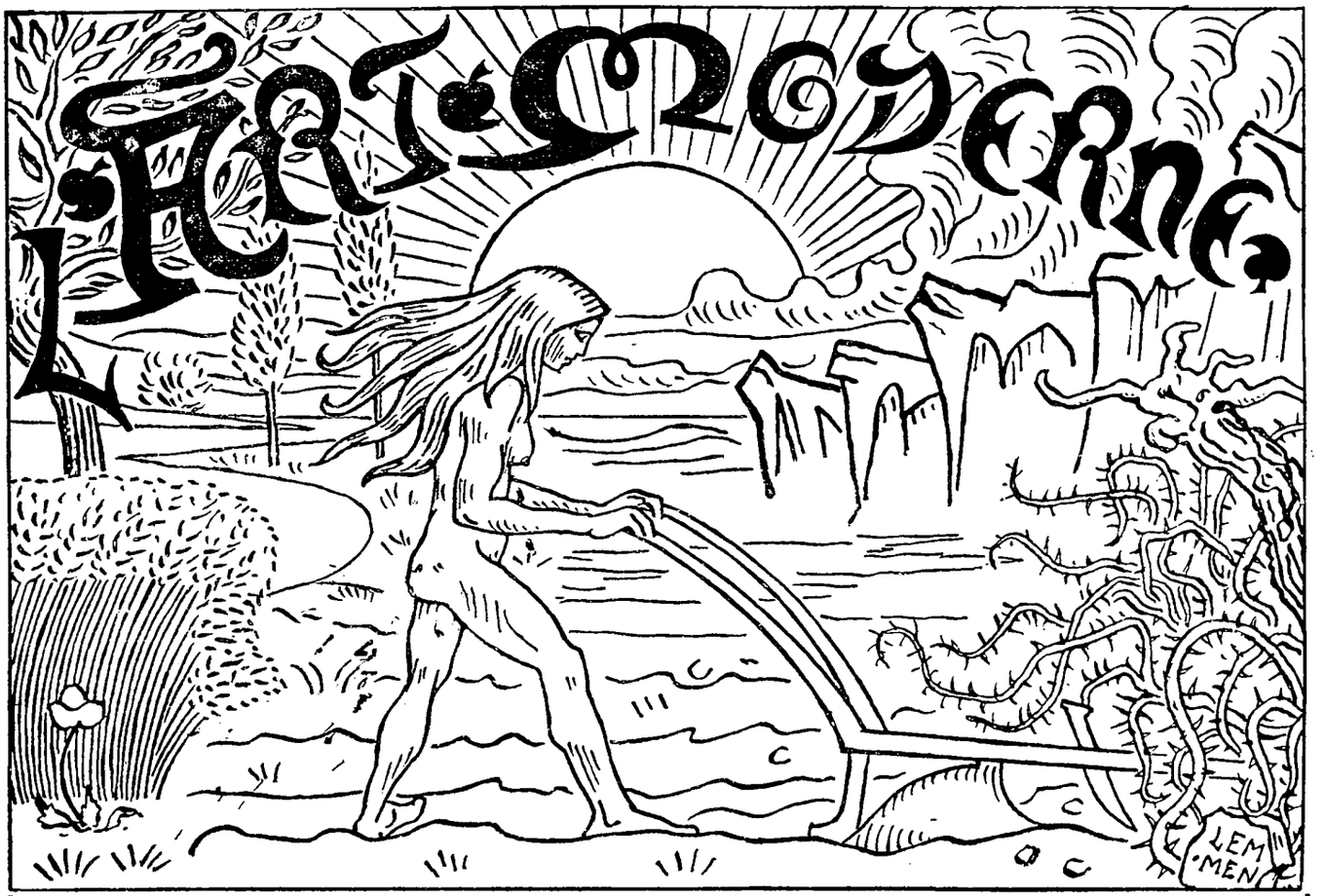
n° 36 : p. 2[illegible] → 289
n° 38 et 39 : p. 297 → 312

n° 2 : p. [illegible]
n° 41 : p. 321-32[illegible]

52366

L'ART MODERNE

1908



5 JANVIER 1908 VINGT-HUITIÈME ANNÉE NUMÉRO UN

SOMMAIRE

De la Sophistication de l'Œuvre d'Art (VINCENT D'INDY). — Les Prisons de l'Art (L. MAETERLINCK) — Romans de Jeunesse (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Fête Meunier. — L'Art à Paris : *L'Exposition d'art russe moderne* (LOUIS VAUXCELLES) — Notes de musique : *Le Concert Durant, les auditions de l' « Art au Foyer »* (H. L. B); *le Concert du Conservatoire* (CH. V.). — La Musique à Liége : *Le deuxième Concert Brahy* (MD.). — Chronique judiciaire des Arts : *La Petite Tonkinoise.* — Nécrologie : *Bottini.* — Petite Chronique.

De la Sophistication de l'Œuvre d'Art[1].

Il y a deux manières d'abîmer un tableau — on peut le larder à coups de ciseaux, cette mode commence à s'établir au musée du Louvre — on peut aussi le dénaturer complètement par des retouches et des repeints, comme cela se pratique d'une façon éhontée dans les musées d'Allemagne et même, hélas! dans les galeries italiennes qui dépendent de l'État; terrifiantes sont les manœuvres pratiquées sur les admirables Giotto de l'*Arena*, à Padoue, et l'on a vu, il y a quelques années, ce que les *conservateurs* allemands avaient pu faire d'un chef-d'œuvre de l'un de nos primitifs français, Jehan Foucquet.

De ces deux manières, la première est punie par le Code; mais la seconde, celle qui est à l'abri des lois — celle des *conservateurs* — est bien autrement dangereuse, car c'est officiellement qu'elle dénature l'œuvre, et sans espoir de retour.

Il y a également deux façons d'abîmer une œuvre de musique : on peut la farder exagérément, voiler ses pures formes sous une profusion d'ornements et de faux bijoux; ceci est le système allemand; éditeurs et arrangeurs tudesques rivalisent d'un saint zèle pour *tripatouiller* les plus belles manifestations de l'art dit classique, et nul *capellmeister* ne se croirait digne de son titre s'il ne déposait sa propre petite réorchestration du chef-d'œuvre qu'il entreprend de monter, aux pieds du grand mort de génie incapable de protester. L'empereur allemand lui-même se mêle de collaborer à ces actes de vandalisme en prescrivant des modifications

(1) Un article publié par M. Vincent d'Indy dans un journal parisien vient de soulever une polémique assez vive. Nous croyons intéressant de reproduire la partie de cet article relative à l'interprétation des œuvres lyriques. On y trouvera d'utiles observations et de précieux conseils.

UNIVERSITÉ LIBRE BRUXELLES

officielles à telle ou telle partition des temps passés... Mais, chut! ne créons point d'incidents diplomatiques!

Il est encore une seconde manière de rendre méconnaissable un chef-d'œuvre musical : elle consiste à extraire habilement tout le sang de ses veines sans modifier sensiblement sa forme extérieure, et à présenter ainsi un cadavre « tué de frais » à la place du personnage bien vivant et passionnément agissant que l'auteur s'était complu à exprimer.

C'est ce qui est arrivé pour *Armide* à l'Opéra; c'est ce qui arrive en ce moment pour *Iphigénie en Aulide* à l'Opéra-Comique.

Cet infortuné chevalier Gluck n'a vraiment pas de chance! Violemment attaquées pendant sa vie, il faut qu'après sa mort ses œuvres soient présentées de façon à donner amplement raison à ses adversaires, les Piccinistes!

Que manque-t-il donc, va-t-on me dire, à l'exécution d'*Iphigénie* à l'Opéra-Comique? Les chanteurs sont des artistes de premier ordre, l'orchestre est admirable d'ensemble, pas une note ne manque à l'appel, les décors sont superbes, le ballet... oh ! le ballet surtout est un véritable charme pour les yeux...

D'accord! Mais, outre que des lutteurs me paraîtraient plus à leur place à la Foire aux jambons que sur les planches d'un théâtre musical, outre qu'il me serait indifférent d'entendre attaquer un second violon un peu après les autres dans un passage pathétique, ce qui manque, à mon avis, dans l'*Iphigénie* de l'Opéra-Comique?... oh! mon Dieu, c'est un élément bien simple, bien banal — essentiel cependant : ce qui manque, c'est la *vie*.

En musique, la *vie* se nomme *expression*, et sans expression, point de musique.

De bons professionnels vous diront que, du moment qu'on respecte la nuance marquée, on applique à l'œuvre son expression... Quelle erreur! — La nuance n'est qu'une infime partie de l'expression; elle y contribue, mais ne la constitue pas.

Qu'est-ce donc que l'expression?

Pas autre chose que la communion intime du ou des interprètes (truchements indispensables dans l'art musical) avec l'esprit, et surtout avec le *cœur* de l'auteur : ceci est le seul moyen de faire pénétrer la signification de l'œuvre dans l'âme de l'auditeur, de la toucher, de l'émouvoir.

Et il n'est pas de forme si surannée qui ne soit susceptible d'expression si la musique contenue dans cette forme est touchante et émue : géniale, en un mot. En art musical, la forme, si nécessaire au producteur, au constructeur, n'est rien vis-à-vis de l'auditeur attendant une *im*pression que peut seule lui apporter l'*ex*pression adéquate, non pas à la forme, mais à l'esprit de l'œuvre. Si désuètes que puissent être les formes du Motet, de la Fugue, de la Sonate même, du Récitatif et de l'*Aria*, les œuvres inscrites en leurs contours par les Palestrina, les Bach, les Beethoven, les Rameau et les Gluck seront éternellement émouvantes et ne périront pas, si elles sont présentées à l'auditeur de façon *expressive*, c'est-à-dire (qu'on me permette cette image) en établissant un courant électrique entre l'esprit de cet auditeur et la pensée créatrice du compositeur.

Et pour Gluck surtout, précisément parce que, plus que Rameau, il s'est fié à la forme, l'*expression* est indispensable. Qu'on ne vienne point me parler de *style*, de *tradition* : un style qui n'est pas expressif est faux, une tradition qui est mauvaise ne mérite pas autre chose que d'être abolie.

Et, d'ailleurs, qui peut se vanter de connaître la tradition vraie dans l'interprétation des opéras de Gluck, alors que nul de nos contemporains n'a été à même d'entendre une représentation réglée par quelque élève ou quelque familier du grand Christophe ?... alors surtout que, pour se diriger vers cette expression — si on ne la sent pas — on possède les indications de Gluck lui-même.

L'a-t-il assez dit ? l'a-t-il assez écrit ? que, dans ses drames, la *musique* n'était et ne devait jamais être que le *soutien de la parole* : « Je voulus réduire la musique à son véritable but, qui est de *fortifier la poésie* par une *expression nouvelle* »

Est-ce assez clair ? et peut-il exister des traditions qui l'emportent sur l'opinion même de l'auteur?

Quoi de plus humain et de plus émouvant que ce sujet d'Iphigénie *fortifié* par la musique expressive de Gluck ? Quoi de plus conventionnel et de plus ennuyeux — il faut bien le dire — que ce même drame privé de tout accent et de tout sentiment expressif, tel que vient de nous le présenter l'Opéra-Comique? La musique de Gluck vit et se meut aussi bien — mieux quelquefois — que celle de nos compositeurs modernes, il ne s'agit que de lui conserver cette chaleur vitale, de lui communiquer ce mouvement; pourquoi donc faire délibérément de ces opéras une sucession de marches funèbres? Il commence à être temps de couper court à cette tradition erronée, je dirai presque criminelle, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à tuer des chefs-d'œuvre. Il faut bien se mettre dans la tête que, dans tout l'œuvre de Gluck, il n'y a, pour ainsi dire, pas un récitatif, pas un air qui doive être dit et chanté *en mesure* ; la musique étant tenue de suivre et de serrer étroitement le sens des paroles, il s'ensuit que le mouvement doit être accéléré ou ralenti tout le temps suivant les exigences du drame. Il suffit de comprendre la direction de la ligne mélodique, aussi bien dans les airs que dans les récits, et dans les chœurs même, pour être convaincu de la légitimité des désirs du compositeur à cet égard; il n'y a pas, il ne peut pas y avoir, dans les airs dramatiques de Gluck,

trois mesures qui gardent le même mouvement; parfois même, on rencontre deux ou trois mouvements différents dans une seule mesure.

Et ce n'est pas l'accélération de quelques mouvements aux représentations futures qui pourrait remédier au mal, ce mal est dans la racine; il faudrait recommencer les études à nouveau, et, maintenant qu'on tient bien la *lettre*, tâcher de se pénétrer de l'*esprit* de l'œuvre.

VINCENT D'INDY

LES PRISONS DE L'ART

Les musées sont évidemment nécessaires. Il y faut recueillir et conserver tout ce qui se rapporte à la pensée artistique du pays ou de la région où ils sont établis. Malheureusement, on est forcé de le constater, les mille objets que l'on réunit ont été exposés jusqu'ici sans vraie méthode et groupés de la façon la plus arbitraire. Qui expliquera, par exemple, pourquoi l'on distrait de nos musées dits des Beaux-Arts, où elles *devraient* trouver place, d'admirables œuvres, sous le prétexte qu'au lieu d'être *peintes* elles furent exécutées en ivoire, en bois, en métal, en étoffe ou en d'autres matières? Les chefs-d'œuvre de nos liciers, de nos huchiers, de nos orfèvres ou de nos dinandiers ne sont-ils pas dignes de figurer à côté des productions les plus belles de nos peintres anciens et modernes?

Pourquoi, dans nos musées, aligner exclusivement des tableaux se suivant pendant des centaines de mètres le long des cimaises d'une uniformité désespérante, et cela dans des salles plus ou moins luxueuses, mais *n'ayant aucun rapport de style avec l'époque* ou le genre des peintures exposées?

Pourquoi, d'autre part, reléguer dans des musées dits d'archéologie ou d'art industriel, toute une catégorie de productions artistiques *non moins précieuses*, où leur promiscuité avec de véritables objets de bric-à-brac leur fait perdre une grande partie de leur aspect et même de leur valeur?

M. de la Sizeranne a eu raison de dire que la plupart de nos musées de l'Europe sont les « prisons de l'art ». Quand aura-t-on le courage de rompre enfin avec une routine aussi tenace qu'indéfendable? Quand essayera-t-on de réunir aux chefs-d'œuvre de la peinture *toutes* les manifestations de l'art appelées à les faire valoir et à les expliquer?

Généralement enlevés à leur milieu, dépouillés de leur cadre et de l'atmosphère qui leur était propre, les objets d'art ainsi recrutés pour les musées ne font que trop songer à des « déracinés »! C'est à nous de les sauver de cet isolement néfaste. Il faut leur restituer une ambiance, et cela d'une façon aussi complète que possible.

Déjà dans quelques musées, et non des moindres, au Kaiser Friedrich-Museum de Berlin, dans la salle de la galerie Médicis au Louvre, dans les musées de Dusseldorf et de Dijon, dans les galeries d'art décoratif du Cinquantenaire à Bruxelles, et, plus récemment, au remarquable Salon triennal de 1907 on a fait des essais timides dans cette voie, et les résultats obtenus ont frappé les esprits les plus prévenus.

Des capitales comme Paris ou Bruxelles, des villes anciennes comme Gand ou Bruges, grâce à l'inépuisable stock de richesses artistiques dont elles disposent, pourraient, si elles le voulaient, créer des ensembles vraiment merveilleux et nouveaux, simplement en les disposant d'une façon plus rationnelle.

Et alors, à la vue de ces reconstitutions impressionnantes, le spectateur enthousiasmé ne songerait plus ni à des prisons, ni à des nécropoles! Il assisterait, ému, à la résurrection complète de tout ce qui fit la grandeur des plus belles périodes artistiques de notre histoire! Il verrait se dérouler devant lui, d'une façon tangible, le cycle de l'évolution progressive de l'art national dans toutes ses manifestations, depuis ses débuts modestes jusqu'à ses périodes sublimes d'apothéoses! Ainsi compris, les musées seraient enfin ce qu'ils devraient être : de véritables *Temples de l'Art*.

L. MAETERLINCK

ROMANS DE JEUNESSE

On ne peut rien présager du livre de débuts d'un écrivain, ni en bien ni en mal. Les deux attitudes habituelles, inspirées par la logique et la déduction, n'ont aucune valeur; elles sont contradictoires et également sûres. La première formule est : « Le livre de M. un tel est maladroit et jeune : l'auteur s'y libère de tous les défauts et de toutes les influences, qui, espérons-le, ne déparera pas son prochain ouvrage. » La seconde : « Le livre de M. un tel est évidemment révélateur de ses goûts et de ses habitudes d'esprit; il contient en germe toute son œuvre future, défauts et qualités. Qu'il se garde des premiers, qu'il cultive les seconds! »

Eh bien! C'est infiniment plus compliqué que cela, — ou plus simple, comme vous voudrez.

Un livre nouveau, c'est un livre, sans plus. Un livre qui peut être un chef-d'œuvre et n'avoir comme suite qu'une série d'avortements et de fours, ou au contraire un livre qui n'offre même pas une ligne à l'espérance d'un avenir convenable, et qui en aura. Est-ce qu'on sait jamais? Le débutant mourra peut-être, ou deviendra idiot, ou mendiant, ou émigrant, ou il aura tout à coup du génie... Est-ce qu'on sait?

Ce n'est guère qu'à trente-cinq ou quarante ans que, jetant un coup d'œil sur son passé littéraire, un écrivain conçoit le désir de lui donner quelque cohésion. Il trouve toujours un lien secret entre des œuvres qui furent faites au petit bonheur de diverses inspirations; il veut introduire l'idée d'une évolution là où présida la fantaisie, d'ailleurs bien plus touchante, de la vie.

Ainsi, des trois auteurs dont je vais parler aujourd'hui, j'ignorais, il y a un mois, même les noms; je crois que ce sont de tout jeunes gens, et, soyez certains, je ne me permettrai aucune prophétie à leur égard. Ils deviendront ce qu'ils voudront, ce que leur secret démon les fera plus tard. Je trouve singulier, parfois, de parler de gens que je n'ai jamais vus, et que ces premiers livres, au lieu de révéler, trahissent. Quel hybride métier que celui de critique!

Oui, un premier livre ne peut éclairer personne sur la qualité d'esprit et d'âme d'un écrivain, pas même cet écrivain lui-même qu'une première réussite égare souvent loin de la route où il était, de par ses affinités, appelé à marcher. Quant au public, il est fatalement trompé. Un livre de début reflète ce qu'il y a de moins profond dans une personnalité, et ce que l'auteur croit précisément être le plus profond. Emballé sur un poète, sur un roman-

cier, sur un conteur, il en prend avec joie les allures et la livrée. Sur ses propres sentiments, dont l'occasion de l'expérience ne lui a point permis de piger la portée, il pose les sentiments ou même les paradoxes empruntés à sa jeune et trop récente culture. Il confond les uns avec les autres, les oripeaux qu'il aime avec le corps vivant qu'il étouffe dessous. Et ce n'est que plus tard que ces vêtements, trop étroits ou trop lourds, en tous cas étrangers, tombent des épaules du corps victorieux et sincère.

Ainsi des adolescents qui s'évertuaient à composer des romans âpres, pervers et féroces se découvrirent plus tard un talent doux et tranquille. Ou inversement. Tel, que le trop grand poète de Sils Maria entraîne prématurément sur les hauteurs, soulèvera de ses frêles mains une lyre écrasante et libertaire et restera longtemps sans s'apercevoir de la réelle douceur de son cœur. Tel autre, trop modeste, ne croira point avoir le droit d'exprimer les moindres sentiments, s'il ne se réclame des plus grands noms des lettres et des arts, si ses héros ne ressemblent à des portraits et ses paysages à des fonds de toiles de maîtres.

De telles erreurs, de telles pudeurs sont inévitables. On ne saurait en tenir rigueur à personne, pour la double raison qu'elles n'engagent en rien l'avenir et qu'elles témoignent d'une culture et d'un enthousiasme.

Culture, le cas de M. Paul Flamant dont le conte d'art *Isarina* (1) nous promène dans un paysage vénitien qui lui fait d'ailleurs regretter Bruges et où il retrouve des émotions de pensée chères à Barrès et à Gabriel d'Annunzio. L'intrigue est lâche jusqu'au décousu, mais cela provient de l'indifférence manifeste que lui témoigne son inventeur. Tecko, le héros, est *le Passant des villes mortes* : c'est toute sa psychologie. Les quatre personnages qui l'entourent sont des émanations de décor : ils sont là pour lui permettre de rêver. *Isarina* est un résultat de la littérature.

Enthousiasme, le cas de M. Prosper Roidot. Nietzsche, entrevu à travers *les Nourritures terrestres* sert d'inspirateur, je dirais presque de thème, à son roman *Ferveur* (2). Les œuvres des naturistes ont épuisé tout l'intérêt de ce genre d'émotion, horriblement factice, désolément facile, uniquement verbal. Ces invocations à la nature, ce panthéisme effervescent, ces effusions à la fois potagères et perverses ne manquent pas de grâce, mais d'une grâce vieillotte et désuète. Bernardin de Saint-Pierre essayant de se mettre au niveau de Nietzsche aurait à peu près abouti à cela. Je ne pense pas que M. Prosper Roidot, qui a de la verve et de l'imagination, persiste dans cette voie, qui paraît grande mais qui est sans issue.

Par contre, *la Cousine et l'Ami* (3) de M. André Germain est une œuvre qui ne doit rien aux souvenirs de la la littérature ou de l'art. Elle est d'un style maladroit et d'une intrigue naïve. Mais elle est pleine de qualités réelles et de promesses. Il y a là-dedans un sens de la psychologie déjà très sûr, des nuances et de charmantes délicatesses. L'histoire de l'amitié de Pierre Malauze et d'Edith Varèse est tout à fait délicieuse, avec, çà et là, des passages de grande amertume. M. André Germain a deux dons de première importance pour un romancier : celui du pathétique et celui de l'observation subtile. Avec cela on va très loin.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) PAUL FLAMANT : *Isarina, conte d'art.* Paris, Sansot.
(2) PROSPER ROIDOT : *Ferveur*, roman. Bruxelles, édition de *la Belgique artistique et littéraire*.
(3) ANDRÉ GERMAIN : *La Cousine et l'Ami.* Paris, Sansot.

LA FÊTE MEUNIER

Bob, de *la Chronique*, a rencontré M. Léon Souguenet (à moins que ce soit Etherel, — mais peu importe). Bref, il a rencontré celui qui pouvait, mieux que tout autre, lui donner sur la fête Meunier les derniers « tuyaux ». Et voici l'interview :

— Alors, la fête de Constantin Meunier a lieu?

— Elle aura lieu; il faut se rendre à l'évidence. Elle aura lieu malgré tout, même si je faisais désormais contre elle une campagne vigoureuse et convaincue. L'idée de cette fête ressemblait au regretté ballon dirigeable « Patrie » en ceci qu'il suffisait de la lâcher pour qu'elle fît du chemin, beaucoup de chemin. Deux cents hommes de 120 kilos, l'un dans l'autre, ne pourraient plus la retenir.

— Et où aura lieu cette fête?

— Quelque part sous le soleil. Sachez ceci : On a proposé Mons et le Borinage, mais des délégués d'autres villes sont venus s'enquérir si on ne pouvait se partager la glorieuse corvée. Ainsi l'exposition des œuvres de Meunier pourrait avoir lieu à Liége, qui tient à faire valoir ses droits. En vérité, tout le monde veut fêter le bon, le grand, l'auguste Constantin Meunier, et depuis le puissant industriel suzerain des hauts fourneaux aux livides aigrettes jusqu'à l'ouvrier qui, au fond de la bure, casse l'obscurité en morceaux et ne sent que vaguement ce que c'est que l'art, tout le peuple énergique du fer, du charbon, du verre et de l'acier se sent endetté de gratitude envers celui qui sculpta leur noblesse, immortellement, dans le bronze et la pierre. Au fait, l'idée d'une fête équivalait à ce rappel : « Dites donc, vous autres, vous savez que vous devez quelque chose à Meunier? » Et, en effet, ils devaient. Comme ce sont d'honnêtes gens, ils veulent payer, et largement. »

L'ART A PARIS

Exposition d'art russe moderne.

Vous savez sans nul doute qui est la princesse Marie Tenicheff : une grande dame qui, créatrice elle-même (je parlerai plus loin de ses miraculeux émaux champlevés) a rénové en son pays l'art appliqué. C'est une véritable renaissance septentrionale qu'elle a suscitée. Dans la province de Smolensk, elle possède une immense propriété, à Talachkino. Et Talachkino est devenu, depuis quinze années, une ruche artistique : ateliers de sculptures sur bois, de meubles, de broderies, de dentelles, école d'art appliqué, d'art rustique, fabrique d'étoffes, teintureries, magasins, théâtre, temple, la magicienne a tout fondé; des milliers d'artisans et d'ouvrières travaillent sans relâche sous sa direction. Elle dessine les modèles, appelle des artistes éminents, groupe, enseigne, organise. La princesse a doté Smolensk d'un musée, pourvu le Musée de Saint-Pétersbourg d'une section d'aquarelles; les collections merveilleuses qu'elle possède en son hôtel, à Passy, nous avons pu les apprécier, il y a quelques mois, au pavillon de Marsan, où elle les prêta.

Et il nous est donné de voir, à la Galerie des Artistes modernes, rue Caumartin, les produits de Talachkino. Ce sont des broderies, sur laine ou soie, des rideaux, des coussins, des napperons, mille et un tissus qui ravissent tout d'abord par la délicatesse subtilement nuancée de leur coloris; harmonieuses tonalités gris-perle, gris-bleuté, beige, ocre, mauve, olivâtre, safran, vieil or, dans des gammes d'une suavité assourdie. Le dessin des broderies est naïf et charmant, avec ses combinaisons, ses entrelacés d'arabesques,

ses stylisations de flore et de faune locale; des dentelles qui, par le luxe quasi oriental, persan, du décor, et la finesse de l'exécution, rivaliseraient avec Venise ou Alençon ; des fauteuils, des chaises, des armoires, des tables, des étagères, des objets usuels, des jouets, des œufs de Pâques coloriés, des pichets, des poteries paysannes, que sais-je encore ! (A ceux des amateurs qui souhaiteraient conserver de ces étoffes une image fidèle, je recommande les reproductions qu'en a faites la *Librairie centrale des Beaux-Arts*, en son fastueux album.)

La princesse Tenicheff trouve le temps de travailler personnellement, elle compose ses émaux champlevés. Vous n'ignorez pas la prodigieuse difficulté que comporte cet art de l'émail champlevé, soit *en réserve,* soit en *taille d'épargne* ; ces émaux sont généralement sur cuivre rouge. L'artiste, après avoir tracé son dessin, *enlève le champ* (d'où le nom) du dessin qu'il veut remplir de cuivre. Byzance et Limoges y ont excellé. Jean Pénicaud, Bernard Limousin, Courteys eussent salué cette néo-byzantine qu'est notre artiste comme une des leurs. Son coffret vert et blanc est un chef-d'œuvre; les deux flambeaux, la boîte à poudre, le baguier, d'une couleur, d'un dessin, et d'une réussite technique inégalables. Le style en est riche sans complication, et, bien qu'issue de la plus assurée tradition, tout moderniste. La princesse Tenicheff est traditionaliste, mais elle a, en vraie artiste, horreur du pastiche.

Près d'elle, voici d'autres artistes, peintres, illustrateurs, un sculpteur, un architecte. Rœhrich, archéologue, poète et peintre, qui expose de nombreuses toiles de chevalet et diverses fresques, est l'évocateur de la Russie païenne, d'« avant les âges », il restitue pieusement ses rites dramatiques, d'un symbolisme angoissant et obscur; ses études de la Finlande sont d'un beau coloris grave et soutenu, et ses images pour Maeterlinck et Pouchkine, d'un caractère impressionnant.

L'aquarelliste Bilibine est l'illustrateur, fantaisiste parfois comme Beardsley, ou réaliste à l'instar de nos paysagistes impressionnistes, des légendes slaves. L'architecte Chtchousséf est un descendant inspiré des constructeurs anciens de basiliques du vieux style russe. Enfin, le sculpteur Rausch de Traubenberg nous soumet un buste exquis de fillette russe, d'un pénétrant sentiment mélancolique, et la statue équestre d'un héros antique, formidablement campé sur son énorme destrier.

Je le répète, et suis tout heureux de me rencontrer sur ce point avec mon très érudit confrère C. de Danilowicz, cette phalange d'artistes modernistes nous prouve surabondamment que l'art russe n'est pas un art d'imitation cosmopolite.

LOUIS VAUXCELLES

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Avec une obstination tranquille, M. Durant poursuit la réalisation de son vaste programme. Le deuxième concert a remporté autant de succès que le précédent; et ce fut mérité. Haydn et Mozart. La *Symphonie* en *ut* majeur du premier fut un régal intime; exécution soignée avec minutie, toute en nuances attentives, humour enjoué, charmante tendresse. Le concerto en *ré* majeur pour violoncelle, interprété par le chef de pupitre de l'orchestre ordinaire (louable tentative) contient des pages séduisantes et un adorable *adagio*. On y avait joint une cadence fort peu musicale qu'il faut attribuer, paraît il, à l'un des musiciens belges les plus considérables. Triste manie.

Mme Henriette Schmidt a exécuté le Concerto de Mozart, *mi* bémol majeur pour violon. Cette artiste a passé quelques années à Londres et à Paris; c'est la première fois qu'elle se présentait à Bruxelles devant le public des grands concerts. Malgré une acoustique déplorable, elle a fait apprécier des qualités très personnelles de sentiment, de distinction, de style, servies par une technique sûre. Mme Schmidt aime passionnément la musique; son interprétation de l'*adagio* était empreinte d'une émotion contenue, une ferveur intime qui s'appliqueraient peut-être plus opportunément à des œuvres plus libres et plus modernes.

L'*Adagio* funèbre est une page qui méritait d'être connue et la belle symphonie en *sol* mineur manquait un tantinet de grandeur dans la ligne générale. — Il faut également mentionner les programmes éducatifs, combinant adroitement des détails biographiques d'après Riemann et une note esthétique, claire et juste, de M. Closson.

Les auditions de l' « Art au Foyer ».

On connait l'œuvre intéressante de l'Art au Foyer, qui cherche à diriger vers la décoration intérieure et l'art appliqué les talents des femmes en quête de gagne-pain. Pour attirer l'attention (et accroître un peu les ressources !), les dirigeants de l'œuvre ont organisé deux séances fort réussies. Le programme de la première groupait des œuvres de César Franck, d'Indy, Beethoven, Wagner, Duparc, Saint-Saëns, etc., jouées par des interprètes dévouées et attentives ; la deuxième matinée était consacrée exclusivement à quelques productions de femmes compositeurs belges. On a écouté avec un grand intérêt la sonate pour piano et violon de Mme Vanden Boorn : œuvre importante, écrite avec soin par un auteur qui a quelque chose à dire et le dit non sans savoir-faire, — sans se rapprocher trop des maîtres qu'elle paraît affectionner : Schumann et César Franck. Les mélodies de Mlle Berthe Busine dénotent un tempérament très original, encore qu'elles se ressentent de certaines influences parfois slaves, parfois « dindystes ». Les autres œuvres, de Mmes Folville, Dell'Acqua, Vanderstaepelen furent sincèrement applaudies.

H. L. B.

Le Concert du Conservatoire.

M. Gevaert avait inscrit au programme du premier concert de cette année : des airs de ballet pour orchestre, de Rameau, le quatrième *Concerto de Brandebourg*, de Bach, et la *Fête d'Alexandre* de Händel.

L'idée de faire exécuter du Rameau, à un moment où l'œuvre du maître français devient l'objet d'une véritable résurrection, due en grande partie au culte légitime que lui voue M. Vincent d'Indy (1), — était excellente, et elle se fût manifestée meilleure encore si M. Gevaert ne s'était pas borné à faire exécuter des fragments trop peu importants : seule, *l'Adoration du Soleil*, des *Indes galantes* (1735) était de nature à montrer, sous un aspect totalement séduisant, le génie de Rameau. La merveilleuse suavité avec laquelle l'auteur de *Dardanus* a su y traiter un ensemble de cordes dont se détache, fugitivement, une flûte douce et mystérieuse, montre à quel point il savait allier le goût le plus exquis avec l'inspiration la plus pure, et s'élever au-dessus du style galant ou pompeux dont une partie de son œuvre est entachée.

L'exécution du quatrième Concerto de Brandebourg a été remarquable. Les solistes, MM. Thomson (violon), Demont et Fontaine (flûtes) ont joué leur partie avec une maîtrise et un style incomparables.

Dans *la Fête d'Alexandre*, Händel a trouvé un sujet convenant parfaitement à son tempérament. Aussi, d'un bout à l'autre, l'œuvre est-elle intéressante ; elle n'offre guère de longueurs, les formules clichées s'y rencontrent moins fréquemment que dans d'autres œuvres du maître, et certaines pages sont d'une originalité ou d'une grandeur de conception peu communes. Grâce aux admirables masses chorales sur lesquelles règne M. Gevaert, grâce à un orchestre composé avec un soin jaloux, l'ode de Dryden a produit grande impression.

Comme solistes, il y avait M. Seguin, qui s'est surpassé, particulièrement dans le pathétique arioso *Voyez, errants...*; Mlle Das, dont la voix n'a pas été à tous moments à la hauteur de la situa-

(1) La ville de naissance de Rameau, Dijon, vient de donner des représentations de *Dardanus*, sous la direction de M. d'Indy, et la première œuvre importante que montera M. Messager, à l'Opéra de Paris, sera *Hippolyte et Aricie*.

tion, mais qui a fait preuve d'intelligence et de charme ; enfin M. Lheureux, dont la belle voix de ténor, bien disciplinée et pleine de promesses, fera merveille, quand le jeune chanteur aura acquis plus de spontanéité et de naturel dans la recherche du style...

Puisque M. Gevaert se confine de plus en plus dans la musique du XVIIIe siècle, et qu'il semble avoir une prédilection pour Händel, pourquoi ne donnera-t-il pas un jour *Israël en Égypte*?...

CH. V.

LA MUSIQUE A LIÉGE

Le deuxième Concert Brahy.

Si la physionomie de Berlioz demeure pour d'aucuns sèche et inaccessible, Brahy se l'est rendue depuis toujours familière, il en connait les moindres impressions, les moindres reflets d'âme. On devine son culte pour la *Symphonie fantastique*, à la façon admirable dont il dégage de cette œuvre ultra-romantique les contrastes violents : le sublime ou le grotesque, les côtés profonds ou pittoresques. Il l'aime d'une telle ferveur qu'il accomplit ce miracle : la faire puissante et belle pour ceux mêmes qui l'ont méconnue. Il paraît impossible d'en pénétrer mieux l'esprit, de la comprendre avec plus de passion ardente, de la réaliser avec plus de triomphante virtuosité. Un très grand succès a salué cette exécution d'une certitude si communicative.

L'ouverture d'*Egmont* de Beethoven et les *Airs de ballet* de Rameau arrangés par Mottl complétaient le programme. Si le *Tambourin* paraît, à ce contact moderne, un peu lourd d'orchestration, la *Musette*, page d'un sentiment exquis, demeure d'un coloris instrumental délicieux.

Le tout jeune violoniste Franz Van Vecsey, élève de Jeno Hubay et de Joachim, a joué le concerto de Mendelssohn avec une correction un peu froide, mais avec une maîtrise extraordinaire la *Chaconne* de Bach. Quelle admirable école! Et comme elle se révèle par la beauté et l'amplitude merveilleuse de la sonorité, l'impression de sécurité dans la mise en place impeccable de chaque chose! Les *Variations* de Paganini, ajoutées au programme, ont valu au jeune artiste d'interminables rappels. Arrivée à cette supériorité, la technique nous procure mieux qu'un étonnement stérile, mieux que la simple jouissance d'une difficulté vaincue. Elle opère ce prodige de nous délivrer un moment des coutumières exigences, pour nous donner l'intense satisfaction de la beauté matérielle parfaite.

MD.

Chronique judiciaire des Arts.

La Petite Tonkinoise.

Un jugement du tribunal correctionnel de Bruxelles avait, on s'en souvient, décidé que la célèbre chanson *la Petite Tonkinoise* (au fait, on ne l'entend plus!) n'était pas une « œuvre d'art » garantie comme telle par la législation sur le droit d'auteur (1).

On peut admettre que c'est là une composition d'ordre inférieur. Mais si l'on entre dans le domaine des appréciations personnelles, où s'arrêtera-t-on? Et qui décidera si la *Valse des roses*, par exemple, que chante si élégamment Mlle Croiza dans *Ariane*, est du domaine des œuvres d'art ou si elle doit être assimilée, au point de vue des droits d'auteur, à *la Petite Tonkinoise?*

La vérité est que l'une et l'autre sont protégées par la loi. C'est ce que la Cour d'appel de Bruxelles vient de rappeler en trois mots au tribunal pudibond qui avait rendu l'extraordinaire jugement qu'on sait. Oui, la loi interdit la reproduction illicite d'humbles chansons comme *la Petite Tonkinoise* de même que s'il s'agissait d'une œuvre de M. Richard Strauss lui-même. Et le camelot qui vendait la chanson au mépris des droits de l'éditeur a été bel et bien condamné à 26 francs d'amende, ainsi qu'à la confiscation des exemplaires saisis.

(1) Voir l'*Art moderne* des 21 et 28 juillet 1907.

NÉCROLOGIE

Bottini.

Le 16 décembre est mort, à l'asile de Villejuif, dans sa trente-troisième année, le peintre Georges-Alfred Bottini, né à Paris, qui s'était créé par ses aquarelles une réputation méritée. Ses sujets, empruntés habituellement aux bars de Montmartre, appelaient, à divers titres, le souvenir de Guys, mais les tonalités étaient plus diaprées, d'une harmonie toujours délicate et forte. Une exposition d'ensemble de l'artiste avait eu lieu, il y a plusieurs années, chez Kleinmann, et la Société Nationale, où Bottini exposait, l'avait nommé associé. Sa disparition prématurée est une perte réelle pour la jeune école.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Amis des Musées, à peine constituée, vient de s'affirmer par une acquisition très importante : il s'agit d'une tête en marbre, d'un réalisme saisissant datant de la fin du IIIe siècle ou du début du IVe siècle après Jésus-Christ.

Cette œuvre remarquable, qui provient d'Asie Mineure, est d'un grand intérêt pour l'étude des débuts de l'art chrétien. Elle porte d'ailleurs une dédicace chrétienne.

L'œuvre acquise, qui sera offerte par la Société aux Musées du Cinquantenaire, y sera exposée sous peu. Des négociations en vue d'autres acquisitions sont en cours.

A la dernière réunion de la *Société des Amis du Musée de Bruges*, le bourgmestre a annoncé à l'assemblée que la question du Musée est à la veille d'être résolue. Il y a exactement un an que *l'Art moderne* — et avec lui toute la presse — a réclamé des mesures promptes et énergiques pour mettre les chefs-d'œuvre du Musée de Bruges à l'abri de la destruction qui les menace. Un orme monumental paraît abriter les membres de l'édilité brugeoise....

A cette même séance, la Société a remis à la Ville, pour en enrichir le Musée, le *Portrait de Philippe le Bon* par R. Van der Weyden dont nous avons parlé, ainsi qu'un diptyque de Pourbus, une composition de Jérôme Bosch : *l'Enfer et le Purgatoire*, un *Saint-Georges* et un *Portrait de femme* de Van Oost, une autre effigie féminine attribuée à Ravenstein, une autre de Kinsoen, enfin un *Châtelain entouré de sa famille*, d'auteur inconnu, et deux toiles modernes : le *Portrait de M. Beernaert*, par M. J. de Lalaing, et *la Porte des Maréchaux, à Bruges*, par M. V. Gilsoul.

La société *l'Art contemporain* prépare en ce moment, à Anvers, une importante exposition qui aura lieu du 15 mars au 30 avril dans les nouvelles salles construites par la Ville place de Meir, et qui remplacent définitivement les anciens locaux de la rue Vénus.

Cette exposition, consacrée à l'Art moderne, réunira, comme les précédentes, les œuvres d'artistes éminents invités à montrer au public, en groupes homogènes, l'ensemble de leurs efforts et de leurs tendances artistiques.

Le Comité s'est assuré le concours de l'élite des artistes belges et étrangers.

La même Société organisera ultérieurement une exposition rétrospective des peintres de l'École de Tervueren.

La Société populaire des Beaux-Arts, qui a pour but de répandre le goût des arts et d'encourager les jeunes artistes, vient

d'acquérir les œuvres ci-après pour la tombola qui sera tirée incessamment : A. Apol, *Paysage*; L. Broka, *la Veille de Saint-Guidon*; Herm. Boulenger, *le Saule* (eau-forte); Mlle Dielman, *Fleurs et accessoires*; G. Lemmers, *la Cour du Vannier*; P. Paulus, *Journée de printemps*; M. Sieron, *Sous-Bois*; G. Vanzevenbergen, *la Couturière* (pastel).

Afin de permettre aux jeunes sculpteurs ou médailleurs de s'essayer dans l'art de la médaille, *la Société hollando-belge des Amis de la médaille d'art* met au concours, entre les artistes belges et hollandais âgés de moins de trente ans au 1er avril 1908, le projet d'une médaille ou d'une plaquette, à deux faces, qui sera frappée à 65 millimètres. Sujet imposé : *l'Enseignement*.

La valeur des prix attribués aux lauréats du concours sera de 700 francs pour le projet classé premier et de 300 francs pour le projet classé deuxième.

Le jury se composera de MM. Ch Buls, président; F. Beelaerts de Blokland, secrétaire; H.-J. de Dompierre de Chaufepié, directeur du cabinet royal de numismatique de La Haye; Alph. de Witte, secrétaire de la Société royale de numismatique de Belgique; A.-M.-W. Odé, professeur à l'Ecole polytechnique et statuaire, à Delft; G. Devreese, statuaire-médailleur, à Bruxelles; Ch. Dupriez, expert en médailles, à Bruxelles.

Les artistes qui participeront au concours devront adresser leurs envois, le 15 juillet 1908 au plus tard, au président de la Société, M. Ch. Buls, rue du Beau-Site, 40, à Bruxelles.

Les projets, qu'ils soient en plâtre ou en toute autre matière, ne pourront excéder 40 centimètres de diamètre s'il s'agit d'une médaille, ou 40 centimètres de diagonale s'il s'agit d'une plaquette.

La décision du jury sera rendue publique en août 1908.

C'est mercredi prochain qu'aura lieu, au théâtre du Parc, la première représentation de la comédie inédite de M. Paul Spaak, *Kaatje*, que M. Reding a montée avec les plus grands soins et qui paraît appelée à un grand succès. L'œuvre unit à un caractère national une forme littéraire châtiée, ce qui n'est pas pour surprendre de la part de l'auteur du recueil poétique *Vers mon pays*.

Les Concerts Ysaye vont quitter le théâtre de l'Alhambra pour donner leurs séances dans la nouvelle salle édifiée rue de la Chancellerie dans l'immeuble de la Société « Patria », ce qui leur permettra d'en revenir aux matinées dominicales, avec répétition générale le samedi, et de donner satisfaction aux réclamations formulées par un grand nombre de leurs anciens abonnés.

Le troisième concert d'abonnement aura donc lieu dans la Salle Patria le dimanche 19 janvier, à 2 heures, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le double concours de M. Pablo Casals et de Mme Guilhermina Suggia, violoncellistes.

Le programme comporte d'importantes primeurs : Un poème inédit de M. Vincent d'Indy (*Souvenir*); un poème pour cello *Waldesruhe* de Dvorak et le concerto pour deux violoncelles et orchestre du compositeur hongrois Moor ; enfin les quatre ouvertures de Richard Wagner (*König Enzio*, *Polonia*, *Christoph Colombus* et *Rule Britania*) récemment éditées à l'intervention de M. Félix Motl.

Le concert débutera par la symphonie inachevée de Schubert.

Le deuxième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis aura lieu au théâtre de la Monnaie le dimanche 26 janvier.

Il sera consacré à l'exécution intégrale de *Le Paradis et la Péri*, oratorio pour soli, chœurs et orchestre, de Schumann sur un poème de Moore. Les principaux interprètes seront Mlles Symiane et Croiza, MM. Laffitte et Blancard. Répétition générale la veille. S'adresser pour les billets chez MM. Schott frères, rue Coudenberg, 20.

M. Arthur Van Dooren se propose de donner en quatre matinées, lesquelles auront lieu au théâtre des Galeries le 27 janvier, le 10 et le 24 février et le 9 mars des récitals qui résumeront l'histoire du piano depuis le XVIIe siècle (époque du clavecin) jusqu'à nos jours. Ces séances seront agrémentées de lieder et commentées en une conférence de M. Dwelshauvers. La première sera consacrée à la musique ancienne, et Mlle Das, de la Monnaie, chantera les chansons françaises et italiennes qu'accompagnera au clavecin Mlle Van Dooren. A ce même récital seront exécutées des pièces de clavecin, avec accompagnement d'autres instruments anciens et petit orchestre.

On peut dès maintenant s'inscrire aux bureaux de l'administration des Galeries, passage des Princes, de 2 à 4 heures, pour les abonnements à ces quatres séances.

On nous écrit de Paris :

Le deuxième concert de la *Schola Cantorum*, dirigé par M. Vincent d'Indy, était consacré à la Cantate funèbre. On a entendu successivement l'Ode funèbre écrite par J.-S. Bach en 1727 pour les funérailles de Christiane Eberhardine, reine de Pologne et électrice de Saxe, le *Chant élégiaque* composé par Beethoven à l'occasion de la mort de la baronne Pasqualaty (1822) et l'*Actus tragicus*, l'un des sommets de l'œuvre de Bach, — et de la musique.

L'orchestre et les chœurs de la *Schola* ont *chanté* avec expression ces pages admirables, d'une émotion si intense, d'un pathétique si soutenu. L'exécution du *Chant élégiaque* surtout a été superbe de cohésion, de style, de sonorité enveloppante.

Quant aux solistes, ils furent excellents. Et il faut louer à la fois pour la qualité de leurs voix et pour leur exacte compréhension musicale Mlle A. Reichel, Mme Marthe Philip, MM. P. Plamondon et L. Bourgeois, qui constituent un quatuor exceptionnel. Les instrumentistes-solistes, MM L. Revel (viole de gambe), Englebert (viole d'amour), Blanquart (flûte) et Mondain (hautbois), ont traduit avec un scrupuleux respect la pensée musicale de Bach, soutenus par l'orgue magistralement tenu par M. Alexandre Guilmant.

La collection Robaut, dispersée récemment après une exposition qui avait attiré chez MM. Durand-Ruel l'élite des amateurs, était surtout riche en peintures et dessins de Corot. La plus belle toile de cette galerie, *le Beffroi de Douai*, a été acquise pour 46,000 francs par le Musée du Louvre. Un *Moine assis lisant* a été payé 39,000 francs.

Voici les autres enchères : *Mortefontaine*, *l'Etang aux canards*, 10,800 francs. — *Fontaine en Bretagne*, *environs du Croisic*, 8,700. — *Fontainebleau*, *rocher à l'ombre de la feuillée*, 6,500. — *La Rochelle*, *avant port*, 6,100. — *Souvenir des marais de Sin (Nord)*, 6,100. — *Passiance près Saint-Avit (Landes)*, 5,500. — *Saint-Nicolas-lez-Arras*, 5,100. — *Le Rocher à la chèvre*, 5,000. — *Parc de M. L.-D.*, 4,800. — *Ville d'Avray*, *la Dame et son petit âne dans la clairière*, 4,700.

Les vingt-quatre dessins ont été adjugés à des prix variant de 165 à 1,500 francs.

Une exposition consacrée à l'œuvre gravé et dessiné de Rembrandt s'ouvrira au mois de mai prochain à la Bibliothèque Nationale. On y réunira toutes les estampes que possèdent les collections nationales ainsi que des dessins prêtés par les grands collectionneurs, dont le concours est dès à présent acquis.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des grands Artistes des Pays-Bas

QUENTIN METSYS, par J. DE BOSSCHERE.

THIÉRY BOUTS, par ARNOLD GOFFIN.

Chaque volume de cette collection contient de 120 à 140 pages de texte et une trentaine de reproductions hors texte.

Prix : 3 fr. 50 broché — 4 fr. 50 relié.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°.	0,25	Le n°.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine, BRUGES

Numéro spécimen envoyé sur commande.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. – Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 2. 12 JANVIER 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Kaatje (GEORGES RENCY). Théâtre populaire : *La Compagnie Sicilienne à Paris* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Un Gentleman de Lettres : *M. Marcel Boulenger* (LOUIS THOMAS). — L'Art à Paris : *Dresa* LOUIS VAUXCELLES). « Ubu-Roi » expliqué par Alfred Jarry. — Chronique judiciaire des Arts : *Entre marchands de tableaux, la correspondance de Nietzsche* — Nécrologie : *Mecilas Golberg.* — Accuses de reception. — Petite Chronique.

KAATJE

M. Spaak fait partie de cette brillante phalange de jeunes avocats de chez nous qui, à la suite de M. Picard, croient à l'âme belge. Ferai-je remarquer que cette âme, quand ils en parlent, apparait bien plus comme l'âme flamande que comme l'ame proprement belge? Pour prouver qu'elle existe, ils invoquent toujours l'art flamand, les fastes et les paysages des Flandres, et semblent à peine se douter qu'il y a une Wallonie dont l'art et l'histoire mériteraient également une mention. C'est ainsi que M. Léon Hennebicq, dans la causerie qui précède la représentation de *Kaatje* aux matinées littéraires du théâtre du Parc, esquisse un tableau de l'âme, du caractère et de la Patrie belges où les Flamands, sans doute, se reconnaitront aisément, mais que les Wallons ne peuvent point admettre. Cette conception d'une âme belge, issue d'un cerveau fantaisiste et paradoxal, ne doit être considérée que comme un joli thème oratoire. Cependant, comme certaines gens, irréfléchis, sont toujours prêts à admettre les opinions en vogue, il n'était pas sans interêt de signaler ici l'étrange lacune de cette construction idéologique.

Mais revenons à M. Spaak et à sa pièce. Aussi bien, nous nous en étions éloignés à peine, puisque *Kaatje* est une œuvre où se trouve exalté le sentiment patriotique et national. Comme dans son premier livre de vers, *Voyage vers mon pays*, M. Spaak nous y montre un voyageur dont l'âme, séduite d'abord par le prestige de l'art et des paysages étrangers, ne recouvre la paix qu'au foyer paternel. Il importe de faire remarquer tout de suite que l'idée de la pièce n'a nullement le caractère nationaliste qui peut déplaire dans la thèse des avocats partisans de l'âme belge. M. Spaak l'a traitée en artiste et il nous est agréable de constater qu'il en a tiré une œuvre très intéressante, profondément sincère, d'une belle et troublante émotion.

Dans un décor d'intérieur rappelant des tableaux de Pieter de Hoogh, de Miéris ou de Steen, et où tous les jeux de scène sont combinés pour donner la sensation fugitive de l'une ou l'autre œuvre d'un petit-maitre flamand, nous voyons vivre une honnête famille hollan-

daise du XVIIe siècle. Les costumes, dessinés par Melchers, sont d'une authenticité aussi rigoureuse qu'agréable aux yeux. Il y a là le père, la mère, le fils, Jean, jeune peintre d'avenir, et une petite cousine, Kaatje, qui personnifie la Hollande ou, d'une façon plus générale, la Patrie elle-même. Jean quitte les siens et va étudier en Italie. Ce voyage le comble de joie et, devant son bonheur, sa famille se résigne à le laisser partir. Il sera absent durant deux années. C'est bien long. Mais à son retour, chacun ne caresse-t-il pas l'espoir qu'il épousera Kaatje et que sa vie s'écoulera, heureuse et paisible, au milieu des choses et des êtres de chez lui? Les deux années se passent et Jean est revenu. Il est revenu, mais pas seul. Il ramène une femme de là-bas, Pomona, qu'il prétend avoir épousée et qu'il demande à ses parents d'admettre à leur foyer. Le père, déçu, outragé dans son autorité de chef de famille, commence par lui reprocher durement cette union contractée au loin, sans son consentement. Puis, devant le désespoir de son fils qui, déjà, entraîne sa compagne vers la porte et se prépare à repartir, sa colère fléchit et il pardonne. La scène est très belle, et M. Ray Marot, le père, l'a jouée au Parc avec beaucoup de talent. Voilà donc Pomona installée dans ce paisible milieu hollandais. Mais Pomona — Mme Léa Siria est remarquable dans son rôle qui semble écrit pour sa beauté tragique et passionnée — Pomona, c'est l'Italie, c'est la vie fiévreuse et exaltée, c'est le ciel toujours bleu, le soleil toujours tiède, les parfums toujours voluptueux et troublants. C'est aussi l'art théâtral et radieux des pays de lumière. Elle ne tarde pas à s'ennuyer à mourir dans cette froide et triste Hollande et à regretter le sol natal. Elle se sent étrangère à ce foyer qui est devenu le sien. Elle déteste les parents de Jean, elle hait Kaatje en laquelle elle devine une rivale. Il faut qu'elle parte et elle essaye de décider Jean à la suivre. Mais Jean ne la suivra pas. Quoique hanté par le souvenir de l'art italien au point de prendre en dégoût les tableaux qu'il peint depuis son retour — tableaux dans lesquels il s'efforce d'imiter ceux qu'il a tant admirés là-bas — il restera fidèle à son pays, à sa maison, à sa famille. Pomona, incapable de résister plus longtemps à la nostalgie, s'enfuit seule, dans la nuit, et va retrouver des marchands florentins de passage dans cette cité du Nord. Jean et son père la recherchent en vain. Elle a disparu pour toujours. Alors, Jean tombe dans une mélancolie affreuse. Plus rien ne l'intéresse, ni l'art, ni la vie.

Est-ce donc qu'il ne peut se consoler d'avoir perdu sa compagne italienne? Ce n'est point cela, dit-il à Kaatje, qui l'interroge tendrement Non, il n'aime plus Pomona, mais au contact de l'art du Midi il a compris qu'il ne pourrait s'élever au niveau des Raphaël, des Michel-Ange et des Vinci. Il ne peindra plus, il a lacéré sa dernière toile, il s'engourdira dans un désœuvrement pire que la mort. Alors Kaatje lui chante les beautés de la terre patriale et lui indique le vrai chemin dans lequel il doit s'engager. De même qu'elle fixe son rêve dans les dessins naïfs de la dentelle que ses doigts font naître point par point, - il est charmant, ce couplet sur la dentelle, et comme Mlle Adeline Derives (Kaatje) l'a dit gentiment! — de même, il faut qu'il poursuive le sien à travers les paysages de chez eux, les paysages familiers du sol natal. Et Jean est reconquis par le charme de sa petite cousine, que dis je! par le charme de la Hollande, par celui de la patrie. Pomona, l'art italien sont oubliés. Ont-ils été inutiles? Non, car la crise qu'ils ont provoquée aura eu cet excellent effet d'ouvrir les yeux du peintre à des beautés qu'il ne soupçonnait pas

Telle est cette pièce lyrique et charmante qui, entre autres mérites, possède celui d'intéresser le spectateur pendant quatre actes, et quatre actes en vers, à ce conflit purement moral et à une idée banale, en somme, souvent présentée et défendue par la critique en ces dernières années. M. Spaak écrit une langue claire et rapide. Son vers, tantôt classique, tantôt libre, est presque toujours bien frappé et plein. Avec son atmosphère honnête et reposante, avec son décor d'intimité délicieuse et ses costumes d'une grâce fanée tout à fait exquise, avec de beaux élans, sa générosité, son émotion de qualité si pure et si vraie, et tout ce que l'on y sent de longuement mûri et de sincèrement aimé, *Kaatje* est digne d'être placée au rang des meilleures pièces que les auteurs de chez nous ont écrites Son succès, au théâtre du Parc, a été très vif. M. Reding, d'ailleurs, l'avait entourée de soins attentifs et lui avait donné une interprétation parfaite. Rappelons les noms de M. Ray Marot, un père digne et tendre à souhait, de Mlle Derives, une Kaatje adorable de naïveté et de candeur; de Mme Lia Siria, une Pomona ardente et sauvage, et ajoutons-y ceux de Mme Angèle Renard, excellente dans le rôle de la mère, et de M. Bender, très en progrès, qui donne au personnage de Jean tout l'élan, toute la fougue, tout le relief désirables. Et M. Spaak est un écrivain heureux dont tous les coups d'essai sont des coups de maître. Il bâtit son œuvre avec des matériaux de son pays. C'est le meilleur moyen de la rendre solide et durable.

GEORGES RENCY

THÉATRE POPULAIRE

La Compagnie Sicilienne à Paris.

J'ai mesuré hier toute la profondeur de la différence qui sépare le théâtre populaire du théâtre dit réaliste. Cette différence est essentielle.

Le théâtre réaliste veut donner l'impression de la réalité et il

ne donne que celle de l'artifice. Ses pièces sont écrites par des littérateurs de profession, loin des scènes vraies et violentes qu'elles prétendent évoquer, à coups de dictionnaire d'argot et comme ils disent, dans leur horrible jargon, de *documentation*. Oh! qui nous délivrera de la documentation, de cette fausse et hâtive connaissance des milieux qui joue la vraie comme un phonographe *fait la blague* de la voix humaine? Je me le demande, et il est probable que je me le demanderai encore longtemps, et qu'il faudrait, pour que je cesse de me le demander, un grand courant de verve populaire, comme celui qui passe en Sicile, depuis qu'il y a là-bas des hommes qui ont « une fournaise dans le crâne, une poudrière dans la poitrine, un fleuve de lave qui coule dans leurs veines ».

Le théâtre populaire donne l'impression de la réalité parce qu'il ne cherche pas à la donner. Il agit inconsciemment, comme font les hommes du vrai peuple. Une passion le soulève, une situation forte l'empoigne : il se laisse empoigner et soulever. Il croit aux prestiges qu'il invente. Il s'hallucine et s'hystérise à la vue du sang qu'il verse. En un mot, il est profondément et uniquement naturel.

Nous le vîmes bien hier, à la répétition générale du drame de M. Luigui Capuana, représenté par l'OEuvre au théâtre de Marigny. Nous pûmes apprécier où est le véritable art dramatique.

Il n'y a qu'une forme tragique supérieure à celle-ci : ce sont les pièces de Shakespeare qui pourraient me servir d'exemple, ou les tragédies de Racine. Mais d'une pièce de Shakespeare ou de Racine à la comédie moderne, la chute est dure. Le drame populaire serait le salut, faute de grands génies — qu'on n'a pas toujours à se mettre sous la main.

Je ne raconterai pas les trois actes de *Malia*. C'est le rôle des journaux quotidiens, et vous les aurez lus dans l'intervalle. Je me contenterai de noter quelques unes des réflexions qui s'imposèrent immédiatement à l'esprit du public ou qui, plus ou moins, le hantèrent.

Il était parfaitement inutile de comprendre les paroles de la pièce. On en saisissait cependant les moindres nuances psychologiques, grâce au jeu merveilleux des acteurs, si possédés par leur rôle qu'ils semblaient le vivre et non pas le jouer, si peu ménagers de leur force qu'ils se donnaient tout entiers à chacune de leurs tirades, aux moindres de leurs paroles.

Devant tant de verve, de passion, d'exaltation, d'intelligence et, il faut bien le dire, de génie, le public, pourtant blasé, de la salle, peu à peu s'exaltait lui-même. Il finissait par éprouver quelque chose de ce sauvage et obscur paroxysme, par admettre comme toutes naturelles les attitudes et les actions les plus surprenantes de ces étrangers ingénus et saturé d'un peu de ce magnétisme qui irradiait de la scène, par se lever dans une seule et interminable acclamation, rappelant cinq fois les interprètes extasiés, naïvement heureux d'un succès que peut-être ils n'attendaient point dans une capitale aussi lointaine moralement de la Sicile. Ah! ce fut un beau moment! Il faut avoir vu au rappel final Ninu embrasser à pleine bouche Cola, son rival malheureux, comme s'il avait voulu lui demander pardon de sa supériorité de tout à l'heure, et pardon de l'avoir tué devant la rampe. Comparé avec l'aimable et quotidienne salutation des acteurs parisiens, maîtres d'eux-mêmes non seulement là d'ailleurs, mais encore pendant le temps qu'ils jouent les plus terribles passions, comme ce geste est touchant! comme il nous remet en pleine réalité!

Je ne sais pas ce que vaut la littérature de M. Luigi Capuana, mais cela n'a aucune espèce d'importance. La littérature d'une pièce n'a point à être séparée de son jeu : elle doit faire corps avec lui, ne composer qu'un tout unique. Mauvais signe, signe de décadence lorsqu'on peut dire d'un drame : « Il est mal joué mais il est bien écrit. » S'il est mal joué, c'est un mauvais drame, voilà tout. La littérature ressortit au roman et au discours, non pas à l'art dramatique. Tout le talent de nos acteurs modernes (et Dieu sait si nous en avons!) n'empêche pas les pièces qu'ils interprètent d'être froides et artificielles, qu'elles soient d'ailleurs écrites par des virtuoses ou par des brutes sans lettres. Ils les électrisent d'un mouvement, dirai-je, convulsionnaire, mais sitôt qu'ils les délaissent, elles retombent au néant de pensée et d'émotion d'où elles sont sorties.

Quelle que soit la valeur d'écriture du drame de M. Capuana, son drame est excellent, car, au-dessus du fait littéraire, il y a un autre fait, dont hélas! il n'est pas d'exemple aujourd'hui chez nous : c'est la communion de pathétique entre le texte, l'interprète et l'auditeur. Un peuple vit, pense, rêve, aime, agit et s'agite. Cette existence particulière, différente de celle de tous ses voisins, se déroule dans un cadre spécial, évolue parmi des mœurs et des coutumes, des croyances, des joies, des rites particuliers eux-aussi. Des légendes se forment, cristallisations riches formées autour d'une primitive anecdote, elle-même perdue dans la nuit des temps, mais qui permet la vivante et puissante évocation de ces mœurs, de ces rites, de ces passions.

Qu'est-ce qu'un texte, dans ces conditions, sinon celui, modeste, d'une *comeddia dell'arte* que les artistes vont transformer, allonger, raccourcir à leur aise, selon les exigences de leur tempérament et celles de leur public? Mais n'est-ce pas plus son rôle que lorsqu'il vit à côté de la pièce, d'une vie séparée et absurde, avec ses fioritures et ses grâces littéraires?

Il a passé hier un grand frisson de réalité et de passion sur la scène du théâtre de l'OEuvre. Le temps qu'ont duré ces trois actes nous nous sommes souvenus de certaines vérités qui semblent aujourd'hui bien oubliées, et notamment de celle-ci : qu'on ne fait de théâtre vrai qu'avec une action vraie, simple et grave; qu'on n'a de bons acteurs que des acteurs persuadés qu'ils ne sont pas nés pour se montrer et se faire photographier et helas! celle-ci, la dernière, que nous ne sommes pas capables d'avoir un tel théâtre.

J'ai pensé hier à la troupe, italienne aussi, de la Diligenti et à la troupe japonaise de Sada Yacco, cette tragédienne de génie avec qui Mme Mimi Aguglia offre de telles analogies, surtout dans la façon hystérique dont elle interprète la passion, j'ai pensé qu'il était bien regrettable que nous n'eussions plus ces sources abondantes d'enthousiasme et de naïveté sans lesquelles il n'est ni fable vivante, ni dramaturge pénétré de sa mission, ni interprète dévoué, ni public sans ironie, et que c'était d'autant plus dommage que nous n'avions pas, pour nous consoler, ces drames supérieurs dont je parlais tout à l'heure, où la matière d'observation de la vie, traitée par l'art et transposée, donne la plus haute émotion de pensée.

A la place du théâtre héroïque, nous avons le théâtre psychologique, et, à la place du théâtre populaire, nous avons le théâtre réaliste.

Du moins, soyons honnêtes spectateurs et tâchons de réjouir nos vieux organismes fatigués par la contemplation de ces humanités robustes, pleines d'ardeur et de foi, brûlantes d'un sang éternellement jeune.

FRANCIS DE MIOMANDRE

UN GENTLEMAN DE LETTRES

M. Marcel Boulenger.

A onze ans, j'apprenais le catéchisme et je lisais Mayne-Reid ; à douze ans, je me délectais avec *la Gaudriole* et Dubut de Laforest; à treize ans, *l'Almanach des Sports* faisait mes délices. J'y appris la gloire vénérable de MM. Jacquelin, prince des cyclistes, Charron, roi des chauffeurs, et celle de MM. Marcel et Jacques Boulenger, champions d'épée dans les tournois célèbres.

Je passai ensuite quelques années de ma jeunesse sur les routes provençales, avalant la poussière soulevée par des tricycles à pétrole auxquels je « collais » avec une joyeuse frénésie, puis en Touraine je pataugeai dans la boue des terrains de foot-ball, porteur de ballon et renverseur d'hommes.

Quand j'arrivai à Paris, j'appris vite à ne m'étonner de rien, car tout me surprenait. C'est ainsi que je découvris dans une boîte des quais un roman, *le Page*, dont l'auteur, Marcel Boulenger, se trouvait être mon précité champion escrimeur. Je l'achetai. Que de grâces! C'était un manuel d'élégance et de bon ton. Un grincheux aurait dit que c'était du Paul Bourget mieux écrit et sans prétention ; mais je ne suis pas de ceux qui répugnent au roman mondain lorsqu'il témoigne d'autre chose que d'un snobisme puéril. Je tiens M. Marcel Boulenger pour un homme accompli : sportman, bon écrivain et gentilhomme, mon rêve!

Puis j'oubliai M. Marcel Boulenger : les tavernes, les champs de course, l'Odéon et le Luxembourg, je suffisais à tout, mais je ne lisais plus. Je tiens que je dois à cette course à travers les demi-mondes de n'être point devenu disciple de M. Barrès : il conseille aux jeunes hommes de vivre, et ainsi ils deviennent ses admirateurs puisqu'il légitime leurs penchants à la paresse et au noctambulisme, mais j'avais découvert la vie avant que de la lire, et il ne pouvait plus me surprendre.

Cependant il advint que je me dégoûtai de mes maîtresses, de mes amis, de ma sottise, et je commençai à connaître la littérature de ce temps : *Mercure de France, Revue blanche* (elle paraissait encore), *Renaissance latine* (qui commençait sa courte vie), tout y passait; je me gavai des plus étranges choses, je devins symboliste, ironique, amoraliste et parisien : si l'animal n'y resta point, c'est qu'il avait les reins solides.

Je retrouvai M. Marcel Boulenger : une nouvelle sur les entraîneurs de Chantilly, une autre sur un jeune homme qui bernait son cousin, le tout sans hypocrite préjugé, retenue morale ou pédanterie, mais aussi sans outrance, j'étais ravi : un homme qui agit sans phrases, c'est si rare!

Ces contes, qui traitent tous de la contrée où demeure M. Marcel Boulenger, Chantilly et ses environs, « le pays de Sylvie », je les relis parfois, quand j'ai dû avaler un très long roman, ou du Hegel; il ne faut pas oublier sa langue maternelle et le ton de notre race.

Car M. Boulenger est un des rares français de ce temps qui sachent leur grammaire, il a écrit des brochures sur le style et les incorrections de nos contemporains, sur cette réforme de l'orthographe qui assura une si belle célébrité de ridicule au bon érudit Paul Meyer, il disserte avec plaisir sur des questions d'usage et sur un tour de phrase, il connaît Vaugelas! Et cela pourrait sembler ridicule, si nous ne vivions à une époque où très couramment les littérateurs emploient une langue incorrecte, une phrase molle et sans couleur, un verbe déplaisant. Il importe, pour notre plaisir et le bien de notre littérature, que des hommes comme Marcel Boulenger soient entendus et appréciés.

La langue qu'il écrit est fille du grand siècle; elle tient de La Bruyère sa précision et sa vivacité; plaisante sans affectation, elle pique, égratigne et revient sur elle-même avant que l'on s'aperçoive de rien.

Les nouvelles et les romans de M. Marcel Boulenger sont aussi bien construits que ses phrases, et lorsque, par un subterfuge plaisant, il publia de prétendus *Souvenirs du marquis de Floranges*, il n'y avait pas à s'y méprendre, chaque chapitre, excellemment composé, était un conte de la meilleure venue : il fallait être un très bon écrivain pour si bien terminer les choses.

L'écueil pour un homme agréable est de ne jamais se dépasser; satisfait de lui-même, il ne progresse pas; et bientôt on peut lui reprocher l'étroitesse du cadre, la monotonie dans le choix des sujets. Au contraire de ces romanciers — je pense à Élémir Bourges — qui, prenant une grande matière, y appliquent toute la force de leur esprit, élargissant et montant jusqu'aux cieux le drame qu'ils écrivent, un homme aimable demeure toujours près de la terre où il cherche un constant appui. Par devers moi, je déplorais que M. Marcel Boulenger atteignît à une si nette perfection. Car, pauvres littérateurs que nous sommes, nous avons beau chasser la morale par une porte, elle rentre par l'autre : il n'est aucun écrivain digne de ce titre qui ne doive tâcher à progresser, à s'élever au-dessus de lui-même et à chaque entreprise devenir un homme nouveau; nous ressemblons au phénix qui renaît toujours plus beau; ou bien nous ne méritons pas qu'on s'arrête devant nous.

M. Marcel Boulenger, qu'il ait vu clairement ces choses ou qu'il ait agi selon son naturel, a réussi dans son dernier roman, *l'Amazone blessée*, à donner la sensation d'une solidité plus grande, et cet effort pour se détacher de ce qu'il pouvait y avoir de factice et de trop « joli » dans sa manière est une chose toute à son honneur. Le roman y gagne en importance, en intensité : il y a là des personnages tout à fait vivants et curieux, et nous nous intéressons à eux parce que leurs passions empruntent une réelle grandeur aux idées dont elles sont la face active et comme la transposition dans la vie.

Ces idées me touchent d'autant plus que ce sont des thèses, bonheur par l'amour ou bonheur par l'art, qui remplissent souvent l'existence d'un artiste, et qui le mènent de l'enfance à la mort.

C'est pourquoi je pourrais composer, avec quelque chance de ne pas me tromper, quelques phrases oratoires sur le succès que méritera peu à peu cet artiste. Je préfère donner une idée de son caractère en citant un court morceau où il voulut se peindre :

Il y a des gens qui sont des « penseurs et qui ne peuvent composer quatre lignes sans parler de l'avenir du peuple en commettant d s fautes de français.

« Il y en a d'autres qui ont « du cœur » pendant trois cents pages, et vendent cela trois francs. Il y en a aussi qui chantent les conquérants sans avoir fait leur service militaire.

Si vous voulez bien ne point m'élever jusqu'aux premiers, vous ne m'inviterez pas à dîner non plus, je vous en prie, avec les seconds. »

Peut-on être plus aimablement cavalier ?

LOUIS THOMAS

L'ART A PARIS

Dresa.

Qui est Dresa? Une élite d'amateurs et d'artistes le sait, mais le public l'ignore. Je sais, au Grand-Palais, un spacieux cabinet de travail, encombré de bibelots precieux, d'hier et d'aujourd'hui, où j'ai fumé maintes cigarettes auprès d'un fonctionnaire érudit, simple, amène et modeste. C'est André Saglio, frère du peintre Edouard, et peintre lui-même, à ses moments de loisir. André Saglio est commissaire des Beaux-Arts pour les Expositions à l'etranger. Son talent d'organisateur, d'administrateur avisé, économe, et finement artiste, il l'a prouvé souvent, soit à Pétersbourg, soit à Saint-Louis. Les services qu'il a rendus aux Beaux-Arts français sont éminents et nombreux. Pourquoi ne les a-t-on pas reconnus et consacrés, en accrochant le ruban pourpre à la boutonnière de Saglio, nous nous le demandons tous, car un tel oubli est une flagrante injustice. Il paraît d'ailleurs que M. Briand va la réparer, sous peu de jours. D'avance nous en felicitons le ministre.

Andre Saglio a signé, dans les revues spéciales, de judicieux et profonds articles de critique. Il vient de publier, en Angleterre — et en anglais — un très remarquable ouvrage sur l'art décoratif et l'histoire de nos styles. Depuis cinq ou six ans, guidé, encouragé par ses amis Besnard, Lerolle, Desvallières, Charles Guérin, Dethomas et par son frère — il expose aux *Indépendants*, au *Salon d'Automne*, des natures mortes, des intérieurs, d'une sensibilité et d'une délicatesse de tons exquis. Il les signe Dresa, pseudonyme choisi pour ne point égarer l'opinion, qui connaissait, en tant que peintre, Édouard, et non encore André.

Enfin, le voici qui franchit le Rubicon. Il se hausse et se risque à l'exposition particulière. Une cinquantaine de délicieux dessins aquarellés de lui sont à voir à l'« Office artistique » (*10, rue de la Pepinière*. Saglio les fit, cet été, à Talloires, chez Besnard, qui les apprecie vivement. Amoureux du dix-huitième, l'artiste, ayant relu *le Voyage sentimental* et *Candide*, lâcha la bride à son imagination et a son crayon. Il illustre Sterne et Voltaire à sa façon, qui est ravissante. Pas de pesantes reconstitutions archaïsantes, mais une capricieuse et desinvolte fantaisie. De-ci, de-là, un grain de libertinage. De libres et verveux croquetons. Nous sommes loin des minuties d'un Leloir, des joliesses laborieuses d'un Benois. Je songe plutôt a Carmontelle, a Toppfer, à certaines sépias de Bernard Naud n. Voici des « belles » poudrées à frimas, de piquantes soubrettes, de douces creatures devêtues et qui se baignent, des berlines, des negrillons, de divertissantes turqueries, des gavottes, des trottins de la Regence... C'est fin sans mièvrerie, et sensible sans mignardise. Un regal de taches nuancées, de notations spirituelles et justes. OEuvrettes d'un « curieux », d'un dilettante, d'un lettré, qui a horreur du pédantisme. Allez voir l'Exposition Dresa, vous en reviendrez penétrés de sympathie pour André Saglio.

LOUIS VAUXCELLES

« Ubu-Roi » expliqué par Alfred Jarry.

Une revue française, *la Phalange*, publie, à l'occasion de la mort d'Alfred Jarry, un curieux document : c'est l'exegèse d'*Ubu-Roi* de la main même de son auteur. Tous ceux qu'ont réjouis la désopilante bouffonnerie de Jarry liront avec intérêt l'argument qu'il en donna, et qui, jusqu'ici, demeura inedit :

Après qu'a préludé une musique de trop de cuivres pour être moins qu'une fanfare, et qui est exactement ce que les Allemands appellent une « bande militaire », le rideau devoile un decor qui voudrait représenter Nulle Part, avec des arbres au pied des lits, de la neige blanche dans un ciel bien bleu, de même que l'action se passe en Pologne, pays assez legendaire et démembré pour être ce Nulle Part ou tout au moins, selon une vraisemblable étymologie franco-grecque, bien loin un quelque part interrogatif.

Fort tard après la pièce écrite, on s'est aperçu qu'il y avait eu en des temps anciens, au pays où fut premier roi Pyast, homme rustique, un certain Rogatka ou Henry au grand ventre, qui succéda à un roi Venceslas et aux trois fils dudit, Boleslas et Ladislas, le troisième n'étant pas Bougrelas; et que ce Venceslas, ou un autre, fut dit l'Ivrogne. Nous ne trouvons pas honorable de construire des pièces historiques.

Nulle Part est partout, et le pays où l'on se trouve, d'abord. C'est pour cette raison qu'Ubu parle français. Mais ses défauts divers ne sont point vices français, exclusivement, auxquels favorisent le capitaine Bordure, qui parle anglais, la Reine Rosemonde qui charabie du Cantal, et la foule polonaise qui nasille des trognes et est vêtue de gris Si diverses satires se laissent voir, le lieu de la scène en fait les interprètes irresponsables.

M. Ubu est un être ignoble, ce pourquoi il nous ressemble par en bas) à tous Il assassine le roi de Pologne c'est frapper le tyran, l'assassinat semble juste à des gens, qui est un semblant d'acte de justice), puis étant roi il massacre les nobles, puis les fonctionnaires, puis les paysans. Et ainsi, ayant tué tout le monde, il a assurément expurgé quelques coupables, et se manifeste l'homme normal et moral. Finalement, tel qu'un amoraliste, il exécute des arrêts lui même, dechire les gens parce ce qu'il lui plait ainsi et prie les soldats russes de ne point tirer devers lui, parce qu'il ne lui plaît pas. Il est un peu enfant terrible et nul ne le contredit tant qu'il ne touche point au Czar, qui est ce que nous respectons tous Le Czar en fait justice, lui retire son trône dont il a mésusé, rétablit Bougrelas (était-ce bien la peine ?) et chasse M. Ubu de Pologne, avec les trois parties de sa puissance resumées en un mot : « Cornegidouille » (par la puissance des appetits inférieurs .

Ubu parle souvent de trois choses toujours parallèles dans son esprit : la *physique*, qui est la nature comparée à l'art, le moins de compréhension oppose au plus de cérébralité, la réalité du consentement universel à l'halluc nation de l'intelligent, don Juan à Platon, la vie a la pensee, le scepticisme à la croyance, la médecine à l'alchimie, l'armée au duel, — et parallèlement, la *phynance*, qui sent les honneurs en face de la satisfaction de soi pour soi seul, tels producteurs de litterature selon le préjuge du nombre universel vis à-vis de la compréhension des intelligents, — et parallèlement, la *merdre*.

Il est peut être inutile de chasser M. Ubu de Pologne, qui est, avons nous dit, Nulle Part, car s'il peut se complaire d'abord en quelque artiste inaction, comme à « allumer du feu en attendant qu'on apporte du bois » et à commander des équipages en yachtant sur la Baltique, il finit par se faire nommer maître des Finances à Paris.

Il etait moins indifferent en ce pays de Loin-Quelque-Part, où, face aux faces de carton des acteurs qui ont eu assez de talent pour s'oser vouloir impersonnels, un public de quelques intelligents pour quelques heures s'est consenti Polonais.

ALFRED JARRY

Chronique judiciaire des Arts.

Entre marchands de tableaux.

Le prince Alexandre de Wagram avait fondé récemment avec M. Bernheim jeune, sous la raison sociale « Bernheim jeune et Cie », une societé pour le commerce des tableaux au capital de six millions.

Quelques mois après la signature de cet acte d'association, le prince Alexandre de Wagram deposa contre ses associés une plainte où il affirma que M. Bernheim avait apporte un stock majoré et annoncé des bénéfices exagéres.

Après une longue instruction, où la comptabilité de M. Bernheim jeune fut scrupuleusement examinee sur une période de

dix ans par un expert commis par le juge et tous les tableaux expertisés par MM. Edouard Detaille, membre de l'Institut, Dameron, Mallet, marchands de tableaux, et Poilpot, le magistrat instructeur vient de mettre hors cause M. Bernheim jeune.

Contrairement aux allégations du prince de Wagram, le rapport de l'expert-comptable constate que le stock de M. Bernheim jeune leur était revenu à prix d'achat à une somme sensiblement supérieure à celle pour laquelle ils en ont fait apport à la société, et que les bénéfices sont en réalité supérieurs à ceux qui avaient été annoncés. Toutes les ventes réalisées depuis ont confirmé cette appréciation.

Quant aux experts en peinture, ils ont reconnu l'authenticité des quinze cents tableaux environ qui leur ont été soumis et leur rapport donne également satisfaction à M. Bernheim jeune.

La Correspondance de Nietzsche.

Mme Foerster-Nietzsche, la veuve du célèbre philosophe, avait intenté un procès aux exécuteurs testamentaires d'Overbeck, grand ami de Nietzsche, parce que ceux-ci n'avaient pas publié les lettres que pendant de longues années Nietzsche écrivit à Overbeck. Elle voulait que ces lettres fussent revues au préalable par des savants désignés par elle; comme les exécuteurs testamentaires d'Overbeck ne se conformaient pas à ses désirs, elle a soulevé la question de la propriété des lettres.

Une lettre appartient-elle à l'expéditeur ou au destinataire?

Le tribunal de Weimar et celui d'Iéna estiment que la propriété d'une lettre passe au destinataire dès que cette lettre est envoyée. Même la valeur littéraire ou l'originalité d'une lettre ne sauraient modifier cette thèse, à moins que la lettre ne constitue d'après certains signes reconnaissables un ouvrage littéraire plutôt qu'une lettre.

Dans ce cas particulier, on pourrait peut-être admettre la doctrine de Mme Nietzche si son mari avait manifesté quelque intérêt pour la publication de cette correspondance, mais il n'en est pas ainsi. On peut admettre d'une manière générale que la publication de lettres sans la permission de l'expéditeur constitue un acte illégal, mais qu'en tous cas c'est le consentement du destinataire, vrai possesseur, qui est avant tout nécessaire.

Telle est la thèse allemande.

NÉCROLOGIE

Mécislas Golberg.

Mécislas Golberg vient de s'éteindre prématurément à Paris à l'âge de trente-sept ans, miné depuis longtemps par la phtisie. C'était, dit le *Gil Blas*, un écrivain charmant et profond, un poète d'âme délicate et aimante, un savant aussi dont la culture embrassait les littératures classiques et toutes les littératures savantes.

Mécislas Golberg était né en Russie. Mais c'est à Paris qu'il vécut, écrivit, agit.

Il rédigeait en ces derniers temps un recueil littéraire où il étudiait avec passion tous les mouvements des idées contemporaines, sous le titre de : *Les Cahiers de Mécislas Golberg*. Le dernier recueil était consacré au poète Louis le Cardonnel qui, entré dans les ordres, vit à l'écart, dans le travail et la méditation, retiré dans le couvent de San Pietro, à Assises.

Toute la génération littéraire qui a grandi au Quartier Latin, de 1890 à 1900, a connu la curieuse physionomie si expressive de Mécislas Golberg, et que de fois, dans les cafés littéraires, on se groupait autour de lui pour l'entendre développer harmonieusement des idées hardies.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie. — *Les Tanagréennes*, par Emile Desprechins. Paris et Verviers, l'*Édition artistique*. — *Délicieusement....*, par Joël Dumas. Paris, Bernard Grasset (*les Éditions nouvelles*).— *Poèmes*, par Nicolas Deniker. Paris, éd. de *l'Abbaye*.

Roman. — *Le Roman de la Digue*, par Eugène Herdies. Bruxelles, Ed. de *la Belgique artistique et littéraire*. — *Mademoiselle Dax, jeune fille*, par Claude Farrère. Paris, Ollendorff.

Critique. — *Anthologie des Poètes belges* (premier volume), par Léon Wauthy. Paris et Verviers, l'*Édition artistique*. — *Scopas et Praxitèle*, par Maxime Collignon. (Nombreuses illustrations). Paris, Plon-Nourrit et Cie. — *Physionomies littéraires*, par Georges Rency. (H. Ibsen, X. De Reul, Guy de Maupassant, Maurice Barrès, Ch. Baudelaire, André Ruyters, J.-J. Rousseau, etc.). Bruxelles, Association des Ecrivains belges (Dechenne et Cie).

PETITE CHRONIQUE

Prochains Concerts du Conservatoire. — On parle, pour le prochain concert, de la symphonie de Franck, l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, *Peer Gynk* de Grieg et l'une des quatre ouvertures de Wagner récemment déterrées. A la séance suivante, la *Neuvième* de Beethoven.

Dimanche prochain 19 janvier, troisième concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye dans la salle Patria (rue de la Chancellerie), avec le concours de M. Pablo Casals et de Mlle Guilhermina Suggia, violoncellistes. Première audition du poème symphonique *Souvenirs* de M. Vincent d'Indy; des quatre ouvertures de Wagner *König Enzio*, *Polonia*, *Christophe Colombus* et *Rule Britannia*; d'un poème pour violoncelle, *Waldesruhe*, de Dvorak et du concerto pour deux violoncelles de M. E. Moor.

Le concert débutera par la *Symphonie inachevée* de Schubert.

Dimanche, 26 janvier, au théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, deuxième concert populaire consacré à l'exécution intégrale du *Paradis et la Péri*, oratorio pour soli, chœurs et orchestre, de Robert Schumann. Les soli seront interprétés par Mmes Symiane, Croiza, Mazzonelli, Bourgeois, MM. Laffitte, Blancard, Dognies. Chœurs du théâtre. Répétition générale, samedi, 25 janvier.

Le Quatuor du Cercle artistique et littéraire, composé de MM. Emile Bosquet, Emile Chaumont, Léon Van Hout et Joseph Jacob, qui débuta à Paris au Salon d'Automne, annonce quatre séances de musique de chambre (piano et archets), pour les vendredis 24 janvier, 7 et 21 fevrier et 13 mars, dans la salle Desmedt, rue de la Loi, 40, à Bruxelles.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, troisième concert historique Durant (consacré à Beethoven), dans la salle du Musée communal d'Ixelles, avec le concours de M. A. De Greef et du Choral mixte dirigé par M. Marivoet.

Mlle Alice Thieffry, cantatrice, donnera, mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, un concert avec le concours de MM. Janssens, Cholet et Cocozza.

Le violoniste russe Michel de Sicard donnera vendredi prochain, avec le concours de l'orchestre des Concerts Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye, un concert à la salle Patria.

Billets chez Breitkopff, Katto et Schott frères.

M. Paul Héger, directeur de l'Institut Solvay, donnera le mercredi 15 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, rue Villa Hermosa, 3, une conférence sur *Le Livre envisagé au point de vue de la physiologie cérébrale*.

Un de nos confrères parisiens annonçait jeudi dernier : « Hier, reprise très belle de *la Walkyrie* à la Monnaie, avec M. Delmas qui profite de la clôture de l'Opéra. »

Malheureusement, une indisposition de M. Laffitte avait forcé la Monnaie à faire relâche...

A propos de la Monnaie, voici les prochaines reprises et premières annoncées. On répète *les Maîtres Chanteurs*, dans lesquels M. Delmas jouera le rôle de Hans Sachs, le *Mefistofele* de Boïto, monté jadis par Joseph Dupont et dont il a fallu repeindre les décors, et *Orphée*, qui sera chanté par Mlle Croiza.

Les nouveautés à l'étude sont *le Chemineau* de J. Richepin, musique de X. Leroux, et *les Jumeaux de Bergame*, un acte inédit de M. Jacque-Dalcroze, dont le rôle principal sera créé par la femme du compositeur, Mme U. Faliero-Dalcroze.

École de Musique et de Déclamation d'Ixelles. — Le second terme d'études comprend la période allant du 3 janvier aux vacances de Pâques, et les incriptions sont reçues au secrétariat, 59, rue de la Longue Haie, tous les jours sauf le dimanche, de 3 à 5 heures, pour les professionnels, élèves libres ou auditeurs libres. Le programme des cours réservés à cette catégorie d'élèves comporte, notamment, les cours suivants sur lesquels nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs.

1° *Enseignement théorique :* harmonie, contrepoint, fugue et composition libre (MM. H. Thiébaut, L. De Bondi et Ergo); instrumentation et orchestration (MM. Paul Gilson et Ergo);

2° *Enseignement instrumental* : piano, classe des jeunes filles (Mmes D. Cousin, L. Derscheid et Kleeberg-Samuel); piano, classe des jeunes gens (MM Arthur Van Dooren et Théo Kauffmann); musique de chambre (M. Zimmer); harpe diatonique Mlle J. Kufferath); harpe chromatique (Mlle Ottmann);

3° *Enseignement vocal :* chant (Mmes Miry-Merck, De Maizières, Aronstein et Tyckaert); interprétation vocale (M H. Thiébaut); déclamation lyrique et interprétation, mixte, (M. Ernest Van Dyck, de l'Opéra);

4° *Enseignement oratoire :* diction et déclamation, lecture expressive et art théâtral (Mlle A. Guilleaume et M. Jahan, de l'Odéon et du théâtre du Parc); orthophonie et articulation redressement des accents vicieux et des défauts de prononciation) et pratique de l'art oratoire (M le docteur G. Daniel);

5° *Enseignement littéraire et esthétique* : histoire de la littérature française (Mlle Biermé); littérature pratique M. Henquinez); histoire de la musique (MM. Dwelshauvers et Ch. Van den Borren); psychologie et logique (M. le docteur Lafosse) et philosophie esthétique (M. R. Marchal);

6° *Enseignement spécial* : gymnastique rythmique (Mme A. Zimmer), etude du rythme musical par les mouvements du corps.

De plus, un enseignement général (cours généraux) est donné aux professionnels qui ne peuvent justifier d'un degré d'enseignement suffisant.

Le programme de l'École ixelloise est donc des mieux compris et son exécution, on le voit, est assurée par une pléiade de professeurs d'un renom artistique.

On nous écrit de Mons :

Un nouveau poème musical pour chant et orchestre, *le Soir*, de M. Jean Van den Eeden, a été très élogieusement apprécié au dernier concert du Conservatoire. L'interêt artistique de l'œuvre se doublait de la personnalité de son interprète, Mlle Alix Van den Eeden, fille de l'auteur, qui possède une très belle voix de soprano dramatique.

Le poème et sa creatrice ont obtenu un égal succès.

De Paris :

Rachilde avait eu, mardi dernier, la charmante pensée de convier dans les salons du *Mercure de France* un certain nombr d'amis à entendre un fragment du drame lyrique, tiré par M. Pierre Hortala, pour les paroles, et par M. Jean Poueigh, pour la musique, de son curieux et émouvant roman : *le Meneur de louves*. C'est, au premier acte après le prologue où l'on verra, sans doute, l'épisode hallucinant où la princesse Basine est livrée à la convoitise et à la brutale ardeur des soldats ivres, puis le départ, sous la conduite des bergers chasseurs, vers le couvent lointain), dans « les Jardins de Radegonde » la scène où la révoltée royale s'assure l'aide du rude Harog, tandis qu'on entend par instants gémir lamentablement une recluse. Moment de sombre drame, dont l'art du compositeur et l'habileté du librettiste ont su rendre à souhait l'expression pathétique. Si ce passage permet de présager de l'œuvre puissante par eux consciemment élaborée, on aurait hâte de l'entendre et de l'applaudir bientôt dans un de nos théâtres lyriques.

Les auditeurs, rares et choisis, n'ont point ménagé leurs applaudissements et leurs éloges à l'auteur, M. Poueigh, assis au clavier, non plus qu'aux dévoués et excellents interprètes, Mme Fournier de Nocé et M. Plamondon, tous deux de l'Opéra, ainsi qu'à *la Recluse*, dont les familiers de la maison furent étrangement surpris de retrouver la physionomie connue dans le chanteur à belle voix annoncé par le programme sous l nom de Mme X.

La Compagnie sicilienne de Giovanni Grasso et Mimi Aguglia, qui a brillamment debuté sous les auspices de l'OEuvre la semaine dernière, représentera demain, lundi, sous le même patronage, *la Fille de Jorio* de G. d'Annunzio; mercredi, *la Mort legale* de P. Giacometti; vendredi *Russidia*, de Fejani, et *la Louve*, de Verga; enfin, samedi, *Cavalleria rusticana*, de Verga, et *la Zolfara* (*la Soufrière*), de G. Sinopoli.

Les représentations de l'OEuvre ont lieu au théâtre Marigny.

Sottisier :

« Le programme, très intéressant, comprenait des œuvres de Soudry, la sonate pour violon et piano de César Franck, exécutées par Mme J. Ancel-Guyonnet... »

— Mme Forbe levait vers le ciel ces mains courtes qui s'agitaient pour faire parades de leurs bagues démodées gemmées de tous les minéraux depuis les diamants jusqu'aux deux premières dents de lait de sa fille. (*Je Sais Tout-Noël*, p. 570.)

« Le temps, quoique froid, est doux. »

(*Le Matin*, 3 janvier 1908.)

Un monument sera érigé à Lille à la mémoire du compositeur Édouard Lalo. L'exécution en a été confiée à MM. Quef, sculpteur, et Batigny, architecte.

Le célèbre pianiste Paderewski a accepté l'offre qui lui a été faite par les professeurs du Conservatoire de musique de Varsovie de succéder au directeur actuel de l'Institut, M. Emile Mlynarski, qui vient de donner sa démission.

De Londres :

On vient de vendre un exemplaire de la première édition de Shakespeare de 1625, au prix de 92,250 francs. En 1875, un exemplaire avait atteint seulement 20,000 francs. En 1901, un autre a été vendu 40,000 francs.

Tolstoï n'avait pas encore critiqué le grand dramaturge anglais.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des grands Artistes des Pays-Bas

QUENTIN METSYS, par J. De Bosschere.

THIÉRY BOUTS, par Arnold Goffin.

Chaque volume de cette collection contient de 120 à 140 pages de texte et une trentaine de reproductions hors texte.

Prix : 3 fr. 50 broché — 4 fr. 50 relié.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez E. DEMETS, éditeur

2, RUE DE LOUVOIS, PARIS

RENÉ CHANSAREL. — **Sonnet élégiaque** (RONSARD). — **Prix net : 2 fr.**

ID. — **Requiem d'amour** (L. TAILHADE). — **Prix net : 1 fr. 50.**

ID. — **L'Invitation au voyage** (CH. BAUDELAIRE). — **Prix net : 2 fr. 50.**

D.-E. INGHELBRECHT. — **Suite Petite-Russienne** sur des thèmes populaires pour piano. — **Prix net : 7 fr.**

JEAN POUEIGH. — **Pointes sèches** pour piano.

Cerfs-volants. — Parc d'automne. — Combat de coqs. — **Prix net : 4 fr.**

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1er et le 15 de haque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. - Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 3. 19 JANVIER 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Aquafortiste G. De Duyts (FRANZ HELLENS). — G.-Jean Aubry (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à Paris (OCTAVE MAUS). — Le Concert Durand (H. L. B.). — Chronique Théâtrale (GEORGES RENCY). — Chronique judiciaire des Arts : *Le droit d'auteur des photographes ; « Carmen » et « l'Africaine » en Allemagne.* — Nécrologie : *Camille Groult.* — Petite Chronique.

L'Aquafortiste G. Den Duyts.

Le deuxième Salon de l'*Estampe* nous rappelle éloquemment un de nos peintres disparus dont le nom s'est entouré d'une gloire sans tapage, d'une gloire pure cependant, qui lui vient trop tardivement et à laquelle il n'eut pas le temps de goûter. L'œuvre gravée de Gustave Den Duyts n'est pas de celles qui étonnent ou qui éblouissent. Elle ne domine pas non plus la personnalité de l'artiste; elle ne complète pas même l'œuvre considérable du peintre. A la vérité, elle les résume tout entiers par l'extraordinaire concentration d'âme et de métier qui en fait la captivante beauté. Cet artiste fut essentiellement le peintre d'une vision; dans son œuvre, nulle diversité, nul renouvellement, mais un acheminement sûr, progressif, vers l'expression de plus en plus adéquate, vers la forme parfaite de son rêve.

On ne peut songer sans mélancolie à cette physionomie d'artiste biffée tout à coup, en plein travail, en pleine maturité, par un de ces coups de la nature qui semblent injustes et révoltent quelque temps l'âme fraternelle. Pour celui qui fut le peintre passionné des déclins et dont l'âme traduisit avec précision et avec une inépuisable sympathie tous les aspects de l'hiver, toutes les souffrances âpres et aiguës du sol mordu de givre et des ciels brumeux, la mort fut d'une cruauté logique. Elle ne lui laissa pas le temps d'entrevoir un renouveau qui, pour son talent, eût peut-être été fatal. Tel qu'il l'a laissé, son nom s'enveloppe maintenant d'une atmosphère de souvenir limpide en dépit de cette brume légère et un peu lointaine qui semble, autour de lui, comme dans ses toiles, l'effet d'une modestie sincère, presque farouche. Sa gloire tient dans un couchant. De même que le couchant résume tous les aspects de la journée, ainsi dans chacune de ses toiles on sent vivre et décliner l'âme nombreuse et châtoyante de la lumière. Ces fuites du jour dans des sous-bois d'automne, dans les dégels cauteleux des banlieues, sur les prairies marécageuses où les arbres reflètent des ombres aux airs de fantômes, partout où s'avère un sentiment large, une intime tristesse de la terre, une harmonie à la fois recueillie et intense, se manifestent

dans les œuvres de ce maître en des pages infiniment pénétrantes où la pensée et le sentiment sont d'une égale acuité. Ces crépuscules annoncent des nuits sans confins et poétisent des jours inondés de lumière ; mais, c'est toujours le déclin qui chante, en tons mineurs. L'on sent l'âme de l'artiste prise entre ces deux pôles de l'ombre et de la lumière ; c'est ainsi qu'elle nous apparaît, dans son œuvre, avec cette force saisissante qui déconcerte sans éblouir.

Un grand peintre, essentiellement personnel, très épris de son rêve, scrutateur perspicace et attendri de l'atmosphère, esprit porté vers l'effort qui résume, tel est Den Duyts ; son œuvre l'apparente, non par le métier ni par l'expression, mais par l'intime pénétration et la beauté immanente, à celle des Corot, des Daubigny.

Si limitée, par le nombre, que soit son œuvre gravée, il semble pourtant que l'artiste s'y révèle le plus clairement, le plus complètement aussi. Ces eaux-fortes ne sont pas un complément à l'œuvre peinte de Den Duyts : elles nous sont restées, avec leur caractère essentiel et total, comme les croquis laissés par les anciens maîtres. Elles constituent ses cartons. Ici nulle préoccupation de mûrir, d'œuvrer des pages complètes. Voici des croquis, des motifs, des dessins, des méditations ébauchées, des notations gravées dans le cuivre, par besoin tenace et volontaire de se décrire son rêve à soi-même. L'œuvre prochaine y est tout entière en puissance, non pressentie, mais simplement cachée dans le mystère que le burin a su emprisonner entre les traits. Ces esquisses réclament l'attention concentrée ; par leurs dimensions modestes et l'absence voulue de virtuosité, elles échapperont toujours, avec leur valeur profonde, aux esprits superficiels. Elles forment l'armature solide, sobre et complète autour de laquelle va s'élaborer l'œuvre du peintre. La couleur est dans les vides, le sentiment s'y prépare avec sûreté et s'y fortifie par l'extrême densité du rêve enserré entre les traits du dessin. Rarement une pareille force d'émotion a été atteinte avec des moyens aussi mesurés, en des espaces si restreints. Et je ne veux évoquer ici le souvenir d'aucun des maîtres de l'eau-forte, parce que Den Duyts n'en appelle aucun et les admet tous.

Ce qui semble paradoxal chez ce rêveur irréductible, c'est l'extrême dureté du trait, la façon presque incisive dont il silhouette les arbres sur le fond brumeux de ses paysages. Il n'a peint des arbres que les squelettes ; il les a aimés ainsi, dénudés, souffrants, crucifiés sur les larges ciels d'hiver où chante la sonorité étouffée des couchants cuivreux. Rien n'est saisissant et vrai comme ces corps de géants érigés par son rêve, qui prennent au contre-jour une valeur tragique de symbole sans rien perdre de leur exacte et farouche réalité.

Ce mélancolique avait une âme volontaire et âpre. La langueur n'a aucune place dans ses conceptions et ses rêves se formulent, sans faiblesse, avec une profondeur positive et grave. Il fait partie de ce groupe de peintres gantois si curieux, si compact, qu'il faudra étudier un jour avec ce qu'il a d'essentiellement caractéristique : la tristesse sans résignation, l'obsession du déclin, toute la talonnante mélancolie suscitée par la décrépitude d'une ville où le souvenir des splendeurs révolues demeure incrusté parmi les balafres et les sanies des vieux murs. Flamand, avec la fierté adoucie mais nullement domptée des anciens communiers, Gustave Den Duyts est une figure mâle qu'il faut mettre à la tête de ces peintres à l'âme farouche, parfois véhémente, à l'expression toujours robuste : Baertsoen, De Bruycker, Horenbandt, Trémerie, Willaert et tant d'autres, encore obscurs.

Ce que *l'Estampe* vient de faire de l'œuvre gravée de ce maître, on aimerait le voir accomplir pour l'ensemble de ses tableaux. Cet hommage posthume lui est dû.

FRANZ HELLENS

G.-JEAN AUBRY

S'il y a un préjugé absurde, c'est celui qui veut que toute culture intellectuelle soit parisienne. C'est une de ces opinions toutes faites qui courent le monde, que chacun répète machinalement sans même se rendre compte de leur sens et grâce auxquelles la vanité de certains snobs est aisément satisfaite.

Ils disent avec un air béat : « Malgré tout, nous en sommes. Ah ! l'air de Paris ! Il est saturé d'intellectualité, on le respire même sans le vouloir, etc., etc. »

Et, cette phrase prononcée, ils se croient en règle avec l'idéal et se tiennent quittes de toute lecture et de toute méditation. Les cancans de quelques amis et la rapide lecture de quelques *magazines* les tiennent au courant. Paris est si intellectuel, ma chère !

Eh bien ! ce n'est pas vrai. Certes, on n'est pas plus bête à Paris qu'ailleurs, on y a même plus d'esprit, souvent, — pas toujours. Mais on n'est pas intelligent ni artiste que là ! Au contraire.

En bonne logique, et sans aller plus loin, il est évident qu'un pays où l'on a plus de temps à soi et moins de distractions qui vous guettent favorise la vie intérieure. Chez les âmes médiocres cette intensité de vie intime produit des passions mesquines, telles que l'avarice et l'envie, ces vices essentiellement provinciaux. Mais chez les esprits supérieurs — et il y en a tout de même quelques-uns dans une population de trente-huit millions d'habitants — elle développe les puissances de la réflexion, elle trempe et elle éprouve le goût.

En fait, nous savons que Paris n'a pas le monopole de l'intelligence et qu'un nombre considérable de personnes, en pleine province et même jusque dans les plus petites villes, maintiennent et augmentent leur culture malgré ce qu'on est trop vite tenté d'appeler les circonstances défavorables du milieu. Il n'y a que des circonstances favorables pour un homme qui veut faire des spectacles du monde la matière de sa pensée. Pour cette opé-

ration, qui est la plus haute forme de la culture, les livres ni les journaux ne sont plus nécessaires.

Mais je ne veux pas aller jusque là. Restons sur un terrain plus modeste et ne parlons que du public, du pur et simple public.

Il est parfaitement capable, sous toutes les latitudes, d'éprouver des émotions d'art et de pensée, à tout le moins autant qu'à Paris. Ses préjugés sont peut-être différents de ceux du public parisien, mais ils ne sont pas plus forts. On en vient à bout par la même méthode de persuasion.

M. G.-Jean Aubry est d'une implacable logique. Partant du principe que je viens d'exprimer, il est arrivé, tout de suite, à cette conclusion audacieuse : « Il n'y a pas de raison pour que les habitants de Lausanne, de Tours ou de Blois hésitent à admettre, à comprendre, à aimer l'art de nos plus récents maitres. Il suffit de le leur montrer. »

Et il entreprit de le montrer, en effet; et depuis quelques années à peine qu'il s'est voué à cette tâche, les résultats auxquels il est parvenu démontrent, — plus encore que son succès, son ingéniosité et son activité, — l'évidence de cette théorie : que la beauté est saisissable partout et partout capable d'être aimée.

Depuis ses débuts dans les lettres, M. G.-Jean Aubry n'a pas cessé de batailler pour toutes les idées généreuses et nouvelles qui se levaient à l'horizon de l'art. Il a toujours, et avec persistance, et souvent en bravant une opposition méchante et féroce, soutenu les jeunes, les jeunes quels qu'ils fussent, pourvu qu'ils apportassent avec eux un peu de ferveur, d'enthousiasme et de foi. Ses essais, ses articles de toutes sortes, ses conférences à travers l'Europe n'ont jamais servi qu'à l'apologie de cet art jeune et nouveau que guette, depuis toujours, pour ainsi dire fatalement, la haine des traditions vieillies. Les gens arrivés, les idées victorieuses, les principes qui ont accompli leur évolution ne l'intéressent plus : il ne s'occupe que des inconnus, des idées naissantes, des principes justes qui semblent encore de verts paradoxes.

Certaines de ses admirations peuvent se discuter — moi-même ne les partage pas toutes,— mais l'idée initiale demeure excellente, généreuse et très féconde. Il vaut mieux risquer de se tromper en soutenant ce qui est animé de passion et de vie que ressasser des truismes et enfoncer des portes ouvertes. D'ailleurs, on risque moins de se tromper, au bout du compte.

Cette attitude est courageuse, et elle comporte certains sacrifices dont le plus pénible est, pour un écrivain de talent, de s'effacer, par excès de scrupule, derrière d'autres artistes à la gloire desquels il s'est consacré, sans plus rien réserver pour soi.

Comme quelqu'un qui n'a rien à dire pour son compte ne saurait rien dire non plus pour celui des autres et fait un mauvais critique, un bon critique est toujours un homme de talent qui s'est sacrifié.

Sauf un petit livre de vers : *Mains d'ombre, mains de lumière*, trop jeune, d'ailleurs, pour être personnel, et quelques poèmes non encore réunis en recueil, toute l'œuvre de M. Jean Aubry est consacrée à faire connaître et aimer les artistes que son goût a élus.

Il a écrit un *Essai sur Tellier* (1) où il s'est ingénié à définir le rôle et la valeur de cette personnalité si curieuse et si méconnue dans l'histoire de nos lettres, et un autre essai sur *Camille Mauclair* (2) où il s'est attaché à nous faire comprendre la complexité, l'intelligence, le goût, la puissance analogique et la *conscience* de l'auteur des *Idées vivantes*. Il a envoyé à presque toutes les revues, et notamment les plus jeunes et les plus vivantes, comme *la Revue des Idées*, *l'Œuvre et l'Image*, *le Semeur*, *les Essais*, *les Arts biographiques*, *la Phalange*, *le Feu*, *l'Art décoratif*, *l'Art et les Artistes*, *la Plume*, *le Courrier musical*, *le Mercure musical*, *l'Art moderne*, des articles de toutes sortes sur la peinture, sur la musique, sur la littérature, les mœurs et l'idéologie. Je citerai entre autres la série donnée au *Censeur* sur les compositeurs originaux de notre moment. Au Havre, où il habite, il a, dès l'âge de quinze ans, aidé à fonder le Comité des Conférences, et c'est lui qui sut y infuser un tel esprit de liberté qu'on y parla tout de suite de Mallarmé, d'Ibsen et de Maeterlinck, et qu'on y convia des conférenciers comme Lugné-Poe, Léopold Lacour, Camille Mauclair, Henry Bérenger. Puis, il y a deux ans, il fonda le *Cercle de l'Art moderne*, dont le nom est tout un programme et le seul de ce genre en France ayant cette tenue et cette ligne de conduite, allant, sans compromissions, vers les formes les plus audacieuses de l'esprit artistique. Ce cercle organisa des expositions (allant de Monet à Matisse); des concerts consacrés aux œuvres de Chausson, d'Indy, Debussy, Ravel, Florent Schmitt, Déodat de Séverac, Roussel et qui (sauf pour Debussy et Chausson) furent dirigés par les compositeurs eux-mêmes, et des conférences, telles que celles de M. Mauclair sur Chausson et de M. Morice sur Mallarmé.

Enfin, il fit au Havre, à Paris, aux Universités de Lausanne et Genève, à Berne, au *Lesezirhel Flottingen* de Zurich, à Orléans, à Blois, à Tours, à l'Université Nouvelle de Bruxelles des conférences sur Verlaine et la musique contemporaine, Baudelaire et la musique contemporaine, l'Imagination scientifique dans le roman moderne, et ces conférences n'ont rien des petits discours habituels de ce genre : elles sont sérieuses, approfondies comme des essais, tout en gardant le ton de propagande cher à leur auteur.

Le seul énoncé de ces trauvaux atteste une activité énorme. Pour moi, souvent effrayé de voir cette vie d'écrivain entièrement dévorée par ce souci de la gloire des autres, je lui ai conseillé de s'arrêter quelque temps, ne fût-ce que celui d'écrire les quelques livres qui le hantent et où nous serions enfin les spectateurs des mouvements de son imagination personnelle (il nous promit depuis si longtemps *Velléités*...). Mais à chaque fois il répond évasivement, s'en va, repart à de nouveaux travaux, découvre d'autres artistes, se dévoue à des idées nouvelles.

Nous pouvons le regretter, mais non refuser notre estime à ce courageux critique qui donne tout de son temps, de son dévouement et de son activité non pas à se faire connaître mais à faire connaître les autres et qui contribue, pour une bonne part, à la rapidité de la circulation intellectuelle.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) G.-JEAN AUBRY, *Essai sur Jules Tellier*, Paris, Sansot, 1904.
(2) G.-JEAN AUBRY, *Camille Mauclair*, Paris, Sansot, 1905.

LA MUSIQUE A PARIS

Il y eut à Paris, la semaine dernière, d'admirables séances de musique : belles par la noblesse des programmes, elles ne furnte pas moins remarquables par l'excellence de l'interprétation. Je songe, avant tout, à l'audition des œuvres de M. Gabriel Fauré organisée par M. Engel et Mme Bathori dans l'élégante salle de la

Société de photographie (désormais célèbre dans les fastes musicaux). L'exécution fut parfaite, — si parfaite qu'on eût voulu bisser tous les morceaux. Mais le moyen d'attaquer un programme qui embrasse vingt-quatre mélodies, — depuis le lointain *Cimetière* jusqu'au récent *Don silencieux* de Jean Dominique, jusqu'aux *Chansons d'Ève* de Charles Van Lerberghe dont l'écriture n'est pas encore tout à fait sèche, — deux chœurs (*Pavane* et *Madrigal*), l'*Élégie* pour violoncelle et le Quatuor en *sol* !

C'était, en quelque sorte, un aperçu, en raccourci, de toute la magnifique carrière de Gabriel Fauré, dont le charme voluptueux et la pureté harmonieuse n'ont pas, malgré les quelque quarante ans sur lesquels elle se développe, subi la moindre altération.

J'ai écouté le deuxième Quatuor (surtout le premier et le troisième mouvements) avec autant d'émotion et d'intérêt que lorsque ces pages éloquentes furent jouées pour la première fois, en 1887 ou 1888, aux concerts des XX par MM. Eugène Ysaye, Van Hout, Jacob et l'auteur. Cette fois, les interprètes furent, avec le maître, MM. Linsen, Englebert et Pitsch, trois autres archets belges, — ou plus exactement Wallons, — qui s'entendent comme personne à faire vibrer les cordes sur la table d'harmonie. Oh ! les belles sonorités pleines, le parfait ensemble, l'ardent élan de jeunesse et d'enthousiasme ! Dans l'*Élégie*, accompagnée par l'auteur, M. Pitsch révéla une sûreté et une finesse de son qui lui valurent une véritable ovation.

Les œuvres vocales trouvèrent en Mme Bathori et Mme Engel, secondées par des chœurs d'élèves dirigés par M. L. Aubert, des interprètes irréprochables. Il serait banal de rappeler leur ferveur artistique, la justesse de leur compréhension, la conscience et le caractère expressif d'une exécution dont les moindres détails sont étudiés de façon à ce que l'auditeur ne perde ni une syllabe, ni une inflexion, ni une intention. Je crois bien qu'il n'y a pas, en ce moment, à Paris, de foyer d'art vocal plus intense que la petite salle où, périodiquement, Mme Bathori et M. Engel rassemblent ceux qui aiment la musique pour elle-même et pour les pures joies qu'elle offre.

***

La *Société nationale de Musique* a fait, samedi dernier, une brillante ouverture de saison et elle annonce pour samedi prochain une soirée particulièrement attractive puisque Mlle Blanche Selva y jouera, en première audition, la Sonate pour piano tout récemment écrite à son intention par M. Vincent d'Indy.

Le programme inaugural était placé sous les auspices de César Franck, dont le Quatuor Gèloso et M. Ricardo Vinès exécutèrent avec de chaudes effusions lyriques le superbe quintette. Il se terminait par le charmant quatuor à cordes de M. Maurice Ravel, — comme pour bien marquer les deux pôles entre lesquels évolue la Société. De Franck à Ravel : c'est plus qu'un programme à concert, c'est la synthèse de tous les programmes de tous les concerts de la Nationale, où l'on pratique largement l'éclectisme.

Entre ces deux œuvres connues et aimées (comment se fait-il que le quatuor de M. Ravel, désormais classique à Paris, n'avait jamais été joué à Bruxelles ?), l'auditoire a applaudi une série de nouveautés, les unes pour le chant, d'autres pour le piano. Je retiendrai surtout, comme émanant d'un musicien qui sait assouplir au texte littéraire son inspiration délicate et nuancée, les Quatre pièces vocales de M. Albert Roussel sur les poèmes de M. Henri de Régnier. Non pas que je les apprécie (ou les comprends) toutes. L'*Invocation* me paraît languissante et d'intérêt musical contestable. En revanche, l'*Odelette* est d'une qualité rare, et je ne crois pas qu'on puisse écouter sans une poignante émotion les *Adieux*, surtout quand c'est Mme Bathori qui les chante, comme elle le fit samedi, de toute la puissance expressive de son art contenu et pénétrant.

M. Vinès fit applaudir une *Suite Petite-Russienne* pour piano de M. Inghelbrecht et les curieuses petites pièces que publia dernièrement pour le même instrument, sous le nom de *Pointes-Sèches*, M. Jean Poueigh — qu'il ne faudrait pas juger d'après ces fantaisies superficielles, pas plus qu'il ne serait équitable de considérer les deux chansons composées par M. Henry Février sur des paroles de Maeterlinck comme étant l'expression définitive du talent de ce musicien.

***

La plus impressionnante séance musicale de la semaine fut, dimanche dernier, aux Concerts Lamoureux, celle que conduisit avec sa musicalité profonde et sa sûre maîtrise M. Vincent d'Indy, accueilli dès son entrée par la plus formidable ovation dont j'aie jamais été le témoin. Il est bon que des circonstances extra-musicales viennent, de temps à autre, rappeler au public la valeur de certaines individualités et l'éclairer sur le respect, l'amour et l'admiration qui les environnent.

Un programme de choix : La *Symphonie cévenole*, merveilleusement jouée par Mlle Blanche Selva et l'orchestre ; la *Sarabande* et le *Menuet* de la Suite en *ré*, les Variations symphoniques *Istar* et toute la musique de scène d'*Egmont*, dont Mlle Pironnay chanta d'une jolie voix claire l'air de bravoure et la romance, valut à M. Vincent d'Indy des applaudissements sans fin et des rappels innombrables. A l'intérêt des œuvres, qui sont parmi les plus belles de l'école classique et du répertoire moderne, s'ajoutait l'attrait d'une exécution de premier ordre, où la sonorité et l'expression le disputaient à la précision des attaques, à la finesse des nuances.

S'il se trouvait dans la salle des gens ignorants de ce que M. d'Indy est l'un des premiers chefs d'orchestre de l'époque, ces gens ont indubitablement acquis une notion nouvelle. Ils en auront la confirmation au concert d'aujourd'hui, où l'auteur de l'*Etranger* dirigera, outre l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* et des fragments de *Dardanus*, les *Eolides* de Franck et deux de ses œuvres : *Saugefleurie* et la deuxième Symphonie.

***

On fêtera également M. Vincent d'Indy aux Concerts Rouge, en un festival consacré à ses œuvres anciennes et récentes, et auquel prit part, avec sa maîtrise habituelle, Mlle Blanche Selva. Rien n'est plus intéressant que l'artistique initiative de diffusion prise par deux excellents musiciens, notre confrère René Doire, secrétaire du *Courrier musical*, et M. Georges Rabani, qui y apportent un zèle d'apôtres et une inlassable activité. En quelques mois, ils ont formé un orchestre (restreint, mais ardent et enthousiaste), et l'empressement du public les récompense de leur effort désintéressé. Il y a foule, tous les soirs, en cette brasserie excentrique où un festival Franck-Wagner alterne avec une séance de musique classique, où Richard Strauss, Maurice Ravel et Albéric Magnard succèdent au programme à Vincent d'Indy.

Ce dernier dirigea lui-même ses œuvres mardi dernier : introduction du deuxième acte de *l'Étranger*, *Médée*, prélude de *Fervaal*, Lied pour violoncelle (soliste : M. Benedetti), Symphonie

cévenole (Mlle Blanche Selva), et joua avec MM. Costes et Benedetti son Trio pour clarinette, violoncelle et piano. Les Concerts Rouge eurent ce soir-là, faut-il le dire? une assistance exceptionnellement nombreuse et de qualité inhabituellle.

OCTAVE MAUS

CONCERT DURANT

Beethoven faisait les frais de la troisième séance Durant. Avec lui, nous entrons dans le XIXe siècle. Consacrer deux concerts sur douze à des musiciens antérieurs au XIXe siècle, c'est peu pour un ensemble à préoccupations historiques. Cela paraîtra d'autant plus insuffisant, — réserve faite de ce que les prochaines séances nous révéleront, — que M. Durant réalise avec un bonheur particulier l'exécution des œuvres orchestrales de caractère plutôt intime. Le siècle récemment révolu a produit des pages de fougue, de passion, de nervosité, d'ampleur violente que seuls un orchestre considérable et aguerri, un chef de longue et vaste carrière peuvent aborder. Les XVIIe et XVIIIe siècles, au contraire, ont vu naître de charmante musique, poétique, gracieuse et même profonde, si savoureusement et si délicatement évocative! On l'a trop négligée jusqu'à ce jour, on l'ignore encore; elle offre à M. Durant une occasion précieuse de développer les qualités de finesse et de compétence attentive qui constituent son apanage personnel.

***

La Troisième Symphonie a été interprétée plutôt selon le mode plaintif que le mode héroïque. La marche funèbre fut le meilleur moment : comprise dans un sentiment très distingué, nuancée et soignée. Mais dans ce mouvement, comme dans les trois autres, il a paru que les angles étaient trop arrondis, la passion trop adoucie; et l'orchestre pouvait fournir plus d'intensité.

La Première Symphonie ouvrait la séance; et la Fantaisie pour piano, chœur et orchestre la terminait. Cette dernière œuvre figure opportunément dans un programme historique. Un peu longuette et hésitante dans ses développements, elle est fort amusante par le Beethoven qu'elle fait deviner, et par des combinaisons déjà puissantes de timbres. M. Arthur De Greef a tenu avec autorité la partie prépondérante du piano dont le rôle dirigeant est considérable.

C'est à M. De Greef également que revenait l'honneur de rappeler au public l'admirable concerto en *mi* bémol. Nous avons entendu, à Bruxelles, les meilleurs virtuoses proposer leur interprétation de cette composition magistrale. Celle de M. de Greef peut être placée au même rang que beaucoup d'autres. L'excellent artiste y a déployé des qualités de sonorité, de couleur, d'accent, d'entrain et de sûreté qui ont forcé l'admiration. Le finale, notamment, — malgré certaines réserves, qui nous sont peut-être personnelles, sur la façon trop serrée d'exposer le motif initial et l'affèterie de certains dessins descendants, — fut splendide d'énergie, de variété et d'enthousiasme.

H. L. B.

CHRONIQUE THÉATRALE

M. Capus est un heureux homme et chacun sait qu'il a de la veine. Il ne connaît que des gens gais et contents de vivre, qui ne compliquent pas l'existence, qui ne prennent rien au tragique, qui ne prennent pas grand'chose au sérieux, et qui pratiquent en grand le précepte évangélique : « Pardonnons-nous les uns aux autres. » Ses pièces sont faites de rien, et ce rien plaît aux spectateurs durant de longs soirs. La critique impartiale ne cache pas le vide absolu de ces comédies perpétuellement souriantes. Le public ne met que plus d'empressement à les aller entendre. C'est à décourager, vraiment, les auteurs dont l'ambition est de transporter sur la scène des conflits moraux d'un ordre quelque peu élevé, et de créer des personnages qui ne soient pas tous des fantoches parisiens.

Les Passagères, que le théâtre du Parc représente en ce moment, pourraient être regardées comme le type de ces pièces agréables et fausses dont M. Capus est le malin fabricant. En voulez-vous la recette? Prenez un ménage qui, depuis vingt ans, vit dans la paix et la fidélité. Le mari est un bon garçon, ni intelligent, ni bête, affligé d'un cœur excellent, et qui s'apitoye pour un rien, comme une petite fille. Il n'a jamais trompé sa femme, ce mari modèle, et il n'a pas la moindre intention de changer sa ligne de conduite. Mais une cousine pauvre vient installer à Paris un atelier de modiste. Les affaires marchent mal. Que peut faire le mari modèle, affligé de ce cœur excellent, sinon prêter de l'argent à la cousine malchanceuse? A son tour, que peut faire ladite cousine sinon se jeter au cou de son bienfaiteur en lui criant qu'elle l'aime, qu'elle l'adore, qu'elle est toute à lui?

Vous me direz qu'il n'y a que dans le théâtre de M. Capus qu'on assiste à de pareils spectacles. C'est bien entendu. Il faut être aussi M. Capus pour imaginer ce singulier personnage d'institutrice incandescente qui s'exile en Amérique afin de n'être pas plus longtemps témoin des amours de son maître avec la cousine pauvre, mais qui, avant de quitter celui-ci pour jamais, lui demande carrément l'aumône d'une nuit d'amour. Tout cela, n'est-il pas vrai, est éblouissant de vraisemblance? Il y a mieux — ou pis, selon le point de vue. Quand la femme trompée apprend son malheur, il ne lui faut pas plus de deux minutes, montre en main, pour pardonner sa faute à son volage époux. De plus fort en plus fort! Lorsqu'elle apprend sa fugue avec l'institutrice, le misérable n'a même pas à se donner la peine de se disculper. C'est elle qui l'excuse, c'est elle qui le défend contre elle-même, en une scène aussi comique que profondément immorale. Et, certes, tout cela est d'une drôlerie intense, et l'on n'aurait qu'à en sourire si le succès extraordinaire des fantaisies de ce genre ne témoignait d'un abaissement constant du goût et du caractère du public. Le temps est passé, hélas! où les dramaturges avaient le souci d'observer la vie et d'y chercher leurs inspirations; où plusieurs d'entre eux s'efforçaient de créer de la beauté, de donner aux spectateurs le frisson que l'on éprouve devant les grandes joies ou les grandes douleurs des hommes, où certains montraient l'instinct, la passion aux prises avec le devoir moral ou social, et ne craignaient pas d'attribuer à ce dernier la victoire. « Tout cela est vieux-jeu », disait M. Lavedan. « Tout cela, c'était du pessimisme, s'écrierait l'optimiste M. Capus. Corneille peignait les hommes comme ils devraient être. Moi, je les peins comme je souhaite qu'ils soient. Qu'y puis-je, si c'est précisément comme cela qu'ils ne devraient pas être? Je suis mon étoile. Et vous voyez bien que le public m'imite et qu'il me suit partout où je le conduis!... »

Il a raison, le public le suit, et c'est pourquoi, malgré une très mauvaise presse, *les Passagères* font salle comble, chaque soir, au théâtre du Parc. Il est vrai que Noblet, toujours excellent, attirerait à lui seul la foule, et que le reste de l'interprétation, avec M. Gorby, Mmes Archaimbaud et De Behr, n'est pas fait pour diminuer le succès.

***

A l'Alcazar, en matinée, M. Jean Richepin est venu lire quelques poèmes de *la Mer*. Son admirable talent d'acteur lui a valu d'interminables acclamations. Quelqu'un disait près moi, dans la salle : « Il lit comme un dieu! » Comme quoi il est bon d'avoir deux cordes à son arc. Soyez un grand poète, c'est bien. Ecrivez *la Mer*, *la Chanson des Gueux*, *les Caresses*, c'est fort bien. Mais surtout ayez une belle voix grave et puissante, un physique avantageux, des gestes habiles et entraînants, et ce sera mieux. Le public vous fera fête, et un jeune poète, M. Marcel Angenot, viendra vous dire, sur la scène, qu'il est

... la succursale
Des poètes nombreux qui sont là dans la salle,

et qui

Votre présence ici, Maître, n'est pas de celles
Que nous avons accoutumé de soutenir.

Il vous comparera au Soleil, à un Phare, à un Chêne, à un Firmament. Et vous, ébloui devant tant de métaphores, vous n'aurez plus que la ressource d'embrasser sur les deux joues la « succursale » émue des

Poètes chevelus dispersés au parterre.

C'est ce que fit M. Jean Richepin l'autre soir, à l'Alcazar, et M. Angenot est désormais un être sacré, une succursale glorieuse.

Depuis ce jour mémorable, l'Alcazar a repris la *Robe rouge* de Brieux, avec Mme Sylviac que nous applaudîmes au Parc, dans le même rôle, il y a quelques années. Bonne reprise : le théâtre de Brieux a ses fidèles; ils savent gré aux directeurs de l'Alcazar de leur avoir rendu l'une des meilleures pièces de leur auteur favori.

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts.

Le Droit d'auteur des photographes

La question de savoir si la photographie est protégée, au même titre que les œuvres d'art, par la législation sur le droit d'auteur vient d'être résolue affirmativement par la Cour d'appel de Paris.

Il s'agissait d'un minuscule débat : un différend s'était élevé entre un photographe et un imprimeur au sujet d'un programme de concert sur lequel on avait omis de mentionner, au bas du cliché ornant la première page, le nom du photographe. Sur l'instance engagée par celui ci, la Cour a déclaré « que le portrait posé de l'artiste constituait une œuvre d'art qui devait être protégée; que le photographe restait propriétaire de son cliche, même s'il consentait une réduction aux artistes; enfin qu'il avait le droit d'en user à son gré, sous réserve, toutefois, du consentement de la personne photographiée ».

« Carmen » et « l'Africaine » en Allemagne.

On se rappelle, dit *le Guide musical*, qu'en raison de la législation allemande sur la propriété littéraire, laquelle n'accorde sa protection aux œuvres d'art que pendant trente années après la mort de leur auteur, plusieurs théâtres allemands avaient élevé la prétention de ne plus s'entendre avec l'éditeur français de *Carmen*, M. de Choudens, l'œuvre étant, selon eux, tombée dans le domaine public, tout au moins en Allemagne.

Le procès vient d'être jugé en dernière instance par le « Reichsgericht », le tribunal d'Empire, qui a donné raison à la maison d'édition française, intervenue pour combattre la prétention de certains directeurs allemands qui entendaient jouer l'œuvre de Bizet sans payer de droits d'auteur.

« Attendu, dit le jugement, que si Bizet est mort depuis trente ans et que, de ce fait, sa partition est tombée, d'après la loi allemande, dans le domaine public, il n'en est pas moins vrai que l'œuvre, prise dans son ensemble, reste sous la protection de la loi, du fait que l'un des auteurs du livret se trouve encore en jouissance de ses droits d'auteur, etc. »

Ce jugement est conforme en tous points à la loi internationale sur la propriété artistique.

La même décision a été prise en ce qui concerne *l'Africaine*, dont la partition musicale est tombée dans le domaine public mais dont le livret est encore légalement protégé.

NÉCROLOGIE

Camille Groult.

L'un des collectionneurs les plus réputés de Paris, Camille Groult, cité à tout propos pour son goût sûr, son érudition et sa connaissance approfondie de l'art du XVIIIe siècle, vient de mourir.

Dans le magnifique hôtel de l'avenue Malakoff, élargi bientôt par l'achat des deux immeubles contigus, M. Groult avait élevé à ses collections un cadre digne d'elles; l'hôtel principal était ancien, il l'avait trouvé tel. Il avait construit à côté un pavillon Louis XVI du plus pur style. C'est là qu'étaient logés notamment les quatre splendides Hubert Robert que M. Groult avait achetés récemment pour le prix de 250,000 francs et qui valent bien un million.

Dans d'immenses galeries latérales s'entassaient les autres merveilles, des tableaux du XVIIIe siècle, uniques par leur qualité et leur assemblage, une suite de tapisseries de Boucher, des broderies, des brocards, des vases, des émaux de Chine, des gravures, des papillons rares. Tout ce que la fantaisie de la nature ou de l'art avait créé de plus précieux, Groult l'avait voulu posséder. Il avait une galerie de Turner, comprenant plus de cent toiles du maître, et dont on assure que Londres ne possédait pas l'équivalent. Sa collection des peintres anglais du XVIIIe siècle eût pu rivaliser avec les plus belles galeries anglaises.

PETITE CHRONIQUE

Le Comité de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Venise nous a fait parvenir la liste complète et définitive des œuvres acquises. Le chiffre des ventes s'élève au total de 526,978-03 lires. Il dépasse de près de 27,000 francs celui des années les plus favorisées.

En sept exercices (1895, 1897, 1899, 1901, 1903, 1905 et 1907), l'Exposition de Venise a vendu pour 2,943,509-03 lires d'œuvres d'art.

La galerie du Cercle artistique est occupée par les œuvres de Mme Clara Voortman et de MM. Henry Binard et Paul Leduc, dont l'exposition sera clôturée mercredi prochain.

Les autorités communales de Courtrai promettent une récompense de 20,000 francs à qui fournira à la justice les renseignements grâce auxquels le tableau de Van Dyck, *L'Érection de la Croix*, naguère volé à l'église Saint-Martin, lui serait restitué en bon état.

Les participations étrangères à l'Exposition de Bruxelles s'annoncent comme devant être nombreuses et exceptionnellement importantes.

On dit que la participation française serait officielle. M. Pichon, ministre des affaires étrangères, a, en effet, déclaré que le gouvernement français, désirant donner à notre pays un nouveau témoignage de sympathie, est heureux d'accepter l'invitation.

Bien que l'Allemagne participe très rarement à titre officiel aux exposition internationales, nos renseignements nous permettent de croire qu'il sera fait exception en faveur de l'Exposition de Bruxelles.

La Suisse participera largement à l'Exposition, elle aussi. Les exposants suisses ont formé un comité qui est subsidié par le gouvernement fédéral.

On espère obtenir prochainement l'adhésion officielle de l'Egypte; en tout cas, ce pays participera de façon très sérieuse à notre Exposition universelle.

Enfin, le gouvernement grec a décidé de participer officiellement et de faire figurer ses produits dans un pavillon spécial.

Ces nouvelles indiquent, en faveur de notre Exposition de 1910, un mouvement de sympathie du meilleur augure.

Aujourd'hui, à 2 heures, troisième concert Ysaye (salle Patria) sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. Pablo Casals et de Mme Casals-Suggia.

Pour rappel, dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, audition intégrale de : *Le Paradis et la Péri*, oratorio en trois parties pour soli, chœurs et orchestre, poème de Th. Moore, musique de Schumann, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de Mmes Symiane, Croiza, Mazzonelli, Bourgeois, MM. Laffitte, Blancard, Dognies et des chœurs du théâtre. Répétition générale samedi, à 2 heures.

Autres concerts annoncés :

Demain, lundi, à l'Ecole allemande, concert du Quatuor Zimmer, avec le concours de Mme Kleeberg-Samuel.

Mardi prochain, au Cercle artistique, audition du Quatuor vocal Bréma : *Serbisches Liederspiel* de G. Henschel et *Liebeslieder* de Brahms.

Mercredi, salle Patria, concert Bréma.

Jeudi, salle Patria, Piano-Récital par M. Marcel Laoureux avec intermèdes de chant par Mlle Marie Teyrlinck.

Vendredi, salle Desmedt, première séance du Quatuor (piano et archets) Bosquet, Chaumont, Van Hout et Joseph Jacob.

Lundi 27 janvier, salle Patria, Violon-Récital par Mlle Marie du Chastain avec le concours de M. G. Lauweryns.

Mardi 28, salle Ravenstein, Piano-Récital par Mlle Hélène Dinsart.

Jeudi 30, salle Patria, Piano-Récital par Mlle Henriette Eggermont.

Jeudi 6 février, même salle, Lieber-Abend par Mlle Frieda Lautmann.

Le Concert Bréma annoncé pour mercredi prochain à la salle Patria sera particulièrement intéressant. L'éminente cantatrice wagnérienne s'est assuré le concours de Miss Béatrice Spencer, soprano, et de MM. Gervase Elwes, ténor, et Francis Braun, basse, avec qui elle chantera les *Liebeslieder Walzer* de Brahms. Le programme comporte, en outre, des Lieder de Bach, Robert Franz, Loewe, Schubert, et d'anciennes mélodies françaises et anglaises. Billets chez Breitkopf et Haertel.

Le premier des quatre récitals formant le cycle de *l'Histoire du piano*, aura lieu le 27 janvier à 2 h. 1/2, au théâtre royal des Galeries.

L'*Œuvre des Artistes* consacrera jeudi prochain, à Liége, une soirée à l'audition d'œuvres de Philippe Rüfer, interprétées par Mme Lempereur et le Cercle *Piano et Archets*.

L'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles vient, devant l'extension inattendue de ses nouveaux et si intéressants cours d'études supérieures, de devoir les transférer dans un local plus grand et mieux approprié situé rue de la Longue Haie, 61, où se trouve aussi installé maintenant le Secrétariat (ouvert de 3 à 5 heures pour les inscriptions du second terme et les demandes de renseignements).

SOTTISIER.

« La correspondance de Nietzsche. Mme Foerster-Nietzsche, la *veuve* du célèbre philosophe.... »

(*L'Art moderne*, 12 janvier 1908.)

« Dans sa partition, M. d'Indy a introduit des instruments rarement employés, tels que le basson.... »

KOPTIAIEF, *la Gazette de la Bourse* (*St-Pétersbourg*).

« L'œuvre de Rameau est délicieuse de charme et de grâce : on sent l'influence de Gluck et on retrouve même des réminiscences du troisième acte d'*Orphée*. »

M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, interview de *Comœdia*.

Un comble! A Saint-Pétersbourg, la Censure artistique a, dit le *Guide musical*, interdit à la Société de musique d'exécuter l'oratorio de Hændel *Les Fêtes d'Alexandre*, parce qu'elle a découvert dans ces pages musicales des *allusions révolutionnaires* au tsar Alexandre, père de Nicolas II. Or, *Les Fêtes d'Alexandre* furent composées par Hændel, en 1740, sur un poème de l'écrivain anglais John Dryden, mort en 1701! Admirable, la bureaucratie russe!

Une Société internationale de la gravure originale en noir vient de se fonder à Paris dans le dessein de répandre le goût des belles eaux-fortes et de favoriser la vogue des portefeuilles d'estampes modernes. Elle se propose d'organiser chaque année à Paris, et tous les deux ans dans une ville de l'étranger, comme New-York, Venise, Londres, Berlin, Amsterdam, etc., des expositions de gravures modernes et, à l'occasion, des rétrospectives portant sur l'histoire de la gravure.

Le comité est composé de : M. Auguste Rodin, président d'honneur; MM. Albert Besnard et Edouard André, présidents; MM. Aug. Lepère, Anders Zorn, Piccabia, vice-présidents; M. Raphaël Schwartz, secrétaire général; M. Robert Balagny, trésorier.

Le siège social est provisoirement établi 11, rue Salneuve, à Paris. La première exposition aura lieu en mars prochain.

Le Conseil municipal de Vienne a décidé d'entreprendre les démarches nécessaires pour obtenir le transfert des restes mortels du célèbre compositeur Haydn, qui seraient inhumés à côté de ceux de Beethoven et de Schubert.

Le tombeau de Haydn se trouve actuellement à Eisenstadt (Tyrol).

Une statue de Mendelssohn sera érigée prochainement à Berlin, devant le Collège juif.

Le théâtre du Prince Régent, à Munich, donnera en août et septembre prochains un festival Mozart et un festival Wagner.

Le festival Mozart se composera de deux représentations des *Noces de Figaro* (1er et 6 août), deux représentations de *Don Juan* (3 et 8 août), une représentation de *l'Enlèvement au Sérail* (4 août) et une représentation de *Così fan tutte* (9 août).

Le festival Wagner comprendra trois représentations des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* (11 et 24 août, 5 septembre), trois représentations de *Tristan et Isolde* (13 et 26 août, 7 septembre), et trois représentations de *l'Anneau du Nibelung*. Pour celles-ci, les dates sont fixées comme suit : *l'Or du Rhin*, 17 et 28 août, 9 septembre; *la Walkyrie*, 18 et 29 août, 10 septembre; *Siegfried*, 20 et 31 août, 12 septembre; *le Crépuscule des Dieux*, 22 août, 2 et 14 septembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des grands Artistes des Pays-Bas

QUENTIN METSYS, par J. DE BOSSCHERE.

THIÉRY BOUTS, par ARNOLD GOFFIN.

Chaque volume de cette collection contient de 120 à 140 pages de texte et une trentaine de reproductions hors texte

Prix : 3 fr. 50 broché — 4 fr. 50 relié.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

VINCENT D'INDY. — **Souvenirs,** poème pour orchestre (op. 62). Partition d'orchestre in-16. *Prix net : 5 francs.*

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Catalogue général et thématique de ses œuvres.** Nouvelle édition. *Prix net : 6 francs.*

ID. — **Sonate de Chopin en « si » mineur** (op. 35) transcrite pour deux pianos. *Prix net : 10 francs.*

ID. — **L'Amour oyseau** (RONSARD), pour chant et piano. *Prix net : 2 fr. 50.*

ID. — **Violons dans le soir** (Ctesse DE NOAILLES), mélodie avec accompagnement de violon et piano. *Prix net : 3 francs.*

ID. — **Soir romantique** (ID.), pour chant et piano. *Prix net : 1 fr. 75.*

CLAUDE DEBUSSY. — **Danses** pour harpe chromatique ou piano, avec accompagnement d'instruments à cordes. — *I. Danse sacrée ; II. Danse profane.* Transcription pour piano. *Prix net : 3 francs.*

LOUIS AUBERT. — **Deux pièces en forme de mazurka** pour piano (op. 12). *Prix net :* nº 1, *2 francs ;* nº 2, *2 fr. 50.*

ID. — **Première** (A. DE BENGY-PUYVALLÉE), pour chant et piano. *Prix net : 1 fr. 75.*

ID. — **Sérénade** (HÉLÈNE VACARESCO), pour chant et piano. *Prix net : 2 francs.*

HENRI BUSSER. — **Pour que la nuit soit douce...** (H. DE RÉGNIER). Duo pour soprano et ténor. *Prix net : 2 francs.*

ID. — **La Nymphe de la source** (ID.), pour chant et piano. *Prix net : 2 francs.*

VICTOR STAUB. — **Aubade-Impromptu** pour piano. *Prix net : 2 fr. 50.*

BIBLIOTHÈQUE DES CLASSIQUES FRANÇAIS. — **Cantates du XVIIIe siècle.** Airs extraits, avec accompagnement de piano par C. SAINT-SAËNS, JACQUES DURAND.

L.-N. CLÉRAMBAULT. — **Jupiter et Europe.** Récitatif et air d'Europe. *Prix net : 1 fr. 75.*

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT HUITIÈME ANNEE. N° 4 26 JANVIER 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Civilisation japonaise : *L'Amour de la Nature; l'Art* (PAUL-LOUIS COUCHOUD). — Un beau livre exotique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — De la Sophistication de l'œuvre d'art (C. SAINT-SAËNS). — La Musique à Paris (OCTAVE MAUS). — Notes de musique : *le Concert Ysaye* (H L. B.); *le Quatuor Zimmer, le Quatuor Bréma* (CH. V.). — Chronique théâtrale (G. R.) — Nécrologie : *Wilhelm Busch.* — Petite chronique.

La Civilisation japonaise [1].

L'Amour de la nature — L'Art.

Il n'y a pas de peuple qui s'émerveille de la nature autant que le peuple japonais. Malgré un climat assez froid l'hiver, les Japonais ne peuvent se résoudre à fermer leurs maisons. Ils enlèvent en toute saison les fines cloisons de bois et de papier, afin de jouir du ciel, du vol des oiseaux et du calme jardin qui symbolise le Japon tout entier. Dans leur chambre même ils emportent un petit arbre qui résume la forêt. Les villes sont des parcs, les temples, des jardins peuplés de fleurs et de bêtes

Les fêtes nationales sont des fêtes de nature. C'est le jour, par exemple, où la première neige est tombée. Ce jour-là les boutiques et les banques ferment et tous les gens grimpés sur les hautes galoches montent aux collines pour admirer la merveille de l'hiver.

En février, sous la neige, les pruniers fleurissent. On s'empresse autour d'eux dans un bruissement d'admiration et de piété. Aux plus fatigués on donne des sortes de béquilles. On les remercie d'être fleuris et parfumés quand la saison est encore inclémente. On leur rend des devoirs devant lesquels les autres devoirs s'effacent. En février 1904, les pruniers ont fleuri quatre jours après la déclaration de guerre. Ils n'ont pas été moins fêtés que les autres années.

En avril, c'est la solennelle éclosion des cerisiers. La fleur de cerisier est la plus fragile de toutes : pour peu qu'il vente ou qu'il pleuve, elle ne dure que trois jours. Elle est pour cela la plus aimée. Des foules enivrées saluent le léger brouillard des fleurs. Tout le long de la rivière de Tokyo, bordée de cerisiers, les barques passent et repassent dans un sillage de pétales. Des gens font deux jours de voyage pour aller voir, à Yoshino, une montagne couverte de cerisiers. D'autres vont plus haut encore, dans la forêt inaccessible, pour fêter un cerisier solitaire dont la blancheur éclate parmi les sapins.

(1) Fragment d'une conférence faite à l'Université nouvelle de Bruxelles le 14 novembre dernier et qui fut, d'un bout à l'autre, aussi charmante, délicate et instructive que le passage que nous en détachons.

Un peu plus tard éclosent les pêchers. Ces pêchers n'ont pas de pêches, ni les cerisiers de cerises, ni les pruniers de prunes. On ne les a pas greffés, c'est-à-dire domestiqués. On les aime pour leurs fleurs sauvages. L'été ramène les glycines élégantes et les frêles pivoines. L'automne, on fête dans les jardins les mille couleurs des chrysanthèmes et dans les montagnes la pourpre des érables.

L'automne est aussi la saison très pure de la lune. On dort le jour pour s'enivrer la nuit des flûtes du clair de lune. J'ai connu à Tokyo un journaliste japonais que j'ai revu récemment à son arrivée à Paris. Comme je lui demandais son impression, il me répondit tout naturellement : « Paris est très beau, mais les maisons sont trop hautes. Comment peut-on voir la lune? » Les nuits de pleine lune, il suit les quais, étonné d'être seul devant tant de splendeur perdue.

Ce n'est pas un tel sentiment de la nature qui est étonnant, c'est son extension à tout un peuple. Les paysans, les coolies, les gens de peine en tirent leurs prinpales joies. Je me souviens d'un traineur de voiturette qui m'emportait un jour de tempête de neige. La route était mauvaise, l'homme fatigué. Il se retourna vers moi. Je crus que c'était pour se plaindre. Non, c'était pour me montrer un capuchon de neige sur un arbre.

. . . . . .

Ce que je viens de dire du sentiment de la nature va s'appliquer encore au sentiment de l'art. Chez nous les artistes forment une aristocratie, — une classe, si vous voulez. Ils se distinguent profondément des *bourgeois*. Cela tient aux difficultés des techniques. On ne s'improvise pas peintre, ni musicien, ni poète. Au Japon, on peint et on écrit avec le même pinceau; on n'est pas plus fier de savoir peindre que de savoir écrire. La musique ne connait pas l'orchestre; elle permet encore toute la libre invention populaire. Et la poésie, toujours si brève, est vraiment dénuée d'artifice. Tout le monde est poète, musicien et peintre, sans y penser. Le paysan qui après la moisson se met en pèlerinage à travers le Japon emporte à sa ceinture un petit carnet sur lequel il notera ses impressions tantôt par un croquis, tantôt par trois petits vers. L'art est diffus dans le peuple tout entier. Il a saturé le pays. Il imprègne la vie.

Peut-être l'art japonais est-il allé moins loin que le nôtre. Peut-être n'a-t-il par exprimé le même tréfonds de l'âme humaine. Mais il remplit mieux que le nôtre son rôle social. Il répand beaucoup plus largement de la joie et de la beauté.

Le principe le plus général du goût japonais me semble être le raffinement dans la simplicité, l'horreur de tout entassement. L'arrangement même de la maison japonaise témoigne de ce goût. Elle ne contient aucun meuble permanent. La même pièce nue devient salle à manger quand la servante y apporte la petite table de laque, chambre à coucher quand elle y roule les matelas de soie. Rien ne demeure. Une seule place est réservée à une œuvre d'art, ou plutôt à un objet de beauté, car le tableau ou la statuette peuvent être remplacés par une branche fleurie ou même par un beau caillou. L'œuvre d'art est changée selon la saison, selon l'heure de la journée, selon la fantaisie du propriétaire ou selon l'humeur de l'hôte qu'il reçoit. Elle illumine toute la maison. La chaumière la plus pauvre a toujours une œuvre d'art ; la demeure la plus riche n'en doit montrer qu'une à la fois.

Le goût japonais a senti tout le charme que prend une chose d'être unique et passagère. Il répugne à laisser une œuvre d'art lasser l'admiration et devenir un objet indifférent devant lequel on passe sans respect ni émotion. Dans les musées même, que l'on a faits à l'imitation des nôtres, les tableaux tous les cinq jours sont roulés dans leurs boites et remplacés par d'autres.

L'expression la plus haute du culte des Japonais pour l'art est ce qu'on appelle la *cérémonie du thé*, qui est plus exactement une cérémonie esthétique dont les rites ont été fixés dès le XVe siècle. Cinq amis, nombre canonique, se réunissent le matin, au fond d'un beau jardin, dans un petit pavillon de la grandeur de trois nattes seulement, couvert de chaume et fait des bois les plus simples. Un beau tableau ancien est pendu, mais on ne le regarde pas tout d'abord, on laisse la conversation prendre d'elle-même un tour grave et délicat. Alors chacun à son tour va regarder l'œuvre en ayant soin d'examiner d'abord la boite et la monture. Puis, on l'apprécie et c'est le point de départ d'un entretien artistique auquel passent des heures que l'on ne compte pas. On prépare entre soi un repas frugal, pour lequel on ne se sert que d'une vaisselle ancienne et exquise. Et, quand le soir tombe sur cette fête consacrée à l'art et à l'amitié, les cinq esthètes ne croient pas avoir perdu leur journée.

Les gens qui pratiquent la *cérémonie du thé*, — les *chajin*, — forment une élite de connaisseurs qui a toujours tenu très haut le goût artistique du Japon. L'estime populaire met au même rang un grand *chajin* qu'un grand homme d'État ou un grand général. Mais sans être un *chajin*, le moindre Japonais se pique de savoir apprécier un dessin ou un vase.

Tous ces menus objets que nous appelons des objets d'art et dont nous faisons cette chose absurde : un bibelot, ces pots, ces encriers de laque, ces statuettes d'ivoire ou de bronze, ces paravents, ces gardes de sabre, sont au Japon des objets usuels. Le petit vase qui resplendit dans un musée vient de la cuisine d'un paysan japonais. L'estampe que nous couvrons d'or a été une image d'Épinal à un sou. Depuis la Grèce antique il n'y a pas eu une création aussi inépuisable d'art domestique.

Les bibelots japonais ont répandu dans le monde entier l'influence du Japon. Dès le XVIIIe siècle, les laques japonaises ont renouvelé le mobilier français. Les faïences de Kyoto apportées par le bateau hollandais ont donné l'essor aux faïences de Delft et, plus tard, à celles de Copenhague. Parmi nos peintres, de Whistler à Degas, parmi nos imagiers, de Rivière à Toulouse-Lautrec, on reconnaît immédiatement ceux qui ont vu des estampes japonaises. Si l'on parle de l'*européanisation* militaire du Japon, on peut citer notre *japonisation* artistique. Mais le succès même de ces objets familiers a souvent égaré notre jugement sur l'art japonais. Nous leur donnons trop de place, à la façon de l'historien de l'art grec qui, à force de parler des Tanagra, négligerait le Parthénon. Nous ne savons pas assez que le Japon a eu une grande école de sculpture et une grande école de peinture et que, presque sans exception, toutes les grandes œuvres de l'art japonais n'ont pas quitté le Japon. Un Japonais à qui je montrais un livre sur l'art de son pays fait d'après les collections d'Europe, et dans lequel il n'était presque question que d'estampes modernes, me le compara à un livre sur l'art européen dans lequel Titien, Velasquez, Rubens et Rembrandt seraient à peine cités, parce que Willette et Steinlen prendraient toute la place.

L'école de sculpture de Nara et l'école des paysages des Kano prendront un jour rang à côté de la sculpture florentine et du paysage hollandais dans le patrimoine artistique de l'humanité. Et malgré certaines prédictions chagrines, rien n'annonce la décadence de l'art japonais. Il renaîtra sans cesse, grâce à la perpétuité d'une élite d'amateurs et grâce au goût général. J'ai vu un sergent de ville, qui gagnait peut-être douze cents yen par an, payer cent yen une tasse qui lui plaisait. Tant qu'il y aura au Japon de ces sergents de ville, il y aura des artistes dignes de les satisfaire.

PAUL-LOUIS COUCHOUD

UN BEAU LIVRE EXOTIQUE

Le gros livre que MM. Marius-Ary Leblond viennent de faire paraître sur Madagascar (1) est peut-être le seul que j'aie lu dans ce genre. Certes les ouvrages de littérature exotique ne manquent guère, mais ce sont des ouvrages plus ou moins subjectifs, en définitive, des *sensations* de poètes et d'artistes qui ont pour cadre et pour milieu des paysages lointains.

Il n'y a aucune transition entre ces recueils de rêveries — qui sont d'ailleurs souvent des œuvres de premier ordre, — et les livres techniques : relations de voyages, précis de géographie, manuels, notices historiques. Ces livres-là, qui sont parfois d'excellente documentation, semblent se réserver le monopole d'une aridité spéciale, d'une gaucherie littéraire, dirait-on, *sui generis*.

MM. Leblond ont réussi à composer une étude bien écrite, tout en étant exacte, où ils n'ont rien omis de ce qu'on trouverait dans un rapport de mission, mais que précisément ils ont vivifié de je ne sais quel souffle: leur compréhension, leur sympathie, leur goût des symboles et leur sens des idées générales.

MM. Leblond ne sont point nés à Madagascar, mais ils y ont vécu longtemps et ils la connaissent parfaitement. Ils la connaissent comme ils connaissent tout ce qui les intéresse à quelque moment, c'est-à-dire sans repos, avec une curiosité sans cesse éveillée et jamais satisfaite, toujours à la recherche d'une signification nouvelle à un détail ancien, élargissant chaque fois le cercle d'un système d'analogies et de pensées dont cet objet se trouve le centre, en un mot se conduisant envers les choses qu'ils envisagent, avec un esprit et une méthode scientifiques, une perpétuelle inquiétude intellectuelle.

La Grande île de Madagascar a pour ainsi dire été composé en deux fois, ou plutôt il est le résultat de deux mentalités, de deux observations différentes. Une première observation date de l'enfance ; elle est enthousiaste, poétique, fiévreuse, éminemment communicative de son émotion : il en reste l'accent, l'esprit, la divination historique. Une seconde observation date de l'époque du retour ; elle est volontaire, calme, sceptique, intelligente : il en reste la composition, le style, l'exactitude, l'ordre, la mesure.

De la fusion de ces deux mentalités il est sorti un livre en quelque sorte parfait, et en tout cas le meilleur qui soit, jusqu'ici, dû à la plume de ces écrivains curieux et originaux, tentés par tout ce qui ne tente personne.

Il fait aimer ce pays encore profondément inconnu malgré tout, il en fait comprendre la poésie naturelle et le charme. En le lisant, nous assistons à un déroulement logique de tableaux saisissants de relief, dont les premiers nous montrent le pays lui-même, dans sa configuration géologique, avec son orographie, ses fleuves, sa faune et sa flore, dont les seconds nous expliquent les races, — et les races dans leurs influences réciproques et successives avec le sol, — et dont ensuite tous les autres, peu à peu, nous révèlent les mœurs, les arts, les croyances, les civilisations.

Il semble, littéralement, qu'au cours de ces trois cents pages, un tableau soit peint sous nos yeux: d'abord l'ébauche, avec sa rapidité essentielle et ce qu'elle comporte d'improvisé à la fois et d'inoubliable, puis l'œuvre elle-même, avec ses couleurs de plus en plus brillantes et justes, ses rapports de tons trouvés en pleine fièvre du travail, sa chaleur et sa vie, enfin ce je ne sais quoi de magnétique qui s'ajoute à la perfection extérieure et plastique, et qui n'est autre que ce qu'il reste dans une œuvre de tous les rêves et de toutes les pensées de l'artiste qui l'a créée.

Ce livre est plus intéressant et plus vivant qu'un roman; il nous fait assister à la vie d'une terre lointaine et d'un peuple ignoré, — et d'une façon si pittoresque qu'on n'en éprouve jamais ni fatigue, ni ennui. Il faut dire aussi que MM. Leblond ne furent jamais mieux en possession de leurs moyens. Un tel sujet, merveilleusement fait pour eux, employait leurs meilleures qualités; ils y sont parvenus à un style qui, sans rien abdiquer de sa chaleur intime, est plus classique qu'autrefois et, moins épris de la notation pittoresque et du papillottant, s'est orienté vers le nombre harmonieux et la musique. Il faut lire les pages si suggestives appelées: *les Pelouses de sable*, où sont décrites ces côtes « basses et blondes » sur quoi déferle l'Océan Indien, *la Vie*

(1) MARIUS-ARY LEBLOND: *La Grande île de Madagascar*. Paris, Delagrave.

betsimisare; toute l'admirable histoire des Hovas, de leur immigration, de leur sol, de leur hégémonie et de leur premier grand souverain, figure de haut civilisé, intelligent comme un organisateur d'Europe, le Napoléon malgache : Andrianampoinimerina; les pages sur le symbolisme des fêtes, des coiffures, et les superstitions.

Tout cela est de l'observation la plus juste, de l'intelligence la plus souple. Ces écrivains qui, ayant à relater une mission officielle, évitent tout le temps de dire *je*, se sont également abstenus de toute interprétation psychologique et de tout jugement où leur « moi » européen pourrait laisser voir ses préférences ou ses partis pris. Ils n'ont gardé de la culture occidentale que ce qu'il en faut pour juger sainement, en effet, au point de vue de l'histoire et de la science : ce scepticisme élevé, également loin du dénigrement et de l'admiration constante, deux attitudes qu'inspire une pareille légèreté d'esprit. Ils concluent avec une modération parfaite, là où un voyageur rapide aurait jeté au petit bonheur le blâme et la protestation :

Cela encore caractérise l'esprit et surtout la vieillesse de civilisation de la race, qu'elle ait relégué et harmonieusement emprisonné la morale dans la musique, avec douceur et dilettantisme, que noblesse et peuple bercent leur amoralité d'une musique toute de stances et d'apophtegmes, sentencieuse jusqu'en sa mélopée grave et perlée de litanie, dans un pétrake philosophique et voluptueux fait de détachement supérieur et de crapuleuse paresse.

Pour finir, et comme pour résumer l'impression à la fois pittoresque et morale de ce livre de premier ordre, je cite tout au long cette description d'un village malgache :

Ce qui rend la vie sauvage si frappante, si attirante et convaincante pour le voyageur, c'est le caractère d'unité dans lequel elle se révèle à ses regards : pour qui accède au village après avoir traversé la confuse forêt ou suivi les tortueux dédales des défilés entre les monts, soudain et *dans son ensemble*, elle se découvre; il embrasse des yeux toutes les paillotes à la fois; il y a la ramatoa qui, levant le calaou, va piler le riz au seuil du boucan; la femme, arrêtée debout devant cette maison, dont un homme recoud la toiture, berce légèrement un enfant attaché à ses reins; sous un manguier, une vieille au métier tisse l'étoffe de paille; assise contre une cloison de chaume, une mère confectionne sur une tête ébouriffée la patiente coiffure de la jeune fille. Les rizières qui entretiennent l'existence des jeunes et des vieux s'étendent au bas de la colline, et le reflet du ciel baigne dans leurs eaux superficielles; plus loin, des cris d'enfants font découvrir le troupeau de zébus parmi des rochers. Il n'est rien de caché à celui qui croit surprendre : une amphore d'argile rouge qui surgit au dessus d'une tête brune au détour d'un sentier indique la source commune du village. Ainsi toute la vie des hommes sur la terre se voit et se dispose clairement comme un paysage; on la comprend rien qu'à regarder, et on la vit rien qu'à passer.

On ne peut être à la fois plus simple et plus intense.

FRANCIS DE MIOMANDRE

De la Sophistification de l'œuvre d'art.

M. Camille Saint-Saëns vient d'adresser à un rédacteur de *Comœdia* l'intéressante lettre que voici. Elle complète les observations faites par M. Vincent d'Indy sur l'interprétation qu'on donne aujourd'hui des chefs-d'œuvre du passé, notamment d'*Iphigénie en Aulide* à l'Opéra-Comique (1).

(1) Voir *l'Art moderne* du 5 janvier dernier.

Le Caire, 9 janvier 1908.

MON CHER TORCHET,

Je vous avais perdu de vue; et voici que je vous retrouve, non sans plaisir, croyez-le bien, grâce à *Comœdia*. Voulez-vous me permettre de causer un peu avec vous?

Comœdia allant partout, vous ne vous étonnerez pas que j'aie lu l'article de d'Indy sur *Iphigénie en Aulide*. N'ayant pas vu la représentation de l'Opéra-Comique, je n'en puis rien dire, mais je sais assez comment, d'ordinaire, on en use avec Gluck, pour supposer que ce qui a choqué mon éminent confrère m'aurait déplu également.

M. d'Indy regrette que M. Carré ne soit pas musicien. Pour le directeur d'un théâtre de musique, c'est assurément regrettable, mais M. Carré fût-il musicien qu'il en serait seulement un peu plus coupable; les choses n'en iraient probablement pas mieux, car il y a bien peu de musiciens, à notre époque, assez versés dans les choses du passé pour comprendre Gluck; pour la plupart d'entre eux, cette musique est une langue qu'ils épèlent sans en connaître la prononciation ni l'accent.

Il y a d'abord l'interprétation erronée des indications de l'auteur. Comme le fait très bien remarquer M. d'Indy, *andante*, au XVIIIe siècle, n'impliquait nullement l'idée de lenteur que nous lui appliquons aujourd'hui. L'indication *andante allegro* n'est pas rare chez Hændel : nous dirions aujourd'hui *allegro giocoso*. L'allegro d'alors répondait à l'*allegro moderato* d'aujourd'hui... C'est faute de méconnaître ces principes qu'on a pris l'habitude de dire avec une solennelle lenteur l'air célèbre : *Divinités du Styx*, qui doit être dit, au contraire, avec enthousiasme et emportement; c'est ainsi que le faisait interpréter Berlioz, qui avait vu dans sa jeunesse les ouvrages de Gluck à l'Opéra, alors qu'ils étaient encore au répertoire.

Il y a bien d'autres choses encore, dont l'examen dépasserait les dimensions d'une lettre; mais je ne puis passer sous silence, parmi les erreurs d'interprétation, la plus grande de toutes : celle qui a trait aux récitatifs, qui tiennent une si grande place dans l'œuvre de Gluck.

Ici, le grand coupable est l'illustre chanteur Duprez. Ouvrez sa méthode : vous y trouverez, érigée en principe, *la diction large du récitatif*.

Qu'est-ce donc que le récitatif? Pas autre chose que la déclamation notée. S'il échappe à toute indication de mouvement, s'il est dans son essence le royaume de l'*ad libitum*, ce n'est pas pour que les chanteurs puissent à leur aise y déployer leur voix et s'éterniser sur les notes; c'est pour qu'ils puissent suivre, au contraire, les mille nuances de la déclamation, et précipiter ou ralentir le débit suivant les exigences de cette dernière, en se rapprochant autant que possible du « parlé ». Cette façon de dire le récitatif nécessite une étude approfondie du texte, et naguère la diction du récitatif était un département tout entier de l'art du chant, alors qu'on l'étudiait à fond avant de se produire en public.

La *diction large* supprime cette étude laborieuse; elle y substitue un trompe-l'œil qui peut faire illusion pendant quelques instants, mais qui engendre bientôt, avec une parfaite monotonie, un cruel ennui. Aussi les compositeurs modernes ont-ils, sciemment ou instinctivement, renoncé au récitatif pour ne plus écrire que des choses mesurées...

Avec cette *largeur* des récits, avec cette lenteur que l'on croit devoir infliger aux œuvres de Gluck, alors que dans les œuvres modernes on semble ne pouvoir jamais courir assez vite, comment veut-on que ces œuvres anciennes ne paraissent pas ennuyeuses?

Et puis, s'il faut tout dire, ce n'est pas sur une petite scène comme celle de l'Opéra-Comique que de telles œuvres peuvent être à leur place. De haut vol, de large envergure, elles ont besoin d'air et d'espace pour déployer leurs ailes; tout le talent du monde n'en saurait tenir lieu.

Aurez-vous le temps de lire mon bavardage? Vous devez être fort occupé. Excusez-moi, et agréez mes meilleurs souvenirs, avec l'espoir de vous revoir en avril, quand je reviendrai de Barcelone où je dois présider à l'apparition d'*Henri VIII* sur la scène du Liceo.

C. SAINT SAËNS

LA MUSIQUE A PARIS

Pour la seconde fois, dimanche dernier, M. Vincent d'Indy dirigea l'orchestre des Concerts Lamoureux, et l'accueil qu'il reçut égala, s'il ne le dépassa point, celui qu'une salle emballée à fond lui avait fait huit jours avant. Quand Paris « donne » il donne bien!... Ce fut une suite d'ovations triomphales, des applaudissements et des acclamations dont les salles méridionales seules retentissent aux grands jours. Et l'on ne se lassa point, jusqu'au moment où les ténèbres chassèrent les derniers manifestants, de rappeler sans cesse « le grand éducateur qui n'aura, comme l'a dit M. Gaston Carraud, pas exercé moins d'action sur le mouvement musical de la France par sa façon de comprendre la musique que par l'exemple de ses œuvres ».

La leçon qu'il donna dimanche fut éloquente. Et jamais n'apparut plus expressif et plus émouvant le génie de Gluck, celui de Rameau, celui de César Franck, que quelques exemples heureusement choisis : l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, des fragments de *Dardanus* (solistes : Mme Marthe Philipp et M. Bourgeois) et *les Eolides* mirent en lumière d'une façon saisissante. L'orchestre discipliné par M. Chevillard est excellent. Mais sous la direction de M. Vincent d'Indy il acquiert une intensité de sonorité, une vie, une sensibilité, une diversité d'expression qui en décuplent l'énergie émotive.

Si le chef d'orchestre fut exalté unanimement, le compositeur ne fut pas moins apprécié. Deux de ses œuvres, qui marquent en quelque sorte le début et l'épanouissement de sa carrière *Saugefleurie* et la deuxième symphonie, — l'une pittoresque et chatoyante, l'autre volontairement réduite aux abstractions de la pensée musicale pure (et si pathétique dans le conflit qu'elle symbolise de deux principes antithétiques) — donnèrent au programme une signification particulière. Elles fixèrent une physionomie d'artiste dont la noblesse et la droiture égalent l'imagination et le talent.

Le critique dont je citais plus haut l'opinion a si justement reflété l'impression générale que je ne puis me dispenser de reproduire ici un fragment de l'article qu'il publia dans *la Liberté*.

« Combien de temps nous sommes-nous mépris, écrit M. Gaston Carraud, sur le caractère de M. d'Indy! Nous l'avons considéré comme un compositeur savant, obscur et sec, un impassible et patient collectionneur de raretés d'écriture, un mathématicien de la musique et un *wagnérien* étroit. Et quand nous réentendons aujourd'hui, après dix ou vingt ans, les œuvres mêmes qui nous avaient donné de lui cette opinion, nous les trouvons éclatantes de clarté, de sensibilité, d'indépendance et d'une joie éperdue devant la splendeur ou le charme du rythme et du son. Et le plus singulier est que nous avons pris conscience de cette personnalité au travers d'œuvres plus récentes, où la technique est plus complexe, plus ardue et plus subtile encore que dans les premières.

Nous apercevons enfin que pour M. d'Indy l'essentiel de la musique est dans l'expression. Je l'ai entendu, à la répétition du magnifique concert d'hier, dire aux exécutants qu'il s'inquiéterait peu qu'ils laissassent tomber quelques notes, pourvu que certains accents fussent bien indiqués Cela pourrait être dangereux avec un autre orchestre que celui des Concerts Lamoureux, et un autre chef que M. d'Indy. Mais cela montre de quelle façon il a su pénétrer, et faire revivre de leur vie véritable, et non plus dans la convention du faux style, les créations du passé. Ce qu'on a acclamé hier avec tant d'enthousiasme, ce n'est point seulement la personne d'un artiste à qui vont tous les respects et toutes les sympathies, ni ses œuvres les plus entraînantes, ni l'interprétation admirable d'un chef-d'œuvre classique : c'est toute une conception de la musique, qui nous paraît la plus large, la plus haute et la plus proche de la vérité. »

Les injustes attaques dont le compositeur fut récemment l'objet ont fourni au public l'occasion d'une protestation énergique. Et les éloges décisifs de la presse dissipent enfin toute équivoque sur cette haute personnalité.

***

Poursuivant leur généreux apostolat, M. Engel et Mme Bathori ont consacré, avant hier, un programme à Emmanuel Chabrier. Soirée charmante, au cours de laquelle les deux interprètes rivalisèrent de talent, de finesse et d'humour. Avec M. Louis Aubert comme partenaire, Mme Bathori, qui est aussi habile pianiste que cantatrice accomplie, joua deux des *Valses romantiques*, et, seule, la *Bourrée Fantasque*. Outre le Chabrier satirique et aristophanesque des *Gros dindons*, des *Cigales*, des *Petits canards*, des *Cochons roses*, les deux chanteurs évoquèrent l'auteur plus grave de *Briséis*, secondés par des chœurs d'élèves fort bien exercés et placés sous la direction fervente de M. Reynaldo Hahn, qui conduisit en outre, à merveille, l'*Ode à la musique*.

Les œuvres de M. Claude Debussy composeront le programme de la prochaine audition, fixée à jeudi.

OCTAVE MAUS

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Le morceau capital de la matinée était le poème pour orchestre de M. d'Indy, édité en 1907 et intitulé *Souvenir, à la mémoire de la Bien-Aimée*. Cette œuvre sobre, pensive et profondément attachante nous paraît mériter plus et mieux qu'une simple mention dans ce compte rendu ; nous en parlerons spécialement dans le numéro prochain.

Le programme comprenait deux autres « premières auditions » : un concerto pour deux violoncelles de Em. Moor et les quatre ouvertures de R. Wagner récemment exhumées. — Le concerto de M. Moor est d'une écriture habile, quoique parfois inusitée, et parfois cahotée. Il ne fut pas écouté sans déplaisir, loin de là ; mais l'on n'oserait émettre sur l'œuvre un jugement, même précautionneux, tant le spectacle des deux exécutants distrayait de l'audition. On connait M. Casals; on sait comment sa tête bizarre, son corps gauche s'illuminent et se transforment dès que vibre le violoncelle. Mais on ne connaissait pas une Casals-Suggia. Petite femme étrange, visage et allure de primitifs italiens. Dès que l'archet se pose et que l'instrument chante, le spectacle devient inouï. Le cou gonflé, la bouche tordue, le front pâle tourné vers le ciel, les yeux clos, elle s'abandonne à la musique, et trouve en son jeu passionné des accents d'autant plus pathétiques qu'ils sortent d'une âme plus profonde. Le premier et le troisième mouvement furent des duos sombrement voluptueux, avec des cris rauques, des plaintes amoureuses, des rôles à demi-pâmés ; et l'on songeait aux Italies, aux Espagnes violentes et âpres, lorsque la passion les domine. C'était formidablement impressionnant, et très beau.

M. Casals a joué un morceau de Dvorak, où s'étale un « lamentirùng » distingué; il a donné en *bis* la gavotte de Bach, merveilleusement exécutée.

La séance débutait par la *Symphonie inachevée* de Schubert : on a déjà apprécié, à l'Alhambra, l'interprétation personnelle, souffrante, dramatisée, aux rythmes et mouvements diversifiés, qu'en donne M. Ysaye; — et nous avons entendu (espérons que cette première fois sera la dernière!) les quatre ouvertures de R. Wagner qui ont défrayé la chronique musicale depuis ces derniers mois. Pages d'apparat, extérieures, non sincères, que dominent la fausse bravoure italienne et la fausse pompe meyerberienne. Cela fait beaucoup de bruit et c'est très long. Celle intitulée *Christoph Columbus* permettait des rapprochements amusants avec *l'Or du Rhin*; celle dénommée *Rule Britannia* conviendrait pour une fanfare, avec des coupures considérables.

H. L. B.

Le Quatuor Zimmer (1).

Pragramme parfait : le Quatuor en *la* mineur de Schubert, le Quatuor de Franck, et le Quatuor avec piano, en *sol* mineur de Mozart.

(1) MM. Zimmer, Rijken, Baroen et Emile Doehaerd.

Interprétation extrêmement consciencieuse, comme toujours; beaucoup de style et de délicatesse dans les mouvements où dominent l'esprit, la joie discrète, le sentiment champêtre, l'atmosphère vaporeuse et indécise. Aussi le *Finale* du Quatuor de Schubert et le *Scherzo* de celui de Franck, qui se rattachent à l'un ou l'autre de ces aspects, furent-ils joués à la perfection.

Le Quatuor Zimmer rend aussi avec infiniment de charme les passages de tendresse gracieuse comme l'*Andante* du Quatuor de Schubert. Mais il est moins irréprochable, dès qu'il s'agit de s'élever au niveau du grand lyrisme subjectif. A cet égard, son interprétation du *Finale*, — de conception presque symphonique, — du Quatuor de Franck, nous a paru manquer d'ampleur et d'énergie; de même pour le premier mouvement, dans lequel, au surplus, le violon trop discret de M. Zimmer avait quelque peine à dialoguer avec le violoncelle trop vibrant de M. Doehaerd.

Le mouvement de début du Quatuor de Schubert nous a semblé aussi assez imparfaitement rendu : nous le concevons exempt de toute mièvrerie, très sérieux et entièrement empreint, même dans les passages de sérénité apparente, de ce caractère désolé qui règne dans le thème initial.

Mme Kleeberg-Samuel jouait la partie de piano dans le Quatuor de Mozart. Nous nous demandons pourquoi cette artiste, qui sait jouer la musique de Schumann avec tant de cœur et d'esprit, croit devoir mettre son cœur et son esprit en poche quand il s'agit de Mozart. Est-ce parce que Mozart est un classique? Nous le craignons fort et nous le déplorons vivement, car c'est là une bien fausse conception. Qu'on ne mette pas dans l'interprétation de la musique de Mozart ce raffinement de sensibilité qui caractérise un Schumann ou un Chopin, c'est très légitime. Mais que l'on s'autorise de cela pour jouer les œuvres classiques avec une froideur glaciale, et une sécheresse irritante, c'est aller un peu loin.

Le Quatuor Bréma.

Le Quatuor Bréma s'est fait entendre au *Cercle artistique* et à la salle *Patria*, dans les *Liebeslieder* et les *Neue Liebeslieder* de Brahms, et dans le *Serbisches Liederspiel* de Henschel.

Cette dernière œuvre consiste dans un arrangement fort heureux d'un cycle de chansons serbes, pour quatuor, pour duo ou pour solo, avec accompagnement de piano Telles de ces mélodies, comme *Sous l'Amandier* et *le Rossignol prisonnier*, ont un coloris délicieux, une saveur très prenante, une atmosphère de grande sincérité, et dénotent de la part de M. Henschel, un goût sûr et une compréhension vivante de son sujet.

Les *Liebeslieder* et les *Neue Lisbeslieder* ont été une révélation pour la plupart de ceux qui les ont entendus. Brahms y a réalisé le prodige d'écrire en tout trente-deux morceaux vocaux, avec accompagnement de piano, sans se départir du rythme de la valse, et sans tomber dans la monotonie ou la vulgarité. Sur des textes d'ensemble vague, mais singulièrement propres à être mis en musique, il a composé pour quatuor, solo ou duo, alternant sans symétrie, un ruissellement de mélodies harmonisées avec un naturel, une variété et une suavité qui ne tarissent pas un instant.

Sauf dans la conclusion des *Neue Liebeslieder*, qui atteint le sublime, Brahms n'a pas tenté d'émouvoir profondément, de faire tressaillir nos fibres les plus intimes. Il se maintient, au contraire, d'un bout à l'autre, dans une rêverie enchanteresse, sorte de berceuse lyrique, interrompue, à certains moments, par le rythme grondant ou sauvage de sentiments violents comme « la vague qui se brise contre les rochers » ou « l'ondée qui vient de la montagne ». Peut être ces *Liebeslieder* sont-ils, mieux que toute autre œuvre de Brahms, de nature à nous faire pénétrer à fond le génie de cet Allemand du Nord, si concentré et si pudique dans l'expression de ses sentiments, que nous sommes souvent enclins à lui refuser toute émotion et à ne voir dans toute une partie de son œuvre qu'une griserie de sons imaginée par un musicien misanthrope... et misogyne, pour se consoler des ennuis de la vie. Le rythme de danse des *Liebeslieder* semble avoir plus ou moins contraint le maître à sortir de lui même et à donner ainsi à ses émotions une forme plus définie que celle qu'il leur consacre d'habitude. C'est là un élément qui les rend plus directement accessibles et qui contribue à les faire apprécier et aimer.

Mais l'élément capital du succès des *Liebeslieder* a surtout été, l'interprétation admirable dont ils ont bénéficié. Miss Brema, Miss Spencer, MM. Elwes et Braun sont non seulement des artistes d'une intelligence exceptionnelle, mais encore des croyants des apôtres de leur art. Il suffit de les regarder chanter pour se rendre compte qu'ils se donnent tout entiers à ce qu'ils chantent, qu'ils y mettent toute leur âme, toute leur sensibilité et qu'ils vivent les œuvres qu'ils exécutent.

Aussi leur interprétation a-t-elle paru véritablement « inspirée ». Cette « inspiration », si rare chez les exécutants, presque toujours trop préoccupés d'eux-mêmes, a communiqué aux œuvres exécutées une telle vie, une telle flamme, que l'impression produite en a été doublée. Aux accompagnateurs, MM. Lauweryns et Janssens, revient aussi une part du succès, car ils ont accompli leur tâche avec infiniment de tact et de talent.

Au concert de la salle Patria, Miss Brema et les autres membres de son Quatuor ont encore chanté des lieder de différentes époques et de différents pays :

La belle voix de baryton de M. Braun a fait merveille dans l'un des *Geistliche Lieder* de Bach et dans une délicieuse ballade de Loewe, *Thomas der Reimer*; Miss Spencer s'est montrée spirituelle et tendre dans des mélodies françaises qui convenaient à sa voix de soprano léger; M. Elwes, dont la voix de ténor est exquise, a chanté, de la manière la plus sympathique, des morceaux français, anglais et allemands; Miss Brema a usé de toutes les ressources de son merveilleux tempérament dans du Schubert; elle a enfin chanté et presque mimé en duo, avec M. Braun, un vieux chant populaire anglais humoristique et tendre : *The Keys of Heaven*. (1)

CH. V.

CHRONIQUE THÉATRALE

La cinquième matinée mondaine du théâtre de l'Alcazar était consacrée aux femmes poètes et, en particulier, à la comtesse Mathieu de Noailles. La comtesse Mathieu de Noailles possède actuellement ce privilège appréciable de personnifier, aux yeux de beaucoup de gens, la poésie féminine, et même la poésie tout court. M. Albert du Chastain, l'aimable et disert conférencier de l'Alcazar, a été, en parlant de l'auteur de la *Domination*, jusqu'aux extrêmes limites de la louange. De beaux poèmes de la gracieuse poétesse, lus par Mme Rose Syma et par M. Tresbes, ont prouvé qu'il exagérait à peine. Mlle Moréno et M. Laurel ont dit ensuite *la Corbeille d'octobre*, le joli poème dialogué de M. Valère Gille, Mlle Nettie Wolff a exécuté merveilleusement sur la harpe, de la musique de John Thomas, et Mlle Claire Friché a chanté d'une façon réellement admirable deux morceaux de Massenet et le grand air de *Louise*. Cette matinée a obtenu un légitime succès.

Au même théâtre, on peut assister depuis jeudi aux représentations sensationnelles de la Compagnie sicilienne qui vient, par le jeu extraordinairement réaliste de ses acteurs, de provoquer à Paris, dans le monde des théâtres, d'ardentes et passionnées discussions. Elle a à sa tête le cavalier Giovanni Grasso et Mme Mimi Aguglia. Nous n'avons pu assister qu'à la représentation de *Malia* (le Maléfice), pièce sombre dans laquelle l'hystérie, l'amour et la mort servent tour à tour de ressorts dramatiques. Rien ne pourrait donner une idée de la fougue exaspérée avec laquelle Mme Aguglia joue le rôle de l'hystérique : ses supplications à la Madone, sa crise de nerfs sont d'un réalisme affolant M. Giovanni Grasso et les autres acteurs de la troupe paraissent calmes,

(1) Signalons qu'à l'entrée de la salle Patria, un programme comportant les textes allemand et anglais, avec traduction française, de toutes les mélodies chantées, était distribué gratuitement. Il devrait toujours en être ainsi. L'intérêt d'un concert est doublé quand le programme donne aux auditeurs les indications essentielles dont il a besoin pour comprendre à fond les œuvres exécutées.

à côté d'elle, malgré l'ardeur sauvage de leurs cris et de leurs gestes. Au dernier acte, il faut signaler un mouvement de foule qui surpasse ce qu'on a fait de mieux, en ce genre, depuis la réforme d'Antoine. Il est bien difficile de porter un jugement raisonné sur l'intéressante tentative théâtrale de ces nomades. Ce qu'on en peut dire, c'est que leur façon de jouer fait passer la pièce et son auteur au second plan et concentre toute l'attention du public sur le jeu des acteurs. De ce point de vue, certes, on ne peut nier que la Compagnie sicilienne ait obtenu à Bruxelles le succès qu'elle espérait. De multiples rappels le lui ont bien prouvé. G. R.

NÉCROLOGIE

Wilhelm Busch.

Un dessinateur humoriste qui a diverti plusieurs générations d'enfants (petits et grands), Wilhelm Busch, vient de mourir à Mechtshausen, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Tout le monde connaît les amusantes séries de compositions satiriques qu'il signa, et parmi lesquelles *le Pianiste* et *le Violoniste* sont les plus célèbres. Depuis 1850, Wilhelm Busch collaborait aux *Fliegende Blätter* de Munich, où sa verve, son esprit d'observation et sa raillerie étaient très appréciés. Les *Münchner Bilderbogen*, albums dans lesquels il réunit la plupart de ses caricatures, eurent la plus grande vogue.

Wilhelm Busch ne se borna pas à dessiner. Il écrivit, à l'usage des enfants, de réjouissants récits en vers dont quelques-uns : *Max und Moritz*, *Hans Huckebein*, *Die fromme Helene*, etc., ont une réputation universelle.

Il était né à Wiedensahl (Hanovre) le 15 avril 1822.

PETITE CHRONIQUE

La *Société royale des Beaux-Arts* espère pouvoir organiser cette année d'une façon plus étendue son Salon annuel. Avec la perspective de la conservation des locaux de la dernière exposition triennale elle verra s'ouvrir à elle un certain nombre de salles. La Société pourra ainsi faire appel non seulement à ses membres, mais même aussi à certaines personnalités de tout premier plan, étrangères à la Société, tant du pays que de l'étranger. Ceci toutefois sans désirer donner à son exposition l'allure d'une exposition triennale où les diverses personnalités artistiques sont noyées dans la masse des œuvres exposées.

A côté du grand intérêt qu'offrira l'œuvre de Joseph Stevens, elle pourra nous donner d'autres ensembles complets. La Société pourra ainsi réaliser le vœu, cher à tant d'artistes, de voir leurs œuvres réunies en un tout qui en dégage la beauté et la puissance.

L'exposition s'ouvrira sans doute au mois de mai.

Le Cercle *Pour l'Art* a ouvert hier, au Musée moderne, son exposition annuelle.

Au Cercle artistique, la salle d'exposition est occupée jusqu'au 2 février inclus par des œuvres de Mme Gilsoul Hoppe, de MM. Alexandre Clarys et Camille Lambert.

L'exécuteur testamentaire du vicomte Spoelberch de Lovenjoul, notre sympathique confrère Eugène Gilbert, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le tableau de Van Dyck, *l'Élévation de la Croix*, volé au début du mois dernier à l'église de Notre-Dame, à Courtrai, vient d'être retrouvé par le commandant de gendarmerie de Thielt au moment où la toile, roulée, venait de tomber d'une charrette de vannier qui suivait la route d'Ardoye.

Pour n'avoir eu qu'à ramasser le précieux colis, ce commandant nous paraît mériter néanmoins la prime de 20,000 francs promise par la municipalité à qui la ferait rentrer en possession du tableau. Tout passant se fût contenté de héler le vannier : « Hé! l'homme! Vous perdez quelque chose ». Seule l'indiscrétion professionnelle a inspiré à ce gendarme l'idée de déplier le rouleau Et ce geste a sauvé un chef-d'œuvre.

Tandis que les directeurs des théâtres bruxellois préparent leur programme pour la « Quinzaine de la Presse » et que *Bruxelles-Attractions* s'occupe d'organiser une brillante fête des étalages, un projet original et charmant vient de surgir.

Il s'agit d'un cortège d'automobiles lumineux qui ferait une ou deux sorties, entre 6 et 7 heures et demie du soir, au cours de la « Grand Quinzaine ». On a songé qu'au moyen de lanternes à acétylène et de lampes électriques alimentées par des accumulateurs d'un faible poids, il serait très aisé aux propriétaires d'automobiles d'orner leurs voitures, au dehors et même au dedans, de motifs lumineux dont la disposition et la fantaisie peuvent varier à l'infini.

L'*Automobile Club de Belgique* a pris l'idée sous son patronage et le Comité va envoyer à tous ses membres une circulaire pour les prier de participer à cette « Illumination automobile ».

Adresser les adhésions à l'*Automobile-Club de Belgique*, 5, place Royale, Bruxelles.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis, au théâtre de la Monnaie. Audition intégrale de : *Le Paradis et la Péri*, oratorio de Schumann en trois parties (soli, chœurs et orchestre). Solistes et chœurs du théâtre.

Le concours du pianiste Arthur de Greef assure le succès du récital annoncé par Mlle Hélène Dinsart. Avec son éminent professeur, celle-ci jouera un concerto pour deux pianos de W.-F. Bach et, seule, des œuvres de Beethoven, Chopin, Liszt, Schumann et Saint-Saëns.

Cette intéressante séance aura lieu à la salle Ravenstein, mardi prochain, à 8 h. 1/2.

Mlle Henriette Eggermont donnera son concert annuel à la salle Patria jeudi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : Beethoven, Schumann, César Franck et Chopin.

Vendredi prochain, à 8 heures précises, à la salle Patria, première représentation à Bruxelles du *Grillon* (grand succès de l'Odéon de Paris), comédie en trois actes, par M. F. de Francmesnil d'après *le Grillon du foyer* de Dickens, musique de scène et chœurs de Massenet.

Cette représentation sera donnée par la section dramatique du cercle *l'Émulation* au profit des enfants malades de l'asile des Petits-Lits, à Boendael. Billets chez Breitkopf, Schott et Katto.

Le même soir, à 8 h. 1/2, audition du Quatuor Rosé, de Vienne, au Cercle artistique.

Concerts Ysaye. — Le quatrième concert d'abonnement aura lieu dans la salle Patria le dimanche 9 février, sous la direction de M. Fritz Steinbach, directeur du Conservatoire et des Concerts de Gurzenich de Cologne, et avec le concours de M. Alfred Cortot, pianiste, professseur au Conservatoire de Paris. M. Cortot jouera le Concerto en *ut* mineur de Beethoven et *les Variations symphoniques* de Franck ; le programme symphonique comprend la *Cinquième* de Beethoven, l'Ouverture de *Coriolan* et celle du *Vaisseau fantôme*.

Pour satisfaire à de nombreuses demandes, la répétition générale aura lieu le samedi 8 février, à 4 heures, et le concert le dimanche, à 2 h. 1/2.

M. Louis Titz donnera samedi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur : *L'Esthétique du Livre moderne* (projections lumineuses).

La quatrième séance historique des Concerts Durant, consacrée à Weber et à Mendelssohn, aura lieu au Musée communal d'Ixelles dimanche prochain, à 2 h. 1/2. M. Mathieu Crickboom y exécutera le célèbre concerto pour violon, de Mendelssohn.

La répétition générale aura lieu la veille, à 8 h. 1/2.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

CLAUDE DEBUSSY. — **IMAGES** (Deuxième série).

CLOCHES A TRAVERS LES FEUILLES. — ET LA LUNE DESCEND SUR LE TEMPLE QUI FUT. — POISSONS D'OR.

En recueil, prix net : 5 fr.

G. M. WITKOWSKI. — **SONATE** pour violon et piano.

Prix net : 10 fr.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des grands Artistes des Pays-Bas

QUENTIN METSYS, par J. DE BOSSCHERE.

THIÉRY BOUTS, par ARNOLD GOFFIN.

Chaque volume de cette collection contient de 120 à 140 pages de texte et une trentaine de reproductions hors texte

Prix : 3 fr 50 broché — 4 fr. 50 relié.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 5. 2 FÉVRIER 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Thierri Bouts (EDMOND DE BRUYN). — Le XVIe Salon de « Pour l'Art » (FRANZ HELLENS). — Les « Souvenirs » de M. V. d'Indy (HENRY LESBROUSSART). — La Musique à Paris (OCTAVE MAUS). — Notes de musique : *Le Paradis et la Péri*, *le Quatuor Rosé* (CH. V.). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

THIERRI BOUTS [1]

Thierri de Louvain reste sensiblement à l'écart de l'apothéose van Eyck-van der Weyden-Memling. C'est le parent de province. Exhumé en 1833, il n'y eut jusqu'ici qu'un archiviste local pour se soucier de lui avec dévotion. Depuis les deux articles de M. Edward Van Even dans la *Revue belge et étrangère* (avril et juin 1861), que leur auteur rectifia lui-même dans la suite, certes M. A.-J. Wauters avait déroulé au sujet de Bouts des textes pertinents, et pas un des ingénieux scoliastes des Primitifs qui n'ait fait hommage à celui-ci d'une hypothèse ou d'un panneau. Le petit mausolée élevé par l'archiviste de la ville de Louvain se trouvait ainsi griffé de retouches et rongé de plantes parasites. Aux dépens de l'éditeur Van Oest, déjà coutumier d'excellentes initiatives, M. Arnold Goffin vient sinon de remplacer, du moins de restaurer cette vieille pierre.

Il l'a fait avec application, mais sans enthousiasme. Et cela se conçoit, du moment que M. Goffin place Thierri Bouts, bien qu'au premier rang, parmi les maîtres secondaires du XVe siècle. Et pourtant combien ce peintre est représentatif et comme il apparaît le plus nettement « gothique » des Primitifs flamands ! C'est-à-dire, qu'il manifeste au degré le plus éminent, d'une part, ces qualités occidentales (ou septentrionales, s'il vous plaît) de conviction dans le sujet, de souci du réel, de simplicité dans l'exposé, de probité dans le matériel et les procédés, de sérieuse et lente application dans le rendu ; d'autre part, ces soi-disant défauts auxquels le public reconnaît volontiers les œuvres de l'époque : manque d'interdépendance des couleurs, insouciance de l'éclairage, raideur des poses et allongement des figures, isolement des personnages et hésitation dans le groupement, absence de sensualisme, d'expansion et de dramatique. C'est lui, en un mot, qui accuse avec le plus d'outrance les caractéristiques louables ou piteuses de l'art du XVe siècle, et voilà son originalité.

Cette esthétique de Bouts, M. Goffin la décompose fort perspicacement dans quelques pages au début

(1) *Thiéry* (sic) *Bouts*, par ARNOLD GOFFIN (Collection des grands artistes des Pays-Bas). G. Van Oest & Cie, éditeurs à Bruxelles.

(20-22) et à la fin (115-117) de sa monographie, et ces commentaires, auxquels il convient de comparer ceux que M. de Bosschère (1) se trouvait amené à rédiger à la même heure, constituent certes la plus lucide analyse à laquelle l'œuvre du maître de Louvain servit d'objet.

Mais il a manqué à M. Goffin, non pas pour définir Bouts, mais pour le revendiquer, d'avoir regardé ses compositions avec amour. Et par exemple, encore qu'il considère le triptyque de la *Cène* comme le chef-d'œuvre de Bouts et qu'il lui reconnaisse du « grandiose » et « on ne sait quelle ampleur hiératique », la suavité mystique des deux doubles volets lui échappe. Quelle ferveur pourtant, dans l'attention chez les personnages ramassant la manne, et qui résiste à sentir que c'est vraiment la préfigure de l'Hostie qu'ils récoltent? Quelle spiritualité dans l'agenouillement de Melchisédech! Quel recueillement autour de la Pâque juive! Tout, et jusqu'à cette modestie de la femme au turban qui descend du fond du paysage de la *Manne*, jusqu'à cet air de planer qui emporte Elie vers sa mission.... Ici la glace et les clichés eussent dû se rompre et M. Goffin, tout en y soulignant les caractéristiques reconnues de Bouts, lui reconnaître cette émotion la plus délicate qui est l'accent des grands artistes. Et, dès lors, que dans la *Justice d'Othon*, dans le *Martyre de Saint Erasme* ou celui de *Saint Hippolyte*, au besoin dans le panneau central de la *Cène*, il y ait des zones de placidité, passe!

Flegme, précise M. Goffin, et le mot est plaisant comme il est plaisant qu'il soit, avec toutes ses conséquences et déductions, suscité par l'origine présumée hollandaise du maître. C'est là jeu dangereux, car, en somme, aucun document n'étaie cette commune renommée de la naissance de Thierri à Harlem, et l'inanité des soigneuses recherches de M. Van der Willigen dans cette ville est de nature à la compromettre. Ce n'est qu'en 1572 qu'elle prend cours dans la dédicace ambigüe où Lampsonius fait louer « Thierri de Harlem » par la « Belgique », pour s'affirmer en 1604 documentairement chez Van Mander, qui déclare avoir vu à Harlem un tableau portant l'inscription posthume : « Thierri, qui naquit à Harlem, me fit à Louvain... »; car antérieurement à 1572, Jean Lemaire de Belges citait Dieric de Louvain dès avant 1511 et Guicciardini distinguait en 1567 Thierri de Louvain et Thierri de Harlem ; et au reste rien n'est venu confirmer que ce que Van Mander dit de Thierri de Harlem doive s'appliquer à Bouts. (Et ne voilà-t-il pas que, par un nouveau progrès, M. de Bosschère déclare hollandais Hubert Stuerbout, le peintre-décorateur de la ville de Louvain (p. 22 op. cit.). Quoi qu'il en soit, la solution ne serait que futile, si on voulait renoncer à trouver batave le tempérament de Bouts et considérer que Gérard David, qu'on dit né à Oudewater, n'en est pas plus flegmatique...

Sur la vie de Bouts, pas plus que sur cette naissance, M Goffin ne pouvait apporter d'éclaircissements. Avec une lassitude désabusée, il examine les conjectures émises et les accompagne de nombreux apartés qui sont, à vrai dire, un peu crispants. La mise en ordre de toutes ces ratiocinations, qui déroutent au cours du volume (pp. 32-35, 85, 99 etc.), constituerait un charmant petit discours sur la méthode, mais une discipline plus objective siérait dans la présente monographie, où le lecteur, mal à l'aise, souhaite continuellement ressaisir les quelques données acquises afin d'en déduire pour propre compte.

Quant aux œuvres, M. Goffin les analyse avec ce lyrisme bridé qui est sa manière et qui convient parfaitement à la plupart des compositions de Bouts, sinon aux volets de la *Cène;* mais, par à-coups, il s'abandonne à un détachement excessif, agréablement ironique quand il dénomme « librettiste » de Bouts le théologien Van Haecht, mais qui par ailleurs — et ainsi quand il dénombre les acteurs des martyres de saint Érasme et de saint Hippolyte, — se rapproche de la pure goguenardise d'Huysmans.

Les œuvres non contestées à cette heure sont : *La Cène* et ses deux doubles volets ; *Le Martyre de saint Érasme*; *le Martyre de saint Hippolyte ; la Justice d'Othon.*

Encore, à propos de ces deux panneaux, il n'est pas impossible de prévoir pour un prochain jour quelque thèse qui, dans la confusion des textes de Louvain, en fasse le parangon de l'œuvre de l'artisan Hubert Stuerbout. Et *la Sibylle de Tibur* y ferait suite. Ce tableau participe des caractères de la *Justice d'Othon*, affecte la pose verticale des groupes et montre quelques têtes de connaissance; aussi M. Goffin semble bien inspiré en suivant, pour l'imputer à Bouts, l'avis de M A.-J. Wauters, de préférence à celui de M. Hulin. Il est vrai que M. S. Reinach croit pouvoir le reconnaître au maître du retable de Saint-Bertin, présumé Simon Marmion. Mais, à ce propos précisément, remarquons que ce retable, peint entre 1454 et 1459, n'est qu'attribué au peintre de Valenciennes, avec vraisemblance, oui, mais sans preuves (1), et qu'il s'apparente quelque peu à l'art de Bouts par la réserve des gestes et l'individualité des physionomies, par ce goût pour les murs d'enclos trop lisses et les dallages variés, et aussi par certain dameret en jaquette à taille qui paraît évadé de la cour d'Othon.

L'attribution à Bouts du *Christ chez Simon le lépreux* (collection de M. Thiem à San-Remo) semble péremptoire. En dehors de la vraisemblance qui résulte

(1) A propos de l'influence de Th. Bouts sur Quentin Metsys, pp. 26-29 de *Quentin Metsys* (même collection, chez les mêmes éditeurs).

(1) Voir *Les Marmion*, par Maurice Hénault. Paris, Leroux, 1907.

de ce qu'une réplique (Musée de Bruxelles) en a été tirée de la même main qui retraita la *Cène*, des raisons intrinsèques sont fournies par des analogies avec le panneau central de la *Cène*, notamment en ce qui concerne la physionomie de saint Pierre, ce que M. Goffin remarque, et surtout par la répétition du modèle barbu de Simon-le-lépreux qui figure avec sa même coiffure dans la *Pâque juive*.

M. Goffin se borne à enregistrer le classement de quelques portraits et madones ; il néglige de s'étendre au sujet de *l'Adoration des mages* de Munich, qui vaut bien quelques gloses; mais sa défiance le porte heureusement à reculer devant l'attribution à Bouts de l'harmonieux groupement de la *Déposition de croix* du Musée de Bruxelles, sinon devant celles du *Couronnement de la Vierge*, de Vienne, et du tumultueux *Baiser de Judas*, de Munich, plutôt prématurées.

M. Goffin ne hasarde guère ses recherches en dehors des voies battues. Qu'il ne se soit pas risqué à défendre des paternités désormais désavouées, comme celle de *la Fontaine mystique*, du Musée de Lille, soit; ou qu'il ait jugé vain d'énumérer toutes les attributions de Siret et de Hymans, celles des catalogues de nos musées et des étiquettes de l'exposition des Primitifs, puisque les questions par là posées chez nous ont été vidées. Mais il reste des identifications étrangères à confirmer ou réformer ici, et puis M. Goffin n'est vraisemblablement pas sans avoir surpris personnellement quelques rapprochements, qu'au risque de déception il eût dû porter aux débats Il est piquant, par exemple, que M. de Bosschère, à propos de Quentin Metsys, fasse fond sur des œuvres attribuées à Bouts et qui ne sont pas même mentionnées dans la monographie qui nous occupe : une *Descente de Croix*, de Prague; un *Buste du Sauveur*, signalé par M C. Justi dans la chapelle Saint-Ildefonse de Grenade...

Et pour ma part, je tiens à attirer l'attention sur un *Saint Jean l'évangéliste tenté par le démon* qui est au Musée Boymans à Rotterdam (n° 37) : A mi-altitude d'un paysage, Jean écrit le début de son évangile et hésite. Il est installé dans un petit pré circulaire, qui est un paradis de fleurs : roses, lys, fraisiers, anémones, primevères; à ses pieds, un ruisseau sourd d'une roche et roule quelques menus moules et coquillages sur du sable fin. Au pied de ce promontoire, un fleuve serpente, qui baigne le parc d'un castel, une ville en tourelles, des caps de verdure et des pics de fantaisie. Jean séjourne ici aux confins de la nature dans toute sa radieuse ingénuité, mais à l'entrée du désert où mène derrière lui un sentier qui grimpe entre les premiers rocs dénudés. Accroupi sur le premier poudingue rocheux, le démon attend son heure et souffle le trouble dans l'abstraction de l'Évangéliste.

Si j'en avais le loisir, quel judicieux prétexte à introduire ici la paraphrase théologique si étrangère à nos critiques d'art et quelle facile allégorie à découvrir dans ce paysage pour ceux dont la myopie n'est pas absorbée par la recherche de la *chamœrops humilis!* Je veux dire en l'espèce qu'il n'y a pas de doute pour moi que Jean ne s'élève ici hors de la zone tempérée de la vie active pour monter, par la voie purgative pleine d'embûches, vers l'illumination.

Pareille rigueur significative est une vertu des compositions de Bouts. Mais il vaut mieux remarquer ici que, de la tête aux pieds, par la pose, par la soutane, par la physionomie, Jean est bien celui du *Christ chez Simon-le-lépreux;* que la mise en page est celle d'*Élie au désert* et que l'entrée du défilé, la conformation des roches sont à ce point identiques, que le quart supérieur gauche des deux paysages pourrait être interverti. Ces raisons me paraissent de nature à accréditer l'attribution alléguée par le catalogue de Rotterdam. Trois volets de la *Cène* ne suffisaient pas à légitimer cette renommée peut-être apocryphe de paysagiste faite à Bouts, et que Pierre du Mont, sur Guicciardini, confirmait d'un exemple perdu. Dans l'œuvre de Rotterdam, le paysage est plus développé que dans n'importe quelle autre composition reconnue ou attribuée au maître de Louvain et son charme justifierait l'hyperbole de Molanus : *Claruit inventor in describendo rure*

Par ses qualités et ses défauts, nous espérons que la monographie de M. Goffin attirera l'attention sur Thierri Bouts, mais ne suffira pas à la satisfaire. Pourquoi Louvain n'assume-t-il pas la charge de cette gloire? Il me revient que l'Université songe à célébrer par des fêtes d'art son prochain jubilé. Quelle occasion pour les Facultés et le Magistrat, d'organiser une exposition de Thierri Bouts et de la soi-disant École de Louvain, au premier étage des Halles ou de l'Hôtel de Ville! Le renom de la ville et le crédit de l'Alma Mater à l'étranger décideraient les détenteurs des œuvres; la confrontation de celles-ci éclaircirait bien des questions débattues; la municipalité de Louvain rendrait hommage à l'ancien « pourtraiteur de la ville » et l'Université à un contemporain de son premier lustre, au plus dogmatique, au plus scolastique des peintres religieux (1).

EDMOND DE BRUYN

(1) Quelques remarques futiles :

Il est regrettable que M. Goffin ait négligé de rédiger une nomenclature des œuvres avec leurs dimensions.

M Goffin paraît avoir complétement ignoré l'ouvrage de M. KARL VOLL : *Die Altniederländische Malerei von Jan van Eyck bis Memling*. Leipzig, Poeschel, 1906.

La bibliographie, déjà si pauvre, omet un article de M. ALBERT CROQUEZ dans *la Revue septentrionale* (mai 1906).

Page 10. Le retable de Champmol, de Broederlam, ne figurait pas à l'exposition de Bruges.

Page. 42 La traduction de Van Mander, copiée dans Hymans, est inexacte : « Il habitait à Harlem la rue de la Croix, dans le voisi-

Le XVIe Salon de « Pour l'Art ».

Si la tâche du critique d'art doit viser à l'unique but d'exalter avec joie les promesses offertes par les talents naissants et le vol fier de ceux qui déjà ont imposé leur gloire, lorsqu'on se trouve devant la production collective d'un groupe d'artistes qui s'est donné pour mission de développer ses aspirations vers l'art, de consacrer à l'art les énergies les meilleures de ses membres, l'on est en droit d'en attendre des élans neufs, voire même des tentatives d'une originalité certaine. L'art ne saurait bénéficier d'une production d'un niveau médiocre.

Je vois bien, dans le Salon actuel du cercle *Pour l'Art*, que des maîtres tels que Victor Rousseau, Fabry, Lagae, en plein rayonnement de leur personnalité, continuent à donner au monde des œuvres robustes et parfaites, mais en vain chercherait-on, parmi les jeunes qui travaillent, dont le nombre grossit toujours, une direction annonçant une fière vitalité.

Œuvres abondantes, chaque année aussi abondantes, dont l'équilibre numérique même dénonce une productivité facile, hâtive, artificielle et réalisée en dehors des retraites où l'on médite. Toutes ces œuvres semblent le fait d'ouvriers intelligents et laborieux ; les jeunes se remuent, j'en conviens, leur sympathie pour l'art est grande et désintéressée, mais leur activité, pour intéressante qu'elle soit par son caractère opiniâtre, ne révèle pas assez de conscience et laisse désirer plus de hardiesse, plus de vie véhémente. On souhaiterait de la témérité chez ces hommes jeunes, des efforts gauches mais librement osés ; on se contenterait peut-être d'un peu plus d'inquiétude.

Sur cette phalange assez homogène, amie de l'art, Fabry règne en maître, et la recommandation, à coup sûr, est sérieuse. On aime à observer, chez les artistes jeunes, le jeu des influences qui les entourent, si du milieu de cette action l'on peut voir jaillir des efforts spontanés et hardis. Ici l'effort ne répond pas toujours à cette attente. Certes, plusieurs possèdent une vision du décor qui ne manque pas, parfois, d'envergure : MM. Ciamberlani, Prosper Colmant, Ottevaere, Langaskens, Luns, voient grand, s'ils ne voient pas toujours profond. Les toiles de Maurice Langaskens révèlent une subtilité de coloris qui ne laisse pas d'être séduisante. Van Holder, avec *le Phare*, s'avère admirateur fidèle et expert de l'auteur d'*Orphée*.

Le paysage domine. La nature est inépuisable et l'artiste s'y ravigore, s'il sait pénétrer jusqu'à sa moelle substantielle. Mais, dans toutes ces toiles lyriques, il semble que la recherche de l'atmosphère, qui constitue toute la vie, toute l'âme du paysage, soit aussi absente, d'une façon générale, que celle de l'expression l'est des études de physionomie et des portraits exposés par quelques artistes. Sans doute, il ne faut pas toujours exiger du soleil, ni demander de la joie à l'homme dont l'âme peut être orientée vers des crépuscules féconds en impressions profondes. Ce qu'il faut, quel que soit le moment où l'artiste produit, quel que soit son point de vue, c'est ce rythme de l'âme, ce rayonnement intérieur qui constitue l'atmosphère de l'œuvre, sans quoi l'œuvre suffoque et pantèle. A cet égard, une désillusion attend le visiteur. Le cercle *Pour l'Art* promettait mieux. L'envoi de M. Firmin Baes lui-même est un peu décevant de la part d'un artiste dont les efforts doivent compter. S'il s'est affranchi d'influences tyranniques, il n'impose cependant rien qui le recommande vigoureusement. Un nom fait plaisir, celui de M. Van den Eeckhoudt, dont la toile *Sous les Orangers*, est imprégnée d'authentique soleil. On se plaît à retrouver aussi Amédée Lynen, avec une série d'aquarelles un peu archaïques et engoncées, le raffiné Charles Michel porteur d'un bagage séduisant, et le sculpteur Wolfers, dont l'envoi confirme le talent délicat. Quant aux essais de bijouterie trop simplistes de M. Sneyers, on aurait tort d'y voir autre chose qu'un facile délassement d'architecte moderniste.

FRANZ HELLENS

nage de l'orphelinat, où l'on voit un pignon dans le goût antique, décoré de médaillons en relief » Ce qui voudrait dire, si je comprends bien, que l'orphelinat a une façade renaissance! Le texte porte : « Il occupait dans la rue de la Croix, non loin de l'orphelinat, une maison qui a une vieille petite façade (à pignon?) dans laquelle on voit quelques têtes en relief »

Page 113. C'est l'abbaye de Parc et non celle de Tongerloo qui est près de Louvain.

Les « Souvenirs » de M. Vincent d'Indy.

Tout musicien qui écrit sincèrement fait au public inconnu la confidence de son cœur. Tout compositeur qui aligne les notes sur les longues portées obéit au désir d'extérioriser ses sentiments dans l'espoir que d'autres êtres saisiront sa pensée, communieront avec lui et lui sauront gré de la beauté avec laquelle il l'exprime. C'est pour avoir voulu toucher le plus vite et le plus souvent un plus grand nombre d'auditeurs, que certains musiciens ont prostitué leur art, cherchant, dans leur soif fébrile de succès, les moyens les plus faciles de pénétrer l'âme des masses. Pensons à M. Massenet. — C'est pour n'avoir jamais voulu plier son caractère, même lorsqu'il le devinait trop raffiné ou trop altier pour être immédiatement compris de la foule, que M. d'Indy est resté pur et personnel, ne pactisant jamais avec sa conception de la beauté, et suscitant chez tous ceux qui ont pris le soin de rechercher ses intentions, une admiration particulière, fortifiée d'une haute déférence.

Son poème pour orchestre : *Souvenirs* (op. 62), terminé il y a, je crois, un peu plus d'un an, est certainement une confidence. Il est dédié : A la mémoire de la Bien-Aimée. — Dans sa solitude, le musicien sent son âme se gonfler de souvenirs. Les déchirements qui accompagnent la séparation ont fait place à des sentiments moins exaspérés, plus durables mais aussi douloureux. Cédant au besoin d'expansion, il évoque le passé dans la langue qui lui est la plus familière : la musique. Son œuvre ne fait pas étalage d'une tristesse conventionnelle, d'un pathétique à formules. C'est une page sincère et sans éclat; quoique très intense, elle est pudique dans ses aveux.

***

Une introduction pensive, simple succession d'accords décomposant le thème principal et traversés par une courte plainte du violoncelle, précède la mélodie douloureusement exposée par le cor anglais. Ce thème est extrait du *Poème des montagnes* (op. 15) du même auteur. — Une transition très accélérée transforme brusquement le mouvement et les sonorités : la brume des chagrins se déchire, la figure aimée prend consistance et s'illumine. Le musicien dépeint la Bien-Aimée à un point de vue subjectif; son cœur bat surtout au rappel des félicités qu'elle lui dispensa; et le portrait qu'il en trace, s'anime d'une sorte de tendre gratitude. Les hommes qui ont éprouvé les multiples bonheurs que prodigue une compagne choisie, en reconnaissent les meilleurs aspects dans les souvenirs de M. d'Indy. La femme noblement aimée peut être tour à tour l'enfant qui égaie, l'amante qui chérit, la mère qui réconforte.

Ces idées charmantes sont autant de prétextes à variations ; mais comprenez « variation » dans son sens le plus haut : toute personnalité paraît diverse, si l'on oppose ses manifestations extérieures, alors que son essence particulière ne se modifie point ; ainsi le thème choisi se sectionne, s'avive, se précise ou s'alanguit, comme une âme féminine peut passer de l'action nette au rêve mol

J'imagine que le poème de M. d'Indy contient également des évocations plus précises. Revivant un passé chéri, il a voulu en fixer, peut-être dans le secret de sa seule mémoire, certains épisodes qu'un cadre déterminé, un commentaire pittoresque définissent spécialement : jours heureux ou malheureux, grandes joies et grandes souffrances éprouvées en commun, autant que les menus incidents, étapes du souvenir qui sont, dans une vie à deux, comme les reposoirs de l'affection.

Ces tableaux, qu'estompe une instrumentation mobile, harmonieuse, claire, sont traversés par des élans intenses où se devine le poignant regret de ne pouvoir ressaisir le passé, la tentative éperdue d'en reconstituer au moins le reflet par la seule expression sonore. Mais l'imagination la plus vive ne peut rendre la vie; il n'est pas d'illusion si nette qui ne porte en elle sa vanité; ainsi la réalité, doucement, absorbe le rêve, et voici la fin de l'œuvre. L'évocation est caressée par le thème initial qui se résout, au travers de brèves modulations, en une longue tenue de *sol*; de courts dessins entrecoupés, tombent en décroissant, larmes à peines avouées. La conclusion s'esquisse dans une tristesse résignée, et pourtant si profonde! Pour la dernière fois paraît en son entier la phrase bien-aimée, que le hautbois chante doucement; les accords pensifs du préambule s'épandent, la vie grave reprend son cours mélancolique. Pourtant le musicien ne peut s'arracher à son tendre effort : une fois encore, l'alto et la trompette s'unissent, rappel incomplet du souvenir inoubliable, tandis qu'un frémissement traverse l'orchestre, monte et s'évanouit; une modulation sur l'accord de *la*, du majeur au mineur, telle un soupir contenu; c'est tout.

HENRY LESBROUSSART

LA MUSIQUE A PARIS

M. Édouard Colonne avait composé dimanche dernier le plus beau programme de musique moderne qui se puisse imaginer, et jamais il ne fut mieux inspiré. Quatre noms d'auteurs seulement, — mais les plus grands de la France contemporaine : César Franck, Vincent d'Indy, Paul Dukas, Claude Debussy. Cinq œuvres en tout, — mais toutes de premier ordre. Si bien que ce concert, rompant son cadre, prit les proportions d'un festival apothéotique résumant l'esthétique musicale d'aujourd'hui.

Franck, désormais classique, au-dessus des divergences qui divisent le goût, était représenté par le morceau symphonique de *Rédemption* et par sa délicieuse *Psyché*, conduits tous deux avec ferveur par M. Colonne. M. d'Indy dirigea lui-même son récent poème pour orchestre *Souvenirs*, l'une de ses œuvres les plus touchantes et les plus expressives, dont une longue ovation et trois rappels successifs saluèrent la péroraison (1).

Après une excellente exécution de *l'Apprenti sorcier*, conduit dans un mouvement vertigineux par M. Colonne et qui souleva un tel enthousiasme qu'il fallut le redire d'un bout à l'autre, M. Debussy monta à son tour sur l'estrade, pour diriger, avec autant de précision que d'élégance, ses esquisses symphoniques *la Mer*, jadis applaudies aux Concerts Lamoureux et, à Bruxelles, aux Concerts Sylvain Dupuis (2).

C'est, on le sait, un éblouissement de clartés vives, un ruissellement irisé de vagues et de vaguelettes, des jeux de timbres variés à l'infini, une fête joyeuse de sonorités évocatrices. Pourtant il manque à ce triptyque un élément essentiel d'intérêt : la pensée musicale, sans laquelle le discours sonore reste vide. M. Debussy a posé un décor maritime, et il l'a fait en artiste sensible, raffiné, orné de dons merveilleux. Dans ce décor, on souhaiterait voir évoluer des figures; sur cette toile de fond, passer des silhouettes, — fût-ce des ombres chinoises. La musique dérivée exclusivement de la sensation peut envelopper d'une atmosphère suggestive l'action d'un drame lyrique, commenter et souligner le texte d'un poème. Réduite à sa propre dynamique, elle n'offre qu'un aspect descriptif dont l'esprit se lasse pour peu qu'il se prolonge. La suggestion du site accompli (et le phénomène sera d'autant plus rapide que la description sera plus saisissante), nous exigeons autre chose que l'énumération des éléments qui le composent. Promptement ceux-ci nous fatiguent, ou du moins, nous nous y habituons. Et c'est l'impression que font naître, malgré la variété de leurs prestigieuses combinaisons instrumentales, les tableaux symphoniques de M. Debussy lorsqu'ils ne sont pas éclairés par le pathétique dialogue de Maeterlinck ou par l'imagination païenne de Mallarmé (car le texte, dans un art d'évocation comme celui-là, peut n'être pas formulé expressément : il suffit que la musique s'en pénètre et s'y moule, — de *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* en est l'éclatante affirmation.)

Ces réflexions ont dû hanter, dimanche dernier, bon nombre d'auditeurs qui n'ont pu se défendre d'opposer la solide structure, le souffle puissant, le plan logique, le caractère à la fois descriptif et pathétique de *Rédemption*, de *Souvenirs*, de *l'Apprenti sorcier* aux sensations menues, aux joliesses pittoresques de la *Mer*. Et les meilleurs esprits ont reconnu que le merveilleux musicien lyrique de *Pelléas et Mélisande* s'est fourvoyé en abordant le domaine de la musique purement symphonique.

***

Cette opinion a été confirmée par le concert qui réunissait, quelques jours après, d'innombrables et fervents Debussystes dans la salle de la Société de photographie où, chaque semaine, le jeudi soir, Mme Bathori et M. Engel passent en revue l'œuvre d'un maître contemporain. Cette fois encore, si le charme, la grâce, la tendresse, la volupté de l'inspiration de M. Debussy apparurent dans les commentaires dont il illustra les poèmes de Baudelaire, de Verlaine, de Pierre Louys (et même de Charles d'Orléans et de Tristan l'Hermite), on constata dans ses pièces pour le piano, — et encore qu'elles fussent supérieurement jouées par M. Ricardo Vinès, l'un des meilleurs pianistes de la nouvelle génération — le caractère superficiel et l'absence d'idées musicales que révèlent, en général, ses œuvres purement instrumentales. Les *Reflets dans l'eau* se rapprochent, à cet égard, manifestement de *la Mer*; et si *l'Isle joyeuse* est d'une charmante animation, cette pièce, de même que *l'Hommage à Rameau*, est de celles qui n'ont, pour les défendre contre un prompt oubli, que des qualités d'écriture : harmonies inédites, traits inattendus, — mais rien n'est plus éphémère. La *Toccata*, qui fait partie du premier recueil publié par M. Debussy pour le piano, est, du moins, protégée contre l'indifférence par la solidité de sa structure et par la carrure de son rythme. M. Debussy abandonne de plus en plus la précision de la forme, et c'est tant pis. On peut craindre, (mais qui n'est sujet à se tromper?) que dans quelques années sa dernière suite d'*Images*, par exemple, tout récemment éditée par la maison Durand (*Cloches dans le feuillage*, *Et la Lune descend sur le temple qui fut*, *Poissons d'or*), soit reléguée parmi les « morceaux de Salon » démodés...

Tout autre fut l'impression causée par la musique vocale, que Mme Bathori et M. Engel interprétèrent avec une émotion communicative, une sûreté d'intonation, une délicatesse de nuances, une finesse de diction qui leur valurent des *bis* et des ovations sans fin. Ici, M. Debussy manifeste un incontestable génie. Son inspiration mélodique s'adapte miraculeusement aux textes choisis, et sa traduction de *Le Son du Cor s'afflige*, de *Fantoches*, de *Mandoline*, de *C'est l'extase*, du *Jet d'eau* de Baudelaire, de *la Chevelure* de Pierre Louys, pour ne citer que quelques-unes des pièces caractéristiques qui composaient le programme, est d'une beauté expressive et d'une éloquence vraiment émouvantes.

***

Dans ma prochaine correspondance il sera question du concert de la Société Nationale, auquel la première audition d'une Sonate pour piano (op. 63) de M. Vincent d'Indy donna un tel relief que je ne puis songer à en expédier le compte-rendu en fin d'article.

OCTAVE MAUS

(1) Ecrite au cours de l'été 1906, cette belle composition fut jouée pour la première fois le 20 avril 1907 à la Société nationale (voir *l'Art moderne* 1907, p. 141). Elle figura au programme des Concerts Colonne le 29 décembre, à celui des Concerts Ysaye le 19 janvier derniers. Nous en donnons ci-dessus une analyse.

(2) Voir *l'Art moderne* 1905, p. 400.

NOTES DE MUSIQUE

« Le Paradis et la Péri » au Concert populaire.

L'idée de M. Sylvain Dupuis de faire exécuter, cette année, *le Paradis et la Péri* de Schumann, après avoir monté le *Faust*, l'an passé, était des plus louables et méritait d'être vivement encouragée.

Elle n'a cependant pas donné tout ce que l'on aurait pu en attendre. Cela tient-il à l'œuvre même, ou bien aux faiblesses de l'exécution? Aux deux circonstances à la fois, pensons-nous.

Certes, *le Paradis et la Péri* est un délicieux sujet d'oratorio, une charmante conception lyrique, et Schumann a mis, dans sa version musicale, toute sa sincérité, toute sa conviction Mais il faut reconnaître que, dans l'ensemble, il y a manifesté une bien moins grande puissance que dans son *Faust*. Dans ce dernier, aucune faiblesse d'invention, aucune monotonie; d'un bout à l'autre, un souffle grandiose et une vérité d'expression qui montrent à quel point le musicien a su pénétrer l'œuvre du poète. Dans *le Paradis et la Péri*, par contre, on se bute constamment à une certaine pauvreté et parfois même à une certaine fadeur d'invention mélodique, qui trahit trop l'influence de Mendelssohn. Ces défaillances sont accentuées par le manque de contrastes qui règne dans le texte, et surtout par la faiblesse de l'orchestration, qui dépasse vraiment les bornes (1). Enfin, la traduction, en vers de caramels, de Victor Wilder, n'est pas faite pour dissiper le caractère de sentimentalité languissante de certains passages de l'oratorio.

Il serait néanmoins injuste d'appliquer ces critiques à l'œuvre entière. La seconde partie de celle-ci échappe à la plupart d'entre elles : admirablement équilibrée, faite de contrastes subtils et raffinés, allant du pittoresque aérien du début jusqu'à l'extase funèbre de la fin, elle forme, à elle seule, un ensemble, qui, exécuté isolément, donnerait, du *Paradis et la Péri*, une idée totalement favorable.

L'interprétation, d'autre part, est très insuffisante. Non pas qu'elle manque de soins : comme d'habitude, M. Dupuis a veillé à la bonne tenue matérielle de ses chœurs et de son orchestre. Mais, ce qui fait surtout défaut, c'est la foi, la conviction. La plupart des exécutants, les solistes surtout, ont l'air profondément ennuyés de devoir chanter une œuvre si « sérieuse ». Mlle Symiane semble trouver qu'on aurait beaucoup mieux fait de ne pas lui confier un rôle aussi fatigant que celui de la Péri, et elle trahit sa mauvaise humeur par une interprétation falote et sèche; M. Laffitte est aussi froid que possible; M. Blancard ne se préoccupe d'autre chose que de faire bien sonner son généreux organe, et Mlle Mazzonelli crie, d'une voix désagréable, l'air si pathétique : *Ah! laisse-moi...*

Mme Croiza seule met un peu de chaleur et de relief dans les parties les plus dramatiques de son rôle d'alto solo; M. Dognies, dans les rares passages qui lui ont été confiés, est parfait.

Le Quatuor Rosé au Cercle artistique (2).

Le succès du Quatuor Rosé a été très grand, et jamais peut-être, succès n'a été aussi mérité.

L'homogénéité absolue est sa qualité... nous allions dire : dominante; mais ce serait inexact, car toutes ses autres qualités : la perfection technique, le style, la compréhension profonde des œuvres, sont tout aussi prestigieuses que son homogénéité.

Il ne nous paraît pas possible de pénétrer mieux l'esprit de Haydn, de Brahms et de Beethoven que ne l'ont fait M. Rosé et ses partenaires, au cours de cette séance, dont l'organisation honore la Commission du Cercle artistique et témoigne de son goût et de sa compétence en matière de belle musique et de bons musiciens.

(1) L'orchestration est aussi la partie faible du *Faust*, mais l'intérêt constant qui s'attache au sujet, la beauté, l'originalité et la variété de la déclamation vocale, font que cette faiblesse passe beaucoup plus inaperçue que dans *le Paradis et la Péri*.

(2) MM. Rosé, Fischer, Ruzitska et Buxbaum.

Le programme comportait un Quatuor en *ut* majeur, de Haydn (op. 33, n° 3), le Quatuor en *la* mineur (op 51, n° 3) de Brahms, et le Quatuor en *ré* majeur (op. 18, n° 3) de Beethoven.

Le Quatuor Rosé met ces trois œuvres exactement à leur place et les fait vivre dans leur milieu propre, dans leur atmosphère propre. A l'entendre jouer le délicieux quatuor de Haydn, tour à tour tendre, spirituel et précieux, on se croirait transporté en plein XVIIIe siècle, à Vienne, dans le salon du comte Esterhazy, le mécène du père Haydn La manière à la fois estompée et nette dont M. Rosé et ses amis ont joué le *Scherzo* du quatuor, en insistant, par contraste, sur l'allure piquante du trio, était adorablement suggestive, et le rythme « intérieur », qu'ils ont mis dans le *Rondo* final, était surprenant de subtilité et de vivacité.

Dans le Quatuor de Brahms, ils ont, avec l'ineffable tendresse qui distingue les musiciens amoureux du maître, traduit le caractère d'imprécision, de grisaille rêvassante aux rythmes berceurs, qui règne dans son œuvre, et qui se trahit par les nuances imperceptibles de ses indications de mouvements : *Allegro non troppo*, *Andante moderato*, *Quasi minuetto moderato*, *Allegro non troppo assai*.

Les demi-Latins que nous sommes éprouvent parfois un sentiment de « délicieux ennui », à l'audition de mainte œuvre de musique de chambre de Brahms, — et c'est notamment le cas pour le Quatuor en *la* mineur, — mais il faut se défier de cette impression : peut-être n'est-elle que le contrepied de celle qu'éprouvent les Allemands, quand ils se montrent si injustes envers César Franck. Craignons donc, en usant de réciprocité à l'égard de Brahms, de commettre également une injustice; et, si rébarbatif que puissent nous paraître, au premier abord, certains aspects de son œuvre, ne nous refusons pas à l'étudier de plus près; nous finirons peut-être par y découvrir ce qui justifie le culte idolâtre qu'on lui voue au delà du Rhin.

Dire par des mots, avec quelle fidélité, avec quelle ferveur, avec quelle profondeur, le Quatuor Rosé a joué l'op. 18, n° 3 de Beethoven (1), serait chose impossible : Pas une défaillance; un équilibre absolu entre les voix; la mélodie principale jamais étouffée sous les figures d'accompagnement (ceci était particulièrement précieux pour l'*andante*, précurseur des grandes rêveries lentes des derniers quatuors); un phrasé parfait; rien de discutable quant à l'interprétation des mouvements.... Si le temps et la place ne nous manquaient, nous n'en finirions pas d'énumérer les qualités qui font du Quatuor Rosé un groupe de musiciens sans égal.

CH. V.

(1) C'est le tout premier quatuor que Beethoven ait composé.

CHRONIQUE THÉATRALE

M. Bernstein, l'auteur de *Samson*, la comédie dramatique, extrêmement dramatique, que le théâtre de l'Olympia représente en ce moment, est certes l'un des plus puissants parmi les jeunes dramaturges français, mais il est aussi celui qui emploie, pour provoquer l'émotion, les moyens les plus rudes, les plus brutaux. Quand on a assisté à la représentation de l'une de ses pièces, on sort du théâtre bouleversé pour plusieurs jours. On emporte de là je ne sais quel émoi, tout physique d'ailleurs, et les nerfs mettent beaucoup de temps à oublier la secousse qu'ils ont reçue. Évidemment, ce n'est pas de cette façon que le talent a coutume de se manifester, et l'on pourrait se demander ce que restera de l'effort violent d'un écrivain qui cherche à tout prix à éviter les banalités et les redites. On pourrait se le demander, mais il serait difficile de répondre à la question avec quelque certitude de ne pas se tromper, tant les contemporains sont peu assurés d'émettre des jugements définitifs sur les œuvres qui se proposent à leur critique. Pour l'instant, on ne peut que noter les qualités réelles de M. Bernstein, son étonnante habileté, sa fougue, son bonheur à trouver des situations dramatiques nouvelles, ou du moins qui le paraissent; et ses défauts, cette brutalité sans frein que d'aucuns admirent, dont d'autres s'indignent, son manque de pudeur et de retenue, son pessimisme véritablement exagéré.

Toutes ces qualités, comme tous ces défauts, se montrent dans *Samson*. Nul ne se refusera à reconnaître que le personnage principal de la pièce, l'ex-débardeur Brachard, devenu le millionnaire Brachard, est une création remarquable; que le milieu dans lequel il évolue, cette famille de nobles ruinés qui lui ont vendu leur fille, est bien choisi pour mettre en relief les grandeurs et les tares de son caractère fruste et rugueux; que le conflit imaginé par l'auteur : l'amour de Brachard pour sa femme, amour que celle-ci repousse, et qu'il finit par obtenir de haute lutte en se ruinant dans un coup sauvage de jalousie et de folie amoureuse, que ce conflit est présenté d'une manière aussi impressionnante que nouvelle. Et l'on sera bien forcé de louer M. Bernstein d'avoir accordé franchement à l'argent, au vil métal, l'importance qu'il a réellement dans la vie, d'en avoir fait le mobile principal de l'action. Mais on critiquera la brutalité voulue de certaines scènes, les gros mots qui, si « nature » qu'ils soient, sont tout de même un peu désagréables à entendre, et l'atmosphère générale de la pièce, atmosphère de vice, de gredinerie, de ruse et de méchanceté. Sans doute, les hommes vivant en société, et surtout dans la société parisienne, sont loin d'être des anges de douceur, de sincérité et de désintéressement. Cependant, il nous est bien difficile de croire qu'un millionnaire, fût il un ex-débardeur, soit resté, à Paris, le rustre, le fauve, le barbare qu'est le héros du drame, et que, d'autre part, il y ait beaucoup de nobles aussi inconsciemment ignobles que le marquis d'Andeline et son fils May. Récemment, nous reprochions ici à M. Capus son optimisme de commande, écœurant comme un vin trop sucré. Le pessimisme de M. Bernstein n'est pas plus vrai, n'est pas moins déplaisant. C'est ne voir qu'un côté de la vie, le plus laid, que de prétendre n'y découvrir que des monstres et des fous. C'est formuler sur l'homme une opinion incomplète, par conséquent fausse, que de l'appeler, comme Taine l'a fait, « un gorille féroce et lubrique ».

N'importe, M. Bernstein a le don de secouer violemment son auditoire et, par ce temps où la littérature dramatique est si déplorablement ennuyeuse, le mérite n'est déjà pas si commun. *Samson* est donc une pièce à voir : elle ne laissera personne indifférent. Ajoutons qu'elle est fort bien jouée à l'Olympia, et que M. André Calmettes — c'est Jacques Brachard — incarne ce rôle pénible et grandiose d'une manière inoubliable, Mme Madeleine Lély et ses camarades se sont fait applaudir à ses côtés.

***

Au Parc, *la Rivale* de MM. Kistemaeckers et Delard a obtenu un bon demi-succès. On a trouvé que l'histoire qu'elle met à la scène ressemble trop à la *Gioconda* de d'Annunzio. On a trouvé aussi que le héros de la pièce, le sculpteur Brizeux, n'est qu'un vulgaire neurasthénique, qui ne sait pas exactement ce qu'il veut. Il quitte sa femme pour aller vivre avec une jeune fille dont il a fait sa maîtresse. Puis, tout à coup, il revient à sa femme et la supplie de lui rendre sa place au foyer. Sa femme refuse, et ce refus n'est peut-être pas très vraisemblable, puisqu'elle n'a pas cessé de l'aimer, mais on ne peut s'empêcher d'y applaudir tant on a de mépris pour cet homme instable et changeant. Toutefois, il y a, au cours de la pièce, des scènes d'émotion poignante que les acteurs du Parc ont jouées avec infiniment de talent. Mme Archainbaud, dans le rôle de Mme Brizeux, a eu des accents superbes et des attitudes admirables. Mlle Terka Lion, qui devient une artiste de tout premier ordre, a profondément ému dans le rôle de la maîtresse de Brizeux. Ce dernier, c'était M. Laurent, toujours excellent, d'un tact et d'une tenue irréprochables. Le reste de la troupe, M. Gorby en tête, n'a rien laissé à désirer.

On ne pourrait en dire autant de la représentation de *Florise*, le spectacle de la dernière matinée littéraire. La pauvre troupe du Parc, exténuée, n'a pas eu le temps, sans doute, de préparer à loisir la jolie pièce de Banville, et elle en a massacré les beaux vers sans pitié et sans piété. Avant ce massacre des innocents, on avait entendu une conférence assez incolore, mais bien dite, du comte Maxime de Bouzies, le plus lettré des mondains, et le plus mondain des lettrés.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Le prochain Salon de la *Libre Esthétique* coïncidera avec le vingt-cinquième anniversaire de la fondation des Expositions des *XX*, origine des Salons actuels.

Pour célébrer ce jubilé, la *Libre Esthétique* groupera la plupart des peintres et sculpteurs qui ont donné à ce cycle d'expositions leur signification émancipatrice. Seuls les artistes vivants y seront représentés. L'Exposition jubilaire, qui s'ouvrira au Musée moderne à la fin de février, ne sera donc pas rétrospective, mais en quelque sorte récapitulative. On y reverra avec intérêt ceux des artistes belges et étrangers qui ont débuté aux *XX* et qui sont aujourd'hui parvenus à la maîtrise.

La Libre Académie de Belgique vient de décerner son prix annuel (fondation Edmond Picard) à M. Paul Spaak, que deux succès littéraires ont signalé au cours de l'année dernière : *Voyages vers mon Pays...*, un volume de vers charmant (1), et *Kaatje*, quatre actes représentés au théâtre du Parc (2).

Une nouvelle inédite qui intéressera les sculpteurs : la médaille de l'Exposition internationale de Bruxelles 1910 fera, cette année même, l'objet d'un concours restreint auquel seront conviés une douzaine d'artistes belges.

Le théâtre de la Monnaie a inscrit au programme de sa prochaine saison *Ariane et Barbe-Bleue*, de Paul Dukas, *Catharina*, drame lyrique inédit d'Edgar Tinel, et *Baldie*, de Jan Blockx.

Grâce à la bienveillance de MM. Kufferath et Guidé, la représentation annuelle de la *Mutualité artistique* au profit de la caisse de retraite des artistes aura cette année un éclat inaccoutumé. Elle servira de rentrée à Mlle Yvonne de Tréville dans *Lakmé* et aura lieu au théâtre de la Monnaie vendredi prochain. L'œuvre de Delibes sera suivie de *Maître Patelin*.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, quatrième Concert historique Durant (Weber et Mendelssohn), avec le concours de M. Crickboom.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, récital de chant par Mme Andriani (salle de l'École allemande).

Jeudi, à 8 h. 1/2, Lieder-Abend par Mlle F. Lautmann avec le concours de M. Georges Lauweryns, pianiste. (Salle Patria).

La deuxième séance du Quatuor Bosquet-Chaumont-Van Hout-Jacob aura lieu à la salle Desmedt, 40, rue de la Loi, vendredi prochain, à 8 h. 1/2. Billets et abonnements chez Breitkopf, Schott et Katto.

Le violoniste hongrois Ferencz Hegedus donnera son concert de début à Bruxelles, le lundi 10 février, à 8 h. 1/2, salle Patria. Mme Lily Henkel, pianiste, se fera entendre à cette même séance.

Lundi 10 février, à 2 h. 1/4, en la salle du théâtre royal des Galeries, deuxième récital des Concerts van Dooren, *l'Histoire du Piano depuis le XVIIe siècle*. Au programme : Sonate pour deux pianos de Mozart, Sonate pour piano et violon de Haydn.

Intermède de chant : l'air de la *Création* de Haydn et le trio de la *Flûte enchantée* de Mozart; *Andante* de Beethoven (premier style). Sonate (op. 110) de Beethoven (dernier style).

Le troisième Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Misha Elman, violoniste, est fixé au dimanche 16 février.

Au Conservatoire de Liége, aujourd'hui à 3 h. 1/2, audition symphonique sous la direction de M. Maurice Jaspar; samedi prochain, à 8 heures, concert symphonique sous la direction de M. Jules Debefve avec le concours du pianiste Sauer.

Mardi 14 janvier, l'Université Populaire de Marcinelle consacrait une séance à Schubert. Une causerie de M. Jules Destrée, un choix de Lieder interprétés par Mme Dolisy et M. Bracony, et

(1) Voir *l'Art moderne* 1907, p. 378.
(2) Voir *l'Art moderne* du 12 janvier dernier.

surtout deux prestigieux quatuors, de caractère différent, exécutés avec une rare maîtrise par le Quatuor Zimmer, de Bruxelles, ont fait de cette soirée une fête pour les amateurs d'art.

Le Conservatoire de Luxembourg, dirigé par M. Vreuls, annonce pour dimanche prochain, à 4 heures, son troisième concert d'abonnement avec le magnifique programme que voici : IVe Symphonie de Beethoven, Ouverture des *Maîtres Chanteurs* (Wagner), *Pelléas et Mélisande* (G. Fauré), Symphonie cévenole (V. d'Indy) et Danses de *Pêcheur d'Islande* (J.-Guy Ropartz).

Rapidité d'information. On lisait mardi matin dans un journal parisien :

« Concert de Mlle Blanche Selva. Musique classique et musique moderne! Il y en a pour tous les goûts, etc. La *Toccata et fugue* de J.-S. Bach en *fa* dièze ont été joués à la perfection; également la sonate en *ut* mineur de Beethoven. Mais succès aussi pour le *Sous-bois* et le *Scherzo-valse*, les pièces pittoresques de Chabrier. »

Le concert si exactement analysé avait lieu le mardi soir, douze heures après la publication de ce fidèle compte rendu!...

On nous écrit de Paris :

Le Salon d'Automne s'ouvrira le 1er octobre prochain au Grand Palais des Champs-Elysées et sera clos le 30 du même mois.

La section musicale, composée de MM. Bourgault-Ducoudray, A. Bruneau, C Debussy, P. Dukas, G. Fauré, V. d'Indy, A. Magnard, Octave Maus, A. Parent, G. Pierné, M. Ravel et A. Rousel, s'occupe de l'organisation des six concerts qui seront, comme l'année dernière, donnés au cours du Salon. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 31 mai au secrétariat général du Salon d'Automne (M. Paul Cornu, 4 rue Antoine Roucher, Paris) et soumis aussitôt après cette date au jury, formé des membres de la section musicale.

D'autre part, la section littéraire, composée de Mme la comtesse de Noailles, de MM. Léon Dierx, Anatole France, André Gide, Adrien Mithouard, Ch. Morice, Ch.-L. Philippe, R. de Souza, J. Renard, Rouché, Emile Verhaeren et F. Vielé-Griffin, prépare une série de conférences, lectures et auditions. Le secrétariat du Salon d'Automne recevra également toutes les communications relatives à ce cycle de matinées.

Le comité de la Société Nationale des Beaux-Arts a ainsi constitué son bureau pour l'année 1908 : président, M. Roll; vice-présidents, MM. Besnard, Rodin, Waltner, de Baudot et Lhermitte; secrétaires, MM. Béraud et Billotte; trésorier, M. Dubufe.

A partir du 4 février, M. Parent et son quatuor interpréteront à la *Schola Cantorum*, en huit séances, avec le concours de Mlle M. Dron, de Mme Landormy, de MM. Claveau, Boulnois, Guyot et Reine, toutes les œuvres de musique de chambre de Brahms : sextuor, quintettes, quatuors, trios, sonates, etc.

Les auditions auront lieu les mardis 4, 11, 18, 25 février, 10, 17, 24 et 31 mars, à 9 heures précises.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 17 février et trois jours suivants

d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. J. DE LE COURT, Premier Président de la Cour d'appel de Bruxelles, Vice-Président du Conseil d'administration de la Bibliothèque Royale, etc.,

et de feu M. CH.-M. MAUS, Conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, Directeur de la *Revue belge de Numismatique*, etc.

(3e partie)

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 14, rue de la Chancellerie, près la Collégiale Sainte-Gudule.

Le catalogue, comprenant 966 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition le vendredi 14 février, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures, et chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

QUATRE ARTISTES LIÉGEOIS

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un beau volume, in-8°, consacré aux artistes liégeois, A. Rassenfosse, F. Maréchal, A. Donnay et E. Berchmans et contenant 48 planches hors texte d'après les œuvres de ces artistes. — Prix : 7 fr. 50

EUGÈNE LAERMANS

PAR

GUSTAVE VANZYPE

Un beau volume in-8°, contenant 14 reproductions dans le texte, d'après des dessins et des croquis, et 28 planches hors texte d'après les œuvres les plus remarquables d'Eugène Laermans

Prix : 7 fr. 50

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 6. 9 FÉVRIER 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Au Musée de Bruxelles : *Le Grand Hall de Sculpture* (CH.-LÉON CARDON). — Les Amis de la Médaille (W.). — Des Poèmes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à Paris (OCTAVE MAUS). — « Castor et Pollux » à Montpellier (RAOUL DAVRAY). — Le Prix d'un violon. — Concert Durant (H. L. B.) — Chronique judiciaire des Arts : *Auteurs et critiques, le Baron Tzigane.* — Nécrologie : *Auguste Wilhelmy.* — Chronique Théâtrale (G. R.) — Petite Chronique.

AU MUSÉE DE BRUXELLES

Le Grand Hall de Sculpture.

Parmi les nombreuses modifications qu'ont subies les collections exposées dans les locaux des Musées, une des plus importantes fut la réorganisation de la salle centrale destinée aux sculptures. Les trois grands parterres égayés par de la verdure, les piédestaux avec leurs colorations variées de marbre et de pierre, les vitrines bien proportionnées et la série de huit tapisseries de grande allure, brodées d'or et d'argent, ces tapisseries surtout, toujours rêvées par Balat, finirent enfin par ôter à cet énorme vaisseau son aspect triste et froid.

Malheureusement l'installation successive de sculptures de grandes dimensions détruit peu à peu l'harmonie intime qui doit exister entre les objets exposés et l'échelle architectonique de la salle.

Ajouterons-nous qu'il paraît excessif d'introduire dans une salle de musée les œuvres de sculpture nouvellement commandées par l'État? Elles y sont forcément exposées dans de très mauvaises conditions, tant au point de vue de leur présentation que de l'éclairage toujours morne d'une salle de Musée. Combien la sculpture est plus belle lorsqu'exposée en plein air elle bénéficie du jeu des ombres et de la lumière! Il est d'ailleurs facile de s'en assurer en comparant les œuvres de Grupello, d'Ollivier de Marseille et de Godecharle enlevées du Parc pour cause de vétusté et remplacées par des copies, alors que les œuvres originales privées de leur cadre de verdure et du frissonnement de la lumière n'ont plus rien de leur ancienne poésie.

Il en serait d'ailleurs de même pour la statue justement admirée du général Belliard si elle était ravie à la petite place publique dont les proportions exiguës et l'horizon sans fin qui l'achève ajoutent tant à son effet décoratif. Exposée dans les locaux du Musée, elle perdrait forcément de son prestige.

Il n'y a d'ailleurs pas bien longtemps qu'il fut question d'enlever à la façade de l'Opéra de Paris le magnifique groupe de Carpeaux pour le remiser dans les salons du Musée du Luxembourg. Malgré les menaces d'effritement de la pierre, les amis de Carpeaux protestèrent avec une telle énergie et furent si bien appuyés par le public artiste que tout le monde reclama, d'un

accord unanime, le maintien du groupe à sa place, en plein air, l'œuvre même dût-elle en souffrir irrémédiablement.

Alors que Paris nous offre l'exemple charmant de ses squares, de ses parcs et de ses jardins peuplés de groupes de statues qui les animent, ici nous les voyons occupés le plus souvent par des statues d'hommes célèbres drapés dans des redingotes ou même en robe de chambre! Malgré tout le mérite qui s'attache à leur renommée, ils nous ennuient.... Et pourtant le XVIIIe siècle nous a légué cette merveille qui s'appelle le Parc, et dont la décoration sculpturale offre un des beaux exemples à suivre.

Combien serait heureuse l'idée d'orner de sculptures le jardin toujours fleuri du Palais des Académies! Pour ne citer que la *Dame assise* de M. Paul Du Bois, qui semble si dépaysée dans la foule des sculptures du Palais des Beaux-Arts, avec combien de plaisir reprendrait-elle son sourire de jolie femme alors qu'encadrée par le ciel et quelques fleurs elle ne serait plus obligée de faire la moue aux effigies en marbre de son voisinage! Et la fontaine de M. Rousseau, pourquoi la priver de l'indispensable verdure qui, avec les éclaircies du soleil, lui donnerait de la vie? Et les *Lutteurs* de M. Lambeaux? Et, enfin, le *Monument au Travail* de Constantin Meunier!.... Tous nous avons pu admirer, au Salon des Beaux-Arts, sa présentation d'ensemble par l'architecte Acker. L'effet était grandiose. Que nous disent maintenant ces grands bas-reliefs écartés les uns des autres à grande distance et déposés le long des murs de la galerie de sculpture? Les pires ennemis du grand statuaire n'auraient pu lui rendre un plus mauvais service, alors qu'il serait si simple d'édifier à cette intention dans les jardins du Cinquantenaire le local rêvé : solution heureuse autant pour la mémoire du maître que pour la dette contractée par le pays envers un de ses plus glorieux enfants.

Mais l'administration et ses règlements sont là, qui veillent : il faut, en vertu de je ne sais quel malencontreux contrat, enfermer des sculptures toutes récentes dans une salle, alors que la destination des locaux d'un musée, — d'un musée de sculpture surtout, — consiste à hospitaliser des œuvres d'art de maîtres anciens sans destination fixe ou bien atteintes par l'usure du temps. Enferme-t-on pendant la belle saison les plantes, même rares, qui peuvent sans danger pour leur conservation nous charmer en plein air? Et s'il faut absolument se conformer à des règlements bizarres installons quelques-unes des sculptures dans les jardins de la Bibliothèque Royale, rue du Musée, où elles resteraient comprises dans le lotissement des collections des Musées. Elles n'y seraient pas aussi favorablement présentées que dans le jardin du Palais des Académies ou dans les jardins qui précéderont le nouveau Palais du Roi, mais elles seront néanmoins mieux exposées que dans la salle de sculpture du Palais des Beaux-Arts.

Une œuvre d'art doit être pour tous, on l'a dit, une source de joie. A quelle catégorie de manifestations esthétiques mieux qu'aux expressions de la statuaire monumentale peut s'appliquer cette parole? Et pourquoi cacher aux regards des passants, des promeneurs, de tous ceux qui se rendent quotidiennement à leur travail et qui en reviennent, leur tâche accomplie, sans avoir eu le temps de visiter les musées, les groupes de marbre, les fières évocations de bronze, les nobles figures de pierre par lesquels le rêve des artistes traduit l'héroïsme, la tendresse, la pitié, tout ce qui élève l'âme humaine, tout ce qui l'excite, la réconforte, la nourrit?

Il ne faut pas séparer de l'humanité ce qui a été fait pour l'exalter. Et si l'on conçoit des musées de sculpture destinés à abriter, dans l'intimité d'un décor soigneusement approprié, de précieux vestiges du génie des artistes, il est absurde d'y emprisonner les œuvres que leurs dimensions et leur caractère appellent, dans l'intention de leurs auteurs, à une mission nettement déterminée : celle de décorer les cités et d'éveiller dans le cœur des citoyens le sentiment de la beauté.

CH.-LÉON CARDON
Membre de la Commission des Monuments.

LES AMIS DE LA MÉDAILLE

L'Assemblée annuelle de la section belge de la Société hollandaise-belge des Amis de la Médaille a eu lieu au Palais des Académies le 26 janvier dernier.

Avaient pris place au bureau : MM. A. de Witte, président; E. de Breyne, secrétaire; Ed. Laloire, trésorier; Ch. Le Grelle, commissaire des Monnaies, et le jonkheer Beelaerts van Blokland, délégué de la section hollandaise. Après la lecture des rapports du secrétaire et du trésorier qui constatent la brillante situation de la Société, — laquelle compte aujourd'hui exactement deux cent cinquante membres, — l'assemblée décide d'organiser, conjointement avec la Société royale de numismatique, un Congrès international de numismatique et de l'art de la médaille en 1910 à Bruxelles.

Elle charge son bureau de faire des démarches en vue d'obtenir qu'à l'avenir, aux expositions des Beaux-Arts, un salon soit réservé à la Médaille afin d'éviter que les envois de nos médailleurs soient éparpillés dans les sections les plus diverses.

La Société émet aussi le vœu d'être autorisée à organiser à l'Exposition universelle de Bruxelles un Salon international de la médaille depuis Ponscarme jusqu'à nos jours. Il n'est pas nécessaire de faire ressortir l'intérêt et l'utilité d'une pareille exhibition pour les artistes et pour le public. Ce serait le complément tout naturel du Congrès de la médaille et une annexe attrayante de l'Exposition des Beaux-Arts.

W.

DES POÈMES

Certes, on ne peut pas mieux être traduit que ne l'est M. Arthur Symons dans le recueil que fait paraître l'éditeur Herbert (1) avec une préface de M. Louis Thomas, puisque Verlaine et Stuart Merril s'en sont mêlés, mais, vraiment, la poésie anglaise est par essence intraduisible. La qualité de ses images, si floues, si enchevêtrées, si complaisamment dissoutes et comme étirées dans une rêverie vague et fantastique, est sans doute compensée, dans le texte original, par une musique verbale particulière, dont doit merveilleusement s'accommoder la métrique, libre et riche, des poètes d'Outre-Manche.

Une fois traduite, il n'en reste plus que l'armature sèche, comme qui dirait la construction syntaxique, assez déplaisante, absolument contradictoire à la nôtre. Les œuvres de tous les poètes ont ainsi un air de famille, tel que celles de Tennyson ont l'air d'être de Browning et que Byron n'est pas extrêmement loin de Symons.

Je parle pour un lecteur français, naturellement, et qui se fie à la traduction. Pour ceux qui lisent dans le texte, les différences sont très appréciables parce qu'elles portent sur le verbe et non sur la pensée, sur la cuisine musicale et non sur l'ingénu mouvement des images. Au demeurant, Arthur Symons semble être un authentique poète, chez qui la culture ne gêne point l'inspiration mais lui donne au contraire de la noblesse et du classicisme, tel enfin que le représente, dans sa perspicace étude préliminaire, M. Louis Thomas. Je cite une de ses pièces, si anglaise de ton, si moderne de nuances.

RENÉE

La pluie et la nuit, et la vieille porte familière,
Et le sombre couloir, et la rue désolée;
Des visages qui passent, et des visages, encore, et encore!
Renée, viens, je t'attends!

Pâle hors des ténèbres, adorablement blanche,
Pâle comme l'esprit de la pluie, avec la nuit dans ses cheveux,
Renée ondule comme une ombre sous la lumière
Vers l'air du dehors.

Morne, belle, calme, malgré cette vague inquiétude,
Triste avec cette sensitive bouche vaguement ironique,
Des yeux qui flambent de la plus chère et mortelle
Flamme de sa jeunesse passionnée;

Morne, belle, sœur de la nuit et de la pluie,
Elémentale, faite de larmes et de flammes,
Désirant toujours et toujours désirée en vain,
Mère de vains désirs,

Renée vient à moi, elle, la sorcière, le Destin
Subtilement insensible, doucement insensible, elle,
Renée qui attend un autre et que j'attends,
Afin qu'elle s'attarde un moment avec moi.

Pour n'être pas écrits en vers, *les Tableaux d'âme* (2) de M. Louis Lormel n'en sont pas moins des poèmes, et véritables. C'est peut-être un goût personnel, mais il me semble que la forme du poème en prose convient merveilleusement à la notation de nos sentiments modernes, si nuancés, si subtils, si particuliers, si sympathiques à la vie des choses. M. Louis Lormel se sert de cette forme, si souvent périlleuse, avec un tact qui ne vient point d'une habileté professionnelle mais de la sincérité de son émotion. Il dit l'existence et les souffrances des objets avec une sorte de naïveté précieuse, il sait voir ce qu'il y a d'âme dans une rue, une maison, une pendule, un chat endormi. Il en note les couleurs avec une exactitude où l'on devine un peintre. Il touche ses tableaux de quelques clartés violentes qui les rendent pareils à des enluminures : simples et raffinés comme elles. On dirait aussi d'une vitrine remplie de bibelots de toute provenance : les uns rares et délicats, les autres paysans et frustes et leur assemblage ne jure pas.

Voici un de ces bibelots, vieille image, usée et suggestive :

LA RUE

C'est une rue étroite de province, toute simple, presque sans trottoirs, avec un ruisseau au milieu. On l'appelle la rue Coq-en-Pot. Rarement les voitures y passent, car elles s'accrocheraient aux bornes. Quelques maigres chats rôdent à pas de velours. Un chien jovial et bon enfant çà et là zigzague.

Les maisons, mal alignées, dès l'aurore s'éveillent et les boutiquiers ouvrent leurs volets. Les commères, d'une porte à l'autre, se parlent pour ne rien dire. Les pavés pointus vous font mal aux pieds.

Les fenêtres à guillotine coupent des têtes de jeunes filles qui rient parmi les capucines. Un orgue de Barbarie, doux et triste, ruisselle en gouttes sonores.

Le soleil tombe dans la rue comme dans un puits; le soir, des becs de gaz clignotants s'allument, mais le vent frôleur parfois les éteint. Alors, dans la rue déserte, la lune froide veille, solitaire. Les silhouettes des maisons, comme des ombres chinoises, surgissent, et, sur le sol jaune, les moindres objets prennent de l'importance. Un tesson de bouteille brille et vous regarde.

La rue, innocente et paisible le jour, devient démoniaque et tragique. Là-bas une porte violemment éclairée encadre le visage plâtré d'une femme dont les yeux noirs ont un ignoble sourire. On croirait une boucherie close, et c'est le temple de l'Amour.

On a beaucoup discuté sur la technique du dernier recueil de M. Guy Lavaud (1). Du reste, d'une manière générale, je trouve qu'on discute beaucoup sur la technique. A quoi l'on sent bien, d'ailleurs, que nous traversons une période de stérilité. S'il est une chose dont on ne devrait jamais parler qu'entre grammairiens, c'est la manière dont on écrit les vers. Les poètes devraient s'interdire ces dissertations et ces excuses qui leur font perdre leur temps. Mais, voilà, les grammairiens tiennent le haut du pavé; il semble que ce soit à eux que les écrivains doivent rendre compte de leur travail, et il semble qu'ils en aient le contrôle.

On peut parfaitement croire que la forme de vers blancs employée par M. Guy Lavaud est insuffisante et provisoire. Mais je trouve qu'on n'a pas le droit de la lui chicaner et que le plus sage serait encore de prévoir qu'elle sera en jour plus parfaite, pour être adéquate aux images exprimées. Et on serait sûr de ne pas se tromper.

Tels qu'ils sont, ces vers, blancs, souples, un peu amorphes, ils ne manquent ni de grâce, ni de charme, ni de lyrisme, ni de fluidité, ni de douceur. Souvent le sentiment en est profond et mélancolique et révèle un vrai poète.

(1) *Poésies*, par ARTHUR SYMONS, précédé d'un essai sur l'auteur par LOUIS THOMAS. A Bruges, chez Herbert.

(2) LOUIS LORMEL : *Tableaux d'âme*. Paris, Sansot et Cie.

(1) GUY LAVAUD, *La Floraison des eaux*. Paris, Bibliothèque de l'*Occident*.

D'ailleurs le vers blanc ne peut pas être une erreur, surtout à notre époque éprise de subtilité et de musique. Mais justement ceux qui l'emploieront devront être encore plus consciencieux que les autres poètes, et puisqu'ils se seront privés du facile appui de la rime, devront user avec d'autant plus de tact et de sens de l'harmonie des assonances, des allitérations, de toutes les grâces et les magies verbales.

D'autres poètes se souviennent. M. Henri Gadon (1) et M. Emile Henriot (2) se souviennent de Chénier, de Hérédia et de Henri de Regnier. C'est une inspiration indirecte sans doute, mais tout de même une inspiration en tout cas aussi sincère que celle qui prend ses sources à la nature. C'est le privilège des grands poètes que les images et les rythmes de leur œuvre deviennent un répertoire aussi précieux pour les jeunes gens que le fut pour eux celui où ils ont puisé eux-mêmes. C'est pour cela que loin de critiquer les ouvrages ainsi *influencés*, je les trouve agréables, au contraire. Ils vous font repasser par d'anciens états d'esprit, ils nous redonnent le goût, un peu affaibli, des joies éprouvées.

M. Jean Rogère se souvient de Mallarmé, mais il ne peut pas le faire revivre. Mallarmé fut trop inimitable, trop incomparable, trop seul. M. Jean Rogère s'est assimilé ses tournures syntaxiques, le timbre de ses vers, ses formules en un mot; mais, privées de la complexe pensée qui les vivifiait, ou, plus exactement, animées d'une autre pensée probablement pas faite pour elles, ces formules s'avèrent inertes, froides, inutiles. Nulle nécessité à les employer plutôt qu'à s'en passer. Les manières de parler de Mallarmé étaient le reflet exact et comme l'émanation de ses manières de penser et d'imaginer, qui étaient rares et singulières. Mais il faut bien se persuader qu'un poète qui aurait à exprimer des pensées aussi rares que les siennes n'emploierait jamais son langage. Il s'en créerait un autre, à lui (3).

M. Joël Dumas se souvient de Jammes et un peu de Laforgue. Il a de fines notations d'intimité dans son très court volume (4).

Enfin il faut signaler l'apparition d'un nouveau poète à l'horizon littéraire : M. Julien Ochsé. Il est encore très engagé dans des influences diverses. Il est à souhait parnassien et descriptif, et très littéraire. Mais il regarde fortement ce qu'il envisage et le rend avec intensité. Certaines de ses transpositions sont fort heureuses, par exemple ses pièces à la manière d'Aubrey Beardsley. *L'Invisible Concert* (5) est un début plus qu'honorable.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) HENRI GADON. *Le Chalumeau de Pan*. Paris, édition de *Psyché*.
(2) EMILE HENRIOT. *Eurynice*. Paris, *Mercure de France*.
(3) JEAN ROGÈRE. *Sœur de Narcisse nue*. Paris, éditions de *La Phalange*.
(4) JOËL DUMAS. *Délicieusement*. Paris, *Les Éditions nouvelles*.
(5) JULIEN OCHSÉ. *L'Invisible Concert*. Paris, Sansot et Cie.

LA MUSIQUE A PARIS

Toute œuvre nouvelle de M. Vincent d'Indy apporte au patrimoine musical, sous le classicisme de sa forme, une beauté inédite. Hier, ce fut son touchant poème, *Souvenirs*, dont le caractère funèbre se tempère de résignation et d'espoir. Aujourd'hui, une Sonate pour piano, en trois parties, dont le plan méthodique et le style sévère encadrent l'inspiration la plus mélodique, la pensée musicale la plus élevée.

Une courte introduction prépare l'exposition du thème sur lequel est bâti le premier mouvement, traité en forme de variations libres. Et cette introduction, divisée en volets symétriques correspondant aux deux périodes du thème, n'est elle-même qu'un aspect un peu voilé de celui-ci, une sorte d'improvisation qui présente le thème sur un rythme précipité, en accords dont l'âpreté contraste avec la sérénité de l'exposition proprement dite. Une seconde idée, exprimée symétriquement deux fois comme la première, servira, dans la suite, à conclure chacune des quatre variations qui forment le développement du motif principal et qui s'épanouissent avec une merveilleuse richesse ornementale. La péroraison ramène logiquement le thème originel, légèrement modifié, suivi d'un rappel de la seconde idée, et s'achève sur la dernière figure du thème révélée par les variations.

Le deuxième morceau (*Très animé*) est un scherzo entièrement écrit en 5/4. Ici la deuxième idée du premier mouvement devient motif principal, et rien n'est plus ingénieux que les transformations que l'auteur lui fait subir, les combinaisons rythmiques qu'il met en œuvre, et aussi la diversité de timbres que lui suggèrent les ressources multiples du clavier. Le trio est tiré du thème principal dans la forme que lui a imprimée la dernière variation. Et sans doute est-ce pour en bien fixer l'aspect dans la mémoire des auditeurs qu'il est rappelé, sous cet aspect, à la fin du premier morceau.

Le génie inventif de M. Vincent d'Indy se donne plus librement carrière encore dans le final. Un thème nouveau, de large envergure, s'y épanouit magnifiquement après un souvenir accordé aux thèmes du début. Les tonalités majeures dominent désormais, et la commission se déroule dans la lumière et la joie. Le thème principal reparaît en *mi bémol* sur un rythme ternaire qui lui donne un visage nouveau. Il éclate triomphalement, pour conclure l'œuvre, en *mi majeur*, rétabli sur les formes assises de son rythme binaire primitif, et combiné, cette fois, avec le thème du final auquel il est superposé en un contrepoint hardi, d'un effet grandiose. Et c'est la fin. Un alanguissement progressif du thème du final, qui seul demeure jusqu'à la conclusion, termine l'œuvre, qui marque par l'unité du style, la solidité de la construction et la richesse des idées parmi les plus glorieux monuments de la littérature musicale.

Mlle Blanche Selva, à qui la sonate est dédiée (quelle joie pour une artiste d'avoir inspiré une œuvre de cette taille!), en a fait valoir le caractère pathétique et profondément expressif avec la souveraine autorité de son jeu merveilleux. Et l'on a confondu dans une double ovation l'auteur et son incomparable interprète.

***

Le restant du programme de la *Société nationale* devait forcément pâtir de cette audition sensationnelle, qui absorba tout l'intérêt du concert. On n'accorda qu'une attention distraite à la sonate pour piano et violoncelle de M. H. Woollett, entendue aux séances du Salon d'Automne et bien jouée par M. Fournier et l'auteur. Les mélodies de M. Henry Février sur des poèmes de Francis Jammes parurent incolores, bien qu'elles fussent chantées à merveille par M. Jean Périer, et d'aimables mélodies debussystes de M. Ch. Pineau, dites avec talent par Mme Philippe, se perdirent, ainsi que le quatuor russe sur le nom B.-la-F., dans l'émotion et l'agitation qu'avaient provoquées la sonate de M. d'Indy. Celle-ci

suffisait, au surplus, à marquer d'une croix blanche ce trois cent cinquantième concert de la Nationale, qui fut, grâce à elle, un très beau concert, digne des temps héroïques où l'on apercevait le vénérable tête blanche du père Franck à l'entrée du couloir qui mène au foyer des artistes...

OCTAVE MAUS

« Castor et Pollux » à Montpellier.

M. Charles Bordes a consacré sa vie de chorège à la manifestation, à la glorification de l'œuvre de Rameau. La musicalité profonde et délicate, l'harmonieuse ordonnance, le noble accent dramatique, la grâce racinienne des tragédies du grand musicien français ont toujours séduit l'apôtre de la Schola, merveilleusement apte à découvrir dans les partitions d'autrefois le trésor des qualités intactes du génie de notre race.

Dès longtemps, M. Charles Bordes avait conçu le projet de remettre à la scène le chef-d'œuvre de Rameau, *Castor et Pollux*. Il s'en ouvrit à la très artiste créatrice d'*Ariane et Barbe-Bleue*, et Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck accepta d'enthousiasme, avec cette fougue intellectuelle et ce sourire victorieux qui lui appartiennent en propre, de chanter le rôle de Télaïre, l'amante de Castor, rôle tenu par Berlioz pour « une des plus sublimes conceptions de la musique dramatique ». Les directeurs du théâtre de Montpellier organisèrent les représentations qui eurent lieu les 23, 25 et 26 janvier, et ce triduum de musique française obtint — nouveau miracle de la Beauté — un *immense* succès. Je souligne l'epithète : elle est exacte et instructive. Rameau — *et nunc erudimini*, directeurs que *la Juive* ruine et que *Robert le Diable* affame — Rameau a « fait de l'argent », il a « fait le maximum », pour parler l'argot expressif des coulisses. Le public a retrouvé dans *Castor* une esthétique qui lui est familière — j'entends seulement par esthétique la composition variée de l'opéra, la succession bien ordonnée d'airs, de récitatifs, de symphonies, de divertissements — l'esthétique de Meyerbeer, mais épurée, ennoblie, restituée dans sa pureté première de forme. L'expérience a été opportune au regard du public provincial qui délaisse sensiblement *les Huguenots* et qui paraît jauger enfin à son prix la camelote exotique de *l'Africaine*.

Quant aux lettrés de la musique, ils admirent l'œuvre du musicien de *Castor* à qui ils attribuent la meilleure part dans la « révolution opérée dans la musique », révolution dont Gluck est généralement considéré comme le premier artisan. On s'accorde à reconnaître aujourd'hui que les conséquences du gluckisme ont été néfastes, que « l'Orphée allemand » a ruiné la musique française et préparé le triomphe de Donizetti. Nos plus notoires compositeurs — rangeons M. Charles Bordes le premier parmi cette élite — s'attachent à renouer notre tradition nationale, à restituer à notre musique, dégagée de la tutelle de Gluck et de Wagner, ses glorieuses lettres de noblesse. Tel est au juste le sens de l'effort admirable de M. Charles Bordes.

Il faut associer au nom de Charles Bordes celui de Mme Georgette Leblanc, la bonne fée de cette hardie reconstitution. Elle a maintenu sa suprématie incontestée de tragédienne lyrique. Elle a composé une Télaïre, une princesse de Sparte, une fille du Soleil d'une noblesse, d'une grâce indicibles. Elle a fait de l'air : « Tristes apprêts, pâles flambeaux » un thème d'une émouvante ampleur. Elle a jeté le triple cri : « Castor ! et vous m'abandonnez ! » avec un accent tragique et d'une voix meurtrie qui ont jeté parmi l'auditoire l'émoi du drame antique. Elle a mis en relief et en lumière la beauté plastique du récitatif souverainement beau de Rameau. L'eurythmie est sa faculté majeure, à tel point qu'elle peut s'approprier cette phrase de la *Thaïs* d'Anatole France : « Immobile, semblable à une belle statue..., douce et fière, elle donnait à tous le frisson tragique de la Beauté. »

RAOUL DAVRAY

LE PRIX D'UN VIOLON

A propos du vol dont Eugène Ysaye fut la victime à Saint-Pétersbourg, on s'est demandé quelle était actuellement la valeur des Stradivarius, et spécialement celle de l'*Hercule*, l'admirable instrument qui lui a été dérobé.

La lettre suivante, écrite à l'artiste par les luthiers parisiens Caressa et Français, fournit sur ce sujet d'utiles indications :

CHER MAITRE,

Voici notre appréciation sur le violon de Stradivarius dénommé *Hercule* qui vous a été volé à Saint-Pétersbourg.

Cet instrument, pour lequel nous vous avons offert maintes fois un prix fort élevé, représente une valeur de 70 à 75 000 francs, au bas mot. En dehors de sa merveilleuse conservation, il est du format le plus artistique du grand Crémonais, et avait acquis dans vos mains une célébrité mondiale qui le classait au nombre des plus fameux violons connus d'Antonius Stradivarius De même que Sarasate a refusé, à différentes reprises, 100,000 francs de son violon, le vôtre peut être évalué à cette valeur, qui aurait été donnée certainement par l'amateur, dont la joie de posséder un tel violon serait doublée par celle du nom du grand artiste qui le jouait. Voilà, en toute franchise, notre opinion.

Recevez, cher maître, nos meilleurs souvenirs.

CARESSA et FRANÇAIS

P. S. — On demande à Londres 125,000 francs du Stradivarius le *Messie*, et il ne vaut pas le vôtre.

La police russe a transmis aux polices des divers pays le signalement que voici de l'instrument :

Un violon Stradivarius estimé valoir 60,000 francs, portant l'inscription latine *Antonius Stradivarius faciebat Cremoneris anno 1732* et présentant, en outre, les particularités ci-après : longueur 36 centimètres environ, vernissé de laque rouge, une tache de la grandeur d'une pièce de 20 centimes sur la droite de la partie supérieure de la table, près de la touche ; à la tête de la touche, près de la cheville supérieure, un petit trou triangulaire a été bouché.

CONCERT DURANT

Weber le romantique, Mendelssohn le facile fournissaient la matière du quatrième concert Durant. A part la symphonie *Réformation* (du deuxième), la matinée se composait d'œuvres connues de longue date. — Cette symphonie a été écoutée avec grand intérêt. M. Ysaye en a donné, il y a quelques années je crois, une interprétation intéressante. Celle de M. Durant fut soignée, et se recommandait par de réelles qualités de mise au point, de mouvement et de couleur, encore que le finale ait paru manquer d'éclat. Il est vrai que cette musique a peu de chaleur intérieure et pêche par la superficie et l'art trop facile du développement.

M. Crickboom, artiste fin, de nervosité élégante et de sentiment varié, a joué avec un respect sincère du style le Concerto

pour violon du même Mendelssohn. Les deux premiers mouvements lui convenaient fort bien ; le dernier eût exigé plus de fantaisie et d'en dehors. Peut-être l'orchestre était-il le coupable?

Le célèbre scherzo du *Songe d'une nuit d'été* et les célèbres ouvertures d'*Euryanthe* et de *Freischütz* complétaient un programme occupant sa juste place dans la série historique des auditions Durant. Au prochain concert, Schubert et Schumann.

H. L. B.

Chronique judiciaire des Arts.

Auteurs et critiques.

Il n'est pas toujours aisé de délimiter le terrain sur lequel un journaliste a, sans encourir de procès en dommages-intérêts, le droit de dire ce qu'il pense des hommes et des choses. Où s'arrête la critique? Où commence la diffamation? Les poteaux indicateurs manquent. On se réfère, le plus souvent, à des règles traditionnelles, à des conventions, à des préceptes vaguement formulés par la jurisprudence. Mais la vie et les mœurs se transforment sans cesse, les conventions s'usent, les préceptes s'effacent, et chaque cas particulier veut sa solution individuelle.

Que dire, par exemple, des appréciations désinvoltes que publient actuellement en manchette certains journaux et qui, d'un coup de marteau, assomment un drame, un opéra, une comédie, sans qu'aucune argumentation, aucune discussion, aucune analyse, aucun examen même superficiel de l'œuvre en justifie la rigueur?

Un auteur dramatique, Mme Régine Martial, avait fait représenter au Gymnase une comédie en trois actes intitulée *Sacha*, dont le compte rendu parut, le lendemain matin, en un entrefilet de dix-huit lignes, dans le journal *le Matin*, sous la signature de Guy Launay, avec cette manchette en quatre lignes : « Le théâtre du Gymnase a représenté un étrange mélodrame : *Sacha*, ou le crime de la belle-mère illégitime. »

Mme Régine Martial prétend que cet entrefilet n'a rien de littéraire, encore moins dans la forme que dans le fond, et ne constitue ni une critique littéraire, ni une annonce théâtrale; qu'il tend, au contraire, à tourner en ridicule une œuvre dont les critiques de carrière ont su apprécier les qualités. M. Guy Launay et *le Matin* n'ont donc eu d'autre intention que celle de nuire à la demanderesse, en détournant le public de se rendre au Gymnase pour s'y faire une opinion personnelle.

Le principe de la liberté de la presse ne conférant pas aux journaux le droit de se faire les arbitres de toutes les directions intellectuelles et morales et de ruiner commercialement, par leurs agissements, un produit de l'esprit, Mme Régine Martial réclame à M. Guy Launay 20,000 francs de dommages-intérêts.

Le procès a été plaidé ces jours-ci à Paris. On en attend avec curiosité le résultat.

Le Baron Tzigane.

On se souvient de l'intéressant procès intenté par MM. Wilder et Delacour à Mme veuve J. Strauss pour avoir utilisé, sans leur autorisation, la musique écrite par son mari sur *le Baron Tzigane* (livret des demandeurs) en vue d'une opérette nouvelle, *la Chauve-Souris*, composée sur un autre livret. Le tribunal avait donné gain de cause aux librettistes et condamné Mme Strauss à partager avec Wilder et Delacour les droits d'auteur de *la Chauve-Souris* et à leur payer en outre 3,000 francs d'indemnité.

L'affaire allait revenir à la Cour ces jours-ci, mais on est entré en conciliation. Les héritiers Wilder et Delacour ont renoncé spontanément à l'indemnité qui leur avait été allouée, et Mme Strauss s'est engagée à partager par moitié avec eux tous les droits perçus et à percevoir sur les représentations de *la Chauve-Souris* tant en France que dans tous les pays de langue française.

NÉCROLOGIE

Auguste Wilhelmy.

On annonce la mort, à Londres, du célèbre violoniste allemand Auguste Wilhelmy, qui fut, dans le temps, un des émules de Joachim. Il était âgé de soixante-deux ans. Après avoir remporté les plus grands succès de virtuose en Europe et dans les deux Amériques, Wilhelmy avait renoncé, jeune encore, aux tournées de concerts. Ami de Wagner, il avait été des premiers parmi les artistes que l'auteur de la Tétralogie groupa à Bayreuth. Wilhelmy fut l'organisateur des premiers festivals wagnériens à Londres. Dans ces dernières années, Wilhelmy s'était fixé dans la capitale anglaise, où il professait à la Guildhall-Music-School.

Il laisse quelques compositions, notamment des transcriptions pour violon de fragments de drames lyriques de Wagner : *Parsifal*, *les Maîtres chanteurs*, etc.

CHRONIQUE THÉATRALE

Le théâtre est l'image de la vie : il y eut un temps où tous les jeunes premiers étaient de beaux ténébreux; puis vint celui où ils étaient tous explorateurs ; puis on les vit tous ingénieurs; puis médecins ; puis automobilistes ; et voilà que commence l'âge des chimistes et des femmes-docteurs.

Monsieur Joujou, la pièce de MM. Germain et Trébor que Mme Rose Syma et ses camarades de l'Alcazar représentent en ce moment, nous montre en effet un héros qui est chimiste, et une héroïne qui est médecin. Le sont-ils vraiment? Si les auteurs ne nous l'affirmaient pas, qui donc aurait pu s'en douter? Et que viennent faire la chimie et la médecine dans cette intrigue d'amour? Monsieur Joujou — c'est le chimiste — est une sorte de Triplepatte, un indécis, et il est en outre l'amant de Fred, la femme-médecin. On veut le marier, il ne veut pas. Rassurez-vous : il finira par consentir à la fin de la pièce. Il épousera la petite oie blanche que ses parents lui ont choisie, et Fred se consolera en donnant sa main et le reste — prière de ne pas imprimer : ses restes — à l'éternel confident de toutes les comédies. Ces trois actes, d'ailleurs, ne sont pas ennuyeux du tout, pas plus que *le Bonheur qui passe*, un acte de M. Germain Seul, joué en lever de rideau.

Mme Rose Syma et M. Cueille dans *Monsieur Joujou*, M. Laurel dans *le Bonheur qui passe*, ont obtenu un joli succès.

L'après-midi de la même journée, et sur la scène du même théâtre, M. Dominique Bonnaud avait fait une conférence consacrée au *Chat noir*.

Bien vieux, le *Chat noir*, hélas! La verve de M. Bonnaud a su lui rendre un semblant de jeunesse. Puis Mlle Loyer, Mlle Jeanne Petit, M. Marcel Lefèvre et M. Bonnaud lui-même récitèrent ou chantèrent les productions les plus célèbres de la Butte Sacrée. C'est toujours avec plaisir que l'on évoque d'antiques souvenirs. Aussi les chansonniers et les monologuistes furent-ils fort applaudis.

Et puis, le *Chat noir*, en dépit de son âge vénérable, n'est-il pas devenu immortel, depuis que Maurice Donnay l'a fait miauler sous la Coupole?

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Les artistes ont répondu avec le plus grand empressement à l'invitation que leur a adressée la direction de la *Libre Esthétique*. Le Salon jubilaire réunira donc la plupart des peintres que le cycle d'expositions des *XX* et de la *Libre Esthétique* a mis en lumière, et notamment, pour la Belgique, Mlle A. Boch, MM. G. Buysse, F. Charlet, E. Claus, G. Combaz, W. Degouve de

Nuncques, H. de Groux, A. Delaunois, J. Ensor, A.-W. Finch, L. Frédéric, A.-J. Heymans, M. Huys, F. Khnopff, E. Laermans, G. Lemmen, Ch. Mertens, X. Mellery, G. Morren, A. Oleffe, R. Picard, W. Schlobach, L. Thévenet, J. Van den Eeckhoudt, T. Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, R. Wytsman.

A ce groupe, que compléteront quelques sculpteurs au nombre desquels MM. G. Charlier, P. Du Bois, V. Rousseau, Ch. Van der Stappen, etc., sera adjoint un choix de peintres et de sculpteurs étrangers dont nous ferons connaître incessamment la liste. L'ensemble, qui paraît devoir offrir un exceptionnel intérêt, résumera dans ses expressions caractéristiques l'évolution esthétique accomplie depuis vingt-cinq ans.

On verra à l'Exposition de Bruxelles de 1910 une chose intéressante et originale : des administrations communales ont fait parvenir au Comité exécutif des demandes d'emplacement pour y édifier des pavillons où seront mis en valeur les divers services communaux : hygiène, police, voierie, écoles, etc., etc. Trois demandes de l'espèce ont été faites déjà par les communes d'Ixelles, Schaerbeek et Saint-Gillles; et sans doute cet exemple sera-t-il suivi par d'autres édilités du pays.

Puisque nous parlons de l'Exposition, ajoutons que les timbres réclames seront mis en vente très prochainement — et qu'ils seront fort jolis : ils représentent le carillon de la Maison du Roi dont les cloches sonnent à toute volée. Par une des baies du clocheton on aperçoit l'Hôtel de Ville, la Grand'Place et un panorama de Bruxelles que domine au loin la masse imposante du Palais de Justice.

Ces timbres seront tirés en un grand nombre de teintes différentes.

Mercredi 19 février, à 8 h. 1/2, salle de l'Émulation à Liége, premier Concert Jaspar, *l'Histoire de la Sonate et du Lied*, avec le concours de Mme Fassin-Vercauteren, cantatrice, et MM. Foidart, altiste, et Vranken, violoncelliste.

Au Cercle artistique, des œuvres de MM. A. Jamar et F. Smeers occupent jusqu'au 12 courant la salle d'exposition.

Une Exposition nationale d'art décoratif et d'art appliqué à l'industrie sous le patronage du Gouvernement, de la Province et de la Ville de Liége et organisée par l'Association des anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Liége, sera ouverte, du 9 mai au 21 juin, au Palais des Beaux-Arts du Parc de la Boverie. Elle comprendra des œuvres d'artistes belges comprises dans les classes suivantes : architecture, décoration intérieure et extérieure des édifices publics ou privés, sculpture ou peinture décorative ou ornementale, ameublement, bronze, fer forgé, céramique, vitrail, cristallerie d'art, émaux, broderie, tapisserie, reliure, illustration du livre, ciselure, gravure sur armes, orfèvrerie, bijouterie d'art, etc.

Le jury d'admission sera composé de membres de l'Association, de délégués de la Ville, de la Province et du Gouvernement, et de jurés nommés par les exposants. Les emplacements et le transport des œuvres sont gratuits. Les adhésions sont reçues jusqu'au 1er mars, 226, rue des Vennes, à Liége.

Aujourd'hui, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Gevaert. Au programme, la Symphonie de C. Franck, le prélude des *Maîtres-Chanteurs*, l'ouverture de Mendelssohn *Mer calme et heureuse traversée*, et la suite *Peer Gynt*, de Grieg.

Aujourd'hui, à 2 h. 1/2, quatrième Concert Ysaye sous la direction de M. F. Steinbach, directeur du Conservatoire de Cologne, avec le concours de M. Alfred Cortot, professeur au Conservatoire de Paris. Au progamme : ouverture de *Coriolan*, concerto de Beethoven en *ut mineur*, Variations et fugue, dans le style ancien, sur un thème de Hændel, par L. Delune, Variations symphoniques de Franck, Ouverture académique de Brahms (salle Patria).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, concert Ferencz Hegedus (salle Patria), avec le concours de Mme Lily Henkel.

Mardi, à 8 h. 1/2, concert de Mlle Scholler (salle Patria).

Jeudi, à 8 h. 1/2, récital de violon par M. Jascha Braun (même salle).

Mardi et jeudi, à 8 h. 1/2, audition intégrale de l'œuvre de Beethoven pour piano et violoncelle, par MM. A. Cortot et P. Casals (Cercle artistique).

Le Festival Bach au Cercle artistique est fixé aux vendredi 28 et samedi 29 février.

A l'occasion de son second salon d'œuvres modernes, *l'Art contemporain* réunira dans les nouvelles salles de la place de Meir, en dehors de nombreux ensembles d'œuvres de nos principaux artistes, plusieurs envois importants de l'étranger — entre autres trente des principales œuvres du peintre Sauter; une exposition rétrospective de l'œuvre de Fantin-Latour; des envois importants des peintres Ménard, Raffaelli, Bracht, Bauer; 150 dessins de Rodin et une des plus belles œuvres du peintre Boecklin.

L'exposition s'ouvrira le 21 mars.

Le concert annuel de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode Schaerbeek, sous la direction de M. Huberti, aura lieu vers la mi-mars, avec le concours de l'orchestre Ysaye.

Le programme sera composé d'une des dernières créations de M. Georges Pierné : *les Enfants à Bethléem*, pour soli, chœurs d'enfants et orchestre; du *Walpurgisnacht* (la Nuit de Sabbat), pour soli, chœurs et orchestre, de Mendelssohn, et de *Christine*, le beau poème de Leconte de Lisle, avec adaptation musicale de M. Huberti, une œuvre déjà entendue au concert de l'an dernier et à la *Libre Esthétique*, et qui a été redemandée.

M. Albert Zimmer donnera les 15, 25 mars et 1er avril prochains trois concerts consacrés à l'œuvre de J.-S. Bach. Il s'est assuré la collaboration des artistes dont les noms suivent. Pour la partie instrumentale : MM. Eugène Ysaye, Louis Diémer, Mlle Louise Derscheid, MM Théo Ysaye, J. Minet, F. Rogister et L. Baroen, Demont et Radoux. Pour la partie vocale : Mlle Eléonore Blanc, Mme A. Zimmer, M. Gérard Zalsman.

M. Vincent d'Indy inaugurera ces concert, le 15 mars, par une conférence sur Bach et son œuvre.

M. Louis Paris, conservateur à la Bibliothèque royale, donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence sur *l'Histoire du Livre* (projections lumineuses).

Dans sa dernière séance, le Conseil communal de Bruges a, dit *le Petit-Bleu*, voté à l'unanimité les expropriations nécessaires au dégagement du terrain sur lequel sera construit le nouveau Musée. Celui-ci sera réuni, par des jardins publics et des allées, au merveilleux palais de Gruuthuse, à l'église Notre-Dame et à l'hôpital Saint-Jean.

Mieux vaut tard que jamais...

Les dates des représentations de Bayreuth viennent d'être fixées comme suit :

Première série : *Lohengrin*, 22 juillet; *Parsifal*, 23 juillet; *l'Or du Rhin*, 25 juillet; *la Walkyrie*, 26 juillet; *Siegfried*, 27 juillet; *le Crépuscule des Dieux*, 28 juillet.

Deuxième série : *l'Or du Rhin*, 14 août; *la Walkyrie*, 15 août; *Siegfried*, 16 août; *le Crépuscule des Dieux*, 17 août; *Lohengrin*, 19 août; *Parsifal*, 20 août.

Vient de paraître : *Juvenia*, revue mensuelle littéraire et artistique, sous le haut patronage de M. Maurice Barrès. A Paris, rue Lamartine, 20. Directeurs : Ch.-H. de Guy et P. d'Angelis.

Le violoniste Henri Marteau, du Conservatoire de Genève, vient d'être nommé professeur à l'ancienne classe de Joachim à l'Académie royale de musique de Berlin.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

VINCENT D'INDY. — **Sonate** (en mi) pour piano (op. 63). — *Prix net : 6 fr.*

ID. — **Deuxième Symphonie** (en si bém., op. 57). Transcription pour deux pianos par MARCEL LABEY. — *Prix net* : 15 *fr.*

ROGER-DUCASSE. — **Deux Rondels** (FRANÇOIS VILLON). Chant et piano. — *Prix net* : 1 *fr.* 75 *chacun.*

ID. — **Le Cœur de l'eau** (GEORGES RODENBACH). Chant et piano. — *Prix net* : 2 *fr.*

ID. — **Six préludes** pour piano. — *Prix net* : 3 *fr.* 50.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges comtemporains

QUATRE ARTISTES LIÉGEOIS

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un beau volume, in-8°, consacré aux artistes liégeois, A. Rassenfosse, F. Maréchal, A. Donnay et E. Berchmans et contenant 48 planches hors texte d'après les œuvres de ces artistes. — Prix : 7 fr. 50

EUGÈNE LAERMANS

PAR

GUSTAVE VANZYPE

Un beau volume in-8°, contenant 14 reproductions dans le texte, d'après des dessins et des croquis, et 28 planches hors texte d'après les œuvres les plus remarquables d'Eugène Laermans.

Prix : 7 fr. 50

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 17 février et trois jours suivants

d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. J. DE LE COURT, Premier Président de la Cour d'appel de Bruxelles, Vice-Président du Conseil d'administration de la Bibliothèque Royale, etc.,

et de feu M. CH.-M. MAUS, Conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, Directeur de la *Revue belge de Numismatique*, etc.

(3e partie)

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 14, rue de la Chancellerie, près la Collégiale Sainte-Gudule.

Le catalogue, comprenant 966 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition le vendredi 14 février, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures, et chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 7. 16 FÉVRIER 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Ville des Monuments (L. MAETERLINCK). — Les « Amis de la Littérature » (O. M.). — Un Philosophe français : *M. Jules de Gaultier* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Une Rétrospective des refusés (L. C.). — La Musique à Paris (OCTAVE MAUS). — Notes de musique : *Le Concert Ysaye, l'Œuvre de Beethoven pour piano et violoncelle, la Matinée musicale du théâtre des Galeries* (CH. V.); *Cercle « Piano et Archets »* (J. B.). — Petite Chronique.

LA VILLE DES MONUMENTS

Gand, plus que toute autre ville de la Belgique, est riche en monuments anciens. La vieille capitale de la Flandre a le droit de s'enorgueillir de ses nombreuses églises : Saint-Jacques, aux tours romanes; Saint-Nicolas, aussi ancienne que sa rivale, érigée en forme de donjon féodal que flanquent des tourelles percées de meurtrières. On connait mieux encore la superbe cathédrale de Saint-Bavon, son église basse ou crypte et ses trésors artistiques parmi lesquels brille d'un éclat incomparable un chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre : le retable de l'*Agneau* des frères van Eyck! D'autres églises : Saint-Michel, Saint-Martin et Saint-Sauveur, moins célèbres bien qu'elles datent de la belle période gothique; Saint-Étienne, complètement remaniée au XVIIe siècle; Notre-Dame-de-Saint-Pierre, dont la grandiose coupole reproduit celle de Saint-Pierre à Rome, méritent également de fixer l'attention.

On sait que les monuments civils de Gand sont tout aussi remarquables. Parmi eux on peut citer : son hôtel de ville, mi-partie gothique et renaissance; son vieux beffroi du XIVe siècle, où jadis Roelant sonnait le tocsin sous l'immense et légendaire dragon de cuivre qui lui sert de girouette; ses halles aux draps et aux cuirs; le « torreken », qui date du XVe siècle.

Quant à ses constructions militaires, elles sont absolument hors de pair. Son château-fort des comtes de Flandre, bâti en 1180 par Philippe d'Alsace revenu de la Croisade et dont la masse imposante de granit est flanquée de nombreuses tours crénelées et d'échauguettes, frappe d'étonnement le spectateur; son château de Gérard le Diable, « Geeraerts Divels Steen », offre le spectacle peut-être unique d'une de ces belles demeures seigneuriales fortifiées des premières années du XIIIe s., tandis que la forteresse trapue du « Rabot », formant tête de pont sur la Lieve, constitue un spécimen de choix pour l'étude de notre architecture militaire médiévale au XVe siècle.

Les vieilles maisons de corporation ne sont pas moins justement renommées. On vient de loin pour admirer celles qui se mirent dans les eaux du Quai aux Herbes : l' « Étape », qui date du XIIe siècle, la maison des Bateliers, chef-d'œuvre de l'art gothique

au XVe, la demeure des Mesureurs de grains, au pignon en style Renaissance... Il faut citer encore les maisons anciennes, enrichies d'une profusion de fines sculptures, du Vieux-Bourg et tant d'autres édifices civils depuis le « Spyker », qui date de l'époque romane et fut récemment restauré, jusqu'aux hôtels princiers de style Louis XV dont les plus importants abritent actuellement l'Académie flamande et le Club dit des Nobles, à la place d'Armes, ou qu'un événement historique a consacrés : tel est le cas de l'hôtel de d'Haene de Steenhuyse, qui servit de résidence à Louis XVIII pendant les Cent jours.

N'oublions pas, dans cette très rapide revue, de mentionner notre énorme bombarde du XVe siècle, en fer forgé, blasonnée aux armes de Bourgogne et portant le nom populaire de Margot l'Enragée, « de Dulle Griete », ni surtout ce rêve d'artiste et de poète : les ruines de l'Abbaye de Saint-Bavon, datant du XIIe siècle, converties en musée lapidaire où se trouve notamment conservée la plus belle collection connue de pierres tombales, retirées, par miracle, presque intactes des anciens radiers des écluses supprimées de la Lys et de l'Escaut.

Mais à côté de ces nombreux monuments, pris au hasard parmi cent autres édifices connus, combien n'en existe-t-il pas qui sont complètement ignorés du touriste ou des guides?

Qui a visité l'ancien hôpital de la Bylocque, dont la superficie embrasse plus de cinq hectares et qui comprend plusieurs groupes de vieilles constructions dignes du plus grand intérêt? Ici s'érige le pignon gothique de la grande salle des malades, fondée en 1228, dont le beau plafond lambrissé et cintré, de 18 mètres d'élévation, rappelle celui du célèbre hôpital de Beaune, près de Dijon. A côté se dresse la chapelle, du même style, actuellement convertie en morgue, et qu'éclaire une grande verrière gothique. Là-bas, d'autres dépendances anciennes, notamment la curieuse boulangerie, de style espagnol, dont une aile repose sur des arcades en forme de galerie à colonnes; le vaste couvent des sœurs, qui contient un beau réfectoire, un plafond de chêne lambrissé, une énorme cheminée en marbre à colonnes torses, sans compter quelques peintures et des sculptures non sans mérite.

L'hospice actuel des vieillards, malgré la beauté qu'offrent ses constructions, qui datent du XIVe siècle, n'est pas moins ignoré. On se contente d'entrevoir, de l'extérieur, son grand pignon oriental, le plus parfait échantillon connu des ornementations en briques moulurées qui reproduisent si curieusement celles des délicates maisons en bois sculpté du temps. Sur la paroi intérieure de ce pignon se trouvent de précieuses peintures à la détrempe datant également du XIVe siècle, notamment un *Saint Jean-Baptiste*, un *Saint Christophe* et, au milieu, une grande composition, de 4 m. 50 de largeur, assez bien conservée : le *Christ bénissant la Vierge*, l'une des œuvres les plus remarquables de l'époque, citée comme telle dans tous les manuels de l'histoire de l'art flamand. Les sculptures qui décorent cette construction, une superbe cheminée à colonettes engagées, des culs-de-lampes représentant de ravissantes têtes de femmes à moitié cachées dans des feuillages, peuvent, de même, être classées parmi les meilleurs spécimens de l'art décoratif au XIVe siècle. Des pignons de la même époque, mais moins bien décorés, de grands réfectoires ornés de peintures du XVIIIe siècle, une salle chapitrale des sœurs de Marie et un vaste cloître à voussures agrémentées de sculptures complètent, en accentuant leur intérêt, ces vénérables bâtisses hospitalières.

L'ancien couvent des Dominicains, actuellement converti en cité ouvrière, est encore moins exploré. Il fut construit en 1428, sous les auspices de Ferrand de Portugal et de la comtesse Jeanne-Marguerite d'York, femme de Charles le Téméraire, bienfaitrice des Dominicains, posa la première pierre de la bibliothèque le jour de l'Epiphanie 1474. (La superbe collection de livres qu'elle contenait fut brûlée par les iconoclastes en 1566.) C'est à peine si l'on reconnaît encore dans le couvent dénaturé par des constructions parasites les belles galeries de son cloître gothique. Dans le dédale des corridors, des escaliers et des cours intérieures, on découvre néanmoins ça et là des sculptures et des motifs d'architectures rares, — il y en a notamment que nous n'avons rencontré qu'en Angleterre, — qui montrent tout l'intérêt qu'offrirait la remise en état d'un tel édifice. De l'ancien couvent des Carmes chaussés, l'église seule, — convertie en musée d'antiquités, — et le grand pignon de briques, datant de 1334, sont connus. Tout le reste a été utilisé et transformé en habitations ouvrières. Ici encore, la belle et ancienne résidence monacale, que peuplent actuellement des centaines de ménages pauvres, est complètement défigurée par des constructions sordides. C'est à peine si l'on distingue ses anciens réfectoires, sa bibliothèque et ses deux grands cloîtres intérieurs, l'un de style gothique, l'autre datant du XVIIIe siècle. Les superbes salons d'apparat, de style Louis XV, servent actuellement de remises et d'ateliers à des peintres de voitures! On ignore généralement qu'une des tours de ce couvent contient un escalier en pierre de forme héliçoïdale des plus rares, reproduit dans l'ouvrage sur l'architecture de Violet-Leduc.

Sur le Mont Blandin se dresse, d'autre part, presque intacte, une des plus belles abbayes du Nord. C'est celle, jadis si riche, des abbés de Saint-Pierre. Malheureusement on ne peut la visiter qu'avec l'autorisation du commandant de la place, car elle a été convertie en caserne!

Oh! la tristesse, pour un artiste, d'assister à l'agonie de ce délicat cloître gothique, de contempler les meneaux brisés de ses fines fenêtres ogivales, ses baies aveuglées par des murs en briques... Et de voir transformées en dortoirs et en chambrées les belles salles chapitrales, les réfectoires, les chambres des abbés aux plafonds ornés de peintures allégoriques!...

Le très ancien hospice d'Alyns, au quai de la Grue, la Cour de Saint-Georges, avec sa façade blasonnée, jadis peinte et dorée, que l'on devine encore sous les platras, ses pignons gothiques décorés de belles fenêtres en ogives, aux délicates rosaces, la cour, en partie entourée de colonnades couvertes, où se dressait autrefois la perche du tir à l'arc, sont complètement dénaturés ou tombent en ruines. Les parties encore habitables servent d'hôtellerie et de magasins. Et pourtant cette vieille Cour de Saint-Georges, très sobrement remise en état et débarrassée d'une maison moderne qui en masque partiellement la vue (on pourrait remplacer celle-ci par une grille), suffirait seule à faire la réputation d'une ville moins riche en architectures anciennes.

Espérons qu'à l'occasion de l'Exposition universelle de 1913, la ville de Gand aura achevé non seulement tous ses travaux de restauration en cours, — la mise en état de l'église Saint-Nicolas, celle des belles demeures patriciennes de la *Faucille* et de *l'Arrière-Faucille*, « de Sichele en de Achter Sichele », avec leur pittoresque puits à colonnes surmonté d'un oratoire ogival et leur jardin entouré de galeries couvertes; la restauration de l'ensemble des maisons de la place Sainte-Pharaïlde et des habitations particulières du comte et de la comtesse de Flandre qui datent de 1180, — mais qu'elle s'occupera aussi de ses autres joyaux archéologiques qui, dans l'état où ils se trouvent, sont ignorés de la généralité même des Gantois. Et alors la vieille cité flamande pourra montrer à ses visiteurs, non pas un « Vieux Gand » en staf, mais un vieux Gand absolument authentique et original dont elle aura le droit d'être fière.

L. MAETERLINCK

Les « Amis de la Littérature ».

En vue de contribuer à faire mieux connaître et apprécier davantage les écrivains belges, — romanciers, poètes, dramaturges, — un organisme nouveau vient d'être constitué sous la direction active d'un comité ainsi composé : présidents, MM. Edmond Picard et Henry Carton de Wiart; vice-présidents, MM. Octave Maus et Eugène Gilbert; secrétaires, MM. A.-Th. Rouvez et Edmond de Bruyn; membres, MM. Paul André, l'abbé Moeller, G. Rency, Louis Dumont-Wilden, Iwan Gilkin, A. Giraud, G. Van Zype, H. Davignon, M. Dullaert, Georges Virrès, Thomas Braun, Edm. Glesener, M. des Ombiaux, F. Mahutte, F. Séverin, F. Van den Bosch, Jean De Mot et H. Fierens-Gevaert.

La société des *Amis de la Littérature* se propose d'organiser dans les principaux centres de la Belgique des conférences ayant exclusivement pour objet l'œuvre des hommes de lettres belges dans toutes ses manifestations. Un cycle de cinq conférences, embrassant un programme d'ensemble, sera déterminé chaque année et renouvelé périodiquement dans une quinzaine de communes du pays.

Le programme des conférences de 1908, dont la première aura lieu incessamment à Bruxelles, dans une salle de l'hôtel de ville, a été arrêté comme suit : 1. *La Littérature et la Belgique*, par M. Fierens-Gevaert; 2. *le Théâtre belge*, par M. Albert Giraud; 3. *Les Poètes belges*, par Iwan Gilkin; 4. *Nos romanciers et nos conteurs*, par Mlle Marguerite Van de Wiele; 5. *la Littérature et l'Art*, par M. Emile Verhaeren. Toutes ces conférences seront publiées.

Le prince Albert de Belgique a accepté le haut patronage de la Société, dont M. le baron Descamps, ministre des Sciences et des Arts, MM. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, et Van Overbergh, directeur général de l'Enseignement supérieur, ont été proclamés respectivement président et vice-présidents d'honneur. D'éminentes personnalités parmi lesquelles MM. Lepage, échevin des Beaux-Arts; A. Braun, sénateur; A. Mabille, directeur des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, etc., composeront un Comité d'honneur dont l'influence sera efficace pour aider l'effort individuel des membres de la nouvelle association.

L'initiative est vraiment heureuse et mérite l'unanime approbation des artistes.

O. M.

UN PHILOSOPHE FRANÇAIS

M. Jules de Gaultier.

M. Jules de Gaultier a attaché son nom à un système nouveau de philosophie, ou plutôt, — car il est trop modeste et trop intelligent pour croire aux systèmes et qu'il en ait inventé un, — à une vue nouvelle très féconde et très intéressante dans le domaine philosophique : le Bovarysme.

C'est, à proprement parler, la faculté que les hommes possèdent de se concevoir autres qu'ils ne sont. Ça n'a l'air de rien, ça ressemble à un fragment de l'universelle illusion : mais c'est au contraire quelque chose de très riche et de très substantiel, inépuisable en aperçus nouveaux.

Cette idée n'est pas née tout d'un coup dans le cerveau de M. Jules de Gaultier. Elle s'est créée lentement sous diverses influences, et notamment des méditations sur les questions morales et sur les questions historiques. Les essais qui remplissent son premier livre *De Kant à Nietzsche* déblaient pour ainsi dire le terrain, le préparent, disposent les éléments qu'il présente pour la graine nouvelle. Et il se trouve que cette graine est merveilleusement apte au sol philosophique : elle y croit avec une rapidité inouïe, elle y pénètre de ses complexes racines. Elle est devenue aujourd'hui un arbre immense à l'ombre duquel le sage peut rêver le monde, à l'aise, sans crainte de se sentir contredit par des lois imprévues, des réalités méconnues.

« Après avoir observé, dit-il, le Bovarysme dans la réalité humaine à travers la littérature et la psychologie, après avoir élevé le cas pathologique révélé par la vision d'artiste du grand Flaubert à la généralité d'une loi, après avoir fait tenir dans ce

pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est, le rythme même du mouvement et de la vie sous le jour de la conscience, après l'avoir montré comme le principe de tout progrès aussi bien que de toute déviation, on l'a identifié, sous le jour physique, avec le fait de devenir autre. Or, ce même principe de méconnaissance et de contradiction de soi-même qu'est en son essence le Bovarysme, recherché au cœur de la notion métaphysique de l'existence, y décèle sa présence et l'énergie de son action dans la relation indissoluble qui unit le fait d'existence au fait de connaissance. Il n'est pas d'existence qui n'implique connaissance d'elle-même, c'est là le principe de tout idéalisme, et sur ce point tout au moins, l'idéalisme est inattaquable. Il est superflu d'ajouter que tout état de connaissance suppose, d'autre part, un état d'existence, fût-ce, comme le veut encore l'idéalisme, l'existence seule de la pensée. Mais dès lors l'existence, de ce qu'elle est liée ainsi indissolublement à la connaissance, se manifeste et se déclare dans un état de division essentielle avec elle-même, la connaissance étant un état analytique qui n'existe que dans l'opposition de l'objet au sujet, qui n'est point concevable de l'un pour l'un, qui commande et implique diversité. La notion d'une diversité irréductible à l'unité entre ainsi, à titre essentiel, dans la notion d'existence, l'unité apparaissant comme la frontière logique qui, en tant que concept négatif, limite le fait positif du réel. »

Sur tous les plans donc, sur celui de la morale comme sur celui de la psychologie, la conception bovaryque rend compte de toutes les démarches de la vie et de la pensée, et c'est nécessaire puisque cette théorie est exacte sur le plan métaphysique : je veux dire qu'elle est la formule même des mouvements de l'esprit.

Exister, regarder le monde, voilà le premier, l'essentiel dualisme : tout acte, tout désir, l'accueil de la moindre image ne pourra donc avoir lieu que sous cette forme de la différence et de l'opposition.

Pour bien comprendre le degré de sérénité où en est arrivée la pensée de M. Jules de Gaultier, il faut dépouiller, comme il l'a fait, le mot Bovarysme du caractère de moralisme qu'il présente à l'imagination hantée de souvenirs littéraires. On prononce Bovarysme : on évoque, malgré soi, Mme Bovary, Flaubert, Pécuchet, les avortements du rêve, la faillite des désirs, l'ironie de la douleur et de la vie. Certes, c'est bien sous cette forme que M. Jules de Gaultier a d'abord entrevu sa conception. Le typique chef-d'œuvre désenchanté a frappé son imagination. Des impressions, riches de réalité et d'art, l'ont mis sur la voie de la découverte.

Mais le Bovarysme n'implique pas que la conception que l'on se fais de soi n'aboutisse pas, en effet, à vous rendre différent. Il se limite à affirmer qu'on se conçoit autre. Après tout, on peut devenir n'importe quoi.

Dans *la Fiction universelle* précisément, M. Jules de Gaultier a puissamment et minutieusement développé ce point de vue : l'illusion, ferment d'activité et de progrès, l'illusion, créatrice, on peut dire, de notre univers. Et ces explications sont extrêmement intéressantes.

Quoi qu'il en soit, après avoir écrit *le Bovarysme, la Fiction universelle, Nietzsche et la réforme philosophique* et *les Raisons de l'idéalisme*, M. Jules de Gaultier en est arrivé à considérer le Bovarysme, dégagé des influences et des souvenirs d'art qui présidèrent à sa genèse, comme une méthode d'investigation.

De cette méthode il est pleinement maître, il l'emploie comme il veut. Il lui est loisible d'aborder avec elle les domaines les plus divers, et même ceux qui semblaient les mieux à l'abri de telles recherches. Dans son nouvel ouvrage *la Dépendance de la morale et l'Indépendance des mœurs* (1), il traite avec une égale sûreté d'analyse des problèmes de morale, d'histoire et de science.

Sa dialectique est impeccable : elle a une lenteur spéciale, on sent qu'elle ne veut rien laisser dans le vague, mais justement la force des conclusions n'en est que plus puissante.

Je recommande à ceux qui aiment surtout l'exactitude et la sobriété de la pensée, les magnifiques analyses de l'esprit de la Révolution française dans l'étude appelée *Henri Heine et le romantisme de la raison*, et surtout le lucide, le complet, le définitif commentaire des théories de M. Quinton : *Une signification nouvelle de l'idée d'évolution*. Le morceau est de tout premier ordre, d'une haute portée philosophique.

Il ne faut pas chercher dans les ouvrages de M. Jules de Gaultier de ces paradoxes plus ou moins amusants avec lesquels certains vulgarisateurs de philosophie distraient le public auquel ils font des concessions. La pensée de M. Jules de Gaultier est, à un point que je n'ai jamais rencontré, digne et sévère. Elle s'exprime, simplement. On peut la discuter, ou la rejeter, on ne peut pas la prendre en délit de contradiction ni d'atténuation. Elle procède d'une marche lente, sûre d'elle-même, envisageant sans hâte les buts de plus en plus nombreux qu'elle sait bien atteindre un jour ainsi et ne s'est jamais, jamais permis la moindre faiblesse vis-à-vis ni des grâces faciles de l'écriture, ni des tentations subtiles du spiritualisme, ni de rien qui pût diminuer sa portée, sa dignité, sa conscience et sa liberté.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Une Rétrospective des refusés.

Sur l'initiative de MM. Paul Gallimard et Camille Sainte-Croix, un Salon particulièrement intéressant sera inauguré à Paris au printemps prochain : celui des plus célèbres tableaux refusés aux Salons depuis l'origine de ceux-ci, c'est-à-dire depuis 1789. N'est-ce pas faire l'histoire complète de l'art indépendant au XIXe siècle?

Tous les maîtres, *tous* ont été refusés au Salon : Corot, Millet, Rousseau, Delacroix, Diaz, Decamps, Barye, Marilhat, Puvis de Chavannes...

« *Hamlet et Horatio* de Delacroix, dit le *Gil Blas*, fut refusé en 1836 ! L'*Avenue des châtaigniers*, chef-d'œuvre de Théodore Rousseau (qui passa de chez la marquise de Carcano à la galerie Durand-Ruel et atteignit un prix formidable), fut refusée au Salon de 1837 ! Le *Baptême du Christ* de Corot, qui décore aujourd'hui l'église Saint-Nicolas du Chardonnet, fut refusé au Salon de 1842 ! *Sarah la baigneuse*, signée Chintreuil, refusée en 1844 ! La *Madeleine* de Delacroix, la *Cléopâtre* de Chassériau, refusées en 1845 ! La *Tentation de saint Jérôme* de Millet, refusée en 1847 !

En 1859 (l'année de l'*Angelus*), le jury renvoie au même Millet son admirable groupe : *la Mort et le Bûcheron*. Le jury de 1872, présidé par Meissonier, élimine la *Femme couchée* de Courbet !

Et *tout* Manet ! Et les impressionnistes : Monet, Sisley, Degas, Renoir, Pissarro, Cézanne, Guillaumin, Lebourg, etc., subirent,

(1) JULES DE GAULTIER. *La Dépendance de la morale et l'Indépendance des mœurs*. Paris. *Mercure de France*.

l'un après l'autre, les rigueurs des jurys. La postérité, par bonheur, remet les choses au point. »

La Rétrospective des refusés sera un substantiel résumé de l'histoire de l'art libre en France et en Angleterre, — depuis Chardin et Hogarth jusqu'à nos jours. Elle aura lieu au Petit-Palais des Champs-Élysées et constituera pour le public et pour les artistes un précieux enseignement.

L. C.

LA MUSIQUE A PARIS

Pour n'offrir point l'intérêt capital que conféra au deuxième concert de la *Société Nationale* la première audition de la Sonate pour piano de M. Vincent d'Indy, le programme de la troisième séance n'en groupa pas moins quelques numéros attrayants, au nombre desquels le charmant Trio d'Albert Roussel (remplaçant la Sonate pour piano et violon de M. Witkowski dont la première exécution dut être ajournée) qui reçut de Mlle Blanche Selva, de MM. Baillon et Fournier une interprétation irréprochable; deux mélodies d'une forme et d'un sentiment musical également remarquables qu'écrivit dernièrement M. René de Castéra sur des poèmes de Verlaine et de Rivoire, et que fit valoir avec talent M. Monys, l'un des meilleurs barytons de concert qui se soient récemment révélés; une Suite pour piano, *En Forêt*, qui trahit l'esprit narquois et la verve humoristique, mêlés à une sensibilité délicate, de son auteur M. Pierre Coindreau : jolies pages pittoresques où le paysage évoqué s'anime de l'humanité d'un passant museur, de la joie des villageois s'ébattant sous les arbres.

La *Chanson du Bois* de M. Pierre Kunc (ce programme fut sylvestre avec excès) offre moins d'originalité et de nouveauté. Ce sont d'aimables mélodies construites sur les modèles connus. Elles n'ont laissé dans ma mémoire que le charme exquis avec lequel les chanta Mme Jane Bathori, particulièrement bien en voix.

Le premier recueil d'*Ibéria* d'Albeniz, prestigieusement interprété par Mlle Selva, clôtura le concert par une lumineuse et chaude évocation de l'Andalousie, et l'on s'en alla content.

***

L'affluence des auditeurs au premier concert consacré par M. Engel et Mme Bathori aux œuvres de Claude Debussy fut si grande que les contrôleurs refusèrent du monde. C'est pour ceux qui n'avaient pu trouver place que fut organisée, jeudi dernier, une seconde audition du même programme. Mais comme les auditeurs du premier soir revinrent en foule, la salle se trouva, de nouveau, trop exiguë. Situation inextricable! Il fallut installer des chaises sur l'estrade, offrir aux derniers arrivés l'hospitalité d'un salon contigu à la salle des concerts... M. Engel et Mme Bathori donneront-ils un troisième « festival » Debussy? On leur en saura gré, certes, mais qui finira par l'emporter dans ce duel entre le « contenu » et le « contenant »?

Par une coquetterie d'artistes, les deux parfaits interprètes avaient, d'ailleurs, apporté quelques modifications au programme primitif et chantèrent tous deux, — avec quelle ferveur, quel respect du style, quelle finesse de diction et de nuances! — plusieurs œuvres nouvelles. On eût voulu les bisser toutes!...

De son côté, M. Ricardo Vinès fit dans le répertoire de M. Debussy un choix nouveau, — et ce choix fut plus heureux encore que le premier. Il comprenait, cette fois, la *Sarabande* des *Pièces pour le piano*, *le Jardin sous la pluie*, *la Soirée dans Grenade*, *l'Isle joyeuse*, et, en *bis*, *les Reflets dans l'eau* : le tout exécuté de mémoire, avec une verve, une souplesse, une agilité, une délicatesse de toucher inégalées.

Le prochain concert, fixé à jeudi prochain, sera consacré à Ernest Chausson et à Henri Duparc.

***

Au troisième concert de la *Schola Cantorum*, donné mercredi dernier à la Salle Gaveau (où auront lieu dorénavant les concerts mensuels de la *Schola*), M. Vincent d'Indy a dirigé avec son autorité et sa sûreté habituelles une importe sélection d'*Euryanthe*. Je reviendrai dans une prochaine correspondance sur cette intéressante résurrection d'une œuvre complètement ignorée de notre génération, et dont seule l'ouverture est restée au répertoire des concerts.

Octave Maus

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Concert entièrement beau; grand succès; joie d'entendre, d'un bout à l'autre, de vraies « œuvres » dirigées par un vrai chef d'orchestre! Et je n'excepte pas de ces « œuvres » les *Variations et fugue, dans le style ancien, sur un thème de Händel* (1) de M. Delune. C'était une première audition et l'auteur a eu la chance rare d'être interprété par M. Steinbach... On peut trouver qu'il est oiseux, à notre époque, de faire du pastiche, mais on ne peut pas ne pas s'avouer vaincu par le charme et la maîtrise avec lesquels sont écrites les variations de M. Delune. Peut-être sa fugue manque-t-elle de vraie grandeur, d'inspiration, de gradation .. Mais plusieurs, parmi ses variations ont beaucoup d'allure et de souffle : la sixième et la septième, notamment, — je crois bien ne pas me tromper dans la numérotation, — ont d'admirables sonorités d'orgue et décèlent une connaissance et une compréhension profondes de ce qu'il y a de plus grand dans l'œuvre d'orgue de Bach. A mon sens, ces *Variations* sont bien supérieures aux pastiches de M. Max Reger.

Le bâton autoritaire et nerveux de M. Steinbach a rallié avec une belle énergie les éléments de l'orchestre Ysaye, plus ou moins épars, disait-on, à cause de la coïncidence malheureuse du concert avec celui du Conservatoire. Le capellmeister de Cologne a donné, de l'Ouverture de *Coriolan*, de la Cinquième Symphonie de Beethoven, et de la superbe *Ouverture académique* (2) de Brahms, des interprétations personnelles extrêmement attachantes : pour ne citer qu'un exemple, le mouvement relativement lent dans lequel il prend l'ouverture de *Coriolan*, en accentue singulièrement le caractère d'angoisse tragique, mais en diminue peut-être l'effet dramatique.

Le soliste du concert était M. Cortot. Et quand je dis « soliste », j'ai peut-être tort. M. Cortot est si peu le soliste professionnel, le soliste classique, qu'on applaudit pour la seule raison qu'il est soliste! Il est, avant tout, le serviteur de l'œuvre, l'officiant du culte voué aux grands maîtres, et sa seule préoccupation est de mettre toute sa ferveur dans l'exercice de ce culte. D'aucuns lui reprochent la « sécheresse » avec laquelle il jouerait le Concerto en *ut* mineur de Beethoven. Je ne crois pas à cette sécheresse. C'est bien plutôt la crainte de paraître trop extérieur, qui fait que, dans le *Rondo* final, il semble ne pas mettre toute la fougue à la-

(1) *L'Allegro moderato*, du Premier Concerto pour orchestre à cordes, en *ré* mineur. L'œuvre de M. Delune comporte aussi uniquement un orchestre à cordes.

(2) Elle se termine, après une série de superbes gradations, par le thème du *Gaudeamus igitur* des étudiants allemands.

quelle on s'attend. Mais peut-on imaginer interprétation plus pieuse que celle qu'il donne aux deux premiers mouvements ? On ne se rend peut-être pas suffisamment compte de toute la chaleur intérieure qu'il y met, et son nuancé subtil ne donne sans doute pas l'impression d'une grande spontanéité... Mais qu'importe, si l'on sent, avant tout, l'effort d'un profond artiste qui ne cherche pas à émouvoir, mais qui émeut, simplement parce qu'il est sincère et vrai.

Dans les *Variations symphoniques* de Franck, M. Cortot a été absolument parfait.

L'Œuvre de Beethoven pour piano et violoncelle, au Cercle artistique.

MM. Cortot et Casals

En deux séances, d'un intérêt capital, MM. Cortot et Casals ont passé en revue l'œuvre entier de Beethoven pour piano et violoncelle, depuis les deux jolies sonates de 1796 — encore très influencées par Mozart et par Haydn — jusqu'aux deux dernières sonates qui datent de 1815, et dans lesquelles le maître fait preuve d'une libération complète.

Les deux exécutants se sont montrés, en tous points, dignes de leur mission. Le Concert Ysaye m'a donné l'occasion de dire le bien que je pensais de M. Cortot. Au Cercle, mon impression favorable s'est encore accentuée : la manière vivante, — d'ailleurs raisonnée, — dont cet artiste comprend le style beethovenien a été poussée ici jusqu'au suprême degré. Quant à M. Casals, aucune expression ne peut dire quels sommets il atteint : son jeu est d'une spontanéité telle, qu'à l'entendre, on croirait qu'il est en communication directe avec l'âme de Beethoven... et certes, les anges ne jouent pas mieux que lui...

Mais parlons des œuvres. Passons rapidement sur les Variations (de 1796, 1798 et 1802). Elles sont charmantes — c'est entendu —, mais elles sont, comme la plupart des variations de cette époque, trop à la limite de la variation absolument rigoureuse de la période antérieure, et de la « grande variation » que Beethoven pratiquera plus tard... Cela leur donne un air hybride et plus ou moins disparate, que, seule, une exécution idéale parvient à masquer et.... à excuser.

La Sonate en *la* majeur (1808) passe généralement pour être la plus belle. Certes, c'est une admirable construction, d'une inspiration aussi profonde que celle de *l'Appassionnata*, et d'une valeur relative aussi grande que les deux sonates de 1815. Mais celles-ci, qui sont conçues dans une forme plus libre(1), sont plus intéressantes en ce qu'elles font déjà penser aux dernières sonates de piano et surtout aux derniers quatuors. La fantaisie du maître y règne seule, et s'y exprime sous la forme de profondes rêveries mystiques, comme dans l'*adagio* de la Sonate en *ré* (la deuxième), ou d'improvisations fantasques et humoristiques, en forme fuguée, comme dans les finales des deux sonates... C'est là un art dont nous ne saisirons peut-être jamais à fond la signification précise, mais dont le mystère répond certainement, — cela, nous le sentons, mais nous savons à peine l'expliquer, — aux sentiments et aux aspirations les plus pures que nous avons en nous.

La Matinée musicale du théâtre des Galeries.

Aidés de divers collaborateurs, le Dr Dwelshauwers et le pianiste Van Dooren ont organisé, au théâtre des Galeries, des séances comportant une vue à vol d'oiseau sur l'histoire de la musique de clavier.

M. Dwelshauwers, en des causeries courtes et substantielles, dites simplement, clairement, élégamment, et documentées avec le plus grand soin et avec une intelligence esthétique remarquable, prépare les auditeurs, à chaque séance, — il y en a eu deux jusqu'à présent, — à écouter, d'une oreille avertie, les œuvres qui vont être exécutées.

(1) Beethoven a même intitulé la première : *Freye Sonate* (Sonate libre)

A la seconde matinée, — nous n'avons pu, malheureusement assister à la première, — M. et Mlle Van Dooren ont débuté par la splendide sonate de Mozart pour deux pianos. Ces deux artistes ont des qualités de goût, de distinction et de style, qui conviennent tout particulièrement à la musique de Mozart. Peut-être pourrait-on leur reprocher, — et ce reproche s'adresserait surtout à Mlle Van Dooren, — de manquer de vigueur et de verve dans certains passages en *forte* et en *fortissimo*, des mouvements rapides : certes, Mozart demande de la discrétion, beaucoup de discrétion, mais il ne faut pas pousser cela trop loin, car l'on risque ainsi de faire pâlir sa riche lumière, et d'attiédir la chaleur de son inspiration.

M. Van Dooren et M. Lambert ont ensuite joué une idyllique et rêveuse sonate pour piano et violon, de Haydn : bien, très bien, avec toute la tendresse et tout l'esprit voulus.

Enfin, dans deux œuvres de Beethoven, un *Rondo* en *sol* (1802), gracieux, mais dont les thèmes sont pourvus d'une ornementation parfois trop formelle, et dans la sonate, op. 53 (la fausse *Aurore*), M. Van Dooren a fait preuve d'une compréhension sérieuse et vivante du maître. Nous eussions cependant préféré un peu moins de calme dans certaines parties de l'op. 53.

Ch. V.

Cercle « Piano et Archets ».

Tel est le nouveau groupe qui vient de se former à Bruxelles dans le but de nous faire connaître les œuvres de musique de chambre pour piano et instruments à cordes que l'on entend si rarement.

On sait déjà que MM. Emile Chaumont, violoniste, et Emile Bosquet, pianiste, les deux éminents artistes connus, nous ont fait entendre depuis quatre ans tout ce que la sonate pouvait compter de chefs-d'œuvre depuis les classiques jusqu'aux modernes. Ces prestigieuses exécutions sont dans la mémoire de tous. Or, nos deux sympathiques artistes ont voulu, cette année, étendre considérablement leur institution. Ils se sont adjoint MM. Van Hout, altiste, et Joseph Jacob, violoncelliste.

Il faut bien l'avouer, l'exécution d'un quatuor ou d'un quintette pour piano et cordes nous est presque toujours présentée d'une façon hâtive. Ce sont des artistes — excellents parfois sans doute — qui se sont réunis pour une *occasion* quelconque et en deux ou trois répétitions (trois, c'est beaucoup déjà) mettent sur pied des œuvres qu'ils ne connaissaient pas auparavant. La technique qu'ils ont de leur instrument et surtout une bonne dose de *toupet* suffisent pour assurer à l'auditeur une exécution sans déraillement sérieux.

On ne saurait dès lors trop insister sur l'importance du nouveau Cercle. Ce n'est certes pas là un groupe formé pour *l'occasion*, puisque depuis de longs mois les artistes qui le composent travaillent d'arrache-pied à la mise au point de leur programme. Jusqu'à présent deux séances ont eu lieu. La première avec le beau Quatuor en *ut* mineur de Brahms, un délicieux Trio pour cordes seules de Beethoven, le n° 3, puis le Quatuor de Schumann ; la seconde séance, séance française moderne avec le Quatuor de V. d'Indy (op. 7), celui de Chausson en *la*, d'un lyrisme et d'une exubérance intenses, puis le merveilleux Fauré en *ut* mineur, un chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre du genre.

MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de parler ici de leurs qualités respectives. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il serait impossible de trouver homogénéité plus parfaite, tempéraments plus adéquats et plus ardents, musicalité plus intense, connaissance des œuvres plus profonde. Quant aux qualités techniques je n'en parle pas, elles ne sont pour les superbes artistes qu'un prestigieux moyen de vous entraîner vers les plus hautes sphères de la jouissance artistique. On nous annonce encore deux séances très prochaines. Une classique-romantique et une moderne. Nous irons et en parlerons.

J. B.

PETITE CHRONIQUE

La participation étrangère au Salon jubilaire de la *Libre Esthétique* ne sera pas moins importante que celle des artistes belges. Sur la liste des peintres invités figurent, en effet, les noms les plus en vue de l'art d'aujourd'hui, et notamment ceux de Mmes Mary Cassatt et L. Cousturier, de MM. Renoir, Claude Monet, Degas, A. Guillaumin, A. Besnard, Ch. Cottet, Maurice Denis, J.-M. Morrice, Jan Toorop, H. Lerolle, H.-E. Cross, M. Luce, P. Signac, E. Vuillard, P. Bonnard, K.-X. Roussel, J. Pezké, A. Hazledine, A. André, G. d'Espagnat, D. de Regoyos, P. Sérusier, E. Moreau-Nélaton, Fornerod, Hart-Nibbrig, Dreydorff, A. Robinson, F. Jourdain, Ch. Guérin, M. Dethomas, L. Valtat, F. Vallotton; parmi les sculpteurs, MM. Rodin, Bourdelle, A. Charpentier, C. Lefèvre, A. Bartholomé et A. Marque.

Une heureuse innovation à signaler : pour contribuer à développer le sentiment de la forme, la direction réunira dans une salle un choix de cartons et dessins documentaires de quelques-uns des exposants, MM. Renoir, Claude Monet, Rodin, Besnard, Cottet, Van Rysselberghe, Maurice Denis, Pezké, Mme L. Cousturier, etc.

Le Gouvernement français vient d'acquérir pour le Musée du Luxembourg, à l'Exposition de la *Société internationale de la Peinture à l'eau* qui vient de s'ouvrir à Paris, une œuvre de M. Alfred Delaunois : *Un rayon de soleil (église Saint-Pierre, à Louvain)*.

Les travaux de terrassement de l'Exposition de Bruxelles font de grands progrès; on y emploie trois cents ouvriers.

Dans les bureaux de l'Exposition, on prépare l'adjudication d'une partie importante des halls, et l'on travaille aux dessins d'exécution de la façade principale sur Ixelles. Cette façade aura un développement total d'environ 350 mètres; elle sera, comme la façade vers le Bois, exécutée en staff.

Les dispositions sont prises pour que les façades soient toutes terminées, en ce qui concerne le staff, avant l'hiver de 1909.

On compte aussi entamer sous peu l'arrangement des jardins entre le chemin des cottages et le Dieweg. Ces jardins promettent de devenir une chose très riante et très pittoresque.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours du célèbre violoniste M. Elman.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, cinquième concert de la *Scola Musicæ*, avec le concours de M. et Mme Davidovski-Kersten, MM. Chaumont, Th. Ysaye, L. Baroen, E. Doehaerd, M. Jorez, M. Dubois et A. Douhard.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, salle Ravenstein, première séance de MM. Deru et Lauweryns : *L'Histoire de la Sonate*.

Miss Kathleen Parlow, violoniste, annonce un récital à la salle Patria pour jeudi prochain, à 8 h. 1/2.

Le cinquième concert historique Durant, consacré à Schubert et à Schumann, aura lieu au Musée communal d'Ixelles, avec le concours de Mlle Gabrielle Wybauw, cantatrice, dimanche prochain, à 2 h. 1/2, Répétition générale la veille, à 8 h. 1/2 du soir.

Au programme : La Symphonie n° 7 (en *ut* majeur) et des lieder de Schubert; la Première Symphonie (en *si* bémol majeur), l'Ouverture de *Genoveva* et des lieder de Schumann.

Lundi, 24 février, à 8 h. 1/2, salle Desmedt, troisième séance du Quatuor « piano et archets » (MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob).

Vendredi, 26 février, salle Patria, récital de piano de M. Charles Delgouffre.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle Blanche de la Maison du Peuple, M. Louis Piérard fera, avec le concours de J. Mousseron, ouvrier mineur et poète à Denain (Pas de-Calais), et de G. Castiau, chanteur borain, une conférence ayant pour titre : *Au Pays du Charbon*.

Notre collaborateur M. Georges Rency fera, jeudi prochain, à la Maison du Livre, une conférence sur : *Les livres qui marqueront de l'année 1907*.

L'*Œuvre des artistes*, fondée à Liége, consacrera le jeudi 27 février, à 5 heures, sa troisième audition aux compositions instrumentales et vocales de M. Maurice Jaspar, qui auront pour interprètes Mme Fassin-Vercauteren, MM. E. Fassin, N. Radoux, L. Dautzenberg et l'auteur.

Le théâtre du Parc annonce pour ses prochaines matinées littéraires (les 20 et 27 février, 5 et 18 mars), une œuvre des plus intéressantes de Mme Rachilde, *le Vendeur de soleil*, précédée d'une conférence de Mme Catulle Mendès.

Après la clôture annuelle, en mai, Mme Isadora Duncan donnera à la Monnaie, avec les élèves de son École de danse, deux représentations. La troupe de la Porte-Saint-Martin viendra ensuite jouer, avec M. Coquelin aîné dans le rôle qu'il a créé, *l'Affaire des poisons* de M. Victorien Sardou.

Du 20 mai au 20 juin, le théâtre sera occupé par Mme Sarah Bernhardt, qui y jouera ses dernières créations. Enfin M. Émile Mathieu organise au même théâtre, pour la seconde quinzaine de juin, une série de représentations de sa nouvelle œuvre *la Reine Vasthi*.

Ajoutons à ces informations ces renseignements inédits : la direction reprendra en avril, avec Mlle Mary Carden, *Pelléas et Mélisande*, qui ne pourra malheureusement avoir qu'un nombre restreint de représentations.

Elle compte reprendre aussi, au cours de la saison prochaine, *Fervaal*, l'émouvant drame lyrique de M. Vincent d'Indy qui sera également monté à l'Opéra l'hiver prochain.

Ne pourrait-elle songer aussi à *Castor et Pollux* de Rameau, dont la reconstitution par M. Charles Bordes vient d'obtenir à Montpellier un éclatant succès?

Le 10 mars prochain aura lieu à Anvers une vente de la collection de tableaux, dessins et eaux-fortes délaissée par feu Théodore Verstraete.

La Commission d'inspection de l'École de musique d'Ixelles vient d'être renouvelée. Elle est composée comme suit : Président, M. F. Cocq, échevin de l'Instruction publique; rapporteur, M. Émile Wauthier, conseiller communal; membres, MM. Becquet, Brifaut et Vinck, conseillers communaux.

Sottisier. « Le Coup de Grisou a Charleroi. Le nombre des morts dans la catastrophe du Couchant du Flénu, etc. »

La Matin, 21 janvier 1908.

A propos de la séance consacrée par l'Odéon à Verlaine :

« Mlle Ventura eut le visage, le timbre, les attitudes nécessaires pour exprimer la grâce, l'inquiétude, la tristesse des *Filles galantes*. » *Gil Blas*, 22 janvier 1908.

Suzanne Desprès a quitté Paris hier matin pour faire une grande tournée européenne... La tournée prendra fin le 31 mars au Caire. *Comœdia*, 3 février 1908.

« On y jouera des mélodies symphoniques et chantées d'auteurs comme Beethoven, Mozart, César Franck, Schumann...

Les jeunes auront également leur place; c'est ainsi que l'on entendra les œuvres de Chabrier...

Gil Blas, 25 janvier 1908.

« Le premier acte n'est pas très fortement lié aux deux premiers; mais l'unité de la pièce, c'est la détresse de la femme en état de divorce... » *Le Matin*, 28 janvier 1908.

Lu dernièrement dans un journal bruxellois : « L'idée d'employer des « crieurs publics » dans le but de prévenir les crimes de se commettre, après un rapt, fait son petit bonhomme de chemin. »

Qu'est-ce que cela pourrait bien vouloir dire?

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges comtemporains

QUATRE ARTISTES LIÉGEOIS

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un beau volume, in-8°, consacré aux artistes liégeois, **A. Rassenfosse, F. Maréchal, A. Donnay et E. Berchmans** et contenant 48 planches hors texte d'après les œuvres de ces artistes. — **Prix : 7 fr. 50**

EUGÈNE LAERMANS

PAR

GUSTAVE VANZYPE

Un beau volume in-8°, contenant 14 reproductions dans le texte, d'après des dessins et des croquis, et 28 planches hors texte d'après les œuvres les plus remarquables d'Eugène Laermans.

Prix : 7 fr. 50

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 17 février et trois jours suivants

d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de MM.

feu M. J. DE LE COURT, Premier Président de la Cour d'appel de Bruxelles, Vice-Président du Conseil d'administration de la Bibliothèque Royale, etc.,

et de feu M. CH.-M. MAUS, Conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, Directeur de la *Revue belge de Numismatique*, etc.

(3e partie)

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 14, rue de la Chancellerie, près la Collégiale Sainte-Gudule.

Le catalogue, comprenant 966 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition le vendredi 14 février, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures, et chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles – Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 8. 23 FÉVRIER 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Jubilé (OCTAVE MAUS). — Lucie Delarue-Mardrus (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Un Musée modèle (L. MAETERLINCK) — Mise en scène (O. M.). — Notes de musique : *L'Histoire de la Sonate* (CH. V.), *A l'École de musique de Saint-Josse-Schaerbeek* — Bibliographie musicale. — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Décentralisation. — Chronique judiciaire des Arts : *Auteurs et Critiques*. — Nécrologie : *Georges Pfeiffer*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

UN JUBILÉ

Dans la fuite des années, les anniversaires précisent (un peu arbitrairement peut-être, mais avec une clarté qui satisfait notre instinct de classement méthodique) les phases successives de l'évolution accomplie. Ils divisent en chapitres distincts la chronique ininterrompue de la vie esthétique. Ils sont le court instant de repos qui permet d'embrasser du regard, comme d'un observatoire en montagne, la route parcourue. S'ils ont pour les hommes auxquels ils se réfèrent une signification sentimentale, leur rôle grandit et s'universalise lorsqu'il s'agit de l'existence sociale, de la marche des idées, du développement intellectuel des nations. Leur célébration est fertile en leçons, en conseils, en espoirs. Et l'enseignement d'un relatif passé, brusquement clos devant l'avenir incertain, peut, en stimulant des énergies nouvelles, déterminer dans l'orientation à suivre la plus salutaire impulsion.

Le Salon jubilaire de la *Libre Esthétique* n'offrira point l'image rétrospective des expositions qui, au retour de mars, résumèrent chaque année l'effort libérateur des artistes insurgés contre la doctrine. A ce plan, qui n'eût présenté qu'un intérêt historique, on a préféré l'idée de grouper, par un choix de leurs œuvres d'aujourd'hui — à quelques exceptions près — la plupart des peintres et des sculpteurs qui donnèrent au mouvement d'émancipation extériorisé par la *Libre Esthétique* sa signification et sa portée. Le Salon marquera l'heure présente de l'art indépendant. Et l'on y pourra étudier dans leur application actuelle les principes esthétiques qui heurtèrent naguère si rudement les conventions admises et dont l'amélioration du goût public a peu à peu fait proclamer la vérité et la beauté.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis le jour où, lassée de l'hostilité, de l'incompétence, de l'esprit tendancieux des jurys officiels, une poignée d'artistes indisciplinés fonda l'association des *XX*, qui donna naissance, dix ans plus tard, à la *Libre Esthétique* (1). Ces

(1) Le premier Salon des *XX* fut inauguré le 2 février 1884; le premier Salon de la *Libre Esthétique*, le 17 février 1894.

cinq lustres d'ardentes batailles ont certes modifié l'état des choses. Les artistes qui, en cette brumeuse aurore, étaient le plus âprement discutés sont désormais classés parmi les maîtres. Et ceux-là mêmes qui rencontrèrent les résistances les plus irréductibles sont aujourd'hui les plus vénérés.

Presque infailliblement, l'artiste qui recueille d'emblée l'approbation de la foule est marqué pour une déchéance prochaine. Ceux-là seuls entrent dans la gloire qui ont violenté l'opinion publique et méprisé ses goûts. Songez à Whistler, à Meunier, à Gauguin, à Cézanne. Et puisque les morts, ici, parmi ceux qui combattirent à nos côtés, s'évoquent en lumineux cortège, qu'il me soit permis, au seuil de ce Salon d'artistes vivants, de consacrer un affectueux souvenir à Félicien Rops, Périclès Pantazis, Guillaume Vogels, Charles Goethals, Henri Evenepoel, Albéric Coppieters, Isidore Verheyden, Théodore Verstraete, qui furent des nôtres, ainsi qu'à Berthe Morisot, Pissarro, Sisley, Seurat, Dubois-Pillet, Lautrec, Van Gogh, qu'une même soif de liberté unit fraternellement à nous.

Qu'on ne s'y trompe point, d'ailleurs : ces souvenirs, cette exposition récapitulative, cette confession, si l'on veut, de l'esthétisme moderne n'impliquent pas la réalisation d'un idéal dogmatique. Le palpitant intérêt de l'art est qu'il se modifie perpétuellement. Si la fonction crée l'organe, selon la théorie darwinienne, l'instinct producteur de l'artiste crée les modes d'expression. Ceux-ci déconcertent à première vue le spectateur — ou l'auditeur — l'irritent, l'exaspèrent. Mais lorsque ses yeux — ou ses oreilles — se sont familiarisés avec eux, qu'ils ont discerné sous la forme inusitée la pensée éternelle, d'autres modes sont nés, qui font paraître classiques ceux qui les ont précédés. La génération qui saisit le flambeau dissipe dans sa course de nouvelles ténèbres, et ainsi de suite, à travers les siècles.

Accoutumer le public à cette idée, lui apprendre à baser ses appréciations sur sa sensation et non sur des préceptes d'école, le convaincre, en multipliant les exemples décisifs, de la fragilité des jugements contemporains et de leur infirmation certaine par la postérité mieux avertie, n'est-ce pas là un programme d'une incontestable utilité morale?

C'est celui que s'est proposé, dès l'origine, la *Libre Esthétique,* celui qu'elle s'est efforcée de remplir avec une fervente persévérance. Les idées qu'elle a agitées, les initiatives qu'elle a prises, les polémiques que ses manifestations multiples — graphiques, musicales et littéraires — ont suscitées, tout le mouvement, toute l'effervescence dont elle fut le centre ne sont pas demeurés stériles. Si elle fournit à des peintres, à des musiciens, à des conférenciers l'occasion de s'y révéler, elle s'honore, d'autre part, de l'active sympathie des maitres de la pensée contemporaine. La présence, par exemple, à une audition de ses œuvres, de César Franck, l'occupation par Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam (pour ne citer ici que les morts) de la tribune des conférences, précisent la qualité exceptionnelle des amitiés qu'elle sut mériter. Avec de tels parrains, l'œuvre devait croître. Et le jubilé qu'elle va fêter la surprend avant que tout signe de vieillesse ait altéré sa verdeur.

OCTAVE MAUS

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Les poètes, et généralement les poètes-femmes, sont des êtres versatiles et divers, dont la sensibilité peut être charmante, mais n'a point de cohésion. Ils célèbrent au hasard n'importe quoi. Ils n'ont d'unité que dans l'accent. Je sais bien que cela leur suffit, et doit nous suffire, mais il n'est point déplaisant de rencontrer, par fortune, un poète différent des autres et dont la personnalité soit si fortement accusée qu'on n'en puisse dorénavant plus confondre les œuvres avec celles d'aucun.

Mme Delarue-Mardrus est un de ces poètes. Ce n'est pas un des plus parfaits d'aujourd'hui. Non, la perfection ne va pas très bien avec l'originalité et elle est absolument originale. Ils ne sont peut-être pas cinq d'aussi savoureux, d'aussi âpres, d'aussi intenses. Pour moi, partial ici sans doute, et je ne m'en cache pas, j'ai pour elle la ferveur dont elle brûle envers les objets et les spectacles qu'elle aime. Son enthousiasme excite le mien. Je ne puis garder mon sang-froid lorsqu'elle me parle. Ses défauts d'écrivain (remarquez qu'elle n'en a point lorsqu'elle écrit en prose, ce qui prouve bien des choses) disparaissent à mes yeux dans le tourbillon où elle m'entraîne. Je n'apprécie, ne goûte et ne comprend que sa ferveur et j'admire que cette ferveur s'applique à animer un aussi noble et fier esprit.

Mme Lucie Delarue-Mardrus naquit dans un petit port de la Normandie, rencontra à Paris le traducteur des *Mille Nuits et une Nuit*, l'épousa, le suivit en Orient. Voilà ce qu'il suffit de connaître de sa vie pour comprendre son art.

Occident (1), son premier ouvrage, exprime ses croyances et ses désirs de jeune fille. Avec lui, elle se met en règle vis à vis du passé, elle en finit avec lui. Tout ce que la culture européenne et la civilisation artificielle des villes ont laissé dans son âme s'avoue dans ce livre confus et cependant déjà très beau. J'y découvre une intensité, une force, une verdeur qui sont d'un véritable poète.

Ferveur (2) et *Horizons* (3) sont des œuvres plus mûres et plus sûres. L'auteur y raconte ses joies nouvelles, sa découverte du monde. Cette Normande et cette Parisienne qui avait lu presque tous les livres s'aperçoit qu'elle est au fond une femme toute simple, toute naturelle, éperdument heureuse ou tranquillement reconnaissante d'être au milieu de la nature, passive, imprégnée d'elle, consciente cependant de cette possession et d'attendre là, sans vaine inquiétude, le plus possible de sensa-

(1) LUCIE DELARUE-MARDRUS. *Occident*, à la *Revue Blanche*, Paris.
(2) LUCIE DELARUE-MARDRUS. *Ferveur*. Paris, Charpentier.
(3) LUCIE DELARUE-MARDRUS. *Horizons*. Paris, Charpentier.

tions, de joies, de bonheurs, de rêves, le plus qu'il en viendra.

Puisqu'il lui faut voyager, elle aimera tout du voyage : le départ avec son arrachement, — qui présage la douceur du retour, — la course, le cortège des impressions de route, la perpétuelle suprise des haltes, avec la plus poignante : celle de l'arrivée, qu'on ne peut plus ensuite oublier, qui est comme le coup de foudre que nous recevons des paysages, ces êtres d'amour. Puisque sa vie est désormais d'errer entre les sables de l'Algérie du sud et les brumes d'opale de son pays natal, elle aimera cette errance et cette alternance, renouvelant à chaque fois son âme pour lui laisser toute sa capacité de sentir et d'aimer, comme si c'était la première fois, mieux que si c'était la première puisque le souvenir sert à exalter l'ivresse de ses retours.

Dans *Horizons* surtout, qui est peut-être son chef-d'œuvre, vous trouverez cette sorte d'optimisme élevé qui n'exclut ni la faculté de souffrir, ni une certaine mélancolie, mais au contraire se sert d'eux pour mieux s'élaborer et constitue, en définitive, une philosophie de la vie, un épicuréisme ennobli de stoïcisme, une belle et noble méthode spirituelle.

Avec *la Figure de proue* (1), Mme Delarue-Mardrus avance d'un pas encore dans la voie où elle s'est engagée et où il est impossible de reculer. Elle n'a pas cédé à la tentation des sentiers de traverse. C'est le même chemin : elle lui a bien été fidèle. Mais je ne sais quelle tristesse secrète, à peine reconnaissable, s'est insinuée aux vivantes veines de l'arbre frémissant, qui recevait avec tant de joie la double haleine des vents du midi et des brises septentrionales.

Que j'aime cette tristesse d'ailleurs, et comme elle est humaine!

Elle n'a rien de la molle et plaintive douleur romantique. Elle ne s'avoue pas, elle est fière. Il faut la deviner à travers les sourires de la promeneuse et les enthousiasmes de l'errante. Je l'ai bien reconnue cependant, et elle m'a rendu plus cher le poète que j'aimais. C'est celle des âmes hautes et des esprits dominateurs, faite de l'insatisfaction primitive et foncière qui subsiste au travers de la plus complète expérience du bonheur. A ce degré et sur ce plan, la tristesse équivaut à la plus véridique joie et ne la contredit pas. Elle aide à comprendre et à sentir au même titre que le plaisir. Que dis-je, elle est la compagne inséparable du plaisir, elle est son soupir, son reflet, son écho. Elle est son souvenir.

Appelons-la le souvenir, d'ailleurs.

Ainsi donc, voilà cette optimiste, cette gaie, cette fervente du cher et savoureux moment présent, la voilà mélancolique. Certes, et cela ne peut étonner que ceux qui ne se sont pas aperçus qu'elle l'avait toujours été. Seulement, on ne pouvait pas en être aussi frappé, précisément parce que tout était nouveau alors, tout paraissait inattendu, succulent, surprenant. Latente, la mélancolie dormait dans le cœur des choses. On ne le pressentait que par ses secrets soupirs.

Si Mme Delarue-Mardrus est folle du désert, des grands ciels incandescents sur les villes blanches, des fruits du Sud, des humanités dévotes à l'Islam, de l'espace et de la liberté, c'est pourtant toujours à son pays natal qu'elle revient, après toutes ses pérégrinations et ses expériences,— ce pays plein de brouillards, avec le *duvet de prune* de ses lointains, l'opale de ses horizons, ses pluies, sa tristesse, ses songes :

(1) Lucie Delarue-Mardrus. *La Figure de proue*. Paris. Charpentier.

Mon beau pays m'a dit, quand je suis revenue :
— Je te reconnais bien, visage qui souris,
Tu t'avances, ce soir, longeant mon fleuve gris
Dont s'évase, devant la mer, l'ample avenue.

D'où viens-tu donc? Tes horizons glauques et bleus
Te voient rentrer bien tard, avec d'autres années
Dans l'âme, des soleils différents dans les yeux,
Sur ta bouche le sel des Méditerranées.

. . . . . .
. . . . . .

Regarde maintenant : cette mer devant toi
Derrière toi ce fleuve, à tes côtés ces rives
T'environnent sans bruit comme un reproche froid,
Se demandant pourquoi, ce soir, tu leur arrives.

Qu'as-tu fait du pays intérieur, celui
Qui dans ton âme était l'image de ces choses?
Qu'as-tu donc respiré, quelles charnelles roses,
Puisque, dans ton regard, ce feu sombre reluit?

Ici, le monde est demeuré couleur d'opale.
Le sol devient la vase et la vase la mer,
Le fleuve se fait mer, la mer se fait ciel pâle,
Tout s'épouse, se fond, se reflète et se perd,

Et dans cet infini troublé, sirène grise
Aux pathétiques yeux changeants, l'âme du Nord
Demeure à tout jamais ensevelie et prise,
Et, parmi ses lueurs écailleuses, se tord.

Qu'as-tu fait de son seul aïeul Hamlet, le prince
Ironique, vêtu de deuil et de pâleur?
Ton pays ne veut point qu'aucun autre l'évince.
Qu'as-tu fait de Thulé, qu'as-tu fait d'Elseneur?

Vois ton passé venir à toi sur cette barque
Couleur de feuille sèche, et debout au beaupré.
Il traîne en replis noirs son manteau de monarque
Sur ton originel paysage navré.

Pour toi seule, frôlant mouettes et bouées,
Par vases, par ciel pâle et par eau grise, il vient
Sous l'envergure au vent des voiles secouées,
Rapportant dans ses mains le cœur qui fut le tien.

Tout l'estuaire d'autrefois, couleur de pieuvre,
Te salue avec lui. Réponds à ce salut!
Que vas-tu dire, ô toi, jeune visage élu,
A ce silence, autour de ton front, mis en œuvre?

Et sans paroles, j'ai, dans le soir trouble et froid,
Dit en pleurant d'obéissance et de tristesse :
— « J'atteste, ô mon pays, d'un sanglot qui me blesse
Que je n'aime, n'aimais et n'aimerai que toi. » —

(*Le Poème de l'Estuaire.*)

C'est une mélancolie souveraine et orgueilleuse que celle-là : sentir que, malgré toute la ferveur goûtée en aimant les pays lointains du soleil, on n'a pas pu se déshabituer, se délivrer du servage primitif du sol originel. N'est-ce pas poignant, ce retour humilié et digne, cette contrition suprême, cette passion à demi-subie, faite *d'obéissance et de tristesse?* Dualisme et déchirement que peuvent seuls connaître les esprits les plus hauts. Est-ce qu'Henri Heine aussi, le pathétique rieur, n'est pas revenu ainsi, après ses nuits florentines, à son Allemagne pauvre et pluvieuse?

Je ne sais pas ce que Mme Delarue-Mardrus trouvera encore à

nous dire, mais, continuât-elle sans trêve sa plainte, je suis sûr que nous ne nous en lasserions pas. Bien au contraire n'aurions-nous qu'à admirer chaque fois davantage la fièvre de son regret, la sourde ou âpre musique de ses chants, l'acuité toujours plus raffinée de ses sensations. Fascinée par la beauté simple, secrètement charmée par le trouble, adorant d'une passion alternative et extasiée la chimère et la sirène.

FRANCIS DE MIOMANDRE

UN MUSÉE MODÈLE

En passant rapidement en revue les principaux édifices anciens de la ville de Gand (1), nous avons rappelé que les collections archéologiques gantoises — elles comptent parmi les plus importantes de la Belgique — sont actuellement logées dans une église datant du XIVe siècle. Ce local étant devenu insuffisant, on songe sérieusement à l'agrandir en lui adjoignant le vaste et très intéressant couvent désaffecté des « Carmes-Chaussés », qui est adjacent.

Jugeant le moment propice, nous avons demandé à l'Administration communale de cette ville s'il n'y aurait pas lieu de profiter de ces locaux pour créer un nouveau Musée d'art ancien modèle, en tenant compte des progrès accomplis dans l'art et dans la science moderne.

Comme nous l'avons dit déjà (2), « le temps n'est plus où l'on considérait les tableaux et les statues comme les seules manifestations de l'art dignes de ce nom ».

Il est généralement admis, maintenant, que les objets les plus simples, les plus usuels, s'ils ont été conçus et exécutés par des artistes, — comme c'était généralement le cas pour nos maîtres artisans d'autrefois, — présentent un cachet artistique indéniable et peuvent même, parfois, être considérés comme de véritables chefs-d'œuvre.

Tout s'enchaîne dans l'enseignement de l'art, et ce n'est, croyons-nous, que par la réunion de *tous* les genres de productions artistiques d'une même époque et d'un même pays que l'on peut se faire une idée plus ou moins complète des écoles et des styles qui y prédominèrent.

D'après notre projet, toutes nos richesses artistiques anciennes, peintures, sculptures et objets d'art de tous genres, jusqu'ici disséminés dans trois galeries distinctes, seraient réunies en un seul musée et groupés en des ensembles qui évoqueraient le caractère des principales périodes d'art qui se succédèrent dans nos contrées. Ce musée du Parc, devenu trop petit, n'abriterait plus que les peintures et sculptures des XIXe et XXe siècles. Nos collections anciennes seraient disposées dans des salles sobrement conçues, dans le style architectural des diverses époques où les objets d'art exposés furent exécutés. Il y aurait ainsi des salles romanes pour nos intéressantes sculptures et fragments décoratifs des XIe et XIIe siècles; tout ce que nous possédons des XIIIe et XIVe siècles entoureraient nos primitifs des écoles des van Eyck ou des van der Weyden; des motifs appartenant à l'époque de la Renaissance encadreraient les peintures de nos Romanisants flamands du XVIe siècle; tandis que la prestigieuse école de Rubens et les peintures inspirées par l'art français du XVIIIe siècle seraient réunies chacunes dans des salles d'une architecture et d'un décor correspondants complétés par leurs mobiliers originaux.

Ainsi désencombré, notre musée ancien, — nous avons dit précédemment que c'est une église dont la nef principale a été construite en 1334, la nef latérale en 1422 et les six chapelles en 1518, — pourrait servir de cadre à un ensemble bien plus impressionnant. On y reproduirait, par exemple, l'aspect qu'auraient eu nos riches églises gantoises si les iconoclastes, au XVIe siècle, n'en avaient complètement détruit les mobiliers.

On y placerait avec nos grands tableaux d'autels, — qui, sur nos cimaises, font songer à des « déracinés », — tous les objets d'art ayant appartenu au culte qui ont été sauvés du désastre. Les pièces manquantes, en attendant qu'on puisse se procurer les originaux, seraient remplacées par un choix de chefs-d'œuvre (en moulages patinés) que l'on pourrait se procurer dans les belles collections des musées royaux des arts décoratifs de Bruxelles.

Espérons que ce rêve d'archéologue et d'artiste pourra se réaliser et que la ville de Gand sera la première à pouvoir montrer à tous un vrai musée modèle aussi instructif que pittoresque.

L. MAETERLINCK

(1) Voir *l'Art moderne* du 16 février 1908 : *La Ville des Monuments*.

(2) Voir notre article : *Un nouveau Musée d'art ancien à Gand* (*Bulletin de l'Art ancien et moderne*. Paris, 16 février 1908).

MISE EN SCÈNE

Après avoir reconstitué fidèlement, dans *l'Apprentie* de M. Gustave Geffroy, l'aspect des rues de Paris sous la Commune, le directeur de l'Odéon s'apprête à introduire sur la scène, dans *le Ramuntcho* de M. Pierre Loti, un jeu de pelote basque avec de véritables pelotaris, un fronton authentique. Ce ne sera pas un simulacre mais une partie réelle, jouée par les professionnels qui, le printemps venu, attirent à Neuilly la foule sportive.

M. Paul Acker dit avec raison à ce propos : « Cette partie de pelote installée à l'Odéon ne laisse pas que de m'inquiéter sur l'évolution de l'art dramatique. Ne me semble-t-il pas, à en juger par des pièces toutes récentes, que l'on tend à diminuer le texte de l'écrivain à l'avantage de la mise en scène ? Le théâtre paraît ne vouloir plus être qu'un spectacle, au sens précis du mot, un spectacle où les yeux seuls sont satisfaits. Nous serons enchantés, nous qui aimons ce jeu, d'assister de nos fauteuils à une partie de « chistera » et nous nous croirons à Cambo, où le peintre Pascau triomphe sur la piste, ou au Fronton de Saint-James. Mais, tout de même, à quoi se réduit en une telle occurrence la part de l'écrivain! Dans un roman il décrit, il peint, il évoque; mais, sur la scène, il disparaît : ces joueurs ne lui doivent plus rien. M. Remy de Gourmont aurait-il raison, lui qui, quelques mois auparavant, voyait dans le cinématographe tout le théâtre de l'avenir ? »

M. Antoine se contentait, jadis, de jouer (et avec quel talent sobre et émouvant!) des œuvres inédites d'auteurs inconnus. Ces auteurs s'appelaient Georges Ancey, François de Curel, Georges de Porto-Riche, Brieux, Edmond Sée, Georges Lecomte, et tant d'autres ! Mais alors M. Antoine n'était pas directeur d'un théâtre subventionné. Il se bornait à être un artiste.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

L'Histoire de la Sonate.

MM. Deru et Lauweryns ont repris la série, si heureusement commencée l'année dernière, de leurs séances consacrées à l'histoire de la Sonate pour piano et violon.

Au programme, purement classique, du premier jour : Vivaldi, J.-S. Bach, Mozart et Beethoven (1).

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de dire avec quelle conscience ces deux jeunes artistes tentent de réaliser leur dessein. Ils méritent, à tous égards, d'être encouragés dans leur belle entreprise.

Leur interprétation a été fort bonne. Parfois, cependant, surtout dans les mouvements vifs, M. Deru pèche par un jeu un

(1) Le programme aurait gagné à être rédigé d'une manière plus précise. Les divisions de la Sonate de Vivaldi étaient trop sommairement indiquées; en ce qui concerne la Sonate de Beethoven, il eût fallu au moins indiquer qu'il s'agissait de l'op. 12, no 3 (1799).

peu trop saccadé qui nuit au style et donne l'impression d'un certain manque d'aisance. Quant à M. Lauweryns, il a pour ainsi dire le défaut contraire, si l'on peut appeler cela un défaut : une aisance tellement extraordinaire qu'elle l'amène de temps à autre à une sécheresse qu'on voudrait voir s'atténuer. Ce sont là de toutes petites critiques, qui n'enlèvent presque rien au mérite des deux interprètes; la valeur artistique de leur séance n'en a pas moins été appréciée pour cela, et l'on peut dire, sans arrière-pensée, qu'ils ont donné, des œuvres exécutées, une réalisation exempte de toutes fautes de goût, et remarquable à bien des égards.

CH. V.

A l'École de musique de Saint-Josse-Schaerbeek.

M. Huberti se propose de faire entendre une nouvelle œuvre de G. Pierné, *les Enfants à Bethléem*, au prochain concert de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

Cette œuvre se divise en deux parties : la Plaine et l'Étable. Dans la première, nous assistons aux ébats des enfants bergers dans la campagne; leurs chants résonnent dans la plaine; à l'ouïe des paroles de l'étoile, leur enthousiasme nait, se développe, et les voilà en route pour Bethléem, suivis du cortège des rois mages conduits par l'étoile. La seconde partie nous retrace l'arrivée et la scène de la Crèche.

L'œuvre de Pierné est d'une couleur ravissante; depuis les chants joyeux des enfants bergers jusqu'à l'enthousiasme du départ et leur onction devant le nouveau-né, l'unité de caractère ne se dément pas un instant. La rêverie de la Vierge, qui semble pressentir les douleurs de son fils, et la scène de l'étable sont des pages réellement émotionnantes de vérité et de sentiment.

Les soli et les chœurs d'enfants, au nombre de deux cent cinquante, seront exécutés par les élèves de l'École, avec le concours de l'orchestre Ysaye. La partie déclamée sera dite par Mme Davidowska-Kersten, médaille du Gouvernement du concours de déclamation de 1907.

Au même concert, on entendra *Die erste Walpurgisnacht* (*la Première nuit de Sabbat*), ballade de Gœthe, musique de Mendelssohn, également pour soli, chœurs et orchestre, ainsi que *Christine* de Leconte de Lisle, adaptation musicale de G. Huberti, par Mme Davidowska Kersten.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Le bijou de l'édition musicale vient de paraître chez les éditeurs A. Durand et fils sous forme de *la partition d'orchestre de poche* du chef-d'œuvre Claude de Debussy : *Pelléas et Mélisande*.

Tous les admirateurs de cette œuvre admirable voudront la posséder dans son intégrale beauté en format pratique et portatif.

CHRONIQUE THÉATRALE

La matinée littéraire de jeudi dernier, au théâtre du Parc, était consacrée à la femme auteur dramatique, et c'était la très belle Mme Catulle Mendès qui faisait la conférence d'usage. Mme Mendès paraissait fort troublée à son entrée en scène, et un généreux autant qu'opulent décolletage livrait, tout entier, le charmant secret de son trouble au public. Afin de se concilier un auditoire qui ne demandait pourtant qu'à l'applaudir, qui l'eût applaudie pour sa robe superbe, pour son chapeau audacieux, pour sa grâce, pour le caractère un peu étrange de sa beauté, quand bien même il ne l'eût point fait pour son talent de conférencière, afin de concilier, donc, un auditoire si bienveillant par avance, et dans lequel les femmes avaient l'immense majorité, Mme Mendès voulut lui prouver qu'elle connaissait nos écrivains, qu'elle les connaissait tous, ou presque tous. Et elle lui récita, avec l'abondance des adjectifs louangeurs obligés, la liste intarissable des noms de nos littérateurs. C'était trop de gentillesse, et nous ne lui en demandions pas tant, d'autant plus que, pour ne pas rompre en visière, sans doute, avec la tradition qui veut qu'un Français ou une Française soit toujours inexactement documenté sur les choses de l'étranger, elle émailla son discours de quelques erreurs assez savoureuses. C'est ainsi qu'elle croit que M. Sander et M. Pierron sont des personnages différents, et que *l'Art moderne* est encore dirigé par M. Edmond Picard... Le reste de la conférence était plus sérieux, peut-être même trop sérieux : on eût voulu voir sourire plus souvent la jolie bouche qui débitait tant de savants détails sur la femme dramaturge à travers les siècles. Mais, d'une façon générale, Mme Mendès sut intéresser son public : elle fut rappelée plusieurs fois et nous fûmes quelques-uns à regretter, dans la salle, qu'on n'eût pas songé, pour la remercier d'être si élégante et si belle, à lui offrir des fleurs.

La troupe du théâtre du Parc représenta ensuite des petites comédies de Mmes Marni, Gyp, Rachilde et Judith Gautier. La délicate *Répétition* de la première, les amusantes *Joies de la campagne* de la deuxième, *l'Ombre infidèle* et *le Dialogue des courtisanes* de la dernière obtinrent un joli succès. *Le Dialogue des courtisanes* surtout enchanta le public : c'est une scène japonaise, dans le décor exquis d'un jardin de rêve et de clarté. Quelques courtisanes s'y racontent des histoires de suicides par amour. Et tout cela est frêle et ravissant comme l'art des Kakémonos. Mais une pièce d'inspiration plus curieuse et plus noble impressionna vivement l'auditoire : c'est *le Vendeur de soleil* de Mme Rachilde. Sur le pont des Arts, un pauvre diable, mourant de faim, implore en vain la charité des passants. Jadis, il eut de l'esprit, de l'argent. A présent, le voici dépouillé de tout, n'ayant plus même des plumes, des crayons, du papier à vendre. Camelot sans camelote, que fera-t-il pour extraire de la poche de tous ces indifférents les quelques sous qu'il lui faut pour se procurer à manger? Une idée!

Le soleil couchant arrondit à l'horizon sa face de pourpre. S'il vendait le soleil? Pourquoi pas? Pourvu qu'on ait un peu d'esprit, que ne vendrait-on pas à Paris? Son boniment attire la foule. Il annonce qu'il va débiter une chose extraordinaire, inouïe, stupéfiante, et quand la curiosité est à son comble, il écarte brusquement les curieux et leur montre le soleil, le soleil qui..., le soleil que..., le soleil qui est le frère de l'amour, de l'orgueil, de la joie, de l'or, de toutes les passions des hommes! Et la foule n'est pas déçue, elle rit, elle jette des sous sur lesquels le pauvre diable se précipite comme un fou. Longtemps après qu'il s'est enfui, les gens restent arrêtés et regardent l'astre se coucher dans une mer de flammes. Il faut deux sergents de ville pour la disperser. On saisit aisément la double portée de cette pièce symbolique qui, d'une part, fait éclater aux yeux l'injustice de la misère et la supériorité morale de certains pauvres sur les gens qui mangent à leur faim, et, d'autre part, montre combien la foule est incapable de découvrir seule la beauté des spectacles les plus simples et les plus grands. Dans l'œuvre de Mme Rachilde, *le Vendeur de soleil* n'est évidemment qu'une production tout accessoire : ce petit drame suffit cependant à donner une idée assez exacte et assez complète de ce remarquable écrivain. Le talent de Mme Rachilde est de ceux qui ont horreur de la banalité et qui des menus événements de la vie quotidienne savent dégager le sens général et profond.

Mme Rachilde, avant la matinée de jeudi dernier, n'était peut-être pas assez connue du public belge. Son *Vendeur de soleil*, lyrique et superbe, admirablement interprété par M. Carpentier, aura donné à tous l'envie de faire plus ample connaissance avec l'œuvre de l'un des plus talentueux écrivains féminins de France et d'ailleurs. Et l'on ne manquera pas de lire ou de relire ces livres voluptueux, étranges, morbides, et d'une exaltation si spéciale et si belle, qui s'intitulent : *le Dessous*, *l'Heure sexuelle*, *les Hors nature*, *l'Imitation de la mort*, *le Jongleur*, *le Meneur de louves*, *la Sanglante ironie* et *la Tour d'amour*.

GEORGES RENCY

DÉCENTRALISATION

On nous écrit du Havre :

Le Cercle de l'Art moderne, dont on sait les courageuses et très nettes tendances, vient d'inaugurer sa troisième année en rendant un hommage d'admiration à l'un des compositeurs les plus nobles et les plus puissants de notre temps, M. Vincent d'Indy.

La première audition du Cercle lui était entièrement consacrée. Cependant que le maître avait bien voulu, par sa présence et sa collaboration, rehausser l'attrait de cette séance devant un public si nombreux que l'on dut refuser des auditeurs, furent exécutées la Sonate en *ut* pour piano et violon, très ardemment interprétée par M. Woollett et par un excellent violoniste, M. Mesnier, et le Trio pour piano, violoncelle et clarinette, si plein de fraîcheur, de couleur et d'expression.

M. Vincent d'Indy exécutait lui-même la partie de piano; MM. Maurech et Boin remplirent avec distinction les rôles du violoncelle et de la clarinette. La qualité du son de M. d'Indy, sa chaleur et sa netteté tout ensemble se firent jour, en outre, dans cinq pièces des *Tableaux de Voyage* que le maître interpréta avec une âme qui semble avoir exactement extériorisé le songe musical qu'il enferma dans ces œuvres lorsqu'il les conçut.

Enfin, une très remarquable cantatrice, Mme Lacoste, de la *Schola Cantorum*, exprima avec une admirable diction et une voix d'un timbre à souhait, pur et dramatique, *l'Invocation à la Mer* et *le Lied maritime*, — pièces de circonstance, n'est-il pas vrai? — ainsi que le récit de Guilhen de *Fervaal*.

L'enthousiasme de l'auditoire témoigna de l'écho qu'avaient trouvé en lui ces œuvres et leur expression.

Notons que le secrétaire du Cercle, M. G. Jean-Aubry, qui avait organisé cette audition, avait établi pour le programme la bibliographie complète de l'œuvre de M. Vincent d'Indy.

La prochaine audition du Cercle de l'Art moderne sera consacrée aux œuvres de M. Claude Debussy le 8 mars prochain.

Chronique judiciaire des Arts.

Auteurs et Critiques.

Nous avons rendu compte du procès intenté par Mme Régine Martial, auteur d'une comédie intitulée *Sacha* jouée au Gymnase, à M. Guy Launay, critique dramatique du *Matin*, qui en avait parlé avec quelque irrévérence (1). Le tribunal de la Seine n'a pas eu le jugement galant : il a débouté Mme Régine Martial de son action et l'a condamnée aux frais.

Cette décision est motivée par ces considérants :

« Attendu que la dame Martial ne justifie d'aucun préjudice qui serait résulté pour elle de l'entrefilet incriminé;

Qu'il n'est, en effet, même pas établi que cet entrefilet ait été la cause de l'échec subi par la pièce intitulée *Sacha*;

Que si la parodie du titre et les appréciations dont la dame Martial se plaint sont quelque peu dures pour la pièce de celle ci, on ne voit pas qu'en les publiant l'auteur ait dépassé le droit qu'ont eu, de tout temps, les critiques, même à une époque où la liberté de la presse n'existait pas, comme de nos jours, d'exprimer leurs sentiments sur une pièce donnée au théâtre, » etc.

La demanderesse demandait 20,000 francs de dommages-intérêts, réduits à l'audience à 1,500 francs.

NÉCROLOGIE

Georges Pfeiffer.

L'auteur du *Légataire universel*, joué avec succès au théâtre de la Monnaie, vient de mourir à Paris. C'était un musicien délicat, un lettré et un excellent homme, apprécié pour la cordialité de ses relations par tous ceux qui l'approchèrent.

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

Un acte créé par M. Belhomme à l'Opéra-Comique, *l'Enclume*, mit son nom en lumière. Georges Pfeiffer composa un grand nombre de ballets, de mélodies. Il fit de la critique, et ses feuilletons hebdomadaires du *Voltaire* avaient un public assidu. Sa compétence dans les questions de droits d'auteur était reconnue, et dans maints congrès de propriété littéraire il défendit éloquemment les intérêts des artistes.

Personnalité de second plan, Pfeiffer n'en laisse pas moins parmi les artistes le souvenir d'un musicien de talent dont la mort cause d'unanimes regrets.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie. — *Choses qui furent*, par Jane Mercier-Valenton. Roubaix, éd. du *Beffroi*. — *Noëls*, par Louis Moreau. Paris et Verviers, l'Edition artistique. — *Les Regrets*, par Ernest de Laminne. Paris, A. Lemerre. — *Les Symphonies voluptueuses*, par Maurice Gauchez. Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*.

Théatre. — *Kaatje*, quatre actes en vers, par Paul Spaak. Bruxelles, H. Lamertin.

Roman. — *Happe-Chair*, par Camille Lemonnier. Nouvelle édition. Illustrations de Lobel-Riche. Couverture de Ch. Marx. Paris, Louis Michaud. — *La Petite Reine blanche*, par Maurice des Ombiaux. Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Le Conservateur de la Tour noire*, par G. Garnir. Bruxelles, Établissements généraux d'imprimerie.

Critique. — *Charles de Sprimont*, par Robert Decerf. Bruxelles, éd. de la *Revue funambulesque*. — *Le peintre W. Linnig junior*, par Paul André. Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Heures d'Ombrie*, par Gabriel Faure. Paris, Sansot et Cie. — *Bilan de Salons*, par P. et G. Normand. Bruxelles, O. Lamberty. — *Les chefs-d'œuvre de l'Art flamand à l'Exposition de la Toison d'Or* étudiés par un groupe de savants sous la direction de M. Tulpinck. Bruges, Verbeke. — *Salomé*, poème d'Oscar Wilde, musique de R. Strauss, par Maurice Kufferath. Paris, Fischbacher; Bruxelles, Schott frères. — *Les Imitateurs de Hieronymus Bosch*, par L. Maeterlinck. Paris, ext. de la revue *l'Art*. — *La Galleria d'Arte moderna à Venezia*, par V. Pica (fascicules 5 et 6). Bergame, Institut d'arts graphiques. — *Stendhal (Henri Beyle)*, collection des plus belles pages, avec une notice de M. P. Léautaud et un portrait gravé sur bois d'après Södermarck. Paris, *Mercure de France*.

Histoire. — *Curiosités révolutionnaires*, par Camille Laurent. Charleroi (Imp. Zech et fils, Braine-le-Comte).

PETITE CHRONIQUE

Au cours du Salon jubilaire, la *Libre Esthétique* organisera une série d'auditions de musique nouvelle dont les principaux interprètes seront Mlles Blanche Selva et Marguerite Rollet, le Quatuor « Piano et Archets » (MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob), le Quatuor Zimmer (MM. Zimmer, Rycken, Baroen et Doehaerd), M. Georges Pitsch, etc.

Un festival Vincent d'Indy, avec le concours du maître, et un récital de piano par Mlle Blanche Selva sont dès à présent fixés aux lundi 16 et mardi 17 mars, à 2 h. 1/2.

Le Salon sera ouvert dimanche prochain, 1er mars, à 10 heures du matin.

Vernissage réservé aux membres protecteurs de la *Libre Esthétique*, aux artistes et à la Presse, samedi à 2 heures.

L'exposition du Cercle « Pour l'Art » sera clôturée aujourd'hui.

Voici la liste des acquisitions faites jusqu'à ce jour : Ch. Michel, *les Papillons*, *l'Écharpe rouge*, *la Tasse de thé*; Ph. Wolfers, *la Source*, marbre; R. Viandier, *les Fureteurs*, *Intérieur*, *Paysage*; Am. Lynen, *les Voyages*, *l'Étranger*, *Projet de quartier chic*; F. Baes, *la Couture*, *la Rencontre*; Fichefet, *Après*

la pluie, *le Jardin du voisin*, *Maison ensoleillée*, *Impression*, *Études*; Om. Coppens, *Canal*, *Impression*; Hub Luns, un dessin; Langaskens, une étude; A. De Haspe; un paysage, *le Chemin de Bon-Secours*; Léon Dardenne, *Bout de marché à Furnes*.

La Libre Académie de Belgique a décidé de célébrer la mémoire du poète Charles Van Lerberghe par une séance commémorative qui aura lieu le 26 février prochain, à 8 h. 1/2 du soir, dans les locaux de la Libre Académie, à la Maison du Livre. Y prendront la parole : M. Grégoire Le Roy, Mlle Marie Closset et M. Edmond Picard.

Le Concours de Rome 1908, réservé à l'architecture et à la sculpture, commencera : pour l'architecture, le 10 mars, et pour la sculpture, le 2 avril.

Le jugement du concours de sculpture sera rendu le 22 juillet; le concours d'architecture sera jugé le 25 juillet.

Le comité exécutif de l'Exposition s'est réuni hier après-midi et, entre autres décisions, a pris, à l'unanimité, celle de commander la cantate inaugurale à M. Gilson, qui écrivit la remarquable cantate d'ouverture de l'exposition de 1897.

Il a décidé aussi de prier M. Alfred Mabille, le distingué directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, d'en écrire le poème.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, cinquième concert historique Durant : Schubert et Schumann, avec le concours de Mlle G. Wybauw (Musée communal d'Ixelles).

A 2 heures, deuxième concert Wilford avec le concours de Mlle A. Guilleaume (salle Ravenstein).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, récital de violon par Mlle M. du Chastain (salle Patria).

Pour éviter la coïncidence avec un des bals de Cour, le concert de M. Charles Delgouffre, pianiste, avec le concours de Mlle L. Dewin, est remis au lundi, 2 mars, à 8 h. 1/2, salle Patria.

La troisième séance du Quatuor Bosquet-Chaumont-Van Hout-Jacob, fixée à demain, lundi, à 8 h. 1/2 salle Desmedt, 40, rue de la Loi, aura lieu avec le concours de M. Franz Doehaerd, violoniste. Au programme : les quatuors n° 1 (*sol* mineur) de Mozart et op. 16 (*mi* bémol) de Beethoven et le quintette de Schumann.

Le Festival Bach (soli, chœurs et orchestre) que dirigera au Cercle artistique M. F. Steinbach aura lieu vendredi et samedi prochains, à 8 h. 1/2, avec le concours de MM. Théo Ysaye, Ed. Deru, M. Demont, F. Piérard, J. Jongen et G Lauweryns et du *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles, dirigé par M. Welker. Artistes du chant : Mmes Kapell-Stronk et Philippi, MM. Walter et Meschaert.

M. Gustave Francotte, ancien ministre du travail, fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence sur : *La Bibliophilie*.

On nous écrit de Luxembourg que le troisième concert du Conservatoire, dirigé par M. V. Vreuls, a obtenu un très grand succès, justifié par l'excellent choix des œuvres et l'interprétotion de premier ordre qui leur a été donnée. La Symphonie en *si* bémol de Beethoven, l'Ouverture des *Maîtres chanteurs*, la Suite d'orchestre de M. G. Fauré pour *Pelléas et Mélisande*, la Symphonie de M. V. d'Indy sur un chant montagnard français (soliste Mme Kühn-Fontenelle) et les danses de *Pêcheur d'Islande* de M. Guy Ropartz ont été exécutés avec une pénétrante expression et chaleureusement applaudies.

De Paris :

M. Vincent d'Indy dirigera, à la demande de M. Chevillard, les Concerts Lamoureux des 22 et 29 mars. Il fera exécuter, entre autres, son récent poème symphonique *Jour d'été à la montagne* et sa *Fantaisie pour hautbois et orchestre*.

En attendant, l'auteur de *l'Étranger* est parti pour Moscou, où il est appelé pour diriger un concert symphonique.

Le prochain spectacle de l'OEuvre, qui aura lieu mardi prochain au théâtre Marigny (répétition générale demain soir à 8 h. 3/4), comprendra, outre *l'Hypathie* de M. Paul Barlatier, un acte curieux et empoignant de M. Camille Traversi, *l'Acquitté*, interprété par Mmes Albanie et Gasty Lillianne. M. Jehan Adès, qui en dirige les répétitions, représentera le personnage de *l'Acquitté*.

L'Opéra-Comique reprendra en avril *Pelléas et Mélisande*. C'est Miss Maggie Teyte qui interprétera le rôle de Mélisande créé par Miss Mary Garden.

Le violoniste Nestor Lejeune, secondé par MM. G. Tinlot, J. Lefranc et H. Doucet, entreprend cette année une importante et instructive série de concerts qui embrassera l'*Histoire du Quatuor à cordes* depuis ses origines jusqu'à nos jours. Méthodiquement, M. Lejeune a divisé par pays et par époques ce compendieux exposé. Il débutera par l'Ecole allemande, dont il présentera en deux séries les individualités les plus caractéristiques.

A la première appartiennent Buxtehude, qui remplit de sa renommée la seconde moitié du XVIIe siècle; Biber, contemporain du premier; Fasch, qui fleurit à l'aurore du XVIIIe; Philippe-Emmanuel Bach, G.-F. Haendel, von Dittersdorf, Haydn, Mozart et Beethoven, — le Beethoven des débuts. Ces séances ont été inaugurées mercredi dernier. Les prochaines auront lieu les mercredis 26 février, 11 et 25 mars, à la salle Mustel, 46, rue de Douai, avec le concours de Mlle Bartzi.

La seconde série comprendra, outre certaines œuvres de Beethoven et de Mozart, des quatuors de Schubert, Mendelssohn, Schumann et Brahms.

Nouvelles théâtrales :

Au Métropolitan de New-York, la basse russe qui conquit Paris au printemps dernier, M. Chaliapine, déchaine en ce moment l'enthousiasme. Nul n'obtint jamais en Amérique un succès plus unanime.

M. Conried a engagé pour trois ans, au même théâtre, Mme Maria Gay, qu'on applaudit à la Monnaie dans le rôle de Carmen.

L'Opéra-Comique reprendra vers le 15 mars *Ariane et Barbe Bleue*, dont le rôle principal sera interprété, comme à la création, par Mme Georgette Leblanc.

A l'Opéra, *Hippolyte et Aricie*, dont les études seront dirigées par M. Vincent d'Indy, passera en mars également.

Sottisier :

Chez les jeunes gens qui ont quelque tempérament artistique, les haines prennent une importance démesurée et, tout naturellement, par là-même, elles rentrent de plain-pied dans le domaine de l'art. *Comœdia*, 16 février 1908

Vous devez comprendre qu'il ne me convient pas de servir de manteau, de fouet ou d'épingle permettant d'attaquer Edmond Rostand que j'aime et que j'admire.

SARAH BERNHARDT (*Le Matin*, 17 février 1908).

Il vient de paraître à Berlin, dit *Comœdia*, un livre intitulé : *Anecdotes sur Wagner*, et dont les matériaux sont empruntés aux souvenirs de ceux qui ont personnellement connu le grand compositeur.

En mai 1909, la ville de Vienne commémorera le centenaire de la mort de Haydn. On se préoccupe, dès à présent, de célébrer dignement la mémoire du génial auteur des *Saisons* et de *la Création*. Un comité composé de délégués du gouvernement, de représentants de la ville et des provinces, vient d'arrêter le programme des fêtes grandioses qui seront données à cette occasion. Un congrès musical se tiendra à Vienne à la même époque.

École de musique de Verviers. — La place de professeur intérimaire de déclamation lyrique est à conférer.

Deux heures de leçon par semaine.

Traitement : 100 francs par mois de cours. Adresser demandes et renseignements avant le 28 février, à M. Ed. Herla, président de la Commission administrative, place des Minières, 85, à Verviers.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

CLAUDE DEBUSSY. — **Pelléas et Mélisande,** drame lyrique en 5 actes et 12 tableaux de MAURICE MAETERLINCK.

Partition d'orchestre in-16. — *Prix net :* **40** *francs.*

Vient de paraître au bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM

269, rue Saint-Jacques, Paris.

Dépositaires : BREITKOPF et HAERTEL, Leipzig, Londres et Bruxelles;
DOTESIO, Barcelone, Madrid et Bilbao.

LE COURONNEMENT DE POPPÉE (L'Incoronazione di Poppea)

de CLAUDIO MONTEVERDI, sélection conforme à l'exécution de la *Schola Cantorum* (24 février 1905), publiée avec réalisation de la basse, nuances et indications d'exécution par VINCENT D'INDY. — *Prix net :* 7 *francs.*

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

QUATRE ARTISTES LIÉGEOIS

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un beau volume. in-8°, consacré aux artistes liégeois, A. Rassenfosse, F. Maréchal, A. Donnay et E. Berchmans et contenant 48 planches hors texte d'après les œuvres de ces artistes. — Prix : 7 fr. 50

EUGÈNE LAERMANS

PAR

GUSTAVE VANZYPE

Un beau volume in-8°, contenant 14 reproductions dans le texte, d'après des dessins et des croquis, et 28 planches hors texte d'après les œuvres les plus remarquables d'Eugène Laermans

Prix : 7 fr. 50

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 9. 1er MARS 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Hommage à Van Lerberghe : *La Chanson d'Ève* (JEAN DOMINIQUE). — La Libre Esthétique : *Les Dessins de Rodin* (EMILE-ANTOINE BOURDELLE). — La Jeunesse du Théâtre antique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Correspondance : *A M. Georges Rency* (RACHILDE). — Notes de musique : *Le Concert Durant* (CH. V.). — Chronique théâtrale : *Les Ames ennemies* (GEORGES RENCY). — Erratum. — Petite chronique.

Hommage à Van Lerberghe.

« La Chanson d'Ève » (1).

Rien n'est plus délicat au monde que de parler du livre d'un poète : c'est le geste le plus aventureux et le moins sage, celui de l'homme qui saisit entre ses doigts, par les ailes, un papillon dont la beauté le passionne et l'émeut jusqu'au vif désir maladroit. Mais il le froisse et le déforme et le ternit dès qu'il le touche !

Il faudrait se contenter d'être là, de contempler avidement, de dire : Voyez, il s'est arrêté près des lys, il va se poser, il se pose... Il est plus bleu et plus doré dans le soleil, il pâlit près de ce narcisse, il vole, il fait une ombre si douce sur le sable, il chavire comme une barque dans un remous de l'air immense, il est emporté, il a disparu !

Rien, en effet, n'est plus profondément poignant que la poésie véritable : je veux dire que cette atmosphère spirituelle, rare entre toutes, qui témoigne, écrit Baudelaire, « de cette intensité de vie où l'âme chante, où elle est contrainte de chanter, comme l'arbre, l'oiseau et la mer. »

On ne saurait mieux caractériser la qualité d'inspiration du grand poème de Charles Van Lerberghe. *La Chanson d'Ève*. C'est une symphonie unique parmi tant d'admirables manifestations des lettres contemporaines. Elle est sortie de notre terre fruste et lourde, mais elle ira, portée par son essor candide, à travers temps et à travers pays, enveloppée comme d'un nimbe de cette lumière impalpable et de cet azur glorieux où respirent et règnent les œuvres immortelles.

Toute la musique est en elle ; non pas une musique apprise, mais celle, véritablement, que font la nature et l'âme humaine se joignant, se répercutant, se pénétrant l'une par l'autre par une harmonie idéale.

Écoutez le Prélude :

> De mon mystérieux voyage
> Je ne t'ai gardé qu'une image

(1) Paroles prononcées par Mlle Marie Closset (Jean Dominique) à la séance commémorative organisée en l'honneur de Charles Van Lerberghe par la Libre Académie de Belgique, mercredi dernier, et à laquelle prirent la parole, outre notre collaborateur, MM. Albert Mockel et Edmond Picard.

Et qu'une chanson, les voici :
Je ne t'apporte pas de roses
Car je n'ai pas touché aux choses,
Elles aiment à vivre aussi.

Mais pour toi, de mes yeux ardents
J'ai regardé dans l'air et l'onde....

Les mots manquent pour exprimer à quelle hauteur soudainement nous nous sentons portés pour entendre le chant des fleurs, le frisson de l'air et des eaux, le déploiement caressant du feuillage, et enfin, parmi l'aube et le jardin du Paradis, la voix d'Ève disant les *Premières paroles*.

Le miracle commence. C'est une succession de surprises si belles qu'on se sent touché dans toutes ses fibres ; on y tend l'œil et l'oreille et la lèvre pour voir, pour écouter, pour aspirer dans un trouble délicieux tant de suavités indicibles, — toutes celles que nous exprimons d'un mot enfantin et divin : le Paradis, et qu'un poète une à une nous nomme en s'accompagnant d'une lyre aérienne, sonore et tendre.

Mais comment dérouler cet admirable voile brodé d'images où les yeux mortels peuvent suivre la plus radieuse légende, la légende divine de tout ce qui est né ?

Car c'est Ève la créatrice, c'est son âme éveillée qui, prenant conscience de chaque objet, de chaque joie, de chaque instant, de chaque son et du silence même, atteste enfin qu'un monde existe.

Elle est là, souriante et jeune, sur le seuil ardent de la terre, aux confins éclatants du ciel. Écoutez ce qu'elle murmure :

Par cette porte de lumière
Que m'ont entr'ouverte mes mains,
Comment, moi, fille de la terre,
Saurai-je trouver mon chemin?
Elle est impénétrable et close,
Et tout obscure encor de roses.

La voix d'Ève est mystérieuse : elle contient tous les prodiges. A vrai dire, Eve est *une voix*. Nous ne savons pas quel est son visage : son col, ses mains, ses cheveux blonds se confondent parmi les branches, dans la lumière et dans les fleurs. Le poète nous dit :

Elle est assise et songe.
Et l'ombre est belle comme s'il s'y mirait un ange.

Jamais il ne la peindra davantage.

Mais la *voix* d'Ève, dès le premier matin, a déjà pris toutes les inflexions de la nature. Elle vole comme un oiseau, elle hésite, pareille à quelque corolle qui s'ouvre, elle tremble comme le vent, elle coule, elle est sinueuse, fuyante et lisse comme l'eau, elle est ronde comme une rose, sonore comme un fruit qui tombe et colorée comme l'air transparent dont la blancheur rayonne toutes les nuances du prisme.

De la musique et des images, toute la poésie enfin! Mais ce livre est plus beau encore, plus important, plus grand! C'est *l'œuvre d'art* dans sa plénitude profonde, c'est ce qu'il est donné à quelques-uns de réaliser quelquefois : une ascension vers le gouffre d'en haut, dans la région idéale des formes pures et de la beauté essentielle. C'est un noble travail, le plus original, le plus indépendant, le plus parfait dont nous puissions être à jamais instruits et enchantés. Car ce poème est pour le cœur et pour l'esprit pareil au spectacle infini du monde. On y subit à chaque page l'éblouissement et la joie de voir et de toucher avec des sens humains prolongés comme en rêve et devenus, par instants, plus qu'humains : le Dieu qui crée chaque réalité n'est pas plus habile ouvrier que celui-ci, que ce poète dont le moyen n'est qu'un accord sensible où vibre la nature entière dans l'âme éparse de la première créature.

Il y a une sorte d'émotion toute particulière qui se mêle à l'émotion esthétique dégagée par cette admirable *Chanson d'Ève :* c'est celle qui m'oblige à tourner les feuillets du livre avec une délicatesse vraiment recueillie, en même temps qu'avec une sorte de hâte enivrée de plaisir et silencieuse. Ce sont là des gestes d'enfance, et je ne veux pas dire qu'ils marquent rien de puéril, mais bien exactement qu'ils décèlent l'*enfance*, cet état de l'âme le plus généreux, le mieux fait pour accueillir, pour s'émerveiller, pour s'épanouir, pour absorber dans le secret cette parcelle d'absolu qui nous rend meilleurs que nous-mêmes et nous approche du divin.

Or voici le plus beau livre d'images : il y a des pages en or, il y a des sentiers de terre, il y a des horizons clairs et près d'une verte fontaine un daim fauve aux yeux de velours.

Ève est partout présente, radieuse, innocente et belle. Elle marche environnée d'anges, si empressés à la garder, à l'entourer de leur blancheur candide, que leurs ailes se joignent autour de ses épaules. Elle parle, et pareille aux princesses des contes, sa voix forme des roses et son rire sonne en lumière. Elle baise la cendre sur un lit de feuillage, et la flamme renaît à son souffle embaumé.

Puis Ève rencontre l'oiseau du Désir. Elle est attirée, elle est lasse, elle va, mais lui va devant, toujours plus loin parmi les cimes. Ève, pour la première fois, sent que son sourire se fane et l'ombre chaste de la mélancolie tombe dans sa voix puérile :

« Tu voles trop vite
Pour mon âme.
. . . . . .
Petit oiseau du Paradis
Je voudrais te mieux voir...
. . . . . .
Tu as des ailes que les espaces
Ne fatiguent pas,

Bel oiseau de mon âme!
Toujours ailleurs est ton bonheur.
. . . . . .
Je veux m'asseoir ici
Ce soir, à cette place,
Entre ces fleurs;
L'heure y est belle aussi,
Et c'est toujours le Paradis.
. . . . . .
Suis-moi, suis-moi,
Suis mes ailes et suis ma voix
. . . . . .
Je t'ai enchantée!
Tu me suivras au bout du monde. »

(*La fin prochainement.*) JEAN DOMINIQUE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Les Dessins de Rodin.

Outre ces deux chefs-d'œuvre : *Saint Jean-Baptiste* et *le Baiser*, qui synthétisent son génie dans deux expressions également admirables, d'une beauté presque surhumaine, Rodin expose à la *Libre Esthétique* une cinquantaine de dessins par lesquels son esprit toujours en éveil se délasse en fixant, d'un trait de crayon ou d'un lavis preste et sûr, une attitude, un geste, un mouvement. C'est, dépouillée de toute convention, l'extériorisation de la sensation de beauté que lui donne la vie à tout instant, et comme la cinématographie de sa sensibilité esthétique.

Le sculpteur Emile-Antoine Bourdelle a, dans un des derniers fascicules de la *Grande Revue*, cherché à dégager des dessins de Rodin le précieux enseignement qu'ils recèlent. Et voici quelques extraits de sa pénétrante étude, dont le grand intérêt et la justesse d'observation n'échapperont à personne :

« A Meudon, dans un domaine qui s'élève au sommet des carrières, dans les salles, dans les ateliers du sculpteur Auguste Rodin, on voit, un peu partout, sous verre, des dessins; beaucoup sont rehaussés de tons, tels des projets de petites fresques, d'autres appuyés à peine au crayon de plomb.

Ces œuvres, très rapidement faites pour la plupart, sont comme des fleurs dans l'œuvre hautaine du grand sculpteur; elles sont la tendresse de cette main entraînée aux forts et longs travaux de la statuaire; elles sont comme les feuilles tendres qu'un grand arbre regarde choir de son front et se dérouler en tapis adorable à sa base.

Chacun de ces dessins n'a pas toujours la profondeur totale de l'esprit de cet homme, comme chaque feuille tombée ne peut dire la grâce et la grandeur entières de tout l'arbre; mais ces dessins, cette moisson hâtive de formes, c'est le repos du grand artiste et la récompense de son labeur; là est son sourire mêlé à son effort et l'illuminant, et ces dessins, massés en armée, rassemblent, totalisent la science immense de Rodin.

Toutes les grandes forces se singularisent, et le repos de notre sculpteur ne ressemble pas au repos de tous les hommes; pour se reposer, Rodin travaille et crée, il mène incessamment son esprit à la découverte des innombrables routes de la beauté : sa halte, c'est la pensée qui trouve.

. . . . . .

Ces dessins sont le résultat du long effort du statuaire; par eux il rend tangibles aux yeux de quelques hommes tous les savoirs d'art qu'il a lentement amassés.

Peu de ces feuillets légers, où se rassemblent quelques traits prestes, sont revus, repentis, hésités; ici la main ne commence que lorsque l'esprit a tout vu, parfois la main va en même temps que la pensée découvre.

Les dessins de Rodin sont révolus tous s'ils ne sont pas tous terminés; ils ont sûrement tous la grâce de ce qui se noue pour éclore.

Ils naissent immortels, immortels ils vivent, ils deviennent; sous l'œil de ceux qui savent l'œuvre, ils sont toujours des élans d'essentialités.

Rodin, en ses dessins, nous donne le régal de le voir travailler; il y laisse visibles les temps d'arrêt, l'émotion. Il veut bien se confier au public, l'âme toute grande ouverte; ces petites feuilles blanches frémissent à jamais à l'émoi de son esprit devant l'admirable nature; nous sommes comme auprès de belles maisons dont on n'a pas enlevé les plans, les modèles des coupes, les gabarits et les échafaudages; les outils sont là encore, prêts à être repris par la main de l'ouvrier; ils gardent l'attitude noble du travail, on suit les voies de l'esprit du maître ouvrier constructeur.

J'écris vite, sans me relire, mon cher Rodin. Cette étude très rapide n'a rien à emprunter à celle patiente, tenace, que j'ai entreprise au sujet de toute votre œuvre.

. . . . . .

Il y a, fixés par votre art, sur ces petits feuillets, des nuages qui ont toutes les transes humaines; il y a les langueurs, les brusqueries, la souveraine noblesse de la danse; il y a des mélancolies et des désespoirs, de l'espoir et de l'attente; vous avez tracé les traits de l'amour, la loi frénétique des sexes, toute la grandeur et toute l'animalité et toute la désolation de l'homme, ses plus secrètes beautés des attitudes, toute la loi du corps humain.

Cette foule contemporaine qui semble vouloir s'arracher à la terre maternelle, vous la ramenez aux flots, vous la rendez aux vastes horizons pleins de ciel, dans vos dessins vous la réadaptez aux rochers, aux arbres, au sol, au feu, aux bêtes excellentes, toute la vie entre en action dans le rassemblement de tout votre œuvre, qui est un éblouissement. »

. . . . . .

EMILE-ANTOINE BOURDELLE

La Jeunesse du Théâtre antique.

Les spectacles que nous donne l'*Œuvre* ne peuvent pas toujours être aussi heureux, et cela se comprend aisément. La véritable beauté est modeste comme la violette, et les directeurs de théâtre, même très intelligents et chercheurs, sont bien excusables de ne pas la cueillir sous ses feuilles, surtout lorsqu'ils sont en voyage. Et puis, quand on veut trouver du nouveau, on ne trouve pas toujours de l'excellent.

Cependant, il y a une règle que, si j'étais directeur de théâtre, je ne violerais jamais... jamais. Elle est négative, c'est vrai, mais c'est justement pour cela... Je risquerais de me tromper une fois sur cent, mais je serais absolument sûr des quatre-vingt-dix-neuf autres. Je vais vous la dire tout de suite, et sans crainte aucune,

car je sais qu'on ne la suivra en aucune occasion : « Je ne jouerais pas de pièces en vers. » (1)

Banville prétendait que Polichinelle s'ingéniait à abaisser le niveau de l'art, lui et quelques architectes. Eh bien, le drame en vers partage ce privilège avec les architectes et le néfaste Polichinelle des *Contes féeriques*. Il égare le goût public. Il entretient les personnes dans cette dangereuse illusion : que l'alexandrin est le comble de la perfection rhythmique, que ses rimes et ses césures ne peuvent être dépassées comme moyens verbal et musical de rendre les nuances de la pensée. Il est nuisible, partant, à l'évolution du vers libre et fait que des poètes authentiques et subtils, comme Kahn, Van Lerberghe, Vielé-Griffin, Verhaeren, Mauclair, Milosz et d'autres, ont vaguement l'air de se moquer du monde.

La pièce en vers a fait plus de mal que le sonnet. Car le sonnet, de par ses lois sévères, obligeait l'ouvrier en rimes à une certaine honnêteté dans le travail et surtout à une brièveté qui permettait à un sage de s'acquitter envers lui en quatre-vingt-quatre secondes (2). Et puis, Baudelaire et Mallarmé ont relevé le métier.

Mais une pièce en vers, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Une pensée qui s'achève sur une rime exige une autre rime et celle-ci vous aiguille sur une autre pensée, et ainsi de suite et c'est ce qui fait comprendre qu'une phrase qui serait une réplique devient une tirade très longue, parce que les digressions, les comparaisons, les transitions et les raccords l'ont exigé. Et de même pour les situations, et pour tout.

Les acteurs aiment cela. Quand ils n'ont pas de talent, cela leur permet de ronronner. Rien, en effet, ne ressemble plus, quand on ne fait pas attention au sens, à un vers de Racine qu'un vers de Richepin (le père et le fils), ou de Bouchor, ou de Banville, ou de Zamacoïs.

Quand ils ont du talent, ils tripatouillent dans les césures et dans les rejets, ils s'en donnent à cœur joie, ils vous arrangent cette poésie tant et si bien que ça vous a un air de prose illusionnant, qui rend d'autant plus ahurissants les chevilles et les raccords et les comparaisons.

Si la pièce en vers n'était qu'en vers, ce ne serait qu'un mal simple et peut-être guérissable, mais, par une correspondance mystérieuse et plus que fréquente, elle est généralement aussi antique.

Et à ça, vous savez, il n'y a rien à y faire. Car c'est un travers d'esprit, une tournure particulière de l'imagination. Depuis Gœthe, mais surtout depuis les *Noces corinthiennes* d'Anatole France, cette manie sévit terriblement. Avec moins de bonheur que La Fontaine lorsqu'il prêtait nos sentiments d'hommes aux animaux, mais avec moins de rouerie, la plupart de nos écrivains transposent au mode antique les émotions les plus contemporaines, notamment celles que nous devons au socialisme et aussi à l'anticléricalisme. Ce qui ne laisse pas d'être assez savoureux. Car, à ces époques *brillantes et irresponsables*, on se souciait assez peu du bonheur des masses et de la liberté de penser.

(1) Par *vers*, entendez *alexandrins*. Car, de mémoire d'homme, on n'a vu de drame écrit en vers de onze pieds ; et même à huit pieds, ça ne se fait guère.

(2) Je pense que, pour un homme pressé, ce temps est suffisant. Une seconde pour deux syllabes, c'est très honorable. (Un sonnet jouit, en effet, de 168 syllabes.)

Le plus piquant, c'est que l'on prenne tant de précautions à un moment comme le nôtre, où nous avons le droit de tout dire pourvu qu'Anastasie puisse reconnaître les siens. En effet, comme dit la dame de la chanson de Xanrof : « Y a pus besoin d' se gêner ». Et on se gêne, et l'on fait dire aux héros tout ce qu'on a sur le cœur et qu'ils n'auraient jamais, même dans le plus oriental de leurs cauchemars, songé à dire.

Il n'y a que deux choses qui soient tout à fait antiques dans ces pièces : le vers, d'abord, qui a la fraîcheur si personnelle de celui de Ponsard ou de Casimir Delavigne dans ses mauvaises heures, et les costumes, qui auraient très bien fait dans l'atelier de David où Agamennon ressemblait à Brutus avec tranquillité.

Il y a bien des pièces antiques, et très belles, mais comme elles ne sont pas écrites en alexandrins parnassiens, on ne les jouera point. De l'audace, oui, mais une audace correcte, une audace de gens du monde. Surtout, pas d'affaires. Si vous voulez être ému, allez au Grand Guignol. En trois heures, vous entendrez huit pièces modernes où l'on aura ajouté à l'assassinat, chef-d'œuvre de l'art humain, le cataclysme, ce chef-d'œuvre de la nature.

Si vous aimez le vrai théâtre, vous avez la ressource de lire Shakespeare, et encore méfiez-vous de Jean Aicard.

Ces réflexions moroses, je les fais en général, et j'aime, je l'avoue, pouvoir parler d'une exception. La pièce de M. Barlatier à l'*Œuvre* est une des rares réussites de ce théâtre antique à la résurrection duquel les scènes de la Nature ont si fortement contribué. C'est un drame plein de conviction, encore que Leconte de Lisle l'ait déjà écrit et que l'idée-mère qui l'anime ait déjà servi à la *Thaïs* de France. Mais c'est le signe auquel on reconnaît les grands écrivains que cette discrétion dans la manière dont ils usent d'un sujet, en gens pleins de tact et qui, même lorsqu'une chose leur a plu, ne cherchent pas à en dégoûter les autres.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

CORRESPONDANCE

A M. Georges Rency.

Paris, du *Mercure de France*,
25 février 1908.

Je suis confuse, Monsieur et cher confrère, de la très chaude réception que vous faites à Rachilde pour son pauvre diable de *Vendeur de Soleil* dans l'*Art moderne*. Nous savons tous que l'*Art moderne* d'Octave Maus est l'arbitre du goût littéraire, en Belgique comme à Paris, et je remercie son directeur, le charmant érudit, le dévoué Mécène, comme je vous remercie vous-même, Monsieur Georges Rency, de votre bon accueil. Je voudrais également remercier M. Carpentier, du théâtre royal du Parc, dont le talent souple et bien vibrant a su tirer d'une si petite chose de grands effets.

Mais voulez vous me permettre un mot au sujet de la courageuse conférencière, Mme Catulle Mendès, que je ne saurais jamais assez remercier, celle-là, pour son audacieuse générosité ? Songez qu'elle est le premier *Mécène* français, qui ose parler de moi, sérieusement, de moi, l'auteur *léger*, étrange, *morbide*... (vous me qualifiez ainsi vous-même, n'est-ce pas, et ce que je suis de votre avis !...) Oui, elle est en effet trop belle pour parler en public, oui, elle a un peu d'émotion, justement à cause du succès, trop certain, de sa beauté... Cependant, sans hésiter, elle est venue à vous, mes chers amis belges, vous apportant toute l'âme

française dans les plis de son manteau d'impératrice. Je ne veux pas insister sur les polémiques récentes qui eurent lieu à propos d'un auteur français, lequel fut peut-être injuste vis-à-vis de la Belgique (car les gens d'esprit sont toujours injustes), mais je crois que Mme Catulle Mendès a pensé au joli geste d'élégance qu'il fallait tenter vers la sage nation sœur qu'on avait peut-être inutilement froissée. Elle est allée à vous avec élan, vous parler de nous, qui vous aimons, pour qu'à votre tour vous nous aimiez, et c'est ce geste de femme, tout de tendresse radieuse, qui doit effacer à vos yeux, déjà charmés, une inexactitude de ponctuation ou une erreur de titre.

Recevez, mon cher confrère, l'assurance de ma gratitude.

RACHILDE.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Schubert-Schumann, après Weber-Mendelssohn... Si l'on pouvait reprocher au programme du concert précédent de manquer un peu trop de Weber et de donner trop d'importance à Mendelssohn, on n'aurait pu en dire autant du programme Schuber-Schumann : les deux maitres y étaient représentés avec un équilibre parfait et par des œuvres excellemment choisies.

Et tout d'abord, l'étonnante Symphonie en *ut* majeur, la dernière de Schubert. Probablement sous prétexte qu'elle est trop longue, — ce qui est vrai, — on ne l'exécute jamais. M. Durant, rompant avec cette tradition... négative, a eu la bonne initiative de la donner, en évitant de faire les reprises, et en faisant, dans le final, une petite coupure qui ne nuit nullement à l'ensemble. Ainsi présentée, la Symphonie est apparue extrêmement vivante, mouvementée, colorée, et d'une richesse étonnante au point de vue mélodique et harmonique, avec, cependant, quelque monotonie dans les dessins rythmiques. M. Durant en a rendu les côtés pittoresques avec infiniment de soin, particulièment dans le si curieux *andante con moto*, d'inspiration évidemment hongroise.

Quant à la *Stimmung* générale de l'œuvre, qui est presque tout entière de joie exubérante, — non pas une joie intérieure et philosophique comme celle de Beethoven dans la Neuvième Symphonie, mais bien une joie purement extérieure, inspirée tout à la fois par l'amour de la vie, de la nature et de la musique, — quant à cette *Stimmung*, d'un romantisme plus ou moins païen, le vaillant capellmeister a fait tous ses efforts pour l'atteindre, et certes, dans les trois premiers mouvements, il y a pleinement réussi; dans le final, par contre, ses cuivres ont fait preuve, à certains moments, d'une exubérance un peu grosse et l'ont empêché de mettre en valeur, comme il aurait convenu, le second thème si délicieusement populaire.

De Schumann, il y avait au programme la première Symphonie et l'ouverture de *Genoveva*. M. Durant excelle à tirer des œuvres d'orchestre de Schumann tout ce qu'elles peuvent donner; il comprend admirablement leur esprit, et l'on peut certes qualifier de remarquables les exécutions qu'il a données de ces deux belles compositions, dont l'une représente avec tant d'éclat le côté de la lumière du romantisme schumannien, tandis que l'autre fait apparaitre sa face sombre et tragique.

Un concert Schubert-Schumann ne se conçoit pas sans l'exécude lieder. M. Durant avait confié à Mlle Wybauw, la mission délicate de chanter, en allemand (bravo!), un certain nombre de mélodies des deux maitres. Mlle Wybauw s'est tirée d'affaire avec son intelligence habituelle : sa diction excellente, le soin qu'elle met à donner du relief à ce qu'elle chante, sa préoccupation de pénétrer l'esprit des textes mis en musique, tout cela constitue une base très sérieuse pour arriver à une interprétation idéale. Certes, tout n'est pas parfait dans sa manière de comprendre les différents lieder qu'elle chante. Si, d'une part, nous avons beaucoup goûté le sentiment nostalgique profond qu'elle met dans *Der Wanderer* de Schubert et l'exquise et spirituelle tendresse avec laquelle elle chante le *Venetianisches Lied* de Schumann, nous avons, par contre, été déçu par son manque d'accent dans *Gretchen am Spinnrade* et par la joie naïve par laquelle, dans *Die Post*, elle remplace le sentiment d'angoisse qui y domine et dont l'effet est d'autant plus grand qu'il doit contraster avec la gaité du rythme de l'accompagnement (1).

Quoi qu'il en soit, Mlle Wybauw n'en reste pas moins l'une des artistes belges les plus aptes à chanter comme il convient le lied romantique allemand. M. Minet l'a accompagnée d'une manière tout à fait remarquable : c'est un nom à retenir.

Troisième séance du cercle « Piano et Archets ».

MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob continuent leur belle série de séances de musique de chambre.

Cette fois, le public a eu une déconvenue : le quintette de Schumann, qui était au programme, n'a pu être joué, par suite d'une circonstance fortuite, et les deux « Chopinades » par lesquelles M. Bosquet l'a remplacé n'ont certes pas été une compensation suffisante.

La séance avait débuté par le quatuor en sol mineur de Mozart. Le cercle *Piano et Archets* en a donné une interprétation parfaite, extraordinairement chaleureuse et vivante, à tel point que l'*Andante* en a paru une véritable révélation.

Le quatuor op. 16 de Beethoven est un arrangement, par le maitre lui-même, d'un quintette qu'il avait originairement composé pour piano, hautbois, clarinette, basson et cor. C'est une œuvre de jeunesse, datant au plus tard de 1797, dans laquelle Beethoven s'est montré, à plusieurs égards, inférieur à Mozart et à Haydn.

Il était d'autant plus intéressant d'en donner une exécution qu'elle avait acquis, au commencement du XIXe siècle, une grande réputation.... qui avait d'ailleurs fini par agacer le maitre lui-même.

CH. V.

CHRONIQUE THÉATRALE

Les Ames ennemies de M. PAUL-HYACINTHE LOYSON.

Le théâtre du Parc a représenté avec un succès douteux *les Ames ennemies* de M. Paul-Hyacinthe Loyson. Cette pièce, en effet, n'est pas une bonne pièce, j'entends de celles qui exercent sur le public une action forte. Le public veut être ému d'une même émotion ou être convaincu par les efforts d'une seule opinion. Il hésite, se renfrogne et boude aux applaudissements dès que l'auteur semble ne plus être maitre de son sujet.

C'est le cas de M. Loyson. Ce jeune écrivain a voulu réaliser trop tôt, et dans la fougue du premier âge, une idée dramatique qui demandait, pour être traitée avec succès, beaucoup d'expérience et beaucoup de réflexion. Les déchirements d'une famille que divisent des querelles religieuses, voilà certes un thème qui parait déjà singulièrement délicat. Mais quand ces déchirements ont pour objet l'âme d'une fillette de dix-sept ans, quand on veut montrer cette enfant en proie au fanatisme religieux ou antireligieux d'une mère et d'un père véritablement affolés, le thème en question devient tel qu'un talent éprouvé, servi par unmétier très sûr, pourrait seul l'aborder avec quelque chance de réussite.

Exposons brièvement la pièce de M. Loyson. Avant de partir pour une expédition scientifique en Océanie, le naturaliste Daniel Servan a cru devoir introduire chez lui, auprès de sa femme et de sa fille, un prêtre, l'abbé Godule, choisi par lui pour ses idées larges et tolérantes. Mme Servan est une catholique pratiquante et, avant d'épouser son savant mari, elle lui a arraché le serment qu'il lui laisserait élever leurs enfants dans la

(1) Cela montre le danger qu'il y a à isoler un lied appartenant à un cycle, comme c'est le cas pour *Die Post*, qui est tirée du *Voyage d'Hiver*.

religion à laquelle elle entend rester fidèlement attachée. Deux ans se passent et Servan revient de son expédition : il a découvert à Java un squelette qu'il croit être celui du *pithécanthopus*, l'ancêtre probable de l'homme. Cette découverte sensationnelle le signale à l'attention des libres penseurs, et Servan va leur servir désormais de vivant drapeau. En rentrant au foyer, le savant apprend que sa fille Florence, encouragée par sa grand'mère maternelle et vraisemblablement aussi par sa mère et par l'abbé Godule, se livre aux pratiques dangereuses d'une religiosité mystique poussée jusqu'à l'extravagance. C'est son ami, le docteur Paupérac, qui le met au courant de cette situation. Paupérac, c'est le farouche anticlérical du Midi, sans scrupule et aussi sans délicatesse. Il moucharde au profit de ce qu'il croit la bonne cause. Il rédigerait des fiches, n'en doutez pas, s'il vivait dans un autre milieu. Servan, lui, n'est pas atteint de cette frénésie et sait respecter la liberté d'autrui. Cependant, en l'occurrence, il sent qu'il doit agir et arracher son enfant aux influences qu'elle subit. Déjà elle parle d'entrer au couvent : il n'est que temps d'intervenir. Malgré sa femme, il la retire de son pensionnat religieux et la met au lycée. Florence, peu à peu, quitte ses idées mystiques; elle lit en secret l'ouvrage où son père expose sa découverte et les conséquences que l'on est autorisé à en tirer; sans que nul ne s'en doute, elle perd tout doucement la foi. Hélas! elle perd en même temps la santé. Son pauvre cœur d'enfant, déjà lésé par une grave maladie antérieure, souffre douloureusement de la mésintelligence qui trouble les rapports de ses parents. Pompérac, qui n'ignore pas cette lésion, ne fait rien pour empêcher Servan et sa femme de torturer, par leurs disputes incessantes, leur frêle et unique enfant. Elle tombe malade, elle se meurt, il n'y a plus d'espoir. Alors, elle se confesse à son père et lui avoue qu'elle n'a plus la foi. Cet aveu, sans doute, va adoucir un peu la douleur du savant? Non, car il redoute que la mort de la petite ne soit plus cruelle, maintenant qu'elle n'a plus le réconfort de croire en une vie future. C'est à peine s'il ne se fait pas, à cette minute terrible et solennelle, l'apôtre de cette religion qu'il a combattue jadis dans cette pauvre âme d'enfant. Mais Florence est une petite héroïne, elle est résignée et accepte l'idée du néant, elle a comme une rapide intuition de la vanité de toutes les querelles religieuses, et elle meurt en réconciliant ses parents au nom de l'amour, supérieur à Jésus, supérieur à la vérité scientifique elle-même.

Les défauts de cette pièce résident, non tant dans les maladresses de l'intrigue que dans l'invraisemblance du caractère des principaux personnages. Comment pourrait-on admettre qu'un savant, athée comme Servan, introduise lui-même un prêtre chez lui et, quels que soient les serments qui lui aient été arrachés en un moment où un galant homme ne refuse aucune promesse à celle qui va se donner à lui, qu'il souffre qu'on fanatise de la sorte l'âme de sa fille unique? En supposant que l'on passe sur cette invraisemblance et qu'on la regarde comme le postulat qui supporte toute la pièce, comment admettrait-on que Servan et sa femme aient le triste courage de se disputer l'âme de Florence comme deux chiens se disputent un os, alors qu'on les a représentés comme un ménage modèle dont l'amour n'a pas faibli depuis vingt ans d'union? Et que dire de Florence qui, à dix-sept ans, lit et comprend un austère ouvrage de science et prononce, en mourant, un discours que ne désavouerait pas un vieux philosophe? Tout cela est d'une pénible incohérence. Tout cela fait que, malgré d'incontestables qualités et, dans certaines scènes, une véritable grandeur, *les Ames ennemies* ne sont pas une bonne pièce pour le public, qui ne sait qui y applaudir, et ne sont pas davantage une œuvre qui puisse plaire aux lettrés. Les *Ames ennemies* ont été jouées au Parc par Mmes Thomsen, Gladys-Maxhance, Angèle Renard, par MM. Chautard, Carpentier, Laurent, Ray-Marot, avec un talent, une conviction, une ardeur qui auraient assuré le succès, si celui-ci avait été possible.

GEORGES RENCY

ERRATUM

Dans l'article de M. L. Maeterlinck : *Un Musée modèle*, publié dans notre dernier numéro, deux lignes ont été oubliées par les typographes, ce qui a rendu une phrase incompréhensible. Rétablissons le texte de notre collaborateur :

« Nos collections anciennes seraient, disait-il, disposées dans des salles sobrement conçues, dans le style architectural des diverses époques où les objets d'art exposés furent exécutés. Il y aurait ainsi des salles romanes pour nos intéressantes sculptures et fragments décoratifs des XIe et XIIe siècles; tout ce que nous possédons des XIIIe et XIVe *serait réuni dans des milieux rappelant ces mêmes époques. Des intérieurs gothiques du XIVe siècle* entoureraient nos primitifs des écoles des Van Eyck ou de Van der Weyden, » etc.

PETITE CHRONIQUE

L'inauguration du Salon jubilaire de la *Libre Esthétique* a eu lieu hier avec l'animation et le joyeux empressement habituels. Les artistes étaient plus nombreux encore que de coutume, et la *Libre Esthétique* représentée par la presque totalité de ses membres.

On s'accorde à trouver un intérêt de premier ordre à l'exposition, qui réunit la plupart des peintres et des sculpteurs, aujourd'hui illustres, dont l'effort persévérant a définitivement imposé l'esthétique moderne. Les uns et les autres rivalisent de talent, et les œuvres magistrales foisonnent dans la section de sculpture comme dans celle de peinture, constituant l'ensemble le plus varié et le plus impressionnant qui ait été présenté au public bruxellois.

Le Salon est ouvert tous les jours de 10 à 5 heures. Prix d'entrée : un franc.

La *Libre Esthétique* organise, pour fêter le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, un Concert jubilaire dont le programme, interprété par le Quatuor « Piano et Archets » (MM. E. Bosquet, E. Chaumont, L. Van Hout et J. Jacob), groupera les noms des trois compositeurs les plus illustres que ses concerts révélèrent au public : César Franck, Ernest Chausson, Vincent d'Indy. Chacun de ces maîtres sera représenté au programme par l'une de ses œuvres capitales : Franck par son quintette pour piano et cordes, Chausson par son quatuor avec piano, Vincent d'Indy par sa sonate pour piano et violon.

Cette séance, d'un exceptionnel intérêt et qui réunira tous les fervents de la *Libre Esthétique*, est fixée au mardi 10 mars, à 2 h. 1/2 précises. Elle ouvrira la série des concerts, au nombre de six, qui seront donnés au Salon jubilaire.

On a pu, à maintes reprises, entendre parler de l'organisation du Salon de l'Art contemporain, à Anvers, qui se poursuit activement. Nous sommes en mesure de dire que cette exposition sera de tout premier ordre et contiendra même, de la part d'artistes notoirement connus, des révélations intéressantes. C'est ainsi que l'on y verra, comme il a déjà été dit, un ensemble de Jan Stobbaerts, parmi lequel plusieurs œuvres tout à fait inédites, un grand contingent de Sauter, le subtil coloriste anglais, ainsi que des Bracht, des Boecklin, des Bauer, des Baseleer, des Mertens, des Delaunois, des Walter Vaes, des Oleffe, des Ch. V. Hageman, des Crahay, etc., ensuite des sculptures de Rousseau, Charlier, Deckers, Huygelen.

Pourtant, le Comité n'a pas encore terminé ses séries d'invitations et est encore en négociation pour plusieurs pièces capitales, mais, par ce qu'il a obtenu jusqu'à ce jour, on peut augurer de la façon la plus favorable du haut intérêt de cette manifestation d'art, d'autant plus qu'une des attractions principales y sera l'aspect rétrospectif de l'œuvre de Fantin-Latour, à côté duquel il y aura encore un lot de cent à cent cinquante dessins de Rodin et une trentaine d'estampes en couleurs de Raffaëlli.

La date d'ouverture du Salon est définitivement fixée au samedi 21 mars et l'exposition restera ouverte jusqu'au 26 avril.

Les après-midi du samedi y seront réservées exclusivement aux membres et aux invités, et elles seront agrémentées d'auditions musicales et de conférences, dont on publiera les programmes ultérieurement.

La vente des timbres-réclames de l'Exposition de Bruxelles commencera demain matin dans les bureaux de l'Exposition. 34, rue des Douze-Apôtres. Le prix est de 1 fr. 25 le mille. Achetés par dix mille, ces timbres sont vendus 1 franc le mille.

Prochaines conférences du Musée du Livre (3, rue Villa-Hermosa) : demain, lundi, M. Duftbrown, *les Bibliothèques municipales en Angleterre*; samedi 7 mars, M. Paul André, *les Revues littéraires*; mercredi 11 mars, Mlle Marie Parent, *la Bibliothèque de ma fille.*

Comme nous l'avons annoncé, c'est le 10 mars qu'aura lieu à Anvers, à la salle Forst, la vente des tableaux, dessins et eaux-fortes délaissés par Théodore Verstraete. Trois jours d'exposition précéderont la vente. Le catalogue vient de nous parvenir. C'est une élégante publication richement illustrée et pour laquelle M. Lucien Solvay a écrit une préface laudative.

Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 1/2, concert Ch. Delgouffre à la Salle Patria avec le concours de Mlle Laure Dewin.

Au programme du récital annoncé par M. R. Pugno, pour le jeudi 5 mars, à la salle Patria, avec le concours de Mlle Germaine Schnitzer, figurent des œuvres de Bach, Mozart, Beethoven, Schumann, Chopin, etc.

C'est M. Henri Viotta, directeur du Conservatoire de La Haye et chef d'orchestre des concerts de l' « Orkest Vereeniging », qui dirigera la cinquième matinée des Concerts Ysaye, fixée à dimanche prochain, à 2 1/2 h., salle Patria, avec répétition générale, même salle, samedi 7 mars, à 4 heures.

Voici le programme : Ouverture de *Léonore* n° 3 de Beethoven; Quatrième Symphonie (*fa* mineur) de Tschaïkowsky; Prélude et « Liebestod » de *Tristan et Isolde*. M. Jacques Thibaud jouera un Concerto de Mozart et le *Concertstück* de Saint-Saëns. Billets et renseignements chez Breitkopf et Härtel.

Pour éviter la coïncidence avec le concert Ysaye, le sixième concert historique Durant consacré à Wagner aura lieu, avec le concours de Mlle Gabrielle Wybauw, cantatrice, le mercredi 11 mars, à 8 h. 1/2 du soir, au Musée communal d'Ixelles. Répétition générale la veille, à 8 h. 1/2 du soir.

Au programme : Ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, Ballade de Senta, Prélude de *Lohengrin*, Bacchanale de *Tannhäuser*, *Voyage au Rhin, Marche funèbre de Siegfried*; Poèmes : *a) l'Ange, b) Rêves, c) Souffrances*; *Kaisermarsch.*

Location : Maison Katto, 46, rue de l'Ecuyer, et Maison Desuyck, 137, chaussée d'Ixelles.

La quatrième séance du Quatuor Zimmer aura lieu le mercredi 18 mars à la salle allemande. Au programme : Quatuor en *sol* maj. (op. 76) de Haydn; quatuor en *ut* dièze min. (op. 131) de Beethoven; quintette à deux altos (op. 111) de Brahms.

Le premier des trois concerts consacrés à J.-S. Bach aura lieu à la salle Patria le dimanche 15 mars, à 3 h. 1/2, avec le concours de MM. Eugène et Théo Ysaye et de Mme Zimmer. Au programme : Conférence par M. Vincent d'Indy, Concerto pour violon et deux flûtes, Deux cantiques et air de l'*Oratorio de Noël*, Sonate en *la* pour violon et piano, Concerto pour deux cors, trois hautbois, basson, violon solo et orchestre d'archets.

Pour la location, s'adresser à la maison Breitkopf et Haertel.

Des œuvres symphoniques et vocales de femmes compositeurs : Clara Schumann, G. Wurzer, Augusta Holmès, C. Chaminade, Blanche Selva, J. Folville, Berthe Busine, etc., seront exécutées à Gand, au Grand-Théâtre, le samedi 21 mars, sous la direction de Mlle Berthe Busine, au profit des bourses d'études de l'Institut de Kerchove.

La Société de Musique de Tournai annonce son concert annuel pour le dimanche 22 mars, à 2 heures. Ce concert sera consacré à *Franciscus* d'Edgard Tinel, qui n'a plus été entendu en Belgique depuis 1888.

Pour tous renseignements, s'adresser à la direction de la Société de Musique, 83, rue Saint-Martin, à Tournai.

Les journaux de Vienne annoncent une découverte de haute importance pour le monde musical, qui vient d'être faite par un officier mélomane, le commandant Hajdecki. Cette découverte est celle de vingt lettres de Beethoven, jusqu'ici inconnues, et de quarante-sept pages de musique écrites de la main du maître lui-même, et inédites également. C'est dans les papiers de famille de feu Bernard, un librettiste autrichien qui avait été un ami personnel de Beethoven, qu'ont été trouvées ces pages de musique et ces lettres, dont les dates sont comprises entre 1816 et 1823.

Des négociations sont engagées, dit *le Petit-Bleu*, pour l'achat du cottage où Edgar Poe passa les trois dernières années de sa vie, et où mourut dans le dénûment le plus complet sa femme Virginia. Si cet achat se conclut, le cottage sera transporté dans Poe Park et on y créera un musée d'Edgar Poe. Le cottage possède déjà des portraits du poète et de sa femme, de rares daguerréotypes et quelques autres reliques du célèbre écrivain.

De Londres :

Miss Birnie Philip, exécutrice testamentaire de Whistler, va entreprendre la publication de la correspondance du maître. Elle serait donc reconnaissante à toutes les personnes qui possèdent des lettres de Whistler de vouloir bien les lui prêter.

Toutes communications relatives à ce projet pourront être adressées, pour Miss Birnie Philip, à MM. Watkin Williams, Steel and Hart, sollicitors, à Londres.

Un portrait d'Emerson, extrait du livre que consacre à l'illustre philosophe américain Mlle Dugard :

« Emerson était un homme grand et mince, à l'air si noble et en même temps si plein de bonhomie qu'en l'apercevant de loin on le prenait volontiers pour un de ces gentlemen-farmers chez qui la simplicité de la vie rustique atténue la fierté de l'aristocrate. Il suffisait, toutefois, de l'approcher, pour reconnaitre en lui un penseur. La tête, très dégagée des épaules, se dressait haute, avec de grands traits, un nez d'une ligne puissante, une bouche aux lèvres fines, la physionomie creusée des plis caractéristiques de l'homme dont l'action est toute dans les idées. Mais ce qui frappait le plus en lui, c'était son regard scrutateur, tourné en dedans, et surtout son sourire, un sourire lumineux où se lisait une légère ironie tempérée de bonté et d'une douceur impénétrable. Devant ces yeux et ce sourire, on avait l'impression d'être en présence d'un *Voyant* qui regarderait dans l'Absolu, mais n'en dirait pas tout le secret. »

M. Joseph Winiawski donnera, le jeudi 19 mars, sa prochaine séance de Piano à la Grande-Harmonie. Au programme, des œuvres de Schumann, Haessler, Schubert, Chopin, Mendeissohn, Liszt et Wieniawski,

---

La mise en scène de nos opéras n'est pas, dit *le Petit-Bleu*, sans coûter des prix formidables.

Voici quelques exemples des dépenses occasionnées par de célèbres premières : *les Huguenots* (1836), 160,000 francs; *Hamlet* (1868), 100,000 francs; *la Juive* (reconstituée après l'incendie de 1875), 190,000; *les Huguenots* (id.), 173,000; *Faust* (id.), 187,000; *le Prophète* (id.), 224,000. L'opéra qui a coûté le prix le plus élevé est *la Dame de Montsoreau* (320,000 fr.) qui fut joué trois fois; le moins coûteux a été *la Walkyrie* (80.000). A ces frais s'ajoutent d'autres sources de dépenses non moins indispensables : le balayage coûte 36.500 francs par an — soit 100 francs par jour — et le chauffage 90,555 francs environ.

Quant à *Faust*, on assure que sa récente reconstitution coûtera entre 120,000 et 130,000 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Deuxième Symphonie** (op. 55) en *la mineur*.
Partition d'orchestre in-16. — *Prix net : 5 francs.*

ID. — **Introduction et Rondo capriccioso** pour violon et orchestre (op. 28).
Transcription pour piano à quatre mains par JACQUES DURAND. — *Prix net : 5 francs.*

VINCENT D'INDY. — **Jour d'été à la Montagne.** Partition d'orchestre in-16.
Prix net : 7 francs.

PAUL DUKAS. — **Ariane et Barbe-Bleue.** Extraits transcrits pour piano à deux mains et à quatre mains par LÉON ROQUES.
Les Pierreries. Prix net : 4 et 5 francs. — *Les Cinq filles d'Orlamonde* : 2 fr. 50 et 3 francs.
Introduction du IIIe acte : 1 fr. 75 et 2 fr. 50. — *La Parure des femmes de Barbe-Bleue* : 4 et 5 francs.

J. GUY ROPARTZ. — **Sonate** (en *ré mineur*) pour violon et piano. *Prix net : 7 francs.*

BIBLIOTHÈQUE DES CLASSIQUES FRANÇAIS

Echos de France. IIIe volume. Recueil des plus célèbres airs, romances, duos, etc. de Lully, Rameau, Gluck, Piccini, Sacchini, Dalayrac, Grétry, Méhul, Montigny, etc. — *Prix net : 7 francs.*

J.-PH. RAMEAU. — **Hippolyte et Aricie.** tragédie en cinq actes et un prologue, paroles de l'abbé Pellegrin. Édition revisée par VINCENT D'INDY. Texte : *prix net, 1 franc.*

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges comtemporains

QUATRE ARTISTES LIÉGEOIS

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un beau volume, in-8°, consacré aux artistes liégeois, A. Rassenfosse, F. Maréchal, A. Donnay et E. Berchmans et contenant 48 planches hors texte d'après les œuvres de ces artistes. — Prix : 7 fr. 50

EUGÈNE LAERMANS

PAR

GUSTAVE VANZYPE

Un beau volume in-8°, contenant 14 reproductions dans le texte, d'après des dessins et des croquis, et 28 planches hors texte d'après les œuvres les plus remarquables d'Eugène Laermans.

Prix : 7 fr. 50

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 10. 8 MARS 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Hommage à Van Lerberghe : *La Chanson d'Ève* (suite et fin) (JEAN DOMINIQUE). — Le Salon de la Libre Esthétique : *La Sculpture* (FRANZ HELLENS) — Théodore Verstraete (L.). — Le « Monument au Travail » de Rodin. — Le Festival Bach au Cercle artistique (CH. VAN DEN BORREN) — Nouveautés musicales — La Musique à Paris : *Société Nationale, Cercle Musical, Concerts Lamoureux* (M. D. CALVOCORESSI). — Chronique théâtrale (G. R.) — Petite Chronique.

Hommage à Van Lerberghe[1].

Le second livre de la chanson d'Ève, *la Tentation*, semble parcouru en tous sens d'un frissonnement contenu.

C'est encore l'émoi d'un conte, la forêt du Chaperon-Rouge, — mais infinie et touchant à la mer. Le danger invisible y rôde et parfois apparaît, mais il a la forme d'un dieu :

> Des roses couronnaient ses cheveux d'hyacinthe
> Et son visage ressemblait à l'Amour.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Ève pourtant, petite fille émue, s'attarde et songe. Elle cueille des roses, elle ferme les yeux devant les rayons d'or qui percent le feuillage, elle sent tout son cœur charmant s'ouvrir et puis languir avec délice, et, comme en jouant, elle marche jusqu'aux bords fabuleux de l'Ile du Désir, elle rencontre des sirènes.

Or, les sirènes chantent. Des fonds mystérieux de l'air et de la mer sortent partout des voix. Ève, immobile, les écoute : elle sourit d'un étrange sourire qui fait peur à ses anges, et répond en écho plaintif.

> Du Nord de nacre au Couchant qui résonne
> De sons de pourpre...

l'universelle attirance s'exerce entre la nature vivante et cette fleur humaine encore enracinée un peu, mais bientôt plus libre et plus triste, plus parfaite et non moins pure.

Car voici que les hommes sont venus en rampant sauvagement vers elle — et que, pareille encore à la princesse de féerie qui dénoue les enchantements, elle se penche avec une grâce bénigne au-dessus de leurs têtes sombres.

> Ils ne savent rien dire encore
> Mais parfois pleurent :
> Par eux je suis toutes choses,
> Les premières roses et le premier soleil...
> Ils sont lassés infiniment...
> Vers moi — ils ont marché longtemps...

Ainsi, sans rien qui ait troublé l'inconscience et la simplicité de l'homme et de la femme, par le même prodige naturel qui courbe dans les forêts vertes la

cime en fleurs auprès d'une autre cime qu'elle doit féconder, ainsi dans ce paysage d'Éden un chant sacré unit les créatures faites pour l'Amour et la Mort — et pour notre sœur, la Mélancolie!

Ève succombe. Ce n'est pas une chute : le poète, au seuil de ce troisième livre, *la Faute*, a gravé solennellement ces mots de Nietzsche : *Tout est innocence.*

Nulle plus belle parabole ne pouvait illustrer d'images pures, hautaines et candides cette ardente et touchante affirmation que le poème de Charles Van Lerberghe.

Ève, enfin, se connait, se possède et se donne. Ce geste la revêt comme d'une lumière adoucie — plus sensible, plus pénétrée de grâces et parfumée.

O Dieu, sois donc béni,
Et viens, amour, tes mains sont pleines
De fleurs, les miennes
De fruits....

L'heure est venue où la connaissance l'habite, où elle-même va librement parcourir son royaume. Le monde intérieur se découvre aux yeux de son âme, l'éblouit et l'enivre. Elle est semblable maintenant à quelque nymphe glorieuse et penseuse qui aurait dérobé une flamme dansante sur l'autel des vestales et qui fuirait tenant entre ses doigts la merveilleuse fleur du feu.

Et, à cause de cette joie, de ce triomphe ému, de sa subtile et miraculeuse conquête, elle dit et redit avec l'abandon du bonheur, à chaque chose qui l'approche, à chaque idée qui lui sourit, à chaque rêve qui la presse : *Tout est innocence et tout est beauté.*

Je vois bien que je ne puis plus me détourner d'Ève, qu'il me faut tout vous dire de sa noble aventure, et suivre pas à pas cette ombre légère et vibrante jusqu'au moment suprême de la mort — tant il y a dans sa personnalité toute élyséenne une autorité souveraine.

C'est le privilège de l'art de nous entraîner, même malgré nous, au delà des frontières de notre jugement, hors des mesures de l'admiration commune, dans une région où la langue n'a plus de mots pour exprimer que nous comprenons et aimons.

Alors, et je vous le disais en commençant, il ne faudrait que continuer d'écouter dans un silence religieux et ne pas y mêler sa propre voix.

Et cependant, qu'il est difficile aussi de se taire, quand on éprouve les plus savoureuses de toutes les sensations intellectuelles, celles que Mme de Noailles a dénommées d'un trait si net : *le beau plaisir cérébral*, et qui, dans le moment que nous les ressentons, descendent si voluptueusement en nous que nous sommes tentés d'en faire le seul, le vrai tissu merveilleux et sacré de notre existence précaire!

Toutefois, ce bouleversement admirable, cet état pathétique, nous le subissons rarement. Il y faut l'exceptionnelle rencontre de ce que j'appellerai *le génie*, c'est-à-dire de ce qui est foncièrement et sensiblement unique, c'est-à-dire encore de ce qui est spontanément et profondément sincère; donc, pareil à soi-même, indépendant, et dans une fraternité tout étroite avec l'âme dont l'œuvre émane, comme l'haleine d'entre les lèvres.

Si Charles Van Lerberghe est notre plus grand poète, c'est non seulement parce que son œuvre est la plus essentiellement *poétique*, mais encore parce qu'il fut l'artiste le plus accompli, le plus original, le plus libre et le plus complet.

Son poème de la *Chanson d'Ève* contient toutes les richesses verbales, toutes les délicatesses de sonorités, toutes les dextérités et toutes les audaces de la musique et du pinceau.

C'est pour cela, je pense, que je ne puis le lire sans apercevoir alentour, dans l'atmosphère impondérable où il est situé, le cortège bruissant et lointain des figures qui dans mes souvenirs deviennent, sans aucune réelle ressemblance, d'autres êtres que j'imagine. C'est Éloa, la sœur des anges. Ce sont les adolescentes rêveuses dont Walter Crane peignit les belles attitudes pour illustrer des histoires de fées, ce sont les beaux corps sveltes et les sourires attristés des éphèbes printaniers de Botticelli.

Mais surtout je ne puis évoquer autrement l'âme distraite et grave du poète lui-même que sous l'apparence d'une strophe ailée.

Et cette strophe, je l'ai lue dans la *Vita Nuova* du noble et triste messire Dante Alighieri.

« Le jour, dit-il, qui complétait l'année où ma Béatrice était morte, je me trouvais assis dans un endroit, où, en mémoire d'elle, je dessinais un ange sur mes tablettes.

« Pendant que je dessinais, comme je tournai les yeux, je vis près de moi plusieurs personnages... Ils étaient là depuis quelque temps avant que je les eusse aperçus. Quand je les vis, je me levai et je leur dis en les saluant : « Il y avait là quelqu'un avec moi, et c'est pour cela que j'étais tout à ma pensée ». Et quand ils furent partis, je me remis à mon œuvre, c'est-à-dire, à dessiner des figures d'anges... »

Je ne sais si j'ai pu vous communiquer cette impression d'une correspondance qui relie le chef-d'œuvre de Charles Van Lerberghe à tout ce que l'art humain a créé de plus synthétique et de supérieur, ni, après tant de mots, si j'ai prononcé celui-là qui définit la faculté souveraine et inégalable de toutes les puissances du poète : je veux dire l'imagination.

Mais à quoi bon, et pourquoi faire analyser ce que l'on sent d'une perfection lumineuse?

Pour moi, chaque fois qu'il m'arrive de m'arrêter avec ferveur et tremblement devant la splendeur d'un

beau livre, il me semble voir le poète, qu'il soit Baudelaire ou Vigny ou Charles Van Lerberghe, tourner distraitement la tête vers ceux qui prétendaient l'interroger, disant comme le Dante : « Quand ils furent partis, je me remis à mon œuvre, c'est-à dire à dessiner des figures d'anges. »

Permettez-moi, enfin, d'essayer d'effacer, pour la gloire et pour le respect de celui qui est mort, le souvenir confus et maladroit de cet hommage, si sincère et compréhensif qu'il ait voulu se faire, et afin que vous n'emportiez de lui, comme les visiteurs du Florentin sublime, que l'image du dernier ange qu'il dessina sur ses tablettes, je vous lirai encore ce poème :

Une aube pâle emplit le ciel triste; le Rêve,
Comme un grand voile d'or, de la terre se lève.
. . . . . .
L'âme chantante d'Ève expire,
Elle s'éteint dans la clarté;
Elle retourne en un sourire
A l'univers qu'elle a chanté.
. . . . . .
En de vagues accords où se mêlent
Des battements d'ailes,
Des sons d'étoiles,
Des chutes de fleurs,
En l'universelle rumeur
Elle se fond, doucement, et s'achève,
La chanson d'Ève.

JEAN DOMINIQUE

Le Salon de la Libre Esthétique.

La Sculpture.

J'entends des malins, des esprits judicieux, déclarer d'une voix gonflée d'emphase : « Mais il n'y a aucun rapport entre l'esprit qui anime la sculpture à la *Libre Esthétique* et l'atmosphère où se déploient les toiles; les sculpteurs donnent l'exemple de la sagesse! » Cela ferait sourciller, si l'on n'avait pris depuis longtemps le parti de sourire. Le moment n'est plus où les expositions de la *Libre Esthétique* fleurissaient au milieu d'un parterre composé d'attardés et de rébarbatifs, où elles dominaient par leur prestige de jeunesse sans que se tût pourtant la grenouillère effarée par cette crâne et hardie poussée. Ce temps était beau. Celui-ci l'est plus, car la rumeur du passé belliqueux met une sourdine de triomphe à la gloire incontestée d'aujourd'hui. Alors, on voyait des écrivains décriés batailler avec joie en faveur des talents qui s'annonçaient forts; et leur témérité n'était pas vaine, puisqu'aujourd'hui peintres et écrivains ont imposé l'admiration. Juste et éternel retour des choses!

Rarement Salon d'avant-garde offrit plus lumineuse et totale harmonie que celui-ci. Parmi l'abondance savoureuse de la peinture, l'envoi des sculpteurs est imposant. C'est une vraie jubilation, sans réserve, que de se mouvoir dans un tel ensemble, aussi parfaitement magistral, d'une aussi merveilleuse réalisation plastique. A la vérité, l'audace vigoureuse et les manifestations de la plus riche originalité me paraissent de ce côté. Rien n'est moins sage, au sens péjoratif du mot, que ces sculptures; elles semblent comme de hautes voix graves, puissantes, voluptueuses, de larges ahans humains, dans l'orchestre subtil et bruissant des toiles où la lumière vibre. On pense que *le Baiser* et *le Saint-Jean* de Rodin, *la Jeune fille* de Bartholomé, les bronzes de Rousseau et de Van der Stappen vont écraser tout ce qu'ils dominent, et l'on est étonné, ravi, de s'attarder encore, avec une joie renouvelée, devant des œuvres moins hautes mais d'un aspect vraiment vivant et humain.

Pour ma part, je me réjouis de rencontrer, une fois de plus, les deux œuvres saisissantes de Rodin. Elles devraient entrer dans toutes les mémoires d'homme. Revoir de telles œuvres, c'est se retremper, se renouveler soi-même. Il ne suffit pas que l'image les annonce ou les vulgarise. Entourées, comme elles le sont à la *Libre Esthétique*, par les curieux et déroutants croquis du sculpteur, qui en exposent la genèse et les profondes racines, ces œuvres prennent ici une plus pénétrante valeur. On ne pouvait mieux faire qu'en ramenant notre pensée de l'œuvre achevée, de l'attitude immuable, vers les aperçus rapides et les prestes notations de l'artiste. L'art si humain de Rodin élargit dans le *Baiser* et le *Saint-Jean* deux aspects, les plus éternels de l'homme. Ce sont deux valeurs dignement en présence l'une de l'autre : la robuste et consciente volupté du mâle à l'encolure noueuse qui semble regarder l'amour en même temps qu'il le donne, et la volonté âprement farouche du prophète, dont le geste des bras, à lui seul, comme chez celui de Donatello, contient une prédication muette. La même vigueur anime les deux hommes. Chez le *Saint-Jean*, les musculatures épaisses, tout le corps charnu, malgré les formes torturées des épaules et des cuisses, semblent porter, comme un paradoxe, la tête au visage maladif du visionnaire. Par là, il appartient fermement à l'humanité. Il montre une volupté détournée, mais réelle, jusque dans son fanatisme. Entre ces deux forces, la vision du *Penseur* surgit.

La note sensuelle est conduite par les œuvres de Bartholomé sur un rythme différent, non moins humain. On aperçoit les contours dans une atmosphère moins nette; autour de ces lignes une lumière légèrement ouatée joue avec une joie chaude pourtant de caresses. C'est vainement que je parlerais encore, après tant de rayonnants commentaires, de cette *Jeune Fille* dont les formes graciles et pulpeuses semblent modelées par l'attouchement amoureux de la terre, du soleil et de l'eau; de cette autre féminité, moitié nymphe, moitié jeune fille, qui s'étire en une joie de vivre éclairée au rire ensoleillé de ses lèvres. L'homme de Rodin n'éloigne pas de l'homme; celui de Bartholomé donne l'idée pathétique de la terre.

On aime retrouver Rousseau à côté de l'auteur du *Baiser*. Chez lui aussi la forme ne va jamais sans l'idée élargissante. Ses sculptures atteignent toujours à un degré d'expression que la forme sobre, sans nul artifice, est toute-puissante à leur donner. La vie est répandue dans les moindres lignes de ses œuvres, musicale, ductile, d'une mélodie pure, hellénique, et libre pourtant, car les attitudes de ses corps en appellent d'autres, multipliées, infinies, comme les sons appellent les harmoniques. Art d'essence subtile, d'exécution flexible, impeccable, tel est celui de ce noble et fervent artiste.

Il ne faudrait pas séparer ces deux noms : Van der Stappen et Charlier. Le premier, avec cette maîtrise hardie, cette mâle audace qui le conduisirent à tailler autrefois ses robustes *Bâtis-*

seurs de villes, résume bien dans son masque de Verhaeren et dans son exquise *Maternité* ses facultés d'artiste à la fois âprement réaliste et étrangement élégant. Talent souple, abondant, ignorant de toute concession, il a de l'âpreté et de la grâce mélangée, mais toujours de la grandeur et du véhément orgueil. Son masque de Verhaeren, figure de Gaulois fruste, semble taillé à même le roc puissant des *Forces tumultueuses*. C'est aussi l'expression rude et éloquente qui met en relief *l'Aveugle*, d'une si belle grandeur, de Charlier.

Lumineuses sont les sculptures de Paul Du Bois. Ici chante une pure joie des formes, sans nulle trace de tourments ou d'effort. Les lignes, d'une harmonie souple, indiquent une vision pleine de charme où se complaît ce gracieux artiste qui réalisa, par ailleurs, des œuvres robustes d'envergure et de pensée.

On a longuement parlé ici même de l'œuvre étrangement animée de Bourdelle. Si limitée que soit sa participation à ce Salon, elle suffit à donner la mesure de ce talent doué d'une farouche personnalité. Cette *Pallas Athéné* au masque tendu, d'une mythologie peut-être douteuse, mais si intense de force contenue, est vraiment une œuvre rare et d'une exceptionnelle beauté. A côté, les figures rieuses de Lefèvre débordent de joie fraîche; l'on se plaît à prendre part à l'entière et communicative santé de ces lèvres rougies au jus des grappes, et la *Joie charnelle* ramène aux époques de voluptés dionysiaques. D'autre part, le *Daumier* de Marque, très vivant, contient tout l'esprit, ramassé dans la physionomie, du dessinateur, et implique un talent dont on ne saurait assez dire la claire faculté d'expression.

Au milieu de cette joie et de ces élans de pensée, l'art de Gaspar jette une note unique et bien originale. Ami de la jungle, cet artiste en a pénétré les retraites profondes. Il illustre Kipling avec esprit, avec un réalisme vif, une promptitude d'observation et une justesse qui relèguent au loin tous les essais de ce genre que l'on a tentés avant lui. Les précédentes expositions ont montré ses fauves situés dans l'espace où se meut leur libre vie. Un pareil vérisme d'attitude ne se retrouve guère que dans l'art japonais. Mais Gaspar s'affirme bien personnel dans cette voie, instinctif et félin lui-même par la souplesse et la spontanéité de son travail.

Il faut le répéter, cet ensemble imposant de sculptures, où chaque artiste donne sa valeur spéciale et précise, résume de saisissante manière les tendances actuelles et les efforts réalisés de la sculpture contemporaine. On y voit le couronnement, dans ce domaine, de l'œuvre élaborée depuis vingt-cinq ans par la *Libre Esthétique*. Mieux qu'une exposition rétrospective, ce Salon d'œuvre accomplies exalte le passé tumultueux par l'attestation des forces triomphales d'aujourd'hui.

FRANZ HELLENS

Théodore Verstraete

C'est mardi 10 mars, à Anvers, Salle Forst, que se dispersera aux enchères ce qui reste encore de l'œuvre de ce beau peintre aux mains de la famille : soixante toiles de formats divers et une importante partie d'eaux-fortes et de dessins.

C'est avec émotion qu'on reverra passer tous ces morceaux auxquels Verstraete avait attaché des parts vives de sa sensibilité et de son art.

En peignant, d'une rare pénétration, la terre, il peignit son grand amour charmé. Il l'aima jalousement comme un paysan son champ. On croyait entendre dans ses toiles une petite chanson de pays, ainsi qu'eût pu la chanter la pastourelle derrière la haie. Presque tout son art fut un art des hameaux où un peintre sincère et naturel faisait sa prière au bon Dieu des bêtes et des gens. S'il manqua de la rudesse des maîtres de grande humanité, il réussit à donner à ses œuvres une poétisation qui restera un de ses dons charmants.

L.

Le « Monument au Travail » de Rodin

Voici, sauf amendements et modifications, dans sa forme générale, le projet de l'énorme *Monument au Travail* du maître Rodin, pour la réalisation duquel se constitue actuellement un vaste comité international composé des présidents des Parlements de tous les pays, des sommités de la politique, des arts, des sciences, des lettres, de la haute industrie et généralement des grands noms de l'Europe, représentatifs des énergies et des activités intellectuelles. M. Roosevelt fut un des premiers qui adhéra, avec Nobel.

Un grand soubassement en pierres dures, réparties en assises très inégales, supporte la première plate-forme. Une seule baie donnera accès dans l'énorme salle aux lourds piliers qui devront porter tout le poids du temple glorieux.

La porte titanesque aux battants d'airain, composée par Rodin, ferme la baie. Elle ne s'entr'ouvre qu'aux grands jours pour laisser pénétrer dans cet enfer des débuts du travail humain, raconté par de grandes fresques mystérieusement éclairées.

Aux angles de ce grand soubassement, quatre figures représentent les quatre grandes périodes de l'histoire : Antiquité, Moyen Age, Renaissance, Temps modernes.

Au centre s'élève la Tour du Travail; les premières assises sont en roche fine, de larges baies donnent différentes entrées et sorties pour les visiteurs.

Au-dessus de ces baies, de grands bas-reliefs figurent les scènes représentatives du travail depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes. Ces bas-reliefs sont couronnés par une ceinture de statues représentant les héros du travail et de la pensée, héros de tous les temps et de tous les pays. Puis s'élèvent les hautes et élégantes colonnes de marbre blanc, et, au centre, le gros pilier d'airain qui, dans ses longues spirales, déroule les beaux bas-reliefs aux reflets dorés qui s'en vont chantant la gloire et les fastes du travail.

L'entablement est également en marbre blanc, et dans la frise, formant ornements, on voit les outils et symboles du travail du fer, du bois, de la terre, et les noms, gravés en lettres d'or, de ceux qui contribuèrent au progrès de l'esprit humain sous toutes ses formes.

Une double hélice à pente douce, aux trottoirs et chaussées, permet de monter et de descendre séparément sans rencontre possible des cortèges ou défilés nombreux, et offre toujours l'attrait de nouvelles œuvres à admirer.

Les huit grandes colonnes encadrant la partie centrale du monument, dont la hauteur sera de 130 mètres environ, renferment des ascenseurs montant ou descendant alternativement très doucement, de façon à permettre (la face intérieure de chaque colonne est ajourée) de voir, en quatre montées et quatre descentes, tout l'ensemble sculptural du pilier d'airain.

Tout en haut, sur une terrasse entourée de balustrades et de statues, s'élève le petit temple en marbre rose de la *Pensée créatrice*, couronné par les admirables figures ailées de Rodin « les Bénédictions ». Elles se posent triomphalement sur la coupole dorée, dominent l'humanité de leur grand geste d'apaisement fraternel, tandis que le rutilement des ors et les reflets des colonnes roses figurent une perpétuelle Aurore.

Dans la pensée du promoteur principal, M. Armand Dayot, inspecteur général des Beaux-Arts de France, une large part de collaboration sera réservée aux éminents sculpteurs de tous les pays, et, parmi ceux-ci, la Belgique.

Nous publierons ultérieurement les noms des personnalités qui ont été désignées pour représenter notre pays au comité.

Le Festival Bach au Cercle artistique.

Un festival Bach ! Etait-ce une fête jubilaire ! Non ! Il y a deux cent vingt-deux ans que le maître est né, il y a à peu près cent cinquante-huit ans qu'il est mort ; sa nomination au poste de cantor à Leipzig date de cent quatre-vingt-six ans, et la première exécution de *la Passion selon saint Mathieu* a eu lieu il y a cent soixante-dix-neuf ans.

Il ne s'agit donc pas d'anniversaire. Bach n'a pas besoin que, de temps en temps, à l'occasion d'un chiffre rond, l'on se souvienne de lui. Il n'est pas mort. Il vit plus que jamais. Il est plus jeune que jamais... Il ne mourra pas.

M. Schleisinger, à qui revient l'honneur de l'organisation du festival Bach, le sait bien. Et, en artiste averti et bien inspiré qu'il est, il s'est dit qu'il fallait frapper un grand coup et montrer au public du Cercle, dont une grande partie avait certainement des idées fausses à ce sujet, que le cantor est éternellement jeune, éternellement nouveau, éternellement sublime.

Le vice-président du Cercle a trouvé en M. Fritz Steinbach l'homme qu'il fallait pour prouver à tous que l'art de Bach n'est pas un art mort et desséché.

Des plaintes nombreuses se sont élevées en ces derniers temps à propos des interprétations dénuées de vie que l'on croit devoir donner aux œuvres anciennes. On se souvient des critiques justifiées que fit M. d'Indy à propos de la reprise d'*Iphigénie en Aulide* à l'Opéra-Comique. M. Écorcheville, dans un article du *Mercure musical* (15 avril 1907), faisait, à propos du style de Bach, des critiques du même ordre et soutenait sa manière de voir avec une vigueur et une force de conviction très persuasives.

M. Steinbach n'est pas de ceux qui ne voient dans Bach qu'un squelette plus ou moins élégant dont il s'agit de faire valoir les performances de manière à contenter le goût des raffinés sans cœur. Non ! Il s'attache moins à la lettre qu'au sens profond. Sa baguette, qui sait être aussi souple que nerveuse et autoritaire, reconstitue par ses mouvements quasi symboliques l'âme même de la musique du maître et en fait apparaître le tréfonds à l'esprit de tous.

Et même lorsque le sens souvent très précis de cette musique échappe à l'entendement, il se produit, grâce à la vie que lui communique le capellmeister, un phénomène singulier : l'inspiration qui l'emplit d'un bout à l'autre, sans défaillance, vous emporte comme dans un flot magique et vous berce de ses vagues joyeuses, mélancoliques ou tendres, qui parfois étincellent au soleil d'un éclat surhumain. Je pense surtout ici au deuxième et au cinquième *Concertos de Brandebourg*, qui reçurent une interprétation admirable grâce au concours de solistes de premier choix, parmi lesquels M. Bosquet s'est montré au-dessus de tout éloge (1). Ce sont de « petites œuvres » dans l'ensemble de l'œuvre du maître. On dirait qu'il les a écrites pour jouer. Mais comme il savait jouer joyeusement ! Comme son rire était frais et enfantin ! Et quand il avait fini de rire parmi les fleurs et le soleil, comme il savait bien rêver, au clair de lune, et comme la suavité de ses rêveries l'enchantait et l'inspirait !

« Petites œuvres » aussi la *Kaffee-Cantate* et *l'Éole apaisé*. La *Kaffee-Cantate* est même une « toute petite œuvre » dans laquelle le géant, se faisant très humble, n'a pas dédaigné de traiter, — avec quel humour savoureux ! — la caricature d'un menu épisode de la vie bourgeoise allemande. Ici encore M. Steinbach s'est surpassé, et M. Salzman s'est montré étonnant de bonhomie bougonne dans le rôle du vieux Schlendrian. M. Lauweryns a tenu la partie de clavecin, si importante, avec une gaîté et une exubérance charmantes.

Je réserve surtout mes éloges à l'admirable cantatrice qu'est Mme Kapell-Stronck pour la manière dont elle a chanté le rôle de Pallas dans *Éole apaisé*. Cette cantate, — « poème d'automne d'une rare beauté », comme l'a qualifiée M. Schweitzer, — a particulièrement ravi le public, qui s'est laissé « emballer » de gaîté de cœur par le déchaînement des vents éoliens et bercer par les délicieuses évocations de Zéphyre, de Pomone et de Pallas.

La partie la plus importante du festival consistait dans l'exécution de cantates religieuses.

Dans *Wes Weiss wie nahe mir mein Ende*, dans *Selig ist der Mann*, et dans *Schlage doch, gewünschte Stunde*, Bach chante la nostalgie de la mort, — l'un de ses thèmes de prédilection, — avec une sublimité qui fait frissonner jusqu'au plus profond de l'être : surtout dans *Schlage doch...*, cette courte cantate pour contralto solo, tout entière dominée par l'extase d'une vision angélique. Mme Philippi, aussi admirablement belle qu'elle est admirablement artiste, l'a chantée avec une foi digne d'un autre âge. Dans *Wer Weiss*, c'est surtout M. Zalsman qui s'est distingué dans l'air *Gute Nacht...* si caractéristique par l'opposition, à l'accompagnement, du thème de la « paix éternelle » et de celui du « tumulte du monde ».

La cantate *Jesus Schläft...*, qui a pour sujet l'histoire de la tempête apaisée par Jésus, racontée dans l'Evangile de Saint-Marc, n'est pas sans tache. Bach y a poussé trop loin le souci de la description musicale. Les airs du ténor et de la basse, qui forment le nœud de l'œuvre, ont sans doute un aspect extrêmement intéressant à la lecture, mais il est certain qu'en tentant de décrire matériellement le mouvement des vagues, ils dépassent le but poursuivi et ne produisent pas l'effet qu'on pourrait en attendre. Malgré le talent du ténor, M. Walter, et de la basse, M Zalsman, et l'habileté de M. Steinbach dans sa manière de diriger les figures d'accompagnement, ils ont paru plus curieux que beaux. On peut en dire autant, pour des raisons à peu près analogues, de l'air de Jésus — *allegro vivace !...* — dans la cantate *Selig ist der Mann*.

L'une des plus belles impressions a été donnée par la seconde cantate que Bach a composée sur le texte *O Ewigkei, der Donnerwort...*, avec son dialogue si profondément émouvant entre l'âme craintive et le Saint-Esprit. Mme Philippi et M. Zalsman ont donné de ce dialogue une interprétation d'une merveilleuse intensité mystique.

Les chœurs ont eu une grosse part dans le succès du festival. Pour l'occasion, le *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles, dirigé par M. Welker, avait prêté son concours. Ce groupe choral de premier ordre a rempli son rôle dans la perfection.

A quand un nouveau Festival Bach au Cercle ?

CH. VAN DEN BORREN

(1) Les autres solistes étaient : MM. Demont, flûtiste, Deru, violoniste, Piérard hautboïste, et Werle, trompette.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

Le Quintette de César Franck est l'un des sommets de l'art musical. Écrit en 1878-79, à l'époque où Franck achevait la composition des *Béatitudes*, il ouvre, avec *les Éolides* et les *Trois pièces pour grand orgue*, la troisième période de production du maître, — celle qui devait voir éclore successivement cette série de chefs-d'œuvre : *Prélude, Choral et Fugue* (1884), *Variations symphoniques* (1885), Sonate pour piano et violon (1886), Symphonie en *ré* (1888), Quatuor à cordes (1889), etc.

Jusqu'ici, la difficulté de réunir cinq interprètes expérimentés avait empêché le Quintette de se populariser. Les occasions de l'entendre sont rares, et ce n'est guère qu'aux concerts des *XX* et de la *Libre Esthétique* qu'on put l'applaudir (1). Aussi faut-il savoir gré à l'éditeur Hamelle qui vient d'en publier une transcription pour piano à quatre mains.

(1) La première audition à Bruxelles en fut donnée au Salon des *XX* le 19 février 1889 par MM. Théo Ysaye, Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob. L'œuvre fut reprise le 17 février 1891, M. Paul Braud remplaçant au piano M. Théo Ysaye ; puis le 13 mars 1902, avec M. A. Marchot comme second violon. Elle sera jouée mardi prochain, au Concert jubilaire de la *Libre Esthétique*, par MM. Bosquet, Chaumont, F. Doehaerd, Van Hout et Jacob. Ces deux derniers auront donc pris part aux quatre exécutions échelonnées de 1889 à 1908.

Sous cette forme nouvelle, le Quintette de Franck pénétrera désormais dans tous les milieux où l'on a le culte de l'art musical. La réduction, due à M. Ch. Sohy, est fort bien faite et donne de l'œuvre, malgré la différence des timbres, une idée intégrale.

On sait que le même éditeur a fait paraître, l'an dernier, une réduction pour piano à quatre mains du Quatuor à cordes par M. Gustave Samazeuilh. Cette double initiative de M. Hamelle sera unanimement approuvée.

O. M.

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Cercle Musical. Concerts Lamoureux.

A la dernière séance de la Société Nationale, un Quatuor à cordes d'un tout jeune compositeur, M. Claude Guillon, a reçu le plus favorable accueil. M. Guillon n'avait jusqu'ici offert au public, si je ne me trompe, qu'un petit nombre de pages inspirées de la vie campagnarde, pages simplettes, frustes, dont je parlai en temps utile et qui ne m'avaient point paru ennuyeuses. Elles témoignaient d'un sentiment musical juste, encore qu'un peu court et timide. Ce Quatuor est plus significatif et affirme de sensibles qualités. Le premier mouvement ne m'en plut qu'à moitié : peut-être le pénétrai-je mal à cette première audition; peut-être y pourrait-on réellement souhaiter une écriture plus avertie des sonorités du quatuor et des développements plus intéressants. Mais je fus charmé par le *scherzo*, très musical et d'excellente venue, par l'*andante* spontané et expressif. Exécution consciencieuse par MM. Lefevre, Luzzéna, de la Haulle et Ruyssen.

Mlle Jeanne Ediat fit applaudir trois chansons populaires recueillies et harmonisées par M. Ladmirault ; elle les chanta avec la simplicité de style qui convenait. M. Ladmirault a une compréhension très personnelle de la musique populaire; il sait à merveille trouver des harmonies ingénieuses et opportunes qui en avivent les accents et en soulignent la force expansive.

D'autres nouveautés s'avérèrent moins intéressantes. Ce furent deux honorables mélodies de M. Didier, chantées avec conviction par M. Cornuber, et une sonate pour piano et violon, correcte mais peu originale, de M. de Guarniéri. Elle fut jouée fort bien par MM. Édouard Bernard et Marcel Baillon, — un excellent violoniste que l'on a trop rarement l'occasion d'entendre.

M. Bernard exécuta deux des *Tableaux d'une Exposition*, de Moussorgsky, *Dounka* (Rêverie) de M. Balakirew et *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck.

***

Au Cercle Musical, le 21 février, M. Ricardo Viñes joua, pour la première fois, les nouvelles *Images* de M. Debussy. De ces trois pièces, deux au moins me semblent devoir compter au nombre des meilleures que M. Debussy ait écrites : *Et la lune descend sur le temple qui fut*, si poétique, si recueillie, avec ses teintes diverses, claires ou voilées, et *Poissons d'or*, avec ses rythmes alertes et sa jolie écriture pianistique. J'en parlerai plus à loisir après la deuxième audition, qui en aura lieu à la Société Nationale. Mais je crois pouvoir dire dès maintenant que j'aime peu les longues périodes en tons entiers de *Cloches à travers les feuilles*. On a bien souvent déjà employé ce procédé, et M. Debussy, à mon avis, ne le rénove guère en l'occurrence. Cela est d'autant plus étonnant que les deux autres pièces, surtout *Et la lune descend...*, sont fort différentes de ce que le compositeur avait écrit précédemment.

***

Aux Concerts Lamoureux, je ne signalerai qu'une première audition : le second poème lyrique de M. Rabaud sur le *Livre de Job*. L'œuvre est longue, mais n'apporte rien de neuf. De mélodramatiques fracas d'orchestre et une déclamation conventionnelle me la firent trouver fort déplaisante.

M.-D. Calvocoressi.

CHRONIQUE THÉATRALE

Vieil Heidelberg a complètement réussi aux Galeries. On a appris, dans le temps qu'elle était représentée à Paris, le sujet de cette comédie si foncièrement, si pléniérement allemande, avec son tableau de la cour de Karlbourg, tombeau vivant dont l'Etiquette garde les portes, et sa peinture si animée et si vraie d'un milieu universitaire allemand : joie bruyante, chansons, duels, beuveries, plaisirs d'une jeunesse écervelée qui sait, pourtant, respecter la pudeur d'une jeune fille. Ce qu'il y a d'émouvant dans cette pièce, par ailleurs assez banale, c'est l'idylle du prince Charles-Henri et de Catherine, la nièce de l'aubergiste de Heidelberg. Elle se dessine, timide et tendre, entre l'enfance cloîtrée du jeune prince et la vie sans bonheur qu'il mènera une fois parvenu au trône. Que de jeunes souverains, avant d'épouser la femme que les chancelleries leur ont choisie, ont dit adieu, comme Charles-Henri, à une petite Catherine fervemment aimée! Il est vrai que beaucoup d'entre eux, plus tard, ne se sont pas gênés pour renouer leurs amours interrompues. Et qui sait si Charles-Henri lui-même... Mais ne gâtons pas le mélancolique plaisir des braves gens qui ont mouillé leur mouchoir de si bon cœur pendant que le jeune prince serrait Catherine une dernière fois dans ses bras!

Vieil Heidelberg est admirablement joué et monté aux Galeries, et il n'y a pas de doute qu'il y obtienne un long et enthousiaste succès. Au deuxième acte, la fête estudiantine, accompagnée de chansons et de musique, est d'un réalisme étonnant. A voir ces gaillards vider tant de choppes, avec un entrain si infatigable, les spectateurs sentent leurs gosiers se dessécher et leurs jambes frémir du désir d'entrer dans la ronde. Et puis, il y a M. André Brulé qui joue en grand artiste le rôle du prince Charles-Henri, Mlle Delmar qui est une adorable Catherine, M. Darcey, un docteur Jüttner parfait, M. Frémont, un valet de chambre d'une vanité comique inoubliable, et, sans parler des autres, tous irréprochables, M. Jacque qui, dans le personnage épisodique de Kellermann, le vieux domestique des étudiants, s'est fait applaudir comme s'il avait joué un premier rôle. Une remarque, cependant : il m'a paru que MM. Brulé et Darcey exagéraient un peu leurs effets. Des artistes de cette valeur n'ont pas besoin, pour plaire, de recourir aux trucs du métier : c'est toujours le naturel, au théâtre comme dans la vie, qui demeure l'habileté suprême.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Le comité du monument Van Lerberghe s'est réuni la semaine dernière.

Après avoir communiqué des adhésions nouvelles, notamment celles de MM. Paul Fort, François Viellé-Griffin, André Fontainas et Alfred Vallette, M. Fritz Van der Linden, secrétaire, a annoncé que la souscription était accueillie partout avec empressement. Des conférences sur le poète de *la Chanson d'Ève* sont organisées dans les Universités populaires et les Cercles artistiques des principales villes du pays. Le 12 avril prochain une matinée d'art sera donnée à Bruxelles au profit du monument, avec le concours de M. Émile Verhaeren. Des comités sont en voie de formation à Gand, Anvers, Liége et Mons. Bref, on peut espérer recueillir rapidement les fonds nécessaires.

MM. Maurice des Ombiaux et Albert Mockel ont présenté d'intéressantes communications relatives à l'anthologie de Van Lerberghe qui paraîtra vers le mois d'octobre dans la collection de l'*Association des Écrivains belges*, ainsi qu'à des œuvres inédites du poète des *Entrevisions* dont tous ses admirateurs salueront avec joie la publication.

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, salle Patria, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. Henri Viotta, directeur du Conservatoire de La Haye, avec le concours de M. Jacques Thibaud, violoniste. Le programme annoncé a été modifié comme suit :

Symphonie héroïque (Beethoven); *Concertstück* pour violon (Saint-Saëns); Prélude de *Parsifal* (Richard Wagner); Symphonie espagnole pour violon (Ed. Lalo); Prélude et final de *Tristan et Isolde*; Chevauchée des Walkyries (Richard Wagner).

C'est mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, qu'aura lieu le Concert jubilaire de *la Libre Esthétique* consacré à César Franck, Ernest Chausson et Vincent d'Indy.

Billets à 3 francs chez MM. Breitkopf et Haertel, Schott frères et au contrôle de l'Exposition.

Ce concert inaugurera la série des auditions musicales de la *Libre Esthétique*, particulièrement importante cette année en raison du nombre d'œuvres nouvelles qui y seront exécutées et de la personnalité de leurs interprètes.

Le lundi 16 mars, à 2 h. 1/2, M. Vincent d'Indy prendra personnellement part au festival qui lui sera consacré. Mlle Blanche Selva jouera en première audition la transcription pour piano du poème symphonique *Souvenirs*, qu'elle vient d'écrire. Le Quatuor Zimmer exécutera le quatuor à cordes nº 2 en *mi* et, avec le maître, le quatuor en *la*.

Le lendemain, mardi 17, récital de piano par Mlle Blanche Selva exclusivement consacré à l'audition d'œuvres nouvelles : *Epithalame* d'Albert Groz, *Serenata* de R. de Castéra, *En Forêt*, suite par Pierre Coindreau, Sonate pour piano (op. 63) de Vincent d'Indy, *Almeria* et *Triana* d'Albeniz.

Mercredi, à 8 h. 1/2, sixième concert historique Durant (R. Wagner), avec le concours de Mlle G. Wybauw (Musée d'Ixelles). — Le même soir, à la Grande-Harmonie, concert de Mme Mysz Gmeiner.

Jeudi, à 8 h. 1/2, deuxième récital de violon par Miss K. Parlow (salle Patria).

Vendredi, à 8 h. 1/2, troisième séance du quatuor « Piano et archets » : MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob (salle De Smedt). — Le même soir, salle Le Roy, récital de piano par M. Lucien Wurmser.

Samedi prochain, à 8 heures, au Conservatoire de Liége, quatrième concert symphonique sous la direction de M. Jules Debefve avec le concours de Mlle Voigtlander, violoniste. Au programme : Symphonie cévenole pour orchestre et piano de Vincent d'Indy, Concerto en *si* mineur de Saint-Saëns, Symphonie pathétique de Tschaïkowsky, Pièces pour violon, *Joyeuse Marche* de Chabrier.

M. Eugène Ysaye se fera entendre au premier des trois concerts consacrés à J.-S. Bach qui seront donnés à la salle Patria les 15 et 25 mars et 1er avril. Il exécutera le Concerto en *sol* majeur pour violon, deux flûtes et orchestre, et, avec M. Théo Ysaye, la Sonate pour violon et piano en *la* majeur.

M. Vincent d'Indy, directeur de la *Schola cantorum* de Paris, inaugurera ces concerts par une conférence sur J.-S. Bach.

Pour la location, s'adresser chez Breitkopf et Haertel.

Le quatrième et dernier concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie le dimanche 22 mars, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Arthur Schnabel, pianiste.

Programme : Symphonie de Mme Henriette Vandenboorn-Coclet (première audition; Deuxième Concerto de Brahms (op 83), pour piano et orchestre (première audition); *Le Poème de la Forêt*, symphonie de M. Albert Roussel en quatre parties (première audition); *Impromptu* en *si* bémol majeur et *Valses nobles* de Schubert pour piano seul; *Sadko*, tableau musical (op. 5) de Rimsky-Korsakow. Répétition générale le samedi 21 mars. Pour les places, s'adresser chez Schott.

Jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, lectures d'œuvres de Mmes M. Van de Wiele, M. Nizet, Blanche Rousseau, Jean Dominique et Jacques Jacquier. Représentation de : *On dînera par petites tables*, un acte de Jacques Jacquier.

Le récital que la tragédienne anglaise Tita Brand viendra donner le 24 mars à la salle Patria présentera un grand intérêt artistique.

Nous avons, en effet, très rarement à Bruxelles l'occasion d'entendre du Shakespeare dans la version primitive et suivant une interprétation dont l'originalité n'exclut pas une pieuse fidélité. Les scènes que récitera Miss Brand, extraites de *Cymbeline*, du *Roi Jean*, de la *Mégère apprivoisée*, etc., nous montreront dans quel esprit les meilleurs artistes anglais comprennent leur grand classique.

Au programme encore, des traductions anglaises de notre grand poète flamand, Guido Gezelle, et une scène extraite d'un drame inédit de M. Emile Cammaerts sur la légende de *Tristan*.

Miss Marie Brema prêtera son précieux concours à cette séance.

S'adresser chez Breitkopf et Häertel

Il n'y avait, paraît-il, rien d'exact dans le bruit qui courut ces jours derniers que le stradivarius de M. Ysaye venait d'être retrouvé. Le violon trouvé en la possession d'un garçon d'hôtel de Prerau, en Autriche, n'était pas, en effet, celui du célèbre violoniste. Il lui ressemblait seulement comme un frère, portant à l'intérieur même date et même inscription : *Antonius Stradivarius faciebat Cremonensis anno 1732*. M. Ysaye, auquel l'instrument a été aussitôt envoyé, a déclaré que ce n'était qu'une vulgaire contrefaçon de son *Hercule*, qu'il désespère maintenant de retrouver jamais.

Le Cercle de l'Expansion belge, récemment créé, vient de faire paraître une revue mensuelle illustrée dont le but est de favoriser tout ce qui intéresse l'expansion de la Belgique dans les divers domaines de son activité intellectuelle, économique, sportive, sociale, etc.

Les bénéfices de cette publication, qui s'adresse surtout à la jeunesse, seront consacrés à l'institution de bourses d'études et de voyage, ainsi qu'à d'autres fondations analogues.

Elégamment imprimée, ornée de portraits et d'illustrations de tous genres, *l'Expansion belge*, qui paraît sous la direction de MM. Paul Mussche et Georges Pourveur, ne peut manquer d'attirer de nombreux lecteurs.

L'abonnement est, pour la Belgique, de 12 francs par an. Bureaux : rue de Berlaimont, 4, à Bruxelles.

Sottisier :

« ...la charmante cantate profane du *Café*, où Bach ne craignit pas de célébrer ce breuvage, nouveau alors, avec la solennité qu'il mettait à célébrer de plus augustes, mais non moins précieux sujets » (*L'Etoile belge*, le 1er mars 1908.)

De Paris :

M. André Messager vient de traiter avec MM. Maeterlinck et H. Février au sujet de *Monna Vanna*, qui sera représenté à l'Opéra au cours de la saison prochaine.

La créatrice du rôle principal n'est pas encore désignée. Il est question de Mlle Bréval ou de Miss Mary Garden. Ajoutons que Mme Georgette Leblanc, à qui le rôle était destiné, avait, dès le début des négociations, avisé l'éditeur, M. Heugel, qu'elle préférait ne pas le chanter si l'œuvre, au lieu de passer à l'Opéra-Comique, était montée à l'Opéra.

Etude de Me MORREN, rue du Commerce, 45,
A BRUXELLES

Le notaire MORREN vendra publiquement, en la maison rue Traversière, 102, à Saint-Josse-ten-Noode, **lundi 16 mars**, à 2 heures, et **mardi 17 mars**, de 10 heures à midi et à 2 heures:

Les collections d'antiquités, porcelaines, faïences, meubles anciens, tableaux modernes, aquarelles, dessins et objets d'art, ainsi qu'une partie de beaux meubles et effets mobiliers dépendant de la succession de M. ARTHUR HANNAY. Le catalogue se distribue en l'étude de Me Morren et chez M. Fiévez, expert, rue du Gentilhomme, 3.

Exposition : **Samedi 14 mars**, de 9 heures du matin à 4 heures de relevée.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez Alexis ROUART et Cie, éditeurs

(Maisons BAUDOUX, PONSCARME et MEURIOT réunies)

18, boulevard de Strasbourg, Paris.

ALBERT ROUSSEL. — **Quatre poèmes** (Henri de Régnier)

Adieux (net : 2 fr.). — *Invocation* (net : 2 fr.). — *Nuit d'automne* (net : 1 fr. 75). — *Odelette* (net : 2 fr.)

ID. — **A un Jeune gentilhomme,** ode chinoise (H. P. Roché)

Net : 1 fr. 75.

Vient de paraître chez J. HAMELLE, éditeur

22, boulevard Malesherbes, Paris.

CÉSAR FRANCK. — **Quintette** (en *fa mineur*) pour piano, deux violons, alto et violoncelle. Transcrit pour piano à quatre mains par CH. SOHY.

Prix net : 10 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

QUATRE ARTISTES LIÉGEOIS

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un beau volume, in-8°, consacré aux artistes liégeois, A. Rassenfosse, F. Maréchal, A. Donnay et E. Berchmans et contenant 48 planches hors texte d'après les œuvres de ces artistes. — Prix : 7 fr. 50

EUGÈNE LAERMANS

PAR

GUSTAVE VANZYPE

Un beau volume in-8°, contenant 14 reproductions dans le texte, d'après des dessins et des croquis, et 28 planches hors texte d'après les œuvres les plus remarquables d'Eugène Laermans.

Prix : 7 fr. 50

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles — Imp. Vve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 11. 15 MARS 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique (OCTAVE MAUS). — Critique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Un Musée modèle (L. MAETERLINCK). — Le Concert jubilaire de la Libre Esthétique (CH. V.). — Notes de musique : *Le Concert Ysaye, le Concert Durant Mme Lula Mysz-Gmeiner au Cercle artistique, la dernière séance du Cercle « Piano et Archets »* (CH. V.). — Concours. — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

On s'accorde à trouver un grand intérêt au Salon jubilaire de la *Libre Esthétique*. J'en suis heureux puisque la faveur dont il jouit récompense une longue série d'efforts. Mais qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur les causes de ce revirement d'opinion. Si l'exposition actuelle plaît au public, désormais conquis aux initiatives qu'il combattait naguère avec une inexprimable violence, ce n'est point parce que les artistes ont abandonné quoi que ce soit de leur intransigeance. C'est, de toute évidence, parce que averti peu à peu des tendances, des techniques et des conceptions nouvelles, il pénètre mieux le vouloir des peintres et comprend davantage leurs desseins.

Ceux-ci n'ont point varié. Les révolutionnaires d'hier sont vraiment — suivant une formule banale, mais si vraie! — les classiques d'aujourd'hui. En vain l'on tente d'amoindrir leur victoire en soutenant que la plupart d'entre ceux qu'on admire ne furent jamais contestés, et que les autres se sont assagis. Il suffit d'évoquer le souvenir des batailles de jadis, — si proches et si vivantes dans la mémoire de ceux qui y furent mêlés! — pour réduire à néant l'objection.

Portés aux quatre vents de l'Europe sur les feuilles publiques, les outrages, les invectives, les sarcasmes — qui ne s'en souvient? — entravèrent brutalement l'essor d'un Monet, d'un Renoir, d'un Ensor, d'un Cross, d'un Van Rysselberghe, d'un Khnopff. Oui, même d'un Khnopff, que nul ne soupçonnerait d'avoir été menacé, comme les novateurs qui firent campagne avec lui, de la douche et de la camisole de force. Sa limpide et émouvante scène d'intérieur : *En écoutant du Schumann*, qui a la pureté d'un Fantin-Latour, fut jugée ridicule, incompréhensible; et l'on bafoua jusqu'à son titre harmonieux.

Les Ensor qui irisent la cimaise de leur lumineux coloris furent peints tous trois aux environs de 1880, et ces toiles, — ces mêmes toiles, — avec *le Lampiste* actuellement au Musée de Bruxelles, avec *la Mangeuse d'huîtres* acquise par le Musée de Liége, avec le *Salon bourgeois* qui fut l'un des succès péremptoires de l'Exposition d'Art belge au Salon d'Automne, avec tant d'autres œuvres qui chantent dans mes souvenirs, déchaînèrent, au

début des tumultueuses expositions des XX, les colères et les railleries.

Les trois tableaux de Van Rysselberghe, choisis pour représenter l'artiste sous les aspects principaux de son talent multiple et souple : le portrait, le nu et le paysage, sont plus récents. Mais ils se rattachent étroitement, par la vision et le procédé, à l'œuvre antérieur du peintre, dont ils marquent le radieux épanouissement. Qui songe encore à contester la technique de ce grand artiste, à faire des réserves sur sa personnalité, à lui marchander une gloire qu'il doit à la fermeté de ses convictions, à la probité de son art non moins qu'à la persévérance de son labeur?

Je pourrais multiplier les exemples, mais à quoi bon? Les œuvres exposées, et cette triomphante salle d'entrée du musée où, dès son arrivée, le visiteur est reçu par de souriants visages amis : Claus, Heymans, Raffaëlli, Evenepoel, Van Rysselberghe, Vogels, Sauter, Verheyden, Besnard, tous anciens Vingtistes ou « Libre Esthéticiens », parlent plus éloquemment que tout ce que je pourrais rassembler de souvenirs et d'arguments (1)... J'aurai même la charité de ne pas ouvrir les portefeuilles où gisent, dans leurs suaires de papier gris, les appréciations saugrenues que provoquèrent, au cours de ces vingt-cinq années de luttes, l'incompréhension et le mauvais vouloir de la critique. Paix à ces cendres! Et bornons-nous à souhaiter que la leçon ne soit pas perdue.

J'en exprime l'espoir, non sans qu'il s'y mêle quelque scepticisme au sujet de l'efficacité de l'enseignement que profèrent les événements de ce genre. Il est admis que Renoir est un maître. Et si ses toiles récentes plaisent moins à certains que tel chef-d'œuvre admiré précédemment : la *Loge*, la *Danseuse*, le *Portrait de Mme Charpentier et de ses enfants*, nul ne méconnaît les hautes qualités de l'artiste, son goût sûr, sa science, la souplesse de ses modelés, la sensibilité d'un tempérament essentiellement français qui fait du peintre le continuateur des maîtres du XVIIIe siècle. Il en est de même pour Degas, Claude Monet, Guillaumin, Miss Mary Cassatt, que groupe le présent Salon.

De même, dans la génération suivante, Maurice Denis est actuellement au-dessus des discussions. Les hostilités ont désarmé devant son art à la fois ingénu et raffiné. Et qu'il soit le mystique chrétien des *Communiantes*, de *la Madone au Jardin fleuri* et du *Mois de Marie* ou le poète païen des *Danses d'Alceste*, de *Calypso*, de *la Légende de Psyché* (une admirable décoration monumentale à laquelle il travaille en ce moment), on n'hésite plus à voir en lui l'un des plus puissants créateurs de beauté de notre époque. Cross et Signac ont triomphé des résistances que suscita l'intransigeance dédaigneuse de leur procédé. Roussel s'avère l'évocateur délicieux des mythes antiques. Guérin, Vuillard, Bonnard, André, d'Espagnat, Fornerod, Mme Lucie Cousturier, Valtat, Luce, Peské affirment une personnalité nette, désormais reconnue, et la diversité de leurs tendances est un gage de la sincérité de leur foi.

Parmi les nôtres, et pour n'en citer que quelques-uns, on salue en Lemmen, en De Groux, en Laermans, en Morren, en Frédéric, en Delaunois, en Van den Eeckhoudt, en Finch, en Oleffe, en Thévenet, les maîtres d'aujourd'hui et de demain. Vous souvient-il du charivari que suscitèrent leurs débuts? Et tous ne reçurent-ils pas le baptême du « refus » aux Salons officiels? Cette sanctification fut même récemment accordée à Alfred Hazledine, un peintre anglo-belge d'allures plutôt sages, dont l'*Effet de neige*, exposé sur chevalet, d'une si fidèle impression hivernale, fut jugé indigne de figurer à la Triennale bruxelloise! Il est vrai que le même jury faillit refuser des Renoir, qu'une signature minuscule n'avait pas permis d'authentiquer du premier coup...

Malgré cela, malgré la poussée de ces vagues successives qui battent et rongent les vétustes estacades, croyez-vous que le public et la presse se montreront désormais plus compréhensifs à l'égard des générations nouvelles? Il serait téméraire d'attendre de la postérité un libéralisme ignoré de nos prédécesseurs et de nos contemporains. Certes l'élémentaire prudence devrait imposer aux amateurs d'art et à la critique plus de circonspection et de tolérance. Ils subissent, malheureusement, l'influence d'une éducation dogmatique qui leur interdit de s'abandonner librement à leurs sensations. Ils ont admis — contraints et forcés — deux générations de novateurs. Mais que surgisse un Matisse, un Marquet, un Dufrénoy, un Camoin, un Manguin, un Derain, un Vlaminck, dont l'avènement est une évolution logique des mêmes principes esthétiques, aussitôt on leur lance furieusement à la tête les pavés qui servirent à lapider leurs prédécesseurs. Les épithètes injurieuses, les sarcasmes sont les mêmes. Seuls les noms des artistes diffèrent. Et tout est à recommencer.

On l'a vu ces dernières années, où résolument, de parti pris, la *Libre Esthétique* ne rassembla que des individualités encore inconnues, des artistes indisciplinés, l'extrême avant-garde de l'art. Les hostilités reprirent avec la belle ardeur de jadis, et l'on faillit échanger des coups de poing comme naguère devant *le Dimanche à la Grande-Jatte!...*

En attendant que ces inconnus soient glorifiés à leur tour — et c'est inévitable — jubilons, puisque l'heure

(1) Citons aussi, dans les salles voisines, Ensor, Pantazis, Khnopff, Mellery, Frédéric, Delaunois, Zuloaga, Thaulow, Hens, Carrière, Cottet, Anna Boch, Lemmen, Laermans, Wytsman et autres.

est venue de jubiler. Et que les réflexions que nous inspire cet anniversaire se parent d'optimisme, puisque, malgré tout, ceux qui ont lutté et souffert ont vu leur sourire la victoire.

OCTAVE MAUS

CRITIQUE

C'est l'époque des conférences. Je n'aime pas les conférences, je ne sais pas d'ailleurs au juste pourquoi. Ce n'est point parce que j'en ai fait, puisque je ne les aimais pas avant même de céder à la manie universelle. Ce n'est point parce que mes confrères en font, puisque j'aime mes confrères, — cela c'est de notoriété publique! Non, la chose est plus désintéressée, moins personnelle.

Je n'aime pas les conférences parce que c'est un genre qui me semble faux. On n'écrit pas pour prouver, mais pour le seul but de s'exprimer, ce qui est essentiellement faire œuvre d'art, tandis qu'on parle, surtout à la tribune du conférencier, pour démontrer et enseigner, ce qui est proprement affaire de rhétorique et démarche de morale.

Je n'aime pas l'Éthique.... surtout en esthétique.

Maintenant, le remède est à la portée de tous, et tous le trouvent, d'ailleurs. Il consiste à écrire une conférence avant de la dire et à la faire imprimer après.

Alors, la conférence sort du domaine de la rhétorique et rentre dans celui de la littérature. Et tous ceux qui ne furent pas du public peuvent lire la chose comme un essai.

Ainsi il me plaît de considérer comme un essai la conférence que M. Albert de Bersaucourt a faite sur Albert Samain (1). Elle est très juste, cette conférence, et l'on pourrait dire qu'elle vient à son heure, — si l'on croyait à la possibilité d'exercer une influence quelconque sur les idées qui se mettent à être fausses.

En effet, depuis quelque temps, certains écrivains tâchent de diminuer la gloire d'Albert Samain au profit, d'ailleurs, d'une gloire autrement grande, celle de Mallarmé, qui peut bien se passer de ce genre d'exclusions. On étonnerait certes ces deux poètes, qui s'estimaient et se comprenaient, en leur apprenant ce qu'ils sont devenus l'un pour l'autre entre les mains de leurs respectifs admirateurs. Le Panthéon de la Beauté est assez vaste pour contenir tous les dieux, surtout ces dieux pacifiques de la poésie dont les religions ne se contredisent jamais. Une seule tare empêche d'y accéder : la sottise, la laideur, la platitude. Mais les formules et la croyance aux formules y sont virginalement inconnues.

Certains critiques donc, de qui l'idéal est élevé, certes, craignent qu'en aimant trop Samain on en arrive à trouver belles la fausse langueur, la mièvrerie, la préciosité, la mollesse. Qu'ils se rassurent! Samain était doux et douloureux, mais jamais faible et énervé. Si des gens ne le voient qu'ainsi, tant pis pour eux. Ils ne l'ont pas compris, voilà tout.

M. de Bersaucourt exprime admirablement cette nuance. Il montre le courage magnifique de ce poète malade qui ne se plaignit jamais à personne, ne demanda jamais rien à personne et n'eut que des aveux si pudiques, si *généraux*, qu'en comparaison les confidences des poètes romantiques ou même parnassiens semblent monstrueusement indiscrètes.

Je les trouve aussi, ces critiques, souverainement injustes de vouloir séparer Samain du symbolisme. Samain ne fut pas un symboliste au sens propre du terme, comme le fut Henri de Régnier ou Mallarmé. Il fut un lyrique intime, à la manière de Paul Verlaine, avec moins de génie et moins de musique, il est vrai. Mais ce n'est pas une raison parce qu'il garda la technique extérieure du Parnasse pour méconnaître à quel point sa discrétion, sa pudeur, la qualité de son timbre, ses dons de la nuance et du mystère l'apparient aux plus grands noms de l'époque qui vient de s'achever.

M. de Bersaucourt a écrit là une étude très attachante et très juste, et surtout très noblement fervente et émue.

***

J'ai déjà parlé ici même du portrait des Rosny par Georges Casella, lorsqu'il le publia dans *Les Lettres*. Je rappellerai seulement ce que j'en disais alors (1). C'est une des meilleures études que l'on ait écrites sur le fécond romancier. En quarante pages, l'auteur trouve moyen de tout dire, de passer en revue cette œuvre énorme, variée, touffue, inextricable. Il la connaît si bien qu'il sait nous y faire reconnaître avec facilité. Il nous montre quel sentiment général anime cette vie complexe : l'amour des hommes et le culte du progrès. Et nous voyons, sans erreur possible, quel lien secret et profond unit *Vamireh* à *Sous le Fardeau* et *Daniel Valgraive* à *l'Héritage*.

Et malgré que ce livre soit très bref, c'est tout de même un vrai livre.

FRANCIS DE MIOMANDRE

UN MUSÉE MODÈLE (2)

Notre dernier article, où nous exposions sommairement un projet de réorganisation du Musée d'art ancien à Gand, nous a valu des lettres si encourageantes et si précieuses que nous croyons de notre devoir de les faire connaître. L'avis éclairé de personnes aussi éminentes ne peut, en effet, que jeter une vive lumière sur l'importante question des musées, dont la visite actuelle, de l'avis de tous, est loin d'être attrayante.

M. Charles Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, nous écrit spontanément ce qui suit :

« Je veux vous dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à lire votre article : *Un musée modèle*. Ce sont des idées que je défends depuis longtemps, avec fort peu d'espoir, hélas ! de les voir prendre en considération.

Nos musées, destinés, dit-on, à former le goût, sont disposés avec le plus parfait mauvais goût, sans le moindre sentiment de l'harmonie qui doit exister entre l'œuvre d'art et son ambiance. C'est une fatigue qu'on ressent en s'y promenant, alors qu'ils devraient nous reposer par le charme de leur beauté. Je vous souhaite de réussir à Gand. »

M. Ch.-L. Cardon, membre de la Commission directrice des Musées royaux de Bruxelles, nous écrit d'autre part :

« Rien de plus sensé, à mon avis, que votre projet de réunir des objets d'une même époque dans un cadre qui leur est familier, et rien aussi de plus heureux comme local qu'une ancienne église et des bâtiments religieux, toujours pittoresques, se disposant si bien à la mise en scène d'une décoration. Il est, d'ailleurs, question d'exécuter dans les locaux du Cinquantenaire toute une nouvelle installation par chambres d'époques pour finir par une chapelle.

Vous voyez donc que votre idée est bonne, — et elle aura l'avantage de se développer dans un décor déjà ancien.

Pour conclure, rien ne serait plus charmant que de voir, réunies, des séries d'objets de genres divers se faisant valoir les uns les autres.

J'espère que vous réussirez à réaliser votre très bonne idée et je serai très heureux de vous féliciter lors de l'ouverture. »

La lettre de M. Eugène van Overloop, conservateur en chef des Musées royaux des arts décoratifs, est non moins intéressante :

« Grosse question qu'il serait impossible de toucher sérieusement dans une simple lettre. Je me borne à vous proposer quelques conclusions, quitte à nous en entretenir quand vous voudrez.

Je rêve pour Bruxelles également une sorte de fusion de ce qu'on appelle le grand art et les arts mineurs, ou du moins un

(1) ALBERT DE BERSAUCOURT. *Albert Samain*, conférence prononcée le 4 décembre 1907. Paris, Bonvalot-Jouve.

(1) GEORGES CASELLA. *J.-H. Rosny*. Bibliographie critique, Paris. Sansot.

(2) Voir notre numéro du 23 février dernier.

voisinage assez prochain pour leur faire une ambiance commune. C'est dire que j'approuve entièrement votre principe. J'ai déjà posé des jalons, mais il faut que je laisse d'abord se dissiper le brouillard qui enveloppe encore un peu le Mont-des-Arts avant de pouvoir affirmer mon mouvement. Vous avez, vous, ce local. N'hésitez pas à marcher. Vous me constituerez ainsi un précédent que la capitale sera peut-être tentée de suivre un jour. »

Le président de la merveilleuse exposition de la Toison d'or, le baron H. Kervyn de Lettenhove, partage complètement notre manière de voir. Il termine sa lettre par ces mots :

« Il est question de construire un musée à Bruges... J'espère qu'on y adoptera vos idées, qui apportent à la thèse que j'ai toujours défendue un appui dont je me félicite et vous remercie ».

Interrogé au sujet de notre projet, M. Pol de Mont, conservateur du Musée d'Anvers, nous répond :

« Evidemment, tous les objets d'art anciens devraient être réunis. J'estime que bien des objets ayant un véritable cachet artistique, actuellement exposés au Steen, seraient mieux à leur place parmi nos chefs-d'œuvre de la peinture, au musée qui porte le nom de *Musée des Beaux-Arts*. »

Parmi les lettres reçues de l'étranger, citons celle de M. le docteur W. Bode, directeur général des Musées royaux et impériaux de Berlin, qui nous écrit :

« Vos projets pour un nouveau musée à Gand m'ont grandement intéressé, et je souhaite bien sincèrement que vous puissiez réussir à les faire exécuter.

J'ai, en effet, essayé moi-même quelque chose d'analogue au Kaiser Friedrich Museum (mais l'idée en a été partiellement gâtée). J'y songe aussi pour le nouveau Musée allemand, auquel j'ai l'espoir de pouvoir travailler dans un avenir prochain. Vous recevrez par le même courrier le mémoire que j'ai adressé à ce sujet, à la fin de l'année dernière, au Landtag.

Je trouve tout indiquée votre division en art moderne, art religieux et art national, — si je puis m'exprimer ainsi, — et votre intention de donner le caractère du temps aux salles au moyen de motifs d'architecture absolument correcte.

Nous aussi nous avons exécuté, ou songé à exécuter pareille chose, mais nous avons été empêchés de réaliser complètement notre idée par suite des conceptions erronées que l'on a au sujet de nos musées d'art décoratifs. A nous manquent aussi les beaux monuments anciens que vous possédez! Les édifices modernes satisfont si rarement!

Pour le nouveau Musée allemand, comme pour les autres constructions analogues à faire, nous aurons à notre disposition notre meilleur architecte allemand, M. A. M... (1); nous espérons qu'il aura plus de succès. »

Le comte Paul Durrieu, membre de l'Institut et conservateur honoraire des Musées nationaux du Louvre, nous écrit de son côté :

« ...Votre projet pour l'organisation du nouveau Musée d'art ancien de Gand meséduit beaucoup.

Je vous rappellerai que le principe défendu par vous a été appliqué de la manière la plus heureuse au Musée du Louvre, dans les salles consacrées au mobilier français des XVIIe et XVIIIe siècles. Ces salles ne montrent pas seulement aux visiteurs des meubles proprement dits, des tapisseries, des bronzes d'ameublement, des cheminées de marbre, mais aussi des pièces de sculptures, des tableaux, des dessins, des pastels de la même époque que le reste. Il en résulte une impression d'ensemble aussi suggestive que séduisante, malgré la défectuosité des locaux qui n'avaient pas été primitivement destinés à cet usage, et dont les plafonds surtout détonnent de la façon la plus complète (songez que la salle consacrée aux plus élégantes productions du règne de Louis XV, par exemple, a pour plafond une peinture du temps de la Restauration représentant l'apothéose de... Louis XVIII!)

A quel résultat plus homogène et plus saisissant d'aspect on arriverait si l'on avait la bonne fortune de posséder des salles et des galeries dont l'architecture répondrait à l'âge et au style des objets qui y seraient groupés! Puissiez-vous réaliser à Gand ce programme si attachant. »

(1) Nous n'avons pu lire complètement le nom cité.

Le docteur Max-J. Friedländer, conservateur en chef du Kaiser Friedrich Museum, nous dit également :

« J'ai lu votre article avec le plus grand intérêt. L'idée que vous émettez portera certainement des fruits et elle correspond à la conception de plus en plus générale que l'on se fait de la mission des musées. Le docteur Bode a quelque chose de pareil en vue pour l'organisation de son Musée allemand qui, je le pense, existera bientôt. »

Nous croyons que la publication de ces quelques lettres, dont nous remercions bien sincèrement les auteurs, nous dispense de tout commentaire. L. MAETERLINCK

P. S. — Mille remerciments pour votre *erratum*. Je constate que vos typographes persistent à me faire dire que les œuvres de Van Eyck et de Van der Weyden, qui sont du XVe siècle, doivent être entourées d'un mobilier du XIVe !!! Vos lecteurs auront rectifié.

Le Concert jubilaire de la Libre Esthétique.

Franck, Chausson, d'Indy! Admirable trinité, qui synthétise à merveille le plus noble mouvement musical que l'Europe ait connu au cours des trente dernières années du XIXe siècle! Franck, l'initiateur, le père, le génie mystique; Chausson, la fleur délicate, le rêveur exquis, le génie pensif; d'Indy, le continuateur fervent de la tradition franckiste élargie, le maître conscient de l'idéal, le génie pensif et volontaire...

Admirable trinité aussi que les trois œuvres choisies pour remémorer les trois maîtres : le quatuor pour piano et cordes, de Chausson, la sonate de d'Indy pour violon et piano et le quintette de Franck.

Certes, le cadre lumineux que formaient les chefs-d'œuvre de Franck et de Chausson n'a pas été sans nuire, dans l'esprit du public, à la sonate de M. d'Indy. Je ne me sens pas assez fort pour oser dire que cette composition n'est pas parmi les meilleures de l'auteur de *Fervaal*. J'ai trop le sentiment que la difficulté qu'ont la plupart des auditeurs à se l'assimiler ne tient pas à ce que sa valeur intrinsèque serait moindre que celle de ses autres productions. Au contraire : elle me donne l'impression d'une de ces œuvres plus ou moins énigmatiques au premier abord (n'est-ce pas le cas pour maint passage des derniers quatuors de Beethoven?), et qui, plus on les fréquente, s'éclairent d'une beauté d'autant plus grande qu'on a mis plus de temps à l'apercevoir... Mais cela n'empêche que le premier contact avec cette importante composition de M. d'Indy ne révèle que peu de chose à l'auditeur désireux d'en saisir le sentiment fondamental : ce sentiment, même après une deuxième ou une troisième audition, reste imprécis, — sauf dans le mouvement *animé*, à visées rythmiques et naturistes, — et l'on sent en soi comme un regret de ne pouvoir le qualifier par des mots... Quoi qu'il en soit, l'œuvre n'en est pas moins d'une élévation qui se perçoit dès l'abord, et qui, indépendamment de la question toute subjective de compréhension, le classe au tout premier rang. MM. Chaumont et Bosquet la jouent dans la perfection.

Le concert entier a d'ailleurs bénéficié d'une exécution vivante et chaleureuse, à l'abri de toute critique. MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob sont des maîtres-ès-musique de chambre, et M. Piéry, qu'ils se sont adjoint pour le quintette de Franck, a été excellent dans la partie du second violon. CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

M. H. Viotta avait été chargé de diriger l'orchestre. Qui est-ce, M. Viotta? Voyons les biographies : né à Amsterdam, le 16 juillet 1848; élève du conservatoire de Cologne; étudia le

droit et fut reçu avocat; dirigea le *Wagnerverein* hollandais fondé par lui en 1883; plus tard, dirigea diverses sociétés de musique importantes d'Amsterdam. Il a composé des œuvres chorales et instrumentales; il a écrit sur la musique et collaboré au *Maandblad voor muziek* et au *Guide musical*.

Au physique, petit homme correct comme un diplomate, vif et précieux. Le geste est engageant, la main gracieuse, les indications précises. Il aime écarter les coudes, les bras repliés, et les agite de haut en bas comme des ailerons battant le rythme. Il est gentil et impératif. Volontiers animé, parfois même agité.

Sa *Symphonie héroïque* (de Beethoven) a paru un peu rapide, et nerveuse. Le scherzo fut parfait: le final, d'une variété merveilleuse. Les pages de Wagner furent expressives et bien au point; on ne s'est pas ennuyé; mais cela n'était pas bouleversant, tout de même.

M. Jacques Thibaud était le soliste obligé. Vous connaissez le son unique de M. Thibaud : le charme même, sans féminité, et si rond, si velouté, si plein avec tact! Dans le domaine de l'audition, c'est une sensation parallèle à celle de la pêche dans le domaine du goût. Son programme, pour avoir suscité les habituels et tonitruants enthousiasmes, n'en était pas plus remarquable : le *Concertstück* de Saint-Saëns, déjà quelquefois entendu, qui est distingué, mesuré et soutenu par un orchestre joli; et cette *Symphonie espagnole* de Lalo, que je ne puis me résoudre à trouver intéressante. Un devoir d'un élève appliqué, non engendré par l'émotion. Une œuvre qui n'a rien apporté, qui ne perpétuera rien. Sert uniquement à exalter le prestige du virtuose. Dessert la musique vraie. A classer.

Un mot sur le programme : Quelle macédoine! Et puis, cette jonction du final tout entier de *Parsifal* au prélude! On pouvait risquer ces tarabiscotages lors des premières propagandes des *Wagnerverein* internationaux; mais nous n'en sommes plus là, n'est-ce pas? H. L. B.

Le Concert Durant.

Wagner étant devenu plus classique que les plus classiques parmi les classiques, un concert consacré à un choix de ses œuvres n'offre plus guère de révélations à la critique... Tout l'intérêt gît donc, pour la critique, dans la valeur de l'exécution.

A cet égard, M. Durant, a plus que jamais fait preuve, à son dernier concert, de ses qualités de précision et de goût auxquelles sont venues se joindre des qualités d'ampleur et d'énergie qui se sont très habilement déployées dans des pages épiques comme *le Voyage au Rhin* et la *Marche funèbre de Siegfried* : cette dernière surtout a été interprétée d'une façon magistrale, avec une gravité et un souffle profondément émouvants.

Le programme comportait de plus l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, le *Prélude de Lohengrin*, qui fut très suavement exécuté, la bacchanale de *Tannhäuser* et la *Kaisermarsch*.

Mlle Wybauw a fort bien chanté la ballade, si Weberienne, du *Vaisseau-Fantôme* et trois des *Cinq poèmes*.

Mme Lula Mysz-Gmeiner au Cercle artistique.

Le Cercle a clôturé sa saison de concerts par une soirée musicale consacrée à Schubert.

On sait que Mme Mysz Gmeiner compte parmi les meilleures interprètes du maître Mélange de spontanéité et de raffinement intelligent. Sa compréhension si vivante du lied est toujours intéressante. Sa voix ne répond peut-être pas toujours à certaines exigences de force et de souplesse, et n'arrive pas toujours à rendre certaines intentions que l'on sent pourtant très précises chez la cantatrice : il en est ainsi, notamment, pour les grandes œuvres comme *Die Junge Nonne* et *Erlkönig*.

Mais quel charme parfait elle sait mettre dans les lieder plus légers et surtout dans ceux où le musicien chante la poésie de la campagne (*Das Lied im Grünen, Wohin, Auf dem Wasser zu singen*, etc.) ou revêt d'une fine dentelle la moindre idée poétique (*Wiegenlied, Liebe Schwärmt, An die Laute*, etc.)! Ici, c'est la perfection même qui chante... Et puis, c'est surtout la consécration du génie de Schubert. Et c'est aussi un rappel de l'immortel trésor que nous offre son œuvre et que nous n'exploitons pas assez...

Je me sens bien mal à l'aise pour parler des lieder de Hugo Wolf, auxquels Mme Mysz-Gmeiner avait consacré, la veille, toute une soirée. C'était là une chose à faire (1), mais ce n'est pas une chose à refaire... Hugo Wolf connaissait admirablement son métier, il avait de beaux dons d'assimilation, de l'humour et un goût littéraire très sûr. Mais avait-il du génie? N'était-il pas parfois assez vulgaire? N'aimait-il pas certains gros effets? N'était-il pas souvent trop près de la romance sentimentale ou même de l'air d'opérette, pour ne pas dire de la chansonnette comique? Autant de points d'interrogation que suggère l'audition d'un ensemble de ses lieder.

Mme Mysz-Gmeiner l'a pourtant fort bien défendu. Et elle a trouvé dans le merveilleux accompagnateur qu'est M. Behm un co-défenseur de première force. Hâtons-nous d'ajouter que cet artiste si délicat a également contribué de la façon la plus remarquable au succès de la soirée Schubert.

La dernière séance du Cercle « Piano et Archets »

Cette séance a été un véritable triomphe pour les parfaits artistes du Cercle « Piano et Archets » et pour l'école belge, ou plus exactement, pour l'école liégeoise.

Au programme : le quatuor de M. Jongen, le quatuor de Lekeu et le quintette de Franck.

Le public a fait un succès énorme, et combien mérité! à la belle œuvre de M. Jongen. Plus on entend cette perle de la musique de chambre contemporaine, plus on est convaincu que M. Jongen est le vrai et le digne continuateur de la grande lignée liégeoise. Toutes les qualités qu'on peut exiger d'un jeune musicien moderne vraiment épris d'idéal s'y trouvent réunies : richesse d'invention mélodique, inspiration chaleureuse, sincérité et juvénilité; et puis cette caractéristique éminemment liégeoise : une sensibilité vibrante et saine qui va droit à nos cordes les plus sensibles; enfin, une maîtrise de métier d'autant plus appréciable qu'elle se dissimule sous le flot spontané de l'inspiration.

Les exécutions de MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob, — ils s'étaient adjoint M. Piéry pour le quintette de Franck, — ont été merveilleuses de passion et de vie. C'est une chose émouvante d'entendre des artistes s'enthousiasmer à ce point pour ce qu'ils jouent, et c'est trop rare pour ne pas être signalé.

CH. V.

CONCOURS

Le Cercle verviétois organise un concours sur la *Lutte des Etats liégeois contre la Maison de Bourgogne depuis Jean de Bavière (1390) jusqu'au traité de renonciation de Maximilien d'Autriche (1483)*.

Prix unique : Une médaille en or, une prime de 500 francs et un tirage assuré de cinq cents exemplaires. Adresser les manuscrits avant le 15 décembre 1908 au président du Cercle, 24, rue Crespel, Bruxelles.

CHRONIQUE THÉATRALE

Il est impossible de ne pas établir un rapport entre *le Divorce*, la pièce de Paul Bourget, qu'on joue en ce moment à Paris, et *les Deux Madame Delauze* de Mme Gabrielle Mourey, que nous avons applaudi au théâtre du Parc. Tandis que, dans *le Divorce*, Paul Bourget s'évertue à prouver que le mariage doit rester indissoluble si l'on ne veut pas voir les pires calamités

(1) De même que la soirée Max Reger organisée l'an passé au Cercle.

s'abattre sur la famille et la société, Mme Gabrielle Mourey, dans *les Deux Madame Delauze*, s'attache à démontrer, au contraire, qu'avec de la bonté et un peu d'adresse on sort à son honneur des situations les plus délicates où le divorce puisse placer le couple humain.

Qu'on en juge par le résumé rapide de la pièce. Philippe Delauze a trente-huit ans. C'est un homme violent, mais faible au fond, comme la plupart des violents. Sa mère exerce sur lui une profonde influence. Or, Mme Delauze mère est le type achevé de la provinciale revêche et dévote, dure à toutes les fautes d'autrui. La première femme de Philippe Delauze, Jeanne, exaspérée par l'existence intolérable que lui ont faite son mari et sa belle-mère, a voulu se venger comme se vengent les femmes : elle a pris un amant. Son crime découvert, le divorce a été prononcé contre elle et la garde de son fils, en ce moment âgé de cinq ans, lui a été retirée. Le jugement lui accorde seulement le droit de le voir une fois par mois et de l'avoir tout à elle pendant quinze jours par an. Jeanne Dormeuil — c'est le nom qu'elle porte maintenant — a pu être une épouse coupable, elle n'est pas une mère indigne. Elle aime son fils avec une passion que ne cesse d'accroître la séparation. Cinq ans ont passé depuis qu'elle est divorcée, et la douleur a fait d'elle une précoce vieille femme. Or, elle apprend que Philippe va se remarier. A cette nouvelle, une sorte de folie s'empare de son esprit : déjà elle entend une autre femme appelée « maman » par son fils, déjà elle le voit exerçant sur lui l'autorité maternelle, le grondant, le frappant peut-être. Alors, elle n'écoute que son cœur ulcéré, et elle va trouver celle qui sera bientôt la seconde Madame Delauze. Elle lui crie ses craintes, son désespoir; elle la supplie de lui faire rendre son fils. La scène est d'une hardiesse émouvante. Que dira, que fera Cécile Le Herdec, la fiancée de Philippe Delauze? Si elle était une petite bourgeoise égoïste et jalouse, elle chasserait l'intruse et sa future belle-mère. Mais elle-même a souffert, ayant été mal mariée. Elle comprend la douleur de Jeanne Dormeuil et lui promet de l'aider à reprendre son fils. Les deux actes suivants nous montrent comment elle y réussit, avec quelle diplomatie charmante elle parvient à fléchir la haine que son mari a gardée contre celle qui l'a trahi, comment elle installe presque de force la mère exilée auprès du lit de son enfant malade, et comment, malgré l'opposition farouche de Mme Delauze mère, elle obtient de Philippe qu'il confie l'enfant guéri à sa maman, pour toute la période de sa convalescence. Une dernière scène, très habilement conduite, jette les deux femmes aux bras l'une de l'autre, et comme Philippe vient à entrer dans la chambre où elles se tiennent, la seconde Madame Delauze, poussant l'abnégation jusqu'au bout, joint les mains des anciens époux pour une définitive réconciliation. Je me trompe, ce n'est pas le mot abnégation qui convient ici, car Cécile ne sacrifie rien à sa rivale. Elle se sait aimée par Philippe, tandis qu'elle a la certitude que l'autre ne l'est plus; elle rend à celle-ci son fils, mais elle-même attend le moment d'être mère à son tour. Quel est donc le mobile qui l'a fait agir d'une manière si généreuse? Tout simplement le besoin de son cœur de faire régner la justice et la bonté autour d'elle. Et puis sans doute aussi le désir de se prouver à elle-même qu'elle est assez forte sur l'esprit de son mari pour contrebalancer l'influence invétérée de Madame Delauze mère, et pour amener Philippe à faire de bon gré ce qu'il a juré qu'il ne ferait jamais.

Ce caractère de Cécile Le Herdec est très bien étudié et ne cesse pas un instant d'être vraisemblable. Mme Blanche Toutain en a rendu toutes les nuances avec un art simple et droit, et d'une discrétion admirable. Mme Archainbaud a été parfaite dans le rôle de Jeanne Dormeuil. M. Chautard est un bon Philippe Delauze et Mme Angèle Renard une belle-mère acariâtre à souhait. Et Mme Gabrielle Mourey, pour ses débuts au théâtre, a écrit une œuvre de grande valeur, très touchante et très haute, d'où ressort une heureuse leçon de douceur et de bonté.

GEORGES RENCY.

PETITE CHRONIQUE

L'État a, dit l'*Indépendance*, acquis à la vente Théodore Verstraete la *Nuit*, pour la somme de 1,800 francs.

La vente des tableaux du regretté artiste a produit 82,905 fr.

La grande salle du Cercle artistique s'est ouverte hier à une importante exposition d'œuvres de M. Emile Claus. Cette exposition restera ouverte jusqu'au mardi 31 mars.

M. Maurice Hagemans a ouvert hier une exposition de ses aquarelles à la Galerie royale (Rubens Club). Clôture le 26 mars.

Demain, lundi, s'ouvrira, à 2 heures, au Cercle artistique, une exposition de pastels et dessins rehaussés de Mlle Berthe Art, de MM. L. Bartholomé, Omer Coppens, Alex. Marcette, comte Jacques de Lalaing, Firmin Baes, R. Wytsman, Lucien Wollès, Charles Michel, Fr. Van Holder, Herman Richir, F. Rotthier. Clôture le 25 mars.

Le cercle d'art *Vie et Lumière* organise à Anvers, à la salle Forst, 69, place de Meir, une exposition qui s'ouvrira mercredi prochain, à 11 heures. Elle réunira des toiles récentes de Mmes Paule Deman, Anna De Weert, Jenny Montigny, A. Wallaert, de MM. Georges Buysse, Emile Claus, Oscar Coddron, Aloïs De Laet, Rodolphe De Saegher, Gustave De Smet, Alfred Hazledine, Modeste Huys, R.-H. Monks, Georges Morren, Willem Paerels, Henri Roidot, Fritz Van den Berghe, Jean Van den Eeckhoudt et Edmond Verstraeten. Elle restera ouverte jusqu'au 26 mars.

L'Allemagne participera officiellement à l'Exposition de Bruxelles : telle est l'importante nouvelle qu'on vient de recevoir. Le gouvernement nommera une commission spéciale qui, d'accord avec le commissaire de l'Empire, organisera la participation allemande et enverra à bref délai les invitations.

Le président de la commission est M. Ravené, vice-président de la Chambre de commerce de Berlin.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, salle Patria, premier concert consacré à J.-S. Bach. M. Eugène Ysaye, empêché, sera remplacé par M. Johan Smit, l'éminent violoniste hollandais. M. Vincent d'Indy ouvrira la séance par une causerie sur Bach et son œuvre.

L'orchestre sous la direction de M. A. Zimmer.

La *Libre Esthétique* organise pour demain, lundi, à 2 h. 1/2 précises, un Festival Vincent d'Indy avec le concours du maître, de Mlle Blanche Selva et du Quatuor Zimmer, qui exécuteront le Quatuor en *la* pour piano et archets, une transcription inédite de *Souvenirs* pour piano (première audition) et le Quatuor à cordes en *mi* (n° 2).

Le lendemain, mardi 17 mars, à la même heure, Mlle Blanche Selva fera entendre à la *Libre Esthétique*, en première audition, la Sonate pour piano (op 63) de Vincent d'Indy et une série d'œuvres nouvelles de MM. Albert Groz, P. Coindreau, R. de Castéra et I. Albeniz.

Le prix d'entrée à chacun de ces concerts est de 3 francs. On peut prendre des billets à l'avance chez MM. Breitkopf et Härtel, Schott frères et au contrôle du Salon jubilaire (Musée moderne).

Autres concerts annoncés : Mardi soir, à 8 h. 1/2, récital de violon par M. Mischa Elman (salle Patria).

Mercredi, à la même heure, séance du Quatuor Zimmer (salle allemande).

Jeudi, à la même heure, salle Patria, concert avec orchestre par le pianiste Ludovic Breitner.

Samedi, même salle, récital de chant par Miss Grainger-Kerr.

Dimanche, à 2 heures, à la Monnaie, quatrième Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis. Première audition de la Symphonie de Mme Van den Boorn-Coclet et du *Poème de la Forêt*, symphonie en quatre parties par M. Albert Roussel.

Le 23 mars, à 7 h. 3/4, distribution des prix et concert de

l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek sous la direction de M. G. Huberti (rue Gallait, 131).

Le 24 mars, à 2 h. 1/2, quatrième concert de la *Libre Esthétique*.

Le 26 mars, à 3 heures, concert de bienfaisance au profit des pauvres de la paroisse de Saint-Servais (Schaerbeek) avec le concours de Mlle Elsa Homburger, Mme Kervany, MM. Seguin, Crickboom et Marcel Laoureux. — Le soir, récital de piano par M. Morman Wilks (Grande-Harmonie).

Le 27 mars, récital de chant par Mlle Marguerite Rollet (salle allemande).

Le 30 mars, concert consacré à l'œuvre vocale de M. Gabriel Fauré, avec le concours du maître, de Mme Marie Mockel et de M. Stéphane Austin (salle Patria).

Le 31 mars, à 2 h. 1/2, cinquième concert de la *Libre Esthétique*. — A 8 h. 1/2, concert avec orchestre par le violoniste Joh. Kruse (salle Patria).

Le concert annuel de la Société de musique de Tournai est fixé au mardi 22 mars, à 2 heures. Il sera consacré à l'audition de *Franciscus*, oratorio en trois parties d'Edgard Tinel pour soli, chœur, orgue et orchestre. Solistes : Mme Auguez de Montalant, MM. Plamondon, de la Cruz-Frölich, Van der Haegen et Morissens.

Le récital de Mme Riss-Arbeau annoncé pour le 24 mars à la Grande Harmonie est remis au jeudi 2 avril.

Mlle Blanche Selva vient de faire une tournée de concerts à Berlin, Moscou et Saint-Pétersbourg, et son succès a été triomphal. Dans cette dernière ville, elle a été rappelée *quinze* fois à l'issue du récital qu'elle y a donné.

Pelléas et Mélisande a obtenu au Manhattan de New-York un succès triomphal. L'interprétation, qui est celle de la création à l'Opéra-Comique, est unanimement admirée; mais les plus grands éloges vont au baryton Dufranne. Son ancien professeur, M. Demest, a reçu de lui une série d'appréciations élogieuses.

Le *New York World*, après avoir vanté la beauté de sa voix, la pureté de sa diction et de son style, dit : « Son succès a été absolu et incontestable. » Le *Courrier des États-Unis* : « M. H. Dufranne a remporté dans le rôle de Golaud un succès personnel très mérité. Cet artiste est doué d'une voix de baryton d'un très beau timbre et d'une magnifique sonorité. Sa diction est parfaite et il déploie une grande intelligence scénique. M. H. Dufranne est un des meilleurs artistes que nous ayons vus sur la scène du Manhattan. » Et le *Morning Telegraph* ajoute : « Il est certain qu'un baryton tel que lui ne pourra quitter New-York sans exciter les protestations du monde musical. Nous ne pourrions plus nous en passer. »

Hier a commencé à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, 61, rue de la Longue Haie, le cours d'histoire de littérature belge d'expression française par MM. Henry Liebrecht (Théâtre), Louis Delattre (Romanciers et Conteurs), Daxhelet (Poètes). Les inscriptions sont reçues tous les jours au secrétariat, de 3 à 5 heures.

Anvers se réveille, décidément, sous le vent de fronde qui souffle du large. Et les polémiques que déchaîne le conflit des idées sont plutôt vives, à en juger par ces extraits d'une gazette artistique locale, *la Semaine* :

« Dans quelques jours s'ouvrira l'Exposition de peinture moderne de l'Art contemporain. Enfin il entrera un peu d'air dans les locaux actuellement empestés par les saloperies de la rétrospective anversoise.....

L'annonce de cette exposition achève d'exaspérer les derniers mohicans du nougatisme, du sirupisme, de l'obscurantisme, du brunisme et du mercantilisme de notre vieille école. Les maîtres du brun, — ou si l'on préfère, du « bran » d'Anvers, — se sentent définitivement menacés, abandonnés à leurs pâtes gluantes, fluentes et puantes, après le retentissant échec de l'exposition inaugurale de la salle des fêtes de la place de Meir, tentent une dernière et misérable manœuvre, etc. »

On se croirait en pleine agitation électorale!

De Paris :

Une exposition de peintures, aquarelles et sculptures de Daumier appartenant, en mejeure partie, aux collections Gallimard, Sainsère, Viau, Duret, Dayot et Donop de Monchy vient de s'ouvrir dans la galerie Eugène Blot. Elle sera visible jusqu'au 28 mars.

C'est le 15 mai que s'ouvrira à Bagatelle l'exposition rétrospective de portraits qui complétera la série que la Société nationale des Beaux-Arts a inaugurée l'an dernier. Cette fois l'on y trouvera réunies les célébrités de 1830 à 1900. On se souvient que la précédente exposition ne remontait qu'à 1870.

Cette année, les hommes et les femmes dont les noms auront retenti sous Louis-Philippe, la deuxième République, le second Empire et la troisième République vont former une galerie qui ne saurait manquer de retrouver auprès du public le succès remporté par l'exposition de 1907.

La commission d'achat du Musée du Louvre vient, dit le *Gil Blas*, de doter notre musée national d'un *Christ* du Greco, qu'elle a payé 25.000 francs.

Le Greco sera à la mode en 1908 à Paris. Renseignons donc vite nos aimables contemporaines. Il sera de bon ton de s'extasier, entre deux tasses de thé, sur le génie rare, étrange de Domenico Théocopuli, qui naquit en Crète, vers la moitié du XVIe siècle, et mourut à Tolède en 1625 et que l'Espagne surnomma *il Greco*.

Philippe II, lequel n'y connaissait goutte, lui préférait Romulo Cincinnato. Le chef-d'œuvre de ce maître réaliste et tourmenté, de ce prodigieux novateur dont les figures se contorsionnent en une sorte d'allongement stylisé qui l'apparente à Michel-Ange (les nus de Cézanne rappellent étonnamment aussi ceux du Greco) est l'*Enterrement du comte d'Orgaz*, placé dans l'Eglise de Santo Tome, à Tolède.

Le *Salon d'Automne*, qui honore les vrais révolutionnaires, a décidé de consacrer une de ses rétrospectives au Greco, dont l'art aigu, singulier, aux recherches étranges, gauches et parfois sublimes, intéressera au plus haut point nos jeunes écoles.

Quelques amateurs raffinés possèdent des Greco à Paris, M. Denys Cochin, M. Manzi, M. Gallimard entre autres. Mais celui qui les a collectionnés avec la dévotion la plus fervente, la plus filiale, est le beau peintre Ignacio Zuloaga.

Collectionneurs :

M. Groult, qui ne laissait pas volontiers visiter sa collection, invita il y a quelque vingt ans le peintre Dufeu à venir chez lui. Dufeu accepte avec plaisir. L'artiste et l'amateur parcourent ensemble la galerie. Arrivés devant une flambloyante *Vue de Constantinople*, accrochée entre un Fragonard et un Hubert Robert, M. Groult dit, plein d'un juste orgueil :

« Hein, mon cher, quel chef-d'œuvre! Voyez-moi la fluidité du ciel, et la beauté de cette Corne-d'Or! »

Dufeu contemple, puis, prenant les mains du collectionneur étonné, les serre avec effusion et s'écrie :

« Ah! Monsieur Groult, la délicate attention, la gracieuse surprise! Que je vous suis donc reconnaissant de m'avoir ménagé une telle place entre ces deux incomparables voisins!

M. Groult, ahuri : « Mais, mon cher, que voulez-vous dire? Cette vue de Constantinople est un de mes meilleurs Turner! Je l'ai payée 45,000 francs!

Dufeu regarde son interlocuteur : « Comment, un Turner? Mais cette toile est de moi! Je l'ai peinte à telle date... »

Et il donne ses preuves à l'amateur qui riait jaune.

Vous connaissez le mot d'un rival de M. Groult, possesseur, lui aussi, de tableaux de Turner. On parlait devant lui de ceux de M. Groult :

— Les plus beaux sont des faux! dit-il.

Une séance consacrée à l'œuvre vocale de Gabriel Fauré aura lieu le lundi 30 mars à la salle Patria avec le concours du maître français, de Mme Marie Mockel et de M. Stéphane Austin.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

QUATRE ARTISTES LIÉGEOIS

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un beau volume. in-8°, consacré aux artistes liégeois, A. Rassenfosse, F. Maréchal, A. Donnay et E. Berchmans et contenant 48 planches hors texte d'après les œuvres de ces artistes. — Prix : 7 fr. 50

EUGÈNE LAERMANS

PAR

GUSTAVE VANZYPE

Un beau volume in-8°, contenant 14 reproductions dans le texte, d'après des dessins et des croquis. et 28 planches hors texte d'après les œuvres les plus remarquables d'Eugène Laermans

Prix : 7 fr. 50

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIEME ANNEE. N° 12. 22 MARS 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Enfer (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Siegfried à la Monnaie (ALBERT ROUSSEL). — Exposition Emile Claus (OCTAVE MAUS). — La Libre Esthétique : *Le festival Vincent d'Indy*, *Le Récital Blanche Selva* (CHARLES VAN DEN BORREN). — Les Maîtres de l'Art : *Scopas et Praxitèle*, par Maxime Collignon. — Une causerie de M. Vincent d'Indy sur Bach (H. L. B.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Vente de tableaux. — Petite Chronique.

L'ENFER

Un homme, quelconque, extrêmement quelconque, dépouillé de tout attribut social, réduit à sa plus idéale expression, un homme pour ainsi dire abstrait, un inconnu, habite un hôtel quelconque. Sa chambre, quelconque, ne lui inspirerait que l'idée d'en sortir si, un jour, il ne s'apercevait qu'un trou, placé vers le plafond, s'y trouve percé. Il monte et se rend compte que de cette ouverture il peut voir tout ce qui se passe dans a pièce voisine sans jamais risquer d'être découvert.

Dès lors, il regardera. Il ne vivra plus que pour cela. Il sera le spectateur de la vie sans hypocrisie que vont mener, dans cette chambre voisine, tous les passants qu'y amènera le hasard, seuls et muets.

Vous savez tout le parti que tirent habituellement de ces données des écrivains égrillards ou même seulement humoristes. Mais vous sentez celui que peut en tirer un auteur sérieux, hanté de graves problèmes.

Il ne s'agira, dans ce livre, que d'amour et de mort. Et cela s'appellera *l'Enfer* (1), et c'est fort beau.

Puisqu'ils ne seront plus observés, les hommes et les femmes qui entreront dans cette chambre laisseront tomber le double masque posé sur leur personne par leur identité sociale et par leur besoin vital de mentir. Ils se déshabilleront corps et âme. Ils se détendront. Sitôt la porte refermée, leur visage, soudain transformé, avouera ce qu'ils maintiennent soigneusement caché dans leur existence publique. On les verra : nus, simples, profonds, sincères.

Et puisqu'ils seront muets, tout ce qu'ils laisseront ainsi deviner prendra un caractère mystérieux et secret, inquiétant et bizarre, je ne sais quoi de magnétique et de terrible, qui touche à la beauté lyrique.

A cet observateur insoupçonné, personne ne cache rien. Il recueillera donc une moisson considérable, et comme la vie n'est pas gaie, surtout lorsqu'on ne parade plus pour s'illusionner sur elle, il ne verra que tristesses, déceptions, larmes, l'essentielle et constitutive douleur de l'amour, le mal de vivre, l'effroi fatal de la mort.

Avec un sens admirable de la simplification artiste,

(1) HENRI BARBUSSE, *L'Enfer*. Paris, Librairie Mondiale.

M. Henri Barbusse réduira du reste le sujet de son livre à deux éléments d'émotion : l'amour et la mort, et plus exactement : le néant de l'amour sensuel et l'empoisonnement de la vie par la crainte de la mort, — l'un précédant l'autre.

La première partie, si je puis dire, traite de l'amour sensuel et d'une manière qu'il est rare de voir aborder. C'est violemment érotique, mais avec une telle âpreté, une telle sauvagerie et aussi une telle poésie que tout soupçon de grivoiserie s'évanouit à cette lecture et qu'au contraire il en demeure une impression de chasteté effrayante. Pensez donc, aussi : voir l'homme et la femme tels qu'ils sont, muets ou presque, face à face avec eux-mêmes, dans un tête-à-tête avec l'énigme éternelle de la vie, et sentant, enfin, qu'ils n'ont pas au monde d'autre appui que cette résistance charnelle, d'autre recours que cela, et que peut-être ce n'est qu'une immense illusion (le moment qui suit la volupté les en avertit effroyablement), voir cela, tombés tous les mensonges du sentiment, voir cela, ce n'est pas précisément s'amuser !

M. Henri Barbusse, qui s'abstient sévèrement de toute considération de morale et demeure volontairement sur le plan psychologique, a étudié avec une sorte de génie ce désenchantement foncier de l'amour. L'horreur abominable qu'est pour tout être délicat et rêveur le fatal acheminement de toutes choses vers leur poussière, leur oubli, leur néant, l'impossibilité pour la passion de revenir en arrière, l'irrévocable de toute ardeur et des plus purs élans, autant de choses qu'il nous fait éprouver avec force et comme toucher du doigt.

Et lorsque, ayant fait défiler devant nos yeux tous les couples humains, il a parcouru le cycle de l'enfer amoureux, il retombe dans un autre, un autre qui était immédiatement au-dessous de celui-là, qui y correspondait dans tous ses détours et dont on pressentait comme l'appel et le vide : la peur de la mort.

Ici, il n'y a plus même ce je ne sais quoi de matériel et de tangible que, consolatrice, offre à ceux que le monde affole la réalité de l'amour physique. Il ne s'agit presque plus que de métaphysique et d'abstraction. Il s'agit de la maladie, fatale; de la mort plus fatale encore et de la disparition de l'univers. Le tournoyant vertige de la pensée nihiliste emporte tout : les religions, les philosophies, les sciences, les sentiments, l'art, le bonheur, tout jusqu'aux astres et jusqu'aux nombres. Un vieillard rêveur atteint du cancer, un poète, je ne sais qui encore, un dernier couple d'amants, passent dans la chambre. Mais cela n'a plus aucune espèce d'importance. Le contemplateur ne regarde plus qu'en lui-même; il y trouve la grande terreur, celle qui s'exprime par des chiffres incommensurables et que la méditation sur les espaces interstellaires a le don de renforcer encore, jusqu'à la folie.

En me relisant, je m'aperçois que je n'ai donné qu'une bien faible idée de ce beau livre : c'est que je ne puis décrire son style.

Il ne faut pas oublier que M. Henri Barbusse est un poète. Mais quel que soit le charme délicat et rêveur de *Pleureuses*, ces poésies sont loin d'avoir l'intensité lyrique, la ferveur, la force de *l'Enfer*. Un don surprenant d'images, une qualité de vision toute nouvelle, une manière à lui de présenter les choses simples comme si elles étaient extraordinaires, comme si on ne les avait jamais vues, rapprochent M. Barbusse de M. Charles-Louis Philippe, mais il possède un tact plus sûr, un goût plus difficile, une écriture plus châtiée et surtout il ne fait aucune concession à la sensiblerie populaire. Nulle influence des *Misérables* : il s'agit de l'homme et de la femme, simplement, de leurs gestes essentiels, de leur raison d'être. C'est plus général et c'est aussi concret.

Et voici comme, courageusement, sereinement, sa curiosité éteinte, le contemplateur anonyme résume le résultat définitif de son enquête.

« Mais j'ai fini. Je suis étendu, et puisque j'ai cessé de voir, mes pauvres yeux se ferment comme une blessure guérissante, mes pauvres yeux se cicatrisent.

Et je cherche pour moi un apaisement. Moi! le dernier ou comme le premier.

Moi, je n'ai qu'un recours : me souvenir et croire. Entretenir de toutes mes forces dans ma mémoire la tragédie de cette chambre. Croire qu'en face du cœur humain, fait d'impérissable désir, il n'y a que le mirage de ce qu'il désire; il n'y a qu'un mot, le mot immense qui dégage notre solitude et dénude notre rayonnement; le mot qui semble du néant et du blasphème, mais qui est de la réalisation et de la divinisation : Rien. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

SIEGFRIED A LA MONNAIE (1)

Dix-neuf mars... L'affiche de la Monnaie annonce *Siegfried* pour ce soir. Excellente occasion de retrouver ce joyeux compagnon que je rencontrai la dernière fois à Munich, il y a quelques années déjà, et de voir s'il a toujours le teint fleuri, l'œil vif, le pied alerte. — Je constate, en arrivant au théâtre, que je ne suis pas le seul à avoir eu cette idée. La salle est comble, et c'est à grand' peine que j'obtiens un strapontin de parquet, dont je ne recommanderai pas le siège moelleux à mes amis mais d'où je vois bien et d'où j'entends encore mieux. Ces deux dernières con-

(1) Il nous a paru intéressant de demander à M. Albert Roussel, de passage à Bruxelles où M. Sylvain Dupuis dirige aujourd'hui une de ses œuvres, *le Poème de la Forêt*, aux Concerts populaires, ses impressions sur la reprise de *Siegfried*, à laquelle il assista. On constatera avec plaisir que l'appréciation du compositeur français est très favorable à la façon dont fut interprété ici le drame de Richard Wagner.

ditions sont si rarement réalisées dans les salles de spectacles qu'on en oublie volontiers le confortable velours du sixième ou huitième fauteuil de loge d'où l'on n'aperçoit que l'épaule décolletée de la dame qui est devant vous et qui ne cessera de bavarder avec son voisin quatre heures durant.

J'admire, chaque fois que je reviens à Bruxelles, les heureuses dimensions de cette salle de la Monnaie qui permettent la communion intime de l'auteur avec le spectateur et communiquent à celui-ci l'émotion qui émane de l'œuvre, avant qu'elle ne se soit perdue dans les espaces glacés de tels autres bâtiments plus vastes et plus fameux. Je crois que, sauf en Allemagne, je n'entendis jamais aussi distinctement ce qui se chantait sur la scène. Vous est-il arrivé souvent de comprendre les paroles d'un opéra? Non, n'est-ce pas? et la meilleure preuve en est la florissante industrie des marchands de livrets qui s'exerce si utilement à la porte de tous les théâtres à musique. J'entends, cette fois, mais je dois reconnaître que cette particularité n'est pas imputable uniquement aux dimensions de la salle. La diction des interprètes, la juste modération d'un orchestre admirablement conduit, le respectueux silence de mes voisins y sont bien pour quelque chose aussi.

De tous les drames de Wagner, *Siegfried* est certainement celui où le génie du musicien a mis le plus de jeunesse, de fraîcheur, de joie ardente et lumineuse. Cette atmosphère de jeunesse vous prend dès l'arrivée de Siegfried et le drame entier en est imprégné comme une toile baignée de soleil.

L'héroïsme instinctif et irréfléchi, la gaieté bruyante d'un solide gaillard qui ignore la neurasthénie, et aussi la tendresse naïve et émouvante, les regrets de l'être qui a grandi sans connaître l'affection maternelle, toutes ces caractéristiques du personnage de Siegfried sont très habilement traduites par M. Verdier, qui soutient avec vaillance ce rôle écrasant et en nuance les différentes impressions avec un sentiment artistique digne d'éloges. La voix donne bien, le geste est naturel et sans affectation et la plastique de l'acteur s'accorde parfaitement au héros qu'il incarne. Il converse joliment avec l'oiseau de la forêt, Mlle Eyreams, livre son combat au monstre Fafner sans tomber dans le ridicule, et réveille avec délicatesse Mme Pacary, à qui était confié le rôle de Brünnhilde. Ce rôle de Brünnhilde, qui n'existe que dans la seconde partie du troisième acte, n'en est pas moins terriblement périlleux au point de vue mimique, grâce à la longue et triple expansion orchestrale qui précède les premières paroles de la Walkyrie réveillée. Commentaire musical admirable, d'ailleurs, mais commentaire qui nécessite de la part des deux interprètes forcés au silence de véritables trouvailles de mimique.

Si le geste ne me paraît pas toujours chez Mme Pacary ni très trouvé ni suffisamment varié, je m'empresse d'ajouter qu'elle chante avec beaucoup de puissance et d'autorité toute cette admirable scène finale. M. Laffitte est bien un artiste original et rempli de verve, le Mime fantaisiste et subtil qui convient; M. Blancard, un excellent Wotan, d'allure un peu jeune peut-être. M. Petit dans le rôle d'Alberich, et Mme Blancard dans celui d'Erda complètent heureusement l'interprétation.

Mais ce qui me frappe le plus dans cette représentation, c'est l'impression qui s'en dégage d'un parfait accord entre ses divers éléments. Les chanteurs ne chantent pas pour eux, mais dans la mesure qui convient à la situation; l'orchestre, ainsi que je viens de le dire, s'efface lorsqu'il doit le faire et pas un instant n'est bruyant ni ne couvre la voix. Et M. Sylvain Dupuis, qui depuis si longtemps s'acquitte avec le dévouement que l'on sait de la tâche si difficile et si délicate de chef d'orchestre, peut être satisfait des résultats qu'il vient d'obtenir. Une très grande part lui revient du succès que remporte ce soir la reprise de *Siegfried*.

En quittant la salle, je songe au nombre respectable d'œuvres nouvelles qu'a montées depuis une vingtaine d'années le théâtre de la Monnaie, à l'initiative hardie qu'il a si souvent montrée vis-à-vis de la musique moderne. C'est la Tétralogie, entendue ici pour la première fois en français; c'est *Gwendoline* de Chabrier et *Yolande* de Magnard, — Magnard que les théâtres parisiens ignorent encore; — c'est *Fervaal*, puis *l'Étranger* de Vincent d'Indy, *Salomé* de Strauss, *Pelléas et Mélisande* de Debussy. En vérité, le théâtre qui compte à son actif de si glorieuses soirées a bien mérité de l'art et peut justement s'enorgueillir d'un si noble et si persévérant effort.

ALBERT ROUSSEL

EXPOSITION ÉMILE CLAUS

Les titres des tableaux de Claus marquent l'orientation de ce peintre épris de lumière et de joie : *Journée claire*, *Éveil de printemps*, *le Soleil d'avant-midi*, *Caresse de lumière*, *Jeu d'ombre*, *Soleil de février*, *Jeunes peupliers au printemps*, *Rayon de lumière matinale*, *Prairies en mai*, etc. C'est le poème ému de la nature sereine, l'hymne reconnaissant d'un cœur en communion constante avec la beauté des aurores, avec les apothéoses des couchants.

Dans le coin de Flandre où Claus vit sa probe vie d'artiste, sur les bords de la Lys aux eaux calmes, dans le décor agreste que diversifie et transforme perpétuellement l'illumination des ciels, il se dérobe de plus en plus à l'objectivité des motifs, conquis tout entier par le passionnant problème de la lumière. C'est lui qui fixe l'inquiétude de ses recherches. C'est à lui qu'il ramène constamment sa pensée, heureux quand il a réussi à éclabousser ses toiles de clartés nouvelles.

Ce qui frappe dans cette série d'œuvres réfléchies et ardentes, c'est l'accord qu'on sent entre elles et l'âme d'où elles jaillissent. Claus n'est pas l'Errant qui illustre de croquis et de pochades des feuillets d'album. Rarement il s'éloigne de cette région basse où les eaux, le ciel et la terre s'unissent pour chanter un concert de louanges à la lumière. Un voyage à Venise — d'où il rapporta quelques jolies impressions — est, dans son existence volontairement rivée au même sol, une exception. Et on le sent, pour exprimer l'étendue morne des lagunes et la paix nostalgique de Murano et de Torcello, — cette Ile des morts, — moins à l'aise que lorsqu'il célèbre sa Flandre aimée. Ici tout l'exalte, et sa palette se fait pathétique pour exprimer les douceurs nacrées du givre sur les berges, ou le scintillement des gazons dans la rosée, ou les derniers baisers du soleil aux marronniers empourprés par l'automne.

Si la structure savamment ordonnée des terrains et des arbres rattache le peintre aux paysagistes de l'École réaliste, il se distingue de ceux-ci en ce qu'il subordonne le « motif » aux conditions atmosphériques dans lesquelles il s'offre à lui. Le motif n'est, dans ses œuvres, qu'un thème sur lequel l'impression subjective improvise de multiples variations. Descriptif et sentimental, Emile Claus célèbre inlassablement l'intimité des mêmes sites parce qu'il y

découvre chaque jour, à chaque heure, au gré des jeux de l'ombre et de la lumière, des aspects inédits.

Son esthétique se rapproche en cela de celle des maîtres de l'impressionnisme, dont l'influence domine son art sans avoir absorbé sa personnalité. Et la maîtrise qu'il atteste dans telle ou telle de ses toiles : *Aux foins*, *Soir*, *le Gros Châtaignier*, *les Asters*, *le Marronnier en automne*, le montre dans l'épanouissement d'un talent auquel on rend unanimement hommage.

***

Dans les salles voisines, une exposition de pastels et de dessins rehaussés fournit aux visiteurs l'occasion de reprendre contact avec ces artistes connus et appréciés à des titres divers : Mlle B. Art, MM. F. Baes (le plus intéressant d'entre eux), L. Bartholomé, O. Coppens, J. de Lalaing, A. Marcette, Ch. Michel, H. Richir, J. Rotthier, F. Van Holder, L. Wolles, dont le *Beethoven* est particulièrement séduisant, et R. Wytsman.

Une fort belle tapisserie de haute-lisse, *l'Eucharistie*, exécutée avec une remarquable correction par Mlle Fernande Dubois, et une série de notes de voyage — Algérie, Italie, Hollande, etc. — de M. P. Hermanus, illustrateur habile et infatigable *globe trotter*, complètent le lot d'attractions actuellement offertes à la curiosité des membres du Cercle artistique et du public.

Octave Maus

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Le festival Vincent d'Indy.

Après le festival Fauré, le festival d'Indy. Le moment était bien choisi pour fêter le maître qui, depuis environ un quart de siècle, est à la tête de la jeune école française et dirige ses destinées avec une hauteur de vues, un désintéressement et une modestie qui font de lui l'artiste le plus sympathique de notre temps.

Depuis quelques années, des tendances nouvelles se sont frayé un chemin en France. M. Debussy est arrivé à la gloire, et, sans le vouloir, a entraîné à sa suite une pléiade de jeunes gens dont quelques-uns — tel M. Ravel — sont admirablement doués. Avec la manie que l'on a de vouloir tout catégoriser, on les a appelés les musiciens de la sensation, les « amorphistes », que sais-je encore?... On leur a opposé les « cérébraux » et l'on a fait de M. d'Indy le grand manitou du « cérébralisme »... Comme si la musique pouvait, à l'instar de la philosophie, se diviser en compartiments nettement séparés!... Comme s'il pouvait y avoir, dans le domaine le plus imprécis qui soit, des « intellectualistes » et des « anti-intellectualistes », des « bergsoniens » et des antibergsoniens »!

Certes, M. d'Indy semble avoir besoin, dans sa méthode de composition et d'enseignement, d'un critérium, d'un « système », si vous voulez. Et lorsqu'il veut définir ce système, il en arrive à l'exprimer tout entier par un mot : la « Tradition », qu'il oppose à la « Convention ». La tradition donne la vie; la convention donne la mort C'est une conception très large et absolument conforme à l'ordre naturel des choses. On pourrait même soutenir, sans crainte d'être taxé de paradoxalisme, que M. Debussy lui-même est un « traditionniste ». Son « atonalité » n'est-elle pas l'aboutissement logique d'une tendance propre à la seconde moitié du XIXe siècle? *Pelléas* n'est-il pas ce que doit être, rationnellement, une œuvre de théâtre moderne, si l'on considère comme lettre morte, au point de vue de l'idéal du théâtre, la convention napolitaine qui domina l'Europe pendant près de deux siècles, et si l'on estime que la vraie voie à suivre était celle qu'avait tracée les fondateurs florentins et vénitiens de l'opéra au début du XVIIe siècle ? La tradition de ces derniers, perdue dès 1650, n'a été reprise qu'inconsciemment et fragmentairement par Rameau, Gluck, Weber et Wagner. Enfin, retrouvée au XIXe siècle, elle s'épanouit plus vivante que jamais dans *Pelléas*!

L'idée de la tradition, telle que l'entend M. d'Indy, n'est donc un concept rationnel ou cérébral qu'à un point de vue purement extérieur, historique, objectif. Dans l'application individuelle, elle laisse le champ libre à l'inspiration. Et rien n'est plus démonstratif, à cet égard, que les œuvres mêmes de M. d'Indy. Assurément, elles se réclament d'une forme rigoureuse quand il s'agit de musique pure, de musique sans programme. Mais une forme rigoureuse n'a jamais exclu la spontanéité créatrice : voyez Palestrina, chez qui l'invention mélodique ne compte pour rien et dont toute l'inspiration se trouve concentrée dans des combinaisons polyphoniques d'ordre traditionnel! Voyez Bach, voyez Beethoven..... Autant de génies, — autant de rationalistes, de cérébraux quant à la forme!... Mais la forme n'est que le cadre, et ce qu'elle contient, c'est l'âme même des maîtres.

M. d'Indy tient à ce cadre, et il serait bien difficile de lui donner tort, à cet égard, sur le terrain de la musique pure. Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'il sait admirablement approprier son cadre aux qualités intrinsèques de ses tableaux.....

Mais j'oublie le festival d'Indy. J'y reviens... Le maître lui-même, Mlle Blanche Selva et le Quatuor Zimmer en furent les acteurs.

Je ne reviendrai pas sur les *Souvenirs* (op 62), dont M. Lesbroussart a déjà parlé en détail, dans l'*Art moderne*, il y a peu de temps (1). OEuvre pieuse et pure, pieusement transcrite pour piano par Mlle Selva et pieusement jouée par elle, elle conserve, dans la transcription, toutes ses qualités de gravité pensive et rêveuse, mais elle perd beaucoup en se dépouillant de la magie de son orchestration.

Qui pourrait parler de cérébralité en entendant le délicieux quatuor pour piano et archets en *la* (op. 7)? OEuvre de jeunesse, elle porte l'empreinte d'une riche juvénilité, d'un beau tempérament d'artiste. L'élan, la joie, l'air de fête du finale, contrastent avec le caractère plus concentré de l'*andante moderato*, qui est la plus intéressante partie du quatuor au point de vue de l'évolution ultérieure de M. d'Indy : on y discerne déjà ce côté mi-liturgique, mi-naturiste, que le maître va développer de plus en plus et qui semble, à l'heure actuelle, faire l'objet de ses préoccupations dominantes.

MM. Zimmer, Baroen et Doehaerd ont donné, avec M. d'Indy, qui tenait la partie de piano, une interprétation excellente du quatuor en *la*. Je n'en dirai pas autant de la manière dont ils ont joué, avec M. Ryken, le quatuor à cordes en *mi* (op. 45). Ils y ont manqué de chaleur et de variété. L'œuvre est cependant d'une beauté éclatante, surtout dans ses deux dernières parties. Le thème « franckiste » du final, d'un effet très grand, y est développé avec un lyrisme transcendant.

J'anticipe sur le récital Selva qui a eu lieu le lendemain du festival d'Indy, pour pouvoir parler de la sonate du maître qu'y a jouée Mlle Blanche Selva. M. Octave Maus a déjà fait ici (2) une analyse complète de cette œuvre, et le bien qu'il en a dit n'a rien d'exagéré. Il s'agit, en effet, d'une composition capitale, d'une singulière grandeur de conception et de réalisation. Très « cérébrale » de forme, puisqu'elle s'appuie obstinément sur le principe de la grande variation et sur celui de l'unité thématique, elle est pourtant d'une inspiration extrêmement libre. Dominée par un profond sentiment religieux, qu'exprime la première période du thème principal, elle se laisse aller par moments à une indicible tendresse que rend avec une vive intensité la seconde période du thème principal. L'ensemble de la sonate est un poème d'amour divin et humain, qui rappelle, dans son esprit, les plus belles pages de Franck.

Je n'ai pas besoin de dire avec quelle puissance Mlle Selva réalise sur le clavier la pensée du maître. C'est le propre de

(1) Voir l'*Art Moderne* du 2 février 1908.
(2) Voir numéro du 9 février 1908.

cette merveilleuse artiste de rendre idéalement, et comme par une intuition directe, les sentiments exprimés en musique par les hommes de son temps.

Le Récital B'anche Selva.

Au programme, la sonate de piano de M. d'Indy, l'*Epithalame* de M. Groz, une *Serenata* de M. de Castéra, *En Forêt* de M. Coindreau et deux morceaux de l'*Ibéria* de M. Albeniz.

Rien que de l'inédit, parmi lequel deux très agréables surprises. D'abord la *Serenata* de M. de Castéra, dont le charme de « petite chose bien réussie » dépasse toute expression : c'est délicieux, c'est exquis, c'est distingué, c'est pur, cela chante adorablement... Mais aucun de ces mots ne rend l'impression de ravissement que donne ce joyau aux reflets d'opale.

En Forêt a, pour l'auditeur qui n'a pas la musique sous les yeux, l'inconvénient de toute musique à programme : on ne sait jamais où l'on en est, et ce côté « devinette » a quelque chose de désagréable. Mais, si l'on sait s'en abstraire, et ne voir, dans les indications programmatiques, que des éléments aussi imprécis que possible, alors il faut reconnaître que l'œuvre de M. Coindreau est à l'abri de toute critique. On y vit réellement dans l'air, dans la lumière, parmi les arbres, le long de l'eau. L'ombre et la fraîcheur y sont répandues. Des paysans, qui ne prétendent pas être des faunes, mais qui en sont cependant, y prennent leurs ébats les plus joyeux. Tout cela est plein de verve, de couleur et d'une légèreté de touche extrême; les thèmes mélodiques ou rythmiques sont étoffés et neufs... Bref, *En Forêt* n'a aucune prétention : c'est cependant, dans ces limites étroites, un charmant poème de la nature.

J'aime moins l'*Epithalame* de M. Groz, — encore de la musique à programme!... C'est une œuvre élégamment faite; certains passages, comme celui des cloches, sont d'un effet très poétique; mais l'ensemble est... comment dirai-je? un peu cliché... Je veux parler des clichés propres à la jeune école française. Car il y en a déjà et cela prouve la vitalité et l'originalité de cette jeune école.

La musique de M. Albeniz est toujours amusante par le pittoresque et l'imprévu de ses harmonies et de ses rythmes. C'est du Zuloaga en musique, mais avec un coloris plus clair, plus chaud. *Almeria* et *Triana* ont eu beaucoup de succès.

La triomphatrice du récital a été Mlle Blanche Selva. Je ne dirai pas pourquoi. Vous le savez bien; et sa modestie serait effarouchée si j'ajoutais des éloges à ceux que le festival d'Indy m'a déjà amené à lui décerner.

CHARLES VAN DEN BORREN

LES MAITRES DE L'ART

Scopas et Praxitèle, par MAXIME COLLIGNON (1).

Puisqu'il n'est pas possible, faute de renseignements assez nombreux et de dates assez précises, d'écrire sur les grands artistes de l'antiquité des monographies véritables, comme d'un Rembrandt ou d'un Raphaël, l'idée de l'éditeur a été de présenter ensemble la production des principaux sculpteurs et celle de leur époque respective, et ainsi de composer en trois petits volumes successifs une histoire sommaire, mais générale, de la sculpture grecque. Dans le premier, publié il y a quelques mois, M. Lechat retraçait cette histoire jusqu'à la fin du Ve siècle, en prenant Phidias pour centre; le deuxième, qui paraît aujourd'hui, embrasse les deux premiers tiers du IVe siècle; le troisième, en préparation, sera consacré à Lysippe et à la fin de la sculpture grecque.

M. Collignon, dont chacun connaît les beaux travaux sur la sculpture antique, s'est proposé de caractériser, par ses traits essentiels, une des périodes les plus attrayantes de l'histoire de l'art grec, celle que dominent les noms illustres de Scopas et de Praxitèle. C'est le moment où la sculpture, en quête de nouveauté, la cherche et la trouve dans l'expression des passions et des sentiments. Si son idéal est moins haut que celui de Phidias, il est plus humain et répond bien aux goûts raffinés de la société élégante et sceptique de l'Athènes du IVe siècle. C'est aussi le règne de l'individualisme, et jamais peut-être l'art n'a été plus affranchi de la discipline d'école.

En mettant au premier plan, les deux plus grands artistes de ce temps, l'auteur n'a pas négligé les maitres du second rang, comme les collaborateurs de Scopas au Mausolée d'Halicarnasse, Léocharès, Timothéos, Bryaxis et ceux qui font figure d'indépendants comme Silanion, l'initiateur de la sculpture de portrait. Il nous présente, avec autant de savoir que de talent, un tableau d'ensemble où sont groupés les maitres et les œuvres qui représentent la dernière floraison de l'art de la Grèce indépendante avant l'avènement d'Alexandre le Grand.

Les trente et une figures qui accompagnent le texte reproduisent les sculptures les plus caractéristiques. Un tableau chronologique met les œuvres en regard des grands événements contemporains. La bibliographie, très complète, donne une référence spéciale pour chaque œuvre citée. Enfin, comme dans les autres volumes de la collection des *Maitres de l'art*, un index alphabétique et méthodique permet de faire rapidement toute recherche utile.

(1) Paris, librairie Plon-Nourrit et Cie.

Une Causerie de M. Vincent d'Indy sur Bach.

M. Vincent d'Indy avait bien voulu honorer d'une causerie préliminaire les trois concerts consacrés par M. Zimmer à l'exécution d'œuvres de Bach. Les idées de M. d'Indy sur la musique et les musiciens sont toujours intéressantes; et nul des nombreux auditeurs que l'annonce de cette conférence avait attirés n'a été déçu. M. d'Indy énonce simplement des idées méthodiques, aisées à saisir et à retenir. Voici le canevas (volontairement écourté et dépourvu de forme) de sa communication :

« Du temps de Bach, il n'y avait pas de critiques; cela n'empêchait pas les génies de produire des chefs-d'œuvre; et s'il existait déjà des philistins, il n'y avait pas de snobs, — qui sont les philistins à rebours.

« On peut se demander de qui Bach procède. Car il n'y a aucun inconvénient à mettre en lumière cette vérité : tous les grands génies ont commencé par imiter. Bach imita Couperin et subit les influences de Pachelbel, Reinkens et Buxtehude. Beethoven imita Haydn et Mozart. Wagner imita les Italiens puis Weber. (Le public pensait : d'Indy a commencé par imiter César Franck, peut-être aussi Saint-Saëns : Quatuor en *la* avec piano op. 7, et Wagner.)

« Bach a poursuivi et étendu la tradition allemande. Ne pas confondre *tradition* et *convention*. La tradition est une transformation, une évolution; la convention est un arrêt. Les conservatoires enseignent la convention; ils ne comprennent pas la tradition.

« Comme tout homme de génie, Bach a traversé trois périodes :

« 1° La jeunesse, l'imitation (jusque 1712);

« 2° Les années d'inquiétude, pendant lesquelles la personnalité se cherche; les œuvres de cette période ne sont pas définitives (1712-1723);

« 3° La pleine conscience de soi (1723-1750).

« C'est sur la troisième période que l'homme de génie suivant greffera sa première.

« Bach possédait au plus haut degré le don essentiel du musicien véritable : l'enthousiasme.

« Ce qui rend Bach si complet, c'est que l'on retrouve chez lui, avec une abondance et une pondération également extraordinaires, les trois éléments constitutifs de la musique : le rythme, l'harmonie et la mélodie. Le premier est architectural; le deuxième est le plus fugitif; le troisième est le seul qui reste tout entier. C'est le don d'amour, la floraison naturelle du cœur.

— « Comment définir la situation actuelle de la musique? Elle n'est pas dominée par un homme de l'ampleur des trois noms ci-dessus cités; elle évolue. Les productions inquiètes qu'elle voit

naître sont marquées d'un caractère transitoire; et les compositeurs qui traduisent cette recherche d'une expression plus définitive, auront peut-être la satisfaction d'avoir préparé l'œuvre de celui qui doit venir. »

Cette conférence, substantielle dans sa simplicité, a été vivement applaudie. — Elle fut suivie d'une audition préparée avec la bonne volonté la plus effective. M. Eugène Ysaye, dont le concours était promis, n'a pu tenir son engagement. Il fut remplacé par un violoniste de province; sans sortir de Bruxelles, on aurait trouvé un interprète au moins égal. Mme Zimmer a chanté avec sincérité deux cantiques et la berceuse de l'oratorio de Noël; et nous avons entendu un des concerts brandebourgeois, en *fa* majeur, pour deux cors, trois hautbois, basson, violon piccolo et quatuor. On ne se lasse pas d'écouter ces pages sublimes et exquises; mais quelle désastreuse exécution de la part des cors! Ce déplorable barbouillis résulte-t-il de la faiblesse si souvent remarquée de notre école de cor, ou des difficultés d'écriture des parties?

H. L. B.

CHRONIQUE THÉATRALE

La dernière matinée littéraire de la saison, au théâtre du Parc, était consacrée au théâtre de Paul Hervieu. M. de Monzie faisait la conférence d'usage. Il s'est acquitté de cette tâche à la satisfaction unanime, en préparant le public à bien comprendre la *Course du Flambeau* que l'on jouait ensuite. Cette noble tragédie moderne a paru un peu longue, mais plusieurs scènes ont fortement ému la salle. Le caractère vraiment par trop exceptionnel des personnages, presque tous d'affreux égoïstes sans s'en douter, enlève beaucoup de son effet à cette pièce sombre et tendue. Nous voulons bien que le rôle des mères, ici-bas, soit tout de sacrifice et de douleur, mais, pour nous en convaincre, l'auteur n'aurait pas dû nous montrer seulement une vieille femme obstinée comme Madame Fontenais, grand'mère sans amour pour sa petite-fille, une mère frénétique et hors nature comme Sabine Revel, et une fille sans pitié comme Marie-Jeanne. Dans la moyenne des cas humains, les mères n'apportent pas cette sorte de fureur sacrée à aimer leurs enfants, et ceux-ci ne sont pas si tièdes à aimer leurs mamans. Heureusement, la vie est moins compliquée et moins dure que ne la peint Paul Hervieu. Mais quel admirable langage — trop admirable, parfois, trop écrit — parlent les héros de la *Course au Flambeau!* Une prose de cette espèce chante comme les plus beaux vers.

Mme Archainbaud a joué d'une manière poignante, mais non sans quelque exagération, le rôle de Sabine Revel. Mme Angèle Renard est très bonne dans celui de madame Fontenais. M. Carpentier a fort bien dit la fameuse tirade sur la course du flambeau à Athènes, dont la saisissante image explique toute la pièce. Le reste de l'interprétation était à l'avenant.

***

Il faut signaler encore les représentations du *Friquet*, la fameuse pièce de Gyp et de Willy, au théâtre de l'Alcazar. Mlle Polaire a obtenu un grand succès dans le rôle du Friquet : elle y est absolument exquise de naturel gamin, disons mieux : gavroche.

Au même théâtre, bonne reprise de *la Passerelle* de Mme Grésac et de M. Francis de Croisset, qui fut jouée avec succès au théâtre du Parc il y a quatre ans.

A l'Olympia, un opéra-bouffe (beaucoup plus bouffe qu'opéra), *Chonchette*, et une opérette, *Pâris ou le Bon Juge*, font triompher une fois de plus la collaboration de MM. de Flers, de Caillavet et Claude Terrasse. *Chonchette* n'est que drôle : un vaudeville mis en musique, avec deux trouvailles amusantes, le type du vieux cabot Saint-Guillaume, que M. Franck personnifie avec talent, et la valse du Linge que Mlle Edmée Favart chante délicieusement. *Pâris* est mieux : cette mythologie accommodée à la parisienne emporte parfois la bouche, tant la sauce en est poivrée. Mais l'esprit des librettistes et la verve aimable du musicien leur font pardonner à demi des audaces qui frisent, çà et là, le mauvais goût. M. Darnaud est d'une intense drôlerie en beau Pâris; M. Victor Henry, très amusant dans un rôle de satyre timide que le spectacle de l'amour fait défaillir; Mlle Favart est une jolie bergère; Mmes Rornney, Dhomas et de Bréau sont trois déesses qui mériteraient toutes trois la pomme.

G. R.

VENTES DE TABLEAUX

La vente Jules Cronier, qui a eu lieu la semaine dernière à Paris, a fourni pour quelques œuvres modernes d'exceptionnelles enchères. Parmi les œuvres de Corot, le *Pêcheur amarré à la rive* a été adjugé 39,000 fr.; *Une Ferme à Etretat*, 32,000; le *Pré au bord d'un étang*, 17,900; *le Batelier, près de la rive, le soir*, 17,000.

Les œuvres d'Harpignies ont été également bien disputées. *La Loire à Briare*, les *Environs d'Hérisson* et *l'Allier* sont montés chacun à 20,000 fr.; les *Lisières de bois au bord de la Loire*, à 18,000.

OEuvres de Ziem : *Le Port de Marseille*, 16,000 fr.; *le Quai des Esclavons et le Palais des Doges*, 13,100; deux *Venise*, l'un 10,700 et l'autre 10,000.

D'autres gros prix ont été obtenus par *le Vieux Pont* de Dupré, adjugé 34.000 fr.; *Bergère gardant ses moutons* de Charles Jacque, 34,000; *Moutons au pâturage* du même artiste, 10,200; *l'Arrivée des invités* et *la Prière à la Madone* par Isabey, 11,100 et 10,200; *la Jeune Mère*, par Lhermitte 15,000; *le Soir au bas-Meudon*, par Daubigny, 10,100; *Sous-bois*, par Diaz, 10,000 : *la Vieille Femme*, par Jongkind, 6,050.

Un pastel par Lhermitte, *Gardeuse d'oies*, est allé à 6,500 fr.; une aquarelle par Ziem, *le Bosphore*, à 6.400.

Parmi les tableaux anciens, on a payé : 7,600 fr. *les Buveurs* de Franz Hals; 6.900, *Chaumière au bord d'une rivière*, par Teniers; 5,800, *l'Hiver en Hollande*, par Van Goeyen; 5.500, *Jeune Femme au perroquet*, par Netscher; 4,100, une *Nature morte* de Fyt; 4.000, *un Intérieur rustique*, de Van Ostade.

PETITE CHRONIQUE

La septième exposition annuelle du cercle d'art *Le Lierre* est ouverte actuellement à la salle Boute, 134, rue Royale. Y prennent part : MM. P. Stobbaerts, L. de Selliers, P. Dillens, A. Segers, F. Guilleaume, J. Laudy, A. Geudens, P. Servais, G. Halsdorf, J. Van Looy, B. Linden, J. Cautaers, Ch. Ecrevisse, E. Rimbout, R. Stevens, F. Buggenhout, C. de Busschere, L. Hellembrandt, B. Tuerlings, J. Brouwers, P. Kerfyser, Van Wickevoort, Van de Jackere, L. Devos, Lutter, Friadt, Jacob Smits; Mmes Demoulin, Rolin, Thys-Van Ham et Mlles Brouhon et M. Wielich. La clôture est fixée à jeudi prochain.

Un grand nombre d'organismes artistiques ou pédagogiques sollicitent de la direction de la *Libre Esthétique* l'autorisation (qui leur est libéralement accordée) de visiter collectivement le Salon Jubilaire. Citons entre autres l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, l'Union des Anciens élèves de l'Ecole de typographie, *le Foyer intellectuel*, les Universités populaires de Molenbeek-St-Jean, Cureghem, Schaerbeek, etc.

Parmi les personnalités étrangères qui ont visité l'exposition, on nous signale MM. Vincent d'Indy, Maurice Denis, Jan Toorop, Albert Roussel, M. Alquier, Albert Groz, J. et G. Bernheim, E. Mayrisch, V. Vreuls, Mmes la comtesse de Cominges, L. Metman, B. Selva, Gabriel Mourey, etc.

Ont été acquis jusqu'ici au Salon de la *Libre Esthétique* : G. Combaz. *Au Port* et *Hortensias*. — R. Fornerod. *Les Roses*. — Ch. Guérin *Au Jardin*. — V. Rousseau. *A Beethoven*, bronze. (Trois exemplaires.)

A la bibliothèque de l'Académie royale des Beaux-Arts (rue du Midi, 144), exposition de : I. *Musée du Belvédère de Vienne*. Eaux-fortes de William Unger d'après Achtschellench, Breughel, Carrache, Coques. Corrège, Dürer, Giorgione, Holbein, Murillo, Palma Vecchio, Rembrandt, Rubens, Ruysdael, Teniers, Ter Borch, Titien, Simon de Vlieger, Snyders, Van de Capelle, Van Dyck, Véronèse et Velasquez. — II. Principales œuvres de l'exposition Van Dyck à Anvers (photogravures).

Jeudi dernier, l'Université populaire de Marcinelle a consacré sa séance aux compositeurs belges modernes. Après quelques mots d'introduction de M. Robert Sand, Mlle et M. Pitsch ont interprété l'*andante* de la Sonate de Delune; Mlle Alice Rome a chanté des mélodies de Gilson, de Huberti, de De Greef et deux scènes de *la Fiancée de la mer* et de *Princesse d'Auberge*; M. Bracony a chanté *la Procession* et *le Mariage des roses* de César Franck et *Meilied* de Huberti; Mlle Pitsch a exécuté avec infiniment de tact la Petite Suite pour piano de Gilson, tandis que M. Pitsch se faisait applaudir dans les deux Poèmes pour violoncelle de Vreuls et de Jongen. Enfin, l'admirable Sonate de Lekeu clôturait le concert, remarquablement interprétée par Mme Dubois-Dongrie et Mlle Pitsch.

La direction de la Monnaie vient de s'assurer le concours de M. Delmas, de l'Opéra de Paris, pour deux nouvelles représentations de la *Walkyrie*, dont la première aura lieu ce soir et la seconde samedi prochain.

La première des *Jumeaux de Bergame*, l'œuvre de M. Jaques Dalcroze, qui servira à Mme Dalcroze de début au théâtre, est fixée à mercredi.

Au commencement d'avril, Miss Mary Garden viendra donner quelques représentations de *Pelléas et Mélisande*. Enfin, la première de *Marie-Magdeleine* de Massenet est annoncée pour le jeudi 16 avril.

Le programme du quatrième Concert populaire, qui aura lieu à la Monnaie, aujourd'hui, ne comprend pas moins de trois grandes compositions inédites à Bruxelles : le concerto de piano en *si* bémol de Brahms, exécuté par M. Arthur Schnabel ; le *Poème de la Forêt*, symphonie de M. Albert Roussel, une des figures les plus intéressantes de la jeune école française; enfin une symphonie nouvelle de Mme Henriette Van den Boorn-Coclet. C'est la première fois, pensons-nous, qu'une composition importante d'une femme compositeur belge se trouve inscrite au programme de nos grands concerts.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu demain, lundi, à 7 h. 3/4 du soir, dans la vaste salle des fêtes de l'École communale, rue Gallait, 131. Cette cérémonie sera suivie d'un concert donné sous la direction de M. Huberti par les élèves des cours de chant individuel et de solfège, avec le concours de l'excellent orchestre des concerts Ysaye (quatre cents exécutants).

Au programme : *Les Enfants à Bethléem*, de G. Pierné, pour soli, chœurs d'enfants et orchestre; *Christine*, adaptation musicale pour orchestre, par G. Huberti, d'après le poème de Leconte de Lisle, et *la Première Nuit de Sabbat* de Mendelssohn, pour soli, chœurs d'enfants et orchestre, qui n'a plus été exécutée à Bruxelles depuis plus de trente ans.

Les quatrième et cinquième auditions d'œuvres musicales nouvelles au Salon jubilaire de la *Libre Esthétique* sont respectivement fixées à mardi et vendredi prochains, 24 et 27 mars, à 2 h. 1/2 précises.

Au programme de mardi figureront des compositions de Berthe Busine, Léon Delcroix, P. de Bréville, C. Debussy, V. d'Indy, A. Roussel et G.-M. Witkowsky, interprétées par Mlle Marguerite Rollet, MM. E. Bosquet, E. Chaumont, J. Kuhner et G. Pitsch.

Le concert de vendredi sera exclusivement consacré aux œuvres du Groupe des compositeurs belges.

Billets d'entrée à 3 francs chez MM. Breitkopf, Schott frères et au Contrôle du Salon (Musée moderne).

Miss Tita Brand, la tragédienne anglaise qui s'est fait entendre à Bruxelles l'an dernier avec tant de succès, donnera mardi, à la salle Patria, un récital composé en majeure partie de scènes de Shakespeare. Elle récitera également des traductions anglaises inédites de Guido Gezelle et un extrait du *Tristan* d'Em. Cammaerts. Miss Brema prêtera son précieux concours à cette séance.

Pour tous renseignements, s'adresser à la maison Breitkopf et Hærtel.

La deuxième séance de la deuxième série des soirées consacrées par MM. Edouard Deru et Georges Lauweryns à l'Histoire de la sonate aura lieu le lundi 30 mars, à 8 h. 1/2, salle Ravenstein. Au programme : Schumann, Brahms, Sjögren.

Le deuxième concert consacré à J.-S. Bach aura lieu mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria. Au programme : Concerto pour deux altos, violoncelle, violes de gambe et contrebasse; air de soprano de la Soixante-deuxième cantate; Sonate pour flûte et piano; Air de *la Passion selon Saint Jean*; Concerto pour deux pianos. Interprètes : Mlles Eléonore Blanc et L. Derscheid, MM. Minet, Baroen, Register et Strauwen. Billets chez Breitkopf.

Pour rappel, jeudi prochain, à 3 heures, Salle Patria, matinée artistique au bénéfice des pauvres de la paroisse de Saint-Servais avec le concours de Mlle E. Homburger, Mme Y. Kervany, Mme M. Everaers, MM. H. Seguin, M. Crickboom et M. Laoureux.

Le même jour, à 8 h. 1/2, récital de piano par M. Norman Wilks (Grande Harmonie).

Mlle Marguerite Rollet, cantatrice, et Mlle Elisabeth Preuss, pianiste, donneront vendredi prochain à la Salle allemande un concert particulièrement intéressant. Mlle Rollet, une des bonnes élèves de Mme Labarre, chantera des lieder de Schubert, Brahms, Hugo Wolf, Wallner, Chausson, Fauré, Bruneau, Debussy, etc. Mlle Preuss jouera *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck et la Sonate de Grieg. Billets à la maison Katto.

Le septième Concert historique Durant sera consacré à Liszt, Chopin et Berlioz. Il aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, au Musée d'Ixelles, avec le concours de MM. Arthur De Greef et Léon Van Hout, professeurs au Conservatoire. Répétition générale samedi prochain, à 8 h. 1/2 du soir. Au programme : *Les Préludes*, poème symphonique, et Concerto en *la* majeur pour piano, de Liszt; *Harold en Italie*, symphonie avec alto solo et Ouverture de *Benvenuto Cellinin* de Berlioz; œuvres pour piano de Chopin.

Le Lieder-Abend de Miss Grainger-Kerr est remis au lundi 6 avril (Salle allemande).

Le concert de M. Ludovic Breitner avec le concours de l'orches-

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges comtemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

tre des concerts Ysaye est remis au samedi 11 avril (Grande Harmonie).

La *Société des Nouveaux Concerts* d'Anvers donnera demain, à 8 h. 1/2, au Théâtre royal, une audition intégrale de *l'Or du Rhin* sous la direction de M. L. Mortelmans, avec le concours de MM. Ernest Van Dyck, Whitehill, Collignon, Fontaine, etc., et de Mlles A. Vidron, Arnouts Levering, J. Flament et E. Levering.

M. E. De Potter donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence sur : *La Photographie au service du Livre et de la Revue* (Projections).

Le sixième concert Ysaye aura lieu le dimanche 3 avril, à 2 h. 1/2, salle Patria, sous la direction de M. A. Birnbaum, chef d'orchestre des concerts de Genève et de Lausanne, et avec le concours du pianiste Emile Sauer, qui jouera le Concerto de Schumann et des soli. Au programme symphonique figurent la quatrième Symphonie de Brahms, le *Thyl Eulenspiegel* de Richard Strauss et la première Rapsodie de Liszt. Billets et renseignements chez Breitkopf et Härtel.

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le nº	0,25	Le nº	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles — Imp. Vve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIEME ANNEE. N° 13 29 MARS 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Héros (FRANZ HELLENS). — Le Poème de la forêt (OCTAVE MAUS). — Livres Belges (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la Libre Esthétique. — Jeux d'Académiciens (CLAUDE FARRÈRE). — Le Récital Tita Brand (CH. V.). — Notes de Musique : *Récital Marguerite Rollet* (O. M.). — A l'Ecole de Musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek (CH. V.). — La Musique à Paris : *Société Nationale, Concerts Colonne, Engel-Bathori, Montoriol-Tarrès* (M.-D. CALVOCORESSI). — Petite Chronique.

LES HÉROS

L'œuvre d'Émile Verhaeren tout entière est une œuvre héroïque. Jamais poète n'a, d'une inspiration plus soutenue, d'un souffle plus large, construit des poèmes où vibrât une plus frémissante symphonie d'héroïsme. Hugo lui-même, héroïque dans la *Légende des siècles* jusqu'aux paroxysmes, apparaît aussi l'auteur attendri, presque mélancolique, des *Feuilles d'automne*. Depuis les strophes truculentes et massives des *Flamandes* jusqu'à cette *Multiple splendeur* où sa vision semble avoir embrassé le monde, le poète flamand n'a pas cessé d'être le glorifiant et tenace révélateur de héros.

Dans l'œuvre de Verhaeren, l'humanité se lève, comme un champ de blés vigoureux, avec ses forces innombrables, ses houles provoquées par le vent, ses matières gonflées de sève et l'inépuisable puissance de vie qui remue, d'un continent à l'autre, la terre. Génie véhément, son inspiration agit en coup de vent, ses poèmes sont comme des rafales. Il se manifeste, comme ses ancêtres aux instincts robustes, par des acharnements, des étreintes, des coups; chaque poème, chaque vers, sont une action; certains mots par eux-mêmes érigent des pensées, font des trouées, dissipent des brouillards. On sent dans le travail de l'écrivain comme un déchainement d'instincts tumultueux qui jaillissent en torrents et le mettent en émulation directe avec les plus âpres puissances de la vie. Certes, Verhaeren se souvient de ces héros sonores qui, dans les eddas, arrachent les troncs et font trembler le sol au fracas de leurs passions. On pourrait dire qu'il arrache ses poèmes noueux à la terre même qu'il exalte, et que ses vers sont comme les racines vives de troncs splendides. Nulle exagération n'est à redouter lorsqu'on parle de ce poète dont le souffle a dépassé toutes les bornes que l'on croyait communément les plus reculées.

Tous les héros de Verhaeren se profilent, en saisissantes silhouettes, sur l'horizon. Ils se dressent, ils provoquent, ils élargissent des gestes qui ne sont plus à eux seuls mais qui évoquent des multitudes et dénoncent une race. Leurs travaux eux-mêmes s'érigent en panthéons. La terre qui les porte et qu'ils foulent acquiert une voix retentissante par l'écho des passions entrechoquées. Ce furent d'abord les Flamands, aux

chairs lourdes glorifiées dans les toiles de Rubens et de Jordaens. Défilèrent ensuite les moines héroïques, armés de crucifix, « les grandes moines vêtus de laine ». Puis des héros plus obscurs, le poète en lutte avec les brumes du destin, les travailleurs de la glèbe, des fleuves, de la mer; l'épopée des « villes tentaculaires » et des « campagnes hallucinées » gronda bientôt par l'appel des tocsins, cœurs battants des beffrois. Parmi ces multitudes vivantes, la terre aussi, l'humble et féconde terre des rustres, dressait d'héroïques silhouettes, les vieux saules déchirés, tous les arbres aux troncs robustes et aux tenaces racines, formant cette forêt des ancêtres dont la race défie le temps. Enfin, le poète n'a-t-il pas amassé tout l'héroïsme humain dans ces œuvres suprêmes, *les Forces tumultueuses* et *la Multiple splendeur*, qui donnent l'impression d'une mer aux flots agités qu'illuminerait le superbe flambeau du soleil à son apogée?

Entretemps, s'il chante les *Heures d'après midi*, le poète exalte encore l'héroïsme intime de la vie calme. Il semble lui-même un héros qui se repose. Ses poèmes sonnent comme une respiration contenue mais puissante.

Flamand d'entrailles et de cerveau, Verhaeren se devait d'élever à la Flandre, cette terre de héros, un monument qui fût *plus beau que l'histoire*... Toute la Flandre! Déjà l'œuvre se forme; le poète y résume ses tendresses, sa vision s'affirme en ces prémisses, avec toute la splendeur des conceptions déjà réalisées; mais inépuisables et toujours renouvelées sont les couleurs et les audaces de son verbe. Et voici que, sur les assises faites de terre et de multitude grouillante, se dressent *les Héros* (1) hallucinants de la glorieuse Flandre. Les ancêtres d'abord :

Mentons carrés et gros, cheveux pesants et roux,
Ils se dressent là-bas, à l'horizon des âges,
Dans un emmêlement de grands gestes sauvages,
Parmi les ilots gris d'un sol poreux et mou.

Ils sont le premier geste de la Flandre. Thor souffle encore parmi la race de ces demi-dieux

Rusés et patients, comme les éléments,
Recommençant l'effort qui, tous les jours, échoue
Pour conquérir, grâce aux reflux, un peu de boue...

Et les figures exhaussées par la rumeur des siècles défilent, d'abord dans les brumes de l'âge rude : Saint-Amand

Armé de confiance et de sainte folie,

Baudouin Bras-de-Fer, les Normands

Plus drus que les flocons de neige...
Les Normands roux, aux muscles forts...

Puis, dans les premiers éclats du soleil qui monte, les Brugeois taciturnes font parler la « voix d'orage et de tempête » de leur bourdon, comme une menace braquée contre les armées orgueilleuses de Philippe le Bel; voici 1302, Guillaume de Juliers

Avec ses nécromans et ses filles de joie
Et ses prêtres et ses soldats et ses devins,
Plus clair que Scipion, plus fier qu'Hector de Troie...

Les Communiers haineux transmettent à leurs enfants, « en les serrant contre eux »,

L'âme de Flandre et des aïeux,
Rude, féroce et partiale.

Et Jacques van Artevelde, colosse dont la voix sonnait « comme un bourdon lourd », le tribun dont l'ombre formidable se dresse entre les factions hostiles des tisserands et des foulons; le Téméraire, géant au cœur ténébreux, dont « l'âme était une forêt »

Pleine d'arbres géants et de fourrés secrets
Où se croisaient de grands chemins tracés sans règles;
Mais par-dessus volaient, jusqu'au soleil, les aigles.

Plus loin, en pleine lumière de gloire, et dans les ors et les fastueuses sonneries, les Van Eyck, « vastes cerveaux candides ».

Plus loin encore, une admirable évocation des Gueux, avec cette parole de Bréderode lancée comme un broc à la face de Philippe II :

Puisqu'ils nous ont jeté ce mot comme un outrage,
Nous seront tous, dit-il, superbement, des gueux;
Des gueux d'orgueil, des gueux de rage,
Des gueux.

Serrés et saisissants apparaissent Vésale enfonçant « sa torche au trou d'une blessure », Rubens, les héros tragiques : Agneessens, Egmont, Hornes. Enfin, le poète, par une merveilleuse inspiration, termine en exaltant ces deux héros taciturnes chantés par Peter Benoit, la Lys et l'Escaut, héros dominant les siècles de l'histoire :

Lys tranquille, Lys douce et lente,
Dont le vent berce, aux bords, les herbes et les plantes,
Vous entourez nos champs et nos hameaux, là-bas,
De mille et mille méandres,
Pour mieux tenir serrée entre vos bras
La Flandre.

Voici l'Escaut :

Tu es doux ou rugueux, paisible ou arrogant,
Escaut des Nords — vagues pâles et verts rivages —
Route du vent et du soleil, cirque sauvage
Où se cabre l'étalon noir des ouragans...

Citer de tels poèmes en les fragmentant, c'est vouloir donner l'impression d'une roche en montrant un éclat. Si chaque vers est d'une matière serrée et d'une forme définitive, ces poèmes de Verhaeren, néanmoins, plus que les précédents, valent avant tout par leur masse, par l'énorme et splendide majesté de leurs reliefs. Ce sont des œuvres cohérentes, compactes et imposantes.

(1) *Toute la Flandre. Les Héros.* Deman, éditeur.

Jamais la Flandre n'a retenti, par la voix de ses héros, avec une telle véhémence, avec une pareille beauté formidable, répercutée par un écho d'une telle force. Jamais Verhaeren n'atteignit à une plus mâle et plus parfaite énergie d'expression. Il s'est montré ici mieux qu'un poète : un héros, lui-même.

FRANZ HELLENS

LE POÈME DE LA FORÊT

M. Sylvain Dupuis a révélé au public des Concerts populaires le nom d'un compositeur français dont les fervents de la musique nouvelle avaient applaudi aux matinées de la *Libre Esthétique* un charmant trio et des pièces pour piano. En écrivant le *Poème de la Forêt*, M. Albert Roussel a tenté d'exprimer, dans le cadre classique de la symphonie, les sentiments divers que suggèrent les aspects d'un paysage sylvestre. Et c'est, tour à tour, la tristesse de l'hiver tandis que siffle dans les branches dénudées l'aigre bise, l'espoir et la joie ingénue que ramène le renouveau, le calme émouvant d'une soirée d'été à l'orée des taillis, la gaîté véhémente et érotique des faunes et dryades tourbillonnant parmi les futaies empourprées..... Cette idée poétique, l'auteur l'a réalisée avec une poésie intense.

M. Roussel se sert, pour peindre ses impressions, d'une palette aux tons estompés, aux nuances délicates, sur lesquels tranche, au moment voulu, un accent vigoureux. S'il fallait trouver à ses paysages sonores un équivalent dans le domaine des arts graphiques, les toiles de Corot fourniraient un terme de comparaison assez exact. La sensibilité du musicien s'apparente à celle du peintre. Et l'un et l'autre sont des évocateurs délicats, discrets et subtils.

J'aime surtout, en ces visages multiples de la forêt, *Soir d'été*, dont la quiétude et la douceur ont une éloquence singulièrement expressive, et le pathétique décor d'automne dans lequel se déroule en épisodes suggestifs la théorie capricante des ægypans et des nymphes. Joué à Paris aux Concerts Lamoureux, sous la direction de M. Chevillard, ce dernier morceau avait reçu d'ailleurs un accueil enthousiaste (1). Mais il faut savoir gré à M. Sylvain Dupuis d'avoir, le premier, en exécutant l'œuvre entière, restitué au rondo qui couronne le *Poème de la Forêt* sa signification. Il s'enchaîne, en effet, aux mouvements précédents, et le thème général qui y apparaît vers la fin, ainsi que les harmonies du prélude qui en forment la péroraison, n'acquièrent leur valeur évocative que lorsqu'ils ont été exposés antérieurement. L'exécution irréprochable, toute en nuances et en finesses, qu'a donnée dimanche dernier du *Poème de la Forêt* l'orchestre de M. Dupuis en a fait valoir le charme et la beauté. L'œuvre est de celles qui classent d'emblée un compositeur, et l'on ne peut qu'attendre avec une sympathique impatience le développement d'une carrière si brillamment inaugurée.

M. Dupuis avait inscrit au même programme une symphonie inédite, en trois parties, de Mme H. Van den Boorn-Coclet. D'allure un peu germanique, influencée par Schumann dans sa forme et dans son orchestration trop généralement limitée au quatuor, l'œuvre n'en est pas moins digne d'intérêt. L'inspiration en est claire, mélodique, concise, et les développements n'offrent ni « trous », ni longueurs. *L'Andante cantabile*, d'une ligne mélodique charmante, a particulièrement plu à l'auditoire, qui lui a fait le meilleur accueil.

Un excellent virtuose du clavier, M. A. Schnabel, a interprété avec une réelle autorité le Concerto en *si* bémol de Brahms, un peu longuet, dont l'*Allegretto* final rachète par sa grâce aimable la sécheresse, et des pièces de Schubert, avec un *bis* réservé à Chopin (la veille, ce fut à Mendelssohn).

Enfin, le *Sadko* de M. Rimsky-Korsakow clôtura par des scintillements orchestraux cette matinée, qui fait honneur aux Concerts populaires et à leur directeur.

OCTAVE MAUS.

(1) Voir l'*Art Moderne* du 17 novembre 1907.

LIVRES BELGES

L'Amanach des Étudiants libéraux de l'Université de Gand (1), en son numéro de 1908, ouvrit une enquête auprès des meilleurs esprits de la littérature française au sujet du caractère spécial des productions belges et des influences réciproques qu'ont pu avoir les unes sur les autres les œuvres françaises et les œuvres belges.

Mis à part ceux qui répondent qu'ils n'ont pas le temps et sont mal informés, presque tous les écrivains consultés ont fait remarquer qu'il n'y avait point de littérature belge. Et, en effet, où serait-elle, puisqu'il n'y a pas de dialecte spécial ? Une littérature suppose une langue qui y corresponde. Comme cette langue n'existe pas, la littérature belge se confond avec la littérature française, au même titre que la picarde, la tourangelle, la languedocienne, la normande. Il ne lui reste, comme à celles-ci d'ailleurs, qu'un certain nombre de sources d'inspiration de terroir, dont elle se sert lorsqu'il lui plaît de ne plus être générale et universelle. C'est ainsi, pour prendre des exemples proches, que les poèmes de Verhaeren auraient pu être écrits n'importe où parce qu'ils ont un caractère de lyrisme universel incontestable et que les livres de M. Maurice des Ombiaux sont aussi français que les romans de Fabre, de Pouvillon, de Delbousquet, mais pas plus belges que ceux-ci sont catalans ou languedociens.

Ces constatations, d'ordre très général, sont cependant utiles à répéter à une époque comme la nôtre, pour empêcher que soit compromis le rapprochement de plus en plus intime qui se fait entre la France et la Belgique dans le domaine intellectuel.

La collaboration estudiantine à cet almanach est une preuve de plus. Ces jeunes gens font les mêmes *blagues* et emploient le même style truculent et baroque que les étudiants de toutes les villes possibles de France. S'il y avait un pareil almanach à Aix ou à Montpellier, je crois qu'il serait rédigé de la même manière.

M. Pierre Maes, qui dirige cet almanach, débute dans les lettres par une étude sur Mme Blanche Rousseau que je trouve de premier ordre. Ecrite avec une méthode rigoureuse et une minutie qui prouve une lecture attentive et perspicace, cette étude est en même temps d'une largeur et d'une ferveur admirables. Avec une sorte de religieux respect l'auteur suit les pas du délicieux poète de l'été. Il devine ses moindres intentions et scrute les plus obscures démarches de son imagination. Il lui prête une sympathie passionnée. Il faut féliciter sans réserves M. Pierre Maes d'adopter ainsi cette attitude critique et lui souhaiter qu'il continue toujours avec le même bonheur de choisir ceux envers qui il l'adoptera.

La partie littéraire de l'almanach contient des morceaux d'écrivains gantois et français, pour la plupart déjà connus. Seule, je crois, était inédite cette exquise : *Réunion en plein air* de M. Edmond Jaloux, un joyau de plus à ajouter à la superbe collection de ses poèmes en prose. M. Edmond Jaloux est un des seuls

(1) *Almanach des Étudiants libéraux de l'Université de Gand*, 1908. Gand, chez Vandeweghe.

écrivains français qui sache se mouvoir dans ce genre périlleux et séduisant et qui s'en tire autrement qu'avec du verbalisme. Un subtil mélange d'élégance et de mélancolie, — je ne sais quoi de mystérieux et d'incompréhensible dans ses plus éblouissantes descriptions, l'avidité et la tristesse de vivre, le goût du luxe et la terreur de la mort, de la fièvre, du courage et du dégoût, — tout cela me ravit et fait pour moi de ces poèmes en prose une des plus touchantes choses que je puisse lire.

M. Maurice des Ombiaux, dont je parlais tout à l'heure, publie *la Petite Reine blanche* (1). C'est un roman sur les joueurs de balle, et qui est fort bien fait, et qui prouve qu'il connaît admirablement ce sport difficile, la passion du roi Léopold. Il y a là une fort jolie analyse des sentiments d'un vieux joueur vaincu. Le grand Châles, autrefois illustre, a été battu par un jeune homme. Il ne peut s'en consoler. Il boude. Son humeur devient de plus en plus sauvage. Mais en même temps le désir de redevenir vainqueur le hante au point qu'il en accepte de nouveau le combat. L'étude de ses hésitations, du conflit de son orgueil et de son désir, est nuancée avec une rare finesse. Et le récit des batailles de balle est emporté, fougueux, pittoresque à souhait.

M. Sander Pierron voyage. Il en rapporte d'intéressants souvenirs. *Les Images du chemin* (2) sont l'œuvre d'un homme qui sait regarder autour de lui, et qui possédant assez de culture pour aborder sans ignorance les chefs-d'œuvre et les sites, conserve assez d'ingénuité, de bonhomie et d'ironie pour ne pas les reclasser à la manière d'un guide. Il a de la fantaisie, de l'humour et de l'enthousiasme et il sait nous faire partager tous ces sentiments. *Une semaine en Franconie*, *la Hollande automnale* sont des pages tout à fait intéressantes.

Les Symphonies voluptueuses (3) de M. Maurice Gauchez sont des poèmes pleins d'enthousiasme. Peut-être trop enthousiastes et un peu vagues par trop de jeunesse. Mais, au bout du compte, la jeunesse n'est pas un défaut : c'est la qualité suprême; celle qui permet d'espérer toutes les autres.

J'ai réservé pour la bonne bouche le bouquin de M. George Garnir : *Le Conservateur de la tour noire* (4). M. George Garnir est un émule de Courouble. Je ne le connaissais pas encore. Et je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance. Les aventures de Sosson, le fantaisiste conservateur de l'ahurissante tour noire, de sa femme, de Pussenbrood, le désopilant citateur d'une Bible à la portée de toutes les situations de la vie pratique, de l'impayable Nottebaar, ne se racontent pas, même brièvement. Il faut les lire soi-même. Elles fourmillent d'intrigues saugrenues, de savoureuses descriptions, de coups de théâtre, de *mots* délectables. Et tout cela est réel dans sa fantaisie voulue, tant cela est d'une observation fine, gouailleuse, sans méchanceté ni amertume.

M. George Garnir est, d'ailleurs, un authentique écrivain. Lorsqu'il prend la plume pour son compte, il le prouve bien. Telle de ses descriptions, au commencement du livre, où il peint un faubourg de Bruxelles est truculente et forte comme du populaire Huysmans. Et que dites-vous de cette notation, nerveuse, précise, charmante, prise au hasard dans son voyage en Grèce :

« Dans ce chaos de pierres, quelques pauvres villages avec, au seuil des cabanes, des fileuses, plus sèches et plus grises que le chanvre décoloré que leurs doigts démêlent; puis des troupes de moutons s'éparpillant sur le versant d'une colline pour chercher, dans les cailloux, une maigre nourriture; les clochettes qu'ils portent au cou produisent une étrange musique qui vous arrive de loin, sans qu'on en devine dès l'abord l'origine. Elle est douce et comme fluide, cette musique, pareille au bruit que fait l'eau courante autour des têtes de rochers émergeant du lit d'une rivière, elle semble émaner du sol même, exister dans le vent dont l'haleine suave enveloppe comme une fraîche caresse d'éventail. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) MAURICE GAUCHEZ, *Les Symphonies voluptueuses*. Bruxelles, éditions de la *Belgique artistique et littéraire*.

(2) GEORGE GARNIR, *Le Conservateur de la tour noire*. Bruxelles, Etablissements généraux d'imprimerie.

(3) MAURICE DES OMBIAUX, *la Petite Reine blanche*. Bruxelles, éditions de *la Belgique artistique et littéraire*.

(4) SANDER PIERRON, *les Images du chemin*. Bruxelles, éditions de *la Belgique artistique et littéraire*.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Le programme de la quatrième matinée musicale de la *Libre Esthetique*, composé en grande partie d'œuvres inédites, était aussi varié qu'intéressant. Il débutait par une Sonate pour violon et piano de M. Witkowski. Nous devons avouer que, malgré toute la bonne volonté des exécutants, MM. Chaumont et Bosquet... et la nôtre, nous n'y avons pas compris grand' chose : la matière musicale en est riche et touffue, mais elle est présentée sous des aspects qui vont constamment de la tension la plus aiguë au délayage le plus morne, sans passer par aucun intermédiaire, — sauf peut-être à certains endroits des variations. L'ensemble donne une impression de spleen irritant. C'est d'autant plus regrettable que M. Witkowski s'est mis à bonne école et que l'on sent très vivement chez lui l'effort vers l'idéal que hanta jadis le père Franck. Un quatuor à cordes, du même auteur, joué naguère à la *Libre Esthétique*, nous avait plu davantage. Mais il serait téméraire d'asseoir un jugement définitif sur une seule audition.

Mlle Marguerite Rollet, d'une voix jeune et jolie, a dit avec intelligence des mélodies de Mlle Busine, de MM. Debussy, de Bréville et Roussel. L'*Odelette* de ce dernier, sur un beau poème d'Henri de Régnier, fut particulièrement applaudie, ainsi que l'exquise *Bernadette* de M. de Bréville.

M. George Pitsch a joué magnifiquement la partie de violoncelle du grandiose *Choral varié* (op. 55) de M. d'Indy. M. Maus tenait la partie de piano, transcrite de l'orchestre... Ce fut un moment de pieuse admiration : l'œuvre est de celles qui répondent le mieux au tempérament du maître; sa gravité suave est pleine d'aisance et subjugue l'auditeur par son naturel et sa sincérité.

Nous avons eu l'occasion de parler antérieurement du Trio en *si* mineur (op. 9) de M. Delcroix (1). Sans nous prononcer d'une manière définitive à son sujet, nous en avions alors signalé les mérites et nous avions surtout insisté sur ceux du second mouvement, bâti en grande partie sur le thème de la mer de *l'Étranger*, conçu comme une sorte d'accompagnement obstiné. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit alors de cette excellente composition. Une seconde audition, à deux ans de distance, ne lui fait aucun mal; au contraire : elle apparaît peut-être encore plus charmante aujourd'hui. Sa jeunesse, sa distinction, sa féminité, jointes à une entente exquise du dialogue entre les instruments concertants, en font une chose fort agréable à entendre, dans le meilleur sens du mot.

MM. Chaumont, Kuhner et l'auteur en ont donné une interprétation parfaite.

JEUX D'ACADÉMICIENS

L'Académie Française a procédé, le 5 mars, à la plus extraordinaire élection dont il y ait, de mémoire d'académicien, exemple. Trois des Quarante étaient morts presque à la fois, MM. Berthelot, Theuriet et Sully Prudhomme, — un chimiste, un romancier, un poète. Il s'agissait de les remplacer. Et chacun sait que l'Académie, tenant très fort à son *statu quo*, maintient avec rigueur la proportion de poètes, de romanciers et de chimistes qui entre dans l'amalgame de sa docte population. Trois nouveaux immortels devant être désignés le même jour, il y avait donc fort à parier que deux hommes de lettres et qu'un homme de science gagneraient à la fois leurs fauteuils. Et par le fait, les parieurs auraient tant bien que mal gagné leur gageure.

Il n'en est pas moins certain que l'élection du 5 mars a de quoi plonger dans l'ahurissement toute cervelle à peu près saine.

Bien entendu, si l'on veut goûter dans sa pleine saveur le prodigieux plat comique que nous ont servi les trente-sept vénérables électeurs, il convient de ne point jeter un seul regard dans la cuisine académique, et de s'en tenir au résultat, sans en analyser les ingrédients, les épices et la sauce. Ne distinguons pas, si vous le voulez bien, entre les trois élections. Et considérons en

(1) Voir l'*Art moderne* du 18 février 1906, p. 53. (Le Trio Lorenzo.)

bloc les candidats, les élus et les suffrages. Après quoi nous rirons, car il n'y aura pas mieux à faire.

Les candidats, pour commencer. Ils étaient neuf :

MM. Aicard, Bergerat, Charmes, Dorchain, Haraucourt, Poincaré, de Pomairols, de Régnier et Richepin.

Sept hommes de lettres, un homme de science. Parlons d'abord de celui-là, qui ne semblait point avoir de concurrent, et devait en bonne logique réunir par conséquent l'unanimité des suffrages.

Henri Poincaré est, à l'heure actuelle, le grand maître incontesté de toutes les sciences mathématiques. Sa gloire est telle que non seulement l'élite scientifique de toute l'Europe et de toute l'Amérique la révère dans une admiration sans réserve, mais encore que le vulgaire et même les ignorants ont appris à prononcer respectueusement ce nom illustre. N'importe où cet homme daignera entrer et s'asseoir, la compagnie qu'il aura honorée de son choix pourra s'en estimer orgueilleuse.

Si l'Académie française n'avait point élu l'auteur de ce livre, irréprochable par le fond et la forme, qu'est *la Science et l'Hypothèse*, nous aurions le droit non pas de rire, mais de nous indigner.

Ne nous indignons pas. Henri Poincaré est académicien. Mais savez-vous combien d'Immortels donnèrent au premier tour de scrutin leur voix à Henri Poincaré? Quatorze. — Oui, quatorze, vous avez bien lu. Et dix-neuf électeurs estimèrent, au contraire, que MM. Aicard, Bergerat ou de Pomairols devaient lui être préférés! Ne discutons pas, n'est-ce pas?

Restaient à désigner les deux hommes de lettres. Relisons la liste des huit candidats littéraires, et procédons par éliminations.

Connaissez-vous les noms de MM. Charmes, Dorchain et de Pomairols? Je les connais, moi, parce que c'est mon métier de journaliste. Mais je viens d'interroger douze braves gens pris au hasard parmi des avocats, des ingénieurs, des officiers, des médecins. Neuf d'entre eux ignoraient l'existence de Francis Charmes. Onze, celle d'Auguste Dorchain. Et tous les douze, celle de Charles de Pomairols.

Je ne prétends certes pas que ces messieurs n'aient point de talent. Je dis que ce talent n'est pas des plus connus. Je dis que l'œuvre littéraire de ces trois littérateurs n'est point sortie d'un cercle restreint et, par conséquent, partial peut-être. Et je dis que l'Académie française, créée et mise au monde pour la défense et l'illustration de notre langue, se doit de n'élire que des gens qu'un succès durable et de bon aloi a consacrés.

Continuons nos opérations préliminaires. Connaissez-vous non plus les noms, mais les œuvres de MM. Aicard, Bergerat, Haraucourt? Je gage que non. Oh! je n'affirme pas que vous serez incapable de citer un titre ou deux. Aicard, n'est-ce pas, a versifié une certaine *Chanson de l'enfant*. Bergerat écrivit des « choses » dans le *Journal*. Haraucourt, paraît-il, est l'auteur de *l'Ame nue*. Vous avez lu? Non. Et vous ne lirez pas, même par acquit de conscience.

Restent, tout seuls, MM. de Régnier et Richepin. Ah! ceux-là, vous les connaissez, vous les avez lus. L'un, espèce de gigantesque portefaix de tous les arts, a brandi comme autant de prodigieux fardeaux le roman, l'ode, le drame, la satire, l'opéra, la féerie, que sais-je! Il a touché à tout, il a essayé tout, il a été partout, — même en correctionnelle. Rien jamais ne l'a rebuté, ni l'obstacle, ni l'échec, ni même l'éclat de rire. Peu d'œuvres sont aussi mêlées qu'est la sienne, et vont avec autant de précipitation du superbe au grotesque et de l'exécrable à l'excellent. Souvenez-vous que c'est la même plume qui écrivit *la Mer*, cette épopée, et *Don Quichotte*, cette sottise.

L'autre, Henri de Régnier, me semble bien être, sans rivalité possible, le plus grand de tous les poètes français que nous ayons eus depuis Leconte de Lisle et depuis Hérédia.

Eh bien! Votre choix est fixé, j'imagine? Nous avions trois fauteuils à pourvoir. Voici trois candidats qui, sans nul conteste, sont les meilleurs. L'affaire semble aller de soi. Après Poincaré, Régnier d'abord, Richepin ensuite s'imposent évidemment à l'Académie.

Et, de même que je réclamais l'unanimité des trente-quatre votants pour Poincaré, je réclame un minimum de trente voix pour Régnier et de vingt-cinq voix pour Richepin.

Or, savez-vous où ont été les suffrages académiques? En voici la statistique exacte : MM. Charmes, 27 voix; Poincaré, 14; de Pomairols, 12; Haraucourt, 12; Richepin, 12; de Régnier, 8; Aicard, 7; Bergerat, 2 (1).

Furent élus finalement, par ordre de préférence, MM. Charmes, Poincaré, Richepin. Oui! Charmes élu. Régnier ajourné!

Ce sont là jeux d'académiciens.

CLAUDE FARRÈRE

LE RÉCITAL TITA BRAND

Miss Tita Brand n'est pas une inconnue à Bruxelles. Elle s'est déjà fait entendre ici, en octobre 1906, et nous avons dit alors, dans l'*Art moderne*, toute l'admiration qu'elle nous inspirait (2).

Elle nous est revenue ces jours-ci, et nous a fait entendre, outre des scènes de Shakespeare et l'*Epithalamion* de Spenser, quelques œuvres modernes, notamment deux pièces de Guido Gezelle traduites en anglais : *Cherries* (3) et *Easter* (4), et une scène du *Tristan* de M. Émile Cammaerts.

Le drame de notre jeune compatriote est fait d'après le *Tristan* de M. Bédier; sa conception, quant au procédé dramatique, est entièrement conforme à la tradition shakespearienne. La scène que Miss Brand a dite, avec une variété d'inflexions en rapport avec la diversité des personnages et des situations, est d'une profonde intensité d'émotion, et permet de juger de ce que peuvent être les autres scènes de ce drame encore inédit.

On ne saurait dire par des mots avec quel charme à la fois profond et naïf Miss Brand interprète les *Cherries* du César Franck flamand, et avec quelle ivresse sacrée elle célèbre le triomphe du Christ et chante à plein gosier l'alleluia de Pâques, dans lequel le curé des Flandres a fait vibrer les cordes les plus suaves de son âme mystique.

De l'*Epithalamion*, Miss Brand fait un véritable poème symphonique. Sa voix y a tour à tour des sonorités de cuivres retentissants, de hautbois pastoral et de violons en sourdine, qui mettent singulièrement en valeur le caractère de paganisme chrétien propre à ce chef-d'œuvre de la *Merry England*.

Dans les scènes de Shakespeare, miss Brand, — ai-je besoin de le dire? — a fait preuve d'une merveilleuse souplesse. Je l'ai surtout aimée dans la scène 2 de l'acte III de *Cymbeline*, dans les deux scènes de *King John* et dans la scène 5 de l'acte IV de *la Mégère apprivoisée*. Elle s'est surpassée dans le rôle de Constance, de *King John*, dont elle a rendu le caractère pathétique avec une vérité et une puissance de tragédienne-née. Parmi les autres rôles dont elle a tiré grand parti, citons surtout ceux d'Imogène (*Cymbeline*), d'Arthur (*King John*) et de Petruchio (*la Mégère apprivoisée*).

Le récital comportait un court intermède de chant, dont Miss Marie Brema a fait les frais. Elle a chanté, avec sa maîtrise habituelle, — qui consiste surtout à mettre en relief le sens intime de chaque œuvre, — un certain nombre de lieder, parmi lesquels ceux de Beethoven, de Weber et de Schubert ont été accueillis avec joie.

CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

Récital Marguerite Rollet.

Mlle Marguerite Rollet, dont l'heureux début fut si sympathiquement accueilli mardi dernier à la *Libre Esthétique*, a donné vendredi soir, à la Salle allemande, sous l'œil vainqueur et les mous-

(1) Chiffres des premiers tours.

(2) Voir *Art moderne* du 28 octobre 1908 « Shakespeare à Bruxelles », p. 343.

(3) C'est la pièce *Een bonke heerzen, kind*, du recueil : *Gedichten, Gezangen en Gebeden* (1862).

(4) En flamand : *Paaschen*, du recueil *Tijdkrans* (1892).

taches conquérantes du souverain dont l'effigie bottée occupe le fond de l'estrade, un récital qui avait attiré une assistance énorme. On a fait fête à la jeune cantatrice, que sa jolie voix, sa diction claire et sa parfaite musicalité placent, d'emblée, au premier rang de nos chanteuses de lieder.

A de précieuses qualités vocales Mlle Rollet joint une réelle intelligence des poèmes qu'elle interprète. Elle assouplit judicieusement son chant au style de ceux ci et se fait leur traductrice fidèle. Son programme, extrêmement varié, embrassait un choix d'œuvres allant de Rameau à Debussy en passant par Schubert, Brahms, Wolf, Wallner, Fauré, Chausson, Bruneau, de Bréville. Et elle prouva, en interprétant avec une égale séduction le *Lied der Mignon* n° II et *Nanny* ou *les Chevaux de bois* que le français et l'allemand lui sont également familiers.

Le succès de Mlle Rollet a été unanime, spontané et décisif. La jeune cantatrice était accompagnée par Mlle Preuss, qui remplit les intermèdes en exécutant (hélas ! oui, c'est le terme exact) *Prélude, choral et fugue* de César Franck et, avec plus de pénétration, la Sonate de Grieg.

O. M.

A l'École de Musique de St.-Josse-ten Noode-Schaerbeek.

Je voudrais parler du concert donné par M. Huberti à l'occasion de la distribution des prix à ses élèves. Mais je ne le puis !... J'ai, ce jour-là, dîné trois quarts d'heure plus tôt que d'habitude pour ne pas arriver en retard à l'École, située à une heure de chez moi ; je me suis trouvé au poste dix minutes trop tôt, j'ai fait queue pendant vingt minutes et, malgré l'empressement de commissaires fort aimables, mais aussi désemparés que possible devant la foule envahissante, je n'ai pu trouver place... et je suis rentré bredouille chez moi !...

Je le regrette infiniment, car j'ai beaucoup de sympathie pour l'école que dirige M. Huberti et pour ce qu'on y fait. Cette année, on y donnait *les Enfants à Bethléem* de M. Pierné. Le poème tout à fait charmant de M. Nigond pouvait donner lieu à une musique délicieuse que j'aurais été très curieux d'entendre .. Mais puisque je n'ai pas eu cette chance, je ne puis faire qu'une chose : féliciter M. Huberti de ce que, sortant des routines habituelles, il fasse chanter, par les jeunes élèves de son école, des œuvres dont le texte littéraire échappe à la platitude et au ridicule et excite leur intérêt et leur enthousiasme.

CH. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. Concerts Colonne. Engel Bathori. Montoriol-Tarrès

A la Société Nationale, belle séance, riche en nouveautés, parmi lesquelles il convient de signaler en premier lieu les *Musiques rustiques* pour piano à quatre mains de M. Ladmirault. La verve, la savoureuse richesse d'harmonies et de rythmes que j'ai signalées en de précédentes œuvres du même compositeur s'affirment dans ces trois pièces; et on y voit une fois de plus combien est personnelle et heureuse la façon dont M. Ladmirault utilise les motifs populaires.

On attendait avec curiosité la première audition des deux *Rapsodies* (piano, alto et hautbois) de M. Loeffler, un des représentants de cette école américaine qui commence à attirer l'attention. Et l'on en goûta la belle écriture comme l'ample ligne mélodique, parfois d'une réelle originalité.

Mme Georges Marty fit applaudir quatre nouvelles mélodies de M. J. Guy-Ropartz, qu'elle chanta avec noblesse et sincérité. Ce sont de graves et mélancoliques pages, parmi lesquelles il faut signaler, pour sa couleur et sa force, la *Chanson de bord*.

On entendit avec plaisir une *Sonatine* de M. Jean Huré, charmante, menue sans fadeur et simple sans affectation, ainsi que trois duos fort bien venus de M. Louis Aubert (*Nocturne*, *la Lampe du ciel*, *Cache-cache*), que Mme Bathori et M. Engel chantèrent on ne peut mieux. Une importante sonate de M. Louis Thirion témoigna de plus d'application que de personnalité. L'interprétation de tout ce programme fut excellente, et il convient de féliciter encore, en bloc : MM. Enesco, Huré, Mondain, Migard, Motte-Lacroix, Aubert et Mme Panthès.

***

La série des belles séances Engel-Bathori a continué par un concert d'œuvres de MM. Duparc et Chausson, puis un autre d'œuvres de M. Pierre de Bréville. Du premier, il suffit de dire qu'il tint ce qu'il promettait. Il sied au contraire de parler avec quelques détails de la musique de M. Pierre de Bréville, musique trop rarement entendue, et que les interprètes ne semblent pas toujours apprécier à sa juste valeur. M. Engel et Mme Bathori ont prouvé d'éclatante manière, en consacrant toute une soirée à cette très originale et très expressive musique, que c'est là un tort. Parmi les mélodies qui furent chantées, il faut signaler la poétique *Chanson d'Hamsavati* (justement bissée ; l'accompagnement comporte un solo de flûte dont M. Fleury fut le remarquable interprète), la curieuse vision du *Rhin*, la poignante *Petit Ilse*. D'autres encore, ainsi que d'importants fragments, soli et chœurs, d'une partition inédite, attestèrent les hautes qualités de l'invention mélodique et harmonique du compositeur. Ce fut une des plus intéressantes séances de la saison.

***

Aux Concerts Colonne vient d'avoir lieu la première audition de la *Rhapsodie espagnole* de M. Maurice Ravel. C'est l'œuvre symphonique la plus importante que M. Ravel ait produite jusqu'ici ; et c'est aussi une œuvre d'un haut intérêt, clairement et vigoureusement construite, orchestrée d'admirable manière et pleine d'évocations caractéristiques. C'est probablement à cette exceptionnelle clarté qu'en est dû le succès éclatant dès cette première audition, fait assez peu commun et qui mérite d'être enregistré (un des mouvements, *Malaguena*, fut même bissé). Car l'œuvre est aussi originale que toutes celles par où M. Ravel s'est déjà affirmé, et, si l'on y reconnaît le musicien des *Miroirs* et de *Shéhérazade*, il ne reste pas moins vrai que ce musicien y apparaît sous un aspect tout nouveau.

J'ai tout juste la place de mentionner, pour finir, le concert de l'excellent pianiste Montoriol-Tarrès. Superbe programme, comprenant des sonates de Beethoven (op. 27 n° 2) et de Chopin (op. 58), *Prélude, Choral et Fugue* de Franck, des pièces de Chopin et de Liszt, dans l'interprétation desquels M. Montoriol-Tarrès fit preuve d'une remarquable technique et de la plus louable conscience.

M.-D. CALVOCORESSI

PETITE CHRONIQUE

La démarche faite par la Société des Amis du Musée auprès du ministre des travaux publics au sujet du *Panorama du Caire* d'Emile Wauters a été couronnée de succès. On sait que ce panorama était condamné : le seul point en suspens était de décider s'il serait roulé et serré en quelque dépendance des musées ou découpé et débité en morceaux.

Une brochure de M. Cavens, le donataire du Panorama à l'État, et la protestation des Amis du Musée ont sauvé du désastre la toile de M. Wauters. Le petit édifice qui l'abrite sera restauré — en attendant qu'on en construise un autre ailleurs — et le public y aura prochainement accès.

Les panoramas ne sont plus guère à la mode, mais celui-ci présente cette particularité qu'il fut peint par un artiste. A ce titre, il méritait d'être conservé.

L'OEuvre des Artistes de Liége organise pour les mois de mai et juin prochains, au Palais des Beaux-Arts, son 21e Salon de peinture et de sculpture.

Parmi les exposants, citons MM. Caro-Delvaille, Dufrénoy,

Lebasque, Marquet, Le Sidaner, Piet, W. Morrice, Claus, Gilsoul, Berchmans, Donnay, Ch. Michel, etc.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Deuxième liste d'acquisitions :
L. FRÉDÉRIC, *Petite fille endormie.* — MODESTE HUYS, *le Marronnier en automne.* — L. THÉVENET, *Intérieur.*— V. ROUSSEAU, *A. Beethoven* (bronze).

« Le ministre des sciences et des arts a, dit le *Petit Bleu*, décidé l'érection d'un monument à la mémoire de Jean Ruysbroeck, dit l'Admirable, le mystique du XIVe siècle dont les prédications et les lettres réunies dans l'*Ornement des noces spirituelles* eurent une si étrange saveur et lui valurent d'être tenu pour un grand saint par les uns, et par d'autres, notamment par Bossuet, pour une sorte d'hérétique, précurseur de la doctrine du quiétisme, dont l'un des principaux apôtres, Molinos, fut condamné par l'Inquisition.

Le monument Ruysbroeck aura la forme d'une stèle qui sera érigée dans la forêt de Groenendael, où, on le sait, le célèbre mystique vécut ses dernières années et ses derniers rêves. La cérémonie inaugurale aura lieu sans doute vers la mi-septembre, dans le décor somptueux qu'offre la forêt à ce moment de l'année.

Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est que notre grand écrivain Maurice Maeterlinck viendra en Belgique, à cette occasion, pour prononcer le discours qu'appelle la circonstance. C'est lui, on le sait, qui a, en quelque sorte, ressuscité Ruysbroeck par sa traduction de l'*Ornement des noces spirituelles* et ses profonds commentaires sur la curieuse intellectualité que révèle la philosophie mystique de l'ermite de Groenendael. Il a été consulté sur la forme à donner à cette commémoration, et toute pensée ou arrière-pensée politique devant être écartée, il a promis de s'y associer, comme nous l'avons dit plus haut. Ce sera la première visite que l'auteur de la *Vie des Abeilles* et de *Pelléas et Mélisande* aura faite à son pays natal depuis plusieurs années. Et ce sera donc fête dans notre monde des lettres. »

Le 27 avril s'ouvriront simultanément à Paris deux expositions d'artistes belges. L'une, à la Galerie Bernheim, sera consacrée aux toiles récentes de M. Théo Van Rysselberghe ; l'autre, à la galerie Druet, groupera un ensemble d'œuvres de M. Georges Lemmen.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, septième Concert historique Durant : Liszt, Berlioz, Chopin, avec le concours de MM. A. de Greef et L. Van Hout, professeurs au Conservatoire (Musée communal d'Ixelles).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, concert consacré à l'œuvre vocal de Gabriel Fauré par Mme Marie Parent et M. Stéphane Austin, avec le concours de maîtres. (Salle Patria).

La deuxième séance de l'Histoire de la Sonate par MM. Deru et Lauweryns est remise à jeudi prochain.

Le sixième concert de la *Libre Esthétique*, consacré à l'audition d'œuvres nouvelles, aura lieu mardi prochain, 31 mars, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de Mlle Raymonde Delaunois, MM. E. Bosquet, É. Chaumont et G. Pitsch. Première exécution de la Sonate (inédite) pour piano et violon de M. Victor Buffin et de celle, tout récemment parue, de M. Guy Ropartz. Œuvres de Ch. Bordes, É. Chausson, L. Jongen, M. Ravel et V. Vreuls. Billets d'entrée à 3 francs chez Breitkopf, Schott frères et au contrôle du Salon.

Ce concert clôturera la série des auditions de la *Libre Esthétique*, dont le Salon fermera ses portes dimanche prochain, à 5 heures.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, séance consacrée à la musique française des XVIIe et XVIIIe siècles, avec le concours de Mlle Raymonde Delaunois, cantatrice, de Mlle V. Pitsch, pianiste, et de M. Georges Pitsch, violoncelliste.

Le troisième concert d'œuvres de J.-S. Bach aura lieu à la salle Patria mercredi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de MM. Louis Diémer, Gérard Zalsman et N. Radoux. Au programme : Concerto en *mi* majeur pour piano ; cantate pour voix de basse ; pièces de clavecin ; Suite en *si* mineur pour flûte et orchestre d'archets.

L'Université populaire de Frameries donnera mercredi prochain au profit du monument Ch. Van Lerberghe une soirée au cours de laquelle se feront entendre Mme Marie Mockel et M. Stéphane Austin. Mlles B. Layrac et A. Bourguignon interpréteront *les Flaireurs*, précédés d'une causerie de M. Isi Collin sur le poète. Musique de scène : Mlle V. Pitsch et M. A. Ruelle.

Une audition d'œuvres d'Augusta Holmès, précédée d'une conférence par Mme G. Hirschler, sera donnée jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre sous les auspices du *Conseil National des femmes belges.*

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 h. 1/2, récital de Mme Riss-Arbeau, à la Grande-Harmonie.

Le concours du pianiste Émile Sauer assure le succès de la sixième et de nière matinée des Concerts Ysaye, fixée à dimanche prochain, à 2 h. 1/2, salle Patria, avec répétition générale la veille, à 4 heures. Le capellmeister Birnbaum, qui dirigera l'orchestre, s'est tout récemment imposé à l'attention du monde musical par la maîtrise avec laquelle il a dirigé l'orchestre philharmonique berlinois. Billets et renseignements chez Breitkopf et Härtel.

On nous prie d'annoncer le concert avec orchestre que donnera, à la Grande Harmonie, le lundi 6 avril, à 8 h. 1/4, le *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles avec le concours de Mlle M. Soetens et de MM. W. Kollwiz et F. Liszewsky.

S'adresser pour la location chez Schott frères et chez Breitkopf et Härtel.

Le programme du récital de chant que donnera le même soir Miss Craingerkerr, à la Salle allemande révélera toute une série d'œuvres de l'école anglaise (Elgar, Cyril Scott, Hubert Bath, Grenvill Bantoch, etc.) inconnues à Bruxelles. Billets chez Schott, Breitkopf et Katto.

A vendre, prix avantageux, plâtres, chevalets, « Vie des peintres », par Ch. Blanc. — Avenue Brugman, 29.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS
PAR
CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Émile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. HEUGEL et Cie, éditeurs

2bis, rue Vivienne, Paris.

É. JAQUES-DALCROZE. — **LES JUMEAUX DE BERGAME**

Arlequinade en deux actes. Poème de MAURICE LÉNA d'après Florian.

Partition chant et piano. — *Prix net* : 10 *francs.*

Le livret des *Jumeaux de Bergame.* — Prix net : 1 franc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le nº	0,25	Le nº	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles — Imp Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 14. 5 AVRIL 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un jeune homme rangé : M. Thomas Braun (EDMOND DE BRUYN). — Exposition J. Gouweloos (MARIA SIRTAINE) — Le Mont des Arts (PAUL OTLET). — Les Jumeaux de Bergame (O M.). — La Libre Esthétique : *Le Groupe des Compositeurs belges*, *Le sixième Concert* (CH. V.). — Hommage à Eugène Smits. — Notes de Musique : *Concert Gabriel Fauré* (O. M.), *Le Concert Durant* (CH. V.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Petite Chronique.

Un Jeune homme rangé : M. Thomas Braun.

Il semble — et ce serait à souhaiter — que l'éditeur Van Oest poursuive une collection d'essayistes belges : M. Fierens-Gevaert l'aurait inaugurée par les *Figures et sites de Belgique*; des *Propos d'hier et d'aujourd'hui* de M. Thomas Braun viennent d'y paraître (1); M. Dumont-Wilden a déjà décidé que l'ensemble de ses opinions constituerait *les Cahiers d'Alcibiade*; et ne serait-il pas opportun de trouver recueillies de la même façon les miscellanées de MM. Charles Bernard, Émile Cammaerts, Maurice Dullaert, Maurice Duvivier, Léon Hennebicq, A.-E Joly, Victor Kinon, Paul Otlet, par exemple? ..

M. Thomas Braun vient donc de réunir sous couverture une demi-douzaine de discours prononcés, de 1900 à ce jour, sur les sujets les plus disparates dans les circonstances les plus diverses. Ce fut ainsi qu'il célébra le « Centenaire du code Napoléon » à une audience de rentrée de la Conférence du Jeune-Barreau, qu'il disserta sur « la Belgique et l'Église » ou accommoda « Jean Ruysbroeck » aux séances du *Journal des Tribunaux*, loua les « Poètes simples » à la *Libre Esthétique*, glorifia « la Main de l'ouvrier » à une distribution des prix de l'école Saint-Luc, chanta « l'Ardenne » dans *Notre Pays*. Mais ces aperçus, qu'on souhaitait relire quelquefois pour gouverne et souvent par agrément, il était fastidieux de les rechercher dans la collection de *l'Art moderne*, du *Samedi*, de *l'Occident* ou jusque dans *le Journal des Tribunaux* ou le *Bulletin des Métiers d'art*. Sur le souhait et pour la commodité de quelques amis, l'auteur en a donc prolongé le souvenir sous une forme maniable et laissé ainsi brocher parallèlement ces conférences éparses; mais, redoutant sans doute la prétention de pareille mise en forme, il a tenté d'amortir l'importance du volume en le désignant sous le titre le plus anodin, et, dédaigneux d'attirer les lecteurs qu'une table des matières aussi hétéroclite pourrait mettre en défiance, il s'est abstenu de toute préface et de ces transitions verbales par lesquelles les chroniqueurs raccordent sous une façade en trompe-l'œil des pensées de guingois.

(1) *Propos d'hier et d'aujourd'hui*, par THOMAS BRAUN. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

Que par cette désinvolture M. Braun affecte de nous autoriser à croire que ces *Propos* sont paroles, comme qui dirait, sans portée et modiques, en outre, dans leur expression, je suppose qu'il ne renonce pas néanmoins à ce que le titre implique d'autre part : que ces propos sont de fermes résolutions et comportent une discipline de son esprit depuis ce hier où il sut penser, parler et écrire... Et le miracle est que cet esprit soit constant à travers huit années dans ses opinions et logique dans leur application aux objets ; grâce à quoi dans ce livre, contre toute attente, en dépit de ce manque de précautions et comme cela, au seul petit bonheur de la lecture, les correspondances se joignent, les affirmations se complètent, l'unité intrinsèque harmonieusement s'impose. Nous avons affaire à un bel organisme normal, le cœur ici bat d'accord avec le cerveau, le sentiment de l'auteur sur telle *Jeune fille nue* de Francis Jammes est en concordance avec celui qu'après Ruskin il défendra touchant la sincérité des matériaux en architecture, et le choix d'une métaphore est solidaire de sa conception du monde.

Et comme les solennités où il eut à prendre la parole lui procuraient à chaque fois l'occasion de s'examiner et de s'exprimer à un point de vue différemment personnel, M. Braun, catholique par conviction et mystique par piété, citoyen belge et résident ardennais, avocat de profession et poète par tempérament, put accomplir ainsi le périple complet autour de lui-même et, se manifestant sous ces faces successives, nous communiquer une physionomie synoptique intégrale.

Laquelle? M. Braun est l'homme des sages audaces.

Huysmans entrevit l'étudiant en 1895 : « J'ai reçu la visite du jeune homme dont vous m'avez parlé, écrivait-il à M. l'abbé Moeller (1). Il m'a beaucoup plu et, vous l'avouerai-je, sa visite m'a été fertile en réflexions. J'ai eu la surprise d'un jeune homme catholique, dénué de pruderie, nullement apeuré comme sont les nôtres. Il serait bien désirable qu'en France ils fussent ainsi, l'on pourrait alors tenter quelque chose pour l'art. » Le visiteur d'Huysmans est demeuré ce fidèle orthodoxe, mais assez confiant dans sa foi pour l'exposer, sous l'influence de Klein et de Fonsegrive, hors des cryptes, dans l'aventure quotidienne; pour la tremper, avec ses anciens camarades du *Spectateur catholique*, aux fontaines vives de l'art contemporain. Et ce jurisconsulte n'est pas non plus timoré qui réclame un code civil de bonté, de charité et d'amour ; ni académique, cet esthéticien qui répudie la rhétorique conventionnelle et tout style emprunté.

Mais vouloir reviser les lois ou abattre les colonnes de marbre artificiel n'empêche pas d'être un homme d'ordre ni un homme de goût. C'est dire qu'il ne convient pas à M. Braun de se libérer avec Nietzsche ou de prendre en compassion Pie X, pas plus que de s'assommer dans les tabagies ou de porter les cheveux sales.

Nous tenons donc en celui-ci le type du jeune homme rangé et en ses discours apostoliques l'excellent livre pour distribution de prix. Libre à quelques forcenés de sourire de ce bon élève qui a réussi, tout comme s'ils passaient devant la vitrine où le mannequin étale son attitude modèle. Pour moi j'admire cet ami exemplaire, cette vie et donc ce livre comme un harmonieux accord; j'admire que ce lyrique, avec des sens de flamand, ait un cœur de fiancé et une âme de premier communiant; j'admire la candeur de cette sagesse et ce suprême optimisme chrétien.

Ces « propos » visent donc à être salutaires loin de se soucier d'apparaître déroutants ou sensationnels. Le piquant est précisément que leur profonde sécurité les fasse sembler exceptionnels parmi les monotones excentricités de nos contemporains. Ah ça! L'originalité est une condition de notre art? L'imprévu est un expédient poétique? Le génie s'exprime par les grotesques dans un siècle normal? Mais alors je vois bien que celui-ci en profite, dont la formule est de raisonner et de servir en ce temps où la mode est de déraisonner et de jouir, et que c'est une rare attitude d'art à notre époque de désarroi moral, d'incohérence politique et d'insubordination religieuse que de préconiser le vrai, le beau et le bien éternels.

Mais, à cette place, il suffira, en somme, pour estimer artistiques ces compositions, que ce soit à raison du charme de leur expression. Qui a entendu discourir M. Braun a dû s'y complaire. On cherche avec lui les mots et on les trouve. Il les épie sourdement avec la tension d'un braconnier, puis, la métaphore trouvée, voici qu'il la balance au bout d'un geste d'enfant de chœur. Comme il se montre alerte à restituer les façons de Napoléon au Conseil d'État, ou à évoquer les plaisirs affectés de la Malmaison; quelle habileté à s'attendrir dans le ton au souvenir des futilités de la première rencontre avec Jammes; et ses pages sur l'Ardenne! elles révèlent quel flair animal devant les minutes changeantes du plein air mais encore un lyrisme presque angoissé qui est vraiment à l'envergure d'un grand poète.

Ainsi l'édition de ces *Propos*, après le *Livre des Bénédictions* paru en 1900, vient confirmer que M. Thomas Braun a place parmi les écrivains de Belgique. Il a sa personnalité. Il possède des idées, un style, une voix à lui qu'on peut reconnaître dans l'obscurité.

EDMOND DE BRUYN

(1) *Durandal*, janvier 1908, p. 43.

EXPOSITION J. GOUWELOOS

Avec le sentiment de la beauté plastique, avec le déploiement de la vie corporelle, le goût et le culte de la forme humaine ont subjugué l'artiste élégant qu'est M. Jean Gouweloos. Si d'autres essayent de soulever un coin du mystère qui nous cache les âmes, il s'efforce d'exprimer la grâce délicieuse et pensive, sans profondeur peut-être, de la jolie femme. Il ne s'agit souvent pour lui que de la vérité, de la souplesse d'un mouvement, de la rondeur d'un geste, de la magnificence d'un beau corps savamment drapé d'étoffes chatoyantes. Lorsqu'il compose un groupe, c'est pour compléter la même pensée, opposer un corps à une autre forme qui en continue l'harmonie rythmique.

L'expression morale des visages est exquise, il y a juste assez de mélancolie ou de joie dans tel ou tel œil pour charmer, sans la troubler, la quiétude des âmes.

M. Jean Gouweloos pense par des formes comme d'autres par des phrases, et sa pensée est touchante dans sa parfaite simplicité. Il y a en lui une personnalité non pas neuve, mais autre, qui se donne entièrement; il y a la délicatesse d'un cœur qui guide un pinceau délicat sans mollesse, distingué sans affectation.

L'artiste étudie avec amour la fine cambrure d'un petit pied, la souplesse d'une taille mince, la joliesse des yeux, le reflet de la lumière sur la mousse d'or des cheveux ou la nacre des chairs. Le sourire des tout petits le charme autant que leur grâce innocente. Une mère seule pourrait dire la joie contemplative avec laquelle les yeux s'attardent sur de semblables visions.

Les paysages de M. Gouweloos ont la sérénité d'une nature doucement ensoleillée ou finement ombrée, sans geste tragique ni violence de tons. Sa palette est exempte de rudesse et son art combine les plaisirs que la couleur et les formes peuvent donner aux yeux par leurs oppositions ou leurs mélanges.

MARIA SIRTAINE

LE MONT DES ARTS

La surprenante attitude du Bourgmestre de Bruxelles au Conseil communal et du Ministre des travaux publics à la Chambre vient de remettre en question l'édification du Mont des Arts. Alors que le public croyait que l'on allait enfin passer à la phase d'exécution, tout est remis en question et les « études » vont recommencer. La presse quotidienne s'est fait l'écho du désarroi où ces votes récents ont placé les administrés d'administrateurs qui paraissent bien ne pas savoir exactement ce qu'ils veulent.

Il importe d'ajouter que la question du Mont des Arts présente trois aspects bien distincts, et l'on ne saurait les traiter avec connaissance de cause si, dans l'examen, on ne les sépare pas nettement les uns des autres :

Aspect architectural et esthétique.

Aspect voirie urbaine.

Aspect développement de nos grandes collections nationales.

Le projet présenté par M. Maquet est une des solutions qu'on peut donner au problème tripartite. Il n'est pas la seule. Pour juger de ses mérites et de ses défauts, il convient de voir s'il répond relativement bien aux conditions essentielles de toutes les parties du programme. Nous disons *relativement* bien, car il serait absurde de penser que le parfait soit possible. C'est parce qu'on le cherche avec tant d'obstination qu'on piétine misérablement sur place depuis tant d'années.

On a beaucoup parlé ces jours derniers de la question architecturale (style du monument, emploi des matériaux, coût) ainsi que de la question de voirie (communications à établir entre le haut et le bas de la ville). On a échangé moins de vues sur la troisième question : le développement de nos grandes collections nationales. Nous voudrions, à ce sujet, remettre en mémoire quelques faits et produire certaines données dignes de retenir l'attention.

Tel qu'il est conçu, le projet du palais du Mont des Arts est destiné à comprendre en un vaste ensemble de bâtiments quatorze grands services se rattachant tous aux Sciences, aux Arts et aux Lettres : le Musée ancien, le Musée moderne, la Galerie de sculpture, l'Académie de Belgique, l'Académie de médecine, la Bibliothèque royale, les Archives, l'Office de bibliographie, le Service international des échanges, la Commission royale d'histoire, la Commission des monuments, les Congrès, les Expositions quaternales et les Expositions particulières.

Ces diverses institutions ont été créées au cours des années. Elles répondent aux besoins d'un pays qui, quoi qu'on en dise, a le souci des choses de l'esprit et a pris, depuis un quart de siècle surtout, un extraordinaire essor. Ces institutions possèdent des collections, et le souci du bon aménagement de celles-ci, de leur sécurité, de leur constant accroissement a fait naître des desiderata nombreux auxquels il est impossible de donner satisfaction si l'on ne procède d'urgence à des travaux considérables.

Les *Musées royaux de peinture et de sculpture* ont été créés par arrêté royal de 1835. En 1845, les collections cédées à l'État par la ville de Bruxelles leur ont donné un premier accroissement notable; depuis, les dons, les legs, les acquisitions annuelles les ont développés jusqu'à comprendre, le Musée ancien sept cents tableaux et six cents sculptures, le Musée moderne cinq cents tableaux. Outre les subsides extraordinaires, le budget annuel des musées consacré aux acquisitions est de 111,000 francs. La place manque pour installer les œuvres. Il suffit, pour s'en convaincre, d'une visite dans le magasin du Musée et de l'examen des dispositifs qui ont dû être adoptés pour présenter les objets. La salle de sculptures, notamment est archi-comble. La disposition des Meunier fait peine à voir.

La *Bibliothèque* est une création de 1837. C'est un organisme complexe. Elle ne comprend pas seulement les livres imprimés, le périodiques et les manuscrits, au nombre d'environ 500,000 volumes. Deux importantes collections y sont rattachées qui, à elles seules, pourraient figurer comme institutions autonomes dans le dénombrement : le cabinet des médailles, qui comprend 80 mille médailles, et le cabinet des estampes, riche d'une centaine de mille pièces. Or, tous les services de la Bibliothèque royale sont à l'étroit : il n'existe pas de salle de travail, l'administration est logée dans de misérables petites chambres, les estampes sont privées de salle d'exposition, les médailles sont entassées à l'étroit et les magasins de livres regorgent, alors cependant que les accroissements — 3,000 ouvrages par an — sont manifestement au-dessous des besoins de la Bibliothèque nationale d'un pays comme le nôtre, qui devrait pouvoir s'augmenter de 20 à 30 mille volumes annuellement.

Les *Archives du Royaume* occupent des locaux dont la vétusté et le délabrement dépassent tout ce que l'imagination populaire peut supposer en harmonie avec ce qu'elle appelle les « vieilles paperasses ». Elles constituent cependant les titres juridiques de l'État, des provinces et des communes, et elles ont pour but éminemment utile de produire les documents relatifs aux rétroactes de toute question, d'informer rapidement les générations présentes et futures sur les productions des ancêtres. Des fonds considérables existent, qui pourraient y être déversés si la place ne faisait défaut. Elles ne comprennent encore que les documents antérieurs à 1830. Les locaux des ministères sont à leur tour débordés par des milliers de dossiers que l'on ne peut détruire et qu'il va être urgent de pouvoir transférer en des magasins sûrs.

L'*Office de Bibliographie* est aussi un complexe d'institutions diverses. Créé en 1895, il ne comprend pas seulement ses répertoires bibliographiques, faits ou en voie d'élaboration. Il administre aussi la Bibliothèque collective des sociétés savantes et donne asile aux associations internationales qui coopèrent à ses travaux de documentation. Vingt-sept sociétés savantes ont déposé leurs livres à la Bibliothèque collective, et elle date de décembre dernier seulement. A Bruxelles sont domiciliées 42 institutions internationales auxquelles la plus élémentaire poli-

tique de prévoyance doit assurer des avantages en locaux tels que Bruxelles puisse devenir de plus en plus, pour l'internationalisme intellectuel, ce que Berne est devenu mondialement pour les moyens de transports.

Le service des échanges internationaux fait pour toutes nos sociétés l'office de la poste, se chargeant de leurs transports à l'étranger. L'an dernier, plus de 40,000 ouvrages ont été envoyés gratuitement par son intermédiaire. Les réformes demandées et actuellement à l'étude vont faire apparaître combien étriquée est son installation actuelle.

Quant aux *Académies*, la question de locaux se pose aussi pour elles. L'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts fut fondée sous Marie-Thérèse et l'Académie de médecine en 1841. On connaît les défectuosités de la grande salle des séances solennelles et celle des escaliers en casse-cou; ce qu'on connaît moins, c'est l'état dans lequel se trouvent, faute d'espace, les collections de livres accumulés depuis l'origine, approchant les deux cent mille volumes et dont la place est marquée dans le voisinage immédiat de la Bibliothèque royale.

La *Commission royale des monuments* vit dans une maison particulière rue Montoyer, isolée de tout contact avec les autres institutions similaires et coûtant à l'État un loyer et un gardiennage spéciaux.

Les *Expositions triennales* des Beaux-Arts, devenues depuis cette année quatriennales, ont donné longtemps le triste spectacle d'être logées dans des baraquements de bois. On les installe maintenant dans les halls du Cinquantenaire qui sont éloignés et n'ont pas été edifiés en vue d'une telle destination.

Les *Expositions particulières* des artistes ont lieu dans l'une des salles du Musée moderne. Mais, d'année en année, l'espace disponible a été diminué tandis que le nombre des cercles d'artistes a augmenté, et c'est dans dix salles différentes essaimées à travers Bruxelles que leurs expositions doivent maintenant avoir lieu.

Les *Congrès*, institutions qui de tout temps ont flori en Belgique, n'ont pour se réunir que le Palais des Académies dont les dépendances laissent à désirer.

Pour les *Concerts*, il n'existe que des salles insuffisantes telles que la Grande-Harmonie et, depuis peu, Patria.

***

Tous les organismes que nous venons de passer en revue sont en plein développement. Tandis qu'ailleurs on voit des bâtiments et des locaux préexister souvent aux institutions qui doivent les occuper, et les pouvoirs publics s'efforcer, à grands coups de subsides et d'encouragement, de faire naître une vie scientifique et esthétique qui n'existe pas encore, en Belgique nous assistons au spectacle inverse : une activité débordante comprimée dans des locaux anciens et empêchée, faute d'espace, de pouvoir pleinement s'épanouir.

Chez nous, on n'a jamais créé jusqu'ici pour nos collections des bâtiments avec une destination déterminée d'avance.

Le Musée moderne est installé dans l'ancien palais construit par le duc de Lorraine pour lui servir de résidence. La Bibliothèque royale occupe une partie de ce palais et, pour le surplus, des bâtiments érigés en 1830 en vue d'expositions. Les Archives, depuis que fut démoli l'ancien Palais de Justice, sont colloquées dans les salles qui ont servi au Musée d'histoire naturelle. Le Musée ancien, séparé du Musée moderne, a pris possession du Palais-Musée Balat construit originairement pour les expositions triennales et comme salles de fêtes. L'Office de bibliographie a ses services disséminés dans des caves, dans des greniers, dans une chapelle !

La mauvaise répartition des locaux, le manque absolu d'espace, l'impossibilité d'organiser le groupement méthodique des services et par suite d'établir entre eux les relations organiques nécessaires — tout cela est secondaire encore, comparé à l'insécurité où sont placées nos collections. Le feu, le terrible incendie, guette constamment nos trésors. Les maisons de la Montagne de la Cour et de la rue de l'Empereur touchent aux Musées, et l'on sait si ces bicoques peuvent flamber comme des allumettes ! On a placé les archives, masse énorme de papier, sous le Musée moderne sans avoir aucunement cherché à rendre plus impénétrables les plafonds et les cloisons. Dans les sous-sols de la seule Bibliothèque royale brûlent en permanence sept foyers alimentant des calorifères et appareils à eau chaude, sans compter les nombreux poêles qui flambent dans les anciennes cheminées.

Les dangers d'incendie sont si grands que, dès 1874, Louis Gallait, président de Commission directrice des musées, d'accord avec ses collègues, fit connaître au gouvernement qu'il était décidé à donner sa démission si l'administration supérieure ne se décidait à faire transférer la collection de tableaux anciens dans le Palais de la rue de la Régence. En 1898, ces faits furent de nouveau mis en lumière, et après une allocution prononcée par le Roi lors de la réception du 1er janvier, la classe des Beaux-Arts de l'Académie enregistra et fit sienne, en un rapport et une délibération officielle, la crainte de voir livrer aux flammes les trésors accumulés des arts et des lettres en Belgique.

Cependant le feu s'est conduit en bon enfant. Malgré ses avertissements à la bibliothèque de la Chambre et, plus récemment, au ministère de l'intérieur, il daigna attendre que les études vingt fois recommencées soient achevées. Puisse-t-il avoir toujours la même patience !

PAUL OTLET

(*La fin prochainement*).

LES JUMEAUX DE BERGAME

Sur un frêle livret, — trop frêle, vraiment, pour vaincre le scepticisme d'un auditoire de 1908, M. Jaques-Dalcroze a écrit une partition qui manque de légèreté et d'humour. Le disparate de la musique et du texte est, je crois, la raison pour laquelle l'œuvrette représentée lundi dernier au théâtre de la Monnaie n'a obtenu qu'un demi-succès.

Emprunté à une bluette de Florian, le sujet des *Jumeaux de Bergame* a inspiré à William Busnach une petite opérette en un acte, à Charles Nuitter un ballet-pantomime. Il était peut être superflu d'en tirer une troisième mouture, et surtout de délayer en deux actes, séparés par un interlude symphonique de drame lyrique, l'insignifiante arlequinade qui divertit, paraît-il, en 1782, les habitués du théâtre des Italiens.

L'aventure de ménechmes dont la ressemblance trompe jusqu'à une amante apparaît trop invraisemblable et artificielle pour retenir l'attention. Et malgré les efforts du musicien pour en corser l'intérêt, celui-ci languit promptement. M. Jaques Dalcroze, dont les rondes enfantines ont popularisé le nom, a eu dans *les Jumeaux de Bergame* quelques trouvailles mélodiques et rythmiques. Mais il les a singulièrement alourdies par des déploiements de sonorités instrumentales dont l'opportunité est contestable. Son orchestre est « gros », même dans les scènes qui exigent de la discrétion et de la finesse.

L'interprétation fut, au surplus, excellente. Mme Jaques-Dalcroze, applaudie naguère dans les concerts, joua avec autant d'entrain que d'esprit le rôle de Rosette. MM. De Cléry et Dua furent des jumeaux pleins de verve et de talent, à qui Mlle Symiane donna la réplique d'une voix charmante. Et l'orchestre, dirigé par M. Ernaldy, se tira adroitement des difficultés de cette épineuse partition. Mais pourquoi la direction de la Monnaie a-t-elle, parmi tant d'œuvres nouvelles, choisi ce retapage d'une historiette démodée? Il est permis d'en être surpris — et même de le regretter.

O. M.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Le Groupe des compositeurs belges.

Parmi les compositeurs belges dont des œuvres ont été exécutées à la *Libre Esthétique*, les noms de MM. Gilson, De Boeck et Crickboom sont les plus justement connus.

L'*Andante* et *Scherzo*, fragments d'un quatuor à cordes de M. Gilson, est non seulement un beau travail, dans lequel des

harmonies superbes vont de pair avec un maniement magistral du contrepoint, mais encore une œuvre éminemment expressive, dont la forme traditionnelle, libérée, enclôt une grande pureté de sentiment et une belle intensité de vie.

Dans la *Suite* pour piano (fragments), M. Gilson se montre plus raffiné, plus énigmatique que dans son quatuor; l'*allegro* final, classique de forme, mais romantique de sentiment, fait penser aux compositions qu'écrivait Schumann sous l'influence de Bach.

Mlle Marguerite Laenen a joué cette *Suite* avec beaucoup d'autorité : cette jeune artiste est véritablement une musicienne de race; elle a toutes les qualités : du tempérament, du rythme, de la vigueur, du style, de la modestie et du dévouement.

La manière dont elle a exécuté le *Menuet, Toccate et Impromptu* de M. De Boeck vient à l'appui de ces éloges. L'œuvre est d'ailleurs franchement intéressante et dénote chez son auteur une riche spontanéité, une grande faculté d'invention et le sens accompli de la fantaisie musicale pianistique.

L'*Andante espressivo* et l'*Un poco agitato* pour piano et violon de M. Crickboom sont élégants, bien écrits et pleins de cette sensibilité fine et délicate par laquelle se caractérise la façon de jouer du violon de cet artiste si sympathique.

Le programme comportait enfin des mélodies de MM. Mawet et Smulders, chantées avec art par M. Bracony, et une *Élégie* pour violoncelle de M. Frémolle, soupirée avec goût par M. Kuhner.

Le Sixième concert.

De l'inédit, de l'inédit! Encore de l'inédit! Décidément les compositeurs qui ont de nouvelles œuvres à faire entendre n'ont pas à se plaindre de la *Libre Esthétique*.

Cette fois, les deux grosses primeurs étaient des sonates pour violon et piano, l'une de M. Victor Buffin, l'autre de M. Guy Ropartz.

M. Buffin est l'un de nos plus brillants officiers de cavalerie. Il aime beaucoup la musique et compose non sans charme. Sa sonate est élégante et bien tournée; elle a des moments d'aimable envolée et elle serait tout à fait jolie si elle ne péchait pas, à certains moments — notamment dans les deux mouvements vifs, — pas un excès de petits dessins ascendants obstinés, un peu monotones, et par quelque chose de trop « fleuri » qui lui enlève une partie de sa vigueur.

Les tendances d'Indystes de M. Ropartz se discernent très nettement dans sa sonate en *ré* mineur; peut-être trop fidèles à celles du maître, enlèvent-elles quelque peu de son originalité à l'œuvre. Celle-ci n'en est pas moins d'une belle tenue, un peu froide, il est vrai, mais pleine de noblesse et de gravité quasi religieuse; les passages vifs sont moins bien réussis, parce qu'il semble que l'enjouement qu'ils expriment est un peu forcé, un peu théorique.

Les sonates de MM. Ropartz et Buffin ont été jouées par MM. Chaumont et Bosquet, je n'ai pas besoin de dire avec quelle conviction et quelle justesse d'interprétation.

Le *Poème* pour violoncelle et orchestre de M. Vreuls, admirablement rendu par MM. Georges Pitsch et Octave Maus, — ce dernier au piano, — a été réentendu avec joie.

Parlons maintenant de Mlle Raymonde Delaunois : Petite, mince, une silhouette de Tanagra, une voix puissante et suave, une manière de chanter excessivement personnelle, à la fois sauvage et raffinée : un oiseau sur la branche, qui aurait commencé l'apprentissage du chant en étudiant, non! en improvisant des mélodies de Chausson, de Debussy, de Ravel! Singulier mélange, qui, dans l'ensemble, est fort sympathique et fait présager un avenir peut-être très brillant.

Ce Tanagra, cet oiseau charmant, chanta donc de sa plus belle voix, et avec un sens vraiment remarquable de l'expression spontanée, des mélodies de Debussy, de Chausson (la merveilleuse *Oraison*), de Revel, de Bordes et de Léon Jongen. (De ce dernier une très curieuse *Musique sur l'eau*, que je n'ai guère comprise). Son succès fut grand et mérité.

Ch. V.

Hommage à Eugène Smits.

La circulaire ci-après vient d'être envoyée aux artistes et hommes de lettres belges :

CHER MONSIEUR,

Un groupe d'artistes a pensé qu'il serait opportun de manifester au vénérable maître Eugène Smits, l'admirable peintre de *la Marche des Saisons*, le respect qu'inspirent son talent et son caractère.

Vous savez la noblesse du labeur d'Eugène Smits, la belle harmonie de sa vie, tous les titres de l'artiste à la vénération et à une gloire que sa modestie a quelque peu éloignée.

Vous savez combien cette vie grave et silencieuse s'accommoderait mal de démonstrations trop en dehors, et c'est pourquoi a prévalu l'idée de l'hommage d'un Livre d'Or auquel collaboreraient simplement quelques amis artistes et écrivains et qui serait remis à Eugène Smits dans des circonstances à déterminer.

Nous avons pensé que vous seriez désireux de vous associer à cette manifestation en l'honneur d'un des plus purs artistes de notre pays et, dans l'affirmative, nous vous serions obligé de vouloir en écrire à notre secrétaire, M. Ernest Van Neck, 121, boulevard de Waterloo.

Croyez, cher Monsieur, à nos sentiments de bonne confraternité.

Le Comité promoteur : Ch.-L. Cardon, H. Cassiers, J. du Jardin, M. Hagemans, Camille Lemonnier, A. Marcette, P. Mathieu, Octave Maus, X. Mellery, Edmond Picard, F. Taelemans, Fritz Toussaint, Ch. Van der Stappen, Émile Verhaeren, A.-J. Wauters.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Le dernier concert Durant, consacré à Berlioz, Chopin et Liszt, a peut-être été le plus révélateur des sept concerts historiques qui ont eu lieu jusqu'à présent.

Les excès auxquels a donné lieu la musique à programme nous ont plus ou moins appris à nous défier de ses deux grands protagonistes, Berlioz et Liszt, et, certes, plus d'une fois à juste titre. D'ordinaire, d'ailleurs, on nous fait entendre les poèmes symphoniques des deux maîtres en même temps que des œuvres à tendances toutes différentes : cela leur fait un tort immense, parce que le contraste qui en résulte a presque toujours pour effet d'accentuer les défauts des deux grands romantiques et de donner à leurs qualités un relief tel qu'elles en deviennent presque caricaturales.

Mais lorsque, comme M. Durant, on a le tact de mettre uniquement Liszt et Berlioz en présence, en leur adjoignant Chopin — ce qui ne peut leur faire aucun mal, — les œuvres de l'un font véritablement valoir celles de l'autre et réciproquement. L'on assiste alors à un véritable assaut de romantisme français et de romantisme austro-hongrois, et l'on voit à merveille combien l'effort de ces deux créateurs géniaux fut grand et digne de sympathie.

Delendo concerto, a dit un jour, ici même, mon confrère Lesbroussart. J'ai fait mienne cette spirituelle devise et je croyais que ce serait le cas ou jamais de l'appliquer à propos du Concerto en *la* de Liszt, que M. Arthur De Greef a joué de la façon la plus admirable. Mais non! j'avoue, à ma confusion, que j'ai été conquis par la singulière noblesse de cette composition, dont le lyrisme grandiose et pathétique est servi par la plus merveilleuse entente des ressources pianistiques et orchestrales qu'il soit possible d'imaginer et dont les outrances mêmes ont quelque chose de poignant, de saisissant.

J'aime moins *les Préludes*. Quelques vulgarités y font tache : à part cela, c'est un tableau pittoresque, et chaud de ton, de la vie d'un enfant du siècle.

L'*Harold en Italie* de Berlioz donne la sensation d'une œuvre profondément vécue. Si la première partie est longue et même

ennuyeuse, les trois dernières parties sont, au contraire, — surtout *la Marche des pèlerins* et *la Sérénade*, — d'un intérêt qui se soutient jusqu'au bout. Certes, l'Italie vue par Berlioz a quelque chose de ces tableaux romantiques où le « pittoresque » est érigé en dogme, et cela donne à certains passages de son *Harold* une saveur vieillotte qui ne plaît que par la surprise qu'elle fait éprouver. Mais il y a plus que cela dans cette symphonie : il y règne une atmosphère singulièrement évocative, grâce à des trouvailles mélodiques et orchestrales très inspirées et très originales; il semble y passer un souffle semblable à celui que mit le grand Turner dans l'une de ses plus belles toiles où il dépeint un épisode du voyage d'Harold (1).

M. Van Hout s'est montré le musicien à la fois sobre, concentré et chaleureux que l'on sait, dans la partie d'alto solo.

La direction des *Préludes*, d'*Harold* et de l'ouverture de *Benvenuto Cellini* par M. Durant a été ferme, précise et vivante. M. De Greef a joué à la perfection, pour compléter le programme, quelques morceaux de Chopin.

CH. V.

Concert Gabriel Fauré.

Qui ne connaît et n'admire l'œuvre vocal de Gabriel Fauré? Quel musicien n'a, mieux que lui, avec des accents plus tendres et plus expressifs, traduit les poètes d'hier et d'aujourd'hui : Baudelaire, Leconte de Lisle, Gautier, Sully Prudhomme, Verlaine, Richepin, — et plus récemment Albert Samain, Van Lerberghe, Jean Dominique ?..

Chaque mélodie nouvelle de Fauré apporte une joie inédite. Dans une forme parfaite, ciselée avec des soins délicats, elle perpétue la tradition instaurée par les créateurs du lied, par Schubert, par Schumann, mais avec un accent personnel qui la fait reconnaître entre toutes. La phrase de Fauré, tendre, expressive, enlaçante, parée d'harmonies choisies, serre toujours de si près le texte qu'on ne l'en pourrait détacher, ni, lorsqu'on l'a entendue, la concevoir autre.

C'est donc avec raison que Mme Mockel et M. Stéphane Austin, poursuivant un fervent apostolat, répandent, en des tournées diverses — cette fois ce fut Bruxelles, Liége, Marcinelle, d'autres villes encore, peut-être — la parole musicale du maître de la *Bonne Chanson*. En acceptant de prendre part lui-même à ces auditions, dont il a accompagné tout le programme au piano, M. Fauré a montré en quelle estime il tient ses interprètes. Félicitons ceux-ci et réjouissons-nous du succès que leur valut chacune de leurs séances. On eût pu peut-être introduire parmi tant de mélodies quelque pièce instrumentale pour varier les sonorités (on sait que le bagage musical de Fauré en contient d'exquises). Mais le grief est léger, et toutes les mélodies méritaient d'être applaudies...

O. M.

CHRONIQUE THÉATRALE

Deux pièces que Paris n'avait honorées que d'un demi-succès sont venues en appel de ce jugement sévère devant le public bruxellois. Au Parc, ce fut *les Deux Hommes* de M. Capus, à l'Olympia, *Paris-New-York* de MM. Francis de Croisset et E. Arène. Il semble que la seconde, au moins, de ces pièces ait reçu chez nous un accueil plus chaud qu'à Paris. Les spectateurs de l'Olympia ont paru s'amuser franchement de l'esprit un peu gros de *Paris-New-York*. Ils ont trouvé très drôles les mots d'argot que les auteurs mettent dans la bouche de leurs personnages américains et que ceux-ci déforment comme à plaisir. Au surplus, l'interprétation de cette comédie amusante est en tous points parfaite. Mme Chériel et M. Brûlé la conduisent au succès avec une verve irrésistible.

Quant à la comédie de M. Capus, elle a quelque peu déçu le public, non qu'elle soit tout à fait indigne de l'auteur de tant de pièces légères et charmantes, mais à cause d'une certaine disproportion entre le sujet que M. Capus avait conçu et la façon dont il l'a traité. Il y avait, en effet, un drame superbe à écrire sur le thème fondamental des *Deux Hommes* : ces deux hommes se partagent la société moderne, l'un bête de proie, sans scrupule quand il s'agit de gagner de l'argent et d'en jouir; l'autre qu'une instinctive délicatesse rend maladroit dans la lutte pour l'existence et condamne fatalement à être toujours vaincu. Mais l'habitude de faire du théâtre « bien parisien » a joué à M. Capus un mauvais tour en rapetissant tellement son sujet qu'il n'en est finalement résulté qu'une caricature de la pièce primitivement rêvée. L'homme de proie est devenu un avocat de province, assez sot et presque ridicule, qu'une aventurière du demi-monde n'a aucune peine à prendre dans ses filets. L'homme délicat nous est apparu comme un désœuvré qui ne se sent capable d'énergie que s'il conquiert et enlève la femme de son prochain. Et tout cela est si en dehors de la vie réelle, si truqué, si machiné, si inventé, si faux, que les quelques scènes très belles de la pièce n'ont pas suffi à tromper le public sur son impression d'ensemble. Pas plus qu'à Paris, les *Deux Hommes* n'ont obtenu à Bruxelles un succès sans réticence, une admiration sans réserve.

Cependant, il y a dans la pièce deux rôles logiques et complets, ceux des deux femmes que l'homme de proie et l'homme délicat se disputent tour à tour. Ces deux rôles, Mmes Jeanne Thomson et Marie-Louise de Miramon les ont joués avec beaucoup de talent, tandis que M. Gorby, l'avocat ambitieux, et M. Laurent, le désœuvré délicat, se faisaient applaudir en dépit des incertitudes de leurs personnages respectifs. Et voilà encore une pièce bien parisienne vouée sûrement à l'éternel oubli !

***

Le théâtre de l'Alcazar offre en ce moment à son public un spectacle copieux, composé de trois pièces, *la Faute*, de M. Serge Basset, qui n'est qu'une farce sans importance, *l'Extra*, de M. P. Veber, fantaisie bouffe assez drôle, et *les Hannetons*, trois actes de M. Eugène Brieux. Cette dernière pièce fait songer à de l'Henri Monnier et à du Courteline. Les hannetons dont il s'agit ici sont ces gens égoïstes qui ont prétendu s'affranchir des chaînes légales du mariage mais qui n'ont pu se dérober à celles, bien plus redoutables, d'une liaison irrégulière. Un professeur de sciences naturelles vit avec une petite ouvrière dont les caprices et la jalousie narquoise le font horriblement souffrir. Une trahison de l'aimable enfant lui donne un moment l'espoir qu'il va pouvoir s'en débarrasser. Hélas! ce n'était qu'un rêve, car cette tenace maîtresse, après une tentative simulée de suicide, rentre victorieusement au logis commun. Il n'y a guère d'action dans cette comédie, mais une succession de scènes de la vie bourgeoise d'un comique triste sobrement rendu. M. Paulet et Mlle Georgette Loyer les ont interprétées avec talent

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon jubilaire de la *Libre Esthétique* sera clos aujourd'hui, dimanche, à 5 heures. Il aura, durant cinq semaines, excité une vive curiosité et attiré la foule des artistes et des amateurs.

Parmi les visiteurs de marque, il convient de citer le prince Albert et la princesse Élisabeth, qui ont passé vendredi près de deux heures au Salon, très intéressés par les œuvres belges et étrangères qui y sont réunies.

La princesse Élisabeth a, en outre, assisté mardi à la dernière audition musicale de la *Libre Esthétique*.

M. Alfred Delaunois a ouvert hier au Cercle artistique une exposition d'un ensemble de ses œuvres.

C'est le cercle d'art *Vie et Lumière* qui prendra possession des salles du Musée moderne après la fermeture de la *Libre Esthétique*. La quatrième exposition de ce groupe, composé des peintres impressionnistes les plus intéressants de notre pays, s'ouvrira dimanche prochain, à 10 heures.

A côté des œuvres les plus récentes de Mmes Anna Boch, Paule Deman, Anna De Weert, Jenny Montigny, Augusta Wallaert, de

(1) *Childe-Hard's Pilgrinage*, à Londres, *National Gallery*.

MM. Georges Buysse, Émile Claus, Oscar Coddron, Aloïs De Laet, Rodolphe De Saegher, Gustave De Smet, James Ensor, A.-W. Finch, Alfred Hazledine, A.-J. Heymans, Modeste Huys, Georges Lemmen, R.-H. Monks, George Morren, Auguste Oleffe, Willem Paerels, Henri Roidot, Fritz Van den Berghe, Jean Van den Eeckhoudt, Edmond Verstraeten, ce Salon réunira un ensemble important d'œuvres de maîtres impressionnistes étrangers, peintres d'hier et d'aujourd'hui : Albert André, Boudin, Lewis Brown, Mary Cassatt, Degas, G. d'Espagnat. Guillaumin, Huguet, Jongkind, Lépine, Loiseau, Manet, Maufra, Monet, Moret, Berthe Morisot, Pissarro, Renoir, Sisley, Zandomeneghi.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 4 mai.

La Société holiando-belge des Amis de la Médaille a adressé au Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles un vœu tendant à obtenir dans le compartiment des Beaux-Arts un salon spécialement réservé à l'Exposition de la Médaille.

Dans les expositions précédentes, les envois des artistes médaillistes étaient généralement disséminés dans les différents salons de cette section, et c'est ainsi que l'on a même pu voir à l'Exposition de Liége le recto d'une médaille exposé dans une salle, tandis que le verso se trouvait dans une partie fort éloignée de celui-ci.

Il serait extrêmement intéressant de voir grouper les œuvres de ces artistes en un ensemble. Ce vœu, transmis au ministre des Beaux-Arts, a été accueilli favorablement, et la Commission organisatrice de la Section des Beaux-Arts, dès qu'elle sera constituée, aura à s'occuper de la réalisation de ce projet.

L'Académie des Beaux-Arts fêtera ce matin, à 10 h. 1/2, le jubilé professoral de M. Charles Van der Stappen.

Ses élèves offriront à cette occasion à l'éminent statuaire un Livre d'Or auquel ont collaboré un grand nombre d'écrivains et d'artistes.

La Société royale d'Encouragement des Beaux-Arts d'Anvers nous prie de rappeler aux exposants que le délai d'envoi des bulletins d'adhésion et de vote expire le 14 avril.

Le peintre Servais Detilleux exposera au Cercle Artistique, du 6 au 15 avril, de nombreux portraits de femmes et d'enfants, ainsi que le portrait du statuaire Devreese et *la Sonate de Franck*.

Ce salonnet comprendra en outre une série de dessins et de croquis d'audience se rapportant à une affaire qui fit grand bruit à Bruxelles il y a quelques mois.

Le jury institué pour juger le concours de sculpture organisé par l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles vient de proclamer lauréat M. Léon Sartel, qui reçoit une bourse de 3,000 francs pendant trois ans.

Le jury a distingué, en outre, les travaux de MM. Verbanck, Inghels et Patou.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, sixième concert Ysaye, sous la direction de M. A. Birnbaum, avec le concours de M. Émile Sauer (Salle Patria).

Rappelons le concert avec orchestre que donnera à la Grande Harmonie, demain, lundi, à 8 h. 1/4, le *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles avec le concours de Mlle M. Soetens, MM. W. Kollwiz et F. Liszewsky.

Demain également, à 8 h. 1/2, Salle allemande, récital de chant par Miss Grainger-Kerr.

Le R. P. Van den Gheyn, conservateur à la Bibliothèque royale, donnera, mardi prochain, à 8 1/2 h., à la Maison du Livre, une conférence sur *la Bible Grimani* (Projections).

Une audition d'œuvres du compositeur hollandais G.-H.-G. von Brucken-Fock sera donnée par invitations mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Patria, sous les auspices de la Société néerlandaise de Bruxelles, avec le concours de Mme G. Van Wickevoort Crommelin-Weiler, de MM. H. Seguin et A. Zimmer.

Le deuxième Concert Jaspar aura lieu à Liège, Salle de l'Émulation, mercredi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de Mlle A. Bernard, altiste, et de MM. Henrotte, baryton, et J. Jacob, violoncelliste. Ce dernier interprétera le Poème de Vreuls qui remporta un si grand succès au dernier concert de la *Libre Esthétique*.

Vendredi prochain, à 4 h. 1/2, à la salle Patria, M. Jaques-Dalcroze fera sur la gymnastique rythmique une conférence suivie d'une démonstration pratique. Cette séance est organisée par l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles.

Mlle Corinne Coryn annonce pour samedi prochain, Salle allemande, un concert avec le concours de son frère, l'excellent baryton du théâtre d'Anvers, et du Quatuor à cordes qu'elle a récemment constitué.

Samedi également, concert du pianiste L. Breitner avec le concours de l'orchestre des Concerts Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye.

M. César Thomson étant empêché, pour raisons de santé, de jouer le Concerto de Brahms au huitième concert historique Durant, qui sera donné au Musée Communal d'Ixelles samedi et dimanche prochains, à 8 h. 1/2, le programme sera ainsi modifié : *Psyché* de C. Franck, symphonie en *fa* majeur et double concerto pour violoncelle et violon de Brahms, exécuté par Mlle Elsa Ruegger, professeur au Conservatoire Scharwenka de Berlin, et M. Mathieu Crickboom.

Le prince Albert et la princesse Elisabeth assisteront à l'audition de la *Passion selon Saint-Mathieu*, de J.-S. Bach, qui aura lieu le 13 avril prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Mengelberg.

L'œuvre sera interprétée d'après l'édition authentique publiée par la « Bachgesellschaft. » On utilisera les instruments anciens, tels que les hautbois d'amour et de chasse, etc. L'interprétation comporte, outre les soli et les chœurs, un double orchestre, l'orgue et le cembalo.

Les portes resteront rigoureusement fermées dès que le concert sera commencé.

M. Gabriel Fauré, Mme Marie Mockel et M. Stéphane Austin ont donné dimanche dernier, à l'Université populaire de Marcinelle, un concert très applaudi. Le programme était celui qui valut le lendemain, à Bruxelles, un légitime succès au maître et à ses interprètes.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Viennent de paraître dans la

Collection des Artistes Belges comtemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. HEUGEL et Cie, éditeurs

2bis, rue Vivienne, Paris.

É. JAQUES-DALCROZE. — **LES JUMEAUX DE BERGAME**

Arlequinade en deux actes. Poème de MAURICE LÉNA d'après Florian.

Partition chant et piano. — *Prix net* : 10 *francs.*

Le livret des *Jumeaux de Bergame.* — Prix net : 1 franc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron. Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles — Imp Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 15. 12 AVRIL 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

« Vie et Lumière » (L. DUMONT-WILDEN). — Au Cercle artistique (OCTAVE MAUS). — Le Jubilé Van der Stappen. — Le Mont des Arts (suite et fin) (PAUL OTLET). — Notes de musique : *Le Concert Ysaye* (CH. V.); *Concert G. von Brucken-Fock* (O. M.); *Deuxième séance Deru Lauweryns* (M. M.). — Une Exposition nationale d'art décoratif à Liége. — La Musique à Liége (M. B.). — Bibliographie. — Petite Chronique.

« VIE ET LUMIÈRE »

Il ne faut pas être bien vieux pour avoir gardé la mémoire des temps héroïques où les peintres se groupaient en écoles ennemies, où chaque Salon était l'occasion d'une bataille rangée entre les « officiels » et les « académiques » et les novateurs. Le combat se livrait d'abord au sein des commissions d'admission et de placement. Mais la toile « indépendante » une fois imposée, la lutte n'était pas finie. Le public, les « bourgeois » prenaient part dans la querelle, devant certains tableaux on organisait l'émeute du rire, dans la presse des polémiques s'allumaient et il fut un temps où l'on se battit pour la gloire de l'impressionnisme.

Ces temps sont passés; il n'y a plus d'école, plus de système, plus de maître que l'on suive aveuglément. L'académisme, le véritable académisme dogmatique, n'est plus guère qu'un souvenir. Les artistes ont définitivement conquis le droit d'exprimer leur vision particulière à leur fantaisie, et toutes nos grandes expositions donnent le spectacle d'une complète anarchie de tendances où se reflètent les inquiétudes et les contradictions de l'époque. Heureuse victoire de ceux qui ont cru à la liberté de l'art!

L'écho de ces anciennes querelles ne s'est cependant pas tout à fait éteint. Si les maîtres de la vision nouvelle, les maîtres de la peinture claire entrent maintenant, la tête haute, dans les Salons les plus officiels, il arrive aux débutants, aux modestes, aux ignorés, quelque soit leur mérite, d'être supprimés silencieusement par ceux que le soleil et la lumière vivante effrayent encore. Cela seul justifierait le groupement des artistes qui se sont rangés sous cette rubrique parlante : *Vie et Lumière*. Mais, en le constituant, il y a trois ans déjà, ce n'est cependant pas un but de combat qu'ils ont poursuivi. Comme ils sont passionnément de leur temps, ils sont très éclectiques; ils admettent parfaitement que l'art puisse comporter l'expression d'une vision différente de la leur, mais, au milieu de l'anarchie présente, ils veulent se donner une discipline et sinon constituer une école au sens où on l'entendait autrefois, du moins réunir, en un groupe homogène, ceux qui ont de la peinture une conception et un idéal analogues.

Cet idéal est très exactement résumé par les deux mots qui forment le titre de la société : *Vie et Lumière.*

Ces jeunes peintres, qui se groupent autour d'Heymans et de Claus, rèvent d'un art naturiste et lyrique qui exprimerait tous les aspects de la vie moderne, la splendeur des champs et des villes, l'intimité des logis.

Ils cherchent, d'autre part, par les raffinements d'une technique renouvelée, à rendre sur la toile, dans la vérité subjective, la vibration lumineuse qui fait le charme des spectacles et des aspects du jour.

Cette esthétique, qui n'a rien d'exclusif et qui comporte bien des nuances, a été formulée par les théoriciens de l'impressionnisme français et mise en pratique par les grands maîtres qui, à la suite du Salon des refusés de 1863, formèrent le groupe indépendant qui a révolutionné l'art moderne : les Manet, les Monet, les Renoir, les Jongkind, les Degas. C'est à eux que se rattachent les membres de *Vie et Lumière.* Aussi dans leur propre exposition ont-ils voulu grouper quelques œuvres caractéristiques de ces illustres prédécesseurs. Ils y ont joint quelques peintres dont les noms sont moins sonores, mais qui appartinrent également à ce groupe d'initiateurs, et dont les œuvres charmantes ont eu, sur le développement de l'art contemporain, une influence incontestable : les Boudin, les Berthe Morisot, les Pissarro, les Lépine, les Sisley, ainsi que quelques artistes qui continuent brillamment en France cette tradition : les Guillaumin, les Maufra, les Mary Cassatt, les Albert André, les d'Espagnat.

Ce groupement d'impressionnistes français a le double intérêt d'affirmer la filiation des peintres de *Vie et Lumière* et d'accuser les différences que le tempérament national introduit dans une technique et une vision qu'il n'a pas inventées.

Quoi qu'on en ait pu dire, la lumière propre aux paysages de Flandre et la forte tradition de l'école flamande d'autrefois influent aussi sur l'impressionnisme quand il est pratiqué par des peintres belges. Quelle que soit leur dévotion envers leurs initiateurs français, ils affirment très nettement leurs origines ; ils sont de leur terroir, et s'ils ont appris des artistes étrangers à voir les spectacles familiers de leur patrie autrement qu'ils ne les voyaient d'abord, ils n'en ont pas moins d'enthousiasme pour la vieille terre où ils ont commencé d'admirer les jeux du soleil sur les prairies et dans les frondaisons. A se confronter avec l'impressionnisme français, l'impressionnisme belge affirme son originalité, et c'est ce qui fait l'intérêt exceptionnel du Salon de *Vie et Lumière* cette année, d'un Salon qui aux Monet, aux Renoir, aux Degas, aux Lépine, aux Guillaumin, aux Berthe Morisot, oppose les Claus, les Heymans, les Ensor, les Morren, les Buysse, les Verstraeten, les Lemmen, les Jenny Montigny, les Anna De Weert, les Van den Eeckhoudt, les Anna Boch, les De Saegher, les Hazledine, les Wallaert.

J'en passe, et des meilleurs.

Si tous les amateurs de peinture y trouveront leur plaisir, ceux qui veulent s'expliquer leurs admirations y verront l'occasion de quelques comparaisons fécondes.

On lui a fait pourtant, à ce Salon de *Vie et Lumière*, dès qu'il fut annoncé dans le public, quelques objections auxquelles il n'est pas inutile de répondre. La jeune Société, en ses manifestations successives, ne fait-elle pas double emploi avec la *Libre Esthétique?* A bien examiner, l'erreur est manifeste. La *Libre Esthétique* a rendu, et rend encore aux artistes et au public belge l'inappréciable service de le renseigner sur les mouvements les plus hardis de l'art contemporain, de lui indiquer les recherches, les efforts vers le renouvellement et la vie de l'art qui se font dans tous les pays. Mais elle n'est liée à aucune formule ni à aucun idéal d'art. Elle fait le même accueil à toutes les recherches nouvelles, quelle que soit leur direction, à l'idéalisme hiératique d'un Khnopff comme au luminisme d'un Signac ou d'un Seurat, à l'âpre imagerie d'un Laermans comme à la peinture psychologique d'un Carrière, aux recherches techniques d'un Valtat comme au néo-clacissisme d'un Maurice Denis. Son seul programme est la liberté la plus absolue, l'éclectisme le plus parfait. *Vie et Lumière*, tout en reconnaissant la haute valeur de ces diverses manifestations d'une esthétique contradictoire et perpétuellement changeante, s'en tient à sa vision, à sa conception de l'art, non parce que les membres d'une société qui réunit des talents si divers ont la conviction de la vérité éternelle de cette conception, mais parce qu'ils croient très fermement à la valeur fécondante, pour un parti, d'un idéal d'art nettement déterminé et défendu en commun, parmi les émulations et les rivalités nécessaires, par tous ceux qui l'ont adopté.

L. DUMONT-WILDEN

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. Alfred Delaunois et S. Detilleux se partagent les galeries du Cercle. Pour l'un et pour l'autre de ces artistes, l'épreuve est importante : elle fixe leur physionomie actuelle en groupant les fruits d'un labeur dont on n'a pu apprécier jusqu'ici que des expressions isolées.

L'art recueilli et profond du premier s'oppose aux extériorités du second. Tandis que M. Delaunois regarde « en dedans », épie dans son âme des impressions ressenties dans le silence mystique des cathédrales, dans la paix des béguinages, dans l'austérité des paysages traversés par les frocs blancs ou noirs des religieux, M. Detilleux emplit ses yeux de la vision superficielle des êtres et des choses. Illustrateur habile, il croque, à l'audience, le geste expressif d'un avocat, l'attitude repliée de l'adversaire qui médite

une triomphante riposte. Et ses portraits, ses compositions, ses études d'après nature sont guidés par le même souci de vérité extérieure. Tous deux n'envisagent la peinture que comme les moyens de réaliser leur conception individuelle de l'art : aussi ne sont-ils peintres, au sens rigoureux du terme, ni l'un ni l'autre. Mais le premier, avec une pénétration aiguë et un accent personnel, exprime d'une façon émouvante le caractère des modèles — édifices religieux, physionomies ascétiques, campagnes monastiques — qui excitent sa sensibilité. Le second se borne à traduire avec exactitude le mouvement et la vie, et souvent il atteint son but.

Il serait vain de poursuivre plus loin le parallèle de ces deux artistes dissemblables, que seule la simultanéité de leurs expositions collectives nous a amené à rapprocher l'un de l'autre. Mais encore était-il intéressant de préciser en quelques mots leur orientation.

Parmi les plus belles œuvres de M. Delaunois, qui sont la confession de toute une vie laborieuse, il faut citer les impressions qu'il recueillit à l'église Saint-Pierre de Louvain. Nul n'a décrit avec plus d'éloquence la majesté des nefs, l'eurythmie des piliers, le pieux mystère des chapelles où l'odeur de la cire se marie à des parfums d'encens. Il faut louer aussi l'*Ame qui monte*, *Un couloir chez les sœurs hospitalières*, et ces fragments du *Pays monastique*, l'œuvre maîtresse de l'artiste : *les Meules*, *Un après-midi*, *Un nuage qui passe*, etc., dans lesquels M. Delaunois affirme une incontestable maîtrise. Fils spirituel de Xavier Mellery, il a scruté comme lui l'intimité secrète de la nature et en a définitivement fixé l'expression sentimentale.

Dans l'œuvre de M. Detilleux, le portrait domine. On ne peut méconnaître les mérites réels, malgré leur coloration sombre et dure, des portraits de MM. Bosquet et Chaumont (*la Sonate de Franck*), Godefroid Devreese, le Dr Spehl, etc. Le plus vivant est peut-être celui de M. J. Deru. Un grand fusain évoque l'effigie de feu Adolphe Samuel. Il y a aussi des portraits de femmes, ceux-ci moins heureux, des sanguines adroitement crayonnées, des esquisses et croquis, qui témoignent d'un travail sérieux et persévérant.

Octave Maus.

LE MONT DES ARTS[1]

Nous avons montré par des faits le développement de nos grandes collections nationales ainsi que la situation défectueuse des locaux qu'elles occupent au double point de vue de l'espace et des dangers d'incendie.

Examinons maintenant de quelle manière le projet du Mont des Arts cherche à donner satisfaction aux desiderata exprimés.

Le projet Maquet isole les bâtiments actuels; il fournit à chaque organisme les locaux plus vastes qui lui sont nécessaires; il va permettre aussi de réaliser certains groupements rationnels.

Le total des surfaces du Mont des Arts sera de trois hectares 32 dont, pour les bâtiments et cours intérieures, un hectare 69, et pour les jardins et terrasses, un hectare 63.

Le Musée moderne, qui comprend actuellement un emplacement de 921 mètres de rampes, aura un agrandissement du côté de la rue de Ruysbroek de 469 mètres de rampes.

La Bibliothèque royale passe d'un emplacement de 10,000 m³ à 35,000 m³, soit un agrandissement pour environ un million de volumes. Le projet prévoit le long de la rue de Ruysbroeck deux salles de lecture, une salle de catalogue et deux salles d'exposition, une pour les manuscrits et l'autre pour les médailles.

Les Archives disposent, du côté de la rue de l'Empereur, au lieu de 7.000 mètres cubes, de 37,000 mètres.

L'Académie royale est placée dans l'aile droite de la façade principale. Elle disposera, au milieu de ses installations, d'une grande salle pour auditions musicales, séances de congrès et séances solennelles. Un vaste corps du bâtiment intérieur parallèle au bâtiment de la rue de l'Empereur abritera tous les services de l'Académie royale de médecine qui pourra y loger une bibliothèque de 400,000 volumes.

L'aile gauche du rez-de-chaussée sera réservée aux galeries de la sculpture, qui iront jusqu'à la rue de Ruysbroeck.

Pour les expositions quaternales et, dans l'intervalle, les expositions particulières, il a été établi une succession de vingt-trois salles d'exposition pouvant se diviser et donnant plus de 1250 mètres.

Les bâtiments projetés comprennent aussi les services des postes et télégraphes, un poste de pompiers, des salles de réception et de déballage des objets d'art destinés aux musées et aux expositions. Ils sont disposés de telle sorte que les paliers des étages correspondent avec ceux des paliers anciens. A travers les galeries de sculpture et celles du Musée moderne, au premier étage, on pourra donc rejoindre le Musée ancien de la rue de la Régence.

L'aménagement intérieur répond ainsi aux vœux de la Commission constituée par le ministre de l'Intérieur :

« Dans la répartition générale des services et des collections, disait la Commission, il faut grouper les objets autant que possible d'après leur nature et d'après l'intérêt du public. Il y a lieu de distinguer ce qui doit être *lu* de ce qui doit être *vu*. Il y a lieu de mettre ensemble les choses à lire et les choses à voir. Les collections appartiennent au peuple belge. Il faut tout faire pour les lui montrer et les utiliser. Au point de vue général, l'intérêt public doit dominer tous les autres dans l'organisation des services extérieurs et la répartition des locaux ».

La Commission ministérielle a donc demandé que l'on groupât avec les musées actuels les salles d'exposition permanentes des divers services possédant des collections de manière à constituer un vaste ensemble ininterrompu, présentant une variété d'objets à la vue des visiteurs et de nature à constituer une attraction intellectuelle de premier ordre. D'autre part, elle a conclu à la concentration autour de la Bibliothèque royale, et en connexion de service avec elle — tout en maintenant à chacune leur autonomie — des grandes collections de livres de la capitale, celles des académies, des sociétés savantes, des ministères, des institutions internationales. »

Le projet Maquet cherche réaliser ce double desideratum.

Les galeries des objets à voir se succèdent les unes aux autres et les connexions seraient faciles à établir avec les divers services intérieurs. Le visiteur entrant soit par la rue de la Régence, soit par la place du Musée, soit par la rue Coudenberg, pourrait visiter sans discontinuer tous nos trésors artistiques.

Quant aux bibliothèques, elles seraient ainsi disposées que les lecteurs pourraient, sans déplacement, puiser dans tous ces fonds, — lesquels s'additionneraient jusqu'à former une collection d'un million de volumes, — et s'aider constamment, au cours de leurs recherches, des grands catalogues de l'Office de bibliographie placés tout à proximité.

***

Tel est, sommairement analysé, le projet Maquet mis en regard du programme qui était imposé à l'architecte.

Des discussions en connaissance de cause ne peuvent pas faire abstraction de ce programme, mais elles gagneraient en portée pratique si elles embrassaient les conditions mêmes du programme. L'examen devrait alors nécessairement se fixer sur les points suivants que nous nous bornons à indiquer :

1° *Est-il désirable de voir centraliser* dans les mêmes bâtiments un aussi grand nombre d'institutions, ou bien leur dispersion en des bâtiments multiples placés dans des quartiers différents est-elle préférable? — La réponse devra tenir compte du coût d'établis-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

sement et d'entretien de bâtiments multiples, de la difficulté de trouver des emplacements, des courses d'un local à un autre imposées au public, de la situation moins favorable où se trouve en ce cas le personnel pour établir des connexions entre les collections, des services communs et une coopération dans le travail. Enfin il ne faut point perdre de vue la valeur du Mont des Arts comme symbole architectural de l'importance et du rang qu'occupe dans la vie sociale notre activité actuelle scientifique, artistique et littéraire. En faveur de la centralisation on peut invoquer l'exemple du British Museum et, pour partie, l'exemple du Louvre. En faveur de la décentralisation, l'exemple de Munich.

2° *Le Coudenberg est-il l'emplacement qui convient aux nouveaux bâtiments?* Les réponses sont nécessairement conditionnées par ces considérations que les collections à installer doivent être d'accès facile au grand public, que d'importants bâtiments existent déjà, lesquels ne peuvent raisonnablement être désaffectés sans leur donner une autre destination, que de tous temps la « Montagne » de Bruxelles a été le siége des grandes collections artistiques et littéraires. Les adversaires du Coudenberg préconisent le Parc du Cinquantenaire; certains voudraient y voir transférer seulement la Bibliothèque et suggèrent la construction à l'Exposition d'un palais définitif où seraient transférées plus tard les fêtes hippiques et sportives, de manière à pouvoir disposer des Halls du Cinquantenaire. D'autres indiquent la caserne Elisabeth comme emplacement, ou bien ceux à trouver à front des voies nouvelles.

3° *L'architecture choisie convient-elle à l'aspect extérieur des bâtiments et à celui du quartier?* Le style grec, disent ceux qui le défendent, convient pour donner une impression de grandeur et en imposer; il est adapté au caractère artistique des collections, il permet un éclairage favorable, notamment par les toitures plates et les nombreuses fenêtres, il réduit au minimum les aleas d'une construction de cette importance, le style grec ne laissant pas l'architecte aux prises avec l'inconnu. Les opposants font valoir qu'un monument doit marquer sa date, que le style nouveau a fait ses preuves et qu'il convient à l'occasion d'un grand monument d'essayer de renouer les traditions nationales en les modernisant; enfin qu'à un Palais unique il vaudrait mieux substituer une suite de palais différents, faisant suite les uns aux autres et profitant pittoresquement des déclivités du sol au lieu de lutter contre elles en créant un plateau artificiel au profit de symétries que l'œil du promeneur ne sera jamais à même d'embrasser dans leur ensemble.

***

Quel que soit le sort que la politique, la coalition de la pierre bleue, les rivalités personnelles ou l'état des finances publiques réservent au projet Maquet, il n'en demeure pas moins certain qu'il faudra, comme l'a fait l'auteur du projet, tenir compte des desiderata et des besoins des services.

Le Mont des Arts est autre chose qu'une fantaisie architecturale coûteuse. Il a une raison d'être plus profonde dans le développement constant de nos collections et de nos grands établissements publics. Il importe de les mettre définitivement à la hauteur des besoins présents, afin de leur permettre de rendre au pays tous les services qu'on doit en attendre aux points de vue scientifique, artistique, éducatif et social.

C'est cela qu'il est nécessaire de répéter et de faire comprendre au public afin d'éviter que les discussions ne dévient (1).

PAUL OTLET

(1) A ce point de vue, l'opinion de notre collaborateur est indiscutable. Reste à savoir s'il faut accepter le projet tel qu'il se présente, dans la banalité de son architecture et avec le bouleversement qu'il provoque au centre de l'animation urbaine. Sous ce rapport, l'opinion publique se prononce énergiquement contre lui. — N. D. L. R.

Le Jubilé Van der Stappen.

La manifestation organisée dimanche dernier pour fêter les noces d'argent de l'excellent statuaire Van der Stappen avec l'Académie des Beaux-Arts, où il a formé depuis vingt-cinq ans toute une pléïade d'artistes, a, par un rare bonheur, échappé tant à la banalité qu'à la solennité académique.

La salle où professe M. Van der Stappen avait été décorée avec goût et ornée des œuvres de ceux de ses élèves qui remportèrent le prix Godecharle : MM. Du Bois, V. Rousseau et J. Marin. C'est dans cette salle, parmi les fleurs, les arbustes, les bannières, que fut reçu le jubilaire, à qui le corps professoral réuni au complet, les élèves de l'Académie et de nombreux amis personnels firent une chaleureuse ovation. Des allocutions charmantes furent prononcées par trois des élèves du maître, MM. Bonnetain, Parana et Rau, qui associèrent galamment à l'hommage rendu au statuaire Mme Charles Van der Stappen. Tous trois témoignèrent de de la reconnaissante affection dont l'Académie entoure son directeur.

Voici en quels termes M. Parana s'exprima au nom des élèves étrangers :

« CHER MAITRE,

Le grand respect que je vous porte et cette honorable ainsi que nombreuse assemblée m'intimident, mais je me permets quand même de vous adresser dans cette circonstance solennelle l'expression d'hommage et de gratitude de la part de tous vos élèves étrangers qui viennent des pays lointains suivre votre enseignement et vos conseils.

Nous nous joignons à tous vos élèves belges pour proclamer avec enthousiasme votre façon d'enseigner, qui est si puissante pour le développement des personnalités artistiques.

Notre reconnaissance est sans bornes pour le dévouement si désintéressé que vous nous avez toujours témoigné.

Je suis transporté de joie en pouvant m'associer au nom des élèves étrangers à l'hommage des élèves belges, que j'espère bien vous daignerez accepter comme manifestation de nos sentiments sincères.

Nous, étrangers, nous venons pour la plupart des pays où la civilisation et la culture artistique sont si divers, et c'est là que nous serons un jour les porte-voix de vos idées et de votre enseignement, qui n'est que l'indication, que l'initiation à la voie que chacun doit suivre selon son propre tempérament.

Le souvenir de vos conseils restera à nous tous pour toute notre vie un stimulant moral très puissant.

Nous défendrons toujours dans nos pays vos conceptions dans le domaine de l'art.

Permettez, cher Maître, que je vous montre une fois de plus toute notre joie, notre profond respect et avant tout notre reconnaissance. »

M. Ch. Samuel s'associa à ces louanges au nom des anciens élèves de M. Van der Stappen, et il y eut un moment de véritable émotion quand celui-ci, dans une improvisation pleine de tact et de modestie, rappela ses débuts, ses luttes, sa volonté de former des sculpteurs et de se faire aimer d'eux.

On offrit au jubilaire, en un album élégamment relié par Paul Claessens, une série d'épreuves photographiques résumant son œuvre et précédées d'adresses signées par ses amis les plus proches : Camille Lemonnier, Edmond Picard, Émile Verhaeren, Octave Maus, Georges Eekhoud, Grégoire Le Roy.

A ce Livre d'or, ses élèves ajoutèrent l'hommage de deux bas-reliefs en bronze dans lesquels l'un d'eux, M. Bonnetain, avait fixé les traits du maître et de Mme Van der Stappen. Et de nombreux télégrammes, des gerbes de fleurs, des lettres de félicitations signées de noms illustres ajoutèrent à l'éclat de cet anniversaire.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

On a beaucoup critiqué la mimique de M. Birnbaum, qui dirigeait la partie symphonique du dernier Concert Ysaye, mais l'on ne s'est pas suffisamment demandé si ce n'était pas grâce à cette mimique que le chef d'orchestre de Lausanne arrive à des interprétations admirables de force et de vie, qui comptent parmi les plus belles que nous ayons jamais eues à Bruxelles.

Qu'importent les exagérations apparentes des attitudes et du geste, qu'importe cette « cheironomie » — sorte de dessin, dans l'air, de la ligne mélodique et orchestrale, — si le résultat obtenu est la perfection même, et si l'on a la sensation que cette pantomime du corps, de la main et du bâton répond réellement à une compréhension profondément sentie des œuvres exécutées?

A cet égard on ne peut rêver mieux que la manière dont M. Birnbaum dirige le *Thyl Eulenspiegel* de M. Richard Strauss. Le merveilleux poème tragi-comique de l'auteur de *Salomé* s'éclaire, sous la baguette du jeune chef d'orchestre, d'une lumière intense, d'une vie singulière : on assiste, haletant, aux péripéties du drame; on rit, on frissonne tour à tour; l'émotion que l'on ressent est plus forte que si les aventures de Thyl étaient représentées au théâtre.

Si M. Birnbaum exprime à merveille l'humour et le souffle dramatique par lesquels se caractérise le poème symphonique de M. Strauss, il sait aussi s'assimiler la mélancolie grave et sereine de Johannès Brahms. L'exécution qu'il a donnée de la dernière symphonie du maître a été, à tous égards, absolument magistrale. L'œuvre est longue; ses intentions sont parfois difficiles à saisir; l'instrumentation se confine souvent dans une atmosphère de grisaille qui pourrait paraître monotone si l'on ne savait qu'elle répond à un heureux parti pris de concentration et d' « intériorité ». Malgré ces obstacles, M. Birnbaum est parvenu à donner à cette symphonie une interprétation qui lui a conquis tous les suffrages.

M. Emile Sauer était le virtuose-pianiste de concert. Le vilain mot qu'est « Virtuose » s'applique fort mal à lui. M. Sauer est, en effet, de la race des artistes pour qui les œuvres à exécuter sont bien au-dessus des effets personnels à produire. Il a interprété le Concerto de Schumann et des œuvres de Mendelssohn, Chopin et Liszt avec un style et une compréhension qui dénotent une nature richement douée et profondément consciente de la mission qu'impose l'art.

Ch. V.

Concert G. von Brucken-Fock

Organisée par la Société néerlandaise de Bruxelles, qui avait coquettement (et patriotiquement) orné de tulipes et de jacinthes la morne estrade de Patria et qui fleurit royalement les artistes, l'audition des œuvres de M. von Brucken-Fock eut tout l'éclat et le succès que pouvait espérer ce dernier. L'auditoire, composé presque exclusivement des membres de la colonie hollandaise, fit à l'auteur et à ses interprètes l'accueil le plus chaleureux. Mme Van Wickevoort Crommelin et M. H. Seguin mirent d'ailleurs en relief, avec un talent sûr et une réelle autorité, une série de mélodies qui révèlent dans le compositeur néerlandais un habile ciseleur de lieder, apparenté par l'écriture musicale à Richard Strauss dont il évoque fréquemment le souvenir. A rapprocher, par exemple, des *Ständchen* de ce dernier *Mein Herz singt so fröhlich* et le lied hollandais *Hei met de wolken*, signés par M. von Brucken-Fock. Des pièces de piano issues de sensations maritimes (*Marée basse*, *Brisants*, *A l'Escaut*) ont paru d'une invention plus banale. La séance avait débuté par une Sonate pour piano et violon qui ne brille pas non plus par la nouveauté et qui trahit en maintes pages l'improvisation. Elle est, au demeurant, musicale, et le talent avec lequel elle fut jouée par M. Zimmer et l'auteur (qui est un excellent pianiste) la fit applaudir unanimement. Enfin, M. Zimmer se distingua dans l'interprétation d'une *Élégie* pour violon, qui est un morceau de tout repos, long, abondant, étoffé et raseur à souhait — ainsi qu'il sied. Il en faut pour le peuple, — comme les tragédies.

O. M.

Deuxième séance Deru-Lauweryns.

Histoire de la Sonate : Schumann, Brahms, Sjögren. Jouissance dominante : l'ensemble, l'entente des deux excellents artistes dont les natures se complètent admirablement. Ils en ont eux-mêmes une joie très consciente, et ils nous la communiquent. Les œuvres en prennent un abandon charmeur.

Bien vivante, originale, — surtout dans les trois premières parties, — bien moderne et bien passionnée aussi, la belle sonate de Sjögren.

M. M.

Une Exposition nationale d'art décoratif à Liége

Une manifestation importante d'art décoratif moderne est en voie de réalisation à Liége sous forme d'une exposition nationale organisée par l'Association des anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Liége et patronnée par le gouvernement, la province et la ville de Liége.

Cette exposition se fera au Palais des Beaux-Arts de Liége, du 9 mai au 21 juin prochains. Elle offrira le plus vif intérêt artistique grâce à la participation du groupe des grands décorateurs belges qui a si brillamment collaboré à l'exposition de Turin d'abord, à celle de Milan ensuite et aux deux derniers Salons triennaux.

La décoration générale sera l'œuvre d'un jeune artiste liégeois, M. Rauchon; la peinture monumentale sera représentée par des œuvres capitales de MM. Ciamberlani, Montald, Wytsman, Fabry, É. Berchmans, Langaskens, Van Holder, Tytgat, G.-M. Stevens, Vilain, C. Lambert, etc.; la sculpture décorative par des envois de MM. Victor Rousseau, Georges Minne, Ch. Samuel, Braecke, Kemmerich, Wolfers fils, etc. Il y aura des intérieurs et des ensembles de MM. Léon Sneyers, Oscar Van de Voorde, J. de Coene, Hamesse, Ranchon, etc. Une importante participation des écoles est groupée par les soins de M. A. Crespin; Philippe Wolfers exposera ses dernières créations.

Citons encore les envois de MM. F. Khnopff, G. Combaz, P. Du Bois, P. Cauchie, Sturbelle, les médailles de G. Devreese, les céramiques de Craco, les belles imageries de Max Elskamp, les éditions de Buschman, les illustrations de Donnay, etc.

Une fois de plus notre magnifique efflorescence d'art décoratif, dont la réputation internationale date de l'héroïque exposition de Turin, aura l'occasion de s'affirmer avec éclat.

LA MUSIQUE A LIÉGE

La série des quatre concerts Brahy s'est close par deux séances des plus intéressantes. Au programme de la première, la symphonie en *la* de Beethoven et la géniale *Fantaisie sur deux airs populaires angevins* de Lekeu, une page d'une émouvante beauté, si personnelle en sa généreuse expansion mélodique, pittoresque par la source de son inspiration mais surtout d'une infinie tristesse passant, ici et aussi en l'œuvre entière de Lekeu, comme l'appel poignant de la propre destinée du jeune artiste.

L'exécution fervente de Brahy a dégagé de l'œuvre sa séduction profonde et fait vive impression sur le public.

Une belle évocation de l'ouverture pour *Faust* de Wagner et la joyeuse fantaisie *Komarinskaya* de Glinka complétaient le programme orchestral.

Celui du dernier concert a fait entendre l'ouverture de *Manfred* de Schumann, suivie de la merveilleuse *Invocation à Astarté;* les *Préludes* de Liszt, de si belle musicalité en dépit du pro-

gramme littéraire que Liszt côtoie d'un peu près cette fois; les très intéressants préludes de *l'Ouragan* de Bruneau; *l'Enchantement du Vendredi-Saint*, de Wagner, et la brillante ouverture de *la Fiancée vendue* de Smetana.

Je ne puis revenir en détail ici sur les qualités infiniment sérieuses et artistiques des exécutions de Brahy, qui lui ont valu tant de sympathie vraie et ont affirmé son succès parmi nous cet hiver. Sans doute, c'est tout d'abord sa technique supérieure, sa science de l'orchestre et la clarté, l'équilibre sonore, la précision de rythme qu'il sait en obtenir. Mais c'est surtout, au delà de ces moyens de beauté, sa conviction volontaire, son ardent amour de l'art, le don de pénétrer en l'intimité d'une œuvre, de l'exprimer avec certitude, d'y faire circuler une vie jeune et fervente. C'est ainsi que Brahy a su évoquer bellement parmi nous telle page ignorée et, mieux encore, faire jaillir une lumière neuve d'œuvres dès longtemps aimées.

Les solistes de ces deux concerts étaient, pour l'un M. Cortot, pour l'autre le ténor Plamondon.

Le public intelligent de Bruxelles a apprécié à sa valeur Cortot, ce pianiste qui est plus et mieux qu'un très beau pianiste : un grand artiste soucieux de la conception totale d'une œuvre, de son unité de style, de la beauté de ses lignes essentielles.

A Liége aussi on a fait très chaud accueil à Cortot et à son exécution si profondément intelligente du concerto en *ut* mineur de Beethoven, d'une transcription par lui d'un concerto d'orgue de W.-Friedmann Bach, de la deuxième *Rhapsodie hongroise* de Liszt et des *Variations* de Hændel.

M. Plamondon a fait applaudir les qualités de sa voix de ténor moelleuse et souple, au timbre merveilleusement égal. La simplicité, la pureté, la noblesse de son style se sont affirmées dans les airs d'*Iphigénie* de Glück et de *l'Enfance du Christ* de Berlioz, et dans la *Phydilé* de Duparc. Son programme se complétait de quelques mélodies de Schumann et de Schubert.

M. D.

BIBLIOGRAPHIE

Un *Annuaire de la Belgique scientifique, artistique et littéraire* vient de paraître, nous révélant l'ensemble des organismes qui présentent dans notre pays un intérêt pour le savant, pour le littérateur, pour l'artiste, comme pour tous ceux que passionnent les œuvres de la pensée, les productions de l'art.

Cet annuaire, publié par l'Institut international de bibliographie (1, rue du Musée), a relevé avec un grand souci d'exactitude le joli nombre de 676 associations scientifiques, artistiques et littéraires, 1,296 bibliothèques, 89 dépôts d'archives, 69 musées, 223 collections privées de toutes espèces, 40 institutions d'enseignement supérieur, 24 établissements scientifiques, 66 services administratifs spéciaux.

Pour les Beaux-Arts, le nombre des sociétés est de 122, y compris les grandes sociétés de musique.

L'exposé de tous ces renseignements, qui fourmillent de détails intéressants, est fait d'une manière synthétique qui donne au nouvel annuaire un intérêt tout particulier et en fait un instrument de travail fort précieux pour ceux qui ont à répandre une idée, à servir un projet, à lancer un ouvrage, ou qui désirent connaître les services publics, les groupes ou les personnes dont ils peuvent solliciter le concours. Les noms des personnes citées sont rappelés en une table alphabétique générale et se chiffrent à près de deux mille.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon du Printemps de la Société royale des Beaux-Arts aura lieu cette année dans les locaux du Palais du Cinquantenaire du 2 mai au 14 juin. Outre la rétrospective de Joseph Stevens dont nous avons parlé, la Société groupera des ensembles importants d'œuvres de MM. Jan Stobbaerts, René Ménard et George Sauter. La plupart de nos meilleurs artistes ont envoyé leur adhésion. Parmi eux : MM. Eugène Smits, E. Claus, Léon Frédéric, Ensor, Charles Mertens, A. Verhaeren, Paul Mathieu, Smeers, Wagemans, Wollès, Laermans, Jacob Smits, V. Rousseau, Luyten, Baseleer, Vaes, G. Morren, Vloors, G.-M. Stevens, Bernier, Van Holder, Blieck, Marcette, Cassiers, Rouleaux, C. Lambert, Van Zevenberghen, Pinot, Rassenfosse, etc. Beaucoup de peintres étrangers prendront également part à ce Salon. D'Angleterre on signale MM. Lavery, Ch. Shannon, Austen Brown, Grosvenor Thomas, Paterson, Hornel, etc. De France, Rodin, J. Blanche, Cottet, Bartholomé, J.-P. Laurens, Morot, H. Dufau, Hofbauer, etc. De Hollande, MM. Mesdag, Havermans et un ensemble très important de Breitner. Il y aura aussi une section décorative où figureront des œuvres inédites de Ciamberlani, Fabry, Delville et Montald.

Les travaux de l'Exposition de Bruxelles ont fait, depuis que le temps s'est amélioré, de sensibles progrès. Il y a actuellement au Solbosch près de sept cents ouvriers occupés aux terrassements, à l'exécution d'une partie des jardins, etc.

Le 23 avril aura lieu l'adjudication d'une grande partie des halls et bientôt sera annoncée l'adjudication des clôtures de l'Exposition. Le Comité exécutif s'est réuni la semaine dernière sur les terrains mêmes de l'Exposition.

MM. Masion, Acker et Fichefet ont fait faire à ses membres le tour des travaux de terrassements en exécution sur le territoire d'Ixelles, ainsi que des jardins qui se trouvent à l'extrémité de l'Exposition, sur le territoire de Bruxelles.

La participation Allemande à l'Exposition de Bruxelles s'annonce comme devant être des plus importantes.

Sous les auspices de la revue d'art *la Toison d'or*, une exposition de peinture et de sculpture moderne va s'ouvrir à Moscou. On y verra réunies, outre un grand nombre d'œuvres de l'École russe contemporaine, des toiles de Manet, Pissarro, Seurat, Gauguin, Van Gogh, et de MM. Claude Monet, Renoir, Odilon Redon, Cross, Signac, Luce, Van Rysselberghe, Maurice Denis, Vuillard, Bonnard, Roussel, Valtat, Guérin, Vallotton, F. Jourdain, H. Matisse, Manguin, Girieud, Friesz, Derain, Margue, Jean Puy, Dufrénoy, Lacoste, A. Le Beau, Flandrin, Braut, Van Dongen, etc., ainsi que des sculptures de Rodin, Maillol, Hoetger, Marque, Rosso, Hallou et Camille Claudel.

M. Émile Verhaeren a conférencié samedi passé devant une salle comble à l'*Art Contemporain*, à Anvers; il a commenté et lu par extraits ses *Héros de Flandre*. Son succès a été très vif.

Au même Salon, les œuvres suivantes ont trouvé acquéreur. A. Crahay : *Écumeurs de plage*; *le Pêcheur au mulet*; *la Plage à marée basse*; *Nieuport* : *l'Estacade* et *Impression vers le soir*. — J. Ensor : *Mer grise*. — Ch.-V. Hageman : *les Émigrants*; *les trois Émigrants*. — Ch. Mertens : *Dégel*; *les Flocons*. — Aug. Oleffe : *Nature morte*. — Jacob Smits : *le Baiser de Judas*; *Jan Caers*; *Intérieur*. — Walter Vaes : *Le Souk de Meidan à Damas*; *Échoppe à Venise*; *Église à Bologne* (pastel). Eaux-fortes : *les Dunes*, *la Cloche*, *Paysage*.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 23 avril.

Aujourd'hui dimanche, à 2 h., quatrième et dernier concert du Conservatoire. Le programme est le même — exactement — que celui du deuxième concert.

Sous les auspices des *Matinées nouvelles*, une matinée de gala consacrée à l'art belge sera donnée aujourd'hui, à 2 heures, à la salle Patria, au profit du monument Charles Van Lerberghe.

M. Émile Verhaeren lira quelques fragments de son œuvre récente *les Héros de Flandre*. M. Maurice Gauchez fera une courte causerie sur Ch. Van Lerberghe et Émile Verhaeren. Enfin, on entendra une brillante pléiade d'artistes, parmi lesquels Mmes Ève Francis, Gaby Ernaldy, Carmen d'Assilva, Lucienne Roger; MM. Van Dam, Carpentier, Joachim, Brétiny, Julien Cholet, etc.

C'est demain, à 2 heures, qu'aura lieu à l'Alhambra, sous la direction de M. W. Mengelberg, l'exécution de la *Passion selon*

Saint-Mathieu de Bach par les chœurs de la Toonkunst et l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, deux associations musicales universellement réputées. La direction de M. Mengelberg garantit, au surplus, une interprétation de premier ordre. Les chœurs forment, avec les voix d'enfants, l'imposant ensemble de trois cent quarante chanteurs.

Une audition à Paris, au Trocadéro, suivra celle de Bruxelles.

Mlle Raymonde Delaunois, dont la belle voix et l'intéressante personnalité ont fait sensation aux concerts de la *Libre Esthétique*, donnera mardi prochain, à la salle Patria, à 8 h. 1/2, un recital de chant. Location chez Breitkopf et Härtel.

Mardi 28 avril, à 8 1/2 h. du soir, à la Grande Harmonie, séance de musique classique.

Causerie sur *le Mythe d'Orphée*, par M. Armand Varlez; exécution du 4e acte de *l'Orphée* de Gluck, etc., avec le concours de Mmes Rubini et Bourbon et de MM. Edouard Varlez et Renson.

La première représentation à la Monnaie de *Marie-Magdeleine*, drame sacré de M. Massenet, est fixée à jeudi prochain.

L'Enlèvement de la Toledad, qui a remporté un vif succès au théâtre Molière, sera joué pour la dernière fois aujourd'hui, dimanche (en matinée et en soirée), pour les adieux de Mlle Jane Maubourg.

Le théâtre fera relâche pendant la semaine sainte. Réouverture samedi prochain par *la Fille du Tambour major*.

Style fleuri. — Un chef d'orchestre décrit par M. Edmond Cattier (1) :

« Sa manière est expressive et héroïque, superlativement. Il part pour conduire une symphonie comme un colonel des cuirassiers pour charger. Une fois parti, son travail est terrible!

Il sabre, il lutte, il boxe, il soulève des poids, il reçoit des fardeaux sur les épaules, il porte le monde : c'est Hercule, c'est Sisyphe, c'est Atlas. Il persuade, il dissuade, il insinue et suggère, il ordonne, il fascine, il supplie, il défend : c'est aussi Eschine et Démosthène. Il lève les bras au ciel, il prend les dieux à témoin, il offre son âme au Très-Haut; ou bien il bénit et caresse des têtes blondes; à moins qu'il ne tourne une mayonnaise ou mêle une salade. Parfois aussi il conduit à quatre, et son bâton devient une chambrière; ou bien c'est une canne à pêche dont il ferre et amène quelque mystérieux poisson. Parfois il se fâche, empoigne, terrasse, écrase son adversaire; il fait des coups de jiu-jitsu; ou bien il danse comme Miss Isadora Duncan; à moins qu'il ne se torde de douleur ou qu'il n'exulte de joie. »

Le British Museum vient de refuser un legs du docteur Oldham consistant en cinq violons de maîtres, parmi lesquels le fameux « Toscan » de Stradivarius. Les administrateurs du musée londonien trouvent avec raison qu'il serait criminel de réduire désormais au silence, en les enfermant dans une vitrine, des instruments de musique faits pour être joués et entendus.

Puisque voici le fameux « Toscan » sans titulaire, les héritiers du docteur Oldham ne pourraient-ils pas l'offrir à Ysaye pour remplacer l' « Hercule » qu'on lui a dérobé?

De Paris :

Le Salon des artistes humoristes ouvrira ses portes le 10 mai. (Vernissage le 9.) Il aura lieu, comme l'année dernière, au Palais de Glace des Champs-Elysées. Des artistes de tous les pays ont répondu en grand nombre à l'invitation du comité. Entre autres manifestations nouvelles, on parle d'une exposition de l'*Art humoristique anglais aux dix-huitième siècle*, à laquelle s'intéresse le Musée de South-Kensington, et d'une exposition de *la Jeunesse de Gustave Doré*, comprenant la plupart des dessins (lithographies, bois, gravures) que l'artiste exécuta entre sa quinzième et sa vingtième année.

Demander tous renseignements à M. J. Valmy-Baysse, secrétaire, 122, rue Réaumur, Paris.

(1) Il s'agit de M. Alex. Birnbaum, qui dirigea le dernier concert Ysaye.

L'affluence du public a été telle aux deux représentations d'*Ariane et Barbe-Bleue* offertes au public des lundis populaires, que M. Albert Carré a demandé à Mme Georgette Leblanc de donner lundi prochain une nouvelle représentation de l'œuvre de M. Paul Dukas.

M. Richard Strauss a, dit *le Guide musical*, traité avec MM. Messager et Broussan, directeurs de l'Opéra, pour les représentations de *Salomé* et de son nouvel ouvrage, *Electre*. Celui-ci sera représenté en janvier prochain à Berlin; l'Académie nationale de muque en aura la primeur en France.

L'inauguration du monument Henry Becque par Rodin est fixée au lundi 1er juin, à 10 h. 1/2 du matin.

A partir de cette année, la Salon de la Société nationale des Beaux-Arts comprendra une nouvelle section, celle des Dentelles. Cette intéressante initiative est due à *La Dentelle de France*, société qui s'est constituée pour rénover en France l'art de la dentelle à la main et pour en développer l'usage.

Avis aux touristes :

La réouverture du Musée Condé, à Chantilly, aura lieu samedi prochain, veille de Pâques. Le public pourra visiter gratuitement ce Musée tous les dimanches et jeudis jusqu'au 15 octobre, à l'exception des dimanches et jeudis où des courses auront lieu à Chantilly, soit les 24, 28 et 31 mai, les 30 août et 6 septembre.

Le Musée Condé recevra le samedi, dans l'après-midi, des visites payantes, dont le produit sera versé à la Société de Secours aux blessés militaires dont le duc d'Aumale fut pendant plusieurs années le président.

Les cendres d'Édouard Grieg ont été transportées dans une grotte naturelle située dans un rocher à Troldhangen, près de Bergen, sur la pointe extrême d'un fjord donnant sur un lac. De terre, la grotte est inabordable et du côté du lac, sur lequel le rocher tombe à pic, elle n'est accessible qu'en barque. C'est dans cette grotte, fermée pour toujours par une plaque en marbre, que Grieg dort son dernier sommeil.

Un monument sera érigé à sa mémoire à Bergen, sa ville natale. Au lieu d'une statue ou de quelque groupe de marbre ou de bronze, le comité a décidé qu'on construirait une salle de concerts qui portera le nom de Grieg et dans lequel on jouera surtout sa musique.

C'est le mercredi 22 avril qu'aura lieu, à la Grande Harmonie, le concert annoncé par le ténor Silvano Isalberti.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. HEUGEL et Cie, éditeurs

2bis, rue Vivienne, Paris.

É. JAQUES-DALCROZE. — **LES JUMEAUX DE BERGAME**

Arlequinade en deux actes. Poème de MAURICE LÉNA d'après Florian.

Partition chant et piano. — *Prix net* : 10 *francs.*

Le livret des *Jumeaux de Bergame.* — Prix net : 1 franc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

☞ *Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.*

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles — Imp Vve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 16. 19 AVRIL 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie 32, Bruxelles

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Grand conteur : *Pierre Mille* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art contemporain (J. S.). — *La Libre Esthétique* et la Presse (O. M.) — Un Musée modèle (L. MAETERLINCK). — Théâtre de la Monnaie : *Marie-Magdeleine* (Ch. V.) — Notes de musique : *La Passion selon Saint-Mathieu* (Ch V.) — La Musique à Paris (M. D. C.) — Nécrologie : *Henri Boncquet*. — Petite chronique.

UN GRAND CONTEUR

PIERRE MILLE

Je me suis laissé dire que M. Pierre Mille, emboîtant modestement le pas à la banale opinion des lecteurs de quotidiens, n'avait pas de sa réputation une idée bien nette ni très flatteuse. Il se croirait considéré comme un excellent chroniqueur et un parfait journaliste, parci par-là s'essayant à écrire des contes.

M. Pierre Mille se trompe. Quelques centaines de personnes (les seules dont l'appréciation vaille quelque chose, parce qu'elles ne sont point égarées par les tapages populaires de la réclame ni par les insinuations autrement dangereuses et subtiles des snobs et des sophistes), quelques centaines de personnes donc professent que M. Pierre Mille est un écrivain de grand talent, un conteur de premier ordre, un artiste dans le sens large et absolu du terme.

Je suis, pour ma part, enchanté qu'une occasion se présente de dire ici toute mon admiration pour lui. Le métier de chroniqueur offre de ces bons moments; on se sent, de par la vertu d'un sincère enthousiasme, passer critique, et c'est délicieux.

Je ne sais presque rien de la vie de M. Pierre Mille au point de vue événements, sinon qu'il a beaucoup voyagé. Mais ce serait presque une mauvaise note, car les plus grands voyageurs sont souvent les plus ternes conteurs, et les gens les plus véritablement pauvres d'expérience. On dirait qu'ils se sont usés sur les routes du monde au lieu de s'y être augmentés. Il est probable que c'est par une certaine impuissance naturelle de regarder et de retenir et aussi par manque de culture, et parce qu'ils ne savent pas méditer. La rencontre est infiniment rare du grand voyageur et du grand écrivain de voyages. Je n'en vois presque pas d'exemples.

Je crois donc deviner que M. Pierre Mille a vu beaucoup de gens; mais je *sais* que rien de ce qu'il a vu n'est resté inemployé dans son imagination. Il se rappelle tout et il a le don d'expression qui lui permet de l'évoquer devant nous, avec force. Il connaît l'humanité en général, parce qu'il en a vu partout, et des plus diverses, des humanités de tous les climats et de toutes mœurs. Il sait aussi les ciels, les horizons, les terrains, et

n'ignore point l'art de les différencier indubitablement, lorsqu'il veut nous les dépeindre, selon les latitudes de la mappemonde. Il a la pratique de l'âme des foules et s'il peut nous dire comment se comporte, en telle circonstance, un nègre du Soudan, il peut aussi nous montrer la conduite commune que tiendront vingt de ces nègres, et cela ne sera pas du tout la même chose.

En un mot, il a dans la tête une sorte de répertoire où sont rangés bien en ordre : paysages, pensées, bêtes et gens, préjugés, mœurs, habitudes, et tous les faits qu'il a vus, lus ou contrôlés, et toutes les significations que ces faits comportent. Il choisit dans ce répertoire les éléments dont il a besoin, les arrange dans de nouvelles combinaisons, les groupe en forme d'œuvre d'art.

Une œuvre d'art, il n'y a pas d'autre mot, en effet, pour définir chacun de ces contes brefs, intenses et parfaits qui remplissent les deux livres qu'il a écrits et dont le dernier vient de paraître (1). Il n'y manque rien, et il n'y a rien de trop. L'auteur ne laisse paraître ni son érudition, ni son opinion, ni sa personne. Il ne cède pas à la tentation de décrire ou au péril de se souvenir avec trop de complaisance. Il ne note, avec un tact exquis, que l'essentiel : le mot qui décrit le paysage, le verbe qui exprime le point culminant de l'émotion. C'est, essentiellement, un suggestif. Tout ce qu'il tait tiendrait des pages; il l'omet par discrétion, par pudeur, par sentiment de la mesure, et cela nous touche aussi profondément et bien plus sûrement que s'il le disait.

Aussi ses récits exotiques, quelques éléments qu'ils mettent en œuvre, exaltent-ils en nous un double plaisir : celui que nous éprouvons à penser qu'on nous estime assez pour ne pas tout nous dire et celui que nous trouvons en effet à tout comprendre. Car M. Pierre Mille emploie, pour nous évoquer des milieux si différents de ceux que nous connaissons, de tels moyens qu'ils nous deviennent familiers et que tout ce qui s'y déroule nous semble naturel, logique, inéluctable.

A ces deux plaisirs vient s'en ajouter un autre, le plus noble de tous, celui qui leur donne pour ainsi dire une dignité esthétique : nous nous trouvons en présence d'un homme qui a non seulement beaucoup observé mais encore et en même temps pensé, souffert et rêvé. Un certain scepticisme d'*honnête homme*, inévitable à qui a beaucoup roulé à travers le monde, n'exclut pas chez lui l'émotion sincère en face de la douleur, la compréhension fervente et apitoyée des choses qui sont du domaine de la fatalité et de l'injustice, l'intelligence des subtilités les plus fines et les plus rares de nos vieilles sociétés artificielles, ni même la faculté de rêver, d'imaginer, au delà de notre univers, en prolongement avec lui, un autre univers, pareil et cependant dissemblable, comme un tremblant, irréel et mystérieux reflet, le monde des songes et de la féerie, des légendes et de l'inconnaissable.

M. Pierre Mille a créé en littérature un personnage qui deviendra un type. C'est Barnavaux, le rengagé d'infanterie de marine, le *crevard*, le troubade sceptique, gouailleur et intelligent, qui a partout roulé sa bosse et qui a observé tous les milieux possibles des colonies de la France. Ce savoureux bonhomme est le porte-paroles de l'auteur. Il raconte dans son style bref et nerveux tout ce que M. Pierre Mille a vu et compris, et c'est un procédé littéraire des plus sûrs et des plus intenses que celui-là : ne présenter les faits que tels qu'ils se réflètent dans ce cerveau d'homme du peuple expérimenté, c'est les alléger de tout artifice et de tout ornement, c'est les dire en toute vérité et en toute simplicité : l'art suprême.

Comme homme cultivé, M. Pierre Mille ne saurait partager toutes les opinions de Barnavaux; comme conteur et comme appréciateur de la réalité, il est bien obligé de lui reconnaître une supériorité absolue. Et c'est tout à fait curieux, et même passionnant, cette espèce de dialogue continuel que soutiennent ensemble l'écrivain raffiné et le soldat fricoteur, et les sujets sur lesquels ils s'entendent et ceux sur lesquels le second ne peut pas même comprendre le premier.

Et c'est encore plus curieux, lorsque, par la vertu d'une argumentation claire et d'un exemple bien choisi, M. Pierre Mille peut faire comprendre à Barnavaux quelques-unes des idées générales qui dirigent à son insu l'humanité vers quelque fantôme de progrès. Lisez le conte intitulé : *la Gloire*, et appréciez l'admirable gradation au bout de laquelle Barnavaux, ébloui, s'aperçoit que son modeste effort de troupier découragé a quand même été utile et glorieux. C'est une page de premier ordre.

Du reste, tout est à lire dans ce dernier livre. *Marie-faite-en-fer* est un chef-d'œuvre de pitié élevée et *les Pigeons* sont un des plus beaux récits que je connaisse.

Le conteur nerveux, sobre et brutal à la manière de Kipling, est un poète aussi. A toute minute les images éclatent chez lui, inattendues malgré leur savante préparation, surprenantes et logiques à la fois. *La Nef morte*, *l'Homme qui a vu les sirènes* ne peuvent avoir été conçus que par un poète authentique, un homme que, selon l'expression d'Edgard Poe, *les réalités du monde affectent comme des visions*, et réciproquement.

J'admire en M. Pierre Mille un conteur de la plus belle tradition française : concis, énergique, imagé, lyrique; mais, plus encore, celui que je devine au delà de l'artiste impeccable, c'est-à-dire, dans toute la force du terme, un homme et un homme de France : pensif,

(1) Pierre Mille, *Barnavaux et quelques femmes*. Paris, Calmann-Lévy.

Pierre Mille, *Sur la vaste terre*. Paris. Calmann-Lévy.

sage, bon, chevaleresque, averti même des illusions qu'il chérit, et professant vis-à-vis de l'humanité moins de mépris pour son vice que d'estime pour ses quelques efforts vers le bien et que de pitié pour ses souffrances.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART CONTEMPORAIN

(*Correspondance particulière de l'*Art moderne.)

Le Salon de l'Art contemporain, actuellement ouvert à Anvers, n'est pas le champ de bataille d'une avant-garde déterminée. C'est l'affirmation de peintres de talent, aux buts artistiques différemment délimités, en lutte contre la médiocrité.

Pour mettre en relief l'individualité des artistes, la Société inaugura le système du groupement suggestif d'une série d'œuvres du même artiste; si le visiteur trouve dans cette exposition plus d'une toile, plus d'un morceau de sculpture qui ne lui étaient pas inconnus, il leur découvrira peut-être une physionomie nouvelle dans ces assemblages homogènes qui précisent le style de chacun.

Il nous paraît inutile d'insister sur l'importance des envois de Fantin-Latour et de Jan Stobbaerts, qui occupent la place d'honneur du Salon. Ce sont des talents incontestés, et les quelques lignes d'un compte rendu n'ajoutent rien à leur gloire, quand les monographies seules peuvent les étudier selon leurs mérites. A côté d'eux, nous voyons, dans la salle principale, un panneau d'œuvres de Evert Larock, hommage posthume rendu à un artiste peu prisé de son vivant, dont l'effort sincère est digne des plus grands égards.

Il essaya d'accorder avec des couleurs fortes, logiquement décomposées, un dessin incisif et précis, et cette tendance subsiste quelque peu chez Charles Mertens, qui occupe une salle voisine; celui-ci est toutefois parvenu à donner dans ses œuvres une formule plus définitive, faisant oublier le procédé et concrétisant la psychologie des paysages comme il serre de près le côté déterminatif de ses portraits. Plus loin, Walter Vaes, également porté à pénétrer le caractère des choses, développe surtout son sens de la couleur dans une série de natures mortes d'une touche libérée, où la forme est indiquée par la suite de taches superficielles que lui prête la lumière. Un ensemble de pastels du même artiste, suite de très subtiles impressions de couleurs, prouve que ce beau talent tend à renouveler sa compréhension par l'étude de principes nouveaux.

On revoit avec plaisir le tableau qu'exposa Walter Vaes au dernier Salon de Bruxelles, celui de Baseleer : *la Cale sèche*, d'Oleffe le *Portrait de M. et Mme C.* et *Juillet*, de Luyten *Midi* et *la Récolte des pommes de terre*, etc.; mais ces œuvres, placées dans des milieux adéquats, montrent des aspects inédits, font voir chez Baseleer l'intention de créer une synthèse du port d'Anvers,—ainsi que le prouve une œuvre nouvelle, *les Travaux maritimes*, d'une facture large, à côté de laquelle se voient des marines, plus travaillées, dans la manière que nous lui connaissons. Luyten ajoute aux toiles citées des impressions violemment sabrées et un grand tableau intitulé *Sonate*, moins spontané; il réapparaît avec son grand triptyque *la Grève*, toujours émotionnant par la fougue que mit le peintre à brosser ces réalités mais dont l'expression voulue n'étonne plus. Après le premier éblouissement, on se rend compte du côté théâtral de l'œuvre et l'on préfère à celle-ci les créations de Ch.-Victor Hageman, qui dépeint avec curiosité et sympathie la vie nostalgique des émigrants mis en scène avec une saisissante vérité.

Albert Crahay se révèle excellent peintre en deux pages inédites, *Pêcheurs de crevettes* et *Pêcheurs vidant leurs filets*; il réalise juvénilement ce que Looymans, avec lequel il partage la salle, indique dans des œuvres plus mûries mais moins radieuses.

Plus délicat, Émile Vloors concentre son attention sur des harmonies élégantes. Son grand tableau, *Bulles d'illusion*, est une répétition de l'aquarelle du Musée de Bruxelles; il témoigne d'un délicieux souci de distinction.

On sait combien les toiles de Vloors diffèrent des études de lumière de James Ensor, dont la série est particulièrement caractéristique. Celle-ci offre l'image nette de ce peintre sensitif, satiriste perspicace et brillant coloriste. Il y a là une fête de teintes raffinées, de gris intermédiaires entre des bleus, des jaunes, gammes riches et chantantes.

Rosseels, un des doyens de notre école paysagiste, montre des toiles toujours fraîches et neuves, très senties et peintes avec enthousiasme sous l'inspiration directe de la nature. Et cet autre artiste au talent mûri, Jacob Smits, affirme une fois de plus, en son ardente et violente peinture, sa prestigieuse volonté d'expression. Le salonnet qui lui est consacré groupe de symboliques effigies silhouettées sur des fonds d'or, des paysages d'allure imposante, des types de Campine, des compositions religieuses au nombre desquelles *le Symbole*, du Musée de Bruxelles, et *le Baiser de Judas*, entièrement remanié.

Quant aux étrangers, il est intéressant de comparer ici les productions de l'art anglais à celles de l'art hollandais et de l'art français. MM. Sauter, Bauer et Ménard représentent dans leurs caractéristiques une des expressions de l'esthétisme actuellement en vogue dans chacun de ces trois pays.

La grande rotonde de sculpture est peuplée des portraits si personnels de Lagae, choisis parmi les plus typiques de cet excellent artiste. Une frise de Huygelen, marquant les heures du jour par des théories de figures développées en rythme cadencé, clôture la salle, où l'on voit encore des œuvres très sérieuses de Deckers et les statuettes de Rousseau qui, comme toujours, parlent par leur grâce adorable et la pureté du sentiment.

Ajoutons, pour terminer, qu'une section de gravure réunit une quarantaine d'études psychologiques de Delaunois, des eaux-fortes de Bauer, d'Oleffe, de Baseleer, de Vaes, un grand ensemble de Raffaëlli et des dessins de Rodin semblables à ceux que l'on a pu étudier à la *Libre Esthétique*.

J. S.

La Libre Esthétique et la Presse

Voici la nomenclature des journaux qui, à notre connaissance, ont publié des comptes rendus du Salon de la *Libre Esthétique* et de ses auditions musicales :

LE SALON : *Le Siècle* (Paris), 14 mars; *le Chroniqueur de Paris*, 12 mars; *Nieuwe Rotterdamsche courant* (Rotterdam), 12 mars; *Algemeen Handelsblad* (Amsterdam), 22 mars.

Le Soir, 5 mars; *l'Indépendance belge*, 2, 15, 17 mars, 1er avril : *le Petit Bleu*, 1, 16, 25 mars, 4 avril; *la Chronique*, 1, 6, 21 mars, 4 avril; *la Gazette*, 1er mars; *la Dernière heure*,

1er mars; *le Patriote* et *le National*, 17 mars; *le Journal de Bruxelles*, 24 mars; *le XXe siècle*, 16 mars; *le Matin*, 4 mars; *De Vlaamsche Gazet*, 9, 11, 12 mars

L'Éventail, 8, 22 mars; *la Fédération artistique*, 8, 15, 22, 29 mars, 5 avril; *le Vie intellectuelle*, 15 mars; *le Thyrse*, 1er avril; *la Société nouvelle*, avril; *le Petit Messager belge*, 15, 29 mars; *l'Art*, 4 mars; *la Verveine* (Mons), 15 mars; *le Farfadet* (Verviers), 6 mars; *le Journal des Tribunaux*, 5 mars; *la Belgique artistique et littéraire*, avril; *l'Art moderne*, 23 février, 8 et 15 mars.

Les Concerts : *Le Courrier musical* (Paris), 1er avril; *l'Indépendance belge*, 12, 20, 27 mars, 1er et 5 avril; *le Matin*, 16, 17, 18, 22, 25 et 28 mars; *le XXe siècle*, 20 mars et 5 avril; *le Guide musical*, 22, 29 mars et 5 avril; *la Fédération artistique*, 22, 29 mars, 5 avril; *le Petit Messager belge*, 15 et 29 mars; *l'Éventail*, 5 mars; *la Belgique artistique et littéraire*, avril; *l'Art moderne*, 15, 22, 29 mars et 5 avril.

Cette liste est incomplète, mais elle suffit à établir, par le nombre et la diversité des articles qui lui furent consacrés, l'intérêt qui s'attache aux manifestations d'art organisées par la *Libre Esthétique*.

Parmi ces articles, il en est plusieurs qui mériteraient une place d'honneur au « Sottisier » dont la rubrique, spirituellement imaginée par *le Mercure de France*, s'introduit peu à peu dans la plupart des périodiques. D'autres sont simplement comiques ou ingénus. Citons, pour l'amusement de nos lecteurs (et le nôtre), quelques extraits des uns et des autres.

Il faut admirer, tout d'abord, le critique bref et péremptoire qui juge en « cinq secs », avec une souveraine et dédaigneuse autorité :

« Faut-il nommer P. Bonnard, L. Cousturier, H. Cross, M. Denis, J. Ensor (trois études de lumière!), Ch. Guérin, A. Guillaumin, A. Renoir, P. Sérusier, L. Valtat, E. Vuillard, J. Peské et... j'en néglige, qui se moquent de tous les principes, de toutes les règles, du bon sens et du public. »

Egée (*XXe Siècle*), 16 mars 1908.

Eh! non, cher Monsieur. Ne les nommez pas! Ils s'en consoleront. Mais, au fait, pourquoi les nommez-vous?

Il y a ensuite le critique folichon :

« La nature morte de L. Valtat est moins morte que ses deux paysages incohérents.

Quant à Cross, c'est de la pure fantaisie; pure est un mot, car ses toiles sont des mosaïques établies par un être folâtre. Soyons sérieux : *La Tartane* est-elle un bateau qu'on veut nous monter, ou est-ce une tartine de confetti carrés? Mais nous ne digérons ni l'une ni l'autre. »

Ce badinage léger est servi par M. Sander Pierron aux lecteurs de la grave *Indépendance*. Ceux-ci ne s'embêtent pas, au surplus, depuis que ce jeune critique est chargé de faire leur éducation esthétique. Ils ont appris, par exemple, « qu'il est possible d'avoir du talent, et de la réputation, sans se jeter à plat ventre devant les principes nouveaux. » (*Indépendance* du 17 mars 1908), ou que « la blondeur vermicelle, la gaze rosée et humide qui distingue le *Réveil de la Ferme* de A. J. Heymans sont d'une magnificence cristalline » (*Indépendance* du 1er avril 1908), ou encore que « Paul Signac continue à pointiller comme une mécanique frénétique » (*Indépendance* du 17 mars 1908).

Parfaitement!

Mais tous les records sont battus par un nommé Getlé, dont les délicates appréciations, insérées dans une petite feuille intitulée (ironiquement, sans doute) *l'Art*, ont une grâce et une fantaisie particulières.

Cueillons pour notre herbier quelques-unes de ces fleurs :

« ... Quant à la peinture, de façon générale, on peut assurer qu'elle est hideuse et malpropre et que, pour la moitié des toiles, il eût été préférable de les laisser à la porte.

. . . . . .

Le paysage *En Savoie* de Mlle Anna Boch n'aurait pas dû être encadré; il peut servir à décorer une serre ou un vestibule: c'est un panneau dont la tonalité claire est sans tenue (?).

Pas plus ne devrait se trouver dans un cadre *le Réveil de la ferme* de M. Heymans. »

A propos de la grande toile de M. Léon Frédéric, *Pour orner l'église* : « Pauvres filles! Elles doivent provenir toutes de la même mère. Quelle famille! Comment une mère peut-elle avoir tant d'enfants?... Cette œuvre n'est pas bonne et les deux autres sont indignes de ce que l'on dit de bien de cet artiste. »

. . . . . .

« *Brünnhilde* est une femme qui rôtit. M. Degroux, pour la rôtir plus vite, l'a mise à la broche. Si le feu avait pu dévorer le tableau, il eût rendu service à l'artiste.

James Ensor habite Ostende, tout près de la mer : il n'aurait pas mal fait d'y jeter ses trois études de lumière.

« Affreuses » est la marque (*sic*) que méritent les œuvres de M. Finch.

La Femme à la tasse de thé de M. Georges Lemmen fait un affreux rictus (*sic*). Les anémones et fruits de l'artiste qui appartiennent à M. Octave Maus sont en pierre; ils sont en dessous de tout (*resic*).

Franchement atroce, dirait mon professeur de poésie s'il voyait *la Brodeuse* de M. Auguste Oleffe.

Le modèle de M. Willy Schlobach a attrapé une attaque d'ictérie pendant qu'il posait pour une étude de portrait...

La *Femme au jardin* de M. Louis Valtat est dégoûtante; sa nature morte est malpropre.

C'est un portrait de femme à cheveux verts qu'expose M. Théo Van Rysselberghe : une perruche faite femme. *La Cavalière* (sic) de l'auteur est abominable. *Sous les pins* est mauvais.

Comme malpropres, il faut signaler *les Danseuses* de M. Edgar Degas. Ce sont des femmes de cinquante ans, maquillées et qui veulent danser.

Le Peignoir de M. Pierre Bonnard est indécent par la malpropreté de cette femme nue et par l'absence de dessin.

Mme Mary Cassat a voulu, dans la *Tasse de thé*, imiter *la Bête à bon Dieu* d'Alfred Stevens. Elle n'a pas réussi. Nous eussions préféré une simple et bonne copie de l'œuvre de l'artiste. »

Tout ceci, quelqu'invraisemblable que cela paraisse, est rigoureusement authentique.

La section de sculpture est jugée avec la même finesse :

« Le *Petit espiègle* (de M. A. Marque) a mal au ventre. Cela arrive à un petit espiègle. Il aura mangé trop de pommes.

Nous n'avons pas compris de M. Victor Rousseau son œuvre intitulée *A Beethoven*. Quel est ce masque que le musicien (*sic!*) regarde et pourquoi le regarde-t-il? »

Cette réflexion est trop savoureuse pour ne pas en faire le « mot de la fin. »

O. M.

UN MUSÉE MODÈLE

Nous avons signalé dans un article précédent (1) l'accueil favorable qu'obtient, — tant en Belgique qu'à l'étranger, — notre projet de réorganisation d'un nouveau musée d'art ancien à Gand, projet qui répond d'ailleurs à l'idée de plus en plus générale que l'on se fait de la véritable mission de pareilles galeries. D'autres lettres, non moins intéressantes, nous étant parvenues depuis, nous croyons devoir les publier également pour compléter le petit referendum si heureusement commencé.

Voici ce que nous écrit le savant conservateur du Musée impérial de Vienne, le Dr Gustave Glück :

« Votre projet préconisant une espèce de concentration de tous les objets d'art anciens à Gand m'a vivement intéressé et je trouve l'idée fort bonne. Leur réunion dans une vieille église et dans un couvent serait chose heureuse et je serais très heureux de vous voir réussir. Vous obtiendrez ainsi une intimité qui manque si souvent à nos musées modernes avec leurs grandes salles à « Oberlicht ».

Je voudrais pouvoir vous parler plus longuement de votre intéressant projet, malheureusement je suis surchargé d'affaires. »

Le baron H. Kervyn de Lettenhove nous dit d'autre part :

« Je défends depuis longtemps, mais, hélas ! sans grand succès, les idées que vous préconisez avec un si beau zèle. J'estime que sans tomber dans l'exagération et en se montrant fort sévères dans leur choix, les vrais amateurs d'art, comme vous, pourraient donner à nos musées de peinture ancienne un charme et une éloquence qu'ils n'ont pas actuellement. Tous les arts se tiennent et se complètent; leur réunion est nécessaire pour faire revivre une époque d'art.

Les locaux ont aussi une grande importance. Les bâtiments anciens, lorsqu'ils sont bien éclairés, sont évidemment ce qu'il y a de mieux.

Mais comme il est rare de pouvoir trouver de pareils musées, pourquoi dans les musées qu'on construit ne donne-t-on pas à chaque salle, par quelques motifs d'architecture bien choisis ou bien reproduits, un caractère en rapport avec l'époque des objets d'art exposés ? Le décor ou le cadre d'une porte dirait dès l'entrée le siècle qu'on évoque !..

Il est question de construire un musée à Bruges, — vous savez combien c'est nécessaire; j'espère qu'on y adoptera vos idées, qui apportent à la thèse que j'ai toujours défendue à Bruges un appui dont je me félicite et vous remercie. »

Un esthète belge, M. Firmin van den Bosch, avocat général à Gand, nous écrit d'autre part :

« A mon sens un musée devrait être ce que je me suis permis d'appeler au dernier Congrès d'archéologie une « maison du passé », où les habitants d'un pays, d'une province ou d'une ville retrouveraient, rangés avec une méthode claire et frappante, tous leurs souvenirs d'art et d'histoire. Je rends hommage aux efforts déployés pour libérer notre musée de peinture de Gand de ce système de « pot pourri » qui fait que tant de galeries d'art restent incompréhensibles pour le public et manquent totalement leur but d'enseignement. Il n'y a vraiment que le Musée de Berlin qui soit comme un livre ouvert, où l'on puisse lire et suivre toutes les évolutions successives de la beauté à travers les siècles.

Et puis, comme vous avez raison de protester contre cette manie d' « écartèlement » du patrimoine artistique, qui fait qu'on place la peinture d'une part, souvent la sculpture d'un autre côté, et, d'un troisième côté, les arts décoratifs ! La vie de l'art est un tout harmonique dont les diverses parties se complètent et se soulignent mutuellement. On gâte et on défigure le concert de nos souvenirs d'art quand on ne nous le fait entendre que par notes isolées.

Le prototype des erreurs que vous combattez si légitimement est bien la situation qu'une déplorable routine perpétue à Termonde. Vous savez que M. Blomme, président du tribunal, homme d'autant de savoir que de goût, a réalisé dans un délicieux cadre ancien un modèle de musée archéologique qui réunit tous les souvenirs de la région. Seuls, les tableaux manquent, et pourtant le pays de Termonde eut, entre toutes les villes de nos Flandres, le don d'inspirer les peintres ! Ces tableaux sont à l'hôtel de ville, la plupart très intéressants, quelques-uns magistraux, mais ils sont éparpillés à travers les salles, et peu d'entre eux bénéficient d'une lumière propre à faire ressortir toute leur valeur. Termonde possède donc tous les éléments qu'il faut pour réaliser, par la réunion des vestiges remarquables de l'art et de l'histoire, cette « maison du passé » dont je parlais tantôt... On n'en fait rien pourtant — parce que certaines routines l'emportent toujours sur le bon sens et sur le souci d'une beauté raisonnée ! »

M. F. Scribe, à qui nous devons l'introduction en Belgique de nos excellentes *Sociétés des Amis des Musées*, a démontré par des actes, ce qui vaut mieux que des paroles, la nécessité qu'il y aurait de rendre nos galeries plus attrayantes et plus pittoresques. On se souvient du succès légitime qu'obtint au nouveau Musée des beaux-arts de Gand l'organisation d'une salle, dite « salle Scribe », où, pendant près de deux ans, furent exposés, avec un goût parfait, des meubles, des tapisseries et des objets d'art divers faisant valoir de la façon la plus parfaite les tableaux exposés.

Espérons que lorsqu'il s'agira d'agrandir le musée d'antiquités de Gand, on profitera de cette occasion pour créer enfin un véritable musée modèle, non seulement attrayant et pittoresque, mais répondant aussi, chose non moins importante, à sa mission scientifique et éducative.

L. MAETERLINCK

(1) Voir nos numéros des 23 février et 15 mars derniers.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Marie-Magdeleine

Drame sacré en trois actes et quatre parties.
Poème de LOUIS GALLET, musique de JULES MASSENET

Convient-il de mettre un oratorio à la scène ? Est-il décent de représenter sur un théâtre moderne des scènes plus ou moins dramatisées de l'Écriture Sainte ?

Ce n'est ni le lieu ni le moment de répondre à ces questions à propos de la *Marie-Magdeleine* de M. Massenet. L'œuvre n'a pas assez de valeur par elle-même pour qu'elle soit l'occasion d'un débat sur une matière d'ordre aussi élevé.

Elle est cependant supérieure à ce que l'on aurait pu attendre. Massenet mystique, cela faisait venir d'avance la nausée. Il était à craindre que l'on se trouvât en présence, — et le personnage de la Magdaléenne eût pu y prêter, — d'une sorte d'érotisme religieux, tendre, enveloppant, parfumé d'encens de mauvaise qualité.

Il serait injuste de le penser. *Marie-Magdeleine* contient certes, par endroits, — surtout dans la partie confiée à l'orchestre, — de ces « câlineries », de ces « caresses musicales » chères à M. Massenet. Mais il faut avouer, d'autre part, que plus d'un passage ne manque ni de sincérité ni de pureté. Cela tient peut-être à ce qu'il s'agit d'une œuvre de jeunesse, écrite à une époque où l'auteur de *Manon* n'avait pas encore perverti son idéal (1).

Il ne faut certes pas attendre de la grandeur de la part de M. Massenet. Son Jésus, qu'il a eu le tort de faire ténoriser, est fade, impuissant et d'une onction trop suave, qui fait penser aux Carlo Dolci, aux Sassoferrato, aux Bouguereau... M. Verdier a fait ce qu'il a pu pour lui donner un certain relief, mais n'est guère parvenu à lui enlever son caractère insipide, totalement inintéressant.

Par contre, le rôle de Marie-Magdeleine est traité avec goût et contient une certaine part de vérité dramatique. La prière qu'elle chante au pied du Calvaire ne manque pas de puissance, et l'orchestre l'accompagne et la commente non sans émotion. Il semble que l'influence de Bach ait été pour quelque chose dans la conception de cette scène. Dans la quatrième partie de l'œuvre, la Magdaléenne a des accents d'une réelle noblesse, et il passe, dans les lamentations des saintes femmes, comme un léger souffle de grandeur berliozienne.

(1) *Marie-Magdeleine* date de 1873. Avant cela, M. Massenet avait écrit deux opéras-comiques, *la Grand'Tante* (1867) et *Don César de Bazan* (1872). *Hérodiade* date de 1881 et *Manon* de 1884.

Mme Pacary a fort bien compris le rôle de Méryem; elle le chante tout à fait dans la note juste : son repentir est profond, sincère. vraiment touchant.

Mme Blancard est très satisfaisante dans le rôle de Marthe, le mieux écrit de la partition. M. Artus, en Judas, est assez pâle; sa diction manque de vie.

Les chœurs ont une grande importance dans le drame sacré de M. Massenet. Ils contiennent beaucoup d'inégalités et ont un caractère fort disparate. Tantôt, à les entendre, on croirait assister à une distribution des prix, tantôt Bach y alterne avec Offenbach; dans maints passages, sans aucune nécessité dramatique, des *pianissimo* succèdent à des hurlements furieux soulignés à l'orchestre par un fracas de cuivres, et vice-versa. A la fin de l'œuvre, les chrétiens se mettent à... « gueuler » d'une façon tout à fait indécente pour célébrer la résurrection du Christ... Tout cela sent terriblement la « recette », et cette recherche de l'effet facile et vulgaire que M. Massenet exploitera plus que jamais, dans la suite, et qui le mènera à sa perte.

Au point de vue de la mise en scène de *Marie-Magdeleine*, un seul décor est à signaler : le dernier, qui représente le jardin de Joseph d'Arimathie : il est très évocateur dans sa simplicité, et la masse noire et élancée de ses cyprès lui donne une belle atmosphère de mystère et de recueillement. CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

La Passion selon Saint Mathieu

Exécution organisée sous la direction de M. Mengelberg, par la Société néerlandaise de Bienfaisance de Bruxelles.

Trois heures de musique, sans interruption, malgré de larges coupures,.. Sensation que cela avait à peine duré une heure, et que si cela s'était encore prolongé pendant deux heures on ne s'en serait guère aperçu...

Enthousiasme profond et concentré... Emotion poignante, étreignante... Impression que l'on a vécu pendant une après-midi une autre vie que la vie terrestre... Sentiment que cette musique vous a ennobli, purifié, amélioré... Gratitude envers Mengelberg, et ses chœurs, et son orchestre, et ses solistes... Désir de voir réaliser un jour, par des éléments d'ici, ce que ces Hollandais sont parvenus à accomplir...

Perfection absolue dans l'interprétation et l'exécution... Homogénéité complète... Sens mystique compris et rendu d'une manière idéale... Direction aussi attentive et précise que simple et pieuse... Entente des mouvements ne prêtant à aucune critique... Tension consciente de tous les esprits vers le but à atteindre... Foi dans la mission poursuivie, se trahissant par l'attitude de tous.

Orchestre et chœurs s'effaçant volontairement... Sensation que la voix des chanteurs et des instruments viennent de l'au delà... Aucune recherche d'effet pour l'effet... Effets voulus par Bach, obtenus grâce au maximum de simplicité et de sincérité...

Ensemble de solistes comme on n'en a jamais entendu... Mme Noorderwier : une voix d'ange, une manière séraphique de chanter... Mme de Haan, le style personnifié.. M. Messchaert, un Christ vraiment divin... M. Urlus, un évangéliste merveilleux d'aisance et de naturel... M. Denijs, un Judas, un Pierre, un Pilate parfaits.

On n'en finirait pas de dire tout le bien qu'il y a à dire de cette étonnante exécution de *la Passion*. L'impression sur le public a été énorme et exempte de tout snobisme. L'élite, déjà nombreuse à Bruxelles, des amateurs de belle musique, est prête à réentendre, quand l'on voudra, de semblables chefs-d'œuvre, ailleurs que dans le milieu fermé du Conservatoire. Le succès est assuré d'avance; mais il faut naturellement que la perfection de l'interprétation réponde en tout et pour tout à la beauté des œuvres à mettre sur pied. A cet égard, on peut prendre pour modèle l'exécution que la *Maatschappij tot bevordering der Toonkunst*, et l'orchestre du *Concertgebouw* ont donnée de *la Passion selon Saint-Mathieu*. CH. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Je n'ai malheureusement pas pu assister à l'avant-dernière séance de la Société nationale où furent exécutées d'importantes œuvres inédites : *Prélude, Thème et Variations* de M. Jongen, *les Familiers*, série de pièces pour chant et piano de M. Grovlez, la Sonate pour piano et violon de M. Witkowski, et *le Rosaire*, aussi une série de pièces pour chant et piano de Mlle Blanche Selva. Mais il me revient qu'œuvres et interprètes, Mme Bathori, MM. Jongen, Chaumont et Englebert furent très applaudis, comme Mlle Selva qui exécuta deux des pièces du second cahier d'*Ibéria* de M. Albeniz.

Au concert suivant, le programme fut des plus copieux, un peu trop copieux peut-être. L'œuvre nouvelle la plus intéressante de celles qu'il comportait était une pièce pour piano de M. Paul Le Flem, *Grèves et Landes*, agréablement colorée, d'une bonne écriture et d'invention assez spontanée. L'*Andante et Scherzo* pour harpe chromatique et archets de M. Florent Schmitt, déjà apprécié au Salon d'Automne, plut encore, à cette deuxième audition, par les sérieuses qualités du style, comme par le robuste tempérament qui s'y exprime. Le quatuor à cordes de M. Lacroix est évidemment sérieux et bien intentionné, mais c'est tout ce que je vois à en dire. Mme Mayrand, une des plus vaillantes interprètes de musique moderne, fit applaudir deux mélodies de Mlle Corbin et Mme Lacoste, une quasi-nouvelle venue dont je tiens à signaler ici la jolie voix et l'articulation claire, chanta fort bien deux mélodies de M. Canteloube de Malaret. Je n'ai guère aimé l'*Epithalame* de M Albert Groz, une suite de piano où se décèle la trace de mainte influence. Pour finir, on entendit, remarquablement bien transcrit par M. Dumesnil, le *Chant de la Destinée* de M. Gabriel Dupont.

M. et Mme Engel-Bathori ont donné, le 2 avril, une nouvelle séance d'œuvres de M. Debussy, leur troisième de la saison. Il faut se féliciter d'avoir à constater ici le succès persistant d'une des plus intéressantes entreprises artistiques de Paris, et souhaiter aux deux excellents chanteurs, pour l'hiver prochain, autant d'activité comme une égale réussite. M. D. C.

NÉCROLOGIE

Henri Boncquet

Le statuaire que la mort vient d'enlever à quarante ans était sur le point d'atteindre la renommée. Né en Flandre le 7 avril 1868, il fit ses premières études à l'école de dessin de Roulers et suivit ensuite le cours de M. Ch. Van der Stappen à l'Académie de Bruxelles. Il fit admettre aux Salons de Bruxelles en 1891 une *Hérodiade*, en 1894 *le Solitaire*, en 1897 *Tourment d'amour*. Proclamé la même année grand prix de Rome, il passa trois ans en Italie d'où il envoya en Belgique la *Tentation*, le *Destin* et *Indolence*, puis il revint s'établir définitivement à Ixelles. C'est là qu'il exécuta le beau groupe *la Famille* acquise par le Musée de Düsseldorf, *l'Aigle* du Jardin botanique, *Sollicitude maternelle*, *Méditation* et d'autres œuvres qui lui valurent, avec l'estime des artistes, la réputation d'un sculpteur de haute valeur. Sa mort suscite parmi les artistes d'unanimes regrets.

PETITE CHRONIQUE

Le Musée d'Anvers vient d'acheter un grand tableau de M. F. Courtens intitulé *Au bois*.

Un des tableaux qui paraît appelé à exciter au Salon de la Société des Beaux-Arts, qui s'ouvrira le 2 mai prochain, une sympathique curiosité est la grande toile dans laquelle M. G.-M. Stevens a groupé une quinzaine de portraits de peintres, d'hommes de lettres, etc. On y voit M. Albert Giraud discourant avec M. Iwan Gilkin tandis que les écoutent MM. Maurice des Ombiaux, L. Du-

mont-Wilden, Henry De Groux, Bacha. M. Fernand Khnopff se penche sur un piano devant lequel est assis M. Octave Maus, montrant quelque modulation hardie à M. Maurice Kufferath, incliné vers la musique. Autour d'eux, on reconnaît MM. Edmond Glesener, Victor Rousseau, Jean de Mot, Gustave Van Zype, Georges Flé, tous d'une ressemblance saisissante.

Cette vaste composition, dont l'exécution n'était certes pas aisée, marque un bel effort d'art qui vaudra à l'artiste un indiscutable succès.

Une intéressante et nombreuse exposition de gravures de l'ancienne école liégeoise a été inaugurée dimanche dernier à Liége, au Musée d'Ansembourg. On y peut étudier l'œuvre des maîtres liégeois du burin : Jean Valdor, Suavius, les de Bry, etc.

S. A. R. le Prince Albert de Belgique vient d'accorder son patronage au Congrès international de numismatique et de l'art de la médaille que la Société royale de numismatique de Belgique et la Société hollandaise belge des Amis de la médaille d'art organisent sous la présidence de MM. le vicomte B. de Jonghe et A. de Witte pour l'année 1910 à Bruxelles.

M. le ministre Beernaert a visité, dimanche dernier, le Salon de l'Art contemporain et y a fait l'acquisition de deux œuvres de M. Charles-Victor Hageman

---

La Presse, revue documentaire du journalisme, tel est le titre d'une nouvelle publication périodique parue le 1er mars à Bruxelles. Elle a pour mission de recueillir tout ce qui a été et sera publié sur la Presse dans les journaux.

On a beaucoup écrit sur le journalisme; des ouvrages, des études, des articles. Les premiers — et quelquefois les seconds — peuvent être retrouvés dans les bibliothèques; mais les derniers, les articles écrits au courant de la plume, verveux, pétillants, aussi intéressants — sinon plus — que les longs traités filandreux qui forment la matière des ouvrages et des études, les articles de journalistes qui ont paru n'importe où, qu'aucune table de matières, aucun sommaire, aucun catalogue ne mentionne, où les retrouver plus tard? Et ne perdrait-on pas, en négligeant de les conserver, le plus précieux et souvent le plus piquant, le plus amusant, le plus instructif de l'histoire du journalisme? Ces articles écrits à la diable, notes, souvenirs, portraits crayonnés, appréciations rapides, ne valent-ils donc pas la peine d'être recueillis, conservés, relus?

C'est le but que poursuit la nouvelle publication. Celle-ci paraît les 1er et 16 de chaque mois en fascicules d'au moins trente-deux pages. Elle a été agréée comme organe officiel par le Comité du Musée international de la Presse que des groupes de libre initiative viennent d'inaugurer à Bruxelles comme dépendance de la Bibliothèque collective des Sociétés savantes établie au Palais des Beaux-Arts.

Nous signalons à l'attention des amateurs d'art musical et dramatique le premier numéro du *Bulletin mensuel* que vient de fonder l'Ecole de musique d'Ixelles, actuellement dans sa XIIe année et que fréquentent annuellement une moyenne de 600 élèves.

Conçu sans prétention ni pédantisme par des hommes de grande valeur, ce *Bulletin*, à en juger par le premier numéro, constituera, pour le public auquel il s'adresse, une documentation utile et une lecture intéressante.

Le récital de chant que devait donner Mlle Raymonde Delaunois mardi dernier est remis au 29 courant.

Les deux dernières séances des soirées consacrées par MM. E. Deru, violoniste, et G. Lauweryns, pianiste, à l' « Histoire de la sonate », auront lieu vendredi, 24 avril et lundi, 27 avril 1908, à 8 h. 1/2 du soir, salle Ravenstein. Ces séances promettent d'être particulièrement intéressantes. Au programme : Grieg, Saint-Saëns, C. Franck, G. Pierné, G. Fauré, Georges Lauweryns.

Mercredi 22 avril, à 8 h. 1/2, Grande-Harmonie, récital par le célèbre ténor italien Isalberti. Au programme : Verdi, Puccini, Leoncavallo, Denza, etc. Le violoniste Silvio Floresco prêtera son concours à cette séance, et jouera, avec M. Georges Lauweryns une Sonate de Strauss et, en soliste, la *Chaconne* de Bach et les *Variations* de Paganini sur la *Prière de Moïse*.

Mme Armand donnera le 25 avril, à 1 h. 1/2, au Théâtre royal flamand, l'audition de ses élèves, qui se produiront en costumes et avec décors dans des fragments de *Manon*, *Carmen*, *Sigurd*, *Aben Hamet*, *Hérodiade*, *le Roi d'Ys*, *Hamlet*, *Werther*, *Hänsel et Gretel* et *Lohengrin*.

A toi, Willy! — D'une gazette artistique bruxelloise :

« Louangeons aussi le jeu tout particulièrement artistique de M. Van Neste, un violoncelliste de grand mérite qui, après s'être fait applaudir dans *les Variations symphoniques* de César Franck, a tenu merveilleusement sa partie dans *la Procession* du même auteur. »

???

Ariane et Barbe-Bleue, la belle œuvre de Paul Dukas, qui triomphe en ce moment à l'Opéra-Comique, vient d'obtenir un succès considérable à Vienne.

L'interprétation a été excellente et l'orchestre, remarquablement dirigé par M. Alexandre Zemlinski, a eu sa part dans la réussite complète de la représentation.

Il n'est bruit à Berlin, dans le monde artistique et même dans le monde politique, que d'un incident qui montre que le sentiment artistique de Guillaume II est surtout gouverné par le patriotisme, pour ne pas dire le chauvinisme.

On annonce la disgrâce du professeur Tschudi, directeur du Musée national, et la démission probable du docteur Bode, le célèbre expert et directeur du Musée royal, et on en donne l'explication suivante :

Récemment, le kaiser aurait reproché à M. Tschudi d'avoir organisé à Berlin une exposition de peinture de maîtres anglais, en faisant remarquer qu'il fallait surtout faire valoir l'art national. M. Tschudi aurait répondu que les musées nationaux sont déjà suffisamment encombrés d'œuvres allemandes, parfois médiocres, et que l'intérêt de l'art serait d'y faire, au contraire, une bien plus large place aux écoles étrangères. Les amis de l'empereur, très irrités de cette audace, auraient exercé une si vive pression sur M. Tschudi qu'il se serait vu obligé de demander sa retraite, masquée sous un congé d'un an. Et c'est là-dessus que le docteur Bode, outré dans ses sentiments de justice et aussi dans ses sentiments d'artiste, puisqu'il partage les idées artistiques de M. Tschudi, et non celles du kaiser, menacerait de donner sa démission de directeur du Musée royal...

Voilà, du moins, ce qui se raconte couramment. On attend l'épilogue de ce curieux conflit.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Émile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. HEUGEL et Cie, éditeurs

2bis, rue Vivienne, Paris.

É. JAQUES-DALCROZE. — **LES JUMEAUX DE BERGAME**

Arlequinade en deux actes. Poème de MAURICE LÉNA d'après Florian.

Partition chant et piano. — *Prix net* : 10 *francs.*

Le livret des *Jumeaux de Bergame.* — Prix net : 1 franc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles — Imp Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 17. 26 AVRIL 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Considérations sur le froid (ANDRÉ FONTAINAS). — Émile Bernard (LOUIS THOMAS). — Romans et Contes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique au Parlement belge. — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de « Pelléas et Melisande »* (CH. V.). — « Ariane » et « Le Choix de la Vie » (J.-ERNEST CHARLES) — Bibliographie : *Moussorgsky* (CHARLES VAN DEN BORREN). — Une Nouvelle acquisition de la Société des Amis des Musées royaux. — Petite Chronique.

Considérations sur le froid.

Nulle fatigue ne lasse plus que la fatigue d'un hiver qui ne veut pas cesser. Les habituelles occupations, les plus absorbantes, les plus exaltées, n'en distraient plus la pensée ; l'art a perdu de sa fleur, il faut qu'on se retrempe. Ah! le beau midi, le midi régénérateur, comme on y va puiser des forces nouvelles, à se baigner dans les belles atmosphères sereines et tièdes, dans l'effluve universel du renouveau sacré! C'est là qu'on se refait une vigueur enthousiaste à la fois et doucement juvénile, qu'on respire, avant l'heure des chaleurs trop fortes, toute la puissance de l'air subtil et du soleil, c'est là que les parfums de la terre, des grandes frondaisons, de la mer se marient et s'insinuent dans la chair et dans les cerveaux qui en acquièrent des forces virginales et pacifiantes. On assiste à la fête mystérieuse et profonde, à la magie suprême ; on voit, on sent jaillir à nouveau, sur les landes, dans les bois, dans les jardins, sur la cime et dans les creux abrupts de la montagne les divines sources de clarté, ou, comme les a décrites inoubliablement Maeterlinck, les sources nouvelles du Printemps!

Fut-ce une déception? Non, certes! Ou une erreur involontaire? N'étais-je point, en mars dernier, dans l'humide Bruxelles dont un rayonnement de clarté palpitante rendait heureuses et souriantes les vieilles rues, les maisons, les fenêtres? Ici, au contraire, c'est de la brume et c'est un vent acharné, la longue pluie et l'hiver morne. J'exagère : en réalité, un étonnement et une tristesse de n'avoir pas, une fois de plus, rejoint les avenues de mon rêve.

Est-ce donc si souvent qu'on est admis, dans la réalité des choses, à les parcourir, et ne doit-on pas être, dès longtemps, accoutumé au long déboire? Ce n'est pas porter en soi une âme sage et forte que de se laisser ainsi déconcerter pour peu de chose, après tout, et quand, avec une foi et un espoir à jamais vivaces, on porte en soi la gloire des souvenirs les plus beaux, pourquoi les laisser mettre en déroute par le heurt momentané d'une désillusion passagère? Fait-il si froid ici, après tout? Non, sans doute, mais seulement moins chaud que je n'eusse désiré, moins chaud même que la dernière fois que je parcourus, à bicyclette, en janvier de l'an passé, ces routes prodigieuses de la Méditerranée.

Il ne fait pas froid, il ne fait jamais froid ici, même à Bormes, où, ce soir, on grelottait sous un clair de lune splendide. Déjà maintenant les mimosas et les grappes rouges de faux-poivriers sont défleuris ; d'épaisses et lourdes glycines pendent par-dessus le vantail des portes, la lavande sauvage embaume la montagne, les mauves s'épanouissent, et les clos des horticulteurs émerveillent avec leurs touffes éclatantes d'anthémis et de gros iris bleus.

Là-haut, où, devant la petite chapelle qui domine les bois de pins, nous avons grimpé comme des cabris, les nœuds grouillants des agaves se lèvent en buissons menaçants, les figuiers d'Arabie cachent entre leurs dards épineux leurs fruits de pourpre mous.

Et l'horizon a beau s'argenter d'une brume insistante qui unit la mer et le ciel dans des teintes opalisantes bien égales, il y a trop de lumière éparse dans l'étendue pour qu'on s'y méprenne ; l'air demeure, en dépit de tout, transparent, limpide et léger ; si le mistral souffle, en emplissant de tourbillons les espaces qu'il avait épargnés tout d'abord, il harcèle, inquiète, énerve, mais le froid qu'il apporte passe, glisse, on dirait, sur un fond plus tranquille et plus pur ; il agace et enfièvre à la surface, il ne pénètre pas. Le vent d'est qui soulève les flots et courbe la taille haute des ondulants eucalyptus a beau faire, il ne l'égale pas même en effroi, il traverse d'un bout à l'autre de l'horizon et ne séjourne jamais.

Sans cela, serait-ce possible que, loin des soucis de coterie ou de carrière, loin du bruit que font les salons littéraires et les gloires d'une heure éphémère, loin de la cohue inepte des salons de peinture, de vrais artistes recueillis et silencieux viennent ici trouver le repos et le réconfort. O rivages que j'aperçois au long de la rade d'Hyères, Carqueiranne où Rops jadis se refit un instant la santé, où Gustave Kahn, le dernier hiver, s'est guéri ; la Plage, bois de pins maritimes, de pins parasols et d'eucalyptus où Eugène Demolder aima errer et rêver, et, plus loin, Saint-Clair où travaille dans la ferveur le peintre des horizons radieux, Cross ! N'ai-je point vu, de lui, dans sa villa si nette et si accueillante, des merveilles de notations à l'aquarelle, une série de tableaux tout vibrants et lumineux, inspirés par des études de l'étrange et délicieux Antibes, où vint mourir l'évocateur le plus exquis de la Provence, Paul Arène, qu'on a trop oublié ? Et puis, ce sera Cavalière qu'illustra Théo Van Rysselberghe, avec ses bois qui pendent dans la mer et la pointe Layet, et le beau cap Nègre ; Manguin à son tour y a peint des apparitions de nymphes et de femmes nues dans des décors de végétations féeriques, et Signac à Saint-Tropez, et enfin Valtat, si riche et si puissant, au milieu des rochers d'or et de porphyre rouge du Cap Roux et d'Anthéor au nom prestigieux !

Ah ! quel pays ! et où pourrait-on être, si là on n'était pas bien ! Et que cela, tout de même, et encore en cette saison maussade, repose des salons de peinture, des renommées frelatées de femmes littéraires et de tout le Nord enfin !

ANDRÉ FONTAINAS

Bormes-les-Mimosas, 18 avril 1908

ÉMILE BERNARD

Un artiste, depuis ses premiers débuts à Pont-Aven jusqu'à ce jourd'hui où il vit seul, éloigné des groupements de jeunes, peignant pour peindre, pour créer de belles œuvres classiques, équilibrées, et d'un faire solide et consciencieux, toujours un artiste, un homme qui cherche, qui veut être lui-même et chaque jour avancer plus avant jusques aux formes supérieures de l'art.

Né à Lille le 28 avril 1868, après un séjour à l'atelier Cormon, il partit à pied pour la Bretagne, où il devait retourner pendant plusieurs étés. L'on était à un moment où, dégoûtés de cet académisme facile qui croit créer lorsqu'il applique une formule, et qui est, en somme, le plus sincère ennemi de l'art, quelques peintres s'efforçaient en des voies nouvelles ou renouvelées : M. Emile Bernard fut de ceux qui donnèrent dans une simplification à outrance, imitée du japonais, le cloisonnisme, — les objets étant rendus par pans, au moyen de teintes plates, le dessin ne donnant que les formes les plus générales, et le tableau n'étant plus qu'une manière d'estampe puérile, quoique singulièrement apprêtée. On appelait cela faire œuvre de synthèse ; et, ce mot ayant une allure novatrice et quasi scientifique, les encouragements ne manquaient pas.

D'ailleurs, comme l'on usait de tons clairs, l'on arrivait parfois à des toiles semblables à des crépons japonais ; ouvrages de fantaisie, agréables et légers, mais à vrai dire sans importance réelle, et l'un de ces engouements auxquels les artistes se prêtent pendant un temps pour les quitter ensuite. C'était curieux, cela piquait le public, surtout en ce temps de symbolisme où l'étrange en arrivait à ce point de bonheur qu'on le confondait avec le génial ; et l'on comprend que des hommes jeunes et passionnés pour leur art aient cru réaliser un idéal nouveau alors qu'ils retournaient à l'absence de beauté plastique des époques romanes. Surtout leur œuvre n'était qu'un abstrait, qu'un abus de logique, une déformation de la réalité, et lorsqu'ils étaient portés par leur sujet, un hiératisme fort déplaisant et mal poli.

Un homme de second rang se fût arrêté là ; Bernard voyagea, revint à une plus saine vision des choses. L'Egypte, où il séjourna de 1893 à 1904, l'Espagne, Naples et Venise lui redonnèrent l'usage de ses yeux, et par cela même lui apprirent l'importance des formes, les graduations de la lumière, et que l'on doit rendre toutes choses avec les moyens dont usèrent les artistes de la Renaissance, pourvu que l'on sache y mettre quelque personnalité et conscience. En ces diverses contrées, il peignit un très grand nombre de toiles, marchés ruisselants de lumière, — portes ensoleillées, — patios et chambres où dorment, indolentes et calmes, des filles brunes aux charmes lourds, — pénitents âpres de ton et hauts en couleur, — mendiants extraordinaires, marchands d'oranges, nabots, vieilles femmes édentées, — la pouillerie et la joie des quais de Naples, la lumière de l'Orient, une beauté extrêmement plastique et sensuelle, déjà un art solide et sérieux, une

riche matière. Il est vrai que dans cet ensemble tout ne se vaut pas ; l'on y rencontre quelquefois de la raideur, de l'âpreté, soit que l'effort ait été trop violent et brusque, ou qu'il reste encore en cette nouvelle manière quelque chose de l'ancienne ; mais qu'importe, c'est un exemple de ce que peuvent la volonté et la conscience d'un artiste lorsqu'il se trouve en face de préjugés, ou d'une éducation à rebours, ou de la contrainte que nous imposent les goûts et les désirs de nos contemporains : orientaliste qui travaillait en une matière retrouvée des Italiens et des Espagnols, Emile Bernard était devenu un autre homme.

Il lui fallait encore, pour arriver à se parfaire, une harmonie plus discrète, une composition moins logique et moins arrêtée, plus de légèreté dans le ton, une vigueur moins âpre et plus touchante, en somme la maîtrise de soi-même et l'accord intime de sa culture et de son naturel : un fond emporté et rude d'homme du Nord surgissait parfois trop brusquement et détonnait en sa peinture d'apparence classique et coordonnée.

L'influence décisive des Vénitiens, la facilité que l'âge et le travail constant donnent à un chercheur ont fait de lui ce peintre que je me plais à admirer aujourd'hui, indépendant et classique, solide et délicat, un tempérament qui accepte des règles et ne s'en sert que pour mieux y éclater. Ses paysages, les grandes compositions où il laisse libre cours à son lyrisme, ses portraits d'hommes ou d'enfants ne sont pas, comme certaines toiles exposées en nos salons d'avant-garde, des appels directs au public ; ils ne tremblent, ni ne papillonnent, ils sont en une pâte rousse et ambrée de beaux spectacles qui prennent lentement leurs valeurs ; la lumière n'y fait pas le grand soleil, comme au cirque, elle est simple et les objets y demeurent ce qu'ils doivent être, de la chair ou des feuilles, non pas une identique carafe exposée au soleil ; ils ne vous brisent pas la rétine ni l'entendement; c'est le travail d'un artisan honnête, qui ne cherche pas à mettre cinquante symboles ni tout l'éclat du ciel en un mètre carré de peinture; mais à mesure qu'on les regarde, l'on en découvre la profonde beauté : douce, réfléchie, elle vous pénètre peu à peu ; et ces toiles, qui ne nous ont pas éberlué, demeurent en notre mémoire sans perdre rien de leur charme et de leur intensité. C'est l'œuvre d'un homme mûr.

Probe, travailleur, avec un petit coin de croyance qui est sa réserve intérieure (1), il travaille, il ajoute à son œuvre d'autres compositions plus larges encore : il voit grand et ne s'arrête pas.

LOUIS THOMAS

ROMANS ET CONTES

Avec *Mademoiselle Dax, jeune fille* (2), M. Claude Farrère nous prouve qu'il peut très bien ne pas s'en tenir au roman exotique ou au récit de voyage. Sa préface nous renseigne curieusement sur son inspiration et sa méthode de travail, et nous ne pouvons qu'admirer la rapidité d'induction et le génie constructif de cet écrivain qui, ayant rêvé un soir, quelques heures, d'une jeune fille « *mal élevée, mal armée pour la vie, tête laissée vide et cœur resté mou* » qu'il avait rencontrée au bal, imagine son existence et lui crée une aventure, avec tant de logique et aussi tant d'émotion.

Car c'est une histoire très touchante que celle de Mlle Dax, et très humaine et, malgré sa lamentable fin et son romanesque, pas du tout banale ni pleurarde.

M. Claude Farrère possède ce don mystérieux de la force qui empêche ce qu'il touche de rester mièvre ou naïf. Il voit juste, il a le sens des réalités, et si ce roman ressemble dans sa donnée à bien des romans mal écrits, cela prouve simplement que beaucoup de sots ont gâché de beaux sujets et c'est à eux qu'on s'en prendrait si l'on avait un instant l'idée de reprocher à M. Farrère d'avoir voulu nous émouvoir sur le sort de cette pauvre et jolie petite oie blanche.

Ce livre, qui ne ressemble pas du tout aux précédents, garde pourtant un certain accent qui fait reconnaître son auteur. Il a toujours le même héros que celui de *l'Homme qui assassina* : un homme qui a beaucoup vu et qui est resté ingénu malgré son expérience, qui a beaucoup souffert et qui est resté tendre, loyal comme une dague de fer, sceptique et stoïque, et qui pourrait se dévouer jusqu'à la mort à quelque chevaleresque folie, mais qui entend bien garder le droit de rire, même de lui.

Et à côté de lui évoluent des personnages d'une observation si cruelle ou si juste : M. Dax, le « soyeux » lyonnais, huguenot autoritaire, dur, aveugle, borné, féroce ; M. Barrier, le docteur, l'implacable homme d'affaires, pour qui le sentiment n'a jamais existé, et la délicieuse Mme Terrien, et l'étrange Carmen de Retz, et surtout l'héroïne elle-même, faible, un peu sotte, mais éblouie par l'idée de l'amour, et ne voulant que l'amour : toute la jeune fille, toute la femme. Elle sombre un peu vite peut-être, et sinistrement; mais elle a passé avec tant de grâce fragile et touchante !...

M. Ludovic Garnica de la Cruz publie *l'Arène aux crucifiés* (1). *L'Arène aux crucifiés*, si j'ai bien compris, c'est l'Église, c'est son organisation intransigeante, pareille à une arène, fermée et cruelle comme elle, et qui ne permet pas à ceux qu'elle renferme, marqués de la croix, de s'évader. Il s'agit d'un jeune prêtre à qui les injustices qu'il a observées et des doutes dogmatiques qui lui sont venus ont donné l'idée de donner sa démission. Comme de juste, on lui jette à la tête la vieille injure : c'est par lâcheté, par peur de ne pouvoir tenir ses serments de chasteté. Et il souffre. Et la vie lui devient intenable. Et comme cependant il a gardé toute sa tendresse de cœur de prêtre pour la religion, il est encore plus solitaire, malgré l'amour d'une femme qui cherche à le consoler.

Ce livre ne manque pas de souffle, de force et de pitié, malgré l'inexpérience du style et de la composition. Le sujet était aussi d'une ampleur trop balzacienne pour un débutant. Mais il vaut mieux ne pas réussir complètement de grands projets qu'en réaliser, trop aisément, de médiocres.

Les dialogues philosophiques (2) de M. Henri Focillon sont certainement d'une belle justesse de pensée et d'une écriture très châtiée et très forte, mais je suis épouvanté qu'un écrivain commence par de tels livres. C'est tout bonnement effrayant. Si jeune et déjà se mouvoir parmi les abstractions comme au milieu de vieilles connaissances ! Que fera-t-il plus tard? Attendra-t-il la quaran-

(1) Émile Bernard a peint des tableaux religieux qui valent qu'on les étudie à cause de leur intensité d'expression et de leur manière ample et solide.

(2) CLAUDE FARRÈRE, *Mademoiselle Dax, jeune fille*. Paris, Ollendorf.

(1) LUDOVIC GARNICA DE LA CRUZ, *L'Arène aux crucifiés*. Paris, Sansot.

(2) HENRI FOCILLON, *Le Demi-Dieu : scènes et dialogues philosophiques*. Paris, Sansot.

taine pour faire une œuvre vivante et concrète? C'est juste, c'est bien, c'est indiscutable, c'est même très personnel et souvent audacieux, mais cela ne quitte pas, malgré la vivacité des dialogues et le lyrisme de certains discours, le froid domaine de l'idéologie. Tous ces personnages de l'histoire et de la légende, qui ont été de la chair et des os, des passions et des rêves et qui furent encore tout cela lorsque des poètes de génie les recréèrent dans des œuvres vivantes, les voilà devenus des professeurs et des orateurs. Le sang dramatique s'est retiré d'eux.

Il ne faut pas s'y tromper : les significations ésotériques que l'on peut percevoir dans les actions de ces personnages *ont été déduites* par les générations successives, mais n'ont jamais été *voulues* par le poète qui les créa ou les ressuscita. Le dialogue philosophique est un genre faux, parce que l'auteur, voulant faire en quelques heures et tout seul le travail lent et inconscient des rêveurs de l'avenir, ne peut aboutir qu'à une œuvre artificielle dont ce que l'on peut dire de meilleur c'est qu'elle exprime son idéal métaphysique personnel. Que M. Henri Focillon ne se froisse pas. Il est en bonne compagnie. Il est avec le Renan de *Caliban* et du *Prêtre de Némi*. Et il ne fait pas plus mauvaise figure.

Étendrai-je ces moroses réflexions aux *Contes pour les enfants d'hier* (1) de M. Albert Mockel?

Non, parce que, malgré l'artifice initial qui les a fait naître et qui en constitue malgré tout l'erreur, ces contes sont riches de fantaisie, d'humour, de style, de trouvailles de toutes sortes. Leur symbolisme ne me touche pas, justement pour la raison que je disais tout à l'heure : parce qu'au lieu de ressortir, de par une nécessité intime, des combinaisons d'un récit qui s'est imposé tel par l'observation ou l'invention, il a été lui-même l'inspirateur des éléments de ce récit.

Ces réserves faites, on se laisse aller au charme certain qui ressort de ces descriptions merveilleuses, de ces féeries, de cette atmosphère de chevalerie et de fable, pareille à celle des romans dont le grand Don Quichotte faisait la pâture de son fol et noble esprit. M. Albert Mockel, malgré la surveillance qu'il exerce sur lui, garde, Dieu merci, une part d'inconscient contre laquelle il ne peut rien et qui se révèle à nous sous forme de mille détails séduisants, et ce sont des réflexions pleines d'humour et de malice, des analyses délicates, des échappées vers la rêverie, une véritable poésie. Et l'on ne peut pas contester que cette lecture convienne parfaitement aux *personnes privilégiées* dont l'auteur parle dans sa préface et qui « *ont gardé dans l'âge mûr une âme candide et fraîche qui semble née d'hier. Ayant vu maintes choses de la vie, et comme ses douleurs, elles ne sont plus naïves sans doute, mais il leur est resté la grâce la plus délicate de cette naïveté perdue : une sensibilité si jeune encore que des impressions très simples y éveillent un soudain rayonnement* ».

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) ALBERT MOCKEL, *Contes pour les enfants d'hier*. Paris, *Mercure de France*.

La Musique au Parlement belge

Le Parlement belge s'est occupé de musique, mercredi dernier. L'après-midi, de façon effective, vocale et instrumentale : cris, huées et battements de pupitres. Le matin, de façon plus académique et objective.

M. Vandervelde a demandé que l'on donnât au Conservatoire un cours d'histoire de la musique. Cette demande a plongé dans la stupéfaction nombre de gens : on pouvait croire, en effet, qu'un ou même plusieurs cours de ce genre figuraient au programme du Conservatoire. Il n'en est rien.

M. Vandervelde a recommandé au ministre la requête de l'Association des auteurs belges. Voici, d'après le *Compte rendu analytique*, l'échange de vues qui a suivi :

« Les compositeurs belges se plaignent avec raison, a dit l'orateur, de ne pas être joués en Belgique, sauf aux concerts Ysaye. (Les Concerts populaires et les Concerts Durant ont pourtant inscrit à leur programme des œuvres de nationaux vivants.) Au Conservatoire, on ne les joue pas. J'en excepte le chant de l'expansion belge de M. Gevaert. (*Rires.*) Les compositeurs, ne pouvant se faire jouer ici, ne peuvent non plus se faire éditer. »

Les compositeurs demandent aussi avec raison qu'on augmente quelque peu la subvention qu'ils reçoivent pour l'organisation des concerts. J'espère obtenir quelque bonne parole, à défaut d'une augmentation immédiate de la subvention.

M. Woeste. — Je veux aussi dire un mot du Conservatoire. Les concerts y sont admirables et ont une haute portée d'enseignement. Mais, à part le chant dont parlait M. Vandervelde, on n'y exécute jamais une œuvre d'auteur vivant. C'est, à mon sens, une grave erreur. A ce compte, il n'y aurait pas un tableau de peintre vivant dans nos musées. Peut-être craint-on de susciter des jalousies entre compositeurs? J'ai assez de confiance dans la commission du Conservatoire pour être persuadé qu'il évitera cet écueil.

M. Descamps, ministre des sciences et des arts. — J'apprécie les diverses observations de M. Vandervelde ainsi que les correctifs signalés par M. Woeste et j'en ferai l'objet d'un examen attentif et bienveillant.

M. Woeste a eu raison de rendre hommage au directeur du Conservatoire, dont la réputation est mondiale. C'est une erreur de croire qu'on n'exécute point parfois au Conservatoire des œuvres d'auteurs vivants. Par exemple, j'y ai entendu exécuter, lors des fêtes du 75e anniversaire de la fondation du Conservatoire, une œuvre de Gilson, un de nos grands compositeurs.

M. Woeste. — Pas dans les concerts.

M. Descamps, ministre des sciences et des arts. — Il importe de considérer que les concerts du Conservatoire ont un but général distinct du simple encouragement des artistes.

Je me ferai néanmoins un devoir d'attirer l'attention de l'éminent directeur du Conservatoire sur les points signalés.

M. Delporte — On pourrait organiser deux espèces de concerts.

M. Descamps, ministre des sciences et des arts. — Nous avons encouragé la Société des compositeurs belges et nous persisterons dans cette attitude.

M. Vandervelde. — Je vous remercie.

M. Borboux. — Je ne suis pas de l'avis de MM. Vandervelde et Woeste quant à la façon d'encourager les œuvres d'artistes belges. Je ne suis pas partisan de la nationalisation en matière artistique.

M. Vandervelde. — Moi non plus, mais je ne veux pas qu'on exclue les Belges de toute protection.

M. Borboux. — Ce n'est pas à coups de subsides qu'on fera la gloire d'un chef d'œuvre. Un chef-d'œuvre doit s'imposer par soi-même.

Je pense que les concerts particuliers suffisent à faire connaître les auteurs contemporains, et je suis d'avis que les concerts du Conservatoire doivent continuer à faire connaître les œuvres admirables de Bach, de Mozart, de Beethoven et des autres gloires immortelles de l'art musical.

M. Vandervelde. — S'il est vrai que les conservatoires sont faits pour conserver, il faut cependant mêler au souci de la tradition celui des œuvres modernes.

Il n'est pas exact que les bonnes œuvres musicales soient toujours assurées du succès et qu'un grand musicien finisse toujours par s'imposer. Il faut, en effet, que les auteurs se fassent jouer et éditer, et rien n'est plus difficile. C'est ainsi qu'il a fallu de nom-

breuses années pour que notre concitoyen César Franck, un musicien de génie, arrivât à la notoriété et il a dû au préalable passer par la France.

M. Descamps, ministre des sciences et des arts. — J'ajouterai un mot seulement. Nous profitons actuellement de l'exposition triennale pour confier à la Société des Compositeurs belges l'organisation de concerts exclusivement consacrés à des œuvres belges. Je travaillerai à assurer la prospérité de l'art national. (*Très bien !*)

***

Il faut être reconnaissant à M. Vandervelde d'avoir saisi l'occasion de citer, comme il convenait, dans une enceinte officielle, le nom de César Franck ; et il serait injuste, après avoir reproduit des critiques dirigées contre le Conservatoire, de ne pas rappeler ici les remarquables exécutions données récemment par M. Gevaert, de la *Symphonie* du maître liégeois. Nous avons coutume de dire franchement notre opinion, lorsqu'elle est défavorable à notre première École de musique; nous ne pouvons manquer de signaler, avec une franchise égale, les manifestations louables et belles dont elle prend l'initiative.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Reprise de Pelléas et Mélisande

Au point de vue de l'interprétation, cette reprise ne présentait aucun intérêt spécial. La distribution des rôles était celle de l'an passé; un seul changement, peu important : Mlle Eyreams remplaçait Mlle Das dans le rôle du petit Yniold, — qui n'y a rien gagné ni rien perdu.

Que dire des autres interprètes, qui n'ait déjà été dit? Que Miss Garden est la plus parfaite des Mélisande qu'il soit donné de concevoir? Que M. Bourbon est un Golaud plein de vie et qu'il comprend à merveille le côté tragique du personnage? Que M. Petit, en Pelléas, est simple, presque effacé, d'une tendresse et d'une expansion discrètes mais justes? Que Mlle Bourgeois lit dans la note vraie, — un peu trop apprise cependant, — la lettre de Golaud?...

Je voudrais simplement ajouter que M Artus est encore meilleur dans le rôle d'Arkel que lors des premières représentations. Grâce à sa simplicité si naturelle, et au ton de bonté douce et auréolée qu'il a su prendre, il rend à souhait le symbolisme clair et profond que nous offre l'âme de celui qui ne s'est « jamais mis en travers d'une destinée ».

L'orchestre, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, a été excellent : il a observé avec la plus grande fidélité ces nuances vaporeuses qui créent autour du drame de M. Maeterlinck l'atmosphère musicale mystérieuse et angoissante dont il a besoin pour apparaître dans toute sa beauté.

Le temps qui s'écoule ne nuit en aucune manière à l'œuvre géniale de M. Debussy. Plus on réentend *Pelléas*, plus on se rend compte des trésors de goût, de raffinement, mais aussi de puissance, que recèle cette partition... On n'ose pas encore proclamer son caractère définitif, marquant une orientation décisive. On se sent plutôt enclin à y voir, provisoirement, un chef-d'œuvre d'exception, une fleur rare et splendide, stérile peut être... Quels fruits attendre d'elle, en effet? Que d'autres que M. Debussy transforment en système ce qui, chez l'auteur de *Pelléas*, est le résultat d'une création spontanée, encore que longuement méditée?... Quelles œuvres artificielles nous réserverait la réalisation de semblable hypothèse ?

Mais si, négligeant les adeptes que M. Debussy pourrait faire, nous pensons à lui-même, nous nous trouvons face à face avec la question de savoir quels lendemains il réserve à *Pelléas* dans le domaine du théâtre. Que sera son *Histoire de Tristan*, s'il est vrai qu'il est occupé à mettre en musique l'admirable légende? Que seront ses autres œuvres dramatiques s'il est décidé à en créer encore?

Le seul fait que ces questions se posent et que leur solution est attendue avec impatience, montre tout l'intérêt qui s'attache à la personnalité de M. Debussy et tout l'espoir que mettent en lui ceux qui ont vu briller dans son œuvre la lumière réconfortante du génie.

CH. V.

« Ariane » et « Le Choix de la Vie »

On parle volontiers de l'art et du peuple, de l'art populaire, de l'art pour le peuple. On n'a pas tort d'en parler. Mais on se rend compte que le peuple n'a pas besoin d'un art spécial lorsqu'on voit le plaisir qu'il prend à des œuvres comme *Ariane et Barbe-Bleue*.

Hier, *Ariane et Barbe-Bleue* était donnée en « représentation populaire » à l'Opéra-Comique. Et il semblait bien que rien n'échappât aux auditeurs de cet ouvrage, à la fois simple et extrêmement compliqué, dont Mme Georgette Leblanc est la si poétique interprète. Je ne veux point dire quelle est la grâce noble de ses gestes et l'eurythmie de ses attitudes, ni ce qu'elle ajoute ainsi, par son art très raffiné, à l'harmonie musicale. Il est naturel que Mme Georgette Leblanc se montre grande artiste dans une œuvre dont elle sent plus vivement que personne l'émouvant et profond symbole.

J'atteste qu'elle le sent plus vivement que personne. J'ai eu l'idée de relire, en effet, le seul livre que Mme Leblanc-Maeterlinck ait publié : *Le Choix de la Vie*. Et j'ai été frappé de l'analogie singulière qui existe entre *le Choix de la Vie* et le sujet d'*Ariane et Barbe-Bleue*.

Ce sujet, vous le connaissez. Il est très diversement et très richement symbolique. Maurice Maeterlinck nous laisse bien deviner pourquoi Ariane désobéit à son mari. Celui-ci lui a interdit d'ouvrir la porte qui mène au souterrain où sont vraisemblablement enfermées les cinq premières femmes. C'est la seule porte qu'Ariane veuille ouvrir, non par une vaine et toute féminine curiosité, mais parce qu'elle juge nécessairement insupportable une défense menaçante. Ensuite elle a un besoin vague et fort de se dévouer, d'agir audacieusement. Elle ouvre donc la porte interdite. Elle délivre les cinq premières femmes de Barbe-Bleue. Elle veut les rendre définitivement à la lumière et à la liberté... Mais les femmes refusent de suivre Ariane lorsqu'elles voient revenir Barbe-Bleue vaincu et cruellement blessé. Elles sont reprises d'amour sous l'impulsion de leur pitié. Elles s'empressent autour de leur maître abominable... La femme ne peut donc se libérer entièrement de l'amour qui a empli sa vie... La femme est née esclave et fatalement elle retourne à sa servitude, et, fatalement, elle adore son tyran. L'homme, au contraire, est surtout séduit par les aspirations d'indépendance de la femme nouvelle, et c'est pourquoi Barbe-Bleue accompagne d'un regard désespéré Ariane qui, lentement, mais délibérément, s'éloigne vers la vie.

Mme Georgette Leblanc, dans *le Choix de la Vie*, a prouvé aussi comment la femme est rebelle à celles plus hardies qui veulent la délivrer de ses sujétions. L'héroïne du livre rencontre une jeune fille merveilleusement belle et simple qui vit dans la nature, d'une existence médiocre et morne. En vain son amie s'applique-t-elle à lui arracher un à un ses liens rudes et vulgaires. La jeune fille ne peut se dégager des plaisirs modestes, des piètres douleurs et des exaltations menues auxquelles l'accoutuma son milieu rural. Elle subit des forces extérieures qui l'oppriment. Malgré l'aide ingénieuse et ardente de son amie, la jeune fille primitive ne peut se soustraire à leur tyrannie. Elle ne supporte que son horizon limité. Elle reprend allègrement son joug. Elle est incapable de se mouvoir dans la liberté absolue qui lui est offerte. Georgette Leblanc, toutefois, conclut que la femme, même dans cette existence bornée, peut être supérieure par la beauté, par la bonté, par le dévouement, par l'amour...

N'est-ce pas précisément le sujet même d'*Ariane et Barbe-Bleue*? Mme Georgette Leblanc le développe avec poésie, avec éloquence et son livre est l'un des plus profonds et des plus évocateurs parmi ceux que les femmes de notre époque ont publiés. Mme Georgette Leblanc, artiste toujours finement intelligente, souvent rare et subtile et précieuse, ample et noble souvent, toujours éprise de la pure harmonie, passe, avec une audace et une fantaisie heureuses, du livre à l'interprétation dramatique, ou à l'interprétation musicale. En la variété si abondante de ses dons, elle est constamment intéressante à considérer.

Mais, à moins que je ne me trompe, le rapprochement du *Choix de la vie* et d'*Ariane et Barbe-Bleue* de Maeterlinck est l'un des plus exacts et des plus curieux qui se puissent faire. Et parce qu'elle est l'auteur du *Choix de la vie*, Georgette Leblanc est d'autant plus digne d'être Ariane et d'entraîner Sélysette, Mélisande, Ygraine, Alladine et Bellangère.

(*Gil Blas*) J.-ERNEST CHARLES

BIBLIOGRAPHIE

Moussorgsky, par M. D. CALVOCORESSI
(Collection des *Maîtres de la Musique*)

M. Calvocoressi ne boude pas à la besogne. C'est un vaillant, un chercheur, un remueur d'idées. Après son livre sur Liszt, dont nous avons eu l'occasion de parler ici même, il y a un peu plus d'un an (1), voilà qu'il vient d'écrire un ouvrage important sur Moussorgsky. Sa prédilection pour la musique russe s'est manifestée, ces temps derniers, par plusieurs articles excellents et fort utiles sur les origines et le développement de la musique en Russie et sur certains de ses aspects (2). Cette prédilection et les études et recherches auxquelles elles l'ont entraîné le désignaient tout naturellement pour présenter au public, avec la compétence voulue, la vie et l'œuvre de celui qui, parmi les musiciens russes, nous apparaît comme le plus spontané et le plus original.

Dans son désir d'être aussi objectif que possible, sans exclure pour cela l'élément d'enthousiasme personnel qui est inséparable de toute bonne critique, M. Calvocoressi a fait sur Moussorgsky un livre que l'on peut considérer, à cet égard, comme supérieur à son *Liszt*. La forme en est plus vigoureuse, moins continuellement laudative; le fond en est plus serré, plus méthodique : aussi, il porte plus et laisse des traces plus durables dans l'esprit. On sent que l'auteur exerce sur lui-même une critique sévère et qu'il se rend un compte de plus en plus exact de la vraie voie à suivre.

La vie, — d'ailleurs assez plane, — du maître russe est décrite avec la plus grande simplicité par M. Calvocoressi. Le caractère de l'homme et ses tendances sont bien mis en lumière.

Le chapitre le plus intéressant du livre est celui qui traite du « réalisme artistique et de ses conséquences ». Ce n'est pas le meilleur au point de vue de la forme: il manque parfois de concision; mais il délimite pourtant, avec une rare netteté, le réalisme musical en général et celui de Moussorgsky en particulier.

« Le réaliste, dit notre auteur, — et sa définition est à retenir, — est l'artiste qui, préoccupé de l'expression exacte plutôt que de l'expression généralisée, se contente d'avoir réalisé l'expression qu'il cherche, sans vouloir y ajouter rien en la stylisant. »

Le réaliste trouvera donc son idéal dans tout ce qui peindra la vie. La musique dramatique, la musique comportant un texte poétique, la musique instrumentale descriptive seront les domaines dans lesquels il s'exercera de préférence. La musique pure, par contre, restera un enclos fermé pour lui, soit parce que le lyrisme qu'elle exprime n'entre pas dans le cadre du réalisme, soit parce qu'elle exige une stylisation qui va à l'encontre de la réalité qu'il s'agit de dépeindre.

Etant donné ces prémices d'ordre général, étant donné, d'autre part, que Moussorgsky est, par tempérament, un pur réaliste, M. Calvocoressi échafaude sur cette base, dont la solidité est indiscutable, son analyse de l'œuvre du maître.

Parlant d'abord des compositions instrumentales, il n'a aucune peine à démontrer que c'est sur ce terrain que l'auteur de *Boris Godounow* apparaît le plus faible.

Mais, dans ses mélodies, et surtout dans celles dont le texte suggère un rythme, un dessin et un coloris musical bien précis, le maître russe est incomparablement original et neuf. L'auteur nous le prouve de la manière la plus péremptoire, par un examen minutieux des lieder de Moussorgsky. C'est la partie la plus approfondie, la plus fouillée et la plus vivante de son ouvrage. Les lignes qu'il consacre à *La Chambre d'enfants*, « le meilleur de Moussorgsky et Moussorgsky tout entier », dénotent un sens remarquable de l'analyse critique.

Enfin, M. Calvocoressi étudie l'œuvre dramatique du maître et s'attache principalement à *Boris Godounow* et à *Khovanchtchina*, dont il donne une très claire vue d'ensemble.

Un dernier chapitre : *Moussorgsky musicien*, nous expose rapidement, mais d'une manière très nette, en quoi l'illustre musicien russe fut l'un des « plus grands inventeurs » d'éléments musicaux (rythme, mélodie, harmonie). La liberté du sentiment tonal, qui est l'une de ses caractéristiques les plus frappantes, fait à juste titre l'objet de remarques intéressantes de la part de M. Calvocoressi (1).

CHARLES VAN DEN BORREN

(1) Voir *Art Moderne* du 24 février 1907, p. 59.

(2) Voir notamment : *La Musique russe*, brochure extraite du *Correspondant*; *Die musikalische Lyrik in Rusland*, dans *Die Musik*, numéro du 1er avril 1907, entièrement consacré à la musique russe.

(1) Signalons, parmi les travaux récemment parus de M. Calvocoressi, l'étude très curieuse, très personnelle, qu'il vient de publier dans le *Recueil trimestriel de la Société internationale de musique* (avril-juin 1908) et qui porte pour titre : *Esquisse d'une esthétique de la musique à programme*. On sait que l'auteur s'est beaucoup occupé de la musique à programme et qu'il possède, dans ce domaine, une forte documentation.

Une Nouvelle acquisition
de la
Société des Amis des Musées royaux

La Société des Amis des Musées royaux, qui s'est constituée il y a quelques mois à Bruxelles sous la présidence de M. Beernaert, ministre d'Etat, vient de donner une nouvelle preuve de son activité en faisant l'acquisition d'un monument en pierre, de la plus haute importance pour l'histoire de la sculpture en Belgique au moyen âge. Ce monument, découvert en 1890 par M. Cloquet, professeur à l'Université de Gand, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Frères Mineurs à Tournai, consiste en un bas-relief votif appartenant à l'école tournaisienne, si féconde, au XVe siècle, en œuvres de ce genre. Il représente avec un puissant réalisme les funérailles de Jehan Fiesnes, frère Mineur, décédé en 1425. Sur une civière recouverte d'une natte, repose le cadavre du défunt. Quatre frères, dont l'un porte la croix processionnelle, viennent procéder à la levée du corps, ainsi qu'il ressort d'ailleurs des paroles liturgiques inscrites sur les banderoles qui se déroulent à travers la composition. A l'avant-plan, deux moines endormis, dans lesquels on a cru reconnaître des frères chargés de veiller le mort et que la procession funèbre aurait surpris dans leur sommeil.

Ce genre de représentation est unique dans la sculpture belge au XVe siècle. Aussi ne peut-on que louer hautement la nouvelle Société d'avoir offert en don ce curieux monument aux Musées royaux du Cinquantenaire, où il vient d'être exposé parmi les documents de l'époque gothique.

PETITE CHRONIQUE

Aujourd'hui dimanche, à 2 h 1/2, salle du Musée communal d'Ixelles, concert Durant :

Au programme : la Symphonie en *fa* majeur de Brahms; le double Concerto pour violon et violoncelle en *la* mineur de Brahms (solistes : M. Crickboom et Mlle Ruëgger); *Psyché* de César Franck.

Aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, salle Ravenstein, troisième concert Wilford. Au programme : des œuvres de Peter Benoit, et de MM. Ryelandt, Opsomer, Brusselmans, Gilson, Deboeck et Wilford.

Pour rappel, lundi 27 avril, à 8 h. 1/2, salle Ravenstein, dernière séance de MM. Deru et Lauweryns : *l'Histoire de la sonate.*

Mercredi 29 avril, à 8 h. 1/2, salle Patria, récital de chant par Mlle Raymonde Delaunois.

M. Silvano Isalberti donnera mercredi prochain, 29 avril, dans la salle de la Grande Harmonie, une deuxième et dernière audition avec le concours du violoniste Silvio Floresco et du pianiste Georges Lauweryns.

Au programme : des airs de Puccini, Verdi, Bizet, Leoncavallo, Mascagni et, pour la partie violonistique, *le Trille du Diable* de Tartini, une Suite de Goldmarck et *la Ronde des lutins* de Bazzini.

Le prochain concert Ysaye aura lieu le dimanche 10 mai, à 2 h. 1/2, salle Patria, avec le concours de M. Eugène Ysaye comme soliste.

Le programme comportera notamment le concerto en *sol* de Mozart et le concerto de Beethoven.

Répétition générale le samedi 9 mai, à 4 h. 1/2, à la salle Patria.

Institut des Hautes Études et École de musique et de déclamation d'Ixelles. — Les incriptions pour le troisième terme (Pâques-grandes vacances) sont reçues aux secrétariats, 61, rue de la Longue-Haie (Institut) et 53, rue d'Orléans (École), de 5 à 7 h., sauf les jours fériés.

Rappelons que c'est audit Institut que se donne avec tant de succès le cours de gymnastique rythmique, cette remarquable méthode d'enseignement musical due au compositeur suisse M. Emile Jaques-Dalcroze, dont la récente conférence, suivie d'une démonstration pratique, a soulevé un si vif intérêt dans le monde de l'enseignement en général et de la musique en particulier.

Liége : Samedi 2 mai, à 8 h. 1/2, salle de l'Émulation, première séance (17e concert historique) du cercle « Piano et archets » (MM. Jaspar, Marès, Bauwens, Foidart et Vranken) avec le concours de Mme Closset-David, cantatrice et de M. Nicolas Radoux, flûtiste.

Programme : 1° Quatuor d'archets n° 4 en *ut* mineur (Beethoven); 2° Air d'*Obéron* (Weber); 3° Introduction et variations pour piano et flûte, première audition (Schubert); 4° *a) Barcarolle vénitienne*; *b) Aux bords du Gange*, mélodies (Mendelssohn); 5° Quintette en *mi* bémol, piano et archets (Schumann).

La *Vie intellectuelle* s'efforce de prouver qu'elle est bien la grande revue que l'on attend depuis si longtemps en Belgique. On peut lire dans le troisième numéro de cette belle publication : *L'Amour de l'homme et de la guêpe*, un conte charmant de Mme Blanche Rousseau, illustré par Camille Lambert; la *Rénovation de la femme*, plaidoyer féministe abondamment documenté, par M. Pierre des Bruyères; *Salzbourg*, notes de voyage par M. Louis Thomas; un savant article de M. Paul de Reul sur un nouveau Dickens, *William De Morgan*. Dans le même numéro, M. Edmond De Bruyn prend pieusement la défense de la vieille tour d'Ostende, menacée par la pioche des démolisseurs. A lire également les chroniques de MM. Léon Leclère, Dumont-Wilden, Charles Bernard, Abel Torcy, Raymond Hottat, Georges Rency, etc. Le numéro est illustré, hors-texte, de reproductions de la *Boucherie* de Stobbaerts, de *Un Soir* d'Émile Claus et de deux jolies vues de Salzbourg.

A l'Opéra de Paris. — MM. Messager et Broussan ont fixé au 29 avril la première représentation de l'*Hippolyte et Aricie* de Rameau.

La Scala de Milan vient de donner la première de *Pelléas et Mélisande*. C'était aussi la première en Italie, et c'est dans une atmosphère de fièvre que l'œuvre, qui avait ses admirateurs et ses détracteurs résolus, a été représentée.

Toute la première partie fut accueillie froidement, les partisans de Debussy ne parvinrent pas à dégeler le public, mais à partir du finale du troisième il y eut de chaleureux rappels, puis, jusqu'à la fin, des ovations enthousiastes.

L'œuvre est admirablement montée et interprétée superbement.

Pelléas a donc été exécuté, jusqu'à présent, à Paris, Bruxelles, Francfort, Rome, New-York, Lyon, Milan. Il le sera prochainement à Munich et à Cologne.

Un Congrès de la Danse aura lieu à Berlin en juillet prochain. Quatre journées seront consacrées à des divertissements et ballets.

Des représentants de toutes les nations civilisées ont fait connaître leur intention de prendre part aux séances. Il y aura de nombreuses conférences sur l'histoire et l'art de la danse, ainsi que des tableaux vivants et une reconstitution des danses à tous les âges, depuis l'ancienne Egypte, la Grèce et Rome jusqu'à l'époque du « cake-walk ».

Un comité de patronage, dont le président est le comte Seckendorf, a organisé à Berlin, pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur, une exposition des maîtres anglais du XVIIIe siècle.

Cette exposition, la première de ce genre qui se sera vue en Allemagne, renferme des merveilles. Parmi les collectionneurs qui ont bien voulu répondre à l'appel du professeur Justi, délégué à Londres par le Comité, on cite MM. Pierpont Morgan, Ch. Wertheimer, le baron Alfred de Rothschild, lord Burton, le duc de Westminster, le duc de Devonshire, Lockett Agnew, Henry Oppenheimer, etc.

L'exposition, que Guillaume II honore de son patronage, vient d'être inaugurée à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte reimpose, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. HEUGEL et Cie, éditeurs

2bis, rue Vivienne, Paris.

É. JAQUES-DALCROZE. — **LES JUMEAUX DE BERGAME**

Arlequinade en deux actes. Poème de MAURICE LÉNA d'après Florian.

Partition chant et piano. — *Prix net* : 10 *francs.*

Le livret des *Jumeaux de Bergame.* — Prix net : 1 franc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°.	0,25	Le n°.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles. — Imp Vve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 18. 3 MAI 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Marc-Henry Meunier (OCTAVE MAUS). — La Cinquantième de « Kaatje » (GEORGES RENCY). — Un poète biblique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Victor Hugo dessinateur et menuisier. — Les Livres (PAUL CORNEZ). — Notes de musique : *Le Concert Durant* (CH. V.); *Le Concert Raymonde Delaunoy* (CH. V.); *Troisième et quatrième séance Deru-Lauweryns. Histoire de la Sonate* (M. K. M.) — Petite Chronique.

MARC-HENRY MEUNIER

Voici un bel artiste et un probe ouvrier.

A notre époque de hâte et d'inquiétude, l'apprentissage est trop souvent superficiel et maintes fois les artistes les mieux doués n'arrivent pas, faute d'une discipline sévère, à extérioriser dans une forme définitive leurs sensations esthétiques.

M. Marc-Henry Meunier n'est pas de ceux-là. Né à Bruxelles en 1873, il fut initié aux secrets de la gravure au burin dès l'âge où il crayonnait ses premiers croquis. Son père, le maître graveur Jean-Baptiste Meunier, lui enseigna, avec le respect de l'art, la nécessité d'une technique rigoureuse. Et l'exemple de son oncle, l'illustre statuaire Constantin Meunier, fortifia dans la suite la solide éducation professionnelle de ses premières années.

C'est à cette double influence que M. Marc-Henry Meunier doit l'épanouissement d'un art robuste, concentré, émouvant dont les expressions diverses sont invariablement servies par un métier impeccable.

Le vernis mou, la pointe sèche, l'aquatinte lui sont également familiers. Curieux de procédés nouveaux ou renouvelés, il utilise parfois, ainsi que le tenta Braquemond, l'encre et la plume pour diversifier les valeurs et les tons de ses eaux-fortes. Car le graveur est doublé d'un peintre, et dans l'exécution d'une planche la « coloration » le préoccupe tout autant que le dessin. Ce constant souci, joint à sa conception synthétique de la nature, lui donne une personnalité fortement accusée.

L'artiste a trouvé dans la rude région ardennaise, parmi les rocs de schiste et les landes arides, sur les plateaux dénudés que ravinent profondément des rivières sinueuses, des sites dont le caractère austère, souvent tragique, s'accorde avec son tempérament. Les interprétations les plus éloquentes : *le Village qui s'endort*, *l'Incendie*, *le Calvaire*, *la Borne*, *le Rouleau*, *la Charrue*, *Lisière de sapinière*, *Une Croix*, *la Rafale* — mais il faudrait citer presque toutes ses œuvres — sont inspirées par ces paysages pathétiques. D'autres planches, également intéressantes par le sentiment qui les anime : *la Maison solitaire*, *les Ornières*, *Vestiges féodaux*, *le Chaume*, *la Voie lactée*, évoquent la Campine et le Grand-Duché de

Luxembourg; d'autres encore, des aspects de Bruxelles. Dans les unes et les autres le graveur affirme une égale spontanéité d'impression, avec la même sûreté de main. Ceux qui ont admiré naguère les pimpantes affiches illustrées par lesquelles sa signature s'est répandue, seront surpris de l'orientation nouvelle de son esprit et de la gravité de sa vision.

En ces derniers temps la gravure en couleurs, dont la renaissance provoqua une si salutaire émulation parmi les artistes, le séduisit à son tour. Et déjà plusieurs planches habilement traitées dans un style large et sobre classent M. Meunier parmi les spécialistes en vue.

De nombreuses expositions ont consacré sa jeune maîtrise. L'Exposition universelle de 1900 groupa quelques-unes de ses eaux-fortes. A Venise, à Munich, à Dresde, à Rome — où l'une de ses épreuves fut acquise pour la Galerie d'Art moderne — à Barcelone, aux Salons de Gand, d'Anvers, de Liége, de Bruxelles où il réunit récemment dans les Galeries du Cercle artistique l'ensemble de ses compositions — il fixa à plusieurs reprises l'attention des amateurs avertis.

Et, non content d'exposer ses propres œuvres, il prit dernièrement l'initiative de rassembler chaque année, à Bruxelles, les meilleures productions de la gravure originale dans ses multiples expressions.

Le Salon de *l'Estampe*, qu'il fonda avec M. Robert Sand, réunit, en 1907, l'œuvre gravé de Brangwyn, de Storm de Gravesande et de Valloton, en 1908, celui de Bracquemond, de Zilcken et d'Hazledine.

Aux termes par lesquels je tentai, au début de cette notice, de définir la personnalité de M. Meunier : un bel artiste et un probe ouvrier, il convient donc d'ajouter : une nature fervente, active et désintéressée.

OCTAVE MAUS

La Cinquantième de « Kaatje »

C'est un événement dont il importe de fixer ici le souvenir.

Donc, le samedi 25 avril 1908, le théâtre royal du Parc donnait la cinquantième représentation de *Kaatje*, pièce en vers, pièce d'un auteur belge, M. Paul Spaak, presque inconnu il y a à peine quelques mois. L'événement était si extraordinaire que M. Victor Reding, le directeur de ce théâtre, crut devoir l'entourer de quelque solennité. Il eut l'idée charmante d'inviter à cette représentation tous ceux qui, en Belgique, ont un nom dans les lettres, et l'on remarquait dans la salle MM. Edmond Picard, Emile Verhaeren, Gustave Van Zype, Maurice Wilmotte, Fritz Rotiers, Maurice Kufferath, Léopold Courouble, Gérard Harry, Georges Garnir, Paul André, Arthur Derudder, Georges Kayser, Henri Liebrecht, Léon Souguenet et d'autres. Le monde officiel était représenté par M. le baron Descamps-David, ministre des Sciences et des Arts; M. Sauveur, son secrétaire général et M. Van Overbergh, directeur général des Sciences et des Lettres; M. Verlant, directeur général des Beaux-Arts; MM. Clepkens et Lambotte, fonctionnaires du même département; M. Duvivier, directeur de la classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique; M. De Mot, bourgmestre, et MM. Grimard, Lemonnier, Steens et Max, échevins de la ville de Bruxelles; M. Alfred Mabille, directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Le théâtre du Parc avait reçu une décoration spéciale : le drapeau y flottait depuis le matin: une double guirlande lumineuse courait le long de ses terrasses; des lampes électriques multicolores brillaient dans le vestibule et les escaliers, parmi les plantes vertes et les fleurs; un orchestre de tziganes était installé au foyer; et, dans la salle, les plus jolies actrices de la maison, habillées en Zélandaises, offraient des tulipes aux dames. Que les temps sont changés! Pour qui, toute cette mise en scène? Pour un écrivain de chez nous, auteur d'une pièce toute simple, jaillie tout naturellement de son terroir, et qu'un public extraordinairement nombreux (il y avait du monde jusque dans les couloirs!) venait applaudir pour la cinquantième fois! N'omettons pas de remercier ici M. Victor Reding, d'abord d'avoir accueilli *Kaatje*, ensuite de l'avoir montée avec un tact et un goût exquis, de lui avoir donné une interprétation excellente, et enfin d'avoir su fêter avec tant de grâce aimable son triomphal et persistant succès.

Emile Verhaeren avait accepté de faire, avant la représentation, une courte causerie sur le théâtre belge. Salué, à son entrée en scène, par d'enthousiastes applaudissements, le grand poète, qui semble n'avoir été si discuté jadis que pour se voir exalté aujourd'hui avec une plus flatteuse unanimité, commença par féliciter le public d'avoir abandonné les préjugés qui lui dérobaient les mérites de notre théâtre. Il regretta toutefois que ce moment n'eût pas coïncidé avec celui où Van Lerberghe et Maeterlinck faisaient jouer ici les *Flaireurs*, l'*Intruse*, *Intérieur*, et il rendit hommage à ces précurseurs, « à qui la littérature ne sera jamais assez reconnaissante de leurs excès même ». Puis il justifia, en quelque sorte, le public de son indifférence en rappelant que beaucoup de nos dramaturges s'efforçaient alors d'imiter les pièces parisiennes : incapables d'égaler leurs modèles, étalant avec une lourde indiscrétion les rares mots d'esprit qu'ils trouvaient, « dansant, mais avec des pieds de plomb », et surtout n'apportant rien de neuf, rien que les auteurs français n'eussent dit mieux qu'eux, comment auraient-ils pu intéresser les spectateurs? Ce qu'il fallait à notre théâtre, comme à notre littérature en général, c'étaient des auteurs décidés à être franchement de chez eux et à transporter sur la scène ou dans le livre des types d'humanité issus de leur propre race. Mais qu'on y prenne garde! — et cette partie de la conférence de Verhaeren mérite une attention toute particulière — ce qui importe, dans une œuvre, ce n'est ni le décor, ni le lieu de la scène, ni les noms des personnages, ni, d'une manière générale, son aspect extérieur. Pour qu'elle soit vivante et plonge ses racines en pleine terre patriale, il ne faut pas qu'elle s'attache mesquinement à ce qui n'est que particularités éphémères et pittoresque d'un moment. Ce qu'elle doit traduire, c'est le son spécial que rend l'âme d'une race au contact du monde et de la vie. Le conflit de passions, de sentiments ou d'intérêts qu'elle exposera sera d'ordre universel, mais la façon dont elle l'exprimera sera telle que seul un écrivain d'une race déterminée était apte à lui donner ce qu'elle possède d'originalité. Les drames de Maeterlinck, par exemple, appartiennent à la littérature de tous les pays et de tous les temps : toutefois il

n'y avait qu'un écrivain né et grandi auprès des béguinages et des canaux de Gand qui pût les écrire. Pour ce qui regarde spécialement notre art, son charme essentiel est son « intimité ». C'est la beauté des tableaux de Van Eyck comme des plus belles œuvres de Lemonnier, comme aussi de la jolie pièce de Paul Spaak. Et Verhaeren termina cette vibrante et nette causerie en saluant le succès de *Kaatje*, le plus honnête, le plus franc, le plus complet succès du théâtre belge.

Ensuite l'excellente troupe du Parc interpréta pour la dernière fois — cette année ! — la pièce jubilaire. De véritables acclamations témoignèrent, après chaque acte, de l'admiration du public. A la fin de la soirée, on réclama avec persistance l'auteur. Mais M. Spaak ne parut pas sur le théâtre, et il fit bien. Rien n'est plus déplaisant, à mon sens, que cette façon de traîner un écrivain sur la scène et de l'exposer, timide, débraillé, grotesque, aux remarques malicieuses des spectateurs. Ce sont là des mœurs parisiennes que nous ne devons pas laisser s'acclimater chez nous.

Souvenons-nous longtemps de cette belle fête de réconfort et de réparation : elle nous permet d'oublier, de pardonner certaines méconnaissances du public belge et elle est le gage, pour nos lettres, et spécialement pour notre théâtre, d'un avenir moins ingrat.

GEORGES RENCY.

UN POÈTE BIBLIQUE

Tellement de critiques se sont rendus ridicules en s'instituant les précurseurs et les barnums de génies poétiques qu'on a toujours quelque scrupule à en découvrir à son tour. Cependant je ne crois pas me tromper aujourd'hui en déclarant que M. André Spire est un poète, un authentique poète, et qu'il apporte un frisson nouveau.

Ce n'est pas tout à fait un inconnu. M. Jean de Gourmont l'a signalé naguère comme un des jeunes les plus intéressants d'aujourd'hui, mais, si je ne me trompe, c'était surtout au point de vue rythmique qu'il se plaçait : à une époque, il est vrai, où M. Spire, encore inédit en volume, ne pouvait pas s'être révélé entièrement. Mais l'apparition des *Versets* (1) nous oblige à une tout autre attitude envers lui.

M. André Spire est juif, et il l'est avec violence et avec fierté. Au lieu, comme la plupart de ses coréligionnaires, de céder à l'esprit de la race au milieu de laquelle ils vivent, il s'y oppose fortement. Il prétend bien résister jusqu'au bout à l'emprise aimable et douce du pays où le hasard l'a fait venir. Obstiné, farouche, c'est vers Sion que se tournent ses regards. C'est une nouvelle Jérusalem qu'il veut rebâtir, non pas peut-être justement où se trouvait l'ancienne — les événements et la politique ont trop changé la surface du monde — mais quelque part dans l'Univers ; en une terre vierge, dure nécessairement puisque neuve, mais où Israël, redevenu libre, peuple de pasteurs et d'agriculteurs, reprendra conscience de sa noblesse et de sa fierté.

C'est le rêve sioniste, mais avec quelque chose de plus beau, à mon avis. Les Sionistes veulent rétablir la Jérusalem réelle, là-bas, en Palestine, et telle qu'elle était. Maniaques et entêtés, ils ne veulent pas voir que l'on ne peut pas faire des retours en arrière de deux mille ans, ils s'imaginent qu'à coups de millions la chose est possible et ils en veulent mortellement aux Israélites nantis, riches, gavés, qui, satisfaits de la position qu'il se sont faite parmi les Infidèles, s'endorment dans ces coupables délices. C'est un idéal de vengeance qu'ils poursuivent, une rancune de peuple sans patrie qu'ils veulent assouvir.

Mais M. André Spire ne cherche pas ces représailles. S'il prêche l'exode, c'est parce qu'il ne trouve pas digne pour une race de végéter en parasite sur le dos des autres races. Bien plus, s'il désire le combat, c'est parce qu'il trouve plus beau d'être guerrier que commerçant.

Il habite en son âme un peu de l'âme féroce et grandiose des prophètes de l'Ancien Testament, impatiente du joug des asservisseurs, sauvagement amoureux de la patrie et des rites, traitant l'Éternel d'égal à égal : « Mes devoirs, la prière, mes droits à la protection, nous avons passé contrat ; l'arche est la témoignage » ; d'insupportables compagnons, certes, mais qui ne manquaient pas d'allures.

M. André Spire est tout à fait dans la tradition des écrivains bibliques, bien plus que ne le sont les Sionistes qui sont des esprits modernes et positivistes, malgré eux tachés d'esprit européen. Il l'est tellement que son style lui-même a l'apparence du leur. A fréquenter leur pensée, il a désappris toute littérature. Lisez *Versets*, et vous serez surpris de cette étrange absence de formules, de cette pureté sobre et sûre. Les images sont sèches et fortes, dessinées à très grandes lignes et s'imposent à l'esprit par leur magnifique simplicité. La musique en est particulière. M. Spire se sert du vers libre : chaque vers est mesuré uniquement d'après la force d'émission de l'image et du souffle. Il faut après chacun respirer, même s'il n'a que trois syllabes. La pensée, vous n'y mettriez pas une épithète de plus. Vous ne pourriez pas d'ailleurs en enlever une nuance. Pas de rejets, pas d'agréments, pas de fioritures, rien de cet art odieux et enfantin appelé versification. Le poète chante parce qu'il lui plaît de chanter, il crie parce qu'il ne peut pas s'empêcher de crier, il invective parce que son âme déborde de colère, il se plaint parce qu'il souffre.

Car il chante, et il se plaint, et il est parfois très doux, ce poète âpre et solitaire. Lorsque sa pensée fixe ne l'obsède plus, il se détend, il va vers la nature, il s'apaise, il se laisse suavement pénétrer par elle, ou bien il l'étreint dans un transport acharné.

J'ai rarement lu quelque chose qui rende, avec autant d'émotion, la simple et belle fatalité, l'imprévu banal et extraordinaire de l'amour, que cette courte pièce, angoissante comme un lied de Henri Heine :

Ce n'est pas toi que j'attendais
Depuis toujours.
Ce n'est pas toi que je voyais
Dans mes rêves d'adolescent
Et de jeune homme.
Ce n'est pas toi que je cherchais
Dans les jolis corps que j'aimais.
Je ne t'ai pas vue
Descendre la colline dans un rayonnement.
Nous cheminions.
Nos chemins se sont rencontrés brusquement,
Et nos mains se sont étendues.
Les jours ont fui,
Ma bien-aimée.

Par générosité d'âme, il s'est intéressé à la question sociale, mais il s'aperçut bientôt qu'un Destin inéluctable pèse sur le

(1) ANDRÉ SPIRE. *Versets* (*Et vous riez. Poèmes juifs*). Paris, *Mercure de France*.

Peuple, et qu'on ne peut pas le sauver, parce que, découragé et fatigué, et résigné, le salut n'est plus en lui.

Alors, il s'est rejeté tout entier vers son rêve. Et son œuvre retentit d'appels de violence et de guerre, d'ordres de départ. Les siècles ont passé, mais malgré la distance des âges et les métamorphoses de l'histoire, ce vers-libriste français se dresse en face des ploutocrates israélites avec la même attitude exactement qu'avaient autrefois les vaticinateurs de Jérusalem devant les rois ou les oppresseurs.

Et je trouve cela d'autant plus beau que c'est un effort condamné d'avance, et le poète le sait bien. Il sait bien que malgré ses objurgations, les riches, devenus esclaves des fortunes qu'ils ont établies et des terres qu'ils ont exploitées, riront de lui, estimant que c'est eux qui ont fait la vraie conquête.

Mais lui ne veut pas de conquête, il veut l'indépendance, et une patrie pour l'établir. Il veut s'en aller. Il le crie. Et c'est, absolument, dans le désert.

Écoute, Israël,
Ne te lasseras-tu pas de répéter dans tes prières :
« Sois loué, Éternel, qui venges mes injures,
Qui soutiens mes querelles, qui protège mes droits,
Qui broies mes ennemis, qui tues mes oppresseurs;
Sois loué, Éternel, qui ceins mes reins de force. »

Écoute, Israël,
As-tu vu tes ennemis rougir, être atterrés?
Tes yeux se sont-ils abaissés sur leur ruine?
Ton Dieu a-t-il frappé les os de leur mâchoire;
Brisa-t-il les dents du méchant?
Ton oreille joyeuse a-t-elle appris la perte
De ceux qui se sont ligués contre toi?
L'Éternel a-t-il fait resplendir ta vieillesse
Comme celle de l'olivier en fleurs?

Écoute, Israël,
Tu gravas ta Loi dans ton cœur.
Tu l'enroulas matin et soir sur ton bras gauche.
Tu la nouas comme un fronteau entre tes yeux.
Tu la fixas sur les poteaux de ta maison et sur tes portes
Et tu es le mépris de toutes les nations;
Les gentils t'ont souillé comme une femme impure.

Écoute, Israël,
Espéreras-tu longtemps en ton Dieu fort?
N'oseras-tu pas un jour dévisager sa face?
Regarde donc sa main qui traîne sous les nues.
Est-ce une main pour l'action?
Est-ce une main d'ouvrier?
Est-ce une main de justice?
Pas une ampoule, pas une ride, pas une écorchure, pas un cal.

Écoute, Israël,
Les torrents roulent encore des pierres rondes
Pour les frondes des Davids futurs;
Les carrières sont pleines de meules de grès fin
Pour retailler les pointes de tes vieilles épées;
Tu trouveras des fours, des marteaux, des enclumes
Pour reforger les sacs de tes vieilles charrues
En brownings élégants qui claquent d'un bruit sec.
Écoute, Israël,
Aux armes!

J'aime en M. Spire cette franchise brutale et dédaigneuse. Qu'importe qu'il ne soit pas écouté. Ce serait souhaitable et cela créerait une situation nette. Mais c'est impossible. Soyons heureux qu'il nous reste au moins un poète de plus : puissant, fiévreux, nouveau, ne ressemblant à personne, ignorant superbement des formules, des mièvreries, des fadeurs et qui nous étonne, nous secoue, nous réveille par l'âpreté, la sincérité, la colère et la profondeur de ses accents.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Victor Hugo dessinateur et menuisier.

Nous admirons en Victor Hugo le Poète, le Dramaturge, l'Historien, le Romancier, l'Homme politique... M. Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts de France, a silhouetté un Hugo dessinateur et menuisier qui ne manque pas d'imprévu :

« Hugo ne dessina que pour se reposer de ses préoccupations civiques et de ses travaux littéraires. Et cependant il faut bien reconnaître que l'ensemble de ses travaux graphiques, d'un intérêt d'art incontestable, constitue un des aspects les plus originaux de son labeur colossal. Il apparaît comme la formule la plus violente de son œuvre romantique. C'est aussi comme un dérivatif nécessaire à la sublime exaltation de sa pensée géniale.

L'art du dessin l'absorbait à un tel point qu'il ne pouvait supporter qu'on le dérangeât lorsqu'il dessinait, ou plutôt lorsqu'il peignait, en traits d'ombre et de flamme, les fantastiques visions qui traversaient ses rêves de poète. Aussi se réservait-il, dans chacun des appartements qu'il occupait, une chambre de domestique où, sous les combles, il s'exerçait, dans le recueillement le plus claustral, à fixer sur des feuillets, vite recouverts, ses sujets préférés, toujours d'un romantisme indiscutable.

C'étaient des donjons vermoulus, dont les flèches, pavoisées de drapeaux étranges, se perdaient dans la nuit des nuages; des *burgs* entrevus jadis sur les bords du Rhin, mais dont l'imagination de l'artiste dramatisait singulièrement les silhouettes énormes et menaçantes; des paysages torrentueux, peuplés de noirs sapins secoués par un vent d'orage. Parfois son crayon reposé se plaît à décrire la poésie des grandes plaines inondées de lumière et au centre desquelles surgit comme une énorme fleur de pierre, la majesté d'une cathédrale ou la gloire d'un château féerique. Parfois aussi, et comme si la nature elle-même posait devant son regard attendri, il décrit avec une sûreté et une précision d'art étonnantes le charme pénétrant de la lune, la limpidité des eaux et les lignes calmes des hautes futaies doucement noyées par la lente invasion du crépuscule... Et ce sont alors des œuvres d'une technique merveilleuse, d'un coloris à la fois puissant et doux, d'une harmonie splendide et chaude qui fait involontairement songer à Rembrandt.

Mais en peinture comme en poésie le génie épique de Hugo ne se refusait pas au sourire, voire même au large rire, et à côté des quatrains tintamarresques du grand poète, on pourrait cataloguer ses nombreuses charges, parmi lesquelles *le Char de l'État* et le fameux *Goulatromba*, de Ruy-Blas, occupent une place d'honneur.

Fait extraordinaire, Victor Hugo dessinait et peignait avec tout ce qui lui tombait sous la main : pinceaux, plumes d'oie, crayons, allumettes devenaient entre ses doigts de prestigieux instruments de travail, et les mixtures les plus invraisemblables d'eau, d'encre de chine, de café, de poudre de chasse délayée constituaient l'éclatante palette d'où naissaient ses lavis aux couleurs sombres ou flamboyantes.

Hugo continua de dessiner et de peindre jusqu'à son extrême vieillesse.

Pendant les premières années de son séjour à Guernesey, les habitants de cette île, connaissant le goût du poète exilé pour les vieux meubles, encore peu recherchés à cette époque, venaient lui offrir, en échange de meubles tout flambant neuf achetés chez les marchands de *Peterport* et que le poète leur cédait fort généreusement, de merveilleuses armoires du XIIIe et du XVIe siècle, des coffres, des crédences, des lits, des dressoirs échappés au

moyen âge normand et breton, et que, de sa main puissante, il désarticulait, pour faire ensuite, avec un sens impeccable de la décoration mobilière, les riches et somptueux revêtements intérieur de son *home*.

La plupart de ces arrangements d'architecture intérieure appartiennent toujours à Hauteville-House, la maison d'exil du grand poète, mais ce que M. Paul Meurice a pu distraire de sa collection particulière pour en meubler la maison parisienne, le *Musée Victor Hugo*, suffit à démontrer la stupéfiante diversité d'aptitudes de ce prodigieux génie.

C'est vraiment dans cette maison, dans ce temple élevé au héros par le plus fidèle de ses disciples, qu'est enfermée comme en un tabernacle sacré toute l'âme du poète-peintre, de l'historien-architecte et du dramaturge-menuisier. »

LES LIVRES

PAUL et GILLES NORMAND. — *Bilan de Salons* (Lamberty).

EDGAR BAES. — *Couronne de givre et fleurs d'illusion*.

FRANZ FOULON. — *Le Pur Métal* (Weissenbruch).

A. MICHEL. — *Héroïnes et actrices* (Dewarichet).

CARL SMULDERS. — *La Correspondance de Sylvain Dartois* (*La Belgique artistique*).

ELOI SELVAIS. — *Vie de province* (Collection Léa).

EMILE DESPRECHINS. — *Les Tanagréennes* (Id.).

REVUES. — *Poésie* (numéro d'automne). *La Tribune artistique* (numéro de propagande).

ANTHOLOGIES. — *Albert Giraud* (Association des Écrivains belges). *Anthologie des poètes belges* (Édition artistique).

MM. Paul et Gilles Normand se sont amusés à dresser un bilan de Salons ou plutôt de Salon, car la dernière Triennale en fait tous les frais. Ce n'était pas assez sans doute des articles de journaux ou de revues d'art pour établir en « profits et pertes » le compte artistique de nos expositions : il fallait un livre, et le voilà. Nous doutons pourtant qu'un tel bilan soit aisément approuvé par les actionnaires, en l'espèce les peintres et les critiques, car, abstraction faite des efforts déployés par ses auteurs pour être spirituels, il nous semble qu'il n'a pas dû occasionner un travail bien grand. Il est si peu conçu, si peu « basé », qu'il donne l'impression d'avoir été fait à la hâte, comme la plus ordinaire des chroniques, un jour de vernissage, dans le bruit des réflexions de M. Joseph Prudhomme et des vociférations de jeunes rapins. Et dans ces conditions, nous n'en voyons pas bien l'utilité...

***

D'autre part, voici un critique d'art qui délaisse un instant les galeries pour faire un tour de Parnasse.

Il s'agit de M. Edgar Baes, qui publie sous le titre de *Couronne de givre et fleurs d'illusion* une série de poèmes assez incolores, manquant tout autant d'originalité dans leurs thèmes que d'imprévu dans leurs expressions : on attend tout ici, rigoureusement, depuis la pensée jusqu'aux mots, depuis les qualificatifs jusqu'à la rime. Le souci de la forme et du rythme sonores se voit sacrifier l'idée constamment et la préoccupation des césures, des hémistiches, des cadences, fait oublier à l'auteur qu'un poète doit, avant toute chose, penser et que des phrases banales et inutiles ne seront jamais une excuse au manque de conceptions. Ce souci de forme nous donne parfois de beaux vers, mais si rarement...

Et pourtant M. Edgar Baes sait penser et sait écrire. Il en a donné des preuves souvent. Alors ?

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?

***

M. Franz Foulon affectionne les contes d'idées qu'il traite avec beaucoup de talent, du reste. Voyez plutôt *le Pur Métal*. C'est l'histoire poignante d'une jeune fille de race dont un scandale retentissant a ruiné et déconsidéré la famille. Elle est aimée par un homme très riche et, malgré qu'elle en ait, l'aime aussi. L'union, elle la juge impossible, ne voulant pas qu'un avantage matériel pût en paraître le prétexte... L'amour même, elle se l'interdit au nom de ses hauts principes et, brutalement, elle lui sacrifie sa vie.

Cette âme de « pur métal », qui se refuse à tout alliage, est minutieusement scrutée, peinte vigoureusement ou détaillée avec finesse. Les épisodes en dehors sont agréablement contés, avec facilité et sans recherche aucune... Ce qui suffit à faire du livre de M. Franz Foulon un très attachant morceau de psychologie, d'une belle portée et d'un intérêt soutenu.

***

« Cherchez la femme », répète M. A. Michel au début de quelques études sur le répertoire ancien et moderne, intitulées *Héroïnes et actrices*. C'est pourquoi nous retrouvons Josabeth avec Blanchette, Mélisande avec Marguerite Gautier, une excellente réunion d'agréables personnes qui vous promènent des *Maîtres Chanteurs* au *Secret de Polichinelle*.

En cours de route, M. A. Michel, qui est aussi de la partie, vous présente plus en détail ces morceaux de « l'éternel féminin » typés au théâtre. Il vous raconte un peu ce qu'en ont dit les autres et beaucoup ce que lui-même en pense. Et alors c'est tout à fait intéressant, car M. A. Michel nous paraît apporter au théâtre une âme neuve, vierge de tout préjugé, dédaigneuse des systèmes et qui a récusé les données de la raison avec les enseignements des maîtres. (Ah ! que Rivarol eût aimé les paradoxes de cette œuvre! Car il y en a quelques-uns parmi les observations et les réflexions de l'auteur.) Descartes n'avait-il pas ainsi procédé ? Après tout, c'est une intéressante façon de faire de la critique, car si elle vous mène parfois à côté elle fait toucher juste souvent. C'est ce qui est arrivé pour M. Michel.

***

Faites des perruques ! conseillait Voltaire à un abominable perruquier en mal d'écrire.

Aujourd'hui qu'un musicien de talent, M. Carl Smulders, m'adresse un roman, je réponds : Faites-nous encore de la littérature ! Qu'elle soit malhabile comme celle de votre *Correspondance de Sylvain Dartois*, que nous importe, si elle est encore aussi jolie, aussi attachante, aussi imprévue et primesautière ? Et faites-nous encore des variations neuves sur de vieux thèmes amoureux ; fuguez-les de votre plume d'artiste ; restez en littérature harmonieux et original comme vous l'êtes en musique : Euterpe, ni nous, ne vous en garderons rancune.

***

M. Eloi Selvais vit en province : de là, sa *Vie de province* qu'il préface lui-même en répondant à une critique de M. Marlow :

— « Je couche fiévreusement sur le papier les idées qui s'entrechoquent dans ma juvénile cervelle et je n'ai que la prétention de l'effort. »

— Très certainement, Monsieur, votre principe est excellent et votre prétention à l'effort, louable. Mais à quoi servent les tiroirs, s'il vous plaît ?

***

A propos de tiroirs, ce n'est pas tout de savoir y laisser dormir ses essais. Quand on les en sort, il faut se garder de confondre les meilleurs et les moins bons. Voyez plutôt M. Emile Desprechins qui a signé parfois de beaux poèmes de vibrante envolée, de rythme puissant, et qui aujourd'hui nous apporte une mince plaquette de mignardises, de poésie poudrée, frisée et musquée, agaçante à force d'être jolie.

Est-ce un nuage en fleurs qui, surpris par le gel,
Flotte, figé comme du tulle, autour des branches?

Pourquoi, diable ! passer son temps à être joli alors qu'on pourrait être beau ?

La plaquette a pour titre *les Tanagréennes*. C'est un peu osé, car l'on s'aperçoit vite que les Tanagréennes de M. Desprechins ont lu Benserade et beaucoup regardé Watteau.

Monsieur Desprechins, vous qui connaissez les routes, j'en suis sûr, quittez bien vite Tanagra et vous aurez tôt fait d'arriver à Milo ou à Cnide...

***

Pour finir, deux revues et deux anthologies.

La revue *Poésie*, toujours belle puisqu'elle sait réunir des poètes absolus comme Francis Jammes, Albert Mockel, Paul Fort, etc., et *la Tribune artistique*, qui réédite en numéro de propagande le projet de « réformation des jurys aux Triennales », qu'elle publia en 1904.

Deux anthologies. L'une, consacrée à Albert Giraud, le hautain et merveilleux poète de *Hors du siècle*, est judicieusement composée. L'autre se dénomme *Anthologie des poètes belges* et si l'on y doit juger la valeur des écrivains de par la quantité de vers que chacun y insère, tels littérateurs, comme MM. Marcel Angenot et Léon Wauthy, ont à eux deux autant de génie que Verhaeren, Gilkin, Rodenbach, Maeterlinck, G. Le Roy, F. Séverin et Albert Mockel réunis.

La gloire au mètre !

PAUL CORNEZ

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant

Franck, Brahms, les deux Ennemis ! M. Durant avait jugé bon de les mettre en présence. Était-ce bien?... Était-ce mal? Je ne le pense pas. Il était intéressant de voir, face à face, le classicisme quintessencié de l'Allemand et le classicisme évolué du Belge. L'expérience n'a pas mal réussi, en ce sens que les deux maîtres ne se sont guère fait tort l'un à l'autre.

Les œuvres au programme étaient, d'ailleurs, assez bien faites pour ne pas se nuire : la troisième Symphonie de Brahms, par laquelle commençait le concert, formait pendant avec *Psyché*, qui le terminait. Occupant le milieu du concert, trônant à la place d'honneur, le *Double Concerto* pour violon et violoncelle de Brahms séparait l'un de l'autre les deux pendants, et — oserai-je le dire? — leur servait plus ou moins de... repoussoir.

Il est assez étonnant que ce concerto, l'une des dernières œuvres du maître (op. 102; 1888) offre des côtés superficiels, indignes de la maturité d'un musicien dont l'austérité est l'une des plus belles qualités : le finale, notamment, s'il est élégant, bien écrit et plaisant à l'oreille, est vraiment peu neuf et peu profond. Schubert, soixante ans auparavant, aurait été capable de faire aussi bien. L'*allegro* du début a également une allure critiquable : quelques points lumineux y apparaissent, il est vrai, mais au milieu d'un fatras dont aucun sentiment, même imprécis, ne se dégage : c'est de la musique pour de la musique... Par contre, l'*andante* est d'une grande et sereine beauté : les deux instruments, merveilleusement accompagnés par l'orchestre, y dialoguent de la manière la plus suave : c'est un enchantement, un rêve délicieux et captivant qui laisse dans l'esprit une impression exquise de paix et de douceur.

M. Crickboom et Mlle Ruegger ont joué l'œuvre entière avec un sentiment parfait du style de Brahms.

Depuis un peu plus d'un an, nous avons eu l'occasion d'entendre à Bruxelles les quatre Symphonies du maître de Hambourg : en janvier 1907, M. Sylvain Dupuis a donné la première aux Concerts populaires; M. Steinbach a dirigé la deuxième, en février de la même année, aux Concerts Ysaye; tout dernièrement, ces derniers ont fait connaître la Quatrième Symphonie, sous le bâton de M. Birnbaum. Enfin, M. Durant a complété le cycle en donnant la troisième.

La vue d'ensemble qui est résultée de ces exécutions successives est entièrement favorable à l'œuvre symphonique de Brahms : prise dans sa totalité, cette œuvre apparaît comme un édifice formé de matériaux les plus précieux, dont la combinaison, réalisée d'une manière à la fois savante et inspirée, révèle une sensibilité profonde, une inappréciable pureté de goût et, par moments, une puissance de conception digne des plus grands maîtres de la musique.

La troisième symphonie, — que M. Durant a dirigée dans un sentiment très délicat, peut-être un peu frêle, — est une merveille de coloris. En un certain sens, elle ne manque pas de points de contact avec la *Psyché* de Franck ; et c'est précisément sur le terrain du coloris qu'a lieu la rencontre des deux œuvres. Les deux compositeurs ont ceci de commun que, par leur science des timbres, ils arrivent à donner des impressions très précises de couleur et de lumière. Cela se voit fort bien dans *Psyché* et dans la symphonie dont nous parlons. On dirait que Franck et Brahms y ont eu tous deux des visions nostalgiques de paysages méridionaux. Mais, tandis que le chaleureux Liégeois s'attarde avec joie dans les jardins d'Eros, pleins de soleil et de fleurs, l'homme du Nord qu'est Brahms semble vouloir retrouver les brumes septentrionales dans le brouillard gris des oliviers : rien n'est plus évocateur, à cet égard, que l'*andante* et le *poco allegretto* de la troisième symphonie : l'instrumentation si personnelle de ces deux mouvements suggère des aspects de nature étrangement suaves...

Mais là où Franck et Brahms se séparent complètement, c'est dans l'esprit qui anime les deux compositions mises en parallèle. Ici, leurs tempéraments opposés reprennent le dessus : la douce mélancolie contemplative de Brahms envahit jusqu'aux mouvements vifs de sa symphonie, leur enlevant ainsi toute velléité de joie trop exubérante ou d'énergie trop extérieure.

Dans *Psyché*, au contraire, c'est l'ardent mysticisme paganochrétien de Frank qui triomphe et qui maintient l'œuvre dans une atmosphère constante de vibration intérieure, aliant de l'émotion la plus tendre à la passion la plus véhémente. Les deux tendances contraires se rencontrent de nouveau sur un terrain commun, celui d'un idéalisme absolu : Franck et Brahms n'ont ni l'un l'autre la préoccupation du réalisme; ils planent tous deux dans des régions sereines d'où toute sensualité est bannie, d'où tous effets dramatiques sont exclus.

M. Durant a bien mis en valeur le caractère concentré et chaleureux de *Psyché*.

CH. V.

Le Concert Raymonde Delaunoy

Saviez-vous que Quinault le librettiste était en même temps compositeur, que Heine avait mis en musique des poèmes de Schumann et que Pierre Louys avait fait une version musicale des *Chansons de Bilitis* de M. Debussy? C'est cependant ce qui semblait résulter du programme du Concert Delaunoy. C'étaient là évidemment des erreurs, du moins je le pense.

Mais, par surcroît, à ces erreurs venaient se joindre des omissions : à deux reprises, en effet, on a vu apparaître sur l'estrade un jeune violoncelliste non annoncé au programme, qui s'est mis à jouer idéalement bien différents morceaux fort beaux ou fort jolis, qui partagaient avec lui le privilège de ne pas être annoncés (1). Une jeune fille, qui lui ressemblait, l'accompagnait avec charme, avec grâce, avec trop d'humilité peut-être. Si M. et Mlle Pitsch n'étaient pas devenus, depuis un an ou deux, de vieilles connaissances pour le public de Bruxelles, on n'aurait jamais pu deviner que c'étaient ces deux excellents artistes qui prêtaient leur concours à ce concert.....

Nous avons déjà parlé de Mlle Delaunoy. Ses débuts, au dernier concert de la *Libre Esthétique*, ont été très remarqués. Il était intéressant de la réentendre dans un ensemble plus ou moins considérable d'œuvres.

L'expérience lui a été très favorable : Sa voix, grande et pathétique, mais qui sait aussi, grâce à une diction intelligente plutôt qu'à des procédés de pure technique vocale, se faire toute petite, est d'un effet magnifique dans les morceaux de grande déclamation lyrique, comme le Lamento de l'*Arianna* de Monteverdi, ou l'air célèbre de l'*Amadis* de Lully : *Bois épais*... Au point de vue de l'interprétation, Mlle Delaunoy a très bien saisi le sens

(1) Notamment du SCHUMANN et du d'INDY.

de ces compositions et a exprimé avec art et vérité le sentiment de douleur poignante qui les caractérise.

Mais c'est surtout dans les œuvres françaises modernes qu'excelle la charmante cantatrice. Sa compréhension des deux premières *Chansons de Bilitis* s'égale à celle des meilleurs interprètes et dénote véritablement un tempérament d'exception; de même pour la *Chanson brève* de Verlaine, mise en musique avec un talent raffiné et prometteur par M. Nerini, et pour les mélodies de M. Fabre sur des poèmes de Maeterlinck.

Où l'on peut cesser d'aimer les interprétations de Mlle Delaunoy, c'est lorsqu'elle chante le lied allemand. Il semble qu'elle ne se soit pas encore bien assimilé la *Stimmung* intime et concentrée d'un Schubert ou d'un Schumann. La manière dont elle a chanté le *Waldesgespräch* et le *Soldat* nous a paru dénuée de ce raffinement dans la naïveté qui est le propre de la poésie allemande romantique. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que ce n'est pas à travers des traductions grotesques à tous égards que l'on peut faire l'apprentissage des nuances si délicates qui règnent dans cette poésie et dans la musique si admirablement appropriée que lui ont consacrée de grands musiciens.

Quoi qu'il en soit, le récital de Mlle Delaunoy aura été pour elle, grâce au légitime succès qu'elle a obtenu, un très vif encouragement à persévérer dans l'étude approfondie des belles œuvres et à marcher d'un pas assuré dans la voie qu'elle s'est tracée.

Ch. V.

Troisième et quatrième séance Deru-Lauweryns
Histoire de la Sonate

Après Grieg, Sinding et Frank venaient Lekeu, Fauré et le pianiste Georges Lauweryns lui-même. Première audition de la sonate pour piano et violon de ce dernier. Les deux excellents artistes y firent preuve à la fois de la fougue et de la délicatesse qui caractérisèrent l'exécution de tout leur programme.

L'œuvre elle-même est bien moderne; le sentiment de la tonalité en est presque absent. Les thèmes fougueux ou tendres s'y pressent et s'y croisent avec science, verve et entrain. C'est une page de jeunesse émue, enthousiaste. L'âge viendra toujours assez tôt, qui modèrera la vivacité de cette ardeur, et simplifiera l'expression d'un tempérament impatient de se révéler tout entier.

Ysaye compte exécuter prochainement, à Paris, cette belle sonate, avec l'admirable pianiste Pugno.

M. K. M.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture du Salon de la Société royale des Beaux-Arts a eu lieu hier. Prix d'entrée : à partir du 3 mai, 50 centimes, sauf le mardi, jour de concert, où il est de 1 franc. Prix des cartes permanentes : 5 francs.

Parmi les œuvres exposées, signalons tout particulièrement les ensembles des deux grands animaliers Joseph Stevens et Jan Stobbaerts.

Le Salon de l'eau-forte en couleurs s'ouvrira, le mardi 28 courant, au Cercle Artistique de Bruxelles. Il comprendra des envois de MM. F. Charlet, Omer Coppens, Raffaëli, Jourdain, M. Robbe, Luigini, Bartholomé, H. Meunier, Simon, etc.

Aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, au Palais des Académies, exécution des *Enfants à Bethléem*, de Gabriel Pierné, par les élèves de l'Ecole de musique de St-Josse-ten-Noode Schaerbeek, avec le concours de l'orchestre des Concerts Ysaye, sous la direction de M. Huberti. Cette audition est organisée au profit de la Ligue nationale du Coin de terre et du Foyer insaisissable.

L'ouverture des Concerts du Waux-Hall par l'orchestre du théâtre de la Monnaie, sous la direction de MM. S. Dupuis et A. Dubois, aura lieu le mercredi 6 mai, à 8 1/2 h. du soir.

Jeudi 7 mai, à 8 heures, salle de la Grande Harmonie, soirée d'art, avec le concours de M. Henry Jacobs, violoncelliste. Au programme: *Olav Trygvason*, pour soli et chœurs mixtes, de Grieg, fragments de *La Vestale*, de Spontini, etc.

Le 9e concert Durant aura lieu, vendredi 8 mai, à 8 1/2 h. du soir, au Musée Communal d'Ixelles, avec le concours de M. Arthur De Greef et de M Franz Doehaerd.

Au programme : les *Danses symphoniques* de Grieg et son Concerto en *la* mineur pour piano; la symphonie en *ré* mineur de Dvorak; la *Romance* pour violon et le *Carnaval norvégien* de Svendsen.

Répétition générale le jeudi 7, à 8 1/2 h.

Mardi 5 mai, à 8 1/2 h. du soir, dans les locaux de la Maison du Livre, 3, rue Villa-Hermosa, séance publique de la Libre Académie de Belgique. Ordre du jour : 1° La question du Mont des Arts dans ses rapports avec le projet de M. l'architecte Maquet; 2° Projet d'une enquête gouvernementale analogue à celle qui a eu lieu sur le travail dans les mines, ayant pour objet l'organisation des musées en Belgique.

A Liége. — Jeudi 14 mai, à 8 h. 1/2, salle de l'Émulation, dix-huitième concert historique donné par MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Vranken, avec le concours de Mme Passin-Vercauteren, cantatrice, MM. N. Radoux, flûtiste, et A. Léva, clarinettiste. Au programme : 1° Sonate en *fa* mineur pour piano et clarinette (Brahms); 2° *Mélodies* (Chabrier); 3° Fantaisie pour flûte et piano (G Fauré); 4° *Mélodies* (Chabrier); 5° Quatuor avec piano en *ut* mineur (G. Fauré).

Les autographes de Shakespeare sont, paraît-il, d'une extrême rareté. On n'en connaît guère que sept, dont trois sont contestés par quelques experts Celui qui se trouve au British Museum de Londres — c'est le plus important — a été payé par ce musée la bagatelle de 78,000 francs.

Un collectionneur d'autographes très connu à Chicago, et dont la compétence égale à la richesse, vient de proposer, par la voie des journaux, 100,000 dollars, soit un demi-million de francs, à celui qui lui procurera une lettre ou un écrit quelconque du poète anglais. Il se déclare même disposé à payer cette grosse somme pour une seule signature, dûment authentique, bien entendu, du célèbre dramaturge.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand-in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Émile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. HEUGEL et Cie, éditeurs

2bis, rue Vivienne, Paris.

É. JAQUES-DALCROZE. — **LES JUMEAUX DE BERGAME**

Arlequinade en deux actes. Poème de MAURICE LÉNA d'après Florian.

Partition chant et piano. — *Prix net* : 10 *francs.*

Le livret des *Jumeaux de Bergame.* — Prix net : 1 franc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le nº	0,25	Le nº	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles. — Imp Ve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 19. 10 MAI 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Art de Jeanès (LOUIS VAUXCELLES). — Les Artistes belges à Paris : *Exposition Marc-Henry Meunier et Théo Van Rysselberghe* (ANDRÉ FONTAINAS). — Le Mont des Arts (H. MAQUET). — A propos de « Monna Vanna » (MAURICE MAETERLINCK). — Une Lettre de Tsaïkowsky. — La Libre Esthétique et la Presse. — Le Concert Durant : *Grieg*, *Svendsen*, *Dvorak* (CH. V.).— Accusés de réception. — Petite Chronique.

L'ART DE JEANÈS

Admiré d'une élite, Jeanès est peu connu du public des Salons. Il n'y expose guère, insoucieux des médailles, honneurs de palmarès et autres sociétariats. Aussi bien ce peintre des cimes et des vagues ne fait-il point partie du « Tout-Paris ». Son ambition est autre. Il a vécu longuement à Venise et dans les Alpes dolomitiques et ne rêve, ici, que repartir vers ses montagnes.

C'est donc une figure d'isolé que je vais décrire.

Les Dolomites ! S'il faut en croire notre artiste — et ses aquarelles ont pour premier mérite d'être véridiques — il n'est guère au monde de plus saisissant spectacle que celui de ses monts cyclopéens. Ce sont des forteresses formidables avec bastions et contreforts, des cathédrales de calcaire, le Walhall, le temple d'Ang-Kor. Des à-pics effrayants, des tours de mille mètres.

Point de crêtes ni de chaînes Des massifs rocheux solitaires d'une magnificence farouche.

Voilà où nous mène Jeanès. Nous sommes loin, n'est-ce pas, des sites « aimables » ou « terribles » — toujours conventionnels — de nos paysagistes d'ateliers. Si l'architecture de ces Dolomites est imposante, leur couleur est exquise. Tous les tons de la perle. La même montagne passe du gris au rose, au rouge ardent, au violet sombre selon l'état d'humidité de l'atmosphère. Parfois, avant le lever du soleil, la roche s'éclaire comme d'une lumière propre, et c'est alors, sur un ciel d'encre, l'évocation d'un mont de pourpre. Des gris d'argent, d'ardoise, des blancs d'éboulis qu'on prendrait pour de la neige, des glacis d'améthiste, une harmonie de corail et de perle rose.

Parfois des couleurs de terre rouge, qui ont l'air d'être du sang, la *Croda rossa*, par exemple, roche sublime, semble un lion ensanglanté, un héros blessé.

Les effets que Jeanès préfère et qu'il traduit avec le plus de force lyrique et de délicatesses nuancées sont les aubes, les premières lueurs du jour naissant, les matins frissonnants où la montagne surgissant hors des rêves nocturnes, est comme encotonnée de brumes et de mousselines roses. Un nuage arrêté sur une cime, où éclate un éclair continu, la *Nuée d'éclairs* : c'est une fulguration grandiose, le Sinaï sans fracas.

D'autres séries ont été peintes, au cœur même du

Tyrol méridional, ou sur les bords de ce délicieux et limpide lac noir qu'est le lac de Garde.

Enfin, voici des aspects normands vert doré, et des vagues. Jeanès ne nous peint point une marine dramatique, à la Salvator Rosa ou plutôt à la Tattegrain, avec barques qui chavirent et matelots en perdition. Non, le drame est créé par l'entassement de la houle, l'amoncellement de la lame montueuse, glaciale, croulante et ruisselante d'écume.

Certes, d'autres, avant Jeanès, ont peint la Montagne, Mais peu l'avaient comprise. Presque tous vont s'installer au pied d'une Yung-Frau, le carnet de pochade à la main et le kodak en bandoulière. Ils « font » la Suisse cette année; l'an prochain ils « feront » Venise ou la Bretagne. Art de touristes, de commis-voyageurs en cartes postales illustrées. Nous sommes, ici, loin de ces mercantiles niaiseries.

Jeanès aime la montagne. Il y a vécu longuement, dans des maisons rustiques de la frontière austro-italienne, à San-Vito di Cadore, près de Pieve où naquit le Titien. Alpiniste entraîné, il a gravi toutes les crêtes, risquant vingt fois sa vie, ivre de ces spectacles féériques, tel Segantini à la Maloja. Il n'a pas peint la montagne d'en bas, de la vallée, du pied du mur, mais d'en haut, d'où l'on découvre l'arabesque immortelle, la mer des cimes bleuâtres.

D'où la *nouveauté* de son apport. Segantini dramatisait, théâtralisait la montagne; Jeanès, qui est un réaliste et un poète, l'exprime dans son caractère propre et selon le sentiment même du site.

Titien, Léonard les connurent et les décrivirent, ces Dolomites miraculeuses; le premier, créateur du paysage italien, et le second, mystérieux abstracteur. Mais depuis Previtali jusqu'à Ciardi, ni le timide Sartorelli, ni l'anglais Camptonne, les avaient véritablement retrouvés.

Les vrais peintres de la montagne sont rares. Il faut à ce métier trop d'abnégation, trop de sacrifices, trop d'amour. Simon Bussy a peint excellemment Saint-Christol. On citera René Ménard. Mais M. René Ménard affectionne les monts de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*. Il nous donne de fort jolies vues pour l'illustration des ouvrages de M. Bérard. Or, il ne s'agit point ici de littérature.

Tel est l'*objet*, dans l'œuvre de Jeanès. Il nous reste à considérer sa technique, et enfin son art, l'*âme* même de cette œuvre.

Décidément ce peintre-là ne ressemble pas du tout à ses confrères. Vous avez déjà visité des salonnets d'aquarellistes. Vous avez subi ces lavis d'architectes, ou ces fades confiseries. L'aquarelle est un art d'agrément, comme le tennis ou le crocket. Et nous avons encore — ce qui est pis — des expositions annuelles d'aquarelles de commerce !

Jeanès s'est fait sa technique, estimant que la possession d'une technique est la base de tout langage artistique. Il faut que le peintre soit sûr de son métier, et ne balbutie point, et ne laisse rien au hasard. Ayons l'horreur de la virtuosité insincère, mais soyons conscients, assez sûrs de nos moyens pour les dominer. Le métier, chez Jeanès, est d'une science approfondie, mais, employé délibérément, il demeure secret.

Disons donc quelques mots de ces aquarelles. Leur émail, leur chatoiement, leur solidité, leur éclat sonore, sont obtenues uniquement par des superpositions de tons non mélangés. Jeanès emploie des couleurs pures, rien que des poudres, — d'où ses beaux effets pulvérulents — et jamais de couleurs tingentes. De telles aquarelles sont indélébiles : la survie matérielle leur est assurée. Point de gouache, bien entendu, point de blancs. Le blanc est toujours obtenu ici par les réserves du papier, ce foyer lumineux.

Les matières usagées sont de beaux smalts, des malachites, d'adorables lapis-lazulis, des terres naturelles; point de laques ni de cadmiums.

Je tiens à dire en passant (bien que mon sujet ne soit point *Jeanès fresquiste*) que Jeanès a pratiqué depuis tantôt vingt ans toutes les techniques de la peinture à l'eau et que son désir serait d'avoir — tout comme notre ami René Piot — des murs à couvrir. Mais l'État se soucie-t-il d'un *frescante ?*

Son art?

Exprimer l'*esprit* d'un site, et non son apparence extérieure, en évoquer le sentiment. Le bon Chardin, jadis, a dit un mot que j'aime à répéter aux artistes : « On peint aussi avec son cœur ». Les impressionnistes — dont je serais le dernier à nier la gloire — préoccupés qu'ils furent de bannir de la palette les bitumes académiques, tout à leur étude des lois du chromatisme, ont fait de la lumière solaire le personnage essentiel d'un tableau; une toile impressionniste est un éblouissement d'atomes, toute silhouette volatilisée dans la vibration lumineuse. Mais cette analyse (sauf parfois chez Claude Monet qui est un lyrique et un panthéiste) ne vise, n'atteint souvent que le fugace, l'éphémère, l'apparence sensible, le manteau physique, le décor radieux.

Jeanès est de ceux qui veulent scruter plus loin que la surface, pénétrer le caractère permanent des objets. Réaliste si vous voulez, mais sentant « cette âme de lumière » que les choses ont autour d'elles, selon l'admirable parole du sculpteur Pezieux, — et que les artistes doivent faire apparaître.

D'où ce besoin passionné de concentrer l'intérêt sur le point *éloquent* d'un paysage; et ce souci de composition poussinnesque, cette hantise du style.

Je voudrais encore dire le langage de son coloris. Car chez un artiste de cette qualité-là, les couleurs ont un sens. (Et c'est là une qualité que Whistler a eue, et que

Gœthe autrefois énonça.) Chaque aquarelle de Jeanès est une harmonie.

Prenez, par exemple, celle qu'il nomme *Neiges nocturnes*. Par un soir de novembre, la montagne se dresse bleu violette, couronnée de neige à peine rosée. Au premier plan, des arbres noirs, aux fûts grêles; une rivière qui est un lourd serpent de velours saphir, des terrains rocheux, dont le calcaire semble de marbre brun rougeâtre. L'harmonie dominante est le bleu, un bleu sourd, riche, le bleu profond de certaines porcelaines chinoises.

J'ai dit, au début de ces notes, que Jeanès était un isolé. N'entendez point un producteur fruste, car je sais peu de sensibilités plus cultivées, plus affinées que la sienne. Et peu d'êtres aussi, qui ratiocinent sur leur art (une fois l'œuvre créée) avec plus de maîtrise. Mais cet isolé, de sagaces amateurs ont su le découvrir, l'apprécier, le prôner; MM. Ernest May, Viaud, Sainsère, Gavignot, le délicieux mélodiste Henri Duparc, entre autres collectionneurs, l'ont goûté dès longtemps. Et feu Camille Groult plaçait ses Jeanès auprès de ses Turner.

Les flèches des églises gothiques bâties par les tailleurs de pierre de l'an mil fusaient jusqu'au firmament en suaves élans de foi, en hymnes mystiques. Les Dolomites de Jeanès montent comme des clameurs vers un ciel d'apothéose.

LOUIS VAUXCELLES.

LES ARTISTES BELGES A PARIS

Exposition Marc-Henry Meunier et Théo Van Rysselberghe

Peu s'en est fallu, alors qu'aux Salons des Indépendants, de la Société nationale des Beaux-Arts et des Artistes français les exposants belges notoires se font, comme de coutume, remarquer par leurs mêmes qualités et leurs mêmes défauts, que, d'autre part, trois des moins traditionnels occupassent à la fois trois des galeries parisiennes les plus notables. Mais, pris à son ordinaire d'excessifs scrupules, Georges Lemmens ne s'est point trouvé prêt en temps voulu et M. Druet a, d'accord avec lui, retardé l'époque où chez lui ses œuvres seront montrées; restent, du moins, chez Devambez, les eaux-fortes originales de Marc-Henry Meunier, le neveu du grand statuaire, et, chez Bernheim, un ensemble important de peintures nouvelles, d'aquarelles et de dessins par Théo Van Rysselberghe.

***

M. Octave Maus, de qui une étude concise et nette précède le catalogue, nous apprend à quel apprentissage sérieux et patient M. Marc-Henry Meunier a, dès son jeune âge, dû sa maîtrise certaine. Il use, en effet, des différents procédés dont s'allège ou s'approfondit tour à tour l'eau-forte, selon une manière toujours attachante et personnelle. Les effets ne sont pas produits chez lui par l'unique contraste renouvelé des masses grises ou noires; il s'en sert, c'est bien évident, mais il sait aussi à l'infini diversifier la nature et le motif des valeurs qu'il confronte ou oppose.

Pour bien des aquafortistes, le métier est tout le but de leur effort; s'ils aboutissent à une savante réalisation, la satisfaction leur en est suffisante; aussi que de fois l'admirable ressource de l'eau-forte nous déçoit-elle à ne nous offrir que des réussites parfaites matériellement sans doute, mais dont la signification demeure froide et indifférente!

M. Meunier tient dans sa main toutes les possibilités de son art; il ne les recherche pas à l'occasion de chacune de ses planches; il élit chaque fois délibérément les moyens efficaces et nécessaires à rendre sa sensation ou sa pensée renouvelée.

Qu'il s'arrête en Ardenne, traverse la Campine ou séjourne un instant à Bruxelles, partout M. Meunier est en quête moins de renouveler son exécution que de traduire ses sentiments; et ce qui l'émeut, ce sont les hautes et vastes solitudes, les plaines, les bois et les monts sous la course hagarde des grands nuages que les vents rudes échevèlent, la pluie d'orage, l'averse, la rafale sur la maison solitaire ou dans les lourds rochers sombres. Il aime les vieux vestiges féodaux, les instruments délaissés des labeurs opiniâtres, et son « rouleau et charrue » acquièrent une importance épique dans leur grandissement significatif, la tragique horreur de la nuit sur le village qui s'endort, le calvaire ou les croix du cimetière où reposent les paysans.

Les connaisseurs s'éprendront à juste titre de la sûreté d'un métier excellent et de la beauté minutieuse des épreuves; les esprits plus sensibles se sentiront émus et grandis par le rêve un peu romantique et violent d'un parfait artiste.

***

On ne saurait dire de M. Théo Van Rysselberghe rien qui sans doute n'ait été dit déjà, sinon que, à chaque fois qu'il se manifeste, le nombre de ses admirateurs s'accroit. De fait son art est avant toute chose étrangement séduisant. Il plaît à l'œil, il miroite doucement, s'harmonise dans les clartés souriantes. Que ce soit dans les sites du Midi qu'il a si chaudement évoqués, dans les paysages mouillés de la Hollande, à Sainte-Brelade et à Morgat, aussi bien que dans ses portraits, dans ses études de nu et dans ses adorables natures-mortes, un même charme d'eurythmie, de grâce profonde, de tendre et fraîche luminosité opère. Pourtant nulle fadeur, nulle concession à des habitudes faciles ou agréables au public: une dignité et une tenue peu communes, une volonté de vérité et de précision rare.

Il n'est pas indispensable, si l'on veut virilement édifier les visions de son œil et de son cerveau, par crainte de l'efféminement, de se hausser à être brutal et à bousculer au hasard tout ce qui constitue la ligne ou la couleur. Sans doute de grands maîtres ont donné l'exemple d'une hardiesse que nul obstacle n'a rebutée, qui, consciemment hostile à la tradition de l'école, s'impose crûment en opposition à tous les préceptes et à tous les systèmes consacrés, mais n'est-ce point d'un art plus délicat et plus pénétrant que de s'abstenir des grands gestes pour aboutir aussi bien, loin des sentiers frayés, à se montrer en définitive tout aussi neuf et personnel que les plus tapageurs et les plus aventureux?

Théo Van Rysselberghe semblerait à qui se souvient de ses essais anciens, resserrés et figés un peu dans le procédé tâtonnant du pointillisme, avoir conquis toute sa libre maîtrise, si de récents travaux, qu'il expose ici, ne dénotaient qu'il se prépare en lui une évolution plus féconde encore.

L'ancien métier minutieux cède la place à un faire plus large

où il garde de son importance, mais où il est subordonné aux nécessités; en même temps la forme s'amplifie, le détail s'élude, l'adjonction de moyens délaissés naguère ou nouvellement élus crée en lui une puissance plus étendue et plus diversifiée.

Sans doute un savoir prestigieux, une conscience toujours en éveil confèrent à Théo Van Rysselberghe une inimitable et omniprésente sûreté : que reprendre ou de quoi douter en présence de son œuvre ? On l'a appelé le peintre parfait, mais il ne serait pas satisfait d'une telle appellation, car il lui serait impossible de se tenir oisif dans ce qu'il détient et dans ce qu'il a acquis : une nécessité de sa nature le pousse à aller de l'avant, à trouver plus et mieux qu'il n'a fait auparavant. Ses pas ne sont pas hasardés ; il prend son temps et s'informe ; mais il marche et il monte sans cesse, sans hésitation, sans retour en arrière, sans repos.

Si de ses œuvres les plus anciennes on passe sans transition aux plus récentes, qui parmi les artistes de notre temps aura parcouru un chemin plus vaste? Et cependant, à en suivre l'enchaînement progressif et quotidien, c'est à peine si l'on eût pu soupçonner le moindre renouvellement! En profondeur quel pouvoir de rêve a surgi, selon sa volonté, des réalités qu'il évoque ! En étendue quelle diversité! et de ses portraits, de ses fleurs, de ses paysages lesquels aimer davantage ?

Pas une de ses œuvres qui ne soit conçue et établie sans réflexion. La spontanéité des études que l'on admire en ses aquarelles disparaît souvent, cela est vrai, dans ses peintures ; mais, en revanche, quel équilibre dans la composition, quelle économie d'effet et, conséquemment, quel prestige condensé dans le rapport, le balancement, le rythme de ses lignes et de sa couleur !

On ne peut citer, sans doute : le catalogue y passerait. Mais si je m'arrête moins à la beauté des œuvres qu'à l'émoi sympathique que, pour des causes diverses, elles ont exercé sur ma sensibilité, je m'arrêterai à songer particulièrement en présence de tels portraits de Mme V. R. accoudée, le visage pensif et souriant à sa pensée, ou, en claire toilette décolletée, avec son reflet dans un miroir ; d'André Gide si réel, si présent ; d'Emile Verhaeren à sa table de travail, avec ses mains belles et maigres, qui se dénouent ferventes et fiévreuses ; devant le dos de blonde lumineux, charnu et robuste ; devant les *Gros nuages à Veere*, devant maint bouquet de fleurs, les pois de senteur, les anémones; devant la ferme langouste cuirassée et tentante ; devant les *Eucalyptus à Saint-Tropez*, devant le *Parc*. Mais pourquoi en rester là ou ne m'extasier des dessins et des aquarelles ? Tout ce qui sort des mains de Théo Van Rysselberghe charme l'œil et orne de mirages enchanteurs l'esprit séduit.

André Fontainas.

LE MONT DES ARTS

Nous avons reçu de M. l'architecte Henri Maquet la lettre suivante. Nous l'insérons avec plaisir, parce que tout ce qui concerne le projet colossal qui préoccupe en ce moment si vivement l'opinion publique est de nature à intéresser nos lecteurs. Ceux-ci apprécieront s'il faut, avec notre correspondant occasionnel, considérer tout musée comme un « coffre-fort » (l'expression est vraiment imprévue!), ou si l'on est en droit d'exiger qu'un palais conçu en 1908 et destiné à recevoir les collections nationales d'œuvres d'art constitue lui-même une « œuvre d'art » d'un caractère personnel et d'un style reflétant le goût de notre époque.

Bruxelles, le 16 avril 1908.

« Monsieur le directeur de *l'Art moderne*,

Ce n'est pas une lettre de rectification que j'adresse à votre journal si vaillant et si utile à la cause de l'art. Je veux d'abord vous exprimer ma satisfaction d'avoir trouvé, dans ses colonnes, les articles de M. Paul Otlet, exposant si clairement le problème que j'ai été appelé à résoudre le plus complètement possible, en me conformant au programme qui me fut remis par la Commission des services artistiques, scientifiques et littéraires de l'État, appelés à être réunis au Mont des Arts. Cet élément d'appréciation dissiperait bien des malentendus, s'il était plus connu.

Mais, après vous avoir sincèrement remercié pour cette publication et m'en être grandement félicité, puis-je sous la suggestion d'une idée contenue dans la « note » de la rédaction », émise à la suite du dernier article de M. Otlet, occuper un instant votre libre tribune d'art?

Voici cette idée : « Reste à savoir s'il faut accepter le projet tel qu'il se présente, dans la banalité de son architecture. »

La digression à laquelle on pourrait se livrer, en analysant le sens du mot *banalité*, me faisant courir le danger d'être long, je m'efforcerai d'être bref.

Banalité signifie évidemment dépourvu d'originalité. N'envisageant l'originalité et la banalité qu'au strict point de vue artistique, j'observe que le premier terme n'est pas synonyme de beauté. D'autre part, si toutes les femmes étaient belles, leur attrait uniforme deviendrait banal.

Passant de cette évocation agréable au domaine sévère de l'architecture, le Grec, de l'époque authentique et créatrice, est banal et, avec lui, tout le classique. Les monuments de Paris, les plus fameux, provoquent également notre admiration par d'autres mérites que celui prêté à l'originalité.

Ne croyez-vous pas, mon cher Directeur, que nos habitudes de libre parler nous font verser souvent dans la légèreté? C'est, peut-on dire, l'excès d'une qualité. On critique facilement dans notre pays.

Puisque c'est le style que j'ai cru devoir adopter pour la conception du « Mont des Arts » qui est mis en cause, constatons que notre Palais des Beaux-Arts de la rue de la Régence, point de départ du monument futur, le nouveau Musée d'Anvers, pour parler de la Belgique d'abord, le National Gallery, de Londres, et les nouveaux Musées de Berlin, de Munich et de Budapest ont été édifiés tous en classique. Il existe cependant, en Angleterre, en Allemagne et en Hongrie des architectes de valeur. Il n'est pas douteux que leur choix leur ait été inspiré par les mêmes raisonnements que ceux auxquels je me suis livré. Laissez-moi vous dire, tout de suite, que c'est surtout en architecture qu'il serait dangereux d'exprimer une langue incomprise du plus grand nombre. Notre art, soumis à de véritables lois, reste rebelle aux caprices de la fantaisie. Et peut-être est-il plus difficile encore d'édifier un musée que tout autre monument public. Je dois déclarer, en toute sincérité, qu'aucune opposition formulée contre le caractère architectural du « Mont des Arts » ne me paraît fondée. Mes censeurs ont, en effet, perdu de vue la destination de cet édifice qui n'est ni un hôtel d'administration, ni un palais d'habitation. Un musée est, en réalité, un coffre-fort, un écrin, si vous préférez, d'œuvres d'art. Il n'admet pas de façades mouvementées qui contrarieraient l'utilisation complète de l'emplacement pour l'exposition des tableaux et des sculptures. En méconnaissant cette exi-

gence, on risquerait de produire à l'intérieur des ombres et des reflets, nuisant à la mise en lumière des œuvres. Eh bien, on ne peut donner satisfaction à ces nécessités qui comportent, comme on l'a compris, l'éclairage des salles par le haut, que par l'emploi du classique. Les constructions gréco-romaines ne réclament, en effet, que des toitures plates et, en permettant le développement de grandes façades, forment l'abri idéal des importantes collections modernes.

Ceci dit, je crois, avec les appréciateurs les plus compétents de mon art, que l'architecture, pour être belle, doit être logique, répondant, avant tout, aux services intérieurs dont elle n'est que la conséquence.

C'est par l'expression de la vérité que l'architecture atteint à l'éloquence. Le caractère de grandeur, lorsqu'il lui est permis de s'en empreindre, l'emporte aussi sur toute autre expression, faisant naître et développant des idées élevées et donnant, dans tous les cas, du prestige aux collections renfermées dans un musée.

Ces lignes ayant la chance d'être lues par des connaisseurs d'art, je me laisse tenter encore à répondre à l'accusation inconsidérée de plagiat dirigée contre les architectes qui conçoivent en classique. Pourrait-on, en en modifiant forcément les dispositions d'aspect et les proportions, copier servilement un monument grec? Mais le galbe de la moindre colonne d'un de nos prétendus décalques nécessite toute une étude d'art! Toutefois l'erreur que je signale est bien compréhensible. Le classique est, en effet, de formes tellement modestes que l'on pourrait croire qu'on peut l'aborder sans grandes préparations! Quelle déception réserverait — et a réservé souvent, d'ailleurs — pareille présomption! Rien n'est, au contraire, plus difficile que les conceptions en style classique, celui-ci étant d'une grande sobriété de ressources, exigeant une harmonie rigoureuse de l'ensemble et des détails, faisant détonner inexorablement la moindre faute. Tous les architectes savent les efforts qu'ils durent faire pour apprendre à exprimer ce langage d'art qui semble simple et familier, tant il est clair. J'ajoute qu'on ne saurait, du reste, si ce n'est par des procédés mécaniques dont les résultats seraient, malgré tout, aléatoires, ressusciter l'un ou l'autre chef-d'œuvre antique. Même les surmoulages les plus parfaits de l'Antinoüs, de la Minerve, de l'Apollon, donnent-ils une idée de la radieuse, de la divine beauté de ces marbres?

Comme conclusion, permettez-moi de dire, en mon langage d'architecte, qu'il faut « une base », un principe de direction et que se soustraire, dans le cas que nous venons d'étudier, à la discipline du style classique, serait, non une preuve de force et d'originalité, mais bien plutôt un aveu d'impuissance.

Agréez, mon cher Directeur, mes remerciements anticipés pour l'insertion de cette lettre et l'expression de mes sentiments les plus distingués.

H. MAQUET

A propos de « Monna Vanna »

On connaît les incidents qui ont surgi au sujet de l'œuvre lyrique que M. Henry Février a tirée du drame de Maurice Maeterlinck *Monna Vanna*. Nous en avons parlé au début du différend qui divise l'auteur et le compositeur. Diverses relations inexactes ayant été données dans les journaux de cet incident, M. Maurice Maeterlinck vient d'adresser au *Gil Blas* la lettre ci-après qui remet les choses au point :

Les Quatre-Chemins,
Grasse (Alpes-Maritimes) 23 avril.

MONSIEUR,

Je reçois tardivement à la campagne et fort loin de Paris le numéro du *Gil Blas* qui renferme une interview de M. Février.

M. Février y déguise complètement la note de notre différend. Il ne fut jamais question d'imposer Georgette Leblanc. Certes, M. Février, lorsqu'il vint solliciter l'autorisation d'orner de notes *Monna Vanna*, s'empressa de nous donner sa parole que la création du rôle serait réservée à celle qui fut l'inspiratrice du drame. Il n'a pas cru devoir tenir cette parole, que nous ne lui avions pas demandée. C'est une façon d'agir dont nul n'admirera la désinvolture, mais que les tribunaux civils sont impuissants à corriger.

L'objet de notre désaccord est tout autre. Il s'agit non pas de l'interprétation, mais du milieu vital, comme on dit en biologie — et, à mon avis, du salut même de la pièce.

Monna Vanna, drame intime et psychologique, s'évaporera comme une ombre dans l'immense vaisseau de l'Opéra. Editeur, compositeur et auteur du livret, nous fûmes tous unanimes sur ce point jusqu'au jour où M. Février, à mon insu d'abord, ensuite contre ma volonté formelle, disposa de la pièce en faveur de la direction nouvelle de l'Opéra. Cependant que l'Opéra-Comique, maison sûre qui a fait ses preuves et pour laquelle l'œuvre fut expressément écrite, lui était ouvert.

J'ajouterai — et j'écrivis à ce sujet à M. Février une lettre qui montre mon extrême bonne volonté en toute cette affaire — que si l'Opéra-Comique nous avait été fermé ou même s'il eût fallu attendre trop longtemps notre tour, sacrifiant la pièce à l'impatience du jeune compositeur, j'aurais *invitus invita* accepté l'Opéra. Heureusement cette hypothèse ne s'est point réalisée.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

MAURICE MAETERLINCK.

Une lettre de Tschaïkowsky (1)

« ... Vous me demandez pourquoi je ne compose pas un trio. Pardonnez-moi, ma chère amie. Je voudrais bien vous faire ce plaisir, mais cela dépasse mes forces. Mon appareil acoustique est arrangé d'une façon telle que je ne puis supporter la combinaison du piano avec le violon ou le violoncelle. D'après mon avis, ces cararactères de sons jurent l'un avec l'autre, et je vous assure que c'est pour moi le plus grand les supplices que d'écouter un trio ou une sonate pour piano et instruments à cordes. Je ne peux pas m'expliquer ce fait psychologique, je ne peux que le constater.

C'est une tout autre chose que le piano avec orchestre ; là, non plus, n'existe pas une vraie union de sons musicaux; le piano a un son élastique qui se sépare de tout ensemble musical; mais ici il y a deux adversaires de la même force ; c'est l'orchestre puissant et inépuisable en sons qui est dominé par le petit piano, sans apparence mais plein de force, et il est même vaincu quand l'exécutant a du talent. Il y a beaucoup de poésie dans cette lutte, et d'innombrables moments bien séduisants pour un compositeur. Par contre, comme est peu naturelle l'union de ces trois iindividualités : violon, violoncelle et piano! Là se perdent les qua-

(1) Cette lettre, que vient de publier un de nos confrères, fut écrite à une amie qui partagea les enthousiasmes et les déceptions du compositeur. On y trouvera d'intéressants aperçus sur l'association des sonorités du piano avec cel'es des instruments à cordes.

lités de chacun. Le son chantant et pénétrant, le timbre délicieux du violon ou du violoncelle paraissent monotones à côté du roi des instruments, du piano, tandis que ce dernier lutte inutilement pour prouver qu'il est aussi capable de chanter que ses partenaires.

Le piano a droit à l'existence dans trois cas seulement : 1° comme instrument solo; 2° en lutte avec l'orchestre; 3° comme accompagnement, comme un fond de tableau. Dans un trio, on considère comme chose certaine l'égalité et l'harmonie des instruments à cordes. C'est pourquoi il y a toujours quelque chose qui n'est pas naturel dans le trio; chacun de ces trois instruments cherche à exprimer quelque chose qui n'est pas dans son caractère et que l'auteur lui a imposé; d'ailleurs, ce dernier rencontre toujours beaucoup de difficultés à répartir les voix et à grouper les parties de ses pensées musicales. Je rends pleine justice à l'art génial d'un Beethoven, Schumann et Mendelssohn, de vaincre ces difficultés; je sais qu'il y a beaucoup de trios dont la musique est exquise, mais je n'aime pas la forme du trio et je ne suis pas capable de créer avec cette combinaison de sons. Je sais, chère amie, que vous ne partagez pas mes idées à cet égard, car vous aimez le trio; nous sommes, avec toute l'affinité de nos natures musicales, deux individualités différentes, c'est pourquoi il n'est pas surprenant que nous nous séparions en certaines choses... »

La Libre Esthétique et la Presse [1]

M. l'abbé Moeller nous fait remarquer que sa revue *Durandal* a consacré un important article à la *Libre Esthétique* et à ses auditions musicales. La livraison d'avril qui contient cet article n'ayant pas paru au moment où nous avons publié notre « revue de la presse », nous n'avons pu citer la vaillante revue de M. Moeller, toujours à l'avant-garde. Et voilà l'omission réparée.

Même observation en ce qui concerne la revue *Pages amies*, dirigée par M. A. Michel.

Il en est d'autres encore, très probablement. Ainsi que nous l'avons dit, il nous est impossible de citer *tous* les périodiques belges et étrangers qui se sont occupés de la *Libre Esthétique*. Nous recevons un grand nombre de publications et les dépouillons consciencieusement; mais l'*Art moderne* n'est pas un « Argus de la presse » ni une agence de renseignements.

LE CONCERT DURANT

Grieg, Svendsen, Dvorak

Le dernier concert Durant a été en quelque sorte une réhabilitation pour Grieg. Lorsque le maître norvégien mourut, l'an dernier, on se mit un peu partout à célébrer sa mémoire par de nombreuses exécutions d'œuvres pas toujours bien choisies. On avait perdu de vue que ce charmant génie était aussi petit dans les grandes choses qu'il était grand dans les petites, et l'on avait trop négligé ces dernières pour les autres. Il en était résulté une impression d'infériorité d'autant plus regrettable pour les auditeurs, que la plupart d'entre eux étaient attachés à l'œuvre de Grieg comme à un ancien amour plein d'exquis souvenirs. On se rappelle, en effet, l'enthousiasme que provoqua cette musique étrange, séduisante et si nouvelle, lors de son apparition.

M. Durant, grâce à un choix très judicieux d'œuvres du maître, a fait renaître le vieil amour, et lui a donné un regain de fraîcheur et de jeunesse qui ont rappelé à plus d'un les sensations délicieuses que faisait éprouver, il y a vingt ans, cette passion si légitime.

Je ne dis pas cela pour le *Concerto* de piano, malgré le talent merveilleux avec lequel M. Arthur De Greef le joue. C'est, dans toute la force du terme, une « petite grande chose ». Seule y règne la science du développement, sans le souffle qui devrait la dominer...

(1) Voir notre numéro du 19 avril.

Mais comme M. Durant a eu raison de donner les adorables *Danses symphoniques*, et ces morceaux lyriques pleins d'une poésie pénétrante : *Le Soir sur la montagne* et *Au Berceau!* OEuvres peu connues, fort courtes, mais ciselées avec quel raffinement, avec quelle spontanéité! Tout y concourt à une impression d'ensemble qui satisfait totalement : rythme, mélodie, harmonie, y sont d'un charme puissant auquel on ne peut échapper... L'exécution a été parfaite de fini et de goût.

Le magicien qu'est M. De Greef a joué divers morceaux de Grieg pour piano seul Personne ne joue ces petits chefs-d'œuvre mieux que lui. Il en possède admirablement l'esprit, et rend tout ce qu'ils contiennent avec une maîtrise absolue. Il faut lui être reconnaissant d'avoir, lui aussi, fait revivre, et avec quelle force! l'amour d'antan ..

A côté de Grieg, son compatriote Svendsen, malgré ses dons d'« orchestrateur », paraît peu raffiné et, par moments, presque vulgaire : ce qui n'empêche pas son *Carnaval norvégien* d'être une page vivante et savoureuse, et sa *Romance* d'être très joliment écrite pour le violon. M. Franz Doehaerd a joué celle-ci avec sentiment et conviction.

La deuxième Symphonie de Dvorak, par laquelle débutait le concert, n'est pas de nature à donner une idée très haute du chef de l'école tchèque. Son originalité découle uniquement du développement habile de thèmes populaires. En dehors de cela, on sent trop, chez ce nationaliste, l'influence de l'étranger : Brahms, Mendelssohn et même Weber ont trop incontestablement agi sur lui, et pas toujours dans le meilleur sens. CH. V.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Toute la Flandre : les Héros*, par ÉMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edmond Deman. — *La Multitude errante*, par FRANÇOIS LÉONARD. Bruxelles, éd. de *la Belgique artistique et littéraire*. — *Passionnément*, par L.-M. THYLIENNE, Bruxelles et Verviers, l'*Édition artistique*. — *Versets*, par ANDRÉ SPIRE. Paris, *Mercure de France*. — *Vers les Couchants...*, par ALBERT VERDOT. Frontispice de M. ROBIN. Paris, éd. de *l'Abbaye*. — *La Vie Unanime*, par JULES ROMAINS. Paris, éd. de *l'Abbaye*. — *Anxiété*, par PIERRE PLESSIS. Paris, Société nouvelle d'éditions littéraires. *Tristesses d'enfant gâté*, par SYLVAIN BONMARIAGE. Bruxelles, H. Lamertin.

ROMAN. — *Contes d'idées et simples récits*, par FRANZ FOULON. Bruxelles, *Association des Écrivains belges*. — *Contes pour les enfants d'hier*, par ALBERT MOCKEL. Illustrations d'AUGUSTE DONNAY. Paris, *Mercure de France*. — *Gens de là et d'ailleurs*, par ALEXANDRE MERCEREAU. Paris, éd. de *l'Abbaye*. — *A l'Ombre des Saules*, par ABEL TORCY. Bruxelles, O. Lamberty.

CRITIQUE — *Une artiste en l'art de la tapisserie bruxelloise : Fernande Dubois*, par l'abbé HENRY MOELLER. Bruxelles, éd. de *Durendal*. — *Les Pas sur la Terre*, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, P.-V. Stock.

DIVERS. — *Haïkais et Tankas*, épigrammes à la Japonaise, par ALBERT NEUVILLE. Paris, Ch. Bosse.

PETITE CHRONIQUE

Hier après-midi, à 2 heures, a eu lieu, au Musée moderne, l'ouverture du neuvième Salon annuel de la Société nationale des aquarellistes et pastellistes.

Aujourd'hui, à 2 heures, salle Patria, concert Ysaye.

Le programme, modifié, comporte les numéros suivants : 1. *Concerto grosso* (à la Nativité) de A. Corelli; 2. Concerto (*sol* mineur) de Mozart; 3. Concerto de Beethoven; 4. Prélude du deuxième acte de *Fervaal* (d'Indy); 5. *L'Apprenti sorcier* de Dukas.

Le second concert du Salon de printemps, au Cinquantenaire (Arcade monumentale), aura lieu le jeudi 14 mai, à 2 h. 1/2. Il

sera consacré à la musique moderne française et belge et comprendra des œuvres de Fauré, Saint-Saëns, César Franck, Gilson, etc., exécutées par MM. Deru, Lauweryns et Van Dam. De plus, Mlle Francis y récitera des poèmes de Verhaeren, Van Leerberghe, Giraud et Gilkin.

Le prochain concert Durant aura lieu vendredi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Musée communal d'Ixelles, avec le concours de M. César Thomson. Programme consacré à l'école russe (Borodine, Rimsky-Korsakoff, Tschaïkowski, Glazounow). Répétition générale, jeudi, 21 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

C'est demain lundi que commenceront au théâtre de la Monnaie les représentations données par M. Coquelin aîné avec la troupe et le matériel de la Porte-Saint-Martin. L'ordre des spectacles est ainsi fixé : les 11, 12, 13, en soirée, et le 14, en matinee, *l'Affaire des poisons*, de M. Victorien Sardou; le 14, en soirée, *le Mariage de Figaro*; les 15 et 16, en soirée, et le 19, en matinée, *Cyrano de Bergerac*; le 17, en soirée, *l'Abbé Constantin*.

Aussitôt après ces représentations, Mme Sarah Bernhardt et sa troupe prendront possession du théâtre de la Monnaie et représenteront, à partir du 20 mai, *les Bouffons* de M. P. Zamacoïs, *la Belle au Bois dormant* de MM. Jean Richepin et Henri Cain, *la Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, *l'Aiglon* de M. Edmond Rostand, *la Sorcière* de M. Victorien Sardou et *la Courtisane de Corinthe* de MM. Michel Carré et Paul Bilhaud, musique de scène de M. Ch. Levadé.

Les représentations que comptait donner de *la Reine Vasthi*, son dernier ouvrage, le compositeur Emile Mathieu, ne pourront avoir lieu cette année.

Le jury chargé par le gouvernement de décerner le prix quinquennal de littérature (cinq mille francs) est composé de MM. A. Doutrepont, A. Giraud, G. Francotte, Edm. Picard et Ch. Tardieu.

A la Libre Académie. — La Libre Académie de Belgique s'est réunie, mardi soir, à la Maison du Livre, sous la présidence de M. Edmond Picard, assisté de MM. Hennebicq et Van Malderghem.

Après avoir entendu les explications de MM. Jean Demot, Horta et Kervyn de Lettenhove concernant la question du Mont des Arts, l'assemblée, à l'unanimité, s'est montrée défavorable au projet de M. Maquet.

Le second point à l'ordre du jour avait trait au « projet d'une enquête gouvernementale analogue à celle qui a eu lieu sur le travail des mines, ayant pour objet l'organisation des musées en Belgique ».

A ce propos, M. E. Picard a lu une notice détaillée de M. Paul Otlet sur l'état actuel des musées de Belgique.

Après un échange de vues entre MM. E. Picard, Fierens-Gevaert et Jean Demot sur l'organisation et l'administration de nos musées, et sur la nécessité de leur accorder des subsides importants, M. Demot a exprimé l'avis que l'enquête proposée serait presque irréalisable.

M. Gheude a combattu cette manière de voir et a fait ressortir la nécessité de discuter longuement les diverses questions que soulève la note de M. Otlet.

On a entendu ensuite M. Kervyn de Lettenhove, puis M. E. Picard a déclaré qu'il communiquerait au Sénat les observations de l'assemblée. Il a été enfin décidé de discuter dans une réunion prochaine les questions soulevées par la notice de M. Otlet.

A Liége. — Hier a eu lieu, dans les locaux du Palais des Beaux-Arts, l'ouverture de l'exposition nationale d'art décoratif organisée par l'Association des anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Liége.

De Paris :

Les représentations de *Boris Godounow* que nous avons annoncées auront lieu à l'Opéra les 19, 21, 24, 26, 31 mai, 2 et 4 juin. C'est M. Chaliapine, l'admirable baryton dont la voix a fait sensation aux concerts historiques de l'an passé, qui interprétera le rôle du tsar, sa plus célèbre création. Il sera entouré de MM. Smirnow, Kastorsky, Charonow, et de Mmes Ermolenko, Petrenko et Fougarinova. L'orchestre sera dirigé par M. Félix Blumenfeld, chef d'orchestre de l'Opéra impérial de Saint-Pétersbourg. Les chœurs viendront de l'Opéra de Moscou.

La partition d'*Hippolyte et Aricie* de J.-P. Rameau adoptée pour les représentations de l'Opéra, publiée sous la direction de C. Saint-Saëns et transcrite pour piano et chant par M. Vincent d'Indy, est en vente chez les éditeurs des œuvres complètes de Rameau, MM. A. Durand et fils, 4, place de la Madeleine. Elle ne coûte que 8 francs; le livret, 1 franc.

Une exposition de dessins et d'estampes de Rembrandt vient de s'ouvrir à la Bibliothèque nationale, à Paris. C'est M Henry Marcel, administrateur de la Bibliothèque, qui en a pris l'heureuse initiative. L'œuvre gravé du maître est représenté par deux cent soixante-quinze numéros. C'est dire qu'il est à peu près au complet. Quant aux dessins, on en compte près de trois cents, empruntés aux collections L. Bonnat, E. Moreau-Nélaton, Fairfax Murray, J. Reinach, baron Edm. de Rotschild, H. Pereire, Kleinberger, Fauchier-Delavigne, F. Flameng, P. Mathey, E. Wauters, docteur Truffier, W. Gay, Ch. Haviland, Thureau-Dangin, Hofstede de Groot, J. Masson, etc.

L'ensemble est superbe et permet d'étudier en détail, grâce à un catalogue méthodiquement établi par MM. G. Courboin et J. Guibert, la puissante personnalité de Rembrandt.

Le programme de la saison d'opéras qui aura lieu en juin au théâtre de Cologne a été, dit *le Guide musical*, définitivement arrêté comme suit : 11 juin, sous la direction d'Arthur Nikisch, *Tristan et Isolde*; 14 juin, sous la direction de Fritz Steinbach, *les Noces de Figaro*; 18 juin, sous la direction de Félix Mottl, *les Maîtres chanteurs*; 21 juin, avec la troupe du théâtre de la Monnaie, sous la direction de Sylvain Dupuis, *la Bohême*; 24 juin, sous la direction de Sylvain Dupuis, *Pelléas et Mélisande*; 29 juin, sous la direction de Otto Lohse, *Falstaff*.

D'après une statistique que publie dans ses *Mittheilungen* la maison Breitkopf et Hærtel, on a donné l'hiver dernier en Allemagne 1,700 représentations d'œuvres wagnériennes, 700 représentations d'œuvres de Verdi et autant de Lortzing, 500 représentations d'œuvres de Bizet et autant de Mozart. Richard Wagner est actuellement l'auteur le plus joué en Allemagne. Toutefois, les opérettes ont plus de succès encore au delà du Rhin que le drame lyrique et les opéras proprement dits. L'hiver dernier, on a joué 3,000 fois la *Lustige Wittwe* et on a donné 1,300 représentations d'œuvres de Johannes Strauss.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., êtc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. HEUGEL et Cie, éditeurs

2bis, rue Vivienne, Paris.

É. JAQUES-DALCROZE. — **LES JUMEAUX DE BERGAME**

Arlequinade en deux actes. Poème de MAURICE LÉNA d'après Florian.

Partition chant et piano. — *Prix net* : **10** *francs.*

Le livret des *Jumeaux de Bergame.* — Prix net : 1 franc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°.	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM, 32 rue de l'Industrie

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 20. 17 MAI 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

René Boylesve (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon de Printemps (FRANZ HELLENS). — Le Mont des Arts (UN ARTISTE) — Le Salon des Poètes. — La Musique à Paris : « *Hippolyte et Aricie* » *à l'Opéra* (OCTAVE MAUS). — La Centième du « Mort » (G. R.). — L'Art en Russie. — Notes de musique : *Le Concert Ysaye*. — Petite Chronique.

RENÉ BOYLESVE

A chaque nouveau livre, la réputation de M. René Boylesve s'affermit dans l'estime des lettrés et des délicats. Et c'est justice, car il est un des plus probes et des plus fins artistes du roman.

On dirait qu'il devine ce que ses amis inconnus attendent de lui et qu'il tient à ne point les décevoir. On est absolument certain en ouvrant un livre de lui d'y découvrir mainte chose originale et charmante, des trouvailles d'expression, des observations rares, en un mot toutes les précieuses confidences que peut nous faire, sans offenser la pudeur particulière qui est de mise entre honnêtes gens, un esprit distingué, un cœur sensible.

Comment exprimer cela d'une manière plus expressive ? C'est en effet le point essentiel, la clef.

Nous nous sentons avec M. René Boylesve en bonne compagnie. Nous nous reposons sur lui, nous avons confiance. Ses sentiments sont *bien élevés*, comme ses manières; il ne nous occasionne jamais cette gêne singulière que nous ressentons lorsqu'un homme distingué dans les formes extérieures de son langage commet une grossièreté de pensée, alors d'autant plus grave et plus pénible. Chez lui, il y a un profond accord entre ce qu'il éprouve et ce qu'il dit : la pureté charmante de son style reflète exactement la noblesse des méditations dont il s'entretient d'habitude.

En un mot, il a le tact de l'âme comme il a celui que l'on appelle mondain et c'est tellement rare de nos jours, cela, tellement anachronique, qu'il fallait bien que M. René Boylesve devint la plus vive admiration de tous ceux qui prisent cette qualité-là au-dessus de toutes les autres.

C'est ce qui fait son charme, sa séduction certaine, son succès de bon aloi.

Et puis, cette qualité-là est essentiellement française. C'est pour nous la donner qu'avait été lentement constituée notre éducation d'autrefois, sévère et noble, que les efforts stupides d'un libéralisme à courte vue depuis plus de cent ans se sont ingéniés à détruire et dont il ne reste plus grand'chose, sinon, au fond de la province, quelques vestiges, que nous jugeons un tantinet ridicules parce qu'ils ont l'air suranné.

Comment voulez-vous qu'on aime le temps présent lorsqu'il est à ce point encombré de gens pressés, mal élevés et mufles, et lorsqu'il est dominé par des esprits médiocres et des âmes basses? C'est absolument impossible à un homme moralement un peu bien né. On prend l'habitude de se garer des gens et des idées qu'ils ont et qu'ils répandent, comme on se gare des automobiles. On pense à part, on contente son esprit de sociabilité dans la compagnie de quelques personnes choisies, on aime dans son coin, on rêve au passé.

L'œuvre de M. René Boylesve se divise en deux parties assez distinctes : les romans provinciaux et les romans intimes, mais toutes deux ont la même source d'inspiration commune, malgré la diversité des sujets représentés : un dégoût léger à peine avoué, un désaveu tacite mais absolu de l'époque.

La province a des passions, et même, et justement, de très vives. Mais elles durent, en effet, elles occupent l'imagination et l'âme, ce sont des idoles absurdes mais puissantes auxquelles les hommes sacrifient, avec sérieux, auxquelles ils se consacrent. La province est pleine d'une humanité dont la vie est inerte et les pensées simples, courtes, peut-être bêtes, mais rarement tout à fait viles. La province est le dernier refuge des originaux, des méditatifs, des poètes vrais peut-être. Et puis autour de ses villes s'étend la nature de France, douce et tendre, et très belle, et qui a formé à son image l'âme de la race, son âme de jadis tout au moins.

En décrivant les mœurs de province, M. René Boylesve s'évade à sa manière du monde contemporain par la contemplation des dernières gens pour qui la vie garde son sérieux et doit être lentement savourée.

Mais c'est dans ses romans intimes qu'il se révèle tout entier, avec tous ses goûts, avec toute la délicatesse de sa sensibilité. Après *le Médecin des dames de Néans*, après *Sainte-Marie des Fleurs*, ce chef-d'œuvre adorable et inoubliable de tendresse, de jeunesse et d'émotion, après *le Parfum des îles Borromées*, voici *Mon Amour* (1), dont le titre seul est une promesse de beau livre.

Mon Amour, c'est l'histoire d'un homme qui aime à la façon dont M. René Boylesve entend que l'on aime. Et c'est tellement différent de la façon dont les romanciers habituels l'entendent qu'on en demeure tout surpris, délicieusement étonné.

Est-il possible, vraiment? Un homme d'aujourd'hui, entouré comme il est de visites, d'amis, d'occupations stupides, d'automobiles, de gens pressés qui le bousculent et de tant de gens plus ou moins équivoques et avouables dont l'allure morale finit par créer la plus épouvantable atmosphère, un homme d'aujourd'hui peut aimer ainsi avec ce soin, ce calme, cette dévotion, cette abnégation, cet exclusivisme, cette noblesse, cette profondeur! C'est inconcevable, on dirait une fable.

Et pourtant le roman a un accent de réalité et d'observation qui ne trompe pas. C'est vrai. Il y a encore en France quelques douzaines de jeunes gens et d'hommes mûrs qui ont exercé sur leur univers intérieur un contrôle assez rigoureux pour qu'il n'y soit jamais pénétré rien de vulgaire ni de vil, de telle sorte qu'au moment où l'amour, ce révélateur, vient les toucher, les troublant soudain jusqu'au fond d'eux-mêmes, il ne ramène à la surface que cet épanouissement de pensées pures et de beaux rêves.

Il y en a encore. Ils ont été élevés par des femmes, ils ne les ont jamais méprisées, tout en les enviant secrètement, les mufles les appellent « des poires », ils savent encore le sens de quelques traditions exquises et périmées que le vulgaire nomme « des préjugés », et, tels qu'ils sont, je ne suis pas loin de les considérer comme les derniers justes et leur commerce est le seul qui ne m'ait jamais causé de désillusion.

Les autres, les bien douchés, les sportifs, voilà comment M. René Boylesve les apprécie :

« Ils aiment le bruit, le tintamarre, le charivari infernal. La plénitude de la santé physique, le corps flatté par l'exercice et mille soins, une sorte d'inconscience heureuse les reportent à leurs origines primitives, et d'ingénieux Américains pour fournir les rythmes musicaux qui s'adaptent exactement aux civilisés d'aujourd'hui n'ont eu qu'à les emprunter aux nègres. Il y a du brutal, du sanguin, et une lubricité animale dans ces secousses de torses et de sons; elles leur procurent un plaisir réel, naturel, le plaisir même que réclamaient ces êtres nouveaux en qui il semble qu'on ait lâché pour la première fois, depuis dix-huit cents ans, la bête. Elle se porte bien.

« En les écoutant, en les voyant tourbillonner comme un cyclone, ce soir, par les fenêtres du salon illuminé, j'ai eu, dans l'ombre de la terrasse et sous la voûte du ciel pur, l'illusion que j'aboutissais à l'extrême fin des civilisations qui ont enseigné à l'homme tant de manières, de si contenues, de si saugrenues et de si charmantes, et qu'à côté de moi je voyais le monde qui recommençait. »

Dans ces quelques lignes, description d'un *cake walk* quelconque, M. René Boylesve résume toute son opinion. C'est bien simple. Aujourd'hui, *le corps flatté* sans plus; autrefois (corps flatté ou méconnu), les *manières contenues, saugrenues ou charmantes*, mais les manières, c'est-à-dire la culture, c'est-à-dire la méthode, c'est-à-dire l'élévation de soi-même, la vraie. Ainsi ce recul vers le passé est, en réalité, non pas une démarche de la peur ou de l'impuissance, mais un retour vers le véritable progrès humain. Ainsi l'on obtient des êtres à qui sont familières des pensées de cette sorte :

(1) René Boylesve, *Mon Amour*. Paris, Calmann-Lévy.

« Et, d'autre part, il y a une pudeur — est-elle nouvelle?... je ne sais — qui retient une âme délicate d'avouer l'emprise de la nature. Est-ce orgueil : ne point vouloir être touché par les choses?.. Est-ce humilité, au contraire : des éléments à moi, quelle fatuité d'admettre une relation!... L'homme qui me parle à brûle-pourpoint de ses « sensations » me gâte quelque chose, l'idée que j'avais de sa discrétion, de son tact, ou l'idée que j'avais des choses qu'il dit sentir. J'aime qu'il me montre qu'il a vraiment senti, mais par quelque détour ingénu ou bien à travers un voile tendu habilement; j'aime qu'il se laisse surprendre, ou bien qu'il dise : Ce n'est rien! ce n'est rien! quand on voit qu'il pleure. »

Je m'aperçois que je n'ai pas raconté ce qui se passe dans *Mon Amour*. C'est qu'il ne s'y passe rien que des nuances pareilles, et tout y est aussi délicat.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LE SALON DE PRINTEMPS

On peut beaucoup attendre des expositions de la Société des Beaux-Arts. Les beaux jours de ce cercle sont dans l'avenir. Tout fait prévoir que les jeunes y trouveront un constant accueil. Ceux-ci croient généralement que, trop faibles pour compter sur leurs seules forces et pour conquérir l'assentiment du public, ils ne peuvent mieux faire qu'en se réclamant de l'appui des aînés. Ils ne se trompent pas toujours. Mais les aînés s'aperçoivent bien que leur protection est, pour eux-mêmes, le meilleur, le seul moyen de reprendre du sang. Ils ne l'avouent pas, et leur geste contient un peu d'égoïsme infiniment pardonnable.

Mais à qui la présence des jeunes, dans ce salon lourd déjà de trois lustres, profite-elle le plus?

Car enfin ils ne sont plus tous jeunes, les membres de la Société des Beaux-Arts. Ni vieux, non plus, sans doute. Encore, pour la plupart d'entre eux, ont-ils satisfait largement la curiosité qui s'attachait jadis à leurs promesses. Heureusement, si le saule commence à gagner une écorce rugueuse, les nouvelles pousses le couronnent d'une frondaison vive et gaillarde. Le tronc lui-même semble en reverdir. Un beau vent printanier le secoue librement, souffle dans les feuilles, et le soleil le plus prometteur éclaire sa nouvelle croissance. Il y a du rythme, donc de la vie, beaucoup de vie.

Et puis n'oublions pas que, cette année, la part n'a pas non plus été marchandée aux artistes invités. Le Cercle ne se montra jamais animé d'un plus large esprit d'accueil. Avec la participation généreuse d'artistes tels que Sauter, Latouche, Bauer, Lavery, Breitner, Bugatti, Monet, Ménard, Renoir, Bartholomé, du Guardier, pour n'en citer que quelques-uns (et je nommerai particulièrement René Piot, ce nouveau venu pour nous, qui nous apporte la joie d'un art si intensément jeune), avec l'appoint d'une pareille collaboration, le Salon ne pouvait manquer de nous intéresser.

Un autre élément d'exceptionnelle importance nous est présenté par l'ensemble si saisissant, si admirablement mis en lumière des œuvres de Joseph Stevens et de Jan Stobbaerts. Il est le cœur dont les pulsations animent en quelque sorte toutes les œuvres d'alentour. Il était bon, il était nécessaire et vraiment urgent que l'on ressuscitât au cœur des jeunes peintres de notre terroir l'enthousiasme que réclame l'œuvre de ces artistes de race, si simplement grands par la tenace et profonde ferveur manifestée dans leur art pour la vie intime du terreau natal. Par eux on apprend à aimer, non des aspects de vie, mais l'âme même du sol et des êtres avec toute la sensuelle et chaude beauté dont s'entoure la matière riche où elle vibre. Rien de suranné dans cet art probe qui pénètre aux racines mêmes de la nature éternellement jeune.

Il serait souhaitable que tous les salons, et particulièrement ceux qui s'inspirent des idées les plus hardies, eussent la pensée quelque peu magnanime de rendre cet hommage à l'un des grands aînés. Par ces temps d'efforts contradictoires et fiévreux on oublie vite ceux qui furent le plus admirés. D'autres attendent de l'avenir une justice que leur époque leur a refusée. Qui donc tentera, par exemple, de tirer de l'oubli ce peintre admirable des crépuscules, Gustave Den Duyts, et lui assignera la place qu'il mérite à côté des Hymans, des Verstraeten?

La Société des Beaux-Arts, qui n'en est pas à sa première bonne inspiration, puisque ce fut elle qui organisa, il y a quelques années, l'exposition rétrospective de l'Art belge, s'est donc ménagé, cette année, les éléments de succès les plus sûrs. Est-ce à dire que les fidèles du salon, les meilleurs, se soient relâchés et ne se présentent pas, cette fois, avec leur belle et personnelle marque? Non, certes. Il y a tel envoi, celui d'Alfred Verhaeren, qui, plus que jamais, affirme la chaleureuse maîtrise de ce peintre opulent de la lumière. Comment ne pas saluer, avec la même conviction qu'autrefois, les Claus, les Laermans, les Jacob Smits, les Frédéric, les Delaunoy, les Ensor, qui, pour n'être pas tous également bien représentés, n'offrent pas moins ici, comme ailleurs, leur belle expression d'art vivant et pénétrant? Les décorateurs, de leur côté, les fervents de la grande peinture d'évocation, n'ont pas chômé, et proclament hautement leurs efforts vers l'idéal pur, leur culte du beau abstrait et lointain.

On pourrait bien contester à telle toile d'artiste fêté les mérites qui justifièrent l'admiration soulevée antérieurement par ses œuvres. Mais quelle est donc cette critique chicanière et tâtillonne qui s'attache à démembrer l'œuvre d'un artiste, par de subtiles comparaisons, par des rapports fastidieux, pour n'en retenir que des fragments? Les expositions de la Société des Beaux-Arts ont suffisamment montré l'évolution puissante de l'art d'un Frédéric, par exemple; il serait oiseux et imprudent de chercher noise à un pareil artiste à propos d'une toile où un critique pédant ne retrouverait pas les qualités vantées dans une œuvre précédente. Au surplus, on ne dose pas à un artiste sa part de talent d'après les mérites de chaque œuvre en particulier. L'œuvre entière, et définitive, seule importe.

Puisque l'apparition du Salon de Printemps proclame un renouveau, hâtons-nous d'entrer dans le soleil, je veux dire de parler de l'œuvre des jeunes. Si agréable que soit la pénombre, dans ce Salon, il n'en est pas moins salutaire de se baigner en pleine lumière. Je reviendrai sur l'exposition curieuse de René Piot. Nous revoyons une toile hardie de Marcel Jefferys, *Sous les arbres*, lumineuse, d'une très belle tenue. Cette prédilection presque exclusive des nouveaux venus pour la lumière indique une orientation heureuse vers un idéal sain et optimiste. L'espace me manque pour exprimer le bien qu'il faut penser de la *Maison*

ensoleillée de Morren, de l'*Estacade* de Franz Smeers à qui l'on pourrait à peine reprocher quelque raideur, du *Baiser* de Camille Lambert, toile imprégnée de fraîcheur et de grâce intimes, d'une exécution sincère et très délicate. Il faudrait reparler des Mathieu, des Luyten, des Gaillard, ceux-ci un peu superficiels toutefois; des Hermann Courtens, très travaillés, et des Gouweloos où l'on retrouve les qualités fortes admirées déjà dans ses précédents envois. Enfin, l'audacieux essai de G. Max Stevens mériterait qu'on en louât l'effort autant que le travail parfois heureux. Mais force m'est de me borner à cette simple vue d'ensemble et de saluer, en même temps que l'activité de la Société des Beaux-Arts, les promesses offertes par les jeunes en cette belle manifestation de printemps.

FRANZ HELLENS.

LE MONT DES ARTS

Nouveau document sur la question du Mont des Arts. On nous adresse la lettre suivante :

Bruxelles, 11 mai 1908.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

« Tout ce qui concerne le projet colossal (celui du Mont des Arts) qui préoccupe en ce moment si vivement l'opinion publique est de nature, dites-vous, à intéresser vos lecteurs. »

Voulez-vous me permettre de chercher, avec vous, à éclairer cette question?... Quelques mots seulement.

Dans le court préambule dont vous faites précéder la lettre, très sensée, de M. Maquet, vous exprimez l'avis que le palais destiné à recevoir nos collections nationales devrait être, non de style classique, comme le projet de M. Maquet, mais « d'un style reflétant le goût de notre époque. »

Toute la discussion est là.

Voudriez-vous avoir l'extrême obligeance de me dire quel est ce « style reflétant le goût de notre époque? » Et voudriez-vous me dire aussi quel est exactement en cette matière « le goût de notre époque? »

Je devine votre pensée; elle est juste : l'architecture, art pratique et rationnel, doit exprimer les nécessités de la vie, répondre aux besoins, aux progrès, à l'esprit d'une époque. Or, comment s'exprime la vie de notre époque? Par ses gares de chemins de fer, ses usines, ses collectivités, ses lieux de réunion populaires, — vastes, aérés, d'une conception évidemment très déterminée, — et aussi par ses habitations particulières, aménagées selon tout le confortable de notre existence journalière et avec les mille petits progrès que l'électricité, le chauffage, etc. ont introduits dans notre existence.

Voilà, je pense, ce que vous entendez par « le goût de notre époque », exigeant, en effet, un style qui le « reflète ». Et voilà où réellement ce style trouve son application.

Mais un musée, un « palais », destiné à recevoir nos collections nationales, — un « coffre-fort », comme a dit M. Maquet, en corrigeant aussitôt cette expression morose par cette autre, plus aimable : « un écrin », — êtes-vous bien sûr que le style qui caractérise notre activité moderne dans les constructions que j'indiquais plus haut conviendrait à cela aussi?... Etes-vous bien persuadé que le style classique, interprété comme il l'a été dans les grands siècles de l'art, ne s'accorde pas mille fois mieux à la destination d'un musée, par ses formes précisément traditionnelles?

Ne me répondez pas avec le parti pris d'une idée préconçue, et avec l'arrière-pensée qu'il est de bon ton, pour *l'Art moderne*, d'être un peu révolutionnaire, fût-ce aux dépens de la logique et de la raison... Vous me direz peut-être : — « Donnons à résoudre le problème à un architecte essentiellement moderne, et rapportons-nous à lui de nous faire un projet conforme au « goût de notre époque » et conçu dans un style qui « reflète » ce goût... » Je veux bien! Ce sera curieux assurément, et, je l'espère, intéressant. Mais, s'il parvient à nous faire un projet de musée qui ne soit ni une gare de chemin de fer, ni une Maison du Peuple, ni l'Innovation, ni l'hôtel de M. Armand Solvay, à l'avenue Louise, ni les deux autres hôtels de la même avenue, et qui ne ressemble pas à une usine, à un entrepôt ou à un hôpital, et qui ait l'air d'un vrai palais et d'un vrai musée, et qui ne soit pas en style classique, alors, Monsieur le Directeur, ce sera un homme de génie, l'architecte de génie que le XXe siècle attend et que le XIXe n'a jamais trouvé, et je l'irai dire à Rome, je vous jure!

Dans cet espoir, je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments très distingués.

UN ARTISTE.

Un seul mot de réponse à cette intéressante communication. Notre correspondant reconnaît que l'architecture d'aujourd'hui doit exprimer les nécessités de la vie contemporaine. Mais il restreint celles-ci aux gares, aux usines, aux lieux de réunions populaires, enfin aux habitations privées. C'est n'envisager qu'une partie des activités sociales. La vie moderne exige, tout aussi impérieusement, des salles de fêtes, des théâtres, des palais d'exposition, des musées. Il est permis de se demander pourquoi tout ce qui touche à l'existence intellectuelle des peuples devrait être inflexiblement condamné au pastiche, — les innovations nées de la constante évolution des idées étant réservées aux manifestations architecturales d'ordre matériel. Croyez-vous sérieusement qu'il soit plus difficile de concevoir un musée libéré de réminiscences et de plagiat qu'une maison du peuple ou un hôtel particulier? Pour quelle raison mystérieuse « l'écrin » — va pour l'écrin! — destiné à recevoir des tableaux et des statues doit-il être NÉCESSAIREMENT traité en style pompier? Ce qui importe, dans un musée, c'est l'éclairage, la proportion des salles, la facilité d'accès, les dégagements, la sécurité. Il est vraiment excessif de soutenir que seul un architecte de génie pourrait arriver à réaliser dans un ensemble harmonieux ce programme essentiel. Il suffit d'un homme de goût, de talent, — et nous n'en manquons pas.

Les villes se peuplent de bâtiments moroses et uniformes. Et c'est précisément la Maison de l'Art qui, d'après vous, Monsieur l'Artiste, devrait donner l'exemple du style administratif! L'erreur est manifeste. Et vous la combattrez vous-même, un jour prochain, de la plume ironiquement spirituelle avec laquelle vous la défendez aujourd'hui.

N. D. L. D.

LA MUSIQUE A PARIS

« Hippolyte et Aricie » à l'Opéra.

Il faut louer MM. Messager et Broussan de leur belle audace. Monter une œuvre de Rameau à l'Opéra en 1908, quand les rafales wagnériennes ont balayé jusqu'au souvenir des « musiques tendres » de jadis, quand nul parmi les artistes du chant et de l'orchestre ne possède l'art difficile de l'interpréter, quand tout est à créer, à inventer ou à accommoder aux nécessités actuelles : décors, costumes, accessoires, trucs de féerie dont l'abbé Pellegrin, le piètre auteur du livret a émaillé son fabuleux poème, — vrai, c'est un exploit peu ordinaire! Il suffit, en outre, de jeter les yeux sur la partition d'*Hyppolyte et Aricie* pour être frappé du nombre inusité de personnages qui concourent à l'action. Chacun d'eux, fût-il purement épisodique, exige un chanteur aguerri, sachant jouer. Et le corps de ballet remplit également un rôle de premier plan dans cette œuvre hybride où les danses interrompent à tout instant les scènes tragiques ou pathétiques.

C'est en raison de ces difficultés qu'on laissa dans les cartons depuis un siècle et demi une des œuvres musicalement les plus belles de la scène lyrique française. Les mêmes motifs retardèrent, on le sait, la reprise d'*Armide*, qui eut tant d'éclat à la Monnaie et à l'Opéra, et pourtant l'exécution du chef-d'œuvre de Gluck est moins compliquée que celle d'*Hippolyte et Aricie*. L'activité et la ferveur artistique des nouveaux directeurs ont renversé tous les obstacles. Rameau a été replacé triomphalement, mercredi soir, sur le piédestal d'où il avait été injustement délogé : et ce fut pour l'art français, et pour l'Art tout court, une belle et réconfortante soirée.

C'est surtout aux auditions partielles de la *Schola Cantorum*, — qui lentement, avec méthode et persévérance, prépara l'évolution du goût en faveur du maître dijonnais, — qu'est dû ce retour à Rameau. MM. Vincent d'Indy et Charles Bordes, poursuivant obstinément jusqu'au théâtre leur apostolat, avaient fait applaudir l'un *Dardanus* à Dijon même, comme pour mieux ressusciter le vieux musicien en l'évoquant dans le cadre de sa jeunesse, l'autre, à Montpellier, *Castor et Pollux*. Cette campagne énergique, à laquelle s'associa généreusement la maison Durand en publiant d'irréprochables éditions de l'œuvre complet de Rameau, a victorieusement ramené celui-ci à l'Opéra, de même que l'infatigable initiative de M. Gevaert fit naguère sortir Gluck de l'oubli.

Soucieuse de donner à l'interprétation d'*Hippolyte et Aricie* un caractère essentiellement artistique, la direction de l'Opéra s'est adressée, pour en surveiller les études, à M. Vincent d'Indy qui en a mieux que personne pénétré le style et l'esprit. On lui doit une exécution homogène que M. Paul Vidal a dirigée avec conviction et au succès de laquelle ont contribué les meilleurs artistes de l'Opéra. Mlle Bréval y a apporté son talent pathétique et émouvant, Mlle Hatto sa beauté, Mlle Gall sa vive compréhension musicale, Mlle Caro Lucas le charme d'une diction expressive, Mlle Mastio la grâce délicieuse de sa voix et de sa personne. Hippolyte, c'est M. Plamondon, chanteur applaudi dans les concerts, dont le début au théâtre n'est pas maladroit. M. Delmas est un Thésée de noble allure et de voix superbe. La basse profonde de M. Gresse donne l'ampleur voulue aux récits de Pluton. M. Nucelley est tonitruant comme il sied dans le personnage de Jupiter, M. Dubois agressif et cruel dans celui de Tisiphon, et le tragique trio des Parques, qui avait été hésitant à la répétition générale, fut chanté, le soir de la première, de façon parfaite par MM. Gonguet, Corpait, Cerdan. L'orchestre, les chœurs (pas toujours au point) et le ballet eurent, en cette mémorable soirée, leur part d'applaudissements, de même que les décorateurs, qui ont réalisé des merveilles de goût. Car si *Hippolyte et Aricie* est un régal musical (je n'ose écrire « lyrique », la partie dramatique y étant vraiment trop dénuée d'intérêt), le spectacle en est attrayant et fastueux. Il reflète le goût frivole, l'élégance et l'affèterie de la première moitié du XVIIIe siècle, et ce n'est pas un des moindres attraits de cette représentation que de revivre, par le prestige de la musique, tour à tour caressante et expressive par le charme suranné des costumes, par les divertissements allégoriques, par les diableries saugrenues et la puérilité de l'affabulation toute une époque abolie.

OCTAVE MAUS.

LA CENTIÈME DU « MORT »

Le théâtre Molière a fêté jeudi dernier, non sans éclat, la centième représentation du *Mort*, le mimodrame tiré du célèbre roman de Camille Lemonnier, pour lequel M. Léon Dubois a écrit une musique si expressive et si poignante. La salle du Molière était comble. Une foule de littérateurs et d'artistes avaient tenu, en assistant à cette belle soirée d'art et de piété, à rendre à Camille Lemonnier un juste et enthousiaste hommage. Le Prince Albert occupait la loge royale. Dans la grande avant-scène de droite avaient pris place M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, MM. Van Overbergh et Verlant, directeurs généraux des Lettres et des Beaux-arts. M. Maurice des Ombiaux avait été chargé de faire une courte causerie préliminaire. Il sut, en quelques phrases vibrantes, caractériser avec bonheur l'œuvre de Camille Lemonnier et montrer ce qu'elle a de foncièrement patrial. Comme Verhaeren l'avait fait à la cinquantième de *Kaatje*, il insista éloquemment sur la nécessité, pour notre littérature, de se raciner fortement et de traduire en beau langage français des idées et des sensations qui nous appartiennent en propre. A ses yeux, le mérite principal de Camille Lemonnier est d'avoir réalisé ce programme par la seule force de son tempérament, sans que la réflexion, la volonté ou le snobisme y aient eu la moindre part. M. Maurice des Ombiaux fut écouté très attentivement et de longs applaudissements saluèrent sa péroraison. A son arrivée au pupitre, M. Léon Dubois, qui dirigeait lui-même l'orchestre à l'occasion de cette représentation sensationnelle, fut à son tour l'objet d'une flatteuse ovation. Des fleurs, des palmes lui furent offertes : justes témoignages d'admiration envers l'un des meilleurs musiciens de l'école belge. Puis les excellents mimes de la troupe du Molière interprétèrent *le Mort* de façon à faire oublier parfois les inoubliables Martinetti. Cette soirée jubilaire ne cesse pas d'être un long triomphe et il en résultera le plus grand bien pour l'avenir du Théâtre belge.

G. R.

LE SALON DES POÈTES

A l'exemple du Salon d'Automne, d'où partent les meilleures initiatives, la Société des Artistes français, — *alias* la vieille Société des Champs-Élysées, — a désormais ses conférences, récitations et lectures poétiques. Le « Salon des Poètes » a été officiellement inauguré mardi dernier, en présence d'une grande et sympathique affluence.

Voici en quels termes la chose fut proposée par M. Edmond Haraucourt, récemment élu président de la Société des Poètes français, à M. Nénot, président de la Société des Artistes :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Vous savez que les débuts littéraires sont notablement les moins favorisés de tous : les jeunes artistes, — peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, comédiens, bénéficient d'une protection qui installa pour eux des écoles et des conservatoires, qui leur décerne des prix de Rome et des bourses de voyage, qui leur ouvre des expositions annuelles et des théâtres subventionnés, les jeunes poètes, au contraire, très redoutés des éditeurs, se débattent dans la solitude, ce qui n'est pas malsain, mais aussi sans moyen de présenter leurs œuvres, ce qui les attriste davantage.

Ils s'en plaignirent jusqu'au jour où la Société des poètes français, s'étant enfin constituée, obtint des pouvoirs publics la création d'une bourse qui, depuis deux années, est alternativement octroyée à un poète et à un prosateur. C'est là un progrès dont nous sommes reconnaissants, et j'en poursuis un autre qui présenterait ce double avantage de ne grever en rien le budget de l'Etat, et de faire que le public lui-même fût ou pût être juge des talents poétiques qui viendraient à surgir.

Le moyen serait simple, et il dépend de vous : ouvrez-nous vos portes, comme vous fîtes généreusement aux Arts décoratifs qui n'étaient pas non plus, naguère, agréés parmi vous. Que nous faut-il? Une salle de votre grand Salon, ouverte au public, comme tous les autres, et dont les murailles, d'ailleurs, vous resteraient utilisables : une fois par semaine, des œuvres poétiques y seraient déclamées sur l'estrade, par les auteurs eux-mêmes ou par des interprètes; l'entrée en serait gratuite, car nous savons que nos produits ne sont pas de valeur marchande, et notre ambition est à la fois plus modeste et plus haute :

L'amour sans plus de vert laurier m'agrée...

Nous demandons simplement que puissent nous entendre ceux-là qui pourraient nous aimer. Vous en êtes, mon cher président, et

j'ai l'espoir que ni vous ni votre Comité ne refuserez aux poètes une hospitalité fraternelle qui vous encombrera si peu et qui nous profitera tant.

Croyez, mon cher président, à mes sentiments affectueux et dévoués.

Le Président de la Société des poètes français,

EDMOND HARAUCOURT.

L'idée ne pourrait-elle être adoptée en Belgique dans les Salons triennaux où, déjà, à la suite de l'exemple donné par les sociétés particulières et notamment par la *Libre Esthétique*, on a introduit la musique? La *Société des Beaux-Arts* vient de faire à cet égard une tentative qui mérite d'être imitée.

L'ART EN RUSSIE

La revue d'art de Saint-Pétersbourg : *Starije Godij*, qui entre dans la deuxième année de son existence, vient de publier une suite d'études illustrées du plus haut intérêt, qui la classent désormais parmi les plus importantes publications de ce genre en Europe.

Tout en nous tenant au courant des découvertes et des questions artistiques les plus récentes, — on se souvient de ses études dues à deux de nos collaborateurs, MM. Fierens-Gevaert et L. Maeterlinck, l'une sur l'*Exposition de la Toison d'or* à Bruges, l'autre sur *Lucas d'Heere*, — cette belle revue nous est surtout précieuse parce qu'elle nous fait connaître les trésors artistiques inconnus conservés en Russie. C'est ainsi que M. P. Weiner nous initia dernièrement aux chefs-d'œuvre de la sculpture qu'abrite la galerie du prince A.-S. Dolgorouky, à Saint-Pétersbourg, et que M. W. Verestchaguine passa en revue les trésors et les galeries du somptueux château (style Empire) de Zoubrilawka, que nous avons pu revoir tel qu'il était avant les derniers troubles agraires qui entraînèrent sa destruction complète et le pillage de son mobilier...

Nous devons surtout de la reconnaissance à *Starije Godij* pour ses belles études concernant l'art et les artistes russes, trop peu connus jusqu'ici. C'est grâce à elle que nous connaissons, tout au moins par de superbes reproductions, non seulement leurs fresques, leurs sculptures et leurs manuscrits enluminés de l'époque médiévale, mais aussi les productions artistiques si intéressantes des XVIIIe et XIXe siècles, où se reflète d'une façon si complète l'influence des artistes français qui créèrent alors une renaissance esthétique nouvelle dont la Russie ne fut pas seule à profiter.

Espérons que le succès grandissant de la belle revue d'art de Saint-Pétersbourg engagera sa direction à faire traduire, — ou tout au moins à résumer, — en français ou en allemand ses articles originaux pour permettre à la généralité des savants et des historiens d'art qui ignorent la langue russe de suivre ses travaux d'une façon plus complète.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye

Il y avait longtemps que M. Ysaye ne s'était plus fait entendre à ses concerts. D'aucuns prétendaient que, gorgé par l'étranger de succès considérables, le grand virtuose se plaignait de ne pas rencontrer à Bruxelles un pareil accueil. C'étaient autant de calomnies. M. Ysaye nous est revenu; il nous a fait la part splendide; et ses amis l'en ont remercié par une suite d'ovations chaleureuses. Aussi bien, le merveilleux artiste s'est-il surpassé : nous ne l'avons jamais entendu mieux jouer le *Concerto* de Beethoven.

Fidèle à ses habitudes, le programme s'est modifié aux derniers jours. Remarquez que ces modifications ne sont pas, en général, pour nous chagriner. Cette fois, on nous avait annoncé un *Concerto* de Moor, qui a cédé la place au *Concerto grosso n° VIII* de Arcangelo Corelli. Je ne connais pas l'œuvre de Moor, mais je doute qu'elle ait pu causer un plaisir à la fois plus noble et plus délicat que les pages délicieuses du maître italien.

L'adorable musique! Que cela est pur, franc d'inspiration, grand de style! Et ce charmant imprévu dans la coupe, les oppositions des mouvements et des sentiments! Chaque fois qu'on lui révèle un coin de ce domaine trop peu exploré de la belle période musicale italienne, le public éprouve le même ravissement, avec l'impatience d'en connaître davantage. Songez que Corelli a composé douze *Concerti grossi*, et douze sonates à deux voix, arrangées également plus tard en *Concerti grossi!* Et tout cela intéressant, riche en musique et en émotions!

Suivait un *Concerto* (le troisième, *sol* majeur) de Mozart. Vous savez comment M. Ysaye interprète Mozart. Il est fantaisiste, parfois mignard. Il fouette les *grappetti*. Il accuse les variations de mouvements. Il déconcerte parfois, il intéresse toujours. — Et puis, aimez-vous passionnément Mozart?

Dans Beethoven, cet interprète de génie a triomphé. Ce n'est pas que sa compréhension soit toujours celle de tous ses auditeurs. On pourrait concevoir un Beethoven plus tourmenté dans la passion, plus violent dans la décision, plus « noir » dans la douleur. Mais l'interprétation de M. Ysaye, lumineuse, expansive, s'impose tout de même. Il possède, cet homme, une autorité sans pareille. Sa sincérité totale lui confère une sûreté qui en impose à l'auditeur le plus prévenu. Quel que soit l'imprévu de son interprétation, elle reste toujours si homogène et si logique d'ensemble que vous êtes séduit, entraîné, convaincu. Il est essentiellement, dans le sens social du mot, un « sympathique ».

Si vous regardez sa silhouette trop ample, son cou matériel, son menton gras, ses paupières crispées de tics désagréables, l'impression n'est pas heureuse : et pourtant son ascendant est si extraordinaire, la force d'art qui l'illumine est si puissante que l'homme devient passionnant. Son violon frêle acquiert sur cette poitrine de taureau une voix sublime. Connaissez-vous un son comparable? Plein sans épaisseur, ému sans excès de pathos, léger, décidé, dominateur. Cela est mouvant, coloré, fantaisiste dans le *rubato*, énergique dans le rythme le plus imposé. Ecoutez le *rondo* du Concerto en *ré*; aucun autre virtuose ne souligne avec la claire délicatesse d'Ysaye les passages de la résignation infinie, si touchante chez le tumultueux Beethoven, à la volonté quand même, la volonté de lutter, qui se cabre contre un destin lourd.

La belle page de Max Bruch, qui nous fut octroyée en ajoute, n'a pas été moins superbe comme ampleur, vie, autorité.

Faut-il parler des cadences trop nombreuses, trop longues, qui ont entaché ces radieuses sensations? Non. Il ne faut pas. Ne répétons pas ce que tout le monde disait. Cela pourrait peiner celui qui les a conçues; et la matinée nous laisse de si splendides souvenirs qu'on peut négliger les autres. Par exemple, il serait injuste de n'accorder aucune mention à l'exécution vivante et amusante de l'*Apprenti sorcier* de Dukas, que M. Théo Ysaye a dirigé en excellent musicien; les quelques mesures par lesquelles M. d'Indy a illustré le sommeil de Fervaal ont été, aussi, fort agréables à réentendre.

H. L. B.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Le Temps d'aimer*, par GÉRARD D'HOUVILLE. Paris, Calmann-Lévy. — *Les Scrupules de Sganarelle*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de France*. — *L'Éveil*, par GABRIELLE ROSENTHAL. Paris, *Mercure de France*. — *Les Heures de Jeunesse*, contes par OMER DE VUYST, avec illustrations hors texte, par F. GAILLARD, H. MEUNIER, etc. Bruxelles, H. Lamartin. — *Les Aventures merveilleuses de l'Abbé de Lassus*, par S. BONMARIAGE. Liége, Société belge d'éditions.

POÉSIE. — *La Grappe de Raisins*, par PAUL DROUOT. Paris, éd. de *la Phalange*.

CRITIQUE. — *Musiciens d'aujourd'hui*, par ROMAIN ROLLAND. Paris, Hachette et Cie. — *Émile Verhaeren*, par MAURICE GAUCHEZ. Bruxelles, éd. du *Thyrse*.

THÉATRE. — *Le Trésor sous la Roche*. I. *Le Roi aveugle*, par P. BROODCOORENS. Bruxelles, éd. de *la Belgique artistique et littéraire*.

PETITE CHRONIQUE

C'est jeudi prochain, à 2 heures, qu'aura lieu l'inauguration du Salon triennal d'Anvers, primitivement fixée au 16 mai.

Les participations officielles à l'Exposition universelle de 1910 sont, dès à présent, celles des gouvernements français, persan, des Pays-Bas et des Indes néerlandaises, du Pérou et de l'Equateur.

On a reçu, en outre, d'excellentes nouvelles de l'Allemagne, de l'Angleterre, des Etats-Unis, de l'Italie et de la Roumanie. Si les gouvernements de ces pays n'ont pas encore notifié leur participation officielle, les renseignements que l'on possède à Bruxelles en ce qui concerne leurs intentions sont considérés comme des plus encourageants.

La ville de Liége se prépare à glorifier, au mois d'août, la mémoire de Grétry.

Un grand cortège rappellera les diverses phases de la vie de l'illustre compositeur. On fera construire des chars représentant, notamment, Grétry en famille, une scène de *Richard Cœur de Lion*, sans oublier le char qui sera une évocation de celui qui, en 1828, ramena à Liége le cœur de Grétry.

Liége étant la ville des chanteurs, on groupera 800 à 1,000 chanteurs qui interpréteront une cantate de circonstance due à M. Charles Radoux, prix de Rome de l'an dernier.

La *Ligue des Amis des Arbres*, qui poursuit son active et heureuse propagande, annonce une série nouvelle de fêtes : dimanche prochain, fête de l'Arbre à Watermael-Boitsfort; M. Edmond Picard y prendra la parole. Le dimanche suivant, plantation du premier arbre de l'Exposition de Bruxelles de 1910 au Solbosch. Le 8 juin (lundi de Pentecôte), plantation d'un arbre sur un terri, à Pâturages, signal d'une tentative de reboisement des régions dévastées par l'industrie. Le 19 juillet, troisième fête de l'Arbre à Esneux, où eut lieu la première fête. En août, fête de l'Arbre à Verviers.

Le dixième concert Durant, consacré à l'École russe, aura lieu au Musée communal d'Ixelles, les 21 et 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de M. Eugène Dubois qui, en remplacement de M. César Thomson, indisposé, exécutera le concerto pour violon de Tschaïkowsky.

Au programme également : Extrait de la suite symphonique *Antar*, de Rimsky-Korsakoff, symphonie de Borodine; *Elégie* et *Cortège solennel* de Glazounow.

Le concert historique que donneront à Liége, le 17 mai, M. Maurice Jaspar et ses excellents partenaires, offrira un intérêt exceptionnel. On y entendra le quatuor avec piano en *ut* mineur de R. Strauss (première audition), le quatuor en *mi* de V. d'Indy, et des mélodies de Ravel, Sibélius, Wolf et Smulders chantées par Mme Henrion-Demarteau.

M. G. De Leener, professeur à l'Université de Bruxelles, donnera le jeudi 21 mai, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, 3, rue Villa-Hermosa, une conférence sur : *La Réclame* (Projections).

Les mots de M. Degas sont légendaires. Il en est de délicieux, d'ailleurs. Que l'illustre peintre les prépare, les combine longuement, dans le silence du cabinet, pour les improviser avec nonchalance au cours d'une libre conversation, possible. Mais le résultat, pour nous, est le même. En voici un, bien joli, et peu connu. On sait que Gustave Moreau, solitaire artiste, qui vécut enfermé dans son rêve et dans son petit hôtel de la rue de La Rochefoucauld, parvint tout de même à l'Institut, vers la fin de sa vie, et fut nommé professeur à l'École des Beaux-Arts. « Un ermite qui sait l'heure des trains », murmura M. Degas.

C'est lui aussi qui donna de M. Octave Mirbeau cette définition typique : « Un pompier qui f... le feu. »

Voyant un cuirassier passer au galop rue de Rivoli, M. Degas dit à la cantonnade : « Encore un qui fuit Detaille! »

Un jour, M. Jean-Paul Laurens lui montrait une toile mélodramatique à laquelle il mettait la dernière main : *Frédégonde quittant la salle où vient d'être assassiné son amant*. M. Degas, aimable, demande à son confrère : « Pourquoi donc Frédégonde quitte-t elle le lieu du crime? » M. Laurens, verbeux, s'embarque aussitôt dans un récit mérovingien où défilent les noms de Chilpéric, Hetwige, Clodomir, Galswinthe... Et M. Degas de riposter : « Non, mon cher, ce n'est pas pour ça qu'elle s'en va. Elle f... le camp *parce qu'elle ne tient pas avec le fond* ».

De Paris :

Le Salon d'Automne prépare activement son exposition prochaine. Elle aura lieu au Grand Palais du 1er au 30 octobre. Les réceptions sont, dès maintenant, fixées aux dates suivantes : pour la peinture, la gravure et le dessin : 7, 8 et 9 septembre; pour la sculpture et les objets d'art : 10 et 11 septembre.

Demander les notices et règlements, à partir du 15 mai, au Grand Palais, porte C.

L'Exposition des Portraits d'hommes et de femmes célèbres organisée par la Société Nationale des Beaux-Arts a été inaugurée mercredi dernier par le Président de la République dans le délicieux Palais de Bagatelle, au Bois de Boulogne.

MM. Ysaye et Pugno ont commencé hier la série des quatre séances de sonates qu'ils donnent tous les ans à la salle Pleyel. Les prochaines auditions auront lieu les jeudi 21 (9 h. du soir), samedi 23 (4 h.) et mardi 26 mai (9 h.).

Les programmes seront composés d'œuvres de Bach, Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms, Saint-Saëns, César Franck, S. Lazzari, J. Guy Ropartz et L. Vierne.

La Société Nationale de musique donnera son concert annuel d'orchestre mardi prochain à la salle Gaveau, avec le concours de Mlle Bréval. Il sera dirigé par MM. Vincent d'Indy, Marcel Labey et les auteurs. Au programme, première audition d'œuvres symphoniques de Mlle M. Grumbach, MM. M. Labey, H. Mulet, Ch. Tournemire, P. Ladmirault, H. Woollett, G. Samazeuilh, J. Guy Ropartz et P. Le Fleur.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

ÉTUDES des Notaires OUVERLEAUX-LAGASSE et DELPORTE, tous deux à Bruxelles, rue des Minimes, 25 et Grand-Sablon, 36.

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Vente publique et volontaire

D'UN

SOMPTUEUX MOBILIER

Le **notaire Ouverleaux-Lagasse**, de résidence à Bruxelles, à ce commis à l'intervention de son confrère **Me Delporte**, notaire à la même résidence, procédera le **mercredi 27 mai 1908, à 10 heures** du matin en la maison située à **Koekelberg, avenue de Jette, nº 114**, à la vente publique et volontaire d'un somptueux mobilier garnissant la dite maison et dépendant de la succession de M. le baron R. de Coels.

Le mobilier comprend notamment : Garnitures de salon Louis XV et Louis XVI en bois laqué doré, table à coulisses, bahuts hollandais, meuble-vitrine liégeois en chêne sculpté, dressoirs-étagères en chêne, bureau style Louis XVI, bibliothèque, plusieurs chambres à coucher en noyer, acajou et autres, literies.

Tableaux anciens et modernes, aquarelles, dessins, gravures de Alfred Verwée, Jean Verhas, H. Stacquet, J. Devriendt, Bingé, P. Veen (1606), et autres.

Pendule de style, bronze, plaquettes, médaillons, candélabres, chandeliers en bronze.

Porcelaines de Sèvre, Saxe, Chine, Japon, Vieux-Bruxelles, Delft, etc.

Argenterie et bijoux.

Porcelaines, cristaux, faïences, lustres, foyers, carpettes, tapis, glaces.

Linge de maison, perroquets.

La vente aura lieu strictement au comptant, frais 10 %.

VISITE : Exposition particulière, **lundi 25 mai**, avec permis des notaires.

EXPOSITION PUBLIQUE : **mardi 26 mai**, chaque fois de 11 à 3 heures.

L'ordre de vente sera affiché.

La vente se fera sous la direction de Me Melaerts, expert à Schaerbeek.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 21. 17 MAI 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Réflexions sur le beau temps, pour faire suite aux Considérations sur le froid (OCTAVE MAUS). Paul Deltombe (ÉMILE VERHAEREN). — Le Mont des Arts (BULS. — UN ARTISTE) — Poèmes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Violons d'Ingres (GISBERT COMBAZ). — La Musique à Paris (O. M.). — Petite Chronique.

Réflexions sur le beau temps

pour faire suite aux

Considérations sur le froid[1]

A ANDRÉ FONTAINAS.

Plus heureux que vous, mon cher André, j'ai vu Bormes sous l'ardent soleil qui fait étinceler parmi les roches micacées de la chaîne des Maures l'émail des cystes et l'or des agéras. L'ombre est douce dans les bois de chênes-liège, de pins et d'oliviers. Déjà les châtaigniers qui couvrent le versant nord des collines, du côté de Collobrières et de la chartreuse de la Verne, déplient leurs premières feuilles. Porquerolles, dans un poudroiement de lumière, jaillit d'une mer de lapis cernée d'émeraude. C'est l'éternel printemps de la Provence, qui exalte et pacifie. Il faut en avoir ressenti le charme délicieux pour comprendre et goûter l'art qu'il inspira.

Il est de bon ton de n'envisager les rives de la Méditerranée que comme un séjour d'hiver, élu pour y passer les mois qu'ailleurs la neige et le gel rendent inconfortables. Au moment où la sève monte aux branches, où les primevères sèment les bois d'étoiles, où l'épanouissement des Maréchal Niel pénètre de parfums subtils l'atmosphère, les stations se vident brusquement. Dans le désarroi des bagages emportés vers les gares, dans une bousculade de gens affairés, les hôtels se ferment, les compagnies de chemins de fer espacent puis interrompent leurs trains rapides, et à l'animation des casinos, des plages, des jetées succèdent le silence et la solitude. « Vous partez pour le midi? me disait, au début d'avril, un ami asservi aux strictes exigences de la fashion. Quelle idée! Vous n'y rencontrerez plus personne » J'eus envie de répliquer : « C'est précisément pour cela que j'ai attendu le printemps », mais la politesse me fit trouver quelque réponse moins dédaigneuse

Artistes, mes amis, c'est pour vous que la Provence se pare au moment où la foule, inconsciente de sa beauté réelle, la délaisse L'éclat de sa lumière, la pureté de

(1) Voir *L'Art Moderne* du 26 avril dernier.

son ciel, la transparence de ses horizons vous enseigneront le secret des harmonies radieuses, et le rythme hellénique de ses lignes magnifiera votre style.

Ils l'ont bien compris, ceux qui prirent conseil des porphyres écarlates d'Agay et d'Anthéor, des pins-parasol de Saint-Tropez, des oliviers de Cagnes, des eucalyptus et des cyprès de Saint-Clair, de Cavalière et d'Antibes. Déjà ces noms s'inscrivent dans l'armorial des peintres comme ceux des champs de bataille qu'illustra la victoire. Antibes n'évoque-t-il pas Claude Monet et la série magistrale de ses plus lumineuses interprétations? Et Cagnes le beau peintre Renoir, dont ni les années ni la maladie n'ont pu altérer l'inébranlable santé intellectuelle, la ferveur et l'enthousiasme?

Vous avez cité, mon cher André, plusieurs artistes dont le souvenir se lie étroitement aux aspects de ces contrées bénies. Oui, l'Esterel revit dans les toiles flamboyantes de Valtat, comme la région des Maures dans celles de Cross et de Signac. Et désormais il ne nous est plus possible de voir, à travers les pinèdes, miroiter la mer dans les calanques frangées d'écume qui environnent le cap Nègre sans songer aussitôt aux radieuses compositions que Van Rysselberghe fixa, pour notre joie, dans ces décors ardents.

A Aix, le souvenir de Cézanne domine tous les autres. Nul n'a exprimé avec plus d'éloquence la transparence des horizons provençaux, la fraîcheur de l'ombre, la délicatesse d'un mince toit de corail rose tranchant sur le feuillage cru des platanes ou sur l'indigo de la mer. Et c'est, pour des regards avertis, une émotion sans cesse renouvelée que de retrouver dans la verdure des allées telle fontaine dont les tableaux de Cézanne ont rendu familières la silhouette ingénue et la grâce vétuste... Ailleurs, c'est l'art synthétique et robuste de Guillaumin qu'évoquent, sous un ciel de turquoise, tels récifs fauves balayés par le mistral.

La vision des peintres confère au paysage une noblesse qui échappe aux yeux profanes. Lorsque les artistes l'ont extériorisée, elle s'attache pour toujours aux motifs qu'elle a consacrés. Et les plus humbles sites, comme les plus héroïques, acquièrent, du fait d'avoir été décrits, un poignant intérêt. On les voit désormais non comme ils sont, mais à travers les sensations du maître qui les a magnifiés.

Qui de nous parcourt sans émotion les bois de Ville-d'Avray? Qui, dans la forêt de Fontainebleau, contemple le cœur sec la Mare aux fées, les ravins de Franchard ou les gorges d'Aspremont? Qui pourrait ne pas tressaillir à l'aspect des rustiques pignons de Barbizon et de Marlotte?

Voyager, c'est, pour un artiste, réveiller un à un des souvenirs esthétiques. C'est mêler aux impressions de la nature les sensations d'art que celle-ci a suscitées et qui la font mieux pénétrer. Les musées ne révèlent des paysagistes que la pensée morte : leur âme vivante et frémissante est demeurée parmi les forêts, les vergers et les landes auxquels ils ont accordé leur vision, et ceux-ci parlent d'eux mieux encore que leurs toiles. Ils sont les gardiens de leur gloire.

Mais pour le comprendre, il faut être de la confrérie! Je n'oublierai jamais l'ahurissement d'un couple d'honnêtes bourgeois qui nous entendait dire, aux environs de Palingbrugge, tandis que le tramway à vapeur nous emportait vers Nieuport par des sites géométriques et maritimes : « Vois donc, un Seurat! — Un autre, par ici! — Un troisième, là-bas, du côté du phare! »

Le couple, penché à la portière, les yeux dilatés, s'efforçait en vain de découvrir l'animal — quadrupède? oiseau? — qui excitait notre attention et qu'il s'attendait à voir fuir à travers la campagne.

Ici, dans le Var, s'il n'y a point de Seurat (Fénéon écrirait audacieusement « Seurats », — et, après tout pourquoi pas?), les Renoir, les Cézanne, les Guillaumin, les Monet foisonnent, et aussi les Signac, les Cross, les Valtat, les Van Rysselberghe, les Manguin, auxquels vous rendites hommage, mon cher ami. La palette impressionniste fleurit les rochers, les pins, les grèves que lèche la mer. On dirait que ces couleurs sont prises à même la terre, les pierres, les arbres et l'eau, tant elle reflète avec fidélité les aspects de la nature. Mais c'est la nature en fête, aperçue, radieuse et vibrante, sous le clair soleil qui en fait étinceler les joyaux.

Théophile Gautier a dit avec raison qu'il faut voir les pays dans leur saison violente. Rien n'est plus décevant que l'Espagne ou l'Italie durant l'hiver. Et la « Corniche », comme l'Italie, n'est vraiment belle que sous la chaude lumière du printemps et de l'été. Demandez à Léon Detroy, le peintre solitaire du Cap Martin, quelles joies lui apporte le sourire du printemps dans les vergers d'orangers. La chaleur intense de l'été n'arrive pas à lui faire quitter les mystiques paysages où il promène son rêve.

Cette « Corniche » là, c'est celle qu'ignorent les snobs et que chérissent les artistes. C'est celle que vous aimez comme moi, mon cher André, puisque nous avons failli nous y rencontrer il y a quelques jours. C'est d'elle que vous avez dit ces paroles, que je répète avec conviction : « Ah! quel pays! Et où pourrait-on être, si là on n'était pas bien? »

OCTAVE MAUS

Bormes-les-Mimosas, 8 Mai 1908.

PAUL DELTOMBE(1)

Voici comme en ces jardins de Flandre où de beaux fruits solides sont suspendus moins souvent au soleil que dans l'ombre humide, quelques toiles d'un peintre consciencieux, chercheur, concentré, rude parfois et qui tient de sa race ses qualités d'émotion silencieuse et profonde. Elles sont signées : Paul Deltombe.

D'abord, c'est Bruges qui s'offre à nous avec ses quais, ses lacs, ses ponts, ses béguinages et ses rues apaisées. Un goût de précision, une observation tendre et toujours soumise qui confine à une sorte de piété envers les choses, s'affirme en chacune de ces toiles. On y respire un calme sérieux, une mélancolie non pas languide, mais saine, une tendresse nullement étalée ni banale, un respect et un amour de ce qui est quotidien, palpable et vivant. Bruges n'apparaît ni agonisante, ni morte, mais uniquement silencieuse. Et ce sont de fermes qualités de peintre qui nous la montrent telle. La réalité est vue largement, en son ensemble. Aucune virtuosité, aucune littérature. Rien que des tons locaux, que la lumière, soit du matin, du midi ou du soir harmonise. Jamais une note criarde; jamais une rupture, un désaccord.

Et l'Artois avec ses plaines et ses chemins longs et ses arbres solitaires plantés au bord d'un talus vert et ses ciels mouvementés de nuages massifs et enroulés nous sollicite après Bruges et nous distrait par sa lumière ample et tranquille. C'est bien encore la Flandre, mais une Flandre sur le point de se changer en pays français, une Flandre plus gaie que celle qui touche aux polders et à l'Escaut et à la mer. Et pour la caractériser, le peintre trouve (toujours dans la réalité) quelques sites choisis qui ne sortent plus, après s'y être fixés, de la mémoire.

Bien que les natures-mortes et les panneaux décoratifs soient moins affranchis d'influences que les *Paysages de l'Artois* et les *Souvenirs de Bruges*, on y peut surprendre une rare entente de la composition et une ferveur hardie pour la couleur. La personnalité de l'artiste n'en est point absente. Les fruits — mais qui donc parmi les jeunes peintres n'a point songé aux pommes de Cézanne — sont d'une matière consistante et vivante, les tons en sont fermes et riches, ils rayonnent comme de la lumière compacte.

C'est à la tradition ornementale que nous légua le XVIIIe siècle que se rattachent les fêtes champêtres et les pastorales de M. Deltombe. Je vis dans l'atelier de l'artiste les projets déjà anciens de ces différents panneaux. La couleur en était vive, éclatante, brutale même. Ils manquaient certes d'atmosphère, mais leur imagerie ardente me séduisit néanmoins. Je songeais à de naïves peintures flamandes.

Ces quelques phrases suffisent, je crois, pour que la présente exposition soit commentée, sans éloges vains ni sans mots excessifs. Qu'on y veuille voir uniquement l'intérêt que M. Deltombe, jeune encore, inspire à quelque passant qui s'arrêta un jour devant ses œuvres et qui désormais a confiance dans la probité, la sincérité et la beauté déjà évidente de son art. Une préface réclamière la blesserait. C'est avec joie que je la lui épargne.

ÉMILE VERHAEREN.

(1) L'exposition des œuvres de M. Paul Deltombe, pour laquelle M. Émile Verhaeren écrivit cette préface, est ouverte en ce moment, et jusqu'au 31 mai, dans les galeries Eugène Blot, 11, rue Richepance, à Paris.

LE MONT DES ARTS

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai lu avec un vif intérêt l'article de M. Paul Otlet (1); il expose avec clarté les questions que soulève le projet du Mont des Arts. Il dit avec raison qu'il faut en examiner les trois aspects : architectural et esthétique, voirie urbaine, développement de nos grandes collections nationales. M. Paul Otlet ne développe que ce dernier point, pour lequel je lui reconnais une compétence spéciale; dans les questions de classement de livres et de documents, notamment, il fait autorité.

Mais une note de la rédaction appelle la discussion. Celle-ci me semble nécessaire, en effet, et puisqu'on paraît, en haut lieu, disposé à chercher une meilleure solution que celle qui avait été imposée à M. Maquet, il importe que l'*Art moderne* ouvre ses colonnes à l'examen du problème compliqué et ardu.

Répondant à l'invitation de M. Otlet, j'aborderai successivement les trois points qu'il indique dans sa conclusion.

1° Est-il désirable de voir centraliser dans les mêmes bâtiments un aussi grand nombre d'institutions?

M. Otlet conclut par l'affirmative. Sa solution, je le reconnais, est bien moderne. C'est celle qui a été réalisée dans les grands magasins : on y peut entrer nu et en sortir complètement habillé, une fiancée au bras et un carnet de coupons d'hôtels en poche pour le voyage de noce, durant lequel l'entrepreneur universel meublera la maison qu'il vous aura construite.

Je n'ai pas trouvé dans l'exposé de M. Otlet d'arguments décisifs en faveur de cette invasion de l'industrialisme moderne dans le domaine des arts, des lettres et des sciences. De grâce, laissons cet américanisme aux Yankees!

La rigueur des classifications méthodiques est excellente pour les bibliothèques, les collections scientifiques et archéologiques; elle serait mortelle pour les merveilles de l'art.

L'évolution des musées de peinture, de sculpture et d'art décoratif exige une organisation toute différente de celle qu'on continue à suivre par routine. C'étaient d'abord des collections princières ou de riches particuliers, nécessairement restreintes, réunies pour le plaisir des yeux ou pour la satisfaction vaniteuse de l'amateur. La suppression des majorats, en dispersant un grand nombre de ces collections, a peu à peu amené la concentration des plus belles œuvres dans les musées publics. Puis est née la critique historique, et l'on a voulu compléter ces collections afin qu'elles présentassent la filiation complète des œuvres nationales. On en est arrivé ainsi à faire défiler le visiteur du Louvre devant des kilomètres de peinture aussi inutiles à regarder pour la masse du public que fatigants à parcourir, et ce n'est pas sans raison que M. R. de la Sizeranne a appelé nos musées les « nécropoles de l'art ».

A quoi peuvent servir les musées de peinture et de sculpture, et comment pourraient-ils le mieux répondre à leur destination?

A deux choses : à affiner l'éducation publique par la contemplation d'œuvres dont la beauté a été consacrée par le temps; à fournir aux chercheurs des documents sur l'histoire de l'art et son évolution esthétique.

Mais pour remplir la première mission, celle qui s'adresse à la majorité des visiteurs, nos musées devraient ne leur offrir que des

(1) Voir l'*Art moderne* des 5 et 12 avril dernier.

chefs d'œuvre présentés dans les meilleures conditions et dans un milieu le plus semblable possible à celui pour lequel les maîtres les avaient conçus. On a déjà senti vaguement la nécessité de faire cette sélection, mais d'une façon bien incomplète, par le Salon carré. M. Maeterlinck a exposé récemment avec autorité comment il faudrait entourer les œuvres de peinture et de sculpture d'objets décoratifs de leur époque.

On a pu constater au Louvre ce que les tableaux de la Galerie Médicis avaient gagné à être présentés dans un cadre analogue à celui pour lequel ils avaient été conçus. Cela a été une révélation nouvelle du génie décoratif du maître anversois. Nous avons au Musée de Bruxelles une admirable collection de tableaux religieux de Rubens. Ce ne sont pas des toiles de chevalet, destinées à être accrochées les unes à la suite des autres, comme elles le sont aujourd'hui, mais des œuvres conçues en vue de décorer une église. C'est donc dans une nef d'église, convenablement éclairée, au fond d'une chapelle, dans le cadre d'un autel en style pompeux du XVIIe siècle que devraient être présentés les tableaux de notre grand peintre. Ce n'est qu'ainsi qu'ils donneraient tout l'effet décoratif imaginé par le génie qui les a conçus.

La Belgique ne pourrait élever à son illustre fils un monument plus digne de sa mémoire. Les tableaux de chevalet seraient appendus dans des salons proportionnés à leur dimension, décorés et meublés dans le style de leur époque. Une pareille installation exigerait de l'espace, mais elle serait réservée aux chefs-d'œuvre. Ce serait le Musée populaire.

A côté nous aurions un musée historique de peintures et de sculptures, classées chronologiquement, où les critiques et les historiens pourraient se livrer à leurs comparaisons et à leurs recherches; au centre de ces salles, des meubles contiendraient les photographies documentaires des œuvres des collections étrangères.

Visitant un jour le Musée d'Anvers, j'y rencontrai mes amis Cardon, Verlant et Wauters occupés à éplucher les Primitifs. Je demandai à l'un d'eux combien de personnes, en Belgique, pouvaient apprécier leurs recherches. « Trois », me répondit-il. Ce n'est donc pas la peine d'encombrer le Musée de tous d'une multitude de peintres secondaires, très intéressants pour établir la filiation des écoles, mais sans valeur pour la grande majorité des visiteurs.

Mais pourquoi vouloir joindre aux Musées de peinture et de sculpture la Bibliothèque royale, les Archives et les Académies? Au lieu de concentrer, ne vaut-il pas mieux spécialiser et séparer ces organismes qui s'adressent à des savants différents?

Je suis convaincu que si l'on consultait les lecteurs, les académiciens et les archivistes, ils préféreraient chacun leur autonomie actuelle. M. Otlet en a lui-même supprimé les inconvénients par l'excellente organisation de l'*Institut de Bibliographie*, pour lequel tous les travailleurs lui doivent beaucoup de reconnaissance.

M. Otlet invoque le travail d'une commission ministérielle que je ne connais pas, mais je sais, pour avoir été fortement mêlé à cette affaire du Mont des Arts, ce que valent ces avis. Au commencement il n'était question que de l'agrandissement des musées actuels. Mais une volonté aussi puissante que mystérieuse et persévérante agrandit successivement le plan jusqu'à le rendre colossal. La dernière addition fut celle des académies, au grand effroi de quelques académiciens qui me confièrent leurs doléances. Ce déménagement n'était pas imaginé dans l'intérêt de l'Académie, mais en vue d'un emploi nouveau de son emplacement, qu'on tenait secret.

J'examinerai dans un prochain numéro les deux autres points indiqués par M. Otlet.

Veuillez agréer, etc.

Rome, 14 mai 1908. BULS.

***

Nouvelle lettre (1) de « l'Artiste » dont nous avons publié une communication la semaine dernière.

Bruxelles, 18 mai 1908.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voulez-vous me permettre une courte réplique à votre intéressante et cordiale réponse? Vous m'avez mal compris, ou c'est moi qui me serai mal exprimé.

D'après vous, le style classique, c'est un style « pompier » et « administratif ». Pourquoi? Ne retardez vous pas un peu? Ce vocable « pompier » date des plus mauvais jours du Romantisme, où l'on bafouait la tragédie en appelant Racine « polisson ». On en est revenu. Et pourquoi le style classique serait-il plus « pompier » que la Renaissance flamande ou le gothique soi-disant « national », — que vous ne songez pas, je suppose, à préconiser non plus pour un musée?

Le classique est beau, — parce qu'il est simple. Il est la base de tous les styles (le gothique excepté). C'est celui qui convient le mieux aux conditions, énumérées par vous-même, d'un musée, qui ne doit pas être un simple local d'exposition, mais s'harmoniser avec les bâtiments déjà existants et, à la place qu'il doit forcément occuper, réaliser un effet décoratif.

L'« homme de goût et de talent » dont vous parlez, pour composer l'ensemble harmonieux qui remplira toutes les conditions voulues, devra faire, nécessairement, — oui, NÉCESSAIREMENT, — comme a fait M. Maquet : il fera du classique pur, ou du classique Renaissance, ou du classique Louis XVI, voire du classique Empire, — mais *il fera du classique*. Et cela pour des raisons que je viens d'indiquer et au sujet desquelles, au fond, nous sommes parfaitement d'accord.

C'est dans ce style classique, plus ou moins interprété, qu'ont été construits tous les monuments similaires qui existent à Paris, à Amsterdam, à Vienne, en Allemagne, etc...

A quoi vous me répondrez sans doute que ce n'est pas une raison, et que ce que l'on n'a point fait ailleurs on peut le faire en Belgique... C'est vrai! Mais c'est justement là où je voulais en arriver, c'est la conclusion que j'indiquais dans ma première lettre : ou bien celui auquel nous ferons appel fera, comme M. Maquet, du classique, NÉCESSAIREMENT, — ou bien ce sera un homme de génie, — l'homme de génie que le XIXe siècle a vainement attendu et que le XXe espère de tout son cœur.

Cet homme-là, je ne demande pas mieux que de le connaître. Tâchez qu'il se révèle. Voilà, pour l'*Art moderne*, un beau concours à ouvrir!

Recevez, je vous prie, Monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués. UN ARTISTE.

Notre érudit et spirituel correspondant nous attribue une opinion que nous n'avons pas exprimée. Si nous avons traité de « pompier » et d'« administratif » le projet de M. Maquet, ce

(1) Voir notre dernier numéro.

n'est pas parce que son architecture est « classique », mais parce que le style en est purement « académique ».

Précisément M. Buls, dans la seconde partie de son étude sur le Mont des Arts (que nous publierons dimanche prochain), examine ce point. Et les développements qu'il lui donne nous dispensent de répondre plus longuement à notre contradicteur.

N. D. L. R.

POÈMES

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par le vieux Joachim du Bellay. M. Roger de Beauplan publie dans la « Petite bibliothèque surannée » les *Regrets* (1) du seigneur angevin. Ce recueil est éminemment propre à inspirer des thèses pour la licence ou le doctorat ès lettres, mais il faut avoir une terrible facilité à la suggestion pour y puiser des motifs de s'émouvoir. Des réminiscences d'auteurs classiques, des abstractions, des allusions historiques, des développements d'école, voilà ce qui remplit ces cent quatre-vingt-dix sonnets où à peine, de temps à autre, jaillit un cri humain ou un beau vers. Joachim du Bellay était plein des meilleures intentions, il parlait sans cesse de la poésie et de la Muse, mais tout l'attirail allégorique dont il s'encombre ne peut cacher qu'à des yeux prévenus la pauvreté de son imagination, la sécheresse de son lyrisme.

Superbe est l'édition vénitienne de la plaquette de M. Jean-Louis Vaudoyer (2). J'aime moins ces sonnets, précis et définis, que les strophes plus molles et plus douces des *Quarante petits poèmes*. Mais ils conviennent parfaitement à ce genre d'évocations. Je préfère exprimer mon avis sous la forme que M. Henri de Régnier lui donne dans sa préface: *Il n'est pas une des seize pièces dont il se compose qui ne contienne quelque trait heureux ou quelque image séduisante. Seize fois, avec un art spirituel et solide, vous avez assemblé les quatorze vers qui constituent le cadre de ce genre de petit poème, à la fois si précis et si souple, et chaque fois vous y avez réussi un tableau original. Vous en avez peint les sujets avec les plus fines couleurs, et chacune de vos figurines demeure en l'esprit avec l'attitude que vous lui avez donnée — et qui lui reste. Je suis sûr que votre hommage sera agréable à leurs Ombres légères.*

M. Jules Romains chante la «Vie unanime» (3), et la décrit(4). Il ne m'a pas conquis à sa métaphysique, laquelle est, au bout du compte, surtout une morale, mais j'ai goûté pleinement son talent personnel qui est de violence, d'abondance et de paroxysme. Le poète infuse de force une conscience aux groupes que forme la matière ou qu'a constitués l'esprit, et il fait crier cette conscience. C'est curieux, c'est irritant, c'est souvent force, mais, au moins, cela témoigne d'une sincérité indiscutable et d'un touchant enthousiasme. Sur d'autres enclumes, le lourd marteau de M. Jules Romains pourra forger d'autres beaux vers.

Sous le titre *Poètes* (5), M. Fernand Divoire raconte ses rancœurs, ses découragements, et laisse crier son invective. Il lui reste de l'assidue fréquentation de Laforgue une forme qui rappelle beaucoup celle du délicieux funambule de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune*, et d'une éducation esthétique influencée par l'enseignement de M. Péladan, des idées et même des paradoxes semblables en effet à celles et à ceux de M. Péladan. Tout cela, et une ingénuité réelle, déjà visible dans son précédent livre, *Cérébraux*, donne à M. Divoire une personnalité composite, mais vivante cependant. Il se plaint de la veulerie et de la lâcheté de ses faux-frères, il déplore les ratés, les impuissants, les inquiets, les amoureux, mais enfin il se souvient à temps, avant de finir, que tout cela n'a pas grande importance en face du mouvement de l'Univers et, aussi, en face de la vraie et simple vie vivante et de la bonté.

Et, pour cela, ta ferveur est lassée!
Ah! vieux rêveur, vieil obstiné, vieux sot,
Te voici délivré du supplice des mots
Et tu pleures...
— Mais les lauriers?
— Songe plutôt
Qu'une phrase par toi lancée
Peut un jour, survivant à ton nom aboli,
Remontant, par hasard, du profond de l'oubli
Eveiller dans une âme une bonne pensée.

Je ne connaissais pas à M. Sylvain Bonmariage cette perversité mélancolique, cette tristesse et cet énervement (1). Son précédent livre, beaucoup plus naïf de sentiment, l'était aussi de facture. Il avoue, cette fois, des pensées et des tentatives que les poètes n'ont pas l'habitude de révéler, surtout de cette façon précise et molle à la fois. J'aime mieux ces sincérités dans les sensations troubles que les truculents aveux d'héroïsme et de splendeur morale, toujours si faux, chers aux teneurs de lyres.

Les *Florida* (2) de Cipriano da Rore, que M. Jacques Reboul a traduites de l'italien d'après le manuscrit original, ont quelque chose de l'inspiration de Swinburne, mais, hélas! sans son lyrisme toujours renouvelé, son ardeur, son timbre magique, son emportement splendide, sa fiévreuse beauté. Privés de l'éclat verbal qu'elles ont sans doute dans leur langue primitive, ces poèmes ne sont plus que des carcasses de feux d'artifices, où pendent des loques d'images banales. On ne devrait traduire ni les poètes anglais, ni les poètes italiens.

Pas plus d'ailleurs qu'on ne devrait essayer de rendre, par des épigrammes en vers français, les finesses des *Kaïkaïs* et des *Tankas*. Je sais bien que M. Albert Neuville (3) se défend d'avoir voulu traduire : il se contente d'interpréter, d'adapter. Mais malgré tout, ces poèmes japonais gardent leur fleur délicate et ne veulent pas transmettre leur secret. La raison en est trop simple. Ce secret est dans la race. Nous ne pouvons pas nous faire des yeux de Japonais, une âme de Japonais. Nos épigrammes sont psychologiques, les leurs sont des dessins ou des soupirs. Il n'y a pas de commune mesure. Évidemment c'est un joli rêve que fait là M. Neuville *d'entendre le merle français chanter parmi les cerisiers en fleur du Japon*. Mais... tout de même...

De nobles impressions données par les beaux paysages de pierre et les musées de Paris, la douceur de la vie aux champs, un amour sensuel et tendre, une trahison, le pressentiment de la mort, tels sont les thèmes successifs où se complurent les chants tristes et doux du pauvre poète Albert Thomas, qui vient de mourir. M. M. Longlet, pieusement, recueillit ce *Poème du désir et du regret* (4) dédié, avec une si cruelle prescience et une fraternité émouvante, à la mémoire de Charles Guérin, et dont la lecture révèle une âme pleine d'amour et de pudeur.

Citons, maintenant, avec le regret de tant de brièveté : *le Désir*

(1) *Les Regrets de Joachim du Bellay, angevin* avec une introduction, des notes et un index, par Roger de Beauplan. Paris, Sansot (*Petite bibliothèque surannée*).

(2) *La Commedia*, sedici sonetti in lingua francese, del signor Giovanni-Luigi Vaudoyer, con un proemio del Signor Enrico de Régnier. — In Venezia, nella Stamperia Emiliana, MCMVIII.

(3) Jules Romains. *La Vie Unanime*, poème. Paris, éditions de *l'Abbaye*.

(4) Jules Romains. *Le Bourg régénéré* (conte de *la Vie Unanime*). Paris, Messein.

(5) Fernand Divoire. *Poètes*. Paris, bibliothèque des Entretiens idéalistes.

(1) Sylvain Bonmariage. *Tristesses d'enfant gâté*. Bruxelles, Henri Lamertin.

(2) Jacques Reboul. *Les Florida* de Cipriano da Rore. Paris, Sansot.

(3) Albert Neuville. *Kaïkaïs et Tankas* (épigrammes à la japonaise). Paris, Ch. Bosse.

(4) Albert Thomas. *Le Poème du désir et du regret*. Paris, Sansot.

errant de M. Gaston d'Urville (1), poèmes naturistes hantés de souvenirs païens; *les Regrets* de M. Ernest de Laminne (2); *Passionnément*, de Mme Léon-Marie Thylienne (3); *Vers les couchants... (Russes et Bucrênes)* de M. Albert Verdoot (4), qui me paraissent porter la marque, déjà reconnaissable, de *l'Abbaye; Anxiété* de M. Pierre Plessis (5), et *Choses qui furent*, de Mme Jane Mercier-Valenton (6).

On fait beaucoup de vers, aujourd'hui.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES VIOLONS D'INGRES

MON CHER MAUS,

Vous m'avez demandé de faire pour l'*Art moderne* la critique du Salon que les écrivains peintres ont eu la généreuse idée d'organiser au profit de la souscription ouverte pour ériger un monument au poète Charles Van Lerberghe.

J'ai accepté, après quelque hésitation, ce périlleux honneur, séduit par cette « joie — encore une idée généreuse de ces messieurs — d'appliquer aux écrivains et critiques d'art la loi du talion et d'exercer une vengeance d'autant plus froide qu'elle s'est fait plus longtemps attendre. » Et je la savourais, comme il convient, cette froide, — oh! très froide — vengeance; mais je m'aperçus vite que cette délicieuse ironie cachait une astucieuse roublardise. N'était-ce pas le moyen le plus sûr d'avoir une excellente presse? Il eût été indécent, n'est-ce pas, de se faire louanger par ses amis! Quelle saveur de haut goût que de faire remplir cet office parses ennemis naturels! Et cela sans danger, car l'occasionnel critique devait redouter à la plus prochaine occasion une vengeance, — oh! plutôt chaude, celle là! Et ces pensées, tandis que je m'apprêtais à officier, mettaient, je vous l'avoue, un voile quelque peu funèbre sur ma joie première!...

Voyons, me disais-je ingénument, tâchons de remplir cette mission avec autant de doigté que les gens de métie. Ferons-nous comme Untel, qui écrit ses articles après la lecture du catalogue ou suivant les on-dit? Mais je repoussai ce mode de travail, heureusement pour moi car j'eusse évidemment signalé les suggestives interprétations d'après la Duncan, de M. Edmond Cattier, dont on m'avait fait grand éloge et que je n'ai pu découvrir ni à la cimaise ni au catalogue...

Aucune tentative de corruption, à mon grand regret, n'avait été faite à mon égard, et cette indifférence me laissait un peu désorienté. Mais une nouvelle déception m'attendait au Salon : les critiques que j'eusse voulu y rencontrer... n'y étaient pas représentés. Les autres, eh! mais, c'étaient tous des gens charmants, comme vous, mon cher Maus, — dont je ne voudrais pas froisser la modestie en disant tout le bien que je pense de vos deux vues du Pas-de-Calais, — comme Camille Lemonnier, dont les visions lumineuses s'accordent si bien avec le verbe chaud et coloré de l'écrivain. C'étaient encore Maurice des Ombiaux avec des vues d'Ardenne prestement énlevées, Dumont-Wilden avec quelques petites impressions d'un sentiment très raffiné, Léon Wéry avec des études d'un faire savoureux, Georges Ramackers et Eugène Bacha avec des portraits, — oui, Monsieur!

Les notations musicales de Maurice Kufferath, les études pleines de délicatesse de Marcel Angenot, les œuvres de Leroy, Vierset, Fernand Severin et Sander Pierron, avec des mérites divers, complètent ce petit Salon où la plus libre esthétique s'épanouit à faire crever d'envie la glorieuse phalange que vous avez menée si souvent au combat.

René Sand pourrait faire figurer ses œuvres aux Salons de l'Estampe qu'il organise avec tant de bonheur depuis quelques années. Les dessins d'illustration de Marius Renard sont intéressants et les gravures sur bois de Max Elskamp, d'un grand style, témoignent d'une véritable habileté professionnelle de décorateur. Signalons enfin, dans la section d'art décoratif et d'architecture (excusez du peu!) la symbolique maquette du Guignol de l'avenir d'Hippolyte Fierens-Gevaert pour achever gaiement l'examen de ce Salonnet d'art, où, pour dix sous au profit d'une belle œuvre, on peut délicieusement passer une heure à faire de l'excellente psychologie.

Veuillez agréer, etc.

GISBERT COMBAZ

(1) GASTON D'URVILLE. *Le Désir errant*. Paris, Sansot.

(2) ERNEST DE LAMINNE. *Les Regrets*. Paris, Lamerre.

(3) L.-MARIE THYLIENNE. *Passionnément*. Verviers, Wauthy.

(4) ALBERT VERDOOT. *Vers les couchants... (Russes et Bucrênes)*. Paris, éditions de *l'Abbaye*.

(5) PIERRE PLESSIS. *Anxiété*. Paris, Société nouvelle d'éditions littéraires.

(6) JANE MERCIER-VALENTON. *Choses qui furent*. Roubaix, Édition du *Beffroi*.

LA MUSIQUE A PARIS

De toutes les œuvres orchestrales exécutées en première audition au dernier concert de la Société Nationale, la deuxième Symphonie (en *la*) de M. Marcel Labey l'emporte par la beauté des idées mélodiques, la clarté des développements et la fermeté des rythmes. C'est une œuvre bien équilibrée, d'une parfaite santé, et qui classe son auteur parmi les meilleurs symphonistes actuels. Classiquement divisée en quatre parties, elle s'élève, au deuxième mouvement (*lent*), à une réelle grandeur d'inspiration. Le *très animé* qui suit a de charmantes diversités de rythmes et de timbres. La partition s'achève sur un *allegro* précédé d'une courte introduction. Dans ces quatre morceaux, le thème principal de la symphonie apparait sous plusieurs aspects, mêlé aux thèmes spéciaux de chacune des parties. Les développements en sont sobres et logiques, et, du début à la péroraison, constamment intéressants. On peut rapprocher au point de vue du coloris orchestral cette lumineuse partition de certaines œuvres de MM. Vincent d'Indy et Albéric Magnard : mais M. Labey y révèle une personnalité distincte, exempte d'influences.

Le final de la Symphonie (en *la* également) de M. Paul Le Flem, qui en avait fait entendre l'*andante* l'an passé, a plu également par sa structure solide, la carrure de ses rythmes, la clarté de ses combinaisons. M. Le Flem a un réel tempérament musical qui mérite de fixer l'attention.

Enfin, il faut citer parmi les œuvres les plus attrayantes du concert le délicat prélude du deuxième acte de *Myrdhin*, drame lyrique de M. Paul Ladmirault, — musique expressive, toute en nuances délicates, en tons estompés et flous, — et une fantaisie pour hautbois et orchestre, *Pastorales et Danses*, de M. Guy Ropartz, fort bien jouée par M. Mondain.

Le *Scherzo* de M. Woollett, la *Rhapsodie* pour piano et orchestre de M. Tournemire, interprétée de façon irréprochable par M. H. Bonal, la pièce intitulée par M. H. Mulet *Dans la Vallée du tombeau*, n'enrichissent d'aucun apport nouveau le patrimoine musical.

Deux pièces de chant complétaient ce copieux programme. L'une est tirée des *Chansons pour les petits* de M. Pierre Allain par Mlle Marthe Grumbach, et Mme Bathori en fit valoir avec son talent expressif le caractère populaire. L'autre, *le Sommeil de Canope*, poème d'Albert Samain, par M. G. Samazeuilh, eut pour interprète Mme Bréval, dont l'art pathétique prend mieux son essor dans les grands rôles de la scène lyrique que dans le cadre restreint du poème et du lied. La partition de M. Samazeuilh nous a paru d'ailleurs beaucoup trop chargée pour qu'il fût possible de suivre la pensée du poète. Le murmure de ces vers nocturnes :

> Accoudés sur la table et déjà noyés d'ombre
> Du haut de la terrasse à pic sur la mer sombre,
> Les amants, écoutant l'éternelle rumeur,
> Se taisent, recueillis, devant le soir qui meurt,
> Etc.

est noyé dans un flot de sonorités inopportunes, — et importunes. M. Samazeuilh manie l'orchestre avec une grande habileté :

nous le savons, et il était inutile de se servir de la voix d'Albert Samain pour nous le rappeler. Il connaît à fond les chefs-d'œuvre lyriques : nous le savons aussi, car ils se mirent dans ses œuvres. Qu'il cesse de nous éblouir de sa science et nous donne la partition simplement émue, sortie de son cœur, que nous attendons. Ce jour-là, nous applaudirons avec joie un musicien dont le talent est indiscutable.

***

Nous parlerons la semaine prochaine des représentations de *Boris Godounow* triomphalement inaugurées à l'Opéra et dans lesquelles, à côté du célèbre baryton Chaliapine, MM. Smirnow, Kastorsky, Altchewsky, Mme Ermolenko et leurs camarades se font applaudir avec enthousiasme. Ce sont de belles soirées d'art, qui remportent un succès unanime et bien mérité.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir *l'Éléphant* de M. Jean Gaspar exposé au dernier Salon de *la Libre Esthétique*. L'œuvre, en bronze, sera placée au Musée de Bruxelles.

Le Musée de Hanovre a acquis récemment au Salon de cette ville des toiles de Mlle Alice Ronner et de M. P.-J. Dierckx. D'autres artistes belges, MM. Farasyn, Hermanus et Binard, ont vendu quelques-unes de leurs œuvres à des particuliers.

L'ensemble des figures, portraits, paysages et natures-mortes composant l'exposition de M. Théo Van Rysselberghe qui vient d'être close à Paris sera, dès la semaine prochaine, exposé à Dresde, à la Galerie Richter.

Le conseil communal de Venise a approuvé le projet qui lui a été présenté d'élever une statue à Richard Wagner au milieu du Jardin public. Un comité composé de Vénitiens et de membres de la colonie allemande s'emploie activement à recueillir les fonds nécessaires à l'édification du monument.

Le quatrième concert du Salon de Printemps aura lieu le mardi 26 mai, à 2 h. 3/4 de relevée.

Il sera donné avec le concours de MM. Van Dam, Deru, Lheureux, Van Hout, Bageard, Boogaerts, Mahy, Godenne et Dauneels, et comprendra des œuvres de Grieg, Swendsen, Bach, Mendelsohn, Schumann et le célèbre Septuor de Beethoven.

Rappelons le concert que donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, salle Patria, la célèbre Société chorale de Cologne (*Kölner Männer Gesang Verein*) avec le concours de Mlle A. Vidron et de M. W. Hess.

Une curieuse bévue de M. Pierre Mille, dont nous prisons d'ailleurs très haut le talent. Dans *Barnavaux* il écrit (p. 191) :

« L'annamite est une langue à intonations. Si vous dites *a* en *ut* majeur, ça signifie blanc; si vous le répétez en *ut* mineur, ça veut dire noir. »

M. Mille devrait bien nous expliquer ce qui différencie l'*a* majeur du mineur! Les Annamites jouiraient-ils de la faculté peu ordinaire d'émettre des sons en tierce?

L'Etat hollandais a, dit *le Bulletin officiel de l'Art ancien et moderne*, définitivement acquis pour le Rijksmuseum les œuvres d'art de la collection Six. Le plus important des trente-neuf tableaux est *la Laitière* de Vermeer de Delft, estimé à près de 500,000 florins; parmi les autres, il faut citer un Metsu, un Adrien van de Velde, un Adrien van Ostade, un Ruysdael que certains attribuent à Hobbema, une toile de Judith Leyster, une de Ph. Wouwermans, une de Rubens et deux grisailles de Van Dyck.

Les tableaux à vendre appartenaient à la branche des Six van Fromade, qui en demandaient 750,000 florins; le *Portrait du bourgmestre Six* par Rembrandt et quelques autres chefs-d'œuvre sont la propriété d'une autre branche, qui les garde.

La Société Rembrandt a contribué à l'achat pour 200,000 florins; le reste a été voté par la seconde Chambre à une grande majorité, le 18 décembre, malgré les protestations d'une partie de la presse contre ces « folles dépenses ».

La hausse des tableaux :

En 1892, à la vente Alexandre Dumas, le *Portrait de Sedaine*, par Chardin, fut adjugé 2,700 francs. Il vient d'atteindre 56,000 francs à la collection Cheramy, dispersée le mois dernier à Paris. De même, *la Vierge aux rochers*, attribuée à Léonard, vendue 6,300 francs en 1897 à la vente Plessis-Bellière, est montée à 78,000 francs à la vente Cheramy. A la même vente un David, le *Portrait de la marquise de Pastoret*, acquis en 1897 17,900 francs, a été vendu 41,000 francs.

Parmi les tableaux modernes, *Hercule et Alceste* de Delacroix, adjugé 17,400 francs à la vente Cronier, a été, cette fois, vendu 32,500 fr. Autres prix du même maître : *Hamlet et Polonius*, 2,000 fr.; *le Comte Palatiano*, 18,100 fr.; *la Folie et l'Ange*, 18,100 fr.; *Madeleine en prière*, 15,700 fr.; *Tête de vieille femme*, 17,000 fr.

Œdipe et le Sphinx, d'Ingres, n'a, en revanche, obtenu que 15,100 fr., tandis que l'œuvre avait été vendue 25,600 fr. en 1872 à la vente Pereire.

Le total atteint par la vente Cheramy a été de 1,242.287 francs.

Les faux — en matière d'art — sont à l'ordre du jour. Il ne se passe point de semaine, dit *le Gil Blas*, qu'on ne nous signale telle serrure médiévale, pieusement conservée sous vitrine à Cluny, et qui a été fabriquée rue des Abbesses, ou tel Fragonard, catalogué authentique par feu M. Groult, et qui est de la propre main de Tartempion.

Nous tenons de source certaine l'information suivante : dans une collection de cuivres précieux, de dinanderie et d'orfèvrerie qui fait partie d'une importante donation léguée au Louvre l'an dernier, se trouvent une dizaine de pièces étiquetées « orfèvrerie italienne de la Renaissance », et qui ont été martelées entre 1890 et 1900 par un artisan du plus rare mérite, lequel les a vendues comme modernes, d'ailleurs. De main en main, ces objets ont énormément vieilli. Lorsqu'ils sont arrivés au Louvre, ils étaient du XVIe siècle. Nos arrière-neveux les retrouveront peut-être un jour au musée de Saint-Germain. Ils y seront gallo-romains...

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

ÉTUDES des Notaires OUVERLEAUX-LAGASSE et DELPORTE, tous deux à Bruxelles, rue des Minimes, 25 et Grand Sablon, 36.

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Vente publique et volontaire

D'UN

SOMPTUEUX MOBILIER

Le notaire **Ouverleaux-Lagasse**, de résidence à Bruxelles, à ce commis à l'intervention de son confrère **Me Delporte**, notaire à la même résidence, procédera le **mercredi 27 mai 1908, à 10 heures** du matin en la maison située à **Koekelberg, avenue de Jette, n° 114**, à la vente publique et volontaire d'un somptueux mobilier garnissant la dite maison et dépendant de la succession de M. le baron R. de Coels.

Le mobilier comprend notamment : Garnitures de salon Louis XV et Louis XVI en bois laqué doré, table à coulisses, bahuts hollandais, meuble-vitrine liégeois en chêne sculpté, dressoirs-étagères en chêne, bureau style Louis XVI, bibliothèque, plusieurs chambres à coucher en noyer, acajou et autres, literies.

Tableaux anciens et modernes, aquarelles, dessins, gravures de Alfred Verwée, Jean Verhas, H. Stacquet, J. Devriendt, Bingé, P. Veen (1606), et autres.

Pendule de style, bronze, plaquettes, médaillons, candélabres, chandeliers en bronze

Porcelaines de Sèvre, Saxe, Chine, Japon, Vieux-Bruxelles, Delft, etc.

Argenterie et bijoux

Tartier Empire, huillier Louis XVI.

Porcelaines, cristaux, faïences, lustres, foyers, carpettes, tapis, glaces.

Linge de maison, perroquets.

La vente aura lieu strictement au comptant, frais 10 %.

VISITE : Exposition particulière, **lundi 25 mai**, avec permis des notaires

EXPOSITION PUBLIQUE : **mardi 26 mai**, chaque fois de 11 à 3 heures.

L'ordre de vente sera affiché.

La vente se fera sous la direction de Me Melaerts, expert à Schaerbeek.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 23. 31 MAI 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

François Coppée (FRANCIS DE MIOMANDRE). — « Boris Godounow » à l'Opéra (OCTAVE MAUS). — Le Mont des Arts (suite et fin) (BULS). — Au Musée Ancien (O. M.). — L'Art à Paris ; *Exposition Georges Lemmen* (O. M.). — Le Concert Durant : *La Musique Russe* (CH. V.). — Le Monument Cézanne. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

François COPPÉE

Tout homme très discuté doit être représentatif. C'est un signe, cela. Lorsqu'on attaque quelqu'un, c'est qu'il gêne des compétitions, ou, plus profondément, qu'il contredit un idéal. Lorsqu'on l'admire ou le défend, c'est qu'il soutient un parti ou incarne une idée. François Coppée fut un de ces hommes, et c'est pourquoi il est plus digne et plus sûr de le considérer à ce point de vue que de passer, en le méprisant, sous prétexte qu'il vous déplaît.

François Coppée n'eut qu'un tort : celui de survivre à sa jeune gloire. Quand un poète n'est pas seulement un chanteur (je ne pense pas à dire : un chansonnier), lorsqu'il est en même temps un écrivain, la réputation de cet écrivain persiste après que s'est éteinte la courte auréole qui éclairait son front de poète, et il peut ainsi courir sur ses vieilles années sans crainte de s'user ou de se vider, certain au contraire que, plus l'expérience ira, plus sa maturité se perfectionnera, plus son style, s'épurant et s'embellissant, affirmera l'homme qu'il devient chaque jour davantage.

Lorsque — à un degré plus haut, — il s'agit d'un grand poète, cette gloire s'accroit encore davantage : car le grand poète est un peu un immortel, et c'est aux environs de sa mort que, cygne, il trouve ses plus beaux chants, ses plus nobles et ses plus éternels aveux de douleur. Mais ceci est un cas extrêmement rare, parce qu'il n'y a pas, nécessairement, même un grand poète par siècle.

Enfin, s'il s'agit d'un poète de second ordre, *d'un bon poète*, comme était François Coppée, alors il devient évident que le silence eût été souhaitable à partir du jour où la voix, un peu cassée, révèle qu'elle n'a plus cette fraîcheur acide de la jeunesse, qui était son charme le plus certain, encore que malheureusement trop banal.

Un grand écrivain, lorsque cette fièvre, cette crise de jeunesse et de vers est passée, retrouve des consolations très belles et des compensations autrement satisfaisantes dans le noble labeur de la prose : cet instrument d'une probité insoupçonnable lui cède alors tous ses secrets, il s'aperçoit de ce qu'on peut faire avec les mots, avec les phrases, avec les grandes idées,

avec la profonde et sérieuse musique de la période.

Idéologue, romancier, historien, critique, annaliste, fantaisiste, il constate enfin que la rime n'est pas tout, qu'elle est même, au fond, un balbutiement, et que derrière ses faciles réussites s'étend un monde de recherches verbales et philosophiques dont l'exploration est infinie et promet à celui qui s'y engage de la découverte, de la surprise, du travail, du bonheur intellectuel et de la beauté pour bien plus longtemps, hélas! que sa vie d'homme, si extrême qu'il la prolonge.

François Coppée n'était pas un grand écrivain. C'était un honnête homme, d'un spiritualisme un peu naïf et d'un cœur tendre qui voulait se prouver à lui-même qu'il pouvait persister après les *Humbles* et les *Intimités*. Les qualités essentielles qui font l'écrivain original lui manquaient : le style, entre toutes. Il n'avait point cet accent souverain ou étrange qui, lorsqu'il anime une œuvre, l'impose à l'attention. Ses trouvailles de mots, ses divinations d'expressions étaient courtes : il parlait un peu trop comme tout le monde.

Soyez certains que c'est le style seul qui a manqué aux œuvres de François Coppée pour les rendre durables, car elles avaient, d'un autre côté, je le répète, l'avantage de représenter un idéal. Et cet idéal, c'est celui d'une certaine fraction, honnête, de la bourgeoisie de notre temps.

Rester de braves gens, garder une certaine santé intellectuelle, un certain bon sens qui vous défend des paradoxes brillants mais dangereux, soutenir la société actuelle, et cela en respectant ce qui la conserve et la défend essentiellement : l'armée, la religion (en tant que dogme répressif et que consolation de l'âme, pas du tout en tant que métaphysique), la famille avec ses vertus moyennes et ses traditions reconnues : tel est en ses grandes lignes l'idéal que François Coppée a incarné, puis défendu plus tard tant il avait conscience de l'incarner. C'est celui de tous ceux qui, ayant eu à vingt ans, avec la méfiance de la culture philosophique et de la liberté intérieure, le culte de la sentimentalité gentille et bêta, le goût du chahut, du libertinage léger, des satisfactions de la vanité, se retrouvent entre trente et quarante ans mûrs de force parce que les nécessités de la vie pratique les y ont brutalement amenés, vis-à-vis de l'ancestrale et profonde vérité de leur nature. Sentimentaux, ils le sont restés, tout en devenant égoïstes; et conservateurs ils s'avèrent parce qu'ils ont quelque chose, chacun personnellement, à conserver, mais non point que leur calme réflexion leur ait fait reconnaître que la tradition, avec ses absurdités apparentes, est la foncière sagesse d'une race, son gage de durée en face de l'Histoire.

Honnêtes, ils le sont toujours restés, parce que... Ici je m'arrête, je n'ose creuser davantage dans le sens du pessimisme. J'aime mieux croire (d'autant que c'est probablement vrai) que c'est leur véritable, leur profonde beauté humaine, cette qualité-là.

Toute l'œuvre de François Coppée reflète cet idéal, dis-je, avec toutes ses variations, depuis les premières sensibleries — souvent d'ailleurs délicates, — des vers de jeunesse, jusqu'aux derniers soupirs de la conversion catholique. Il essaya quelque temps d'aborder l'histoire. Mais il dut sentir lui-même qu'il lui manquait et le souffle lyrique et le sens du passé. Ses pièces ressemblent à celles de Hugo ou de Richepin, avec cependant je ne sais quelle protestation d'honnêteté bourgeoise et moyenne inconnue à ces deux dramaturges. Elles représentent des héros juste-milieu. C'est du théâtre de tiers état.

Mais il revint assez vite à lui-même. Et c'est alors que, par une assez subtile et lente gradation, il en arriva à se convertir.

« Quand le diable est vieux, il se fait ermite », dit un proverbe gouailleur. Le pauvre Coppée n'avait jamais été sérieusement *diable*. C'était surtout un bon diable. Les baisers à travers la voilette ne sont pas de sataniques étreintes. Les péchés qu'il avait commis ressortissaient au tribunal des péchés véniels et l'absolution était facile. D'une irréligion irréfléchie, d'un épicurisme aimable, d'une indifférence paisible, François Coppée glissa (plutôt qu'il n'y tomba) à une foi douceâtre, à un ascétisme de chanoine, à une dévotion sans affres ni *acedia*. Je me demande pourquoi sa conversion fit tant de bruit. Probablement peut-être parce que ce fut celle de milliers et de milliers de gens, un résultat de l'âge, de la fatigue, des infirmités, du besoin de paix morale trouvée sans lutte.

Ce que je réprouve absolument, ce sont les insinuations basses et bêtes de certains libres penseurs, assez sectaires, sur la sincérité de ce revirement moral. D'abord, et en principe, cela ne les regardait pas. En outre, ils se trompent lourdement. Coppée fut parfaitement sincère. Il n'a pas été un héros, les raisons de sa conversion sont humaines dans le sens le plus étroit du terme, aucun éclair d'idéal, aucune fulguration révélatrice, aucune extase n'illuminèrent son chemin de Damas. Mais pour n'avoir été qu'une route sûre, droite, bien entretenue, ce chemin n'en reste pas moins celui où a marché, dans la vérité de son âme, dans l'ingénuité de son cœur qui avait eu vingt ans et avait été celui d'un poète tendre et doux, avec l'assentiment de sa conscience, un homme qui ne laissera pas dans les lettres françaises l'empreinte souveraine qu'y tracèrent les génies, les apôtres, les violents, les subtils, mais qui eut son heure de juste réputation et dans des occasions nombreuses fit preuve de son amour désintéressé pour la beauté (*Aphrodite*, *le Jardin de l'Infante*), et dont personne aujourd'hui n'a le droit de suspecter ni la bonne foi, ni la foi.

FRANCIS DE MIOMANDRE

« BORIS GODOUNOW » A L'OPÉRA

Ce qui fait de *Boris Godounow* un des drames lyriques les plus émouvants qui soient, — et le seul peut-être, comme l'a fait remarquer M. Gaston Carraud, que le XIXe siècle puisse opposer aux classiques et à Wagner, — c'est qu'à travers l'âme russe il exprime avec intensité l'âme universelle.

On pouvait s'attendre à quelque chatoyante image reflétant les mœurs, les coutumes, la vie moscovites, à un tableau d'histoire dont la musique ne serait que le commentaire plus ou moins expressif. L'œuvre pathétique et véhémente de Moussorgski va bien au delà. Elle est profondément humaine, et si son cadre est national, si la partition, comme le drame puissant qui l'a inspirée, a, fortement accusé, l'accent du terroir, elle n'en traduit pas moins, avec une éloquence irrésistible, des sentiments qui sont de tous les pays et de tous les temps. C'est le secret de l'impression énorme qu'elle vient de produire à Paris, où, — grâce à l'initiative de M. Serge de Diaghilew, le promoteur de toutes les belles manifestations d'art russe auxquelles nous assistons depuis dix-huit mois, et qui trouva en M. Calvocoressi un collaborateur aussi actif que dévoué, — les représentations en langue russe de *Boris Godounow* constituent l'événement capital de la saison.

L'œuvre, qui remonte à plus de trente-cinq ans, ne rencontra pas à ses débuts, on le sait, la faveur dont elle jouit aujourd'hui. Elle rompait trop ouvertement avec les procédés en vogue, elle affirmait un esthétisme trop dédaigneux des formules courantes pour être admise d'emblée. Ajoutez-y que Moussorgski était loin d'être un homme de cour ou même un homme du monde. Aussi mourut-il pauvre, incompris, méconnu. Paris, aujourd'hui, venge sa mémoire, à qui déjà la Russie, depuis nombre d'années, empressons-nous de l'ajouter, accorda, en classant Moussorgski parmi les plus illustres de ses musiciens, une éclatante réparation.

Par la fertilité et la spontanéité de l'invention mélodique, l'auteur de *Boris Godounow* domine la brillante pléiade qui porta si haut, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le renom de la Russie musicale. Son art, très simple et très pur, s'appuie à la fois sur l'âme populaire et sur la monodie liturgique, deux sources particulièrement fécondes dans les pays encore frustes. Elles chantent en lui naturellement et s'adaptent avec des inflexions d'une justesse, d'une précision, d'une vérité surprenantes aux conflits sentimentaux qu'il décrit.

Ces conflits ont pour siège principal le cœur tumultueux du tsar qu'obsèdent les remords jusqu'à l'hallucination, la folie et la mort. Ils jaillissent aussi de l'ambition du jeune moine Gregori qui, instruit par Pimène du crime de Boris, se substitue audacieusement au tsarévich assassiné et rallie des partisans qui le poussent vers le trône. Mais ils éclatent, en outre, parmi les esprits ingénus, incultes et variables du peuple, dont Moussorgski a exprimé la détresse et l'inconscience avec la plus tragique grandeur. Ainsi que l'a très justement écrit M. Charles Van den Borren (1), « le peuple joue un grand rôle dans *Boris*. Il est acteur peut-être plus que les personnages eux-mêmes, et Moussorgski lui fait parler une langue musicale qui ne rappelle en rien nos chœurs occidentaux. Nous avons avant tout une conception « collective » de la foule; nous la faisons s'exprimer « par masses chorales ». Le maître russe, lui, ne connaît pas la « masse chorale. » Certes, dans sa pensée, le peuple a une âme collective; mais l'individu ne perd pas ses droits dans cette communauté : c'est ce qui apparaît nettement dans les chœurs de *Boris*, et c'est ce qui leur confère à la fois la nouveauté et une étonnante puissance dramatique ».

Il me faudrait, au surplus, infiniment plus d'espace que celui dont je dispose pour signaler tout ce que cette œuvre âpre et dominatrice renferme d'éléments neufs. On remarquera la liberté des enchaînements harmoniques, qui donne au commentaire musical une si grande variété de colorations. La déclamation, qui suit avec docilité toutes les inflexions du discours, mérite aussi d'être étudiée de près. Ce sont, faut-il le rappeler? deux des innovations qu'introduisit dans le drame lyrique français M. Debussy et qui, en renouvelant les formes du théâtre musical, amenèrent une véritable révolution dans l'art d'aujourd'hui.

C'est à Moussorgski que nous devons ce retour à des formules simples, logiques, purement expressives, dont nous avaient écartés l'abus de la polyphonie et l'envahissement progressif de l'orchestre dans un domaine où, avant tout, le texte doit être clairement perçu des auditeurs. A cet égard encore, *Boris* a droit à notre sympathique admiration. L'enseignement qu'il profère est si exclusivement musical qu'on a pu tailler dans l'œuvre, en supprimer deux tableaux, intervertir l'ordre dans lequel l'auteur a disposé ses derniers actes sans entamer le grand, le puissant intérêt qu'elle présente. Je n'en regrette pas moins la péroraison de *Boris Godounow* dans sa version primitive, infiniment plus belle, plus émouvante et plus originale que celle qu'on lui a substituée.

Dirai-je que l'interprétation de ce chef-d'œuvre shakespearien est digne de tout éloge? Les journaux quotidiens en ont suffisamment vanté les mérites pour qu'il me suffise d'adresser à M. Chaliapine, l'émouvant tragédien et le prestigieux chanteur qui personnifie le tsar avec une incomparable autorité, à ses camarades Smirnow, Altchewski, Kastorski, Mmes Ermolenko, Tougarinova, Petrenko, etc., au chef d'orchestre Blumenfeld et au très artiste metteur en scène Sanine, qui possède comme personne l'art de grouper les foules et de les faire mouvoir avec animation, mon plus admiratif et reconnaissant salut pour les hautes sensations d'art dont ils sont les dispensateurs.

OCTAVE MAUS

(1) *Bulletin mensuel de l'Institut des Hautes-Études et de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles* (mai 1908).

LE MONT DES ARTS (1)

Je passe à l'examen du deuxième point signalé par M. Otlet : *Le Coudenberg est-il l'emplacement qui convient aux nouveaux bâtiments?*

Ici je réponds énergiquement non! Non, parce que l'érection de bâtiments officiels le long de cette rue aurait pour effet de stériliser la vie au milieu de l'artère pittoresque qui ondule de la porte de Namur à la porte de Flandre et le long de laquelle les maisons ont pris la montagne d'assaut. Les Bruxellois ne se consoleraient jamais de la perte de leur vieille Montagne de la Cour. Il ne faut pas avoir vécu de la vie d'un bon bourgeois de la capitale pour concevoir un plan aussi absurde et laisser décapiter les maisons de leurs gracieux pignons, écrans précieux contre les rafales du nord. Non, transportant la Bibliothèque royale ailleurs et laissant le Palais des Académies en place, il n'est plus nécessaire de faire cette énorme emprise sur le terrain réclamé par les commerçants.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Quand nous avons défendu au Conseil communal un plan modeste, mais suffisant, qui laissait subsister la voie des magasins tout en permettant l'isolement des musées aux endroits dangereux, nous avions proposé de construire une bibliothèque bien aménagée, suivant les principes modernes et les meilleurs modèles, à l'emplacement de la caserne Sainte-Elisabeth, — donc au centre de la ville, à côté de la Banque nationale. L'accès en eût été facilité par une large rue descendant de la porte de Schaerbeek au Fossé-aux-Loups. On pourrait aussi examiner si les terrains rendus disponibles par la suppression de l'hôpital Saint-Jean ne conviendraient pas soit à la Bibliothèque royale, soit aux Archives du royaume.

Le déplacement de la Bibliothèque royale rendrait libre un espace considérable où pourrait s'ériger une double galerie qui aurait l'avantage de relier entre eux les deux Musées de peinture. Elle suffirait longtemps pour loger les accroissements du Musée ancien et du Musée moderne. On y trouverait les salles nécessaires aux expositions; car au lieu d'agrandir les musées du côté de la Montagne de la Cour, on pourrait les étendre du côté de la rue de Ruysbroeck, où la circulation est nulle. En établissant une terrasse à la hauteur de la rue de la Régence, on retrouverait là le panorama sacrifié rue Coudenberg; au pied de cette terrasse, une rue, partant de la rue de la Régence, pourrait mener, par une pente insensible, au Cantersteen, et être un jour mise en communication avec la porte de Namur. — Cette solution nous parait répondre le mieux au problème de la voirie.

Non, une dernière fois, parce qu'il suffit d'un monument babylonien à Bruxelles. Au point de vue de l'embellissement de la ville, il faut conserver à nos constructions une échelle en rapport avec les autres monuments, et ne pas créer un monstre par l'accumulation de monuments qu'il vaut mieux disperser afin de créer plusieurs centres de beauté et d'attraction.

Le troisième point : *l'Architecture choisie convient-elle à l'aspect extérieur des bâtiments et à celui du quartier?* est le plus délicat à aborder, et j'hésitais à le faire car il est peu généreux de paraître attaquer l'œuvre d'un artiste qui vient d'éprouver une cruelle déception. M. Maquet est un travailleur laborieux pour qui j'ai la plus grande estime, et il serait injuste de lui faire un grief des défauts de son œuvre; ceux qui la lui ont imposée en sont surtout responsables. Mais pendant que j'écris, la lettre qu'il a adressée à l'*Art moderne* me parvient à Rome, et son intervention dans le débat lève mes scrupules.

Je déblaie d'abord les arguments énumérés par M. Otlet.

« Le style grec convient pour donner une impression de grandeur et en imposer. » Je crois rêver! Il faut n'avoir jamais visité la Grèce pour émettre une pareille hérésie, car la caractéristique de l'art grec est la mesure, l'harmonie; « rien de trop », disait l'inscription de Delphes; jamais Ictinus n'a songé à en « imposer ». Oui, peut-être l'architecte des temples de Sélinonte, mais ce n'est pas là que M. Maquet a cherché ses modèles, ce n'est pas même en Italie, quoique son architecture soit plutôt romaine. Elle est simplement *académique*, de cette époque stérile qui suivit la complète évolution de la Renaissance, quand les architectes, à bout d'inventions, se mirent à dessiner leurs façades d'après Vignole en appliquant les formules de l'école.

« Le style grec est adapté au caractère des collections ».

Je ne comprends pas. Comment le style grec s'adapte-t-il à un musée destiné à conserver les chefs-d'œuvre de l'art flamand?— De grâce, une explication. — M. Maquet se condamne lui-même en citant les musées de Londres, de Berlin, de Munich et de Budapest, qui sont tous fort laids, et ne dit rien du musée d'Amsterdam, qui est excellent. — C'est précisément parce que le Mont des Arts n'est pas de style grec, mais du style international (et par conséquent banal) qui sévit non seulement en Europe mais dans les deux Amériques, que son architecture nous déplaît et que nous sommes tenté de nous écrier, comme au début de l'ère romantique : Qui nous délivrera des Grecs et des Romains !

Il n'est pas exact de dire que la nécessité d'éclairer les salles par le haut impose le style classique. Nous possédons aux archives de la ville une vieille gravure qui représente la halle de la façade postérieure de l'Hôtel de Ville détruite par le bombardement de 1695; on y peut constater qu'elle est éclairée par des lanternaux.

Quand M. Maquet nous dit que l'architecture atteint l'éloquence par l'expression de la vérité, nous sommes d'accord avec lui, mais nous ajouterons, avec l'auteur de *Kaatje*, que pour nous émouvoir il faut parler la langue de notre pays.

Que M. Maquet se donne la peine de descendre à la Grand'Place, qu'il étudie les belles Maisons des Corporations, qu'il pousse même jusqu'à Anvers et se plante devant son admirable Hôtel de Ville, il constatera que les architectes des maisons du *Renard*, du *Cornet*, de la *Louve*, du *Sac*, de la *Presse*, des *Boulangers*, que Floris de Vriendt, tout en suivant le mouvement qui entraînait l'Europe vers la Renaissance et par conséquent vers l'architecture italienne, surent rester Flamands et par là imprimèrent à leurs constructions un caractère national indéniable; car personne ne confondra leurs œuvres avec celles d'architectes italiens. En peut-on dire autant de tous les édifices modernes conçus d'après la formule classique?

Des tentatives qui n'ont pas manqué de succès ont valu les suffrages des connaisseurs à l'éminent architecte Cuypers à Amsterdam, à Beyaert pour la maison du *Chat et du Matou*, la banque d'Anvers, la gare de Tournai, le château de Wespelaer, etc. A-t-on oublié le succès obtenu par M. Janlet à Paris pour sa façade flamande, par M. Brunfaut pour sa maison de *l'Olivier*, — et j'en pourrais citer bien d'autres. Toutes ces constructions étaient loin d'être des copies d'œuvres de la Renaissance flamande; elles révélaient chacune une note personnelle et le souci de les adapter aux exigences de la vie moderne. Je me souviendrai toujours des matinées de dimanche passées dans le cabinet de travail de Beyaert, quand il me montrait des plans et m'expliquait la genèse de son esthétique. Son idéal se résumait en cette formule : « Soyez vous-même et de votre pays. »

Ce sentiment est encore vivace dans le cœur de nos compatriotes, sans qu'ils s'en doutent même, et il suffit qu'un poète comme Spaak ou un artiste comme Beyaert le fassent vibrer pour que la foule les applaudisse.

Cela seul explique les succès qu'ils ont obtenus et la froideur qui a accueilli la maquette du Mont des Arts.

Donc, en Belgique, soyez Flamands ou Wallons ou vous ne serez rien, vous continuerez à vous traîner dans une banale médiocrité.

Faut-il concevoir nos édifices publics en ce qu'on appelle le style moderne? Il a d'ardents défenseurs, quelque peu intolérants comme tous les apôtres. Nous assistons cependant dans ce clan à d'intéressants efforts, à un travail considérable, à une ébullition d'idées qui doivent nous rendre indulgents pour les horreurs produites quelquefois par cette école qui a la prétention d'être en

avance sur son époque. Je viens de voir à Barcelone le *Palau* catalan, l'église de la *Sagrada famiglia*; cela dépasse tout ce que l'imagination la plus débridée peut imaginer. Je crois que M. Horta lui-même reculerait à leur vue. Si je ne puis admirer l'architecture extérieure des modernistes, je dois, en toute justice, confesser qu'ils ont produit des intérieurs délicieux, pleins de charme et de poésie. Ils sont fort habiles dans l'emploi de la couleur et savent la fondre, l'irradier, la dégrader de manière à produire des effets séduisants. La maison Trinset, à Barcelone, décorée par Mir, un magicien de la couleur, est vraiment remarquable.

Je reproche aux façades en style moderne de manquer aux exigences primordiales de la logique architecturale. Une construction doit nous donner le sentiment de la stabilité, de la solidité, de l'harmonie des proportions entre les jours et les pleins. Les matériaux doivent chacun être employés conformément à leurs propriétés et sans gaspillage inutile. Il ne faut pas donner à la pierre la flexibilité du métal; le linteau d'une fenêtre ne doit pas s'affaisser comme s'il menaçait de se rompre sous le poids de la superstructure.

Que des particuliers encouragent cette mode, — car je ne puis pas encore l'appeler un style, — libre à eux. Mais l'État doit à la Nation d'attendre que ces tentatives d'innovation à tout prix soient arrivées à produire une œuvre sérieuse, respectant les lois immuables de la matière, satisfaisant aux exigences d'usage et ne froissant pas le sentiment national.

Les fantaisies individuelles sont admissibles pour les habitations particulières, pour les ameublements, la décoration de salons, les tableaux de chevalet, les bibelots d'étagères, mais l'architecte qui érige un monument public doit tenir compte du caractère de la nation, du milieu où il se dresse, du climat du pays, du cadre environnant. Quand on appartient à un peuple artiste dont le nom est célèbre dans les annales de l'art, on doit à sa patrie de ne pas revêtir d'un manteau banal et étranger le temple où nous conservons pieusement les œuvres par lesquelles nos pères surent acquérir un renom universel.

BULS.

Rome, 15 mai 1908.

AU MUSÉE ANCIEN

Les salles de l'École hollandaise viennent d'être remaniées par MM. Cardon et Wauters, qui en ont fait mardi dernier les honneurs à la presse et à quelques invités.

Grâce à une emprise sur l'ancien hôtel Osy, l'une des galeries a été agrandie, ce qui a permis d'espacer les tableaux et de les disposer tous à hauteur d'œil dans leur jour le plus favorable. Avec sa décoration sobre, ses proportions élégantes, sa lumière calme, cette galerie encadre merveilleusement les toiles de choix qui y sont réunies. Groupées autour de la *Songeuse* de Nicolas Maes (respectons le titre trop littéraire donné à l'effigie d'une modeste dentellière) que flanquent les deux limpides marines de S. Ruysdael et de J. Van Goyen, les toiles se font valoir réciproquement. Les figures alternent agréablement avec les paysages et les études d'accessoires, et rien, dans ce riche ensemble, n'est sacrifié. La salle offre l'aspect de quelque galerie princière dans laquelle un Mécène de goût aurait, à la fin du XVIIe siècle, groupé ses peintres favoris.

Voisinant avec les Rembrandt, les Maes, les Vandermeer, les Hals, les Bol, les Cuyp, les Wynants, une fort belle étude d'Instruments de musique, que vient d'offrir au Musée M. Cardon, attire l'attention par l'harmonie du coloris et la maîtrise du dessin. Ce fut l'une des surprises que nous réservait la visite de mardi, et non la moins appréciée.

Le Musée a reçu d'autres accroissements, — j'entends quant aux locaux. Au rez-de-chaussée, d'anciens hangars servant de débarras ont été convertis en salles d'exposition. Celles-ci offrent une superficie de cent quarante mètres de rampe et sont destinées à hospitaliser la galerie historique.

Ne serait-ce pas le moment de compléter la réorganisation du Musée en modifiant le système de chauffage, qui offre de sérieux inconvénients ? Les bouffées d'air chaud que dégagent les bouches du calorifère déposent sur les toiles une poussière grasse qui en ronge le vernis et en compromet gravement la peinture. On nous assure qu'un projet de transformation a été dressé par l'Administration des Bâtiments civils il y a douze ou quinze ans. Pourquoi tarder davantage à l'exécuter?

Enfin, il est indispensable qu'on donne plus d'espace à la galerie de sculpture, qui présente actuellement, tant tout y est entassé, le spectacle d'un magasin de bronzes et de marbres. On nous écrit à ce propos : « Puisque l'objectif de l'art sculptural paraît changé et qu'au lieu d'exécuter des œuvres en vue de décorer des jardins, squares et places publiques, les statuaires les conçoivent pour les emprisonner dans les musées, qu'au moins ceux-ci soient assez vastes et assez bien éclairés pour les exposer convenablement. Si la place manque, qu'on couvre la cour du Musée moderne pour en faire une galerie de sculpture en attendant les agrandissements projetés. Le Musée doit retracer fidèlement l'histoire de nos écoles de sculpture, de même qu'il résume chronologiquement l'effort des peintres. »

Remarquez que ce n'est pas un sculpteur qui signe ces lignes. La thèse qu'elles défendent nous paraît, au surplus, irréfutable.

O. M.

L'ART A PARIS

Exposition Georges Lemmen

La galerie Druet abrite en ce moment une soixantaine de tableaux, aquarelles et dessins de M. Georges Lemmen, qui, déjà, voici deux ans, y avait fait une exposition très favorablement accueillie. L'art délicat, si personnel et si réfléchi, de M. Lemmen est trop connu de nos lecteurs pour qu'il faille en rappeler ici les qualités. Ce qui seul importe, c'est de constater que cette peinture ferme, harmonieuse et claire garde dans le cadre nouveau où elle est présentée, sous une lumière plus vive, avec d'autres points de comparaison, sa fraîcheur et son éclat.

C'est comme « intimiste » surtout que l'artiste se révèle. Les scènes familiales, le sommeil et les jeux des enfants, un profil de fillette, une jeune femme disposant des fleurs dans un vase, un coin de table chargé de fruits, les accessoires qui forment le décor habituel de sa vie limitent son champ d'observation et d'étude. Parfois il ouvre sa fenêtre et peint ce qu'il voit dehors : la coupole d'une église arrondie dans la verdure des arbres et dont l'heure, la saison varient l'aspect et diversifient le « motif ». Parfois, plus rarement, il fait poser un modèle. Ses nus, scrupuleusement dessinés, sont traités avec un souci de la forme qui ne se rencontre pas toujours dans les toiles d'aujourd'hui. S'ils ont moins de souplesse et de spontanéité que telle scène d'intérieur, que telle éblouissante étude de fleurs, ils proclament, comme celles-ci, la probité d'un peintre qui ne veut rien abandonner aux hasards de la brosse et dont la conscience guide la main.

Dans cette belle séries d'œuvres, toutes datées de 1907 et 1908, M. Lemmen donne, semble-t-il, la mesure d'un talent mûri, définitif, qui a franchi l'étape des hésitations et s'est soustrait aux influences inévitables des débuts. Nous enregistrons avec plaisir le succès que rencontre son exposition. Elle complète avec celles de MM. Van Rysselberghe, Marc-Henry Meunier et Frantz Charlet, toutes trois élogieusement appréciées, l'ensemble des manifestations d'art belge que ce printemps aura fait éclore à Paris.

O. M.

LE CONCERT DURANT

La Musique russe

Au programme, du Rimsky-Korsakow, du Borodine, du Tschaïkowsky et du Glazounow.

Ce n'est pas là toute la musique russe, mais c'en est une bonne partie, et les différents morceaux exécutés ont permis d'avoir une vue d'ensemble sur les tendances diverses des symphonistes russes de la seconde moitié du XIXe siècle.

Les *Cinq* (1) étaient représentés par Rimsky et Borodine. De ce dernier fut interprétée la Symphonie en *si* mineur que l'on s'accorde à considérer comme le chef-d'œuvre de la symphonie russe. Elle est, en effet, fort bien construite, très concise, et d'un travail thématique extrêmement intéressant; le *scherzo*, grâce à ses timbres, dégage un charme d'âpreté savoureusement étrange; l'*andante* a de la profondeur, une grande richesse de conception, et s'auréole d'une poésie à la fois véhémente et douce, bien russe.

De Rimsky, M. Durant a donné *la Grande Pâque russe*. Bâtie sur des thèmes de l'église russe, dont l'un, — fort beau, — domine tous les autres, cette « ouverture », qui suit assez librement un programme à caractère mystique, est conçue en forme de variations, dont quelques-unes ne manquent pas de grandeur. On y sent fortement l'influence de Liszt, avec ses qualités et ses défauts. Le coloris orchestral est merveilleux, comme dans toutes les compositions de Rimsky, mais le côté formel des variations est parfois trop apparent et nuirait considérablement à l'œuvre si la beauté des thèmes liturgiques si habilement utilisés ne venait continuellement apporter à l'auditeur un élément d'intérêt et de séduction.

M. Eugène Dubois, un tout jeune violoniste, premier prix du Conservatoire de Bruxelles, a remporté un joli succès en jouant avec goût et autorité le Concerto de violon de Tschaïkowsky, l'adversaire des *Cinq*. Comme ces derniers ont raison contre celui qu'on a appelé le « Massenet russe »! Comme ce concerto, où l'élégance à panache alterne avec la rêverie sentimentale, est désagréable à entendre! Non, pour moi, ce n'est pas du Massenet, c'est plutôt du Rostand : cela sent son Cyrano, son Aiglon!.. avec quelque chose de très sensuel en plus.

Le concert se terminait par l'exécution de deux œuvres de M. Glazounow, le nourrisson des *Cinq* : l'élégie *A la mémoire d'un héros*, — un peu longue, mais d'une grande noblesse et d'une belle intensité expressive obtenue par les moyens les plus simples, — et le *Cortège solennel*, tout à fait exquis dans son allure pittoresque et pimpante.

Les interprétations de M. Durant ont été, comme toujours, attentives, scrupuleuses, respectueuses du caractère des œuvres.

CH. V.

(1) Borodine, Moussorgsky, MM. Balakirew, Cui et Rimsky-Korsakow.

LE MONUMENT CÉZANNE

On ne rend justice aux maîtres qu'après leur mort. Un comité d'artistes, de critiques, d'amateurs, d'hommes politiques, de conservateurs de musées, vient de se constituer en vue d'élever à Aix-en-Provence un modeste monument à ce magnifique peintre, si incompris, et de qui l'influence fut profonde sur les jeunes générations de coloristes, — Paul Cézanne.

Cézanne, aujourd'hui, est classé comme l'un des plus grands paysagistes et l'un des plus solides constructeurs de natures mortes que la véritable école française ait produits. Il est naturel qu'un hommage durable consacre un tel exemple et une si franche gloire.

Les présidents d'honneur du Comité du monument Cézanne sont MM. Claude Monet et Renoir; le président effectif, M. Frantz Jourdain, président du *Salon d'Automne*, où Cézanne exposa en ces dernières années, et qui organisa de lui les Rétrospectives que l'on sait; les vice-présidents, MM. Auguste Pellerin et Odilon Redon; le trésorier, M. Maurice Gangnat; les secrétaires, MM. Josse et Gaston Bernheim jeune. La commission exécutive réunit les noms de MM. Bonnard, Maurice Denis, Octave Mirbeau, K.-X. Roussel et E. Vuillard.

M. Maillol est chargé par le Comité de l'exécution du monument.

Les membres du Comité sont MM. Arsène Alexandre, Gabriel Baron, député; Pierre Baudin, député; Emile Bernard, Albert Besnard, Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg; prince Bibesco, Eugène Blot, Crémieux, sénateur; comte Isaac Camondo, Georges Desvallières, Maxime Dethomas, Georges d'Espagnat, E. Druet, Georges Dumesnil, Georges, Paul et Joseph Durand-Ruel, Théodore Duret, docteur Elias, Fabri, Fayet, Félix Fénéon, Arthur Fontaine, directeur au ministère du travail; Paul Gallimard, Gustave Geffroy, directeur de la Manufacture nationale des Gobelins; Charles Guérin, Armand Guillaumin, Henri Hamm, Hugo von Tchudi, ex-conservateur du Musée de Berlin; comte Kessler, conservateur du Musée de Weimar; Pierre Laprade, Leydet, sénateur; Louis Leydet, Camille Lefèvre, Max Liebermann, Lopisgisch, Charles Lœser, Albert Marque, J. Meier-Graefe, Perrichon, Charles Plumet, Joseph Reinach, député; Georges Rouault, conservateur du Musée Gustave-Moreau; Olivier Sainsère, conseiller d'État; Sauvage, baron de Seidlitz, conservateur du Musée de Dresde; Marcel Sembat, député; Emile Solari, Simyan, sous-secrétaire d'État; Adolphe Tavernier, Thiébault-Sisson, Louis Vauxcelles et Ambroise Vollard.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Commedia*, sedici sonetti in lingua francese, del Signor G.-L. VAUDOYER, con un proemio del Signor ENRICO DE RÉGNIER. In Venezia, nella Stamperia Emiliana. — *Poèmes (le Don d'Enfance, Un Chant dans l'Ombre, les Matins angéliques, la Solitude heureuse)*, par FERNAND SÉVERIN. Paris, *Mercure de France*. — *Le Miroir*, par GABRIEL MOUREY. Paris, *Mercure de France*. — *Le Souffleur de bulles*, par MARCEL ANGENOT, avec un portrait de l'auteur. Bruxelles, P. Lacomblez.

ROMAN. — *Le Règne de la Bête*, par ADOLPHE ROTTÉ. Paris, L. Vanier (A. Messein, succr).

CRITIQUE. — *Attraverso gli Albi e le Cartelle* (*Sensazioni d'Arte*), par VITTORIO PICA. Fascicolo settimo. Bergame, Inst tut d'Arts graphiques. — *Victor Rousseau*, par le même (avec un portrait et 22 reproductions). Extrait de *l'Emporium*. — *Pérouse*, présentation de photographies par Mlle IDA ERRERA. Bruxelles, des presses de l'imprimerie Hayez. — *Guide du visiteur dans le compartiment de la dentelle*. Bruxelles, Imp. Polleunis et Ceuterick. (Ces deux publications éditées par les Musées royaux des Arts décoratifs et industriels.)

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de l'examen du concours quinquennal de littérature a désigné M. Albert Giraud en qualité de rapporteur.

Contrairement à ce qui avait été dit, il n'est nullement question d'exclure du concours les écrivains belges édités en France.

Le jury ne terminera ses opérations que vers le mois d'octobre.

L'exposition biennale des travaux des élèves de l'Académie de dessin de Saint-Gilles s'ouvrira aujourd'hui, dimanche, à 11 h. 1/2 du matin, dans les locaux de l'Académie, rue de la Croix-de-Pierre, 71.

L'inauguration sera précédée de la distribution des prix et d'un concert avec orchestre et chœurs donné par l'Ecole de musique.

M. Mévisto donnera mercredi prochain, avec la troupe complète de son théâtre, une représentation au théâtre du Parc. Au programme : *Service d'été*, *les Trois Masques*, *l'Herbe tendre*, *l'Étranger* et *Mévisto chez Mévisto*.

M. Lugné Poe, directeur du Théâtre de l'OEuvre, montera l'an prochain une pièce en trois actes de notre compatriote Mlle Marguerite Duterme, *Væ Victis*.

Mlle Duterme est l'auteur d'un acte joué avec succès à l'Alcazar l'an dernier : *la Journée des Dupes*.

Bob, de la *Chronique*, raconte cette curieuse anecdote, qui peint « sur le vif » certains conservateurs de musées de province :

Verhaeren visitait le musée de Valenciennes. Son attention est attirée par une toile dont le mérite l'émeut. Quel en est l'auteur? Il cherche, il interroge. Les compétences locales lui assurent que c'est d'un monsieur Th. Copulet, pas très connu.

Peu satisfait, Verhaeren regarde de plus près, fait appel à sa mémoire. Il trouve enfin. L'œuvre est de Domenikos Theotocopuli, l'un des plus grands peintres de l'Espagne, qui le nommait « Il Greco », du nom de son pays d'origine, et l'auteur de ce chef-d'œuvre admirable qu'on voit à Tolède : *L'Enterrement du comte d'Orgaz*.

Theotocopuli était devenu à Valenciennes Th. Copulet.

La critique dernier cri :

Extraits du compte rendu d'une exposition récente publié par une petite gazette qui a le toupet de s'intituler l'*Art* :

« Les œuvres d'Edouard Manet ne méritent pas d'être exposées.

Le portrait de Mme Berthe Morisot, *Femme à l'Éventail*, est sans expression.

Seul des tableaux de Sisley, le *Bord de forêt* méritait une exhumation.

La *Repasseuse* de M. Edgar Degas est une négresse; on lui fait l'honneur du chevalet, le Congo étant à l'ordre du jour. M. Degas flatte le pouvoir.

Le *Coin de table* de M. Alb. André est une nature morte, bête, idiote et mal peinte.

Mme Anna Boch a peint sa *Savoie* en cinq minutes.

Vos portraits sont bien mauvais, Mme Mary Cassatt!

Et vous, M. Aloïs De Laet, vous avez six « machins » affreusement barbouillés!

Simone, de M. Georges Lemmen, est une tête inerte de jeune fille morte les yeux ouverts. Ce portrait est sans force. La disposition des œuvres de l'artiste nuit à l'ensemble de son exposition. Le placeur lui a joué une sale farce.

Très empâté, M. Loiseau.

Et M. Maufra aussi.

Pourquoi M. Claude Monet expose-t-il? Pourquoi ses *Tulipes* sont elles sur chevalet?

C'est une série de tableaux maladifs qu'expose M. Monks.

M. Willem Paerels peint avec une vieille brosse à habit.

De M. Renoir rien à signaler.

M. Roidot travaille à coups de paquets de peinture.

M. Vanden Eeckhoudt abuse du procédé pointilliste pour masquer son incapacité, » etc.

Tout commentaire défilerait ce chef-d'œuvre.

Sottisier.

« On nous fait qualifier Rembrandt Bugatti de « peintre »; or, personne n'ignore que le célèbre artiste italien est un animalier. »

L'Indépendance, 30 mai 1908.

Pour paraître prochainement, un petit volume à tirage restreint, *Les Autres*, de M. Charles Dulait. Les souscriptions (un exemplaire : 3 francs) peuvent être adressées dès à présent, 57, avenue des Arquebusiers, à Bruxelles.

Sous le titre *The Mask* paraît à Londres (D. J. Rider, 36, St-Martin's Court, Charing Cross Road, W. C.) une revue mensuelle illustrée spécialement consacrée à l'art ancien et moderne du théâtre. Parmi ses collaborateurs, citons : MM. Gordon Craig, von Hofmannsthal, C. Nicholson, Martin Shaw, J.-J. Olivier, Mmes Ellen Terry, Isadora Duncan, etc.

Ce périodique, très différent de la plupart des magazines anglais et français relatifs au théâtre, se recommande par le caractère sérieux de ses articles, par le choix de ses curieuses illustrations, la plupart archaïques, et par l'aspect original de sa présentation typographique. Le prix en est d'un shilling par livraison.

De Paris :

On vient d'inaugurer à Paris, rue Raynouard, dans une maison habitée par Balzac de 1843 à 1848, un musée fondé en l'honneur de l'auteur de la *Comédie humaine* et qui est destiné à abriter tous les souvenirs et documents qu'il sera possible de réunir.

Grâce à l'initiative de M. Charles Bordes, les cantates de Clérambault, remises en partition d'après l'édition de 1710, paraîtront prochainement, réalisées et annotées, chez M. Alexis Rouart, 18, boulevard de Strasbourg, à Paris. Les deux premières, *Léandre et Héro*, avec symphonie, et *l'Amour piqué par une Abeille*, avec réalisation de la basse au piano, viennent d'être mises en vente à cinq francs chacune.

Signalons en même temps, au bureau d'édition de la *Schola Cantorum*, la souscription ouverte pour le Répertoire moderne de musique religieuse (motets et pièces d'orgue) comprenant des œuvres choisies des meilleurs compositeurs contemporains : MM. Ch. Bordes, P. de Bréville, E. Chausson, A. Guilmant, V. d'Indy, J.-Guy Ropartz, J. Ryelandt, L. Saint-Requier, L. de Serres, D. de Séverac, etc.

Sous le titre *les Chanteurs de la Renaissance*, une société a été récemment fondée à Paris par M. H. Expert dans le but de créer en quelque sorte un musée permanent de chefs-d'œuvre de la musique des XVe et XVIe siècles. Un commentaire oral fixera, à chaque audition, l'époque et le milieu des pièces choisies, afin de les mieux faire comprendre et goûter. *Les Chanteurs de la Renaissance* étudieront particulièrement l'Ecole franco belge, et aussi les musiciens franco-bourguignons, ceux du Nord de la France, les Érotiques, les Humanistes, l'Art musical huguenot, la musique religieuse catholique du XVIe siècle, etc., et participera (à titre collectif ou individuel) aux concerts de cercles, aux séances de musique de chambre, aux offices religieux, etc. où son concours serait sollicité.

S'adresser pour tous renseignements à M. E. Demets, administrateur, 2, rue de Louvois, Paris.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

TRANSCRIPTIONS

JEAN-PHILIPPE RAMEAU. — **Airs de ballet d'HIPPOLYTE ET ARICIE.**
Transcription pour piano à 4 mains par J. JEMAIN.
1re SUITE : *Marche; Air en rondeau; Gavotte; Chaconne; Menuets.* — Prix net : 3 fr. 50.
2me SUITE : *Air des matelots; Gavottes; Rigaudons.* — Prix net : 2 fr. 50.

ID. — **Airs de ballet des INDES GALANTES.** Transcription pour piano à 4 mains par L. ROQUES
1re SUITE : *Marche; Menuet; Danse des Sauvages; Chaconne.* — Prix net : 4 francs.
2me SUITE : *Entrée des 4 nations; Musette; Rigaudons; Tambourins; Gavottes.* — Prix net : 3 fr. 50.

CÉSAR FRANCK. — **Œuvres d'orgue. TROIS CHORALS.**
Transcription pour deux pianos par HENRI DUPARC. — Prix net : 6 francs chacun.

VINCENT D'INDY. — **Souvenirs,** poème pour orchestre (op. 62). Transcription pour piano à 2 mains par Mlle BLANCHE SELVA. — Prix net : 4 francs.

I. ALBENIZ. — **Catalonia,** suite populaire pour orchestre en trois parties.
Transcription pour piano à 4 mains par R. DE CASTÉRA. — Prix net : 4 francs.

MAURICE RAVEL. — **Rapsodie espagnole** (1907) pour orchestre. Transcription pour piano à 4 mains. — Prix net : 6 francs.

MUSIQUE VOCALE

LOUIS AUBERT. — **Chanson de mer** (SULLY-PRUDHOMME). — Prix net : 2 francs.

ID. — **La Lampe du ciel** (LECONTE DE LISLE), duo pour mezzo-soprano et ténor. — Prix net : 3 francs.

LÉON JONGEN. — **Trois poèmes** (ALBERT SAMAIN).
I. *Extase.* — II. *Chanson d'été.* — III. *Musique sur l'eau.* — Prix net : 2 francs et 1 fr. 75.

ROGER-DUCASSE. — **Les Pièces d'eau** (G. RODENBACH). — Prix net : 2 francs.

ORCHESTRE

EDOUARD LALO. — **Symphonie espagnole** pour violon et orchestre (op. 21).
Partition d'orchestre format de poche. — Prix net : 5 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.
Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 23. 7 JUIN 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Deux Drames lyriques (VINCENT D'INDY). — Le Prix Nobel. — Le Mont des Arts. — Le Théâtre de Pouschkine. — Une Découverte intéressante (L. MAETERLINCK) — La Musique à Paris (O M.). — Le dernier Concert Durant : *La Musique française moderne* (CH. V.). — Concours. — Publications artistiques. — Petite Chronique.

DEUX DRAMES LYRIQUES

Je tiens à constater l'étroite parenté artistique qui existe entre les deux œuvres que vient de représenter à peu de jours de distance l'Opéra, l'une russe, l'autre française, si différentes d'aspect extérieur, si près l'une de l'autre par la conception et l'emploi des moyens expressifs, toute proportion de longitudes réservée.

Que sont, en effet, les deux *libretti*, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'*Hippolyte* et de *Boris*, sinon l'adaptation à la scène lyrique de deux poèmes légendaires extrêmement répandus à l'époque où vivaient les deux musiciens, et connus de toutes les classes instruites de la société : la *Phèdre* de Racine et le *Boris Godounow* de Pouschkine? Les deux drames se constituent en une suite de tableaux séparés, beaucoup plus qu'en scènes logiquement enchaînées. Si la partie chorale semble, dans *Boris*, avoir plus de mouvement que dans *Hippolyte*, c'est aux exécutants qu'on doit attribuer cette différence, car la conception décorative est sensiblement la même dans les deux œuvres, et aucun des chœurs de l'opéra russe n'égale en puissance expressive l'admirable péroraison du quatrième acte de l'opéra français : « Hippolyte n'est plus... »

Quant au dialogue, il est, de l'aveu des deux auteurs eux-mêmes, basé sur un principe identique : la récitation musicale du texte avec les seuls *accents*, littéraires ou pathétiques, comme régulateurs des courbes de la ligne vocale Lorsqu'il y a continuité de sentiment, cette traduction du texte se cristallise en une forme musicale : forme *lied* ou *petit air français* chez Rameau, *couplets* à reprise chez Moussorgsky; et ici, je crois bien, sans parti pris nationaliste, pouvoir donner la préférence à notre musicien dont les mélodies proprement dites restent constamment d'une exquise distinction, tandis que, lorsque le compositeur russe sort du domaine de la récitation pure, il lui arrive parfois de tomber dans cette vulgarité un peu mièvre qui fut de mise dans notre musique de théâtre, au dernier quart du XIXe siècle; qu'on lise, par exemple, la seconde partie du duo entre Grigori et Marina, au troisième acte.

Autre point de ressemblance entre les deux œuvres : on a remarqué que, la plupart du temps, les événements

vraiment dramatiques, ceux qui forment les points essentiels de la tragédie française, par exemple, l'aveu de Phèdre au troisième acte, l'annonce de la mort du fils de Thésée, au quatrième, points sur lesquels un musicien moderne eût concentré toutes ses forces d'expression orchestrales et vocales, sont traités par Rameau en simple récitatif, fort juste de prosodie et d'accent, mais totalement dépourvu de soutiens et d'entours musicaux.

Il en est absolument de même dans *Boris Godounow*. Au cours de presque toutes les scènes essentielles du drame, — hallucination du roi meurtrier, mort de Boris, etc., — la musique, non seulement cède le pas à la récitation, mais arrive à s'effacer, à disparaître presque complètement, laissant tout l'effet d'art à la merci de l'acteur, système soutenable lorsque le rôle est confié à un Chaliapine, mais qui ne supporterait pas l'interprétation d'un demi-talent.

Cet abandon de la musique dans une œuvre moderne et aux moments où la musique semblerait la mieux venue pour apporter à l'action ses admirables moyens expressifs est véritablement une curieuse conception, alors, au contraire, que tous les épisodes populaires ou accessoirement pittoresques qui ne relèvent pas du drame proprement dit sont rendus musicalement d'une façon tout à fait saisissante et originale qui arrive à confiner au génie.

Voilà donc deux œuvres, aussi dissemblables que possible pour l'auditeur superficiel, mais parfaitement identiques en leur disposition formelle et leur mode expressif pour le spectateur qui sait entendre et sentir. Toutes deux sont passionnantes par leurs qualités et même par leurs défauts, car le récitatif un peu trop continu mais si judicieusement ordonné de Rameau n'est pas inférieur aux sauvages improvisations de Moussorgsky, et, si celui-ci prend davantage nos esprits modernes par ces descriptions de la vie populaire moscovite, si nouvelles sur notre théâtre et conséquemment si séduisantes, il n'y a pourtant, dans toute la partition de *Boris*, aucune scène qui touche aussi sûrement le fond du drame et où la musique se fasse plus expressivement l'interprète du cœur humain que celles où Rameau se livre sans frein à son sentiment dramatique : angoisse d'un père aveuglé par la fatalité et vouant son fils à la mort, terrifiantes et glaciales réponses du chœur aux imprécations et aux fébriles aveux d'une reine en délire.

Quoi qu'il en soit, il faut tenir *Hippolyte* et *Boris* pour des créations géniales, et, si nos habitudes, notre ignorance entretenue et partagée par la plupart des musicographes, peuvent nous voiler encore la grande beauté de l'œuvre de Rameau, il est indéniable que c'est de l'art de Moussorgsky que provient tout notre « modern-style » musical français.

Beaucoup de nos jeunes compositeurs, ceux surtout qui n'ont pas reçu ou ne se sont pas fait eux-mêmes une éducation solide, se sont approprié, peut-être inconsciemment, les procédés de l'auteur de *Boris* et de la *Chambre d'enfants* (diction rapide avec très peu de musique autour, chatoyante instrumentation avec *glissando* de harpes et trompettes en sourdines, etc.); ils subissent l'influence de la musique russe, de la même manière que leurs aînés pouvaient subir l'ascendant wagnérien, et il n'y a, de ce fait, pas plus de reproches à faire aux uns qu'aux autres, car : « On est toujours le fils de quelqu'un », a dit le véridique Bridoison.

Mais il n'y a pas à douter un seul instant que nos excellents *snobs*, retrouvant dans *Boris Godounow* (dont la composition date cependant déjà de quarante années!) tous les effets nouveaux qu'ils ont adorés dans les dernières productions françaises, ne fassent, à bon droit, un très grand succès à l'opéra de Moussorgsky, dont l'interprétation est, du reste, si remarquable. Seulement, comme, depuis quelque temps, les succès se font généralement non point *pour*, mais surtout *contre* quelqu'un, il y a gros à parier que le pauvre Rameau, qui a le tort d'être bien Français de langue et d'esprit, souffrira du voisinage de son congénère en esthétique; juste, mais triste retour des choses... puisque Rameau lui-même fut, presque dans les mêmes conditions, opposé par les « snobs » du XVIIIe siècle à Baptiste Lulli, dont il était cependant le véritable continuateur artistique...

Pour nous, qui sommes de plus en plus convaincus qu'il faut aimer d'amour enthousiaste tout ce qui est beau et bien, en toutes les époques et sous toutes les formes, nous ne cacherons pas notre admiration sincère pour les deux chefs-d'œuvre qui tiennent en ce moment la scène de notre Académie nationale de musique, et nous tenons, en terminant cet article, à formuler le vœu que nos jeunes compositeurs, après avoir pris à l'art wagnérien et à l'art russe tout ce qui pouvait être assimilable à leur nature, se retournent vers nos ancêtres nationaux et nous préparent enfin des œuvres où nous retrouverons les qualités qui furent et resteront toujours françaises : l'ordre, la proportion et la clarté.

VINCENT D'INDY

LE PRIX NOBEL

Une note parue ces jours-ci dans les journaux annonce qu'il est question de décerner le Prix Nobel, en partage, à MM. Maurice Maeterlinck et Emile Verhaeren. M. Paul Spaak, l'auteur de *Kaatje*, adresse à ce propos au directeur du *Petit Bleu* une lettre qui rencontrera l'unanime approbation des hommes de lettres belges :

Bruxelles, 3 juin.

CHER MONSIEUR HARRY,

La reproduction par le *Petit Bleu* d'une note publiée hier dans le *Figaro*, relative à la présentation de la double candidature de

Maeterlinck et de Verhaeren au prix Nobel, me fait croire que vous appuieriez de votre autorité personnelle et de celle que votre journal doit à l'attention qu'il a toujours donnée aux lettres belges les efforts de ceux qui souhaitent la réalisation de cet événement.

Plusieurs fois, à propos de ce prix, les noms de Verhaeren et de Maeterlinck ont été prononcés, et, certes, parmi les écrivains qui, par leurs œuvres universellement admirées, méritent d'y prétendre, nuls ne semblent mieux qualifiés pour l'obtenir. Leur talent diffère mais s'égale; l'un a la force profonde, harmonieuse, sereine, même lorsqu'elle s'inquiète; l'autre, la puissance fougueuse, exaltée, frémissante, même lorsqu'elle s'adoucit; tous deux expriment ainsi les caractères essentiels du génie de notre race; tous deux enfin ont une qualité commune : la conscience de leur art. Mais, tout en étant foncièrement de chez nous, ils ont parlé un langage si largement humain, ont dit les angoisses, les soucis, les aspirations de la pensée contemporaine avec un tel accent, une telle élévation, qu'ils ont bientôt cessé, pour leur gloire et la nôtre, de nous appartenir exclusivement.

L'idée est donc heureuse de les présenter l'un et l'autre avec l'espoir que le prix, qui fut partagé déjà, se partagerait entre eux.

Comment choisir du reste? Pourquoi choisir? Et quelles que soient chez nous les préférences personnelles — bien compréhensibles — de ceux qui s'intéressent au développement de notre art, peut-on douter cependant que tous ne préféreraient, pour l'honneur même de notre littérature, voir élus, le même jour, ces deux hommes qui commencèrent leur effort aux heures difficiles où la Belgique n'encourageait guère ses écrivains, et le poursuivirent avec la même volonté tenace, la même foi, la même passion désintéressée.

Il serait à la fois si joli et si émouvant qu'ils fussent ainsi glorifiés, que je suis convaincu, cher monsieur, que vous marcheriez d'accord avec le pays entier si vous entrepreniez une campagne tendante à obtenir des autorités compétentes, Académies et Parlement, la désignation de nos deux candidats au prix Nobel. La littérature belge vous appuierait; elle doit trop à Verhaeren et à Maeterlinck pour ne pas désirer, par tous les moyens, leur témoigner sa reconnaissance.

Croyez, cher monsieur Harry, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

PAUL SPAAK.

LE MONT DES ARTS

Nous avons reçu à propos du projet Henri Maquet une lettre dont nous extrayons ce passage :

La « lettre d'un artiste » que vous avez publiée le 24 mai dernier me paraît presque aussi « pompier » que le style qu'il défend.

Le romantisme a eu ses excès et ses énergumènes, mais je leur pardonne volontiers leur horreur des Grecs et des Romains, car on avait abusé de ceux-ci — et, ce qui est plus fort, sans les comprendre. Quelle superbe explosion d'art a suivi cette protestation contre la tyrannie des règles académiques !

Il est assez curieux que lorsque nous demandons pour nos monuments un accent national, on nous accuse immédiatement soit de préconiser le style de Saint-Luc, soit de vouloir pasticher la Renaissance flamande, tandis que les architectes académiques auraient le droit de pasticher les monuments grecs et romains et ne recevraient que des éloges!

Quand nos maîtres d'œuvres introduisaient chez nous le beau style de l'Ile-de-France, au XIIIe siècle, ils faisaient du gothique, mais non du gothique français. Quand Devriendt construisait l'hôtel de ville d'Anvers, il faisait du classique italien, et cependant son admirable monument n'a pas d'analogue en Italie.

Je ne crois pas qu'il faille du génie pour les imiter, mais il faut avoir l'idée de le faire. De très honorables tentatives ont été faites dans ce sens par Beyaert, Janlet, Brunfaut et d'autres, et l'on a tort de ne pas y attacher plus d'importance. Je suis persuadé que leur initiative aurait pu produire un mouvement en faveur d'une architecture nationale s'ils n'avaient pas été découragés par le peu d'encouragement qu'ils reçurent dans les régions où l'on commande les monuments publics. »

Nous avons, d'autre part, reçu de « l'Artiste » auquel cette lettre fait allusion une nouvelle correspondance que nous publierons dans notre prochain numéro.

Le Théâtre de Pouschkine.

Le livret de *Boris Godounow*, que vient de représenter avec un éclatant succès l'Opéra de Paris, est dû, on le sait, à l'illustre poète moscovite Pouschkine. L'œuvre poétique de l'écrivain n'est pas suffisamment connu. Néanmoins, depuis les conférences de Mickiewicz, les articles de George Sand et, pour parler d'un moins lointain passé, les pénétrantes études de M. Melchior de Vogué, nous connaissons d'une manière approximative le rôle que Pouschkine joua dans l'histoire littéraire de son pays, l'influence qu'exerça son génie et la place qui lui revient dans l'évolution des idées et dans les annales intellectuelles du peuple russe.

M. Stanislas Rzewuski a publié à ce sujet dans *le Gaulois* ces instructives appréciations :

« Nous savons que Pouschkine fut un poète d'inspiration, sobre et sublime à la fois, d'une merveilleuse puissance d'expression lyrique, ce qui ne l'empêchait point cependant de rester maître de soi, d'attacher une importance extrême aux questions de forme et de facture, de sorte qu'il atteignit d'emblée à la perfection même du style poétique. Pouschkine est à la fois le promoteur d'un grand mouvement esthétique, le représentant le mieux doué du romantisme slave et aussi le créateur, on peut le dire hardiment, de la langue littéraire en Russie. Les services rendus par ce grand homme sont inestimables, c'est entendu, même si l'on admet que ses compatriotes en exagèrent quelque peu l'importance. Mais l'excès de reconnaissance nationale ou individuelle vaut toujours mieux que l'ingratitude.

Et, tout d'abord, constatons que cette œuvre théâtrale n'est ni très nombreuse, ni importante, ni même — exception faite pour *Boris Godounow* — particulièrement significative.

Elle se compose de plusieurs poèmes dramatiques fort brefs, assez sommaires comme psychologie et où vraiment aucun souffle de génie authentique ne nous enlève, sur les ailes du rêve, vers les régions de l'Absolu tragique ou de la Beauté parfaite, et d'une seule œuvre vraiment capitale, de l'admirable drame dont le triste Boris Godounow est l'antipathique et déplaisant héros.

Parmi les pièces de la première catégorie, la meilleure est assurément la belle comédie que le public parisien va applaudir dans une traduction très remarquable de M. Bienstock. Il y a, dans *le Chevalier avare*, de la vérité d'observation, une superbe analyse des ravages qu'exerce l'avarice dans une âme inquiète, de la grandeur, du pittoresque et même une action assez pathétique.

Le Convive de pierre, esquisse d'un drame plutôt qu'une pièce de théâtre destinée à réussir sur la scène, offre un certain intérêt, car Pouschkine a voulu y faire revivre la grande figure du séducteur légendaire, de Don Juan, symbole de la recherche de l'Absolu, un instant entrevu dans l'extase et la joie de la plus impérissable des passions humaines, la seule qui rende la vie digne d'être vécue. Mais comment ne pas avouer que Pouschkine n'a su embellir d'aucun trait caractéristique ou nouveau le type éternel de l'amant idéal?

Mozart et Salieri, dont les critiques et les pédagogues moscovites vantent à tout propos les profondes intentions psychologiques, nous semble d'une valeur encore plus discutable. Les plus grands poètes peuvent se tromper : et c'est là un insupportable petit ouvrage, d'un ennui accablant, d'une rare banalité; le seul mérite de ce dialogue où les deux célèbres musiciens font assez

triste figure consiste dans sa brièveté. Pouschkine, nous le savons, a voulu exprimer, dans cet épisode insignifiant, l'antithèse du génie et de la médiocrité envieuse et malfaisante, mais il n'y a guère réussi, bien que la pièce contienne quelques beaux vers, il est à peine besoin de le dire. De charmantes et pathétiques beautés lyriques illuminent les péripéties également dépourvues d'originalité de la *Roussalka*. La donnée initiale de ce poème a été exploitée bien souvent par les romantiques de tous les pays, depuis l'Allemand de la Motte-Fouqué (dont l'*Ondine* est le modèle de ce genre d'ouvrages) jusqu'à Théophile Gautier chez nous. Mais enfin l'illustre poète russe a su renouveler ce thème légendaire avec une grâce et une mélancolie, des trouvailles d'images et un symbolisme émouvant qui permettent d'admirer dans la *Roussalka* un de ses meilleurs ouvrages. Il s'agit d'ailleurs d'un poème destiné à la lecture plutôt qu'au théâtre...

Fort heureusement pour la gloire de Pouschkine comme dramaturge, il écrivit aussi le superbe drame historique dont s'inspira plus tard le génial et redoutable Moussorgski. Sans la pièce de Pouschkine, nous n'aurions jamais connu l'opéra, si j'ose m'exprimer ainsi, dont la représentation, impatiemment attendue, sera la première nouveauté offerte au public par la nouvelle direction de notre Académie nationale de musique. Ici, vraiment, il convient d'admirer sans réserve le génie de Pouschkine, et cette œuvre maîtresse qui domine tout son théâtre s'impose tout d'abord à l'estime et à l'admiration par une entente des exigences du théâtre, une sobriété de facture, une netteté harmonieuse de composition très rares chez les plus éminents écrivains slaves.

Boris Godounow est un drame shakespearien, construit d'après les principes de dramaturgie qui présidèrent jadis à la création des chefs-d'œuvre du maître suprême et que Schiller, Gœthe, Kleist et les autres grands romantiques allemands devaient adopter à leur tour avec tant d'éclat et de génie. Comme dans *Egmont* ou dans l'épopée de Wallenstein, nous assistons à une série d'épisodes, car la pièce est divisée en scènes très courtes; mais chacun de ces brefs tableaux dramatiques est d'une maîtrise absolue, d'un pittoresque profond, et l'ensemble évoque toute une époque lointaine, avec la sombre figure du héros du drame se reflétant sur ce fond historique, indiquée d'un trait sûr et précis. Ce drame remarquable et qui mérite en partie les panégyriques moscovites, nous permet de pénétrer profondément dans l'âme mystérieuse du peuple russe; c'est un chef-d'œuvre à la fois national et humain, et sa précieuse valeur d'art et de pensée permet de saluer en Pouschkine un grand auteur dramatique. »

Une Découverte intéressante

Nous devons de la reconnaissance aux chercheurs qui, avec une si louable persévérance, scrutent et compulsent nos archives et nos documents anciens. Les comptes scabinaux de Gand, conservés au complet dans la maison communale de cette ville depuis l'année 1314 jusqu'en 1796, sont surtout fertiles en découvertes les plus précieuses.

M. A. van Werveke, le distingué conservateur du musée d'antiquités de la capitale de la Flandre, vient de terminer une étude complète de ces vénérables comptes, tenus avec tant de soins, et a bien voulu nous communiquer, tout récemment, quelques-unes des notes qu'il a prises au cours de ses recherches, notamment celles qui concernent la vie et l'œuvre de nos artistes gantois aux époques médiévales (1).

Une de ces annotations de dépenses est ainsi conçue :

« Item betaelt, Philips den beelgtsnijdere, van dat hij der Wet ghetoocht heeft de representatie van onsen gheduchten heere den Coninc van Castilliën ende mevrouwe Leonora, zijnder zuster : 4. S. 2 d. grooten. » (Registre des comptes communaux qui s'étendent depuis le 15 août 1517 jusqu'au 15 août 1518.)

En d'autres termes, nous apprenons que le « tailleur d'images » Philips vint montrer aux échevins gantois, dans l'année scabinale 1517-1518, le portrait sculpté du « très redouté seigneur le roi de Castille (c'est-à dire de Charles-Quint), ainsi que celui de sa sœur « Madame Eleonore », et que notre sculpteur reçut de ce chef une gratification de 4. S. et 2 d. de gros. Le prénom de Philips étant assez rare parmi nos artistes à cette époque, il y a lieu, d'après M. V. van der Haeghen, archiviste de la ville de Gand, d'identifier ce Philippe avec un Philips Clijnke qui fut nommé juré de la Gilde le 17 octobre 1488. Il était fils de Jean Clijncke, sculpteur, qui, avec Boudewijn Witteveld, peintre, entreprit en 1457 l'exécution d'un retable pour l'église de Nederbrakel.

Charles-Quint étant né le 24 février 1500, avait, à l'époque où Philips présenta son image aux échevins de Gand, entre dix-sept et dix huit ans. Or, c'est précisément l'âge que paraît avoir le jeune empereur dans le buste très remarqué qui fut exposé lors de la belle manifestation artistique de la Toison d'or qui eut lieu à Bruges en 1907. Et il y a lieu de rechercher, avec M. van Werveke, si la sculpture de Bruges n'est pas l'œuvre de notre sculpteur gantois Philips Clijncke?

Notre collègue se demande, à cette occasion, pourquoi, dans les divers catalogues de l'exposition de la Toison d'or, le buste de Charles-Quint fut attribué à un étranger : Conrad Meyt.

Ayant eu à m'occuper de cette sculpture dans le grand catalogue illustré de cette exposition qui vient de paraître (1), je puis donner ici quelques renseignements à ce sujet. Rappelons tout d'abord que ce fut M. H. Hymans, qui, le premier, identifia le personnage d'après une ancienne estampe de Dürer et eut l'idée de donner pour son auteur probable Conrad Meyt, plus connu sous le nom de Conrad de Malines. Dans une étude parue en 1888 (*Gazette des Beaux-Arts*), l'éminent conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Belgique nous apprenait que dans un inventaire dressé par ordre de Marguerite d'Autriche en 1523 figuraient plusieurs portraits sculptés, notamment celui de « Philibert le Beau » (en buste) et celui de Marguerite elle-même, tous deux : « taillés en marbre par Conrad » (Meyt).

Ajoutons, d'après d'autres sources, qu'à cette époque cet artiste était le sculpteur officiel à la mode; on le désignait aussi sous le nom de « maistre tailleur de pierres de ma dicte dame l'archiduchesse d'Autriche »; et à ce titre il recevait de la munificence de sa « dicte dame » des appointements fixes qui s'élevaient à la somme de « cinq sous » par jour. En comparant cette pension, plutôt modique, avec les émoluments de 26 sous par jour qu'obtenait alors le chef de cuisine de la gouvernante des Pays-Bas, on doit conclure que cette dame, qui est d'ailleurs connue dans l'histoire comme ayant été une fameuse fourchette, préférait à tous les arts l'art culinaire!

Conrad Meyt, quoique né en Suisse, doit être considéré comme un des nôtres. Il se fixa de bonne heure dans notre pays et y épousa une Flamande en 1514. Albert Dürer, lors de son voyage dans les Pays-Bas (en 1520-1521), le cite à diverses reprises dans son fameux « Tagebuch » ou carnet de voyage. Parmi ses œuvres principales, rappelons les statues qu'il exécuta en 1526, sur l'ordre de Marguerite d'Autriche, pour l'église de Notre-Dame de Brou, ainsi que celles que Philiberte de Luxembourg, veuve de Jean II de Châlon, prince d'Orange, lui commanda en 1532 pour le monument funéraire de son époux et de son fils qui fut érigé dans l'église abbatiale des franciscains à Lons-le-Saulnier. C'est encore à Conrad Meyt que l'on doit les trois sibylles qui se trouvent sur le superbe tabernacle de l'église abbatiale de Tongerloo, auxquelles il travailla dans les années 1538-1549.

L. MAETERLINCK

BIBLIOGRAPHIE. — THAUSING, *Dürers Briefe*, pp. 88, 89, 123, 124, 126. — NEEFS, II. — J. HOUDOY, *Gazette des Beaux-Arts*, VI, 1872, p. 170. — PINCHART, *Archives*, II, p. 300. — DIETSCHE

(1) Voir *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 16e année (1908), no 4, pp. 143 à 159.

(1) *Les chefs-d'œuvre d'art ancien à l'exposition de la Toison d'or à Bruges, en 1907.* — G. Van Oest et Cie, Bruxelles, 1908. (Prix : 100 fr. Les trois cents exemplaires de grand luxe, à 300 fr., sont déjà souscrits.)

WARANDE, 1895, p. 267. — REPERT., 1895, p. 328. — MICHIELS, *L'Est*, pp. 209-228. — P. GENARD, *Coenraet Meyt, beeldhouwer der XVI^de eeuw* (Het Belfort, 1895, n. 5). Dr A. VON WURZBACH. — *Jahrb. d. K. pr. Kunsts.* 1901, p. IV, et *Niederländisches Kunstler-Lexikon*, Verlag Hal und Goldmann. Wien und Leipsig, II^de Band, 3de L., 1906. — Voir aussi notre communication dans la *Chronique des Arts* de Paris du 23 mai 1908.

LA MUSIQUE A PARIS

Miss Ethel Smyth, l'auteur d'une intéressante partition lyrique dont nous avons eu l'occasion de parler déjà, *les Naufrageurs*, a fait entendre jeudi dernier à la salle Erard, au cours d'une matinée dont — à part le beau quatuor en *ut* mineur de Gabriel Fauré — la musique anglaise moderne faisait tous les frais, quelques-unes de ses compositions récentes : quatre pièces vocales formant une Suite que diversifient agréablement le caractère, le rythme et le dessin mélodique des morceaux qui la composent. A une *Odelette* d'un sentiment délicat succède une *Danse* entraînante, qui fut bissée. Une page d'inspiration classique, *Chrysilia*, sert d'*andante* à cette petite symphonie lyrique, que couronnent les strophes enflammées de l'*Ode d'Anacréon*.

Dans ces quatre mouvements, le commentaire musical serre étroitement le texte poétique. L'œuvre a de l'élégance, de la distinction, du charme, du mouvement, et révèle chez Miss Ethel Smyth les dons d'invention les plus heureux. L'auteur conduisait lui-même, avec crânerie, son petit orchestre d'accompagnement, et Mme Swinton, chargée de la partie vocale, chanta d'une belle voix au timbre grave, en leur donnant leur accent juste et leur sens expressif, les vers mélodieux d'Henri de Régnier et de Leconte de Lisle.

On applaudit aussi, chanté avec autorité par Mme Swinton, un air pathétique des *Naufrageurs*. Ce fut, avec les quatre pièces citées, l'intérêt principal du concert, dont le programme portait en outre quelques œuvres descriptives, de moindre valeur, dues à MM. Norman O'Neil, York Bowen et Cyril Scott. Celles-ci servirent tout au moins à faire apprécier le talent d'un bon flûtiste, M. Fleury, et la voix menue mais bien posée de M. Sautelet.

Ce concert franco-anglais fut, faut-il le dire, « entendu cordialement » par un public exceptionnellement *select* (« *the smartest set!* ») qui fit fête à l'organisatrice et à ses interprètes, parmi lesquels, au premier plan, Mme Marguerite Long (qui joue Fauré comme Fauré lui-même), Mlle Inghelbrecht, harpiste remarquable, M. Geloso et ses excellents partenaires habituels, etc.

***

Le même jour, à l'Opéra, le rideau descendit pour la septième et dernière fois sur l'émouvant tableau de la mort de Boris Godounow. Chaliapine et ses camarades, qui s'étaient surpassés, furent l'objet d'ovations sans fin auxquelles on associa les chœurs, dont la collectivité anonyme donna un si grand éclat aux artistiques représentations de l'œuvre de Moussorgski.

Ces chœurs de Moscou, si homogènes, si vibrants, si disciplinés, et dans lesquels l'action individuelle concourt si heureusement à l'impression d'ensemble, resteront peut-être, dans les souvenirs que laisse l'interprétation de *Boris Godounow*, l'élément le plus caractéristique. On ne se lassait pas, à l'issue du spectacle, de les applaudir et de les rappeler. Et c'était une joie de voir cette foule de choristes massée à la rampe saluer gaîment de la main, du bonnet, avec des gestes bon enfant, avec une satisfaction non dissimulée, l'assistance enthousiaste qui les acclamait. La veille un concert donné par eux à la salle Gaveau leur avait valu un succès retentissant. Ces collaborateurs modestes d'une belle entreprise esthétique — l'une des plus hautes manifestations lyriques qui se soient produites à Paris — trouvèrent dans la reconnaissante sympathie du public une récompense pleinement justifiée.

Puissent nos régisseurs, metteurs en scène et chefs de chœurs s'inspirer de l'exemple qu'ils nous ont donné. La leçon est magistrale. Souhaitons qu'elle soit suivie des réformes nécessaires.

O. M.

LE DERNIER CONCERT DURANT

La Musique française moderne.

Le dernier concert Durant était, en même temps, la cinquantième audition donnée par le vaillant chef d'orchestre. On ne peut s'empêcher d'admirer l'effort qui a permis à M. Durant d'aboutir à ce résultat, à travers mille difficultés, et de souhaiter que son entreprise si désintéressée et de tendances si sympathiques continue à vivre, à prospérer et à donner l'exemple d'un éclectisme éclairé, inspiré par une vision impartiale de l'évolution par laquelle a passé la musique symphonique depuis environ deux siècles.

L'école française, — ou, plus exactement, *les* écoles françaises modernes, — faisaient les frais de ce dernier concert.

On m'a dit, et j'ai pu constater par moi-même, que la fraction bien pensante de la presse bruxelloise n'avait pas été tendre pour nos voisins du sud, exception faite, naturellement, pour M. Saint-Saëns, dont la musique bien pensante réunit toutes les qualités qu'il faut pour distraire les critiques bien pensants de leurs leit-motivs habituels de remplissage : acoustique de la salle Patria, nouveau rideau du Musée communal d'Ixelles, éloignement de ce dernier, etc.

Le public s'est d'ailleurs chargé de montrer à M. Durant qu'il sait se mettre au-dessus des plaisanteries faciles et des appréciations peu compromettantes, et reconnaître, à l'occasion, la beauté qu'il peut y avoir dans des œuvres qui n'ont pas été créées uniquement en vue de satisfaire une honnête moyenne de sentiments esthétiques.

A cet égard le succès de *la Mer* de M. Debussy a été très significatif. Quand M. Sylvain Dupuis donna les trois esquisses symphoniques de l'auteur de *Pelléas* il y a un peu plus d'un an aux Concerts populaires, le succès fut plutôt négatif. Aujourd'hui — est-ce à cause de *Pelléas*? — les choses ont bien changé... Les applaudissements qui ont accueilli *la Mer* et plus particulièrement sa deuxième partie, *Jeux de vagues*, se sont adressés non pas seulement à l'exécution très remarquable qu'en a donnée M. Durant, mais encore à l'œuvre elle-même, qui a charmé, qui a conquis par sa fluidité, par sa transparence et par la délicieuse sensation de plein air que suggère son instrumentation... Que ceci ne soit pas interprété dans un sens totalement admiratif. Je n'ai pour *la Mer* de M. Debussy qu'un culte tout relatif. Mais j'aime à constater, qu'abstraction faite de tout snobisme, notre public commence à savoir discerner la part de vraie beauté et d'originalité qu'il peut y avoir dans une œuvre, et sait, au besoin, lui rendre justice.

L'accueil fait à la Symphonie de M. Paul Dukas a été plus froid. A première vue elle apparaît, en effet, un peu touffue, et, semble-t-il, non dénuée de certaines influences, à la fois wagnériennes et franckistes, qui lui enlèvent une partie de l'originalité qu'elle pourrait avoir. A part cela, elle brille d'un bel éclat et vit d'une vie rythmique intense ; la poésie infiniment tendre, rêveuse, si proche de la nature, de son *Andante* contraste très heureusement avec l'exubérance si juvénile des deux mouvements vifs qui l'encadrent.

M. Kühner a joué dans un sentiment fort juste et avec une technique parfaite le beau *lied* de M. Vincent d'Indy pour violoncelle et orchestre.

De Chabrier, l'orchestre de M. Durant a exécuté avec humour la *Joyeuse Marche*.

Il n'est pas possible de parler de ce dernier concert sans féli-

citer chaleureusement M. Arthur De Greef, dont le merveilleux talent a été un appoint considérable pour le succès des concerts Durant. Son concours s'est étendu à cinq des onze concerts historiques organisés. Il s'est surpassé chaque fois, et ses interprétations ont laissé à tous le souvenir de véritables « idéalisations », ne laissant place à aucune critique. Aussi est-il à souhaiter qu'il continue à être l'un des principaux collaborateurs des futurs concerts Durant.

CH. V.

CONCOURS

La province de Liége ouvre entre tous les artistes belges un concours pour ériger un monument à M. Montefiore-Lévi, ancien sénateur. L'œuvre rappellera que M. Montefiore fut le bienfaiteur des œuvres provinciales contre la tuberculose.

Il sera érigé dans le square Notger. Les concurrents auront à indiquer l'emplacement qui leur paraîtra le plus favorable. Celui-ci devra être agréé par la députation permanente et le conseil communal de Liége.

Le coût du monument, y compris fondations, piédestal, etc., c'est-à-dire tous frais compris, ne pourra dépasser 40,000 francs; ce prix constitue un forfait.

Le jury sera constitué de sept membres : deux députés permanents, un délégué de la ville, quatre artistes (trois sculpteurs et un architecte) choisis par la députation permanente. Il pourra déclarer qu'aucun projet n'est digne d'être exécuté, en accordant, éventuellement, une prime de 1,000 francs et deux primes de 500 francs aux projets qu'il n'aura pas choisis.

Le concours sera clos le 15 septembre 1908.

Les maquettes devront être envoyées, soigneusement emballées, franco de port et sans responsabilité pour la Députation permanente, à l'Académie des Beaux-Arts, rue des Anglais, à Liége. Elles porteront une devise.

Le nom de l'auteur sera placé sous un pli cacheté, qui portera comme mention la devise de la maquette, et envoyé à M. le gouverneur de la province de Liége

Les maquettes devront être la reproduction du monument à l'échelle de 10 %, architecture comprise.

L'artiste s'engage, par le fait du concours, à terminer et fournir son monument pour le 15 juin 1909.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

M. Vittorio Pica a dernièrement, dans une livraison de *l'Emporium*, consacré à Edgar Degas une étude détaillée, illustrée d'une vingtaine de reproductions et du portrait de l'artiste d'après le tableau de M. Jacques Blanche. Des notes sur le mouvement impressionniste et sur le néo-impressionnisme de Seurat et de ses continuateurs complètent l'exposé, que son auteur a, comme ses précédentes monographies, fait tirer à part en brochure.

Signalons aussi, du même auteur, dans l'*Emporium* également, une étude très soigneusement documentée sur le sculpteur belge Victor Rousseau, ornée d'un portrait de l'éminent artiste et de vingt-deux reproductions de ses œuvres. Puis encore une monographie, pareillement illustrée de nombreuses reproductions, du peintre et sculpteur russe Constantin Somoff; enfin un vivant article sur le dessinateur vénitien Alberto Martini, l'imaginatif et macabre commentateur graphique d'Edgar Poe.

PETITE CHRONIQUE

Les *Indépendants* ont ouvert hier au Musée moderne leur cinquième Salon annuel. Parmi les envois intéressants, citons ceux de MM. Patterson, Hugonnet, Oleffe, Van Os, Vanderloo, Theunissen, etc.

Salon de Printemps, Palais du Cinquantenaire. — Le cinquième et dernier concert du Salon aura lieu le lundi 8 juin (Pentecôte), à 2 h. 3/4. On y entendra Mlles Das, Alexander, Dauvouin et MM. Van Dam et Van Neste dans des œuvres de Beethoven, Bach, Meyerbeer, Vieuxtemps, Massenet, Tschaï Kowsky, Van Dam, Lalo, etc.

Rappelons que le Salon ferme irrévocablement le 14 juin.

Les concours publics du Conservatoire de Bruxelles s'ouvriront le lundi 15 juin. Le mardi 16, à 9 h. 1/2, concours de cor, de trombone et de trompette. Mercredi 17, à 9 h. 1/2, basson, clarinette, hautbois, flûte. Vendredi 19, à 9 h. 1/2, alto, contrebasse (prix Henri Van Cutsem); à 3 heures, violoncelle. Samedi 20, à 3 heures, orgue. Mardi 23, à 9 h. 1/2, musique de chambre, harpe (prix Laure Van Cutsem); à 3 heures, piano (jeunes gens). Vendredi 26, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, piano (jeunes filles). Lundi 29, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, et mardi 30, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, violon. Vendredi 3 juillet, à 3 heures, chant théâtral (jeunes gens). Samedi 4, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, chant théâtral (jeunes filles); duos de chambre. Mercredi 15, à 9 h. 1/2, tragédie et comédie.

Le théâtre du Parc célébrera l'hiver prochain le dixième anniversaire de ses Jeudis littéraires, dont la vogue n'a fait que croître depuis le début.

Au cours de ces dix années, il a été organisé quatre-vingts spectacles différents, tous précédés d'une conférence, dans lesquels ont été passés en revue les auteurs les plus célèbres de la littérature française et étrangère; chaque spectacle ayant été offert à quatre séries différentes d'abonnés, cela fait en réalité trois cent vingt séances de propagande consacrées à la littérature française.

L'événement sera fêté avec éclat au théâtre du Parc, et les fidèles abonnés de ces matinées, qui furent une innovation à Bruxelles, seront invités à des réunions extraordinaires.

CONCERTS DURANT. — A cause de l'époque tardive et de l'engagement d'une grande partie de l'orchestre pour la saison d'Ostende, le douzième concert historique, qui devait être consacré aux auteurs belges, ne pourra avoir lieu.

Le programme de la saison prochaine sera publié ultérieurement.

Exposition de Bruxelles. — Le quartier du Solbosch se transforme à vue d'œil sous l'effort d'une nuée d'ouvriers. Déjà, sur le territoire d'Ixelles, on a commencé les travaux de fondation des grands halls. Sur la partie vers Bruxelles, les travaux de terrassements ont été vigoureusement entamés.

Le comité exécutif se propose d'organiser une cérémonie importante, pour la fin du mois de juillet, à l'occasion de la pose de la première ferme des halls.

— Sous les auspices du comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles, la Ligue des Amis des Arbres organise pour le dimanche 5 juillet une cérémonie originale : la plantation, dans la partie des jardins déjà aménagée, de l'arbre commémoratif de l'Exposition de Bruxelles en 1910.

Il y aura des discours, de la musique, des cortèges d'enfants, etc., etc. Et dans cinquante ans, lorsque toute une ville aura poussé en cet endroit, le passant se dira, en voyant cet arbre vert respecté par les bâtisseurs d'alentour : ici, en 1910, il y eut, dans d'immenses terrains de culture, une exposition universelle : en ce temps-là, Boendael était un hameau...

De Paris :

Le Théâtre Antique de la Nature de Champigny-la-Bataille, qu'a fondé et que dirige depuis quatre ans M. Albert Darmont, fera prochainement sa réouverture. Fidèle à son programme, M. Albert Darmont compte alterner ses spectacles avec des créations d'œuvres nouvelles, parmi lesquelles *Les Maudits*, de M. Henri Fescourt; *Vercingétorix*, *Lysistrata*, une adaptation nouvelle d'Aristophane, et des reprises de pièces faisant partie du répertoire du théâtre : *Les Hommes de proie*, de M. Charles Méré; *Jacques Bonhomme*, de M. Jean Malus (Ad. Maujan), et *l'Arlésienne*.

Les répétitions se poursuivent activement au Palais du Trocadéro.

C'est M. Marcel Baschet qui, dans la section de peinture du Salon de Paris (Société des Artistes français), a obtenu la médaille d'honneur.

Dans la section de sculpture, la médaille a été attribuée à à M. Jean Boucher, dans la section de gravure en médailles à M. Georges Lemaire et dans la section de gravure et lithographie à M. Léon-Henri Ruffe.

Le monument Henry Becque, élevé à l'angle de l'avenue de Villiers et du boulevard de Courcelles, a été inauguré lundi dernier. D'excellents discours ont été prononcés à cette occasion par MM. Victorien Sardou, de Selves, préfet de la Seine, Dujardin-Beaumetz, Alfred Capus, Georges Lecomte, Camille de Senne et Henry Bauer.

Le buste du mordant écrivain, œuvre de Rodin, se dresse sur un socle dû à M. Nénot, architecte, président de la Société nationale des Beaux-Arts.

M. Lugné-Poe a résolu de pas attendre la saison prochaine pour faire représenter le drame de Mlle Marguerite Duterme dont nous avons parlé. *Væ victis* fait partie du spectacle de l'OEuvre dont la première représentation aura lieu ce soir, à la salle Femina.

Coppée fut élu académicien en 1884. Le jour de son élection — c'est notre confrère les *Annales* qui nous rapporte la jolie anecdote — il rencontra, au foyer de l'Odéon, Banville qui le félicita.

— Vos félicitations me gênent, avoua Coppée. Je souffre de penser que vous n'êtes pas de l'Académie, alors que j'en suis. Il faudra que nous vous nommions.

— Je ne ferai jamais de visites, déclara Banville.

— Eh bien! si nous vous élisions... sans visites? Si ce titre d'académicien vous était apporté un beau matin, comme cela, sur un plateau d'argent?...

Banville réfléchit un instant, puis, avec un sourire de concupiscence :

— Je ne sais pas ce que je ferais du titre. Mais sûrement, je garderais le plateau.

Une correspondance de Munich au *Gil Blas* loue en ces termes la représentation qui vient d'être donnée en cette ville d'*Ilsebill*, la symphonie dramatique de M. Frédéric Klose qui fut exécutée pour la première fois en 1902, à Karlsruhe, sous la direction de M. Félix Mottl : « L'œuvre est divisée en cinq actes qui se suivent sans interruption à deux heures trois quarts de musique. Ilsebill, la femme du pêcheur, s'efforce, à l'aide d'un poisson magique, d'atteindre au sommet de la puissance humaine. Après avoir été fermière, puis châtelaine, elle demande le pouvoir suprême de l'Église. Les tableaux du château royal avec les chœurs des chevaliers, l'exhortation du prêtre, envoyé de Rome, la scène nocturne de l'église pleine de mystère, éclairée seulement par les torches des fidèles et les éclairs du ciel, sont d'une grandeur impressionnante et offrent des pages musicales qui n'ont pas été écrites depuis Wagner. Le fracas de la foudre fait sombrer les aspirations d'Ilsebill, et la musique nous conduit avec douceur à la dernière scène : la hutte au bord du lac du premier tableau. Tout n'était qu'un rêve.

Mme Burk-Beiger a été au-dessus de tout éloge dans le rôle écrasant d'Ilsebill. M. Hagen, un chanteur et acteur de premier ordre, M. Raoul Walter excellent dans le rôle du prêtre. Les chœurs ont chanté avec justesse et ardeur. Au-dessus de tout planait l'art de Mottl qui conduisit cet appareil formidable au bon port du succès et de l'admiration.

Ilsebill est une œuvre qui mérite d'être montée par toutes les grandes scènes du monde.

M. Sterngroeber vient de doter le Musée de Stuttgard de trois instruments anciens d'un prix inestimable. La première est une épinette du XVIe siècle qui porte la signature de « Francesco Poggio, de Rome ». Le deuxième est un cymbalon signé : « Giovani Ferrini, Florence, 1699. » Le troisième est un cymbalon d'auteur inconnu, deux cordes pour chaque note, et qui est orné des peintures les plus fines.

Les toiles de Charles Jacque faisant partie de la collection Humphren Robert, récemment dispersée à Londres, ont été très disputées. L'une d'elles, un *Troupeau de moutons*, a été adjugée 65,650 francs. A la même vente, un *Coin de bois*, de Corot, a été vendu 56,424 francs. Les Daubigny, Troyon, Millet, etc., ont également atteint des prix élevés, de même que les tableaux de Lhermitte et d'Harpignies, adjugés respectivement 24,925 francs et 19,675 francs.

On construit à Bergen le monument à la mémoire de Grieg, dont on conçut le projet à la mort du maître. Au lieu de la banalité d'une statue, les amis du compositeur lui font ériger une vaste salle de concerts où tous les artistes pourront se faire entendre, à la condition que le premier morceau exécuté soit toujours une œuvre de Grieg.

SOTTISIER. — « Ils virent sur le lit le cadavre de Mme Japy, belle-mère de M. Steinheil. Elle était morte également, étranglée à l'aide aussi d'une cordelette. »

Gil Blas, 1er juin 1908.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Emile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Fxpositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS

JEAN-PHILIPPE RAMEAU. — HIPPOLYTE ET ARICIE

Tragédie lyrique en cinq actes et un prologue. — Paroles de l'abbé PELLEGRIN
Partition pour chant et piano transcrite par VINCENT D'INDY
Édition adoptée pour les représentations de l'Opéra. — Prix net : ✂ fr.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. **RECUEILLEMENT**
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.
Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 24. 14 JUIN 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Henry Becque (GEORGES LECOMTE). — Mort de Jef Lambeaux (OCTAVE MAUS). — Le Mont des Arts (UN ARTISTE, CH. BULS). — Au Musée Ancien : *Les nouvelles acquisitions* (FIERENS GEVAERT). — Au Théâtre de l'Œuvre (O. M.) — Chronique judiciaire des Arts. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

HENRY BECQUE [1]

Sur ce même carrefour de Villiers où l'art d'un très grand sculpteur français offre aux respects de l'avenir cette belle figure puissante d'un très grand dramaturge français, Henry Becque nous dit un soir, avec son accent de conviction claironnante, cette phrase qu'il répétait volontiers : « Voyez-vous, le beau théâtre, le vrai théâtre, c'est le théâtre de bibliothèque ».

En parlant ainsi de certaines pièces qu'il admirait, c'est de son propre théâtre que, sans le vouloir, il faisait l'éloge. Et, aujourd'hui, nos plus ardentes phrases de justice ne peuvent être que le commentaire de cette sobre formule où, avec son merveilleux don des raccourcis expressifs, il résumait si bien l'art de ses illustres aînés et ses mérites personnels.

Dans ses pièces sincèrement humaines, où il pénétra si bien le secret des cœurs, où il poussa si loin l'étude des mœurs, comme dans ses *Souvenirs d'un auteur dramatique* où il apparaît, avec tant de verve, un grand honnête homme au cœur tendre et même quelque peu ingénu, Henry Becque se montra toujours un écrivain de haute lignée française.

Sa pensée claire trouve invariablement la nette expression qui la délimite avec vigueur. Sa phrase ne contient que les mots indispensables. Et quel relief ils ont tous! Chacun d'eux est à sa place pour produire le summum d'effet, pour rendre l'idée plus précise et plus saisissante. C'est une phrase en airain mais qui, dans sa force, garde une merveilleuse souplesse. Comme elle s'adapte d'un trait juste aux moindres nuances d'un sentiment, comme elle se ploie à la logique d'une démonstration!

Surtout elle est admirablement vivante. Toujours appropriée aux personnages, elle halète, frémit, gronde selon les sentiments et les intérêts qui hantent leur cœur. Ils lui prêtent la vie de leurs propres émois, ils

(1) Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le texte, encore inédit, de l'éloquent discours que prononça à l'inauguration du monument Henry Becque le président de la Société des gens de lettres. Seul des orateurs qui prirent la parole en cette solennité réparatrice, M. Georges Lecomte eut le courage de dédaigner le théâtre conventionnel antérieur et d'établir nettement que l'œuvre d'Henry Becque, en libérant la scène française, a ouvert à l'art dramatique des voies nouvelles.

l'animent du mouvement de leurs passions. Mais aussi comme la phrase de Becque accentue leur caractère physique ou moral, illumine de sa clarté le mystère de leurs ambitions, de leurs désirs et de leurs appétits, précise d'un fort accent leur âme véritable qui affleure sous la prudence de leurs paroles!

A aucune époque, on ne parla, sur la scène française, langue d'une plus expressive et plus ferme concision, d'un plus vigoureux relief. Ce sont par excellence les qualités d'une belle langue de théâtre. Aussi est-il admirablement scénique, cet alerte et musclé dialogue de Becque, avec ses inoubliables portraits en une seule touche, avec ses résumés vigoureux, qui, tout en étant le langage même de la vie, révèle si bien les secrets émois du cœur ou nous offre quelque pénétrante critique sociale.

Tout à l'heure, c'est avec raison que l'on a salué en Becque un grand auteur classique. Il l'est par la sobriété de sa phrase, autant que par la rectitude de son jugement, par sa connaissance des hommes, par sa nette perception des mobiles qui les poussent, par son sentiment si fin de leurs ridicules et de leurs misères, comme il l'est aussi par sa généreuse révolte contre l'injustice.

Tout le théâtre de Becque, bien plus tendre et pitoyable encore qu'il ne semble amer, est la protestation d'un honnête homme, sentimental, sincère, ardent, qu'indignent les comédies de l'amour même lorsqu'il feint de s'en divertir, que les hypocrisies du monde mettent en rage et qui, de sa puissante verve comique, les fouaille avec bonheur.

Henry Becque est un classique non seulement par le relief de ses personnages et par toute la vie qui gronde en eux, non seulement par l'expressive vigueur d'une langue sans surcharges ni préciosités, mais aussi, mais surtout parce que son œuvre est comme le cri d'une conscience qui se soulage.

C'est pourquoi ce prétendu féroce qui, au fond, n'était qu'un tendre, d'une admirable droiture et d'une sensibilité ombrageuse, fut tant aimé de ceux qui ont bien compris le frémissement de son œuvre.

Fils de Molière, il l'est par la rectitude du caractère comme par le bon sens et l'énergie du trait. Sans cesse, en écoutant ses pièces, en lisant son livre de Souvenirs, on a l'impression d'une fière loyauté combative. Toujours il se dresse pour la vérité contre le mensonge, pour l'amour contre la cruauté et le cynisme, pour les braves gens contre les fripons, pour le bon droit et les mœurs saines contre la ruse et la perversité.

S'il lui arriva de sourire, dans la *Parisienne* par exemple, de certaines fourberies désinvoltes, tout de même, à certains accents, on reconnaît son indignation d'honnête homme amusé mais sévère.

Toutefois, devant des trahisons plus vilaines, qui menacent des êtres de grâce et de candeur auxquels va sa tendresse, alors il ne sourit plus : sa voix gronde, et c'est avec un rire tragique qu'il évoque les cruelles bouffonneries de l'existence.

« Je suis un révolutionnaire sentimental, a-t-il justement écrit quelque part. J'aime les innocents, les dépourvus, les accablés, ceux qui se débattent contre la force et toutes les tyrannies. »

C'est pour cela, mais surtout parce qu'il avait le culte du vrai et un sens très juste de la vie, qu'il nous donna les quatre actes massifs, forts et poignants, des *Corbeaux*, son chef-d'œuvre, selon nous, par la portée sociale, par leur richesse et leur condensation de vérité humaine.

C'est précisément à cause de sa rude franchise et de son culte pour la vérité que ce classique, d'âme si droite, de jugement si sain, fut sans effort un inventeur hardi. Il était trop sincère pour aimer l'artifice. Aussi négligea-t-il les modes et les habitudes d'alentour pour peindre la vie telle qu'il la voyait, pour représenter les hommes tels qu'ils lui apparaissaient dans les drames et les comédies de chaque jour.

On fut surpris. On protesta. L'humanité, qui a la coquetterie de ne vouloir se reconnaître qu'en des portraits flatteurs, s'effaroucha quelque peu de cette sincérité, trop vive pour s'accommoder de la moindre hypocrisie, et de cette généreuse passion, trop grondante pour faire la charité du moindre travestissement.

Mais, si tenaces que furent les résistances, elles ne purent rien contre ce fait que Becque, continuant les meilleures traditions de notre art dramatique, eut un jour l'audace de faire vivre sur la scène des personnages humains avec autant de franchise qu'il les observait dans la fourmilière du monde, et que, par sa sincérité, il rendit possibles au théâtre des études de mœurs que jusqu'alors on n'y avait point osées. Aussi est-ce miracle que Becque ait pu se faire entendre! Il fut de ceux qui peuvent tout dire à cause du poignant intérêt de leur démonstration, à cause de l'émoi dont ils bouleversent les cœurs et du frisson de beauté que leur œuvre détermine.

Pour la littérature de notre pays c'est un événement heureux que, par la toute-puissance de son génie, Becque ait pu faire admettre sur la scène française une vérité que, à cette époque, on ne trouvait aussi complète que dans les livres. Il a libéré le théâtre de toutes timidités et de toutes conventions. Il a montré que, comme par le roman, on y peut étudier les plus secrètes subtilités du cœur, les conflits les plus aigus de passions et d'intérêts, et toute l'âpre souffrance des hommes aux prises avec les rudesses de la vie.

C'est de sa courageuse franchise qu'a bénéficié le théâtre contemporain. Par le prestige de ses pièces, Henry Becque a dénoncé le trop long divorce entre le livre et la scène. Une génération d'auteurs ne tarda

pas à naître qui, forts de cette liberté conquise, se risquèrent à exprimer, par le moyen du théâtre, l'humanité ardente, douloureuse, convulsée, que naguère ils n'auraient pu faire vivre que par le roman

Aussi est-ce avec piété qu'ils doivent reconnaître en ce robuste, fier et généreux classique le plus hardi des novateurs. Ils l'admirent pour la vivante beauté de son œuvre, pour la force contenue de sa protestation contre les cruautés du monde et pour la bravoure avec laquelle il donna une si grande et si féconde leçon de vérité.

En rendant hommage à ce créateur d'êtres humains, à ce véhément ennemi de toute bassesse, nous évoquons nécessairement le souvenir de son glorieux prédécesseur dans la littérature de vérité : je veux dire Gustave Flaubert.

Ils se rapprochent dans notre gratitude par l'étroite parenté de leur art et aussi de leurs généreuses indignations. Ce que Flaubert réalisa si magnifiquement par le livre, Becque le voulut faire au théâtre. Dans leur effort si moderne, ce sont l'un et l'autre des classiques par l'expressive sobriété de la langue et leur sens si droit de la vie. Enfin tous deux vécurent en perpétuelle révolte contre l'injustice et la laideur. A la fougue de Flaubert répond dans notre esprit le rire sarcastique et joyeux de Becque.

Ils avaient l'un et l'autre des visages de force et de lumière, la parole ardente, le cœur chaud, une bonne humeur combative, par-dessus tout le don de créer la vie en une forme concise et un égal amour de la vérité. En continuant les belles traditions de notre littérature ils furent tous deux, par le livre ou par le théâtre, de merveilleux inventeurs.

Ce sont des écrivains de même lignée, qu'on admire pour l'humaine beauté de leur œuvre, des héros enthousiastes et frémissants de l'art, que l'on vénère pour la noblesse de leur vie, de grandes figures françaises en lesquelles il nous faut respectueusement saluer la claire raison, la droiture généreuse, la franchise joviale et la passion du vrai, qui furent toujours et qui restent d'admirables vertus de notre pays.

GEORGES LECOMTE.

MORT DE JEF LAMBEAUX

La Belgique a perdu en Jef Lambeaux le plus populaire de ses sculpteurs. Il synthétisait en quelque sorte toutes les traditions d'amour de la vie, de sensualisme, de santé plantureuse, d'érotisme gaillard que nous léguèrent les maîtres flamands, et c'est parce que son art refléta, plus que tout autre, le tempérament national qu'il conquit rapidement en Belgique la renommée.

On a maintes fois comparé Lambeaux à Jordaens, et le rapprochement est assez exact. Le statuaire avait l'exubérance, l'impétuosité spontanée, la hardiesse du peintre, avec le même culte des nus opulents, des enlacements passionnés, des voluptueux émois. Comme lui, il célébra avec ferveur la beauté de la chair, et son idéal, pour être restreint, ne lui en dicta pas moins une série d'œuvres qui marqueront parmi les plus puissantes expressions de la statuaire belge. Ces groupes pathétiques : *le Baiser*, *les Lutteurs*, *la Folle chanson*, *le Faune mordu*, *le Viol*, *la Rixe*, *la Folle danse*, et par-dessus tout la colossale épopée des *Passions humaines* suffiraient seuls à justifier une célébrité que maints monuments (la *Fontaine de Brabo* à Anvers, par exemple) et une longue théorie de figures et de bustes ont solidement assise.

On fit de Lambeaux un académicien. Il fut l'objet d'hommages retentissants. Il connut tous les honneurs. Mais dans cette ascension vers la gloire, il resta « peuple », gardant avec sa nature purement instinctive et son esprit narquois, à peine cultivé, les habitudes de sa jeunesse cahotée et bohème. Fils d'ouvrier (son père exerçait à Anvers l'humble métier de chaudronnier), il s'était élevé peu à peu au rang des maîtres par l'énergie de sa volonté. C'est ce qui faisait de Jef Lambeaux une personnalité sympathique entre toutes, qui rallia bientôt toute une jeunesse ardente et laborieuse (1).

S'il eut des admirateurs enthousiastes, il rencontra des détracteurs passionnés, — et ceci n'échoit point aux talents moyens. Son indépendance, son dédain des conventions, son mépris de la morale usuelle lui suscitèrent d'irréconciliables inimitiés. Mais les polémiques qu'il provoqua inconsciemment tournèrent à son avantage en popularisant son nom. Celles-ci sont trop récentes, elles trouvèrent en ce journal trop d'échos pour qu'il soit utile de les rappeler.

Aujourd'hui la paix se fait sur sa tombe à peine fermée. Et comme l'a excellemment dit M. Jean Delville le jour des funérailles, au cours d'une touchante manifestation organisée à la mémoire du défunt au pied de l'œuvre maîtresse de sa vie, quand un artiste de cette valeur disparaît, les opinions individuelles nées de la diversité des tendances et des aspirations esthétiques s'effacent : toutes les impressions se fondent en un universel et profond regret.

OCTAVE MAUS

LE MONT DES ARTS

Bruxelles, 3 juin 1908.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

C'est encore moi ! Pardonnez à mon indiscrétion... Mais la question est si intéressante que je me risque encore à abuser de votre hospitalité. Cette réplique sera, — je vous le jure ! — la dernière.

Vous aviez annoncé que l'article de M. Buls, paru dans *l'Art moderne* (2) dimanche passé, serait une réponse péremptoire à ma défense — imprudente peut-être, et peut-être aussi courageuse un peu — du Mont des Arts. Permettez-moi de vous dire que les arguments de M. Buls ne m'ont pas converti, — moi qui ne demande que cela !

M. Buls réclame le maintien de la Montagne de la Cour et de ses pignons branlants, au nom des « bons bourgeois » et des com-

(1) Né à Anvers le 14 janvier 1852, Jef Lambeaux s'est éteint à Bruxelles, dans la clinique du docteur Leclercq, le 5 juin 1908.

(2) Voir notre numéro du 31 mai dernier.

merçants. Cela part d'un excellent naturel. Mais hélas! la vie a bien changé à Bruxelles; nous ne vivons plus la vie des « bons bourgeois » d'antan, et les toits mansardés de nos habitations ne nous font pas regretter du tout les pignons de nos pères. Les commerçants, eux, réclament du « terrain »... Rien de plus légitime. Mais pourquoi n'a-t-on pas encore fait la rue qui devait leur en donner, la rue Maquet, mettant en communication directe la place Royale et la rue de Loxum? Le terrain ne leur manquera pas, dans ce quartier, aujourd'hui si morne, et demain plein d'animation, à coup sûr.

M. Buls propose de transporter les bibliothèques sur l'emplacement de la caserne Sainte-Elisabeth, voire de l'hôpital Saint-Jean. Et il trouve que ce sera très central! Central pour les Schaerbeekois peut-être. Dieu sait pourtant si la ville se développe surtout du côté opposé... Que faire du local actuel? Des galeries d'exposition ou de musée... Mais il faudrait démolir le tout, avant d'y songer. La Bibliothèque est un ancien hôtel princier; on pouvait aménager celui ci pour des livres : toute autre chose serait pour des tableaux. Le travail coûterait très cher pour n'aboutir qu'à des demi-résultats.

Si le projet du Mont des Arts parait « monstrueux » (*id est* : trop grand, pour nos goûts), cela tient, tout simplement, à ce qu'un musée, un local d'exposition, une bibliothèque, des archives, cela prend de la place, que voulez-vous? Nous, qui sommes habitués à avoir des installations toujours trop exiguës, cela nous change un peu, certes; un projet qui a l'ambition de prévoir même l'avenir a tout lieu de nous déranger. Si la façade est grande, c'est que l'intérieur n'est pas petit, voilà tout. La façade n'est, dans un monument, que la conséquence de la distribution et de l'importance des services. Ces services, M. Buls les connait-il? Il les trouve trop compliqués, trop nombreux. Il les voudrait « dispersés »... Gare à nos finances! Plusieurs monuments, bien entretenus, coûtent généralement plus cher qu'un seul, plus grand. Que diraient les « pouvoirs publics »?

Quant à l'architecture, M. Buls ne comprend pas pourquoi le style grec s'adapterait mieux qu'un autre à un musée renfermant des collections même flamandes. D'abord, il n'y a pas, dans un musée, que des œuvres flamandes. Mais passons. Le style grec est recommandable, parce qu'il permet un éclairage uniforme, et plus rationnel que celui que donnerait un édifice à pignons (les pignons projetant des ombres) et à fenêtres latérales. M. Buls parle d'une gravure indiquant un projet de « halle flamande » éclairée par le haut... Que n'a-t-il éclairé ainsi notre Musée communal, au dernier étage de la « Maison du Roi », Grand'Place!... Il cite le Musée d'Amsterdam, où précisément les défauts d'éclairage rendent pour ainsi dire inutilisables plusieurs salles! L'exemple tourne contre sa thèse.

« Il faut être, s'écrie M. Buls, de son pays »... Kaatje l'a dit, et Kaatje ne saurait mentir. C'est fort bien. Le nationalisme est à la mode. *L'Art moderne* a montré, naguère, à propos de peinture, quelles erreurs on commet en son nom. Mais c'est surtout en architecture qu'elle est capable de nous égarer. « Style flamand » est un beau mot, qui — avouons-le — signifie peu de chose. L'hôtel de ville d'Anvers, dont on fait grand état, est composé exclusivement d'éléments classiques, avec quelques détails allemands et italiens. Les maisons de la Grand'Place ne doivent qu'à ces détails, surchargés souvent, d'être *soi-disant* flamandes. Je ne vois pas trop en quoi nous pourrions nous enorgueillir d'avoir, jadis, créé un style. Ce style serait, en tout cas, très contestable et, comme notre nationalité même, passablement hybride. Il peut avoir quelque agrément pittoresque, en des façades de maisons de corporations, et pour un hôtel de ville même; je crains qu'il ne soit fort laid, appliqué à un édifice de proportions plus vastes, exigeant les conditions d'aménagement et d'éclairage que j'indiquais plus haut, et d'un caractère bien nettement marqué, plus calme, plus reposant, comme celui d'un musée.

Mais on me répondra : « Même le style classique, même le style grec pourrait refléter le sentiment du pays et exprimer notre âme flamande, par la façon de l'interpréter, par des détails typiques, des éléments pittoresques — ceux-là même qui rendent si amusantes les façades de la Grand'Place, — et la couleur des matériaux; voilà comment il serait possible de faire qu'un monument classique ne fût ni banal, ni académique, — et voilà ce que nous ne voyons pas dans les maquettes de M. Maquet... »

Parfaitement! Si vous me disiez cela, je vous dirais que vous avez raison. Mais si vous ne voyez pas tout cela dans la maquette de M. Maquet, ce n'est pas une raison pour prétendre que tout cela ne sera pas dans le monument. M. Maquet a commis une grande faute, celle de montrer sa maquette en public. (Ces choses-là sont toujours imprudentes)... On n'y a vu que la ligne générale, sèche, froide — en plâtre! sans les détails, les colorations, tout ce qui, justement, doit donner à l'édifice réalisé sa physionomie, et ce que — j'en suis très persuadé — M. Maquet n'a pas négligé d'y mettre. D'où le malentendu, et tant de critiques qui ne reposent que sur des suppositions, des informations inexactes et une étude superficielle de la question.

Mais je m'arrête. Cette lettre dépasse depuis longtemps les limites permises. J'aurais pourtant bien des choses encore à vous dire... J'aime à croire que d'autres les diront, à l'occasion, mieux que moi.

Encore pardon, Monsieur le Directeur, et merci.

UN ARTISTE.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Buls, et voici la réponse que nous avons reçue de l'ancien bourgmestre de Bruxelles :

Rome, 7 juin 1908.

MON CHER DIRECTEUR,

Est-ce bien la peine de répondre à l'*Artiste*(?) qui brouille tout, ne comprend rien et me prend personnellement à partie, alors que j'avais traité la question aussi méthodiquement que M. Otlet et aussi objectivement que possible?

Je démontre que le couronnement en pignon de nos maisons flamandes est un trait caractéristique de l'architecture du nord. Que signifie alors de venir parler de pignons branlants? Ceux qu'on a démolis n'étaient-ils pas solides et ne démontraient-ils pas que ce thème laisse plus de liberté à un vrai artiste que l'architecture classique?

S'imaginer que la rue Maquet pourra remplacer la rue Coudenberg, c'est admettre que les piétons se résigneront à ne pas considérer la ligne droite comme le plus court chemin entre deux points.

Ne pas savoir que le centre de l'agglomération bruxelloise s'est transporté à l'impasse du Parc explique qu'on ne comprenne pas la proposition de construire une bibliothèque moderne à l'emplacement de la caserne.

Ignorer les plans, si bien étudiés, des plus récentes, celle d'Heidelberg par exemple, fait proposer de maintenir la bibliothèque royale à un emplacement dont on pourrait faire un meilleur usage pour l'agrandissement des musées.

On a donné une tâche impossible à réaliser à M. Maquet en l'obligeant à entasser sous une même architecture des choses aussi disparates qu'une académie, une bibliothèque, un dépôt d'archives, un musée, une salle de fêtes. Ne pouvant donner à chacun de ces services un style approprié, le malheureux architecte a employé un espéranto architectural.

L' « artiste » prétend que l'hôtel de ville d'Anvers est composé de détails *allemands* et italiens! A quoi lui sert son internationalisme s'il ne lui a pas permis de lire les auteurs allemands qui font autorité dans l'histoire de l'architecture? Veut-il savoir ce que Cornelius Gurlitt et G. von Bezold disent de l'œuvre de Corneille de Vriendt?

« Je n'hésite pas à la placer au-dessus du Louvre de Lescot pour l'emploi habile des formes empruntées à Bramante », dit le premier. « Il existe peu de constructions dans la Renaissance septentrionale qui puisse l'égaler pour la clarté des formes. Quoiqu'on ne puisse méconnaître l'inspiration italienne, l'impression d'ensemble *est complètement flamande* », ajoute le second.

Malheureusement nos internationalistes n'ont d'yeux que pour les monuments à *l'instar* de Paris et sont incapables d'apprécier la valeur des nôtres. Qu'ils commencent par apprendre l'histoire de nos artistes et celle de notre art national avant d'en parler.

Si, comme je le fais en ce moment, ils poursuivaient une étude comparative entre la Renaissance italienne et la Renaissance flamande, ils constateraient bientôt que même à Rome nos vigoureux Flamands conservaient leur caractère, tout en suivant le mouvement humaniste du XVIe siècle, auquel nul en Europe ne pouvait échapper, pas même les Jésuites. Les Italiens eux-mêmes admettent l'influence réflexe des Flamands sur leur art et l'action que Rubens exerça sur l'illustre cavalier Bernin. Jean Van Santen a laissé l'empreinte de sa nationalité sur les nombreux monuments qu'il construisit à Rome, et le curieux livre de Bertolotti démontre l'importance qu'avaient acquise nos artistes, dans la cité éternelle, au XVIIe siècle.

Tout cela serait trop long à développer dans votre journal cependant si hospitalier. Je me réserve de le faire au cours d'une campagne en faveur de notre art national.

Veuillez agréer, etc. BULS.

AU MUSÉE ANCIEN

Les nouvelles acquisitions

On vient d'exposer au Musée ancien quelques tableaux récemment acquis. Nous croyons utile de les étudier dans les notes qu'on va lire. L'administration des Musées renseignait jadis le public sur les achats de la Commission directrice et il nous semble bon de reprendre cette tradition.

DE VOS, MARTIN (1532-1603). *Apollon et les Muses* (bois h. 44 1/2 cent., l. 64 cent.) acquis de M. Claes, Bruxelles. Au centre, Apollon tenant la lyre; autour de lui les neuf Muses chantant ou jouant de la harpe, du luth, de la viole, de la flûte, du tambourin, du clavecin. Sur ce dernier instrument, devant lequel une Muse se tient debout, on lit : *Musæ loco belli*, et plus bas : *F. M. DVOS.* Au revers du couvercle levé, on voit des soldats se pressant autour d'un autodafé. Les toilettes des Muses aux teintes rouges, bleues, vertes, violettes, oranges, leurs cheveux élégamment frisés, tressés, ornés de fleurs, de feuillages, de perles, évoquent la cour de François II et de Henri III. Peintes avec une grande finessse, les têtes, — certaines du moins, — rappellent les physionomies très aristocratiques que l'on trouve également chez Jean Metsys (cf. *Suzanne et les Deux Vieillards* et *Loth et ses Filles*) et dont le prototype, croyons-nous, doit être cherché dans l'école de Fontainebleau.

Après avoir fait son apprentissage à Anvers, Martin De Vos s'en fut en Italie et travailla chez le Tintoret; il est facile de reconnaître tout ce qu'il doit à l'illustre Vénitien dans le beau groupe de famille du Musée : *Antoine Anselmo, sa femme et leurs deux enfants*, d'un impressionnisme si ferme. Mais composant des tableaux mythologiques, religieux, ou historiques, Martin De Vos rappelle beaucoup moins le peintre de la Scuola San Rocco et incline plutôt, comme un certain nombre de ses compatriotes, vers l'esthétique primaticienne. *Apollon et les Muses* nous semble à cet égard un tableau caractéristique. De petites dimensions, d'un coloris chatoyant, l'œuvre représente Martin De Vos sous un aspect inédit et en tout cas prouve qu'on admirait avec raison les jolies coiffures de ses personnages féminins.

ANONYME. Fin du XVIIe siècle. *Instruments de musique* (toile h. 1.47 cent., l. 98 cent.) don de M. Ch.-L. Cardon, membre de la Commission directrice. Sur un grand clavecin sont placés une viole de gambe, des guitares à dos rond et à dos plat, des luths à côtes, un violon, un cistre. Les instruments sont représentés avec une grande exactitude jusque dans les moindres détails : nombre de cordes, disposition des frettes et clefs de la viole etc. Le coloris de l'œuvre est sobre, distingué; les faveurs bleues et roses nouées aux luths et surtout deux pommes, un peu tachées, à gauche, sont peintes avec une extrême finesse.

Le tableau est placé dans la salle hollandaise. Il est permis de demander s'il y restera. Les instruments apprennent que l'œuvre a été exécutée dans le dernier quart du XVIIe siècle. Mais où? En Hollande, en France, en Italie? La viole, par la forme et la couleur du bois, semble d'origine française. La peinture pourrait bien l'être aussi, — à moins qu'elle ne fût italienne. Des feuillets de musique disposés négligemment sur le tiroir du clavecin portent des inscriptions ; sur l'un on lit : *Ricerca da quinta*, c'est-à-dire *inventions à la quinte*. (L'expression confirme notre remarque quant à la date; avant cette époque on aurait dit : *Ricerca in diapente.*) Sur l'autre feuillet qui porte de la musique chiffrée de luth (tabulature), on distingue un mot que nous avons eu quelque peine à lire et que nous prenions tout d'abord pour une signature. Il indique tout simplement le sujet du morceau : *Sarabanda.*

VRANCKX, SÉBASTIEN (1573-1647). *Scène militaire* (bois h. 49 1/2 c. l. 65 cent.) acquis de M. Claes, Bruxelles. Un détachement militaire se répand dans un bois voisin d'un village dont le clocher pointe à gauche au-delà d'un étang. Une demi-douzaine de cavaliers occupent le premier plan, montés sur des chevaux blancs, bruns, gris pommelés; d'autres cavaliers emplissent une allée au centre du paysage. De toutes parts se répandent de pittoresques fantassins, à longues piques, à lazarines bouffantes. A droite se hausse une colline dressant gibets et potences. Les silhouettes des chevaux, des hommes, des arbres, sont tracées avec infiniment d'esprit; on dirait d'une savoureuse chronique pleine de verve picaresque.

BEUCKELAER, JOACHIM (?) (vers 1530 et 1573). *Nature morte* (bois h. 56 cent., l. 58 cent.) acquis de M. Claes, Bruxelles. Gigot, citron, harengs saurs, écrevisses, huitres, etc. garnissent une table où l'on voit également un plat, un hanap, une cruche de grès, et, sur le devant, un couteau sur la lame duquel on croit lire l'initiale *B.* Un peu usée, l'œuvre est d'une facture remarquable et d'une justesse rare dans le rendu des diverses matières.

(*A suivre.*) FIERENS-GEVAERT.

AU THÉATRE DE L'ŒUVRE

Væ Victis, pièce en trois actes et quatre tableaux, par Mlle Marguerite Duterme. — **Les Amours d'Ovide**, comédie en deux actes, en vers, par MM. Mouézi-Éon, Auzanet et Faral.

Mlle Marguerite Duterme, dont le Théâtre de l'OEuvre vient de représenter une comédie violente et sombre, n'a, paraît-il, que vingt-six ans. Si sa jeunesse fait excuser l'inexpérience d'un talent dramatique qu'une seule pièce, *la Journée des Dupes*, révéla jusqu'ici, elle s'accorde mal avec l'amertume de son pessimisme et l'excessive hardiesse des situations qu'elle aborde. Il y a chez Mlle Duterme un mélange assez déconcertant d'ingénuité et d'audace, de finesse et de brutalité, d'inconscience et de maturité d'esprit. Ce qu'on ne peut lui contester, c'est la force d'un tempérament dramatique qui s'affirme dans plusieurs scènes de premier ordre. Celles-ci suffisent à justifier le choix de M. Lugné-Poe et à nous rassurer sur l'avenir de l'auteur. A travers les maladresses dont l'œuvre est émaillée, il est aisé de discerner une nature d'écrivain de théâtre, et c'est ce qui a frappé tous ceux qui ne s'arrêtent pas à la superficialité des choses.

L'action imaginée par Mlle Duterme, pour n'être pas absolument neuve, est exposée avec une netteté et une crânerie qui en renouvellent l'intérêt. Surprise en tête à tête avec son amant, Laurence Renaud déclare audacieusement que cet entretien secret avait pour objet le mariage de Claude Renaud, sa belle-fille, et son mari accepte lâchement ce mensonge. Esclave d'une passion effrénée pour sa femme, il est prêt à toutes les compromissions. Marcel Lorris épousera donc Claude, qui l'aime et qui arriverait, par sa grâce juvénile et le charme de son intelligence, à le conquérir si Laurence ne lui révélait brutalement la vérité. Malheur aux vaincus ! La jeune fille s'éloignera à jamais, son père se tuera pour échapper à tant de honte : seuls Laurence et Marcel demeureront rivés l'un à l'autre, malgré le mépris et la haine qu'ils s'inspirent.

A part un personnage épisodique, le docteur Maryett, qui, vaincu lui aussi, épouse sa cuisinière et espère, « un peu de gâtisme aidant », trouver le bonheur dans cette union vile, il n'y a, dans cette œuvre âpre et désabusée, que les quatre rôles cités. Ils ont chacun leur physionomie, leur individualité psychologique. Et si l'on peut reprocher à Mlle Duterme le paroxysme auquel elle s'efforce, il faut la louer pour la sobriété du dialogue, pour la clarté avec laquelle s'enchaînent les péripéties, pour le souffle de vie et de passion qui anime, d'un bout à l'autre, ses trois actes.

Ce sont là, chez un dramaturge, qualités essentielles. L'expérience corrigera ce qu'il y a en elle d'excessif dans la violence ou dans la naïveté.

L'œuvre, d'une interprétation difficile, a été jouée avec conviction par MM. J. Marey et Rameil, par Mmes Morlay et Barton ; avec une charmante bonhomie par M. Lugné-Poe, qui s'était réservé le rôle discret du docteur Maryett.

Pour clôturer le spectacle, M. Lugné-Poe a représenté une fantaisie en vers, *les Amours d'Ovide*, qui montre, avec une ironie à la Banvile, le tendre poète berné par son affranchi Bagoas. Construite en vers classiques, cette œuvrette a plu par sa bonne humeur et son esprit. Elle a fourni à M. de Max l'occasion de prouver que s'il est l'émouvant tragédien si souvent applaudi, il peut également assouplir son talent aux plus divertissantes bouffonneries. De voix, de mimique, de grimage, le Bagoas qu'il créa à l'OEuvre fut prodigieusement, irrésistiblement comique. Seul peut-être des grands comédiens de ce temps, l'artiste porte indifféremment, et avec la même aisance, les deux masques. Il va, dit-on, quitter définitivement la scène française pour aller interpréter à Londres les grands rôles de Shakspeare en anglais. Cette détermination sera profondément regrettée à Paris, où il a grandement contribué à la rénovation de l'art dramatique.

O. M.

Chronique judiciaire des Arts

Phonographes

On sait que les compagnies qui exploitent l'industrie des phonographes traitent avec les chanteurs en vue pour s'assurer « l'exclusivité » de leur voix. C'est ainsi que Caruso, par exemple, a touché des sommes importantes pour réserver à telle maison le droit d'enregistrer les sons de son magnifique organe. Mais encore faut-il, quand un contrat de ce genre est intervenu entre un artiste et une société, que celle-ci remplisse, en faisant chanter l'artiste dans ses appareils, les obligations qu'elle a souscrites. A défaut de le faire, elle sera tenue de payer à ce dernier des dommages-intérêts.

C'est ce qui vient d'être jugé par la cinquième chambre du tribunal de la Seine. MM. Lucien Muratore, de l'Opéra, et Jean Périer, de l'Opéra-Comique, ont obtenu le premier 3,000, le second 2,000 francs pour n'avoir pas vu utiliser leur talent par la maison de phonographes qui s'en était assuré le monopole.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Essais. — *La Morale de la France*, par Paul Adam. Illustrations hors texte. Paris, Librairie moderne, Maurice Bauche.

Traductions. — Ovide. *L'Art d'aimer, le Remède d'amour, les Amours d'Ovide, le Jugement de Pâris*. Illustrations d'après les grandes éditions des XVIe et XVIIe siècles. Préface de Pierre Salès. Paris, Librairie moderne, Maurice Bauche.

Critique. — *Ghirlandaio*, par Henri Hauvette. Vingt-quatre illustrations. Paris, Plon-Nourrit et Cie.

PETITE CHRONIQUE

La commune de Schaerbeek, qui fut le berceau d'un grand nombre d'artistes célèbres, a désormais son Cercle des arts, des sciences et des lettres. Constitué sous la présidence de M. Jan Stobbaerts, il compte parmi ses fondateurs MM. Eugène Smits, A.-J. Heymans, E. Blanc-Garin, M. Frédéric, Th. Vinçotte, H. Richir, G. Devreese, Albert Giraud, Georges Eekhoud, L. Huysmans, etc.

La séance d'inauguration a eu lieu la semaine dernière sous la présidence d'honneur de l'échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Deux lauréats du Conservatoire de Bruxelles, élèves de la classe de M. Demest, viennent de se distinguer à l'étranger, le premier, M. Crabbé, en chantant avec succès les rôles d'Alfio et de Sylvio *(Paillasse)* en italien sur la scène de Covent Garden, le second, M. Godart, en se faisant applaudir chaleureusement à l'Opéra de Paris dans *Lohengrin*.

Le *Gil Blas* rappelle en ces termes un amusant épisode bruxellois relatif à l'auteur d'*Ubu-Roi*, l'outrancière et cinglante bouffonnerie qu'ont jouée dernièrement, avec un éclatant succès, M. Gémier et la troupe du théâtre Antoine :

M. Octave Maus demanda à Alfred Jarry de venir faire une conférence à la *Libre Esthétique*, à Bruxelles. Au jour fixé, un public élégant s'entassait dans la salle de la conférence ; jolies toilettes, aigrettes, chapeaux, plumes, fleurs, c'était un coup d'œil charmant. Jarry arrive, blême comme à l'ordinaire, l'œil noir, profond, décidé. Il s'assied devant la table du conférencier, regarde froidement le public d'élite, femmes attentives et gracieuses, et d'une voix nette jette un mot, le mot... Il y eut un mouvement, une oscillation des gens recevant en pleine figure ce mot sonore et si français. Mais déjà Jarry continuait :

« ...C'est ainsi, mesdames et messieurs, que commence *Ubu-Roi*, dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir aujourd'hui. »

Exposition de Bruxelles. — Le comité exécutif a fait tirer sur papier de luxe fort deux cents exemplaires, avant toute lettre, et numérotés, de la superbe affiche de M. Cassiers.

Cette décision réjouira les collectionneurs, qui auront ainsi l'occasion unique de posséder une œuvre tout à fait artistique.

On peut se procurer les exemplaires de luxe au prix de 10 francs, aux bureaux du comité exécutif, 34, rue des Douze-Apôtres, à Bruxelles.

Les exemplaires ordinaires peuvent s'obtenir au prix de 1 franc pièce.

De Paris :

Mme Groult, la veuve du collectionneur mort récemment, est, dit-on, en pourparlers avec les représentants de Mme Anna Gould, ex-comtesse Boni de Castellane, au sujet de l'achat du palais qui fait l'angle de l'avenue du Bois et de l'avenue Malakoff. On lui prête l'intention de vouloir installer en ce moderne Petit-Trianon les célèbres collections de son mari et d'offrir le tout, contenant et contenu, à l'État.

Dernièrement, à l'hôtel Drouot, une toile de Van Gogh, *les Cyprès*, a été poussée à 8,100 francs; une autre, *les Chaumières*, à 5,100 fr. Des *Baigneuses* de Cézanne ont été adjugées 3,920 fr., tandis qu'un Gauguin, *les Laveuses*, était acquis 2,900 fr. et qu'une petite toile de Maurice Denis, *Vue de Rome*, montait à 2,300 fr., un pastel de Degas, *la Toilette*, à 2,700 fr.

Tout ceci n'a rien d'extraordinaire. Mais ce qui est amusant, c'est la colère dans laquelle ces prix mettent certains journaux. Le pontifiant et réactionnaire *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, par exemple, les accompagne de ces réflexions saugrenues : « Ces enchères méritent d'être signalées à titre de curiosité, car il s'agit ici, pour la plupart des numéros, d'un genre de peinture tout spécial, *échappant à toute appréciation comme à toute critique*, et dont la cote, dans cette vacation, nous laisse plutôt sceptiques. »

Ce qui nous laisse, nous, sceptiques, c'est la compétence artistique du Monsieur que la direction de la Revue autorise à émettre des réflexions de ce calibre.

Pour fêter son cinquantenaire, dont la date va bientôt échoir, la Compagnie P.-L.-M. a commandé au sculpteur Vernon une petite plaquette commémorative de sa fondation. L'éminent artiste y a trouvé la matière de deux charmantes compositions. Sur l'une des faces de la plaquette, une antique diligence est représentée, dont les chevaux se cabrent apeurés au passage d'un rapide; et, sur l'autre, une coquette Provençale offre à une Parisienne des fruits cueillis la veille et des fleurs écloses le matin.

Le gouvernement français vient, au lendemain des triomphales représentations de *Boris Godounow*, de nommer Chaliapine chevalier de la Légion d'honneur. Cette initiative, unanimement approuvée, a réjoui particulièrement ceux qui ont eu l'occasion d'applaudir à l'Opéra l'illustre chanteur russe.

A une vente d'autographes qui a eu lieu le mois dernier à l'hôtel Drouot, un autographe de Beethoven (fragment de l'ouverture du *Roi Étienne*) a été adjugé 200 francs. Une pièce de vers d'Alfred de Musset a atteint 110 francs, — le même prix qu'une lettre de l'amiral Nelson à George Noble, datée du 26 juillet 1803. Un autographe de Charles Ier, roi d'Angleterre, daté du 24 mai 1627, est monté à 580 francs; une lettre de J.-J. Rousseau (20 octobre 1765), à 380 francs; une lettre d'Henri IV, roi de France, à 300 francs.

Sous le titre évocateur *Pan*, — que portait naguère un magazine germanique, — une revue littéraire vient de naître à Montpellier. *Pan*, revue libre, paraît tous les deux mois sous la direction de MM. J. Dumas, J. Clary et F. Carco.

Une nouvelle revue littéraire, *Amaryllis*, vient d'éclore à Paris. Fondateurs : MM. L. Thomas, R. Lalli, E. Henriot et E. Gojon. Librairie Sageret, 59, rue Rodier.

La partition de l'*Electra* de M. Richard Strauss sera publiée simultanément en allemand, en italien, en français et en anglais. La première représentation de l'ouvrage aura lieu à Dresde en janvier 1909. *Electra* sera donné dès le mois suivant à Monte-Carlo. Il passera à l'Opéra de Paris la saison suivante.

Le compositeur Nowowiekly a tiré du célèbre roman de M. Sienkiewicz, *Quo Vadis*, un poème symphonique en quatre parties qui traite quatre épisodes importants : l'incendie de Rome, la révolte contre les chrétiens, la réunion dans les catacombes et la rencontre de Pierre avec le Nazaréen ressuscité. Une fugue symphonique sert d'épilogue à la partition.

Une merveilleuse image de l'*Ascension du Christ* a disparu mystérieusement du temple de la Résurrection, à Saint-Pétersbourg. Ce tableau était évalué à 1,250,000 francs.

Le Musée de Berlin vient d'acquérir, pour la somme de 8,000 livres sterling (200,000 francs) de MM. Lewis et Simmons, de Londres, qui l'avaient acheté en février dernier à la vente de lord Young, un portrait par Rembrandt de son jeune fils Titus,

Il y a quelques mois, on découvrait à Berlin un autre Rembrandt, un portrait présumé de Hendrikje Stoffels, resté jusqu'ici inconnu et que l'éminent historien de Rembrandt M. W. Bode, assigne aux années 1657-1658.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Émile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Émile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS

JEAN-PHILIPPE RAMEAU. — HIPPOLYTE ET ARICIE

Tragédie lyrique en cinq actes et un prologue. — Paroles de l'abbé PELLEGRIN
Partition pour chant et piano transcrite par VINCENT D'INDY
Édition adoptée pour les représentations de l'Opéra. — Prix net : 8 fr.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.
Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 25. 21 JUIN 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Artistes belges à la Société Nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS). — Littérature et Critique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — René PIOT (FRANZ HELLENS). — Au Musée ancien : *Les Nouvelles acquisitions* (suite) (FIERENS-GEVAERT). — Les Maîtres de l'Art : *Ghirlandaio*. — L'Art à Paris : *L'Exposition Troubetzkoï* (LOUIS VAUXCELLES). — Chronique judiciaire des Arts : *Emprunts musicaux*. — Concours du Conservatoire. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LES ARTISTES BELGES

à la

Société Nationale des Beaux-Arts

Vingt-cinq peintres, deux sculpteurs, — telle est la modeste délégation qui représente cette année l'art belge au Salon de la Société des Beaux-Arts. Le contingent est maigre, et malheureusement aucune œuvre hors pair n'en compense la médiocrité numérique.

On ne peut que le regretter. Après le succès obtenu par nos artistes au Salon d'Automne en octobre dernier, il eût été de bonne tactique « d'assurer leurs positions », — s'il est permis d'employer en matière d'art le langage de la stratégie. Aucune occasion d'affirmer à l'étranger la vitalité, la cohésion, la diversité de talents de notre école ne devrait être négligée, et l'on sait que les manifestations annuelles de la Société Nationale des Beaux-Arts sont particulièrement favorables à cette diffusion. Elles contribuèrent puissamment, naguère, à asseoir la renommée de Constantin Meunier, de Julien Dillens, de Jef Lambeaux; elles révélèrent à Paris les noms de Charles Van der Stappen, de Jules Lagae; Claus, Baertsoen, Frédéric leur doivent — et combien d'autres encore ! — une grande part de leur réputation. Pourquoi l'apport de la Belgique est-il, cette année, dans la section de sculpture surtout, si restreint?

Peut-être la coïncidence du Salon de Printemps, qui absorba les efforts de nos artistes, a-t-il amené maintes défections. Peut-être aussi faut-il chercher la cause de celles-ci dans la charge trop lourde imposée aux exposants de payer l'emballage, le transport et l'assurance de leurs œuvres. S'il en est ainsi, n'y aurait-il pas lieu de seconder officiellement l'initiative individuelle? Divers organismes existent en Belgique pour l'expansion à l'étranger des manifestations de l'activité nationale. L'industrie en bénéficie. Les Beaux-Arts sont-ils exclus de leur sphère d'action? Et le devoir ne s'impose-t-il pas à l'État de créer un service spécial destiné à favoriser en toutes circonstances, ainsi qu'il le fit occasionnellement l'an dernier pour le Salon d'Automne et pour l'Exposition de Venise, l'extension artistique dont les conséquences morales et matérielles peuvent avoir pour la Belgique une importance capitale?

Ce service, confié à des hommes compétents et expérimentés, aurait pour mission d'apprécier les cas où une intervention officielle peut être utile, et dans quelle mesure; de signaler au ministre les occasions favorables de représenter l'art belge à l'étranger; de lui indiquer les œuvres nouvelles propres à mettre notre école en relief; de servir d'intermédiaire entre les artistes et les comités d'expositions pour obtenir de ceux-ci le régime le plus avantageux; d'organiser éventuellement des expositions spéciales en vue de faire connaître telle ou telle branche de l'art belge, — la peinture, la gravure, la sculpture, la décoration, etc. — ou telle collectivité d'artistes, telles individualités de marque jugées dignes, en s'imposant à l'étranger, de faire honneur à notre pays. Il y a là tout un ensemble d'études, d'investigations, de démarches, de déplacements, de travaux multiples auxquels ne peuvent suffire, malgré toute leur bonne volonté, les fonctionnaires de l'administration des Beaux-Arts, et qui pourrait être utilement centralisé dans un commissariat analogue à celui qui rend en France, grâce à l'intelligente initiative de M. André Saglio et de ses adjoints MM. Marcel Horteloup et Henry Frantz, d'incontestables services.

Ceci dit, passons rapidement en revue le contingent belge au Salon de Paris. M. F. Willaert y représente sans éclat le groupe des artistes gantois avec MM. Claus et Buysse, qui évoquent d'une palette plus chatoyante, plus lumineuse et plus fine les sites des Flandres. Le portrait de Mlle Jenny Montigny, par M. Claus, a de la vie et de l'expression; et les canaux de M. Buysse un accent de sincérité qui les fait aimer malgré l'uniformité de leur facture. Du même artiste, une vue d'Hansweert plaît par la fluidité de l'atmosphère et la profondeur d'un ciel délicieux.

M. Gilsoul a singulièrement éclairci sa vision dans son *Canal brabançon*, qui manque malheureusement de fermeté. D'autres paysagistes, MM. Edmond Verstraeten, R. de Baugnies, Ch. Houben, L. Jottrand décèlent plus d'application que d'originalité. Les recherches du premier, orientées vers une expression lumineuse de la nature, donnent à ses toiles (*les Ormes*, *la Noël*) un intérêt dont les autres sont dépourvus.

On revoit avec plaisir *la Grand'Mère* de M. Léon Frédéric, ainsi que son *Saint François bénissant les pêcheurs* et sa *Paysanne flamande*, œuvres sérieuses, réfléchies, dont le caractère fait excuser la sécheresse. M. Leempoels expose son portrait et celui d'un émigrant, tous deux d'une précision photographique. M. Laudy, son *Guitariste*, M. Wagemans, *la Femme à l'orange*, dont les qualités de dessin ne rachètent pas le coloris fumeux et la facture lâchée. *Au Soleil*, de M. Smeers, est une toile connue : sur une plage, à l'angle d'une cabine, une jeune femme et une fillette, l'une vêtue de vert sombre, l'autre de rouge, s'absorbent en quelque travail manuel. L'harmonie est plus violente qu'heureuse, le coloris plus brutal que lumineux malgré le souci de clarté que trahit le sujet traité. *La Dame en gris* de M. Oleffe, tableau connu également, a dans sa gamme argentée que rehaussent quelques accents noirs, plus de distinction et d'unité. C'est, peut-être, avec une composition assez vaste de M. Jefferys, *Préparatifs de fête*, l'œuvre qui révèle, parmi celles des figuristes belges, le tempérament le plus « peintre », en même temps que la vision la plus spontanée et la plus personnelle.

C'est, en ces *Préparatifs de fête*, un joyeux papillotage de blancs, d'orangés, de rouges, de verts tendres soutenus par un bleu dur qui, au centre, les avive. Deux femmes disposent des fleurs, des lanternes vénitiennes dans un coin de jardin où se dresse le tronc d'un arbre. La composition, un peu cahotée, n'est qu'un prétexte à l'allégresse des tons; et ceux-ci chantent gaiment dans la lumière. L'œuvre a valu à M. Jefferys la qualité d'associé de la Société Nationale. Elle méritait à tous égards la distinction dont elle fut l'objet.

L'attention se fixe encore sur les effigies féminines, gracieusement superficielles, de M. Herman Richir (son *Portrait de Mlle J. D.* est une assez agréable symphonie en blanc rappelant l'aimable *Portrait de la Comtesse H. d'Oultremont*, du même artiste), sur la *Baigneuse* de M. Houyoux à laquelle je préfère son *Vieux canal en Flandre*, sur *la Convalescente* de M. Van Zevenbergen, sur l'énigmatique *Carnaval* de M. Lambert, sur une composition non moins singulière que M. Henri Thomas intitule *Symphonie et Comparaison*. Ici deux femmes dévêtues, l'une blonde, l'autre rousse, debout dans un appartement, offrent au spectateur l'aspect de leur double nudité. La radieuse jeunesse de la villageoise s'oppose à la beauté un peu fripée de la citadine. Ceci explique la *Comparaison*. Et quant à la *Symphonie*, elle est dans les rouges et les roses qui forment l'harmonie du tableau. Telle est, je crois, la clef du rébus. La peinture récompense mal, et c'est fâcheux, l'effort cérébral qu'elle exige du visiteur consciencieux.

Quand j'aurai mentionné, afin d'être complet, un *Orfèvre* de M. Van Hove, un portrait de femme de M. Van den Acker, deux vigoureux pastels de Mlle Berthe Art, un *Intérieur de Pêcheurs* à la gouache de M. L. Bartholomé, des frises décoratives de M. F. Thibaut, un buste en plâtre et deux médailles de M. Leroy, enfin quatre petits groupes en bronze de Mlle Yvonne Serruys, j'aurai passé en revue tout ce que la Belgique a envoyé cette année à la Société Nationale. On reconnaîtra qu'elle pourrait faire mieux.

Je me plais à signaler toutefois, — et il m'est agréable de clôturer ce procès-verbal sur une impression favorable, — le souple et féminin talent de

Mlle Serruys, dont les progrès sont sensibles. Les huit statuettes, composées en vue d'un ensemble ornemental et divisées en groupes distincts dont la danse forme le thème unique, ont une élégance de formes, une grâce de mouvements et d'attitudes tout à fait séduisantes. Le modelé en est serré sans rigueur et classe Mlle Serruys parmi les statuaires d'avenir.

OCTAVE MAUS

LITTÉRATURE ET CRITIQUE

A la suite du *Traité de l'Occident*, et comme pour en illustrer la théorie, M. Adrien Mithouard publie *les Pas sur la terre* : livre savoureux, vivant, solide, plein d'humour, de sagesse et de beauté, écrit dans ce style incomparable qui n'est qu'à lui et qui nous requiert par je ne sais quel subtil mélange d'abstrait et de concret, de sérieux et de rieur, de philosophique et de familier. M. Mithouard est un sage de l'Ile de France, un homme d'autrefois. Si le sens de notre tradition gothique se pouvait perdre, c'est en son cœur qu'on le retrouverait. D'ailleurs n'a-t-il pas été le premier, groupant autour de sa fervente idée quelques bonnes volontés, à la retrouver, cette tradition, à en montrer la profondeur et la fécondité? Il a mis au service de cette idée la revue qu'il a fondée, les livres qu'il a écrits, l'ingéniosité de sa dialectique et surtout son talent d'authentique poète.

Car, pour moi, ce que j'admire le plus en M. Mithouard, c'est le poète. Certes, je trouve infiniment justes ses théories, son ironie saine, ses principes la raison même, mais c'est la qualité de son imagination qui me touche davantage encore. Lisez *les Pas sur la terre*, vous la verrez dans l'ingénuité de ses allures, la spontanéité de ses démarches (1). Elle est vive, légère, aérienne, elle ne pèse pas, elle ne se laisse pas prendre : elle prend. Lorsqu'elle a saisi un sujet, elle vole autour de lui avec une prestigieuse, une déconcertante vélocité : elle le marque de traits innombrables, le dépouille, l'éclaire, l'illumine. Elle vous le livre tout entier, et l'on ne sait pas ce qu'il faut le plus admirer : de la complète compréhension qu'elle vous en donne ou de la magique manière dont elle vous l'a fait comprendre.

Il y a une douzaine environ de grands écrivains en France : M. Mithouard en fait partie. Il y a une demi-douzaine de penseurs : M. Mithouard en fait partie. Je trouve qu'on ne lui a encore jamais assez rendu justice.

M. Henri de Régnier doit être satisfait du livre que M. Jean de Gourmont vient de lui consacrer (2). Petit livre, mais excellent. On ne peut pas mieux faire en ce genre de critique, à la fois biographique et bibliographique. Inaugurant une collection, *les Hommes et les Idées*, qui sera, dans le sens le plus élevé, vulgarisatrice, cette étude atteint du premier coup la perfection souhaitée. Patiemment, lentement, en s'astreignant à suivre l'ordre chronologique, l'auteur dégage la figure du noble poète que nous aimons et qu'il aime, et il la fait enfin apparaître ensemble sous sa lumière générale, si je puis dire, et avec ses traits bien particuliers, minutieusement dessinée et largement éclairée; et c'est tout à la louange de M. Jean de Gourmont qui manie aussi, quand il veut, et très sûrement, les idées et les paradoxes.

Très fervemment, et avec toute la pénétration et la certitude que donne l'admiration vraie, M. Pierre Maes étudie l'*Œuvre de Mme Blanche Rousseau* (1). Il lui restitue sa place dans la littérature sentimentale, place qui est de première importance, tout à côté de Mme de Noailles, comme si, dans ce domaine, le poète du *Cœur innombrable* avait pris le lyrisme forcené, la part du feu, et celui de *l'Ombre et le Vent* la plus douce part : celle de la tendresse, de la rêverie, de la langueur. Certes, nos petits-enfants aimeront Blanche Rousseau comme nous aimons Eugénie de Guérin et Marceline Desbordes-Valmore, car elle est de cette tradition charmante et de cette délicate lignée. Il faut féliciter sans réserves M. Maes pour son initiative et sa réussite.

Sous le titre modeste de *Paillettes* (2) Mlle Lucie-Paul Margueritte réunit quelques pensées et quelques réflexions d'une ironie et d'une observation extrêmement fines. Elle ne pique, ni ne mord, ni n'égratigne. Elle touche, à peine, d'un effleurement si léger qu'on se retourne, simplement, souriant avec elle. Elle ne vous garde pas rancune pour vous avoir surpris en flagrant délit d'égoïsme ou de ridicule : elle vous le montre, mais vous le dit tout bas, de manière à ce que personne n'entende et que votre amour-propre n'en puisse saigner. Les moralistes habituels ont cette fâcheuse manie de traîner l'humanité par les cheveux dans la boue de sa sottise. Mlle Lucie-Paul Margueritte est mieux élevée. Encore une fois, c'est tout bas qu'elle parle, si bas quelquefois que c'est pour soi seule, et ce sont alors ses plus belles pensées.

M. José de Bérys encadre le *Souper de Beaucaire* (3) d'une notice très juste et d'un minutieux appendice. Il s'applique surtout à montrer la crise morale dont le fameux dialogue est la trace littéraire. Je cite ses propres paroles : « *C'est là ce qui fait l'intérêt puissant, et en quelque sorte dramatique de ces pages : dans l'histoire de l'âme de ce passionnant individu qu'est Bonaparte, elles marquent la fin ou plutôt la dernière manifestation d'un état : l'état de loyalisme et de scrupule. Elles expriment encore l'obéissance au devoir pur, la ligne droite suivie par l'officier qui ne connaît qu'une chose ; la discipline, et la République, plus haute et plus belle que les Individus, parée de toutes les majestés de l'Idée neuve.* »

Les *Heures d'Ombrie* (4) de M. Gabriel Faure ne sont que des notes de voyage, mais fines, sobres, justes, et surtout délicatement pénétrées du sentiment si particulier propre à ce pays unique par sa lumière et sa noblesse. Quelque chose de religieux imprègne le style du voyageur, et après tant et de si beaux ouvrages écrits sur la patrie du séraphique François, celui-ci se laisse encore lire avec charme.

D'un tout autre ton, les morceaux algériens de M. Henry de Bruchard (5). *La France au soleil* est un livre ardemment consa-

(1) ADRIEN MITHOUARD. *Les Pas sur la terre*. Paris, Stock.

(2) JEAN DE GOURMONT. *Henri de Régnier et son œuvre*. Paris, *Mercure de France*.

(1) PIERRE MAES. *L'Œuvre de Mme Blanche Rousseau*. Gand, imprimerie Vandeweghe.

(2) LUCIE-PAUL MARGUERITTE. *Paillettes*. Paris, collection *Scripta brevia*, Sansot.

(3) NAPOLÉON BONAPARTE. *Le Souper de Beaucaire*, avec une notice et un appendice par JOSÉ DE BÉRYS. Paris, collection *Scripta brevia*, Sansot.

(4) GABRIEL FAURE. *Heures d'Ombrie*. Paris, Sansot.

(5) HENRY DE BRUCHARD. *La France au soleil*. Préface de MAURICE BARRÈS. Paris, Sansot.

cré à cette seconde patrie que son père et ses trois frères contribuèrent à fonder. Il n'ignore rien de la littérature et des idéologies dont l'Algérie fut le prétexte, d'Isabelle Eberhardt à Marius-Ary Leblond, de Bertrand à Randau, mais ce qu'il sait surtout c'est le pays lui-même, directement étudié sur place, envisagé par un appréciateur, un amateur de réalités. Français de la vieille souche, et d'esprit militaire (dans le sens le plus noble et le plus juste que présente ce mot), il se défie des rêveries intellectuelles et des sottises humanitaires comme des hâbleries des ganaches. Et si nous voulions bien, dans nos méthodes de gouvernement, faire davantage de place aux idées de M. de Bruchard, notre colonie serait autrement prospère. Mais l'abstraction, — M. Mithouard nous l'apprend aussi dans *Les Pas sur la terre*, — est devenue notre souveraine très respectée.

Cette question algérienne, si vivante pour la France, M. Charles Gémiaux la traite à un point de vue plus immédiatement pratique dans son dernier ouvrage : *Comment on devient colon?* (1).

Très spécial, ce bouquin, et pourtant fort intéressant, même pour ceux qui n'ont aucune envie de devenir colons. M. Charles Gémiaux n'y oublie pas qu'il est l'auteur de l'*Homme de peine* où était exalté, de manière si truculente et si passionnée, le travailleur de la terre. Il y prouve que le métier de colon n'a rien en soi qui doive dégoûter un intellectuel et qu'il est une des modalités les plus complètes de l'action. « *Nous pensons en toute sincérité*, conclut-il, *qu'un homme s'honore lorsque, avec la nette conscience des devoirs qui l'attendent, attiré par une vie d'initiative, de labeur et de liberté, il décide qu'il sera colon.* »

Je ne voudrais pas signer cet article sans dire tout le bien que je pense du livre de M. Henry Bargy : *France d'exil* (2). C'est l'histoire d'une expérience de transplantation faite par un Français d'aujourd'hui, très moderne, habitué aux idéologies, nourri de science et de littérature, et cela en pleine Acadie, dans cette ancienne *Nouvelle France*, un des plus âpres coins du Canada.

Les espoirs, les abattements, les sursauts d'énergie de ce pseudo-colon, de ce conquérant industriel ou agricole sont bien observés et racontés de façon fort émouvante. Et cette monographie, qui finit si tristement, a un accent amer et vaincu, mélancolique et cependant fier, qui lui confère un charme. Livre décourageant et noble, et qu'il faut lire.

FRANCIS DE MIOMANDRE

RENÉ PIOT

Je ne connais l'œuvre de René Piot que par les fragments qu'il a exposés au Salon de Printemps Je n'ai rien lu sur ce peintre. Bien que l'exposition de la Société des Beaux-Arts me l'ait montré doué d'un talent solide et que son nom, nouveau venu pour moi, s'escorte d'une suite de productions révélant une sorte de maîtrise affirmée avec une hautaine et lucide fierté par une facture à la fois serrée et très libre, ingénument j'avoue ignorer s'il est jeune ou s'il a atteint déjà cette maturité de l'âge qui n'est pas toujours signe d'une corollaire maturité d'art. Et je sens bien, néanmoins, que si l'on me disait que René Piot a quarante ans, cela ne m'apprendrait rien du tout, car l'œuvre, morcelée, que cet artiste a exposée à Bruxelles possède ce don de jeunesse permanente, ce souffle naturel qui, précisément en leur âge mûr, caractérisent les artistes de race.

Beaucoup ne s'arrêteront pas devant cette œuvre; j'imagine que, par son essence même, elle n'est pas appelée à séduire le grand nombre. Il semble qu'il y ait, au premier abord, quelque chose de déroutant dans cet art si bien équilibré, qui offre pourtant de bizarres surprises d'expression, des audaces de coloris vraiment nouvelles. Mais une fois retenu par le prestige vital de ces conceptions, l'on s'y attache et l'on met quelque volupté à les admirer.

Cet art emporte par sa jeunesse. J'enfermerai dans ce mot, facile à prononcer, que la critique a souvent rendu si vague, mon impression sur l'œuvre dont il s'agit. Énergie naturelle, robuste déploiement de volonté, audace sobre, tels sont les éléments de ce talent dont on doit encore attendre de grandes choses. L'art de Piot est de ceux qui provoquent des sentiments forts. J'éprouve, en considérant ces œuvres, comme je le fais, en homme non averti, un peu interdit même, une jouissance inattendue de santé hardie. Est-ce à cause des modèles barbares, du soleil cuisant, à cause de cette fanfare de cuivres et de tons mâles qui éclate dans les toiles de René Piot? L'auteur de la *Salomé*, le peintre des négresses, des kabyles, de toutes ces figures ardentes, sensuelles, est attiré vers ces sujets par tempérament, par besoin impérieux d'expression saturée, de coloris brûlants. Il l'est, au même titre que Gauguin ou que Brangwyn; je cite ceux-ci simplement parce que ces trois artistes me paraissent se rapprocher par leur puissance active, comme trois robustes athlètes, livrés à des travaux différents, se donneraient la main.

Mais on chercherait en vain dans l'exotisme de René Piot cette mièvrerie stérile, cette molle et captieuse fantaisie mise à la mode par certaine littérature. Encore moins faut-il lui demander, ce me semble, le souci du document exact, ponctuel et sec. Le pittoresque même paraît exclu de ses toiles où règne, la plupart du temps, la grande et noble simplicité de l'allure.

L'Afrique barbare, fière, surchauffée, lui fournit comme un prisme au travers duquel sa vision ardente peut se livrer, avec véhémence, aux investigations les plus osées; avec de tels moyens, dans un pareil domaine de passion, toute idée, tout sentiment, se haussent, s'enhardissent jusqu'à l'expression parfois féroce que l'on rencontre notamment dans ce triptyque d'une intensité dramatique vraiment sauvage : *Sarah*, *Salomé*, *Hérodiade*. Rarement ces figures de sang et de volupté ont été traitées avec un plus vivant réalisme. Le pinceau de René Piot ne symbolise pas; il évoque directement, brutalement, avec de la couleur presque exclusivement, une couleur qui semble de sang, d'or et de boue. Une passion en feu fouette ces physionomies, surgie aussi bien de ces tragiques étoffes rouges, de ces fonds mystérieux, que de ces visages de bronze ardent. Cela semble vu par un œil de primitif et cela fait penser aussi, par moments, aux conceptions les plus audacieuses et les plus libres de ces temps hostiles à tout hiératisme.

J'avoue avoir admiré sans retenue ces œuvres saturées d'une si farouche et saisissante vérité. Et j'aime trouver cette barbarie, cette santé animale, cette férocité cuisante dans un sujet où l'on nous a habitués à ne voir que pessimisme morbide ou pittoresque viciosité.

Le caractère jeune, — c'est-à-dire audacieux, spontané et conscient à la fois, — de l'art de René Piot se manifeste particulièrement, semble-t-il, dans ces trois œuvres humaines et véhémentes où la personnalité instinctive de l'artiste s'est donné libre carrière. On retrouve la même intensité de vision, la même vigueur, dans ces essais de pure coloration : *Fleurs*, *Verdure*, *La pluie rose*, *le Torrent*, etc., où se déploient les qualités d'une âme rouge, d'un tempérament nourri et sain.

Moins subjectives sont les compositions (dont nous n'avons vu que quelques fragments ou plutôt des études) pour des fresques annonçant une haute pensée exprimée dans le style le plus pur. Ces fresques : *Requiescat*, *In Pace*, *Tam tam*, de large envergure, de vol vraiment intrépide, donnent à prévoir quelle sera pour l'avenir la portée élevée de l'art de René Piot. Ici s'affirme mieux qu'ailleurs la direction de cet art porté vers la force, exaltant avec fierté de nobles gestes de vie. Ces trois femmes aux bustes admi-

(1) CHARLES GÉMIAUX. *Comment on devient colon?* Paris, Fasquelle.

(2) HENRY BARGY. *France d'exil*, Paris, Armand Colin.

rablement cambrés, aux visages éclairés intérieurement, symbolisent la pensée altière de l'artiste. Et leur geste conscient de porter les amphores gorgées d'on ne sait quels aromates, de quelles précieuses substances, indique l'imagination riche et généreuse de cet esprit optimiste et clair. Optimisme puissant, créateur, en pleine lumière, en plein vol.

Je néglige la fantaisie nocturne sur Bruges, non pas que cette œuvre manque d'aucune des qualités dont j'ai parlé, mais parce qu'elle sort, semble-t-il, de l'inspiration ordinaire de l'artiste; cette fantaisie très prenante, d'un bizarre nullement impénétrable mais paradoxal, respire une atmosphère exceptionnelle et fait ombre dans l'œuvre toute de lumière de René Piot.

Par la série de croquis et de dessins dont s'encadrait cette exposition, l'artiste a pris soin de nous avertir de son travail serré, opiniâtre, et de la longue préparation qu'a subie chacune des œuvres qu'il montre. Ces dessins témoignent d'une préoccupation non ordinaire d'établir des compositions solides, d'un équilibre étayé sur de vigoureuses armatures; ce par quoi l'artiste se classe à côté des maîtres de l'art les plus intrépides.

L'œuvre de René Piot doit être déjà vaste. De toute façon, quels que soient le nombre et l'étendue d'une pareille production, l'on songe à un labeur prestigieux dont l'avenir découvrira la valeur ascendante.

Il m'a plu de dire librement ma sympathie pour cet art énergique et jeune, fermant les yeux sur des défaillances que les critiques tâtillons et raisonneurs n'auront pas de peine à découvrir, s'il leur plaît...

FRANZ HELLENS

AU MUSÉE ANCIEN

Les nouvelles acquisitions (1)

PIERRE COECKE (?) (1502-1550). — La *Cène* (bois, haut. 84, larg. 66 1/2). Acquis à la vente Hoogendyck, Amsterdam, où on l'attribuait à Jan Schooreel. Dans un remarquable motif d'architecture surmonté d'un fronton qui commande la forme du cadre, un cercle d'or soutenu par deux amorini nus et posé sur un écusson impérial entoure la représentation mouvementée de la *Cène*. Le motif architectural, — sorte de portique combinant les inventions bramantesques et plateresques, — se dresse dans un paysage où l'on voit à gauche *Jésus et les douze*, à droite *Judas livrant son maître*. Nul doute que l'auteur de cette *Cène* n'ait connu l'Italie; c'est un clair-obscuriste à la manière des Lombards qui entourèrent le Vinci; il aime les fonds noirs et les lumières artificielles. Son tableau, au premier coup d'œil, nous a rappelé les remarquables scènes de la *Vie de la Vierge* que conserve la cathédrale de Tournai : même style décoratif, même modelé doux, mêmes oppositions d'ombres et de lumières, même recherche de *sfumato*.

Ce tableau de Tournai, transporté en 1902 à Bruges, y avait été exposé comme étant le chef d'œuvre de Lancelot Blondeel (cf. catalogue Hulin de Loo, nº 384) avec l'art de qui il n'a qu'une ressemblance apparente. Dans l'édition de 1907 de sa monographie de *Gand et Tournai* (coll. des *Villes d'art célèbres*), M. Hymans attribue la *Vie de la Vierge* à Pierre Coecke, dont on sait l'universalité d'érudition ainsi que les voyages en Italie et à Constantinople. « Une étude récente de cette création, fort remarquable, écrit M. Hymans, nous conduit à l'attribuer à Pierre Coecke, le peintre architecte qui fut au service de Charles-Quint ». (P. 118; voyez la reproduction du tableau, p. 119.):

Déjà le même critique, s'appuyant sur l'œuvre gravé de Pierre Coecke, lui avait attribué en 1881 une *Cène* du Musée de Liége (1530) et la réplique du Musée de Bruxelles datant de 1531 (les deux procèdent d'un exemplaire de grand format appartenant au duc de Ruthland. (Cf. A.-J. Wauters, *Catalogue*, p. 276). Cette réplique de 1531, primitivement attribuée à L. Lombard, révèle une influence milanaise assez nette et l'on y voit quelques types léonardesques très finement peints. Nous ne pouvons pas dire pourtant que les affinités entre la *Cène* de 1531, au coloris varié et assez transparent, et la nouvelle *Cène* dramatiquement éclairée d'un cierge, soient frappantes comme le sont les ressemblances entre le tableau de Tournai et la nouvelle acquisition. Vaut-il mieux maintenir pour cette dernière la mention du catalogue de la vente Hoogendyck qui donnait l'œuvre à Jan Schooreel? Nous ne le pensons pas. L'importance du motif architectural, la fantaisie du décor agrémenté de figures nues, de guirlandes d'orfèvrerie, etc., nous font momentanément préférer l'attribution à Pierre Coecke, « bon peintre et subtil inventeur » comme disait Guiccardini, et maître en la « vraie practique d'architecture ».

Il y a deux autres tableaux du Musée de Bruxelles, qui, à notre avis, sont d'un art extrêmement voisin de celui du décorateur-architecturiste à qui l'on doit la *Cène* achetée à Amsterdam (encore qu'on n'y retrouve point les « subtiles » inventions constructives où s'insèrent les sujets) : c'est d'abord la *Dame à l'œillet* (nº 574 du catalogue Wauters; cf. le fond noir à gauche, le paysage à droite, les ornements du vase et du coussin, le modelé); et ensuite le *Saint Jérôme* placé tout à côté (nº 601 du catalogue Wauters), où le paysage est identique à celui de la *Dame à l'œillet*, — un rocher haussant sur le ciel son bloc pittoresque aux nuances finement dégradées.

VAN KESSEL, JEAN, LE VIEUX (1626-1678-79). *Oiseaux surpris par des chiens* (bois, h. 25 cent., l. 34 cent.) acquis de M. Luckx, de Paris. Au bord d'un étang des poules d'eau, des canards, etc., sont surpris par deux chiens; deux oies prennent leur vol; dans le fond, des cygnes et d'autres canards. Signé : *J. V. Kessel, fec.* C'est surtout comme peintre d'oiseaux et de fleurs que brilla Jean Van Kessel, fils de Jérôme Van Kessel, portraitiste, et petit-fils de Breughel de Velours par sa mère. Ce maître n'était pas encore représenté au Musée, qui possède désormais un bon spécimen de sa manière minutieuse et non dépourvue de vie.

(A suivre.) FIERENS-GEVAERT

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

LES MAITRES DE L'ART

« **Ghirlandaio** », par HENRI HAUVETTE (1).

Apprécié à sa valeur par les amateurs, Ghirlandaio est moins connu du grand public que Botticelli ou même que certains quattrocentistes de moindre envergure tels que Benozzo Gozzoli et les deux Lippi; les diverses collections de monographies artistiques ne lui accordent pas la place à laquelle il a droit.

L'injustice est facile à expliquer. Le charme un peu maladif, la grâce nerveuse et la composition parfois énigmatique d'un Botticelli exercent plus d'action sur un public raffiné que les créations robustes, parfaitement claires et saines de Ghirlandaio. D'autre part, pour pénétrer dans toute sa beauté l'œuvre de ce dernier, il faut avoir fait des séjours prolongés en Toscane : les deux tableaux du Louvre, cinq ou six autres répartis entre les divers musées d'Europe sont insuffisants pour donner une idée du maître dont la carrière s'étend de San-Gimignano à la Sixtine à travers les pages magnifiques de la chapelle Sassetti et de Santa-Maria-Novella.

Familier depuis de longues années avec l'histoire, la civilisation et tout ce qui fut la vie de Florence et de la Toscane, M. Henri Hauvette a fait une analyse à la fois large et minutieuse de l'œuvre d'un artisan de génie qui ne prétendit pas à être un penseur, mais qui demeure le témoin le plus fidèle de la conscience et de la mentalité moyennes de Florence pendant le dernier quart du XVe siècle.

Vingt-quatre reproductions tirées hors texte achèvent d'éclairer cette analyse, que complètent des appendices détaillés comprenant la liste complète des œuvres du maître, une bibliographie, un index alphabétique, etc.

(1) Paris, Librairie Plon-Nourrit et Cie.

L'ART A PARIS

Exposition Paul Troubetzkoï

A la galerie Hébrard, une cinquantaine d'œuvres élégantes du sculpteur Troubetzkoï. Nul n'est plus Parisien que ce prince russe qui a appris son métier en Italie, à l'école du novateur Medardo Rosso, et manie la glaise avec la virtuosité preste et désinvolte d'un jongleur napolitain. Quelle prodigieuse habileté! On songe, en regardant les touches allongées de sa facture, à une transposition, en sculpture, de l'écriture impressionniste, aux « virgules » de Claude Monet, et aussi aux paraphes picturaux et zigzaguant du maëstro livournais Boldini. Art cursif, aisé et charmant, art qui fait école d'ailleurs car la galerie Hébrard nous a fait connaître depuis quatre ou cinq ans ce spirituel et délicieux élève de Troubetzkoï qu'est l'animalier Rembrandt Bugatti. Et nous avons aussi Perelmagne et Biegas, et d'autres qui ont adopté cette jolie pratique cursive.

Troubetzkoï a plus de race, de distinction, d'aristocratie, si je puis employer ces expressions fâcheuses. Il excelle à traduire le type de la jeune femme slave aux yeux mélancoliques et embués de pensée vague et tendre, au petit front têtu et renflé, à la sveltesse élancée et serpentine; et nul ne campe avec plus de justesse expressive en ses statuettes le dandysme fin de l'adolescent sportsman, le cant du diplomate, le laisser-aller de l'artiste. Ses petits portraits en plâtre de *M. Reinach*, de *Mlle Germaine Besnard*, d'*Armand Dayot*, du maître *Rodin*, sont fort réussis. Peut-être le statuaire russo-italien n'a-t-il pas traduit la force tumultueuse et géniale de Rodin. Mais qui, sauf Carrière, a donné de ce grand homme une idée profonde et vraie?

Ces effigies sont ravissantes, d'une grâce cavalière, dirais-je volontiers. Les types de gens du peuple, paysans samoyèdes avec leurs lévriers-sloughis, ne sont pas moins heureusement restitués.

Le prince Troubetzkoï nous donne aussi à goûter sa peinture et ses fusains, peinture qui évoque celle de Falguière, dessins qui me font songer à ceux de Belleroche.

En somme, un artiste rare et raffiné, qui mérite nos meilleurs applaudissements.

LOUIS VAUXCELLES.

Chronique judiciaire des Arts

Emprunts musicaux

Le tribunal de Dresde vient, dit *Comœdia*, de rendre un arrêt vraiment intéressant dans une affaire qui touche tous les compositeurs de musique.

Le musicien allemand H.-G. Noren a fait jouer dans cette ville une symphonie intitulée *Kaléïdoscope*. Dans la dernière variation et dans la fugue qui terminent cet ouvrage, l'auteur reprend deux thèmes de la *Vie d'un héros* de Richard Strauss. La symphonie étant dédiée « A un contemporain illustre », cet emprunt était évidemment un hommage à Strauss. Celui-ci l'interpréta ainsi et félicita Noren du succès de son œuvre.

Mais l'éditeur de Strauss en jugea autrement et mit opposition à la publication du *Kaléïdoscope*. Un procès suivit et le tribunal donna tort à l'éditeur. Voici comment le jugement est motivé :

La loi sur le droit d'auteur de 1901 dit, en son article 13 : « Dans une composition musicale, il est interdit d'emprunter une mélodie à un ouvrage et de la faire resservir à une nouvelle œuvre. » Mais il faut distinguer entre le motif, le thème, la phrase et la mélodie. Le motif est la plus petite unité dans laquelle s'exprime la pensée musicale; le thème est fait de plusieurs motifs; la mélodie, enfin, est un tout qui unit harmonieusement, sous une forme artistique et finie, des éléments divers. En ce sens même, un motif mélodique n'est pas une mélodie qui forme la partie vraiment attrayante et populaire d'une œuvre musicale.

Or, les motifs qui ont été empruntés par Noren à Strauss ne sont pas des mélodies. Ils étaient susceptibles d'être repris et développés de mille manières sans perdre leur caractère, ce qui n'est pas le cas d'une mélodie, et la plainte de l'éditeur n'est donc pas fondée. »

Et notre confrère ajoute malicieusement : « Si l'on devait intenter des procès à tous les compositeurs qui empruntent quelques mesures à des « contemporains illustres », ou même à des morts, la musique ne serait plus possible! »

Concours du Conservatoire

Cor (professeur, M. MAHY). — Pas de 1er prix; 2e prix avec distinction, M. Dubois; 2e prix, M. Quatrus.

Trombone (professeur, M. SEHA). — 1er prix, MM. Roupcinsky, Tossens et Stavelot; 2e prix, MM. Carpels, Dupont et Damers; accessit, M. Thiels.

Trompette (professeur, M. GOEYENS). — 1er prix avec distinction, M. Berger; rappel avec distinction du 2e prix, M. Demesmaecker; 2e prix, M. Tourlamain.

Basson. — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Carpet; 1er prix avec distinction, M. Pécheny.

Clarinette. — 1er prix avec distinction, M. Prévost; 1er prix, MM. Malbrecq, Bruyerre, Bellemont; 2e prix, M. Jacobsen.

Hautbois (professeur, M. GUIDÉ). — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Van Bever; 2e prix avec distinction, MM. Pécheny et Flon.

Flûte. — 1er prix avec distinction, M. Coppens; 1er prix, M. Jospin.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. *Stances et Élégies*, par JEAN-LOUIS VAUDOYER. Paris, H. Floury; Bruges, E. Verbeke.

ROMAN. *Cyrène*, par OSSIT. Paris, A. Lemerre.

CRITIQUE. *Le Legs de Moussorgski*, par MARIE OLÉNINE D'ALHEIM. Paris, E. Rey.

PETITE CHRONIQUE

Le concours lyrique d'Ostende, pour lequel sont attribués des prix de 25,000, 15,000 et 10,000 francs, a suscité l'envoi de vingt-sept partitions dont voici l'énumération :

L'Emprise, calvaire passionnel, trois actes; *Myrtis*, opéra-idylle, trois actes et quatre tableaux; *Erik*, drame lyrique, trois actes; *Mélie*, conte lyrique, deux actes; *Mina*, épisode lyrique, un acte; *Fidélaine*, conte lyrique, trois actes; *Reinaert de Vos*, trois actes; *Adelina*, zangspel, deux actes; *Harte is troef*, kaartspel, un acte; *Hilda*, opéra, un acte; *les Bosquillons*, opéra, un acte; *Pierrot poète*, un acte; *Droeve tijden*, cantate dramatique et lyrique; ***, légende musicale, un prologue et trois actes; *Igerna*, drame musical, deux actes; *l'Ile vierge*, légende de vie, quatre actes; *Colombine*, drame lyrique, un acte; *Henri de Marlagne*, poème dramatique, un acte; *Meiesotternije*, zangspel, trois actes et quatre tableaux; *Judith*, grand opéra, quatre actes et cinq tableaux; *Vaïma*, deux actes; *A Stamboul*, scènes lyriques, un acte et deux tableaux; *Ce n'était qu'un rêve*, conte lyrique, un acte; *le Sentier*, roman musical, trois actes; *Askel le Viking*, drame lyrique, quatre actes et sept tableaux; *Gerda*, lyrisch spel, un acte; *les Derniers jours de Pompéi*, drame musical, un acte et cinq tableaux.

Ces œuvres seront examinées par un jury composé de MM. L. Rinskopf, président; J. Blockx, S. Dupuis, P. Gilson, G. Guidé, G. Huberti, M. Kufferath, E. Mathieu, E. Picard et E. Tinel.

La direction des Galeries organise pour la saison prochaine, en dehors des matinées classiques du mardi, des jeudis littéraires qui seront donnés en deux séries. M. Fonson s'est assuré pour ces matinées le concours de conférenciers tels que MM. Abel Hermant, Nozière, Francis de Croisset, Louis Forest, Robert de Flers, de Caillavet, François de Nion, Franc-Nohain. Parmi les artistes qui interpréteront les œuvres commentées par les conférenciers, Mmes Marie Lecomte, Madeleine Roch, Delvair, de la Comédie-Française; Marguerite Deval; MM. Albert Lambert fils et Huguenet, de la Comédie Française; André Brulé, Tréville, Gildès et tous les artistes des Galeries et de l'Olympia.

Pour les abonnements et renseignements, s'adresser au secrétariat, passage du Prince, 6, de 2 à 4 heures.

La livraison de juin de la *Vie intellectuelle*, illustrée de dix reproductions phototypiques d'œuvres du sculpteur Boncquet, des peintres Joseph Stevens, Renoir, Blieck, Lambert, exposées au Salon de Printemps, contient le début d'une étude très fouillée de M. Hubert Krains sur le poète Van Lerberghe. M. le docteur Ensch traite des Aspects juridiques de l'hygiène infantile et de l'hygiène scolaire. M. Dumont-Wilden s'efforce de montrer que le radicalisme est devenu conservateur en la personne de M. Clémenceau. M. Georges Rency disserte sur Racine à propos des Conférences de M. Jules Lemaître, etc.

De Paris :

Le prix du Salon a été attribué à M. Gustave Cornu, auteur d'une statue en bois, *le Nid*, exposée à la Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

Des bourses de voyage ont été conférées à Mlle Desportes, MM. Troncet et Marchand pour la peinture, à MM. Camus, Quillivic et Pourquet pour la sculpture, à MM. Janin et Imandi pour l'architecture, à Mme Destailleurs-Sevrin pour la gravure, à M. Decorchemont pour les Arts décoratifs.

Ces distinctions sont votées, on le sait, par le Conseil supérieur des Beaux-Arts, composé d'artistes, de critiques, de fonctionnaires de l'administration des Beaux-Arts, etc. Soixante membres assistaient à la séance où ces décisions furent prises.

Le Salon d'Automne, qui occupera du 1er au 30 octobre le grand Palais des Champs-Elysées, avait accueilli favorablement, nous l'avons dit, les propositions d'un groupe d'artistes et de collectionneurs allemands qui projetait d'y installer une importante exposition, rétrospective et moderne, d'art germanique analogue à l'Exposition d'Art belge, à l'Exposition d'Art russe qui s'y succédèrent en 1906 et 1907.

Ce projet est malheureusement abandonné. Une très haute personnalité allemande dont l'hostilité envers l'esthétique moderne s'est maintes fois affirmée s'est, dit-on, opposée à sa réalisation, et il fallut s'incliner devant Sa volonté.

En revanche, le Salon d'Automne offrira cette année l'hospitalité aux artistes finlandais, qui comptent parmi eux nombre d'individualités de mérite. Il réunira en outre un ensemble d'œuvres du Greco, qu'il est permis de considérer comme un précurseur de l'Impressionnisme. Enfin, il prépare une exposition rétrospective de Monticelli, le prestigieux maître marseillais méconnu jusqu'en ces dernières années.

De son côté, la section musicale du Salon d'Automne n'est pas demeurée inactive. Un grand nombre de partitions, de mélodies, de pièces pour piano, etc., ont été soumises au jury, qui procède en ce moment à leur examen. Un certain nombre d'entre elles ont déjà été admises et composeront, avec celles qui seront choisies ultérieurement, les programmes des six concerts qui seront donnés au cours du Salon.

Parmi les œuvres capitales que révélera la section de peinture, signalons dès à présent un admirable ensemble décoratif exécuté par M. Maurice Denis pour orner un palais à Moscou et symbolisant *la Légende de Psyché*.

Une autre décoration excitera également l'attention sympathique des visiteurs. Il s'agit d'une série de fresques, dont plusieurs de grandes dimensions, composées par M. René Piot en vue d'une chapelle funéraire. L'œuvre, tout récemment achevée et dont on a pu voir plusieurs cartons au Salon de Printemps, à Bruxelles, est superbe et précisera une personnalité qui s'affirme de premier ordre.

Nous avons annoncé que M. Debussy avait, avec la collaboration de notre collaborateur M. Gabriel Mourey, tiré un drame lyrique du *Tristan et Iseult* de M. Joseph Bédier. Le même ouvrage vient d'inspirer à M. Louis Artus une pièce en neuf tableaux, qui sera jouée au Théâtre Sarah Bernhardt l'hiver prochain.

A l'une des dernières matinées musicales de la Société nationale des Beaux-Arts, qui donnera mardi prochain son vingtième concert de musique de chambre, deux mélodies de Mme Van den Boorn-Coclet : *Yseult* (poème de C. Dufays) et *En gondole* (Lamartine), chanté par le ténor Paulet, ont reçu de l'auditoire le meilleur accueil.

Mme Van den Boorn-Coclet est le seul compositeur belge dont le nom ait figuré cette année sur les programmes de la Société nationale. Ici encore, de même que nous le faisons remarquer plus haut au sujet de la participation des peintres et des sculpteurs, il y a, semble-t-il, des mesures à prendre.

Les concerts de la Société nationale, comme ceux du Salon d'Automne, ne sont nullement fermés aux étrangers. M. Paul Viardot, qui en a assumé l'organisation, a fait entendre, outre les œuvres de nombreux musiciens français, celles de plusieurs compositeurs russes, italiens, espagnols et anglais. Nul doute que l'école belge soit, de même, fraternellement accueillie. Mais encore faut-il que le comité musical soit informé des œuvres qu'elle produit.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Emile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS :

JEAN-PHILIPPE RAMEAU. — HIPPOLYTE ET ARICIE

Tragédie lyrique en cinq actes et un prologue. — Paroles de l'abbé PELLEGRIN
Partition pour chant et piano transcrite par VINCENT D'INDY
Édition adoptée pour les représentations de l'Opéra. — Prix net : 8 fr.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécin en gratuit

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris

---

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

actuellement retransférée, 86, rue de la Montagne

(Bureaux et magasin à l'entresol)

Éditions d'Art : Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Ventes et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 26. 28 JUIN 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Temps d'aimer (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Mort de Rimsky-Korsakow (O. M.). — Au Musée moderne : *Les Nouvelles acquisitions* (suite) (F. G.). — Le Théâtre de la Monnaie — Le Salon des Poètes. — Concours du Conservatoire. — Au « Rijksmuseum » (L. MAETERLINCK). — Bibliographie : *Henri d'Ofterdingen; La Morale de la France*; *L'Art d'aimer*. — Concours : *Académie royale des Beaux-Arts*. — Autographes. — Chronique judiciaire des arts. — Petite Chronique.

LE TEMPS D'AIMER

A une époque où tout le monde est si pressé que la vie inutile des Américains semble la formule de toute existence, où les journaux, gravement, parmi le tas de leurs stupides informations, conseillent à la jeunesse de *travailler* pour *arriver*, d'avoir un idéal moral, etc., etc., comme si travailler, arriver, être moral constituaient de nobles façons de vivre à une époque où toute poésie et toute fantaisie semblent irrémédiablement effacées de la liste des préoccupations humaines, il est bien doux de rencontrer tout à coup un vrai poète, un vrai fantaisiste, un personnage qui, naturellement, voit le monde comme un héros de comédie de Musset, ce qui, sachons-le bien, n'implique pas qu'il n'en comprenne ni le sérieux, ni la terreur.

Rien, au contraire, ne peut donner autant de sérieux, autant de belle et mélancolique gravité que d'être frivole, léger, jeune, fantasque. La découverte des tristesses de la vie est alors, en effet, d'autant plus douloureuse. Une contradiction épouvantable éclate entre le désir naïf, naturel, irrésistible, profond que l'on a de goûter toute joie, toute beauté et tout plaisir et la connaissance de plus en plus décourageé que l'on acquiert de la réalité du monde, de la marche fatale des événements vers leur dissolution et leur néant. Drame intérieur autrement pathétique que tous les autres, terrible déchirement de soi-même, angoisse qui n'a pas de nom, qu'il faut cacher, que l'on masque avec la forme, retrouvée, de son ancien sourire, mais qui chaque jour s'accroît en intensité, en autorité.

Ceux que l'on appelle les gens graves et sérieux ne comprennent pas cela, ne le sentent pas. S'étant mis en règle tout de suite avec les choses de la mort et de la vie par un dogme quelconque, ils sont tranquilles, sûrs d'eux-mêmes et ne réfléchissent plus. Ce sont eux qui ne sentent ni n'éprouvent rien, ce sont eux qui sont absolument et irrémédiablement sans intérêt.

Tous ceux que la peur de la mort étreint aux minutes mêmes où ils sentent le mieux le charme physique, la plénitude ineffable, l'immatérielle émotion de la vie, tous ceux que la tristesse de l'idée de vieillir suffit à accabler, même aux instants où ils éprouvent le plus subtilement le magique bienfait de leur jeunesse, aime-

ront ce livre adorable, fin, léger, tendre, ému, ironique et poignant de Gérard d'Houville : *Le Temps d'aimer* (1).

Je viens un peu tard pour vanter cette œuvre si sincère, si riche, si délicatement ornée. Toute la critique en a déjà parlé, avec le ton le plus mesuré et le plus juste de l'éloge. Et notamment tout ce qui touche l'intrigue du roman qu'elle compose a été analysé aussi bien qu'on pouvait le faire. Je me souviens d'une étude de M. Léon Blum dans la *Grande Revue* qui m'a pour longtemps découragé de dire quoi que ce soit sur le doux sentiment d'amitié amoureuse qui s'y trouve raconté. Tout lecteur sensible à ces beautés goûtera, à suivre l'inconscient amour de Laurette et de Raoul, un plaisir rare. Et, ici, Gérard d'Houville s'est montré psychologue impeccable, puissant, étrangement douloureux et juste.

Mais ce que je voudrais dire, c'est ce qu'on ne peut pas dire en effet : le charme. Allez donc faire sentir le charme ! Je ne sais pas, je ne puis pas, et cependant c'est la seule chose qui, vraiment, m'intéresse. Mais la personnalité de Gérard d'Houville se dérobe, ironique, derrière les prestiges qu'il assemble, défait, reprend, légers, trompeurs, doux comme des écharpes, des nuages, des sourires, des contes. Il a de la réalité, de cette sombre plaisanterie que l'on appelle ainsi tout au moins, le sens le plus exact et le plus averti. Il sait de quoi il retourne, mais il joue, beau joueur élégant, avec le sourire sceptique d'un monsieur bien élevé qui voit le double jeu dans la manche de son adversaire. Il joue, il sait qu'il perdra, que l'enjeu diminue, que ses belles cartes s'en vont, et qu'après il faudra se lever et partir, ruiné, mais il continue, et il accorde cependant un regard de plaisir aux belles spectatrices, au décor de luxe qui l'entoure, au rêve des lumières nocturnes.

Il sait, ce romancier et ce poète, dont Ariel et Titania furent les parrains, que l'amour, la beauté, la grâce, le rêve sont de terribles dons faits à l'homme et qui n'apportent, après de fallacieuses joies, qu'une amertume égale et cependant il les aime et, bien mieux, trouve en cette amertume mélangée à cette joie, inséparable de cette joie, je ne sais quel plaisir amer, profond, émouvant, qui est de tous les plaisirs accordés aux hommes le plus essentiellement réservé aux êtres de méditation, aux artistes supérieurs, aux grands poètes.

Gérard d'Houville est le dernier enfant, le plus charmant Benjamin de cette famille exquise dont Shakespeare est l'ancêtre immortellement jeune, dont Henri Heine et Musset augmentèrent l'idéal prestige. Il raconte un roman à qui le plus grincheux des réalistes n'aurait pas le droit de contester un détail, et ce roman est un long poème, aussi fleuri, aussi fantastique qu'une nouvelle de Théodore de Banville : un poème à la gloire de l'amour immortel, de la jeunesse, de la lune, de la grâce, de la beauté, de la nature. Des bottes de fleurs le parfument, on s'y promène dans des jardins à demi-enchantés, on s'y aime, sans le savoir, comme dans les rêves, comme dans la vie ; on y rencontre des personnages mystérieux et bizarres, on y regarde les choses sous un angle inattendu, avec des couleurs plus vives.

Livre terrible puisqu'il nous met sans cesse en face des plus tristes secrets de la vie et cependant livre qui ne cesse pas un instant d'être charmant, parce qu'il veut l'être, parce qu'il se sacrifie, dirait-on, à nous plaire. Il est pareil à ces femmes exquises et nobles, qu'un souci intérieur ronge et condamne et qui ne veulent pas cesser de verser autour d'elles l'enchantement de leur voix et de leur sourire. Gérard d'Houville a signé là une manière de chef-d'œuvre héroïque et léger, adorablement français, parfait, touchant et doux.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) GÉRARD D'HOUVILLE, *le Temps d'aimer*, roman. Paris, Calmann Lévy.

Mort de Rimsky-Korsakow

Tous ceux qui furent mêlés, il y a quelque vingt-cinq ans, à la vie musicale bruxelloise se souviennent de la physionomie caractéristique de Rumsky-Korsakow, l'un des « Cinq » qui rénovèrent l'art musical en Russie. Long, osseux, autoritaire, le compositeur conduisait l'orchestre avec une raideur toute militaire. On sentait en lui une volonté et une conviction exceptionnelles.

Nous le revîmes récemment à Paris. Les années n'avaient guère altéré ses traits, bien qu'elles eussent blanchi ses cheveux et sa barbe. Et c'était toujours l'homme sec, impérieux, aux gestes d'automate, qui apparaissait sur l'estrade, salué par d'enthousiastes acclamations : car cet homme au physique guindé était un musicien illustre qui commandait le respect.

Ses œuvres lyriques embrassent un cycle nombreux : *La Pskovilaine* (1873), *la Nuit de mai* (1880), *Snegourotchka* (1882), *Melada* (1892), *la Nuit de Noël* (1895), *Sadko* (1898), *le Conte du roi Sabtan* (1900), *la Fiancée du Tsar* (1901), *Mozart et Salieri* (1902), *Servilia* (1902). Mais c'est surtout à deux poèmes symphoniques, *Antar* et *Scheherazade*, l'un et l'autre d'une fertilité d'invention et d'un chatoiement orchestral exceptionnels, que Rimsky-Corsakow doit sa célébrité. Avec Borodine, Balakirew, Glazounow, il introduisit dans la musique des éléments populaires qui la vivifièrent. Il contribua à faire rendre à Moussorgski, en s'occupant personnellement des représentations de *Boris Godounow*, dont il revisa l'orchestration, la justice que mérite ce grand précurseur. Son influence fut considérable, car chez lui l'homme d'action doublait le compositeur. Placé à la tête du Conservatoire de Saint-Pétersbourg, il orienta définitivement la musique russe dans une direction toute différente de celle qu'elle suivait autrefois sous l'impulsion de Rubinstein et de Tschaïkowski. Si, en ces dernières années, ses opinions semblèrent un peu réactionnaires, il serait injuste de ne pas se souvenir de la belle

ardeur néophile qui enflamma la majeure partie de sa vie. On lui doit beaucoup, et il faut saluer en lui, outre le compositeur dont plusieurs œuvres demeureront, une des grandes et nobles figures d'artiste de notre époque (1).

O. M.

AU MUSÉE MODERNE

Les Nouvelles acquisitions (2)

De Groux, Charles (1826-1870), les *Glaneuses* (toile h. 1,05, l. 1,60), acquis de M. Clarembaux, Bruxelles. — Un jeune paysan, au centre, donne à boire à une fillette; une glaneuse ramasse des épis; une autre est assise tandis qu'une vieille femme, conduite par une enfant, s'avance à gauche. Les six figures sont sur le même plan et peut-être le groupement manque-t-il de naturel et d'unité. Mais la poésie du paysage, — une ferme dans le fond, encadrée d'un bosquet sombre, — la justesse du terrain clair opposé aux ombres tièdes, le charme individuel et sincère des figures rachètent ce défaut. On lit sous la figure de la vieille femme : *Ch. De Groux*. L'influence de Millet est sensible dans ces *Glaneuses*, qui ont dû être peintes vers 1856-57. Il existe dans la collection de M. E. Van Mons un petit tableau qui rappelle vivement la partie centrale des *Glaneuses* et qui est peut-être une étude pour la nouvelle acquisition du Musée.

Puisque nous parlons de Ch. De Groux, disons que sa grande composition *François Junius prêchant secrètement la Réforme, à Anvers*, qui depuis quelque temps était voilée de larges embus, a été nettoyée avec grand soin et que l'œuvre a retrouvé sa fougue et son saisissant effet dramatique.

Stevens, Alfred (1823-1906), *Marine* (toile, h. 0.73, l. 0,61), acquis de M. Clarembaux. — L'œuvre appartient à cette série de marines aux tons bleu saphir que l'artiste a multipliées à la fin de sa carrière et pour lesquelles la critique se montra plutôt sévère. Celle du Musée est du moins l'une des meilleures du maître, et si l'on y retrouve toute la subjectivité d'un peintre qui ne consultait plus guère que ses souvenirs, du moins y admire-t-on l'élégante finesse d'une imagination encore alerte, les grâces souples d'un coloris qui oppose habilement l'opacité d'un gros nuage de tempête aux ténuités roses de l'horizon. Signé *A. Stevens* dans le bas, à droite.

Dillens, Adolphe (1828-1877), le *Pont d'Amour* (toile, h. 1,14, l. 1,48), acquis de MM. Astfalk, de Berlin. — La scène se passe en Zélande; trois couples d'amoureux traversent un petit pont de bois jeté sur un ruisseau qui coule dans une vaste prairie. L'un des couples est au milieu du pont et la jeune fille, se retournant, reçoit un baiser de son galant. Dans le fond on aperçoit des dunes pâles, un village, des bestiaux; à droite une carriole roule vers un gros clocher. Signature et date se lisent dans le bas, au centre : *Adolf Dillens 1862*. Peinture habile, qui tient de l'image, avec ses Zélandais d'opéra-comique adroitement groupés et détachant leurs silhouettes multicolores sur le grand fond du ciel bleu et de la prairie émeraude. — M. Ch.-L. Cardon possède une variante de cette composition.

F.-G.

(1) Né à Tiekwin en 1844, Rimsky-Korsakow est mort à Saint-Pétersbourg la semaine passée.

(2) Voir nos notes sur les nouvelles acquisitions du Musée ancien dans le dernier et l'avant-dernier numéro de l'*Art moderne*.

LE THÉATRE DE LA MONNAIE

L'administration communale est, dit *l'Eventail*, saisie depuis quelques jours d'un projet complet de transformation de la scène du théâtre de la Monnaie. Ce projet a pour auteur M. A. Rosenberg, l'ingénieur du Théâtre Municipal de Cologne dont la scène est, on le sait, la plus perfectionnée de l'Allemagne. M. Rosenberg, qui a déjà construit ou remanié plus de vingt-cinq théâtres, en Allemagne et en Autriche, et qui est aussi l'auteur du beau théâtre de Nurenberg, inauguré il y a deux ans, propose de modifier de fond en comble les aménagements de la scène en substituant aux constructions actuelles, en pierre et en bois, une coupole en fer et béton.

Par suite de cette transformation, la scène de la Monnaie, mesurant actuellement 18 mètres de profondeur, en aurait désormais 26; du plateau de la scène au cintre, il y aurait 24 mètres de hauteur au lieu de 14, ce qui offre des avantages énormes au point de vue de la conservation et de la manœuvre des grandes toiles de fond. Enfin, de chaque côté, on gagnerait un mètre en largeur, ce qui est une nécessité absolue en raison du développement pris par le matériel et de l'augmentation du personnel.

Le théâtre de la Monnaie est, au point de vue de la machinerie, un des plus pauvrement pourvus de toute l'Europe. Lorsque la scène fut reconstruite, après l'incendie de 1855, l'architecte Poelaert, tout en élargissant le cadre, maintint les anciens murs qui n'avaient pas été touchés par le feu. Il en résulta que si les dimensions de la scène furent agrandies, ce fut au détriment des dégagements, réduits de tout l'espace pris par l'élargissement du cadre. En 1886, l'installation du rideau de fer eut pour nouvelle conséquence l'amoindrissement du premier plan.

Les dessus et les dessous avaient été rétablis suivant le vieux système des théâtres français du commencement du siècle dernier, suffisant en 1856, mais plus du tout en rapport avec ce que réclame aujourd'hui un théâtre de l'importance la Monnaie. Qui n'a pas assisté à un changement de décors sur la scène pendant le spectacle ne peut se faire une idée des prodiges d'habileté, d'adresse et de rapidité que doivent déployer les machinistes, au milieu de tout le personnel, pour ne pas prolonger outre mesure la durée des entr'actes.

Avec la nouvelle machination en fer introduite partout dans les théâtres allemands, américains et anglais, les changements s'exécutent avec la plus surprenante facilité et avec toute la rapidité désirable.

Les loges des artistes, des choristes, des danseuses sont déplorablement étroites; le magasin d'accessoires ne peut plus contenir les objets nécessaires aux représentations quotidiennes; les meubles doivent être remisés dans les foyers.

Le projet prévoit de nouvelles loges, des magasins indispensables, un foyer de répétition et une nouvelle installation d'éclairage, depuis longtemps reconnue nécessaire.

Suggérées déjà depuis plusieurs années par la direction actuelle, — car c'est à son intervention que feu Benjamin Crombez légua à la Ville 200,000 francs pour la réfection de la scène, — les transformations proposées coûteraient environ 600,000 francs. Outre la sécurité qu'elles offrent contre le danger d'incendie, elles auraient l'avantage de consolider le bâtiment, qui depuis longtemps est, on le sait, hors d'aplomb par suite d'un affaissement du sol, et elles doteraient notre première scène d'aménagements combinés d'après les expériences les plus con-

cluantes en matières de construction théâtrale, éprouvées à Vienne, Munich, Dresde, Cologne, Wiesbaden, Carlsruhe, Nurenberg, au Covent-Garden de Londres, à l'Opéra Métropolitain de New-York dont les scènes furent reconstruites, la première il y a six ans, la seconde il y a quatre ans, d'après le nouveau système.

Le projet présenté a reçu, nous dit-on, le plus favorable accueil de la part des membres du Collège et tout particulièrement de l'échevin des travaux publics, M. Maurice Lemonnier, qui s'honorerait grandement en attachant son nom à cette réfection indispensable.

M. Rosenberg se fait fort de mener à bien le travail en quatre ou cinq mois au plus, de sorte que si l'on commençait au mois de mai de l'année prochaine, tout serait terminé pour le mois d'octobre suivant.

A propos du théâtre de la Monnaie, nous enregistrons avec plaisir la grande impression d'art qu'ont provoquée au Festival lyrique de Cologne, la semaine dernière, les représentations de la *Bohème* et de *Pelléas et Mélisande* données par la troupe de la Monnaie, avec le concours de Miss Mary Garden et de M. Périer, sous la direction de MM. Kufferath et Guidé. Le succès a été considérable et l'on a rappelé jusqu'à six et sept fois les interprètes.

M. Sylvain Dupuis, qui conduisait l'orchestre et dont la tâche était particulièrement délicate puisqu'il succédait à Arthur Nikisch et à Félix Mottl, a eu, dans ce triomphe, une large part. Le public, les instrumentistes et la critique se sont trouvés unanimes dans l'éloge, — et le cas est assez rare pour être mentionné.

La presse allemande a consacré au théâtre de la Monnaie, à la belle tenue et à l'esprit artistique de ses spectacles, des articles qui chatouillent agréablement notre fibre patriotique.

LE SALON DES POÈTES

A l'inauguration du Salon des Poètes, M. Edmond Haraucourt, président de la Société des poètes français, a prononcé la spirituelle allocution suivante :

« L'ingratitude n'est pas un sentiment poétique, et cela par définition, puisque la poésie n'est peut-être que le besoin de sortir de soi et de se projeter, ce que les ingrats ne font guère ; nous le faisons, et les poètes vous remercient. Ils remercient M. le président de la République qui voulut bien, à cette place même, porter le premier toast au succès de notre entreprise; et vous, messieurs les ministres, pour l'honneur de votre présence; vous, M. Nénot, et le comité des Artistes français, pour l'hospitalité d'un palais qui nous reposera des mansardes ; et vous, princesses ou princes du théâtre, pour votre voix que vous prêtez à ceux qui n'en ont pas ; et même vous, auditeurs courageux, qui vous aventurez ici en sachant ce qui vous menace.

Car, bien évidemment, la curiosité des peuples ne se tend pas avec furie vers les fabriques de poèmes; aucune impatience ne guette la venue au monde de nos sonnets et moins encore de nos élégies; le temps n'est plus où les trouvères faisaient recette dans la grand'salle des châteaux ou sur la place des villages; l'automobile qui va vite, et le téléphone qui va plus vite ont changé tout cela. Nos générations électriques n'ont pas une minute à perdre et ne tolèrent pas qu'on leur répète deux fois la même chose, ce qui précisément est le propre des rimes : peut-être même est-ce pour cela que quelques-uns de nous renoncent à rimer leurs vers.

C'est un fait : nous sommes démodés, comme les diligences, les chevaux, les anthropophages, et nous aurions grand tort d'hésiter à le savoir. Mais ce qu'à votre tour vous ne savez peut-être pas, c'est que plus on se détourne de nous, plus notre nombre augmente : jamais, en aucune époque de l'histoire universelle, il n'atteignit des chiffres plus déconcertants. A la sentence de Tolstoï et même de Platon, qui nous excluent, nous répliquons par la devise d'Abraham : « Croissez et multipliez. » Il n'existe aucun matin de l'année où ne s'ouvre, dans l'ombre de quelque librairie, la petite fleur d'un recueil qui vous tend ses pétales de papier pour qu'on y lise une âme. S'ouvrent-elles vraiment, ces fleurs de solitude, et les ouvre-t-on? Mystère. Dès que l'annonce d'un *Salon des poètes* courut sur la patrie, quinze cents têtes se levèrent, prêtes pour le laurier de Virgile, et des milliers de poèmes sont là. Rassurez-vous, car vous n'en entendrez qu'une douzaine par séance, et dans un demi-siècle nous aurons épuisé le stock de ce premier envoi. Mais vous qui, là-haut, admiriez la fécondité picturale du pays, admirez maintenant sa fécondité poétique! Nos camarades peintres n'opèrent qu'au mètre carré, nous opérons au mètre cube, et je vous jure que nous pourrons vous rendre votre hospitalité, monsieur Nénot, le jour où vous vous déciderez sérieusement à bâtir des maisons en papier : nous fournissons les matériaux.

Qu'est-ce que cela prouve? sinon que le poète est incompressible et insuppressible. On ne lit plus les vers? On en fera sans fin! Même quand l'humanité nous déclare qu'elle n'a plus besoin de nous, nous conservons la certitude de répondre à un besoin : le nôtre ! Le vôtre aussi, car vous l'avez tous eu ? Qui donc ne s'est pas senti poète, ne fût-ce que durant une heure? Souvenez-vous, et osez dire que cette heure ne fut pas délicieuse entre toutes, par cela seulement qu'elle fut enthousiaste! Rien ne vaut, que s'épanouir. On n'y réussit pas toujours, on n'y persiste pas souvent, mais il suffit de l'avoir tenté pour qu'on garde au fond de soi-même une fleurette de printemps qui sent bon pour toute la vie, — et c'est le souvenir d'avoir été poète!

Vous tous qui le fûtes pendant un beau soir, soyez cléments pour ceux qui le restent toujours. Nous sommes le passé, c'est vrai, mais nous sommes votre passé : nous demeurons pareils à ce que vous étiez, et nous vous ressemblons alors que vous ne vous ressemblez plus. Venez vous reconnaître en nous : nos vers sont les miroirs de vos émotions défuntes, et dans ce Salon des poèmes, les tableaux que nous exposons, c'est vos âmes ».

Concours du Conservatoire (1)

Trombone (professeur, M. Seha). — 1ers prix, MM. Roupcinsky, Tossens et Stavelot; 2mes prix, MM. Carpels, Dupont et Damers; 1er accessit, M. Thiels.

Trompette (professeur, M. Goeyens). — 1er prix avec distinction, M. Berger; rappel avec distinction de 2e prix, M. Demesmaeker; 2e prix, M. Tourlamain.

Contrebasse (professeur, M. Eeckhaute). — 1er prix avec distinction, M. Godderé; 1er prix, M. Janssens; 2e prix, M. Lebrun; accessit, M. Van Deyck.

Violoncelle (professeur, M. Edouard Jacobs). — 1ers prix avec la plus grande distinction, MM. Berrens et Bem; 1ers prix avec

(1) Suite. — Voir notre dernier numéro.

distinction, MM. Strand, Burnevich, Turc, Mondalt et Gomer; 2e prix avec distinction, M. Renson.

Le prix Van Cutsem pour les lauréats de la classe de violoncelle a été décerné par trois voix contre deux à M. De Vlieger.

Alto (professeur, M. VAN HOUT). — 2e prix, M. Caestecker.

Prix Laure Van Cutsem (fondé pour les jeunes filles qui ont obtenu un premier ou un second prix de piano dans les concours des trois dernières années). — Mlle Aspers, élève de M. Wouters.

Musique de chambre (professeur, Mme DE ZAREMBSKA). — 1er prix, Mlle Vereyden; 1er accessit, Mlle Mascré.

Harpe diatonique (professeur, M. MEERLO). — 1er prix avec distinction, Mlle Crabbé; 2e prix, Mlle Van Wynbergen.

Harpe chromatique. — 1er prix avec distinction, Mlle Dutreux.

Orgue (professeur, M. DE SMEDT). — Pas de 1er prix; 2e prix, MM. Kumps, Malengreau et Joos.

Piano (jeunes gens) (professeur, M. A. DE GREEF). — 1er prix avec distinction, M. de Bourguignon; 1er prix avec distinction, M. Decamps; 2e prix, MM. Vanderlinden et de Podgaetzky.

Piano (jeunes filles) (professeurs, MM. GURICKX et WOUTERS). — 1er prix avec distinction, Mlle Hourigan; 1ers prix, Mlles Paty, Coel et Triffaux; 2e prix avec distinction, Mlles Preumont, Sturm, Smedts et De la Torre; 2e prix, Mlles Van Halmé et Lafontaine.

AU « RIJKSMUSEUM »

Dans une étude publiée dans la *Revue internationale de l'art public*, M. E. Broerman déplore avec raison que le musée ancien du Rijksmuseum d'Amsterdam, considéré jusqu'ici comme un musée exemplaire, soit sur le point, par suite de désaffectations et de mutations regrettables, de perdre une grande partie de sa valeur.

On sait que le Rijksmuseum abrite non seulement des galeries de peinture célèbres mais qu'il contient en outre tous les services artistiques qu'on voudrait réunir ici, dans le futur palais du *Mont des Arts*. A côté de son musée de peinture, et complétant celui-ci, on trouve un musée historique, une bibliothèque, un musée de moulages, un cabinet des estampes, un musée maritime, un musée d'art ancien, décoratif et professionnel. Cet ensemble constitue une vaste école supérieure où se déroule l'histoire de la tradition nationale néerlandaise à travers les âges.

L '« Oudnederlansch museum », notamment, était justement réputé, car on y avait appliqué jusqu'ici les principes préconisés par l'*Art moderne* et approuvés par les principaux conservateurs et les hommes les plus compétents de la Belgique et de l'étranger. Comme nous le proposions ici même, le directeur de l'*Art public* désire, lui aussi, voir réunis, pour les faire valoir réciproquement, tous nos trésors artistiques: « Pourquoi, dit-il, ne réunirait-on pas dans un musée d'art ces sculptures, ces meubles, ces faïences, ces objets ayant servi à la vie du peuple et qui sont empreints de son âme, là où sont exposés les tableaux qui traduisent ses expressions familiales et sociales? En quoi des merveilles du travail des matériaux pourraient-elles nuire aux maîtrises picturales qui sont de leur communauté historique? »

L' « Oudnederlansch museum » était, — sauf pour ce qui concerne les tableaux, — un vrai musée national hollandais. On y trouvait justement ce que nous demandions pour nos musées belges : « Compartiments historiques se faisant suite, décorations évocatrices des époques et des styles en leur filiation nationale, groupement d'objets rationnellement disposés pour donner la sensation de l'histoire. » Or, au lieu de continuer dans cette voie heureuse en complétant par des sélections et des perfectionnements ce beau musée, nous y voyons se produire des bouleversement absolument déplorables :

« Des ferrures du XVIe siècle s'étalent dans le compartiment réservé au XIIe siècle; un tapis persan a remplacé un Christ hollandais du XIIIe siècle, qui git présentement dans une cave, tandis qu'un della Guercia (XVe siècle) vient *parlare italiano* dans les compartiments du XIIIe siècle. Du compartiment ogival tertiaire on a enlevé des meubles religieux; sur un autel divinement décoré au XVe siècle, provenant de Zutphen, se dresse en l'éclat de son marbre blanc une vierge du XIIIe siècle français! On a été jusqu'à recouvrir d'une toile de fond une fresque de Maestricht du XIVe siècle, sous prétexte qu'elle faisait du tort aux objets d'alentour! *Le conservateur du musée néerlandais a même demandé à l'architecte du Rijksmuseum de badigeonner à la chaux cette peinture murale!* »

Avec le vénéré maître Cuyper, qui estime à juste titre que les changements projetés transformeraient le beau musée ancien d'Amsterdam en un bazar d'antiquités, nous nous joignons à l'auteur de la *Revue internationale de l'art public* pour demander que l'autorité supérieure s'oppose aux tendances nouvelles qui bouleversent l'économie de ce musée modèle. Il importe que le caractère didactique et chronologique de celui-ci soit respecté et qu'en s'inspirant de ce qui y a été fait jusqu'ici on continue à l'améliorer.

L. MAETERLINCK

BIBLIOGRAPHIE

Henri d'Ofterdingen, par NOVALIS, traduit et annoté par GEORGES POLTI et PAUL MORISSE, préface d'HENRI ALBERT; avec un portrait d'après le tableau de Hader. Paris, Société du *Mercure de France*.

Après la traduction par Maeterlinck des *Disciples à Saïs*, voici celle de l'œuvre maîtresse de Novalis, *Henri d'Ofterdingen*. Sous forme de roman, le grand romantique et mystique allemand y développe avec une beauté de langage et une élévation de pensée sans pareilles ses idées sur la poésie, l'amour et la religion. Indépendamment de l'intérêt littéraire qui s'attache à cette œuvre écrite pour contrebalancer l'influence du *Wilhelm Meister* de Gœthe et dont la date marque dans l'histoire de la littérature allemande, il faut souligner le grand charme que présente par lui-même le récit, particulièrement dans le délicieux épisode des fiançailles du héros, le fameux « Meistersinger », avec l'idéale Mathilde. Les traducteurs ont enrichi et éclairé de notes précieuses le texte, qui est précédé en outre d'une lumineuse préface de M. Henri Albert et complété par la célèbre et indispensable note de Tieck.

La Morale de la France, par PAUL ADAM. Paris, librairie moderne, Maurice Bauche, éditeur.

Le dernier volume de M. Paul Adam est une violente satire dirigée contre le million de bacheliers qui compose « l'élite intellectuelle » de la France. L'auteur reproche à cette élite de ne point se cultiver assez après la période des études, de lire à peine, enfin de rapidement déchoir jusqu'à « l'esprit-concierge » dont elle aima se distinguer jadis. Cette diatribe est le motif de l'ouvrage où l'écrivain de *la Force* convoque, en une série de chapitres, toutes les idées qui firent la grandeur de la nation, toutes les sciences qui peuvent lui assurer encore la suprématie dans l'avenir, si ce million de bacheliers ne néglige ses goûts vils pour créer une nouvelle morale de la France.

L'Art d'aimer, d'Ovide, volume illustré de plus de cent gravures. Paris, librairie moderne, Maurice Bauche éditeur.

Après les *Contes de Perrault*, le *Théâtre d'Alfred de Musset* et *les Liaisons dangereuses*, M. Bauche publie, dans une édition populaire, *l'Art d'aimer*, précédé d'une étde de M. Pierre Sales sur Ovide. Outre *l'Art d'aimer*, le volume contient *le Remède d'amour*, *les Amours d'Ovide* et *le Jugement de Pâris*. Les nombreuses illustrations dont l'ouvrage est orné proviennent soit du Cabinet des médailles du duc d'Orléans, soit des grandes éditions du XVIIIe siècle.

CONCOURS

Académie royale des Beaux-Arts.

Le grand concours de paysages (legs Donnay) s'ouvrira le jeudi 3 septembre. Peuvent être admis à ce concours les élèves âgés de moins de 30 ans fréquentant les classes de peinture d'après nature, la première classe de peinture décorative ou la classe de flore, faune et paysage décoratif, ou ayant obtenu antérieurement une distinction dans ces cours. Le concours éliminatoire aura lieu les 1er et 2 juillet ; les inscriptions doivent être prises au secrétariat de l'Académie le lundi 29 juin, de 9 heures à midi.

***

Le concours spécial de dessin et de sculpture d'après la figure antique (prix 200 francs), s'ouvrira le lundi 6 juillet, à 9 heures du matin. Sont admis à y prendre part les élèves ayant obtenu une distinction dans la branche où ils concourent et ceux faisant partie des classes de dessin et de sculpture d'après nature. Les inscriptions doivent être prises au secrétariat de l'Académie, au plus tard le mercredi 1er juillet, de 9 heures à midi.

AUTOGRAPHES

Le manuscrit de la Sonate op. 109 de Beethoven a atteint, à l'une des plus récentes ventes d'autographes de Berlin, la somme de 16,010 marks (vingt mille francs en chiffres ronds). Combien fut-il payé jadis au compositeur?

La partition du quatuor en *fa* (op. 135) a atteint 14,710 marks.

Voici, d'après le *Guide musical*, les prix de quelques autres manuscrits :

L'autographe de la célèbre valse en *mi* bémol majeur de Chopin, 9 1/2 pages in-folio, avec signature, 2,800 marks. Deux mazurkas du même, 7 pages, 1,800 marks. Une belle lettre de Haydn, 3 pages, in-4, 1,020 marks. Deux manuscrits de Liszt, 500 et 175 marks. Quatre *Lieder* de C. Loewe, 165, 200, 170 et 250 marks. Une page inédite de Mendelssohn : *Chanson à boire avant le combat*, 180 marks. Deux belles lettres de Léopold Mozart, père du grand Wolfgang-Amédée, 460 et 400 marks. La partition d'orchestre de l'opéra non terminé de Paër *Olinde et Sophronia*, 275 pages, 230 marks. Une demi-page de Paganini, 86 marks. Trois pages d'album de Rossini, trois mélodies écrites sur les paroles de Métastase, qu'il affectionnait : *Mi laguero lacendo*, 83, 120 et 31 marks. Le deuxième trio pour piano, violon et violoncelle de Rubinstein, 27 pages, avec signature, 300 marks.

Plusieurs manuscrits de Schubert ont atteint 510, 800, 600, 620, 1,110 marks. L'édition originale du *Roi des Aulnes*, 215 marks ; les variations pour piano et flûte du même (op. 160), 1,210 marks ; les célèbres *Études symphoniques* de Schumann (op. 13), 1,200 marks. La partition d'orchestre de la *Malédiction du Troubadour*, 700 marks. Un manuscrit de Smetana, 27 pages, 450 marks. Plusieurs manuscrits de Spontini, pages d'album et fragment de son opéra *Agnès de Hohenstaufen*, 30, 40, 39, 36 et 210 marcs. Deux lettres de Wagner, 300 et 150 marks. Une lettre de Weber, 230 marks.

Terminons en notant les prix atteints par quelques partitions d'orchestre de Meyerbeer et Halévy, qui furent acquises, pour la plupart, par M. Malherbe, bibliothécaire de l'Opéra de Paris. Partition d'orchestre du premier acte de *Robert le Diable* (sauf l'ouverture), en 220 pages. On y remarque une scène et un duettino inédits. Adjugé à 1,005 marks. La partition d'orchestre des *Huguenots*, avec feuillets d'épreuves et corrections autographes, a été vendue 300 marks. Les partitions d'orchestre de *Manon Lescaut*, de la *Tentation*, de *Ludovic*, de *Guido et Ginevra*, de la *Reine de Chypre*, de *Charles VI*, de *Prométhée enchaîné* et de *La Juive* ont respectivement atteint 230, 420, 300, 445, 505, 445, 210 et 3035 marks.

Chronique judiciaire des Arts

Le procès que le Moulin-Rouge soutient en ce moment contre un certain nombre de créanciers du célèbre Morton a, dit *Comœdia*, rendu circonspects les directeurs à qui les artistes demandent des avances sur leurs appointements. Voici les faits :

Morton est engagé par le Moulin-Rouge pour trois mois, à raison de 1,000 francs par mois. A sa demande, la direction lui paie par avance les 3,000 francs représentant l'intégralité de ses appointements. Or, quelques jours plus tard, certains créanciers de Morton (parmi lesquels le théâtre Marigny) frappent les appointements de leur débiteur d'une saisie-arrêt. Le Moulin-Rouge de répondre alors : « Votre opposition porte à vide : nous ne devons plus rien à M. Morton; nous l'avons payé d'avance. »

Cette affirmation parut contestable aux créanciers, qui, accusant d'une entente frauduleuse la direction du Moulin-Rouge et leur débiteur, ont demandé au tribunal de « déclarer le tiers-saisi débiteur des causes de la saisie » — ce qui veut dire, en langage plus simple, qu'ils ont sollicité le tribunal de condamner le Moulin-Rouge à leur payer, à la place de Morton, ce que Morton leur doit...

Me Georges Bureau, au nom du Moulin-Rouge, a montré le contrat d'engagement de Morton, au bas duquel celui-ci donne quittance de ses appointements payés d'avance. Ce traité semble antérieur aux saisies-arrêts formées par les créanciers ; mais, hélas, il n'est pas enregistré; la date qui lui est donnée est suspecte... N'aurait-il pas été fait, après coup, pour frustrer de féroces créanciers?

Le jugement sera rendu prochainement.

PETITE CHRONIQUE

Un riche collectionneur de Liége, bien connu des spécialistes, M. H. Duval, qui vient de mourir octogénaire, a, dit le *Soir*, légué à l'Etat, pour le Musée de Bruxelles, trois tableaux : un charmant petit *Paysage*, de Van Valkenburgh ; un panneau attribué à Teniers le jeune, *Têtes de singes* (études), et une *Scène d'intérieur*, du peintre liégeois De France. Ce don sera prochainement exposé au Palais des Beaux-Arts.

On pourra désormais, ajoute notre confrère, admirer les revers d'un certain nombre d'œuvres à volets du XVe et du XVIe siècle qu'il était difficile et parfois impossible de voir faute d'une charnière ou d'un crochet bien conditionnés. L'administration vient de remédier à ces inconvénients.

Signalons, parmi les revers en quelque sorte remis au jour, salle X : le revers du portrait de Philippe le Beau, représentant *Saint Liévin*, et celui du portrait de Jeanne la Folle, représentant *Saint Martin* ; les revers de la *Tentation de saint Antoine*, attribuée à J. Bosch ; ceux du triptyque de la famille Haneton, attribué à Colin de Coter (une magnifique *Annonciation* ; les belles figures de *Sainte Barbe* et de *Sainte Catherine*, « du plus haut intérêt artistique », comme dit le catalogue Wauters, qui sont peintes au revers du curieux et énigmatique triptyque de l'*Adoration des bergers*.

Salle XI : les revers des *Episodes de la vie des saints Thomas et Mathias*, représentant les deux saints (Van Orley) ; ceux de la *Légende de sainte Anne* (id.) et ceux du triptyque des Micault (Jean Vermeyen).

Tous ces revers — sauf ceux de la *Légende de sainte Anne*, particulièrement vigoureux de tons, — sont des grisailles, et il en est d'admirables.

On a perfectionné également les boîtes contenant les tableaux gothiques protégés par les glaces. Citons la *Pieta*, de Van der Weyden ; le triptyque des Sforza, la *Parenté de la Vierge*, de Van Coninxlo.

Un ingénieux système de glaces glissant dans des rainures a été adopté pour protéger quelques-uns des petits tableaux de la nouvelle salle hollandaise.

La direction de la Bibliothèque royale prépare activement l'organisation des séances du soir. A partir du 1er juillet, la salle de lecture, aujourd'hui accessible au public jusque 6 heures seulement, restera ouverte jusqu'à 10 h. 1/2.

C'est par *Lohengrin* que le théâtre de la Monnaie inaugurera, au début de septembre, sa prochaine campagne. MM. Kufferath et Guidé se proposent de présenter dans le rôle d'Elsa et d'Ortrude deux cantatrices qu'ils viennent d'engager et qui sont, paraît-il, douées de voix charmantes.

L'œuvre de M. Tinel, *Catharina*, sera montée dès l'ouverture de la saison. Parmi les nouveautés, il est question également de de la *Monna Vanna* écrite par M. Henry Février sur le drame de Maurice Maeterlinck et d'une délicieuse partition inédite d'un compositeur français qui n'a pas encore donné d'ouvrage au théâtre mais dont les œuvres vocales et symphoniques sont justement appréciées. Cette dernière serait créée par Mlle Croiza.

L'Exposition de 1910. — Le comité du groupe XII (art décoratif) s'est réuni, cette semaine, au siège du commissariat général, rue de Berlaimont, sous la présidence du baron Goffinet. On a procédé à l'élaboration des comités de classes. Nous croyons savoir qu'agissant dans le plus large esprit d'éclectisme, les personnalités qui assistaient à cette première réunion ont désigné pour l'organisation des diverses sections un grand nombre d'artistes — architectes, peintres, sculpteurs, décorateurs — choisis parmi ceux qui ont si brillamment représenté notre art décoratif moderne aux expositions de Turin, Milan, ainsi qu'à l'intéressante manifestation organisée en ce moment à Liége par l'Association des anciens élèves de l'Académie.

A peine la direction des Festspiele de Bayreuth a-t-elle fait afficher les prochains spectacles que toutes les places pour les vingt représentations, qui auront lieu du 22 juillet au 20 août prochains, sont vendues. Le trafic international des billets a commencé et sera aussi florissant que les années précédentes. La direction avait pris cette année des mesures pour évincer ces trafiquants, mais elle n'a pas réussi. Il en sera d'ailleurs ainsi aussi longtemps qu'il y aura des particuliers inspirant confiance pour faire le jeu des marchands de billets auxquels ils cèdent leurs places.

Le théâtre du Prince-Régent, à Munich, a fixé comme suit les dates des représentations qu'il donnera cet été des œuvres de Mozart et de Wagner :

1er août : *les Noces de Figaro*; 3 août : *Don Juan*; 4 août : *l'Enlèvement au sérail*; 6 août : *les Noces de Figaro;* 8 août : *Don Juan*; 9 août : *Cosi fan tulle*; 11 août : *les Maîtres chanteurs de Nuremberg*; 13 août : *Tristan et Isolde*; 15 août : *Tannhäuser;* 17 août : *l'Or du Rhin*; 17 août : *la Valkyrie*; 20 août : *Siegfried*; 22 août : *le Crépuscule des dieux*; 24 août : *les Maîtres chanteurs*; 26 août : *Tristan et Isolde*; 28 août : *l'Or du Rhin*; 29 août : *la Valkyrie;* 31 aout : *Siegfried;* 2 septembre : *le Crépuscule des dieux*; 4 septembre : *Tannhäuser*; 5 septembre : *les Maîtres chanteurs*; 7 septembre : *Tristan et Isolde*; 9 septembre : *l'Or du Rhin*; 11 septembre : *la Valkyrie*; 12 septembre : *Siegfried*; 14 septembre : *le Crépuscule des dieux.*

De Paris :

La Comédie-Française a commencé les études du *Bon Roi Dagobert*, pièce en quatres actes (en vers) de M. André Rivoire, qui est destinée à inaugurer la prochaine saison.

A l'Opéra, on commencera dès le mois prochain les études du *Crépuscule des Dieux*, que MM. Messager et Broussan comptent faire passer dès la rentrée.

Le théâtre des Arènes de Béziers aura, les 30 août et 1er septembre prochains, la primeur d'une tragédie lyrique de MM. L. Népoty et H. Rabaud, *le Premier glaive.*

Le monument érigé à Eugène Manuel, dû au statuaire Gustave Michel, sera inauguré dimanche prochain. Il s'élève avenue Henri-Martin, devant le lycée Janson-de-Sailly.

SOTTISIER :

Comœdia, dans son numéro du 7 courant, nous apprend que « le ténor M... a été supérieur en son interprétation des *Chants d'Amour et de la forge* de Wagner ».

Nous souhaitons vivement connaître l'éditeur de cette œuvre, de même que celui du « délicieux ocasatti » de C. Erlanger que, toujours d'après *Comœdia*, on exécuta au même concert.

Fête des fleurs : «... Un parasol fait de roses Catleya d'un mauve incomparable. »

Le Figaro, 6 juin 1908.

Nous avons annoncé qu'un monument serait prochainement érigé à Lille à la mémoire d'Édouard Lalo. Le *Gil Blas* dit à ce propos : « Nul hommage n'est plus légitime que celui-ci. Le nom d'Édouard Lalo ne fut vraiment connu du grand public qu'en 1888, après le succès du *Roi d'Ys* à l'Opéra-Comique. L'auteur avait alors soixante-cinq ans, il mourait quelques années plus tard ayant bien peu joui de cette tardive célébrité.

Pendant toute sa vie de travail et de luttes pour l'Art pur, et en dépit d'un grand nombre d'œuvres très remarquables (trois trios, un quatuor, la *Symphonie espagnole*, deux sonates, des pièces d'orchestre, des mélodies, etc., etc.), il ne fut apprécié à sa juste valeur que par quelques amis dévoués et convaincus de sa supériorité.

Homme sympathique, simple et bon, Lalo ne se prêta jamais à la moindre intrigue pour faire exécuter ses œuvres. Il n'écrivit que suivant son inspiration et sans faire de concessions au goût du public. Ses œuvres, comme celles de César Franck, ne sont tout à fait comprises et admirées que depuis sa mort. »

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Emile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Étude du Notaire DELPORTE, à Bruxelles
GRAND-SABLON, 36

—

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Vente publique et volontaire

D'UN

BON MOBILIER, TABLEAUX, etc.

Le Notaire DELPORTE vendra publiquement, le **lundi 29 juin 1908**, à 10 heures, en la salle des ventes Stevens, rue des Chartreux, nos 67-69, un bon mobilier comprenant notamment :

Garniture de salon, guéridon, glace, console, le tout style Louis XV; meubles de salle à manger, de chambre à coucher et autres.

Pendules, lustres, glaces, psyché, foyers, lampes, suspension, feux à gaz, garnitures de cheminées, colonne marbre torsades socle tournant, porcelaines, tapis.

Tableaux, dessins, aquarelles de Franz Hens, A. Chwala, Van Cuyck, **Troyon. Baron. Wappers**, De Jans, Montagues, De Braekeleer, Vandekerkhoven, Vallée, Notermans, Alphonse **De Neuville**, (le Maraudeur) et autres.

Objets de fantaisie.

Vins : environ 400 bouteilles de Bourgogne (Pommard).

Paiement au comptant. Frais 10 %.

EXPOSITION : **Dimanche 28 juin 1908**, de 11 à 3 heures.

Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Follette, près le Lavadou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de prédilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer.

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères
(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. **RECUEILLEMENT**
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.
Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître à l'EDITION MUTUELLE
(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 27. 5 JUILLET 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Roussel, Bonnard, Vuillard (OCTAVE MIRBEAU). — Le Démon de la Vie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art au Parlement. — « Parsifal » à Amsterdam (CH. VAN DEN BORREN). — Concours du Conservatoire (suite) (CH. V.) Préceptes de Grétry (GRÉTRY). — Chronique judiciaire des arts. — Petite Chronique.

Roussel, Bonnard, Vuillard [1]

Il revient au même d'écrire que K.-X. Roussel, Bonnard et Vuillard sont les plus grands peintres ou les plus peintres parmi ceux de leur génération. J'aime mieux dire qu'ils sont les plus peintres, car tous ceux qui aiment la peinture et auxquels je m'adresse saisiront mieux quel don essentiel je veux dire.

(1) Les œuvres de ces trois peintres composaient presque exclusivement la collection de M. Thadée Natanson, qui fut dispersée à Paris le mois dernier. Les observations que présenta à leur sujet, sous forme de préface au catalogue de la vente, M. Octave Mirbeau, méritent d'être communiquées à nos lecteurs, à qui les Salons de la *Libre Esthétique* ont rendu familiers les noms de MM. Roussel, Bonnard et Vuillard.

J'écris avec une grande tranquillité au printemps de 1908 qu'il est émouvant de les voir parvenir à la maturité de leur génie tandis que Renoir et Monet achèvent avec splendeur une carrière qui fut splendide et, non moins, que Cézanne ait pu voir tout ce qu'ils apportaient. En l'écrivant, je songe à la gentillesse que Courbet témoignait à Monet adolescent et à la ferveur clairvoyante qui faisait réussir à Renoir des copies de Delacroix dont on riait autour de lui.

Vers 1891 le sens que l'œuvre de Roussel, de Vuillard, de Bonnard prendrait dans l'histoire de la peinture française était douteux. Il est très clair en 1908. C'est un mérite de l'avoir distingué dès 1891 et il est juste de le proclamer en 1908.

Emmanuel Kant disait que David Hume l'avait réveillé du sommeil dogmatique. Il est arrivé à la peinture française quelque chose d'analogue que commence de marquer l'effort impressionniste. Ces peintres ramènent déjà à leurs impressions, ou à eux-mêmes, l'origine d'une production qu'on situait avant eux, que la plupart continuent de situer dans ce qu'on appelle la nature ; affirmation que leur souci inquiet pour la première fois, peut-être, mit en doute.

L'effort des peintres qui nous occupent ici va plus avant dans la même direction. Si, historiquement, ils continuent l'art d'illustres devanciers, dont ils sont pénétrés, on peut à propos d'eux parler, sinon de progrès, expression qui, appliquée à l'art plastique, est dénuée de sens, du moins d'une oscillation d'une plus grande amplitude.

Ce qui d'abord les relie à un Cézanne et un Renoir, à

Manet ou à Monet, à Degas et, pour la même raison, à la lignée qui remonte par Corot et Courbet jusqu'à Delacroix et jusqu'à Chardin et au Poussin, c'est — regardez, il suffit de regarder — qu'ils sont essentiellement peintres.

Aucune préoccupation, chez eux, étrangère à la peinture. L'invariable sujet de leurs tableaux ou de leurs décorations est un sujet de peinture. Il ne s'agit jamais pour eux que de composer des harmonies, de faire valoir des tons, c'est-à-dire des rapports de tons, de faire chanter des compositions nouvelles de couleurs et d'en imaginer qui serviront de modèles ou, si l'on veut, de matrices.

Mais ce qu'il faut noter, c'est qu'en réaction contre un préjugé devenu universel et tyrannique — et que les impressionnistes n'ont pas peu contribué à fortifier — ces peintres-ci ne peignent pas d'après nature, ou, du moins, s'il leur arrive de recourir au modèle, c'est sans être dupe de la valeur d'une méthode qui n'est ni la meilleure ni la seule dont on doive user. Remarquez qu'ils n'ont commencé ou recommencé de le faire qu'assez tard et après avoir déjà beaucoup travaillé.

Ils se sont mis à peindre au moment où le livre de Taine venait de populariser les analyses des philosophes anglais, où la théorie, féconde, des signes aboutissait à ce qu'on appela le *symbolisme* dont, avec Bernard, Gauguin et Sérusier faisaient une application à la peinture. Ils ont vu les débuts de la photographie instantanée. En même temps ils faisaient connaissance de l'art de l'Orient et de l'Extrême-Orient, qui avaient déjà réveillé leurs aînés, Monet en particulier, de ces estampes japonaises qui ont eu sur leur développement une influence profonde et dont on retrouve à chaque instant dans leur œuvre le souvenir des procédés exquis. La première estampe-affiche qui ait joyeusement éclaté sur les murs de Paris, depuis Daumier, si différente des délicieuses enluminures de Chéret, cette *France-Champagne*, aujourd'hui introuvable, est l'œuvre de Bonnard. Elle inaugurait un renouveau de l'art de la lithographie (l'étude aussi de sa technique a servi puissamment chacun d'eux et laissé sa trace parmi leurs préoccupations), de cet art que Toulouse-Lautrec devait pousser jusqu'au degré qu'on sait de raffinement et de maîtrise.

Tout en apprenant péniblement leur métier — qui ne s'enseigne plus — ils se libéraient de nombre de préjugés, en particulier de celui qui voulait, les yeux fermés, qu'il n'y eût qu'une tradition pour les arts plastiques, des Grecs aux Italiens et des Italiens jusqu'à nous. Chaque jour au contraire ou chaque excursion d'un homme de goût et avisé en fait découvrir une de plus, entièrement nouvelle, le commerce de chacune menant à mieux apprécier les autres.

Insensiblement ils triomphaient aussi du préjugé de la nature.

Non pas qu'ils allassent jusqu'à nier la nature. Mais ils y exilaient la source mystérieuse de nos sensations, et c'est sur celles-ci qu'ils réfléchissaient uniquement. La nature n'était plus pour eux rien d'absolu et ils comprenaient que les mieux doués d'entre nous, ceux qui conquièrent le droit d'être salués du nom de créateurs, la font et la transforment à mesure, au gré de leur génie.

Partant d'un mot célèbre, ils auraient pu arriver à dire que la nature n'est qu'un état de notre développement intellectuel.

La religion des objets et la conception traditionnelle du dessin s'en trouvaient atteinte jusqu'en leur fond. (Il est vrai qu'on ne fait jamais que changer d'idolâtrie.)

C'est par des réflexions de ce genre qu'ils ont pu parvenir à une notion plus ou moins distincte mais intelligente de leur art et à la clairvoyance des moyens purement sensuels par lesquels il atteint son objet totalement abstrait ou spirituel.

Le dessin et la couleur évoquent des objets ou pour mieux dire des sensations au moyen de signes (et c'est tout le procédé de l'intelligence ou de l'abstraction); leur occupation exclusive, à ces peintres, a toujours été, en tâchant d'oublier les modèles préalables ou les combinaisons traditionnelles, non pas de créer de la couleur, ce qui n'a pas de sens, mais des jeux de couleurs, l'art plastique commençant au moment où l'on combine, pour le plaisir ou par jeu, des formes, c'est-à-dire des signes en vue d'émouvoir l'esprit par le moyen des sens.

De sorte que les œuvres où ils aboutissent, si complètement qu'elles baignent dans la sensualité, si esclaves qu'eux-mêmes semblent de leurs sens, si profond que paraisse le pouvoir de leur art sur notre sensibilité, sont le résultat d'un travail proprement abstrait dont nous goûtons, même sans la comprendre, la mathématique obscure.

* * *

Je ne descendrai plus à présent jusqu'à vouloir justifier les formes ou le dessin de ces peintres. J'ai essayé avec trop de sérieux de caractériser leur esthétique et ses intentions pour vouloir relever des plaisanteries qui circulent.

Je ne sais pas s'ils dessinent bien ou mal; je ne sais pas ce que c'est de bien dessiner, si c'est autre chose que d'être impressionné par un mouvement et de l'évoquer en signes qui m'émeuvent. Je sais que les objets qu'ils représentent, ou les sensations qu'ils évoquent, que les formes qu'ils créent m'enchantent. Je dirai plus : elles arrivent à gouverner mon imagination et mes sens; je vois par eux. Je fais à mon tour confusément des Bonnards, des Vuillards, des Roussels comme

je lis des Vallottons; j'en emplis la nature ou je fais d'après eux la nature.

Je ne dispose pas, pour me prononcer, d'autre norme, d'autres canons.

Mais je peux essayer de caractériser, de différencier ces très purs peintres qui sont des hommes réfléchis.

Vuillard, dont le raffinement me paraît le plus directement, le plus voluptueusement sensuel, me paraît aussi le plus impassible parmi la tendresse ou l'acuité des sensations qu'il évoque courageusement dans leur complexité. Sa volonté n'intervient dans le ragoût de ses combinaisons que pour marquer sa personnalité. Son unique souci est délibérément abstrait. Il semble demeurer d'autant plus abstrait d'intention qu'il est plus délicieusement, plus somptueusement sensuel. Si sa sensibilité a quelque chose d'enivrant, il est assez subtil et ingénieux pour la maintenir toujours savamment en équilibre. J'ajoute qu'il n'est jamais plus à l'aise et qu'on ne le goûte jamais mieux que quand son imagination — je la voudrais dire musicale — peut se donner carrière sur d'assez amples surfaces : il faut des murs à sa magie.

Bonnard ne se défend pas de laisser partout percer sa fantaisie, au gré de sa curiosité primesautière. Son dessin, spontané, profondément original, aigu, inoubliable, est particulièrement évocateur. Il est aussi malicieux à ravir, d'une grâce souveraine, d'une hardiesse que rien n'arrête. Mais son goût, relevé, rare, et un sentiment exquis de la mesure lui donnent l'aisance qu'il faut pour faire jouer les formes et chanter les harmonies les plus inattendues. L'intention qui paraît dans le plus léger de ses traits et le plus frêle en apparence de ses accents de couleur fait du moindre de ses croquis un objet complet, autonome. Il n'y a pas ici, entre toutes ses œuvres, un seul morceau — si étroit soit le rectangle — où il ne ramasse et n'écrive vigoureusement une composition parfaite.

K.-X. Roussel est hanté d'images légendaires. Elles naissent et renaissent sous ses doigts avec une abondance et une facilité charmantes. Elles l'ont séduit et nous ravissent. Mais ce ne sont pour ses dons de peintre qu'autant de prétextes à imaginer des enveloppes précieuses, des harmonies rares, et à en réaliser dont la généralité s'amplifie à mesure qu'il se mûrit et se développe. Or, son éloquence, qui paraît si aisée, il n'en préserve le charme que par le souci de la retenir toujours sévèrement au bord de tout bavardage et parce qu'il ne se permet que d'indiquer des développements ou d'en poursuivre d'imprévus. La fraîcheur de ses combinaisons demeure obstinément hautaine, à quelque éclat, à quelque féerie qu'elle monte, à quelque délicatesse qu'elle s'attarde tendrement.

J'ai remarqué que jamais, en parlant de ces peintres qu'il comprend, Thadée Natanson ne s'avise de formuler une réserve ou une objection. Aucune attitude avec laquelle je sympathise davantage. Plus je vis dans la familiarité des œuvres que j'aime, plus je me satisfais complètement de les aimer complètement.

OCTAVE MIRBEAU.

LE DÉMON DE LA VIE

Il y a longtemps que je répète que M. Edmond Jaloux, est sinon le premier, tout au moins un des premiers romanciers de sa génération, et comme il ne veut pas me faire mentir, il publie chaque fois un plus beau livre que le précédent.

Le Démon de la vie (1) est son chef-d'œuvre, et c'est, incontestablement, un chef-d'œuvre. L'histoire ne s'en raconte pas, car précisément tout son intérêt consiste en ceci qu'elle est racontée par M. Jaloux. Et je n'ai jamais compris à ce point la différence essentielle qui sépare la vie de l'art. La vie, si riche, si belle, si pleine de rêves qu'elle soit, n'est pour l'artiste que l'élément à mettre en œuvre, la matière brute à travailler.

De tous les personnages, pourtant si intenses, qu'il fait agir, aucun sans doute n'a été vu faisant les actions qu'il fait dans son roman.

Observés, oui, mais dans leurs caractères essentiels, devinés, complétés, ils se remuent dans un monde nouveau, parmi les événements que la logique de leur tempérament appelle pour ainsi dire, — en un mot dans l'intrigue qu'ils nécessitent.

A vrai dire, ce n'est pas M. Jaloux qui crée l'action où ils vont être des personnages, ce sont eux. Lui, il les a trouvés, il les a conduits là, parce qu'il devinait qu'ils joueraient bien la pièce, mais la situation, ce sont eux, les acteurs improvisés, qui l'ont amenée, puis resserrée, puis dénouée.

C'est une impression que j'ai, mais cette impression est intense et je la ressens toutes les fois que je me trouve en présence d'une œuvre véritablement forte et pathétique.

Le talent que déploie le romancier pour coordonner les transitions dont l'habile usage donne l'illusion nécessaire est d'autant plus grand et plus sérieux que ce génie primitif, dont je viens de parler, existe chez ce romancier.

Trouver les personnages, voilà le coup de génie. Le reste vient tout seul. Et il n'y a pas d'exemple ni d'un homme qui ait le reste sans cela, ni de l'inverse. Mais observer, dans la vie courante, les hommes et les caractères, avoir l'intuition de ce qu'ils peuvent *donner* dans telle ou telle situation, ne plus les oublier, autant de qualités qui ne sont données ni au dilettante qui passe dans la vie sans but, ni au poète qui se regarde sentir, ni au philosophe qui réduit tout en abstractions, mais à l'artiste seul qui, dramaturge ou romancier (ces deux mots n'expriment que deux espèces d'appréciateurs de la réalité), s'intéresse à la vie des autres, en découvre les mobiles secrets et rêve d'en donner aux autres l'illusion, sur la scène ou dans le livre.

J'aime surtout, chez M. Edmond Jaloux, cette impersonnalité, signe le plus indéniable d'une maîtrise qui va chaque jour s'accentuant. L'impersonnalité, comme il faut l'entendre ici, n'a rien de commun avec l'impassibilité, telles que l'entendaient par

(1) EDMOND JALOUX. *Le Démon de la vie*. Paris, Stock.

exemple les Parnassiens, ces artistes naïfs. Elle n'amène point le romancier à se déprendre de ses créations, mais au contraire à en respecter davantage les virtualités et, j'allais dire, la liberté.

Pièces en mains, il me faudrait deux numéros de l'*Art moderne* pour prouver ce que je veux dire. Je me contente de l'indiquer, sûr que m'approuveront tous ceux qui ont lu avec attention *le Démon de la vie*.

M. Edmond Jaloux met ses personnages aux prises avec une situation initiale dont le développement logique les amène, par d'insensibles et d'irrésistibles gradations, à la plus terrible crise. Pas un seul instant il n'est intervenu. Chacun d'eux a agi, à chaque minute, comme il ne pouvait pas ne pas agir. Une fatalité inflexible, mais dont le pathétique et les ressorts sont tout intérieurs, les a conduits vers la catastrophe, avec la sobre beauté des tragédies anciennes. Et pas un instant cependant ils n'ont cessé d'être des hommes, ils n'ont paru contraints par autre chose que leur volonté personnelle.

Et je suis reconnaissant à M. Edmond Jaloux de marquer si bien cela dans son livre, avec un tel sens profond de la vie, avec une si belle pitié.

Qui est responsable du suicide de Simone de Clausel ? Personne. Mme d'Angilbert en rejette le crime sur Roger de Clausel qui, à son tour, et avec la même vraisemblance, accuse sa sœur. Mais cette sœur elle-même, et Roger, ne sont que des intermédiaires entre ce fait brutal : le suicide de Simone et les mille et mille causes qui les ont créés l'un idéaliste et sectaire, l'autre frivole et inconsciemment perverse : atavisme, éducation, milieu, circonstances ; fourmillement enchevêtré que le romancier a le devoir de suggérer, mais dont il peut négliger le détail en faveur du beau drame qui en fut l'aboutissement.

Et il ressort de cette lecture une impression assez analogue à celle que donnent les grands bouleversements moraux qui se passent autour de nous et en nous : impression faite de vaste pitié, d'indulgence universelle, de compréhension sereine, de pardon.

Rien ne ressemble tant, en effet, à un roman bien construit qu'une crise intéressante de notre vie personnelle. Dans l'un comme dans l'autre cas, ce que l'existence a de quotidien, de désordonné et de circonstanciel s'efface, se met à son plan, se groupe avec une sorte d'art autour du sujet principal : l'action où nous sommes engagés.

Nous sentons nous traverser, en même temps que des émotions personnelles de douleur ou de joie, une sorte de grand frisson esthétique. Une sérénité contemplative, dont parfois nous nous étonnons à cause de la contradiction qu'elle semble présenter avec notre trouble, nous envahit : nous jugeons les hommes d'un point de vue nouveau, avec bonté, avec curiosité, avec une intelligence toute déprise.

Il est certain que les grandes douleurs n'ont pas d'autre raison d'être admirables, et que c'est là toute l'expérience qu'elles nous donnent.

J'aime dans *le Démon de la vie* cette ressemblance qu'il présente avec les moments suprêmes, clairs, ordonnés, de nos existences. Si nous en suivons les péripéties avec cette angoisse, si nous en plaignons les héros avec cette fraternelle sincérité, si nous disons souvent, avec émotion : « Comme c'est vivant! Comme c'est vrai ! » ne doutez pas que ce soit à cause de cette analogie profonde, réelle. L'art doit être vivant d'abord, pour être l'art; mais la vie doit être intense et belle, aussi, pour nous sembler digne d'être contemplée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART AU PARLEMENT

M. Jules Destrée a présenté à la Chambre des représentants d'excellentes observations sur diverses questions artistiques et littéraires. Les extraits ci-après de son discours intéresseront particulièrement nos lecteurs :

« On projette, à l'heure actuelle, deux commémorations auxquelles, je pense, l'honorable ministre des sciences et des arts ne voudra pas rester indifférent.

La première est celle d'un artiste du XVe siècle qui est un de nos plus grands peintres : Roger de la Pasture ou Van der Weyden. J'ai eu déjà l'occasion de signaler à l'honorable ministre que ce grand peintre n'avait, dans la ville de Bruxelles et spécialement dans l'église Sainte-Gudule, où il est inhumé, aucune espèce de monument commémoratif.

M. Descamps, ministre des sciences et des arts. — C'est vous qui avez pris l'initiative de cette commémoration.

M. Destrée. — En effet, et vous avez bien voulu me donner l'assurance que réparation serait faite à la mémoire de Roger Van der Weyden. Lorsqu'on inaugurera le monument dû à sa gloire, il conviendrait, me semble-t-il, d'organiser une exposition de ses œuvres.

M. C. Tulpinck, de Bruges, qui a tant fait déjà pour l'art ancien de Bruges, préconisait, il y a quelques jours, des expositions complètes de certains maîtres du XVe siècle. Roger Van der Weyden me paraît celui par lequel on devrait commencer. Il occupe entre les Van Eyck et Memling une place considérable. Son art est émouvant et pathétique. Ses personnages sont tout frémissants de drames intérieurs. Une exposition de ses œuvres serait d'une haute éloquence et éclairerait bien des points encore mal connus de l'histoire artistique du XVe siècle, surtout si l'on y groupait non seulement les œuvres du maître, mais celles d'attribution contestée, celles de ses élèves et de ses continuateurs.

Bien que Roger de la Pasture soit né à Tournai, il a passé la majeure partie de sa vie à Bruxelles, dont il fut le « pourtraicteur » attitré et où il est mort. La capitale me paraît donc tout indiquée pour pareille exposition. Si le gouvernement veut en prendre l'initiative ou tout au moins la patronner, le succès est certain. Des expériences comme l'exposition des Primitifs à Bruges, celle des Primitifs français à Paris, celle de la Toison d'or, ont prouvé l'intérêt très vif que le public porte à ces manifestations d'art.

Elles couvrent facilement leurs frais. Et de plus en plus les musées étrangers, les collectionneurs s'habituent à prêter leurs œuvres les plus précieuses pour de pareilles commémorations. J'ose donc espérer que ma proposition ne restera pas sans écho et que nous pourrons célébrer bientôt, comme il convient, l'un des artistes les plus intéressants du XVe siècle.

Une autre commémoration se prépare : celle de Constantin Meunier. Si Roger Van der Weyden est un de nos grands artistes du XVe siècle, Meunier est l'un des grands du XIXe. Il est le chantre épique du monde moderne, des travailleurs de l'industrie contemporaine. En ce moment, au Borinage, au pays de Liége, on organise des fêtes et des cortèges qui auront pour but de célébrer la noble vie, toute de simplicité et de labeur, de Constantin Meunier, son œuvre puissante et tragique, révélatrice de la beauté sombre de nos plèbes industrielles.

Le gouvernement ne peut pas ne pas s'associer à cet hommage solennel rendu à l'un des meilleurs enfants de notre pays. Et il le pourra, non seulement en secondant les organisateurs de ces manifestations, mais en érigeant enfin ce Monument du travail, synthèse héroïque de l'œuvre de Meunier. Pour ma part, je souhaite que cette œuvre soit élevée en plein air, au milieu de la vie des citoyens, et qu'on n'enferme pas son haut enseignement dans la froideur sépulcrale d'un musée. (*Très bien! sur divers bancs.*)

Un mot de nos musées.

Je signale à la Chambre, car M. le ministre ne les ignore pas, les incessants progrès, le travail intense et les efforts vaillants qui se font au musée du Cinquantenaire. Il y a là toute une équipe de savants, de chercheurs et d'artistes dont l'activité est digne d'encouragements. Le gouvernement, qui sait combien leur travail est utile et combien il enrichit constamment le trésor de nos richesses

nationales, se doit à lui-même de leur faciliter les moyens financiers pour arriver à améliorer les installations de nos collections actuelles.

Les musées du Cinquantenaire sont peut-être un peu loin; on n'y va pas assez, mais ils sont déjà extrêmement intéressants et doivent être développés. On y a compris la nécessité d'un catalogue. Et c'est une nécessité sur laquelle j'ai maintes fois insisté. Un musée sans catalogue ne remplit pas sa destination instructive.

Le catalogue est le guide indispensable à tous ceux qui ne traversent pas le musée en simples curieux, mais qui cherchent à se renseigner et à s'instruire. A notre époque de démocratie, où les musées sont ouverts à tous, il faut que ces catalogues soient à bon marché.

Au musée de peinture de la rue de la Régence, — qui est un des beaux musées d'Europe, — il n'y a pas de catalogue, ou, plus exactement, le catalogue est une œuvre privée. Il est dû à M. A.-J. Wauters, et sa seconde édition, toute récente, est une merveille de science et d'érudition, mais elle a, pour les visiteurs pauvres, le grave défaut de coûter 3 fr. 50.

L'honorable prédécesseur de M. le ministre actuel m'avait promis de permettre, grâce à une combinaison qu'il étudiait, soit à M. Wauters, soit à son éditeur, de céder le catalogue à un prix très réduit, mais, jusqu'à présent, cette solution est toujours attendue. Remarquez bien, messieurs, que ce catalogue est désiré par les artistes, par les voyageurs, par tous ceux qui cherchent à s'instruire, par tous ceux à qui la seule vue d'un tableau ne suffit pas, à qui des indications sur l'attribution, l'époque, le sujet, l'origine sont indispensables. Ces catalogues doivent être à très bon marché. On a fort bien compris cela dans les autres pays; c'est ainsi qu'à la « National Gallery » de Londres le catalogue, un fort volume de 700 pages, comprenant toute une histoire de l'art, extrêmement bien faite, sans cesse remis à jour et tenu au courant, se vend un shilling. A Birmingham, il y a des catalogues à 10 centimes. Les nôtres ne devraient jamais se vendre plus d'un franc.

La publication de catalogues à bon marché, bien faits, tenus au courant, me paraît une des conditions indispensables de l'organisation moderne des musées et je renouvelle près de l'honorable ministre les instances que j'ai déjà faites près de ses prédécesseurs.

M. Descamps, ministre des sciences et des arts. — Vous avez absolument raison et je tâcherai de donner suite à votre idée le plus rapidement possible. » (*La fin prochainement.*)

« PARSIFAL » A AMSTERDAM

La *Wagner-Vereeniging* d'Amsterdam a pris l'initiative de donner, cette année, au théâtre de la ville, deux représentations de *Parsifal*. Ces représentations ont eu lieu dans des conditions excellentes, et ont laissé une impression inoubliable à tous ceux qui ont eu le rare bonheur d'y assister.

Parsifal est, en effet, une œuvre d'art accomplie. Elle est la synthèse de la pensée et de l'esthétique de Wagner. Le maître s'y est montré, plus que jamais, dramaturge d'instinct : il y a atteint, grâce au merveilleux équilibre qu'il a su donner à l'action, une concision qui lui a plus d'une fois manqué dans ses œuvres antérieures; il y a déployé, avec une incomparable puissance, toutes les ressources de son tempérament de metteur en scène, d'architecte-magicien, de paysagiste prestigieux. La musique de *Parsifal* est probablement la plus belle que Wagner ait écrite. Belle par sa simplicité, par son ampleur et par le raffinement expressif, poussé au dernier degré, de sa technique harmonique, elle subjugue encore par le charme profond de son atmosphère tour à tour chrétienne et païenne.

Le mysticisme chrétien de Wagner, qui se manifeste avec tant de grandeur à la fin du premier et du troisième acte de *Parsifal*, n'est certes pas de la même lignée que celui de Palestrina, de J.-S. Bach ou de Franck. C'est celui d'un homme qui a vécu toute sa vie en dehors du christianisme et qui par nature était plus païen que chrétien. Mais l'extraordinaire intelligence intuitive de Wagner lui a fait comprendre la beauté de la religion du Christ, et lui a fait deviner le parti qu'on pouvait en tirer au point de vue dramatique. En exprimant l'idéal philosophique de la fin de sa vie en un drame dans lequel la religion se mêlait directement à la vie légendaire, il aurait pu choquer maintes convictions respectables. Mais l'art suprême qu'il a mis dans *Parsifal* efface tout scrupule, et il n'est guère possible de ne pas s'incliner devant la magnificence de l'édifice érigé à la gloire d'un christianisme qui, pour être très subjectif, n'en manifeste pas moins une compréhension vive et profonde de celui de Jésus...

La *Wagner-Vereeniging* a réalisé une interprétation d'ensemble qui mérite les plus grands éloges. Les décors sont splendides et les détails de la mise en scène sont réglés avec art.

L'orchestre est caché, — comme à Bayreuth, — et ne couvre pas un instant la voix des chanteurs. M. Viotta le dirige avec une rigueur respectueuse, mais il manque peut-être, de temps en temps, de ce laisser-aller, de cet élan qu'exige la musique de Wagner.

Les chœurs sont composés des membres de la *Wagner-Vereeniging*. C'est une chose merveilleuse de voir ces amateurs évoluer sur la scène avec la plus grande aisance et la grâce la plus charmante, — notamment dans le tableau des Filles-fleurs, — et chanter avec un art parfait et une foi digne d'un autre âge les passages difficiles qui leur incombent.

A la tête de l'interprétation individuelle se trouve miss Marie Bréma. Il est à peine besoin de dire que la grande artiste a fait du rôle de Kundry une création extraordinaire de force et de vie. Elle a tour à tour incarné, avec un sens étonnant du contraste, les aspects différents de l'« Eternel féminin » dont Kundry est le symbole. Farouche, inquiétante jusque dans sa prostration au premier acte, elle apparaît singulièrement belle dans son rôle de séductrice au deuxième acte : involontairement on songeait, à la voir et à entendre les accents languides ou passionnés de sa voix, à une déesse païenne, à Vénus elle-même. Enfin, au troisième acte, en pénitente, muette la plupart du temps, elle émeut par la simplicité de sa mimique et par l'admirable sincérité de sa contrition.

M. Kromer est un Klingsor de très belle allure et qui possède, à un haut degré, le sens de la vérité dramatique. On n'en peut dire autant de M. « Blass », qui est bien « pâle » dans le rôle si intéressant de Gurnemanz. Sa belle voix et la sobriété avec laquelle il le déclame n'excusent guère sa froideur et la banalité de sa mimique. M. Breitenfeld a de beaux accents dans le rôle d'Amfortas et M. Holm est un bon Titurel.

Parsifal, c'était M. Forchhammer, auquel un physique désavantageux, — il a l'air beaucoup trop âgé dans les deux premiers actes, — a quelque peu nui dans l'esprit des spectateurs. Si l'on s'abstrait de cette considération, on doit reconnaître qu'il donne au héros wagnérien une physionomie qui lui convient. Ce n'est certes pas le Parsifal rêvé, mais sa réalisation du rôle n'en est pas moins fort honorable. Il faut lui savoir gré de bien le chanter et de ne pas l'amoindrir par des fautes de goût.

CH. VAN DEN BORREN.

Concours du Conservatoire (1)

Violon (professeurs, MM. CORNÉLIS, MARCHOT et THOMSON). — 1er prix avec la plus grande distinction, M. L. Dubois, élève de M. Marchot.

1er prix avec distinction, M. Lowman, élève de M. Cornélis, et M. Sidebotton, élève de M. Thomson.

1er prix, Mlle Donaldson, MM. Luna, Maglioni, Guller, Lécrivain, élèves de M. Thomson, et M. Saeys, élève de M. Marchot.

2e prix, Mlles Watelot et De la Torre, élèves de M. Thomson;

(1) Suite. — Voir nos deux derniers numéros.

MM. Bayezt, Vanden Broecke et Rauter, élèves de M. Cornélis; MM. Vanden Busschе et Winance, élèves de M. Marchot.

Accessit, M. Caminha, élève de M. Thomson.

Chant théâtral (pour jeunes gens) (professeur, M. DEMEST). — 1er prix avec distinction, MM. Lheureux et Morissens; 1er prix, MM. Hiernaux et Mommaerts; 2e prix, MM. Colin et Vanderschrick.

Nous avons eu l'occasion d'entendre la répétition générale du concours des élèves de Mlle Jeanne Flament. Séance extrêmement intéressante, au cours de laquelle nous avons pu juger du soin que met le professeur, — dont on connaît le grand talent personnel, — à inculquer à ses jeunes chanteuses la nécessité de l'émission naturelle de la voix et la noblesse du beau style classique.

Parmi les élèves concourant à huis-clos, Mlle Kalker nous a paru fort bien douée. Elle a chanté d'une voix délicieuse, et avec un charme prenant, l'air pastoral du *Messie*: *Er weidet seine Heerde.*

Mlle Buyens, qui concourait en public, est ce que l'on appelle un beau tempérament d'artiste: voix de contralto puissante, égale, et qui sait se faire tour à tour tendre, pathétique et mystique; interprétations parfaites au point de vue du style et de la compréhension. L'arioso et l'air de la *Passion selon saint Mathieu*: *O Golgotha*, — pour lequel M. Gevaert avait mobilisé les instruments accompagnants et un petit chœur, — a été rendu par elle avec une autorité remarquable. Elle est certainement appelée à devenir l'une de nos meilleures cantatrices d'oratorio, et peut-être même de théâtre, car la manière dont elle a chanté l'air d'Orphée: *J'ai perdu mon Eurydice* prouve un sens dramatique peu commun.

Mlle Latour a une voix charmante: elle a mis beaucoup d'esprit et de désinvolture dans l'ariette de *La Fausse magie*: *En conscience*. Elle serait très bien à la scène en Zerlina, en Serpina, et dans d'autres rôles de soubrettes.

Quant à Mlle Piette, elle vocalise avec facilité et sait aussi, à l'occasion, mettre de l'accent dans ce qu'elle interprète. Elle a été excellente dans un admirable duo de Durante, qu'elle a chanté avec Mlle Buyens.

CH. V.

PRÉCEPTES DE GRÉTRY

Il y a des *trouvailles* d'harmonie comme de mélodie, et ce n'est pas la difficulté vaincue, ni le rapprochement subit de deux gammes éloignées qui en constituent le mérite; c'est parce que cette harmonie, elle-même, est vraie et expressive que je la trouve heureuse.

Croire que l'on puisse toujours joindre aux grâces de l'expression la correction de l'harmonie est une erreur... Que les musiciens disent combien de combinaisons harmoniques on emploie aujourd'hui, qui n'existaient pas et qui auraient révolté les puristes il y a trente ans : les ouvrages de Haydn en offrent mille exemples. Elles ne sont pas épuisées, ces combinaisons: la gamme chromatique renferme douze sons, qui donnent douze gammes à combiner, et que le sentiment combine plus souvent que l'art.

Je dis donc que tout est permis à l'artiste qui saisit la nature sur le fait : les vingt-quatre gammes ne sont que la palette du peintre. Vouloir lui prescrire le rapprochement de ses couleurs est une sottise : c'est lui défendre d'être original.

***

Si vous ne pouvez être vrai qu'en créant une combinaison inusitée, ne craignez point d'enrichir la théorie d'une règle de plus; d'autres artistes placeront peut-être encore plus à propos la licence que vous vous êtes permise, et forceront les plus sévères à l'adopter. Le précepte a presque toujours suivi l'exemple. Ce n'est cependant qu'à l'homme familiarisé avec *la règle* qu'il est quelquefois permis de la violer, parce que lui seul peut sentir qu'en pareil cas *la règle* n'a pu suffire.

GRÉTRY.

Chronique judiciaire des Arts

La sixième chambre du Tribunal de la Seine vient, dit *Comœdia*, de préciser l'importance que revêt, dans une revue, le rôle de la commère. Mlle Cécile Daulnay, engagée par le Concert Européen pour jouer le rôle de commère dans la Revue, et à qui la *vedette* avait été assurée, s'était plainte, par l'organe spirituel de Me Louis Schmoll, qu'on n'eût point observé le traité; on lui donnait, sans doute, un rôle dénommé « rôle de la Commère », mais c'était en fait une simple figuration. Mlle Daulnay gagne son procès et obtient condamnation au dédit. Voici par quels motifs :

« Attendu que, pour la revue, la vedette promise s'appliquant à un rôle de commère, qui, dans ces sortes de pièces, est un rôle spécialement en vue, caractérise le rôle qui devrait être attribué à Cécile Daulnay, et démontre que ce rôle devait être important, susceptible de faire à l'artiste la réclame en vue de laquelle elle s'est engagée;

« Or, attendu que l'examen de la pièce et du rôle que Cécile Daulnay devait y jouer établit que ce rôle n'était qu'un rôle effacé, un emploi de figurante incompatible avec la vedette, et que la qualification de « rôle de commère », que, pour les besoins de la cause, la direction avait donnée à cet emploi, n'était pas de nature à suppléer à la réalité. »

Voilà une sanction judiciaire d'une vérité théâtrale indiscutable.

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de juger les œuvres des concurrents pour le prix de Rome, réservé cette année à l'architecture, a décerné le 1er prix à M. Van Balle, le 2e à M. A. Smet et une mention honorable à M. Léon Gras, tous trois de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers.

Parmi les acquisitions faites au Salon des Beaux-Arts d'Anvers pour le musée de cette ville figure une toile récente d'A.-J. Heymans, *Belle nuit*, qui a été unanimement admirée. C'est l'une des plus belles inspirations du maître éminent dont *la Métropole* disait avec raison dernièrement : « M. Heymans est le premier de nos paysagistes. On ne le reconnaît, on ne le sait pas assez. Que de science en son œuvre, que de diversité, que de poésie! Ses grandes compositions sont comme des hymnes de joie aux rythmes larges, presque solennels, des hymnes à la beauté de la création. Tout en elle est enthousiasme profond, rêverie sereine. Nous avons vu de M. Heymans des *Couchers de lune* sur la bruyère, des *Nuits* sur la lande, ce grandiose *Réveil*, d'il y a quelques années — certains de ses chefs-d'œuvre datent déjà d'il y a quarante ans — des *Matins*, des *Marines*. Dans chacun de ces ouvrages quelque chose d'inédit, de neuf venait nous surprendre. La magnifique vision de l'artiste est d'une individualité incomparable. Et après nous avoir donné tant d'œuvres capitales déjà — que, d'autre part, on n'a pas assez vues — la force de ce fécond talent n'est pas amoindrie encore. Allez voir cette nouvelle composition : *Belle nuit*. Combien prestigieuse encore cette page! Une nuit belle, oui, merveilleusement belle, au ciel où dorment des nuages formant comme un somptueux velum de soie lamée d'argent. La lune s'y cache, mais sa clarté s'épand sur les choses silencieuses, sur les bouquets dispersés des arbres, sur les saules au frissonnant feuillage, et sur le miroir de la mare, où, à la surface, se jouent des perles luisantes et dont montent, se traînant parmi les roseaux de la rive, des pâles brouillards.

Et tout ça est exprimé avec une émotion...; tout ça est fixé sur la toile avec une connaissance du métier... »

Le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Henri Conscience sera célébré avec solennité à Anvers au mois de septembre. Le conseil communal participera à ce jubilé.

Le concours ouvert pour l'érection, à Anvers, d'un monument à Peter Benoit a donné les résultats suivants :

Ont été admis au concours définitif : MM. Jules Baetes, Ed. Deckers, F. Jochams, A. Pierre, E. Vloors et J. Weyns. Les esquisses devront être présentées au plus tard le 15 octobre.

Le peintre Gustave Speeckaert a fait don à la commune de Saint-Gilles d'une somme de cent mille francs destinée à l'érection d'un orphelinat. Il lègue en outre à la commune son hôtel de l'avenue de la Toison d'or, avec tout ce qu'il renferme, plus une somme de soixante-dix mille francs, en vue de contribuer à l'éducation artistique du peuple.

Un cercle de graveurs sur métaux vient d'être constitué à Bruxelles sous le titre *La Gravure*. Cette association nouvelle, dont le président est M. F. Michotte, graveur, professeur à l'École industrielle, a pour objet le développement artistique et technique de l'art du graveur.

La Compagnie artistique des théâtres en plein air de Paris viendra prochainement donner deux représentations au théâtre de verdure de Genval. Au programme : *Polyphème*, le beau drame d'Albert Samain, qui vient d'obtenir un gros succès à la Comédie-Française, et *La Pomme*, un acte de Th. de Banville. Le rôle de Polyphème sera joué par M. Carlo Liten qui en a fait une création très personnelle; il sera entouré d'une troupe composée des meilleurs éléments.

La Fête des Arbres que nous avons annoncée aura lieu aujourd'hui dimanche dans les jardins de l'Exposition de Bruxelles.

Les enfants des écoles exécuteront des chœurs et des jeux divers et l'on entendra un discours de M. Alfred Mabille, l'éloquent ami des arbres.

L'Harmonie communale prêtera son concours à cette fête qui, si le temps est favorable, attirera une foule de monde au quartier du Solbosch.

La *Cantate inaugurale* de M. Paul Gilson sera exécutée à l'ouverture des fêtes communales de Schaerbeek, dimanche prochain, à 8 heures du soir, par neuf cents choristes et musiciens.

Jef Lambeaux est mort avant que son bas-relief *les Passions humaines* ait été livré au public. On s'étonne à bon droit des lenteurs que subit cette affaire. M. R. Warocqué, député de Thuin, se propose d'interpeller le gouvernement à ce sujet.

De Paris :

M. Antoine, directeur de l'Odéon, a engagé pour la saison prochaine Mlle Rose Modave, fille du romancier Léon Cladel qui a laissé en Belgique de sympathiques souvenirs.

La pièce à laquelle M. Alfred Capus travaille actuellement et qui sera créée à la Renaissance par Mlle Ève Lavallière s'appellera *l'Oiseau blessé*.

L'Académie des Beaux-Arts, chargée de dresser une liste d'anciens prix de Rome parmi lesquels le ministre de l'instruction publique choisira le compositeur chargé d'écrire l'opéra que devront représenter MM. Messager et Broussan pour se conformer à leur cahier des charges, a désigné, pour former cette liste, MM. Reyer, Massenet, Saint-Saëns, Paladilhe, Théodore Dubois et Lenepveu.

Il n'est guère à espérer que ce travail « sur commande » produise un chef-d'œuvre.

Une importante exposition de peintures et de dessins de Van Gogh s'est ouverte le 14 juin à Francfort, organisée par le « Kunstverein » de cette ville. Elle comprend quelques toiles exécutées en Hollande (1883-85), un plus grand nombre à Paris, (1886-88), quarante tableaux d'Arles et de Saint-Remy (1888-90), enfin une douzaine de toiles d'Auvers-sur-Oise (mai-juillet 1890). Au total, avec les dessins, quatre-vingt-dix-huit numéros. Une sympathique curiosité accueille cette exposition d'un peintre que l'Allemagne considère avec raison comme un des maîtres de l'École moderne.

Les tableaux de Courbet conservent, dans les ventes publiques une côte assez élevée. Témoin *les Deux amies*, qui, à la vente Reitlinger, a été adjugé 11,500 francs. *La Vague* a fait 6,100 fr.; *le Retour de la conférence*, 2,500; *la Roche noire*, 2,650; *le Puits noir*, 2,450.

Afin d'élaborer les principales lignes du programme général de la saison prochaine, le comité de l'Association des Concerts Lamoureux, présidé par M. Camille Chevillard, prie les compositeurs qui se proposent de lui soumettre des œuvres inédites de vouloir bien les faire parvenir au siège de l'Association, 2, rue Moncey, du 15 au 30 septembre prochain.

Le Concours international de musique qui aura lieu à Roanne (Loire) le 15 et 16 août prochain ne le cédera en rien aux grandes fêtes de 1888 et de 1898. Quatre-vingt seize sociétés chorales, formant un ensemble de plus de quatre mille chanteurs, ont répondu à l'appel du comité, qui s'occupe activement des préparatifs du concours.

On vient de découvrir à Venise un des plus beaux bas-reliefs de la sculpture vénitienne, dont on avait signalé il y a plusieurs mois la disparition. L'enquête faite à ce propos par les autorités judiciaires a mis celles-ci sur la trace d'une vaste association de pseudo-antiquaires organisée en vue des vols d'objets d'art italiens et français destinés à enrichir les collections américaines.

C'est aux agissements de cette association que seraient dus la plupart des vols commis en ces derniers temps dans les églises françaises et dans tant de chapelles toscanes. Cette vaste association de cambrioleurs aurait son siège principal à Paris et des affiliés à Londres et à New-York.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

ÉMILE CLAUS

PAR

CAMILLE LEMONNIER

Un beau volume grand in-8°, contenant 34 planches hors texte, dont une en couleurs, d'après les œuvres caractéristiques d'Emile Claus, et 14 reproductions dans le texte, dont plusieurs en page entière, d'après des dessins et croquis de l'artiste.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une lithographie originale d'Emile Claus, spécialement exécutée pour cette édition.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

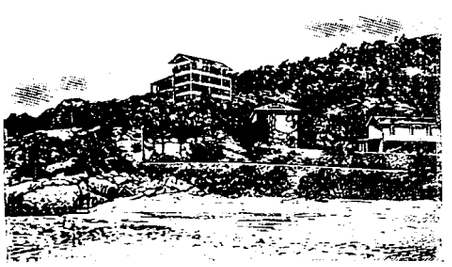
CLAUDEL et SUARES

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.



Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Follette, près le Lavadou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de prédilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer.

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*,

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT

(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**

(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître à l'EDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint-Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.

Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)

pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 28. 12 JUILLET 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Actualités littéraires : *Réflexions préliminaires* (FRANCIS DE MIOMANDRE) — Les Indépendants (OCTAVE MAUS). — L'Art au Parlement (suite) : *Le Cabinet des Estampes; projet de création d'une Calcographie nationale.* — Une lettre inédite de Wagner. — Concours du Conservatoire (suite) — L'Art à Paris : *Rembrandt Bugatti.* (L. V.). — Le Livre de Faveur (CLAUDE ANET). — La Maison de Schubert. — Accusés de reception. — Petite chronique.

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

Réflexions préliminaires

Il y a longtemps déjà que je désire écrire pour *l'Art moderne* une série de réflexions générales sur la littérature d'aujourd'hui, ses tendances, sa valeur intellectuelle, ses mœurs. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que les soins d'une chronique plus spécialement bibliographique m'en ont empêché.

Je profiterai de cette saison ingrate où le littérateur le plus avide de paraître se relâche un peu, malgré tout, et où l'honnête homme peut recevoir son courrier sans y trouver le redoutable bouquin à dédicace qu'il faudra lire et dont il faudra remercier...

Mais avant de commencer cette suite d'articles, il est bon auparavant que je m'explique en quelques mots et dissipe quelques malentendus.

D'abord, ces chroniques ne seront pas optimistes, ni bienveillantes, au contraire. Attitude qui, dans mon esprit, ne contredit pas le moins du monde celle que j'ai adoptée jusqu'ici dans les études *bibliographiques* publiées par moi ici même. Au lieu de la contredire, elle l'explique et la soutient; elle en est l'envers naturel et logique.

J'estime, en effet, que chaque œuvre faite par quelqu'un doit contenir au moins une parcelle de travail, d'honnêteté et de talent qu'il s'agit d'y découvrir, et que, pour peu qu'elle présente une certaine valeur, même minime, elle doit être révélatrice d'un état d'esprit, le signe d'une imagination. Cette valeur, cette révélation, ce signe m'ont toujours paru dignes d'intérêt et d'étude, et j'ajouterai qu'à ce point de vue je ne connais *personne* aujourd'hui dans la littérature française qui ait été incapable de m'attacher et chez qui je n'aie trouvé de quoi méditer et penser.

Et je dirai encore que, ne pouvant pas séparer l'œuvre de l'homme, il m'est absolument impossible d'envisager une œuvre sans être hanté par la vision pour ainsi dire morale et intellectuelle de la personne qui la composa. Chaque ligne du livre, je la vois écrite par la main de l'auteur, et je ne puis me défaire de l'obsession des images qui ont pu hanter son cerveau au moment où il écrivit cette ligne.

Que je me trompe ou sois dans le vrai, que cette méthode de critique semble idiote ou sublime, je n'en sais rien, je n'y puis rien, cela ne me regarde pas. J'écris comme je sens, — ou plutôt à peu près comme je sens, car la force des formules et des clichés est si puissante, même sur l'esprit qui veut y résister le plus, qu'il m'arrive malgré moi de parler souvent, hélas ! sur le ton de l'habituelle formule subjective et avec un air de compte rendu (mais enfin ceci est un détail [1]).

Cet état d'esprit m'amène donc, malgré moi, je le répète, à écrire des articles de critique assez peu semblables à ceux avec lesquels on accueille d'habitude la production courante. Les notions de bienveillance ou de malveillance me sont absolument étrangères. D'un livre je constate qu'il existe, et la manière dont il est fait, et la qualité de l'imagination de qui l'a fait. Et j'exprime cela de la manière la plus objective possible. Cela fait l'effet bienveillant, uniquement parce qu'on n'y rencontre pas de restrictions, de chipotages, de discussions. Pourtant ce n'est point de la bienveillance. Je m'efforce de m'élever au-dessus de ces deux points de vue : malveillance, bienveillance, et de comprendre, simplement.

Que le livre me plaise ou m'agace, cela ne regarde que moi et les amis à qui, verbalement, je le confie. Mais mes lecteurs ont droit à plus qu'à ce bavardage, qui ne leur apprendrait rien. Je leur dois de les renseigner, du mieux que je puis, sur les livres dont l'analyse m'est confiée, et je dois aux auteurs de ces livres de ne point les trahir. Et j'estime que la meilleure façon de renseigner n'est point ici de raconter une intrigue mais d'expliquer, de faire sentir le frisson spirituel qui anime l'œuvre, ce frisson fût-il faible ou pareil à beaucoup d'autres.

Depuis bientôt deux ans que « j'exerce », je reçois deux sortes de lettres. Les unes émanent des auteurs appréciés, elles me remercient, disent la joie d'être compris : elles sont ma récompense.

Les autres viennent de quelques lecteurs et me disent leur mécontentement d'avoir affaire à un critique qui ne dit jamais de mal de personne et dont on ne peut pas attendre un éreintement : elles sont mon châtiment. J'avoue, en effet, que l'éreintement donne des joies plus fortes que la... constatation, surtout au lecteur, et qu'il est plus amusant de lire la critique de M. Ernest-Charles que la mienne. Mais la nature, qui prévoit tout, a créé le remède à côté du mal, et le *Censeur* en même temps que *l'Art moderne*, et M. Ernest-Charles en même temps que moi. Si donc on en a assez de ma vision de l'univers, rien n'empêche de consulter la sienne, qui est un peu opposée. Quand on en sera fatigué, on pourra toujours me revenir : je fonctionne.

***

Si je ne me crois pas le droit de donner des livres que j'apprécie une opinion qui, personnelle, serait peut-être désobligeante, il n'en va pas de même du tout si j'envisage des généralités littéraires.

Ici, tout change.

Je me trouve en présence d'une production effrénée, ridiculement abondante et inutile. J'ai envie de le dire. Je le dirai.

Je constate des mœurs pleines de veulerie, ou, sinon, de sauvagerie, des rivalités féroces, un grave désordre intellectuel. J'ai envie de le dire, je le dirai.

J'estime que le respect de la jeunesse, sous prétexte qu'elle est la jeunesse, fût-elle par ailleurs sotte, prétentieuse, imitatrice et sans talent, est un préjugé absurde, et j'entends bien ne point partager ce préjugé. Je respecte et j'admire le talent, l'honnêteté, la valeur morale, la fantaisie, l'imagination, la force, la délicatesse, la réflexion, le style, qu'ils se trouvent chez les vieillards ou chez les enfants. Mais je me refuse à admirer une tendance nouvelle, si je la devine stérile de conséquences et condamnée à ne point mûrir en beauté, sous le seul prétexte qu'elle est nouvelle.

Je me rends très bien compte que, à presque toutes les époques de la littérature, j'aurais pu me plaindre ainsi, mais qu'est-ce que cela prouve, puisque je ne tiens pas à détruire le présent au moyen du passé? Cependant, une chose me semble évidente, et je la dirai : c'est que la culture sérieuse d'autrefois disparaît en face de la hâte vertigineuse que tout le monde a d'arriver, de produire vite, d'écraser les confrères.

En un mot, je m'efforcerai de tenter quelques dissociations d'idées. Ça ne réussira pas, parce que le courant qui entraîne l'époque est trop violent, mais je serai suffisamment content si j'ai précisé pour quelques-uns des notions qu'ils pensaient confusément. On n'écrit pas pour autre chose.

Ces réflexions générales alterneront avec mes anciennes chroniques bibliographiques et les équilibreront pour ainsi dire. Et tout le monde sera content, et peut-être ainsi ne sera-t-il pas nécessaire de me lâcher pour lire M. Ernest-Charles. C'est la grâce que se souhaite

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) Un détail aussi que les nuances d'amabilité dont j'entoure certaines réserves. Questions de simple politesse. On entend bien, j'espère, ce que cela signifie.

LES INDÉPENDANTS

A l'heure où paraîtront ces lignes, le Salon des Indépendants aura déjà clos ses portes. Il ne laissera, d'ailleurs, qu'une trace éphémère dans les souvenirs de la vie esthétique bruxelloise. Aucune révélation sensationnelle n'en a rehaussé l'intérêt. Au fier titre arboré par le groupe d'artistes qui, depuis cinq ans, sollicite les suffrages du public ne correspond qu'une assez banale réunion de tableaux et de sculptures conformes à la moyenne habituelle des expositions de cercles. On y cherche en vain l'audace d'une incursion dans l'inconnu, l'indice d'une tendance libératrice, la ruade salutaire contre de trop strictes disciplines. Le niveau général est d'une médiocrité à laquelle sembleraient devoir échapper ceux qui tentent de renverser les préceptes d'école et de rénover les pratiques existantes.

Le début des *Indépendants* fut meilleur. Et malgré l'appoint fourni par deux ou trois personnalités de réelle valeur, telles le peintre anglais Paterson et M. Auguste Oleffe, leur cinquième Salon ne répond guère au sympathique espoir qu'ils avaient fait naître.

M. Richard Heintz a rapporté du golfe de Naples et de Venise des impressions sommaires moins caractéristiques que les vigoureux paysages que lui inspirèrent jadis les rochers de l'Ourthe. M. Marcel Jefferys a plus d'accent dans ses esquisses du Parc, dans ses *Souvenirs de Paris*, son *Marché aux légumes*. L'*Entrée au port* et *A l'Ancre* de M. René De Man sont d'assez bonnes études : l'artiste voit la nature par masses et sa conception synthétique ne manque pas de grandeur. Mais dans ces œuvres, de même que dans celles de MM. Léon de Smet, Roessing, Van Beurden, Van der Loo, Welvaert, Rommelaere, De Porre, Abatucci, Jelley, Dumont et autres, la vision personnelle est absorbée par le souvenir : tout ce que disent ces toiles, en général limitées à la traduction littérale du paysage, a été dit précédemment, et mieux dit.

M. Henri Leroux révèle, il est vrai, un tempérament plus original. Ses *Façades ensoleillées* et ses *Œillets* vus à contre-jour sont peut-être, avec les toiles de M. Jehan Frison, ce que le Salon des *Indépendants* offre de plus intéressant. De ce dernier, quelques notations d'une vision personnelle : *Juin*, *le Jardin* et surtout *la Place Saint-Josse*, emplie de l'animation des passants, des tramways, des voitures, avec la note grave d'un convoi funèbre arrêté devant le péristyle de l'église.

M. Kerfeyser excelle à exprimer le miroitement et les reflets des cuivres : art de trompe-l'œil, borné à des effets identiques et connus. M. Lantoine a accordé sa palette aux colorations ardentes des Baléares : l'orangé, le bleu turquoise, le violet, le jaune soufre s'unissent, dans sa *Côte d'El Tereno*, en un concert plus criard qu'harmonieux. Je préfère aux peintures de M. Lantoine ses eaux-fortes, qui sont fort belles : le *Château de Droogenbosch* et les *Grandes roches* affirment une réelle maîtrise. M. Paulus a deux gammes, l'une très claire (*Dessert*, *la Meuse*, *Quartier neuf*), l'autre sombre et tragique (*Calvaire breton*, *Rivage de houille*, *Au pays noir*, *etc.*). Dans l'une et dans l'autre, il s'exprime avec aisance et traduit fidèlement des impressions qu'on sent profondes.

Un *Vieux Coin à Veere*, un *Tournant de l'Escaut*, par M. Van Os, attestent une vision nostalgique qui contraste avec celle de M. Van Mierlo : sa *Ruelle au soleil*, construite en tons purs, marbrée d'ombres bleues, est un joli papillotage lumineux.

Il faut signaler aussi, parmi les envois qui ne peuvent laisser indifférent, les illustrations, caricatures, dessins rehaussés et compositions décoratives de M. Constant Van Offel, imagier curieux et inquiet que son imagination narquoise apparente à ce grand ironiste, James Ensor.

J'ai cité au début de ces notes MM. Paterson et Oleffe. Artiste inégal, d'un talent qui embrasse les sujets et les modes d'expression les plus divers, M. Paterson a parfois les plus heureuses trouvailles. D'un trait cursif il fixe avec précision un mouvement (son *Tennis sur la plage* est, à cet égard, significatif). Il a le sens exact de l'enfance, des fleurs, de la lumière, de tout ce qui est sourire et joie. Et sa vision rachète par la grâce et le charme ce qu'elle a souvent de superficiel. A remarquer particulièrement au Salon ses estampes en couleurs (*Bébé après le bain*, *Course de taureaux*, etc.), qui sont d'un métier parfait.

Quant à M. Oleffe, j'ai dit maintes fois ma sympathie pour cet artiste au talent sérieux et personnel. La toile qu'il expose cette fois, *le Déjeuner*, a été vue précédemment et déjà vantée pour son harmonie savoureuse. La surprise que nous réservait l'artiste est son début d'aquafortiste, qui est tout à fait remarquable. Par la qualité des noirs profonds et veloutés, par la fermeté du trait, sabré avec impétuosité, les deux planches que lui inspirèrent des sites de Droogenbosch peuvent être classées parmi les plus belles qu'ait produites notre école. Elles ont l'une et l'autre, outre leurs mérites techniques, la spontanéité, la couleur et la sensibilité qui font trop souvent défaut aux professionnels de la gravure et que seuls possèdent les peintres : qualités qui donnent, par exemple, tant de prix aux cuivres de Baertsoen, d'Ensor, de Van Rysselberghe, de Franz Hens, de Marc-Henry Meunier.

La sculpture est représentée au Cercle des Indépendants. MM. Bonaugure et A. de Kat, Mlle Th. Van Hall en sont encore aux premiers balbutiements. Le seul envoi qui atteste quelque expérience est celui de M. d'Haveloose, dont trois bustes féminins et une tête de Kirghize ont de l'expression et de la vie.

OCTAVE MAUS.

L'ART AU PARLEMENT (1)

Le Cabinet des Estampes.
Projet de création d'une Calcographie nationale.

M. Destrée. — Je parlerai maintenant de l'estampe.

En présence des perfectionnements étonnants réalisés dans les arts mécaniques de reproduction, on avait proclamé que l'art de la gravure était un art mort. Il faut bien reconnaître, messieurs, que ce mort, en Belgique, se porte admirablement bien. Nous avons, à Anvers, une école de gravure réellement florissante; nous avons, à Liége, une série d'artistes, dont quatre viennent de se voir consacrer un volume par M. Maurice des Ombiaux; nous avons, enfin, à Mons, une école de gravure, due à l'impulsion d'un illustre vieillard qui me tient de trop près pour que je dise ici toute l'admiration que m'inspirent son talent et son infatigable labeur.

Il y a donc à Anvers, à Liége, à Mons et à Bruxelles des graveurs. Ils sont assez nombreux pour s'être groupés en un cercle organisant chaque année, depuis deux ans, une exposition particulière : *l'Estampe*. La gravure est donc très vivante. Elle a son musée : le Cabinet des estampes, très notablement riche déjà en œuvres anciennes et récentes.

Or, ce Cabinet des estampes ne jouit pas d'un subside suffisant.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Sept mille francs seulement sont inscrits au budget pour les gravures anciennes d'artistes belges, pour les gravures anciennes d'artistes étrangers, pour les gravures modernes d'artistes étrangers, pour les gravures modernes d'artistes belges. Le subside n'est donc pas, spécialement pour ces derniers, en rapport avec la production abondante que je viens d'énumérer, d'autant plus que les prix élevés qu'atteignent généralement les gravures anciennes absorbent la plus grande part des crédits.

Le Cabinet des estampes ayant pendant de longues années négligé d'acheter les œuvres d'artistes belges, — ce fut notamment le cas pour Félicien Rops, l'un des plus admirables aquafortistes que nous ayons eus, — se trouve actuellement forcé de combler le déficit du passé et d'assurer le présent. A toutes ces raisons, j'ajouterai la nécessité de terminer le catalogue, arrêté à la lettre E, faute de personnel et d'argent Une majoration de crédit est donc amplement justifiée, avec recommandation d'acheter davantage les œuvres lors de leur publication, sans attendre que leur rareté en augmente les prix.

J'exprime le vœu qu'en présence de cette renaissance de la gravure, le gouvernement continue à encourager nos artistes par des commandes et des subsides. Mais, je voudrais que les planches qu'il achète ainsi n'aillent point s'enfouir dans l'obscurité stérile des greniers ministériels. Il conviendrait, au contraire, d'émettre au prix de revient des épreuves à la portée de tous. Ce serait de la saine et démocratique diffusion artistique, et il suffirait de suivre l'exemple des pays étrangers.

Au dernier Salon de l'*Estampe*, on a beaucoup admiré la collection des Goya que j'y avais envoyée, et plusieurs membres de cette Chambre m'ont félicité de posséder une pareille série d'eaux-fortes étonnantes et mystérieuses. Eh bien, c'est un luxe que tout le monde peut s'offrir, car les estampes de Goya appartiennent à la Calcographie royale d'Espagne, laquelle les cède à tout venant pour le seul prix du papier et du tirage, c'est-à-dire pour presque rien.

M. Franck. — En France également.

M. Destrée. — La même chose existe en France, à la Calcographie et à la Monnaie, où vous pouvez vous procurer les médailles superbes de Roty, des plaquettes de Dupuis et d'autres sculpteurs, au prix de revient.

M. Franck. — Cela existe aussi à la Calcographie française, au Louvre pour les gravures.

M. Destrée. — Oui, mais cela n'existe pas en Belgique, et il serait si facile d'imiter ces exemples et de permettre aux petites bourses l'acquisition d'œuvres artistiques!

Plusieurs fois M. le ministre et ses prédécesseurs, pour encourager les graveurs, ont acheté des œuvres, commandé des cuivres. Savez-vous où sont ces cuivres? Ils se trouvent dans les greniers de l'administration, sous la poussière ou la couche de graisse qui les protège, soigneusement ficelés Personne ne peut les voir. Personne ne peut en jouir. Personne ne peut en faire tirer des épreuves. Ne vaudrait-il pas autant les jeter dans un puits?

Le système pratiqué en Espagne et en France n'est-il pas préférable? N'est-ce pas la manière de faire profiter le public de l'encouragement donné à l'artiste? Je conclus donc, sur ce point, en demandant la majoration du subside au Cabinet des estampes et la création d'une Calcographie nationale.

(*La fin prochainement.*)

Une lettre inédite de Wagner

La *Post* publie le texte d'une intéressante lettre de Wagner dont le musée Richard Wagner, à Eisenach, vient de se rendre acquéreur. Cette lettre, datée du 20 juin 1842 et adressée au docteur Gustave Kleman, n'apprendra rien de nouveau à ceux qui ont étudié les principes de Wagner dans ses ouvrages théoriques. Elle est intéressante toutefois pour le grand public, car rarement Wagner a résumé avec plus de netteté sa théorie de la nécessaire unité du poète et du musicien dans le drame lyrique.

Voici la traduction de cette lettre :

Monsieur, recevez mes meilleurs remerciements pour votre aimable accueil et pour l'intérêt que vous témoignez à mon faible talent. J'en ai été d'autant plus heureux que vous manifestez cet intérêt à propos d'un de mes ouvrages, le *Hollandais volant*, qui jusqu'ici a été incomparablement moins heureux, du moins auprès du public de Dresde, que mon *Rienzi*, si brillant, il est vrai, bien qu'il y ait dans cette œuvre une originalité artistique plus haute; mais ce n'est pas là ce qui réussit à satisfaire la grande masse.

J'aurais bien désiré pouvoir m'entretenir de vive voix avec vous du vrai motif qui a provoqué votre aimable communication; mais comme je suis actuellement accaparé par le service le plus rebutant, il m'a été réellement impossible de vous rendre visite, et je suis obligé de vous donner brièvement une réponse par écrit.

Ma méthode de production dramatique, d'après laquelle je compose non seulement une musique, mais encore un drame musical tout entier, m'est devenue actuellement si naturelle, que non seulement je n'ai absolument pas pu me faire à l'idée de mettre en musique un poème dramatique étranger, mais que je reconnais pour l'avenir toute l'importance de ce que je pourrai faire ainsi. J'ai acquis l'intime conviction que si en face des espèces d'opéras de notre temps doit s'élever encore une forme d'art ayant une réelle signification et une valeur pour l'histoire de l'art, cela ne pourra se faire que par l'union dans une seule et même personne du poète et du musicien.

Avec l'ancienne méthode vous n'obtiendrez jamais, même dans le cas le plus favorable, ou qu'une bonne musique ou qu'un bon poème, mais jamais un vrai drame musical; de même qu'il m'est impossible de comprendre comment deux artistes produiraient une œuvre d'art. Dans le fait que j'ai conçu un sujet, qui n'est venu qu'à moi seul, que je le traite de telle façon que je ne puis plus distinguer moi-même où le poète travaille et où travaille le musicien, dans le fait qu'enfin j'achève mon œuvre sur les paroles et en tonalités qui m'étaient vaguement apparues à l'origine, ma puissance de production et surtout de production musicale trouve son fondement.

De plus, je suis si richement pourvu de projets pour l'avenir, qu'étant donné la perte de temps que coûte la composition d'un opéra, j'ai à craindre d'être obligé d'emporter avec moi dans la tombe maint projet non exécuté.

Que l'honorable poétesse au nom de laquelle vous m'avez sollicité veuille donc bien, au nom du ciel, ne pas considérer comme une marque de mépris de ma part le fait d'avoir repoussé d'emblée sa proposition si flatteuse.

Je trouverai bientôt, j'espère, l'occasion de justifier de vive voix ma réponse à ce sujet. Dans cet espoir, je vous adresse, avec mes remerciements les plus cordiaux pour votre grande amitié, l'expression de mes sentiments fidèlement dévoués.

Signé : RICHARD WAGNER.

Dresde, 20 juin 1842.

Excusez, je vous prie, le *post-scriptum* : Hiller cherche un texte, l'honorable poétesse serait-elle disposée à se mettre en rapport avec lui?

Concours du Conservatoire (1).

Chant théâtral (jeunes filles). Professeurs : Mmes CORNÉLIS, ELLY KIPS-WARNOTS, Mlle JEANNE FLAMENT.

1er prix avec distinction : Mlles Alexander, Bellemans et Buyens.

1er prix, Mlles Muller, Peeters, Perin et Piette; 2e prix avec distinction, Mlle Van Risseghem, 2e prix, Mlles Burvenich, Callemien, Crabbe, Dardenne, Latour, Luwaert et Pinart.

Duos pour voix de femmes (prix de la Reine).

Mlles Bellemans et Perin, élèves de Mme Cornélis.

(1) Suite. Voir nos trois précédents numéros.

Concours excellent. Les élèves de Mme Cornélis luttaient contre deux élèves de Mlle Flament, Mlles Buyens et Piette, qui eussent tout aussi bien que les premières mérité le prix.

Le concours de violoncelle pour le prix Henri Van Cutsem fut également très remarquable et mit en présence trois véritables artistes. Nous en avons publié le résultat dans notre numéro du 28 juin. Il est juste d'ajouter que si le lauréat, M. De Vlieger, fit preuve de sérieuses qualités, ses deux concurrents ne lui furent guère inférieurs. Le jury le constata en exprimant ses regrets de ce que le règlement du concours lui interdît de partager le prix. C'est là un fait assez rare pour être signalé.

L'ART A PARIS

Rembrandt Bugatti.

Allez voir chez le fondeur A.-A. Hébrard la nouvelle série d'animaux que vient d'exécuter le statuaire Rembrandt Bugatti. C'est de tout premier ordre. Rien d'académique, de convenu, point de bêtes « littéraires », de roi des animaux à la Buffon. On sent que l'artiste a travaillé longuement et joyeusement d'après nature, épiant les gestes, les ports de tête, les hanchements, les souplesses, la musculature de ses modèles du jardin zoologique d'Anvers.

Jamais Bugatti n'interrompt le mouvement de la vie. Le kanguroo comique, la girafe déséquilibrée, l'autruche, au petit œil stupide, l'élephant mastoc et qui pousse ses cris pointus, les zébus, les yacks, les marabouts, les panthères songeuses, prêtes à bondir, tout cela est vrai, traité avec cette élégante et cursive facture du jeune impressionniste italien, qui se classe peu à peu, à force de labeur acharné, au premier rang des sculpteurs contemporains. Après l'exposition Troubetzkoï, d'un charme si raffiné, c'est donc un vrai régal pour les amateurs que la nouvelle série des Bugatti que M. Hébrard, auxiliaire précieux des artistes, va, selon sa coutume, revêtir des plus somptueuses patines.

L. V.

LE LIVRE DE FAVEUR

Il y a une classe de Parisiens qui vont au théâtre sans payer leur place. Ces Parisiens-là se trouveront fort mal pris l'automne prochain, quand le billet de faveur sera supprimé. Ils pensaient que le théâtre est un spectacle gratuit; il leur faudra déchanter.

Mais la classe est encore bien plus nombreuse des gens qui s'imaginent que les livres ne s'achètent pas. Dans leur idée, les livres sont faits pour être reçus en cadeau. Ils vont, à la rigueur, jusqu'à les emprunter à des amis à qui ils ne les rendent pas. Mais jamais ils n'entreront chez un libraire et ne donneront trois francs en échange d'un volume in-18.

Ils imaginent sans doute que l'auteur et l'éditeur ne travaillent qu'à leurs moments perdus pour se distraire des ennuis d'une vie trop uniquement luxueuse, que les typographes jouent à imprimer les livres comme Marie-Antoinette et ses dames jouaient à faire du beurre dans la laiterie de Trianon, que le marchand de papier est heureux de livrer pour rien les rames de papier blanc où vos pensées s'inscrivent en noir, que les journaux enfin n'attendent que de vous voir paraître pour vous offrir dans leurs colonnes des échos gratuits et charmants.

Détrompons-les. Tout se paie, et, lorsqu'ils acceptent un livre, ls reçoivent un cadeau de trois francs que l'auteur ou l'éditeur sortent de leur poche.

Quand un directeur de théâtre ou un auteur dramatique donnent des billets de faveur, ils ne les paient pas. Ils considèrent qu'il est de leur intérêt de remplir leur salle, même de spectateurs gratuits. Ces spectateurs ne leur coûtent rien; ils représentent tout au plus un hypothétique manque à gagner. Pour l'écrivain qui donne son livre, il en va autrement. Chaque exemplaire qu'il prend chez l'éditeur, il le paie. Et on arrive à ce résultat paradoxal que plus on lui demande son livre et plus il est lu, plus aussi il se ruine.

***

On me raconte l'histoire d'un homme qui, lorsqu'il avait terminé un livre, le jetait au feu pour ne pouvoir le prêter et faire tort à l'auteur. Voilà un homme qui n'avait pas les mœurs de ce temps. Je propose qu'on lui dédie une plaque de marbre à l'hôtel de la Société des gens de lettres.

Nos confrères, les auteurs dramatiques, ont, pour la publicité de leurs œuvres, les répétitions générales. Le lendemain, les journaux consacrent une ou deux colonnes à la pièce imbécile où trois vieux forbans du vaudeville ont accumulé les mot rances et les trucs connus. Que M. Jules Renard nous donne demain un livre nouveau, combien aura-t il de lignes dans la presse? En échange de ces lignes, son éditeur aura envoyé cent cinquante exemplaires aux journaux.

Le service de presse, c'est notre répétition générale, à nous autres romanciers. L'auteur a, en outre, ving-cinq exemplaires à titre gracieux. Mais ce n'est pas vingt-cinq personnes qui vous demandent votre livre. Si vous n'avez pas vécu au désert, c'est deux cent cinquante exemplaires qu'on vous réclame. Voici d'abord vos confrères de lettres. Ceux-là sont renseignés, ils ne vous demandent rien. Mais vous savez que jamais homme de lettres n'acheta un livre. Or, vous avez intérêt à être lu (et même déchiré) par vos pairs. Quarante ou cinquante volumes, dûment apostillés partent de chez l'éditeur, non sans avoir été préalablement portés sur votre compte. Puis il y a les deux académies, celle qui est sur le quai et celle qui n'a, comme une pauvre fille, de domicile que dans les cabinets des restaurants. Entre l'une et l'autre, vous êtes bienheureux de vous en tirer avec vingt exemplaires.

Viennent maintenant les gens avec qui vous êtes en relations. Je suppose que vous avez, homme fortuné, vingt-cinq amis à qui vont les vingt-cinq exemplaires gratuits. Mais vos connaissances, les gens qu'on rencontre, à qui on serre chaleureusement la main et dont on serait, souvent, bien embarrassé de retrouver le nom! Ceux-là, tous ceux-là, qui sont entre cent et cinq cents, s'imaginent avoir un droit sur vous. Les femmes, les femmes surtout, sont sans pudeur. Elles se précipitent : « Vous mettrez quelque chose de gentil sur la première page », ou bien : « Je tiens absolument à avoir votre signature. » (Voulez-vous aussi ma photographie?)

Les gens sont d'autant plus audacieux qu'il ne s'agit que de 3 francs. Ils ne pensent pas que deux cents fois 3 francs font 600 francs et que 600 francs représentent plus que le bénéfice de la première édition pour l'auteur.

Ils ne songeraient pas à vous demander un timbre de deux sous; ils n'hésitent pas un instant à exiger de vous le volume qui vaut 3 francs. Il y a là un abus incontestable, et je prie mes confrères de lettres de s'unir à moi pour arriver à la suppression du livre de faveur.

***

Ce sera difficile, car il n'y a pas ici de traité à établir, comme pour les billets de théâtres, mais une série de cas particuliers à résoudre, et c'est pourquoi je me permets, en terminant, d'invoquer ici un exemple personnel et récent.

Je me trouve publier ces jours-ci un livre qui traite d'un sujet auquel tous mes lecteurs (je le leur souhaite, au moins) se sont intéressés pendant les plus belles années de leur vie. Le titre, *Notes sur l'amour*, l'indique suffisamment.

Hier, je rencontre sur le boulevard un ami, un des mille trois cent cinquante amis que nous avons et que nous ne voyons jamais. Il descendait d'une somptueuse automobile qui lui appartient. Il arrive à moi, m'écrase la main, et, avec cette cordialité à laquelle je me déclare incapable de résister :

— Vous publiez un livre nouveau, à ce que j'apprends. Vous me l'avez envoyé, mon bon ami; cela va sans dire.

— Pas encore, mais vous l'aurez, puisque vous le demandez. Voulez-vous cependant me rendre un très léger service?

— Comment donc, cher ami, que ne ferais-je pour vous?

Je tire 3 francs de ma poche et, les remettant à cet excellent ami, j'ajoute :

— Voilà le prix du livre. C'est ce qu'il me coûte. Maintenant, faites-moi la grâce d'entrer chez le libraire devant lequel nous sommes et de l'acheter. Ce libraire ne me connaît pas. Vous lui assurerez que je suis votre ami. Ce mot, dit par un personnage de votre importance, aura de la valeur, et en échange du livre que je paie, vous me ferez un peu de réclame... (1)

CLAUDE ANET.

LA MAISON DE SCHUBERT

« Il faut, dit avec raison le *Gil Blas*, féliciter la municipalité de Vienne parce qu'elle a racheté la maison du musicien le plus génial peut-être qui soit né en Autriche. Bien des gens croient qu'un compositeur de romances ne doit être comparé ni aux grands symphonistes, ni aux musiciens de théâtre. Pourtant Beethoven, Schumann, Liszt, et bien d'autres parmi les dieux de la musique préféraient résolument Schubert à tous leurs contemporains.

Beethoven mourut, tenant dans ses bras un cahier de ces valses qui, depuis, furent imitées par tous les Strauss de la célèbre lignée. Il avait recopié et à peine modifié l'une d'elles, qui devint la valse du *Désir* ou de l'*Espérance*, selon les éditions.

Schumann rêva souvent que Schubert lui chantait d'admirables mélodies ; un soir, il sortit, suivant la voix imaginaire, et faillit se noyer. Quant à Liszt, il développa d'immenses paraphrases autour des plus beaux motifs du *Roi des Aulnes*.

N'eût-il composé que le *Grand Quintette*, les *Moments musicaux* et *Du bist die Ruh*, Schubert serait l'un des premiers parmi les premiers.

La maison de la Nussdorferstrasse restera longtemps un lieu de pèlerinage. »

Ajoutons qu'en novembre prochain, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la mort de Schubert, des auditions musicales seront données à Vienne pour célébrer la mémoire du maître. Elles dureront une semaine entière. Il y aura un festival dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, une exécution solennelle de la messe en *ut* majeur à l'église de Saint-Etienne, et plusieurs fragments d'œuvres destinées à la scène par Schubert seront donnés dans les théâtres. Pour clore les fêtes, une excursion au moulin de Holdrich sera organisée. C'est en effet dans ce lieu, non loin de la vieille ville de Mœdling, dans la vallée de Hinterbrühl, que Schubert a composé le cycle de vingt mélodies intitulé *la Belle Meunière*, sur des poésies de W. Müller. La première édition de ce recueil célèbre a paru en 1824.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les quatre Incarnations du Christ*, poème par ANDRÉ VAN HASSELT. Préface de GEORGES RENCY. Nouvelle édition. Bruxelles, *Association des Écrivains belges* (Dechenne et Cie). — *Le Valet de Cœur*, poèmes par TRISTAN KLINGSOR. Paris, *Mercure de France*.

ROMAN. — *Figures du Pays*, par HUBERT KRAINS. Bruxelles, *Association des Ecrivains belges* (Dechenne et Cie). *Les Hauts et les Bas*, roman de mœurs contemporaines, par CONSTANTIN PHOTIADÈS. Paris, Bernard Grasset (49, rue Gay-Lussac).

ESSAIS. — *Notes sur l'amour*, par CLAUDE ANET. Paris, Eugène Fasquelle.

CRITIQUE. — *Les Orfèvreries civiles, les Faïences émaillées, les Poteries d'art à l'Exposition de la Toison d'Or*, par CH. LÉON CARDON, (Extrait de « Les Chefs-d'œuvre de l'Art ancien à l'Exposition de la Toison d'Or à Bruges en 1907). Bruxelles, G. Van Oest et Cie. — *La Peinture en Belgique*, par FIERENS-GEVAERT. *Les Primitifs Flamands*. (Fascicule I : Les Précurseurs du XIVe siècle; les frères Hubert et Jean Van Eyck. Bruxelles, G. Van Oest et Cie. — *Emile Verhaeren*, par HENRI GUILBEAUX. Paris et Verviers, Emile Wauthy. — *Auguste Lepère, peintre et graveur*, par J.-F. MERLET. Paris, librairie Tassel (44, rue Monge). Avec un portrait de l'artiste et diverses compositions, vignettes et culs-de-lampe. — *La Journée d'Arles*, par LEGRAND-CHABRIER. Paris, Petite collection *Scripta brevia*, Sansot et Cie.

PETITE CHRONIQUE

Mercredi prochain s'ouvrira à Bruges une exposition internationale de Vues de Bruges et d'Intérieurs brugeois par les meilleurs peintres contemporains. Placé sous la présidence de M. le baron Kervyn de Lettenhove, qui organisa avec une si haute compétence et une activité si dévouée l'Exposition des Primitifs flamands, ce Salon, dont le plan est neuf et original, paraît appelé au plus grand succès. Il appellera l'attention sur les beautés esthétiques de Bruges et contribuera à en assurer la conservation.

On se souvient du succès que remporta l'an dernier à Moll (Limbourg) l'exposition d'œuvres d'art organisée par M. J. Smits. Un essai de décentralisation analogue est tenté à Vieux-Dieux (Anvers), où l'on a inauguré hier, à l'Hôtel de Ville, un Salon composé d'œuvres de Mme Mayer-Van den Berghe, Mlle G. Janssens, MM. J. Laenen, Joors, Wiethase, Doms, Van Aken, Van Looy, De Cuyper, Flor. Van Reeth, Pascal Aerts, etc.

Un médaillon du vénérable professeur Stroobant, fondateur et directeur honoraire de l'Ecole de dessin et des arts décoratifs de Molenbeek-Saint-Jean, a été inauguré dimanche dernier à cette école. L'œuvre a été modelée par le statuaire De Wever. Cette inauguration a été, pour le personnel de l'Ecole, l'occasion d'une cordiale manifestation de sympathie et de reconnaissance envers M. Stroobant, qui a été complimenté par l'échevin des Beaux-Arts de la commune, par le Directeur et par un délégué des anciens élèves de l'Ecole.

Aujourd'hui, à 3 heures, dans la salle des fêtes du Musée communal, l'Institut des hautes études et Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles donnera une audition des élèves de première année de la classe de déclamation lyrique (professeurs MM. Ernest Van Dyck et Duzas).

Au programme : Fragments d'*Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Freyschütz*, *Obéron*, *Samson et Dalila*, *Lohengrin*.

Places réservées et numérotées au Secrétariat, 61, rue de la Longue-Haie.

C'est aujourd'hui, dimanche, à 5 heures, que la *Compagnie artistique des Théâtres en plein air* donnera au Théâtre de Verdure de Genval (30 minutes de Bruxelles) sa première représentation. Location (3 francs, 2 francs et 1 franc) chez MM. Schott frères, éditeurs.

Les représentations de Bayreuth auront lieu cette année dans l'ordre suivant :

Lohengrin, les 22 et 31 juillet; les 5, 12 et 19 août; *Parsifal*, le 23 juillet; les 1er, 4, 7, 8, 11 et 20 août; *L'Or du Rhin*, le 25 juillet et le 14 août; *La Walkyrie*, le 26 juillet et le 15 août; *Siegfried*, le 27 juillet et le 16 août; *Le Crépuscule des Dieux*, le 28 juillet et le 17 août.

Les chefs d'orchestre sont : MM. Hans Richter, Karl Muck, Michaël Balling et Siegfried Wagner.

Un seul artiste français prendra part à ces représentations :

(1) Ce spirituel article, publié dans *le Matin*, dénonce un abus trop fréquent (en Belgique comme en France) pour que nous ne nous empressions de nous associer aux justes protestations de son auteur.

M. Charles Dalmorès, titulaire, avec le ténor von Bary, du rôle de Lohengrin. Siegmund sera chanté par M. von Bary. Les deux Siegfried par M. Burgstaller. Parsifal par M. Burrian et par M. Hadwiger. M. Dalmorès, qui est depuis quelque temps à Bayreuth, a, dit *l'Eventail*, répété pour la première fois le 15 juin au théâtre et son interprétation lui a valu de vives félicitations.

Un théâtre pour enfants et jeunes gens va se fonder à New-York sous la direction de M. Otto H. Kahn et de M. Samuel L. Clemens, le célèbre humoriste américain qui est plus connu sous le nom de Mark Twain. Ce théâtre, dont le titre est : *Theatre for children and young people*, sera érigé dans l'East Broadway et contiendra mille places. Les interprètes seront tous des amateurs et le répertoire ne comprendra que des œuvres classiques.

Il existait déjà, mais en plus petit, une entreprise de ce genre, créée par l'*Educational Alliance*, et ce sont les excellents résultats fournis par celle-ci qui ont décidé MM. Kahn et Clemens à reprendre l'idée et à la développer. Dans ce premier théâtre de la jeunesse, en effet, plus de six cents jeunes gens, tous amateurs, ont donné des preuves sérieuses de leur savoir artistique devant plus de dix-sept mille spectateurs payants. Et, détail curieux, aucun de ces comédiens amateurs n'a passé, dans la suite, au professionnalisme.

Le but des fondateurs du nouveau théâtre est de faire assister la jeunesse à des spectacles sains et moraux et de réagir contre l'effet funeste des drames à sensation et des *musical comedies* de qualité douteuse.

De Paris :

Le cabinet d'estampes de la Bibliothèque nationale vient de s'enrichir de deux albums contenant quatre-vingt-sept lithographies magnifiques de Whistler.

Ce don, représentant plus de 100,000 francs, lui a été fait « en mémoire de James Mac Neill Whistler, par son exécuteur testamentaire, M. Rosalind Birnie Philip ».

Les quatre-vingt-sept lithographies, toutes extrêmement rares, car elles ont été tirées à un très petit nombre d'exemplaires, représentent, pour la plupart, des vues de Paris et de Londres.

D'autre part, le même département de la Bibliothèque nationale a reçu un portrait d'un de ses anciens conservateurs, Achille Deveria, peint en 1836, par Louis Boulanger et qui fut toujours considéré comme un des chefs-d'œuvre de cet artiste.

Ce portrait lui a été donné par M. Jacques Deveria, petit-fils d'Achille Deveria.

Quelques renseignements donnés par le *Figaro* sur le superbe tableau de Memling que vient d'acquérir le musée du Louvre, cet admirable *Portrait d'une vieille femme* qui fut signalé comme le joyau de l'exposition des Primitifs flamands de Bruges en 1902. Il l'a payé deux cent mille francs.

Ce tableau, peint sur chêne, qui ne mesure pas plus de trente centimètres carrés, est le panneau gauche d'un diptyque, dont le panneau droit — portrait d'homme — se trouve au Musée de Berlin. Il a fait partie de la célèbre collection Meazza, de Milan.

Le Louvre possédait déjà six tableaux de Hans Memling, dont l'un, particulièrement remarquable, *la Vierge et l'Enfant adorés par les donateurs*, est exposé dans la salle Duchâtel, près du salon carré, et provient du legs de la comtesse Duchâtel.

Les autres tableaux de Memling appartenant au Louvre sont un *Saint-Jean-Baptiste*, volet de triptyque, qui fit partie de la galerie de Lucien Bonaparte et fut acquis, au commencement du siècle dernier, avec la *Sainte-Madeleine*, autre volet de triptyque; le *Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*, partie de diptyque, léguée par M. Gatteaux, et complétée par *le Donateur en prières sous la protection de saint Jean*, offert au Louvre par M. Edouard André, qui l'avait acheté vingt mille francs à la vente Secrétan; et enfin un triptyque représentant le *Martyre de saint Sébastien*, la *Résurrection du Christ* et *l'Ascension*, et acquis en 1860 à Turin.

Le nouveau Memling du Louvre sera exposé très prochainement.

C'est M. André Gailhard, fils de l'ancien directeur de l'Opéra, qui vient de remporter le grand prix de Rome pour la composition musicale. Un deuxième second prix a été attribué à Mlle Nadia Boulanger.

Il est question d'élever à François Coppée, dans le quartier qu'il habita, un monument appelé à perpétuer sa mémoire. M. Jean Richepin a pris l'initiative de constituer à cet effet un comité. On compte pouvoir ériger le monument sur la place Saint-François-Xavier.

Le Musée de New-York vient d'acquérir un exemplaire en marbre du groupe de Rodin : *Triton et Néréide* qui figura au dernier Salon de la Société nationale des Beaux-Arts. Comme le dit avec raison un de nos confrères, de l'aveu de tous les artistes, — qui seuls comptent, — c'est l'une des œuvres de Rodin où les modelés sont les plus beaux et dont le sentiment est aussi profond que l'exécution en est définitive. Ceux qui se sont indignés contre l' « inachevé » de cette statuaire ne comprennent sans doute point qu'un morceau de sculpture vaut d'abord par l'équilibre des volumes, l'étude des modelés — et le sentiment. Les travaux de l'Institut, la statuaire de MM. Puech, Marqueste, et consorts, peuvent être archi-fignolés; même complets, pourvus de bras, jambes, cils et sourcils, il leur manque l'essentiel, la vie.

SOTTISIER : « ...Le projectile ne se compose, en effet, que de la balle, sans le moindre grain de poudre.

SALAGNAC. *Le Journal*, 19 juin 1908.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint-Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano. Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10) pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Follette, près le Lavadou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de prédilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer.

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. **RECUEILLEMENT** (LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE** (EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. **En Forêt,** suite pour piano.

Éveil. — Quelqu'un passe.

Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.

Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 29. 19 JUILLET 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Illuminations (O. MAUS). — La place des Palais (BULS) — L'Art au Parlement : *Une salle de concerts; Les sites pittoresques.* — Camille Lemonnier, sénateur. — Au Musée : *Les nouvelles acquisitions* (FIERENS-GEVAERT). — Amateurs d'art. — Concours du Conservatoire (suite). — Chronique judiciaire des arts : *Larcins du cinématographe.* — Un portrait de Balzac. — L'art indépendant. — Barbouilleurs de marges. — Petite Chronique.

ILLUMINATIONS

A mesure que progresse la science, l'aspect nocturne des villes se transforme. Et rien n'amène de plus saisissantes modifications au paysage citadin que les modernes moyens d'éclairage employés dans des buts mercantiles ou, les jours d'allégresse populaire, en vue d'exalter la joie publique.

La rue de Londres, mieux encore qu'un boulevard parisien parce que le commerce y est plus intense, plus tumultueux, plus formidable, offre, la nuit tombée, une beauté esthétique inconnue des générations qui nous ont précédés. Si le détail des annonces lumineuses, des cinématographies trépidantes, des ampoules électriques traçant lestement au haut des façades un nom que la seconde d'après efface et qui renaît aussitôt, si les innombrables caprices auxquels les négociants asservissent le feu pour s'en faire un auxiliaire rémunérateur choquent, individuellement, nos regards, l'ensemble de ces pyrotechnies a une grandeur émouvante. Elles révèlent la vie intense dont palpitent les cités. Leurs rougeoiements donnent aux architectures qu'ils éclairent une physionomie inattendue. Selon l'atmosphère qui les baigne, elles sont tragiques ou triomphales. Et la foule qui circule dans le rayon de leurs projections éclatantes évoque des visions de cortèges en marche, d'armées envahissant une ville incendiée.

Les multiples combinaisons auxquelles prête l'association de l'électricité et du gaz ont trouvé dans les blêmes effusions du mercure un adjuvant nouveau : rayonnement polaire, lumière irréelle qui fait jaillir de l'ombre, parmi la vie effrénée, jusqu'aux spectres.

Ah! quel régisseur inventif, quel artificier de génie imagina jamais les féeries dont, quotidiennement, les grandes cités offrent gratuitement le spectacle! Et quelle joie eussent causée pareils éblouissements au peintre, trop tôt disparu, des *Jardins de Crémorne!*

Entrez au Bois de Boulogne, le soir, par la Porte-Maillot et suivez l'allée des Acacias. Vous apercevrez aussitôt, à travers le feuillage, un scintillement reflété dans le miroir d'un lac, une théorie d'arcades lumineuses, des faisceaux de girandoles électriques dont la déflagration embrase les bosquets et éclaire tout un pan de ciel. Des globes d'or percent les ténèbres, des

rubans de feu s'incurvent, dessinant l'entrée de quelque grotte fantastique dont l'arc, réfléchi par la nappe d'eau, se prolonge en cercle complet. Pour quel radjah fut édifié ce palais de rêve, quelle nuit des mille et une merveilles s'y prépare ? — Cette symphonie lumineuse n'est que l'habituel accompagnement des dîners d'Armenonville, et chaque crépuscule en ramène, avec le premier accord d'un orchestre de tziganes, le concert accoutumé. On ne songe plus à l'admirer, pas plus qu'on ne s'étonne des ruissellements de lumière qui enveloppent d'un réseau incandescent les cabarets du Pré-Catelan, du Château de Madrid ou du Pavillon chinois, ou encore le Concert des Ambassadeurs et le Jardin de Paris.

Lorsqu'une circonstance exceptionnelle, — fête nationale, visite officielle de quelque souverain étranger, exposition universelle, enfièvre la population d'une capitale, à quel miraculeux essor atteignent aujourd'hui les pompes lumineuses! Les pauvres lumignons de jadis, les clignotants cordons de gaz, les naïves lanternes de papier de couleur qui symbolisaient la liesse populaire apparaissent désormais inventions puériles et grotesques. Illuminées par les lampes à arc, inondées par le jet puissant des phares, les avenues, bordées de guirlandes irradiantes, plantées de mâts d'où rayonnent des gerbes de clarté, s'emplissent de joie. La nuit est vaincue. D'ardentes lueurs transforment l'aspect des édifices, magnifient le décor le plus banal, créent des perspectives imprévues, ouvrent à l'illusion et au rêve des horizons illimités.

Il faut, pour saisir tout ce que le poème moderne de la lumière contient de lyrisme, avoir vu, par exemple, les prodiges accomplis au Salon de l'Automobile par les magiciens qui, chaque automne, s'emparent du Grand Palais pour y ériger d'éblouissantes architectures dont ils prolongent l'ordonnance eurythmique parmi les feuillées des Champs-Élysées et jusqu'à la place de la Concorde. Rien ne peut donner une idée du miracle réalisé. Au gré des ingénieurs qui l'assouplissent à leur volonté, l'électricité se fait tour à tour caressante, voluptueuse, idyllique, véhémente, emportée, formidable. Elle s'affirme une source intarissable de beauté, de force et d'harmonie.

Ces merveilleuses féeries ont dicté à M. Emile Magne des pages éloquentes dans lesquelles il étudie en artiste toutes les manifestations de l'Esthétique du feu (1). « Faisons, dit-il, le rêve d'un avenir où la lumière sera comme un langage nouveau. Voici qu'on vient de nous écrire un poème où éclatent, en frénésie d'expressions, des lyrismes inspirés. L'ampoule électrique apparaît comme un vocable de ce poème. Isolée, elle semble sans destinée, tremblotante, fragile, prête à s'éteindre. Mais d'autres ampoules, d'autres vocables se joignent à elle, forment une phrase. Cela prend un sens, cela crée un commencement de clarté. Peu à peu, et par centaines, les lucioles naissent, s'alignent, se doublent, constituent des dessins et des strophes. Bientôt elles sont une multitude. Dès lors, par le fait de leur foule et de leur groupement, issit une harmonie : leurs phrases pressées et concourantes au même dessein engendrent un chant. »

Et très justement, pour libérer la science du reproche de demeurer fermée aux émotions de la sensibilité, M. Magne déclare : « A vrai dire, le savant n'est point désintéressé de la vie. S'il ne l'accompagne pas dans ses fluctuations d'élégance, du moins la devance-t-il par ses incursions dans le futur. Aucune imagination n'est aussi fertile que la sienne. Par là, il s'apparente à tous les créateurs. Et la seule démarcation qui existe entre le poète et lui consiste dans ce fait que le poète conjoint des vocables harmonieux et que le savant harmonise des molécules. L'œuvre de l'un vaut celle de l'autre. Tous deux ont rêvé, pensé, souffert, engendré de la beauté. On ne saurait graduer le mérite ou la noblesse de cette beauté, parce que l'une s'impose purement à l'esprit et parce que l'autre agit sur les sens. De même, l'homme qui, dans le domaine utilitaire, soutiendrait que les résultats poétiques s'effacent devant les résultats scientifiques, raisonnerait en pauvre de cervelle. »

OCTAVE MAUS.

(1) *La Revue hebdomadaire*, 11 juillet 1908. Paris, librairie Plon.

LA PLACE DES PALAIS

Le Conseil communal de Bruxelles, toutes sections réunies, d'accord avec le collège, a pris, lundi, une décision dont il faut hautement le féliciter. Il sera répondu au gouvernement que le Conseil rejette le projet présenté, mais examinera tous les plan que le ministre lui soumettra, à la condition qu'ils ne sacrifient pas l'intégrité du Parc.

Il eût été en effet trop naïf de se prêter une deuxième fois aux tâtonnements d'un architecte qui ne semble se rendre compte de ses erreurs que lorsqu'elles sont commises. Ainsi après avoir mutilé le Parc, dépensé des centaines de mille francs pour déplacer la grille, reconstruire deux aubettes, replanter les tilleuls en espalier, il propose aujourd'hui d'annuler tous ces travaux! On nous déclare, sans s'excuser même, que l'amputation du Parc a trop raccourci l'allée centrale, qu'il faut la prolonger jusqu'au Palais entre des parterres de fleurs, que l'*admirable* façade du palais des Académies n'est pas assez visible; on s'aperçoit, — *horresco referens* ! — que son axe ne coïncide pas avec celui de la place, et un journal qui défend le nouveau projet a l'impudence d'ajouter que, d'après ce plan, le Parc, le palais du Roi et celui des Académies formeront désormais un *ensemble parfait!*

Pourquoi ce nouvel essai donnerait-il un ensemble plus parfait que le premier? A l'œuvre on reconnaît l'artisan.

En réalité notre artisan se soucie comme d'une guigne de notre beau parc, et c'est à ses dépens qu'il essaie de corriger l'erreur

qu'il a commise dans la disposition du palais. Si aujourd'hui il veut pratiquer une amputation nouvelle de notre promenade, c'est qu'il reconnait avoir eu tort d'encombrer la place des Palais de deux lourds pavillons, tandis que si les galeries latérales avaient uni directement le palais du Roi à l'hôtel de la princesse Clémentine et à l'hôtel de la liste civile, la nouvelle façade du palais du Roi serait apparue dans toute son ampleur et point n'aurait été besoin de mutiler notre beau parc qui s'encadrait si bien dans le quartier environnant.

Démolir pour démolir, puisqu'on est décidé à gaspiller les deniers publics, mieux vaudrait sacrifier les deux maudits pavillons et revenir au plan de Balat, un architecte qu'admiraient autrefois les auteurs des plans actuels.

Quant aux fleurs qu'on nous promet, ne nous en laissons pas enguirlander; le public préférera toujours se promener à l'ombre des tilleuls du parc, plutôt qu'au soleil dans les basses-fosses du palais. Puis attendons-nous à entendre annoncer, après quelques mois, qu'on est désolé, à raison d'actes de mauvais gré du public, de devoir lui en fermer l'accès.

BULS.

L'ART AU PARLEMENT (1)

Une salle de concerts. — Les sites pittoresques

Les musiciens de Bruxelles se sont souvent plaints, et avec raison, de l'absence, dans notre ville où le mouvement musical est si intense, d'une salle convenable de concerts. N'y a-t-il pas moyen de leur donner satisfaction? Faut-il attendre l'édification du Mont-des-Arts, qui me paraît compromise, pour qu'ils aient, comme les peintres, un local approprié à leurs exhibitions?

L'État ne peut-il pas permettre à nos musiciens de disposer de l'une ou de l'autre grandes salles où les araignées tissent mélancoliquement leur toile, en un silence introublé? Le Palais des Académies, par exemple.

M. Durant, le chef-d'orchestre que l'on connaît, a, paraît-il, demandé à l'honorable ministre de pouvoir disposer du Palais des Académies et on lui aurait répondu que l'on ne pouvait pas disposer d'un bâtiment officiel pour une entreprise commerciale. Traiter l'entreprise si noblement désintéressée de M. Durant, qui se dévoue à la propagation de l'art musical et y a surtout connu des déboires financiers, d'entreprise commerciale, était d'une ironie cruelle, et il y a encore là un geste qui, dans le monde des musiciens, n'a pas paru très beau.

M. Descamps, ministre des sciences et des arts. — Êtes-vous bien sûr que j'ai dit cela?

Lorsqu'on m'a demandé de disposer de la salle de l'Académie, j'ai répondu que je n'avais en quelque sorte pas le droit d'en disposer sans en avoir référé d'abord à l'Académie même, sauf dans certains cas spéciaux.

M. Levie. — C'est la réponse que vous m'avez faite quand je suis allé vous demander, pour M. Durant, le Palais des Académies.

M. Descamps, ministre des sciences et des arts. — Parfaitement.

M. Destrée. — Je ne sais pas jusqu'à quel point le ministre peut disposer de la salle des Académies et il est possible qu'il ne le pouvait pas. Mais, même dans cette hypothèse, on reconnaitra que les mots « d'entreprise commerciale » étaient de trop et qu'on eût dû les épargner à un effort aussi louable que celui de M. Durant.

Si l'on ne peut pas disposer du Palais des Académies, ne pourrait-on pas disposer de l'excellente salle du Conservatoire? Je sais bien que son éminent directeur, M. le baron Gevaert, va accueillir fort mal ma requête, mais je sais aussi que cette salle du Conservatoire ne sert par an qu'à quatre concerts, à quatres répétitions générales, à quelques concours et distributions de prix.

En dehors de cela, de ces jours, pendant plus de trois cents jours et soirées par an, cette salle remarquable, qui pourrait être si utile, est inoccupée et ne sert à rien. Puisque nos musiciens n'en trouvent pas à Bruxelles, ne pourrait-on, par une combinaison quelconque, la mettre de temps en temps à leur disposition? Tout le monde en saurait gré à M. le ministre. (1)

Après cette rapide excursion dans les divers domaines que régit l'honorable ministre des arts, et ces quelques considérations trop sommaires sur la littérature, les musées, la gravure et la musique, où j'ai mis mon esprit de démocratie et mon amour de la beauté, laissez-moi finir par les paysages, car il est de la beauté ailleurs que dans les musées et les œuvres d'art : il en est dans la nature. Et celle-là aussi mérite d'être défendue.

L'honorable M. Carton de Wiart et moi, nous avons l'ambition de constituer au Parlement un groupe nouveau : le groupe esthétique. (*Sourires.*) Et nous espérons des adhérents. Nous défendons les sites, nous combattons l'abus des réclames et nous avons présenté des propositions de loi qui ont reçu partout un accueil sympathique et que nous voudrions bien voir aboutir.

Si M. le ministre voulait profiter de son passage au ministère pour prendre nos propositions de loi sous sa haute et bienveillante protection, nous serions assurés du succès et nous pourrions espérer ainsi voir les beautés naturelles de notre pays, si pittoresquement varié, efficacement protégées contre les vandales de toute sorte. Elles doivent nous être particulièrement sacrées, messieurs, puisqu'elles sont le trésor commun, la part de beauté accessible à tous, aux petits et aux humbles! » (*Très bien! à l'extrême gauche.*)

Camille Lemonnier, sénateur

Voilà une nouvelle qui met en rumeur les milieux littéraires et artistiques. Elle est trop intéressante pour nos lecteurs pour que nous n'ayons pas cherché à les renseigner exactement.

Les gens les plus détachés de la politique savent qu'il existe chez nous deux espèces de sénateurs : les uns sont élus par le corps électoral ordinaire parmi les puissants censitaires, les autres sont élus par les conseils provinciaux, sans condition de cens. Cette dernière catégorie a été créée par les Constituants de 1892 qui ont voulu permettre la représentation au Sénat de

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

(1) Nous avons, à plusieurs reprises, on s'en souvient, exprimé le vœu que M. Jules Destrée vient d'exposer au Parlement.

On se demande en vain ce qui, en dehors des convenances personnelles du directeur du Conservatoire, s'oppose à ce qu'il soit réalisé. M. Gevaert s'assurerait d'universelles sympathies en offrant spontanément l'hospitalité de la salle du Conservatoire aux associations symphoniques actuellement sans abri. N. D. L. R.

certains intérêts sociaux sans la soumettre à la condition de fortune.

M. Edmond Picard fut ainsi l'élu du Conseil provincial du Hainaut à qui il avait été présenté par les groupes socialistes de Charleroi. Lorsque M. Picard annonça naguère son intention de ne plus retourner au Sénat, ses amis lui cherchèrent un successeur. La question coloniale dominant, à l'heure actuelle, toutes les autres, ce fut M. Devos, ancien sénateur de Gand, que les socialistes du Hainaut choisirent pour succéder à M. Picard, M. Devos ayant une compétence toute spéciale dans ces questions. Mais M. Devos, en acceptant la candidature qui lui était offerte, déclara ne pouvoir s'engager pour le long terme de huit ans et fit prévoir la possibilité de son départ.

Dès lors, dans certains milieux, on se demanda par qui il pourrait être remplacé et M. Jules Destrée annonça son intention de proposer à ses amis la candidature de Camille Lemonnier.

L'idée fut aussitôt répandue et la presse quotidienne s'en empara. Un peu prématurément peut-être, puisque, ainsi qu'on le voit, il ne s'agit que d'une éventualité assez lointaine.

Quoi qu'il en soit de ce projet, nous aimons à dire qu'il nous plaît infiniment. La littérature a pris chez nous une importance extrême depuis ces dernières années; quant aux peintres et sculpteurs, ils sont légion. Ils n'ont, dans la Haute assemblée, depuis le départ de M. Picard, aucun porte-parole autorisé. Une grande force sociale n'est donc pas représentée. Il serait salutaire qu'elle le fût. Et Camille Lemonnier que son œuvre énorme d'écrivain et de critique d'art, que son talent de conférencier désignent tout naturellement pour un pareil rôle, serait assurément une des illustrations de notre Sénat. Nous faisons donc des vœux pour que pareil projet puisse aboutir et le parti politique, quel qu'il soit, qui le fera triompher s'en trouvera honoré et accru dans l'estime des artistes.

AU MUSÉE

Les Nouvelles acquisitions.

Van Valkenburg Lucas (Malines 1530 † Nuremberg 1625), *Jésus exorcisant deux possédés* (bois, l. 25 cent., h. 17), legs Henri Duval. — Un masse rocheuse s'élève au centre, baignant dans les eaux du lac de Génésareth. Jésus s'avance vers les deux possédés qui se débattent à l'entrée de leur sépulcre tandis que les pourceaux saisis de « l'esprit immonde » quittent les hauteurs et « d'un élan impétueux » se précipitent dans les flots. Une foule de personnages en costumes orientaux se dirigent vers le lieu du miracle. Au premier plan, à droite, un couple bavarde; à gauche un paysan s'est débarrassé de ses chausses et s'accroupit d'une manière plus flamande qu'orientale. Peinture microscopique et d'une remarquable habileté. Les rochers gris, les lointains perlés, les barques amarrées, les personnages minuscules, et dans le fond les blanches villes de la Décapole, tout cela s'harmonise en un ensemble parfaitement ordonné et d'un coloris très frais. Le Musée ne possédait qu'un *Paysage* de Van Valkenburg, trois ou quatre fois plus grand que le petit panneau légué par Henri Duval. Ce dernier, moins savoureux à cause de son exotisme artificiel, l'emporte pour la séduction de la facture. Dans le bas, à droite, on voit (avec la loupe ou de très bons yeux) un monogramme et une date : 1597^{L}_{VV}.

Teniers David II (?) (Anvers 1610 † Bruxelles 1690), *Études de singes* (bois, l. 16 cent., h. 30), legs Henri Duval. — Le même modèle est représenté sept ou huit fois de face, de profil, de trois quarts. Teniers le jeune a peint beaucoup de singes; les *Etudes* du legs Duval sont finement peintes; et enfin nous croyons distinguer dans le bas, à droite, des vestiges de signature : ...IERS. Néanmoins le point d'interrogation s'impose.

De France, Léonard (Liége 1735-1805). — *Intérieur* (bois, l. 44, h. 33), legs Duval. — Dans une salle rustique trois personnages sont groupés autour d'une table; un quatrième allume sa pipe sous la vaste hotte de la cheminée, tandis qu'un cinquième bonhomme se... tourne vers le mur du fond. « Il avait une prédilection pour les sujets licencieux », dit Helbig en parlant du petit maître liégeois (*La Peinture au pays de Liége*, p. 467). Et le même auteur écrit en parlant du tableau qui vient d'entrer au Musée : « Malgré son insignifiance comme composition ce petit tableau, qui rappelle Teniers par certains côtés, est l'un des plus réussis qui soient sortis du pinceau de l'artiste. La couleur est transparente et vraie, la touche facile et nette, la distribution de la couleur excellente » (pp. 476 et 477). Helbig exagère le mérite de l'œuvre; mais les effets de clair-obscur rappelant les intimistes hollandais ne sont point dépourvus de mérite et De France dans ce tableau apparaît en quelque sorte comme l'intermédiaire entre Adrien van Ostade et... Madou. Monogrammé dans le bas, à gauche.

Leys, Henri (Anvers 1815-1869). — *La Furie espagnole* (bois, h. 56 cent., l. 70 cent.), acquis de M. Clarembaux. — Esquisse d'une fougue et d'une sûreté admirables. Un combat s'achève sous les murs d'une ville; au delà des remparts, quelques toits font deviner la cité. Au premier plan des chevaux, des hommes morts, blessés. Un chef s'avance sur un cheval blanc. — Ce magnifique morceau doit être un peu antérieur aux *Trentaines de Berthal de Haze* et marque les débuts de la seconde manière du maître. Les tons sont posés avec une puissante énergie; le ciel ravira tous les peintres.

Henri Rochefort a possédé un moment cette belle esquisse que le Musée est heureux de montrer à côté de cette autre *Furie espagnole*, reprise à diverses époques par le maître, et à cause de cela si attachante et si profondément révélatrice.

Fierens-Gevaert.

AMATEURS D'ART

Une amusante anecdote, racontée par *le Cri de Paris*, fixe en traits spirituels la psychologie de l'Amateur et du Marchand de tableaux. Le héros en est l'un des plus célèbres collectionneurs parisiens, M. Chauchard, celui qui racheta pour une somme fabuleuse *l'Angelus* de Millet et qui vient d'être nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

C'est, paraît-il, un certain M. Bague, aujourd'hui défunt, qui découvrait pour l'amateur les occasions rares d'achat. Et ce digne négociateur ne reculait devant aucune histoire, si bizarre fût-elle.

Un matin, il arrive à 7 heures chez M. Chauchard : « Baptiste, réveillez votre maître ! — Mais monsieur !!! — Baptiste, réveillez votre maître et dites-lui que j'ai besoin de lui parler à l'instant même. »

Cinq minutes après, M. Chauchard paraissait en robe de chambre, la tête entortillée dans un madras dont les deux cornes se balançaient au-dessus de son front. Il se frottait les yeux :

— Hé! mon cher Bague, pourquoi diable me tirez-vous ainsi de mon sommeil?

— Monsieur Chauchard, je viens de voir chez un marchand un Corot prodigieusement beau!

— Combien?

— Quarante mille francs!

— Il me le faut!

— Impossible!... L'on doit le porter ce matin, à huit heures, chez un Américain qui veut l'acheter!

— Bague!... Bague!... IL ME LE FAUT!

— Ecoutez, M. Chauchard, j'avais deviné votre désir et votre insistance... J'ai prié le marchand de venir vous montrer ce Corot... Je lui ai dit que vous lui en donneriez cinquante mille francs...

— Je les donnerai!

— Mais il n'a rien voulu entendre!

— C'est incroyable!

— Il m'a répondu que votre décision n'était pas certaine, et qu'ayant quelques menues réparations à faire au cadre, il n'avait pas le temps de m'accompagner chez vous; que d'ailleurs il ne voulait pas manquer d'être à huit heures chez son Américain, parce que ce client, assez lunatique, pourrait prendre prétexte de cette inexactitude pour se raviser.

— Bague!... J'en ferai une maladie!

— C'est ce que j'ai craint... Et pour éviter ce malheur, j'ai supplié ce marchand de passer seulement sous vos fenêtres en se rendant chez son client. Je lui ai dit que vous seriez à votre balcon, qu'il n'aurait qu'à vous montrer d'en bas son Corot et que par un signe de tête vous lui confirmeriez mes propositions.

— Eh bien! quand doit-il passer?

— D'un moment à l'autre!... Tenez, j'entends sa voiture... Vite!... Vite!... Au balcon!

M. Chauchard se précipite et voit effectivement dans un fiacre qui roulait au grand trot un quidam levant en l'air une peinture au bout de ses deux bras tendus.

« C'est le Corot! » disait Bague.

Et M. Chauchard faisait : « Oui, oui, » avec sa tête sur laquelle les cornes du madras oscillaient comme deux grandes oreilles.

Il continua cette mimique tout le temps que le fiacre fut en vue, puis se tournant vers Bague :

— M'a-t-il compris? demanda-il avec quelque inquiétude.

— Assurément! Et il viendra cet après-midi vous apporter votre Corot.

— C'est un lac, n'est-ce pas?

— Mais non! Une prairie sur laquelle dansent des nymphes. Ne les avez-vous pas distinguées?

— N'importe!... C'est un fort beau tableau.

Et d'ailleurs, c'était, en effet, un fort beau tableau de cinquante mille francs.

Concours du Conservatoire (1)

Tragédie et comédie (classe de Mlle Tordeus et de M. Chomé). 1er prix avec distinction : Mlles Sibille et Davids; 2e prix avec distinction : Mme Boine, Mlle Bombeke, Mlle Leroy; 2e prix : MM. Hannès et Lefort.

(1) Suite. Voir nos quatre numéros précédents.

Chronique judiciaire des Arts

Larcins du cinématographe.

Un très curieux procès vient d'être intenté devant le tribunal de la Seine — et gagné — par un groupe d'auteurs dramatiques qui protestaient avec raison contre l'abus que commettent certaines compagnies de cinématographe en se servant de leurs œuvres pour composer des spectacles qui, par leur nature spéciale, non prévue par la législation sur le droit d'auteur, échappaient à la perception des droits.

M. Georges Courteline avait constaté, par exemple, qu'une bande cinématographique présentée sous le titre : *Joseph, ta femme nous trompe*, n'était que la contrefaçon de sa célèbre comédie *Boubouroche*. M. Pierre Wolff avait reconnu dans le *Bon Grand-Père*, représenté dans un cinématographe parisien, sa pièce : *le Secret de Polichinelle*, qui a fait le tour du monde. MM. Gavault, de Cottens et Varney se plaignaient de ce qu'on eût, sans leur assentiment, reproduit l'amusante pantomime des apaches qu'ils imaginèrent pour *le Papa de Francine*.

A ces réclamations se joignirent celles des héritiers Gounod et Barbier, mécontents de ce qu'un spectacle cinématographique permît au public d'assister à des représentations de *Faust* sans qu'aucun droit d'auteur leur fût réservé.

Le tribunal a jugé que les lois de 1791 et 1793 qui protègent la propriété artistique et littéraire doivent être appliquées d'une façon large, que le législateur n'a pu prévoir tous les moyens d'édition et de représentation qui sortiraient des progrès de la science et de l'industrie, et que, par suite, tout procédé par lequel la conception d'un auteur était communiquée au public constituait une contrefaçon.

Le film cinématographique, décide le jugement, est une véritable édition.

Partant de ces principes, il constate que les films saisis, bien que ne reproduisant que d'une manière grossière les œuvres des auteurs, n'en sont pas moins des contrefaçons de ces œuvres auxquelles ils ont pris le sujet, le plan, l'enchaînement des scènes, le dénouement.

En conséquence, le tribunal ordonne la destruction des films litigieux, fait défense d'en donner à l'avenir des représentations et alloue des dommages-intérêts aux auteurs ou à leurs ayants-droit.

UN PORTRAIT DE BALZAC

Grâce à la polémique suscitée par le récit de la mort de Balzac qu'a publié M. Octave Mirbeau, le musée Carnavalet s'est enrichi d'une œuvre remarquable du peintre Eugène Giraud. On peut désormais admirer, en effet, à l'hôtel de la rue de Sévigné, un remarquable pastel représentant, un peu plus grand que nature, *Balzac sur son lit de mort*.

Il existe deux exemplaires de ce portrait. Le premier était entre les mains du peintre Jean Gigoux, qui, à sa mort, l'a légué au Musée de Besançon, où il se trouve encore. Le second est resté dans l'alcôve même de la veuve de Balzac. A la mort de celle-ci, cette œuvre devint la propriété de sa nièce, qui en fait don aujourd'hui au Musée historique de la ville de Paris.

La nièce de Balzac ne comptait point se séparer de ce souvenir. Elle avait bien, à vrai dire, fait le projet de léguer l'œuvre d'Eu-

gène Giraud au Musée Carnavalet, mais seulement après sa mort. C'est le bruit fait autour de la publication du livre de M. Octave Mirbeau qui l'a décidée à s'en défaire tout de suite. Elle estime, en effet, que ce portrait constitue en quelque sorte une manière de « preuve morale » permettant d'infirmer le récit de M. Mirbeau.

Si Mme de Balzac, estime-t-elle, avait été, au point que dit M. Mirbeau, la maîtresse du peintre Jean Gigoux, si celui-ci avait été aussi parfaitement chez lui dans la maison de l'écrivain, il semble bien que c'eût été ce Jean Gigoux qui eût été chargé de faire le dernier portrait du maître, et que la veuve du grand homme n'eût point fait appel pour cela à un étranger, si célèbre fût-il.

L'explication ne manque pas d'être un peu spécieuse. Et il semble bien qu'il n'y ait point besoin vraiment de « preuves morales » de cet ordre-là si, comme on l'affirme, il existe des « preuves matérielles » qui ne laissent aucun doute.

L'ART INDÉPENDANT

Conclusion d'un article de M. Roger Marx sur le Salon des Indépendants (*La Chronique des Arts*, 28 mars 1908) :

« Si les destins lui sont favorables et si un autre asile lui est offert, à défaut des Serres municipales (menacées d'une démolition prochaine à ce qu'on assure), la Société des Indépendants inaugurera en 1909 sa vingt-cinquième exposition. L'heure ne serait-elle pas marquée, à cette date anniversaire, pour grouper, dans une section rétrospective, les créations historiques qui figurèrent à ces Salons affranchis du joug et de la tutelle de tout jury? On reverrait là les ouvrages qu'accueillirent, à leur apparition, le dédain, l'ironie, la colère ou l'injure. Ce serait l'occasion d'une revision utile des jugements inconsidérés; plus d'un apprendrait à ne pas reporter sur autrui la faute de sa propre incompréhension et à se convaincre de ce qu'il y a d'honnête, de respectable dans tout effort humain, pourvu qu'il soit sincère. La Société établirait du même coup la mission révélatrice qu'elle sut remplir vis-à-vis de l'art, comment son principe s'est accordé avec l'évolution des esprits, et comment il lui fut donné de contribuer pour sa part à éclairer la conscience moderne sur les devoirs et sur les droits de la liberté. »

BARBOUILLEURS DE MARGES

Conclusion d'une charmante et spirituelle chronique de Gustave Kahn dans le *Gil Blas* :

« La plupart du temps, les personnes qui écrivent dans les marges, en haut, en bas, parmi les lignes, sont des esprits sans grande netteté ; ce sont un peu, malgré les apparences, des brouillons. Ils ne se donnent pas le temps de lire le livre, de voir l'ensemble des préoccupations de l'écrivain prendre corps devant eux, mais ils se passionnent pour des vétilles. Ils partent sans savoir si la page qu'ils vont tourner ne va pas frapper de parfaite inutilité celle qu'ils viennent de couvrir d'opprobre ou de cris de joie. A force d'allumer leur lanterne tout le temps, ils se mettent devant celle de l'auteur. Que l'homme qui, ayant lu un livre, le referme et se met à en écrire le résumé critique, à larges vues, m'inspire plus de confiance que celui qui a tout le temps grêlé de son écriture les lignes imprimées !

Le bibliomane qui ne lit pas, qui laisse les grands papiers non coupés s'endormir dans les robes de leurs riches reliures, n'est pas un amoureux du livre. Le bibliomane époussète ; il ne lit pas. Le monsieur qui lit la plume à la main, ne lit guère plus. Il est possédé du démon de la personnalité ; il ne s'abandonne pas au plaisir de lire, à l'admiration pour le texte qu'il parcourt d'un œil négligent et d'une plume affolée. Lui, toujours ! Lui, partout ! Sa propre image obsède sa pensée ; il a peur de perdre un instant sa place dans le monde, s'il ne se superpose pas sans cesse à son auteur. Vous ouvrez un Molière, vous y trouvez Tartempion blotti, que dis-je blotti, vous l'y apercevez de partout, comme le Sacré-Cœur, ou la Tour Eiffel. Il flamboie ; il a... mis partout : « Lu et approuvé ; signé, Tartempion », ou bien : « Lu et désapprouvé ; signé, Tartempion ! » Et qu'est-ce que cela peut bien faire à Sirius, et non seulement à Sirius, mais à un tas de pauvres mortels de lecteurs aux yeux faibles, qui ont besoin de livres nets ; qu'est-ce que cela peut bien faire à vous, à moi, à tous, ce que Tartempion pense de Molière, ou d'un autre? Et pour lui-même, Tartempion, de quelle utilité peut être ce déluge de notules? Que veut-il prouver? Qu'il lisait? Cela nous indiffère ! Qu'il n'allait pas au café? C'est peut-être le tort qu'il avait. Aller au café, cela vaut mieux que bien des choses, cela vaut mieux que de barbouiller des marges ou des gardes de livre ou des murailles, selon l'exemple des gamins de Pompéï et des gamins de tous les temps. »

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement a fait quelques acquisitions au Salon de printemps organisé par la Société des Beaux-Arts. La plus importante est celle de la grande toile d'Eugène Smits, *le Bonheur et le Malheur*, qui avait figuré au Salon d'art belge à Paris, où elle fut très appréciée. Il est question d'offrir l'œuvre au Musée d'Anvers, M. Eugène Smits étant déjà représenté au Musée de Bruxelles par plusieurs toiles, et notamment par son œuvre capitale, *la Marche des saisons*, qui caractérise à merveille son art élégant et expressif.

L'État a acquis en outre *le Bourrelier* de Jan Stobbaerts, très belle toile, d'un coloris robuste et harmonieux, qu'il destine au Musée de Bruxelles ; *le Pèlerinage russe à Jérusalem*, de M. Louis Cambier ; enfin un marbre de M. Huygelen et un dessin de M. Van Haelen.

Une heureuse initiative : on vient d'installer au Musée ancien un Salon permanent de photographies reproduisant des tableaux célèbres. La première série d'épreuves exposées est consacrée à Van Eyk et à Roger Van der Weyden.

La Fédération internationale pour l'extension et la culture de la Langue française organise un congrès littéraire, pédagogique et scientifique qui se réunira à Arlon du 20 au 23 septembre prochain.

C'est à la suite d'un premier congrès du même genre que fut constituée, il y a trois ans, la Fédération, et celle-ci prit rapidement une importance considérable. De nombreuses adhésions assurent, dès à présent, le succès de son prochain congrès, au cours duquel seront discutées diverses questions d'un réel intérêt. En voici quelques-unes : *Quelle est la part à faire aux auteurs belges de langue française dans l'enseignement de l'histoire littéraire, non seulement en Belgique, mais dans tous les pays de culture française? — Sur quel modèle devraient être organisées les écoles françaises à l'étranger? Ecoles françaises et écoles alle-*

mandes hors de la patrie. Comparaison et conclusion. — La réforme de l'enseignement élémentaire dans les pays bilingues à l'aide des études phonétiques. — La réforme des humanités dites classiques n'est-elle pas liée à une compréhension meilleure de l'enseignement du français dans l'enseignement secondaire?

Adresser les adhésions au secrétaire général, M. Fürstenhoff, docteur en sciences, 33, rue de Toulouse, à Bruxelles, où à M. P. Simonis, avocat, président de l'*Alliance française*, 33, boulevard Royal à Luxembourg.

M. Sam Wiener vient de faire don au Sénat de la collection complète des médailles de son père, feu le graveur Léopold Wiener.

M. Francis Vielé-Griffin vient d'adresser à l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* la lettre suivante :

« Je lis dans la *Vie heureuse*, 8 avril, cette définition de l'*Amour*, attribuée à Stéphane Mallarmé :

« L'amour, c'est l'assonnance de deux sororellées âmes dans la splendorisation de l'éthérisme. — MALLARMÉ. »

« Je serais reconnaissant à quiconque me pourrait donner l'origine de ce « texte ».

Tous ceux qui aiment et admirent Mallarmé attendent avec curiosité qu'on leur révèle où la *Vie heureuse* a trouvé le charabia qu'elle attribue au poète.

Les efforts de Charles Bordes et de ses *Chanteurs de Saint-Gervais*, de Vincent d'Indy et de la *Schola cantorum* n'ont pas encore eu raison du mauvais goût qui règne dans les tribunes des églises. Que dire, par exemple, du programme d'un « Concert religieux » donné dernièrement à l'église paroissiale d'Aix-les-Bains, pendant la messe, et que nous transcrivons fidèlement?

« Dimanche 5 juillet 1908. Messe de 11 heures. Concert religieux sous la direction de M. D'Archambeau avec le gracieux concours de M. Droeghmans et du Septuor du Cercle.

Allocution par M. l'abbé Richard, missionnaire. — Programme : 1. *Cavalleria rusticana*, intermezzo, Mascagni; 2. *la Veillée de l'Ange gardien*, X.; 3. *Au bord de la mer*, Dunkler; 4. *Simple aveu*, F. Thomé.

Une quête sera faite pour l'entretien de la nouvelle église et les frais du culte, etc. »

Faire de l'église paroissiale d'Aix-les-Bains une succursale de la Villa des Fleurs ou du Grand Cercle est peut-être excessif.

De Paris :

L'Exposition annuelle du Musée Galliera sera consacrée en 1909 à la Verrerie et à la Cristallerie artistiques françaises modernes. Une rétrospective limitée au XIXe siècle sera adjointe à l'exposition.

Outre les rétrospectives du Greco (excusez du peu!) et de Monticelli, que nous avons annoncées, le Salon d'Automne prépare deux ensembles décoratifs qui s'annoncent comme devant offrir un réel intérêt. L'un, dû à M. Maxime Dethomas, reconstituera avec fidélité un intérieur élégant du XVIIIe siècle. L'autre, composé par M. Charles Plumet, offrira l'image d'une installation d'aujourd'hui, conçue dans le style le plus moderne, avec tout ce qu'exigent nos besoins, nos habitudes et nos goûts.

Le contraste de ces deux décors d'intimité ne peut manquer d'être piquant et instructif.

L'*Algemeene Handelsblad* d'Amsterdam consacre les lignes suivantes à l'interprétation du rôle de Kundry par Mme Marie Brema, au cours des représentations de *Parsifal*, dont nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro :

«... J'ai parlé de Kundry. Dans la merveilleuse construction qui se poursuit à travers tout le drame, cette figure — la plus complexe et la plus surnaturelle de celles qui se posent comme symboles en dehors du temps et de l'espace — présente également trois aspects distincts. Trois images en une artiste. Nous devons nous réjouir que l'artiste Marie Brema ait été là. Sa Fricka, à Bayreuth, est restée pour moi un souvenir inoubliable; il en sera de même de la Kundry que j'ai vue aujourd'hui. Je n'ai jamais vu de Kundry qui soit parvenue à insuffler autant de vie à cette figure, à la traduire aussi plastiquement, à mettre en lumière le caractère de cette femme écrasée sous le poids d'une malédiction et qui lutte pour sa délivrance. Il est rare qu'une Kundry ait pu me tirer d'un état de vague et froide attention. Mais Brema n'a pas cessé de nous intéresser et de nous émouvoir par son chant, ses attitudes et sa mimique. La clairvoyance de son jeu et la perfection qu'elle apporte dans les moindres détails nous ont surtout frappé. Son chant a fait grande impression par la maturité de compréhension qu'il révèle.

Brema a rapproché de nous la figure de Kundry et elle nous a rendu en cela, dans un tel drame, un service que le charme de la voix de toute autre cantatrice, moins compréhensive, n'eût jamais pu nous rendre... Elle a eu des moments pathétiques : qu'on songe au : « *Nie thu ich Guter — Schlafen ich murs* » de la messagère du Gral — à la scène entre la séductrice, la reine des filles fleurs de Klingsor, et Parsifal lorsqu'elle parle de la malédiction qu'entraina son rire : « *Ich sah ihn — ihn — und lachte — da traf mich — sein Blick* », à son humble « *Dienen* », à la manière dont elle se prosterne aux pieds de celui qu'elle avait condamné auparavant à errer et à lutter sans fin et qui la sauve maintenant en communiant avec elle dans un baiser. Par l'expression mobile de ses traits, par les nuances de sa voix, Brema a mis une note humaine dans les différents aspects de la figure symbolique de Kundry. N'était-ce pas le meilleur moyen d'éveiller notre sympathie et de susciter notre émotion pour le drame? » (Traduit du hollandais).

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

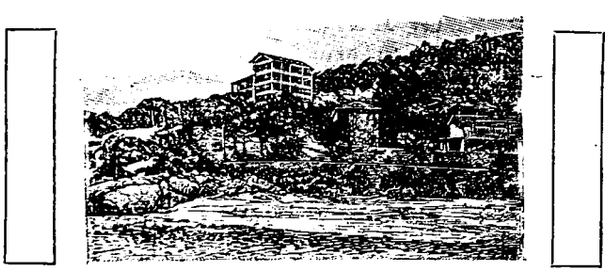
Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint-Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.



Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Follette, près le Lavadou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de predilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer.

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 30. 26 JUILLET 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Actualités littéraires : *La Bousculade* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — M. Joseph Bossi (LOUIS THOMAS). — Le Mont des Arts. — Les Indépendants. — Tolstoï et Siegfried. — Concours du Conservatoire. Concours : *Affiche illustrée*. — Petite chronique.

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

LA BOUSCULADE

Ce qui frappe le plus aujourd'hui, lorsqu'on se met à penser à un art quelconque, peinture ou littérature, c'est l'encombrement terrible au milieu duquel se débattent ceux qui s'y livrent. Et cet encombrement, je crois, explique tout : la hâte de la production, le bâclage des œuvres, l'arrivisme, l'insolence des mœurs. Mais lui-même a des causes et ces causes sont d'ordre tout à fait général et déterminent des résultats analogues dans des ordres d'idées tout différents.

On a perdu le sens de la vie. Les optimistes disent qu'il a évolué. Il s'est, en tout cas, profondément altéré.

La prodigieuse rapidité avec laquelle la science invente et perfectionne chaque jour de nouveaux engins, s'engage dans de nouvelles découvertes et de nouvelles théories, fascine les gens les plus étrangers à ces sortes de préoccupations. L'humanité est tout entière absorbée par cet énorme travail en vue de ce qu'elle croit son bien-être matériel, mais qui ne l'est pas, au bout du compte, puisqu'elle en ajourne, sous prétexte de le compléter, indéfiniment la jouissance. Démocratique et automate, elle s'est créé une morale : celle du travail, au mépris de tous les hédonismes comme de tous les idéalismes. Et de cette formidable gésine s'exhale une sorte d'atmosphère mentale, respirée par les plus réfractaires, une espèce d'activité malgré soi à laquelle personne ne peut résister.

Ce qui sortira de tout cela, je n'en sais rien. Peut-être un désordre plus grand encore, peut-être un nouvel idéal. Je l'ignore et j'ignore quand. Mais ce qu'il y a de certain c'est que nous vivons dans un état de crise, qui s'accentue tous les jours et dont on ne prévoit pas, logiquement, la fin.

Au premier abord, il paraît bizarre qu'un encombrement d'artistes ait lieu précisément à un moment où la science semble vouloir confisquer toutes les activités. La raison en est dans l'existence de cette atmosphère mentale dont je parlais tout à l'heure. Tout le monde agit, on agit; tout le monde met les bouchées doubles, on les met, même si l'on aime manger tranquillement.

On n'a le temps de rien : pas plus pour réfléchir à sa vocation que pour n'importe quoi d'autre. Alors, tel qui, s'il avait pris un an pour y méditer, aurait fait de l'élevage ou de la scierie mécanique, se met artiste, par suite d'une erreur bovaryque comme il en est tant. Une fois lancé, il faut bien qu'il marche. Une certaine somme d'habileté moyenne, de talent commun est dans l'air, il attrape un petit peu. Ça lui suffit. Et le voilà qui peint, sculpte, écrit, compose, incise le cuir, ni mieux, ni plus mal, que cent mille autres à travers l'Europe : à la grosse, dirait-on.

Et comme, précisément, ils sont cent mille et que, dans ces conditions, une année de répit équivaut à une condamnation à mort, à un oubli total, le voilà condamné à produire, produire, surproduire, à extraire du petit filon que lui a donné la nature une abondante récolte, à se mentir à lui-même, à exploiter ses sentiments, à se recommencer, à se voler, à se vider.

Et le romancier pond un roman par an, sinon deux. Le poète (poète, cela !) le poète écrit *par an un volume de vers!...* Le chroniqueur écrit trois actualités par jour. Le peintre expose au Salon de quoi garnir toute la surface maximum qu'on lui laisse. Le sculpteur gâche tout le marbre que les mines de l'univers peuvent envoyer sur la place.

A cela s'ajoute la plaie du prolétariat, chaque jour augmentée par elle-même. Pas de débouchés, donc abaissement des prix! Abaissement des prix, donc surproduction pour se rattraper.

L'écrivain à qui l'on offrait cinq cents francs pour daigner, dans une feuille publique, consacrer sa plume d'artiste à l'examen de quelque question d'actualité, en reçoit cinquante, et s'il vient le demander, et s'il est bien sage, et s'il promet de ne point parler de ses amis (réclame déguisée). Et de tout ainsi.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, des raisons morales, religieuses, économiques, idéologiques qui ont amené cet état de choses : il existe. Il n'y a absolument rien à faire là-contre. C'est un flot qui monte, une marée qui déferle, bavant dans son écume des épaves de livres, de statues et de tableaux. Un chef-d'œuvre vient-il à paraître dans ce tas : il est absolument impossible qu'on l'y distingue. C'est l'aiguille dans la botte de foin. La critique, affolée, renseignée à la diable, feuillette des catalogues, récite des noms, marmonne des truismes de moins en moins vérifiés, de plus en plus indifférents à la cohue du public. Il faut avoir vu un critique d'art au Salon : courant, perclus de migraine, un carnet à la main, les yeux *évidemment* aveugles, pour les cinq louis, pour les deux louis qu'on lui donne.

Il faut aussi lire dans une grande revue la correspondance de l'étranger. On y apprend que c'est partout la même chose : que la Bulgarie, le Brésil, Tahiti, la Nouvelle-Zélande, la Sicile, le Groënland, la Petite-Russie fourmillent, comme notre patrie, de peintres, de romanciers, de poètes, de musiciens, de tripatouilleurs de glaise. Et des gens très sérieusement prétendent qu'un *homme cultivé* doit être au courant de tout cela.

Ah ! l'homme cultivé d'aujourd'hui, il est beau à voir ! Il sait tout, comme un magazine. Il connaît ce qu'il faut penser du dernier dramaturge portugais, du dernier roman russe. Il sort de l'exposition du matin (on en inaugure une par jour à Paris). Il n'a jamais rien pensé par lui-même, il n'a jamais rien vu de la vie, directement. C'est à travers un voile de souvenirs « artistes » qu'il la regarde.

Toutes ces conditions ensemble, imposées aux créateurs, ont fini par perturber la notion même de l'œuvre, par la *renverser* complètement. Autrefois l'œuvre était le résultat d'un homme : le nécessaire, le logique, le floral épanouissement de ses activités intérieures. A moins d'être un Balzac, un écrivain faisait cinq ou six livres dans sa vie : c'était sa vie. On pouvait les lire.

Aujourd'hui l'œuvre est conçue à la façon d'un moyen de défense dans la lutte vitale. On la produit comme on avance une pièce d'échecs, comme on *place* un coup de poing dans une séance de boxe. Arrive le plus vite celui qui en *place* le plus, ou le plus adroitement. On ne vit pas pour travailler, on travaille pour se maintenir. Les premiers temps on puise dans son propre fonds, après on imite ou on recommence. Par définition, on n'a pas le temps de se refaire une expérience.

Outre celles que je pourrai trouver en cours de route, je m'aperçois que cet état de choses comporte au moins cinq conséquences essentielles : concernant le public, la critique, la personne de l'artiste, l'œuvre elle-même et les mœurs du milieu.

Le public, devant cette production insensée, est tout indifférence et tout mépris.

La critique, découragée et elle-même sans méthode directrice, lâche pied, se désintéresse, à moins que plus redoutablement elle ne se perde en bavardages.

L'artiste, trop jeune lancé dans la lutte, s'y adonne trop fiévreusement pour continuer à se donner une culture suffisante, dont il n'a, d'ailleurs, presque pas idée.

L'œuvre, dans son ensemble, hâtivement produite, est ratée. Presque rien de parfait ne se propose à l'admiration.

Quant aux mœurs, il vaudrait mieux n'en pas parler. La veulerie des vieux et l'infantile férocité des jeunes est pareillement déconcertante, inutile et vindicative. Ni intelligence, ni bonté. Rien que l'arrivisme. Être d'un salon, avoir un éditeur, gagner de l'argent. Ensuite, si on a le temps : vivre, travailler, penser, rêver.

FRANCIS DE MIOMANDRE

M. JOSEPH BOSSI

Un homme grand, avec une grande barbe, qui a eu une vie vagabonde et qui a écrit des livres étranges, tel est M. Christian Beck, alias Joseph Bossi, alias Fabrice.

M. Christian-Alexandre-Auguste Beck est né à Verviers (province de Liége) en janvier 1879. On raconte qu'à treize ans il lisait Spinoza : cela est étonnant. Toujours est-il qu'en 1895, ayant à peine seize ans, il collaborait à *l'Indépendance belge*, et que l'année suivante il s'échappait de la maison paternelle et allait habiter Paris où il fréquenta des littérateurs, donna un conte à la *Revue blanche*, des notes au *Mercure de France* et s'intéressa à l'organisation du mouvement philhellène, en qualité de secrétaire de la rédaction de *la Tribune*, journal des étudiants de Paris. Il était aussi disciple de Comte et inventeur d'une doctrine sociale, « la Parthénogénèse ». L'année suivante, il entreprend une série de voyages au cours desquels il visite successivement Florence, Rome, Naples, Venise, Munich, les bords du Rhin, la Belgique, la Hollande, la Norvège et la Suisse. Il revient ensuite à Paris où il fonde une société secrète pour la rénovation du genre humain. Puis il retourne à Liége où il demeure deux ans. C'est alors qu'il fonde une revue, *Vie nouvelle* (1900), dont il parait quatre numéros, qu'il invente Joseph Bossi, « le sage de Florence », et qu'il publie *Adam battu et content* suivi *d'Héraclès à Lerne* (1). Dans ce moment on le voit dévoré d'amour mystique, voyageur en savons. Comme Charles Fourier, il profite de sa situation pour étudier l'organisation de la technique commerciale. Il donna aussi des « Correspondances du Vatican » dans *le Messager de Bruxelles*. Tout à coup, il disparait : il est en Russie, précepteur à Saint-Pétersbourg, où il prête ses soins à l'éducation du jeune prince Ouroussof, page de l'empereur et fils du célèbre orateur à la Douma. Mais quelque peu compromis dans l'assassinat d'un commissaire de police, il se voit obligé d'abandonner l'éducation de son élève. Il reparait alors en Belgique, à la fin de 1903, où il collabore à *la Revue de Belgique* (*la Querelle du Peuplier*, *Une Heure avec Tolstoï*); il est aussi étudiant à l'Ecole des sciences sociales de Bruxelles, et désormais il s'occupe surtout de sociologie. Cependant il est un des fondateurs de la revue *Antée*, où il écrit sous les pseudonymes de Joseph Bossi et Fabrice, et il publie en volume sous ce nom de Joseph Bossi qu'il prétend illustrer par la littérature, *les Erreurs* (2) et son *Adam* (3) remanié.

Il y a deux hommes dans cet auteur, et l'on comprend l'usage alterné de deux signatures, quand ce n'est pas trois : Christian Beck et Joseph Bossi ne parlent pas la même langue et n'ont pas les mêmes préoccupations.

M. Christian Beck, dans son essai sur *la Querelle du Peuplier*, dans son édition du *Syllabus*, dans ses recherches touchant la *Définition et classification des associations parasitaires*, disserte avec clarté et doctement, en faisant usage d'une infinité de lectures et en laissant voir un nombre de connaissances qui stupéfie. Cela est bon, et M. Christian Beck est un homme fort savant avec un esprit plein de précision et de subtilités.

M. Joseph Bossi est tout le contraire de M. Christian Beck : un doux mystique qui décrit en une langue choisie des émotions rares.

(1) Chez Balat, à Bruxelles.
(2-3) Chez Herbert à Bruges.

Les Erreurs sont un recueil de quatre nouvelles où il est dit de quelques modalités rares de l'amour. Les passions y sont décrites dans leur totalité, sans rien de ces dissimulations et de ces abaissements à quoi nous oblige la vie des cités et la fréquentation des hommes.

Le ton, la composition, l'écriture de chacun de ces contes nous transportent en une atmosphère de rêve. Ce n'est pas la réalité, ce n'est pas le passé, c'est le pays où naquirent, fabuleuses, écaillées d'or, les licornes gardiennes des arbres où les fruits sont de pierre, et plus beaux pour cela. C'est la contrée, où vécut, bercé par de calmes images, un des plus grands poètes du dernier siècle, Edgar Allan Poe. Dernier refuge pour ces âmes qu'offusque la médiocrité intellectuelle des foules, littéraires ou autres, il n'est que par ces paroles que l'on entend le soir, tandis que monte au ciel pensif l'étoile du silence.

De même, les drames de M. Bossi, *Adam* et *Hercule à Lerne* traitent plutôt des passions tout intellectuelles que des émois de la chair. Ils ne sont pas pour la scène, mais pour la méditation.

Il appartient aux esprits cultivés et amateurs du rare de faire aux œuvres de M. Bossi le sort qui leur convient : une place leur est due dans la bibliothèque du sage, du dilettante. Il ne faut pas donner ces volumes à M. Deschamps, ni même à un professeur de géologie; il faut se garder de les donner à un positiviste. Car la pensée, — une manière de mysticisme, de philosophisme où l'imagination abstraite joue le plus grand rôle — s'élevant jusqu'aux cieux par l'effort d'une âme solitaire et dédaigneuse des moyens habituels de raisonnement est comme une flèche qui vole dans l'air pur de l'inexploré, hors de nos communes précisions.

De telles imaginations ne peuvent s'exprimer qu'en un langage tout particulier, et il y a, en effet, une grande recherche dans la langue qu'emploie M. Bossi. A un moment où la facilité devient une mode, une telle tension étonne : elle ne m'a point fatigué. Avec cette volonté de faire beau, M. Bossi découvre parfois une incomparable pureté. Ainsi la Préface des *Erreurs* et un morceau incomparable au point de vue de la construction des phrases et de la propriété des termes. Amateur de toutes les beautés, j'ai souvent relu, avec le plaisir du collectionneur tournant entre ses doigts une porcelaine rare, cette phrase qui, dans son appareil voulu, est peut-être une des plus belles que je connaisse dans notre littérature : « Au moment de donner ici, ainsi qu'il l'attendit de mon amitié, ce monument de la sensibilité d'un jeune homme, par quoi le XIXe siècle, peut-être, prendra son sens le plus haut aux yeux de quelques amants, j'ose parfois errer jusqu'à ces rivages mélancoliques du doute, où les fantômes de l'âme poursuivent des fantômes, et demander à la nuit, à la tristesse des mers, à l'incertaine intumescence des volontés et du désir, s'il est bien vrai que quelque autre forme que le silence puisse convenir à la grandeur des hommes et tout ensemble à leur faiblesse. »

M. Bossi veut faire grand. Il vit solitaire, et n'écrit pas pour le succès que donne l'accord avec la plus frivole part de ce monde.

Comprenant ma faiblesse et souriant moi-même de ma paresseuse fécondité, mêlé à cette foule qu'il dédaigne, grain de sable m'effaçant à mesure que je vis, du bord pressé des flots, je lui envoie le salut que la poussière jette au roc, l'écume à la falaise, et l'arc-en-ciel au sommet qu'il couronne.

LOUIS THOMAS

LE MONT DES ARTS

La question du Mont des Arts préoccupe trop vivement, et à juste titre, l'opinion publique, pour que nous nous abstenions de placer sous les yeux de nos lecteurs tout ce qui nous paraît de nature à éclairer le débat. A cet égard, il importe de signaler l'important discours prononcé à la Chambre des représentants, le 7 juillet, par M. Carton de Wiart, député de Bruxelles.

Bien que nous n'adoptions pas les conclusions de l'orateur, contraires à l'opinion qui fut défendue ici, nous estimons qu'un problème multiple et ardu comme celui du Mont des Arts doit être loyalement exposé sous toutes ses faces dans une revue qui n'a d'autre souci que la défense des intérêts de l'art et d'autre guide qu'un ardent désir de vérité et de justice.

Le discours de M. Carton de Wiart offre d'ailleurs une foule d'informations précieuses, de renseignements utiles et d'idées personnelles qui rencontreront l'approbation des artistes. Dans l'impossibilité où nous sommes, vu sa longueur, de le reproduire intégralement, nous en publions ci-après les passages essentiels :

Rien de plus dangereux que d'envisager le problème du Mont des Arts à un seul point de vue, par exemple au seul point de vue du style ou de l'emploi des matériaux. Le problème comporte au moins un quadruple aspect et ce n'est qu'en en tenant compte qu'on peut le juger d'une manière exacte.

J'y vois d'abord une question de voirie. Il faut tenir compte ensuite des besoins — des nécessités — de nos collections nationales. Le point de vue architectural et esthétique n'est pas non plus à méconnaître. Enfin, nous ne pouvons évidemment nous abstraire du point de vue financier.

La question de voirie.

Bruxelles est devenue une ville à deux étages. D'abord assise dans la vallée, elle a peu à peu, au cours des siècles, escaladé le versant oriental bien que, d'après les lois de la moindre résistance, il lui eût été beaucoup plus facile de se prolonger sur la rive gauche, où la pente est si douce.

Jusqu'au XVIIe siècle, il n'y avait encore sur le plateau que les bâtiments de la cour, quelques hôtels seigneuriaux, quelques couvents et leurs dépendances. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle, grâce à Marie-Thérèse et à Charles de Lorraine, que la ville haute a commencé à prendre une réelle importance par le nivellement du Parc et son cadre en quadrilatère, la création de la place du Musée et de la place Royale. On sait ce que la ville haute est devenue au XIXe siècle, au point qu'aujourd'hui la porte de Namur est le centre de la vie bruxelloise.

L'antique « Steenweg », la vieille chaussée symbolique, qui grimpe du pays flamand vers le pays wallon, avec ses raidillons et ses casse-cou, ne pouvait naturellement plus suffire aux exigences de la circulation entre l'ancien Bruxelles et cette nouvelle ville du plateau. C'est ainsi qu'est né le problème — qu'on a appelé d'un nom bizarre — du « redressement de la Montagne de la Cour », comme si on redressait une montagne!

A défaut de redresser la montagne, il fallait au moins modifier les voies de communication afin qu'elles répondissent aux nécessités nouvelles de la circulation et du trafic et aux destinées d'une grande capitale. Il fallait assurer une circulation plus aisée pour les véhicules, et, notamment, pour les tramways sans lesquels il n'y a pas de ville moderne.

Ce problème a préoccupé les Bruxellois comme une obsession pendant presque tout le XIXe siècle. C'est ainsi qu'en 1850 on exposa à l'ancien palais de justice 250 projets de redressement de la Montagne de la Cour ! De toutes ces études devait se dégager une conclusion si logique qu'elle en est naïve : c'est que pour atténuer la différence de niveau il fallait s'écarter davantage de la ligne droite. Il n'y avait pas d'autre solution, à moins de recourir à celle qui avait été mise en avant par notre ancien collègue M. Fichefet et qui, lui, préconisait la construction d'une galerie aérienne partant de la place des Palais et aboutissant au boulevard Anspach au moyen d'ascenseurs. La ville, d'accord avec l'État, décida donc la création d'une rue courbe, la rue Coudenberg, et rattacha à cette rue définitivement tracée une série d'autres travaux qui doivent la relier à l'impasse du Parc prolongée et à la ville basse au moyen de deux grandes artères, dont l'une passera en viaduc au-dessus de la rue Terarken et l'autre en viaduc au-dessus de la rue des Sols. L'une de ces rues découvrirait la Bibliothèque Royale, l'autre le fronton du Mont des Arts, conçu par M. Maquet. Ajouterai-je que l'exécution de ces deux artères me paraît, personnellement, d'une utilité contestable et que ce n'est pas sans regret que je verrais disparaître les quartiers Terarken et d'Isabelle, qui sont pleins de souvenirs et dont le recueillement et l'archaïsme mêmes convenaient pour un quartier d'études, à proximité de l'Université. Mais que ces travaux-là se réalisent ou non, suivant le projet Leurs-Maquet, la rue Courbe est construite et, au point de vue de la voirie, elle apporte une solution au problème du « redressement » de la Montagne de la Cour.

Mais à côté de cette question de voirie se présente celle du dégagement et de l'agrandissement de nos collections nationales. Messieurs, ceux-là mêmes qui proclament à tout instant la nécessité de perfectionner notre outillage économique pour faire face aux besoins matériels de la nation qui vont grandissant, semblent ne pas se rendre compte que notre développement littéraire, artistique et intellectuel est allé de pair avec ce développement, et qu'il en est la condition.

Aux progrès de notre activité intellectuelle et artistique doit correspondre un souci de plus en plus attentif de notre outillage scientifique et artistique. Cet outillage n'est plus à la hauteur des besoins de la nation. Faut-il vous redire la situation à laquelle sont condamnés, à l'heure présente, et nos musées et notre bibliothèque? Les musées royaux de peinture et de sculpture n'ont été créés qu'en 1835, car nous n'avions pas, comme d'autres capitales, d'antiques collections, sauf notre admirable fonds des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne.

Depuis 1835, les musées se sont singulièrement enrichis et continuent à s'enrichir chaque jour. Notre Musée ancien contient, indépendamment de ses tableaux, six cents œuvres de sculpture qui sont très mal installées dans un grand hall où elles se trouvent entassées. Il est impossible d'adopter dans ce hall un groupement convenable des époques, des styles, des écoles. Au Musée moderne, les salles sont également combles et l'on se trouve obligé de reléguer dans des greniers un certain nombre des œuvres qui vaudraient d'être exposées.

A la Bibliothèque royale, la situation est plus inquiétante encore. Cette bibliothèque, on le sait, est une fédération de divers services : imprimés, périodiques, manuscrits, médailles, estampes. Tous ces services y sont à l'étroit. Depuis longtemps, la section des imprimés attend vainement une salle de travail dont tous nos hommes d'études éprouvent l'impérieux besoin.

Nous n'avons pas de salle d'exposition pour nos estampes. Pour les acquisitions de livres, la bibliothèque sera bientôt réduite à ne plus pouvoir acheter des livres parce qu'on ne saura où les caser.

Pour que notre bibliothèque pût être au niveau non pas des grandes bibliothèques de Washington, de Londres et de Paris, mais au niveau des bibliothèques nationales de second rang, nous devrions pouvoir acquérir de vingt à trente mille volumes par an. C'est à peine si elle peut en acquérir trois mille, et bientôt elle ne saura où placer les acquisitions annuelles!

La situation est défectueuse pour les archives, qui sont les titres juridiques de la nation et les documents les plus précieux de son histoire. Le service des échanges et l'office de la Bibliothèque réclament à bon droit de la place, et encore de la place. La commission des monuments est logée dans un immeuble privé de la rue Montoyer. Quant à nos expositions temporaires, elles disposent d'un local tout à fait insuffisant au Musée moderne. Ou bien, s'il s'agit du Salon des Beaux-arts ou des Expositions triennales, on les installe dans des baraquements construits à grands frais et à une distance considérable de la ville.

Quand Balat construisit son palais des beaux-arts de la rue de la Régence, — ce palais, qui est à juste titre considéré comme son chef-d'œuvre, — c'était pour en faire le local des expositions temporaires. Mais à peine le monument fut-il érigé que la commission des musées, qui était présidée par Gallait (c'était en 1882), exigea qu'il fût mis à sa disposition pour y installer nos collections de peintures anciennes qui, d'après la commission, se trouvaient exposées à des risques d'incendie dont elle ne voulait pas continuer à assumer la responsabilité. Aujourd'hui, les expositions temporaires sont sans locaux. Et les risques d'incendie sont encore plus sérieux!

Ajoutons à cela la nécessité d'établir à Bruxelles une salle de fêtes.

Est-il nécessaire, a-t-on dit, de réunir toutes nos collections, de les grouper en un bâtiment unique? Est-il bon de grouper ainsi dans un même bâtiment tout ce qu'il y a à lire ou à voir?

Je crois qu'à envisager l'intérêt du public, cette concentration n'est nullement une nécessité. La dispersion peut même se justifier parce qu'elle fournit à l'esprit l'occasion de se reposer, de se préparer à de nouvelles impressions.

. . . . . .

J'ajoute que pour les services du musée, au point de vue de l'administration, de la surveillance, de l'entretien, au point de vue de la création d'un atelier de moulage et de chalcographie que M. Destrée a souvent réclamé, et même au point de vue du groupement rationnel des objets, une concentration de nos collections peut être d'une haute utilité. On a reconnu cette utilité dans les pays voisins; c'est l'histoire du Louvre, du British-Museum, du Rijks-Museum d'Amsterdam. Et je répète qu'à Bruxelles cette concentration existe déjà en une certaine mesure, et que c'est une raison sérieuse pour ne pas y substituer une dispersion dont on reconnaîtrait bientôt les inconvénients.

(A suivre)

LES INDÉPENDANTS

A propos de la démolition des Serres du Cours-la-Reine, qui abritèrent les Salons annuels des Indépendants, M. Gustave Kahn émet ces justes réflexions :

Les Indépendants retrouveront sans doute un domicile.

Ils ne peuvent pas disparaître, ils sont une des forces de l'art et une des gaietés de Paris.

Ils sont une force de l'art, parce que les plus brillants débuts s'y effectuent, parce que les gens de talent n'y ont point à subir le contrôle abusif des jurys.

Ils sont une des gaietés de Paris, parce que c'est là, aux beaux jours de vernissage, aux clairs dimanches, qu'on voit le plus de sourires niais et de rires mal inspirés.

C'est une joie pour les artistes d'assister à ce spectacle gratuit.

Autrefois, quand un artiste de valeur se glissait furtivement à un Salon, quand une belle toile planait dans le cintre, de temps en temps, entre l'apothéose d'Etat et le tableau militaire, réduite à la dimension d'un pain à cacheter entre deux portes cochères, l'artiste souffrait des rires qui allaient chercher sa toile, des explications bouffonnes que des gens hilares donnaient à des dames jolies et bien parées. Il souffrait de ces rires qui bafouaient sa conscience et son art.

Mais maintenant!

Maintenant, par la suite des bienfaits de la cohésion, de l'association, de l'alliance, du syndicat, pourrait-on dire, les artistes réunis peuvent attendre auprès de nombreuses toiles indépendantes, libres, curieuses, le défilé des ironistes. Et pendant que les ironistes rient de la peinture, les artistes sourient des ironistes.

Parmi les moqueurs, il en est qui, se voyant ainsi observés, se troublent, cessent de plaisanter, reconnaissent, dans le nombre de ces essais que, dans leur âme et conscience, ils jugent informes, une force obscure. Ils finissent par comprendre que la force comique n'émane point des toiles exposées, mais de leur contenance à eux, et ils cessent de blaguer. Comme ils sont snobs, il en est qui se convertissent, et deviennent les fermes amateurs de la peinture qu'ils étaient venus regarder avec l'intention de la badigeonner moralement de ridicule.

TOLSTOÏ ET « SIEGFRIED »

Il n'est pas sans intérêt de rappeler les termes dans lesquels Tolstoï jugea *Siegfried* dans *Qu'est ce que l'Art?* Il sont de nature à consoler les musiciens malmenés par la critique des appréciations incompétentes qu'ils rencontrent.

Voici le morceau :

« Quand je suis arrivé, un acteur en maillot était assis devant un objet qui devait figurer une enclume; il portait perruque et barbe postiche: ses mains blanches, soignées, n'avaient rien de l'ouvrier; l'air dégagé, le ventre proéminent et l'absence de muscles trahissaient facilement l'acteur. D'un marteau invraisemblable, il frappait, comme on n'avait jamais frappé, un glaive non moins fantaisiste. On pouvait deviner qu'il était un nain, parce qu'il marchait en pliant les jambes aux genoux. Il cria longuement, la bouche étrangement ouverte. L'orchestre émettait

aussi des sons bizarres, des commencements sans suite. Puis un autre acteur parut, avec une corne en bandoulière, conduisant un homme travesti en ours et qui marchait à quatre pattes. Il lâcha l'ours sur le nain, qui se sauva, oubliant cette fois de plier les jambes. L'acteur à face humaine représentait le héros Siegfried. Il cria longtemps, et le nain lui répondit de même. Un pèlerin arriva : c'était le dieu Wotan. En perruque lui aussi, campé, avec sa lance, dans une pose niaise, il raconta à Mime ce que celui-ci n'ignorait pas, mais ce qu'on avait besoin de faire connaitre au public. Puis Siegfried saisit les morceaux qui devaient représenter les débris de glaive, les forgea, et chanta ; « Heaho, heaho, hoho! Hoho, hoho, hoho, hoho! Hoheo, haho, haheo, hoho! » — et ce fut la fin du premier acte. — Tout cela était si faux, si stupide, que j'avais eu de la peine à rester assis jusqu'au bout et à ne pas m'en aller. Mais mes amis me prièrent de rester, m'assurant que le second acte serait meilleur.

La scène représente une forêt. Wotan réveille le dragon. D'abord le dragon dit : « Je veux dormir. » Puis il sort de la grotte. Le dragon est représenté par deux hommes revêtus d'une peau verte à laquelle adhèrent des écailles. A un bout de la peau, ils agitent une queue ; à l'autre bout, ils font ouvrir une gueule de crocodile, d'ou s'échappe du feu. Le dragon, qui a pour tâche d'être épouvantable, — et il épouvanterait sans doute des enfants de cinq ans, — prononce d'une voix de basse certaines paroles. C'est si bête, si puéril, qu'on s'étonne d'y voir assister de grandes personnes ; et pourtant des milliers de gens soi-disant instruits regardent, écoutent avec attention et s'extasient. Arrive Siegfried avec sa corne. Il se couche dans une pose qui est censée être belle, et tantôt il discourt avec lui-même, tantôt il garde le silence. Il veut imiter le chant des oiseaux. Il coupe un jonc avec son glaive, et en fait une flûte. Mais il joue mal de la flûte et se met alors à souffler dans la corne. Cette scène est insupportable. Pas la moindre trace de musique. Je m'exaspérais à voir autour de moi trois mille personnes écouter docilement cette absurdité et l'admirer par devoir. Je parvins encore, à force de courage, à voir la scène suivante, la lutte de Siegfried contre le dragon, — mugissements, feux, brandissements de glaive ; — mais ensuite je n'y pus plus tenir, et je m'enfuis du théâtre avec un sentiment de dégoût qui n'a pu s'effacer jusqu'ici » (1).

Concours du Conservatoire (2).

Mimique théâtrale (à huis clos). — 1er prix avec grande distinction, Mlle Sibille ; 1er prix avec distinction, Mlles Davids et Peeters ; 2e prix, Mlle Obozinski et M. Merten ; accessit, MM. Maury et Vanderschrick.

Déclamation (à huis clos). — 1er prix, M. Mommaerts ; 1re mention, Mlles Malherbes et Raes, MM. Vanderschrick et Colin ; 2e mention, Mlles Vanderstraeten et Przybyszewska, MM. Daix, Dewolf et Schouten.

(1) Tolstoi. *Qu'est-ce que l'Art?* traduction de Halpérine-Kaminsky, pp. 216 et suivantes.

(2) *Suite et fin.* Voir nos numéros des 21 et 28 juin, 5, 12 et 19 juillet.

CONCOURS

Affiche illustrée.

Un concours est ouvert entre tous les artistes belges pour la composition d'une affiche illustrée destinée à la propagande du journal le *Petit Bleu*.

Cette affiche, en grandeur d'exécution, mesurera 1 mètre sur 1 m. 40. Elle sera en quatre couleurs, et le dessinateur devra réserver un quart de la surface de l'affiche pour le texte.

Le concours sera clôturé le 10 août prochain, à 6 heures du soir.

Tout envoi qui parviendrait après cette date sera refusé.

Les projets d'affiche ne seront pas signés, mais porteront une devise qui sera reproduite sous enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Tout concurrent pourra envoyer plusieurs projets séparément.

Les enveloppes des concurrents primés seront seules ouvertes. Les autres seront renducs aux expéditeurs en même temps que les projets non primés. Les affiches non primées devront être retirées aux bureaux du journal dans le délai d'un mois après le concours.

Les résultats du concours seront proclamés dans le numéro du *Petit Bleu* du 15 août prochain.

Trois prix : le premier, de 750 fr., le deuxième, de 500 fr., le troisième, de 250 fr., sont affectés à ce concours.

Les trois affiches primées seront reproduites dans le *Petit Bleu* et resteront la propriété du journal. Les artistes primés devront faire eux-mêmes la mise au trait sur pierre.

PETITE CHRONIQUE

L'une des sociétés bruxelloises de bienfaisance les plus sympathiquement appréciées, *les Sans-Nom*, célèbre cette année le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. A cette occasion, elle donnera aujourd'hui, à 3 heures, au Cirque royal, un concert auquel ont promis leur concours Mmes Paquot-d'Assy et Carlhant, MM. Godart, d'Assy et Lauweryns, ainsi que l'Harmonie de Wasmes, dirigée par M. Seha, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

La vingt-quatrième Exposition des Beaux-Arts et d'Art appliqué, organisée par le Cercle artistique de Tournai, aura lieu du 13 septembre au 5 octobre prochain dans les salles du Cercle, rue des Clarisses à Tournai.

Les adhésions sont reçues jusqu'au 1er août.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire, rue des Carliers, 10, à Tournai.

Une récente livraison de *l'Art flamand et hollandais* contient la fin de l'intéressante étude de M. F. Schmidt-Degener sur Adriaen Brouwer. « Il apparait, dit l'auteur, sous les dehors de ce que l'on appelle un « petit maitre », un peintre de la taille de Craesbeeck ou de Ryckaert ; et il se révèle en maintes occasions supérieur à Hals et l'égal quelquefois de Rubens et de Rembrandt. Classé comme « petit maitre », Adriaen Brouwer compte néanmoins parmi les très grands. » Dix-huit planches dans le texte et hors texte accompagnent cet article. On y trouve des œuvres peu ou pas connues, tirées de collections particulières, entre autres le superbe paysage appartenant au duc de Westminster, des tableaux des collections Rod. Kann, Ad. Schloss, E. Warneck, Maurice Kann, etc.

M. H. de Roos termine son article sur les caractères modernes

d'impression et nous montre de nombreux spécimens de caractères que les bibliophiles auront intérêt à connaître.

Il est question de fonder, à Paris, à partir de la saison prochaine, un théâtre anglais permanent.

Ce projet a sa raison dans les nombreuses interdictions faites par la censure anglaise; les pièces refusées depuis quelque temps par la Dame aux ciseaux de la Grande-Bretagne forment un véritable répertoire, capable d'alimenter un théâtre de premier ordre.

Un jeune auteur russe, M. Maxime Schottland, a donc eu l'idée de transporter à Paris ce répertoire d'œuvres interdites à Londres. M. Schottland est soutenu dans cette intention par quelques amis très influents, et il espère que ce nouveau théâtre pourrait ouvrir le 1er septembre.

M. Schottland est persuadé que le public de Paris qui parle anglais est suffisant pour fournir une clientèle de tout repos. Il ne sait pas encore de quel établissement parisien il pourra se rendre acquéreur, mais il sera fixé sur ce point d'ici peu de jours.

Dans un curieux article paru en tête d'un grand journal du matin, M. C. Saint-Saëns a plaidé en faveur du concerto (ne serait-ce point plutôt en faveur du virtuose?)

« Il est toujours intéressant, disent à ce propos les *Tablettes de la Schola*, de connaître l'opinion de personnalités éminentes comme celles de l'auteur de *Samson et Dalila*; mais, auprès d'arguments dont on n'a pas ici à rechercher la valeur, une assertion nous a profondément stupéfiés : c'est celle qu'émet M. Saint-Saëns à propos des concerts de J.-S. Bach : « Les passions humaines, dit-il, les *cordes de l'âme* n'y vibrent guère; c'est de l'art en quelque sorte décoratif, dont la beauté est dans la forme et le caractère. »

Il y a lieu de s'étonner vraiment que M. Saint-Saëns n'ait jamais eu la curiosité d'entendre un concert de Bach, car nous estimons trop haut sa sensibilité musicale pour penser qu'il aurait pu écouter tel de ces concerts (la sublime phrase d'andante du *Concert pour violon en mi*, celle du *Concert à deux violons* et tant d'autres), sans être ému jusqu'au fond du cœur par la passion très humaine qui s'échappe de ces mélodies, et sans sentir vibrer à l'excès toutes les *cordes de son âme.* »

Du *Cri de Paris*, cette amusante anecdote :

Dans les premiers jours que Victor Hugo était à Guernesey, il envoya à l'éditeur Lemerre des vers qui étaient recopiés sur du papier pelure afin que le poids en fût moindre, et qui ne présentaient pas l'aspect habituel de ses manuscrits. Pourtant, ils étaient signés.

Lemerre les lut. C'était une des plus belles pièces des *Châtiments*. « Hum! hum! fit-il, c'est bien boursouflé, bien vide!... Ne serait-ce pas une mystification? Cette signature ne serait-elle pas un faux? »

Très perplexe, il fit appeler Leconte de Lisle et Théophile Gautier pour prendre leur avis.

Les deux excellents poètes lurent à leur tour ces admirables vers, et tout d'une voix : « Ça du Victor Hugo! Jamais de la vie! Voyez donc ces rimes ridicules! Ah! ah! elle est bien bonne! »

Et Leconte de Lisle se penchant vers Lemerre : « Voulez-vous que je vous dise : c'est une pièce de vers composée par un scribe aux gages de la police impériale pour déshonorer notre grand ami! »

Après celle-là, il faut tirer l'échelle!

Le nouveau monument érigé à Leipzig à la gloire de Sébastien Bach, œuvre de M. Charles Seffner, a été solennellement inauguré il y a quelques jours. Bach y est représenté à l'âge de cinquante ans; il est debout à côté d'un orgue sur lequel sa main gauche s'appuie, tandis que la droite tient un cahier de musique. Un bas-relief représente la vieille église Saint-Thomas.

On a vendu le mois dernier à Leipzig des autographes et manuscrits précieux provenant de la succession de Joseph Joachim et de celle de Philippe et Hedwige von Holstein. Les prix atteints n'ont pas été aussi élevés que l'on croyait. Ainsi, le manuscrit de la cantate de Bach en *sol* mineur, *Où dois-je m'envoler?* n'a été vendu que 6,937 francs; celui de la sonate de Beethoven, op. 78, en *fa* dièse majeur, que sa dédicace à Thérèse de Brunswick, l'immortelle bien-aimée, rend particulièrement intéressante, a été acheté 6,375 francs. Les principaux achats ont été faits par des marchands de Vienne et de Berlin.

D'un correspondant particulier du *Temps* :

La *Nave* de Gabriel d'Annunzio, dont nous avons signalé le succès à Rome et à Venise, vient d'être transportée à Florence où elle a été également très applaudie.

A l'issue de la représentation, le maire de Florence, qui allait féliciter le poète, lui a demandé s'il n'écrirait pas une œuvre nationale sur les fastes de l'histoire florentine. D'Annunzio a répondu qu'il y avait déjà pensé, d'autant plus qu'outre l'admiration qu'il professe, comme tout Italien, pour Florence et son histoire, il a envers la cité de Dante une reconnaissance toute filiale, étant en quelque sorte devenu son enfant, depuis longtemps qu'il s'est fixé dans sa verdoyante banlieue.

De plus, au dernier moment, j'apprends que sur la demande des étudiants siciliens qui allaient le complimenter, Gabriel d'Annunzio a promis également d'écrire une tragédie sur les origines de Syracuse.

Etant donné que l'Italie comprend une centaine de cités, grandes ou petites, qui toutes à bon droit s'enorgueillissent de glorieuses origines, si Gabriel d'Annunzio, cédant aux désirs des habitants, consent à écrire une tragédie sur chacune d'elles, on voit que, suivant l'expression populaire, il aura du pain sur la planche pour ses vieux jours.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Follette, près le Lavadou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de prédilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer.

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. **RECUEILLEMENT**
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. **En Forêt,** suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 31. 2 AOUT 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Hubert Krains (GEORGES RENCY). — Un Commissariat belge des Expositions de Beaux-Arts (M. HORTELOUP). — Le Mont des Arts : *Discours de M. Carton de Wiart* (suite). — Proses et Vers (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Règne du Comédien (O. M.) — Publications artistiques : *Auguste Rodin*, *Peter Bruegel l'Ancien*. — Petite Chronique.

HUBERT KRAINS

M. Hubert Krains vient de publier un très important recueil de nouvelles qu'il intitule *Figures du Pays* (1). C'est une bonne occasion pour essayer de caractériser la manière de cet écrivain de talent, dont la production est rare mais de tout premier ordre.

M. Hubert Krains est Wallon. Son pays natal est la grande plaine hesbignonne, aux paysages monotones et doucement mélancoliques. Physiquement il est de taille moyenne, assez maigre, l'air un peu maladif, avec une peau bistrée et de petits yeux intelligents qui volontiers sourient. Il parle sans vivacité et sans chaleur, d'un ton de voix calme et sourd. Il paraît exempt de nervosité. Est-il gai ou triste? Il serait difficile de définir sur ce point son tempérament. Ce qui est sûr, c'est qu'il est très sensible à la joie ou à la douleur des autres et qu'il a, vis-à-vis de tous, mais surtout des humbles, le don précieux de sympathie.

Dans le monde des lettres, M. Hubert Krains est considéré comme un bon confrère. Son commerce est sûr. Il ne montre ni vanité, ni jalousie, ni susceptibilité exagérée. Il est d'humeur égale, et sa personnalité peu compliquée offre une surface ferme, stable, unie, qu'à chacun de ses voyages en Belgique ses amis retrouvent avec plaisir. On sait, en effet, que M. Hubert Krains est, depuis une quinzaine d'années, secrétaire du Bureau international des postes, qui a son siège à Berne. Disons tout de suite que son séjour en Suisse ne semble avoir eu d'autre influence sur son talent que de lui rendre plus lancinantes et plus aiguës les impressions gardées du pays natal. Les admirables paysages qu'il a sans cesse sous les yeux ne sont pas de ceux dont le charme pénètre profondément une âme de son espèce. Il leur préférera toujours le lent et tranquille déroulement des champs plats de la Hesbaye, avec quelque clocher entrevu dans le feuillage ou le chant attardé d'une moissonneuse regagnant son gîte dans le crépuscule.

*
* *

M. Hubert Krains a publié des nouvelles et des romans. Je crois que, d'une façon générale, les pre-

(1) Bruxelles, *Association des Ecrivains belges*. Dechenne & Cie.

mières sont supérieures aux seconds. Comme romancier, il lui manque la variété dans l'abondance, la faculté d'évoquer beaucoup de milieux différents, beaucoup de personnages distincts. Peintre d'un pays déterminé, de ses paysages, de ses mœurs et de ses habitants, il ne saurait trouver là matière à des histoires bien compliquées et bien intéressantes. D'autre part, sa vision est trop toujours la même, sa façon de sentir et de rendre se modifie trop peu pour que, de ses sujets assez pauvres de leur nature, il puisse, comme d'autres l'ont fait, tirer de ces grandes œuvres où la vie entière paraît incluse et qui pèsent dans la main le poids d'un monde.

Au contraire, dans le cadre plus restreint de la nouvelle, il est chez lui et il est maître. La nouvelle réclame des décors peu nombreux, mais elle exige une atmosphère intense. Nul mieux que lui ne créera cette atmosphère et ne saura en donner au lecteur une sensation inoubliable. Comment procède-t-il ? Par quelques détails bien choisis. J'insiste sur ce point. A mon sens, la qualité la plus précieuse d'un écrivain, c'est de savoir choisir. Chacun est capable d'inventer un beau sujet, de trouver de jolis mots, d'aligner de belles phrases. Mais seul retiendra l'attention d'une manière durable celui qui, de tous les mots, de toutes les phrases que l'on *peut* écrire, saura retenir seulement ce qu'il *faut* écrire, ce qui fait image, ce qui reste dans l'œil et dans l'esprit, ce qui ne s'oublie pas et ce dont on ne se lasse point. Là est le vrai secret de l'art d'écrire. M. Hubert Krains le possède, ce secret, et son dernier livre nous montre avec quel bonheur il l'applique à la réalisation de ses desseins. Veut-il, comme dans l'*Œillet rouge*, nous émouvoir en nous peignant les tortures d'un mari trompé? Il nous conduit, la nuit, dans une petite gare de province où souffre silencieusement, courbé sur son pupitre, un pauvre diable d'employé, tandis que le chef de station est en face, dans un café tenu par la femme de son subordonné. Tout le monde a ressenti l'abominable tristesse de ces petites gares silencieuses aux heures nocturnes : les lampes fumeuses, l'odeur vague de cigare mort qui traîne, la désolation du bureau désert, la nuit du dehors, la grande paix des champs tout autour, les cris de trains qui pleurent au loin. Imaginez-y un homme venu d'ailleurs, un fonctionnaire déraciné qui s'est marié dans la localité par ce besoin d'amour et de foyer qu'ont tous les êtres humains. Il sait que sa femme le trompe, il sait que c'est avec son chef, il sait que l'adultère se consomme pendant qu'il est ici attaché à sa fonction comme le forçat l'était à son banc, il sait qu'il n'a aucun recours, qu'il est trop lâche pour résister, pour se venger. Imaginez encore, pesant sur cet homme, l'exil, la solitude, la hiérarchie, le silence, la certitude où il est de son impuissance, la nuit profonde qui se referme de toutes parts autour de lui. Vous pourrez ainsi vous faire une idée de l'atmosphère particulière aux contes d'Hubert Krains et vous convaincre que, par ce côté-là tout au moins sinon par la nouveauté des thèmes ou de la psychologie, ils rendent un son spécial, grave et profond, et placent leur auteur au premier rang de nos nouvellistes.

* * *

Avec l'*Œillet rouge*, les *Figures du pays* contiennent encore cinq autres nouvelles. C'est le *Phosphate*, histoire de deux familles de paysans qu'unissait une tendre amitié, que l'intérêt divise longtemps et qui finissent par se réconcilier. Sujet simple s'il en fut ; mais de quelle émotion discrète et contenue tout ce récit est pénétré, et quel pathétique dégagent les gestes et les paroles de ces humbles gens ! Les gens de campagne, les hommes surtout, parlent peu et seulement pour soulager leur cœur oppressé. De là, dans leurs moindres mots, je ne sais quelle noblesse : ils ont, ces mots, la sobre grandeur des mouvements naturels, du vent, de la pluie, du progrès des moissons. M. Hubert Krains a subtilement saisi ce phénomène et en a tiré souvent de poignants effets.

C'est aussi *Cornélie*, l'histoire de la fillette partie servante au loin, dans cette Suisse qui fait rêver tout le village, et puis qui revient, enceinte et phtisique, mourir au foyer. C'est la tragique *Planète*, où l'on voit se dérouler logiquement les conséquences d'un petit fait sans importance : un soir, en revenant de son travail, un ouvrier maçon prend, dans le paquet d'un ambulant, une « planète ». Celle-ci lui prédit la fortune. Or le jeune homme est précisément amoureux d'une fille plus riche que lui. Que fera-t-il pour aider la destinée? Il volera ses vieux parents, il tiendra la banque sur la place du village, perdra tout son argent et ira se noyer, à la nuit tombante, dans une mare fangeuse. Ici, en regard de la frénésie du joueur, ce qui attache, c'est la douleur du vieux père et de la vieille mère. L'âme sensible de l'auteur a su, une fois encore, renouveler cet effet d'émotion au point de nous le faire paraître tout neuf.

C'est enfin la *Chanson du soir* et l'*Étranger*. La première de ces nouvelles est d'une pureté antique. Le vrai sujet en est tout uniment le charme, agissant sur tout le village, du chant d'une fillette flamande qui le traverse chaque soir, avec ses compagnons, en revenant de son travail. Ces sons harmonieux, cette langue étrangère et mystérieuse vont remuer, en ces rudes âmes de paysans, Dieu sait quels vieux souvenirs, quels obscurs appétits de rêve et de beauté. Mais si la jeune fille chante, c'est qu'elle aime l'un de ses compagnons. Celui-ci, le dimanche soir, va s'amuser dans les cafés où il y a des filles. Il en revient une nuit la tête fendue, et, le lendemain, le chef de la troupe le renvoie dans son pays. Désormais, quand arrive le crépuscule,

les gens du village peuvent bien prêter l'oreille et le cordonnier s'arrêter de battre sa semelle : les Flamands passent encore sur la route, mais la jeune fille ne chante plus.

L'autre nouvelle, l'*Etranger*, est d'un humour très particulier et très drôle. Un gars étranger vient s'installer dans le village et s'y marie. Une envieuse curiosité s'attache à ses pas. On le dit riche, il est très discret sur soi-même, il a loué et somptueusement (tout est relatif!) meublé la plus grosse maison de la localité. En outre, il joue du cornet à pistons, ce qui plonge les gens dans une béate et jalouse admiration. Celui qui l'envie, le jalouse et bientôt le déteste le plus, c'est le «Furet», malicieux et méchant petit bonhomme dont l'auteur trace un délicieux et vivant portrait. Mais l'on apprend que l'étranger ne sait pas jouer réellement du piston, et l'on remarque qu'il répète sans cesse le même air. Alors on lui donne quelques charivaris soignés, on lui suscite des difficultés de toute sorte et, comme il a commis un jour la faute de s'enivrer et de faire publiquement du scandale, l'hostilité du village s'accroît et aboutit à son expulsion. Il part avec sa femme et son enfant, et «le Furet» demeure le vainqueur du tournoi.

Cette rapide et sommaire analyse ne peut donner nécessairement qu'une idée bien imparfaite de ce beau livre. Sa beauté, son intérêt ressortent de mille détails impossibles à séparer de l'ensemble. Comme toutes les œuvres lentement et consciencieusement mûries, ces nouvelles laissent, d'un bout à l'autre, l'impression qu'il n'y a là rien d'inutile et rien qui puisse être remplacé. C'est, à mon avis, le plus bel éloge à faire d'une œuvre littéraire. Et je conclus que M. Hubert Krains, malgré — et peut-être à cause — de la rareté de sa production, malgré l'étroitesse de son terrain d'opération, malgré l'apparente monotonie de ses sujets, malgré la sobriété, la discrétion, le caractère un peu étouffé de son style, est l'un de nos meilleurs prosateurs, l'un de ceux dont les œuvres ont une signification nettement et profondément patriale, et qui écrivent pour la postérité.

GEORGES RENCY.

Un Commissariat Belge des Expositions de Beaux-Arts

Paris, 20 juillet 1908.

MON CHER MAUS,

Vous avez bien voulu avec une élogieuse cordialité signaler dans un récent article de l'*Art moderne* les services rendus en France par le Commissariat des Expositions de Beaux-Arts. En même temps vous exprimiez le désir qu'une institution similaire fût créée en Belgique (1).

(1) Voyez *l'Art Moderne* du 21 juin dernier.

En vous remerciant de vos sympathiques appréciations, permettez-moi de vous dire tout l'intérêt que nous portons à votre intéressante suggestion.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement la cause des artistes belges que vous plaidez dans la circonstance mais également celle de tous les artistes en général.

Le Commissariat français, tout le premier, serait heureux de voir chaque pays soucieux de sa renommée artistique doté d'un rouage administratif analogue au nôtre.

Conscients d'avoir toujours développé notre activité pour le mieux des intérêts particuliers et généraux des artistes, il nous est aisé d'apprécier de quel secours serait pour tous la création à l'étranger de services similaires au Commissariat.

De par ses fonctions officielles, le Commissariat des Expositions, service du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, préposé à la conservation d'une partie des œuvres acquises chaque année par l'État, organise tant en France qu'à l'Etranger, par délégation du ministre, toutes les expositions d'art auxquelles le gouvernement prend une part officielle.

A cet effet le commissaire est chargé de l'administration du budget voté par le Parlement pour ces expositions, il élabore les règlements, réunit les œuvres, en organise l'installation sur place et poursuit toutes les opérations afférentes à la liquidation des comptes.

Si le rôle administratif des fonctionnaires du Commissariat est confiné dans ces attributions précises, il est néanmoins de tradition constante de centraliser à ce bureau les renseignements concernant toutes les expositions étrangères, parisiennes ou provinciales, qu'elles revêtent ou non un caractère officiel.

Grâce aux relations amicales nouées à l'étranger tant au cours de réunions que par des correspondances officielles ou privées, les agents du Commissariat se trouvent ainsi à même de renseigner utilement les artistes et au besoin de solliciter leur concours comme il en est souvent prié par certaines sociétés étrangères.

Pour l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre et l'Amérique cette façon de procéder a de longue date donné les résultats les plus satisfaisants, tant pour nos artistes soucieux d'envoyer leurs œuvres à l'étranger, que pour les sociétés désireuses soit de rehausser l'intérêt de leurs expositions locales, soit de trouver des occasions opportunes de venir exposer en France.

Forcément au courant des tendances et du distinguo qui président aux différents groupements des talents, le Commissariat, par son intervention officieuse et discrète, est considéré à juste titre comme servant de trait d'union rationnel non seulement entre les intérêts qui s'ignorent, mais encore entre ceux que rebute le trouble des démarches, enquêtes, correspondances plus ou moins ingrates à mener à bonne fin.

Vous comprendrez aisément avec quelle satisfaction le Commissariat français applaudirait à la création d'institutions sœurs qui deviendraient ses dévouées collaboratrices dans un intérêt réciproque.

Centralisateurs des informations et des nouvelles artistiques de leurs pays, ces Commissariats trouveraient de ce fait chez leurs voisins des correspondants réguliers attitrés et autorisés. Il est naturel de conclure aux très fructueux résultats qui découleraient de ces relations étroites et désintéressées, unies pour faire germer et aboutir des projets auxquels font seulement défaut des volontés serviables, disposées à prêter leur concours moral et à susciter les appuis matériels nécessaires à leur réalisation.

A vous, mon cher Maus, dont on ne compte plus les batailles gagnées pour la bonne cause, de triompher une fois de plus. Je le souhaite ardemment pour vos artistes et pour les nôtres : ils y gagneraient à se retrouver plus souvent et plus nombreux fraternisant côte à côte.

Croyez à mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

Le Sous-Commissaire
des Expositions de Beaux-Arts,

M. HORTELOUP.

LE MONT DES ARTS

Discours de M. Carton de Wiart (1)

On dit : Ce monument sera trop grand ! C'est à voir. On s'élève souvent contre la mégalomanie, mais la micromanie n'est pas une manie moins fâcheuse. On nous a construit à Bruxelles des bâtiments qui, à l'heure actuelle, sont tous trop petits. C'est le cas pour la Bourse, pour l'Hôtel des postes et pour nos gares. C'est le cas pour le Palais de la Nation. On pourrait même reprocher au Mont des Arts de ne pas être assez grand, si précisément son auteur n'avait prévu des réserves d'utilisation, du côté de la rue de Ruysbroeck notamment.

Mais si la conception du Mont des Arts me paraît une chose louable, il y a à envisager la réalisation même de cette conception. Et dans cette réalisation, on peut distinguer le monument même de M. Maquet et puis ce que j'appellerai son cadre et ses accès en terrasses et portiques.

Quant au monument même, son style a été discuté.... Pourquoi ne pas se souvenir, dit-on, qu'à l'emplacement même du Mont des Arts s'élevait un palais en gothique flamboyant, le palais de Nassau, dont quelques vieilles gravures nous évoquent encore la curieuse silhouette. Ce palais était flanqué de tourelles et de poivrières, agrémenté de mâchicoulis et de créneaux. Nous n'en avons conservé que deux vestiges : la cour intérieure et la chapelle Saint-Georges.

Je sais qu'en s'inspirant de ce style, M. Saintenoy a restauré très agréablement l'hôtel Ravenstein. Je sais que cet architecte a tiré bon parti, dans le quartier même, du style de la Renaissance flamande, et nous avons souvenir du palais de la ville de Bruxelles qu'il construisit à l'Exposition de 1897.

Pour ne pas sortir de Bruxelles, la restauration de la Grand'-Place, le square du Petit-Sablon nous ont prouvé aussi combien l'évocation et la reconstitution de nos anciens styles pouvaient offrir d'intérêt. Et si l'on me demande mon avis, je déclarerai sans ambages que je n'éprouve qu'une médiocre sympathie pour le style classique ou académique adopté par M. Maquet. Certes, c'est un style auquel on peu reconnaître certaines qualités : il est précis et simple. Il a sa grandeur et sa noblesse. Mais il a le défaut...

M. Destrée. — D'être solennel et ennuyeux.

M. Carton de Wiart. — Précisément ! Et l'on sait que tous les genres sont bons, sauf le genre ennuyeux. Cependant, avant de se prononcer sans rémission, il faut tenir compte de deux considérations.

D'abord, une considération historique. On dit que le style gothique ou bien celui de la Renaissance, qui donnent l'un et l'autre de si jolies silhouettes, correspondent à la physionomie même de Bruxelles. Cela est vrai pour la ville basse, pour le quartier de l'hôtel de ville. Mais lorsque, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Guimard, l'architecte lorrain, créa, en se souvenant de Nancy, le quartier du Parc et de la place Royale, il le fit dans le style de l'époque, qui se rapproche précisément du style académique ou classique.

Et M. Balat a voulu ne pas trop s'écarter de l'œuvre de Guimard lorsqu'il a été chargé d'édifier le monument de la rue de la Régence. Et M. Maquet n'a pas voulu que le style de son Mont des Arts jurât avec le style de cette partie de la ville.

Et de fait, il me paraîtrait difficile de vouloir encadrer d'une façade gothique ou renaissance des bâtiments aussi classiques que ceux de la place du Musée, dont les façades sont d'ailleurs charmantes et auxquelles personne ne songe assurément à toucher.

Il y a aussi une considération pratique dont il faut tenir compte : c'est que l'architecture doit être conditionnée par les exigences de la destination du bâtiment. Le gothique se prête admirablement aux besoins du culte, qui n'ont pas changé, mais lorsqu'il s'agit d'un musée, lorsqu'il s'agit d'une bibliothèque, où il faut avant tout de la lumière...

M. Destrée. — Mais le style gothique est essentiellement le style de la lumière !

M. Carton de Wiart. — Entendons-nous, c'est le style de la lumière latérale. Encore faut-il compter avec les meurtrières, les angles et les ogives. Et nous avons à Bruxelles, à la Maison du Roi, un exemple assez fâcheux de l'utilisation d'un monument gothique aménagé en musée.

Vous connaissez le Musée communal : il n'y fait pas clair ! Des œuvres intéressantes, — les tableaux de la collection Wilson, par exemple, échappent à l'attention du public, — parce qu'elles reçoivent un éclairage latéral et un éclairage à reflets.

Les grandes œuvres d'art s'accommodent généralement mieux d'une lumière diffuse distribuée par le haut. Elles exigent aussi de grandes surfaces de muraille que le style gothique leur ménage malaisément. A Amsterdam, l'éminent architecte Cuypers a eu recours au style renaissance pour construire son Rijks-Museum. Mais au point de vue de l'éclairage, le résultat n'est guère satisfaisant

Toutefois, si je ne veux pas me borner à écouter en pareille matière mes goûts individuels pour les styles anciens et dits nationaux, je crois qu'on pourrait faire une chose plus vivante et attrayante que le projet de M. Maquet, et j'ai été très intéressé, à ce point de vue surtout, par les charmants croquis de M. le baron Henri Kervyn de Lettenhove, qui, réduisant les proportions du monument, donnent à celui-ci une physionomie plus directement en concordance avec l'architecture de Guimard.

(*La fin prochainement.*)

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

PROSES ET VERS

Choderlos de Laclos était un prosateur excellent et fut un maître en psychologie. Les *Liaisons dangereuses* sont un terrible chef-d'œuvre, mais ses vers (1)?... Ah! grand Dieu ! je comprends le sentiment qui anime M. Louis Thomas, mais j'aime encore mieux son ironie lorsqu'il dit que l'anthologie qu'on pourrait extraire de l'Almanach des Muses « vaudrait, sans doute, ces chefs-d'œuvre dont on nous écrase chaque jour ». Parbleu !...

M. Fernand Séverin fait un volume de ses recueils de vers : *Le don d'enfance*, *Un chant dans l'ombre, les Matins angéliques*, *la Solitude heureuse* (2). Sa poésie est très digne, d'une hautaine et noble inspiration. Un peu voilée, pudique, presque sans sexe, pareille aux vierges des tableaux de Burne-Jones, elle paraît un peu froide, et, malheureusement, malgré la douceur de son rythme, d'une musicalité sommaire et monotone.

C'est, d'ailleurs, ce dernier reproche, celui qu'on peut adresser à la poésie française moderne, et c'est étonnant combien, à part de magnifiques exceptions, le symbolisme et le vers libre ont été impuissants à infuser un peu de musique dans la diction et dans la rhétorique des poètes actuels.

M. Gabriel Mourey, avec des sentiments beaucoup moins poétiques, plus littéraires, s'essaie aux formes du vers libéré (il l'a toujours fait, d'ailleurs, depuis les *Flammes mortes*). *Le Miroir* (3) contient quelques poèmes d'une belle et émouvante inspiration : *Des roses sur la mer*, *le Retour*, *le Verger*, *le Miroir*. J'aime moins le ressouvenir si je puis dire : rythmique, de Verhaeren, qui persiste, malgré la qualité personnelle des idées exprimées. Il faut que Verhaeren ait une influence immense pour l'étendre, et à leur insu, jusqu'à des écrivains aussi réfléchis que M. Mourey. Il y aurait là-dessus bien des choses à remarquer, que je n'ai pas le temps de dire aujourd'hui, mais sur lesquelles je reviendrai.

Mme Marguerite Hankes-Drielsma de Krabbé publie les *Ames muettes* (4) : pages des mémoires d'un enfant. Ce sont de menues histoires où les objets, sans être fabuleusement animés, jouissent cependant d'une sorte d'influence bizarre. L'observation en est juste; en effet, les enfants sont très sceptiques malgré leur fantaisie et font assez bien le départ entre leur terreur et la créance qu'ils lui accordent.

Si M. José de Bérys, avec *le Professeur de bluff* (5), ne fait pas oublier *le Manuel de l'arriviste* d'Henri Chateau, du moins se laisse-t-il lire aisément après lui. C'est un petit bouquin léger, amusant, spirituel, et j'en ai beaucoup apprécié surtout une exquise remarque : le héros de l'histoire, méridional endurci, après ses pompeuses déclarations, finit buraliste et palmé, et doit en être très content... Et cela sent d'une lieue la réalité vraie.

La Caillette de M. Albert Juhellé (6) est un roman sur les mœurs du XVIIIe siècle, cuisiné sans maladresse et agréable, tandis que la *Blessure* (1) de M. Aimé Graffigne est une très longue histoire d'un jeune faux ménage d'étudiants gêné par le mal auquel M. Brieux a fini par donner son nom. Il y a des passages très bons, d'autres insupportables, d'exquises nuances de psychologie, de justes observations et d'enfantines maladresses. Et le livre est comme gâté par un abus de termes crus et médicaux qui, loin d'augmenter l'impression lamentable que veut donner l'auteur, en affaiblissent tout à fait la portée.

Dans le *Règne de la Bête* (2), M. Adolphe Retté dit des choses justes à l'anticléricalisme, mais avec si une lourde et si insultante violence, et surtout au moyen d'une affabulation si naïve, que c'en est extrêmement compromettant pour sa thèse. Il faut dire ces choses-là avec modération, ou alors avec un très beau style. Mais le *Règne de la Bête*, malheureusement, donnerait aux catholiques l'envie de se convertir à autre chose, ce qui est effrayant.

M. A. Michel au contraire (auteur d'un livre : *Héroïnes et actrices*) soutient dans ses brochures telles que *Cas de conscience et raisons d'un prêtre libéré* (3) des opinions absolument opposées, mais d'une façon si sincère et si simple qu'on en viendrait presque à son avis. Mais l'*Art moderne* n'est pas une tribune à controverses religieuses.

Et maintenant, si je veux voir un peu clair dans un amoncellement, chaque jour plus haut, de livres, il faut que je me hâte et que je cite, navré de cette brièveté sèche : *A l'ombre des saules* (4) de M. Albert Torcy, roman triste, plein de qualités, et dont l'intrigue, un peu pareille à celle de Mme Bovary, semble avoir été composée non par un jeune homme mais par un homme d'expérience et qui a vécu, tant elle est vivante et vraie; *Contes d'idées et simples récits* (5), de M. Franz Foulon, histoires symboliques ingénieusement imaginées; l'*Éveil* (6), de Mme Gabrielle Rosenthal, joli cahier de jeune fille, frais, élégant, mélancolique; les *Heures de jeunesse* (7), de M. Omer de Vuyst, souvenirs d'enfance, dont quelques-uns finement drôles; *Gens de là et d'ailleurs* (8), récits de M. Alexandre Mercereau (il y en a d'excellents et je crois pouvoir affirmer que M. Mercereau comptera parmi les jeunes écrivains, s'il continue; car le chemin parcouru depuis les malheureux *Thuribulums affaissés* est incommensurable); les *Aventures merveilleuses de l'abbé de Lassus* (9), nouvelles de M. Sylvain Bonmariage, perverses, pourries d'*esthétisme*, mais d'un agréable faisandage, avec de très séduisants tableaux ; les

(1) *Les Poésies de Choderlos de Laclos*, publiées par Arthur Symons et Louis Thomas Paris, chez Dorbon l'aîné.

(2) Fernand Séverin, *Poèmes*. Paris, *Mercure de France*.

(3) Gabriel Mourey, *Le Miroir*, poèmes. Paris, *Mercure de France*.

(4) Marguerite Hankes-Drielsma de Krabbé, *Les Ames muettes*. Paris, Sansot.

(5) José de Bérys, *Le Professeur de bluff*. Paris, Sansot (collection *Scripta brevia*).

(6) Albert Juhellé, *La Caillette*, roman. Paris, Édition du *Livre*.

(1) Aimé Graffigne, *La Blessure*, roman. Paris, Sansot.

(2) Adolphe Retté, *Le Règne de la Bête*, roman. Paris, Léon Vanier (Messein, succr).

(3) A. Michel, *Héroïnes et actrices*. Bruxelles, Th. Dewarichet — *La Gent écolière* Namur, Godenne. — *Cas de conscience et raisons d'un prêtre libéré*. Bruxelles, *Société anonyme de librairie*.

(4) A. Torcy, *A l'ombre des saules*, roman. Bruxelles, Oscar Lamberty.

(5) Franz Foulon, *Contes d'idée et simples récits*. Bruxelles. *Association des écrivains belges*.

(6) Gabrielle Rosenthal, *L'Éveil* Paris, *Mercure de France*.

(7) Omer de Vuyst, *Les Heures de jeunesse*, contes. Bruxelles, Henry Lamertin.

(8) Alexandre Mercereau, *Gens de là et d'ailleurs*. Paris, Edition de *l'Abbaye*.

(9) Sylvain Bonmariage, *Les Aventures merveilleuses de l'abbé de Lassus*, nouvelles. Liége, Société belge d'éditions (collection Léa).

Chardons (1), de M. Hyppolyte Scheffler, roman d'un *dramatisme* exagéré mais contenant d'exactes notations de la vie de province. J'y ai découvert un passage admirable : l'épisode d'un pauvre vagabond traqué par de jeunes voyous. C'est d'une intensité d'émotion terrible. Gorki n'a rien fait de plus épouvantable que ces deux ou trois pages, surprenantes au milieu de ce doucereux roman de débutant. Enfin, le *Chemin solitaire*, de Mme Blanche Sahuqué (2), poèmes d'une forme traditionnelle et trop pareils à beaucoup d'autres. FRANCIS DE MIOMANDRE.

LE RÈGNE DU COMÉDIEN

M. Ernest Charles dénonce avec raison un abus qui, pour être moins général en Belgique qu'en France, n'en existe pas moins et contre lequel il est bon de réagir. Le sujet est, d'ailleurs, tout d'actualité :

« La publicité qu'on accorde aux concurrents et aux concurrentes du Conservatoire est véritablement excessive.

Il y a quelques années, on se contentait de citer en peu de lignes, avec un tout petit nombre d'appréciations, les vainqueurs du Concours. Maintenant on parle des vainqueurs et des vaincus avec une prolixité dégoûtante. On parle de tous, après le concours. On parle de tous, avant le concours. On fait leurs portraits. On nous dit, des candidats, de quelle façon ils portent la barbe, et des candidates de quelle manière elles arrangent leur coiffure... On parle d'elles et d'eux comme s'ils étaient des gens intéressants...

Franchement, qu'est-ce que ça nous fait que Mlle Chose donne les plus grandes satisfactions à son professeur Machin ! Cela ne nous fait rien du tout. Nous verrons plus tard. Et nous aurons toujours le temps de savoir si Mlle Chose sera une cantatrice à rendre Delna jalouse ou une artiste à faire enrager Bartet. Mais on ne veut pas nous laisser le temps. Il faut absolument que nous sachions tout de suite !...

Évidemment cette publicité exagérée doit être insupportable à l'immense majorité des bourgeois raisonnables de France, qui ne supposent pas que le Conservatoire puisse avoir une telle importance dans les destinées de la nation. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle se développe par ses excès mêmes. L'élève du Conservatoire, accoutumé déjà aux dithyrambes des journaux trop complaisants, se croit immédiatement des mérites sans bornes et, lorsque, par hasard, il devient un artiste doué d'un certain talent, il attend les plus mirifiques éloges. Si on ne les lui accorde pas tout de suite, il les réclame. Il les réclame hardiment, impudemment, car il estime qu'ils lui sont dus. Il les obtient toujours ; on ne sait rien lui refuser. Ainsi le comédien est le dieu de la presse comme il est le roi du pavé...

Et je trouve cela bien ridicule ! »

Nous sommes rarement d'accord avec M. Ernest Charles, et ses opinions littéraires ne sont généralement pas les nôtres. Mais cette fois, rien ne nous sépare. Souhaitons avec lui qu'on revienne à plus de mesure, à plus de tact, et que les journaux complices de cette réclame effrénée comprennent qu'ils se ridiculisent, tout en irritant leurs lecteurs. O. M.

(1) HIPPOLYTE SCHEFFLER, *Les Chardons*. Nice, édition de *Floréal*.
(2) BLANCHE SAHUQUÉ, *Le Chemin solitaire*, poèmes. Paris, Sansot.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Auguste Rodin. — Peter Bruegel l'Ancien

M. G. Van Oest, à qui l'on doit les plus belles éditions artistiques parues en Belgique, prépare deux ouvrages appelés à un grand retentissement. L'un est une étude de Mlle Judith Cladel sur Rodin préfacée par Camille Lemonnier et illustrée de quatre-vingt-dix planches hors texte reproduisant les œuvres les plus célèbres du maître, douze de ses troublants dessins, sept pointes sèches et deux portraits. Le prix de l'ouvrage, limité à un nombre restreint d'exemplaires, est fixé à 85 francs pour les souscripteurs. Le volume sera vendu en librairie 100 francs dès son apparition. Vingt exemplaires de luxe sur papier impérial du Japon, avec double suite sur Chine des quatre-vingt-dix bibliogravures, seront mis en vente à 250 francs.

L'autre ouvrage mis en souscription à la Librairie nationale d'art et d'histoire est le recueil, composé par M. René Van Bastelaer, des *Cent quatre-vingt-cinq estampes* connues de Peter Bruegel l'Ancien. On sait qu'indépendamment des suites satiriques : *les Vertus*, *les Vices*, *les Proverbes flamands*, *la Cuisine grasse*, *la Cuisine maigre*, etc., qui ont fixé la physionomie du peintre, celui-ci a gravé des séries de marines, de paysages alpestres, de sites campinois et brabançons d'un caractère tantôt grandiose, tantôt intime, et même des compositions religieuses par lesquelles il a continué l'évolution des artistes flamand du XVe siècle. Toutes ces œuvres, qui attestent une extrême fertilité et une rare souplesse de talent, sont reproduites dans l'ouvrage de M. Van Bastelaer, qui complète l'importante étude consacrée à Bruegel, l'an dernier, par le même auteur en collaboration avec M. Georges H. de Loo et publié également chez MM. G. Van Oest et Cie.

Les Estampes de Peter Bruegel l'Ancien, dont la documentation est empruntée aux Cabinets des Estampes d'Amsterdam, Berlin, Bruxelles, Leyde et Paris, sont précédées d'une étude sur l'artiste et sur les graveurs, ateliers de gravure et éditeurs d'estampes de son époque, ainsi que d'un catalogue raisonné de l'œuvre gravé par et d'après Bruegel l'Ancien. Le prix de souscription est fixé à 20 francs l'exemplaire et sera porté à 25 francs en librairie. O. M.

PETITE CHRONIQUE

L'attribution du prix quinquennal de littérature (5,000 francs) agite vivement les milieux littéraires. Les candidats sont nombreux et ont tous de zélés partisans. On cite parmi ceux qui ont le plus de chances MM. Léopold Courouble, Eugène Demolder et Fernand Severin. A des titres divers, ces trois écrivains méritent de fixer le choix du jury, qui aura, semble-t-il, quelque peine à se décider en faveur de l'un ou de l'autre.

Se doute-t-on du nombre d'ouvrages exclusivement littéraires (prose et poésie) que produit annuellement la Belgique ? *Le Moniteur* a, le 19 juillet dernier, publié la liste des volumes parus durant les cinq dernières années. Cette liste comprend *trois cent quarante-trois ouvrages* en langue française, non compris tout ce que contiennent les revues.

Le Moniteur fait précéder cette publication de l'avis suivant :

Cette liste a été dressée d'après les renseignements recueillis par le jury, composé de MM. Edmond Picard, président ; G. Doutrepont, secrétaire ; A. Giraud, rapporteur ; Ch. Tardieu et H. Francotte, membres.

Le jury serait reconnaissant au public et aux intéressés de lui envoyer toutes les indications et rectifications complémentaires. »

Le jury de la Société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art s'est réuni la semaine dernière, sous la présidence de M. Buls, pour juger le concours triennal ouvert par la Société entre médailleurs hollandais et belges âgés de moins de trente ans. Le jury a été unanime pour décerner le premier prix (700 fr.) avec exécution de la médaille, à M. Paul Wissaert, de Bruxelles, et pour partager le deuxième prix (300 fr.) entre MM. Jean Lecroart, Henri Steppé et Eugène de Bremacker. Quatorze concurrents avaient pris part au concours, dont le sujet imposé était *l'Enseignement*.

Le cinquième Salon annuel des Arts et Métiers s'ouvrira le 29 août prochain dans les grans halls du Palais du Cinquantenaire mis par le Gouvernement à la disposition de la Société *La Bienfaisance*, qui en assume régulièrement l'organisation. Le Salon de 1908 ne le cédera en rien à ses devanciers.

La section étrangère sera, dit-on, particulièrement importante cette année.

Aujourd'hui, dans la salle des fêtes du Musée communal, rue Van Volxem, concours public (à 11 heures, de chant; à 5 heures, de déclamation) de l'Institut des hautes études et Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles.

Le gouvernement français vient d'attribuer la croix de chevalier de la Légion d'honneur à deux poètes belges qui ont grandement contribué à la renaissance des lettres belges, MM. Albert Giraud et Iwan Gilkin, à l'excellent chroniqueur Léon Dommartin, l'un des plus purs stylistes de nos écrivains, et à M. Franz Fonson, directeur des Galeries et de l'Olympia, dont les efforts pour répandre le goût des classiques français ont été très appréciés. Il a promu au grade d'officier M. Alfred Frederix, secrétaire du *Cercle artistique*.

A tous nos cordiales félicitations.

M. Arthur Merghelinck, membre du conseil héraldique de Belgique, mort dernièrement, a légué à l'Académie royale de Belgique l'hôtel qu'il habitait à Ypres avec les collections d'objets d'art, de meubles, de tableaux qu'il y avait réunies et qui se rapportent principalement au XVIIIe siècle.

Il a légué à l'Académie flamande son château de Beauvoorde, datant des premières années de la Renaissance flamande, et qu'il avait entièrement meublé et orné dans le style de l'époque où il fut construit.

Ces deux édifices seront érigés en musées qui offriront pour l'histoire de l'art français et celle de l'art flamand un égal intérêt.

L'archevêque de Malines vient d'ouvrir une enquête sur la musique d'église. Il a fait adresser à cet effet à tous les curés de son diocèse, ainsi qu'aux directeurs de couvents et de collèges, un questionnaire des plus détaillés portant notamment sur l'existence et la composition des chœurs de chantres, sur la Schola des paroisses, sur le chant collectif, le chant des enfants, la prononciation italienne, sur l'emploi à l'église d'instruments autres que l'orgue, sur les organistes et leur répertoire, sur l'édition suivie pour l'exécution des chants liturgiques, sur l'étude du plain-chant, du chant polyphonique et du chant figuré dans les maîtrises, etc.

Voilà une enquête vraiment utile et dont il faut féliciter vivement celui qui en a pris l'initiative. Souhaitons que ses résultats détruisent les détestables abus que nous avons maintes fois signalés et qu'ils réforment le puissant instrument de propagande artistique qu'est la musique d'église.

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, pour le mois de septembre, dit *le Petit Bleu*, l'érection dans la forêt de Groenendael d'un petit monument à la mémoire de Jean Ruysbroeck, le mystique du XIVe siècle, dont Maeterlinck a traduit et si profondément commenté *l'Ornement des Noces spirituelles*. Notre ancien directeur, Gérard Harry, qui a eu à s'occuper de cette fête intellectuelle, vient d'apprendre, paraît-il, qu'elle a été remise au printemps prochain, le monument à élever devant faire l'objet d'un concours que doit ouvrir incessamment le ministre des sciences et des arts et dont le résultat ne pourra être acquis avant quelques mois. Il reste entendu que Maurice Maeterlinck assistera à l'inauguration du monument.

Sottisier. — Cueilli dans *la Nouvelle Mode* (19 juillet 1908) :

« *Suzette B...* désirerait savoir si une jeune fille possédant une jolie voix de baryton pourrait la travailler pour devenir professeur de chant; elle craint qu'il ne faille avoir une voix de ténor.

Merci aux aimables Glaneuses qui voudront bien me répondre.

Suzette B. »

Les « Glaneuses » (le terme demande un mot d'explication) sont, semble-t-il, les membres d'une gracieuse association de jeunes filles et de jeunes femmes qui, sous des pseudonymes choisis : *Bruyère des Cévennes*, *Ninetta*, *Coquette*, *Échappée du harem*, *Forézienne*, *Fleur de cerisier*, *Belladonna* et autres, s'envoient mutuellement, par la voie du journal, des recettes de cuisine, des cartes postales illustrées, des conseils sur la toilette, des remèdes contre la constipation ou la chute des cheveux. Leurs correspondances sont rédigées de la manière suivante :

« Babelle a donné à Flossie une recette pour soulager les pieds. Je me suis permis (*sic*) de m'en servir et viens remercier Babelle. Sa recette a fait merveille. Je la remercie infiniment. J'endurais un vrai martyre. Des cartes de Russie lui feraient-elles plaisir et préfère-t-elle paysages ou costumes ? Signé : Loulou. »

Nous remercions l'ami inconnu qui, de Ragatz, nous a envoyé ces attendrissants extraits.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°.	0,25	Le n°.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Fossette, près le Lavandou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de prédilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer.

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. **RECUEILLEMENT**
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.
Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. **En Forêt,** suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 2, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 32. 9 AOUT 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Paul Marguerite (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Sur deux pastels du XVIIIe siècle (O. M.). — Le Mont des Arts : *Discours de M. Carton de Wiart* (suite et fin). — Les Maîtres de l'Art : *Giotto, par C. Bayet.* — Lugné-Poé (EDMOND SÉE). — Raphaël et Manet. — Les Revues. — Les Bibliophiles Fantaisistes. — Accusés de Réception. — Petite Chronique.

PAUL MARGUERITTE

La carrière de M. Paul Margueritte a quelque chose de noble et de parfait qui inspire le respect. Il est bien rare qu'on puisse dire cela d'un écrivain aujourd'hui. A ce respect, ceux qui connaissent l'homme ajoutent une affection profonde que mérite l'ami éprouvé, le confrère bienveillant, le noble caractère qu'il est dans la vie de chaque jour. Mais c'est de l'écrivain, plus particulièrement, que je voudrais parler.

A vrai dire, on ne peut séparer que par un artifice d'analyse l'auteur de la *Force des choses* et l'homme exquis que tout Paris estime. Car, malgré que la littérature de M. Paul Margueritte n'ait rien de confessionnel, dans le sens fâcheux où l'on entend ce mot, elle est bien, indiscutablement, sortie de lui, du plus profond et du plus tendre de son imagination.

Il ne se raconte pas, comme le font ces romanciers, stérilement subjectifs, qui ne peuvent rien voir d'autre dans la vie que ce qui leur est arrivé personnellement. Cette attitude déplairait à sa naturelle simplicité, à sa modestie raffinée, à sa pudeur. Mais il lui est impossible de voir le monde autrement qu'avec ses yeux, c'est-à-dire malgré le mal qui s'y dénonce, plutôt comme une œuvre d'ordre et de bonté.

Ce romancier est dans la tradition des plus grands, car il n'est point malveillant ni pessimiste. Je voudrais faire bien comprendre à quel point ma pensée insiste là-dessus. Il me semble que c'est le nœud vital de l'organisme intellectuel que j'envisage.

Le pessimisme, en effet, est naturel aux philosophes, aux esprits droits et sains, aux cœurs éprouvés par l'existence. C'est un point de vue de spéculatifs.

L'optimisme reste en trop évidente contradiction avec la vérité pour qu'il puisse être admis par d'autres gens que des êtres sans énergie, d'intelligence faible et de cœur mou. C'est le point de vue des humbles et des vaincus.

Mais il existe une troisième attitude, intermédiaire, qui est, selon moi, proprement celle des romanciers, et des grands romanciers. Pessimiste en son fond, parce que frappée du mal inexpectable qui ronge l'humanité, l'âme du romancier est surtout faite d'indulgence et de pitié. Plus que tout autre phénomène, dans le jeu de la vie s'impose cette remarque : que nous ne sommes pas mauvais foncièrement.

Le mal, malgré qu'il n'ait point d'existence abstraite

et personnelle, est cependant quelque chose qui est plutôt en dehors de nous qu'en nous. Il agit à la façon d'une fatalité extérieure, puissante, presque irrésistible, contrecarrant notre volonté du bien, de l'ordre, du vrai. En dernière analyse, il est une sorte d'attraction vers l'inertie et la mort, tandis que le bien est la lutte, autrement difficile, qui s'efforce à réaliser l'action et la vie. Pour réaliser (il ne s'agit ici que d'une grossière approximation verbale), le bien serait dans l'esprit et le mal dans la nature. Tout le monde sait que la nature est autrement plus forte que l'esprit.

C'est de ce point de vue que les romanciers de race considèrent l'ensemble du monde et de la société. Et il faut bien en convenir, ils ont raison.

De la lecture de tous les romans de M. Paul Margueritte il ressort avec une persistante évidence que le mal, même quand nous le commettons, a quelque chose de fatal, d'irrésistible comme un commandement de l'instinct, et que d'y avoir cédé n'engage que notre responsabilité sociale, jamais notre responsabilité morale.

C'est, au fond, la croyance des casuistes, ces précurseurs du roman d'analyse; leur croyance, mais avec quelque chose d'humain et de tendre qu'ils n'avaient point : « La malice est le seul élément du péché. »

Mais quel observateur impartial de la vie découvrirait de la malice réelle dans un acte humain?

Cette indulgence intelligente, que l'on remarque chez un Balzac et un Dickens, je la retrouve, pareille dans son principe, chez M. Paul Margueritte. Au lieu de l'appliquer à l'examen d'un nombre considérable d'événements de la vie intérieure et d'édifier une *Comédie humaine*, il se contente de la porter avec lui, dans les investigations plus minutieuses qu'il tente dans un monde plus restreint, plus modeste, et de construire un *Drame bourgeois*. Et veuillez donner à cette expression son sens le plus sympathique.

En effet, si ce que Diderot, je crois, a appelé *drame bourgeois* constitue un genre faux au point de vue théâtral, au point de vue du roman, il est la justesse même, et comme l'idéal à atteindre.

N'est-ce pas, en effet, notre vie, et celle de tous les jours, que le roman doit restituer à nos yeux, mais magnifiée par l'art, transfigurée, altérée par la personnalité du romancier?

Chaque romancier a sa magie individuelle. Celle de M. Paul Margueritte, c'est la vérité et la bonté.

Pascal Géfosse, *Tous quatre*, *La Confession posthume*, *Amants*, *Ma Grande* et surtout l'admirable *Force des choses* sont des œuvres douces et séduisantes, d'une puissance cachée, d'un charme discret, d'une observation très étendue, d'une poignante réalité.

« Ah! que la vie est quotidienne! » disait Laforgue; et il s'en plaignait. Mais M. Paul Margueritte, au lieu de s'en plaindre, s'en accommode et s'en trouve bien. Car ce monde minuscule de la vie courante est essentiellement le même que celui qui s'agite, avec des cris lyriques, sur les scènes de l'aventure et de la violence. Ses passions, réduites, sont pareilles, et même acquièrent-elles une force inattendue de retomber ainsi sur elles-mêmes, privées d'aliment. La vie intérieure se nourrit de velléités, de facultés inemployées, de sacrifices, de renoncements à l'action.

Semblable à Dickens en cela, M. Paul Margueritte sait découvrir dans les petites choses de nos existences médiocres la richesse de poésie et de fantaisie qu'elles contiennent.

Et, après tout, elles ne sont pas médiocres. Ce n'est pas cet écrivain qui les transfigure puisqu'il est un réaliste, le plus authentique, le plus exact, le plus complet, le plus *vrai* des réalistes. Elles sont ce qu'il les voit; il a raison. Elles sont belles, puissantes, pathétiques, puisque, après tout, nous les vivons.

Splendeur, force, drames secrets parce que, emportés par la vieille illusion éternelle du désir, nous allons vers un but que nous parons de beauté. Mais si nous nous arrêtions !..

Pensif, M. Paul Margueritte s'est arrêté.

Le succès, le plus légitime des succès, est venu à cet amant passionné de la vérité et de la vie. Le public a aimé ses histoires d'intimité, de tendresse et de noblesse, ses héros semblables à ceux que nous connaissons, qui savent aimer, souffrir, rêver, penser, se sacrifier, sans protestations ni cris, dans la dignité du silence.

Et voici que, cette belle carrière accomplie, le romancier se retourne avec une douce mélancolie vers lui-même et vers la jeunesse (1).

Avec une confiance qui nous émeut, mais avec une délicatesse de tact que je n'ai jamais rencontrée chez personne autre, il se livre à nous, il soulève la pierre qui cachait l'onde secrète. Nous la voyons jaillir, inexprimablement fraîche, ingénue, pure. Le fleuve, de plus en plus large, paisible, de son œuvre de romancier et d'historien coule avec sérénité, chaque jour enrichie d'un affluent nouveau; mais en voici la source primitive, essentielle, sans laquelle rien n'aurait existé.

Toute cette fine sensibilité, artiste, tendre, émue, curieuse, mélancolique, qui servira plus tard d'instrument à l'œuvre organisée et voulue, palpite dans ces deux livres à l'état vierge et natif, inemployée et frissonnante.

Et il faudrait pour ne pas en être profondément remué n'avoir jamais été effleuré d'une pensée de noblesse ou de tendresse, ou de méditation, ou de rêverie, n'avoir jamais été un enfant, n'avoir jamais vécu.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) PAUL MARGUERITTE, *Les Pas sur le sable*. Paris, Plon, 1907.
ID. *Les Jours s'allongent*. Paris, Plon, 1908.

Sur deux pastels du XVIIIe siècle

Dans l'une de ses dernières « revues musicales » du *Journal des débats*, M. Adolphe Jullien s'occupe incidemment de l'exposition des Cent pastels du XVIIIe siècle organisée dans les galeries de M. Georges Petit par la marquise de Ganay et qui fut le « clou » de la saison artistique parisienne. « L'observation que je désire faire à propos de deux des portraits les plus admirés dans cette réunion de chefs-d'œuvre est, dit-il, d'un intérêt trop durable pour que je néglige de la formuler. Ne croyez pas, en effet, que, si je m'aventure sur un terrain qui n'est pas le mien, c'est pour ajouter quoi que ce soit à ce qu'a si bien dit notre savant collaborateur M. André Michel ; ce n'est pas non plus pour exprimer le grand plaisir personnel que j'ai éprouvé à voir enfin, en original, les deux pastels de Liotard qui font vivre devant nous le bon et malicieux Favart et la spirituelle et provoquante Justine Duronceray, son infidèle et pourtant si fidèle épouse, non loin de ce maréchal de Saxe qui fut aussi impitoyable envers la femme qu'envers le mari. Ce n'est pas même pour marquer la joie que j'ai éprouvée à connaître enfin autrement que par des reproductions le délicieux portrait de la femme du compositeur de musique Mondonville (c'était la fille d'un gentilhomme fort riche, M. de Boucan), portrait qui est destiné sans doute à rester toujours séparé de celui de Mondonville, aussi par La Tour, provenant de la collection Mennechet et visible à Saint-Quentin, non pas au musée de la maison Lécuyer, mais au musée municipal. Non, si je me trouve amené à mêler ici la peinture à la musique, c'est pour rectifier une désignation tout à fait fautive et qui porte tort à un compositeur très estimable, sinon très considérable, du milieu du XVIIIe siècle. Si cette désignation provient d'une tradition déjà ancienne, il est urgent de la corriger ; si elle ne fait que de naître, il faut l'empêcher de se répandre et de s'établir.

Combien de gens se sont arrêtés et extasiés devant les deux admirables pastels de Nattier appartenant à M. S. Bardac et qui représentent, nous disait le catalogue, M. Le Royer, conseiller au Parlement de Paris, et Mme Le Royer ! Mais que venaient faire un violon et un clavecin à côté de ce prétendu conseiller occupé, non pas à rédiger un arrêt, mais à écrire de la musique ? Qu'est-ce que signifiait ce masque d'Arlequine entre les doigts fuselés de cette jolie personne au visage si fin, aux yeux en coulisse, aux parures d'une coquetterie raffinée ? Apparemment que personne ne se l'est demandé, ou qu'à défaut d'une réponse satisfaisante on aura passé outre. Eh bien ! il y a une erreur absolument flagrante dans cette indication : ce n'est pas du tout là M. Le Royer, conseiller au Parlement de Paris ; c'est Joseph-Nicolas-Pancrace Royer, maître de musique des Enfants de France, directeur du Concert spirituel, compositeur de musique de la chambre du roi, inspecteur général de l'Opéra, né vers 1705, mort en 1755 et auteur de trois ou quatre opéras, particulièrement d'une *Zaïde* qui fut représentée avec succès à l'Opéra en 1739 et qu'il est justement en train de composer dans ce portrait puisque le titre : *Scène IV, Zaïde seule*, s'étale en belles lettres très nettes sur la page où le musicien vient d'écrire une ritournelle pour violons et flûte. Et sa femme, quelle est-elle ? Ici, je ne saurais rien dire, mais ce que je puis bien affirmer, c'est que cette frimousse-là, si piquante et je dirais volontiers si aguichante, pour employer un mot qui n'a rien du XVIIIe siècle, n'appartenait ni à une conseillère ni à une présidente et que c'était là de toute évidence, avec ou sans masque, une personne de théâtre ; maintenant dansait-elle ou chantait-elle ?... Il conviendrait que l'heureux propriétaire de ce tableau se mît en tête de le découvrir et rendît leur véritable état-civil à deux personnages qui intéressent l'histoire musicale et ne sont pas sans avoir eu, vous le voyez, quelque importance en leur temps. »

L'observation de notre érudit confrère a pour l'histoire musicale un réel intérêt et méritait d'être signalée ici.

O. M.

LE MONT DES ARTS

Discours de M. Carton de Wiart (1)

« En parlant des proportions des monuments, je rencontre aussi une critique que l'on a faite au projet Maquet : ses proportions, dit-on, sont exagérées.

Quelqu'un qui s'y entend, M. Horta, a dit de ce projet : «Ce serait un mastodonte». On conçoit, d'ailleurs, que le groupement de services si nombreux se traduise par un grand développement de façades. C'est en quelque sorte l'habit qui épouse les formes du corps. La question est de savoir si ce monument, si on le réalise tel que M. Maquet l'a imaginé, n'écrasera pas la ville.

A son point le plus élevé, au coin de la place de la Justice, le Mont des Arts devrait atteindre une hauteur de 45 mètres. C'est beaucoup. Mais Sainte-Gudule a une hauteur de 69 mètres. La tour de l'Hôtel de ville s'élève à 89 mètres, le dôme du Palais de Justice à 122 mètres.

Une critique qui n'est pas moins courante, c'est que le projet comporte précisément une immense façade le long d'un plan incliné, ce qui produira une contradiction fâcheuse que les terrasses et les portiques ne corrigeront qu'en partie. Mais l'architecte répond — et il faut lui tenir compte du bien-fondé de sa réponse — qu'il ne pouvait pas, comme on l'a fait pour Sainte-Gudule, établir l'entrée principale de son monument vers la vallée, sous peine de devoir exproprier le quartier jusqu'à la rue Duquesnoy.

Un des projets de M. Balat, dont M. Maquet a été, je crois, l'élève et le collaborateur, agrandissait les musées sans comporter vers la rue de l'Empereur la création du rempart du Bastion, qui écrasera sinon la ville, du moins la rue. Si de nouvelles études devaient se rapprocher de cette formule, on abandonnerait du même coup cette tour carrée qui ne se justifie dans le projet de M. Maquet que par la nécessité de donner un point d'appui à sa construction et d'imaginer un expédient pour masquer le « hors d'équerre » produit par la rencontre de la rue de l'Empereur et de la Montagne de la Cour.

Mais dans cette formule il y aurait un autre inconvénient : celui de maintenir ou d'établir des boutiques ou des magasins autour de nos musées. Évitons autant que possible ce danger. En revanche, si des magasins ne doivent pas être juxtaposés aux musées, je ne vois cependant pas pourquoi on supprimerait dans tout le quartier de la Montagne de la Cour cet élément d'activité commerciale si précieux.

C'est pour l'aspect de la ville, son animation, son activité, plus

. . . . . .

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

encore que pour ses finances que je voudrais voir établir des magasins entre le Caudenberg et l'ancienne Montagne de la Cour, de façon à former un « ring » vivant et commerçant. Est-il possible de le faire sans compromettre la perspective qui s'offre de la place Royale et qui découvre si heureusement la tour de l'Hôtel de ville? Peut-être. Et dans cet ordre d'idées, j'appelle l'attention de M. le ministre sur le projet de M. Hermanus, un de nos artistes peintres réputés. D'après ce plan, l'ilôt deviendrait une sorte de terrasse circulaire partant de zéro à la hauteur de la rue Ravenstein, pour arriver à hauteur des corniches des maisons de la rue de l'Impératrice. Cette terrasse serait entourée de magasins en soubassement et le centre aménagé en une salle de fête éclairée par les toitures. Je vois dans la réalisation de ce projet, comme d'autres projets analogues, le grand avantage que Balat n'avait pas méconnu : celui de maintenir dans ce quartier une activité commerciale qui est toute son histoire.

D'autre part, cette terrasse masquerait les maisons de la rue de l'Impératrice qui aujourd'hui dégagées constituent au bas de la rue de Caudenberg un premier plan d'un effet misérable et dont l'embellissement coûterait de nouvelles expropriations.

Au point où nous en sommes arrivés, il importe que la population bruxelloise ait l'impression que les travaux commencés ne resteront pas en panne, — et c'est pour qu'il nous rassure à cet égard que je fais appel à la clairvoyance et à l'activité de l'honorable ministre des travaux publics.

Au mois de mars, il nous a dit qu'il n'apportait dans cette affaire aucune espèce de parti pris, qu'il tiendrait compte de toutes les idées judicieuses. Il nous a annoncé qu'il faisait procéder à de nouvelles études.

Eh bien, je lui demande si ces études nouvelles sont achevées, ou tout au moins s'il peut nous donner quelques idées générales sur la solution qui interviendra. J'espère pour ma part qu'il ne renoncera pas à la conception du Mont des Arts, qui est une belle conception, commandée par l'intérêt de nos collections.

Je lui demande aussi que des mesures provisoires soient prises. Il le faut bien! Nous nous trouvons à l'avant-veille d'une exposition qui, nous l'espérons tous, attirera dans la capitale la foule internationale. Il est indispensable que la gibbosité que les expropriations ont dénudée ne reste pas en l'état d'abandon dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Il faut évidemment avoir recours à cet effet à une décoration temporaire.

La verdure et les fleurs s'imposent. Mais que cet aménagement temporaire ne lui fasse pas oublier ou méconnaître la solution d'ensemble, qui sera, j'espère, un Mont des Arts au besoin réduit et l'aménagement commercial de l'ilôt.

Ce serait une faute non seulement au point de vue des intérêts de la capitale mais au point de vue du pays tout entier que de laisser nos collections nationales logées et exposées comme elles le sont.

Et il serait déraisonnable, après avoir dépensé 14 millions pour démolir des maisons et supprimer un quartier animé et florissant, de se refuser à réaliser un travail beau et utile en vue duquel ces dépenses mêmes ont été faites. »

LES MAITRES DE L'ART

Giotto, par C. Bayet (1).

Le nom de Giotto est un des plus célèbres de l'histoire de l'art. Jusqu'à ces dernières années, tous les historiens ont admiré après Vasari que Giotto ait brusquement tiré la peinture du byzantinisme où la renfermait encore Cimabuë pour la mener à la nature et à la vie; quatre siècles ont répété l'éloge que lui décernait Politien « d'avoir été celui par qui la peinture morte est ressuscitée ». La critique moderne est venue diminuer le rôle, presque miraculeux, qu'attribuait au maitre l'orgueil national des Florentins. Les fresques de Pietro Cavallini découvertes à Rome ont révélé l'existence d'une école romaine que Giotto a connue et fait apparaître la transition entre le style de Cimabuë et celui de son illustre disciple. Mais celui-ci ne perd rien à être dépouillé de la fausse grandeur qu'on lui prêtait. S'il est vrai qu'il a eu des prédécesseurs, il a transformé par la puissance de son génie ce qu'il a reçu d'eux; il a fondé la peinture florentine, et sa forte personnalité a imposé pour longtemps sa marque à toute l'Italie.

Il n'existait pas d'ouvrage français qui définît exactement la véritable importance de Giotto. M. Bayet l'a fait avec une clarté et une justesse parfaites. Analysant son œuvre depuis le tableau d'autel de Saint-Pierre de Rome jusqu'aux peintures de Santa-Croce en passant par la décoration d'Assise et les admirables fresques de Padoue, il a suivi dans son développement le génie de l'artiste et il en a dégagé le caractère. On a eu raison de louer le naturalisme de Giotto; mais il ne fut pas de ces naturalistes qui copient les choses sans autres raisons de déterminer leur choix que des combinaisons de lignes ou de couleurs; il fut naturaliste en ce sens qu'il regarda la nature et qu'il sut en tirer de quoi composer des œuvres idéales où il fait revivre en poète les émotions de l'âme humaine.

L'illustration reproduit les principales œuvres du maitre. Les appendices (tableau chronologique, catalogue, bibliographie, index) complètent utilement l'ouvrage, et en font, comme des précédents volumes des *Maîtres de l'art*, un instrument de travail des plus commodes.

LUGNÉ-POE

M. Edmond Sée vient de consacrer dans le *Figaro* un excellent article à M. Lugné-Poe et au Théâtre de l'Œuvre, qu'il a créé. Nos lecteurs en trouveront ici les passages essentiels. M. Lugné-Poe a rendu aux lettres belges, en faisant applaudir les œuvres de Van Lerberghe, de Maeterlinck, de Verhaeren, de Lemonnier, de Van Zype, de Marguerite Duterme, de si nombreux services, que nous saisissons avec empressement l'occasion de joindre aux éloges que lui adresse notre confrère le sympathique hommage de l'*Art moderne*.

« Quelques-uns se souviennent peut-être de Lugné-Poe dans *les Inséparables* de Georges Ancey, dans *le Pain d'autrui*, dans une pièce de Tourguenieff. Se souviennent-ils? J'en doute. Ce

(1) Un volume in-8°, avec 24 gravures hors texte. Paris, Librairie Plon-Nourrit et Cie.

grand garçon déguingandé, ce Lugné au profil de proconsul romain ou de lévite était, il faut bien le dire, un comédien sans éclat.

Aussi, bientôt, il quittait le Théâtre libre, franchissait les portes du Conservatoire, en sortait avec un prix, monologuait « par ordre » chez le colonel du 132e de ligne, où il servait en qualité de soldat de seconde classe. On pouvait retrouver, l'année suivante, Lugné quêtant son tour d'entrer en scène au Grand-Théâtre de M. Porel, rue Boudreau, et grossissant la foule innombrable de ceux qui piétinent ainsi derrière les portants, au fond de tant de loges, et se préparent à conquérir Paris le lendemain! Car l'espoir et la consolation de tous les pauvres comédiens qui n'ont pas eu de chance, c'est, n'est-ce pas, qu'ils doivent un jour devenir de grands directeurs!...

Seulement, pour devenir un grand directeur, ou seulement un directeur tout court, deux choses sont, étaient nécessaires. Un théâtre d'abord; j'entends : une salle où l'on puisse donner des représentations; un programme ensuite, je veux dire : des titres de pièces, et des noms d'auteurs. Or, Lugné-Poe étant pensionnaire en rupture de planches de deux scènes considérables, il n'eût pas même pu à cette époque louer une baraque foraine; et en outre il eût été, je pense, bien embarrassé de formuler un programme, — ce programme faute duquel on ne saurait décemment rien exiger des confrères, des amis ou des bailleurs de fonds.....

Aujourd'hui une nouvelle génération montait, montait des jeunes hommes qui, dans l'attente de cette justice que l'on allait rendre à leurs aînés, avaient dû marquer le pas et le marquaient encore, respectueusement, certes, mais non sans fièvre; qui piaffaient d'impatience à cette heure, et ne savaient où aller.

Et comme ils s'énervaient, ces jeunes gens, comme ils s'épuisaient en formules confuses, en œuvres passionnantes mais volontairement inégales, jetées, écrites avec cette impudeur que donne le découragement! Car s'ils trouvaient parfois, ces symbolistes, à se faire éditer au *Mercure* ou à la *Revue blanche*, ils n'arrivaient pas à se faire jouer; et alors, ceux qui « travaillaient pour le théâtre », ils en étaient venus au dédain proclamé non seulement des formules employées la veille, mais encore de cet art dramatique lui-même auquel ils vouaient pourtant toute leur existence, par un contradiction désespérée.

Un homme, un grand garçon, désespéré, lui aussi, s'était fait naturellement leur confident, leur camarade. Vous l'avez deviné sans que je le nomme : Lugné, Lugné-Poe. Comment l'avaient-ils connu? Comment les avait-il connus? Mystère!

Il faut croire que dans toutes les réunions de fidèles un prêtre surgit à un moment donné, fatalement, pour organiser les offices, choisir les prières, trouver et régir l'enceinte où l'on pourra prier.....

C'est ainsi qu'un beau jour, un beau soir plutôt, au milieu de ces jeunes écrivains et artistes réunis chez l'un d'entre eux, un hymne soudain monta en l'honneur du très récent poète Maurice Maeterlinck. L'auteur de *Pelléas et Mélisande* venait de publier son œuvre tendre et rêveuse, son œuvre toute chaude, toute balbutiante de passion à demi exprimée.

Dans le chaud et vivant cénacle auquel je fais allusion, c'était à qui louangerait le plus doucement l'œuvre nouvelle, exprimerait le mieux ses regrets! Regrets de songer que tous ces êtres si vivants, ils ne vivraient que de la vie du livre, qu'on les chercherait, qu'on les devinerait, qu'on les évoquerait peut-être, mais qu'on ne les verrait pas!

Eh bien si, tout de même! On les verrait! Il fallait qu'on les vît!

A écouter tant de pieuses paroles, et que traduisait si bien sa propre admiration, tant de regrets passionnés, Lugné-Poe, *leur* Lugné, comprit soudain que le moment était venu pour lui d'agir, de se montrer, de mériter la place qu'il occupait parmi ces purs, ces rares jeunes hommes qui l'avaient fraternellement accueilli. Il allait, lui aussi, donner sa mesure!... se venger!!!

Et j'ignore, en vérité, quelles furent les paroles prononcées ce soir-là par Lugné-Poe, les mots émus qui montèrent jusqu'à ses lèvres, mais ce que je sais bien, c'est qu'à la suite, au lendemain presque de cette soirée, Lugné-Poe inconnu, et que ne connaissaient que ces amis-là : peintres, écrivains ou poètes, Lugné sans ressources aucune accomplissait en huit jours ce prodige de trouver des fonds, une salle de spectacle; d'engager des comédiens, de faire dessiner des costumes, brosser des décors; de mettre en scène ce poème déclaré publiquement injouable. Et le théâtre de « l'OEuvre » était fondé! »

(*La fin au prochain numéro.*) EDMOND SÉE.

RAPHAËL ET MANET

Quelque lecteur sera surpris peut-être, dit *la Chronique*, de voir ces noms rassemblés; il s'étonnera davantage d'apprendre qu'un des tableaux les plus célèbres de Manet, *le Déjeuner sur l'herbe*, est l'interprétation, à peine transposée, d'un dessin de Raphaël.

Les *Débats* rappellent que le fait avait été signalé déjà par un artiste français. M. Gustave Pauli, dans une revue allemande, les *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, a publié l'une après l'autre les deux compositions. La similitude est frappante et poussée jusqu'au moindre détail. Le dessin de Raphaël a été gravé deux fois par Marc-Antoine Raimondi et par Marco Dente. Il représente *le Jugement de Pâris*; il date des dernières années du maître et il est imité de deux bas-reliefs antiques, traitant le même sujet, qu'on voit encore à Rome, l'un à la Villa Pamphili, l'autre à la Villa Médicis. Le premier a fourni à Raphaël les figures de gauche (Pâris et les trois déesses); le second lui a donné celles de droite, les seules qu'ait retenues Manet. Dans la sculpture antique et dans le dessin de Raphaël, ces personnages assis sont une nymphe et deux fleuves. Manet a fait des fleuves deux hommes de notre temps, deux hommes quelconques qui ont gardé leurs habits, et, de la nymphe, une simple femme qui, au contraire, vient d'ôter les siens. Les paysages diffèrent; l'artiste français a animé le sien d'une figure de baigneuse qu'on ne trouve pas dans celui de Raphaël. Mais le groupe du premier plan est disposé, dans les deux œuvres, de manière identique. L'homme de droite, dans le tableau de Manet, plie un peu plus la jambe; celui de gauche se montre un peu moins de profil; le torse de la femme est un peu moins courbé.

A cela près, le rythme de la composition, l'attitude, les gestes des divers personnages demeurent rigoureusement pareils. Dans le monsieur barbu, coiffé d'une calotte de concierge, on reconnaît sans peine le fleuve de Raphaël accoudé sur son « lit »; il a seulement perdu la rame qu'il tenait de son bras droit tendu; dans sa main gauche, le jonc, par souci de modernisme, s'est transformé en canne...

Est-ce à dire que Manet ait plagié Raphaël ? Pas plus que celui-ci n'était le plagiaire des deux sculpteurs antiques. Pas plus que Mozart et Beethoven écrivant des variations sur un même thème emprunté à autrui. On nous dispensera de rappeler tout ce qui sépare Manet de Raphaël et qui suffit à faire du *Déjeuner sur l'herbe* une œuvre puissamment originale.

LES REVUES

Un beau poète louangé par un autre beau poète : voilà ce qu'on trouvera dans l'essai que M. Stuart Merrill consacre à William Morris dans le dernier fascicule de la *Société nouvelle*. Mais le biographe se double d'un socialiste fervent et d'un penseur original; si bien que ces pages précieuses contiennent d'ingénieux aperçus sur l'œuvre de décorateur et de militant socialiste de William Morris, sur les revendications ouvrières, le machinisme, le rôle de l'art dans la société, etc... « Les Médicis, dit l'auteur, pouvaient brandir au soleil des épées ciselées peut-être par Verrochio; les Rotschild ne peuvent écarteler leur écusson que de ciseaux à coupons. » C'est dans cette note savoureuse que l'essai tout entier est écrit. C'est avec celles de Théodore de Wyzewa, Arthur Symons et Edmond Gosse, l'étude la plus complète que l'on ait consacrée au grand poète et socialiste anglais.

A lire encore dans ce numéro : *L'Affaire Linda Murri*, par Claude Milet; *Jeanne d'Arc* (à propos du livre d'Anatole France) par Christian Beck; *le Rapport du Bureau Socialiste International* depuis le congrès de Stuttgart, par Camille Huysmans; le mouvement socialiste-anarchiste international, par B. P. Vandervoo; Trois Morts : *Lucien Jean*, par Louis Piérard; le sculpteur *Jef Lambeaux*, par Eugène Barnavol et le musicien russe *Rimsky-Korsakow*, par Charles Van den Borren; la suite de la *Vie des Frelons*, un roman par M. Charles Fénestrier où les mœurs de certaine grande presse parisienne qui a fait beaucoup parler d'elle ces jours derniers sont minutieusement décrites. Des chroniques littéraires, scientifiques, sociologiques, etc., complètent ce remarquable numéro de 176 pages, varié et plein d'actualité qui inaugure la 2e année de *la Société nouvelle*. En vente au prix de 1 franc chez tous les libraires. On s'abonne (11, rue Chisaire, à Mons) au prix de 12 francs pour la Belgique et de fr. 13.50 pour l'étranger. Le prix de l'abonnement est réduit à 10 francs pour les ouvriers, instituteurs, syndicats, cercles d'études, bibliothèques ouvrières, etc.

Les Bibliophiles fantaisistes

Signalons la fondation à Paris, sous la présidence de M. Louis Thomas, de la Société d'édition *les Bibliophiles fantaisistes*, qui a déjà rallié à son initiative une série d'écrivains en vue tels que MM. Marcel et Jacques Boulenger, François de Curel, Louis Laloy, Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Jérôme et Jean Tharaud, etc.

Chacun des volumes publiés par la Société sera imprimé avec les caractères, le papier et dans le format qui sembleront le mieux convenir à leur sujet. Le tirage sera strictement limité à cinq cents exemplaires numérotés à la presse. Les souscripteurs s'engageront à verser 5 francs pour chaque volume qui leur sera remis par la poste contre remboursement. La souscription annuelle ne s'élèvera jamais au-dessus de 50 francs et la Société se réserve, s'il est publié plus de dix volumes par an, de les offrir aux membres souscripteurs.

Les exemplaires non souscrits seront mis dans le commerce à un prix variable, mais qui ne s'abaissera jamais au-dessous de 6 francs.

M. J. Rapine, administrateur des *Bibliophiles fantaisistes*, 11, rue Montparnasse, Paris (VIe arr.), reçoit dès aujourd'hui les souscriptions, qui courront du 1er octobre prochain.

Sont déjà sous presse : *Nos Élégances*, de M. M. Boulenger; *Candidature au Stendhal-Club*, par M. J. Boulenger; *Deux Contes*, par M. F. de Curel; *Claude Debussy*, par M. L. Laloy; *Les Dépenses de Mme de Chasans*, par M. H. de Régnier; *Au pays de l'alcool et de la foi*, par M. L. Tailhade; *La Tragédie de Ravaillac*, par MM. Jérôme et Jean Tharaud.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Bandeaux d'Or*, anthologie (2me année). Paris, 12, avenue de l'Observatoire. — *La Nef désemparée*, par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, *Mercure de France*.

ROMAN. — *Écrit sur de l'eau...*, par FRANCIS DE MIOMANDRE. Paris, Henri Falque (15, rue de Savoie). Edition du « Feu ». — *L'Espoir*, par GEORGES LECOMTE. Paris, Eugène Fasquelle. — *La Toison d'Or*, par JEAN DE GOURMONT. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *H.-J. Evenepoel*, par PAUL LAMBOTTE. Nombreuses gravures hors texte et dans le texte. Bruxelles, G. Van Oest et Cie (Collection des Artistes belges contemporains). — *Les Musiciens célèbres : Boïeldieu*, par LUCIEN AUGÉ DE LASSUS; *Rameau*, par LIONEL DE LA LAURENCIE; *Schubert*, par L.-A. BOURGAULT-DUCOUDRAY. Biographies critiques illustrées chacune de douze reproductions hors texte. Paris, Henri Laurens. — *Les Grands Artistes : Pinturicchio*, par ARNOLD GOFFIN. Biographie critique illustrée de vingt-quatre reproductions hors texte. Paris, Henri Laurens.

PETITE CHRONIQUE

Le centenaire de la mort de Grétry sera célébré à Liége les 15, 16, 23 et 26 août. Un cortège historique rappelant la vie et les œuvres du compositeur parcourra la ville le dimanche 16. Le même jour, le Théâtre royal représentera *Richard Cœur-de-Lion*, opéra en trois actes. Un acte de circonstance, écrit par M. J. Vrindts, sera joué au Théâtre communal wallon. Le dimanche 23, à 4 heures, toutes les sociétés chorales liégeoises interpréteront une cantate de M. Charles Radoux à la gloire de Grétry. Ces fêtes musicales seront accompagnées d'illumination, de feux d'artifices et d'un bal au Jardin d'acclimatation.

M. le baron Descamps vient enfin, dit le *Petit Bleu*, de se rendre aux instances des savants les plus autorisés du pays et de décider la construction, à la Bibliothèque royale, d'une salle de travail où les véritables travailleurs ne seront pas dérangés par les amateurs.

Cette décision fait honneur au ministre des Sciences et des Beaux-arts. Seule en Europe, notre Bibliothèque était dépourvue d'un « laboratoire » de ce genre.

Le numéro de juin de l'*Art flamand et hollandais* contient une importante étude de M. R. Jacobsen sur les frères Oyens, nés

Hollandais et ayant travaillé beaucoup à Bruxelles, — un peu oubliés aujourd'hui, mais combien dignes de notre attention. Une série de belles reproductions d'après les œuvres des deux frères accompagnent cet article. Dans le même fascicule, M. Th.-M. Roest van Limburg termine ses recherches sur les « Anciens palais de Nassau en Belgique » et parle de l'hôtel de Nassau à Diest.

L'Allemagne et la Hollande prennent en ce moment leurs dispositions pour participer brillamment à l'Exposition de Bruxelles.

A la suite d'une visite du commissaire général hollandais, accompagné de M. Kromhout, architecte, il a été décidé en principe que les Pays-Bas occuperaient un pavillon de 5,000 à 6,000 mètres de superficie, conçu dans le style ancien et si caractéristique des constructions néerlandaises. Nos voisins du Nord prendront en outre des emplacements dans la galerie des machines et ils comptent demander, pour les confier aux plus habiles floriculteurs de chez eux, une partie des jardins de l'Exposition.

D'un autre côté, le gouvernement allemand a envoyé à Bruxelles M. Albert, commissaire général, M. Ravené, président de la commission allemande, et M. von Seidl, l'architecte bavarois bien connu, pour prendre sur l'emplacement de l'Exposition des dispositions de nature à assurer une très importante et très artistique participation de l'Allemagne.

Ces messieurs se déclarent enchantés de l'état d'avancement des travaux, du cadre magnifique dans lequel s'élèveront les palais de l'Exposition, et aussi de l'excellent accueil qui leur est fait par le Comité Exécutif. Ils ont dit et répété qu'il faut voir dans la participation officielle de l'Allemagne un témoignage de particulière sympathie donné par l'Empereur allemand à nos compatriotes.

Hugo van der Goes fut, s'il faut en croire la toile célèbre d'Emile Wauters, guéri de la folie par la musique au prieuré de Rouge-Cloître. S'inspirant de la même thérapeutique, le service sanitaire de Londres vient, dit-on, d'obtenir d'heureux résultats en instituant parmi les internés de Witham (Essex) un groupe instrumental. « Non seulement les jeunes aliénés ont, dit un de nos confrères, acquis rapidement des connaissances assez grandes en musique et une habileté considérable dans l'emploi de leur instrument, mais encore, une fois leur intérêt éveillé par les études musicales, ils ont manifesté une tendance de plus en plus accentuée vers la guérison définitive au point de vue mental. Plusieurs jeunes gens dont l'état, il y a peu de temps, semblait désespéré, ont fait, depuis qu'ils sont musiciens, des progrès tels que l'on s'attend à ce qu'ils puissent quitter prochainement l'établissement pour entrer dans la vie privée. »

Sottisier. — Savait-on que M. Émile Vandervelde fût bigame? Un de nos confrères nous le révèle avec sérénité. Parlant du départ de l'éloquent orateur socialiste pour le Congo, *le Petit Bleu* ajoute, en effet, comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle : « Mme Vandervelde et Mme Destrée, qui vinrent se joindre peu après au groupe, ont accompagné leur mari jusqu'à Anvers ».

(Numéro du 24 juillet dernier.)

Le cycle annuel des représentations du théâtre Antique d'Orange, sous la chorégie de MM. Paul Mariéton et Antony-Réal, a été inauguré hier. Il comprend trois soirées :

Samedi 8. — *Iphigénie*, tragédie de Jean Racine; le ballet d'*Alceste*, de Glück, par le corps de ballet de l'Opéra-Comique; *Le Cyclope*, drame satirique en un acte, de M. Léon Riffard.

Dimanche 9. — *Médée*, tragédie de M. Catulle Mendès, avec la partition de M. Vincent d'Indy; *Le Roi Midas*, comédie antique en quatre actes, de MM. André Avèze et Paul Souchon.

Lundi 10. — *Les Burgraves*, de Victor Hugo.

Ces différents ouvrages sont interprétés par des artistes de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique.

Les représentations d'œuvres de Mozart et de Wagner aux théâtres de la Résidence et du Prince-Régent, à Munich, ont été inaugurées la semaine dernière. Voici l'ordre des spectacles : *Les Noces de Figaro*, 1er et 6 août; *Don Juan*, 3 et 8 août; *l'Enlèvement au sérail*, 4 août; *Cosi fan tutte*, 9 août; *les Maîtres chanteurs*, 11 et 24 août; *Tristan et Isolde*, 13 et 26 août, 7 septembre; *Tannhäuser*, 15 août, 4 septembre; *l'Or du Rhin*, 11 et 28 août, 9 septembre; *la Walkyrie*, 18 et 29 août, 10 septembre; *Siegfried*, 20 et 31 août, 12 septembre; *le Crépuscule des dieux*, 22 août, 2 et 14 septembre.

Les artistes engagés pour ces représentations sont : Mmes Blank (Munich), Hermine Bosetti (Munich), Charlotte Brunner (Munich), Sophie David (Cologne), Zdenka Fassbender (Munich), Maude Fay (Munich), Ella Gmeiner (Munich), Irene von Fladung (Munich), Frieda Hempel (Berlin), Louise Höfer (Munich), Irma Koboth (Munich), Betty Koch (Munich), Berta Morena (Munich), Thila Plaschinger (Berlin), Marguerite Preuse-Matzenauer (Munich), Ella Tordek (Munich), Lisbeth Ullrig (Munich), Marie Wittich (Dresde); MM. Alfred Banberger (Munich), Paul Bender (Munich), Hans Breuer (Vienne), Otto Briesemeister (Berlin), Fritz Brodersen (Munich), Aloïs Burgstaller (New-York), Jean Buyssen (Munich), Fritz Feinhals (Munich), Maximilien Felmy (Munich), Joseph Geis (Munich), Max Gillmann (Munich), Hermann Gura (Schwerin), Ottfried Hagen (Munich), Sébastien Hofmüller (Munich), Henri Knote (Munich), Ernest Kraus (Berlin), Kühn (Munich), Robert Lopfing (Munich), Emmerich Schreiner (Munich), Georges Sieglitz (Munich), Léon Slezak (Vienne), Raoul Walter (Munich), Clarence Whitehill Cologne), Désiré Zadon (Berlin).

L'orchestre de la Cour royale de Bavière donnera le 25 août, sur la scène du Prince-Régent et sous la direction de M. Félix Mottl, avec le concours des premiers artistes de l'Opéra royal, un grand concert consacré aux œuvres de Richard Wagner.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Fossette, près le Lavandou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de prédilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer.

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. **RECUEILLEMENT**
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. **En Forêt,** suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 33. 16 AOUT 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Au Théâtre d'Orange (JULES DESTRÉE). — Le Prix Nobel (L'ART MODERNE). — A propos du « Rameau » de M. Louis Laloy (CHARLES VAN DEN BORREN). — Lugné-Poe (suite et fin) (EDMOND SÉE). — A propos de « Monna Vanna ». — Nécrologie : *J. H. L. De Haas; Walter Leistikow; Piet Verhaert.* — Petite Chronique.

AU THÉATRE D'ORANGE

Dès que j'eus franchi les couloirs trouant le grand mur et que j'eus pris possession de ma place sur les gradins de marbre, je fus ébloui et enthousiasmé. Ah! petit Piérard, illuminateur exquis des *Images boraines*, c'est à vous que je dois cette grande impression d'art et ceci met quelque chose d'assez fort entre nous. Vous m'aviez dit pour me décider à ce lointain périple qu'il n'était point permis d'ignorer les chorégies de là-bas quand on avait vraiment le souci du théâtre populaire, quand on s'était intéressé à toutes les tentatives de théâtre en plein air. Et vous aviez raison. Ce qu'ont fait à Orange MM. Mariéton et Boissy est aussi extraordinaire que ce que M. Maurice Pottecher a réalisé à Bussang; et, vers le Midi comme vers l'Est, s'en vont chaque année des pèlerins de la beauté neuve, avec la même ferveur que jadis on allait à Bayreuth. Vous m'aviez dit que l'an passé les meilleurs artistes de la Comédie-Française avaient fait revivre le génie sévère et tendre de Racine et qu'un orchestre excellent avait exécuté la formidable *Neuvième Symphonie*, aux applaudissements d'une foule immense, mêlant toutes les classes sociales, dans une étonnante communion d'art suprême.

Mais ce que vous ne m'aviez pas dit, ce qu'on ne peut pas dire, c'est l'héroïque beauté du décor, c'est la splendeur solennelle du Mur. Quand on est devant Lui, on reste saisi d'une sensation inédite et délicieuse, et tout, les plus beaux vers, les acteurs les plus accomplis, les tragédiennes les plus célèbres, se subordonnent à Lui. Sur plus de cent mètres de long, à près de quarante mètres de haut, Il érige vers le ciel sa masse colossale de lourds blocs, troués, rongés, merveilleusement patinés par les siècles. Des blessures l'animent et le font varié. Très haut, au-dessus de la scène, en conque vide, la niche où était la statue impériale. Vers la gauche, à mi-hauteur, des colonnes encastrées dans une maçonnerie rappellent peut-être une loge. Au milieu de sa base, une porte haute et étroite donne sur la scène; elle est fermée par un double rideau de soie, aux tons fanés, vieux bleus, vieux roses, qui s'harmonisent discrètement avec le vieil or fauve du mur. Des deux côtés, des arbres, de vrais arbres poussés dans les ruines et dont les feuillages touffus serviront de coulisses. Et en

face du mur s'étagent, en demi-cercle, aussi haut que lui, les gradins de pierre où sont les spectateurs, huit mille, dix mille peut-être, fourmillement grandiose sous l'azur clair piqué d'étoiles. L'éclairage est assuré par une rampe dont les réflecteurs se tournent à volonté du côté du public, ou du côté de la scène.

Trois coups ! Les réflecteurs se tournent vers la scène qui devient brusquement illuminée, tandis que le myriadaire public s'estompe dans l'ombre. C'est ainsi qu'on « lève le rideau » à Orange. Le procédé est ingénieux. Et les héros surgissent.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'appelle...

Mais c'est à peine si j'écoute, tellement le mur est prestigieux ainsi. Eclairé par le dessous, ses pierres semblent dorées et il monte, peu à peu assombri, plus grand encore vers la nuit et vers les étoiles.

C'est tellement beau, tellement émouvant, qu'en vérité, et la légende de la malheureuse Iphigénie, et les vers cadencés de Racine, et tout le talent de ces dames et de ces messieurs de la Comédie-Française paraissent les agréments presque superflus de l'énorme dialogue du mur et de la nuit.

La première surprise passée, il reste à apprécier un autre prodige : on entend. On entend merveilleusement, mieux qu'en beaucoup de salles closes, on entend de partout, jusqu'aux gradins lointains. La stupéfiante acoustique de cet immense théâtre en plein air permet de suivre toutes les inflexions de la voix des acteurs qui semblent réciter sans effort apparent. Et, aux instants solennels, dans le silence anxieux de la foule attentive, on entend murmurer le mistral et chanter les cigales.

Et ce mistral, peut-être trop sonore par moments et toujours trop glacé, ajoute au spectacle un troisième sujet d'admiration.

L'ivresse de l'espace et du vent intrépide

fait s'agiter les feuillages en tourmentes éperdues, soulève aux épaules des héros les grands manteaux de pourpre, donne des palpitations pathétiques aux écharpes de gaze et aux peplôs, moule sculpturalement le corps des femmes. Mme Segond-Weber, en son rôle de *Médée* dut, à l'imprévu du vent, un geste d'une émotion péremptoire : ses voiles violet-sombre s'étant rabattus sur sa tête, elle continua à parler sous les plis funéraires ! Et les danses grecques qui suivirent, sur les thèmes de Glück, prirent aux rages du vent une vie, un mouvement, une beauté que je n'avais jamais soupçonnés au théâtre. Le rythme des vêtements flottants venant souligner et accentuer le rythme des gestes et le rythme des sons, cela faisait une harmonie incomparable.

***

Ceci n'a point la prétention d'être un compte rendu. Le parlementaire évadé de la discussion coloniale que je fus en ces trois jours mémorables n'insistera donc pas sur ce qu'on a joué, et ne notera pas comment ils ont joué. Interprétation supérieure, mise en scène suffisante, parfois luxueuse, je n'en dirai pas plus. Je ne peux pourtant point céler mon admiration sans réserves pour Mlle Madeleine Roch qui, seule, par la perfection de sa voix et de ses attitudes, ne m'a pas paru « petite » dans sa confrontation avec le Mur. Dans le rôle d'Eriphyle spécialement, elle sut avoir le charme héroïque qu'il fallait dans ce prestigieux décor.

***

Vers les 5 heures, on se réunit sur la place d'Orange. C'est un triangle dont le sommet est occupé par l'auberge de la *Mule blanche*, et la base est l'hôtel de ville, bâtiment officiel pavoisé aux trois couleurs, avec un petit clocher carré surmonté d'une flèche en fer forgé. Les cafés débordent sur la place, alignent des théories de chaises et de tables sur lesquelles pâlit l'opale glauque des absinthes. Toilettes blanches et équipements fantaisistes; luttes contre le mistral; voiles de gaze, une élégance d'automobilistes, ou de plage avec des touristes pressés. Ce qu'on bavarde ! M. Albert Lambert fils passe, tout de blanc vêtu, avec un panama croqué comme un feutre Rubens, beau comme un jeune dieu, portant avec aisance et crânerie le lourd poids d'innombrables admirations féminines. Quelques jeunes m'as-tu-vu du théâtre ou de la littérature engagent des discussions sonores. Partout chante « l'assentuationn méridionalle ». La statue de Raimbaud, déguisé en Lohengrin, préside aux conversations. De jeunes poètes avaient cru d'abord que c'était celle de l'auteur du *Sonnet des voyelles*; mais ce n'est qu'un moyenageux comte d'Orange. On s'anime; on cause.

— Et le grand mur dressé dans le soir harmonieux — fait resurgir pour nous en gestes héroïques, — la grâce et la beauté des légendes antiques — et le culte fervent que nous devons aux dieux !

— O fils dégénéré du grand Heredia !

— Ah ! ça, redevenons les Jourdain que nous sommes, et ne parlons qu'en prose, s'il vous plaît.

— Soit, mais c'est bien malaisé. Je songe tout le temps à des alexandrins. Mais, dis-moi, mon vieux Gaulois, ce sont les Romains qui triomphent aujourd'hui.

— Les Romains, pas du tout ! Je sais bien que tu vas me dire qu'ils ont construit le Mur. Mais cela ne signifie rien. Le théâtre antique, c'est de la Grèce qu'il vient. Les Romains étaient brutaux et sanguinaires; le Colisée, les Arènes d'Arles, voilà des monuments romains; ce qu'ils aimaient, c'étaient les luttes sauvages des fauves et des gladiateurs. L'art vient de Grèce, exclusivement.

— Pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant. Voyons, de qui est cette *Iphigénie* d'hier soir, cette *Médée* d'aujourd'hui?

— Mais de Racine, et de Mendès, il me semble.

— Pas du tout, ce sont des tragédies d'Euripide, et leur beauté vient de Grèce. Racine a pu l'accommoder au goût des seigneurs de la cour de Louis XIV; Mendès, à celui des lettrés de la troisième République, mais le génie de l'un et le talent de l'autre se sont nourris du rêve grec, de même que les Romains qui ont bâti le théâtre d'Orange. Quand nos cœurs latins vibrent d'émotions d'art, si elles nous viennent de l'antiquité, c'est toujours aux Grecs que nous devons de la reconnaissance.

— Soit, dit un autre, le paradoxe peut se défendre, mais il m'indiffère. Car ce qui me touche dans ce pays, ce n'est pas tant les souvenirs antiques dont il est rempli et qui font sa célébrité que le moyen âge, « énorme et délicat », dont personne ne parle. Avez-vous vu le portrait et le cloître de Saint-Trophime? Ce n'est pas la beauté radieuse de la Grèce, mais c'est une beauté plus touchante encore — ou qui me touche plus peut-être parce que je la sens plus près de ma race. J'admire les génies purs et clairs de la Grèce, mais j'aime d'une piété filiale cette barbarie des premiers sculpteurs romans qui s'essayent à conter puérilement l'Évangile aux chapiteaux des colonnettes, et vous m'accorderez que les récits de l'Évangile valent bien les aventures d'Agamemnon, d'Achille ou de Médée; j'aime ces bégaiements délicieux d'un art français qui en quelques siècles va s'épanouir superbement à Chartres et puis à Reims...

— Sans doute, Monsieur le Gaulois, j'avoue que « énorme et délicat » sont des épithètes parfaites pour cet étonnant Château des Papes d'Avignon, rude comme une forteresse, où l'on trouvait jadis des fresques de Simone Memmi. Ah! ce que la vie dut être violente et douce, alors!

— Moi, dit un autre, j'ai découvert un primitif à Arles, dans la cathédrale, à droite, près de la sacristie. Il y a là une petite vierge peinte avec le style d'un Ghirlandajo entourée d'une assemblée d'évêques peinte avec une fermeté et une couleur presque flamandes. Un Nicolas Froment, peut-être? Un de ces primitifs français encore si peu connus : il a fallu l'exposition de Paris pour nous révéler les trésors du petit musée de Villeneuve...

— Ah! ce Villeneuve, quelle saveur! Cette ruine formidable de pierres rousses, ce couvent abandonné où gîtent de pittoresques ménages...

Et la causerie continue, avec quelques imprécations bien senties contre la cuisine à l'huile, les senteurs d'ail, l'absence du confort minimum, la cruauté des punaises, la poussière dont nous aveugle le mistral, mais que sont ces misères infimes à côté des profondes impressions d'art que chacun avec joie remporte de l'excursion d'Orange?

Le grand Mur d'or et d'ombre est un joyau que l'on enchâsse pieusement dans la couronne de ses souvenirs.

JULES DESTRÉE

LE PRIX NOBEL

Usant de la faculté que le règlement du Prix Nobel donne aux associations littéraires, la Libre Académie de Belgique vient de proposer au jury chargé de décerner ce prix pour les lettres la double candidature de MM. Emile Verhaeren et Maurice Maeterlinck.

Dans le manifeste qu'elle lui a adressé, elle justifie en ces termes le choix qu'elle préconise : « Le premier, renouvelant en quelque sorte les sources de la poésie française, ne s'est pas contenté de célébrer en des images imprévues et magnifiques le charme présent et la gloire passée de la terre flamande, ou d'exprimer, sous la forme du lyrisme personnel, le plus sincère et le plus ardent, les inquiétudes et les espérances d'une génération qui s'est enivrée avec une ardeur égale du plus sombre pessimisme et de la plus naïve confiance en l'avenir; il a voulu participer, de toutes les forces de son âme, aux grands courants généraux qui emportent le Monde vers d'obscures destinées, comme aux tourments éternels de l'esprit humain. A ces pensées, à ces sensations, il a su appliquer des rythmes nouveaux, et son œuvre, traduite en plusieurs langues, est considérée, en France même, comme une des expressions capitales de la poésie contemporaine. L'hommage unanime de la jeune génération poétique en témoigne.

L'œuvre de Maurice Maeterlinck n'a pas eu moins de retentissement. Elle trouve également son origine dans l'expression d'une sensibilité que l'écrivain doit à son peuple et à sa race. Nul mieux que lui n'a exprimé ce qu'il y a de mystique dans l'âme flamande, mais ce mysticisme, aussitôt, et mieux que par un simple désir ou une prière, il le relie au reste du monde.

D'Emerson à Novalis, de Carlyle à Swedenborg, de Guyau à Marc-Aurèle, Maeterlinck a cherché les initiateurs de sa pensée parmi les esprits les plus profonds et les plus rares qui aient ajouté quelque chose au patrimoine moral de l'Humanité.

On peut dire dès à présent qu'il a pu se joindre à leur phalange. Son esprit d'abord inquiet et assombri s'est élevé peu à peu vers une sérénité gœthienne. Formulant en quelque sorte la mystique du rationalisme, il est de ceux qui ont tenté, avec le plus de succès, de rattacher la morale scientifique et naturaliste de l'époque contemporaine au sentiment religieux dont l'humanité supérieure n'a cessé de sentir le besoin.

Quand bien même on hésiterait d'admettre la pleine réussite de cette tentative, on en reconnaîtra l'importance universelle.

L'influence de Maeterlinck a du reste été plus grande encore sur le public cosmopolite que sur le public de son propre pays. S'il est aujourd'hui un écrivain *européen* des deux mondes, c'est bien l'auteur du *Trésor des Humbles*, de *La Vie des Abeilles* et de *Monna Vanna*.

Des œuvres de cette nature sont évidemment de celles qui contribuent le plus efficacement au progrès des lumières et à l'avantage de la civilisation morale.

C'est pourquoi il nous a paru qu'elles pourraient être rangées parmi celles que Nobel a voulu encourager; c'est pourquoi nous les soumettons avec confiance à votre appréciation. »

Souhaitons que le Jury accueille favorablement cette proposition, dont l'adoption lui vaudra l'unanime approbation des artistes.

L'ART MODERNE

A PROPOS DU « RAMEAU » de M. Louis Laloy (1)

Un livre sur Rameau fait par M. Louis Laloy devait nécessairement être du plus haut intérêt. Tout ce que pense et exprime cet esprit clairvoyant, chez qui l'érudition n'a pas détruit le sens des idées générales, est marqué au coin d'une vive originalité et dénote un tempérament d'artiste et de critique qui sait allier la plus grande netteté au sentiment le plus raffiné des nuances et des impressions. C'est peut-être là ce qui lui a permis d'écrire sur Rameau — le plus rationaliste des musiciens français — un ouvrage aussi vivant et aussi lumineux que les études, déjà nombreuses, qu'il a consacrées à M. Debussy — le plus grand ennemi de l'harmonie rationnelle instaurée par l'auteur de *Dardanus*. « Le plus grand ennemi » est une façon de dire. *L'Hommage à Rameau* n'est-il pas, en effet, l'indice d'une hostilité admirative? Et n'est-ce pas précisément parce qu'il comprend et apprécie à fond la grande part de beauté que Rameau a su tirer en fait, et malgré elles, de ses idées préconçues, que M. Debussy sait mieux que quiconque ce qu'il fait, où il va et ce dont l'esprit et le goût français sont capables?

L'esprit français, le goût français! C'est là vraiment le domaine commun aux deux maîtres : n'est-ce pas sur le terrain du bel équilibre, des proportions harmonieuses, de l'horreur vouée à l'excessif qu'ils se rencontrent et se donnent la main?

Le miracle, c'est que l'un et l'autre atteignent l'idéal semblable qu'ils rêvent, par des voies toutes différentes : chez Rameau, l'harmonie, réduite à sa plus simple expression, phénomène acoustique et mathématique, est la clef de voûte de tout édifice musical; les dissonnances sont l'exception et n'ont d'autre but que de rompre la monotonie; la mélodie est subordonnée à l'harmonie. Chez M. Debussy, l'harmonie, telle que la concevait Rameau, est renversée. La base, l'accord parfait, avec ses résultantes naturelles, le mode et la tonalité, ne va même plus jusqu'à jouer le rôle accidentel que Rameau confiait aux dissonnances, et c'est à peine si, dans *Pelléas*, il est conçu, à titre conclusif, à la fin des actes... Le tissu harmonique est conçu, à l'inverse de ce qu'il est chez le grand classique français, comme un ensemble de dissonnances organisées à la faveur d'une entente parfaite des ressources instrumentales...

Si essentielles que soient ces différences dans le procédé, le résultat final est pourtant le même des deux côtés, si l'on se place au point de vue de ce qui distingue l'œuvre d'art purement française : le sens de l'équilibre clair et harmonieux.

Mais il est un tournant de la route où le Français moderne semble se séparer du Français de l'époque classique : « Rameau, dit M. Laloy, rêve d'un art sans mystère... C'est là une ambition qui va droit à l'encontre d'une de nos croyances les plus chères. » En cela il est de son temps : il obéit à l' « empire de la raison... Son cas est un défi presque insolent au préjugé moderne. »

M. Debussy n'a pas fait ce rêve rationaliste. Il n'a pas fait non plus le rêve romantique dont « le mysticisme intempérant ne nous parle que d'évocations, de suggestions, de mondes inaccessibles et de splendeurs entrevues »; et, en cela, non seulement il est de son temps, mais encore il montre une fois de plus qu'il a en lui un fond de vraie tradition française. Il rêve pourtant, mais son rêve est celui d'un impressionniste pour qui le mystère est fait des mille sensations vagues et délicieuses que le cœur humain est capable d'éprouver. Aussi sa musique est-elle empreinte de ce mystère-là, de ce rêve si proche de la vie, si éloigné de l'illusion romantique. Et ici encore, ne se rencontre-t-il pas dans une certaine mesure avec Rameau, lorsque l'auteur d'*Hippolyte et Aricie* déclare que celui qui n'entend pas rester enfermé en lui-même doit « avoir étudié la nature avant que de la peindre », être au fait de ses mouvements et savoir les retracer?

Pousser ce système jusqu'à ses dernières limites, c'est aboutir fatalement à un impressionnisme semblable à celui de M. Debussy. Rameau n'a pu aller aussi loin, parce que le rationalisme de son siècle devait tout naturellement l'amener à catégoriser, à classifier, à synthétiser ses sensations et à leur enlever ainsi les côtés vagues et mystérieux qu'elles pouvaient avoir, tout en leur conservant leurs qualités intrinsèques de beauté et d'émotion. M. Debussy analyse la sensation et ne cherche pas à la faire sortir du voile de brumes qui l'environne lorsque cet élément de mystère est de nature à la rendre accessible à nos âmes modernes.

On pourrait dire que Rameau et M. Debussy ont ceci de commun qu'ils poursuivent plutôt la vérité que l'illusion. Mais la vérité se présente aux yeux de l'un sous des aspects précis et bien délimités, tandis qu'aux yeux de l'autre elle apparaît plus vague, plus indéterminée et plus conforme, en cela, à la notion toute relative que nous nous faisons aujourd'hui de la vérité.

La musique de l'un est vraie, comme est vraie, au regard de la pensée et du goût français, la lumière immobile et délicatement ordonnée d'un Claude Lorrain. Celle de l'autre l'est au même point de vue, comme est vraie la lumière mouvante et mystérieusement nuancée d'un Claude Monet. L'un et l'autre sont fidèles à une tradition séculaire, celle de la sobriété harmonieuse qui forme le fond du goût français. C'est pourquoi l'hostilité entre le beau classicisme de Rameau et les tendances dites d'avant-garde de M. Debussy ne sont qu'apparentes. Et M. Laloy, admirateur passionné de *Pelléas*, a su écrire sur le grand harmoniste du XVIIIe siècle un livre passionnément intéressant par la profondeur de ses aperçus et par l'évocative subtilité de ses analyses.

CHARLES VAN DEN BORREN.

(1) *Rameau*, par LOUIS LALOY. Collection des *Maîtres de la musique*. Paris, Alcan.

LUGNÉ-POE (1)

« L'OEuvre»! En vérité, je ne puis écrire ce mot sans émotion tant il m'apparaît évocateur de toute notre jeunesse, *notre* jeunesse à nous autres qui atteignons aujourd'hui à la trentième année. Mot troublant! Titre dont l'imprécise ingénuité m'enchante. Et comme le programme formulé par MM. Lugné-Poe, Materlinck, Vuillard, Mauclair, doux fondateurs, correspondait bien à ce titre-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

là. Car il ne s'agissait rien moins que de faire connaître *toutes* les pièces des grands dramaturges étrangers, et les pièces des jeunes idéalistes de France!...

Programme un peu vague! Entreprise dont l'opportunité n'apparaissait pas éclatante! Soit! Mais ce qui fut éclatant, et vivant, et touchant au possible, ce furent les résultats qu'elle donna.

Dès la seconde ou troisième représentation, aux Bouffes-du-Nord, là-bas, au diable, la nouvelle se répandait. Il paraît qu'il y avait à Montmartre un « boui-boui », des tréteaux, enfin un coin qu'on appelait « l'OEuvre », et qu'il fallait absolument avoir vu ça! Dans l'obscurité, des êtres allaient et venaient, occupés à scander maintes paroles symboliques, traduites du danois ou du norvégien. On ne comprenait pas toujours, mais il y avait toujours moyen de rire. D'ailleurs, le chic exigeait que l'on se montrât là-haut.

L'homme, le directeur qui avait organisé cela, il affichait un nom étrange : Lugné, Lugné-Poe. A ses côtés une grande femme baroque illuminait la salle du jet de deux prunelles splendides. Et l'on montait, et l'on riait, ou bien l'on s'insultait dans l'ombre sans trop se voir ni se comprendre. Et parfois l'on applaudissait tous ensemble, frénétiquement. Ah! les premières manifestations de « l'OEuvre » : *Pelléas!... Rosmersholm!... Les Ames solitaires... Au-dessus des forces humaines* de Björnson!... que sais-je?... Mais bientôt le théâtre qui avait épuisé son grand répertoire du Nord descendait vers Paris, vers ceux de ses écrivains que la Ville ignorait encore. Et ce furent, rue Blanche, maintes soirées destinées à grouper Maurice Beaubourg, G. Trarieux, Henri de Régnier, Henry Bataille, Tristan Bernard, Romain Coolus, Alfred Jarry, Paul Vérola, Judith Cladel, Victor Barrucand, d'autres encore, qui doivent beaucoup au directeur de « l'OEuvre », et ne l'ont pas oublié...

Car, dès l'année 1895, « l'OEuvre », fidèle à la première partie de son programme, « faire connaître les grands dramaturges étrangers », s'efforçait de mener à bien sa tâche tout entière, combattait pour ces jeunes « idéalistes » qui pendant quelques mois encore allaient porter le poids de ce qualificatif hasardeux!

Longtemps, en effet, à cause de cet Idéalisme proclamé, le public se plut à considérer « l'OEuvre » comme une manière de temple où, telle une fumée d'encens, montait lentement, obscurément, la Pensée française. Mais la Pensée nouvelle; entendez : toujours un peu puérile et diffuse volontairement. Or, depuis deux ans déjà, les jeunes auteurs de « l'OEuvre » mettaient leur plus bel effort à se faire comprendre non seulement de leurs amis, mais du public lui-même; à parler haut et net, à se clarifier, que dis-je, à se classifier même, et cela sans rien abdiquer de leur originalité foncière. Si bien que l'on pouvait voir — et ceci n'était pas du tout un symbole — Lugné-Poe tirer l'épée contre les symbolistes, et en faveur de ceux qui devaient le lendemain même faire faire leur propre fortune et celle de presque tous les théâtres réguliers.

En attendant, c'était le bon temps de l'apprentissage! Apprentissage, non seulement pour les auteurs mais pour le directeur lui-même, dont l'activité prodigieuse, la gaieté brave, l'héroïque savoir-faire ne se démentaient pas un seul instant. Oui, le bon temps, et les belles représentations organisées avec l'orgueil que donne la misère! Les émouvantes premières de ces pièces que l'on n'avait répétées que cinq ou six fois peut-être, rue Turgot, dans la grande salle blanchie à la chaux, sans le directeur (il cherchait des fonds), sans les principaux interprètes (ils passaient leurs examens au Conservatoire), sans les auteurs (ils répétaient à côté, pour être prêts à figurer généreusement le soir même dans l'œuvre d'un confrère), sans le secrétaire J.-M. Gros (il était bien trop occupé à distribuer des places de poulailler aux esthètes, aux fameux esthètes et à la jeune Muse qu'ils vénéraient : Mme Fanny Zaezinger), — mais toujours, toujours avec Mme Suzanne Desprès qui témoignait déjà de son entêtement patient, de sa grâce farouche, de sa tendre obstination.

Car, très vite, le directeur de « l'OEuvre » avait trouvé en cette petite pensionnaire si effacée, si peureuse, qu'un ami lui avait adressée un jour afin qu'il en fit une comédienne, la camarade, la compagne, la femme, qui sur-le-champ avait tout espéré non seulement d'elle-même, mais pour celui qu'elle aimait. Et comme l'avenir allait lui donner raison!

J'ai sous les yeux les travaux résumés de « l'OEuvre » pendant ces quinze dernières années, les rapports du budget des beaux-arts. En vérité, il y a là de quoi s'étonner et de crier au miracle! Je crois bien que les adversaires, les concurrents même de Lugné-Poe ne pourraient s'empêcher d'amirer une telle somme d'énergie dépensée!... Dépensée par un homme, qui durant quinze années, et alors que tant d'autres s'absorbaient dans le soin de leur fortune ou de leur renommée, n'a eu d'autre souci que de se donner — c'est le mot — se donner superbement au hasard à tous ceux qui riches d'un talent quelconque ne possédaient nulles ressources pour le mettre en valeur. Et ne croyez pas que ce soit une tâche facile celle qui consiste à chercher à servir des talents ignorés. Les artistes sont gens mal commodes à mener, savent bien se défendre! Oui, même contre leurs bienfaiteurs... Surtout les artistes ignorés. Plus ils se sentent obscurs, plus ils deviennent susceptibles. Celui auquel je m'efforce ici de rendre justice savait à merveille panser toutes les susceptibilités. Il apportait modestement son offrande de gloire avec douceur, presqueavec tendresse, en s'effaçant. Et l'ingratitude même ne pouvait le détourner un jour de sa fonction, de sa tâche, de son libre et d'autant plus difficile apostolat.

Oui, sur ces deux cents, que dis-je, cinq cents écrivains dont j'ai les noms sous les yeux, avec les titres de leurs œuvres, et qui doivent à Lugné d'avoir vu celles-ci représentées pour la première fois, je ne pense pas qu'il y en ait un seul pour trouver que j'exagère, pour trouver que je hausse la voix d'un ton. Non! Car s'ils sont aujourd'hui célèbres, non seulement dans leurs pays, mais dans tous les pays du monde, à qui le doivent ils?... sinon à ce grand, à cet infatigable voyageur, à ce consciencieux exportateur de nos chefs-d'œuvre, à cet importateur résolu de toutes les beautés dialoguées du monde entier; à Lugné-Poe... Lugné qui s'élançant un beau matin vers ses destinées, sans guide, sans argent, sans programme arrêté, farouchement si je puis dire, est aujourd'hui officiellement reconnu pour le plus probe des administrateurs, le plus éclectiquement informé des liseurs de pièces, et le moins enrichi des directeurs...

EDMOND SÉE.

A propos de « Monna Vonna »

M. Maurice Maeterlinck nous adresse la lettre suivante :

Abbaye de St Wandrille (Seine Inférieure).
3 août 1908

MON CHER AMI,

On me dit qu'un journal bruxellois, répétant une erreur que j'ai déjà rectifiée ailleurs, affirme que j'ai voulu imposer à l'Opéra une interprète de mon choix.

Il n'en est rien. La lettre incluse, adressée le 23 avril dernier au *Gil Blas et que nul n'osa démentir*, remet les choses au point.

MAETERLINCK.

Voici la lettre qu'écrivit au *Gil Blas* l'auteur de *Monna Vanna*, et que nous avons publiée dans notre numéro du 10 mai dernier :

Les Quatre Chemins, Grasse (Alpes-Maritimes).
23 avril 1008.

MON CHER AMI,

Je reçois tardivement à la campagne et fort loin de Paris le numéro de *Gil Blas* qui renferme une interview de M. Février.

M. Février y déguise complètement la nature de notre différend. Il ne fut jamais question d'imposer Georgette Leblanc. Certes, M. Février, lorsqu'il vint solliciter l'autorisation d'orner de notes *Monna Vanna*, s'empressa de nous donner sa parole que la création du rôle serait réservée à celle qui fut l'inspiratriee du drame. Il n'a pas cru devoir tenir cette parole que nous ne lui avions pas demandée. C'est une façon d'agir dont nul n'admirera la désinvolture, mais que les tribunaux civils sont impuissants à corriger.

L'objet de notre désaccord est tout autre : Il s'agit non pas d'interprétation, mais du milieu vital comme on dit en biologie et, à mon avis, du salut même de la pièce. *Monna Vanna*, drame intime et psychologique, s'évaporera comme une ombre dans l'immense vaisseau de l'Opéra. Éditeur, compositeur et auteur du livret nous fûmes tous unanimes sur ce point, jusqu'au jour où M. Février — à mon insu d'abord, ensuite contre ma volonté formelle — disposa de la pièce en faveur de la direction nouvelle de l'Opéra, cependant que l'Opéra-Comique, maison sûre, qui a fait ses preuves et pour laquelle l'œuvre fut expressément écrite, lui était ouvert.

J'ajouterai — et j'écrivis à ce sujet à M. Février une lettre qui montre mon extrême bonne volonté en toute cette affaire — que si l'Opéra-Comique nous avait été fermé ou même s'il eût fallu y attendre trop longtemps notre tour, sacrifiant la pièce à l'impatience du jeune compositeur, j'aurais *invitus invita* accepté l'Opéra. Heureusement cette hypothèse ne s'est point réalisée.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

M. MAETERLINCK

NÉCROLOGIE

J.-H.-L. De Haas.

D'origine hollandaise, le peintre J.-H.-L. De Haas s'était fixé de bonne heure à Bruxelles, où il fut mêlé de très près à la vie artistique d'il y a quelque trente ans. Animalier et paysagiste, il prit part à la plupart de nos Salons, aux expositions qu'organisait jadis le *Cercle artistique*, etc , et ses œuvres, aujourd'hui un peu démodées, reçurent du public, à l'époque où les paysages de Mlle Beernaert et les animaux de M. Robbe étaient en faveur, un accueil empressé.

M. De Haas vient de mourir à Kœnigswinter, sur le Rhin, où il était en villégiature, âgé de 75 ans. Il laisse le souvenir d'un galant homme, et sa fin sera vivement regrettée dans la société bruxelloise, où il comptait de nombreuses relations.

Walter Leistikow.

L'un des artisans de la renaissance esthétique allemande, Walter Leistikow, vient de mourir à l'âge de 42 ans. Né le 25 octobre 1865 à Bromberg (Brandebourg), il créa une formule décorative du paysage qui le signala à l'attention du public et trouva de nombreux imitateurs. Il traduisit en peintures synthétiques, largement établies, avec une puissance évocative qui touchait souvent au style, les sites de sa région natale et du Tyrol : forêts solitaires, lacs perdus parmi les sapins, valonnements de steppes sauvages, horizons tristes d'une grandeur tragique. La vision de la mer lui inspira, parfois, des compositions qui frappaient par leur caractère inusité, un peu énigmatique, d'un art volontairement barbare qui plongeait ses racines au plus profond du sol germanique primitif. On put voir en 1898, au Salon de la *Libre Esthétique*, deux de ces œuvres étranges : *Corvi noctis* et *le Port*. Les musées de Berlin, de Dresde, de Magdebourg, de Crefeld et de Hambourg possèdent de Leistikow des toiles significatives. L'artiste avait fondé à Berlin avec M. Max Liebermann la Sécession, qui libéra les artistes allemands de la discipline des académies.

Piet Verhaert.

Nous apprenons à regret la mort à Anvers du peintre Piet Verhaert, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de cette ville. Il prit part en 1884 à la fondation du Cercle des XX, mais dès l'année suivante, se sentant fourvoyé dans un milieu dont les idées émancipatrices ne cadraient nullement avec ses tendances modérées qu'effarouchaient les hardiesses d'un Ensor ou d'un Van Rysselberghe, il se retira, et son nom disparut des catalogues des XX.

Verhaert avait du métier et prit rang parmi les peintres anversois achalandés. On l'appréciait en Allemagne, où ses portraits, ses compositions historiques, ses scènes d'intérieur volontiers anecdotiques avaient leurs admirateurs. Il prit part aux Salons triennaux et remporta à l'un d'eux un réel succès avec une vaste reconstitution archaïque qui fut, l'année suivante, le « clou » de l'Exposition de Munich.

L'artiste unissait à la science du dessin et de la composition une érudition et une distinction d'esprit qui feront vivement regretter sa perte.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle *Doe Stil Voort* vient d'ouvrir au Musée moderne sa deuxième exposition annuelle de peinture et sculpture. Elle se compose d'œuvres de Jef Lambeaux et de MM. Ballewijns, Bonaugure, Braeeke, Cailleau, Claus, Cockx, Demets, Desmarès, d'Haveloose, Paul Dom, English, Gijsen, Gorus, Laermans, Lagae, Lemaire, Martens, Marten-Melsen, Montald, Nolens, Henry Rul, Sauer, Sijs, Stoffyn, Jacob Smits, Stiellemans, Stoffels, Vandebroeck, Van Esbroeck, Van Peteghem, Verhaegen, Vermeersch, Vilain, Voets, Wagmann, Welwaert et Witrwulghe.

Le faubourg de Schaerbeek fut de tout temps, comme la « Butte sacrée » chantée par les poètes et célébrée par M. Gustave Charpentier, le foyer des peintres et des sculpteurs. Les ate-

liers y sont plus nombreux qu'en aucun autre quartier bruxellois et les illustrations qu'il compte parmi les maîtres de la palette et de l'ébauchoir constituent un glorieux armorial.

C'est ce qu'entend mettre en relief le *Cercle des Arts, de Sciences et des Lettres de Schaerbeek* en organisant un Salon rétrospectif qui réunira en octobre prochain un choix d'œuvres dues aux peintres et sculpteurs défunts qui habitèrent la commune et au nombre desquels figurent, entre autres, Verboeckhoven, Louis Gallait, Guillaume Geefs, Alfred Verwée, Jan Verhas, Edmond Binjé, Henri Stacquet, etc.

Le Comité prie les collectionneurs qui possèdent des œuvres d'anciens maîtres scharbeekois de bien vouloir les signaler au secrétaire, M. Blanc-Garin, 87, rue de la Poste, à Schaerbeek.

L'assemblée générale annuelle de la Commission royale des monuments est fixée au lundi 26 octobre prochain. Une réunion préparatoire aura lieu le samedi 24 octobre, à 2 heures.

Outre les rapports du secrétaire et des comités provinciaux des membres correspondants, figurent à l'ordre du jour les questions suivantes :

1° Moyens de protéger les édifices contre les atteintes de l'humidité ;

2° L'art architectural ancien a, dans la pratique, des raffinements de construction encore peu étudiés Telles sont les déformations qui affectent certains monuments grecs, gothiques, et de la Renaissance. La Commission demande de relever et de cataloguer, en Belgique, ces déformations, dont l'église remarquable de Mouzon (Ardennes françaises), la collégiale (ancienne cathédrale d'Ypres et la belle église de Léau, notamment, paraissent offrir de curieux exemples. Ces déformations sont-elles voulues ou accidentelles?

3° Inventaires des objets d'art appartenant aux établissements publics.

C'est à Bruxelles, et non à Namur, contrairement à ce qui avait été décidé d'abord, qu'aura lieu, à la fin d'octobre, le 4e Congrès de l'*Union de la presse périodique belge*.

Les directeurs des 1,800 périodiques du pays ont été spécialement invités par le comité de l'Union que préside M. Paul Otlet à prendre part à ce Congrès, auquel des polémiques récentes donneront un intérêt exceptionnel.

Ces polémiques auront, au surplus, un épilogue judiciaire. L'*Union* vient, en effet, d'assigner en dommages-intérêts et en insertions une série de journaux de Bruxelles, Anvers, Namur et Verviers au sujet d'articles qu'elle juge injurieux et diffamatoires.

L'*Éventail* annonce que la pièce de M. Paul Spaak, qui fut jouée avec un si grand succès au théâtre du Parc, *Kaatje*, vient d'être traduite en flamand et sera représentée l'hiver prochain dans cette version nouvelle au théâtre néerlandais d'Anvers.

Dans la séance du Comité de patronage de l'Exposition des Beaux-Arts tenue, sous la présidence de M. le baron Descamps, le 6 août il a été décidé qu'un Salon serait réservé à la médaille, et le ministre a désigné MM. Buls et A. de Witte pour s'entendre avec l'architecte, M. Acker, sur son aménagement. La Société hollandaise-belge des Amis de la Médaille prêtera son concours pour faire de ce Salon une vraie Exposition internationale de la Médaille cotemporaine depuis son rénovateur Ponscarme.

L'Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, vient de terminer la série de ses intéressants concours. Ces derniers, auxquels participèrent les élèves classées dans la catégorie « amateurs », furent des plus intéressants; parmi les concurrentes des classes de chant, piano, déclamation, plusieurs ont fait preuve de qualités remarquables. Voici les principaux résultats de ces concours.

Piano 6e division. — 1re distinction avec mention spéciale, Marguerite Decort; 1re distinction, Angèle Campion, Louisa Laurent, Alice Gheurre, Olga Migeot.

5e Division (classes de Mmes Bonaventure, Dieudonné, Hobé). — 1re distinction avec mention spéciale, Blanche Gilmant; 1re distinction, Alice Bauwin, Hélène Palmer, Aline Van Sprang.

4e Division (classe de Mme Evrard-Polleunis). — 1re distinction avec mention spéciale, Marcelle Lebrun; 1re distinction, Renée Alvin, Jeanne Lamiral.

3e Division (classe de Mme Evrard-Polleunis). — 1re distinction avec mention spéciale, Maria Decort; Haydée Licop; 1re distinction, Marthe Moller.

Chant (classes de Mmes De Mazière et Miry). — Division inférieure. 1re Distinction, Marguerite Flameng. 1re Division. 1re distinction, Marie-Louise Chessels, Berthe Decort.

Déclamation (classes de Mlles Liagre et Mohr). — Cours préparatoires. 1re année. 1re distinction, Léa Degreef, Blanche Petit.

2e année, section B. — 1re distinction avec mention spéciale, Jeanne Cornet, Madeleine Delporte.

Cours élémentaire (classe de Mlle Guilleaume). — 2e année. 1re distinction avec mention spéciale, Marguerite Flameng.

Histoire de la littérature française (classe de Mlle Biermé), — 1re distinction, Marguerite Flameng.

C'est en novembre que sera inauguré à Gand le monument Laurent dû à l'initiative de l'Union des anciens étudiants de l'Université de cette ville.

Commencé par Julien Dillens, ce monument a été achevé par M. Jules Van Biesbroeck. L'éminent jurisconsulte y est représenté assis au milieu d'un groupe de quatre figures symbolisant la philosophie, l'instruction, la jurisprudence et la philanthropie. Il mesure 6 m. 30 de hauteur. Sur un fond en pierre de taille formant bas-relief, se détachent la statue et les quatre allégories coulées en bronze.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le nº	0,25	Le nº	0,30

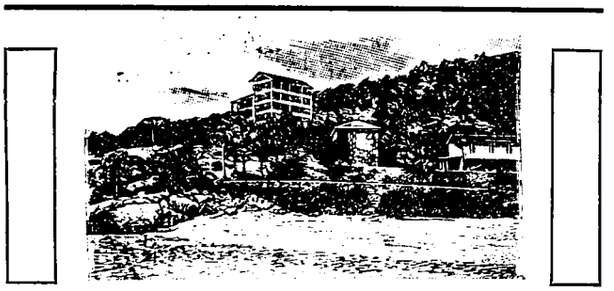
Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint-Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.



Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Fossette, près le Lavandou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de prédilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer.

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. **RECUEILLEMENT**
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. **En Forêt,** suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Vº MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 34. 23 AOUT 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Henri Evenepoel (OCTAVE MAUS). — Le Mont des Arts : *Le projet Hermanus* (O. M.). Antoine Wiertz (HIPPOLYTE FIERENS-GEVAERT). — J. H.-L. de Haas. — Publications artistiques : *Vermeer de Delft, par Gustave Vanzype.* — Le Monument Daumier. — Nécrologie. — Petite Chronique.

HENRI EVENEPOEL

Pour avoir été exceptionnellement courte, la carrière d'Henri Evenepoel n'en laisse pas moins, par la fertilité et l'accent personnel de son précoce talent, des traces profondes dans l'histoire de l'art belge. Deux dates la circonscrivent : celle du 21 octobre 1892, qui marque le départ du jeune peintre pour Paris dans la fleur de ses vingt ans, après l'achèvement de ses études préparatoires; celle du 26 décembre 1899, qui clôt brusquement une vie qu'on pouvait croire appelée aux plus hautes destinées

A l'âge où la plupart des peintres se cherchent encore, mal dégagés des influences d'école et des souvenirs d'atelier, Evenepoel avait conquis la maîtrise et son œuvre en témoigne. Ce ne sont pas des essais, des travaux d'élève qu'il nous laisse, mais une série relativement importante de toiles définitives qui reflètent un esprit réfléchi, observateur, foncièrement original. Portraits à l'expression aiguë, scènes de mœurs vues en ironiste et réalisées en peintre merveilleusement doué, aspects de Paris, natures mortes, sites et personnages algériens, l'artiste aborda les sujets les plus divers et dans son œuvre multiple rien n'est indifférent. Il semble que les artistes que guette prématurément la mort ont une production plus hâtive et plus nombreuse que les autres. Ce fut le cas pour Guillaume Lekeu, par exemple, dont la vie enfiévrée et féconde offre avec celle d'Henri Evenepoel plus d'une analogie. Peut-être le secret de leur égale maturité et de leur semblable abondance créatrice réside-t-il, chez le peintre comme chez le musicien, dans le sentiment inconscient de leur fin prochaine. Ils aimèrent l'un et l'autre la vie avec passion et en exprimèrent intensément, d'un effort précipité, tout ce qu'elle leur offrit de sensations et de spectacles.

L'imagination du compositeur l'emporta, peut-être, sur celle du peintre, mais leur sensibilité était pareille. Dans l'attentive et pieuse étude qu'il vient de consacrer à Henri Evenepoel (1), M. Paul Lambotte analyse avec sagacité le tempérament délicat de ce dernier et conclut judicieusement : « Le cœur et le cerveau d'un artiste

(1) *H.-J. Evenepoel*, par PAUL LAMBOTTE. Bruxelles, G. Van Oest et Cie (Collection des Artistes belges contemporains)

sont l'explication de son art. Chez Evenepoel l'œuvre parait parfois le résultat d'une observation un peu narquoise et détachée. Ce n'est là que le masque de sa sensibilité. Il fut un tendre. Si l'émotion qu'il éprouvait se dissimulait, c'était par pudeur. Son enthousiasme devant la nature se trahit malgré lui à chaque coup de son pinceau. »

La tendresse d'Henri Evenepoel se décèle dans son amour des humbles, dans sa prédilection pour certaines catégories de passants : ouvriers, colporteurs, marchands des quatre saisons, trottins et midinettes, cochers de fiacre, soldats, chemineaux, dont il croque inlassablement les silhouettes effacées, les gestes gauches, et surtout dans sa passion pour les enfants, dont nul ne traduisit mieux que lui l'ingénuité. « Les enfants, dit M. Lambotte, Evenepoel fut un de leurs peintres nés! Il les adorait, cela est manifeste. Et les petits, d'instinct, allaient à lui, se sentaient en confiance, le mêlaient à leurs jeux. Pour les nombreux portraits et les études peintes où il les mit en scène, Henri ne faisait guère poser ses turbulents modèles. Il se contentait de les observer, de noter cursivement, d'un trait juste et souple, leurs attitudes, de fixer d'une touche de couleur les valeurs fraiches et reflétées de leurs carnations et de leurs vêtements. C'est ainsi que, sans apparence de lourdeur ou de fatigue, son travail, cependant patient, conserve une spontanéité, un accent primesautier qui sied aux souplesses et aux grâces fluides, aux mobilités essentielles du jeune âge, exquises et comme inachevées dans leur gaucherie adorable. Evenepoel peint naïvement ces petits êtres naïfs. »

Son art est imprégné d'amour, et c'est ce qui le rend émouvant. Les préceptes de Gustave Moreau, semblables à ceux sur lesquels César Franck fondait son admirable enseignement musical (n'est-ce pas à cette identité de doctrine qu'il faut attribuer l'analogie que je signalais entre Evenepoel et Lekeu?), avaient développé sa bonté naturelle et lui en avaient fait comprendre la vertu esthétique. « A cette école de Moreau, écrit-il à son père (8 novembre 1895), j'ai appris qu'on devait peindre *en aimant* ce que l'on faisait et que seul ce qui était aimé par le cœur était louable, que chaque touche de la brosse devait être dirigée par la sensibilité. Foin de ceux qui peignent avec les mains, de ceux dont l'œuvre est une satisfaction de l'œil mais dont le nerf optique n'est pas en relation avec le cœur! Moreau me le disait : « Bien peindre ne suffit pas. Même parmi les peintres de la virtuosité, le métier est impuissant à les maintenir à la hauteur de ces byzantins malhabiles qui dans une tête difforme et mal construite de vierge se sont élevés à un sentiment de l'idéal qu'on n'a pas dépassé. »

Et il ajoutait : « Je ne puis rendre la manière profondément émotionnante et sympathique dont Moreau parle d'art. Il nous dit des choses tellement belles, ou qui me semblent telles à moi, que cela me produit toujours l'effet « *comme si j'allais pleurer* ». C'est positivement de l'attendrissement qu'il provoque. Il faut en profiter tant qu'il est là. Quelle nature d'élite et quelle âme! »

L'observation n'est-elle pas aussi élogieuse pour le maitre qui l'inspira que pour le disciple qui sut la formuler en ces termes expressifs? Nul désaccord, d'ailleurs, ne les divisa. Gustave Moreau avait du premier coup d'œil discerné tout ce que l'âme passionnée du jeune peintre renfermait de noblesse, de charme, de distinction. Il en avait perçu aussi la ferme volonté et l'esprit de discipline. Au rebours de Victor Galland, à qui Evenepoel avait été adressé lorsqu'il débarqua à Paris, Moreau s'efforçait de développer parmi ses élèves leur personnalité individuelle. C'est ce qui explique la diversité des talents que son enseignement fit éclore, — Georges Desvallières, Henri Matisse, René Piot, Simon Bussy, Paul Baignères, Milcendeau, du Gardier, Rouault, Hoffbauer et d'autres en fournissent d'éloquents exemples. Aussi le débutant trouva-t-il en lui le meilleur guide qui pût le conduire au but.

Les années que passa Evenepoel à l'atelier Moreau, dans l'intimité des peintres que je viens de citer et qui tous gardent de lui un souvenir admiratif et affectueux (j'en eus récemment la preuve, lors de l'Exposition d'Art belge au Salon d'Automne qui groupa un ensemble de ses toiles), furent les plus belles de sa brève et laborieuse existence. M. Lambotte en décrit le cadre, en note les incidents, reconstitue fidèlement la vie d'études à laquelle elles furent consacrées.

C'est au cours de ces années qu'Evenepoel, qui ne devait guère survivre à son maitre, prit définitivement conscience de lui-même et produisit cette magnifique série d'œuvres diverses qui ont solidement assis sa renommée : le *Portrait de Paul Baignères* (Musée de Bruxelles), *le Caveau du Soleil d'or*, *Ouvriers revenant du travail au crépuscule* (Musée de Vienne), *le Café d'Harcourt au Quartier latin*, etc., que devaient compléter la suite d'études et de tableaux peints à Blidah et à Alger l'année qui précéda celle de sa mort, puis encore, à son retour, les portraits de M. Fernand Lotz, de M. Charles Milcendeau (Musée du Luxembourg), de M. Raoul du Gardier, *Henriette au grand chapeau*, *la Fête des Invalides*, le *Portrait du peintre Simon Bussy*, *l'Espagnol à Paris* (Musée de Gand), le *Dimanche au Bois de Boulogne*, la plus vaste de ses compositions.

Le catalogue dressé par M. Lambotte relève cent trente tableaux et études à l'huile, cinq copies exécutées au Louvre, onze pastels et aquarelles, dix-sept eaux-fortes et lithographies, treize affiches, cinq cartons de tapisseries, une trentaine de dessins, non compris les innombrables notes et croquis dont, fièvreusement,

l'artiste emplissait ses albums. Pareil labeur déconcerte quand on songe qu'il fut accompli par un peintre enlevé à vingt-sept ans. En l'analysant avec un pieux respect, M. Paul Lambotte a fait œuvre de justice. Le meilleur éloge que je puisse lui adresser, c'est que son livre nous apprend à mieux aimer Evenepoel et à l'admirer davantage. Tout en suivant les étapes de sa trop courte existence, il précise, en effet, d'un trait net sa physionomie artistique. Et notre sympathie s'accroit des qualités qu'il nous dévoile. Quant à l'esthétique du peintre, à sa conception particulière de l'art, cette définition, par quoi il conclut, la fixe en termes définitifs :

« Manifestement la préoccupation primordiale de l'artiste se résume dans la recherche du caractère. C'est l'expression plastique du caractère de la forme, du caractère de la couleur, et, quand il est possible, du caractère intime et psychologique des modèles, qui constitue l'idée créatrice, l'émotion dominante de chacune des œuvres d'Evenepoel.

Il s'applique aussi à réaliser la composition par la couleur, à créer des accords de colorations puissants et riches, selon l'enseignement de Gustave Moreau. Dans ses dernières peintures se remarque un éclaircissement de la palette, une évolution vers plus de fraîcheur et de lumière.

Enfin il eut le souci de la « matière ». Une belle exécution forte et habile, maniant des pâtes d'aspect précieux, préparant des émaux pour la patine des années, lui parut toujours indispensable à la beauté d'une œuvre peinte. Le morceau techniquement parfait ne le laissa jamais indifférent. Les frottis, les barbouillages superficiels l'indignaient sincèrement.

Parfois, assez rarement, la recherche du caractère dans certains portraits ou tableaux de vie populaire entraîna Evenepoel au delà de ce point d'équilibre où il se trouvait si à l'aise lorsqu'il peignit certaines de ses toiles les mieux venues, mais c'est là l'exagération d'une rigueur volontaire qui devait faire la force et la saveur de son art. »

OCTAVE MAUS

LE MONT DES ARTS

Le projet Hermanus

Dans l'excellent discours qu'il a prononcé à la Chambre des Représentants sur le Mont des Arts, M. Carton de Wiart a signalé incidemment à l'attention du ministre un projet de M. Paul Hermanus qui paraît offrir de sérieux avantages (1). Déjà la presse s'en est occupée et un courant sympathique d'opinion se dessine en sa faveur.

Ce projet ayant soulevé certaines critiques de détail, son auteur a corrigé et complété la première esquisse communiquée aux journaux. Les améliorations qu'il a réalisées — et dont témoignent les nouveaux plans que nous avons sous les yeux — sont telles que le projet de M. Hermanus doit être classé aujourd'hui au premier rang de ceux qu'a fait naître l'épineux problème proposé à la sagacité des architectes.

Résout-il toutes les difficultés qu'offrent l'agrandissement — impérieusement réclamé — des musées et ce qu'on a si comiquement nommé le « redressement » de la Montagne de la Cour? Il serait téméraire de l'affirmer d'emblée. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il est, à première vue, fort séduisant et qu'il mérite d'être étudié de près par les « compétences » techniques et administratives. L'un de ses principaux mérites est de respecter, dans ce quartier essentiellement commercial et animé, les habitudes traditionnelles de la population bruxelloise qu'avait consternée la menace du projet Maquet. Il y a, paraît-il, à cet égard, un désaccord entre le public et le gouvernement. Ne serait-il pas urgent d'ouvrir un referendum afin de démontrer à ce dernier son erreur? Le résultat de l'épreuve serait, croyons-nous, écrasant pour le ministère.

Dans la conception de M. Hermanus, la Montagne de la Cour, tracée en arc de cercle symétrique à celui de la rue Coudenberg, longerait la façade nouvelle du musée, qui composerait avec celle de la Bibliothèque royale un ensemble architectonique parfait. Le musée recevrait en outre du côté de la rue de Ruysbroeck et au besoin vers la rue de l'Empereur d'importants accroissements.

En face, c'est-à-dire à front de la rue Coudenberg et joignant la pharmacie Delacre, s'élèverait un grand hôtel moderne (remplaçant l'hôtel de Belle-Vue) dont les proportions seraient calculées de manière à former un pendant à la masse imposante des constructions du musée.

Entre ces deux édifices, — et c'est le principal élément de nouveauté de son projet, — M. Hermanus propose de créer, au niveau de la Bibliothèque et du Musée moderne, une vaste esplanade circulaire d'où la vue embrasserait toute la ville. Sous les terrasses établies sur le pourtour de cette esplanade seraient construits, en bordure de la Montagne de la Cour et de la rue Coudenberg, soixante magasins, un café-restaurant, une salle de conférences et de concerts et divers locaux entourant une salle de fêtes de cent mètres sur quatre-vingts qui prendrait jour par un dôme vitré en saillie érigé au cœur de l'esplanade.

On pourrait consacrer les façades du Musée inférieures au niveau de l'Esplanade (côté Montagne de la Cour et rue de l'Empereur) à une série de vitrines, éclairées extérieurement le soir par des appareils de voirie, dans lesquelles seraient exposées temporairement les applications industrielles de l'art que groupent habituellement les Salons triennaux. On conserverait ainsi l'aspect animé du quartier sans altérer le caractère esthétique que doivent revêtir les dépendances du musée.

L'ensemble de ces dispositions répondrait, dans la pensée de celui qui les a imaginées, à un quadruple but : 1° donner satisfaction à l'idée générale du Mont des Arts; 2° améliorer la circulation publique entre le haut et le bas de la ville; 3° rendre au quartier et augmenter dans de fortes proportions son animation et sa valeur commerciale; 4° donner à Bruxelles, dans un espace assez restreint, l'illusion des grands aspects obtenus, notamment à Paris, en créant une place publique ayant comme limite visuelle l'horizon; c'est-à-dire de faire une œuvre grande surtout par l'espace, qui est un des éléments les plus puissants des vastes conceptions architecturales.

(1) Voir nos numéros des 26 juillet, 2 et 9 août.

Il importait, on le voit, que le projet de M. Hermanus fût décrit ici, tout au moins dans ses grandes lignes. Ce qui le fera particulièrement chérir des artistes, c'est que son auteur prend souci, dans les études qu'il poursuit, d'approprier ses constructions aux œuvres d'art qu'elles sont destinées à recevoir. Frappé des inconvénients que présente dans les musées pour les tableaux modernes, exécutés en vue de nos appartements actuels, l'éclairage tombant de haut dans des salles trop vastes, il projette un dispositif nouveau, analogue à celui que créa ingénieusement pour le Musée de Gand l'architecte Charles Van Rysselberghe. Ce dispositif serait appliqué dans les constructions nouvelles à ériger sur les terrains compris entre l'hôtel de l'Europe, la Montagne de la Cour, la rue du Musée et la place du Musée, et qui serviraient à abriter les expositions des cercles et associations artistiques.

Quant à la sculpture monumentale à laquelle convient si mal l'emprisonnement qu'on lui fait subir (est-il rien de plus déplorable que la cave où sont enfermées les œuvres statuaires du Musée de Bruxelles?) M. Hermanus se propose de lui ouvrir les perspectives de ses terrasses et de ses avenues. Il entend peupler l'Esplanade de statues et de groupes qui se détacheront sur le fond idéal du ciel et de l'horizon et formeront une entrée majestueuse au Palais qui renfermera nos collections artistiques.

Le dôme central de la salle de fêtes offrirait aux statuaires l'occasion d'exercer leurs aptitudes décoratives. « On pourrait, nous dit M. Hermanus, donner au plateau couronnant la coupole l'apparence illusoire d'une nappe d'eau autour de laquelle se joueraient des groupes de tritons et d'ondines soufflant à travers leurs conques des gerbes dont la capacité serait mesurée de façon à ne pas dépasser la pression d'une forte pluie d'orage et que supporterait donc aisément la toiture. »

Bien que prématurés, ces projets d'enjolivement ont leur intérêt en montrant que chez M. Hermanus la pratique de la pierre de taille et du moëllon n'a pas émoussé la sensibilité esthétique.

O. M.

ANTOINE WIERTZ

C'est dimanche prochain, à 11 h. 1/2 du matin, qu'aura lieu à Dinant la remise officielle à la Ville du monument érigé par souscription à la mémoire d'Antoine Wiertz. A l'occasion de cette inauguration, notre collaborateur M. Fierens-Gevaert rompt une lance en l'honneur du peintre dinantais. L'intéressante étude que nous reproduisons forme le début du premier des feuilletons que l'érudit professeur d'histoire de l'art consacrera désormais, tous les quinze jours, dans *le Journal de Bruxelles* — que nous félicitons de cette heureuse initiative, — à l'étude de questions esthétiques.

On a nettoyé les grandes peintures mates de Wiertz : le *Grand de la Terre*, le *Phare du Golgotha*, le *Dernier Canon*, la *Lutte homérique*, et cette charmante composition : la *Puissance humaine n'a pas de limite;* on a reverni les grandes peintures à l'huile : le *Triomphe du Christ*, la *Révolte des Enfers*, le *Patrocle*. Et l'œuvre tumultueux du « Marquis de Posa de l'Art » a retrouvé une nouvelle jeunesse.

L'événement a passé complètement inaperçu. Il est admis qu'on ne doit tenir aucun compte de Wiertz. Son musée est un endroit infiniment mélancolique; tout y sent l'abandon et la misère; on a restauré les tableaux sans songer à nettoyer les murs : une toiture d'usine ajoute à l'horreur spleenétique du lieu. Nul Belge, nul Bruxellois surtout ne s'aventure dans ce hangar affreux peuplé de figures grandiloquentes. Mais les étrangers, les Anglais surtout, viennent en foule. D'équivoques curiosités souvent les poussent; la *Liseuse de romans* et l'*Inhumation* surtout les attirent... Qu'importe! Il conviendrait de les recevoir dans des locaux plus convenables. Parmi ces étrangers, il est des artistes, et ces artistes, à tort ou à raison, emportent parfois une grande idée du peintre de la *Révolte*. Que doivent-ils penser de notre incroyable dédain? Qu'un louable fétichisme nous fait respecter les lieux habités par Wiertz jusqu'à les aimer mieux en ruines que transformés? J'en doute et souhaite pour ma part que les murs de l'atelier-musée soient bientôt repeints, les dallages renouvelés, les abominables fermes de la toiture cachées par un velum. Si discutée que soit la mémoire de Wiertz, elle vaut une remise à neuf de l'espèce de masure qui l'abrite.

J'ai l'air de commencer un panégyrique. Mon intention pourtant n'est pas précisément de réhabiliter Wiertz; mais puisque l'occasion s'en présente, je veux dire pourquoi ce peintre m'intéresse et pourquoi il a droit à notre respect.

Il a eu le sentiment très vif de l'art monumental. Quelques-unes de ses œuvres l'attestent et aussi ses écrits, si curieux. Peindre des parois ou des voûtes, représenter des histoires héroïques ou philosophiques sur de grandes surfaces, ce fut son rêve, et il a cherché à le réaliser. La fresque ne résistant pas dans nos climats et la peinture à l'huile ne pouvant convenir (peut-être au fond rendait-il justice à la sienne), il inventa sa peinture mate sur toile écrue. Il en exagérait les mérites quand il proclamait, en 1859, qu'elle offrait « la vigueur de l'huile, sa force, sa transparence, son éclat ». Nous sommes loin de compte. Mais le caractère décoratif du procédé est indéniable et si, pendant un demi-siècle, on n'avait pas avec un soin farouche favorisé l'encrassement de ses toiles matées, leurs mérites auraient, parmi nous, trouvé plus d'un adepte. Dans tout l'art du XIXe siècle on rencontre peu d'œuvres ayant le souffle monumental d'un *Grand de la Terre* (et cette mêlée de corps broyés par le cyclope symbolique, tracée sur un fond de clartés fulgurantes est, je crois, son chef-d'œuvre.)

Que Wiertz ait porté dans son cerveau assez d'idées pour justifier ses grandes ambitions décoratives, c'est ce que personne ne conteste. Il enfermait dans ses tableaux gigantesques « l'éthique d'un âge nouveau » — ce qui ne l'empêchait point d'écrire que la peinture littéraire n'est pas de la peinture, de reprocher aux peintres de vouloir enseigner la morale, la philosophie, la religion. Il n'est point de truisme humanitaire, moral, social, figurant aujourd'hui dans le bagage obligé du politicien ou de tout publiciste soucieux de popularité, qui n'ait été exprimé il y a trois quarts de siècle par Wiertz, depuis l'antimilitarisme jusqu'à l'internationalisme, depuis l'abolition de la peine de mort jusqu'à la suppression des frontières, depuis la foi naïve en l'égalité des hommes jusqu'à la pâmoison extatique devant la toute-puissance humaine... Ne voulait-il pas ajouter deux ailes à son vaste atelier, pour raconter sur des toiles de plus en plus considérables l'histoire entière de l'humanité? Assurément ces prétentions nous semblent baroques quand nous considérons la série des échecs de l'artiste. Je ne puis m'empêcher de croire pourtant que cette âme et ce génie désordonnés ont fort pâti de l'inintelligence complète où nous vivons des conditions décoratives de l'art.

N'est il pas extraordinaire en somme que toute la fougue intellectuelle, la vaillance laborieuse de ce peintre fait pour les grandes tâches, se soient épuisées dans la décoration d'un misérable

hall? Mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que lui-même se contentait de ce labeur sans but, de cet effort à vide. Il conspirait avec son milieu à sa propre perte. Certes nul ne songea à lui commander la décoration d'un édifice; mais lui-même ne manifes ait aucun désir de quitter l'hypogée qu'il s'élevait. Hélas! où sont les Jules II, saintement tyranniques, qui voient plus clair que les créateurs eux-mêmes et disent à celui qui résiste :

Marche! Ta gloire est par ici.

Pour assurer son existence matérielle, Wiertz peignait des portraits misérablement bâclés. Il réservait sa pensée et son cœur pour l'œuvre étalé dans son atelier. Ainsi faute d'avoir mal utilisé ses dons, ce lutteur, ce philosophe, ce peintre prophétique a manqué sa vie. Par la pensée, il voulut se mettre au-dessus du siècle et parfois il y a réussi; il a possédé l'imagination des maîtres et même créé une technique appropriée à ses visions. Et à ce propos, je ne crois pas que beaucoup de peintres belges au XIXe siècle aient mieux pénétré le génie de nos grands artistes du XVIIe et leurs « savants mensonges »; aucun n'a parlé avec plus d'amour de la facture et de l'imagination rubéniennes et notamment de l'art suprême avec lequel le maître de la *Descente de croix* construisit sa gamme sur quatre notes pures et exprima par la disposition des masses ramassées ou allongées « des idées de terreur ou de colère, de calme ou d'effroi ». Cette admiration raisonnée n'était point un vain langage, et le tort de Wiertz n'est pas d'avoir poussé le pastiche du maître anversois au point de nous apparaître comme « un Rubens devenu fou ». Sa folie n'est pas là ; elle est dans la dépense inutile de toutes ses richesses très réelles, elle est dans l'émouvant gaspillage de ses forces et de sa passion.

Il tirait vanité de son art et se contemplait volontiers; son orgueil a servi ses vastes entreprises; mais son orgueil aussi l'a perdu; il a méprisé son véritable destin: « Nous pensons que l'art ne peut avoir pour but la décoration d'un édifice et que le style décoratif nuit à l'expression d'une idée. » Ce sont de telles idées, partagées par toute une époque, qui ont assuré l'absolue séparation de l'architecture et de la peinture. Ce sont de telles prétentions qui ont fait de Wiertz le décorateur agité d'une immense et funèbre baraque, alors que mêlé à la vie collective, travaillant pour nos hôtels de ville, nos églises, nos hôpitaux, nos gares, il eût été le peintre vigoureux et abondant de notre nation régénérée.

Sait-on qu'il a eu la divination totale de « l'âme belge »? Il a consigné sa découverte dans un article : *Les Préjugés en Belgique* écrit en 1845 et que notre maître Picard signerait des deux mains. Le morceau est extrêmement intéressant et reste de la plus vive actualité : « Paris souffle son poison aux quatre coins de la terre... La funeste admiration que nous faisons éclater à l'aspect de tout ce qui nous vient de France nous couvre de ridicule... Soyons franchement Belges ». Dans ce même morceau Wiertz exprime sa foi dans l'avenir de notre littérature, et, pour augmenter les chances de cet avenir, il organise un concours entre écrivains belges. Une de ses œuvres sera le prix. Son courageux patriotisme ne se manifeste pas seulement par des conseils, des encouragements et des prophéties d'ordre esthétique; il y a mieux : Wiertz voit très nettement le jour où nos grandes villes seront reliées par des communications rapides et ne feront plus qu'une seule cité, puissante et variée, qui pourra tenir tête aux plus grands centres.

Ces discours devaient paraître insensés aux bons bourgeois de Bruxelles en l'année 1845. Et pourtant Wiertz avait raison. Cette prescience de notre destin national et cet aveuglement sur son sort personnel ne sauraient que grandir notre sympathie pour le maître dinantais. Une visite à son atelier doit être une leçon pour nos jeunes artistes. J'ai dit que Wiertz pouvait être considéré comme un précurseur; mais sa vie et son art ne sauraient être un enseignement qu'à la condition qu'on n'ignore point leurs faiblesses. Fasse le ciel que la magnifique pléiade de « décorateurs » qui est la gloire à peine soupçonnée de l'école belge contemporaine ne soit pas condamnée ou ne se condamne pas à travailler exclusivement dans les ateliers, si vastes soient-ils...

J'ai dit aussi que Wiertz méritait notre respect. Ai-je à le prouver davantage? Pour moi, j'ai cessé de trouver ridicule le romantique étalage de toutes les reliques du maître, et si je demande que le musée Wiertz soit convenablement aménagé, c'est pour que tout visiteur non averti sache, en y pénétrant, que le peintre macabre et facétieux de l'*Inhumation*, de la *Niche*, de la *Carotte au patientiotype*, mérite notre hommage, et pour que l'on passe désormais sans trop sourire devant le profil aristocratique et grave de ce Belge de la veille. HIPPOLYTE FIERENS-GEVAERT

J.-H.-L. de HAAS

C'était une personnalité sympathique et particulière que celle du peintre de Haas, dont nous avons annoncé brièvement la mort; et les nombreux services qu'il a rendus à l'art belge méritent qu'on garde de lui, en ce pays qui fut depuis cinquante ans sa patrie d'adoption, un reconnaissant souvenir.

Né en Hollande, fixé en Belgique dès l'âge de vingt-cinq ans, l'artiste ne se borna pas à poursuivre les succès personnels que lui valait, particulièrement en Hollande, en Allemagne et en Amérique, dont les principaux musées et les grandes collections particulières possèdent de ses œuvres, son talent d'animalier. Il s'efforça de reconnaître l'hospitalité que lui offrait notre pays en secondant de toutes manières les débuts à l'étranger des artistes belges. Et la situation en vue qu'il occupait facilita ses généreuses initiatives.

C'est surtout en organisant aux expositions périodiques de Munich les sections jumelles de Belgique et de Hollande que de Haas favorisa l'essor de nos compatriotes. Honoré de l'amitié particulière du prince Régent, il avait en Allemagne une puissante influence dont il usa libéralement en faveur des jeunes peintres belges, qui lui doivent, — peut-être à leur insu, car de Haas était modeste et discret, — en grande partie les distinctions dont ils furent l'objet.

Nul artiste ne fut plus que lui chamarré de commanderies, grands cordons et crachats, ce qui ne l'empêcha point de garder jusqu'à la fin de sa vie la simplicité de son accueil et de ses manières. Collectionneur avisé, de Haas avait formé une jolie galerie où voisinent, parmi les Delft précieux et les vieux cuivres, d'excellents spécimens des écoles française, hollandaise, allemande et belge.

Sa fin fut amenée par un cruel événement. L'artiste avait perdu il y a quelques semaines, après une lente maladie, son plus jeune fils. Il ne put surmonter sa douleur et s'éteignit, le 4 août dernier, miné par le chagrin.

Deux toiles importantes perpétueront sa mémoire au Musée de Bruxelles.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Vermeer de Delft, par GUSTAVE VANZYPE (1).

La physionomie de Vermeer de Delft est l'une des plus énigmatiques parmi celles des peintres des Pays-Bas. Autant l'œuvre de cet artiste demeure fraîche, nette, d'un coloris jeune et d'une claire vision, autant sa vie s'enveloppe de mystère. L'œuvre fait penser à une physionomie saine, exceptionnelle et finement découpée dans un milieu plutôt grossier et godailleur ; mais l'effigie de ce visage fut discrètement effacée par le temps. A peine quelques dates apparaissent irrécusables.

Qu'importe ! L'absence de données sur la vie du grand peintre n'a pas inquiété l'auteur de cette monographie, la première étude approfondie qu'on ait publiée sur Vermeer de Delft. Bien plus : cette lacune a mis M. Gustave Vanzype à l'aise ; elle lui a permis d'admirer, sans se distraire à conter une biographie. « Ne connaître d'un artiste que ses œuvres, rien que ses œuvres. Ignorer presque tout de sa vie. N'avoir le jugement influencé par aucun roman. Se trouver devant des tableaux, simplement ; pouvoir contempler ces tableaux sans être obsédé par aucun souvenir, sans être tenté de leur prêter des significations déduites de leur date et des événements qui marquèrent ces dates dans la vie de l'artiste. Être libre de toute sympathie pour l'homme, pour le caractère ou la physionomie qu'il se prêta en ses portraits. Regarder l'œuvre d'un inconnu et s'émouvoir et s'exalter au point de rechercher partout, passionnément, la trace de cette personnalité mystérieuse, de reconnaître, dans un musée, celui qu'il peignit, de le reconnaître de loin, à l'expression indéfinissable de l'individualité que cette expression seule révèle. » Telle est, exprimée par l'auteur lui-même, au début du volume, l'essence de sa critique. Avec un pareil idéal, singulièrement favorisé dans l'espèce, la critique perd son caractère traditionnel de froide et insensible dissection. Sympathique, elle devient originale et d'une haute portée émotionnelle. Comment mieux expliquer une œuvre de beauté tout intime et calme qu'en s'exaltant devant elle dans la sincérité d'une émotion sans retenue et d'un regard conscient ? M. Gustave Vanzype, en artiste indéfectible, a parlé d'un artiste admirable, comme il convenait. On lui doit une étude claire, réfléchie, complète, mais aussi enthousiaste et vibrante, du plus étonnant peintre d'intérieur que la Hollande ait possédé. Il analyse, avec l'art consciencieux qu'on retrouve dans ses précédentes œuvres, avec — plus de joie intime même, si l'on peut dire, — la vision, le métier, tout l'art exceptionnel du peintre de Delft et le milieu où s'est développé ce talent merveilleux. Un chapitre : *A Delft*, termine le livre par un tableau d'une très belle portée littéraire qui, mieux qu'aucun autre commentaire, projette sur l'œuvre de Vermeer une clarté magnifique.

Un livre attachant, écrit en une langue savoureuse, qui console de tant de sèches et pédantes biographies, un livre sainement pensé, tel est le *Vermeer* de M. Vanzype. Orné de nombreuses et belles planches, il continue dignement la série des publications auxquelles M. Van Oest a su donner une si remarquable tenue artistique.

FRANZ HELLENS

LE MONUMENT DAUMIER

A l'occasion du centenaire de Daumier, un monument a été érigé à sa mémoire à Valmondois, l'une des plus jolies localités champêtres des environs de Paris, que l'illustre artiste habita pendant de nombreuses années et où il repose depuis 1879.

Le monument a été inauguré le 9 août, en présence d'un grand nombre d'hommes de lettres et d'artistes. M. Dujardin-Beaumetz, au nom du gouvernement, prononça à cette occasion une fort belle allocution dont ce passage fut particulièrement applaudi :

« Quel pays plus digne d'inspirer les peintres ou les poètes que ce département de Seine-et-Oise qui entoure Paris d'un collier de pierres précieuses où brille, comme un diamant pur, l'incomparable Versailles ? Quelle contrée plus émouvante et plus évocatrice que cette vieille Ile-de-France, berceau de la patrie, où les fleuves et les rivières coulent sous des ciels aux transparentes harmonies, baignant ces plaines aux verdures argentées et reflétant ces collines couronnées de feuillages, élégantes et souples, mais dont les lignes si précises et si nettes semblent appeler le trait aigu de l'artiste ?

C'est près d'ici que Dupré nous a révélé toute la puissance de son fier et robuste talent, que Daubigny a traduit dans son art les magnificences des colorations et que, dans la magie de la lumière filtrant au travers des brumes matinales ou dans le calme enveloppant des crépuscules, Corot nous a donné ses divines créations. C'est, enfin, chez vous que Daumier, terminant sa glorieuse carrière, a trouvé la paix nécessaire à la production sereine d'œuvres qui résument l'effort de sa vie et son art tout entier. Les figures de ces grands artistes, qu'une amitié fraternelle avait réunis, revivent par le marbre ou le bronze dans ce pays où la même admiration de la nature les avait rassemblés. Peut-être est-ce le moment de rappeler que ces modestes, ces sages, ces désintéressés, venus un jour la palette à la main dans vos rustiques cités, ont contribué à leur prospérité en en révélant les charmes, en faisant connaître la joie d'y vivre et d'y rêver. »

NÉCROLOGIE

J.-G. Freson.

L'Art Moderne a perdu en J.-G. Freson, qui vient de mourir à Liége, un de ses correspondants musicaux les plus avertis et les plus dévoués. Ingénieur, directeur-gérant du charbonnage d'Angleur, M. Jules Freson ne pouvait consacrer aux études artistiques que ses loisirs. Mais sa culture était étendue, son érudition sûre et son esprit critique des plus affinés. La musique surtout le passionnait. Il fit paraître d'intéressants volumes sur l'œuvre de Richard Wagner, dont il fut, dès la première heure, un admirateur enthousiaste, des essais sur la philosophie de la musique, etc.

L'Art Moderne et le *Guide Musical* publièrent, sous ses initiales J. G. F., de nombreuses correspondances dans lesquelles le critique discutait avec autant de clairvoyance que de courtoisie les œuvres et leurs interprètes. Ses notes sur les représentations de Bayreuth furent, à diverses reprises, particulièrement appréciées pour la justesse des aperçus et la clarté du style.

M. Jules Freson était né à Grivegnée le 11 mars 1859. Il n'avait donc pas atteint la cinquantaine.

Nous adressons à sa famille, et particulièrement à son frère Charles Freson, beau-frère du peintre Fernand Khnopff, l'expression de nos condoléances et de nos regrets.

PETITE CHRONIQUE

Le concours d'œuvres lyriques belges organisé à Ostende n'a pas donné, paraît il, les résultats espérés. Des vingt-sept partitions présentées, aucune n'a été jugée digne de l'attribution des prix de 25,000, 15,000 et 10,000 francs proposés. Un nouveau concours sera ouvert en 1910.

Le jury a néanmoins accordé aux concurrents quatre primes d'encouragement ainsi réparties : 7,500 francs à l'*Ile Vierge*, légende de vie en un acte, par M. Léon Du Bois (poème de M. Camille Lemonnier) ; 7,500 francs à *Fydelaine*, conte lyrique en trois actes, par M. Albert Dupuis (poème de M. A. Lejeune) ; 2,000 francs à *Reynaert De Vos*, drame lyrique en trois actes, par M. A. De Boeck (poème de M. R. Verhulst) ; 2,000 francs à *Vaïma*, drame lyrique en deux actes, paroles et musique de M. Désiré Pâque.

(1) *Vermeer de Delft*, par GUSTAVE VANZYPE. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

M. Lugné-Poe et la troupe de l'OEuvre donneront l'hiver prochain une série de représentations au théâtre de l'Alcazar. Le premier spectacle sera composé de deux pièces dues à des écrivains belges.

La date du quatrième congrès de la Presse périodique est fixée au 25 octobre. Ce congrès s'ouvrira à 10 heures du matin dans les salons de la Maison du Livre, rue Villa-Hermosa, sous la présidence d'honneur de M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat. A l'occasion de cette réunion, l'*Union de la Presse périodique belge* organise une exposition du Périodique belge qui promet d'offrir un vif intérêt.

Le *Collège musical belge* qui siège tous les ans à Anvers sous la présidence de M. Jan Blockx, dans le but de juger les élèves n'appartenant à aucun institut spécial, vient de décerner un diplôme supérieur, avec distinction, pour le chant, à Mlle Renée de Madre, élève de Mme Jasinska de Mazière, professeur à l'Ecole de musique d Ixelles.

L'œuvre de clavecin et d'orgue du célèbre fondateur de l'école napolitaine d'opéra Alessandro Scarlatti, œuvre qui comprend un grand nombre de toccates, de fugues, de menuets, de thèmes variés, etc., tous du plus haut intérêt, est encore imparfaitement connue. C'est donc une bonne fortune pour les artistes que l'annonce que nous font MM. Bach et Cie (139, Oxford Street, Londres W.) de la publication prochaine d'un recueil inédit de pièces de ce maître. Le manuscrit, décrit par M. J.-S. Shedlock dans le *Bulletin de la Société international de musique* (octobre-décembre 1905), faisait, croit-on, partie de la collection de l'abbé Santini, conservée actuellement à Munster (Westphalie). Il est considéré par M. E.-J Dent, le biographe autorisé d'Alexandre Scarlatti, comme le plus important et le plus significatif de ceux que laissa le compositeur italien.

L'ouvrage sera publié en douze livraisons dont la première paraîtra en octobre et qui se succéderont de mois en mois. Le prix, pour les souscripteurs, est de 40 francs; il sera porté à 75 francs en librairie.

C'est à la fin de septembre que la direction de l'Opéra se propose de donner la première représentation du *Crépuscule des dieux*. M. André Messager dirigera l'orchestre, et l'on ne peut que le féliciter de cette résolution.

L'interprétation est définitivement arrêtée. Les principaux rôles sont distribués en double et même en triple afin d'assurer la marche régulière des représentations. Voici la nomenclature des titulaires :

Brunnhilde : Mlles Louise Grandjean, Agnès Borgo et Mérentié.
Waltraute : Mme Paquot-d'Assy.
Gutrune : Mlle Féart.
Les filles du Rhin : Mmes Gall, Laute-Brun et Lapeyrette.
Les trois Nornes : Mmes Mancini, Caro-Lucas et Charbonnel.
Siegfried : MM. Van Dyck et Godard.
Gunther : MM Vilmos-Beck, Boulogne et Dangès.
Hagen : M. Delmas.
Alberich : M. Gilly.

Le Premier Glaive, drame lyrique en trois actes, poème de de M. L. Népoty, musique de M. H. Rabaud, sera joué aux Arènes de Béziers les 30 août et 1er septembre.

Au nombre des interprètes figurent MM. Paul Mounet, Fenoux, Mlle Delvair, de la Comédie-Française; M. Affre, de l'Opéra; MM. Lafont (Lyon) et Catalan (Bordeaux).

Sous les auspices de personnalités éminentes du monde des arts et des lettres vient de se fonder à Paris le Théâtre Indépendant, dont le but est de révéler des auteurs, des interprètes, des ouvrages nouveaux, et de faire œuvre de propagande et de décentralisation artistique. La saison théâtrale ira, chaque année, du 1er septembre au 31 mai, et se composera de neuf spectacles inédits (un par mois), comprenant chacun une ou plusieurs pièces. Après la répétition générale et la première, qui seront données à Marigny ou à Femina, chaque spectacle aura, dans le même mois, une série de quinze à vingt représentations populaires, tant dans les différents quartiers de Paris qu'en province.

Les auteurs désireux de se faire représenter peuvent envoyer leurs manuscrits à la direction du Théâtre Indépendant, 17, rue Molière, à Paris.

Le statuaire P.-W. Bartlett, dont le monument La Fayette vient d'être définitivement installé dans la cour du Louvre, va retourner incessamment aux États-Unis où il est chargé d'une commande des plus importantes, celle de l'exécution du fronton du Capitole de Washington.

Le nouveau Musée Balzac, récemment créé à Paris, rue Raynouard, a reçu en don de M. L. Surville de Balzac la reproduction d'un portrait du grand écrivain dessiné par David d'Angers; de M Rodin, une première maquette de sa célèbre statue.

Cette maison, que Balzac a habitée de 1842 à 1848, est désignée pour être classée par la Commission des monuments historiques. En attendant, on vient d'apposer sur sa façade cette inscription commémorative : « Dans cette maison, Honoré de Balzac vécut de 1842 à 1848. »

Le public est admis à visiter le musée en avisant par lettre le conservateur.

SOTTISIER.

Henri Lejeune, dix huit ans, de Saint Denis, vient de se donner la mort, ce soir, à six heures, sur la tombe de sa grand'mère au cimetière de la Madeleine en présence d'un témoin impuissant.

(*Le Journal*, 18 août 1908.)

De Cock a été enterré au cimetière de Jette-Saint-Pierre où il habitait depuis tant d'années déjà (*L'Étoile belge.*)

Du pauvre cœur de Gambetta, du grand cœur de Gambetta, cœur anxieux, hypertrophié de patriotisme qui repose doucement au cimetière de Nice, dans le parfum des orangers, sous la caresse de la brise marine, des morceaux se détachent.

(*Le Matin*, 16 août 1908.)

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

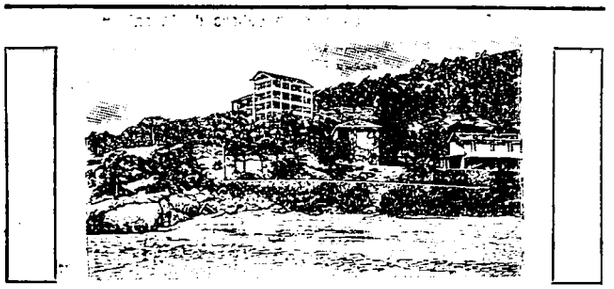
Demandez un numéro spécimen gratuit

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. **SERENATA** (op. 11) pour piano. Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10) pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.



Pension d'Artiste

Villa d'Aiguebelle, station de la Fossette, près le Lavandou (Var). — Bureau de poste. Hôtel-pension de premier ordre (Touring club). — Dans vaste domaine s'étendant de la mer à 500 mètres d'altitude. Pays de prédilection, l'été, pour les peintres. Atelier à disposition. Galeries et ombrages, fraîcheur de la mer

Références et photographies au bureau de *l'Art moderne*.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. **RECUEILLEMENT** (LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE** (EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

83, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. **En Forêt,** suite pour piano.

Éveil. — Quelqu'un passe.

Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.

Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. - Imp. Ve MONNOM, 22, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 35. 30 AOUT 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Actualités Littéraires : *Le Goût du Public* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Musée d'Ixelles (OCTAVE MAUS). — Le Romancier de la Wallonnie (HENRI CHARRIAUT). — Publications artistiques : *Auguste Lepère, peintre et graveur, par J.-F. Louis Merlet* (O. M.). — Concours de Sculpture. — Beethoven aux Eaux. — Concours d'affiches. — Chronique judiciaire des Arts : *Coupures*. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

Le Goût du Public

Tout naturellement, et si la critique ne prend pas sur lui de l'autorité, le public va vers les œuvres faciles et qui expriment une conception fade et fausse de la vie. C'est sa pente. S'il la suivait, il irait vers l'absence complète d'œuvres, vers une existence absolument privée de lecture, et dans un sens cela vaudrait mieux. Car sur une table rase on peut mettre un beau vase, mais parmi l'encombrement d'une pacotille, c'est absolument impossible. Ça jure.

Le public aime la pacotille. Soyez certain que rien n'y fera. La terrible, la formidable et universelle loi de l'offre et de la demande veut qu'il en trouve toujours. Toujours des producteurs, appelés par son instinct obscur, lui en fourniront et ce sera d'autant plus dangereux, comme sophistication, qu'ils donneront à cette pacotille un certain air de style et de grâce, absolument comme les grands magasins fournissent aux petites bourgeoises des chapeaux tout faits de 2 fr. 95 qui ont vaguement le *fouetté* et le *pignoché* des créations des grandes modistes. Ça ne tient pas quinze jours, mais du moment qu'on arrive à le vendre.....

Le mépris du public pour la littérature a toujours été pareil, inavoué mais profond, mais indéracinable. Il y a cependant aujourd'hui une nuance.

Autrefois, ce mépris était surtout une forme de l'ignorance. M. Homais, ne voulant pas savoir qu'il existait des artistes, s'enfermait à leur égard dans une attitude hautaine. Il savait, vaguement, qu'il existait des gens qui, au lieu de préparer des potions, combinaient des mots, mais il savait aussi que dans la société ces gens-là n'avaient aucun droit, ne bénéficiaient d'aucun respect, ne gagnaient presque aucun argent, et il les tenait comme non avenus, et il ne les lisait jamais. Les écrivains étaient pour lui une espèce de bouffons supérieurs dont il n'était pas obligé de voir les farces. Il y avait, somme toute, entre sa caste et la leur, une neutralité. Au bout du compte, si on avait demandé à M. Homais pourquoi il méprisait les artistes, il aurait répondu qu'il n'en savait rien.

Aujourd'hui, il le sait.

Il a changé, M. Homais. Il a rasé ses favoris, ripoliné

sa boutique et s'habille à la dernière mode. De la poche de son veston à taille cintrée dépasse négligemment un peu du journal demi-quotidien et demi-littéraire qu'il déguste chaque matin. Il est bien apparenté, ses cousins ont envahi les plus honorables carrières : le Conseil d'État, la magistrature, l'armée, les grandes administrations, la haute finance n'ont plus de portes fermées devant eux. Ils lisent, les petits Homais; quelques-uns mêmes, les plus raffinés, les *snobs*, sont au courant des dernières manifestations de la musique et de la peinture. Ils parlent du dernier roman publié à la *Revue de Paris* comme s'ils l'avaient compris.

Mais sous ces masques plus séduisants, c'est toujours M. Homais qui pense, c'est-à-dire, par définition, l'être fermé à toute réelle compréhension de la beauté. En effet, M. Homais peut tout lire, tout apprendre, se tenir au courant de tout, il est moins avancé, au point de vue de la culture, qu'une fille ignorante et fine qui lirait par hasard Pascal et en serait émue. Le mystérieux frisson qui donne à l'œuvre d'art sa vie, ce je ne sais quoi d'animé et de secret et de profond qui nous procure, lorsque nous sommes mis en sa présence, notre première émotion, notre coup de foudre esthétique, cela, M. Homais ne le perçoit pas, l'ignore toute sa vie. Ce coup de foudre, il ne l'éprouve jamais, fût-il écrasé de culture, nourri de livres, rat de bibliothèques ou de musées.

Cependant cette demi-éducation, à laquelle ne manque que le principe vivant, que l'agissante *charité*, porte ses fruits. M. Homais, plus près des écrivains qu'autrefois, mélangé à eux parfois dans la vie courante, entend bien les connaître et se mêler de leurs affaires. Et le voilà le témoin immédiat de la surproduction et de l'encombrement dont je parlais tout à l'heure. Son mépris, naturel encore qu'inavoué, se renforce d'un semblant de légitimité. Informé par ses journaux, par ses revues de *l'état du marché*, il sent se réveiller ses anciennes aptitudes de commerçant. Il ne juge que du point de vue pratique. Sa mémoire se farcit d'anecdotes désobligeantes.

Pour quelques malheureux avantages matériels qu'elle leur a donnés, la Presse a porté le plus grave préjudice moral à la corporation des artistes. Chaque matin, sous prétexte de parler d'eux, elle dévoile leur vie intime ou mondaine, les fait parler, arrache diaboliquement de leur bouche toutes les sottises qu'ils n'auraient pas dites sans cela, révèle leurs manies, leurs habitudes de travail, trahit par avance leurs projets, dépouille leurs rêves, en un mot les met à la portée de tous, les déshabille indiscrètement, les présente et les fait valoir, comme des animaux de luxe.

Les uns s'y prêtent avec plaisir; les autres, malgré leur envie d'y résister, sont circonvenus. Et cette exhibition malgré tout cruelle, cette sorte de prostitution flatteuse agrée profondément à la vieille et indéracinable haine de M. Homais, qui se croit alors des raisons à son mépris.

L'hypocrite les a suscitées.

Lui-même est le premier à se plaindre de la surproduction et de l'encombrement. Il demande ardemment la naissance d'une œuvre belle et souveraine dont l'éclat ferait disparaître toutes ces larves. Et c'est au nom de cet idéal qu'on ne lui offre pas et qu'il ne saurait reconnaître, qu'il discrédite et désavoue tout ce dont il fait pourtant sa pâture intellectuelle.

Équivoque attitude qui a toujours été la sienne et que rien ne pourrait modifier.

Certes il n'est pas nécessaire, ni souhaitable, que le public estime l'artiste, mais on pourrait désirer qu'il lui fût interdit d'invoquer des prétextes à le mésestimer. Et il faudrait pour cela que l'artiste eût non pas une vie privée insoupçonnable (cela ne regarde personne, en aucun cas), mais un plus grand respect de son œuvre, et remontât courageusement le courant qui l'entraîne à surproduire. Alors peut-être, si chacun ne travaillait qu'avec l'assentiment de Minerve, cela créerait une atmosphère de dignité, de calme, de silence, qui éloignerait l'intrusion du journalisme et du public.

Hélas! ceci est une utopie. La vérité est que M. Homais qui voit nos luttes, nos rivalités, nos errements, nos tentatives à demi-avortées, s'en réjouit profondément dans sa poche à fiel, et qu'il fait tout pour continuer à s'offrir ce spectacle.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE MUSÉE D'IXELLES

Le Musée d'Ixelles, qui renferme de précieuses collections de tableaux, de statues, de médailles, de dessins, de gravures, etc., n'est guère connu et les visiteurs y sont rares. Sa situation excentrique décourage les meilleures volontés, et malgré les efforts de l'administration communale, qui a multiplié les poteaux-réclame, il reste désert. A peine se doute-t-on, à Bruxelles, de son existence, et les étrangers, qui connaissent le chemin du Musée Wiertz, ignorent totalement celui qui mène au Musée d'Ixelles. Celui-ci n'en offre pas moins par la diversité, le nombre et la valeur des œuvres qui le composent un intérêt supérieur à celui de plus d'une galerie réputée.

Un remède s'impose : le déplacement du musée. Au lieu de l'abriter dans les lointains hangars qu'il occupe — témoins, jadis, de l'agonie des bœufs, des moutons et des veaux sacrifiés, malgré les protestations des végétariens, au Ventre ixellois, — qu'on l'installe en des locaux plus accessibles, au centre de la commune, à proximité des lignes de tramways et d'omnibus. Il n'est guère douteux que le Musée soit promptement classé parmi les principales « attractions » non seulement du populeux faubourg, mais de la capitale. La collection ixelloise, singulièrement accrue en ces dernières années par de nombreux dons, complète, en

effet, sans faire double emploi, les musées de Bruxelles. Elle s'honore d'une foule de maîtres qui ne sont pas représentés dans ces derniers, et l'on y peut étudier, en particulier, nombre de peintres étrangers qui suffiraient à fixer l'attention des artistes et des amateurs.

A diverses reprises, il fut question de donner à cette très belle galerie un abri plus digne d'elle, mais aucun projet ne fut réalisé. Actuellement le Musée a pris une extension et une importance artistique qui commandent une résolution définitive.

C'est ce qui a inspiré à un groupe de citoyens dévoués à la prospérité de la commune l'heureuse idée d'affecter aux installations du Musée le Pavillon Malibran, occupé actuellement par les services de l'administration communale. Le développement de ceux-ci a rendu insuffisants les locaux qui les hospitalisent et le Conseil, décidé à faire construire un nouvel hôtel communal, a inscrit au service extraordinaire du budget de 1908 un crédit de 500,000 francs destiné à acquérir l'emplacement nécessaire.

Une pétition vient d'être adressée aux membres du Conseil pour que cet emplacement soit choisi à front de la place Sainte-Croix. « Les étangs, la verdure et les ombrages qui font le charme et la beauté de ce quartier formeront, disent les pétitionnaires, pour le monument un cadre merveilleux. » L'hôtel communal devrait, d'après eux, occuper le quadrilatère limité par la place Sainte-Croix, la chaussée de Boendael, la rue du Belvédère et la rue du Presbytère, où l'on pourrait acquérir à peu de frais un bloc d'immeubles sans grande valeur intrinsèque mais couvrant une étendue suffisante pour y ériger le nouvel édifice.

Le projet est séduisant et rallie l'opinion publique. Quel que soit, au surplus, l'emplacement adopté — il y a là des considérations d'ordre économique et administratif qui sortent de notre domaine — souhaitons que l'idée d'affecter aux collections du Musée le Pavillon Malibran et ses dépendances soit accueillie favorablement. Situé presque à l'entrée du faubourg d'Ixelles, proche de la ville, d'accès facile, isolé des constructions voisines, l'immeuble nous paraît répondre parfaitement à cette destination. Il n'est pas jusqu'à son origine historique qui n'appelle sa consécration artistique. Quelques travaux d'appropriation — nous ne manquons pas d'architectes ingénieux — transformeront en jolies salles d'exposition les appartements où résonnèrent les roulades de la célèbre cantatrice. Et l'art refleurira sur les cendres des registres de perception et la poussière des archives.

OCTAVE MAUS

Le Romancier de la Wallonie

C'est le titre que donne à M. Maurice des Ombiaux notre confrère Henri Charriaut, qui lui consacre dans le *Siècle* (1) une élogieuse étude. Nous reproduisons celle-ci avec plaisir. Elle montre, une fois de plus, combien les lettres belges sont appréciées en France et avec quel intérêt la critique en suit les manifestations.

« Je suis d'une déplorable inconstance, écrivait un jour Maurice des Ombiaux. La moindre jouissance de la vie me fait oublier tous ses buts ». L'œuvre entière du fécond romancier de la Wallonie se ressent de cette sensualité qu'il confesse si simplement. Elle est toute faite d'exubérance, de vie, de jeunesse toujours renouvelée. Elle sent bon et frais comme un cellier où seraient enfermés les fruits les plus savoureux. Elle dégage une bonne odeur de santé. Elle a ce grand mérite surtout d'être toute faite de bonne humeur. Elle a ainsi une portée morale. Un sage n'a-t-il pas dit que « réjouir l'esprit, c'est faire aimer la vertu? » La Bruyère n'a-t-il pas su corriger les mœurs en riant?

Un livre de des Ombiaux, c'est de la joie qui vit. L'âme se savoure elle-même, jouit du plaisir d'être. Chaque page est comme un cordial. Elle vivifie, réjouit, dilate.

L'homme gai se fait un système de félicité, sait profiter de lui-même; ses idées sont de l'or le plus pur; elles n'ont ni tache ni alliage, alors que celles des mélancoliques se rouillent, pour ainsi dire, par l'âcreté de l'humeur.

Maurice des Ombiaux est cet homme gai. Mais ne voyez pas en lui un « auteur gai », j'entends un faiseur d'esprit et de bons mots, un de ces écrivains de l'école pseudo-américaine des pince-sans-rire, qui sont quelque chose comme les clowns de la littérature. Non. Des Ombiaux est gai le plus naturellement du monde, parce que la vie est bonne et qu'il fait bon la vivre; parce qu'un doux optimisme éclaire ses pensées; parce que rien ne sert d'être triste et que la sérénité est encore la meilleure des philosophies. Malebranche, ce professeur d'optimisme qui glorifia le jeu des épingles, eût-il pu mettre tant de beauté et d'enthousiasme dans son œuvre s'il avait eu le caractère triste? Platon, Socrate et Diogène ont-ils dédaigné de rire? Un philosophe joyeux embellit tout; il n'est pas jusqu'à la mort dont il ne diminue l'horreur de la difformité. Horace entrevoyait la gaîté philosophique lorsqu'il écrivait que le sage verrait, sans pâlir, l'univers s'écrouler. Etre gai, c'est prendre et répandre la quintessence du bon sens.

La pensée du romancier wallon se disperse toute en clartés et en rires qui fusent. Ses livres ont par là le charme saisissant d'un matin d'été. S'il s'y mêle parfois une pointe de sentiment qui vient ajouter un peu d'émotion à la jovialité du récit, point de subtilités, de recherches qui, si souvent, ne sont qu'un prétexte ou qu'une falsification d'art. En voulant trop subtiliser, on dépouille souvent les conceptions les meilleures d'une certaine naïveté qui en est comme la sève.

Maurice des Ombiaux écrit comme il parle, franchement, simplement, hardiment, avec toute sa nature qui est belle, avec toute son âme qui est bonne. Sous un aspect plantureux, il y a bien, dans sa manière, du cadet de Gascogne, quelque chose de batailleur, de va-t-en guerre, et il a un faible pour la farce et la coquecigrue. Mais point de persiflage acéré ou d'impertinente incagade, point de pasquinade perfide. La facétie prend chez lui des aspects héroïques et sa bouffonnerie est pantagruélique. Ses *Farces de Sambre-et-Meuse* surtout sont d'une appétissante gauloiserie. Toute une race de bons drilles s'y exhilare avec jubilation.

Qu'on s'imagine un Boccace qui se serait nourri du lait rabelaisien : voilà des Ombiaux. Ses livres sont bien portants précisément parce qu'on ne s'y gêne pas pour y aimer la bonne chère et même y faire ripaille. On y bâfre et l'on y brife à plaisir. Ses héros sont des march-dru. Ce sont les grands débridés, ceux qui savent jouir de la vie en buvant des sensations à toutes ses mamelles.

— Je n'aime qu'un romancier, me disait un jour Tony Révillon, l'ancien député de Belleville : je n'aime que Huysmans. Il fait des livres où l'on boit et où l'on mange.

Comme Tony Révillon eût aimé Maurice des Ombiaux! Avec

(1) Paris, 4 juillet 1908.

quelle joie il eût savouré le *Joyau de la Mitre*, *Guidon d'Anderlecht* et l'*Histoire mirifique de Saint Dodon*, dont un critique a pu voir la place dans une bibliothèque, non loin de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*.

***

Après tant d'œuvres, qui toutes sont si fortement imprégnées du terroir natal, et où il précise le pittoresque imagier de son beau et bon pays wallon, voici que Maurice des Ombiaux nous donne aujourd'hui la *Petite Reine blanche* (1).

Nous connaissons les antiques jeux de boules et de paume, le tennis et le golf, chers à la société britannique et, depuis *Ramuntcho*, les *pelotari* basques; mais nous ignorions la petite reine blanche. C'est le nom qu'on donne, dans les provinces wallonnes de la Belgique et le Nord de la France, à la petite balle de cuir que se renvoient les joueurs de balle. Et grâce à Maurice des Ombiaux, nous sommes initiés aux habitudes, règles et usages de ce jeu qui passionne toute une région.

Ces usages sont chevaleresques et rappellent les temps légendaires. Les équipes de joueurs se défient courtoisement d'une ville à l'autre, car la frontière est vite franchie, et les populations se portent en masse pour assister à ces tournois. Les champions les plus habiles sont renommés comme les preux d'autrefois. Se mesurer avec eux est un honneur et lorsqu'ils sont vaincus, c'est, dans tout le pays qu'ils représentent, un deuil général et une même soif de revanche.

Mais il arrive parfois que l'envie, la basse envie qui corrompt tout, se glisse dans le cœur des joueurs moins habiles. Ils conspirent contre le héros dont la gloire leur porte ombrage. C'est ainsi que le grand Charles (prononcez le grand Châles), tonnelier de son état, mais joueur de balle célèbre dans le Brabant, le Namur, le Hainaut et le Nord de la France, a été un jour trahi par les siens. De colère, il a posé là sa balle et s'est retiré, comme Achille, sous sa tente, c'est-à-dire dans son atelier. Mais il est bien vengé. Depuis sa retraite, Montigny-sur-Sambre ne connaît plus les victoires, sa phalange est tombée au trente-sixième dessous, de raclée en raclée. Aussi tous les patriotes de la petite ville, autant vaut dire toute sa population, souhaite-t-elle, comme jadis l'armée grecque, de voir le héros revenir sur sa décision et reprendre ses armes : la plaque et la balle de cuir. Mais Charles Aubert ne veut rien entendre. En vain, on essaie de le prendre par l'amour-propre; le roi lui-même ne l'a-t-il pas réclamé au concours du Grand-Sablon? N'a-t-il pas demandé : « Que devient mon brave Aubert? Je ne le vois plus. » Le grand Châles a été touché jusqu'aux larmes du royal souvenir, mais il tient bon. Il ne s'occupera désormais que d'une seule reine blanche, sa fille, qu'il a nommée Blanche en souvenir de la petite balle de cuir.

Comment cette fine mouche de Blanche s'y prend pour décider son père à rentrer dans la lutte, et, chose plus difficile, à accepter pour gendre un joueur de balle aussi fort que lui-même et qui a failli le vaincre? Le sujet du roman est dans cette intrigue et sert de prétexte à des descriptions puissantes et pittoresques du pays wallon, si particulier dans ses coutumes comme dans son langage. Et ce sont de grandes beuveries dans les estaminets, de fines bouteilles dégustées entre amis chez le grand Châles, car, au pays wallon, on ne cause qu'à table; des festins, des cortèges, des discours, des pages débordantes, comme le récit de la mémorable partie de balle où Charles Aubert manque d'être battu par son futur gendre et où l'enjeu, sans qu'il s'en doute, est le cœur de sa fille, la vivante reine blanche.

Le chapitre où toute la commune, mayeur en tête, se rend chez le tonnelier pour le remercier de reprendre sa place au jeu, est un chef-d'œuvre d'ironie bon enfant. Les discours du mayeur, du maître d'école, la réponse d'Aubert, quel flot d'éloquence! Tous se haranguent sérieusement à propos d'une partie de balle comme s'il s'agissait de sauver la patrie.

Et l'on comprend ce qui fait la force du peuple belge. Ce besoin de s'associer, d'être plusieurs à vouloir la même chose, cette gravité, cette conscience apportées à un simple jeu et le sentiment de l'individualité conservée dans l'association même, de la dignité personnelle très sensible, prompte à se formaliser et longue à oublier.

***

La Belgique littéraire est beaucoup trop faite de déracinés, de transplantés, qui viennent frotter leur plume au trottoir parisien. Les exceptions sont rares. Émile Verhaeren lui-même, le poète national, a subi l'attraction. Quand il n'est pas à Saint-Cloud, il est dans un petit village belge, adossé à la frontière française. Il semble qu'il ait voulu, en gardant un toit en Belgique, être le plus près possible de Paris. Il voit tous les matins le soleil se lever sur des plaines qui sont françaises.

De vraiment autochtone, nous ne voyons guère que Camille Lemonnier, le chêne géant profondément enraciné dans la terre natale, et dont nous devons saluer ici l'impérieuse et hautaine stature, et, à côté de l'auteur du *Mâle* et du *Vent dans les Moulins*, Maurice des Ombiaux.

Mais l'œuvre de Camille Lemonnier est peut-être plus internationale, en ce qu'étant plus grandiose, et plus emplie d'humanité, elle déborde, en quelque sorte, par-dessus les frontières. En des Ombiaux apparaît le Pouvillon de la Wallonie. Son œuvre synthétise une région, une race, une pensée; elle se localise à une tradition. Mais il y a de la gloire aussi dans la spécialisation, et elle n'est pas mince pour Maurice des Ombiaux d'être le conteur de Wallonie, comme on dit d'un Constantin Meunier qu'il est l'artiste des mineurs et d'un Claus qu'il est le peintre de la lumière.

En restant lui-même attaché par tout ce qui vit en lui au sol qui l'a vu naître, des Ombiaux au moins n'a rien perdu de son originalité primitive. C'est un écrivain de cru. Point de coupage. La langue, la pensée et l'œuvre littéraire restent du pays avec un goût prononcé de terroir. Et la France littéraire ne peut que gagner à cette fidélité d'écrivains, s'exprimant dans sa langue, qui ne consentent pas à se dénaturaliser ou même à se rapprocher d'elle par des greffes savantes. Il est nécessaire à sa gloire qu'il y ait des Fréchette au Canada, des Alessandri en Roumanie, des Maurice des Ombiaux en Belgique.

L'auteur de la *Petite Reine blanche* a conscience du devoir qu'il accomplit en ne cherchant pas à devenir autre que ce qu'il est : le romancier qu'on ne pourra plus ne pas consulter quand on voudra connaître l'âme wallonne. Nous en trouvons la claire démonstration dans le projet qu'il vient de lancer d'une manifestation à Chimay, devant la statue de Froissart. Froissart est le type de ces écrivains qui illustrent les lettres françaises en restant

(1) *La Petite Reine blanche*, 1 vol. à fr. 3-50. (F. Larcier, éditeur, rue des Minimes, Bruxelles).

de leur petite patrie. Et des Ombiaux écrit éloquemment dans son appel :

« Là, nous nous expliquerons au sujet de l'antinomie qu'on veut créer entre notre loyalisme belge et notre littérature qui est française, puisque française est notre langue et française notre culture.

« Selon que nous sommes racinés, nous apportons à la littérature française une manière de sentir wallonne ou flamande qui l'intéresse, comme cela l'intéresse de savoir qu'Arène et Daudet sont Provençaux, Flaubert et Maupassant Normands, Chateaubriand Breton, Verlaine Ardennais; quelques-uns des nôtres ont filtré pour la France des idées, cristallisé des sensations du Nord. Notre rôle envers notre patrie de culture n'est pas de recommencer ce que l'on fait à Paris, mais d'exprimer l'esprit, les mœurs, les tendances des marches batayes et germaniques.

« C'est en restant fermement plantés sur notre sol que nous rendrons le plus de services à la culture de laquelle nous participons. Ainsi, et ainsi seulement, nous concilierons nos devoirs envers la Belgique, notre patrie, et le pays dont nous parlons la langue.

« Nous aimons la France, la défendons et continuerons à la défendre. Mais pour cela nous ne renierons pas notre contrée, notre sol, notre passé. »

On ne saurait mieux défendre une cause meilleure.

Maurice des Ombiaux, historiographe des mœurs wallonnes, romancier de son « chez lui », ressemble au paysan qui cultive son champ. Il ajoute à la richesse universelle. Il est d'ailleurs vaste et magnifique le champ que le robuste conteur creuse si allègrement du soc de sa pensée.

HENRI CHARRIAUT

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Auguste Lepère, peintre et graveur, par J.-F. LOUIS MERLET. Dessins et compositions gravés sur bois par A. Lepère. Paris, librairie F. Tassel.

« Lepère avant tout est un peintre, un merveilleux harmoniste de la couleur déroulant ses caprices comme des écharpes lumineuses dans le vent du matin. » Ainsi le définit M. J.-F. Louis Merlet, qui ajoute : « C'est au peintre que nous devons le graveur admirable. »

L'art d'Auguste Lepère, si varié, si profond, si émouvant, n'a rien, en effet, de la sécheresse de la plupart des virtuoses du burin. On peut le comparer à celui d'un Bracquemond, d'un Alphonse Legros, chez qui, de même, la sensibilité optique du peintre complète et perfectionne le métier du graveur.

Ce métier, Lepère le possédait mieux que personne. « Il rénova la gravure sur bois, dit M. Merlet. Il s'y adonna avec une fougue ardente. Il y traça une carrière décisive. Le bois, sous sa main, devenait un joyau. Il lui faisait exprimer, grâce à la teinte, au clair-obscur, au trait rude sertissant la forme comme une gemme, tout ce que le cerveau d'un créateur peut concevoir de divers, de vivant et de chatoyant... Mais si la gravure donnait à Lepère des contentements immédiats, il abandonna la virtuosité qui faisait l'admiration de tous pour revenir communier d'idées avec les graveurs sur bois du XVe, du XVIe siècle, ces « tailleurs d'images ». Comme Auguste Rodin, cet autre maître incontestable, il voulait remonter aux sources pures, à la grande école des xylographes français et allemands qui, à travers les souvenirs d'Albert Dürer, lui parlaient tout bas de l'ombre douce et lente du passé. »

En simplifiant ses procédés, en se limitant rigoureusement aux caractères essentiels, en quelque sorte schématiques, des sujets traités par lui, l'artiste réalisa l'accord, si rare à notre époque, de l'illustration et du texte. « Le graveur devint ce qu'il aurait toujours dû rester : un accompagnateur de l'écrivain, la musique apaisante suivant le chant, soutenant quelquefois la voix. »

Cette fusion intime du récit avec les visions qu'il évoque, Lepère l'accomplit surtout dans sa collaboration avec J.-K. Huysmans et avec Jean Richepin. Son nom demeure associé aux leurs et ses interprétations de *Nantes en 1900*, de *la Bièvre et Saint-Séverin*, de *Paysages et Coins de rues* forment l'indispensable et parfait complément de l'œuvre écrite.

Dans ses illustrations des ouvrages d'Emile Goudeau, de Charles Morice, de Georges Montorgueil, de Louis Morin, de Guy de Maupassant, l'artiste affirma, de même, la variété d'un talent que l'exposition rétrospective organisée en mai dernier par le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts a définitivement consacré. C'est dans le cadre de cette exposition que M. Merlet évoqua, en une conférence qu'il vient de publier, la vie et l'œuvre du probe artisan. Et son instructive étude, ornée de vignettes, d'illustrations, de compositions diverses tirées par l'artiste lui-même, constitue un précieux apport à l'histoire des maîtres contemporains.

O. M.

CONCOURS DE SCULPTURE

Un concours comprenant deux épreuves est ouvert aux artistes belges pour l'érection, à Anvers, d'un monument commémoratif du baron Lambermont. Le monument sera élevé sur la place Léopold De Wael, à Anvers; les artistes qui en feront la demande recevront un plan de l'emplacement et une photographie de l'ensemble de la place. Le coût du monument est estimé à 75,000 francs. Les frais des fondations seront supportés intégralement par la Ville d'Anvers.

Les artistes ont toute liberté pour l'interprétation de leurs projets. Ils présenteront au concours :

1° Une maquette en plâtre au dixième de la grandeur d'exécution;

2° Une description du projet, avec indication des matériaux proposés.

Les projets, qui devront être déposés à Bruxelles avant le 1er mars 1909, ne porteront pas de noms d'auteurs, mais une devise. Cette devise sera répétée sur l'enveloppe d'un pli cacheté joint au projet et qui renfermera les nom et adresse de l'auteur.

Les frais de transport des projets seront à la charge des concurrents.

Les six meilleurs projets seront primés. Leurs auteurs recevront chacun 1,500 francs.

Le règlement détaillé du concours sera envoyé sur demande adressée à M. Emile Jottrand, secrétaire du comité Lambermont, à Mons.

BEETHOVEN AUX EAUX

La petite ville d'Heiligenstadt, près de Vienne, songe-t-elle vraiment à faire disparaître, pour construire des maisons de rapport, un des plus charmants sites des environs de la capitale autrichienne, « le Beethovengang », l'allée de Beethoven, qui longe un petit ruisseau, le Schreiberbach?

C'est dans cette allée, couché à l'ombre d'un gigantesque noyer, que Beethoven a, dit le *Gil Blas*, composé une grande partie de ses œuvres, en compagnie, comme il l'a dit lui-même, « des merles, des cailles, des rossignols et des coucous qui composaient avec lui tout alentour ».

A partir de 1802, Beethoven alla tous les ans à Heiligenstadt prendre des bains froids pour se guérir de son affection de l'ouïe. Les habitants le connaissaient bien, mais personne ne le saluait, parce que Beethoven, toujours absorbé, pensif et rêveur, ne répondait à aucun salut. Beethoven eut à Heiligenstadt de nombreux domiciles, dont l'un se trouve dans la Grinzingersstrasse, où, en 1808, le célèbre compositeur avait comme colocataire le grand poète autrichien Franz Grillparzer.

Voici ce que celui-ci a raconté sur son voisin de palier : «Notre petit appartement donnait sur le jardin; les chambres situées sur la rue avaient été louées à Beethoven. Les deux appartements s'ouvraient sur un corridor commun conduisant à l'escalier. Mon frère et moi, nous nous souciions fort peu de cet homme bizarre — il était très négligé, même malproprement habillé — quand il passait à côté de nous en grognant. Mais ma mère, passionnée de musique, se laissait entrainer de temps à autre, quand elle l'entendait jouer du piano, à entr'ouvrir une porte et à aller écouter, non pas à sa porte, mais sur le seuil de la nôtre. Tout alla bien pendant quelque temps, quand un jour l'huis de Beethoven s'ouvrit brusquement et le maître parut.

» Dès qu'il aperçut ma mère, il fit demi-tour, s'empara de son chapeau, dégringola l'escalier et se précipita dehors. A partir de ce moment, et bien que ma mère lui eût fait donner l'assurance que jamais plus personne ne l'écouterait dans le corridor, Beethoven n'a plus ouvert son piano durant tout l'été. »

Beethoven était, d'ailleurs, détesté comme locataire. Pendant les trente-cinq années qu'il habita Vienne — et il n'y habita qu'en hiver — il ne changea pas moins de vingt-huit fois d'appartement. Dans les villes d'eaux, il en eut trois fois autant. Tout lui était prétexte à déménager. A Hetzendorf, il donna congé à son propriétaire, le baron Pronay, parce que celui-ci s'était permis de le saluer. Et pourtant il ne trouvait pas toujours facilement à se loger, surtout pendant les dernières années de sa vie où, devenu presque complètement sourd, il s'accompagnait pendant des heures entières au piano en frappant le plancher du pied.

Une anecdote pour finir : Au printemps de 1821, Beethoven, en villégiature à Baden, se présenta chez le conseiller municipal Johann Bayer pour louer deux pièces. Celui-ci remarqua que Beethoven était sans chapeau, mais avant qu'il ait pu lui en faire l'observation — il connaissait le compositeur — un agent de police et un garçon de restaurant firent irruption et conduisirent Beethoven au poste. Là, tout s'expliqua. Le musicien était parti du restaurant en oubliant son chapeau, mais en oubliant aussi — oh! bien involontairement — de régler son addition...

CONCOURS D'AFFICHES

Soixante-neuf projets d'affiches furent soumis au Jury du concours organisé par le *Petit Bleu*. Voici les résultats de l'épreuve : premier prix (750 fr.), à M. Lesueur, Bruxelles; deuxième prix (500 fr.), à M. G. Flasschoen, Bruxelles; troisième prix (250 fr.), à M. R. Folville, Schaerbeek.

Chronique judiciaire des Arts

Coupures.

L'*Hérodiade* de Massenet vient d'être, bien innocemment, la cause d'un procès qui vient de se plaider à Milan entre artiste et impresario, et qui s'est terminé au désavantage de celui-ci. Le motif du procès est d'ailleurs assez curieux. Un chanteur, M. Carlo Walter, avait été engagé par M. Camillo Bonetti, directeur de l'Opéra de Buenos-Ayres, avec obligation pour ce dernier de renouveler l'engagement à la fin de la première saison. Mais, le terme arrivé, le directeur annonça à son pensionnaire qu'il se refusait à doubler le traité, celui-ci ayant formellement refusé lui-même de chanter le rôle de Phanuel dans *Hérodiade*, qui rentrait dans son emploi de première basse. Le chanteur répondit alors que s'il n'avait pas voulu jouer dans *Hérodiade*, c'est qu'on avait pratiqué dans la partition des coupures trop considérables. Ne croyez pas toutefois que ce soit par respect pour l'œuvre d'un maître que M. Carlo Walter ait déploré ce procédé; les chanteurs n'ont généralement pas de ces scrupules. C'est simplement parce que les coupures en question faisaient perdre au rôle de Phanuel une partie de son importance et qu'il n'était plus digne d'une première basse! Et le tribunal lui a donné raison, et a condamné le directeur à payer à l'artiste les appointements de l'engagement non renouvelé par son fait.

Memento des Expositions

PARIS. — *Salon d'Automne* (Grand Palais des Champs-Elysées). 1er.30 octobre. Dépôt des œuvres : peinture, gravure, dessin, 7, 8 et 9 septembre; sculpture et objets d'art, 10 et 11 septembre. Renseignements : *M. P. Cornu, secrétaire général*, Grand-Palais, Avenue d'Antin, Porte C.

PETITE CHRONIQUE

La saison théâtrale de la Monnaie s'ouvrira le mercredi 9 septembre par *Lohengrin*, qui servira de début à Mlle Berthe Seroen dans le rôle d'Elsa. Ortrude sera interprétée par Mlle Lucey. MM. Verdier, Bourbon, Galinier et G. Petit chanteront respectivement les rôles de Lohengrin, de Frédéric, du Roi et du Héraut.

La direction a renouvelé complètement la mise en scène. Décors et costumes seront neufs.

Les spectacles suivants seront composés de *Tannhäuser*, *Aïda*, *Lakmé*, *Werther*, *Faust*, *Mireille*, *Roméo et Juliette*. Suivront, vers la fin du mois, des reprises de la *Juive* et de *Guillaume Tell*.

Une reprise de *Fervaal* aura vraisemblablement lieu dans le courant de la saison. M. Vincent d'Indy s'est rendu dernièrement à Ostende, où il a conféré avec les directeurs de la Monnaie au sujet de la distribution éventuelle des rôles.

Plusieurs nouveautés importantes figureront au programme de la saison : *Catharina*, de M. Edgar Tinel; *Monna Vanna*, de M. Henri Février (poème de Maeterlinck); *Eros vainqueur*, de M. Pierre de Bréville (poème de Jean Lorrain). Ces trois ouvrages sont inédits.

Il est question aussi d'*Ariane et Barbe-Bleue*, le drame lyrique de MM. Paul Dukas et Maeterlinck créé à l'Opéra-Comique par Mme Georgette Leblanc et qui remporta l'an dernier un si grand succès.

M. Maurice Kufferath est allé à Sainte-Wandrille pour s'entretenir avec M. Maeterlinck du projet de monter cet ouvrage. Souhaitons que les pourparlers aient abouti.

Voilà un beau programme qui fait honneur aux directeurs de la Monnaie et dont il convient de les féliciter.

Le statuaire Lagae, qui a pris part au concours international ouvert à Buenos-Ayres pour l'érection du monument du Centenaire de la République argentine, a vu son projet classé dans les six premiers. Il est admis, dès lors, à participer au concours définitif.

L'épreuve avait réuni vingt et un sculpteurs français, six allemands, huit argentins, deux australiens, trois belges, un chilien, deux de l'Uruguay, dix espagnols, trois anglais, dix-sept italiens et un nord-américain, au total soixante-quatorze concurrents.

M. Lagae s'est rendu personnellement à Buenos-Ayres pour présenter au jury sa maquette. Il y a été chargé d'exécuter la statue du général Saavedia, premier président de la République Argentine.

Nous enregistrons avec plaisir ce double succès d'un statuaire belge dont nous avons à maintes reprises loué le grand et sérieux talent.

Une exposition d'œuvres modernes, — tableaux, aquarelles et dessins, — organisée par M. E.-J. Van Wisselingh, est ouverte en ce moment à La Haye, dans les salles du cercle *Pulchri Studio*. L'art belge est représenté par un choix d'œuvres de Jan Stobbaerts, au nombre desquelles la *Cuisine d'une zoolâtre* (coll. Lequime), *la Mare* (coll. Van Cutsem), *Intérieur d'écurie* (coll. Charlier), *le Repas* (coll. Emsens), *Après-midi* (coll. De Clerck), etc. Dans la préface du catalogue, exclusivement consacrée à l'éminent artiste belge, M. Jan Veth présente celui-ci au public dans les termes les plus élogieux.

L'Ecole française figure à l'exposition avec des toiles d'Eugène Delacroix, Th. Rousseau, J. Dupré, A. Vollon et Fantin-Latour. Parmi les tableaux hollandais, on admire surtout une version nouvelle de l'*Amsterdam en hiver* de Breitner, des Jongkind, Marin, Mesdag, Israels, Gabriel, Dysselhof et une importante série de dessins de MM. Bauer, Witsen et de Zwart.

On nous écrit d'Ostende que Mlle Lily Van den Eeden vient d'obtenir au Kursaal un très grand succès en interprétant d'une voix expressive et en musicienne accomplie la *Procession* de Franck, ainsi qu'un poème musical avec orchestre, *Mignon*, de M. Jean Van den Eeden, et une mélodie du même compositeur. Elle a été aussitôt réengagée pour le concert du 6 septembre.

Mlle Lily Van den Eeden est la fille de l'auteur de *Numance* et de *Jacqueline de Bavière*, directeur du conservatoire de Mons.

De Spa, on nous signale la grande impression produite sur un auditoire de plus de trois mille personnes par le violoncelliste Jacques Gaillard, l'un de nos maîtres de l'archet les plus accomplis.

Un festival Paul Gilson a eu lieu vendredi dernier. Prochainement, festival Théo Ysaye-Louis Delune.

Le Grand Concours international de Musique (section d'opéra et drame lyrique) a eu des résultats plus heureux que le concours d'œuvres lyriques d'Ostende. Peut-être le jury s'est-il montré moins sévère. Toujours est il que les 30.000 francs de prix attribués au concours ont été décernés de la manière suivante : dix mille francs à la partition *Ponticosa* de M. Louis Lambert (texte de MM. Adenis et Hartmann) : quatre mille francs à chacune des œuvres ci-après : *Retour*, poème et musique de M. Max d'Ollone ; *Anna Dea*, de M. Jules Bouval (texte de MM. G. de Lys et P. Hugonnet) ; *Aubeline*, de M. Edmond Missa (texte de MM. H. Cain et P. Gravollet) ; *Pia*, de M. Henri Maréchal (texte de MM. E. Gebhardt et P. Milliet) ; la *Dubarry*, de M. Ezio Camussi (texte de MM. Galisciani et P. Milliet).

Un comité s'est formé à Saint-Moritz (Engadine) pour y créer un Musée Segantini. L'édifice, construit par l'architecte Hartmann, pourra être, pense-t-on, inauguré le 9 septembre prochain, neuvième anniversaire de la mort de l'artiste. On érigera dans le vestibule le beau monument du peintre dû à M. Bistolfi et son buste par le peintre Troubetzkoï. Le Musée lui-même renfermera trois des œuvres les plus célèbres de Segantini : les panneaux *Vie* et *Mort* du *Triptyque des Alpes*, et le tableau *les Deux Mères*; puis de nombreux dessins de l'artiste, des eaux-fortes de ses deux fils d'après ses peintures, une collection de ses œuvres, enfin une bibliothèque renfermant tout ce qui a été écrit en toutes langues sur le maître.

Indépendamment des ensembles rétrospectifs du Greco et de Monticelli, que nous avons annoncés, le Salon d'Automne réunira un choix d'œuvres de Chifflard et de Bresdin. Une section sera consacrée à la peinture et à l'architecture finlandaises.

Le Salon s'ouvrira le 1er octobre et sera clos le 8 novembre.

Une exposition originale s'ouvrira en octobre au Musée des Arts décoratifs (Pavillon de Marsan), succédant à l'exposition du Théâtre qui y est ouverte actuellement. Il s'agit d'une exposition de boîtes en cristal.

Environ cinq à six cents boîtes à poudre de riz, boîtes à mouches, coffrets de senteur, bonbonnières, etc., ayant appartenu aux plus célèbres comédiennes ou aux plus grandes dames de la haute société du dernier siècle, y prendront place. La plupart de ces objets sont des présents que des souverains ou des princes firent à leurs belles amies. On y retrouvera avec plaisir une superbe collection de ces tabatières dont Napoléon Ier, à la Malmaison, faisait une ample distribution soit aux dames de sa cour, soit à leurs maris, indistinctement. Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe seront également représentés, ainsi que le second Empire. La plupart de ces boîtes portent, gravée sur leur couvercle, l'effigie du souverain qui les offrit.

Tous ces cadeaux figureront, sous vitrine, dans les salles du rez-de-chaussée du musée, spécialement consacrées aux arts de l'époque de la Restauration.

La *Société internationale de Gravure originale en noir* ouvrira sa première exposition le 3 novembre dans les galeries Dewambez, 43, boulevard Malesherbes. Parmi les exposants, MM. Rodin, Anders Zorn, E. Friant, Ph. Zilcken, Carl Larsson, Van Muyden, Hochard, Belleroche, Naudin, Le Meilleur, Ch. Huard, etc.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur Japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARES

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. – Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 36. 6 SEPTEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Camille Mauclair (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Mont des Arts (OCTAVE MAUS). — La Madone de Bruges. — Publications artistiques : *Gli impressionnisti francesi, da Vittorio Pica* (O. M.). — Au Casino de Spa (J. S.). — Le Congrès d'Arlon. — Le Métier d'Ecrivain. — La Statue de Province. — Glanures. — Théâtre royal de la Monnaie. — Petite Chronique.

CAMILLE MAUCLAIR

Les Clefs d'or, autrefois, et, plus récemment, *le Mystère du visage* avaient donné au public la mesure de M. Camille Mauclair comme conteur. Mais il n'a pas voulu s'en tenir là et il a tenté de renouveler sa manière en écrivant *l'Amour tragique* (1).

J'emploie ici — faute de mieux — une expression inexacte. On ne renouvelle pas une manière, on l'applique à d'autres sujets de l'expérience, du rêve et de la vie. M. Camille Mauclair a employé son style si particulier d'analogiste et de poète à l'exposition de quelques crises morales, et son tact de psychologue à ne pas les dénouer. Car pas plus qu'un adroit romancier, la vie ne dénoue ce qu'elle a resserré, et lorsqu'on ne devine pas cela, on travaille dans l'artificiel.

A vrai dire ces courtes nouvelles ne sont pas précisément des contes mais plutôt des abrégés de romans, des raccourcis et des schémas de drames. Elles sont prodigieusement intenses et, lorsqu'on les a achevées, on garde, avec je ne sais quelle gêne de cette constriction insolite et de ces dénouements brusques et désespérés, une admiration de plus pour le prodigieux talent de l'écrivain qui les a conçues.

En effet, je ne sais si vous vous en apercevez (et je crains bien que non, car la critique est fort mal faite), mais M. Camille Mauclair est l'écrivain le plus étonnant d'aujourd'hui. Je ne sais pas où s'arrête ce qu'il sait, mais je sais qu'il devine le reste. Il a le style le plus solide et le plus doux, un tel sens de la composition qu'il traitera le même sujet suivant les proportions d'un livre ou d'un article de journal avec la même maitrise, et aussi complètement, et aussi en ordre dans les deux cas. Il a un système d'idées générales si fortement articulé, si délié, qu'il embrasse et retient tout objet quelconque de la connaissance. Il n'envisage jamais rien de séparé.

A côté de lui, certains, dont l'intelligence passe pour illustre, paraissent de pauvres petits rhéteurs, essoufflés, acharnés sur une idée ou deux par peur de n'en pouvoir saisir trois, font bien piètre figure en un mot, et je préférerais être à sa place qu'à la leur, malgré qu'ils aient la gloire, l'Académie, le suffrage des vieux, fati-

(1) *L'Amour tragique*, par M. CAMILLE MAUCLAIR. Paris, Calmann-Lévy

gués, et des jeunes, trop naïfs, l'argent, les succès mondains, les théâtres, et que lui soit obligé de se réimposer au public à chaque œuvre nouvelle, avec la même verve brillante et jamais fatiguée, bizarre victime d'une éternelle jeunesse.

Mais ce qu'il a de tout à fait particulier, de plus intéressant que son intelligence, que l'étendue de ses connaissances, que sa raison jamais en défaut, c'est le timbre que je découvre en son style, le je ne sais quoi de vibrant et de secret qui nous fait voir que nous sommes en présence de la poésie et non de l'écriture et que je ne vois guère que lui, aujourd'hui, à posséder. Notez que dans sa production courante il s'ingénie à étouffer ce timbre, mais il ne parvient pas à le faire disparaître, et on l'entend malgré tout. Jamais plus, cependant, que lorsque, permettant à sa fastueuse imagination de s'attarder aux spectacles qui lui plaisent et d'écouter les chants qui la charment, il écrit par exemple *le Poison des Pierreries*, ce conte à la fois psychologique et oriental, hanté d'occulte et réel, barbare et subtil, vivant et fabuleux. Je ne veux parler ni de l'invention, qui en est géniale, ni des détails, qui sont de la plus riche qualité picturale, mais seulement de cette phrase, souple, étirée, nombreuse, s'avançant, onduleuse et sûre, et sans cesse, du terme concret au terme abstrait, gracieuse d'adjectifs rutilants et rares, pareille vraiment, en ses subtiles démarches, à un corps de serpent dont l'échine serait les quelques points solides de ces verbes dont M. Camille Mauclair a le secret: tant ils sont simples, nécessités par tout le reste, et cependant inattendus, et uniques.

Depuis Villiers, je n'en avais pas entendu de pareilles.

La vérité, c'est qu'il y a en M. Camille Mauclair, malgré qu'il ait fort peu écrit de vers, un poète, un vrai poète. Et un vrai poète, c'est extrêmement rare. Depuis Verlaine il n'y en a pas eu beaucoup, et il est fort curieux (encore que ce soit pour le principal intéressé la source d'un nuisible malentendu) qu'un des seuls authentiques poètes que nous ayons, soit un des écrivains qui ait le plus écrit en prose, — tellement que quelques-uns, bonnes âmes, affectent de le tenir pour un chroniqueur.

C'est une des fiertés de *l'Art moderne* qu'il laisse à ses collaborateurs la liberté la plus entière d'exprimer leurs opinions. Je sais que nulle part ailleurs je n'aurais pu dire tout ce que j'y ai dit depuis deux ans, bravant tantôt l'opinion vulgaire et tantôt (ce qui est fameusement plus malaisé) l'opinion des coteries.

Le gros, gros public ignore M. Mauclair, et les petites chapelles ne sont pas prodigues envers lui de leur encens. Mais tout cela, pour moi, n'a aucune importance.

Ce que je viens de dire à propos de l'écrivain de *l'Amour tragique* ne s'applique pas précisément à *l'Amour tragique*, mais l'apparition de ce livre était pour moi une excellente occasion d'exprimer certaines idées qui me sont très chères. J'ai trop souvent, par une politesse d'ailleurs fort mal appréciée, fait preuve d'une bienveillance banale envers des livres qui ne valaient guère que par l'honnêteté des intentions. Mais le ton fait la chanson, il me semble.

Et si je répète ici que je considère M. Camille Mauclair comme un écrivain tout à fait unique, et très vilainement méconnu, et qui a laissé passer devant lui bien des imbéciles, je tiens à ce qu'on sache que je le pense complètement, sans politesse.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE MONT DES ARTS

Le malencontreux projet du Mont des Arts a décidément une « mauvaise presse ». Bruxelles s'est à peine ressaisi de la stupeur dont l'a frappé, il y a quelques mois, l'exposition d'une réduction du mastodonte en pierres de taille proposé à son admiration. De toutes parts surgissent les protestations. Cette fois, c'est la commission sénatoriale du budget extraordinaire qui attaque le monstre de front. Ce collège de sages conclut, en effet, au rejet de tous les projets du gouvernement. Il condamne l'idée du Mont des Arts, blâme celle d'empiéter à nouveau sur le Parc et déclare inutile la jonction des gares du Nord et du Midi. C'est un « patatras » qui a dû résonner douloureusement au ministère des travaux publics.

Certes la délibération de la Commission sénatoriale n'a-t-elle qu'une valeur consultative. Elle n'en est pas moins importante en ce qu'elle reflète officiellement une opinion que le Sénat, selon toutes vraisemblances, consacrera d'une manière définitive et qui est d'ailleurs, en ce qui concerne tout au moins les deux premiers points, celle du pays.

C'est à l'unanimité que les membres de la Commission ont repoussé le projet actuel du Mont des Arts et proposé d'étudier d'autres projets pour loger les musées. S'il faut approuver ces conclusions on peut s'étonner de certaines considérations émises au cours de la discussion et dont le rapport se fait l'écho. Un des membres a conseillé, paraît-il, de réunir toutes nos collections artistiques au Palais du Cinquantenaire et d'affecter les bâtiments du Musée ancien à quelque autre destination, à un ministère par exemple! C'est méconnaître le rôle éducateur des musées, qu'il importe d'installer au centre des agglomérations afin que chacun puisse jouir, sans perte de temps, des enseignements qu'ils dispensent. Nous le disions, tout récemment, à propos du Musée d'Ixelles, et la presse quotidienne s'est associée à nous pour demander le prompt déménagement de ce musée dans un édifice plus aisément accessible au public.

L'argument invoqué pour exiler à l'une des extrémités de la capitale les musées de peinture et de sculpture qui en sont la plus éclatante parure est tout à fait inattendu. Il dénote chez le sénateur qui l'a imaginé un « budgétarisme » vraiment excessif. A l'en croire, « il serait impossible de continuer à multiplier sur le territoire de Bruxelles les bâtiments publics *qui ne paient pas de con-*

tributions » (*sic*). En ce cas, pourquoi ne pas convertir les églises en maisons de rapport? Songe-t-on à expédier les fidèles dans la banlieue pour y entendre la messe?

Les musées sont les temples où s'exerce le culte esthétique. Ils sont une nécessité sociale au même titre que les hôtels de ville, les palais de justice, les casernes et les gares. Mais pour qu'ils répondent à leur destination ils doivent être ouverts aux passants dans les centres les plus populeux.

L'idée de classer les bâtiments du Musée, en les désaffectant, au rang des immeubles frappés par l'impôt révèle une mentalité de receveur des contributions, sans plus. On nous permettra de ne pas en tenir compte. La commission ne s'en est heureusement pas souciée davantage. Regrettons toutefois que le rapport ne nous ait pas livré le nom du tondeur de liards qui l'a émise. Il mérite de passer à la postérité.

OCTAVE MAUS

LA MADONE DE BRUGES

Dans son dernier feuilleton artistique du *Journal de Bruxelles* (1), notre collaborateur M. Fierens-Gevaert s'occupe de Bruges, et spécialement de la célèbre Vierge, attribuée à Michel-Ange, qui, à l'église de Notre-Dame, surmonte l'autel du Saint-Sacrement.

« Il n'est plus personne, je crois, dit-il, qui conteste qu'elle soit l'œuvre du sublime Florentin. Romain Rolland, Marcel Reymond, Corrado Ricci la donnent sans hésitation au maître. Pourtant, la preuve irréfutable de cette attribution fait défaut. Essayons donc d'asseoir notre conviction et celle des critiques.

Un élève de Michel-Ange, Ascanio Condivi, dans la *Vie* de son maître qu'il écrivit en 1553, dit que le Buonarroti *coula en bronze* une Madone avec son fils sur ses genoux, laquelle lui fut payée 200 ducats par certains marchands flamands, les Moscheroni (les Mouscron) appartenant à une famille très noble, et qui expédièrent l'œuvre en Flandre. Vasari se contente de reproduire Condivi, en ajoutant toutefois que le bronze était circulaire : *una Nostra Donna in tondo*. Les Flandres ne possèdent aucune œuvre répondant à cette description. Mais comme le remarque M. Ricci, les biographes, écrivant un demi-siècle après l'achèvement de la Madone, ont pu fournir des indications inexactes au sujet d'un groupe qui depuis longtemps avait quitté l'Italie et parler d'un *tondo* en bronze quand il s'agissait d'un groupe de marbre. L'erreur est forte pourtant. Mais voici qui commence à nous sortir du doute. Plusieurs membres de la famille des Mouscron ont leurs sépultures dans la chapelle où brille la *Nostra Donna*. En outre, le 8 avril 1521, Albert Dürer traversant Bruges note dans son journal : *Darnach sahe das Alabaser Marien-Bilt zu Unser Frauen, das Michael Angelo von Rohm gemacht hat*. Ce témoignage, suivant de si près la date où les Mouscron offrirent l'œuvre, doit suffire à dissiper toute hésitation.

Lequel d'entre les Mouscron est le donateur, et à quelle date exactement la *Madone* fut-elle placée dans la chapelle du Saint-Sacrement? M. Weale dit que le groupe fut offert en 1514 par Jean Mouscron. C'est possible; mais ce n'est point Jean Mouscron qui commanda l'œuvre. Une lettre adressée le 4 août 1506 par le banquier Giovanni Balducci à son ami Michel-Ange et dans laquelle il n'est malheureusement pas question de la Madone contrairement à ce que dit Gaetano Milanesi) nous fait croire que Jean n'est qu'un héritier des deux Mouscron cités par Balducci dans ladite lettre : *Giovanni e Alessandro Moscheroni*, qui semblent les véritables acheteurs. Balducci, dans sa lettre, parle de leurs héritiers de Bruges, et conseille de leur envoyer un mandataire, Francesco da Pugliese, qu'il recommande à Michel-Ange. J'ajouterai seulement, pour ne point prolonger ces notes, que Jean Mouscron, fils d'Alexandre, reçut sans doute la Madone en héritage et l'offrit à l'église Notre-Dame en mémoire de son père.

L'exquis chef-d'œuvre fut exécuté vers 1505. Le Buonarroti était rentré à Florence après avoir exécuté à Rome sa *Pietà*, ce premier chef-d'œuvre où le Christ mort repose sur les genoux de sa mère restée miraculeusement jeune et belle. A Florence le maître sculpte le *David* colossal qui le fait proclamer le premier sculpteur de son temps. En 1505 il peint pour Angelo Doni la *Sainte-Famille* des Offices et compose son célèbre carton de la *Bataille des Cascine* qui n'est plus connu que par des gravures. Et tandis qu'il conçoit et exécute cette formidable mêlée d'athlètes où ses modèles sont les frères de ressuscités qui tendent leurs muscles dans le *Jugement Dernier*, de Luca Signorelli, il taille les deux adorables *Madones* circulaires de Londres et de Florence et sa *Vierge* des Moscheroni...

Grimm place le groupe de Bruges au rang des principales productions du maître, — et non sans raison. Son élégance semble ravie à Mino da Fiesole, sa gravité à Donatello ou à Jacopo della Quercia. Le modelé des chairs est une pure caresse; les ombres et les lumières vibrent doucement autour de l'œuvre, l'enveloppent d'un clair-obscur saisissant qui semble se dégager du marbre. De plus le maître excelle à cette époque dans la reproduction de l'enfance. Le petit Jésus — le même que celui du *tondo* de Londres, — a bien les formes pleines, rebondies, le sourire d'un enfant; plus tard les enfants du terrible sculpteur seront trop souvent de petits hercules... L'influence de Jacopo della Quercia, de qui les travaux avaient tant frappé Michel-Ange à Bologne, est particulièrement piquante à souligner. Ce sculpteur, qui apparaît un peu comme un isolé parmi les marbriers de son temps, doit sa gravité, sa fermeté d'exécution, son système de draperies aux imagiers flamands qu'il connut sans doute par des moulages. Et dès lors n'est-il pas curieux de constater son action sur ce Michel-Ange qui affecta dans la suite un pittoresque dédain pour l'art des Flandres et cela dans une œuvre du Buonarroti, conservée à Bruges, première capitale de l'art flamand?

L'expression douce et mélancolique de la *Vierge des Mouscron* reste en parfaite harmonie avec la grâce de Bruges. Cette Madone italienne est chez elle dans la *Maria-Stede*, la ville de Marie Les archives de l'église Notre-Dame qualifient l'admirable image de « seer rikelic ende costelic ». Ce langage brugeois est bien expressif; mais on peut voir un peu plus dans la « Nostra Donna dei Moscheroni ». Pour un moment l'antiquité cesse d'absorber Michel-Ange; le souvenir des sermons de Savonarole, la lecture de Dante et de la Bible vont façonner son âme de grand chrétien. Le sourire triste de la Madone de Bruges prélude aux évocations pathétiques de la Sixtine, et la délicieuse figure qu'on admire dans la mystique cité du Nord annonce l'humanité douloureuse et grandiose que l'*Angiol divino* de la Renaissance va créer pour les voûtes du plus illustre sanctuaire de la Rome papale. »

(1) 24 août 1908.

AU CASINO DE SPA

Sans doute, ce n'est pas précisément à des manifestations de grand art que sont consacrés les kursaals, casinos et autres établissements élevés, souvent à grands frais, par les cités balnéaires, et rares sont les salles qui ne pèchent par des défectuosités considérables et toujours répétées : les exigences de l'acoustique, celles des installations de l'orchestre, etc., semblent choses de trop minime importance pour ne plier point devant la recherche de l'espace toujours plus vaste réservé à l'auditoire.

M. Chambon, l'intelligent architecte de l'élégant Casino de Spa, — dont la rapidité de construction a tenu du prodigieux, — n'a pas trop mal réussi à concilier ces desiderata si divers : les concerts et représentations dramatiques donnés jusqu'à présent ont attesté que le local répond, dans toute la mesure du possible, aux conditions voulues pour éviter les échos, toujours si redoutables, et la saxiphonie qui s'ensuit inévitablement. C'est un grand point.

Parmi ces représentations, il convient de tirer hors de pair celles de *Carmen* et de *Mireille* qui ont fourni au très nombreux public assistant l'occasion d'admirer et d'applaudir sans réserve les qualités si complètes de Mmes Marguerite Sylva et Eyreams.

J. S.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Gli Impressionnisti francesi, da Vittorio Pica. Deux cent cinquante-deux illustrations dans le texte et dix hors-texte. Bergame, Institut italien d'arts graphiques.

Poursuivant avec autant d'ardeur que de clairvoyance ses études et notices sur l'art d'aujourd'hui, M. Vittorio Pica, l'infatigable apôtre de l'esthétique moderne, vient de résumer en un attrayant volume l'évolution accomplie par les peintres impressionnistes français. On y peut suivre, étape par étape, dans un texte clair et précis qu'illustrent les portraits des artistes cités et d'excellentes reproductions de leurs œuvres principales, au nombre de plus de deux cent cinquante, le développement du grand mouvement libérateur. « Dans l'histoire si variée et si glorieuse de la peinture française au XIXe siècle, dit l'auteur, il faut envisager surtout trois grandes périodes d'une évolution émancipatrice née de la haine des conventions académiques et qui a exercé une large et profonde influence sur l'art des autres nations. La première est celle des paysagistes de Fontainebleau; la deuxième, celle du réalisme de Courbet, de Millet et de Daumier; les impressionnistes incarnent la troisième. »

M. Pica retrace en historien fidèle les origines de l'impressionnisme. Il consacre à ses précurseurs et initiateurs une introduction dans laquelle sont évoquées incidemment les sympathiques physionomies de Lépine, de Jongkind, d'Eugène Boudin. Les grands noms : Édouard Manet, Claude Monet, Renoir, Degas, Pissarro, Sisley, Cézanne, s'inscrivent en tête de chapitres spéciaux ou, groupés, sont réunis à ceux des artistes que leur vision a rapprochés de la leur. M. Pica rend hommage, en tel chapitre, à Èva Gonzalès, Marie Bracquemond, Berthe Morisot, Mary Cassatt. En tel autre, il étudie le néo-impressionnisme de Seurat, de Signac, de Cross, de Van Rysselberghe et la vision synthétique d'un Gauguin, d'un Van Gogh. Il montre comment les plus récents des maîtres d'aujourd'hui, les Maurice Denis, les Vuillard, les Rousel, les Bonnard, s'apparentent, bien que leurs procédés s'éloignent des leurs, à leurs illustres prédécesseurs. Mais pour ceux ci, l'auteur se borne à des indications sommaires. Sans doute se propose-t-il, et l'on en peut exprimer l'espoir, de les étudier de plus près dans un volume nouveau, destiné à compléter la publication qu'il vient d'achever.

Son livre est un excellent ouvrage de vulgarisation et une contribution utile à l'histoire de l'art. Le choix judicieux des illustrations lui confère un incontestable intérêt documentaire, qui eût été plus grand, il est vrai, si M. Pica avait ajouté aux titres des tableaux reproduits la mention des musées ou collections qui abritent ceux-ci. Le grief est d'ailleurs léger, et l'omission pourra être réparée dans une prochaine édition. L'auteur devrait, en outre, lorsqu'il fera réimprimer ou traduire son ouvrage, restituer au tableau de Fantin-Latour erronément intitulé par lui *Hommage à Manet* son véritable titre, qui est *Un atelier aux Batignolles*. Il importe de respecter l'état-civil des œuvres d'art, afin de ne pas compliquer inutilement la tâche des historiographes.

O. M.

LE CONGRÈS D'ARLON

Nous avons annoncé la prochaine réunion à Arlon d'un congrès pour la culture et l'extension de la langue française.

Le *Gil Blas* consacre à ce projet, par la plume de M. Ernest Charles, des réflexions que nous reproduisons d'autant plus volontiers qu'elles constituent pour notre compatriote M. Maurice Wilmotte un hommage auquel nous sommes heureux de nous associer.

« Le congrès d'Arlon consacrera et développera une œuvre déjà très considérable accomplie depuis le premier congrès pour l'extension et la culture de la langue française qui eut lieu à Liége pendant l'Exposition, dit M. Ernest Charles. Il faut tout de suite rendre l'hommage qui lui est dû au promoteur de ce congrès, à l'éminent professeur de l'Université de Liége, M. Maurice Wilmotte. M. Maurice Wilmotte, qui est un savant très érudit des choses anciennes, est en même temps un esprit très moderne. Il a écrit sur la Belgique contemporaine considérée au point de vue politique, moral et même littéraire, une étude excellente, riche en renseignements, nette et d'une clarté toute française. On lui doit un ouvrage intitulé : *Trois Semeurs d'idées*, où il a fait d'Emile Faguet, entre autres, une étude approfondie qui pour être très flatteuse n'en est pas moins très juste. Il collabore fréquemment aux importantes revues parisiennes, à la *Grande Revue*, particulièrement. Il écrit régulièrement sur les mille et une questions que soulève l'actualité intellectuelle dans les journaux de Belgique. Il trouve le loisir, néanmoins, de faire de nombreuses conférences. Et il est, en effet, un conférencier disert, toujours élégant, dont la parole facile, abondante, souple, n'est jamais vaine... Il a le goût de l'action. Et il l'a prouvé de la façon la plus heureuse et la plus efficace. Il a compris que le moment était opportun, non pas seulement pour lutter en faveur de la langue française, mais aussi, mais d'abord pour dénombrer et par conséquent pour rassembler les sympathies que peut compter encore la langue française dans l'univers, pour mesurer les conquêtes qu'elle a réalisées, pour mesurer également, hélas! le terrain

qu'elle a perdu depuis le temps où l'Académie royale de Berlin mettait au concours ce sujet : *Quelles sont les raisons qui ont fait de la langue française la langue universelle? Est-il à présumer que la langue française conserve cette universalité?* Enfin, pour maintenir intégralement et accroître si possible le domaine de la langue qui fut, qui est toujours la langue par laquelle se propagent toutes les idées nouvelles bienfaisantes à l'humanité...

De l'initiative hardie et persévérante de M. Maurice Wilmotte résulta ce congrès de Liége qui fut un succès notable, on pourrait presque dire un triomphe pour la cause de l'extension et de la culture de la langue française. Ensuite, des congrès, des associations se formèrent, durables, définitives, pour l'extension et la culture de la langue française. La Suisse elle-même ne demeura pas complètement réfractaire.

. . . . . .

Le congrès d'Arlon précisera les résultats obtenus, et M. Maurice Wilmotte, en se rappelant les premiers débuts, pourra certainement se dire que ces résultats sont déjà significatifs et qu'il n'a pas en pure perte dépensé si généreusement son activité prévoyante... Sans nul doute le congrès donnera à l'œuvre une impulsion plus grande encore, en ranimant le zèle de tous les adhérents des associations, et en déterminant les tâches qu'il est désormais le plus urgent d'accomplir... Les quatre sections du congrès, la section de propagande, la section littéraire, la section pédagogique, la section scientifique ont, chacune, un programme copieux. Pour ne parler que de la section littéraire, elle étudiera les questions les plus spéciales, ainsi *la réduction de taxe postale comme adjuvant de la propagande intellectuelle de la France*, et les questions les plus générales, mais en même temps de l'actualité la plus pressante, ainsi la *pornographie et les lettres françaises*. Et à cet égard, aucune incertitude possible : le congrès s'associera à la campagne vigoureuse qui a été menée depuis quelques années par les plus clairvoyants champions de notre influence littéraire, il approuvera pleinement les principes vivement exposés ces derniers mois par Georges Lecomte, au nom de la Société des Gens de Lettres, et il proposera vraisemblablement des mesures efficaces pour dérouter la bande des pornographes, qui font impudemment métier de pornographie, qui jusqu'ici ont pu prendre rang parmi les gens de lettres, grâce à l'indulgence complice des camaraderies parisiennes, mais qui commencent à être démasqués, et seront mis peu à peu, j'en ai le ferme espoir, hors d'état de nuire à notre bonne réputation intellectuelle et morale et, par suite, à notre influence, même dans les autres nations. »

Ajoutons que le congrès d'Arlon aura lieu les dimanche 20, lundi 21, mardi 22 et mercredi 23 septembre.

LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN

Notre époque, dit-on, est particulièrement fructueuse pour les écrivains de talent ou même pour ceux qui ont simplement de la chance. On cite telle pièce de théâtre qui a rapporté plus de deux millions à son auteur, tel roman qui a rapporté 300,000 francs. Mais ces recettes sont exceptionnelles. On peut d'ailleurs leur comparer la vente de certains ouvrages écrits il y a plus d'un demi-siècle.

L'Histoire du Consulat et de l'Empire, de Thiers, a été payée 500,000 francs, dont la moitié acquittée d'avance. L'éditeur a de plus acheté à Thiers, comme instruments de travail, pour 13,000 francs de cartes, collections, livres, etc., ce qui faisait en tout pour l'historien du *Consulat* la coquette somme de 513,000 francs.

« Le vent du siècle, écrivait un critique illustre, est à Napoléon, et la plume de Thiers, comme sa parole, est celle qui voltige le mieux au vent du siècle. Le Voltaire de ce temps, c'est un peu M. Thiers. »

Lamartine aurait, dit-on, lui aussi réalisé de grosses ventes, ce qui ne l'a pas empêché de mourir dans une situation proche de la misère. Un libraire s'est en effet trouvé pour acheter ses œuvres passées, présentes et futures. Byron, Walter Scott, Chateaubriand et d'autres se sont enrichis par la seule vente de leurs livres et s'il n'est rien resté à quelques-uns au moment de leur mort, ce ne fut certainement pas la faute de leurs lecteurs. Rappelons enfin que le *Constitutionnel* de Véron, l'ancien directeur de l'Opéra, avait publié *le Juif errant* d'Eugène Sue contre le joli cachet de 100,000 francs.

Voilà des chiffres qui feront rêver nos auteurs à la mode. Mais il y a, hélas! aussi le revers de la médaille. Becque, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Laforgue, Samain n'ont gagné quelque argent... qu'après leur mort.

LA STATUE DE PROVINCE

Dans une spirituelle chronique du *Gil Blas*, M. Gustave Kahn réhabilite la Statue en tant qu'elle sert, dans les villes de province, à évoquer le souvenir des écrivains :

« En province, plus il y aura de statues d'hommes de lettres, mieux cela vaudra. Plus il y aura de redingotes de bronze sur les places, plus il y aura de porte plume de même métal entre des doigts également de bronze, bien en vue parmi les allées du mail et du cours, les jours de musique et les jours de marché, mieux cela vaudra pour la gloire des lettres et leur bon recrutement.

Car ce jour de musique, alors que les cuivres émettent du rêve facile, ce jour de marché, alors que des fleurs amoncellent autour de la statue leurs formes et leurs parfums, le personnage du statufié disparaît, le personnage s'engouffre dans une entité, dans un symbole.

La statue est la preuve que la ville a pu fournir autre chose que des ambitieux, des fonctionnaires, des industriels, des négociants, qu'elle a pu produire autre chose que des capacités pratiques, que non seulement les pommes de terre, les roses et les raisins y ont pu croître à la satisfaction de tous, mais encore que le pays a pu faire éclore de la fantaisie, du rêve, du talent, du génie; si le porte-plume est au bout des doigts qui sont au bout des manches de la redingote de bronze, avec un brin d'inscription sur le socle, indiquant que le scribe ici présenté n'était point celui de la loi, n'était point un excellent notaire, les gens ont la notion qu'on peut arriver à quelque chose avec de l'inutile, avec du luxe, avec de la littérature; ils se demandent même si la littérature est de l'inutile. Elle ne peut être inutile, puisqu'elle peut aboutir à une statue, à une décoration posthume infiniment plus importante que le Mérite agricole à ses plus hauts échelons, à ses grades les plus magnifiques.

Et alors, s'il y a dans la petite ville de province où se dresse le monument d'un écrivain de premier ordre ou de vingtième ordre un galopin qui montre du goût pour les lettres, un jeune clerc qui versifie sur la table devant les cartons verts, une jeune fille qui refait du Lamartine en songeant à du Musset, ces apprentis de lettres trouvent autour d'eux l'accueil moins hargneux, les difficultés moins insolubles, les barrières moins infrangibles. On les gêne, mais on ne les méprise pas. Parfois on laisse faire, et voici des candidats de plus parmi lesquels le Moloch littéraire choisit les siens. »

GLANURES

Le bon sens est presque toujours la négation de l'art.

GUSTAVE MOREAU.

Après avoir joué du Chopin, il me semble que je viens de pleurer sur des péchés que je n'ai jamais commis, et que des t agédies ne me concernant point m'ont plongé dans la désolation. La musique me produit toujours cet effet. Elle nous crée un passé que nous ne connaissions pas et nous donne le sentiment de chagrins qui ont été cachés à nos larmes. J'imagine un homme ayant mené toujours la vie la plus banale, et qui, entendant par hasard un intense morceau de musique, découvrirait que son âme traversa de terribles épreuves, des joies effrayantes, des amours sauvages et de vastes sacrifices, à son insu. OSCAR WILDE.

Quand on est en état de sentir la beauté et d'en saisir le caractère, franchement on ne se contente plus de la médiocrité, et ce qui est mauvais fait souffrir et vous tourmente à proportion que vous êtes enchanté du beau. Il est donc faux de dire qu'il ne faut point avoir de goût exclusif, si l'on entend par là qu'il faut supporter dans les ouvrages de l'art la médiocrité, et même tirer parti du mauvais. Les gens qui sont d'une si bonne composition n'ont jamais eu le bonheur de sentir l'enthousiasme qu'inspirent les chefs-d'œuvre des grands génies, et ce n'est pas pour eux qu'Homère, Sophocle, Raphaël ont travaillé... Si jamais cette indulgence pour les poètes, les peintres, les musiciens devient générale dans le public, c'est une marque que le goût est absolument perdu... Les gens qui admirent si aisément les mauvaises choses ne sont pas en état de sentir les belles. GRIMM.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Tableau du personnel pour la saison 1908-1909

Chefs de services : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre; Fritz Ernaldy, chef d'orchestre; Léon Van Hout, chef d'orchestre; Anthony Dubois, chef d'orchestre et chef des chœurs; Ch. De Beer, régisseur général; G. Merle-Forest, régisseur général; G. Délières, régisseur-inspecteur; F. Ambrosiny, maître de ballet; Nicolay, chef du chant; Jean Cloetens, contrôleur en chef; A. Dubosq et J. Delescluze, peintres-décorateurs.

Artistes du chant : Chanteuses, Mmes Lina Pacary, Charles-Mazarin, Yvonne de Tréville, Claire Croiza, Jeanne Laffitte, Berthe Seroen, Juliette Lucey, Lilly Dupré, Etty, Jane Bourgeois, Eva Olchansky, Cécile Eyreams, Marthe Symiane, Henriette De Bolle, Alice Berelly, Jane Paulin, Suzanne Beaumont, Anny Bénonard, Alice Florin, Renée Aubry.

Ténors, MM. Léon Laffitte, Verdier, André Moratti, Paul Saldou, Raoul Nandès, L. Delrue, Octave Dua, Victor Caisso.

Barytons, MM. Maurice de Cléry, Jean Bourbon, Louis Lestelly, Georges Petit, Raoul Delaye, Raymond Hiernaux, Louis Collin.

Basses, MM. Galinier, Henri Artus, Billot, G. La Taste, Charles Danlée.

Coryphées, Mmes Piton, Derudder, Patrice, J. Kohl, T. Kohl, Hègle, MM. Van Acker, Deshayes, Debbaut, Simonis, Deville, Vandermies.

Artistes de la danse : Danseurs, MM. F. Ambrosiny, J. Duchamps.

Danseuses, Mmes J. Cerny, A. Pelucchi, Irma Legrand, Paulette Verdoot, Dora Jamet, E. Beruccini. — 8 coryphées; 32 danseuses, 10 danseurs.

PETITE CHRONIQUE

Le succès remporté l'an dernier par l'exposition d'Art belge organisée au Salon d'Automne sur l'initiative du directeur de la *Libre Esthétique* a suscité cette année l'idée d'une manifestation analogue à Berlin.

Préparée avec le concours du gouvernement par les comités réunis de l'*Art contemporain* et de la *Société des Beaux-Arts* sous le haut patronage du ministre des Sciences et des Arts et la présidence d'honneur du Baron Greindl, ministre de Belgique à Berlin, de MM. C. Grisar et le Marquis de Beauffort, présidents des deux associations organisatrices, l'exposition groupera un choix d'œuvres modernes — peinture, sculpture, aquarelles, pastels, gravures et dessins — et évoquera en outre quelques-uns de nos maîtres défunts. Elle sera installée au Salon de la Sécession et annoncée par une affiche illustrée composée par M. Langaskens.

Une salle spéciale sera réservée à la peinture monumentale et réunira des toiles de MM. Montald, Delville, Fabry, Ciamberlani, etc.

L'ouverture est fixée au 1er octobre. La clôture aura lieu en novembre.

On construit au Palais du Cinquantenaire un édifice destiné à grouper chronologiquement, dans des locaux spécialement aménagés en vue de leur destination, les collections d'art ancien que possède le Musée des Arts décoratifs et industriels.

Des salles de style classique s'ouvriront, dit *le Petit Bleu*, sur une galerie enserrant la cour de sa colonnade. Cette colonnade et toute l'architecture vers la cour seront conçues en gothique de l'époque primitive, évoquant, ainsi qu'une chapelle construite au fond, un ensemble monacal. C'est dans cet édifice que sera groupé l'art religieux. Dans la cour du « cloître » seront disposés, au milieu de massifs de verdure, les éléments d'architecture et de décoration du moyen âge : puits en fer forgé, fontaines, bailles, sépultures, etc. Entre les colonnes gothiques de la galerie seront sculptés les attributs des trente-deux anciens métiers. On espère que cet ensemble produira grand effet sur les visiteurs et contribuera à les initier au caractère de notre art au moyen âge. La crypte de la chapelle même sera garnie de collections.

Mais une place non moins large sera faite aux manifestations de la Renaissance et des styles qui se sont succédé jusqu'à nos jours. Ses immenses salles de l'étage, éclairées par le dessus, leur donneront une hospitalité digne de leur importance et de leur signification.

L'Université populaire de Frameries organise pour le 20 septembre prochain une représentation en plein air, qui aura lieu dans le parc de la Garde. Au programme : *Polyphème*, poème dramatique en deux actes d'Albert Samain, musique de scène de Raymond Bonheur; *Ode à la louange du plein air*, de Louis Piérard; *Le Lundi de la Pentecôte*, comédie en un acte, de Maurice Pottecher.

La quatrième exposition internationale des Beaux-Arts organisée par l'Association des artistes italiens aura lieu à Florence du 1er novembre 1908 au 30 juin 1909. Chacun des exposants ne pourra faire recevoir qu'une seule de ses œuvres, et celle-ci ne sera pas admise si elle a déjà figuré à une autre exposition. Les sculptures devront, pour être reçues, ne pas dépasser en superficie un mètre carré.

Un droit d'inscription de dix francs est imposé aux exposants, à l'exception des associés et des invités.

Une exposition technique musicale sera ouverte l'an prochain, du 1er au 15 juin, à Leipzig. Elle réunira d'une façon aussi com-

plète que possible tous les moyens qui servent à apprendre et à pratiquer l'art musical. Instruments du passé et du présent, fragments d'instruments, méthodes, outils et machines pour leur construction, littérature, impression et gravure musicales, perfectionnements éprouvés ou non, nouvelles inventions, etc., tout sera présenté dans un ordre méthodique et clair. Le produit des entrées sera versé dans la caisse de bienfaisance de la Ligue centrale des musiciens allemands.

Parmi les pièces nouvelles dont le théâtre du Vaudeville, à Paris, annonce officiellement la représentation pour la saison prochaine figure la *Route d'émeraude,* drame en cinq actes, en vers, tiré par M. J. Richepin du roman de notre collaborateur M. Eugène Demolder.

Ce dernier avait lui-même, à la demande de M. Guitry, écrit un drame en prose dont son livre lui avait fourni le sujet. L'idée de donner à l'œuvre la forme poétique naquit ensuite, et M. Richepin, très enthousiaste de la *Route d'émeraude*, offrit à M. Eugène Demolder sa collaboration, qui fut acceptée avec empressement.

C'est la version nouvelle et définitive que M. Porel a inscrite au programme de ses prochains spectacles. Par l'époque et le milieu dans lesquels elle se déroule, la *Route d'émeraude* prête à une mise en scène extrêmement pittoresque. A tous égards, le drame poétique de MM. Demolder et Richepin éveillera de sympathiques curiosités.

Ce prodigieux Théocopuli Greco, dont le Salon d'automne organise une rétrospective qui fera courir tout Paris, était, dit le *Gil Blas*, un homme fort singulier. Il mettait autant de difficultés à se dessaisir de ses toiles que feu M. Ingres, lequel voulait toujours racheter ses portraits à ses modèles, et ne les laissait — les portraits — quitter l'atelier qu'avec regrets cuisants et remords brûlants. Greco, lui, « louait ses tableaux. Quand l'artiste crétois avait terminé un de ces magnifiques moines en prière ou une effigie de gentilhomme espagnol, allongé et stylisé, tels qu'on en voit chez Paul Gallimard ou chez Ignacio Zuloaga, il consentait à les céder pour trois mois à quelque riche seigneur, moyennant deux cents écus. Et Greco avait plus de joie à revoir le délai expiré, son tableau rentrer au bercail qu'il n'en ressentait à toucher le prix de la location.

Beaucoup de nos artistes — et non des moindres — n'apportent pas, dans la façon de s'entendre avec les clients, d'aussi nobles scrupules. De nos jours, Greco aurait dû se conformer aux us ambiants, à moins qu'il n'eût vécu solitaire et méprisant, en quelque coin de province, tel ce bon père Cézanne, qui présente avec le maître espagnol de si frappantes analogies.

Nous apprenons avec plaisir la nomination de M. Arsène Alexandre, critique d'art, au poste de conservateur du Palais de Compiègne.

Le Musée de Cluny vient de s'enrichir de deux legs importants. Le premier, le legs de Torcy, comprend des ivoires, des orfèvreries et des dinanderies du XVIIe siècle, parmi lesquels une vierge flamande, demi-nature, très caractéristique. Le second, le legs Balet, se compose de faïences italiennes, plats, coupes à fruits, assiettes, vases de pharmacie, des fabriques de Deruta, Gubbio, Urbino, Castel durante et Castelli.

En même temps que ces dons précieux sont exposées quelques acquisitions faites par M. Edmond Haraucourt. Il faut signaler particulièrement parmi elles un rouet portatif, œuvre du fameux horloger et constructeur Mercier, qui vers le milieu du XVIIIe siècle habitait au faubourg Saint-Antoine, puis au faubourg Saint-Honoré. Ce dernier objet est extrêmement curieux, en ce que, d'après la version de l'aimable conservateur, les dames du temps se l'attachaient à la ceinture, et pendant les cérémonies ou leurs visites, ne manquaient point, durant qu'elles conversaient, de filer élégamment, à seule fin de protester contre les mœurs dissolues du siècle, en se donnant une attitude sérieuse, voire sévère. C'est un petit appareil en bronze et en acier muni d'une planchette que l'on fixait sur une table. A l'intérieur une double roue à engrenage tourne rapidement dans un boîtier en bronze ciselé. Il a été donné par M. le docteur Guède.

Un amateur anglais, sir John Tollemache Sainclair, a offert au Louvre, « en témoignage de son attachement à l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre », un tableau de Murillo de grande valeur provenant de la célèbre galerie Beresford Hope et représentant le Christ avec la couronne d'épines posée près de lui.

Décidément les serres de la ville de Paris, construites au Cours-la-Reine pour l'Exposition universelle de 1900, vont disparaître. Un entrepreneur vient d'en être déclaré adjudicataire au prix de 25,100 francs et les travaux de démolition vont commencer.

Elles laisseront un souvenir artistique : celui des huit Salons des Indépendants qu'elles abritèrent et que marquèrent d'audacieux efforts.

Les fêtes solennelles qui viennent d'avoir lieu à Liége en l'honneur de Grétry remettent en mémoire l'anecdote suivante :

Au hasard de ses courses dans les rues de Paris, Grétry entendit un jour un air familier. Un vieil homme, à quelques pas de là, tirait d'un orgue de Barbarie le grand air de *Richard Cœur de Lion.*

L'auteur s'arrête, et s'adressant au mendiant :

— Vous allez trop lentement, dit-il, c'est ainsi qu'il faut jouer.

Et, s'emparant de la manivelle, il joua lui-même le morceau de son véritable mouvement.

Puis, souriant, il sortit quelque monnaie de sa poche et dit au vieillard stupéfait :

— Je m'y connais, je suis Grétry.

Le lendemain, dans les rues de Paris, on pouvait voir un loqueteux poussant un orgue sur lequel se détachait ce simple avis :

Mascarelli, élève de Grétry

L'élève, en l'occurrence, n'eut pas moins d'esprit que le maître!

Sottisier :

Le général quitta sa femme pour aller chercher à quelque distance ses « clubs » de golf.

(*Le Journal*, 26 août 1908.)

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25 Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d Henri Evenepoel tirées sur Japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°.	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARES

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

Le Courrier musical

Directeur : **M. Albert DIOT**

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIEME ANNEE. N° 37. 13 SEPTEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Rameau (OCTAVE MAUS). — Le Panorama du Caire (O. M.). — Retour de Vacances (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Pavillon Malibran. — Rodolphe Bresdin (LOUIS VAUXCELLES). — Le Monument Laurent. — Réouverture de la Monnaie. — Petite Chronique.

RAMEAU

Les investigations que dirige passionnément M. de La Laurencie sur la France musicale du XVIIIe siècle le désignaient pour être le biographe de Rameau. Déjà, dans une étude publiée l'an passé par le *Mercure musical*, il avait esquissé sa physionomie, d'autant plus difficile à fixer que l'auteur de *Dardanus* n'a laissé aucun écrit sur lui-même, n'a fait sur sa vie intime de confidences à personne. Le volume que notre savant collaborateur vient de faire paraître dans la collection des Musiciens célèbres de M. Henri Laurens (1) peint en traits définitifs cette grande figure solitaire, qui domine l'art lyrique et étend jusqu'aux maîtres d'aujourd'hui son influence libératrice. « Sorte de *deus bifrons*, à la fois philosophe et musicien, homme de pensée et homme d'imagination, écrit l'auteur de cette importante étude, Rameau retire de ce double caractère une originalité exceptionnelle. Il sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait; il se crée un style personnel, homogène, une manière pleine de force et de charme et où passe discrètement je ne sais quelle mélancolie. Mais en même temps, et ceci nous semble susceptible d'expliquer comment on le traita tour à tour d'attardé réactionnaire et d'audacieux novateur, ce dieu au double visage regarde d'un côté le passé et de l'autre l'avenir. Du côté de l'opéra, c'est le passé qu'il fixe, sans vouloir ou sans pouvoir en détourner les yeux. Fidèle à la conception de l'opéra aristocratique, mythologique et galant du XVIIe siècle et de l'époque de la Régence, il élève jusqu'à l'apogée le genre cultivé par ses devanciers. En lui se rassemblent, comme en un faisceau triomphal, les énergies de l'ancienne musique dramatique française. De ce côté-là, Rameau se laisse dépasser par son temps, car d'autres idées ont surgi qui cheminent irrésistiblement emportant l'esthétique de la tragédie lyrique vers un idéal plus élargi. L'astre de Gluck ne va pas tarder à se lever, et éclipsera le vieil opéra français. Tout au contraire, Rameau musicien et symphoniste regarde l'avenir; il laisse entrevoir des possibilités, il découvre de vastes horizons, et les nobles effigies qu'il frappe dans l'inaltérable métal de sa musique représentent les ancêtres des glorieux ouvrages qui, à la fin du siècle, jetteront un éclat sans pareil. »

On ne pourrait juger plus impartialement ni définir

(1) *Rameau*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. Biographie critique illustrée de douze reproductions hors texte. Paris, H. Laurens (Collection des Musiciens célèbres).

en termes plus exacts l'œuvre de Rameau. M. de La Laurencie constate que les deux aspects du maître se pénètrent et s'entremêlent de telle manière que les hommes de son temps ne distinguèrent pas bien clairement chacun d'eux. Ceci explique les nombreuses erreurs et les incohérentes appréciations qui enveloppent la mémoire de l'Hercule dijonnais, ainsi que le qualifia Piron. Les progrès de la musicologie dissipent peu à peu ces brouillards. Grâce au recul du temps, à une clairvoyance plus éveillée, à la substitution, dans la critique musicale, d'une méthode scientifique aux erements de l'instinct, le jour luit, éclairant les hommes et les œuvres du passé.

Nous devons cette lumière à la pléiade d'écrivains dans laquelle, à côté des Romain Rolland, des Louis Laloy, des Henry Quittard, des Henri Expert, des Amédée Gastoué, des André Pirro et autres, M. Lionel de La Laurencie a pris une place prépondérante. Comme le fait remarquer celui-ci, « la musique est un ouvrage de l'esprit, et l'émotion ne s'y sépare pas de l'exactitude. » Pour l'analyser, pour en juger sainement le sens expressif, pour en déterminer les caractères essentiels, les intentions, la portée, la valeur relative, il faut être sérieusement armé. Les connaissances historiques et techniques sont aussi indispensables que le sentiment, et le cerveau doit être l'auxiliaire des facultés du cœur.

C'est l'application de ces principes qui confère au *Rameau* de M. de La Laurencie une signification et une autorité particulières. Il serait superflu de vanter ici, où elles furent maintes fois appréciées, la clarté d'exposition, la concision et la logique de l'écrivain, la lucidité de son style, l'étroite adaptation à sa pensée de la terminologie qu'il emploie. Mais la pénétration compréhensive dont témoigne son dernier livre doit être signalée plus spécialement. Elle apporte, en effet, à l'exégèse de l'esthétique ramiste des aperçus personnels qui précisent celle-ci et dissipent définitivement les incertitudes qu'elle a fait naître.

M. de La Laurencie voit en Rameau un classique dont la raison surveille constamment, en la disciplinant, la sensibilité. Retrempée aux sources vives de la nature, son inspiration s'unit en un parfait équilibre avec la logique, et de cet accord entre l'émotion et la volonté sont nés des chefs-d'œuvre « sur lesquels, dit-il, le temps ne saurait mordre ». Nul art n'est plus conscient, et tous les moyens expressifs, au premier rang desquels l'harmonie et la palette tonale, concourent à en assurer la variété, la puissance et la beauté. Mais le génie instinctif le guide et lui donne des ailes.

En affirmant la prééminence de l'harmonie sur la mélodie à une époque où le *bel canto*, dont Lully était le protagoniste éclairé, avait seul la faveur publique, Rameau déchaîna les polémiques que, périodiquement, toute manifestation nouvelle de la pensée musicale fait surgir. On traita sa manière de « mécanique », on le qualifia dédaigneusement d'algébriste et de géomètre, épithètes dont se servent encore aujourd'hui, pour en larder les musiciens qui ont l'audace de concilier leur sensibilité avec le style, ceux qui ne peuvent élever leur conception musicale au-dessus de la traduction d'une sensation directe. Comprennent-ils Rameau, qu'ils revendiquent parce qu'il déclara que « la nature commande à tous les arts? » Du haut de son piédestal, l'effigie narquoise du maître d'*Hippolyte* et de *Castor et Pollux* semble sourire de leurs hommages irréfléchis.

Le livre de M. de La Laurencie ne fait aucune allusion aux discussions qui répercutent, de nos jours, la querelle des Bouffons et les batailles que se livrèrent naguère Gluckistes et Piccinistes, Rossinistes et Wagnériens. Son silence est plus éloquent peut-être que les déductions qu'il eût pu tirer de sa fidèle analyse. Dans sa noble simplicité, l'art de Rameau synthétise indubitablement le génie français appuyé sur des traditions puisées aux origines mêmes de la musique. Par la logique de son architecture sonore, la clarté des rythmes, la justesse des accents expressifs, il relie les maîtres du passé aux instaurateurs de la symphonie moderne, auxquels ses découvertes harmoniques ont ouvert un champ fertile. Son style, qu'on a comparé à celui de Voltaire, peut être proposé comme un modèle de concision, de mesure, de goût sobre et raffiné. Et bien qu'en traitant de l'accouplement de la musique et des paroles il eût déclaré que l'objet dominant de la musique française est le sentiment, jamais dans ses œuvres l'instinct ne l'emporta sur la volonté. « La musique, a-t-il écrit, est une *science* qui doit avoir des règles certaines. » Et Maret a pu dire de lui qu'il était un aussi grand philosophe qu'un grand musicien.

La question de savoir qui, d'Ilion ou de Sparte, ramènera dans son camp ce nouveau Patrocle est, au surplus, indifférente. Ce qui importe, c'est de restituer à Rameau, qu'un injuste et incompréhensible oubli maintint pendant plus d'un siècle dans l'ombre, la place qui lui revient. Le beau livre de M. de La Laurencie et celui de M. Laloy, dont nous avons parlé récemment (1), y contribueront, de même qu'y ont aidé en ces dernières années les auditions organisées sous la direction de M. Vincent d'Indy à la *Schola Cantorum* et l'édition complète des œuvres du maître par la maison Durand sous la direction de M. Saint-Saëns. Les représentations d'*Hippolyte et Aricie* à l'Opéra, celles de *Dardanus* à Dijon, de *Castor et Pollux* à Montpellier ont consacré l'heureux revirement d'opinion amené par ce généreux prosélytisme. Et l'on est désormais en droit d'espérer que le grand classique retrouvera auprès du public la faveur que seuls lui témoignaient de nos jours les artistes avertis.

OCTAVE MAUS

(1) Voir *l'Art moderne* du 16 août dernier.

LE PANORAMA DU CAIRE

Il y eut naguère, on s'en souvient, quelque agitation autour du Panorama du Caire, oublié depuis des années en un coin du Parc du Cinquantenaire.

A l'âge d'or des panoramas, la toile lumineuse de M. Emile Wauters avait excité la curiosité admirative des foules. Mais la vogue des panoramas passa promptement, non sans avoir enrichi quelques spéculateurs. Le Panorama du Caire subit la loi commune. On le délaissa, on l'abandonna à sa solitude; un jour ses portes demeurèrent closes et il n'en fut plus question.

Son propriétaire l'offrit au gouvernement, qui le laissa moisir dans sa silencieuse retraite. Sous sa coupole mauresque, l'édifice qui l'abritait intriguait les passants. Un hammam en faillite? Une mosquée désaffectée? Les pierres s'effritaient. L'humidité léprosait les murs.

Quelqu'un proposa de démolir cette construction inutile. Mais la toile? — Qu'on l'expose au musée des arts décoratifs!

Cela réveilla des désirs contradictoires. Les antipanoramistes alléguaient le désagrément éprouvé par les voisins, à qui l'édicule masque partiellement la vue du parc. Les panoramistes parlaient d'art, de beauté, d'attraction esthétique, de gloire nationale.

Ces derniers l'ont emporté, et c'est tant mieux. Après une longue période d'hésitations, d'enquêtes et de palabres, l'État s'est décidé à effectuer les travaux nécessaires. La réfection de la façade est achevée. Les ouvriers réparent l'intérieur du bâtiment, et bientôt la Belle au parc dormant sortira de sa léthargie.

Il faut approuver cette résurrection. Quelle que soit la valeur intrinsèque de la peinture, elle est signée d'un nom trop notoire dans notre école pour qu'on l'abandonne à la dent des rats. Et comment, pour l'exposer, la séparer du dispositif spécial en vue duquel elle fut conçue et exécutée? Il eût été absurde de découper cette vaste composition pour en classer les fragments parmi les toiles décoratives du Cinquantenaire. Sachons respecter la destination des œuvres d'art et le vœu des artistes.

Le Panorama du Caire, au surplus, n'est, dans l'œuvre de M. Emile Wauters, nullement négligeable. Il fixe l'une des manifestations d'un talent que le portrait a plus spécialement conquis et résume toute une série d'études, de recherches, d'observations laborieusement poursuivies en vue de traduire l'éclat et la limpidité des sites d'Orient. Le restituer à la curiosité du public était un devoir auquel le gouvernement, qui en reçut le dépôt, ne pouvait se soustraire.

O. M.

RETOUR DE VACANCES

On n'a pas envie de parler de livres, n'est-ce pas, par ce temps magnifique. Ceux qui les ont écrits s'en reposent à la campagne de telle sorte que, composés dans cette triste saison qu'est l'hiver, de beaux bouquins vous arrivent en plein été. Disons, sans fausse honte, qu'on les accueille d'abord mal. Mais les beaux bouquins ont sur les mauvais cet avantage qu'ils vous font vite passer cette mauvaise humeur.

Le premier que j'aie ouvert est le dernier de M. de Gourmont : *Promenades philosophiques* (2e série) (1). Et il contient son remarquable essai sur *la Loi de constance intellectuelle*. M. Remy de Gourmont aura attaché son nom à cette loi nouvelle, assez courageusement formulée à notre époque de croyance à un progrès indéterminé et continuel. J'aime, je ne dirai pas de plus en plus, mais constamment, cette solidité de pensée, cette netteté d'intelligence qui font l'auteur des *Épilogues* si seul, en définitive, au centre des gens qui l'admirent. Nous tous — et moi-même — plutôt des sentimentaux, respectons cet homme singulier, calme juge de nos mœurs et de nos idéologies. Mais nous le sentons loin de nous, dépris des choses qui nous préoccupent, et son imperceptible et courtois mépris, qui efface d'un sourire tout le fatras littéraire que nous accumulons, n'arrive pas à nous froisser tant il est supérieur, désintéressé, insoupçonnable.

Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, qu'exprimant cette loi, M. Remy de Gourmont reste indéfectiblement le poète qu'il n'a point cessé d'être depuis les *Litanies de la Rose*, et que les images fortes (j'ai envie de dire irréfutables) qu'il trouve, avec son habituelle abondance, s'enchâssent merveilleusement dans sa phrase souple, artiste, sensible et savante, la phrase d'un des deux ou trois premiers écrivains de notre temps.

C'est, avec *les Scrupules de Scagnarelle* (1), la première fois que M. Henri de Regnier aborde le théâtre. Je connais peu d'auteurs dont l'autorité et la science se dérobent derrière tant de modestie. Son *avertissement* s'ingénie à prouver que la pièce est du théâtre de lecture et elle imite elle-même Molière dont elle prend personnages et style. Et pourtant ce sujet banal et ce scénario tout d'autrefois prennent, à être traités par M. de Regnier, une apparence nouvelle, une atmosphère différente. Une autre sensibilité a passé là, sans doute point très différente, quant au fond, de celle de Molière lui-même, car elle est également délicate, avertie, sceptique et impertinente, désabusée élégamment, mais avec un accent particulier cependant; si vous voulez, le timbre de la voix de ce noble poète à qui nous devons les *Poèmes anciens et romanesques*. La main qui tient les fils de ces petits fantoches habillés d'oripeaux Louis XIV est méprisante et cependant attendrie. Elle les secoue, les choque entre eux, les casse et les rentre dans leur boîte, et tout cela si discrètement qu'on ne sait s'il se joue ou si ces personnages, pittoresques et symboliques, expriment des passions et des aventures éternelles. On a une forte envie de le croire. La pièce est éminemment scénique, alerte, rapide, et supporterait aussi bien les ampoules que les chandelles.

Les Hauts et les Bas (2) de M. Constantin Photiadès, — un tout jeune écrivain à qui nous devons déjà *le Couvre-feu*, un roman très intéressant, et de solides études d'histoire, — attestent la souplesse d'un talent singulièrement mûr et nourri, à qui toutes les réalisations demeurent ouvertes. Ayant le plaisir de connaître personnellement M. Photiadès, j'avais été à même d'apprécier son esprit raffiné et séduisant, sa culture, qui est peu commune, la sagesse de ses jugements, son expérience prématurée de la vie. Mais j'étais loin de me douter que, abordant le roman, et surtout avec un sujet qui se développe dans un milieu aussi spécial et que, j'en suis certain, il a eu peu l'occasion d'observer, il déploierait de telles qualités de divination et de dramatique. Si quelques petites erreurs superficielles se rencontrent

(1) Remy de Gourmont *Promenades philosophiques* (2me série). Paris, *Mercure de France*.

(1) Henri de Regnier. *Les Scrupules de Scagnarelle*, Paris, *Mercure de France*.

(2) Constantin Photiadès. *Les Hauts et les Bas*. roman de mœurs contemporaines. Paris, Bernard Grasset.

par-ci par-là, elles n'entament en rien la construction de ce roman qui se veut désossé et qui n'est que pareil à la vie quotidienne, et dont certains passages : tels la poignante *Mort de Mme Sabritain* et la poétique et terrible *Nuit de Noël* montrent quelle sensibilité aiguë, douloureuse, profonde, vive et charmante se dérobe chez ce romancier impersonnel, et font présager des œuvres à venir fortes ou tendres, au gré de l'écrivain, mais jamais négligeables.

Finement et subtilement égoïste, tout en nerfs, félinement voluptueux, tel apparaît le premier roman, le début de M. Jean de Gourmont. Ah! surtout voluptueux. L'auteur s'est ingénié à décrire certains gestes de la volupté qu'on n'avait pas encore racontés, sinon peut-être dans des ouvrages pornographiques, et alors ça n'intéressait pas la littérature. Mais M. Jean de Gourmont demeure artiste et ce souci de bien dire, cette exactitude et cette subtilité sauvent de toute équivoque les passages les plus troublants de son livre. Ce jeune homme est de la lignée intellectuelle de son illustre frère et le suprême mérite de la *Toison d'or* (1) est de ne pas démériter des *Chevaux de Diomède*.

A quinze ans de distance, l'un et l'autre se sont penchés vers les choses de l'amour, avec ce même soin, dont parle Baudelaire, de n'y point *mêler l'honnêteté*, et cette même curiosité sacrée, cérébrale et émue à la fois, froide et fervente. Et j'ajouterai que malgré l'attentive surveillance que l'auteur de la *Toison d'or* exerce sur soi, il n'a pu tout à fait empêcher de se révéler une sorte d'amour de l'amour, plus intime et plus humain encore que le seul amour sensuel.

On peut discuter des points de détail et surtout des manières d'envisager dans la *Tristesse contemporaine* (2) de M. Fierens-Gevaert, parce que ces grands systèmes qui veulent embrasser tous les faits moraux d'un siècle étreignent mal certains cas rebelles et contradictoires, qui risquent de les faire éclater quand on veut les y faire rentrer de force. Mais, d'une manière générale, il semblerait téméraire de contester à l'auteur la vérité de sa thèse. Cette thèse, s'établissant sur des preuves qui diminuent la gloire de certains grands hommes que nous aimons, gêne par cela même la sensibilité commune, notre sensibilité du moment. Mais le fait est que nous sommes tristes, peu importe que nous devions réagir contre, comme c'est le conseil de l'écrivain, ou nous en accommoder avec un noble et désespéré stoïcisme, comme c'est le cas de bien des penseurs actuels.

Je suis plus à mon aise avec son *Essai sur Bruges* (3), qui est un fervent monument d'amour filial élevé à la gloire de la capitale artistique des Flandres. Le mot de « psychologie » est modeste. C'est *la vie* de Bruges que M. Fierens-Gevaert évoque dans ce livre, attachant comme un roman, où les jeux de la politique, de l'argent et du sentiment national se déroulent sous nos yeux avec une si grande intensité.

L'admiration pour la ville monte avec sa splendeur croissante à travers les âges; et lorsque, victime d'une décadence d'abord masquée sous les pompes d'un art merveilleux et enfin inéluctable et nue, elle s'achemine vers la mort, nous sommes émus, comme si nous assistions à la grandeur et à la chute d'un héros.

On peut être exaspéré par l'art de M. F.-E. Marinetti, mais il ne peut laisser indifférent. Sa sauvage énergie, emphatique, furieusement et joyeusement indiscrète, vient vous chercher, vous tirer de force de la quiétude où nous nous endormons un peu : dilections toujours les mêmes, traditions invérifiées, préjugés, et vous oblige à un cri : d'admiration ou de colère. Ce dernier détail importe peu.

Qu'au moins ces œuvres nous servent à examiner un peu nos principes.

Il est certain que le goût, et notamment le goût français, me semblent assez méprisés par l'auteur de la *Ville charnelle* (1). Il saute, d'image en image, avec une rapidité de *fantasia*, uniquement préoccupé de force; et sa course éperdue, voletante, accidentée de crochets, de retours, de promenades imprévues, d'arrêts très doux, s'achève cependant, atteint le but, s'effondre dans une folle et brûlante apothéose.

Des défauts, là-dedans, j'en trouverai tant que vous voudrez : dissonances grinçantes, redondance, obscurités, très longs passages où le poète a l'air de se parler à lui-même, en une langue inconnue et avec des mots obscurs, — bien d'autres encore. Mais comme les qualités contraires sont négatives! La force et la vie sont présentes, et cela suffit. M. Marinetti a l'air si riche qu'il n'a plus à prendre la peine d'organiser ces richesses en parade, en vitrine. C'est un tas, un fastueux monceau de joyaux barbares, dans une caverne fumeuse..... et enchantée.

Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste (2).. A ce livre, son titre permet de se passer de commentaires. Bien qu'il attaque l'auteur du *Triomphe de la mort* avec une rosserie et une verve qui, à Paris, seraient cruelles, on sent au fond qu'il l'admire, malgré tout, qu'il est conquis, comme les autres. C'est que d'Annunzio, malgré tous ses ridicules, est un terrible charmeur.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

(1) JEAN DE GOURMONT. *La Toison d'or*, roman. Paris. *Mercure de France*.

(2) M. FIERENS-GEVAERT. *La Tristesse contemporaine : essai sur les grands courants moraux et intellectuels* (5me édition). Paris, Félix Alcan.

(3) ID. *Psychologie d'une ville : essai sur Bruges* (3me édition). Paris, Félix Alcan.

(1) F.-E. MARINETTI. *La Ville charnelle*. Paris, Sansot.

(2) ID. *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, dessins à la plume par Valeri. Paris, Sansot.

LE PAVILLON MALIBRAN

L'idée d'installer le Musée d'Ixelles au Pavillon Malibran après en avoir délogé les services administratifs qui l'occupent fait son chemin et trouve dans la presse de nombreux appuis.

Dans l'une de ses spirituelles chroniques hebdomadaires de *l'Éventail*, M. Léon Souguenet écrit au sujet de ce projet :

« Cela d'abord sauvera cet aspect intime et agréable de la place Communale avec ses bouquets d'arbres que quelque maçon tapi je ne sais où rêve à coup sûr de remplacer par une façade « renaissance flamande » ou autre.

Puis Ixelles, qui possède de fort intéressantes collections, les mettrait ainsi vraiment à la disposition du public.

Oserai-je demander que quand on disposera de « sa » maison on réserve une petite place, un modeste sanctuaire au souvenir de la Malibran :

Beauté, génie, amour furent son nom de femme.

Certes, triplement sacrée, elle le fut une fois de plus par Musset; et c'est autant peut-être qu'à la grande artiste que je

voudrais voir dédier aux lieux où elle vécut un oratoire, à la figure idéale (sait-on) jamais chantée dans les stances, à celle qui tentait Dieu « en aimant la douleur ».

On peut, je suppose, retrouver un portrait de la Malibran; j'en ai vu un tout récemment à Paris, à «l'exposition théâtrale» du pavillon de Marsan. Il appartient à M. Jules Sambon, le collectionneur qui contribua si heureusement à l'exposition théâtrale. Ce portrait est de Pedrazzi. Assise accoudée à une table, tenant en main une rose, la Malibran est vêtue d'une robe de velours à larges manches flottantes et dégageant les belles épaules; la tête est pensive et charmante avec des cheveux en bandeaux et un grand chapeau sombre. On reconnaît volontiers celle dont la mort inspira le poète de la jeune douleur et de l'amour.

Dans un recoin du futur Musée d'Ixelles un portrait de celle qui donnait

Au riche un peu de joie, au malheureux du pain

et quelques reliques attireront encore les jeunes gens en qui les plaintes de Musset trouvent de l'écho. »

RODOLPHE BRESDIN

Grâce au Salon d'Automne, qui organise là une rétrospective attirante, la figure étrange et mystérieuse du pauvre « Chien-Caillou » va revivre. Chien-Caillou fut, vous vous en souvenez, un graveur sur bois, nommé Rodolphe Bresdin, lequel mourut de misère dans un grenier, à Sèvres, pendant l'hiver de 1885.

Champfleury a tracé de lui un joli crayon dans son petit roman intitulé *Chien-Caillou*. Le grand critique, alors conservateur du Musée de Sèvres, prit pour modèle le vieux graveur, son voisin. Il connaissait et appréciait en amateur ses belles estampes, nées d'une imagination ardente et candide. « Les longues contemplations des eaux-fortes de Rembrandt avaient donné au graveur une nourriture singulière, secrète et naïve, qui faisait que sa pointe semblait avoir été dirigée d'abord par le sublime maître hollandais ».

Chien-Caillou — Bresdin — était un être fantômatique et lunaire. Henri Boutet, qui devint le familier, le confident de cette existence tourmentée, le dépeint ainsi : « C'était un vieux bonhomme silencieux, à la démarche pesante, chaussé de gros sabots, coiffé, été comme hiver, d'un chapeau de paille et ayant éternellement la pipe aux dents. Il vendait des salades à Sèvres. De temps en temps, le paletot des dimanches et le haut-de-forme roux à bords plats remplaçant la cotte, la serpillière et le chapeau de Touareg, indiquaient que Chien-Caillou, le carton sous le bras, allait à Paris essayer de vendre quelques épreuves du *Bon Samaritain* ou de la *Fuite en Egypte*. »

Un matin glacial de janvier 85, Chien-Caillou fut trouvé mort sur le lit de bois blanc qu'il s'était construit lui-même, dans l'immense grenier inchauffable où il travaillait. Quelques rares artistes, Bracquemond, Boutet, Champfleury, d'Hervilly, Cladel, le menèrent, par un froid noir qui leur mordait les os, jusqu'au cimetière de Sèvres où il fut enterré. Des squelettes d'arbres nus se détachaient sur le fond d'ardoise du ciel, le long d'un chemin montueux, dit chemin des Bruyères.

Telle fut la destinée du malheureux Bresdin, surnommé, nul ne sut jamais pourquoi et lui moins que tout autre, « Chien-Caillou ».

Ce pauvre diable fut le type du bohème artiste, type qui, par bonheur, tend à disparaître. Je voudrais, à ce propos, présenter quelques réflexions sur la vie de bohème et ce qu'en pensent les artistes — et les autres.

La bohème artiste se meurt, disais-je. Tant mieux.

Il n'est plus indispensable, pour avoir du talent, de se travestir en chien lit, en mamamouchi de Vaugirard ou des Batignolles, de traîner des savates de la place Pigalle à la rue Lepic, de s'affubler d'un feutre rembranesque et cabossé sous lequel poisse une tignasse de chansonnier de la Butte. Et le costume en velours côtelé, le chandail, la culotte à la houzarde et le brûle-gueule ont également fait leur temps. Il y a bien encore quelques rapins avachis qui éternisent ces lamentables défroques, mais ce sont gens qui peignent à l'absinthe et parlent leurs eaux-fortes dans les cabarets. Il y a aussi les beaux gas qui triomphent à Montmartre et font pâmer les midinettes en arborant des complets bleu marine, ajustés, sanglés ainsi que vareuses, avec un col officier.

Mais, vraiment, ces débraillements carnavalesques décroissent. L'Anatole de *Manette Salomon* se vêt comme tout le monde. Et le bon Marcellin Desboutin semblerait désuet.

Qu'il y ait encore, de-ci, de-là, de romantiques septuagénaires qui n'ont pas abdiqué les élégances particulières de Mabille et de la Closerie des Genêts, le fait n'est point douteux. Et si le vénérable M. Ziem n'a pas l'impeccabilité vestimentaire de M. Paul Hervieu, si le brave et éminent sculpteur Desbois et son ami Maximilien Luce ne « dégotent » pas autant que des habitués du pesage, cela n'est pas de conséquence et ne diminue point leur rare mérite. Et je pourrais encore citer un excellent peintre, le bon père Quost, qui peint les fleurs comme pas un, demeuré fidèle au veston de velours noir bordé et au béret d'étudiant.

Mais, d'une façon générale, l'artiste s'habille aujourd'hui à peu près comme les autres citadins. Ah ! qu'il a donc raison !

S'il est divertissant et tout excusable d'apporter un grain de recherche, de fantaisie, en sa toilette, de marier une cravate vieil or avec un plastron de chemise bleu (l'amour des complémentaires !) ou de préférer les lavaillères à pois bleus et blancs, ou de combiner des gilets de matière rare et de couleur vénitienne (je me souviens d'un match de gilets qui mit, il y a quelques années, aux prises deux peintres de valeur, mes amis Anglada et Caro-Delvaille ; ils se ruinèrent, durant tout un hiver, à dénicher des gilets à schall en peluche safran, incarnadine ou améthyste, qui eussent ravi Théophile Gautier), ce sont là de bonnes amusettes éphémères.

Nos peintres et nos sculpteurs ont compris — comme leurs cousins les gens de lettres — que les manchettes de M. de Buffon ou les revers de redingote de Barbey d'Aurevilly n'ont plus de raison d'être et doivent être relégués au magasin des accessoires. Et le pourpoint de M. Peladan n'est pas moins bouffon que sa pensée.

La tenue de bohème engendre fatalement les mœurs de la bohème, désordre, veulerie, fainéantise, indélicatesse et cynisme; le bock et l'absinthe complètent l'attitude. Qui dit bock dit pipe et poil dans la main. Le bohème artiste, étudiant à cheveux gris et crasseux, est un méprisable fantoche qui n'a ni décence, ni respect de soi ; phraseur et raseur d'estaminet, raté et taré.

Aux yeux des bourgeois myopes, le bohème artiste se confond avec l'artiste pauvre. Lamentable et sotte erreur ! Rien n'est plus noble que l'artiste pauvre, discret, silencieux et fier. La pure et

grave misère du Marius des *Misérables* est aux antipodes de la nauséeuse bohème de Schaunard. Songez à Berlioz « portant son pain dans la rue avec la sérénité d'un sage », à Wagner « logeant en garni dans le quartier des Halles et faisant sa partie dans des orchestres de cafés-concerts, en méditant *Lohengrin* ». Et ce m'est, en passant, une bonne occasion de dire combien je goûte peu l'ouvrage fameux et faux de ce sentimental médiocre que fut Mürger.

La *Vie de Bohème* a laissé de navrantes confusions s'établir dans les cerveaux bourgeois. Elle a permis qu'on raillât Verlaine (le *Choulette* d'Anatole France n'est peut-être pas sa meilleure inspiration). Elle a facilité, sinon créé, le discrédit où sombrèrent des talents comme Becque, Monticelli, Villiers...

D'autres — c'est l'excès opposé — versent dans le snobisme dandy. Et ceux-là ne sont pas moins risibles.

Si le dandysme est un sport gracieux chez de charmants jeunes artistes comme Marcel Boulenger ou son camarade Bernard Boutet de Monvel, il ne faut pas qu'il dégénère en religion. Mieux vaut, dirait Joseph Prudhomme avec justesse, épater ses contemporains par la qualité des adjectifs ou l'émail du coloris que par le lustré du tube ou le « pli devant » du pantalon anglais. Le monocle est une belle chose, mais il est dangereux d'en abuser. Nous connaissons tous de bons confrères qui ont de bonnes faces rondes, paisibles et paternes, qu'ils s'efforcent d'élégantiser par l'adjonction du petit morceau de verre cher à Scholl et à Leconte de l'Isle. Le monocle sied, à la rigueur, à Paul Bourget, à Henri de Regnier, à Vandérem, à notre André Maurel. Mais il rend stupide la figure de X ..

Et nous avons souri des pyjamas mauves, des homespum moelleux et des jaquettes corsetées de certain portraitiste mondain qui « fait » l'avenue des Acacias en hiver et la rue de Paris à Trouville, l'été.

Ceux-là sont des comiques d'une autre sorte. Leur raideur étriquée, archi-select, s'accorde à leur physique de bellâtres conquérants; ils calculent et ils arrivent. Leurs ateliers, s'ils sont peintres, ont des divans pour femmes chic, et des bonheurs-du-jour Maple où se pose la bouteille de porto et le coffret de cigarettes odorantes. Ce sont les Priolas du pinceau.

Whistler s'habillait avec un chic suprême, mais c'était Whistler. Puvis de Chavannes avait une distinction hautaine et racée. Claude Monet, en sa charmante propriété de Giverny, le grand Rodin, sous les platanes ombreux de Meudon, ont une allure magnifique de gentlemen farmers. Et qui a plus d'ampleur noble et de prestance que Besnard, ce doge, qui plus de sveltesse aisée et désinvolte et spirituelle que Chéret?

Ce dandysme-là a une autre allure que les redingotes bleu barbeau de Carolus ou que la culotte et les bas de soie de M. Bonnat, même quand il fait la recette à la Cour du roi Édouard. Et je ne cite que pour mémoire les accoutrements provinciaux du pauvre Jean Lorrain, empestant le patchouli et exibant sur des doigts aux ongles en deuil des bagues d'un clinquant douteux, à l'instar de ses héros de la *Maison Philibert*...

Quel conseiller avisé et précieux saura guider les artistes, ces grands enfants, les écarter de la bohème dépenaillée et avilissante et du snobisme falot et mondain? Problème délicat et malaisé. Ce sera leur tact, le souci de leur pudeur morale, de leur dignité, de leur talent. Ce sera aussi, souvent, surtout presque toujours, leur femme... Mais ne nous aventurons point sur ce chemin. Le chapitre des femmes d'artistes est brûlant et douloureux, et je me garderais bien de le traiter.

LOUIS VAUXCELLES.

Le Monument Laurent.

Nous avons annoncé que le monument élevé à Gand à la mémoire du célèbre jurisconsulte Laurent serait inauguré au mois de novembre. « Commencé par Julien Dillens, ce monument, disions-nous, a été achevé par M. Jules Van Biesbroeck. »

Ce dernier nous fait remarquer qu'ainsi présentée cette information peut donner lieu à une équivoque, le monument dont il est l'auteur différant complètement de la conception de Dillens. Nous nous empressons de publier la lettre qu'il nous adresse à ce sujet.

Tronchiennes, 1er septembre 1908.

MONSIEUR,

Je lis dans *l'Art Moderne* du 16 août un petit articulet au sujet de l'érection du monument Laurent à Gand.

Tel que l'articulet est libellé, l'on pourrait croire que le monument a été combiné par feu Dillens, et que je n'ai fait que compléter ses données; c'est là une erreur, qui, répandue par votre estimé journal, pourrait me porter préjudice et que je vous prie de bien vouloir rectifier.

Dillens, en effet, a été chargé de présenter un projet pour ce monument, mais la mort est venue le frapper avant qu'il se fût arrêté à une esquisse définitive. En conséquence, j'ai été chargé par un comité de présenter un projet et, tout en ayant pour notre regretté maître Dillens la plus grande admiration, j'affirme que, ayant eu communication des maquettes qu'il avait présentées, j'ai cherché à faire tout autre chose et je crois y être arrivé Il n'y a donc pas là un monument confié à Dillens et que Van Biesbroeck a terminé.

J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien insérer la présente comme rectification dans votre prochain numéro et je vous prie d'agréer l'assurance de ma haute considération.

VAN BIESBROECK

Réouverture de la Monnaie

Septembre, soirées plus longues, le frais automne : le théâtre de la Monnaie ouvre ses portes. Autrefois, ces débuts de saison étaient des galops d'essai. Depuis la direction nouvelle, le départ définitif se fait dès la rentrée. Les reprises de *Lohengrin*, *Werther*, *Aïda* furent soignées comme aux plus beaux soirs; un *Lohengrin* remis à neuf, bien au point et bien en main; une décoration nouvelle harmonieuse, une figuration plus attentive et mouvementée. *Werther* fit goûter à nouveau l'excellente Charlotte, Mme Croiza; vous verrez jusqu'où parviendra ce beau talent, si compréhensif, si mesuré, si plein de goût et de vérité dans la composition! Malgré cet attrait, la salle fut moins pleine. Temps espérés, où le public commencera à indigérer le perpétuel Massenet! Enfin, une *Aïda*, céleste et tonitruante, qui a satisfait quelques hauts étages et quelques vieux fauteuils. Bref, bons débuts et troupe bonne, dont les principaux éléments sont connus; parmi les nouveaux venus une Mlle Lucey qui a de la ressource, du tempérament, et qui est artiste. Et maintenant, préparons-nous aux belles nouveautés promises.

INTERIM

PETITE CHRONIQUE

Nous avons annoncé que M Lugné-Poe inaugurerait par deux pièces d'auteurs belges la série des spectacles qu'il donnera à l'Alcazar au cours de la saison prochaine. Son choix s'est porté sur la comédie de Mlle Marguerite Duterme *Væ Victis!* dont nous avons enregistré le succès à Paris et sur œuvre nouvelle de M. Paul Spaak, *la Madone*, deux actes en vers.

Le théâtre Molière continuera cet hiver l'intéressante entreprise de ses matinées d'opéra-comique, accueillie avec tant de faveur par le public.

Les dates des deux premières séries de matinées sont ainsi fixées :

Pour la série A : les jeudis 12 novembre, 10 décembre, 14 janvier, 11 février et 18 mars. — Pour la série B : les jeudis 19 novembre, 17 décembre, 21 janvier, 18 février et 11 mars.

On peut se faire inscrire dès maintenant au bureau de location.

La belle affiche composée par M. Cassiers pour l'Exposition universelle de Bruxelles est en vente dans les bureaux de l'Exposition, 34, rue des Douze Apôtres, au prix de 1 franc sur papier ordinaire, de 10 francs pour l'exemplaire de luxe sans texte, numéroté, tiré sur papier fort.

Les timbres-réclames sont également en vente au prix de 1 fr. 25 le mille, assortis en dix couleurs, ou au prix de 10 francs par dix mille.

Une association vient de se fonder à Bruxelles, sous le nom de *Union*, qui organisera au Musée moderne, dans le courant du mois d'octobre, une exposition de peinture et de sculpture. Le but de cette association est de soutenir les traditions de l'art flamand.

L'Académie royale des Beaux-Arts expose en ce moment des reproductions des principaux tableaux de Velasquez et de Murillo des musées de Madrid, Berlin, Vienne et Saint-Pétersbourg.

La commune de Boitsfort vient d'ouvrir une exposition de peinture, de sculpture et d'art appliqué qui se clôturera le 27 courant. Parmi les artistes qui y participeront, citons, pour la peinture, MM. J. Delville, V. Uytterschaut, H. Richir, E. Laermans et Auguste Oleffe ; pour la sculpture, MM. G. De Vreese, A. Masson, P. Bracke et V. Rousseau.

Aujourd'hui, à 11 heures, a lieu l'ouverture du IVe Salon annuel organisé par le Cercle artistique de Tournai.

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Verdi, aura lieu en 1913, à Milan, une exposition internationale du théâtre. Elle comprendra trois sections principales : 1° le théâtre proprement dit; 2° la musique ; 3° les artistes et la littérature du théâtre. La première section embrassera tout ce qui a rapport à la construction et à l'aménagement des théâtres, à la mise en scène, aux costumes, etc., dans l'antiquité, au moyen âge et à l'époque moderne. La deuxième section présentera tous les documents relatifs à l'ancienne écriture musicale, les instruments de musique anciens et modernes, les procédés de la gravure, l'impression, etc. Enfin la troisième section sera consacrée à tout ce qui concerne les droits d'auteurs, la législation du théâtre, les rapports des artistes avec les directeurs ou entre eux ; questions d'engagements, appointements, retraites, etc. Une section spéciale sera rattachée aux trois principales et aura pour objet de faciliter les études relatives à la musique religieuse et au chant populaire.

Il y a des gens qui ne peuvent laisser les chefs-d'œuvre tranquilles. Mme Isadora Duncan imagina de « danser » la Septième symphonie de Beethoven. On annonce aujourd'hui que l'*Héroïque* a inspiré à M. Ricciotto Canudo une tragédie, la *Mort d'Hercule*, qui en est, selon lui, le commentaire plastique. Chaque partie de la symphonie doit servir, dans cette conception nouvelle, de prologue musical à chacun des actes de la tragédie. Reste à voir ce que Beethoven penserait de cette collaboration forcée et imprévue.

M. Vincent d'Indy a accepté l'invitation qui lui a été faite de diriger à Barcelone, en octobre prochain, trois concerts historiques de musique ancienne et moderne. Il dirigera en novembre deux concerts à Lyon et se rendra ensuite à Munich où il dirigera également plusieurs auditions symphoniques.

De Paris :

Un des plus considérables collectionneurs contemporains, M. Charles Drouet, mort récemment, a légué quelques-uns de ses chefs-d'œuvre aux musées parisiens.

Le Louvre hérite du *Prisonnier* de Murillo. M. Drouet offre également au Louvre cinq Constable, six Turner et une *Venise* de Bonington. Ce dernier don est particulièrement intéressant. On se plaint avec raison de la pauvreté du Louvre en ce qui concerne l'École anglaise. Le musée possède peu de Hogarth, de Reynolds, de Lawrence, de Romney et de Raeburn. Quant à Constable et Turner, feu M. Groult jugea bon de ne point lui léguer les siens.

Bonnington, lui, est presque un romantique français et ce sera une joie pour les amateurs de l'admirer au Louvre.

M. Drouet donne encore au Louvre de magnifiques dessins et estampes du Japon et soixante kakémonos.

Le Luxembourg reçoit un Whistler et un Carolus Duran ; l'École des Beaux-Arts, une série de dessins italiens et flamands. Il n'est pas jusqu'au Musée des Arts décoratifs et au Musée de l'Armée qui n'aient leur part de ces largesses posthumes. Le pavillon de Marsan recueille, en effet, un médaillon de Jaluka Capri et le Musée de l'Armée une statue en marbre de *Jeanne d'Arc*.

On va prochainement installer dans les sous-sols du Musée d'arts décoratifs, au Pavillon de Marsan, une collection de moulages en plâtre reproduisant d'intéressants spécimens de portes, fenêtres, œils-de-bœuf, chambranles, marteaux, enseignes et autres échantillons délicieux de l'art décoratif français aux XVIIe et XVIIIe siècles. Ces pièces, provisoirement conservées jusqu'ici dans les caves du Musée, rempliront désormais toute l'aile droite du Pavillon dans la partie qui fait suite à la bibliothèque. Les nouvelles salles prendront jour à la fois sur la rue de Rivoli, les Tuileries et les jardins du Carrousel. On y accédera par une porte pratiquée, à droite, dans l'entrée principale du musée, et de plain-pied avec elle. Enfin, on profitera de l'occasion pour agrandir et transformer la bibliothèque.

La *Société des Auditions modernes* (président M. Paul Vidal) invite les compositeurs français et étrangers à faire parvenir au secrétariat, maison Pleyel, 22, rue Rochechouart, à Paris, les œuvres inédites de musique de chambre qu'ils désirent soumettre au jury en vue des auditions de la session 1908 1909. Ces manuscrits, non signés, devront porter une épigraphe. (Comité de lecture : MM. P. Vidal, C. Chevillard, P. Dukas, S. Lazzari et P. Oberdœrffer.) Pour tous autres renseignements s'adresser à M. Lefébure, secrétaire.

Sottisier.

La même étincelle qui allumait à Grenoble l'incendie de l'hôtel des Postes provoquait à Uriage un incendie semblable.

Le Petit Dauphinois, 7 septembre 1908.

Les « Glaneuses ».

Petite Mouche remercie *Violette odorante* de sa recette pour le nettoyage de sa baignoire.

La Nouvelle Mode, 23 août 1908.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attires par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.
Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 38. 20 SEPTEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Candida, par Bernard Shaw (GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK). — Consolata, la Fille du Soleil (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes sur la peinture française d'aujourd'hui (ETIENNE AVENARD). — Publications artistiques : *Igor Grabar; Carl Wilhelmson; la Galleria d'arte moderna a Venezia* (O. M.). — Musicologie wagnérienne (VALLEYRES). — L'Elan (F. H.). — Ingres et Rossini. — Petite Chronique.

CANDIDA

par BERNARD SHAW(1)

Un homme et une femme s'aiment, un autre survient. L'amour noue le drame, la conscience le dénoue.

C'est l'éternel problème dont traitent la plupart des pièces, mais M. Bernard Shaw le pose et le résout d'une façon neuve, d'une façon originale qui déconcerte un peu le public français.

(1) Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck a fait sur *Candida*, au théâtre des Arts, une conférence dont le texte intéressera d'autant plus nos lecteurs que la célèbre comédie de M. Bernard Shaw, représentée à Bruxelles aux matinées du théâtre du Parc, y a excité une vive curiosité et provoqué d'ardentes discussions.

Aussi M. Robert d'Humières, le directeur du théâtre des Arts, a pensé qu'il ne serait pas inutile qu'une conversation eût lieu, avant de commencer la pièce, entre la salle et la scène. C'est pourquoi je suis ici ce soir, en tant qu'admiratrice d'une œuvre que je souhaiterais voir unanimement comprise; en tant que femme surtout, parce que je crois qu'il y a des choses qu'il appartient aux femmes d'affirmer et de défendre sans pudeur et sans crainte.

Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de résumer en quelques traits la situation que M. Bernard Shaw nous expose. Le pasteur James Morell et sa femme Candida ont recueilli depuis quelques semaines un jeune poète, Eugène Marchbanks. Le poète s'éprend de Candida et le conflit se pose entre les deux hommes. Dans une scène violente, Marchbanks dit au mari la passion que lui inspire sa femme. Le pasteur James, par un effort surhumain, ne voulant tenir la femme qu'il aime que du consentement loyal et réfléchi de celle-ci, garde le jeune homme à son foyer. Durant les trois actes, son équité admirable ne se dément pas; il surmonte toutes les angoisses jusqu'au moment où le doute l'assaille trop cruellement; il demande alors à sa femme de choisir entre eux.

La scène finale est le jugement de Candida. Chacun des deux hommes jette à ses pieds le meilleur de ce qu'il peut avoir à lui donner. Elle pèse leurs témoignages et déclare qu'elle se donne au plus faible des deux. Le plus faible à ses yeux, c'est le héros sûr de lui, c'est l'homme fort, heureux, confiant, qui ne saurait se passer du bonheur qu'elle lui dispense, c'est son

mari. Et le jeune poète s'enfuit dans la nuit, emportant le rare secret de sa belle destinée...

Comme vous le voyez, ce sont les caractères qui créent les événements, et ce sont eux qu'il est intéressant de considérer un instant.

Lorsque le jeune poète proclame son amour pour Candida, à qui s'adresse-t-il? Au mari. Lorsque la femme s'aperçoit de la passion qu'elle inspire, lorsqu'elle s'en émeut, à qui va-t-elle confier ses craintes? A son mari. Il semble que leurs deux consciences viennent se reposer en la sienne. Et voilà une des beautés originales de la pièce : le mari voit le danger, il voit le malheur qui le guette et qui s'installe à son côté, mais au lieu de l'écarter aveuglément, au lieu d'user d'un droit illusoire, il obéit à sa conscience, il accepte un péril qu'il reconnaît juste et il traite l'ennemi en ami.

Il serait gênant de devoir excuser une action aussi noble, aussi équitable; il est presque ironique de penser que si, au premier soupçon qui l'effleure, le mari étranglait l'amoureux, ou si, pareil à Othello, il tuait sa femme sans rien comprendre, sans rien voir, on trouverait cela injuste, mais naturel; barbare, mais normal.

C'est donc la conduite exemplaire du mari qui choque les instincts et les habitudes, mais ces instincts sont-ils donc si respectables que nous ne puissions admettre leur défaite? Et les poètes et les auteurs dramatiques n'ont-ils pas le devoir de nous proposer des manières d'agir nouvelles devant les choses anciennes et les forces éternelles?

Je le répète, la situation du mari n'est pas neuve, mais elle se présente ordinairement au troisième acte, et elle est toujours tranchée sans que la conscience intervienne, elle est tranchée par la jalousie, par la douleur et la mort. Ici, nous avons affaire à des intelligences meilleures, à des êtres qui essayent de se conduire d'après leur raison et leur volonté la plus haute. Il est même assez intéressant de constater en passant que c'est leur effort de sagesse qui les rend absolument illogiques, les soustrait à l'analyse et les rend presque inadmissibles à la lecture; mais c'est parce qu'ils sont illogiques, comme nous tous, qu'ils sont si vivants, si curieux en scène.

Voici d'abord Candida, la femme point du tout mystérieuse sur qui repose l'œuvre. Candida n'est pas une créature extraordinaire, elle n'est pas sentimentale ni romanesque; elle n'a rien, en somme, de ce qui constitue à nos yeux une héroïne. Cependant c'est à cause de cela même qu'elle me paraît être un exemple, à cause de cette simplicité qui, en lui interdisant le royaume des grandes héroïnes, la laisse parmi nous; elle semble se mouvoir dans notre maison, dans nos jardins, dans notre rue, plus que sur une scène de théâtre.

Candida nous offre le spectacle encourageant d'un être libre dans une union étroite, d'un esprit élevé dans une vie médiocre. C'est une inconsciente différente des inconscientes habituelles, c'est-à-dire qu'au lieu de se soumettre aux instincts ordinaires, elle est conduite par des instincts éclairés; peut-être le sont-ils simplement par l'amour de deux hommes supérieurs? Peu importe! Elle me paraît être un exemple plus salutaire que sublime, car elle est accessible à tous, elle a assez de qualités ordinaires pour se faire pardonner sa morale indépendante. On pourrait dire que c'est une héroïne de transition : elle appartient autant aux femmes du passé qu'à celles de l'avenir.

Ce qui est surtout admirable en Candida, c'est son mari. Ceci n'est pas aussi paradoxal qu'on pourrait le croire. Toute la beauté de la pièce repose sur ce seul fait : la façon dont une femme dit la vérité à son mari, et la manière dont celui-ci la supportera.

Un philosophe anglais a curieusement observé que « pour dire la vérité, il faut être deux ». Et cette vérité, qui est justement si rare en amour, cette vérité qui semble être en contradiction avec lui et qui rencontre sans cesse en lui son pire ennemi, cette vérité ne pourrait jamais exister qu'en lui, c'est-à-dire dans un amour qui suppose l'absolue communion des esprits et encore plus la connaissance profonde de deux caractères; car si nous disons toujours que la perfection morale est une chimère, c'est que pour la distinguer, pour la considérer, il faut toujours être deux, celui qui juge et celui qui est jugé; comme ils n'ont généralement pas la même vision morale, il en résulte que le blâme s'élève à la place de la louange, et que la critique étouffe l'admiration.

Mais si nous imaginons un couple parfaitement uni, tel que celui de Candida et du pasteur James, comment pourrions-nous juger l'acte de l'un sans considérer l'acte de l'autre? Chacun d'eux a sa part de responsabilité dans les actes les plus libres de l'autre, sa part de mérite ou de torts. Chacun d'eux mérite ou démérite en l'autre. C'est pourquoi, lorsque nous admirons la droiture de Candida parlant si véridiquement à son mari de l'amour du jeune poète, et de son angoisse secrète, notre sympathie est double, elle va et vient entre la conscience de l'homme et la conscience de la femme, et nous avons là, durant cette courte scène, la vision d'une perfection morale absolue; perfection qui puise ses éléments tour à tour en chacun d'eux.

GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK

(La fin prochainement).

CONSOLATA
LA FILLE DU SOLEIL [1]

C'est l'histoire d'une « petite » de Toulon, fille du jardinier des batteries de la Marine, amoureuse de son métier d'amour parce qu'elle aime l'amour, et amoureuse aussi d'un beau capitaine de l'Arme, de passage en cette ville, avec qui elle prend tellement le goût des baisers, des caresses et des « babettes », que, lorsqu'il est parti là-bas en Chine, elle n'a plus, dans sa ville natale, plaisir à rien, et qu'elle part le rejoindre, à Kou-kouang, où l'armée française a pris ses quartiers en attendant de faire la guerre. Et Consolata s'embarque à la suite de son amant, et cette guerre l'amuse prodigieusement. Mais après la victoire et le retour, elle tombe malade, et meurt.

C'est tout.

Mais cela suffit. Sur cette trame légère et quelconque (comme un habile brodeur s'amuse à composer les plus somptueuses tapisseries sur un canevas bien vulgaire), M. Henry Daguerches a jeté les fils les plus étincelants et les plus riches de sa fantaisie de poète. Car c'est un poète, et n'eût-il écrit aucun vers, son livre le prouverait suffisamment. Pas d'adresses d'écrivain, pas de virtuosité dans la composition. Le sujet est simple et le récit se déroule en suivant tout bêtement la chronologie. Des anecdotes piquantes, gracieuses ou tristes le traversent. Des gens profitent de toutes les occasions pour faire des récits. Et tout cela vous a un air d'autrefois, du temps où la littérature était sans prétentions et sans théories, sans effets violents, sans intentions et sans réclame.

Si vous aimez les personnages amusants, rares, finement observés, lisez *Consolata, Fille du Soleil*. Vous y rencontrerez une société variée et si neuve qu'elle en paraît fantaisiste : elle n'est que réelle : l'héroïne, elle-même, qui « a l'amour sur elle », sensuelle, délicate, jolie, courageuse, folle, légère, ardente, et vous la suivrez dans les étapes de sa courte carrière : dans les bois du « bord de mer », où elle sculpte de belles écorces rouges de pin, dans sa chambre pauvre et exotique, chez son amie Rose Grenade, la somptueuse et froide hétaïre, en Chine à Kou-kouang, dans le *yamen* du capitaine Namurgues, dans la maison des Canneliers fleuris, où l'on fume l'opium, à la guerre, enfin, où elle suit l'armée, avec les bagages, au siège de San-la-yuen, à la victoire, lorsqu'après le festin elle danse, nue, le pas savant de la Victoire, lorsqu'elle meurt, enfin, toujours légère comme une enfant, délicieuse absolument. Vous y verrez des types étonnants de Toulon, comme le papa de Consolata, ce vieux jardinier philosophe et indulgent, comme l'Ingénieur, cette gloire locale que la ville désire être l'amant de Rose Grenade parce qu'elle est aussi célèbre par sa beauté que lui par sa science, comme le propriétaire, le Préfet maritime, les poètes du Musée et tant d'autres comparses. Vous ferez la connaissance du petit Sid, qui a eu des peines de cœur et n'en parle jamais et finit par se faire tuer à force de l'avoir cherché, et celle de Baptistin qui fume jusqu'à l'abrutissement, et celle de l'extraordinaire capitaine Volder, qui, en Chine, s'appelle Fo-ta-jenn et a le droit de porter la barrette à bouton de cristal et la robe, brochée d'une cigogne, des mandarins de la septième classe civile, qui n'aime que la Chine, ses mœurs, ses meubles, ses bijoux, sa justice et ses métaphysiques, et qui cependant, lorsque c'est jour de bataille, se transfigure et redevient, sous l'uniforme de l'Arme, le beau cavalier inébranlable, le savant officier qui dirige un siège et qui, après la victoire, sait, comme un vieux briscard de la mère patrie, porter un toast à son régiment, en buvant du vin de France.

Vous y verrez M. Léo, et Mlle Lé-ling, la petite amie chinoise de Volder, et « ce vaste pourceau de Léon-tsing », un vieux gredin lettré et délicat, et Wang, le vieux poète qui soigne l'agonie de Consolata, et des personnages de moindre importance, tous justes, et des foules vivantes et des décors variés.

Mais ce que vous y aimerez le mieux parce que c'est ce qui donne à toutes ces observations leur sens et leur plan, et au livre sa saveur particulière, c'est la grâce forte et la fantaisie qui les anime. Je ne veux pas essayer d'analyser cela, c'est trop subtil et trop fragile. Mélange, en proportions insaisissables, d'exactitude et de folie, de simplicité et de complication, d'ingénuité et de baroque. L'ironie, mais sans âcreté, se confond avec le sentiment, mais sans mollesse. Il s'y avère un goût de raffiné pour la volupté, mais sans une nuance équivoque ni vilaine, — en tout bien tout honneur, si je puis dire, — au grand soleil, avec l'audace de la joie et la pudeur de la délicatesse. On y aime l'opium, mais comme un poète aimerait l'élastique et complaisant nuage qui l'entraînerait converser avec les idées et les dieux. On y fait la guerre moderne, mais le colonel Pintadon est suivi dans ses marches par trois pages indigènes, montés sur trois ânes blancs, et qui portent ses insignes et son gris gris d'honneur. La tendresse y sourit doucement à côté de la blague et le lyrisme contenu, par une poigne toute militaire, marque un rythme sage et fort, et frémissant.

Consolata, Fille du Soleil, n'est pas un livre de premier ordre, mais, suivant une expression malheureusement devenue trop banale, un petit chef-d'œuvre, tout en nuances et en grâce. Seul un soldat, authentique, non empoisonné par la littérature, mais de culture solide et de goûts artistes, pouvait l'avoir écrit. Il y a mis toute son âme : sa verve, sa jeunesse, sa gaieté, sa mélancolie et son courage. Et cette œuvre, si populaire dans tous les milieux français de l'Extrême-Orient à cause de l'exactitude des sites et de l'atmosphère évoqués, mériterait de le devenir autant chez nous pour ces précieuses qualités-là, d'abord, et pour toutes les autres, plus essentielles encore.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) HENRY DAGUERCHES, *Consolata, Fille du soleil*. Paris, Calmann-Lévy.

Notes sur la peinture française d'aujourd'hui

Il est assez difficile de parler actuellement d'une « jeune école » d'art français : car, d'une part, c'est vraiment demeurer dans le vague que de faire allusion aux « jeunes » et, d'autre part, le temps n'est plus où des maîtres avaient assez d'autorité et des élèves assez de soumission pour qu'il pût être question d'écoles. Un parfait individualisme fleurit autour de nous. Reflet ou conséquence nécessaire de notre état moral et social? Peut-être. En tout cas, qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'y résigne, il faut se résoudre à constater ce qui est : l'art français contemporain de ce

début du XXe siècle ne présente aucun de ces caractères généraux et typiques qui ont marqué d'autres époques. Il manque non seulement d'unité d'expression, mais d'unité de tendances. Par contre, ce qu'il manifeste très clairement, c'est une dispersion des efforts dans tous les sens. Nous voyons bien des individus, mais pas d'ensemble.

Du moins le besoin, le tempérament et le sens artistiques demeurent aussi vifs que jamais ; les forces artistiques se renouvellent et agissent. A propos d'une enquête sur les tendances actuelles des arts plastiques, Eugène Carrière écrivait : « Notre instant est admirable... Nous n'avons pas de style, mais nous sommes riches d'artistes... Les artistes d'aujourd'hui sont pleins d'ardeur ; leurs recherches sont souvent fébriles, mais elles sont toujours vivantes. »

L'heure présente marque une réaction résolue contre l'impressionnisme. « Ce ne fut, dit l'un, qu'on procédé. » « Il en reste, dit l'autre, des études, et pas un tableau. » Jugements sommaires, — trop sommaires pour être justes. On ne fonde pas un art sur un procédé. L'impressionnisme en *eut* un mais n'en *fut* pas un. Et, s'il en eut un, c'est qu'évidemment la fin nécessita le moyen. L'effort pour rendre le frémissement des lignes et le chatoiement des couleurs sous l'action de la lumière de plein air se traduisit naturellement par un renoncement aux silhouettes sèches et par un morcellement de la couleur et de la ligne. Sans doute, des générations d'artistes avaient jusque-là travaillé sans que le mélange des tons leur eût paru être un moyen d'art insuffisant. Mais, vraiment, ce n'était pas non plus une raison pour que les impressionnistes ne pussent réaliser de belles œuvres avec leur division du ton et leurs révolutionnaires touches en virgule. D'ailleurs des précurseurs tels que Delacroix ne leur avaient-ils pas ouvert la voie en pratiquant à l'occasion cette technique ? De toute façon, c'est le résultat qui importe, non la technique. Et le résultat, ce sont des œuvres d'une analyse subtile, où la lumière vibre, où l'air circule, où la couleur chante en symphonies brillamment mais harmonieusement orchestrées.

« Les impressionnistes n'ont pas appliqué avec assez de rigueur la technique de la division du ton et de la couleur pure », disent leurs plus proches descendants, les néo-impressionnistes qui, eux, vont dans la pratique jusqu'aux dernières conséquences du principe.

« Trop de virtuosité chez ces grands artistes, mais pas assez d'âme et d'émotion », objecte-t-on d'autre part. « Au lieu de cette analyse aiguë purement visuelle et coloristique, mieux vaut l'abstraction pleine de rythme et de sentiment d'un Puvis de Chavannes, mieux vaut la naïveté pleine d'audace d'un Cézanne ou d'un Gauguin. » De là des efforts très intelligents, tantôt pour remettre en valeur la ligne que les impressionnistes avaient totalement sacrifiée à la couleur, tantôt pour fortifier la couleur qu'ils avaient souvent fondue dans la lumière, tantôt pour donner du corps à la matière, dont ils n'avaient plus fait qu'une apparence de surfaces colorées.

Que reste-t-il donc des impressionnistes ? Leurs œuvres, d'abord, qui, en vérité, ont éveillé en nous, avec des sensations nouvelles, un sentiment si délicat et si ému pour tant de choses — qu'on pense, par exemple, à ces inoubliables séries du seul Monet : les bords de la Seine, les meules, les cathédrales, Londres... Et puis, malgré tout, quelque chose demeure aussi de leur esprit et de leur sens artistique. A la suite de Courbet et de Manet, ils ont été épris de modernisme. Nous en sommes toujours là, la plupart des jeunes artistes cherchant à rendre quelque côté de la vie ou du sentiment moderne. Les impressionnistes ont inauguré la couleur claire, la lumière intense, les ombres colorées et chatoyantes qui la rehaussent ? Nous nous y sommes si bien plu que nous admettons aujourd'hui volontiers avec Cézanne « que le soleil est une chose qu'on ne peut pas reproduire, mais qu'on peut représenter ».

Il y a certainement un signe d'hérédité impressionniste dans ce fait que, même chez ceux qui ne sont pas des néo-impressionnistes, les terres et les bitumes ont disparu, et les gammes de tons clairs ou vifs sont beaucoup plus fréquentes que les tonalités sourdes. C'est dans ce sens de modernisme et de goût des couleurs claires qu'il est plus facile d'attribuer à nombre de jeunes artistes une filiation avec l'art de Claude Monet et de ses amis qu'avec l'art de composition réfléchie d'un Puvis de Chavannes ou l'art de synthèse et de sentiment d'un Eugène Carrière.

Que des artistes tels que Besnard et Henri Martin aient été éventuellement touchés et stimulés par l'impressionnisme, on s'en aperçoit dans leur œuvre à certains essais techniques et à certains problèmes de lumière qu'ils se sont plu à traiter — et c'est là une marque de l'action exercée par le mouvement impressionniste. Mais, d'autre part, que les forces vives de l'art français à la fin du XIXe siècle ne se soient pas manifestées uniquement par l'impressionnisme, on ne saurait non plus l'oublier.

L'art d'un Albert Besnard, par exemple, appuie sa splendeur sur de tout autres moyens de composition et de couleur que celui d'un Claude Monet, et c'est avec les maîtres du passé qu'il faut chercher les véritables affinités de ce moderne. De même les Jacques Blanche, les Lucien Simon, les Cottet, les Dauchez, les Ménard — ceux qu'on nomma au début la « bande noire » — ont un goût de la composition classique, du dessin et du modelé, des pâtes solides ou opulentes, qui les distingue nettement des impressionnistes. C'est avec raison, évidemment, qu'on cherche à chacun d'eux une parenté dans le passé ; mais de telles parentés ne sont-elles pas en art ce qu'il y a de plus naturel lorsqu'une forte personnalité est capable de s'en dégager ? Pleins de respect pour les vieux maîtres et de sympathie pour les novateurs, ces artistes nous apparaissent dans une situation exceptionnelle. La question n'est pas de savoir ce qui vaut mieux de leur éclectisme ou de certaines intransigeances. L'essentiel est, comme dit Delacroix, « que l'artiste se meuve dans son domaine et nous y donne une fête à son gré ».

ÉTIENNE AVENARD

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Igor Grabar. — Carl Wilhelmson
La Galleria d'arte moderna a Venezia.

Dans la renaissance de l'École russe de peinture, M. Igor Grabar s'est classé, à côté de MM. Levitan, Serow, Somow, Wrubel, Karavine, Mussatow, Milliotti, Pezké, Tarkow et autres, parmi les artistes les mieux doués et les plus distingués. Influencé par les théories des fondateurs de l'impressionnisme, enthousiaste de la vision lumineuse d'un Claude Monet, d'un Sisley, d'un Pissarro, il a su concilier avec la clarté de leur palette simplifiée son tempérament d'homme du Nord, fortement imprégné des traditions de sa race et de son pays. La belle revue *Mir Isskustva*, à laquelle il collabora assidûment, nous fit connaître quelques-unes

de ses œuvres. On apprécia définitivement l'artiste aux expositions de Venise, à la Section d'art russe organisée il y a deux ans au Salon d'Automne, et, plus récemment, à la *Libre Esthétique*.

C'est avec raison que M. Vittorio Pica, toujours à l'affût des célébrités naissantes, vient de lui consacrer dans l'*Emporium* une étude détaillée ornée de nombreuses reproductions. A défaut du coloris de ces toiles fougueuses, l'illustration en fait apprécier la conception synthétique et la mise en page originale. Elles révèlent un artiste personnel, puissant, fortement épris du caractère des sites de sa patrie.

Dans une autre monographie, M. Pica nous révèle en M. Carl Wilhelmson un figuriste de valeur. Né en 1866 dans un village de pêcheurs de la côte occidentale de la Suède, l'artiste débuta comme ouvrier lithographe à Gothenburg; mais bientôt, sollicité par de hautes ambitions, il abandonna la pierre lithographique pour suivre les cours de peinture, dirigés par Carl Larsson à l'École populaire des Beaux-Arts de cette ville et acquit promptement un solide métier qu'il perfectionna au cours d'un séjour de sept années à Paris.

M. Wilhelmson occupe actuellement parmi les peintres suédois, comme portraitiste et peintre de genre, une situation en vue. Son art réfléchi, sérieux, incliné vers la tristesse, lui inspire des compositions soigneusement étudiées qui traduisent éloquemment la vie, les mœurs, les coutumes du peuple suédois. *Soir de Juin*, *l'Enfant malade*, *Résignation*, *Au Seuil du Cimetière*, *Pêcheurs le dimanche* marquent parmi ses pages les plus significatives. Il y a aussi en M. Wilhelmson un décorateur dont les tendances se rapprochent de celles de Puvis de Chavannes, ainsi qu'en témoignent les peintures dont il orna la Bibliothèque de Gothenburg et le magnifique hôtel des Postes récemment érigé à Stockholm sur les plans de M. Ferdinand Boberg.

L'œuvre de ce dernier est l'objet d'une notice qui prend place, dans *la Galleria d'Arte moderna a Venezia*, parmi les études consacrées par M. Vittorio Pica aux architectes novateurs, au premier rang desquels il classe Paul Hankar, Victor Horta, Charles Plumet, Otto Wagner, Hoffmann, Olbrich, etc.

Les deux derniers fascicules parus de l'artistique publication éditée par l'Institut italien d'arts graphiques (neuvième et dixième) sont, d'ailleurs, à tous égards, dignes des précédents. Ils font vivre — ou revivre — d'attrayantes physionomies d'artistes, et notamment celles d'Edgard Chahine, de Lucien Simon, de Max Liebermann, des peintres italiens Fragiacomo, Tito, Favretto, Vitalini, etc., dont les œuvres composent la belle collection du Musée moderne de Venise. Le tirage en couleurs et en noir des illustrations est, comme le texte, irréprochable.

O. M.

MUSICOLOGIE WAGNÉRIENNE

L'admirable « lettre ouverte » que nous reproduisons ci-dessous fut adressée en 1857 à *l'Illustration*. Elle a échappé aux recherches des historiographes de Wagner et n'est pas mentionnée par M. Georges Servières dans l'intéressant volume qu'il a publié sur *Richard Wagner jugé en France*, minutieux inventaire de tous les ouvrages, brochures et articles français consacrés au maître.

Le nom du signataire de cette lettre est obscur. Et l'on est en droit de s'en étonner, car le jugement que porte M. Valleyres sur la musique de Wagner à une époque où celle-ci était méconnue et presque universellement dénigrée décèle, avec une sensibilité esthétique délicate, une rare clairvoyance et un judicieux esprit critique.

M. Valleyres prédit qu'un jour « Wagner régnera souverainement sur l'Allemagne et sur la France ». Souhaitons qu'il ait assisté à l'accomplissement de sa prophétie.

Richard Wagner.

Votre charmante revue a plus d'une fois parlé du *Tannhäuser*, Monsieur, et avec quelque défiance. Il y a des moments où le plus pauvre témoignage a sa valeur, où le silence n'est pas permis ; ce sont ces moments où le public, mal informé, s'apprête à juger quelque grande cause.

Je crois que le génie a toujours son heure de victoire; certain, comme la vérité, de régner un jour, le succès n'est pour lui qu'affaire de temps. Mais derrière le génie abstrait, il y a d'ordinaire un homme qui souffre de nos hésitations, que tuent parfois nos méprises; ne pas témoigner pour lui lorsqu'on a foi dans son avenir, se taire quand s'instruit son procès, ce serait forfaire à un devoir de loyauté.

Je ne sais si Richard Wagner a un système, je ne sais s'il s'est donné pour tâche de bouleverser les habitudes de l'orchestre, de la scène, de donner l'accompagnement à la voix. Tout cela m'est, je l'avoue, très indifférent. Mais ce que je sais, c'est qu'ayant naguère entendu quelques fragments de Wagner, exécutés dans une petite ville d'Allemagne par la musique d'un régiment prussien, j'ai été du coup saisi, envahi, *empoigné*, — pardonnez-moi la brutalité du mot, — par ces effets d'une puissance étrange et souveraine.

Je ne connaissais ni Wagner ni ses œuvres. Lorsque je vis son nom à côté de celui de Mozart, de Beethoven, l'ouverture du *Tannhäuser* à côté de l'ouverture de *Don Juan*, d'*Egmont*, je me promis peu de plaisir.

L'orchestre était composé d'instruments de cuivre; précis, passionné, avec des émotions soudaines, toujours gouvernées, qui enflaient l'onde sonore sans la laisser jamais s'emporter en tapage. Le chef, tenue militaire, figure pâle, tournait le dos à son orchestre, ne le regardait pas, le menait sans gestes avec un petit bâton court qui dépassait à peine le pupitre. Physionomie ineffable que celle-là; rien de très beau dans les traits, mais le règne absolu de l'âme, un front lisse où, dans les grandes tourmentes de l'harmonie, se creusait seulement le fer à cheval de *Red Gauntlet*.

C'était donc le *Tannhäuser*, l'ouverture. D'abord ce chant magistral qui vous dit net à qui vous avez affaire; et puis cette phrase satanique qui glisse et siffle comme un serpent au travers de l'harmonie, et puis cette fanfare éclatant joyeuse du haut des tours de quelque vieux burg du temps de Barberousse, et puis cette sourde bataille des instruments, des effets, des idées, cette mêlée où chaque escadron reste distinct et se reconnaît à ses couleurs, puis ce travail d'enfantement où la puissance déborde, où la sagesse du génie prédomine ; enfin ce couronnement de l'œuvre, le chant des pèlerins, ce chant qui vient d'autre part que de la terre, proclamé à voix grave, à voix lente, à voix immense par les cors, tandis que monte, et se gonfle, et déferle en vagues toujours grossissantes la plainte désespérée d'une âme pour laquelle il n'y a plus de pardon.

A ce moment, le cœur se brise; le cœur de ceux qui en ont, bien entendu ; là, sous les étreintes de ce chant lumineux, si triste dans sa sérénité, géant, immuable, avec ces pleurs qui éclatent sous toutes les notes, à toutes les transitions! Et lorsque le chant, les pleurs, la plainte éternelle, tout sombre par un retour pénétré de tendresse dans la plénitude d'une harmonie calme, irrévocable comme la pleine mer où descend le soleil qui vient d'éclairer un naufrage, — on reste muet, baigné de larmes, éperdu devant cette révélation.

Cette révélation désormais vous hantera, c'est un des caractères de la musique de Wagner. On ne rompt ni avec ses mélodies, ni avec ses allures, ni avec sa pensée; on reste sous une pression qui ressemble à l'étreinte de l'aigle.

On la reconnaît aussi; elle a je ne sais quel parfum sauvage, je ne sais quelle individualité très simple, d'une étrangeté loyale,

quelque chose d'une lumière dérobée à d'autres planètes, et qui la trahit d'emblée.

Vous souvient-il, Monsieur, de cette parole de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris* : « Le cœur humain ne peut contenir qu'une certaine quantité de désespoir. Quand l'éponge est imbibée, la mer peut passer dessus, sans y faire entrer une larme de plus. » Elle me revenait à mesure que chantait le Tannhäuser. La musique de Wagner est plus puissante que l'Océan de Victor Hugo. Les régions de la douleur sont ses royaumes : elle en sait des accents que nul n'avait trouvés; elle en sait des profondeurs que nul n'avaient sondées; elle vous tient immobile, le cœur pressé sous les mains; vous ne pouvez sentir au delà, non, vous ne le pouvez pas. Vous vous trompez, la souffrance sera pire, la joie plus intense : j'entends cette félicité mystérieuse, éclose au fond des grandes peines pour les âmes d'élite, pour ces âmes qui mesurent le bonheur par l'infini, pour qui l'abîme est un ciel, parce qu'on y peut largement ouvrir ses ailes.

Voilà pourquoi, Monsieur, Wagner n'aura pas un succès de vogue emporté à la pointe de l'archet; voilà pourquoi un jour, je ne sais lequel, Wagner régnera souverainement sur l'Allemagne et sur la France. Nous ne verrons cette aurore ni vous ni moi peut-être; qu'importe, si de loin nous l'avons saluée?

Les éphémères disparaissent en musique comme aux champs.

Il y a quelque chose qui ne meurt ni en musique, ni en vers, ni en prose; ce sont les paroles qui viennent droit de l'âme, qui en sortent avec cette ampleur, avec ce *fiato*, avec ce caractère royal, je dirais presque despotique, vrai sceau du génie.

Ces paroles-là, ces œuvres-là sont toujours contredites. Le médiocre porte son laissez-passer avec lui; le sublime, qui ne peut marcher qu'en maître, dès qu'il se présente, rencontre un : Halte-là! Tu veux régner, établis tes droits!

Il les établit en les exerçant.

Je vous dis que l'on passe et le prouve en passant.

Quant à moi, je ne voulais qu'entrebâiller la porte; c'est fait. Adieu.

VALLEYRES

L'« ÉLAN »

Pas plus que le dernier salon du cercle *Doe stil voort*, l'exposition de l'*Élan* n'indique une direction nette et heureuse; aucune tendance commune ni dans le sens d'un idéal plus ou moins défini, ni vers la liberté, but plus fécond en œuvres. Sans être embarrassés dans des formules surannées, les exposants de l'*Élan* ne se départent pas d'une médiocrité de travail aussi bien que d'inspiration. L'audace, qualité essentielle des jeunes, manque le plus à ces jeunes pressés de parvenir, c'est-à dire de ressembler aux vieux. Le menu est copieux, mais sans saveur est la matière. Parmi tant de récoltes, on cherche vainement l'œuvre d'un hardi semeur. L'herbe pousse plus serrée que les épis.

Le soleil refuse de mûrir de pareilles gerbes.

F. H.

INGRES ET ROSSINI

Ingres avait, on le sait, la prétention d'être un virtuose de l'archet. Il admettait volontiers qu'on critiquât ses tableaux mais il se montrait fort irrité si l'on ne goûtait point les *sons* qu'il tirait de son violon. Quand on lui parlait « peinture », il répondait « musique ». Et avant qu'on eût sollicité l'honneur de l'entendre, il decrochait son stradivarius. Sur son ordre, sa femme se mettait au piano et le peintre râclait le « boyau » sans pitié.

Ce fut Rossini, ce vieux malin, jamais à court de goguenardise, qui lui donna la leçon de choses. Un soir, il y avait beaucoup de monde chez le peintre. On y causait de tout un peu, surtout de musique, pour complaire au maître de la maison, et bien moins de peinture. Aussi le prétexte fut bientôt trouvé, et le grand peintre y alla de son petit concerto. Puis l'exécution achevée, alors qu'il recueillait les murmures de flatteuse politesse, il s'avisa que le rusé maëstro souriait dans un coin, sans souffler mot.

— Eh bien! cher maître, vous ne me dites rien... N'êtes-vous pas satisfait de moi, auriez-vous quelques observations à me faire? Vous savez, ne vous gênez pas, je vous en supplie...

— Ze n'ai aucoune osservatione à faire; ça est très bien! répliqua Rossini, avec son accent qui disparaissait quand il causait sérieusement, mais s'augmentait alors qu'il voulait plaisanter.

Puis, après un instant, il reprit, très câlin, de sa voix chantante :

— Z'ai, moi, ouna grazia à vous demander.

— Quoi donc?

— Z'ai fait oune petite tableau très zouli, que ze voudrais bien vous soumettre, amigo, pour avoir voutre zuzement, en toute counscience.

— Comment, fit Ingres très étonné, vous faites de la peinture? La musique ne vous suffit donc pas? Voilà qui est singulier. Et même, je me demande à quel moment vous pouvez peindre, occupé comme vous l'êtes, toujours assis devant votre piano ou bien ecrivant vos partitions? Vous m'accuserez peut-être de curiosité, mais je voudrais que vous me disiez quelles heures du jour vous consacrez à la peinture!

— Oh! mon ser, rien de plous facile que de vous répondre. Ze fais mes pétits tableaux pendant le même temps où vous zouez du violon!

Après quoi il se mit à rire et ne rit pas tout seul. Mais Ingres ne fit pas chorus avec les rieurs.

PETITE CHRONIQUE

Un congrès international se réunira le mois prochain à Berlin en vue d'étudier certaines questions pratiques intéressant les hommes de lettres.

A ce congrès, les délégués français s'attacheront, dit un de nos confrères, à réclamer l'uniformisation du délai des droits d'auteur. L'on sait qu'en France une œuvre ne tombe dans le domaine public que cinquante ans après la mort de son auteur. Mais peu de pays sont aussi favorisés.

En Allemagne, par exemple, le délai n'est que de trente ans. A Haïti il est de vingt ans seulement. En Angleterre, l'œuvre tombe dans le domaine public quarante-deux ans après son apparition. Si bien qu'un auteur, vers la fin de sa vie, peut être privé du fruit de son travail. La France voudrait que le délai posthume de cinquante ans fût adopté par tous les pays de l'Union.

On voudrait également protéger les auteurs, sur tout le territoire de l'Union, contre les reproductions des cinématographes. D'ailleurs, les écrivains français n'ont pas attendu le congrès pour essayer de se protéger, dans les limites de leur pays. A l'heure actuelle, une commission, sous la présidence de M. Lavedan, tente d'assimiler les représentations cinématographiques aux représentations théâtrales. Ce qui veut dire qu'au lieu de recevoir une somme donnée pour un scénario, comme cela se fait maintenant, les auteurs toucheront un tant pour cent sur toutes les représentations de leurs œuvres.

Le Théâtre du Parc annonce sa réouverture pour le mercredi 30 septembre. L'affiche portera : *Son Père*, comédie en quatre actes de MM. A. Guinon et A. Bouchinet.

Un monument à la mémoire de l'abbé Daens, œuvre du statuaire Braecke, a été inauguré dimanche dernier à Alost.

Le Comité permanent des expositions adresse à la presse allemande une circulaire annonçant que le Comité spécial de l'Exposition de Bruxelles, en 1910, sera constitué le 23 septembre au ministère de l'intérieur, à Berlin. Cette circulaire invite les intéressés à envoyer leur demande de participation au commissaire impérial.

A partir d'aujourd'hui on reçoit les inscriptions à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, ainsi qu'à l'Institut musical et dramatique, 61, rue de la Longue-Haie.

La réouverture des cours de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek est fixée au jeudi 1er octobre. Les inscriptions sont reçues pour les jeunes filles à l'École moyenne, rue Royale-Sainte Marie, 154, pour les hommes et les jeunes gens à l'École moyenne, rue Traversière, 17.

Sous le titre *Figures nationales contemporaines*, la Librairie moderne, 162, rue de Merode, à Bruxelles, publiera prochainement un ouvrage de grand luxe paraissant par séries de vingt portraits accompagnés de notices biographiques.

Cette publication comptera parmi les plus intéressantes de notre époque. Nous y verrons figurer entre autres notabilités artistiques : le baron Gevaert, Camille Lemonnier, Edgard Tinel, Eugène et Théo Ysaye, Emile Verhaeren, Maurice Kufferath, Jan Blockx, Paul Gilson, etc.

Monticelli triomphera le mois prochain au Salon d'Automne, qui a pu rassembler plus de cent vingt tableaux de ce délicieux évocateur de fêtes galantes, de bosquets d'amour et de décamérons.

L'artiste vendait quelques sous ses petits chefs-d'œuvre aux consommateurs des cafés de la Cannebière. Un moment vint, vers 1885, dit le *Gil Blas*, où tous ceux qui avaient acheté ses petits panneaux s'aperçurent qu'ils avaient fait une bonne affaire, et que c'était là de la très belle et très durable peinture.

Les marchands s'émurent, se mirent en quête. Et, de même que beaucoup de Courbet de Suisse sont dus à Patat, de même que Trouillebert a « fait » des Corot (le bon père Corot n'a jamais tant produit que depuis sa mort), de même se mit-on à « faire faire » des Monticelli.

Comme certaines de ses esquisses rappelaient Diaz — qui fut le camarade de jeunesse du coloriste marseillais et l'influença au début — les mercantis se procurèrent des Monticelli, les firent « arranger » et les vendirent sous le nom de Diaz.

Bientôt, ils durent en venir à « arranger » des esquisses de Diaz et à les baptiser du nom de Monticelli.

Nul n'était plus modeste que ce pauvre grand artiste. Et spirituel et bon. M. de Montesquiou, qui l'a pieusement célébré, rapporte de lui un mot amusant. Monticelli venait de terminer un chatoyant et coruscant tableautin. Une servante s'assit, par mégarde, sur la peinture encore fraîche. Fit-elle ainsi, sans le vouloir, d'une chasse royale une nature morte ou d'un sous-bois lunaire une clairière aurorale?

Se croyant coupable d'un sacrilège d'art, la pauvre fille s'excusa de son mieux. Avec une condescendance de grand seigneur, Monticelli rassura sa collaboratrice inconsciente :

— Ça ne fait rien, dit-il. *Au contraire!*

On vient de fonder une *Société française d'illustration*, dont le comité, présidé par M. Paul Leclercq, est composé de Mme la comtesse Mathieu de Noailles et de MM. Paul Adam, René Boylesve, Dauchez, Maxime Dethomas, G. Desvallières, Pierre Louys, E. Moreau-Nélaton, Henri de Régnier, Jacques Rouché, directeur de la *Grande Revue*, André Saglio, commissaire du gouvernement aux expositions des Beaux-Arts, Charles Saglio, directeur de la *Vie parisienne*, Olivier Sainsère, conseiller d'État, Prinet et B. Grasset, secrétaire du comité.

Cette société se propose de favoriser le développement artistique de l'illustration. Elle organisera une exposition annuelle à laquelle seront conviés divers artistes étrangers.

M. H. Laurens annonce la publication prochaine, dans sa collection « l'École d'art », d'une *Histoire du Paysage en France*, depuis les Primitifs jusqu'aux Impressionnistes, dont il a demandé le texte aux écrivains les plus avertis : C. Benoit, H. Bouchot, R. Bouyer, H. Marcel, Th. Duret, Ed. Sarradin, Ch. Saunier, etc., et qu'illustreront 24 planches hors texte reproduisant les œuvres les plus célèbres de l'Ecole française du paysage.

Ce volume fera suite aux *Pierres de Venise* et aux *Matins à Florence* de Ruskin qui ont reçu le plus favorable accueil.

Le peintre Ranson vient d'avoir l'heureuse idée de fonder à Paris, 21, rue Henri Monnier, une académie libre de peinture, sculpture et art décoratif, dont les professeurs seront (excusez du peu!) MM. P. Bonnard, M. Denis, G. Lacombe, A. Maillol, P. Ranson, K.-X. Roussel, P. Sérusier, F. Vallotton, Th. Van Ryssselberghe et Ed. Vuillard.

Les inscriptions seront reçues à l'Académie à partir du 1er octobre, de 9 h. 1 2 à 11 h. 1/2 et de 2 à 5 heures. Les ateliers seront ouverts le 5.

Éclectisme.

Lu dans le *Guide du baigneur à Châtel-Guyon* : « Le programme des spectacles sera essentiellement familial. Il se composera de comédies aimables, de vaudevilles choisis ou de petits opéras-comiques empruntés au répertoire des meilleurs théâtres du genre. Cependant, une fois par semaine, pour satisfaire tous les goûts et toutes les demandes, la troupe représentera des comédies plus osées et quelques pièces d'avant-garde. »

Le théâtre Molière avait, jadis, imaginé un moyen ingénieux pour avertir les mères de famille qu'elles eussent, certains soirs, à interdire à leurs filles l'accès de la salle. Une bande rouge remplaçait sur l'affiche la bande blanche habituelle qui portait le titre du spectacle.

Nous recommandons ce procédé simple et pratique à la vigilante administration du Casino de Châtel-Guyon.

C'est le lundi 28 septembre, à 3 heures, qu'aura lieu à Saint-Moritz (Engadine), l'inauguration du Musée Segantini. Ce jour coïncidera avec le neuvième anniversaire de la mort de l'artiste.

Le Comité se propose de compléter l'hommage qu'il rend à celui-ci en élevant à sa mémoire un monument, dont l'auteur sera le statuaire L. Bistolfi, et en plaçant au musée le buste en bronze de Segantini par le prince Troubetz-Koy. Une Bibliothèque renfermant tout ce qui a été écrit sur le peintre, les reproductions de ses œuvres par la gravure, etc., sera annexée au musée.

Pour réaliser ce projet, le Comité fait appel aux admirateurs de Segantini et ouvre une souscription internationale. Le versement de 250 francs donne droit au titre de Membre fondateur du Musée. La souscription de 100 *francs* assure la qualité de membre perpétuel. Enfin, les souscriptions annuelles à 20 francs confèrent le droit d'entrée permanente au musée et le titre de membre de l'Association. Les souscriptions sont reçues par les banques et hôtels de Saint-Moritz ainsi que par M. A. Grubicy, Piazza Castello, 2, à Milan, et rue de Richelieu, 14, à Paris.

Sottisier.

Arithmétique : « En cinq jours il y a eu 337 personnes atteintes et 86 emportées par la maladie. Une personne a été guérie, 1,250 sont en traitement à l'hôpital ».

Le Journal, 15 septembre 1908.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héli gravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimpose, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnsen, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Le Courrier musical

Directeur : **M. Albert DIOT**

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FELICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 39. 27 SEPTEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Candida, par Bernard Shaw (GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK) (suite et fin). — *Le Legs de Moussorgski* par Mme Marie Olénine d'Alheim (OCTAVE MAUS). — Les Ecrivains belges, jugés par M. Raymond Poincaré. — Le Congrès d'Arlon pour l'extension de la langue française. — Joseph Olbrich. — Nécrologie (O. M.). — Petite Chronique.

CANDIDA

par BERNARD SHAW[1]

Un instant après, à la même place et dans le même décor, nous retrouvons Candida et son jeune amoureux. Est-ce pour mieux nous faire saisir la dissemblance des âmes, la différence des deux couples, que l'auteur a voulu cette similitude d'images? Tout à l'heure, l'accord était juste; à présent, il est impossible, car c'est la loyauté même qui maintenant interdit la vérité. Seule, Candida reste naturelle et à l'abri de toute crainte; son âme claire est semblable à l'eau pure qui reflète sans s'altérer tout ce qui se penche au-dessus d'elle.

On est un peu étonné de la liberté de gestes que prend Candida avec le jeune homme durant cette scène où il lui fait pressentir son amour... Il faut penser que l'éducation anglaise diffère de notre éducation française et que la froideur physique que l'on prête, à tort ou à raison, aux Anglo-Saxonnes leur permet plus d'abandon. Mais il est toujours plus intéressant de considérer les choses de plus haut, par-dessus toute distinction de race, de nationalité ou d'éducation, et je crois que toutes les femmes m'entendront si je dis qu'il y a pour nous, en amour, deux sortes de liberté : celle que nous prenons et celle que nous laissons prendre. Elles naissent toutes deux d'un état sentimental très différent : l'une vient de la solitude du cœur, l'autre de sa richesse. Celle que nous laissons prendre prouve la solitude d'un cœur qui se cherche, qui s'inquiète, se trouble, et attend peureusement sa joie ou sa douleur. Mais je ne connais pas de liberté plus grande que celle qui émane d'un cœur trop riche et uniquement rempli d'un amour parfait. Il est cruellement prodigue parce qu'il sait bien qu'il ne peut pas se perdre, ni s'égarer, ni s'amoindrir; il semble une coupe trop pleine qu'une larme nouvelle ou qu'un reflet de lumière en se jouant suffit à faire déborder. Il a justement cette audace qui permet à Candida de dire à son mari : « Comme tu me comprends peu en parlant de ta confiance en ma vertu et ma pureté! Si rien autre ne me retenait, je les donnerais toutes deux aussi volontiers que je donnerais mon châle à un men-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

diant mourant de froid!... Mets plutôt ta confiance en mon amour pour toi! »

Nous ne saurions trop louer la franchise de cette déclaration, car nous savons bien que lorsqu'une femme aime vraiment (et n'est-ce pas notre gloire?) rien ne pourrait la retenir, ni les lois, ni la vertu, ni la crainte. Nous savons bien que la fidélité n'existe pas sans amour; la fidélité est une chaîne que l'amour cache sous des fleurs; quand la chaîne est visible, c'est que les fleurs sont fanées...

Mais Candida n'a pas besoin de lois ni de chimères pour se défendre, Candida n'aime pas le jeune poète, elle aime son mari, et je pense que ce serait encore amoindrir la haute volonté de l'auteur que de croire que son héroïne obéit à un devoir en restant avec le pasteur. Non! Elle obéit à une loi plus profonde et plus naturelle, elle obéit à la seule loi sur laquelle nous ayons le devoir d'appuyer nos forces et notre bonheur : elle obéit à son choix Et quand, au moment de la scène finale, le pasteur, fidèle à son scrupule, demande à sa femme de choisir, toute la destinée de ces trois êtres repose sur le libre jugement de Candida.

Je n'ai pas besoin de demander ici pour le mari une approbation que personne, au fond, n'oserait lui refuser. S'il n'est pas encore entré dans nos habitudes de respecter à ce point l'amour et la femme, c'est que les hommes ne sont peut-être pas très pressés de s'offrir en holocauste; c'est aussi que les femmes ont pour elles la puissance du mensonge, et qu'elles en usent, en attendant des jours plus sincères.

Mais je voudrais, avant de terminer, parler du dénouement un peu paradoxal qui fait dire à Candida, en s'adressant à son mari, à son mari qui représente la force : « Je me donne au plus faible des deux. »

Est-il possible que Candida, si équilibrée, si raisonnable, se trompe à ce point, au point de croire que le jeune poète est grand parce qu'il a de grandes pensées? Qu'il est fort parce qu'il cache sa faiblesse derrière son orgueil? Est-il possible qu'elle n'ait pas reconnu la force morale du pasteur, toujours en lutte avec ses fidèles, ferme dans sa doctrine, un peu borné, nous dit-on, et, n'est-ce pas une indiscutable force? Est-il possible qu'elle ne sache pas qu'il possède tous les éléments qui constituent la puissance humaine?

Au contraire, le poète est faible, de toute la faiblesse d'une force qui n'est pas appropriée à notre vie ordinaire. Il a pour combattre sur la terre des armes divines, et ces armes-là n'atteignent pas les hommes

Tout cela, voyez-vous, Candida le sait parfaitement; mais en renversant les rôles, elle obéit d'abord à l'amour qui nous fait toujours voir l'être que nous aimons comme un grand enfant, et elle obéit une suprême fois à son inconsciente sagesse en donnant à l'enfant des paroles qui peuvent influencer sa destinée entière.

Par une sentence qui lui reconnaît la force, l'énergie, le courage, elle fait plus pour lui qu'en lui donnant ce que d'autres femmes ne lui refuseront pas.

Par son dernier baiser, elle le baptise de sa propre force, elle lui donne une belle illusion pour viatique, et n'est-ce pas ce qui convient à son âme de poète?...

Que cette femme si sage ne soit pas accessible à l'idéal français, qu'elle ne soit pas reconnue par beaucoup de femmes, dans toutes les races, comme une sœur, une amie, je ne veux pas, nous ne voulons pas le croire. C'est pourquoi je fais appel ce soir à toutes celles qui reconnaissent l'âme charmante de Candida pour qu'elles applaudissent en elle, non point une fiction, un rêve de poète lointain, inaccessible, mais l'image de leur propre cœur, de leur idéal secret et de leur beauté éternelle.

GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK

LE LEGS DE MOUSSORGSKI

par **Mme Marie Olénine d'Alheim.**

Ouvrage illustré du portrait de l'auteur, de deux portraits de Moussorgski, d'un portrait du rapsode Riabine, etc. Paris, librairie Eugène Rey.

Depuis douze ans, Mme Marie Olénine d'Alheim poursuit en faveur de Moussorgski un généreux et infatigable apostolat. Si le grand précurseur, qui fut de son vivant aussi méconnu en Russie qu'ignoré à l'étranger, a conquis en France et en Belgique de solides admirations, c'est, en grande partie, grâce aux persévérants efforts de la cantatrice. Les triomphales représentations de *Boris Godounow* données à Paris, au printemps dernier, sur l'initiative de M. Serge de Diaghilew, ont couronné cette noble campagne. Désormais nul de ceux qui suivent les grandes manifestations musicales n'ignore que Moussorgski rénova l'art lyrique de son temps, qu'il ouvrit au drame musical des avenues nouvelles suivies par les plus glorieux compositeurs d'aujourd'hui et qu'il faut inscrire son nom, malgré la brièveté relative de son œuvre, parmi les plus illustres de l'histoire de la musique.

Au moment où l'attention se fixait sur l'auteur de *Boris Godounow*, l'occasion était bonne de préciser son esthétique et d'aider, par quelques commentaires judicieux, à la compréhension d'un génie qui déconcerta longtemps, parce qu'il était en avance sur son époque, les esprits routiniers. C'est à quoi s'est efforcée Mme Marie Olénine d'Alheim en réunissant dans un petit volume bourré de documents utiles tout ce que lui suggéra l'étude approfondie du maître dont elle est la parfaite interprète.

Du fait qu'il résume une série d'observations recueillies au cours d'une nombreuse série de concerts par une artiste pénétrée de la mission qu'elle s'imposa, *le Legs de Moussorgski* acquiert une valeur particulière. Mais l'interprétation des œuvres et la question, si délicate, des traductions n'absorbent pas exclusivement l'auteur, qui fixe en des pages de critique éclairée la phy-

sionomie artistique du farouche isolé et décrit l'empire qu'exerce son art volontaire, puissant, indiscipliné. « L'œuvre de Moussorgski, dit Mme Olénine d'Alheim, est destinée à faire, dans l'esprit de tous ceux qui l'approchent et l'admettent, une de ces exécutions monstres dans le genre de celle que le *Balzac* de Rodin produisit il y a quelques années dans les salons de sculpture. Ses paysannes, ses amoureuses, ses enfants, ses laboureurs, son farceur de village, son orphelin, son innocent, bien en chair, bien en os, et la langue bien pendue, ont vite raison de toutes les visions mièvres et fiévreuses des romances. Ils vous assainissent une salle de concert au point de ne pouvoir plus, au bout d'un certain temps, y faire vivre que les œuvres vraiment saines, fortes et pures, offertes par le génie créateur à ce qu'il y a de plus subtilement et profondément réel en nous. »

Et ailleurs : « Ce qui rend Moussorgski unique, c'est son amour sauvage de la liberté. Il rompt toutes les entraves. Et la vérité vraie, c'est que Moussorgski délivre ses interprètes. L'obligation où il les met de ne pas simuler les sentiments, mais de produire des sensations dans la sphère sensationnelle pour faire naître les sentiments dans ceux qui les entourent, les forcent fatalement à réfléchir et à chercher la raison d'être de leur art, à vivre beaucoup en eux-mêmes et à considérer le monde extérieur comme une zone hostile et lointaine où l'âme humaine ne peut que s'exprimer en donnant naissance à des formes qui ne tiennent à l'infini que par leur infinie variété.

Il faut vouloir, comme Moussorgski lui-même, *tout oser, parler franc, ne viser qu'à la vérité*, quelque pimentée qu'elle soit. »

En terminant son chapitre sur « le Réalisme de Moussorgski », l'auteur adresse à l'*Art moderne* un reconnaissant souvenir pour l'encouragement que lui apporta, en 1897, au début des luttes qu'elle soutint pour la gloire de Moussorgski, un article à la louange de celui « qui souffrit, qui douta, qui osa, qui aima malgré tout », et dont l'art, ajoutions-nous, « semble nous attendre au tournant de ce chemin de géniale et subtile bonté que nous n'atteignons pas encore et dont il est un des plus étincelants éclaireurs. »

« Ce fut, écrit Mme Olénine d'Alheim, comme une voix du public qui me disait que je pouvais continuer l'œuvre avec confiance, que je ne trahissais pas les désirs secrets de ce malheureux génial, arraché à la vie en pleine force de l'âge, dans les horreurs d'une maladie effroyable, sur le grabat des pauvres, et que le *réel* Moussorgski n'était pas mort et même semblait doué d'une santé faite pour résister désormais à toutes les épreuves, même les plus cruelles, à l'incompréhension des amis qui ont gardé l'habitude, avec une ingénuité admirable, il faut le dire, d'infliger à lui et à son œuvre des corrections sévères. »

A notre tour, remercions Mme Olénine d'Alheim d'avoir, par son double talent de cantatrice et de femme de lettres, contribué à répandre la lumière sur le maître dont nous affirmions dès lors le génie. Et souhaitons que son livre ne soit, comme elle nous le fait espérer, que l'esquisse d'un ouvrage dans lequel elle analysera d'une manière complète et définitive la vie et l'œuvre du Réformateur de l'Opéra.

OCTAVE MAUS

LES ÉCRIVAINS BELGES

jugés par M. Raymond Poincaré

Le mouvement littéraire belge est, — nous l'avons maintes fois constaté non sans quelque orgueil, — de mieux en mieux apprécié à l'étranger. En France, où les boutades de M. Octave Mirbeau sont demeurées sans écho, les efforts de nos écrivains trouvent dans les milieux littéraires des encouragements d'autant plus précieux qu'ils contrastent avec l'indifférence qui les accueille encore en Belgique. Les esprits les plus avertis vantent libéralement la renaissance qui, depuis vingt-cinq ans environ, a doté notre pays d'une glorieuse pléiade de poètes et de romanciers. Et si l'on réunissait tous les écrits qui les signalent élogieusement à l'attention, on en composerait une imposante et fort intéressante bibliographie.

Parmi les plus récentes contributions apportées par la critique française à l'histoire des lettres belges, il importe de mentionner le clair et impartial exposé qu'a fait dernièrement de notre floraison littéraire contemporaine M. Raymond Poincaré, en une conférence dont le fond et la forme charmèrent également l'auditoire. « Ceux d'entre nous, a dit l'orateur, qui n'avaient encore jeté sur elle que des regards défiants ou distraits ont commencé à fixer des yeux plus attentifs sur tant d'œuvres fraîchement épanouies. Ils ont pu être, d'abord, aveuglés par l'abondance et la variété des couleurs. Ils se sont dit, sans doute, qu'il manquait à cet art renaissant cette harmonie de tons, cette patine, ce je ne sais quoi que créent seules les longues traditions nationales. Ils se sont répété le beau mot de Verhaeren sur les intermittences qu'a présentées, chez nous, au cours des siècles, la production esthétique : « Il n'y a point, en Belgique, de guirlandes tressées aux murs de l'histoire. » Mais ils ont aussitôt ajouté, avec le poète : « De temps en temps, surgissent des trophées. »

Ces trophées, M. Poincaré les contemple et les décrit en érudit et en artiste. Ce sont, selon sa poétique image, « les écussons flamboyants dont l'Histoire a, depuis peu, blasonné son temple restauré. » D'un trait sûr, il en dessine les motifs, et quelques touches vigoureuses en fixent les colorations.

La conférence de M. Poincaré, faite au Jeune Barreau d'Anvers, a été publiée dans la *Grande Revue*, puis tirée en brochure. On nous permettra de reproduire, en les isolant, quelques-uns des médaillons qu'elle enchâsse. A nos lecteurs d'apprécier la ressemblance des portraits et la justesse des aperçus.

CAMILLE LEMONNIER

Le nom de Camille Lemonnier a été maintes fois rapproché de ceux de Rubens et de Jordaens. Fécondité inépuisable, débordement d'activité créatrice, somptuosité de l'imagination visuelle, voilà, en effet, chez les maîtres anversois et chez Lemonnier, des qualités communes. Comme Zola, c'est surtout un lyrique. *Happe-chair*, poème infernal des ouvriers du laminoir, s'apparente étroitement à *Germinal*; la *Fin des Bourgeois*, histoire synthétique et cruellement représentative de la dégénérescence d'une famille, semble rentrer dans la série des Rougon-Macquart ; les *Charniers* ont précédé la *Débâcle* et restent, par la magie de la couleur, supérieurs au roman français ; *Adam et Ève*, où nous retrouvons, tout parfumé de rêve, le Paradou de la *Faute de l'abbé Mouret*, est un cantique de panthéisme et d'amour; le *Mort*, peinture épique des instincts sanguinaires qui travaillent le fond des âmes obscures, est une vision d'orage nocturne; *Un Mâle*, étude vibrante des sensations primitives, est un long cri d'inspiration pathétique. Partout et toujours, jusque dans la nuit, jusque

dans l'horreur, triomphe la passion de la force, de la couleur et du mouvement.

Dans cette production abondante et touffue, vous ne me demanderez certainement pas d'admirer tout sans distinction. Il y a telles pages de Lemonnier, tels livres même, que je sacrifierais volontiers. Vous devinez sans peine, n'est-ce pas ? que ce ne sont ni les *Joujoux parlants*, ni l'*Histoire des huit bêtes et d'une poupée*. Entre le ouistiti Jack et le président Lépervié, je n'hésite pas : je garde le singe et je supprime le magistrat.

Mais je connais, dans l'œuvre si copieuse et si diverse de Camille Lemonnier, romancier, conteur, essayiste, critique d'art, une infinité de choses qui peuvent être admirées sans réserve. Quand il évoque le frais mystère du cœur de la forêt; quand il trace, avec la grâce émouvante et fine d'un Alphonse Daudet, la simple et douce image de Thérèse Monique; quand il déroule, autour de l'église Sainte-Walburge, à Furnes, les processions chantantes; quand il fait souffler le bon vent dans les ailes des moulins; quand, enfin, s'élevant à une haute et large compréhension du monde, il nous dépeint, dans le *Petit Homme de Dieu*, dans l'*Arche*, dans *Comme va le ruisseau*, l'herbe du gazon où palpite la vie universelle, la pente irrésistible des destinées, les pauvres êtres inquiets et frémissants où passe le grand courant de l'éternité, il nous donne la sensation d'un art complexe, tantôt puissant et robuste, tantôt subtil et enveloppant.

On voudrait parfois, dans le style, un peu moins d'exubérance, une recherche moins frénétique du néologisme, une plus sévère surveillance de la syntaxe et de la métaphore. Mais M. Camille Lemonnier nous a confié, dans un récent volume sur la *Vie belge*, de quelle sorte a été chez lui, dès l'enfance, le tourment de l'écriture. Il s'est, nous a-t-il dit, livré tout jeune, sur les mots, à des exercices d'assouplissement, comme un pianiste sur un clavier, pour développer indéfiniment, par de nouveaux chromatismes, l'idée thématique initiale. Il est ainsi devenu un virtuose du verbe ou, comme disait Léon Cladel, un dompteur de vocables. Il a peut-être quelquefois oublié, surtout dans ses premiers ouvrages, que l'art des grands écrivains n'est pas toujours fait de prodigalité, qu'il est souvent fait aussi de retranchement et d'économie.

N'importe, c'est un maître ou, comme nous dirions familièrement à Paris, un monsieur. Ce que je préfère en lui, du reste, comme en tous vos auteurs, et ce qui, à mes yeux, accuse le mieux sa forte personnalité, c'est ce qu'il crée à l'aide d'éléments empruntés à votre fonds national. Il est tout à fait lui-même lorsque, assis à La Hulpe, entre ses chiens, ses chats et ses poules, il décrit, dans son admirable livre sur la *Belgique*, l'héroïsme de vos villes et la beauté de vos campagnes, ou lorsqu'il nous montre Dries, le vrai fils d'une race patiente et opiniâtre, sentant l'âme des Flandres monter à lui de la vieille gerbe sacrée : « Les petits moulins tournaient, les bateaux allaient vers la mer, le blé levait, les vieux carillons jouaient dans les beffrois. C'était bien la mère Flandre qui, avec une jeunesse toujours nouvelle, chantait dans ses chansons. »

LÉOPOLD COUROUBLE

Il serait bien étonnant que la Belgique, située au confluent de l'esprit français et de l'esprit germanique, ne connût point le rire et l'ironie. Elle a, en M. Courouble, un humoriste de bonne lignée.

Comme l'a dit M. Edmond Picard, son confrère, — car M. Courouble est avocat, — ce spirituel observateur a « transformé en littérature de gourmet les innocents travers qui font de vos concitoyens un groupe ethnique si imprévu ». Il a découvert l'amusante poésie des gestes héréditaires, la grâce des manières surannées, tout ce qu'il y a de mélancolique et de charmant dans le ridicule des choses anciennes Vous pensez bien que la famille Kaekebroeck, le major Platbrood, le plombier François Cappellemans, évoquent des images moins familières à mes yeux qu'aux vôtres. Je rencontre souvent à Paris le Joseph Prudhomme d'Henry Monnier; j'ai fait connaissance, en politique, avec l'illustre Gaudissart de Balzac; j'ai eu l'occasion de causer, ailleurs même qu'à Tarascon, avec le Tartarin d'Alphonse Daudet. Je n'ai pas pris part au banquet des gardes civiques; je n'ai pas été invité aux fiançailles de Joseph Kaekebroeck, ni au mariage d'Hermance, ni aux noces d'or de M. et de Mme Van Poppel. Mais je devine, dans cette observation narquoise, dans ces analyses ingénieuses et légères, dans ces touches fines et délicates, le souci de faire apparaître, sous d'inoffensives railleries, la réalité des mœurs et la sincérité des caractères. M. Courouble a créé des types nationaux presque aussi vivants que le Pickwick de Dickens; et dans ses personnages, je démêle aisément, sous la lueur d'un siècle et sous les espèces d'une race, les traits permanents de l'humanité.

(*A suivre*)

LE CONGRÈS D'ARLON

POUR L'EXTENSION DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Voici la très intéressante série de questions auxquelles le Congrès qui vient de se réunir à Arlon a consacré ses délibérations. On jugera par ce seul énoncé de l'importance et de l'utilité de la réunion.

I. — SECTION DE PROPAGANDE.

A. *Rapports des Associations de propagande.*

I. L'œuvre des *Associations belges pour l'extension et la culture de la langue française* : 1. Bruxelles; rapporteur, M. O. Grosjean, secrétaire de l'Association bruxelloise; 2. Liége; rapporteur, M. E. Mawet, secrétaire de l'Association liégeoise.

II. L'œuvre de *l'Alliance française* : rapporteur, M. Dufourmantelle, secrétaire général de l'Association, à Paris.

III. L'œuvre de la *Mission laïque française*. Rapporteur, M. L. Besnard, secrétaire général de l'Association, à Paris.

IV. L'œuvre de *l'Alliance française dans le grand-duché de Luxembourg*. Rapporteur, M. Tony Wenger, délégué général, à Luxembourg.

V. Pourquoi l'on a fondé une *Union romanche pour la culture et l'enseignement de la langue française*. Rapporteur, M. Knapp, professeur à l'Académie de Neufchâtel.

VI. Quel est le programme du *Groupement des universités et des grandes écoles françaises pour les rapports avec l'Amérique latine*. Rapporteur, M. Bernard, secrétaire de l'œuvre, à Paris.

VII. A quel but répond la *Société française des Conférences françaises à l'étranger*. Rapporteur, M. Chauffour, secrétaire de la société, à Paris.

B. *L'État actuel du Français.*

I. Le français et la question des langues nationales en Belgique. Rapporteur, M. O. Grosjean.

II. Le français et le wallon. Rapporteur, M. J. Delaite, président de la Ligue wallonne, à Liége.

III. Le français et l'allemand dans le Luxembourg belge et grand-ducal. Rapporteurs, MM. Van Dooren, professeur à l'Athénée d'Arlon, et Martin d'Huart, professeur à l'Athénée de Luxembourg.

IV. Le français et la question des langues nationales en Suisse. Rapporteur, M. René Henry, professeur à l'École libre des sciences politiques, à Paris.

V. Le français et le flamand dans le nord de la France. Rapporteur, M. J. Dewachter, à Lille.

VI. Le français au Canada. Rapporteur, M. Rivard, professeur à l'Université Laval, à Québec.

VII. Le français en Alsace-Lorraine. Rapporteur, M. Henri Albert, rédacteur au *Journal des Debats*, à Paris.

VIII. Le français en Allemagne. Passé et présent. Rapporteur, M. Baldensperger, professeur à l'Université de Lyon.

IX. Le français en Hollande. Rapporteur, M. Salverda de Grave, professeur à l'Université de Groningue.

X. Le français en Hongrie. Rapporteur, M. G. Huszar, professeur à l'Université technique de Budapest et directeur de la *Revue littéraire de Hongrie*.

II. — Section littéraire.

I. Quelle est la part à faire aux auteurs belges de langue française dans l'enseignement de l'histoire littéraire, quelle est la part à faire aux auteurs français dans tous les pays bilingues. Rapporteurs, MM. Dulait, à Bruxelles, et Hansen, professeur à l'Athénée de Diekirch.

II. La propagation du français par la presse. Rapporteur, M. Gérard Harry, fondateur et ancien directeur du *Petit Bleu*, à Bruxelles, correspondant belge du *Figaro*.

III. La propagation du français *a*) par les revues littéraires de langue française à l'étranger. Rapporteur, M. Maurice Gauchez, directeur du *Thyrse*; *b* par les revues de propagande. Rapporteur, M. Gaston Bordat, directeur de la *Revue pour les Français*.

IV. L'extension de la langue française par le théâtre. Rapporteur, M. Charles Dulait, à Bruxelles.

V. Les réductions de taxe postale comme adjuvant de la propagande intellectuelle de la France. Rapporteur, M. Charles Dumont, à Luxembourg.

VI. La réforme des conservatoires belges de musique au point de vue de l'enseignement littéraire. Rapporteur, M. Armand Duplessy, directeur de la Nouvelle-Comédie, à Bruxelles.

VII. La pornographie et les lettres françaises. Rapporteur, M. J. Ernest-Charles, à Paris.

III. — Section pédagogique

I. La réforme de l'enseignement élémentaire du français dans les pays bilingues à l'aide des études phonétiques. Rapporteur, M. G. Cohen, lecteur de français à l'Université de Leipzig.

II. L'utilité de la phonétique française pour la correction des vices de la parole. Rapporteur, M. A. Grégoire, professeur à l'Athénée de Huy.

III. La réforme des humanités dites classiques n'est-elle pas liée à une compréhension meilleure de l'enseignement du français dans l'enseignement secondaire? Rapporteur, M. Gallet, professeur à l'Athénée de Charleroi.

IV. Le français qu'il est nécessaire d'enseigner. Rapporteur, M. Yves Guyot, ancien ministre, à Paris.

V. L'institution des échanges d'assistants entre la France d'une part, l'Allemagne, l'Autriche et l'Angleterre de l'autre, a-t-elle donné d'heureux fruits pour l'extension de la langue française? Y aurait il lieu de la généraliser, de l'introduire en Belgique et en Suisse, de l'étendre à l'enseignement normal et primaire partout? Rapporteur, M. V. Friedel, secrétaire-archiviste du Musée pédagogique, à Paris.

VI. Sur quel modèle devraient être organisées les écoles françaises à l'étranger. Ecoles françaises et écoles allemandes hors de la patrie. Comparaison et conclusion. Rapporteur, M. Guyot, directeur de l'Ecole française de Bruxelles.

VII. Les échanges d'enfants et de jeunes gens entre la France et les pays voisins. Rapporteur, M. R. Leblond, interprète général au Bon Marché, à Paris.

VIII. Le patronage des étudiants étrangers et les œuvres qui s'y rattachent. Rapporteur, M. Paul Mellon, à Paris.

IX. Placement des étrangers et particulièrement des Belges de langue française en qualité de professeurs dans les pays germaniques, slaves, etc. Rapporteur, M. Wilmotte, professeur à l'Université de Liége.

IV. — Section scientifique

I. Il y a lieu d'étudier quels seraient les moyens d'entente entre les sociétés scientifiques de divers pays, spécialement des pays latins, pour éviter la déformation des mots scientifiques empruntés au français. Rapporteur, M. Remy de Gourmont, directeur de la *Revue des idées*, à Paris.

II. Il y a lieu d'étudier la meilleure façon de parer aux difficultés qu'éprouvent de plus en plus les savants des divers pays pour l'échange de leurs idées Le nombre de langues admises dans les congrès internationaux était jusqu'à présent de trois. Ce nombre tend à s'accroître par suite de l'avènement scientifique et industriel de nouveaux pays tels que l'Italie, la Russie, le Japon, etc., et par suite aussi du rapprochement de plus en plus intense des peuples, favorisé par la rapidité des communications. Il appartient au congrès d'engager les savants, tout au moins des pays latins et slaves, à adopter le français pour leurs communications internationales. Par suite de l'économie considérable de temps ainsi réalisée, une entente entre ces pays aiderait puissamment à leur progrès scientifique, et leurs savants et techniciens assureraient une publicité bien plus étendue à leurs travaux. Rapporteur, M. Furstenhoff, docteur en sciences, à Bruxelles.

JOSEPH OLBRICH

C'est à Joseph Olbrich que l'Allemagne doit, en grande partie, la renaissance de son architecture, et son rôle peut être comparé à celui que remplirent en Belgique les Hankar, les Horta, les Serrurier, les Van de Velde. Sa mort prématurée inspire à M. H. Fierens-Gevaert, qui les note dans son feuilleton artistique du *Journal de Bruxelles*, ces éloquents souvenirs :

« La jeune architecture qu'elle manque donc de juvénilité celle qui prend part au concours de Rome !) a perdu l'un de ses plus remarquables représentants, Joseph Olbrich, qui vient de mourir à Dusseldorf, à peine âgé de quarante ans. Les brèves nécrologies des journaux ont dit l'exceptionnelle valeur de ce jeune maître. Je crois, en effet, que de tout le groupe composant la fameuse colonie artistique de Darmstadt, Olbrich était la personnalité la plus marquée et celle en tous cas qui avait conquis le plus de prestige en Allemagne et au dehors. Son maître, Otto Wagner, fut d'abord un pur classique et, comme j'ai eu l'occasion de l'écrire naguère, c'est après avoir admiré les premiers travaux des novateurs belges qu'il rajeunit sa manière et créa le style, très vite fameux, des sécessionnistes viennois. Les œuvres du disciple assurèrent une vogue rapide au nouveau système architectural et décoratif. Olbrich n'avait pas trente ans qu'il construisait le Palais de l'Exposition de la Sécession à Vienne, premier échantillon complet du style viennois, lequel combinait les fenêtres à meneaux quadrillés, les parois plates avec décoration picturale, la grosse volute pleine, le damier et la « bandelette » de Wagner, dérivée du triglyphe classique. Olbrich fut immédiatement considéré comme l'incarnation la plus complète des nouvelles aspirations de l'architecture allemande. Quand le grand-duc de Hesse, Ernest-Louis, rassembla les artistes qui devaient former la colonie de Darmstadt, et mit à leur disposition des terrains pour la construction de villas, d'ateliers et d'un Palais du Travail, Olbrich, d'un accord unanime, fut élu directeur des travaux d'architecture. Que d'espérances enthousiastes le mécénat du grand-duc Ernest-Louis ne fit-il point naître? Il semblait que l'ère du pastiche servile était close, que le règne du bric-à-brac prenait fin, qu'architectes et décorateurs avaient enfin reconquis le droit de penser et de créer. « Aujourd'hui nous voici debout dans un chaud matin, écrivait le décorateur Behrens. La nuit qui précéda ce réveil fut longue et longtemps nous rêvames. Nous rêvions des temps anciens parce qu'ils furent beaux, et nous soupirions, et nous nous sentions presque heureux dans notre malheur. Chantons et rions à présent, car nous nous éveillons. Nous nous éveillons à des jours nouveaux, nous avons devant nous une ère de joie et nous vivons un temps où commence du nouveau... » Ce morceau commentait la fondation de la « colonie » (1901). Son lyrisme exalta toute la jeune architecture des pays allemands. Il continue d'opérer et l'on sait que l'art nouveau n'a cessé de progresser irrésistiblement en Allemagne malgré l'implacable opposition du monde officiel.

L'exposition de Turin, en 1902, fut une première et grande victoire internationale du style sécessionniste ; son empire s'affirmait sur toute la production des pays germaniques. C'est alors que l'on constata brusquement l'incroyable progrès des décorateurs allemands. Il fallut du coup renoncer à nos traditionnelles préventions à leur égard. Toute une génération pleine de foi, riche de jeunesse et de dons multiples était là, et dans l'admirable effort des exposants venus de Dresde, Munich, Stuttgart, Dusseldorf, Karlsruhe, Darmstadt, l'art des Peter Behrens, des Pankok,

des Bruno Paul, des Olbrich retenait par des audaces sûres et des réussites de maîtres. Si les œuvres de Behrens se distinguaient par leur sobriété et leurs grands partis linéaires, celles de Pankok et de Bruno Paul par leur charme d'intimité, les créations d'Olbrich frappaient par leur finesse extrême et leur goût raffiné. J'eus le plaisir de rencontrer à ce moment ce jeune artiste, fort distingué d'allure et d'esprit et qui, me voyant très passionné pour les tentatives de décoration et de construction nouvelles, s'obstinait à me prendre pour un architecte... Une cordialité merveilleuse et telle que je n'en vis plus jamais dans aucune assemblée internationale s'était vite établie entre les représentants des différents pays. Tous les maîtres de l'art décoratif moderne étaient là. Notre époque allait, elle aussi, posséder son style! Telle était la grande ambition collective qui dominait les amours-propres nationaux et les vanités particulières. La sympathie et l'entrain débordaient...

Pourtant les Allemands nous jouèrent un méchant tour. Il leur avait été impossible d'être prêts pour le jour de l'ouverture et ils eurent l'idée machiavélique d'organiser un grand banquet la veille au soir. Que faire? Impossible de refuser, et d'autre part la nuit qui précède l'inauguration est toujours celle où l'on travaille le plus! Les Teutons furent maudits, — mais on se rendit au banquet, et dans toutes les sections ce fut l'abandon et la grève. A minuit, comme par enchantement, tout se réveilla. Les Allemands avaient espéré que tout le monde irait se coucher, mais on cloua avec fièvre jusqu'au matin. L'exposition était prête à l'heure dite, — sauf la section allemande qui ouvrit avec deux ou trois *semaines* de retard et fit d'ailleurs sensation. Les intérieurs d'Olbrich, aux délicieuses colorations claires, son salon hessois avec de simples murs blancs, cannelés par endroits et rehaussés d'armoires jaunes finement parquetées de bois gris, furent pour moi des révélations exquises. Je serais devenu très volontiers architecte, pour faire plaisir à Olbrich, à la condition d'avoir un peu de son talent et de son goût.

Ce n'est point sans une vive mélancolie que j'évoque ces heures enthousiastes et l'aimable souvenir du chef de la colonie artistique de Darmstadt. Mon ardent désir de voir le XXe siècle créer un style qui garderait en chaque pays des inflexions particulières n'est point mort, très au contraire. Mais que la Belgique perde peu à peu le bénéfice de son élan et de ses succès, voilà qui est douloureux. C'est chez nous que les premières tentatives des *craftsmen* anglais ont été le mieux comprises; en 1902 nous jouissions encore d'une très brillante réputation parmi les artisans de la rénovation architecturale; nos artistes n'ont point décliné et l'ont prouvé à l'exposition de Milan, au dernier Salon Triennal et à la toute récente exposition de l'art appliqué, à Liége. Et pourtant, dans le domaine de l'architecture et de l'art décoratif, nous voici distancés terriblement, par la Hollande elle-même qui, dès sa gare frontière de Rosendael, nous fait connaître son désir de rajeunissement. Voilà qui est affligeant, et qui nécessitera quelque jour une cruelle évaluation de responsabilités. »

NÉCROLOGIE

Pablo de Sarasate

Le célèbre violoniste Sarasate vient de mourir inopinément à Biarritz, dans sa soixante-cinquième année. Il avait porté à son apogée la virtuosité instrumentale. Si l'on pouvait, en l'écoutant, faire des réserve sur le style de ses interprétations, dans lesquelles le mécanisme, le brio, la fougue pathétique l'emportaient souvent sur la compréhension musicale, il fallait admirer sans réserves la sûreté et l'agilité de son jeu, sa pureté de son, l'aisance avec laquelle il triomphait des plus épineuses difficultés techniques. Paganini n'eut pas d'héritier plus direct.

Durant un demi-siècle, Sarasate éblouit l'Europe et l'Amérique. Il avait inauguré dès l'âge de quinze ans la série de tournées que la mort vient d'interrompre, et il n'est, je crois, aucune ville possédant une salle de concerts qui ne l'ait applaudi. Né à Pampelune en 1844, il était entré à onze ans dans la classe d'Alard au Conservatoire de Paris, et telle était sa précocité que dix-huit mois après le jury lui décernait le premier prix de violon avec la plus grande distinction. Ses succès d'enfant prodige n'influèrent pas, fort heureusement, sur son talent, qu'il développa et perfectionna dans la suite. Lié d'amitié avec quelques-uns des plus illustres compositeurs de son temps, il s'efforça de propager leurs œuvres et de les faire apprécier. C'est à lui qu'Edouard Lalo, par exemple, qui lui dédia sa *Symphonie espagnole*, dut une bonne part de sa renommée.

Sarasate s'était fait l'apôtre fervent du compositeur français, presque inconnu à l'époque où il écrivit sa symphonie. Ce fut cette œuvre qu'il interpréta, — et avec quel succès! — lorsqu'il vint pour la première fois, il y a plus de trente ans, se faire entendre à Bruxelles. Et dès lors le nom de l'auteur du *Roi d'Ys*; qui devait trouver plus tard en Belgique de si chaudes sympathies, sortit de l'ombre. Sarasate enveloppait la composition d'une atmosphère de volupté qui faisait pâmer l'auditoire. Ecrite pour lui, appropriée aux ressources multiples de son art élégant et séducteur, toute vibrante des refrains populaires qui avaient bercé son enfance, elle s'identifiait si exactement avec l'âme musicale du virtuose que le rythme obsédant et délicieux de ses thèmes auréole celui-ci jusque dans la mort.

En ce temps déjà lointain Sarasate nous apparut tel que le peignit Whistler, sec et brun comme une cigale, le visage ombragé par une broussailleuse chevelure sous laquelle brillait la flamme des yeux. Les années blanchirent ses cheveux, empâtèrent sa frêle silhouette sans altérer la pureté de son coup d'archet, sans ralentir sa verve exubérante. Sarasate est mort pour ainsi dire le violon à la main, sans avoir connu la tristesse des déclins.

Bien qu'il eût une célébrité universelle, c'était un isolé. Il n'exerça d'action que par le prestige de son jeu et borna son idéal à charmer, à émerveiller le public. Il laisse toutefois quelques compositions, quelques adaptations, telles que ces *Zigeunerweise* dont les difficultés techniques hypnotisent tout violoniste à l'affût des ovations de la foule.

Avec Sarasate disparaît sinon un grand artiste du moins l'un des plus surprenants virtuoses de l'archet. Nul n'aura mieux que lui goûté l'ivresse des bruyants succès qui sont l'illusion de la gloire.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le premier Salon du cercle *Union*, dont l'inauguration aura lieu le 3 octobre au Musée Moderne, groupera les peintres et sculpteurs suivants : A. Cluysenaer, J. Collin, R. Dellin, A. Denorme, S. Detilleux, A. Jamar, R. Gevers, X. Havermans, L. Huygens, P. Jomoulin, P. Leduc, J. Madiol, F. Menet, J. Merckaert, L. Moreels, J. Potan, P. Sterpin, B. Vander Gheynst, A. Rels, De Bremaeker, Caneel, Crick, Herain, Herbays, Van Hamme et Vogelaer.

Une exposition collective des œuvres de feu Mme Potvin-Jehan et de M. Emile Pottier complétera cet ensemble.

M. Emile Verhaeren vient d'écrire une nouvelle tragédie : *Hélène de Sparte*. Avant de paraître en langue française, l'œuvre, traduite en russe par M. Valère Brussov, sera publiée dans la revue moscovite *la Balance*.

Le fascicule d'août de cet important périodique contient les deux premières scènes de la tragédie. M. Brussov, qui est un poète de talent, a eu la coquetterie d'écrire en vers sa traduction.

La première ferme des halles destinées à abriter la galerie des machines à la future Exposition vient d'être érigée.

Les entrepreneurs assurent que si le temps ne contrarie pas trop les travaux, la galerie des machines sera complètement élevée pour le 1er janvier prochain.

M. Anthony Dubois, qui remplissait avec talent l'emploi de chef des chœurs au Théâtre de la Monnaie, vient d'être nommé premier chef d'orchestre à l'Opéra flamand d'Anvers.

Le Cercle *l'Effort* ouvrira son nouvel atelier, 26, chaussée de Louvain (entrée particulière), le lundi 5 octobre prochain, à 8 heures du soir. Modèles nus ou habillés, tous les soirs, de 8 à 10 heures jusqu'au premier samedi d'avril. Cotisation annuelle, 30 francs.

Les artistes désirant faire partie de ce cercle sont priés de se faire inscrire au plus tôt chez le président, M. W. Jelley, 7, place Armand-Steurs, Bruxelles.

C'est mercredi prochain que s'ouvrira, ainsi que nous l'avons annoncé, la saison du théâtre du Parc. Au programme : *Son père*, comédie en quatre actes de MM. A. Guinon et A. Bouchinet, qui remporta l'an dernier à l'Odéon un grand succès.

Le théâtre Molière, dont la saison d'hiver sera inaugurée le 17 octobre, annonce, parmi les œuvres qu'il se propose de monter, le très amusant opéra-comique d'Emmanuel Chabrier, *l'Étoile*, qui n'a jamais été représenté à Bruxelles. C'est l'une des partitions où le compositeur de *Gwendoline* et de *Briséis* a dépensé le plus de verve comique et d'esprit.

M. Munié fera jouer en outre *la Cigale et la Fourmi*, d'Audran, qui sera la pièce de début, *le Capitole*, de Serpette, *Mamzelle Gogo*, de Pessard, *la Demoiselle de Tabarin*, de Hirschmann (œuvre inédite), etc.

Le correspondant du *Pall Mall* à Varsovie annonce qu'on a découvert à Kalisz, au-dessus de l'un des autels de l'église Saint-Nicolas, une *Descente de Croix* de Rubens. Le comte George Mycielski, professeur d'esthétique à l'Université de Cracovie, appelé aussitôt, a certifié l'authenticité de cette toile. D'après ses recherches historiques, elle fut peinte par Rubens en 1621 et donnée à l'église de Kalisz quelques années plus tard par Pierre Lerouski, secrétaire du roi. Elle représente saint Jean et Joseph d'Arimathie descendant de la croix le corps du Christ, auprès duquel se tient la Vierge, tandis qu'à ses pieds Marie-Magdeleine est agenouillée. D'après le comte Mycielski, ce tableau serait une des plus belles œuvres de Rubens.

De Paris :

M. Hans Richter dirigera à l'Opéra, en juin prochain, huit représentations wagnériennes.

Les spectacles se composeront de *la Valkyrie*, *le Crépuscule des dieux* et *Tristan et Isolde*.

On a inauguré dernièrement au Petit Palais des Champs Elysées une exposition permanente de gravures modernes où sont représentés les principaux maîtres contemporains de l'estampe, en particulier Charles Jacque (dont, grâce à la générosité de Mme Chaplin, le musée possède tout l'œuvre gravé), Fantin-Latour (représenté par un superbe choix de lithographies), Guérard, F. Bracquemond, Lepère, Patricot, etc. Une place d'honneur a été donnée à cent portraits gravés qui ont une valeur tout à la fois artistique et documentaire et qui ont été offerts par M. Beraldi : *le Baron Gérard*, *Tony et Alfred Johannot*, *Alfred de Vigny*, par Jean Gigoux; *Daumier*, par Feuchère; *Isabey* et *Decamps*, par Gavarni; *Paul de Kock*, par C. Nanteuil, et une série de portraits d'après Ingres, traduits par Calamatta.

M. Victor Loutrel, artiste peintre et graveur, a légué au musée du Louvre un *Portrait de femme* par Velasquez. Il a laissé à la Bibliothèque Nationale nombre de gravures et lithographies; au Musée d'artillerie, une collection d'armes anciennes et modernes; au Musée des arts décoratifs, des faïences, cuivres, verres, bois sculptés, coffres et guipures.

A propos de l'*Elektra* de Hugo de Hofmannsthal qu'annonce l'Opéra, avec musique de Richard Strauss, M. Lugne-Poe nous rappelle que la pièce est depuis deux ans au répertoire des tournées de Suzanne Desprès, qui la jouera à Paris en novembre prochain.

La traduction française est de MM. Paul Strozzi et Stéphane Ebstein.

M. Camille Saint-Saëns a terminé sa musique de scène pour la *Foi*, la nouvelle pièce de M. Brieux, dont l'action se passe dans la Haute-Egypte. Il écrit en ce moment un psaume pour chœurs, orgue et orchestre, que lui a demandé une société américaine.

Le 4 octobre prochain aura lieu à Nimes l'inauguration d'un monument élevé à la mémoire de Bernard Lazare. Le jeune écrivain des *Porteurs de torches*, plus connu par son rôle dans l'affaire Dreyfus, dont il fut l'initiateur, était, en effet, originaire de Nimes. Le monument est dû au ciseau de deux sculpteurs de talent, MM. Roger-Bloche et Hippolyte Lefebvre. Il s'élèvera dans l'admirable Jardin de la Fontaine de Nimes.

De Berlin :

M. von Tschudi, l'éminent directeur du Musée de Berlin, à qui l'Empereur avait notifié son congé « pour motifs de santé », vient d'être nommé conservateur du Musée de Cassel, qu'il va entièrement réorganiser.

Nous sommes heureux d'apprendre que M. von Tschudi ne quitte pas, ainsi qu'on l'avait craint, l'administration des Beaux-Arts. Il est de ceux qui peuvent exercer la plus efficace et la plus salutaire influence.

On sait que « l'indisposition » qui l'obligea à résigner ses fonctions consistait uniquement dans l'éclectisme et l'internationalisme de ses goûts esthétiques. Ceux-ci déplurent au chef de l'État, qui ne tolère pas la présence d'un Claude Monet ou d'un Degas dans les musées germaniques.

Sottisier.

Les auteurs expliqués dans les classes supérieures sont choisis parmi les contemporains les plus riches en idiôme, c'est-à-dire les plus expressifs de la langue familière, courante, tels que Dickens, Wells, Rudyard Kipling, Sherlock Holmes, etc.

Le *Mercure de France*, qui a découvert cette perle, nous révèle en outre ces divertissantes bévues :

Lord Bampton était un colosse de cinq pieds onze pouces, rasé de si près qu'il semblait imberbe comme une jeune fille et n'était pas beaucoup moins rose. Là, toutefois, s'arrêtait la ressemblance.

(Léon de Tinseau, le *Port d'attache*, dans l'*Opinion d'Avranches*, 22 août.)

Le menu que M. Chort, l'aimable histrion, servit à ses invités n'eût certes pas été désavoué par Fleury Navarin lui-même.

La France du Sud-Ouest, 29 août.)

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimpose, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°.	0,25	Le n°.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

AGENDA "L'UTILE"

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 40. 4 OCTOBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Actualités littéraires : *Le Bavardage* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Vitraux d'Art (OCTAVE MAUS). — Les Grands Artistes : *Pinturicchio* par Arnold Goffin (JEAN DOMINIQUE). — Les Ecrivains belges, jugés par M. Raymond Poincaré (suite et fin). — Chronique théâtrale : *Les Viveurs* à l'Alcazar; *Son Père* au Parc. — Petite Chronique.

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

LE BAVARDAGE

Tout critique d'art qui *fait* un Salon, ne disposât-il que de cent lignes, commence son article par une réflexion générale où il se plaint que les mœurs ne soient plus pareilles à celles qui existaient du temps de Diderot.

Et il a bien raison. Il a raison aussi de regretter le temps de Paul de Saint-Victor. Il a raison de regretter tous les temps. Sa profession aujourd'hui est celle d'un forçat. Et de même celle d'un critique littéraire. Le stupide métier !

Personnellement, le critique littéraire est un écrivain qui a renoncé à encombrer pour son compte le marché aux bouquins : il s'est fait crieur ou courtier. Cet abandon serait un signe de sagesse s'il était définitif, c'est-à-dire si l'incriminé avait courageusement rompu avec son ancienne vie et était devenu par exemple colon ou quincaillier, ou n'importe quoi d'utile à la société. Mais la littérature est un poison de la volonté, tout comme l'opium et la morphine. Une fois qu'on en a goûté, on ne peut plus s'en passer. Faire de la critique, c'est toujours un peu écrire... si peu que ce soit. On reste du bâtiment. Quelquefois même, et cela est encore plus grave, on fait de la critique tout en continuant à s'adonner aux romans ou aux contes. Alors c'est tout à fait immoral.

Envisagé dans sa vie privée, le critique littéraire est un homme de mœurs paisibles, barbu souvent, rasé quelquefois, avec un air triste et découragé, comme s'il avait toujours besoin de s'excuser de n'être plus un homme de lettres proprement dit. Qui songerait à le lui reprocher?

C'est le plus souvent un honnête homme et qui exerce avec conscience son anormale fonction.

Alors que le romancier, par exemple, peut parfaitement, avec un tout petit peu d'habileté, démarquer sans danger, chaque année, l'œuvre d'un confrère plus personnel, et cependant passer pour un écrivain d'imagination, le critique, lui, se croit obligé à dire tout ce qu'il pense, sans copier. Le type du critique-forban est tout

ce qu'il y a de plus rare et de plus invraisemblable. Sans doute parce qu'il n'y a rien à gagner sur les livres (les plus beaux se revendent 25 centimes chez les regrattiers), cette profession n'est exercée que par des gens modestes et bien intentionnés, rompus aux privations, d'une mentalité de professeurs, et habitués à se contenter de satisfactions d'amour-propre. Régenter le goût leur paraît une occupation idéale et noble : ils s'y consacrent.

Aussi les voit-on plutôt rarement rouler carosse et tirer au delà de deux mille. Peu payés, ils se rattrapent en faisant beaucoup d'articles sur toutes sortes de questions, ce qui les oblige à un travail plus dur. En se déguisant sous divers pseudonymes, en faisant appel aux petits journaux de province qui paient cent sous la chronique, en s'entraînant de bonne heure à parler de tout, ils peuvent acquérir une certaine notoriété modeste et gagner dans les trois cents francs par mois. Alors, comme ils ont le cœur tendre et le sentiment développé de la vie familiale, ils épousent une femme aux goûts modestes avec laquelle ils vont habiter un appartement sans luxe dans un quartier économique.

Là, ils rêvent vaguement à la gloire de Sainte-Beuve — et cela les console.

Littérairement, les conséquences d'un pareil état de choses se devinent aisément.

Peu éduqués, puisque recrutés parmi les gens de lettres proprement dits et ayant, à cause de la surcharge de leurs occupations, moins encore le temps de lire et de penser que leurs anciens camarades, les critiques renoncent vite à se donner une forte culture générale. Ils se contentent de feuilleter ce qui paraît et de s'en donner une idée assez nette pour pouvoir écrire dessus des articles.

Ils pensent en écrivant, ce qui est un excellent système à partir de la dixième page, car l'excitation de la rédaction échauffe l'intelligence et souvent fait trouver des choses charmantes et qui ont un petit air juste et profond. Par malheur, leurs chroniques, dépassant rarement dix pages de copie, ne sont qu'un pénible bavardage préliminaire. Au moment où ça commencerait à devenir intéressant intervient la signature.

La loi de l'offre et de la demande règne, maîtresse. Le journal, la revue, offrant à leurs critiques une place assez restreinte, il faut que ceux-ci y fassent rentrer le maximum de renseignements. Comme il paraît trois livres par jour, à peu près!... la seule énumération dépasserait les limites prescrites... Radicalement privé d'un système d'idées générales et d'une méthode assez forte, assez organisée pour absorber la nourriture intellectuelle qui lui est chaque jour imposée, le malheureux critique avale tout sans rien dire. Il ne digère pas. Mais, pareil à un protoplasme élémentaire et unicellulaire, il baigne à même la purée des livres et se gonfle de tout, vaguement, impersonnellement, sans réaction, sans plaisir et sans mémoire.

Ce qu'il dit reflète ce qu'il croit penser, c'est-à-dire rien. Jugeant au jour le jour, il ne possède ni vue d'ensemble, ni recul, ni tradition. Il va au hasard. Sa littérature est une sorte de « prière d'insérer ».

Et lorsque, par fortune, il est instruit, c'est pire, dirait-on. Car d'imagination exclusivement livresque, il ne peut pas saisir ce frisson de la vie, qui est l'essentiel. Et la personne de l'artiste lui demeure étrangère aussi absolument que si son œuvre était le résultat d'une collaboration anonyme.

Bavardage! bavardage! l'un inconsistant, l'autre prétentieux; l'un creux et l'autre pédant, mais toujours bavardage.

S'en fâcher? Bien difficile. En effet, tout le monde a ce qu'il mérite : les écrivains pressés de produire sont jugés par des critiques aussi peu cultivés qu'eux-mêmes et pressés de se débarrasser de leur besogne. Et ces critiques insuffisants renseignent un public qui s'en moque, qui n'a pas le temps de lire.

Tout se tient.

Quelques critiques réagissent. Ils sont trois ou quatre. Leurs essais, volontairement synthétiques, ne plaisent guère. Le lecteur, en effet, demande des renseignements, des anecdotes, des riens. L'idéal relatif pour lui, c'est le reporter; l'idéal absolu, c'est le kodak.

FRANCIS DE MIOMANDRE

VITRAUX D'ART

Passant en revue les œuvres principales d'Hugo Van der Goes, dont le célèbre « Retable des Portinari » est l'une des compositions picturales les plus significatives de l'École flamande (1), M. Fierens-Gevaert rappelle dans le *Journal de Bruxelles* que l'illustre maître gantois exécuta pour diverses églises des cartons de vitraux. Et ceci suggère à notre confrère cette réflexion mélancolique sur laquelle il importe d'attirer l'attention : « Pourquoi faut-il que de nos jours nos grands peintres de figures ne connaissent point la joie de composer de tels décors et que de misérables fabricants, ayant à leur solde de pauvres peintres, pasticheurs du passé, s'adjugent le monopole exclusif de ces travaux? D'où vient, hélas! cette peur que nous avons de l'art vivant, nous qui avons été les artistes les plus libres de la terre? Et d'où vient ce mercantilisme affreux dans le temple de l'art?.. »

Il est désolant, en effet, de constater la décadence d'un art jadis si brillant et dont les Flandres, particulièrement, virent éclore les plus éblouissantes floraisons. Limité aujourd'hui à quelques « spécialistes » il est tombé aux plus vulgaires imageries, aux saintsulpiceries les plus édulcorées. En vain quelques artistes ont-ils, en ces dernières années, tenté de le rénover. On vit de jolis

(1) Une épreuve photographique en est exposée en ce moment au Musée ancien.

vitraux de M. Thys, d'intéressants projets de M. Baes, mais aucun encouragement ne récompensa ces efforts isolés. Il faut remonter à un demi-siècle pour trouver, parmi les professionnels dont les œuvres décorent nos édifices religieux, deux artistes illustres : Charles De Groux et Constantin Meunier, unis dans une fraternelle collaboration. Mais les vitraux qu'ils composèrent pour Sainte-Gudule sont demeurés anonymes, et ce que demandèrent à l'art du vitrail le peintre de *Saint Guidon* et le sculpteur du *Monument au travail*, l'un et l'autre débutants et obscurs, ce fut beaucoup moins une joie esthétique qu'un modeste gagne-pain. L'initiative du maître verrier qui les « occupa » (c'était, je crois, M. Capronnier) mérite toutefois un reconnaissant souvenir. Que n'a-t-elle été suivie par d'autres!

En Angleterre, où l'on a gardé la tradition des somptueux décors lumineux, des peintres célèbres se font fréquemment les collaborateurs des artisans du vitrail. La vision m'est encore présente des nobles compositions de Burne-Jones qui, dans l'église de Christ Church, à Oxford, rivalisent, par l'éclat et l'harmonie des colorations, avec les verrières anciennes dont s'honore l'édifice. Ailleurs, des vitraux de William Morris, d'Anning Bell ou de Walter Crane perpétuent les procédés dont nous avons perdu le secret.

La France aussi se pare de vitraux modernes signés d'artistes en renom. Les huit grandes compositions de M. Albert Besnard pour l'Ecole de pharmacie, les charmants essais de M. Pierre Bonnard exposés il y a deux ou trois ans au Salon du Champ-de-Mars prouvent que la technique du vitrail n'exclut pas la fantaisie d'une décoration dépouillée de tout archaïsme. Et je connais de M. Maurice Denis, dans les chapelles de la Vierge et du Sacré-Cœur qui font de l'église paroissiale du Vésinet un but exquis de pèlerinages artistiques, telles verrières délicieuses d'ingénuité, de grâce et de piété.

Fournir aux figuristes belges l'occasion d'exercer à l'art du vitrail leurs aptitudes décoratives serait pour le gouvernement, pour les fabriques d'églises, pour les administrations communales, pour les architectes appelés à construire des édifices publics une initiative hautement louable. L'émulation aidant, nos peintres, dont le sens ornemental s'est fréquemment affirmé, réaliseraient promptement des œuvres qui nous dédommageraient des enluminures. Les nombreuses communautés religieuses auxquelles notre catholique pays accorde libéralement une hospitalité qui leur est refusée ailleurs accompliraient, semble-t-il, en commandant à nos artistes les vitraux des chapelles qu'elles édifient, un devoir de galanterie et de gratitude.

Les vastes halls de l'Exposition de Bruxelles seraient pour la rénovation du vitrail un champ d'expériences excellent. Qu'on ouvre un concours auquel on appelle tous les peintres belges. Qu'on fasse exécuter, pour en décorer les sections de l'ameublement, des industries artistiques, etc., les meilleurs projets. L'intérêt artistique de l'Exposition en sera singulièrement accru et l'on verra renaître en Belgique, nous sommes en droit de l'espérer, un art dont chacun regrette la déchéance.

OCTAVE MAUS

LES GRANDS ARTISTES

Pinturicchio, par ARNOLD GOFFIN

La collection des « Grands Artistes » publiée par l'éditeur Laurens, à Paris, compte depuis quelques semaines un volume nouveau d'un haut intérêt : je veux parler de la biographie critique du Pinturicchio faite par notre compatriote Arnold Goffin.

Il est peu d'écrivains, chez nous, qui aient autant que celui-ci témoigné par de longs travaux des qualités particulières d'érudition, de conscience et de composition que réclame ce genre d'études. Arnold Goffin possède, avec ces garanties premières, le don d'aimer d'abord, d'admirer violemment et dès longtemps ces peintures anciennes dont il se décide un beau jour à nous dire l'histoire; le passé de ces choses est devenu pour lui la magie vivante et présente au milieu de laquelle il promène sa joie, sa volupté de réfléchir, de découvrir, de sentir l'art et la beauté.

Outre qu'il est lui-même un bel artiste et d'un tempérament voisin de celui des grands Italiens du XVe siècle, il nous donne à penser, dès que nous le lisons, combien précieuse est la rencontre d'un style élégant, ferme et nuancé pour nous guider à travers le dédale de tant de détails techniques, historiques, matériels et autres dont nous éprouverions peut-être l'insupportable fatigue.

Les cent vingt-cinq pages du texte et les vingt-quatre reproductions qui l'illustrent nous retracent excellemment la vie, l'œuvre et la fin du maître de Pérouse, de Pinturicchio né dans le milieu du quatrocento, au temps où la contagion de l'antiquité païenne ne faisait qu'effleurer encore l'âme peuple et naïve des Gozzoli et des Botticelli. Et, tout de suite, le cadre s'élargit : ce n'est pas l'existence d'un grand peintre qui nous apparaît toute vive, intéressante et complète; mais l'Italie entière se déroule à nos yeux, avec ses papes « moins pasteurs que princes », ses scoliastes « grignoteurs de textes », l'invasion orientale d'un monde « indigent et hétéroclite chargé de reliques dérobées à la profanation des infidèles», ses théologiens retors, ses tyrans cyniques, et jusqu'à ses courtisanes « qui se parent de noms illustres : Portia, Cassandre, Penthésilée!... »

De l'an 1454 à 1513 le livre d'Arnold Goffin nous promène par de pittoresques chemins dans les contrées d'Italie où se manifeste l'art comme l'éclosion soudaine d'une rose dans le soleil. Les années de jeunesse de Pinturicchio, que l'école ombrienne envoie bientôt avec le Pérugin s'illustrer à la Sixtine, sont le prétexte pour nous faire sentir la belle saveur indigène de cette terre de contrastes « familière avec les outrances de la force comme avec celles de la sainteté ». Puis viennent les travaux dans la Ville Éternelle, l'influence immédiate sur le jeune artiste, à peine sorti de la solitaire Pérouse, de la vie agitée, bruyante, surprenante dans cette Rome où l'antiquité, partout, coudoie l'actualité et où il rencontre enfin ces maîtres florentins « experts dans la beauté qui vont, en même temps que lui, couvrir d'une vivante et splendide décoration les murs de l'incomparable chapelle. »

Je détache ici quelques lignes, pleines à la fois d'une judicieuse mesure dans l'exercice difficile de la comparaison, et d'un charme littéraire bien délicat :

« La vie ajoute tous les jours à l'art d'un maître comme le Pinturicchio; elle retire tous les jours à celui d'un maître comme le Pérugin. Celui-ci a créé un poncif, manifesté dès ses premières œuvres certaines : quelques figures d'un sentiment ineffable. Il a surpris le secret de l'extase : elle est partout en ses ouvrages,

dans les personnages, l'expression de leurs visages, leurs regards illuminés, leurs gestes, dans les objets, même, qui les entourent. Le site parsemé d'arbres qui profilent leur feuillage fin et lustré dans la pourpre incandescente de l'azur crépusculaire ; les anges, les mains jointes; les saints aux yeux brûlants et doux, dans leurs costumes aux teintes éclatantes; tout, le décor et les acteurs, semble se consumer silencieusement, au milieu du ravissement embrasé d'un rêve surnaturel. Certes, ni pour la conception, ni pour la forme admirablement fermes et émouvantes, en ses œuvres primordiales. on ne saurait mettre le Pérugin en balance avec le Pinturicchio. Cependant, si, à la comparaison de la vision originale et concentrée du premier, celle du second paraît diffuse et superficielle, ce défaut même l'a sauvegardé, pourrait-on affirmer, de la décadence lamentable dont la carrière de Vannucci a été attristée.

Le Pinturicchio, c'est l'homme des apparences, et qui se réjouit et se complaît en elles. Son domaine est là. Il a reçu de la nature les dons propres, non à attendrir mais à éblouir; non à faire de son art le véhicule de ses indignations ou de ses souffrances, mais seulement le reflet diapré du monde extérieur. »

D'autres prendront le soin de dire quel est, au point vue critique, la valeur de l'ouvrage consacré au Pinturicchio par Arnold Goffin. Pour moi, dont l'incompétence est parfaite en la matière, je n'ai voulu que manifester ici mon plaisir d'avoir pu écouter, en feuilletant d'admirables images, la leçon claire, harmonieuse et profitable d'un savant qui parle en poète.

JEAN DOMINIQUE

LES ÉCRIVAINS BELGES

jugés par M. Raymond Poincaré (1)

MAURICE MAETERLINCK

Comme Rodenbach, Maeterlinck est un Gantois. Peut-être est-ce celui des fils de Flandre qui a aujourd'hui, en France, la plus grande célébrité. Suivant l'éloquente expression de Camille Lemonnier, « la forme de son esprit a renouvelé la sensation du connu ».

Il a, d'abord, essayé de la renouveler, avec un symbolisme outré, dans les vers un peu désordonnés des *Serres chaudes*. Mais bientôt il s'est affranchi de l'attrait de la bizarrerie et de la servitude des imitations; et, dès 1880, il s'est révélé dans la *Princesse Maleine* comme le poète original et imprévu de l'épouvante et des pressentiments, de l'inconscience et de la fatalité.

M. Jules Lemaitre, qui a consacré à son théâtre des études délicieuses, a très bien démêlé ce qu'il y a en lui de candide et de quintessencié, de caressant et de douloureux, d'exquis et de poignant. Maeterlinck a donné au Destin du drame antique, à l'Ananké du vieil Eschyle, la physionomie troublante d'une divinité moderne qui, avant d'exercer son empire sur le monde, se serait approchée successivement du Christ et de la Science.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Les personnages de ses pièces sont les jouets misérables ou les victimes passives de grandes forces ignorées. Ils sentent peser sur leurs cerveaux effarés la griffe de l'inconnu. Quel que soit leur sexe, quel que soit leur nom, ils ont, de l'univers qui les enveloppe, une vision hagarde et une conception angoissée. Ce sont de pauvres petits êtres, inquiets et frissonnants, dominés, de haut et de loin, par des puissances invisibles et hostiles. Aux heures même où ils ont l'illusion de la liberté, l'amour et la mort promènent, parmi eux, avec une ironie sombre, leur tyrannie fantaisiste.

Et voilà précisément ce qui fait la grandeur de ces drames. Même lorsque Maeterlinck ramène ses pièces aux dimensions d'un théâtre pour marionnettes, on devine, comme dans le *Roi Lear* ou dans *Hamlet*, comme aussi chez Ibsen, « le chant mystérieux de l'infini, le silence menaçant des âmes ou des dieux, l'éternité qui gronde à l'horizon ».

L'humanité aime tout ce qui lui rappelle son enfance, et cette adaptation très savante et très moderne du vieux drame hellénique nous propose les parfums mélangés du souvenir et de la nouveauté. La Fatalité reste au fond de la scène, dans l'ombre, moins attentive, moins volontaire, moins froidement vindicative, plus distraite, plus capricieuse que la Némésis des anciens, et c'est elle qui, d'une main rude et indifférente, conduit au premier plan les passions humaines.

Mais cette philosophie fataliste, si elle a permis à M. Maurice Maeterlinck de rajeunir, par mille sortilèges, le théâtre antique, n'a pas suffi aux curiosités de son intelligence et aux exigences de sa raison. Il a voulu, dans l'inconnu qui nous entoure, découvrir quand même des motifs de vivre et d'espérer.

En contemplant, à Oostacker, la vie laborieuse de ses abeilles, il a compris que, livrées encore plus manifestement que les hommes à l'autorité souveraine d'une volonté inconnue, elles n'en suivaient pas moins « leur devoir primitif et profond ». Elles ignorent si elles mangeront le miel qu'elles récoltent; elles continuent pourtant à butiner les fleurs. Nous autres, les hommes, nous nous sentons créés pour la pensée; nous ne savons, à vrai dire, où la pensée nous mène; nous le saurons plus tard, peut-être, lorsque la raison régnera dans la plénitude de sa force; laissons-nous, en attendant, diriger, dans l'éternel devenir, par l'esprit qui souffle en nous.

« Nous ne nous grandissons, dit Maeterlinck, qu'en grandissant les mystères qui nous accablent... Nous ne valons que ce que valent nos inquiétudes. » Et il cherche dans Ruysbroeck l'admirable, dans Emerson, dans Novalis, quelques-unes de ces vérités fuyantes que l'homme peut entrevoir, par intervalles, au delà du cercle de la conscience ordinaire; il descend au gouffre de la vie profonde; il s'en va bravement à la découverte des trésors de la « bonté invisible » et de la « beauté intérieure ».

Ces longues étapes vers le repos et la sérénité, il les poursuit dans le *Double Jardin*, dans la *Sagesse et la Destinée*, dans le *Temple enseveli*, dans l'*Intelligence des fleurs*. Son interprétation du monde devient tous les jours plus large et plus harmonieuse. Il tâche de surprendre à l'œuvre, dans le passage des êtres, dans l'ondoiement des phénomènes, dans la constance des lois, la bonne et puissante nature, l'intelligence générale, le génie universel de l'ordre et du progrès. Et, dans toute cette métaphysique un peu vague, se répand une poésie flottante et vaporeuse qui pénètre à la fois dans nos esprits, dans nos cœurs, presque dans nos sens, et qui embaume comme un encens.

Eugène DEMOLDER

A la même famille flamande et pittoresque appartient M. Eugène Demolder. Dans votre jeune patrie, où le barreau fraternise ouvertement avec la littérature, voilà encore un avocat qui s'est acquis une renommée d'écrivain.

Il n'a même pas dédaigné de nous conter quelques épisodes de sa vie judiciaire. Mais ce n'est ni dans ces vivants récits, ni dans le cinématographe de l'*Espagne en auto*, ni même dans l'art gras et sensuel de la *Route d'émeraude*, ni non plus dans ce joli pastel du XVIIIe siècle, intitulé le *Jardinier de la Pompadour*, qu'un Français trouvera la marque originale et les traits saillants d'Eugène Demolder. Que je lise, en revanche, les *Patins de la reine de Hollande*, et surtout les *Contes d'Yperdamme*, je me croirai aussitôt transporté à Bruxelles devant la toile où l'un des Brueghel (le père ou le fils, on ne sait trop) a peint, dans un paysage de neige, le massacre des innocents. Contes enfantins, contes mystiques, contes naïfs, contes bibliques, contes de Noël et de Pentecôte, nocturnes et matines, tout cela est frais, charmant, lumineux. Les clochers d'Yperdamme « attachent à leur grand col de pierre le grelot des angelus » ; la forêt des mâts se dresse sur le port : et, de chaque page du livre s'exhale la senteur du terroir.

Une autre fois, c'est l'Escaut que Demolder nous montre, charriant, entre ses digues vertes, les reflets de l'histoire. « Escaut, Escaut, tu es la vie de Flandre, la voie du rêve, la veine au sang doré d'une poésie opulente. » Et ce sont d'étranges silhouettes qui surgissent du fond des âges : donjons romans, beffrois gothiques, nefs de marchands, nacelles de trouvères, mâts de Normands; et la pauvre âme de Bertrane qui revient, la nuit, pleurer sous les saules, « âme blanche, âme candide, vieil esprit du peuple flamand, si longlemps martyr et résigné. »

Nous pourrions multiplier les exemples, mais nous devons nous borner. Pour chacun de nos écrivains, M. Poincarré a une définition typique. Qu'il parle de M. Edmond Picard, cette « Volonté en action », cette « Pensée en marche »; qu'il attribue « à une rare puissance de suggestion et à une sorte de mainmise magnétique » l'empire qu'exerce sur ses lecteurs M. Emile Verhaeren ; qu'il silhouette « l'artiste rude et emporté » qu'est M. Georges Eekhoud ; qu'il évoque la muse tantôt hautaine, aux allures parnassiennes, tantôt un peu mignarde, de M. Albert Giraud, ou l'inspiration romantique de M. Iwan Gilkin, ou encore celle de M. Fernand Séverin, « arrière-petit-neveu de Racine et filleul de Lamartine », l'auteur de la *Littérature belge d'expression française* caractérise nettement, d'une épithète exacte, la physionomie qu'il étudie.

Pour conclure, l'orateur formule ces réflexions, flatteuses pour notre amour-propre :

« Le mouvement littéraire qui s'est développé en Belgique depuis une trentaine d'années a montré, une fois de plus, que votre sol natal est un inépuisable réservoir d'énergies intellectuelles et artistiques.

Dans un pays dont l'unité morale et politique, faite depuis soixante-dix-huit ans, n'est, comme l'a fort justement dit M. Wilmotte, ni l'effet du hasard, ni l'œuvre capricieuse de la diplomatie européenne, ni le résultat éphémère d'une distraction de l'Histoire, une âme collective s'est formée, composée de deux génies différents, mais voisins et complémentaires.

Cette âme peut s'exprimer avec une aussi libre aisance en français qu'en flamand et elle trouve dans une langue perfectionnée par le travail des siècles et illustrée par de grands écrivains toutes les ressources de vocabulaire et de syntaxe nécessaires pour rendre les moindres nuances du sentiment et de la pensée.

Aussi votre jeune nationalité a-t-elle déjà enfanté plusieurs générations d'auteurs qui peuvent être compris et aimés des Français, mais qui n'en sont pas moins, et avec grand'raison, restés Belges de cœur et d'esprit. Mes compatriotes et moi, loin d'être choqués de voir énoncer, en notre langue, des idées qui ne sont pas tout à fait les nôtres, nous nous réjouissons de cette extension donnée, dans un pays ami, à la bienfaisante et pacifique influence du français. A parler le même idiome, on se sent de la même famille et nous sommes heureux de vous savoir de notre parenté.

Mais nous n'avons pas la sotte prétention de profiter de ce cousinage pour vous imposer des directions littéraires. Nous souhaitons, au contraire, que vos écrivains cherchent, de plus en plus, dans vos traditions locales, dans vos coutumes, dans le ciel qui a inspiré vos peintres, dans la terre qui a engendré vos héros, les éléments substantiels d'une originalité croissante.

Pour nous rester chers, il suffira qu'ils enrichissent notre langue sans la dénaturer, qu'ils l'élargissent et l'assouplissent sans la désarticuler, qu'ils n'en altèrent pas l'essence intime, qu'ils n'en bouleversent pas la logique, qu'ils n'en troublent pas la limpidité.

Aucun Français ne songe à leur demander de prendre à Paris une sorte de mot d'ordre ou de ralliement littéraire. Ils n'ont pas à se modeler sur nos prosateurs ou sur nos poètes. Pour vivre et pour prospérer, il faut qu'ils soient différents. Une imitation trop complaisante les condamnerait fatalement à l'anémie et à l'impuissance.

Qu'ils continuent donc à chanter, en toute indépendance, la Flandre et la Wallonie ! La France qui lit, la France qui pense, leur demeurera reconnaissante d'entretenir, au foyer fraternel d'une nation voisine, l'amour des bonnes lettres et le culte de la beauté. »

CHRONIQUE THÉATRALE

Les Viveurs à l'Alcazar ; **Son Père** au Parc.

Le théâtre de l'Alcazar, qui avait rouvert ses portes avec les *Sentiers de la vertu*, l'ironique et subtile comédie de MM. de Flers et de Caillavet, a remis ensuite à la scène les *Viveurs* de M. Lavedan. Elle date un peu, cette pièce qui, naguère, nous apparut si animée et si brillante. Voilà bien le théâtre parisien qui, en dehors de Paris, perd presque tout son charme, quand l'actualité ne l'entoure plus d'une auréole factice. Mais la direction de l'Alcazar n'a pas à se reprocher d'avoir négligé quoi que ce fût pour assurer le succès de cette reprise. *Viveurs* est jouée, par une troupe nombreuse et homogène, au milieu d'un luxe éblouissant. La couleur locale y est à ce point respectée que de vrais viveurs, au deuxième acte, viennent boire du champagne en scène. Le premier soir, c'étaient le directeur, son tailleur et son régisseur. Dès le lendemain, les plus notoires noceurs de Bruxelles sollicitaient à l'envi l'honneur de vider une coupe entre les frises et la rampe. C'est très bien. Jadis les comédiens firent descendre les spectateurs de la scène. Voici que les spectateurs y remontent, et rien ne nous

assure qu'ils ne finiront pas, à leur tour, par en chasser les comédiens! En attendant, et malgré les défauts inhérents à ce genre de théâtre tout en surface, il faut convenir que *Viveurs* est une pièce fort agréable à entendre et à regarder, et que Mlle Franquet, qui y joue le principal rôle féminin, est une comédienne tout à fait charmante.

***

Son Père, la pièce de réouverture du théâtre du Parc, est signée par deux hommes de théâtre extrêmement habiles : MM. Guinon et Bouchinet. Se rendant compte que le public commence à se lasser des produits ultra pimentés qu'on lui sert depuis quelques années sous le nom de littérature dramatique, ils ont voulu écrire une pièce honnête, une comédie de famille, où le rire se mêlât agréablement aux pleurs, et qui fût moderne sans être ni rosse, ni obscène. Ils ont donc inventé l'histoire d'un ménage désuni depuis dix-huit ans par le divorce : le père, un homme de plaisir, est parti on ne sait où; la mère, ruinée à l'insu de son mari, a élevé sagement et modestement leur fille et vient de la fiancer à un employé de commerce sans fortune, mais plein de confiance en l'avenir. La jeune fille, Jeanne Orsier, épousera sans déplaisir cet excellent M. Edouard, mais elle n'éprouve à son endroit qu'une affection toute fraternelle.

Or il se fait que M. Orsier, revenu depuis un an de Russie où il s'est amassé une belle fortune dans l'architecture, réclame tout à coup l'exécution d'une clause du jugement de divorce, en vertu de laquelle il a le droit d'exiger la présence de sa fille sous son toit durant un mois de l'année. Après avoir essayé tout naturellement de résister à cette prétention inattendue, Mme Orsier se résigne à l'inévitable, et Jeanne se rend en victime chez ce père barbare et dénaturé. Mais chacun a deviné que M. Orsier, jadis débauché et casseur d'assiettes, est à présent un diable qui aspire à devenir ermite. En dépit de ses airs boudeurs, sa fille ne tarde pas à faire sa conquête. Car elle est charmante, Mlle Jeanne Orsier; elle boude, mais elle ne peut pas s'empêcher d'être charmante. Et quand son père réussit enfin à lui faire accepter des robes, des bijoux, à la mêler au groupe joyeux de ses amis, elle devient tellement délicieuse que l'un de ces derniers, jeune auditeur au Conseil d'État, s'en éprend et le lui dit. Il le lui dit avec une sincérité si troublante que la pauvre Jeanne en oublie à peu près son fiancé. Dame! qu'on se rappelle qu'elle n'avait pour celui-ci qu'un amour assez tiède, et que de belles robes, de beaux bijoux, du luxe, de la joie, de la vie enfin, s'interposent, maintenant, entre elle et lui. Toujours est-il que, lorsque sa mère, justement inquiète du ton enjoué de ses lettres, arrive elle-même pour la reprendre et signifie à son ex-époux qu'elle s'en tiendra strictement aux clauses du jugement et qu'il n'aura sa fille auprès de lui que durant un mois, chaque année, Jeanne ne cache pas la tendresse réelle qu'elle a vouée à son père, et son désir de ne plus vivre éloigné de lui. Mais alors, c'est donc une ingrate et sa mère a raison de lui reprocher la versatilité de ses sentiments? Non, car l'aimable enfant réunit ses parents dans une commune étreinte, et la pièce finit sur cette réconciliation qu'il serait excessif de qualifier d'inattendue.

Un peu traînante, un peu longue, un peu mince d'intrigue et d'action, la comédie de MM. Guinon et Bouchinet possède en revanche des qualités de simplicité, d'honnêteté et d'émotion vraie qui lui vaudront, nous n'en doutons pas, un appréciable succès. La troupe du Parc l'interprète d'une façon remarquable encore que M. Gorby, gêné dans le personnage d'Orsier, manque de naturel et de conviction. Mais que Mlle Terka Lion est donc une délicieuse ingénue, et quels progrès cette jeune artiste a réasés depuis un an! Elle est, en personne, la grâce, la jeunesse, la coquetterie naïve, la bouderie puérile, l'amour qui s'éveille, la femme qui se dégage de l'enfant : et maintes fois, au cours de la représentation, il nous est arrivé d'oublier d'écouter, pour mieux regarder son jeu si sûr et si senti, et pour suivre, sur la tremblante mobilité de son visage, la palpitation de son âme sensible et passionnée.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

La Ville de Liége vient d'acquérir pour son Musée, avec le concours du gouvernement, la belle toile d'Henri Evenepoel : *le Dimanche au Bois de Boulogne*, l'une des œuvres capitales de l'artiste.

C'est au retour de son voyage en Algérie, en 1898, l'année qui précéda celle de sa mort, qu'Evenepoel exécuta cette vaste composition. Elle résume la série d'études, de recherches et d'observations qui marquent le séjour du peintre à Paris et caractérise, mieux peut être que tout autre, sa vision essentiellement coloriste et la fidélité avec laquelle il s'efforçait de traduire les spectacles de la vie contemporaine.

Le concours ouvert à Liége pour l'érection du monument Montefiore n'a pas donné les résultats espérés. Le jury vient de décider qu'aucun des projets présentés ne remplissait les conditions exigées. Il a néanmoins accordé à deux des concurrents, MM. Sturbelle et Grandmoulin, une prime d'encouragement de cinq cents francs.

C'est jeudi prochain que M. Lugné-Poe donnera au théâtre de l'Alcazar sa première représentation d'abonnement. Le spectacle sera composé, comme nous l'avons annoncé, de *Væ Victis!* comédie en trois actes par Mlle Marguerite Duterme et de *la Madone*, deux actes inédits, en vers, de M. Paul Spaak.

Les matinées littéraires du jeudi au Théâtre du Parc seront, cette année, consacrées aux spectacles suivants : Théâtre classique : *Le Ménage d'Arlequin* (Florian); conférencier, M. J.-J. Olivier. — Théâtre belge : *La Dernière Dulcinée* (comte A. Du Bois); conférencier, M. Catulle Mendès. — Théâtre français : *L'Enfant prodigue* (H. Becque); conférencier, M. G. Dwelshauvers. *Madame de Maintenon* (F. Coppée; conférencier, le comte M. de Bousies, *L'Abbé Constantin* (L. Halévy); conférencier, M. Jean Bernard. *Mademoiselle Morasset* (L. Legendre); conférencier, M. Maurice Donnay. — Théâtre étranger : *Johan Ulfstjerna* (Tor Hedberg); conférencier, M. P.-H. Loyson. *Le mari amoureux de sa femme* (G. Giacosa); conférencier, M. Maurice Wilmotte.

En outre, des matinées classiques seront données avec le concours de la Comédie-Française.

M. Sylvain Dupuis a fixé comme suit les dates des quatre concerts populaires qui seront donnés sous sa direction au Théâtre de la Monnaie : premier concert, dimanche 8 novembre (avec le concours de M. Mischa Elman, violoniste); deuxième concert, dimanche 24 janvier (avec le concours de Mme Schumann-Heinck, cantatrice, et de Mlle Magdalena Tagliaferro, pianiste); troisième concert, dimanche 14 février (avec le concours de M. Ephrem Zimbalist (violoniste); quatrième concert, réservé à l'audition d'une grande œuvre chorale et orchestrale, dimanche 14 mars.

La Croix Verte franco-belge, fondée pour venir en aide aux militaires coloniaux ainsi qu'à leurs veuves et orphelins, sans distinction de religion ni de nationalité, organise une grande soirée

musicale fixée au 12 décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie. La cotisation annuelle, qui est de 5 francs, doit être adressée au commandant honoraire Jules Tixon, avenue de la Liberté, 37, à Koekelberg. Le bureau de secours est établi 16, Grand'Place, Bruxelles.

D'autre part, l'administration des Concerts Ysaye vient d'arrêter aux dates suivantes les six concerts d'abonnement et la matinée extraordinaire qu'elle donnera à la salle Patria : 15 novembre, 13 décembre, 17 janvier, 7 février, 7 mars, 28 mars, 25 avril. Le programme des concerts et les noms des solistes seront publiés ultérieurement.

Au royaume de la musique :

M. Vincent d'Indy travaille à une œuvre lyrique et symphonique dont la légende de Saint-Christophe lui a inspiré le sujet. Selon sa coutume, il a écrit lui-même le poème qu'il met en musique. A propos de M. d'Indy, annonçons qu'une transcription pour deux pianos de sa trilogie *Wallenstein* par M. Marcel Labey paraîtra prochainement chez Durand.

M. Albert Roussel vient d'achever une Sonate pour piano et violon qui sera jouée vendredi prochain au Salon d'Automne par M. Parent et Mlle Marthe Dron. Il termine en outre une petite partition d'orchestre (musique de scène) pour un conte lyrique, en vers, *le Marchand de sable qui passe*, de notre collaborateur M. G. Jean-Aubry.

M. Gabriël Grovlez, dont *les Familiers* sont également au programme des auditions du Salon d'Automne, termine, lui aussi, une Sonate pour piano et violon, et met la dernière main à l'orchestration d'un poème symphonique : *Dans le Jardin*.

La Vie intellectuelle paraît le 15 de chaque mois, sous la direction de M. Georges Rency, en fascicules de 64 pages, avec illustrations hors texte et dans le texte, sur beau papier vergé anglais, format couronne. Ses livraisons sont divisées en deux parties : la première contenant des articles de fond sur les questions d'art, de politique, de littérature, de science, de commerce, d'hygiène, etc., qui sont à l'ordre du jour ; la seconde offrant, sous diverses rubriques, la revue complète des événements intellectuels du mois écoulé.

La *Vie intellectuelle* publie en outre des contes, des poèmes, des romans signés des meilleurs écrivains de Belgique et de France. Elle donne aussi de nombreuses traductions inédites des écrivains les plus remarquables de l'étranger.

Abonnements (10 francs par an) à l'administration, 70, rue Veydt, Bruxelles.

De Paris :

C'est le 14 octobre qu'aura lieu à l'Opéra la première représentation du *Crépuscule des dieux*. Répétition générale le 11.

MM. Messager et Broussan annoncent qu'ils mettront aussitôt après en répétition la *Monna Vanna* de M. Maurice Maeterlinck mise en musique par M. Henri Février. Reste à savoir si l'auteur ne s'y opposera pas, ainsi qu'il en a manifesté l'intention.

Sarasate, qui possédait deux Stradivarius de grand prix, a légué l'un au Conservatoire de Madrid, l'autre au Conservatoire de Paris. Ces deux établissements héritent, en outre, chacun d'une somme de cent mille francs dont le revenu sera consacré à un prix annuel de violon.

La fortune du défunt s'élevait, dit-on, à trois millions qu'il a léguée, en grande partie, à ses sœurs.

Après *Femina*, *Musica*, *Comœdia*, *Theatra*, voici *Comica*, un recueil périodique international de caricatures signées par les dessinateurs humoristes les plus réputés des deux hémisphères : Willette, Léandre, Caran d'Ache, Cappiello, Sem, Weber, Maxime Dethomas, Hassall, Max Beerbohm, Shepard, Sommerville, Booth, Münzer, Galanis, Gestwicki, Russel, Michl, Ramirez, Torrent, Sluiter, Brunelleschi, Gallo, da Camara, Marshall, Montenegro, Zlotnikoff, Adacamaro et vingt autres, sans oublier Léo Jo, qui, dans ce concert universel, représente le rire belge.

Fondée à Paris par le caricaturiste italien Cir sous la direction artistique de M. J. Valmy-Baysse, qui donna au *Salon des Humoristes* un si brillant essor, *Comica* publie tous les mois seize planches en couleurs, et sa devise « A moi le monde » pourrait bien être pratiquement réalisée, l'image étant une langue comprise de tous les peuples. Pour en faciliter la diffusion, les légendes sont imprimées en français, en allemand et en anglais. En dehors de celles-ci, aucun texte : *Comica* est un album qu'on feuillette, et rien de plus. Il divertira notre génération, et probablement les suivantes, sans leur imposer la lecture des « premier Paris », chroniques, nouvelles à la main, échos, mots d'esprit, rébus, énigmes et logogriphes qui encombrent les magazines soi-disant destinés à dissiper la mélancolie.

L'abonnement annuel (80, rue de Miromesnil, Paris) est de dix francs pour la France, douze francs pour l'étranger.

Grand émoi au Musée du Louvre, dit le *Gil Blas*.

Il paraît que ce fameux Turner, le *Pont-Neuf*, légué par M. Camille Groult, d'irascible mémoire, à notre musée national, ne serait pas de Turner.

Et nos érudits de discuter, comme ils le firent lorsqu'on s'aperçut que la *Madone* achetée grâce au concours des Amis du Louvre, parce qu'elle était de Piero della Francesca, était sans doute de Baldovinetti.

Le *Pont-Neuf* est d'ailleurs un beau tableau. Joseph Prudhomme, critique d'art notoire, dirait avec raison : « Mieux vaut un faux Turner qui est bon, qu'un vrai Turner exécrable. »

M. Groult possédait beaucoup de chefs-d'œuvre dans ses galeries de l'avenue Malakoff. Mais le « vieux marchand de vermicelle » comme l'appelait un collectionneur connu, le marquis de B..., avait aussi des « navets ». Les organisateurs de l'exposition Chardin-Fragonard se souviendront longtemps de certain Fragonard — un Frago de derrière les Fago — dont l'astucieux Camille se défossa pour l'authentiquer, et que l'immortel peintre de l'*Escarpolette* n'eût pas revendiqué comme sien.

« Les Turner de Groult ?... » disait volontiers un des plus acharnés rivaux de M. Groult, collectionneur lui aussi de tableaux anglais : « Ses plus beaux sont les faux ! »

Ce qui n'empêche point qu'à la vente dudit rival de M. Groult, le plus flamboyant Constable... était de Ravier.

Sottisier :

Si bien soignés qu'ils soient, les malades supportent mieux leurs souffrances lorsqu'ils sont dans des salles bien claires, bien aérées...

Le Matin, 25 septembre, 1908.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

(En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

AGENDA "L'UTILE"

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.
Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 41. 11 OCTOBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne : *Les Rétrospectives Greco et Monticelli* (G. JEAN-AUBRY. — Le Tribut de la Gloire (OCTAVE MAUS). — La Suppression du Ministère des Sciences et des Arts (O. M.). — Propos de Theatre. — Chronique theatrale : *Le Roi* aux Galeries; *Vœ Victis* et *la Madone* à l'Alcazar (GEORGES RENCY). — Les Billets de Faveur. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

Les Rétrospectives Greco et Monticelli.

Pour la seconde fois, *l'Art moderne* me fait l'honneur de me demander de parler du Salon d'Automne à ses lecteurs. Ce n'est point sans appréhension que j'accepte cet honneur, car s'il y a tout lieu de se réjouir en constatant une fois de plus des témoignages de beauté ou la réparation d'injustices anciennes, d'un autre côté, à mesure que l'on avance dans l'ingrate voie de la critique d'art, on se persuade davantage de la difficulté de traduire son émotion, on découvre mieux l'impossibilité d'enseigner l'art à d'autres qu'a ceux qui en savent déjà l'essentiel, on comprend l'incapacité de l'esprit humain en face de nouvelles expressions, et que l'histoire de l'art doit nous pénétrer non seulement d'admiration et de respect, mais de modestie et de prudence.

Nul Salon ne sait mieux que le Salon d'Automne dégager un tel enseignement, car si les œuvres audacieuses qui s'y avouent attestent la vertu de l'audace et l'infinie ressource de l'avenir, les rétrospectives se dressent comme le plus sanglant reproche muet du passé à l'éternelle incomprehension des temps Peut-être aucune réunion n'eut-elle autant de puissance pour des esprits sensibles que celle de Greco et de Monticelli que le Salon d'Automne nous propose cette année, tant elle vient à son heure, tant elle marque les liens par quoi, à travers et au delà des techniques, le rêve et la pensée d'époques différentes se joignent par de semblables vertus.

Contraste involontaire, passagère réunion de ces deux peintres nés à trois siècles d'intervalle et qui marquent excellemment les deux aspects selon lesquels se traduisit et se traduira encore la mentalité méditerranéenne : lyrisme concentré et rayonnement de rêve, sombre somptuosité et scintillement de joie, — Titien et Velasquez, le Tintoret et le Greco, Ricard et Monticelli.

Certes, entre l'esprit débordant de fougue et d'ardentes visions et l'esprit replié sur son ardeur, et qui ne l'exprime qu'avec une mesure puissante, l'avantage doit rester à ce dernier, et tout le charme de Monticelli cède à la grave noblesse de son ancêtre.

Donc il ne sied point de comparer, mais de considérer combien l'âme humaine est riche et combien les années ne parviennent par à épuiser la richesse de ses témoignages. Il sied surtout de considérer combien tout s'explique par tout, combien, si le passé explique le présent, les œuvres du passé prennent une lumière nouvelle à certains spectacles de notre heure.

Nous ne sommes point les seuls à avoir senti combien la beauté de Greco s'éclairait pour nous depuis que notre curiosité et notre respect s'attachèrent à l'œuvre de Cézanne; les liens sont là indéniables : il n'en est point d'un peu avertis de peinture moderne qui n'en furent, dès l'instant, frappés. Ainsi ce XVIe siècle pictural nous semble infiniment proche. Au reste, Greco reste un jeune, car rien ne conserve mieux la jeunesse des chefs-d'œuvre que l'oubli des siècles, puisqu'ils gardent ainsi vierges encore des enseignements et des vertus dont on n'eut point le loisir de faire encore des pastiches. Il n'y a point si longtemps que l'on consent à ne pas négliger son nom parmi ceux des grandes figures de la peinture universelle. La justice est lente pour certains. En est-il à l'égard desquels elle le fut plus que pour Domeniko Theotokopoulos, dit le Greco, né en Crète vers 1547?

Ce fut d'abord l'élève de Titien, puis passa en Espagne où l'appela Philippe II et où il semble avoir trouvé l'atmosphère la plus propice au développement de son âme tourmentée, amère et sensible à la fois, sereine et torturée. A vrai dire, on cherche où il eût pu découvrir un milieu plus conforme à sa sombre ardeur, à la hantise de synthèse qui le domine, à l'effort qu'il fait sans cesse pour dégager des éléments formels, qu'il déforme selon son vœu, une unité primordiale : cet « absolu » de la peinture que poursuivit, de nos jours, Cézanne.

On ne saurait trop regretter que des circonstances contraires aient empêché les organisateurs de cette retrospective de la composer plus nombreuse.

Cependant, telle qu'elle est, un enseignement inoubliable s'en dégage, de grave beauté. D'autres peintres nous donneront plus de joie, mais celui-ci ne veut point s'en soucier. Il convient que certains êtres géniaux enclosent de temps en temps, à travers les siècles, l'expression de cet insaisissable essentiel qui est l'armature persistante de nos éphémères réalités : par eux, l'art plastique atteint la profondeur des plus pénétrantes philosophies; par eux, l'art nous rappelle qu'il n'est pas seulement le divertissement et le charme de la vie, mais aussi, en reprenant les mots du grand prédicateur, « une grande et une terrible leçon ».

A l'heure où, lasse des joies de la couleur qui la divertit un moment (et où il faut de temps en temps se retremper), la jeune peinture revient par un mouvement naturel vers le souci de la composition, vers la concentration expressive, à cette heure, l'exemple de Greco est équitablement proposé, non point tant pour l'esprit particulier qui en anima les expressions que pour la leçon de noblesse, de recueillement et d'audacieuse gravité que son art manifeste durablement. Qui donc, les ayant considérés, pourra, de sa vie, arracher la hantise de cette *Vue de Tolède*, gigantesque en sa sobriété et prodigieuse d'expression, ou ces portraits de *saint François d'Assise*, ou cette *Méditation sur la mort*? C'est un art un peu inquiétant pour les « mondains » qui se délectent aux petits divertissements des bons faiseurs. Ceux qui aiment l'art jusqu'à la moelle ne peuvent être incommodés par l'apparition de ces « statues de commandeur »; ils doivent savoir que c'est auprès d'elles qu'il faut puiser la force nécessaire pour subir l'inquiétude vivante de la pensée.

*
* *

Après la méditation et la prière, la divine exubérance, l'ivresse de vivre et de répandre dans l'univers matériel l'univers infini des songes : Adolphe Monticelli.

Depuis longtemps déjà la plupart d'entre nous s'étaient enquis des galeries particulières qui abritent les toiles du prodigieux Marseillais : par-ci par-là, nous pûmes voir des œuvres, une à une, de côté et d'autre, souvent admirables. Je me rappelle entre autres deux merveilleux tableaux que j'admirai l'an passé dans la collection de M. Meyer, à Zurich : nous composions en nous-mêmes ce musée Monticelli puisque le Luxembourg ni le Louvre ne se soucient point de son œuvre, lui préférant Bouguereau ou Benjamin-Constant.

La féerie qu'ainsi en nos souvenirs nous évoquions, elle est au Salon d'Automne cette année, plus belle, plus nombreuse, plus ensorcelante que nous ne la pûmes jamais imaginer.

Ah! comme après avoir vu ces visions somptueuses d'un peintre épris de son rêve inouï et cependant familier, comme auprès de cette œuvre l'art d'un Diaz ou d'un Ziem se rapetisse à sa juste valeur, au rang d'une habileté souvent aimable mais sous laquelle manque cette enthousiaste ardeur et cette folie, cette gourmandise d'irradiations! Et certains persistaient à colporter sur le compte d'un tel artiste de calomnieuses erreurs : on lui reconnaissait certains dons magiciens de coloriste, mais on lui déniait l'équilibre; fou de couleur, mais fou, surtout, disaient certains, croyant qu'on fait de la critique d'art avec des mots d'esprit.

La rétrospective du Salon d'Automne ne pouvait guère rien nous enseigner que nous ne sachions sur les vertus miraculeuses de ce poète de la palette; une seule œuvre de Monticelli suffit à en proposer à l'esprit le spectacle stupéfiant. Mais ce que cet ensemble affirme victorieusement, à l'encontre de la pensée d'un grand nombre, c'est la cohésion de ces œuvres diverses, c'est

le logique essor de ce peintre allant de la sobriété de Ricard à la rayonnante expression de son ame légendaire et fantasque, sorte de Watteau méridional qui n'a point su atteindre à la profondeur sensible de son mélancolique et délicat aïeul, mais qui en a prolongé sous de plus étincelantes apparitions le goût des assemblées charmantes et des paysages émouvants.

Ce que nous avions pu malaisément saisir jusqu'à présent, c'est l'évolution de ce magicien en quête de son rêve C'est là ce que nous dévoile cet ensemble de près de deux cents œuvres : conscience claire, mais inexprimable par des mots, de ce lyrique adorateur de la lumière. « Je peins pour dans trente ans », dit-il. Peut-être ne s'est-il pas lui-même rendu un compte exact de la place qu'il devait tenir : Monticelli demeure, non comme le chaînon d'une lignée de grands peintres, mais plutôt comme l'un de ces promontoires adorables et mystérieux que l'art prolonge parfois vers l'infini du rêve (1).

On pourra démêler ce qu'il doit à Watteau, à Ricard, à Diaz, à Delacroix aussi; mais le secret de son art nous échappe; la matière de son rêve est presque aussi insaisissable que son rêve lui-même : il s'y révèle des accords d'une audace inouïe et d'une résonnance inanalysable. Aucune autre matière n'était plus propre à exprimer ce que ses visions contenaient de mystère et d'étincellement. Sourde à la fois et fastueuse, sa palette enveloppe de pénombre l'émerveillement de ses magies comme pour les protéger du contact de cette réalité dont il semble qu'il ne perçut, de son vivant, qu'une forme lointaine tant le moindre objet lui fut un prétexte à s'abandonner à ce vertige de beauté, de charme et de joie dont il laissa pour nous sur la toile un impérissable reflet.

G. JEAN-AUBRY

LE TRIBUT DE LA GLOIRE

Les artistes se plaignent fréquemment, et à bon droit, de l'hostilité de la vie à leur egard. Quelles luttes n'ont-ils pas à soutenir lorsque leur ideal s'ecarte des conventions acceptées ! Quels jours sombres traversent-ils avant d'arriver à imposer leur vision ! Quels débats entre leur conscience, qui leur interdit les concessions, et la misère implacable !

Il semble toutefois qu'aujourd'hui le talent est plus promptement reconnu et célébré que jadis. Si les batailles sont toujours passionnées, elles durent moins qu'autrefois. La victoire se dessine plus rapidement. Il est rare qu'un peintre, s'il est réellement doué, demeure obscur; qu'un musicien de valeur reste ignoré. Des occasions plus nombreuses de se produire sont offertes aux artistes, et si la foule garde un farouche entêtement à préférer aux efforts nouveaux les recettes conventionnelles, toute tentative de libération n'en trouve pas moins, dans cette ment ému les artistes. Ceux-ci ne peuvent s'expliquer les motifs foule, une fraction disposee à l'approuver et à la seconder. C'est un progrès. Il est minime, sans doute, mais il ouvre à l'espoir de claires perspectives.

Si l'on ecarte encore tels peintres juges deconcertants, tels musiciens dont les hardiesses heurtent les règles imposées par l'enseignement des conservatoires, on tolère que ces peintres, que ces musiciens aient leurs partisans ; il n'est même pas inelégant de flirter avec leur anarchie. Les comprend-on mieux que jadis? C'est peu probable. Mais on se risque moins à les accabler d'invectives et de quolibets, on respecte davantage leur intransigeance, et la dignité de l'art en est rehaussée.

Les Salons des *XX* et de la *Libre Esthétique* en Belgique, le Salon d'Automne et le Salon des Indépendants en France, les expositions sécessionnistes d'Allemagne ont amené peu à peu cette orientation nouvelle des esprits. N'est-il pas surprenant — et encourageant — de voir les grands journaux quotidiens eux-mêmes discuter avec déférence les audaces d'un Henri Matisse, d'un Vlaminck, d'un Van Dongen? Proclamer — enfin ! — la maîtrise d'un Maurice Denis? Saluer en un René Piot l'un des plus nobles représentants de la peinture monumentale contemporaine?

C'est la joyeuse surprise que nous réservait l'inauguration du Salon d'Automne. En présence de cette bonne volonté, les artistes novateurs ont le droit d'espérer en des temps meilleurs. Et l'on ne verra plus, souhaitons-le ardemment, un Jean-François Millet, par exemple, écrire les lettres lamentables qui viennent d'être mises au jour et dans lesquelles on relève des constatations de ce genre : « L'autre jour je suis allé à Paris, tâcher de placer quelques dessins à 30 francs l'un. Je n'ai point réussi et suis rentré les mains vides. Les enfants m'attendaient sur le seuil, espérant quelque friandise ou quelque jouet de la capitale... Ah! mes pauvres petits, je suis parti trop tard, la boutique de la marchande était fermée. »

Ailleurs : « C'est le vrai moment de crier comme Panurge, pendant la tempête : « Au secours, amis, *je naye! je naye!* » Avec cette différence que nous nous noyons à sec... Enfin voici l'extrême bout du rouleau... Nous avons du bois pour deux ou trois jours encore, et nous ne savons comment nous en procurer, car on ne nous en donnera pas sans argent... Les enfants ne peuvent pourtant pas rester sans feu. »

Trente ans après, M. Chauchard payait *l'Angelus* de Millet 600,000 francs.

OCTAVE MAUS

La Suppression du Ministère des Sciences et des Arts.

Une stupéfiante nouvelle s'accrédite en Belgique. Le gouvernement se propose, assure-t-on, de supprimer le Ministère des Sciences et des Arts qu'il a créé il y a deux ans à peine, aux applaudissements unanimes de tous les partis. L'Art, les Lettres, les Sciences, — élément négligeable en politique, — iraient rejoindre l'Agriculture, qui les tint jadis en tutelle, ou tel autre département dont le chef leur accorderait, à ses instants de loisir, une attention distraite.

Ce désastreux projet, dont la réalisation détruirait les espérances légitimes que fondaient sur l'heureuse initiative de l'État tous ceux que préoccupe l'essor intellectuel du pays, a profondé-

1) Je me fais un plaisir de signaler l'excellente étude que mon confrère et ami Camille Mauclair vient de publier à la Librairie de l'Art ancien et moderne touchant ADOLPHE MONTICELLI.

(s'agit-il d'une misérable question d'économie budgétaire?) d'une mesure réactionnaire dictée par la méconnaissance du développement constant de l'Art en Belgique, du niveau auquel il s'élève de plus en plus, de l'importance croissante que lui accordent les nations étrangères.

Dès que le dessein du gouvernement fut divulgué, l'Association des Écrivains belges, qui compte parmi ses membres l'elite de nos littérateurs, fit parvenir au président du Conseil des ministres une protestation dont voici le texte :

« Parlant en son nom propre, et persuadée, en outre, qu'elle se fait l'interprète fidèle des sentiments de tous les artistes, de tous les hommes de science, de tous les intellectuels de Belgique, l'Association des Écrivains belges proteste avec énergie, et de toutes ses forces, contre le projet de suppression du ministère des Sciences et des Arts. Après avoir lutté pendant plus de vingt ans contre l'indifférence invincible de leur patrie, les écrivains belges avaient vu, avec une profonde joie, se constituer, il y a quelques mois à peine, ce ministère où ils auraient enfin quelque chose à dire. Son apparition fut saluée au Parlement et dans toute la presse par de véritables dithyrambes. Chacun se félicitait de ce que la Belgique s'était décidée à proclamer que les intérêts intellectuels d'un pays comme le nôtre, d'une terre qui a donné au monde des artistes, des écrivains, des savants de génie, méritent, aussi bien que ceux de l'agriculture ou du travail manuel, d'occuper toute l'attention d'un ministère spécial. Par une heureuse rencontre de circonstances, le premier titulaire du nouveau département était un homme de goût, aimant sincèrement les arts, les sciences et les lettres. Tout semblait donc promettre à ce beau ministère une vie aussi longue qu'active et fructueuse pour le plus grand bien du pays. Quelques mois ont passé et voilà que, pour des raisons d'économie — raisons bien plus apparentes d'ailleurs que réelles — on annonce qu'il faudra supprimer un ministère et que ce sera précisément celui des Sciences et des Arts! L'agriculture, les travaux publics, la garde civique même, conserveront leur ministère. Et les intérêts les plus sacrés d'un peuple, ceux qui regardent l'enseignement à tous les degrés, l'art dans ses multiples manifestations, la science dans son activité féconde, les lettres dans leur épanouissement radieux, ces intérêts, donc, cesseront d'être représentés directement dans les conseils du Roi! Incapables d'empêcher l'exécution éventuelle de ce néfaste projet, les écrivains belges ont tenu cependant à formuler nettement leur mécontentement et à exprimer l'espoir qu'on ne donnera pas suite à ce malencontreux dessein. »

Cette démarche fut suivie d'une protestation signée par les délégués de la *Libre Académie de Belgique*, *la Libre Esthétique*, *Vie et Lumière*, *l'Estampe*, *Tertullio*, *le Musée du Livre* et les représentants des revues littéraires *Durendal*, *la Belgique artistique et littéraire*, *la Vie intellectuelle*, *l'Art moderne*, à la suite d'une assemblée qui vota l'ordre du jour suivant :

« Les groupes scientifiques, artistiques et littéraires qui ont vu le gouvernement consacrer leur vœu en instituant un ministère des sciences et des arts, se sont réunis ce jour pour protester contre l'intention prêtée au même gouvernement de supprimer ce ministère, alors que les faits ont démontré nettement son incontestable utilité. »

D'autres protestations suivront. De toutes parts, une vive opposition se manifeste. Souhaitons que le gouvernement en tienne compte et qu'il désarme devant le mécontentement unanime.

O. M.

PROPOS DE THÉATRE

Il y a des gens qui se plaignent de la décadence de l'art théâtral ou, tout au moins, de son croupissement, et, chose amusante, ils ne font point partie du public. Ce sont des gens du métier, et il semble qu'il leur serait facile de créer en faveur des frissons nouveaux et des tentatives courageuses un certain mouvement de bienveillance. Mais, sans doute, leur peur de l'inconnu est-elle plus forte que leur besoin de changer d'émotion, et ils préfèrent aux chances d'erreur le prolongement d'une situation dont ils gémissent. Chaque saison théâtrale voit le succès des mêmes pièces, un peu retapées, un peu arrangées.

Il y a des femmes, comme cela, qui tordent chaque année les formes de leurs chapeaux, en rafraîchissent les rubans, en changent les fleurs. Ça leur épargne d'importuner Lévis, Georgette ou Suzanne Talbot, et elles ne sont pas plus mal que d'autres : mais c'est toujours le même laiton.

A Paris, chaque scène a sa petite spécialité. Les boulevards ont des théâtres appelés : théâtres du boulevard qui servent chaudes des pièces dites : pièces de boulevard, ou comédies parisiennes. L'Odeon est le théâtre de la poésie et de la rive gauche. Le Théâtre Français abrite Mlle Sorel. Quant au Théâtre Antoine, il offre un compromis, un mélange plutôt, de pièces réalistes et de pièces... comme les autres. C'est quelque chose comme le Grand-Guignol mâtiné d'Athénée, avec une pincée d'Odéon.

Dans la soirée du 30 septembre dernier, l'*Auberge rouge* représentait la quote-part du Grand-Guignol et la *Répudiée* celle de l'Odéon-Boulevard (1).

Personnellement, je n'aime ni l'un ni l'autre genre. J'ai horreur des coups de poing et, malgré *que ce soit déjà dans Balzac*, je n'admets pas qu'on violente mon émotion par des moyens qui ne sont plus artistiques, j'estime que les acteurs seuls et l'auteur ont le droit, les uns par l'expression nuancée de leur jeu et l'observation de la vie dont ce jeu témoigne, l'autre au moyen de ses phrases, de me toucher. Tout autre procédé me semble déloyal, comme si on me tirait un coup de fusil dans un duel à l'epée de combat, et lorsque mes nerfs, sollicités aussi indiscrètement, ont avéré leur faiblesse, mon esprit se reprend et se montre un juge d'autant plus sévère.

Que le Grand-Guignol le fasse, et le Little-Palace, je l'admets. C'est une spécialité qu'ils se sont faite, une denrée qu'ils vendent et qu'on serait stupéfait de n'y point trouver. Lorsque, fatigue de la littérature dramatique du boulevard, et, par ailleurs, trop déprimé pour juger sainement ce qu'il y a de séduisant et de féerique dans des exhibitions de music-hall, on va dans les Grand-Guignol, c'est pour s'y secouer, à peu près comme on assisterait à un combat de coqs ou à un tournoi de boxe. Mais le Théâtre Antoine ne devrait pas tomber dans les naïvetés de ce réalisme de fantaisie et davantage respecter la tradition de la maison dans ce qu'elle avait d'aruste et d'audacieux.

Quant à la *Répudiée*, que vous dire? Il est navrant que la salle se soit montrée si houleuse et si mal élevée. Le public des Répétitions générales abuse vraiment des droits que lui confère la faveur d'avoir été invité gratuitement. Et il insulte avec une aisance exquise l'auteur qui lui a fait envoyer des billets. Mais les sifflets de l'autre jour, pas plus que les applaudissements, ne s'adres-

1) *L'Auberge rouge*, par M. Serge Basset (tirée d'une nouvelle de Balzac. — *La Repudiée*, par Mme Louise Dartigue.

saient à la pièce, mais bien à l'auteur, ce que je trouve de mauvais goût dans un cas comme dans l'autre. Car la personnalité d'un auteur doit toujours être mise à part. Comme je n'ai manifesté aucun sentiment, je puis bien donner mon appréciation : elle est sans fiel, mais aussi sans miel. Que voulez-vous? La pièce est naïve et cousue de bonnes intentions morales. C'est un drame noir et vertueux, et, de temps à autre, des tentatives d'*écriture* plus soignée se font jour. Si je ne me trompe, c'est ce qui a mis en joie une certaine partie du public. En quoi il avait bien tort, mais en quoi il se montrait bien *public*, en effet, c'est-à-dire ennemi de tout art véritable, incurablement sceptique, hostile à toute nouveauté.

Comme toujours, depuis six mille ans qu'il y a des acteurs, et qui jouent, ce sont les acteurs qui remportèrent le succès. M. Gaillard, dans l'*Auberge rouge*, a été poignant à souhait, et dans la *Répudiée* on a beaucoup admiré Mlle Marie Marcilly et Mme Marthe Mellot, que l'on peut appeler l'héroïne du théâtre libre. Mais c'est M. Janvier le roi de la soirée. Cet acteur, que les critiques dramatiques maintiennent dans une ombre distinguée, probablement parce qu'il n'a pas en lui une once d'arrivisme ni de cabotinage, cet acteur de premier ordre dont on se contente, avec une vague politesse, de dire le minimum, c'est-à-dire qu'il a de la diction et de la tenue, fut simplement parfait. Et je profite de cette occasion pour dire tout le bien que je pense — et que beaucoup pensent aussi — de cet artiste de valeur, qui compose admirablement ses rôles et les joue avec une intelligence, un tact, une sûreté, un sentiment de la nuance, une distinction impeccables. Cet homme charmant est un des premiers acteurs de Paris.

F. DE M.

CHRONIQUE THÉATRALE

Le Roi aux Galeries; Væ Victis et la Madone à l'Alcazar.

Le *Roi*, la pièce de MM. de Caillavet, de Flers et feu Emmanuel Arène, que le théâtre des Galeries joue en ce moment avec un succès triomphal, est certes l'un des spectacles les plus agréables auxquels il nous ait été donné d'assister depuis longtemps. La comédie elle-même est charmante de satire un peu poussée à la charge, d'ironie un peu mêlée de blague, d'esprit qui ne répugne pas toujours à la grosse farce. Mais que dire de l'interprétation, sinon qu'elle est étincelante, et que M. Huguenet, le Roi, si bonhomme, si excellent, si délicieusement plein de mépris pour la République et ses chefs ; que Mmes Lantelme et Félyne, si adorablement jolies, si artistes, si pleines de séduction de toute espèce, y compris celles que des toilettes radieuses ne manquent pas d'ajouter aux plus belles, que toute la troupe des Galeries enfin, M. Gabier, M. Darcey, M. Frémont et leurs camarades des deux sexes nous donnent l'illusion, renforcée encore par le cadre luxueux où ils évoluent, que Bruxelles peut désormais offrir des spectacles aussi parfaits que Paris. C'est l'activité intelligente et fastueuse de M. Fonson qui nous vaut ces splendeurs ; sachons lui en marquer ici toute notre reconnaissance.

Mais il faut raconter la pièce, et c'est une tâche bien difficile. Le Roi de Cerdagne est attendu à Paris et doit chasser chez un vieux réactionnaire, le marquis de Chamarande. Celui-ci a pour voisin le député socialiste Bourdier qui, comme tout député socialiste qui se respecte, — du moins en France, — est plusieurs fois millionnaire. Bourdier a épousé en secondes noces une ex-petite ouvrière, sorte de madame Sans-Gêne au verbe ultra-faubourien. De son premier lit il a gardé une fille qui — c'était obligé — est aimée par le fils — assez sot — du marquis de Chamarande.

Bourdier meurt d'envie d'être invité par le marquis à la chasse du Roi. Le marquis n'y songe pas. Il ne songe pas davantage à accorder à la fille de Bourdier la main de son fils, que le député a l'outrecuidance de lui demander. Furieux, Bourdier soufflera au marquis sa maîtresse, une très élégante et très fine actrice de la Comédie, Mlle Thérèse Marly.

Mais le roi de Cerdagne, il y a huit ans, s'est arrêté quelques heures chez la belle artiste et, maintenant qu'il est revenu à Paris, il éprouve à son égard un irresistible revenez-y. Une première fois, donc, Bourdier a l'honneur d'être fait... ce que vous devinez, par un roi! Il se fâcherait si le Roi, en guise de compensation, ne lui promettait d'aller chasser chez lui au lieu de se rendre à l'invitation du marquis.

Voilà donc le Roi chez Bourdier. Mme Bourdier, très émue, oublie toutes les recommandations protocolaires, et gaffe avec une sublime candeur. Elle est si seduisante dans son trouble que le Roi, l'ayant trouvée à minuit, quand les lampions de la réception sont eteints, en train de souper dans la galerie du château, se sent pris devant elle d'un émoi passionné dont l'aimable étourdie n'évite pas la contagion. Bourdier, pour la seconde fois, est fait... oui parfaitement... par un roi! Cette fois, la coupe a débordé, et il va se passer de vilaines choses. Mais Thérèse Marly — *deus ex machina* de cette gentille intrigue — la dénoue à la satisfaction générale en suggérant au president du Conseil avec qui, cette nuit même, elle a eu un entretien extrêmement confidentiel, l'idée de donner à Bourdier un portefeuille, mon Dieu, le premier venu, celui qui est vacant, le portefeuille du commerce Bourdier est content. Le Roi est content et, comme preuve de sa joie, il signe un traité de commerce, favorable à la France, qui lèse gravement les intérêts de ses nationaux. Les fiances sont contents, car le Roi aplanit des difficultés qui s'offraient à leur mariage. Et il n'y a dans tout cela, de mécontente, ou du moins de tendrement mélancolique, que la naïve Mme Bourdier qui fut aimée une fois comme une reine et qui ne peut se consoler de ne l'être plus jamais.

Un groupe très amusant de ministres socialistes donne à cette comédie satirique une allure assez caricaturale, mais fort rejouissante. Tous les rois en visite à Paris ne sont peut-être pas aussi bonhommes, aussi je m'enfichistes que le roi de Cerdagne; tous les marquis n'ont point, sans doute, la hautaine hypocrisie et la suffisance ridicule du marquis de Chamarande; tous les personnages de la République ne sont pas, — il faut l'esperer, — les fantoches sans scrupules ou sans politesse que l'on nous montre dans la pièce. Mais... mais il y a bien quelque chose de tout cela qui est vrai, finement observé et joyeusement mis à la scène Les exagerations voulues sont comme le sucre que l'on donne aux enfants après un remède amer : elles aident à faire passer le morceau. Je crois, pour ma part, que le *Roi* restera comme restent certaines pièces de Meilhac et Halevy : il représente une epoque et la caractérise avec un singulier bonheur.

***

M. Lugné-Poe est venu jouer, à l'Alcazar, en spectacle de gala, deux pièces d'auteurs belges. Malgré le nom de M. Spaak, inscrit à l'affiche, il y avait à peine deux cents personnes dans la salle. Et voilà comment, en dépit du succès de *Kaatje*, notre théâtre a conquis notre public! Une fois de plus, d'ailleurs, le public a eu tort, car si le *Væ victis*, la pièce de Mlle Marguerite Duterme, dont M. Maus a rendu compte ici même lors de sa creation à Paris, est d'une noirceur voulue, tout à fait déplaisante et un peu ridicule, la *Madone* de M. Paul Spaak n'est pas indigne de l'auteur de *Kaatje*. J'avouerai cependant que j'en aime peu le sujet. Il s'agit d'un moine italien du XIVe siècle, qui aime une petite paysanne. Il lutte contre cet amour sacrilège, mais la Madone se refuse à l'en guérir. Qu'à cela ne tienne : la petite paysanne, très désireuse de sauver son âme et celle de son farouche amoureux, prendra la place de la Madone et, à la faveur de la nuit, réconfortera le pauvre pecheur. Malheureusement, le moine s'aperçoit que la statue a les traits de l'enfant, et, dans un mouvement d'épouvantable passion, il s'élance pour étreindre la Vierge. Alors, affolé devant ce blasphème et préférant sa propre damnation à celle de son amant, la petite simulatrice révèle la supercherie. Les bras s'enlacent, les lèvres se joignent, et le rideau tombe. Je dis que je n'aime pas beaucoup ce genre de sujets, car je pense malgre moi aux gens qui

sont dans la salle et que ce mélange de religion et d'amour, de prières et de baisers, de pénitence et de volupté, froisse dans leurs convictions les plus intimes. Mais passons. M. Spaak a trai é largement, en beaux vers vibrants et pittoresques, cette histoire un peu spéciale, et il a placé en tête de la pièce un sermon du moine qui, pour rappeler un peu le *Curé de Cucugnan* de Daudet et, par d'autres côtés, la confession de Balthazar, dans le *Cloître* de Verhaeren, n'en a pas moins de superbes et savoureux accents. M. Lugné-Poe a bien joué ce rôle ardent et nuancé. Nous ne dirons rien du reste de sa troupe : plus les ombres sont fortes, plus a de relief la figure centrale du tableau.

GEORGES RENCY

LES BILLETS DE FAVEUR

On voulut les supprimer. On les supprima. Il y eut des protestations, des récriminations, des grincements. La chronique donna. La Commission des auteurs, les directeurs de théâtres s'agitèrent sans arriver à s'entendre. Et l'institution des billets de faveur sortit, triomphante, de cet homérique conflit. Les secrétaires de théâtres seront, comme devant, assaillis tous les jours de demandes pour le spectacle du soir, et le banquet mensuel des « mille regrets » aura toujours sa raison d'être.

Le mal est, paraît-il, incurable. Mais est-ce un mal ? M. Georges Price prend spirituellement dans le *Gil Blas* la défense des billets de faveur et en justifie l'attribution à la presse :

« La critique est une obligation envers notre public. De même, nous sommes tenus, en vertu du contrat moral qui nous lie à ceux qui nous lisent, de leur donner les programmes, et quelques informations essentielles.

Mais il y a loin de là aux quatre ou cinq colonnes que les grands quotidiens consacrent chaque jour aux choses de la scène. Lorsque, sur la foi de communiqués dithyrambiques, nous annonçons que tel directeur est menacé d'un conseil judiciaire parce qu'il se ruine dans une luxueuse mise en scène, nous faisons une pure réclame au susdit impresario. Lorsque nous publions des avant premières qui excitent, par d'heureuses indiscrétions, la curiosité des spectateurs, nous rendons au théâtre le même service qu'à l'exploitant de la souveraine *tisane des Lascars*, — exploitant qui ne songe pas à nous payer en infusions. Lorsque nous apprenons au public que tel auteur est parti pour Rome afin de rechercher le squelette de la louve du Romulus, en vue de la mise en scène de sa tragédie de *Rhéa Silvia*, nous taillons une belle réclame à l'écrivain et au directeur qui le joue.

C'est là, on en conviendra, de la publicité pure. C'est de la publicité que les autres commerçants rémunéreraient en espèces sonnantes, et que MM. les directeurs de théâtre ont le privilège de solder en morceaux de papier.

Encore convient-il de remarquer qu'ils ne donnent les susdits morceaux de papier que quand le public ne les leur achète pas. Ils nous habillent richement avec les laissés pour compte des grands auteurs.

Si l'on voulait appliquer, en l'espèce, le calcul du baron de Courcel, et établir la balance entre la valeur des réclames faites, au tarif des journaux, et les places données, au tarif des théâtres, on verrait l'énorme différence qui se dessinerait en faveur des premières. Les directeurs bénéficient d'un écart hors de toutes proportions, et leurs plaintes amènent le sourire. Si les grands magasins de nouveautés pouvaient payer leurs annonces avec des coupons défraîchis, des fonds de magasin, et même des marchandises neuves, ils n'auraient pas la naïveté de réclamer ! Puisque les directeurs ont renoncé à poursuivre le projet annoncé à grand orchestre, c'est que, probablement, ils ont compris qu'ils ne pourraient jamais, eux, se passer de publicité, tandis que les journalistes pourraient facilement se passer d'aller voir dix inepties pour une bonne pièce, et que, surtout — oh ! surtout ! — la délivrance des insupportables sollicitations dont ils sont victimes compenserait largement le regret d'être privés du théâtre.

Mais je crois que les directeurs feront sagement en ne renouvelant pas périodiquement ce petit jeu. L'attention est, maintenant, trop éveillée. Je n'ai pas été seul à faire les calculs exposés ci-dessus. Et il pourrait très bien arriver qu'un jour, devant les menaces de suppression des billets légitimes, les directeurs de journaux s'entendissent pour y renoncer, et supprimer, du même coup, les réclames de faveur. »

PETITE CHRONIQUE

Dès les premiers jours de novembre prochain aura lieu, au théâtre du Parc, une importante manifestation en l'honneur de notre illustre compatriote Emile Verhaeren. A la tête du comité organisateur figurent les noms de Camille Lemonnier, d'Edmond Picard et de quelques autres de nos plus éminents écrivains.

Les admirateurs d'Emile Verhaeren désireux de participer à cette manifestation sont priés d'adresser leur adhésion au trésorier du comité, rue de Wautier, 76, à Bruxelles-Laeken.

La huitième exposition internationale des Beaux-Arts de Venise sera ouverte du 22 avril au 31 octobre 1909. Elle comprendra des salles italiennes, des salles étrangères et des salles internationales. Outre les invités, tout artiste qui aura envoyé son adhésion, en y joignant un mandat postal de dix francs, avant le 1er janvier 1909, pourra soumettre ses œuvres au jury d'admission. Celui-ci sera composé de trois peintres et de deux sculpteurs, élus par les exposants parmi les artistes étrangers et italiens invités aux expositions de Venise. A l'exception de ces derniers, les artistes ne pourront exposer chacun que deux œuvres. Les envois seront reçus au Palais de l'Exposition (Jardin public) du 10 au 25 mars. Une commission de dix pour cent sera prélevée sur les ventes. S'adresser pour tous renseignements à M. A. Fradeletto, secrétaire général, Municipio di Venezia, à Venise.

La distribution des prix aux lauréats de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2, au Palais des Académies.

Parmi les solistes dont le concours est assuré aux six concerts d'abonnement et à la matinée extraordinaire organisés par l'administration des Concerts Ysaye et fixés aux dates indiquées dans notre dernier numéro, figurent : MM. Fritz Kreisler et Jacques Thibaud, violonistes ; Pablo Casals, violoncelliste ; Raoul Pugno, pianiste, et Anton Van Rooy, baryton. Des négociations sont également entamées avec M. Paderewski et Mme Carreno, pianistes, et Mlle Frieda Hempel, cantatrice.

Un comité est en formation pour organiser au Cercle artistique de Bruxelles, au mois de novembre prochain, une exposition publique comparée des projets et idées relatifs au Mont des Arts.

Les inscriptions des personnes désireuses de participer à cette exposition sont reçues par M. Schleisinger, au Cercle artistique, Waux-Hall.

Sous les auspices et à l'initiative de l' ssociation d'art Union une conférence sera donnée au Musee moderne le jeudi 8 octobre, à 2 h. 1 2, par M. Albert Croquez, de l'*Autorité* de Paris, qui a pris pour sujet : « La Flandre, d'après ses pe ntres contemporains ».

M. Jules Jourdain vient d'être chargé de l'exécution d'un monument qui sera élevé à la mémo re de Juste-L pse à Louva n, devant la façade de l'Universiié où professa le célèbre philologue.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu au théât e du Parc, pour la réouverture des Matinées littéraires, la première representation de *la Dernière Dulcinée*, poème trag que du Comte Albert du Bois, qui remporta l'an dernier à Paris, au theâtre des Escholiers, un retentissant succès. M. Catulle Mendès présentera au public, dans une conference préliminaire, l'auteur de *la Dernière Dulcinée*.

Samedi prochain, inauguration de la Saison d'opérette au theâ re Molière. Au programme : *La Cigale et la Fourmi*, d'Edouard Audran.

Les matinées d'opéra-comique au théâtre Molière sont fixées comme suit : serie A, les jeudis 1 2 novembre, 10 décembre, 14 janvier, 11 fevrier et 18 mars; série B, les jeudis 19 novembre, 17 décembre, 21 janvier, 18 février et 11 mars. Au programme : *Haydée*, *Zampa*, *Galathée*, *Le Châlet*, *Martha* et *le Docteur Crispin*.

Les Matinées mondaines seront inaugurées à l'Alcazar le mercredi 18 novembre et se succéderont de quinzaine en quinzaine. On y entendra successivement MM. Reynaldo Hahn (*la Mélodie harmonieuse*, C aude Terrasse *l'Opérette à travers les âges*, Laurent Tailhade *l'Opéra à travers les âges*, Robert Eude *Lettres d'amour*.

En outre, quatre auditions seront données sur les sujets suivants : *le Personnage historique au theâtre*, *Cœurs de femmes*, *Mus que poétique et poesie musicale*, *Au pays du rêve et des Chimères*.

Mme Felicien Durant ouvrira chez elle un cours de piano à partir du 15 octobre. Inscriptions de 2 à 4 heures, 149, rue de la Victoire, Bruxelles.

La Société des Nouveaux concerts d'Anvers a fixé comme suit les dates de ses auditions : Premier concert, sous la direction de M S. Rachmaninow, lundi 9 novembre (solistes : MM. Mischa Elman et S. Rachmaninow); deuxième concert, sous la direction de M. L Mortelmans, lundi 21 décembre (solistes : Mme Leffler-Burkhard et M. Ernest Van Dyck ; troisième concert, sous la direction de M. L Mortelmans, 11 janvier solistes : MM. Jacques Thibaud et Pablo Casals); quatrième concert, sous la direction de M. Max Schillings, lundi 15 février (soliste : M. Ludwig Hess, ténor ; cinquième concert, sous la direction de M. Georges Marty, mardi 6 avril (soliste : M. Alfred Cortot.

Parmi les œuvres nouvelles inscrites au programme : concerto pour violon de Glazounow, *le Christ marchant sur les fl ts*, poème symphonique de Mlle Marguerite Laenen, trois pièces orchestrales (*Von Spielman's Leid und Freud*, *Seemorgen* et *Erntefest* de Max Schillings, *Glockenlieder* du même auteur, etc.

S'adresser pour les abonnements à M. Huffmann, trésorier, 8, rue du Margrave, Anvers.

D'autre part, la société *Antwerpsch Koor* prépare l'audition de deux cantates peu connues de Peter Benoit, *Juicht met ons* et *De Leye*. Cette audition aura lieu vers la fin de décembre.

De Paris :

Par suite d'une entente entre l'Automobile Club, qui devait avoir la jouissance du Grand-Palais à partir du 1er novembre pour son Salon annuel, et la Societé du Salon d automne, il vient d'être décidé que ce dernier Salon occupera, jusqu'au 8 novembre, les salles de l'avenue d'Antin. Le Salon restera ainsi ouvert quarante jours.

La *Société internationale de la gravure orig a e en i ir*, presidée par M. Rodin, ouvrira prochainement dans les galeries Dewambez une exposition où seront reunies les œuvres des meilleurs graveurs contemporains, parmi lesquelles celles de MM. Anders Zorn, Carl Larsson, Bernard Naud n, Alexandre Lunois, Emile Friant, Charles Huard, Lequeux, Desteract, Van Muyden, etc.

Ce sera, avec le Salon d'Automne, une brillante inauguration de la saison artistique.

La *Dame qui n'est plus aux C m l as*, de M Maurice de Faramond, constituera un des premiers spectacles du theâtre de l'OEuvre. M. Lugne Poe compte donner un grand éclat à cette pièce très curieuse.

Les premiers spectacles du Nouveau Theâtre Independant auront lieu, Salle Fémina, les 4 et 6 novembre. Trois œuvres inédites y seront representées : *Le Fossé*, trois actes de M. Georges Jouvent; *Le Libertaire*, un acte de M. Olivier de Tréville, et *Le Chat parti, les souris dansent*, un acte de MM. Géo Thier et R. Delime. Location pour la répétition génerale et la premi ère, rue Pigalle, 8.

Parmi les œuvres nouvelles que M Albert Carré a inscrites au programme des representations de l'Opera-Comique figurent *le Cœur du Moulin*, poème yrique en d ux actes de M. Déodat de Séverac sur des paroles de M. Magre, et *l Heure espag ole*, un acte de M. Maurice Ravel, texte de M Franc-Nohain.

La liste, fort longue, des ouvrages reçus comprend en outre : *Solange*, trois actes de M. Salvayre; *Sanga*, trois actes de M. Isidore de Lara; *Myrtil*, deux actes de M. Erne t Garnier; *Chiquit*, un acte de M. Jean Nouguès; *Leone*, quatre act s de M. Samuel Rousseau; *Noel*, trois actes de M. Fred. d'Erlanger; *Pierre le Vérédique*, trois actes de M Xavier Leroux; *On ne badine pas avec l'am ur*, trois actes de M. Gabriel Pierne; *Macbeth*, trois actes de M. Ernest Bloch; *Ping-Sinq*, un acte de M. Maréchal; *Le Puits*, un acte de M Mar ick; *Den sette*, un acte de M. Fijan; *Messaouda*, un acte de M. Ratez, etc.

Une reprise intéressante à signaler : celle de *la Flute enchantée*, qui ouvrira un cycle Mozart L'œuvre sera representee telle qu'elle fut créee à Vienne en 1791. MM. P. Ferrier et A. Bisson ont été charges d'en faire une traduction nouvelle, conforme au texte allemand qui fut, on le sait, denature dans la ve sion de MM J. Barbier, Nuitter et Beaumont.

Autres reprises annoncees : *Sapho*, *la Tosca*, *Orphée*, *le Roi d'Ys*.

Parmi les œuvres du répertoire étranger : *Feuersnoth*, de M. Richard Strauss, traduit par M. Jean Marnold; *Ib et Christine*, de M. Leoni, traduit par M. Jean Richepin; *La D rise*, de M Galeotti, traduction de M. P. Ferrier; *Paillasse*, de M. Leoncavallo.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musee, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, c ntenant 31 planches h rs texte en heli gravure et en typ gravure et 14 repr du ti ns dans le texte d après les peintures, eaux-f rtes, dessins, cart ns de tapisseries, etc., d Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 ex mpl ires d luxe sur p p r Impé du Jap n, à grandes marges, texte réimp , n mérotés d 1 à 25 Ces x m ires sont enri is de tr is eaux-f rtes originales n couleurs d H nr Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. . . . . .fr.	12,00	Un an. . . . . fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Vient de paraître à l'EDITION MUTUELLE

En dépôt à la *Schola Cantorum* rue Saint Jacques, 269, à Paris et chez MM. Breitkopf et Hærtel.)

René de Castéra. SERENATA (op. 11) pour piano.
Prix net : 2 fr. 50.

ID. **JE NE SAIS POURQUOI** (op. 10)
pour chant et piano. Poème de P. VERLAINE.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut repondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y reunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mysterieuses vallees, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'epoque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

AGENDA "L'UTILE"

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition tres pratique, se recommande tout specialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est date du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT frères

(Paris, MAX ESCHIG, 13, rue Laffitte).

Gabriel Grovlez. RECUEILLEMENT
(LOUIS PAYEN) pour chant et piano.

ID. **CLAIR DE LUNE MYSTIQUE**
(EPHRAÏM MIKHAËL) pour chant et piano.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.
Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.
Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 42 18 OCTOBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Vieux-Bruxelles (OCTAVE MAUS). — Métaphysique et Morale : *Notes sur l'Amour*, par Claude Anet; *l'Homme (psychologie musicale des civilisations)*, par Ricciotto Canudo (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Conservatoire de Liége. (O. M). — Tripatouillages (O. M.). — Concours. — Nécrologie : *Georges Marty*. — Petite Chronique.

LE VIEUX-BRUXELLES

Bien connaître la ville qu'on habite, en apprécier les beautés pittoresques, rehausser l'agrément des promenades qu'on y fait par le plaisir esthétique qu'offre la vue de tel fragment d'architecture harmonieux, de tel vestige rappelant l'art du passé, de telle ferronnerie, de telle sculpture, de tel fronton évocateurs de souvenirs historiques ou légendaires, n'est-ce pas alimenter la pensée d'une intarissable source d'intérêt?

Bruxelles est, malgré les bouleversements qu'on lui inflige à tout instant, riche en constructions anciennes, et il suffit d'avoir l'œil au guet pour découvrir ça et là, dans l'emmêlement des toitures modernes, la svelte silhouette d'un pignon du XVIIe ou du XVIIIe siècle, et, rompant la monotonie des bâtisses récentes, l'élégante et sobre façade d'une maison datant de Louis XVI, de Louis XV, voire de Louis XIV. Certains faubourgs, moins exposés que le centre de l'agglomération aux pioches sacrilèges, ont conservé intactes d'antiques fermes seigneuriales, des habitations patriciennes, des chapelles d'origine reculée. Et sans parler du saisissant décor de la Grand'place ou des édifices religieux et civils connus de tous, maints détails : balcons, portes, lucarnes, fontaines, statues, pompes, enseignes, etc. méritent de fixer l'attention.

Aucune publication n'avait jusqu'ici groupé méthodiquement l'ensemble de ces documents de notre histoire architecturale. Aussi faut-il louer le « Comité du Vieux-Bruxelles » institué il y a cinq ans par la Ville sur l'heureuse initiative de la Société d'Archéologie d'avoir entrepris ce pieux inventaire iconographique (1).

Le recueil qu'il vient de faire paraître n'est qu'un exposé préliminaire des grands albums qu'il se propose d'éditer. Mais déjà les cent planches qui le composent marquent l'importance et l'utilité du travail en cours. D'excellentes notices rédigées par MM. J. Van Malderghem, P. Combaz, Ch. Buls et V. Tahon accompagnent

(1) Exposé préliminaire des Travaux de la Commission constituée sous le patronage de la Ville de Bruxelles et de la Société d'Archéologie. — Bruxelles, librairie nationale d'art et d'histoire, G. Van Oest et Cie.

les reproductions de ce que le temps a respecté des remparts et tours de Bruxelles, de ses pignons et façades, des portes, chapelles, niches, statuettes, balcons, grilles d'imposte, rampes d'escalier et autres spécimens d'art ornemental témoignant du goût et de la fantaisie décorative qu'apportaient à leurs commandes, il y a deux et trois cents ans, nos maîtres de métiers.

C'est pour les artisans d'aujourd'hui un enseignement salutaire, pour les promeneurs un guide agréable, pour les artistes et les archéologues un fertile terrain d'études. Et nous revoyons avec attendrissement, précieusement classés dans cette collection de choix, les visages amis qui sourirent à nos années d'écolier : le naïf *Petit Bonhomme* du Marché-au-Charbon, le *Meyboom* de la rue des Sables, la *Cloche* de la Vieille-Halle-au-blé, et, sur son piédouche Louis XIV accroché à l'angle de la rue des Alexiens, dans sa niche à coquille ornée de colonnettes torses, la petite Madone ingénue qui veille sur les passants.

Certes tout n'est-il pas irréprochable dans les détails que nous ont légués l'architecture et l'industrie artistique des siècles passés. Ils n'en profèrent pas moins d'utiles leçons en nous révélant les solutions tantôt heureuses, tantôt simplement ingénieuses et pratiques, que donnèrent les artisans d'autrefois aux problèmes qui leur furent proposés dans les conditions imposées par leur époque.

M. Victor Tahon, qui fait cette observation, conseille aux artistes d'aujourd'hui — et combien il a raison ! — de ne s'inspirer de ces exemples que pour en appliquer les principes et la méthode à une conception moderne, créée par les nécessités actuelles. « Grâce aux travaux nombreux, savants et complets sur la matière, dit-il, les styles anciens n'ont plus de secret pour nous. Et nos artistes, nos architectes, nos artisans — les traditionalistes, s'entend — peuvent choisir, dans ce vaste trésor de l'art, le style de l'époque qu'ils préfèrent et nous donner des restitutions de la plus scrupuleuse et de la plus frappante exactitude. Pour réussies, admirables quelquefois, que soient ces copies serviles, satisfont-elles complètement nos yeux épris d'harmonies plus larges et plus modernes, de nécessités ou de sensations nouvelles? Autrement dit, si les auteurs des originaux avaient vécu de notre temps, avec notre mentalité artistique, eussent-ils donné à leurs œuvres une conception, aux détails une allure identiques à celles des objets copiés? Nous ne le pensons pas. Frappés du courant nouveau des idées, de l'évolution des mœurs et des progrès réalisés dans la vie matérielle, ils auraient sans doute modifié leur goût, et leur œuvre serait devenue le reflet des besoins intellectuels et physiques de notre époque. »

La remarque est d'autant plus significative qu'elle émane d'un archéologue des plus fervents et des plus érudits. Elle affirme avec éloquence l'évolution accomplie, de nos jours, dans les idées.

Le nombre des portes de style, des balconnets ouvragés, des détails charmants recueillis par le Comité étonnera les gens affairés qui n'accordent au décor citadin qu'une attention distraite. Il est vrai — et ceci excuse leur inadvertance — que l'horreur des inscriptions, plaques indicatrices, réverbères, vitrines, numéros et autres manifestations commerciales et administratives qui déshonorent les façades détruit toute impression esthétique. Comment discerner dans ce carnaval baroque l'eurythmie des formes, des galbes, des silhouettes?

Pour couronner son initiative, le Comité du Vieux-Bruxelles ne pourrait-il, aidé par le Conseil communal, entreprendre le « dégagement » des joyaux d'art qu'il a inventoriés? Débarrasser ceux-ci des ignominies qui en dérobent aux regards la pureté? Des règlements communaux interdisent toute atteinte à l'harmonie esthétique de la Grand'Place, au décor architectural conçu par Guimard pour encadrer le Parc. Serait-il impossible de prendre à l'égard des œuvres classées par le Comité des mesures analogues? Les photographier et les décrire est bien. En faire respecter l'ordonnance, les mettre en valeur serait mieux encore.

OCTAVE MAUS

MÉTAPHYSIQUE ET MORALE

Notes sur l'Amour, par M. CLAUDE ANET. — **L'Homme (psychologie musicale des civilisations),** par M. RICCIOTTO CANUDO.

M. Claude Anet a eu de l'audace. S'attaquer à un sujet tel que l'*Amour*, surtout en n'ayant pas la prétention de donner là-dessus autre chose que des notes (1), c'était jouer la difficulté.

Les livres de notes, en effet, ou sont complètement ratés, ou bien complètement réussis. Cela dépend de la qualité morale et intellectuelle de celui qui les signe, de sa vigueur d'observation, de la valeur de son interprétation de l'Univers.

S'il a l'habitude de ne penser qu'après les autres, en conservant l'illusion qu'il est original, son œuvre est piteuse. S'il prétend tout découvrir, elle est bien insupportable. Mais si, pareil précisément à M. Claude Anet, il sait que tout ce qu'il pense et découvre a déjà été pensé et découvert depuis le commencement du monde, parce qu'il s'agit de la chose la plus éternelle et la plus immuable du monde, et que son seul salut est de le dire d'un peu plus près, très sincèrement, sans vouloir soulever les montagnes de la philosophie transcendante, alors il y a des chances pour qu'il soit intéressant, vivant, cruel, exact, excellent.

Si l'on avait l'envie des comparaisons, on pourrait rapprocher ces *Notes sur l'Amour* du livre de M. Blum sur le *Mariage*. Autant ce dernier, malgré sa documentation et son information, était artificiel et irritant parce qu'il ordonnait, en vue d'une cons-

(1) CLAUDE ANET, *Notes sur l'Amour*. Paris, Fasquelle.

truction idéologique bien faite et d'une morale inventée, des éléments de réalité qui ont leur vie personnelle et ont seuls, justement, le droit de déterminer des mœurs et des dogmes, autant le premier est satisfaisant pour l'esprit parce qu'il s'interdit tout ce qui n'est pas du domaine de l'observation.

C'est le livre d'un homme mûr, habile à profiter des leçons de l'expérience, plein de tact et de finesse, amoureux de l'amour et respectueux de la passion, comprenant la femme sans idolâtrie de sensiblerie ni mépris donjuanesque, — d'un homme d'aujourd'hui dans le meilleur sens de ce terme.

Il faut lire les pages qu'il consacre à *la Beauté*, par exemple. Elles sont pleines d'audace et de pudeur à la fois, ferventes mais non pas indiscrètes, et elles décrivent assez justement l'idéal actuel de la forme féminine : nerveuse, sans graisse, sans indolence, revenue à la conception antique. Seul un artiste en même temps intellectuel et voluptueux pouvait réussir des morceaux aussi difficiles.

Il y a de la cruauté dans ce livre, mais elle n'est pas perverse, elle ne vient pas de l'esprit de l'auteur. Elle est dans les choses observées. La nature est souverainement injuste. Elle se rit de nos morales, hélas ! et ce ne serait rien, mais aussi de tout cet édifice délicat et précieux fait d'idéalisme, de sensibilité et de rêverie où nous nous retirons pour dorloter en paix les blessures qu'elle nous a causées.

Lorsque cet édifice s'avère vieux, caduc, inutile, et abrite à son tour des injustices — tout idéal et toute civilisation en arrivent là un jour — il faut bien en revenir à la nature. Il y a un dur moment à passer.

Ce n'est pas ici le lieu de développer ce point de vue à propos de la moralité de l'époque contemporaine. Je me contenterai de répéter que, à qui veut en revenir à l'observation directe de la nature, il faut se tenir à l'écart de toutes les notions de l'éthique et de tous les scrupules de la sensibilité. Puisqu'il s'agit de l'amour, — c'est-à-dire, au bout du compte et toutes subtilités élusives mises à part, de la reproduction de l'espèce, — la nature élimine, sans attendrissement, tous les faibles, les malades, les délicats, les timides, les imparfaits de tout genre, hommes ou femmes. L'empire sera donc à la jolie fille et au beau garçon, à la rosse et au brutal. Tant pis pour les autres ; mais personne n'est forcé de trouver noble, satisfaisante, admirable, cette démarche de la nature. Elle est, simplement. Et le psychologue n'a pas d'autre rôle que de le constater.

Cette réflexion aidera à comprendre le sens profondément sérieux et juste que présentent, au delà de leur apparence de paradoxe (d'ailleurs si délicieusement amusant et joli), les notes sur *l'Art de battre les femmes*.

Parler de l'amour, alors que tout le monde en parle et que le plus mauvais roman s'y essaie, était chose bien malaisée. Mais M. Claude Anet n'a pas échoué, d'abord parce qu'il s'est tenu soigneusement à l'écart de toute fantaisie et de toute invention comme de tout système, et ensuite parce qu'il a un grand talent d'analyste et de styliste. *Petite Ville* et *les Bergeries* nous avaient renseigné sur ce dernier point, mais leur forme n'atteignait pas encore à cette exactitude, à ce *poussé*, à cette belle simplicité succulente et traditionnelle.

*
* *

Les hasards de la librairie font que le livre de M. Ricciotto Canudo : *L'Homme (psychologie musicale des civilisations)* (1) paraît presque en même temps que celui de M. Claude Anet. Ici, changeons brusquement les points de vue et, au risque d'une douloureuse fatigue de l'œil, accommodons notre vision à ces plans nouveaux, si différents.

Et d'abord, ne chicanons pas le titre. C'est celui d'une œuvre oubliée et géniale d'Ernest Hello, une des plus belles qui soient dues à la plume de ce prodigieux et inégal penseur : contenant des analyses auprès desquelles celles de Stendhal ou de Fromentin paraissent grossières, et écrites, avec cela, dans le style des prophètes bibliques. J'aurais préféré, puisqu'il s'agit de musique, qu'il n'y eût pas d'équivoque possible. Enfin, peu importe.

Ce livre — qui n'a pas moins de trois cent vingt pages — représente un effort considérable et dont je suis parfaitement conscient. Et j'admire sans réserves la tendance qui l'inspire, tendance courageusement en opposition avec la mesquinerie des théories actuelles : morcelées, minuscules, ne valant que pour une œuvre ou deux, platement réalistes, immédiates. Mais ce n'est pas ainsi que, dans l'intérêt même de cette vaste conception, il fallait le construire. Il est trop vague. Des passages superbes, des vues fulgurantes, de très beaux morceaux d'analyse de détails ne le sauvent pas d'une imprécision fatigante pour le lecteur. L'auteur sait ce qu'il veut dire et il y va tout droit, mais trop droit, négligeant les nécessaires transitions, les résumés utiles qui, de temps à autre, redonneraient sa trace à ceux qui veulent le suivre. Alors peut-être imposerait-il, sinon sa pensée, au moins la perception de sa pensée.

Et puis, même fût-il parfait de construction, il ne resterait pas moins vrai qu'une erreur initiale empêche cette pensée de conserver une indiscutable valeur. M. Canudo veut prouver la pérennité de la Musique à travers les civilisations. Or, véritablement, il n'y a eu de Musique organisée et consciente, donc digne de l'histoire, qu'en Europe et depuis le moyen âge. De plus, les interprétations auxquelles il se livre sur cette époque connue sont purement individuelles, parfois admirables, il est vrai, mais parfois aussi paradoxales, uniquement énoncées pour le bien de la théorie. M. Canudo est encore beaucoup trop métaphysicien pour être esthéticien. Il adore trop les idoles verbales. La logique des terminologies l'entraîne souvent loin du réel.

Les vues générales doivent être le but de l'esthéticien digne de ce nom, mais non pas les constructions idéologiques, qui en sont la trop séduisante parodie. Il y faut un doigté, une science, une maturité de réflexion, un tact, un pressentiment de l'erreur possible qui ne peuvent, en aucun cas, être le fait d'un homme de trente ans (je crois que M. Canudo n'a même pas cet âge), fût-il par ailleurs, — et je sais que c'est le cas, — intelligent, de forte culture, artiste et sensible aux vérités de l'expérience.

Plus il vivra, plus il se dépouillera de ce besoin de philosopher, qui est le plus subtil et le plus terrible ennemi de l'Art, plus il comprendra quelle vie multiforme, insaisissable, sensible, *illogique* et poignante possèdent les choses de l'Art, de la musique surtout, combien elles échappent aux prises téméraires de la métaphysique.

Alors, il lui restera les qualités de ses défauts, c'est-à-dire la ferveur, le lyrisme, l'enthousiasme, tout ce qui suffira à le tenir

(1) Ricciotto Canudo, *Le Livre de l'Évolution*. L'Homme (*Psychologie musicale des civilisations*). Paris, Sansot.

éloigné des mesquines et immédiates préoccupations de certains critiques à la mode, et contre lesquels il a dès maintenant parfaitement raison de s'élever. Et il pourrait bien être, mais alors seulement, l'écrivain et le penseur qu'il se rêve. L'inquiétude et l'activité dont il témoigne sont les meilleurs gages de son avenir.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Au Conservatoire de Liége

On lit dans la *Meuse* :

« Le célèbre violoncelliste Jean Gérardy, notre compatriote, vient de poser sa candidature à la place de professeur de violoncelle laissée vacante à notre Conservatoire par le regretté Léon Massart. A la demande de la Commission administrative du Conservatoire, M. le ministre des Beaux-Arts avait accepté de faire un concours pour la désignation du maître de la classe de violoncelle. Ce concours devait avoir lieu dans les premiers jours de novembre, et déjà des concurrents de grande valeur s'étaient inscrits. La Commission administrative, en présence de la candidature de notre éminent compatriote M. Gérardy, va prochainement se réunir pour examiner si elle maintient le concours décidé sur sa demande, ou si elle proposera la nomination de Jean Gérardy sans concours. Naturellement, sa décision n'est pas douteuse. »

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'un concours ouvert par le gouvernement, réglé dans tous ses détails, annoncé aux intéressés qui s'y préparent depuis plusieurs mois, ne peut être supprimé parce qu'il plaît à la Commission administrative d'un Conservatoire de proposer, pour l'emploi à conférer, un candidat unique, quel que soit d'ailleurs son mérite.

Le talent de M. Jean Gérardy n'est pas en question. Ses tournées incessantes à l'étranger en propagent de toutes parts la célébrité. Il n'en serait pas moins injuste d'empêcher ses compétiteurs de faire valoir les titres qu'ils opposent à sa virtuosité. La prérogative de désigner dans les conservatoires les titulaires des classes appartient au gouvernement, et non aux commissions administratives. En ouvrant un concours, le ministre des Sciences et des Arts a voulu éclairer son choix, écarter de celui-ci l'arbitraire des influences et des intérêts personnels. Il ne peut revenir sur cette décision, dictée par d'indiscutables motifs de justice et d'impartialité.

O. M.

TRIPATOUILLAGES

Lorsqu'il voulut faire représenter à Saint-Pétersbourg *Boris Godounow*, Moussorgsky lutta contre des difficultés sans nombre. Jamais, peut-être, compositeur ne gravit plus douloureux calvaire. Par la nouveauté de sa conception et la hardiesse de ses idées, par l'audace de son écriture musicale, son mépris des règles traditionnelles, ses licences harmoniques, *Boris* bouleversait les notions reçues. Le génie hautain de Moussorgsky effrayait jusqu'aux amis du musicien, empressés à le détourner du danger de heurter à ce point l'opinion publique.

L'œuvre jouée — à la suite de quels conflits! — ce fut pis encore. On la mutila au cours des représentations, on supprima les personnages jugés « subversifs », on coupa des scènes entières. Aucune œuvre lyrique ne fut plus effrontément tripatouillée. Après la mort de Moussorgsky, M. Rimsky-Korsakoff fit paraître de *Boris Godounow* une édition revue et corrigée par lui qu'il annonça comme une « nouvelle rédaction technique de la musique de *Boris*, ainsi que de son instrumentation. » Dans la préface de cette édition (1896), il écrivait : « Je suis persuadé que mon travail n'a en rien changé le caractère original de l'œuvre et les hautes inspirations du compositeur, puisque ma rédaction de l'opéra s'est bornée à *épurer le côté technique de l'œuvre*, qui dans sa nouvelle forme ne deviendra que *plus accessible à tout le monde et fera taire toutes les critiques* malveillantes. *J'ai fait quelques coupures insignifiantes* pour éviter certaines longueurs, mais sans toucher aux parties essentielles de l'œuvre, comme on l'a fait maintes fois du vivant de l'auteur en montant cet opéra. »

Les remaniements et « améliorations » de M. Rimsky-Korsakoff furent probablement dictés par d'excellentes intentions. Il n'en est pas moins stupéfiant de voir un musicien s'emparer d'un chef-d'œuvre qui devance son époque pour le rectifier, le corriger, l'amender, l'assouplir aux formules admises. Pareille entreprise dénote une dose peu ordinaire de suffisance et d'incompréhension.

M. Jean Marnold, qui dans le *Mercure de France* relève une à une les « quelques coupures insignifiantes » pratiquées dans la partition de Moussorgsky par le Directeur du Conservatoire impérial de Saint-Pétersbourg et précise la façon dont celui-ci a « épuré le côté technique de l'œuvre », proteste avec véhémence contre cette déplorable intervention. Celle-ci est d'autant plus grave que la dernière édition de *Boris*, publiée il y a quelques mois avec une traduction française (1), perpétue les méfaits du « correcteur ». Celui-ci a daigné, il est vrai, restituer dans cette édition définitive *six scènes* qu'il avait supprimées dans l'édition de 1896 (c'est là ce qu'il appelait des « coupures insignifiantes ! »). Mais il avoue les avoir retouchées et instrumentées à nouveau. Et il ajoute candidement : « N'ayant aucune importance pour l'ensemble de l'œuvre, ces scènes présentent *tout de même* un grand intérêt musical et dramatique et elles peuvent, *selon le désir et le choix des artistes-interprètes*, être introduites dans l'œuvre. » Le cynisme de M. Rimsky-Korsakoff est à la hauteur de son irrespect.

C'est ce qui inspire à M. Jean Marnold sa virulente diatribe. « Il n'y a certes pas, dit-il entre autres, d'expression assez dure pour qualifier comme il convient le tripatouillage indigne perpétré sur *Boris Godounow* par M. Rimsky-Korsakoff. L'attentat, à la vérité, porte avec soi son châtiment, car si la mémoire du vandale en est éclaboussée de quelque honte, les résultats de son opération sont cruellement significatifs à son égard. On y mesure avec stupéfaction l'infranchissable abîme qui sépare à jamais les petites habiletés du talent et la profondeur ingénue propre à l'intuition du génie. »

Ailleurs : « La maladresse et l'ineptie de ces transformations décèlent une mentalité surannée de librettiste ou d'impresario professionnel ; mais, une fois pratiquées ces coupes sombres et d'autres qui rognent sans embarras ni pitié les plus belles pages musicales, on pouvait espérer que l'émondeur s'empresserait de remiser ses ciseaux désormais superflus. On se trompait grossiè-

(1) *Boris Godounow*, drame musical populaire en 4 actes avec un prologue, d'après POUCHKINE et KARAMZINE, par MOUSSORGSKY. Nouvelle édition, revue, retouchée et instrumentée par N. RIMSKY-KORSAKOFF ; traduction française de MICHEL DELINES. Saint-Pétersbourg et Moscou, W. Bessel et Cie, 1908.

rement. Entre ces larges brèches s'en intercalent un peu partout de moindres, de minimes, de minuscules. M. Rimsky-Korsakoff coupe au petit bonheur une, deux, trois, quatre, cinq mesures aussi sereinement que quinze ou vingt. En revanche, il arrive aussi qu'il en ajoute de son cru, car ce déchiquetage implique d'ingénieux raccords. Mais ce n'est pas tout. Parmi ces fragments congrument recollés, M. Rimsky-Korsakoff transpose à son gré d'un demi-ton, d'un ton, d'une tierce à l'aigu ou au grave, tripotant selon ses besoins la modulation originelle, et l'arbitraire qu'il y déploie déconcerte peut-être moins par son sans-gêne que par son inutilité flagrante. Pourtant ce n'est pas tout encore. Dans la revision musicale annoncée du chef-d'œuvre « incorrect et informe », le vandalisme se double irrémédiablement d'un crétinisme outrecuidant de cuistre. M. Rimsky-Korsakoff corrigea la partition de *Boris* comme un pion le devoir d'un mauvais élève. Un sourire protecteur aux lèvres, il tranche, barre et améliore à sa guise, défait et refait doctement le cortège des fugatos, et son zèle de conservatorial Trissotin lui fait même découvrir et corriger des fautes imaginaires, comme les pseudo-quintes au-dessus d'un dessin en pédale obstinée dans l'air de l'« Innocent », par exemple. Mais M. Rimsky-Korsakoff ne se contenta pas d'altérer sans façon rythme ou mélos afin d'éliminer des quintes savoureuses et manifestement intentionnelles, par-dessus le marché *il a aussi corrigé l'harmonie*, conformément sans doute à son *Traité*. Celui-ci défendant vraisemblablement le triton, M. Rimsky-Korsakoff l'élague autant qu'il peut de la polyphonie. Durant tout le tableau dans la cellule de Pymenn, le dorien liturgique en est adultéré jusqu'au travestissement en *ré* mineur banal. L'intervalle de quinte augmentée est fréquemment l'objet d'un équilatéral ostracisme, et cela où qu'il se rencontre, car l'implacable correcteur n'hésite pas plus à rectifier la mélodie que les accords. Enfin, même en abandonnant ces expurgations d'un pédantisme caduc et stupide, on s'aperçoit avec stupeur que l'harmonie traditionnelle, décidément admise ou depuis des siècles licite, n'est pas plus respectée que l'autre. Il advient presque à chaque instant que M. Rimsky-Korsakoff y change quelque chose pour l'unique raison que c'est son bon plaisir, tout bonnnement pour remplacer par ce qui lui plaît mieux ce qu'avait écrit Moussorgsky, et, s'il est extrêmement rare que ses amendements paraissent justifiables à la rigueur, on demeure parfois littéralement ahuri en présence de ce dont il accouche.

C'est ainsi que, sans doute inopinément chiffonné par une appogiature délicieuse, il métamorphosa en platitude l'une des plus gracieuses inspirations du rôle de Marina. Ailleurs, il dénature, avec la matière harmonique, les modes anciens employés autant que l'effet expressif; il émousse l'âpre crescendo de frustes dissonances, châtre l'hymne de Dimitri de sa brutalité sauvageonne en escamotant dextrement la pesanteur têtue d'une double pédale. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, il rabote, lime, polit, aligne, retouche, enjolive, affadit ou corrompt. Harmonie, mélodie, modulation, tonalité, tout lui est bon à corriger sans plus de précaution que d'appréciable cause.

En comparant les deux partitions, on en croit à perdre ses yeux. Dans les deux cent cinquante-huit pages de celle de M. Rimsky-Korsakoff il n'y en a peut-être pas vingt qui soient intégralement conformes au texte original. Au prix de celui-ci, le chambardement gunz-bourgeois de *la Damnation* n'est que vénielle peccadille, car il n'atteignait pas la substance purement musicale de l'œuvre. On a cependant protesté et fort justement pour Berlioz. Certains même ont crié au sacrilège. Qu'auraient-ils dit si quelque praticien diplômé eût pris la liberté de reviser Berlioz afin de corriger ses fautes d'orthographe ou d'écriture? Ce praticien pourtant aurait été bigrement plus excusable que M. Rimsky-Korsakoff. Car il importe de proclamer à ce propos, puisque le chambardeur a parlé de « métier », que, rien qu'à cet égard étroit, le vrai *Boris* est mieux « écrit », non seulement que *la Damnation*, mais même que *le Vaisseau-Fantôme*. Il est faux que Moussorgsky ait été dépourvu de technique et que *Boris* ne soit exécutable que grâce aux modifications de M. Rimsky-Korsakoff. Sans doute, Moussorgsky n'écrivait pas comme on apprend dans les conservatoires, et ce fut une chance pour lui et pour nous. Son art en garde ici une saveur de fruit cueilli à l'arbre, moelleux et ferme, au duvet de velours impollué, et qui éclate et jute sous la lèvre, acidulé, amer ou âcre. Seule une âme de pion pouvait imaginer d'ouvrir un recueil de recettes et de l'accommoder « correctement » pour nous le servir en compote. Non, certes, Moussorgsky n'écrivait pas comme au Conservatoire, mais il n'écrivait pas non plus « incorrectement », si le mot signifie musicalement quelque chose. Un instinct plus sûr que les règles guidait sa sensibilité et son génie. Tout au plus constaterait-on qu'il ignorait les trucs du « métier », les ficelles du mécanisme machinal si favorables aux médiocres ou pires. Et néanmoins, les quelques gaucheries parsemées que peut-être on pourrait relever, — outre qu'il est fort admissible que l'artiste les ait voulues, — sont encore presque de la maîtrise auprès de l'opiniâtre impéritie et de l'amusicalité empêtrée d'un Berlioz.

Enfin, s'il s'agit de l'orchestre, des gens bien informés, — dont M. F. Blumenfeld, qui dirigea l'ouvrage à l'Opéra, — déclarent que les changements apportés par le reviseur à l'instrumentation de *Boris* sont loin d'être toujours heureux. L'intervention de M. Rimsky-Korsakoff apparaîtrait déjà pour le moins ridicule, rien que s'il avait prétendu simplement se faire le Vaugelas d'un Moussorgsky; elle devient odieuse avec la sophistication essentielle qu'il se permit de la matière musicale, en abâtardisant une harmonie toujours originale et souvent novatrice.

Que le chef-d'œuvre de Moussorgsky ait résisté à cette épreuve, cela ne prouve que la puissance d'une beauté infuse capable, même ainsi défigurée, de si profondément émouvoir; on n'en saurait tirer de valable argument au bénéfice du simulacre. La pensée d'un artiste mort est aussi inviolable que la tombe. En falsifiant l'œuvre de son ami, M. Rimsky-Korsakoff a commis une mauvaise action à laquelle on ne voit d'autre excuse qu'une inexorable bêtise. On y a l'impression très nette qu'il est à peu près impossible de pousser plus loin que cela l'incompréhension présomptueuse et l'inconsciente cuistrerie de pédant vétilleux et béat.

L'inéluctable conclusion éclaire d'un jour assez fâcheux la mentalité musicale du chef hier incontesté de l'école russe. On s'en explique bien des choses, et on se sent peu disposé à atténuer sa sincérité vengeresse, en songeant que la notoriété de ce malfaiteur officiel, en servant à les imposer, risqua de rendre ses exploits peut-être irréparables. La partition originale de *Boris Godounoff*, en effet, même usagée, est presque introuvable aujourd'hui et épuisée chez l'éditeur qui, depuis des années, ne livre plus que la contrefaçon de l'œuvre la plus extraordinaire qu'ait produite la musique slave. Par bonheur, il en court çà et là quelques vieux exemplaires par le monde, qu'on se confie comme

un trésor et que chacun, dès 1911, pourra librement imprimer, les productions de Moussorgsky tombant alors dans le domaine public. »

La leçon est dure, mais qui n'approuverait l'auteur de ces justes revendications? Souhaitons que le théâtre de la Monnaie inscrive *Boris Godounow* à son répertoire et qu'il l'exécute intégralement, dans sa beauté fruste et sa sauvage grandeur. Bien qu'elle date de plus de trente-cinq ans, cette étonnante partition est l'une des plus saisissantes « nouveautés » de la littérature lyrique. Elle serait, nous n'en doutons pas, accueillie à Bruxelles avec enthousiasme.

O. M.

CONCOURS

Nous avons dit que le gouvernement se proposait d'élever un monument à la mémoire de Ruysbroeck l'Admirable, dont M. Maurice Maeterlinck évoqua naguère l'éloquent souvenir. Le ministère des Sciences et des Arts vient de mettre au concours entre les sculpteurs et architectes belges l'exécution de ce monument.

Les concurrents sont invités à indiquer d'une façon précise l'emplacement qu'ils auront choisi à Groenendael, — sur les lieux où vécut Ruysbroeck, — pour y élever le monument. Ils s'attacheront à imaginer un mémorial d'une grande simplicité: la sculpture ne doit pas nécessairement y jouer un rôle de premier plan.

Le coût du monument mis en place ne pourra dépasser 20,000 francs. Ce prix constitue un forfait absolu. Chaque projet sera accompagné d'un devis détaillé et de l'indication des matériaux à employer.

Les projets seront reçus jusqu'au 1er janvier 1909.

Le jury sera formé : 1° de deux personnes désignées par les concurrents; 2° de deux délégués artistes désignés par le ministre des Sciences et des Arts; 3° du directeur général des Beaux-Arts.

Le projet couronné devra être exécuté.

Le jury pourra accorder deux primes d'encouragement de 500 francs chacune. Si aucun des projets présentés n'est déclaré satisfaisant, il pourra décerner au meilleur de ceux-ci une prime de 500 francs.

NÉCROLOGIE

Georges Marty

Une douloureuse nouvelle a surpris, la semaine dernière, le monde musical, Georges Marty, l'excellent directeur des Concerts du Conservatoire de Paris, est mort inopinément, frappé à quarante-huit ans, en pleine vie, en pleine santé, et alors que rien ne faisait pressentir sa fin. Il avait, l'été dernier, comme de coutume, dirigé l'orchestre des Concerts classiques de Vichy. Durant un court séjour qu'il fit ensuite en Normandie, un abcès au foie se déclara brusquement. Ramené à Paris, Georges Marty expira dimanche dernier sans avoir soupçonné un instant la gravité de son mal.

Il sera profondément regretté. Aux éminentes qualités de musicien et de chef d'orchestre qui lui valurent la situation enviable qu'il occupait, il joignait une modestie, une réserve et une cordialité d'accueil dont le charme s'exerçait sur tous ceux qui l'approchèrent. Son action et son exemple furent également salutaires. Malgré le caractère officiel de ses fonctions, Marty n'avait rien du pontife, et il employait libéralement son influence en faveur des idées nouvelles et des compositeurs d'aujourd'hui. Il introduisit d'importantes réformes dans les programmes des Concerts du Conservatoire et amena peu à peu le plus réactionnaire des auditoires à la compréhension des œuvres que d'injustes préventions avaient jusqu'alors maintenues dans l'ombre. Grâce à lui, l'impulsion est donnée et ses successeurs ne pourront revenir aux erreurs du passé.

Avant de prendre la direction qu'il marqua de son goût sûr et de son érudition dépouillée de pédantisme, Georges Marty avait été chef de chant à l'Opéra, chef d'orchestre à l'Opéra-Comique. Comme compositeur, il laisse deux drames lyriques : le *Duc de Ferrare*, représenté en 1899 au Théâtre lyrique, et *Daria*, joué à l'Opéra en 1903; plusieurs poèmes symphoniques : *Merlin enchanté*, *Matinée de printemps*, *Balthazar*, et un certain nombre de mélodies. A défaut de personnalité accusée, ces œuvres reflètent une nature fine, un tempérament mélodique qui s'exprime avec autant de clarté que d'élégante aisance.

*
* *

Notre collaborateur Georges Rency (M. Albert Stassart), directeur de la *Vie intellectuelle*, vient d'être douloureusement frappé par la mort de son père, M. Edouard Stassart, qui s'est éteint à Bruxelles le 9 octobre dans sa soixante-dixième année. A la demande du défunt, l'inhumation a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Nous présentons à M. Rency et aux siens l'expression très sincère de nos condoléances et de nos regrets.

PETITE CHRONIQUE

La manifestation d'admiration et de sympathie en l'honneur d'Emile Verhaeren, que nous avons annoncée, est fixée au mardi 17 novembre prochain. Elle aura lieu au théâtre du Parc et comprendra la représentation et la récitation d'œuvres du poète. Le programme du spectacle n'est pas encore définitivement arrêté. Il se composera probablement d'un acte du *Cloître*, d'un acte de *Philippe II*, de fragments des *Aubes* et de la lecture de quelques poèmes.

Le comité de patronage est formé de MM. Georges Eekhoud, Camille Lemonnier, Octave Maus, Edmond Picard et Victor Reding. Secrétaires : MM. Christian Beck, Charles Dulait et Saint-Georges de Bouhélier.

D'autre part, on prépare à Ixelles, pour le 8 novembre, une manifestation en l'honneur de Camille Lemonnier.

La cérémonie, qui aura lieu au Musée communal d'Ixelles, sous les auspices des autorités communales, réunira, dit le *Petit Bleu*, les délégations des principales sociétés littéraires et artistiques du pays et aussi la jeunesse scolaire d'Ixelles, car on veut que le nom du maître soit acclamé par elle aussi en cette grande journée.

Le même journal publie sur l'activité des auteurs dramatiques belges les informations suivantes : M. Ch. Morisseaux, dont le théâtre du Parc a déjà monté *Miss Lily* et *L'Effrénée*, pièces écrites en collaboration avec M. Henri Liebrecht, vient de terminer *Flupets*, comédie gaie en trois actes, reçue à l'Alcazar pour y être jouée en même temps que *L'Autre Moyen*, un acte créé l'année passée au théâtre des Variétés d'Anvers et signé Henri Liebrecht. Ce dernier nous donnera prochainement *L'Enfant des Flandres*, comédie héroïque en cinq actes, dont le sujet est tiré de la populaire légende d'Uylenspiegel. M. Félix Bodson, auquel nous devons notamment *Pierrot millionnaire* et *Frère François Rabelais*, achevé en ce moment, *Le Thaumaturge*, cinq actes en vers. M. Gaston Heux de qui *La Cariatide* fut primée au concours dramatique d'Ostende-Centre d'art, met la dernière main à *Aaron*, comédie en quatre actes, et M. Horace Van Offel, enfin, qui fut lauréat du même concours, publie dans les éditions de la revue d'art *Marsyas* une très belle œuvre en quatre actes : *La Victoire*.

Concerts Durant. — Les cinq grands concerts (avec chœurs et soli) qui se donneront cette saison à la salle de l'Alhambra, les dimanches à 2 h. 1/2, avec répétition générale la veille, à la même heure, sont fixés aux dates suivantes : le 22 novembre, Haendel et J.-S. Bach; le 10 janvier, Mozart; le 21 février, Beethoven; le 21 mars, Wagner et Brahms, et, le 2 mai, auteurs belges.

Le Quatuor Zimmer a fixé aux 4 novembre, 2 décembre, 18 janvier et 11 mars les dates des quatre séances qu'il donnera à Bruxelles cet hiver. Au programme : quatuors à cordes de Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms et Grieg; trios et quatuors avec piano de Mozart, Brahms et E. Chausson, — ces derniers avec le concours de Mme C. Kleeberg-Samuel.

Les télégrammes venus de La Haye, annonçant que la Chambre hollandaise avait rejeté le crédit demandé par le gouvernement pour la participation hollandaise à l'Exposition de Bruxelles ont causé une pénible surprise et une déception très grande non seulement dans les bureaux de la rue des Douze-Apôtres mais aussi dans le pays tout entier. L'étonnement a été d'autant plus profond que l'on connaissait depuis longtemps les excellentes dispositions de nos voisins du Nord. A tous les points de vue il serait vivement souhaitable que le gouvernement hollandais trouvât le moyen de réparer cette erreur de la Chambre mal renseignée peut-être, ou qui n'a pas suffisamment envisagé le côté moral de la question.

C'est le 1er novembre qu'aura lieu l'inauguration du Salon des artistes schaerbeekois que nous avons annoncé.

Organisée par le Cercle des arts, des sciences et des lettres de Schaerbeek, cette exposition, qui réunira près de cent cinquante peintres et sculpteurs, sera installée dans la salle des fêtes de la *Schola musicæ*, 90, rue Gallait.

Un intéressant tableau représentant un groupe d'instruments de musique, donné récemment au Musée de Bruxelles par M Ch.-Léon Cardon, avait été placé dans la salle des Hollandais, bien qu'à quelques critiques il parût d'origine française ou italienne. M. A.-J. Wauters a découvert sur le tableau une signature qui lui parut être celle du peintre peu connu Evariste Baschenis, prêtre bergamasque du XVIIe siècle, dont certaines œuvres se trouvaient autrefois avec celle-ci à la bibliothèque du monastère de Saint-Georges-Majeur, à Venise, d'où elles furent enlevées en 1806. C'est tout ce qu'on sait de lui exactement. Dans ces conditions, M. Wauters fait appel aux renseignements que pourraient lui fournir les amateurs et les écrivains d'art sur ce peintre qui se consacra spécialement à la représentation des instruments de musique à l'époque et dans le pays où se manifestait cette industrie artistique qui, aux XVIe et XVIIe siècles, fit de la Lombardie la terre classique des grands luthiers.

Le théâtre de la Monnaie a engagé pour une série de représentations à donner en novembre, décembre et janvier prochains Mlle Claire Friché, qui y fit ses débuts.

Mlle Friché chantera, entre autres, *Salomé* et *Louise*. On se souvient qu'elle créa ce dernier rôle à Bruxelles, il y a huit ans, avec un très grand succès.

La reprise annoncée d'*Orphée*, avec Mlle Croiza dans le rôle d'Orphée et Mlle Seroen dans celui d'Eurydice, est fixée à jeudi prochain. Une reprise de *Siegfried* (Mme Pacary, MM. Verdier, Laffitte, Billot, Petit et Mlle Lilly Dupré) aura lieu incessamment.

Signalons, enfin, l'entente survenue entre la direction de la Monnaie et celle du Parc au sujet de représentations à donner en matinée, sur la scène de la Monnaie, de certaines grandes œuvres dramatiques, qui exigent, telles *Egmont*, le *Songe d'une nuit d'été*, l'*Arlésienne*, etc., le concours de l'orchestre et des chœurs. Déjà cet accord fut réalisé pour le dernier de ces ouvrages, et la collaboration des deux théâtres produisit un excellent résultat.

Signalons à l'attention de MM. Kufferath, Guidé et Reding, en vue de ces spectacles, la belle partition composée par M. J. Guy Ropartz pour le drame tiré par M. L. Tiercelin de *Pêcheurs d'Islande* de M. Pierre Loti, celle de M. Vincent d'Indy pour la *Médée* de M. Catulle Mendès et le *Shylock* de M. Gabriel Fauré, ainsi que la musique de scène écrite par ce dernier pour *Pelléas et Mélisande*, qu'il serait particulièrement intéressant d'entendre après le drame lyrique de M. Debussy sur le même sujet.

Mme Eleonora Duse donnera demain, mardi, mercredi et jeudi, au théâtre du Parc, des représentations dont les spectacles seront respectivement composés de la *Gioconda* de G. d'Annunzio, *Hedda Gabler* et *Rosmersholm*, d'H. Ibsen, et *Adrienne Lecouvreur*, de Scribe et Legouvé.

Nos compatriotes à Paris :

Mlle Mary Pironnay, dont la jolie voix et le talent sont de plus en plus appréciés dans les concerts, organise un cycle de dix matinées échelonnées de quinzaine en quinzaine, le lundi à 5 heures, dans lesquelles elle passera chronologiquement en revue, avec le concours d'interprètes de choix, l'histoire de la musique vocale. Les programmes de ces auditions résumeront successivement la Musique antique et le Chant grégorien, la Polyphonie au Moyen-âge, l'Opéra en Italie au XVIIe siècle, les Origines de l'oratorio, l'Opéra en France au XVIIe siècle, les œuvres de Rameau, l'Opéra-comique, les drames lyriques de Gluck, les œuvres de Piccini, celles des successeurs de Gluck.

Ces intéressantes séances, qui auront lieu à la Salle d'Horticulture, rue de Grenelle, seront précédées chacune d'une courte conférence de M. Paul Landormy. Elles seront inaugurées en novembre et promettent d'offrir un attrait aussi artistique qu'instructif.

Mlle Pironnay se propose de compléter, l'an prochain, cet enseignement par une synthèse méthodique de la musique vocale postérieure, jusqu'aux compositeurs contemporains.

D'autre part, l'excellent altiste et violoniste Nestor Lejeune nous annonce qu'il reprendra cet hiver à la Salle Mustel la série des attrayantes auditions qu'il a consacrées l'an passé à l'Histoire du Quatuor à cordes, et qui lui ont été redemandées. Pour rehausser l'intérêt de ces séances, M. Mustel interprétera à chacune d'elles des pièces d'orgue choisies parmi les plus significatives de l'époque correspondant aux quatuors exécutés.

M. Lejeune et ses partenaires comptent, en outre, au cours de quatre séances privées, exposer l'évolution du Quatuor en Russie.

Parmi les plus heureux débuts de la saison qui vient de s'achever, nous avons signalé celui de Mlle Lily Van den Eeden. A trois reprises, cette jeune cantatrice fut appelée à prendre part aux concerts du Kursaal d'Ostende, où sa voix pathétique et son talent expressif furent aussi appréciés que sa parfaite compréhension musicale. Mlle Van den Eeden a reçu sous la direction de son père, M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, une forte éducation artistique. Après avoir conquis ses diplômes dans les classes de solfège, de chant et de piano, elle a remporté avec grande distinction les premiers prix dans les cours supérieurs d'harmonie et de contrepoint. Il est assez rare que les chanteurs et chanteuses fassent des études musicales complètes, et ce fait exceptionnel méritait d'être mentionné.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI EVENEPOEL

PAR

PAUL LAMBOTTE

Un beau volume grand in-8°, contenant 31 planches hors texte en héliogravure et en typogravure et 14 reproductions dans le texte d'après les peintures, eaux-fortes, dessins, cartons de tapisseries, etc., d'Evenepoel.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de ce livre 25 exemplaires de luxe sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 25. Ces exemplaires sont enrichis de trois eaux-fortes originales en couleurs d'Henri Evenepoel tirées sur japon.

Prix : 40 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

MAURICE GEVERS. — **CONCERTO SYMPHONIQUE**

Pour violon et orchestre.

Edition pour violon et piano. — Prix : 6 francs net.

MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé, PARIS

paraît le 1er et le 15 de chaque mois

Littérature, poésie, théâtre, musique, peinture, sculpture, philosophie, histoire, sociologie, sciences, voyages, bibliophilie, sciences occultes, critique, littératures étrangères, revue de la quinzaine.

—o—

Le numéro : France, 1 fr. 25. — Etranger, 1 fr. 50

ABONNEMENT :

France : Un an, 25 fr.; six mois, 14 fr.; trois mois, 8 fr.
Etranger : Un an, 30 fr.; six mois, 17 fr.; trois mois, 10 fr.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Etranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Etranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

AGENDA " L'UTILE "

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.

Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.

Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 43. 25 OCTOBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Guido Gezelle (Em. Cammaerts). — L'Exposition d'Art belge à Berlin (H. R.). — Charles Bernier (Louis Piérard). — Le Théâtre à Paris : Théâtre Antoine. *L'Oreille fendue*, par M. Lucien Népoty (Francis de Miomandre). — Chronique Théâtrale (G. R.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

GUIDO GEZELLE

Il est de ces âmes saintes qui n'ont pas d'histoire. Elles désespèrent les critiques qui voudraient bien les découper en périodes. Elles découragent le grand public auquel elles ne donnent le spectacle d'aucun miracle, d'aucun scandale. Elles semblent condamnées à l'oubli parce qu'elles n'ont éprouvé ni l'amertume de la révolte, ni la morsure du péché, et parce qu'elles se sont contentées d'être pures, résignées et triomphantes d'un bout à l'autre de leur obscure existence.

Nous ne parlerons donc pas de la vie de Guido Gezelle (1). Elle s'écoula tout entière dans le cadre monotone et familier d'une humble petite ville de province Nous ne dirons rien de sa gloire. En dehors de ses deux années de professorat au séminaire de Roulers, où il exerça une si étrange fascination sur ses élèves, il ne connut d'autres admirateurs que quelques amis intimes. D'ailleurs ces considérations n'ont guère d'intérêt, car Gezelle n'était pas de ceux qu'influence l'échec ou le succès. Il n'a cessé de dominer ces « négligeables contingences » et il n'eût sans doute pas écrit autrement si la renommée s'était attachée à ses pas.

Deux faits seulement sont à retenir : son humble naissance — son père était jardinier à Bruges — et sa vocation de prêtre — il entra dans les ordres dès l'âge de vingt-quatre ans.

Gezelle n'était pas en effet un « artiste » dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Sa profonde érudition littéraire n'altéra pas son caractère primesautier et populaire. Il eut l'inappréciable privilège de manquer d'esprit critique et de commettre parfois une faute de goût. Il se tint à l'écart des milieux intellectuels et resta en contact intime avec ses chers paysans de West-Flandre, avec les hommes de sa classe, de sa race, de sa langue et de son ciel. Son œuvre ne lui inspira jamais le moindre orgueil. Il avait trop d'inspiration pour en être conscient et il n'eût pu songer à séparer son apostolat de son art, son œuvre vécue de son œuvre parlée. C'était, avant tout, un paysan de West-

(1) Guido Gezelle, *Poèmes choisis* (1858-1899), traduits du flamand par Émile Cammaerts et Charles Van den Borren. Louvain, Ch. Peeters.

Flandre, c'est sans doute pourquoi il sut parler à l'humanité entière. C'était, avant tout, un grand saint, un humble vicaire de province, c'est sans doute pourquoi il lui fut donné d'être un si prestigieux poète.

C'est par ce double caractère, populaire et mystique, que Gezelle se distingue de nos meilleurs écrivains de langue française : Maeterlinck, Verhaeren et Van Lerberghe dont le génie si harmonieux, si puissant, si précieux qu'il soit, reste virtuellement inaccessible au peuple Il n'est peut-être, en Belgique, que Charles Decoster qui ait tenté un tel effort pour combler le gouffre redoutable qui se creuse de jour en jour plus profond entre les artistes et la foule laborieuse. Mais Gezelle disposait d'une arme qui manquait à l'auteur d'*Ulenspiegel* : il maniait une langue d'origine populaire, abâtardie et décolorée par plusieurs siècles de pompeux classicisme, mais qu'il lui suffit de retremper dans le patois de West-Flandre pour retrouver aussi riche, aussi fraîche, aussi forte qu'à l'époque glorieuse de Van Maerlant et de Ruysbroeck.

A ce titre seul, ce poète candide et vigoureux, cette voix ingénue jaillie du sol, des brumes et du ciel de la Flandre mériterait plus que notre intérêt. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, Guido Gezelle n'est pas un poète local, un Defrécheux brugeois, un « Mistral du Nord ». Sa langue participe davantage du néerlandais littéraire que du patois flamand. Il n'a pas tenté de fixer par l'écriture une tradition orale; il a infusé le sang jeune de locutions parlées dans le corps anémié d'une écriture conventionnelle. Il a restauré, à l'aide du patois qui en avait conservé l'empreinte, la langue littéraire médiévale. Il n'a fait, en somme, qu'opérer consciemment le miracle de régénérescence populaire qui ranime constamment, sous nos yeux, les races, les arts, les traditions et les croyances. Ce n'est pas un artiste isolé, c'est un des grands maîtres — le plus grand peut-être, à l'époque moderne — des lettres néerlandaises. Il a renoué, par delà cinq siècles, la tradition mystique flamande; il a ouvert la voie à toute une pléiade de jeunes écrivains qui portent chacun au meilleur de leur cœur, au plus clair de leur verbe, un peu de son esprit, de sa langue et de sa foi : Stijn Streuvels, César Gezelle, ses neveux, W. Gijssels, R. de Clercq, H. Teirlinck, tous les membres de cette jeune école flamande qui s'est acquis en Hollande une si brillante réputation, ne font que développer, suivant des modalités différentes, cet enseignement simple et fervent, tendre et austère. Tout procède de Gezelle, tout aboutit à lui, son génie est la clef de voûte de l'âme flamande; il suffit de le connaître pour la pénétrer tout entière et l'on ne peut le connaître bien que si l'on se laisse imprégner tout d'abord par l'atmosphère brumeuse et souriante du pays où il est né.

***

Mais le prophète n'est resté si fidèle à son peuple que parce que son peuple est resté fidèle à son Dieu. Il a chanté, durant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, en pleine efflorescence rationaliste, les cantiques les plus vivants et les plus purs que l'on ait produits depuis le moyen âge. Il faut remonter jusqu'aux poètes franciscains pour retrouver une voix où tant d'onction s'allie à tant de verve, tant de foi à tant de bonhomie, où le prêche s'éclaire d'un tel sourire, où la piété devienne une chose si simple, si intime, qu'on l'emporte en soi, sans même s'en douter, et qu'on ne voit plus le monde qu'au travers de son prisme.

Et c'est peut-être là la meilleure excuse de cette traduction. Il eût été certes regrettable de ne pas tenter d'abaisser la barrière des langues qui isolent deux génies, deux races différentes et — ce qui est pis, en Belgique — deux fractions d'une même nation historiquement alliées; mais il eût été réellement coupable de laisser plus longtemps prisonnière cette parole sacrée, cette source de vie, où tant d'âmes pourront puiser l'énergie et le réconfort. Il peut sembler superflu de prévenir la curiosité ou l'intérêt du public en lui rendant accessible un poète dont il ignore la langue, mais si l'esprit ailé qui porte cette langue chante une foi nouvelle, s'il apporte au cœur de l'humanité entière des paroles d'espoir, il faut, avant tout, élargir le cercle de son influence, reculer les ondes de sa répercussion, multiplier les échos où elle retentit.

Cette question dépasse les limites du domaine de l'art ou, plutôt, elle touche à cette contrée bienheureuse où l'art et la religion se confondent. C'est dans cette région, trop rarement explorée aujourd'hui, que l'âme de Gezelle se meut tout entière. Sa foi ennoblit les plus humbles jouissances; elle accepte, comme un don de Dieu, les parfums de la terre, la saveur des fruits et l'éclat des couleurs. Elle reste ouverte à la tendresse familière qui se dégage des bêtes et des plantes. Aucun panthéiste n'a goûté et compris la nature comme cet apôtre mystique. Le poète et le prophète se rencontrent en lui au tournant de chaque strophe et unissent leurs voix en une commune prière, en une même action de grâces. Son inspiration se meut de la terre au Ciel et du Ciel à la terre comme les anges sur l'échelle de Jacob. Ils portent à Dieu les fleurs de notre reconnaissance et nous comblent des fruits de sa bénédiction. Souhaitons qu'en observant leur vol, les cœurs de nos lecteurs se sentent élargis par une foi plus humble ou par un art plus pur.

EM. CAMMAERTS

L'Exposition d'Art belge à Berlin.

Inaugurée le 1er octobre dans les locaux de la Sécession, l'Exposition d'Art belge, organisée à Berlin, sous les auspices du gouvernement, par les comités réunis de la *Société des Beaux-Arts* et de l'*Art contemporain* sur le plan arrêté l'an dernier par la direction de la *Libre Esthétique* pour l'exposition du Salon d'Automne à Paris, produit en Allemagne un effet considérable. Toute la presse en constate l'éclatant succès et la plupart des grands journaux lui consacrent des articles de fond illustrés de nombreuses reproductions.

Ce nouvel essor de nos peintres et de nos sculpteurs à l'étranger ne peut manquer d'avoir des résultats efficaces. On connaissait en Allemagne quelques individualités marquantes de notre école, mais le « bloc » qu'elle constitue était ignoré. De même qu'à Paris l'année dernière, celui-ci s'affirme avec autorité. Et la diversité des tempéraments n'altère en rien l'homogénéité d'un ensemble qui fait grand honneur à la Belgique.

On a, paraît-il, dans certains milieux bruxellois, critiqué le mode d'organisation de ces manifestations artistiques à l'étranger, et le mécontentement des médiocrités sacrifiées à l'intérêt général a trouvé un écho dans la presse. C'est mal comprendre le but poursuivi, qui n'est pas de convier tous les artistes belges à tenter la chance de « placer » leurs œuvres, mais de synthétiser par quelques expressions caractéristiques — limitées numériquement par l'espace accordé à la Belgique dans les Salons étrangers — les diverses tendances de notre art national. Forcément, un choix s'impose. Celui-ci, certes, peut être discuté. Les erreurs, les oublis sont possibles. Mais comment douter des soins et de l'impartialité qu'apportent à établir cette sélection des hommes que guide seule la patriotique pensée de faire mieux apprécier, dans ses multiples aspects, l'art belge d'hier et d'aujourd'hui? Dans une démonstration de ce genre, l'intérêt collectif l'emporte nécessairement sur les compétitions individuelles; la trouée faite servira néanmoins à tous.

Le seul moyen pratique de réaliser ce dessein est de procéder, ainsi qu'on l'a fait, par des invitations mûrement délibérées, en désignant les œuvres les plus propres à composer un groupement harmonieux, et d'emprunter aux musées et aux collections particulières les pièces les plus significatives des artistes défunts. Les galeries de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre, de la princesse G. Borghèse, de Mmes Marlier, Nyssens et Duez, de MM. Van den Nest, Thys, Dr Hieguet, A. De Vis, Van der Kelen, Vauthier, Sarens, Deman, etc., se sont, cette fois encore, libéralement ouvertes aux organisateurs qui ont pu, grâce à cette collaboration, évoquer dignement les maîtres disparus au cours des vingt dernières années.

Cette rétrospective, qu'on s'accorde à déclarer le « clou » de l'exposition, réunit dans l'un des huit salonnets qui forment le pourtour de la salle centrale les meilleures toiles d'Henri De Braekeleer, Alfred et Joseph Stevens, Louis Artan, Alfred Verwée, Théodore Baron, etc. Du premier : *l'Homme à la chaise*, la *Lecture*, l'*Anniversaire*, la *Place Teniers*, la *Rue des Serments*, etc. Du second : le *Masque japonais*, *Une douloureuse certitude*, la *Harpiste*.

Il serait superflu d'analyser ici les œuvres exposées, la plupart d'entre elles étant connues en Belgique. Mais la répartition qui en a été faite dans les locaux affectés à l'exposition peut intéresser nos lecteurs. La voici, sommairement énoncée et réduite aux principaux exposants :

Salle I (Hall d'entrée). *L'Ecole de Platon*, par J. Delville; le *Charroi* de J. Delvin; des toiles de P. Mathieu (*Symphonie printanière*), H. Luyten, M. Wagemans, R. Baseleer, M. Blieck, J. Gouweloos, A. Crahay. Nombreuses sculptures au centre.

Salle II. Les luministes : A.-J. Heymans, E. Claus; le charmant *Portrait de Mlle Stoclet*, par Th. Van Rysselberghe; des toiles de J. Ensor, G. Lemmen (*Jeune femme à l'éventail*), G. Buysse, M. Jefferys, W. Schlobach, G. Morren, J. Van den Eeckhoudt (*Sous les orangers*), R. Wytsman, M.-A. Marcotte; un Frédéric : *Pour orner l'église* et le *Goum arabe* d'A. Bastien.

Salle III. Une peinture importante de C. Meunier : *Sur le chemin de l'usine*, et d'autres œuvres du même maître; F. Khnopff (*En écoutant du Schumann*), A. Baertsoen, A. Verhaeren, R. Janssens, feu A. Evenepoel (le *Caveau du Soleil d'or*, *Portrait d'un chimiste*, etc.), J. Smits, Ch. Mertens.

Salle IV. Les maîtres décédés cités ci-dessus.

Salle V. *Le Ruisseau* de L. Frédéric, entouré de peintures d'I. Verheyden, E. Laermans, F. Van Leemputten. En face, portraits par J. De Vriendt et H. Richir; tableaux de F. Ter Linden, Ch. Michel, H. Thomas, etc.

Salle VI. Envois d'Émile Wauters (le *Charmeur de serpents*, *Portraits de MM. E. Solvay* et *S. Wiener*, etc.), J. Stobbaerts, E. Smits, V. Gilsoul; un grand paysage de feu J. De Greef.

Salle VII. Peintures d'A. Struys, feu Th. Verstraete, W. Vaes; aquarelles d'A. Marcette et F. Charlet; un Vloors; un Fr. Melchers.

Salle VIII, réservée aux dessins. *L'Entrée de la mine*, superbe grisaille de C. Meunier; magistral ensemble d'aquarelles, pastels, dessins rehaussés et gravures de F. Rops; grands lavis de F. Khnopff et A. Delaunois; dessins d'A. Rassenfosse et L. Wollès; aquarelles d'H. Cassiers; gravures d'A. Danse, M.-Henry Meunier et Omer Coppens.

Salle IX. Dans la vaste salle centrale sont réunies les peintures décoratives : l'*Arbre sacré* de C. Montald, l'*Expansion coloniale* d'E. Fabry, les *Femmes* d'A. Ciamberlani. Sur les pans coupés, des portraits en pied de Ch. Hermans et J. de Lalaing. Au centre, le *Grisou* de C. Meunier, la *Séduction* et le *Baiser* de J. Lambeaux, un grand bronze de Th. Vinçotte, etc.

La sculpture est, en outre, représentée par des bustes, figures et statuettes, dispersés dans les neuf salles et signés Paul De Vigne, J. Dillens, Ch. Van der Stappen, V. Rousseau, E. Rombaux, J. Lagae, P. Du Bois, Ch. Samuel, G. Devreese, Mlle Y. Serruys, etc.

Le classement, on le voit, a été fait judicieusement, par « groupes sympathiques », et les œuvres sont, en général, bien mises en valeur. Peut-être la tenture qui leur sert de fond est-elle trop claire dans certaines salles. Mais le reproche est léger et ne vaut guère qu'on s'y arrête.

A l'ouverture, qui revêtit un caractère officiel assez inhabituel à la Sécession, le Comité belge reçut MM. Goetsch, conseiller de légation, et le Dr Amersdorfer, délégués par le ministre des Beaux-Arts qui visita le Salon quelques jours après. La légation de Belgique à Berlin était représentée par MM. le comte della Faille et Leclercq; le ministre des Sciences et des Arts, qui avait accepté le haut patronage de l'entreprise, par M. Paul Lambotte, fonctionnaire de son département. MM. Kampf, directeur de l'Académie, Max Liebermann et de nombreuses personnalités belges, de

passage à Berlin, parmi lesquelles MM. A. Baertsoen, W. Vaes, G. Systermans, Ch. Franck, etc., constatèrent l'excellente impression produite sur les visiteurs et félicitèrent les organisateurs de leur heureuse initiative. Espérons que des manifestations du même genre seront provoquées en d'autres capitales. Après Paris et Berlin, Londres, Vienne, Amsterdam, Dresde, Munich, Rome, Madrid, Saint-Pétersbourg offriraient à nos artistes d'importants foyers d'expansion esthétique.

H. R.

CHARLES BERNIER

A Dour, l'un des plus importants villages borains, a été réunie, par les soins de l'Université Populaire, une exposition de l'œuvre de Charles Bernier. C'est une heureuse idée que l'on eut là, dans la coquette « capitale du Haut-Pays », de grouper l'œuvre complet de ce graveur.

Aux murs du Salon de la Concorde, il n'y a pas moins de 142 planches exposées, un ensemble remarquable, imposant, attestant d'éclatante façon l'effort obstiné, le labeur incessant depuis vingt ans, de cet artiste, jeune encore, qui compte parmi les meilleurs graveurs de notre pays. La quantité y est, sinon la qualité (mais nous verrons que celle-ci ne fait pas défaut) : Bernier a prodigué sans compter, aux genres les plus divers, les ressources merveilleuses d'une technique qui n'a peut-être son égale en Belgique que chez un Maréchal, un Rassenfosse ou l'Oleffe des dernières eaux-fortes de Droogenbosch.

C'est le plus bel éloge que nous puissions faire d'un artiste et surtout d'un graveur que de dire dès le principe, dès le premier coup d'œil : celui-ci est un bon artisan, un bon ouvrier d'art. « Etre avant tout un bon ouvrier, disait un jour le grand Rodin, voilà le secret ! » La rare habileté de Bernier se rencontre déjà dans ses œuvres de début, ces dessins à la plume que, tremblant, il apportait à son maître Auguste Danse, ou les premiers essais de gravure qu'il exécuta sous les yeux du chef de l'école montoise. Alors déjà, ce petit villageois têtu s'orientait vers un style plus audacieux, novateur, vers une facture plus fougueuse. On peut citer ses reproductions du *Christ* de Bonnat et du *Caïn* de Cormon comme les premières œuvres marquantes dans la manière large et forte où il s'est maintenu depuis.

Et puisque nous parlons de ses reproductions — disons plutôt : de ses interprétations — de tableaux, signalons les meilleures de celles qui figurent à l'actif de Charles Bernier et que l'on peut admirer à l'exposition de Dour : *L'Homme à l'œillet*, de Van Eyck (les 6 états), petit chef-d'œuvre de minutie et de vie ; d'autres petites merveilles de délicatesse, l'adorable *Sainte-Barbe* de Van Eyck, une *Cène* de Léonard de Vinci, en cours d'exécution et qui nous apportera autre chose que les gravures bien connues de Morgan et Wagner, un portrait d'enfant de Van Dyck, la *Jacqueline de Caestre* de Rubens, le *Comte Olivarès* de Velasquez, la *Visite au malade* de Struys, où la couleur, l'atmosphère du tableau sont rendues à la perfection. En voici d'autres, moins parfaites, moins fouillées peut-être, mais d'un faire combien plus intéressant, plus artiste : le *Saint-Paul* de Ribera, une *Saskia*, le noble Rembrandt du musée de l'Ermitage, aux ombres émouvantes, deux Frans Hals joyeusement « brossés », un premier état extrêmement curieux du *Vanneur* de Millet à l'eau-forte pure, un portrait de Carpeaux par lui-même, où se retrouve la « patte » du sculpteur et qui, gravé, rappelle étonnamment les portraits de Carrière.

Parmi les nombreux portraits que nous devons à Bernier, il en est, comme les dix Verhaeren (les deux derniers en date sont bien amusants, notamment le Verhaeren à la mèche), comme le Montald, le Degouve de Nuncques en cheminеau, le Claus, le portrait de Mme Van den Daele et surtout les deux Carlyle — si complètement différents de celui de Whistler — qui m'apparaissent comme des œuvres de premier ordre.

La partie la plus intéressante de l'exposition Bernier — en promesses, sinon en réalisations — c'est celle des eaux-fortes originales. Bergers et troupeaux dans la plaine, cheminеaux, paysans au travail, paysages de la Honnelle, vieux se chauffant au coin du poêle ou au soleil sur le pas des portes, fous de villages : voilà la veine très riche que, selon moi, Bernier devrait désormais exploiter. Je ne doute pas qu'elle lui fournisse des motifs pour maintes eaux-fortes magnifiques.

L'artiste s'est essayé dans l'art ingrat, nouveau-né pour ainsi dire, de l'eau-forte en couleurs. En collaboration avec M. Maurice Ruffin, un jeune peintre valenciennois de grand avenir, il nous donna l'*Aquafortiste*, le *Village*, la *Rivière*, la *Route*, le *Troupeau* et un *Intérieur*, qui sont exposés à Dour. Nul plus que moi n'aime l'art délicat, tout en nuances charmantes, de Ruffin ; mais je crois que l'association d'un peintre et d'un graveur, ici, n'a rien produit de bon.

L'eau-forte en couleurs, c'est avant tout de l'eau-forte, et je préfère, quoique imparfaites, aux œuvres citées plus haut, les *Enfants au bain* et le *Troupeau*, deux eaux-fortes en couleurs que Bernier a exécutées seul.

Telle est l'œuvre d'un artiste qui, dans sa chartreuse du petit village d'Angre, poursuit pour notre joie un labeur fécond auquel nous devons déjà tant d'œuvres excellentes.

LOUIS PIÉRARD

LE THÉATRE A PARIS

THÉATRE ANTOINE. — **L'Oreille fendue**
par M. LUCIEN NÉPOTY

Le général Desarçons de Lantoille va être mis à la retraite, — en argot militaire : avoir « l'oreille fendue ». Quelque temps avant, en Algérie, dans le palais oriental où le gouvernement le loge, il donne une dernière fête, une fête où sa fille Lucile obtient tous les succès. Mais le vicomte de Malbot, qui lui fait la cour sans vouloir l'épouser, se conduit d'une manière assez équivoque pour que Mme Clergeot, grand'mère de Lucile, déconseille à celle-ci d'épouser le plébéien Gilbert, quoiqu'il soit riche, bon et digne d'être aimé. L'armée est une aristocratie, ses filles ne peuvent pas déchoir. Et Lucile refuse.

Mais une aristocratie ruinée et sans honneurs n'est qu'une ruine. C'est à cette ruine, graduelle, que nous assistons. Lucile, ayant manqué la seule occasion d'être heureuse, n'a plus d'avenir possible. Le général Desarçons de Lantoille, privé des distractions flatteuses du commandement, se trouve face à face avec les horreurs de l'inaction, — inaction que son beau-père, le colonel Gavotte, depuis bien plus longtemps que lui retraité, supporte en philosophe que sa pipe et sa rêverie consolent. Il ne sait que faire. Tout ce qu'il tente est ridicule. Sa fille, ayant voulu lui sug-

gérer d'écrire ses Mémoires, s'épouvante, lorsqu'il essaie de rassembler ses souvenirs, du vide intellectuel et moral de cette existence, brillante mais entièrement passée en temps de paix, et cela les enfonce, le père et la fille, dans un désespoir plus grand encore. Dès lors, la débâcle commence. Lucile, furieuse et écœurée du vil mariage d'argent que son frère Marc fait avec une madame Charmillon, riche et de vilaine réputation, se sauve chez le vicomte de Malbot, dont la cour tenace et intéressée n'avait point cessé. Celui-ci la quitte peu après; elle tombe plus bas, devient une fille, essaie d'oublier. Mais un jour son père, que sa famille persécute et trouve encombrant, s'évade à son tour et finit par trouver la maison de Lucile, qu'il croit habiter chez une amie de pension. Marc, outré, vient le chercher et, dans une scène violente, finit par lui avouer quel métier exerce sa fille. C'en est trop pour le vieillard, d'ailleurs à demi tombé en enfance déjà, et la crise vient, le délire, la rupture d'un anévrisme.

Tel est le sujet de *l'Oreille fendue*, qui a obtenu le plus grand succès. A la répétition générale, sept fois les acteurs furent rappelés. Gémier fut acclamé comme un héros, et... et rien n'est plus difficile à apprécier qu'une pièce dont l'interprétation est aussi parfaite et aussi nuancée!

Les traditions du théâtre Antoine sont conservées par M. Gémier dans toute leur force : ses acteurs jouent avec la sobriété et le naturel de la vie; aucun ne déclame, aucun n'essaie d'attirer à lui les effets, et ainsi les ensembles réalisent la perfection même. Bien plus, les erreurs d'optique et les fautes de goût de l'écrivain sont rectifiées et corrigées au passage, de telle sorte que l'appréciation de l'œuvre en devient encore plus malaisée.

Je suis sûr que si je lisais *l'Oreille fendue*, j'y trouverais des tendances à la tirade, des morceaux de bravoure, toutes sortes de petites erreurs dramatiques dues à l'inexpérience de la jeunesse, — car l'auteur, M. Népoty, est encore très jeune, et cela se sent à l'enthousiasme, la générosité et l'ingénuité qui animent sa pièce et la rendent si sympathique, malgré tout.

Mais chaque fois que ces tirades tendancieuses ou trop littéraires apparaissaient, les acteurs avaient la plus discrète façon de les atténuer de manière à n'en laisser subsister que le mouvement et la vie. Ce sont des artistes.

M. Gémier joue le quatrième acte merveilleusement. Il a réalisé là une création et, de l'avis unanime, l'une de ses meilleures. M. Janvier, dans le personnage du colonel Gavotte, fut bien mieux que parfait. Pas un geste, pas une inflexion ne trahissait l'acteur dans ce rôle pourtant *de composition* par excellence. M. Janvier joue la difficulté, dirait-on, et choisit, comme à plaisir, les rôles les plus ingrats. Et si M. Gémier n'avait pas été ce soir-là si extraordinaire dans un rôle plus important, ce serait M. Janvier qui aurait remporté le triomphe. M. Rouyer (le vicomte de Malbot) incarne un séducteur suffisamment égoïste et cynique avec tranquillité. M. Georges Flateau (Marc) garde l'élégance qu'il faut pour sauver les apparences dans son personnage de calculateur et de fripouille. M. G. Dalleu, dans le rôle épisodique de Sanguin, était tout à fait comme un bonhomme de Charles Huard, et irrésistible.

Dans les successives transformations de Lucile, Mme Madeleine-Lély fut tour à tour enjouée, mélancolique, tendre, réservée, découragée, furieuse, désespérée et toujours pathétique et prenante. Mme Jeanne Even (Mme Clergeot) fut en femme ce que M. Janvier fut en homme, dans un rôle d'ailleurs parallèle : d'une allure, d'une intelligence, d'un goût parfaits. Mme Marie Marcilly réalisa une Mme Charmillon élégante, hautaine et un tantinet rasta, comme il convenait, tandis que Mme Marguerite Lavigne, en bonne à tout faire devenue soubrette, se montra délicatement désopilante.

Il faut savoir gré à M. Népoty non seulement de n'avoir pas attaqué l'armée, mais encore d'avoir interdit toute possibilité d'interprétation défavorable dans ce sens. Rien n'est plus facile, en effet, que ces attaques et que ces thèses. Et tout auteur dramatique sérieusement digne de ce nom s'abstient de ce qui n'est pas, dans une œuvre, conflit de passions et de caractères, observation de la vie et des mœurs.

Certains de mes confrères, trompés par le ton et les mots de telle tirade un peu violente, ont cru à une pièce tendancieuse. Il n'en est rien. Les tirades ne sont pas prononcées par des personnages genre Desgenais, contemplateurs de l'action, chœur antique, mais par les personnages de l'action elle-même au moment où le pathétique des situations les entraîne, malgré eux, à crier sous le coup de la douleur qui les frappe. Ils ne peuvent tout de même pas être soupçonnés de déclamation s'ils ont conscience de cette douleur.

Cela me semble tout naturel que Mme Clergeon, fille, petite-fille, nièce, femme, mère et grand'mère de soldats, considère l'armée comme une aristocratie farouchement méprisante et fermée, et non moins naturel que Lucile, qui souffre de la situation où l'ont réduite l'orgueil de caste et les désastres de sa famille, juge en fille révoltée ces institutions et ces principes.

Je persiste à trouver l'attitude de M. Népoty pleine de modération. Elle ne l'eût pas été s'il avait conclu à la suppression des armées permanentes après des tirades humanitaires et vagues, comme dans *Biribi*. Mais ce n'est pas ainsi qu'il s'est comporté. Il s'est contenté de faire vivre des personnages aussi vivants, aussi douloureux que possible. Ils pourraient l'être davantage, certaines situations du drame pourraient être beaucoup plus profondément étudiées, et à cause de cela il en ressort je ne sais quelle impression de rapide et de superficiel; mais ces défauts, encore une fois, sont dus à la jeunesse (et parfois même plus simplement à l'optique théâtrale), et l'essentiel demeure : c'est que M. Népoty, dans un sujet qui pouvait verser facilement dans la thèse, n'a voulu conserver que l'émotion humaine et les conflits naturels. C'est une promesse de talent.

FRANCIS DE MIOMANDRE

CHRONIQUE THÉATRALE

Mal servi par une voix qui tombe, mais brûlant toujours d'une ardeur qui ne s'éteint pas, M. Catulle Mendès est venu défendre le théâtre en vers, le théâtre poétique, au spectacle de réouverture des matinées littéraires du théâtre du Parc. A l'en croire — et comment résister à sa parole éloquente? — il n'y aurait guère que ce genre de théâtre qui fît réellement recette, et les fabricants de vaudevilles seraient de grands menteurs quand ils affirment que le public se délecte à leurs produits. Tant mieux! L'enthousiasme de M. Mendès est communicatif et nous voici tous prêts à admettre que nos contemporains sont uniquement avides de beaux vers où l'on parle de chimère, d'idéal, d'amour et de beauté.

Au surplus, le succès très franc obtenu par la *Dernière Dul-*

cinée, la pièce de M. Albert du Bois qui fut représentée ensuite, semble bien fait pour confirmer l'optimisme vibrant du conférencier.

M. Albert du Bois paraît avoir pris à tâche de revoir et de compléter la vie des héros littéraires. Déjà, dans son *Rabelais*, fâché que ni l'histoire, ni la légende ne prêtent au chantre de Gargantua une aventure d'amour, il n'avait pas hésité à réformer sur ce point particulier la figure du curé de Meudon.

Dans sa *Dernière Dulcinée*, il a osé davantage. Il a mis à la scène non pas le héros de Cervantes, mais bien le personnage réel qui aurait servi de modèle à l'écrivain. Dans quel but? Afin de montrer que le vrai don Quichotte n'était pas le paladin ridicule du roman; qu'il était au contraire un homme simple et doux, un amant fervent de l'idéal et de la beauté, un poète de superbe envolée, mais, dans la vie quotidienne, un pauvre être naïf et bon que les enfants poursuivent de leurs quolibets et qu'une coquette ambitieuse et cruelle raille impitoyablement. Dorothée, la méchante Dorothée, se joue vilainement de la confiance et de l'amour du seigneur Quijada, et celui-ci, convaincu trop tard qu'elle l'a berné, devient fou dans l'asile où elle l'a fait enfermer.

La fable est jolie. M. Albert du Bois l'a contée, non sans quelques longueurs, avec beaucoup de verve et d'éclat. Le dernier acte, don Quichotte parmi les fous, est extrêmement impressionnant : il a produit un grand effet sur le public du Parc. La langue de l'œuvre est très ferme et très sûre. Le vers est sonore et plein. Les images sont neuves et riches. Et tout serait pour le mieux dans une pièce en somme excellente, si l'on n'éprouvait à l'entendre cette légère contrariété que ne pourra nous éviter aucun auteur, dès l'instant où il prendra son sujet dans l'histoire ou dans la légende. Je veux dire que la *Dernière Dulcinée* nous prive trop du plaisir de la surprise, plaisir assez bas, je le confesse, mais indispensable au succès complet d'une pièce de théâtre. Depuis le commencement de l'action, nous savons que Quijada n'obtiendra rien de Dorothée. Notre curiosité n'est nullement tenue éveillée. Aucune péripétie ne le soutient. Tout l'intérêt réside dans la manière dont des faits connus nous seront présentés. Je crois, pour ma part, que si cela suffit à un opéra, à un drame musical, c'est insuffisant pour une œuvre littéraire où les questions de forme sont et doivent rester du domaine de l'accessoire. Mais que ce reproche ne vous induise pas à penser que la *Dernière Dulcinée* est un drame ennuyeux et monotone. M. Albert du Bois est un habile architecte qui, dans un paysage trop familier, a su ménager souvent des points de vue nouveaux. Belge, — quoique furieux de l'être, — il honore nos lettres, et nous nous réjouissons patriotiquement des espérances si flatteuses que la France littéraire, au témoignage tumultueux de M. Mendès, a fondées sur son beau talent.

G. R.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie. — *Vieux Thèmes*, par Albert Lecocq. Liége, éd. de *Vers l'horizon*. — Poésies choisies de Guido Gezelle (1858-1899), traduites du flamand par E. Cammaerts et Ch. Van den Borren. Louvain, Ch. Peeters.

Roman. — *Aventures de Bécot*, par Paul Leclercq. Paris, éd. de la *Vie parisienne*. — Quatre volumes de Rudyard Kipling traduits par Albert Savine : *Simples contes des collines*, *Nouveaux contes des collines*, *Trois troupiers*, *Autres troupiers*. Paris, Stock (Bibliothèque cosmopolite nos 22, 27, 29 et 30).

Théatre. — *La Pierre de touche*, cinq actes de M. Alex. Beauclercq. Bruxelles, imp. A. Breuer.

Beaux-Arts. — Catalogue illustré de l'Exposition d'art belge (*Ausstellung Belgischer Kunst*) organisée sous les auspices du gouvernement par *l'Art contemporain* et *la Société des Beaux-Arts* à la Sécession de Berlin. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

PETITE CHRONIQUE

Le comité d'action du monument Max Waller vient d'adresser aux villes et communes de Belgique qui lui ont paru devoir s'intéresser à l'érection du monument une requête sollicitant leur intervention dans les frais que nécessitera cet hommage au fondateur de la *Jeune Belgique*, qui fut le premier artisan de la renaissance de nos lettres. Une requête semblable a été envoyée aux neuf conseils provinciaux du pays.

Le comité fait appel à tous ceux qui ont à cœur de voir réussir le projet; il espère que ceux qui, jusqu'à présent, ont prêté quelque attention à ses efforts, lui accorderont en cette occasion leur appui.

Nous avons annoncé que la *Libre Académie de Belgique* avait proposé au Comité compétent de Norvège MM. Emile Verhaeren et Maurice Maeterlinck pour l'un des prix Nobel. Précisons ce point : la demande a été adressée non par la *Libre Académie* agissant comme corps, mais par la totalité de ceux qui la composent, agissant individuellement ainsi que le prescrit le règlement de l'Institution Nobel. Elle concerne non pas le prix de 1908 mais celui de 1909, le même règlement prescrivant que pour le prix de l'année courante elle doit être présentée en février au plus tard. Cette année, le favori paraît être le poète anglais Shwinburne.

A cette occasion, il importe de signaler que la demande doit être accompagnée ou suivie de l'envoi des OEuvres des candidats. La *Libre Académie* a engagé ceux-ci à le faire, et nous supposons que l'envoi a été effectué.

C'est le 15 novembre, à 10 heures, que se réunira à la Maison du Livre, à Bruxelles, le IVe Congrès de la Presse périodique organisé par l'*Union de la Presse périodique belge*, sous la présidence d'honneur de M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat. A l'ordre du jour figurent les deux questions suivantes : 1° la Presse périodique sous toutes ses formes; 2° projet d'organisation d'un Congrès international de la Presse périodique à réunir à Bruxelles en 1910.

A l'occasion du Congrès, une exposition générale du périodique belge sera ouverte dans les salons de la Maison du Livre.

Concerts populaires. — Le premier concert d'abonnement aura lieu à la Monnaie, le dimanche 8 novembre, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Mischa Elman, violoniste. Celui-ci exécutera le Concerto en *la* de Glazounow, encore inconnu à Bruxelles, et le Chaconne pour violon seul de Bach. Au programme symphonique, la quatrième de Beethoven (en *si bémol*), l'ouverture d'*Euryanthe* et, en première audition, les *Variations symphoniques* de Paul Gilson.

Répétition générale la veille; pour les places, chez Schott.

La Direction des Concerts Durant donnera à la Salle de l'Alhambra, les dimanches à 2 h. 1/2, avec répétitions générales les samedis à 2 h. 1/2, cinq grands concerts avec chœurs et soli, sous la direction de M. Félicien Durant, aux dates ci-après :

21-22 novembre 1908 (Hændel, J.-S. Bach); 9-10 janvier 1909 (Mozart); 20-21 février 1909 (Beethoven); 20-21 mars 1909 (Wagner, Brahms); 1-2 mai 1909 (Auteurs belges).

Les programmes détaillés, avec indication du nom des solistes, seront publiés ultérieurement.

CONCERTS YSAYE. — Le premier concert d'abonnement, fixé au 15 novembre, avec répétition générale la veille, comporte le concours de Mme Preuse-Matzenauer, la grande cantatrice wagnérienne, et du violoncelliste Gérard Hekking-Denancy. Puis viendront : les 12/13 décembre, le pianiste Harold Bauer; les 16/17 janvier, MM. Jacques Thibaud, Pablo Casals et Alfred Cortot (dans le triple concerto de Beethoven et le double concerto pour violon et violoncelle de Brahms); les 6/7 février, le maître pianiste Raoul Pugno: les 6/7 mars, le violoniste Fritz Kreisler; les 27/28 mars, le baryton Anton Van Rooy.

Le Quatuor « Piano et Archets », composé de MM. Emile Bosquet, Emile Chaumont, Léon Van Hout et Joseph Jacob annonce quatre séances d'abonnement en la salle de l'Ecole allemande, rue des Minimes, les vendredis 27 novembre, 11 décembre, 22 janvier et 5 février.

Le Cercle artistique *Stillekes aan* ouvrira dimanche prochain à Waereghem (Flandre occidentale) une exposition d'œuvres de ses membres. Clôture le 15 novembre.

L'inauguration du monument élevé au grand jurisconsulte Laurent, inauguration qui avait été fixée d'abord au 15 novembre, a été remise au dimanche suivant, 22 novembre, la première date coïncidant avec celle de la fête patronale du Roi.

Le peintre anglais Ch.-W. Bartlett exposera au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles une série d'aquarelles du 29 octobre au 8 novembre inclus.

C'est le 19 novembre que s'ouvrira, au Cercle artistique également, l'exposition des projets relatifs au Mont des Arts que nous avons annoncée. Elle durera dix jours. Sept concurrents se sont déjà fait inscrire.

Ainsi que nous le faisions pressentir dès le 30 août, les directeurs du théâtre de la Monnaie viennent d'inscrire au programme de la saison actuelle *Ariane et Barbe-Bleue*, l'admirable partition écrite par M. Paul Dukas, l'un des maîtres de l'Ecole française d'aujourd'hui, sur le drame symbolique de Maurice Maeterlinck.

L'ouvrage va entrer incessamment en répétitions et constituera vraisemblablement la première « nouveauté » de l'année. C'est Mme Claire Friché qui interprétera le rôle créé par Mme Georgette Leblanc. Les autres rôles ont été distribués comme suit : la Nourrice, Mlle Juliette Lucey; Sélysette, Mlle Bourgeois; Ygraine, Mlle Bérelly; Mélisande, Mlle Olchansky; Bellangère, Mlle Debolle; Barbe-Bleue, M. Artus.

Mme Suzanne Desprès donnera avec le concours de M. Lugné-Poe et du théâtre de l'OEuvre, demain et après-demain, à l'Alcazar, deux représentations extraordinaires dans lesquelles elle interprétera lundi le rôle principal de *Solness-le-Constructeur*, mardi celui de la *Fille Elisa* et de *Poil de Carotte*.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que M. Demest, l'excellent professeur au Conservatoire dont les élèves se distinguent sur maintes grandes scènes lyriques, ouvre cours de chant en son nouveau domicile, 8, rue d'Ecosse, à Bruxelles. S'y adresser pour tous renseignements, ainsi que chez les marchands de musique.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'importante collection de musique ancienne, d'ouvrages théoriques sur la musique, etc., réunie par M. Leo S. Olschki, éditeur de la *Bibliofila*, à Florence, et dont le catalogue à prix marqués vient de paraître. Parmi les quelque cinq cents numéros qui composent celui-ci, signalons comme particulièrement intéressants la *première édition* (1583 et 1584) des quatrième et cinquième livres des Motets à 5 voix de Palestrina, ainsi que celle du neuvième livre (1599) des Messes du même auteur; plusieurs recueils de canzonnette à 4 et à 6 voix, de madrigaux à 5 voix d'Orazio Vecchi parus de 1582 à 1590; une belle suite de madrigaux spirituels à 6 voix de F. di Monte; des recueils de F. Anerio (1585), L. Marenzio (1587), A. Falconieri (1619), A. Guelfi (1631); des motets sacrés de S. Cherici (1695), etc.

En ce qui nous touche de plus près, une Villannelle de Roland de Lassus (1555) et une suite rarissime de trois messes et dix motets composés par Gaspar de Verlit, maître de chapelle de la Chapelle royale à Bruxelles, et publiés à Anvers en 1661. Ce dernier recueil est estimé deux mille francs.

Notre collaborateur M. M.-D. Calvocoressi vient d'achever la traduction française du dernier opéra de Rimsky-Korsakoff, le *Coq d'or*.

Paraîtront prochainement, du même traducteur, huit mélodies de Liapounow (version anglaise, allemande et française) et, en langue française, un fort beau cycle de douze poèmes de Coutts mis en musique par M. Albeniz.

De Paris :

La Société des Artistes russes résidant à Paris a ouvert une exposition des œuvres de ses membres à la Galerie des Artistes modernes, 19, rue de Caumartin.

Une exposition de peintures décoratives de M. Georges d'Espagnat est ouverte jusqu'au 30 octobre dans les galeries Durand-Ruel. — Chez MM. Bernheim, rue Richepanse, c'est un ensemble d'œuvres de M. H. de Toulouse Lautrec qui occupe, jusqu'à la fin du mois, la salle d'exposition. — Chez Devambez, jusqu'au 5 novembre, exposition de cent cinquante dessins de Rodin.

Le peintre décorateur Marcel Jambon, né à Barbezieux le 19 octobre 1848, vient de mourir à Paris. Élève du décorateur Rubé, puis associé à celui-ci, Jambon était devenu un des maîtres du décor. Collaborateur de l'Exposition de 1889, il avait contribué à la décoration de *l'Histoire de l'habitation*. Il était depuis 1884 le décorateur de la Comédie-Française, de l'Odéon, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, etc.

Sottisier.

Wagner reçut inopinément, le 22 mai 1866, jour de sa naissance, la visite de son ami le roi Louis II de Bavière.

H. KLING, *le Courrier musical*, 1er octobre.

Ces scènes païennes sont agrémentées d'un décor emprunté soit à l'*Isola Bella* des Borromées, soit à la Renaissance.

ALBERT FLAMENT, *Le Matin*, 1er octobre.

Des dames applaudissaient avec, entre les paumes, des mouchoirs mouillés de larmes.

CATULLE MENDÈS, *le Journal*, 11 octobre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME

PAR

JUDITH CLADEL

Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras.

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

MAURICE GEVERS. — **CONCERTO SYMPHONIQUE**

Pour violon et orchestre.

Edition pour violon et piano. — Prix : 6 francs net.

Vient de paraître aux Éditions SCHOTT (MAX ESCHIG)

13, RUE LAFFITTE, PARIS

Gabriel Grovlez. — **LES FAMILIERS**

Quatre poèmes d'ABEL BONNARD

1. *Le Poisson.* — 2. *La Chauve-Souris.* — 3. *Le Chant des Grives.* — 4. *Le Chant des Grillons.*

Le recueil, prix net : 4 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

AGENDA "L'UTILE"

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. **En Forêt,** suite pour piano.

Éveil. — Quelqu'un passe.

Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.

Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 44. 1er NOVEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne. II. *Les Jeunes* (G. JEAN-AUBRY). — Félicien Rops épistolier (CAMILLE LEMONNIER). — La Mutilation du Parc (BULS). — Au Cercle artistique (F. H.). — La Musique à Paris : *Festival Bizet*. Le Théâtre à Paris. — Chronique théâtrale (G. R.). — Nécrologie : *Théodore Solvay*. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE[1]

II. — Les Jeunes.

Voici l'autre face de ce Salon, celle qui regarde l'avenir : elle est la raison d'être de cette organisation, il convient donc d'aller sans transition des rétrospectives aux plus hardies introspections. Vénérer le passé, c'est bien, mais scruter l'avenir, c'est au moins aussi bien sinon mieux — n'en déplaise aux docteurs de la critique qui s'accrochent désespérément aux pontons vétustes. Le passé ne nous intéresse que pour la part de modernité qu'il contient et pour sa part d'éternité, le reste n'est qu'érudition; et l'érudition sans autre but qu'elle même est bonne tout au plus pour ces pingouins dont parle délicieusement notre maître Anatole France.

J'irai donc d'abord à Henri Matisse, dont l'exposition cette année s'affirme importante par la qualité autant que par la quantité. J'avouerai même que le sentiment triomphant qui s'en dégage n'est pas ce qui m'en séduit le plus : on y sent comme un dessein de s'affirmer sans hésitation, c'est — si l'on peut dire — une peinture de championnat. Loin de moi la pensée de dénier à Henri Matisse les fortes qualités de conscience qui lui valurent dans le même temps la sympathie et le respect de certains, et la haine souriante de nombre de philistins ou de critiques d'art. Mais il me semble que cette exposition marque comme un arrêt, comme une satisfaction d'être là et comme un secret désir d'y rester. M. Henri Matisse va-t-il s'arrêter en chemin ? Il a prouvé des dons surprenants de coloriste, auprès desquels les plus fastueux impressionnistes même ne manquent point de pâlir. Regardez plutôt cette grande composition, sorte de symphonie en laque et outremer, une femme dans le coin de la toile, une table, des citrons, une fenêtre ouverte et l'arabesque du tapis, et c'est là de quoi faire chanter avec certitude les sonorités les plus délicatement franches, avec une vibration singulière et vraiment insoupçonnée avant lui.

Cependant lorsqu'alors on s'arrête et qu'on examine cette toile au delà du charme de coloriste qui s'en

(1) Suite. Voir notre numéro du 11 octobre dernier.

dégage, on découvre que le sens de la composition n'y égale point celui des tons ; tout y est, somme toute, assez plat, et la composition s'accuse en maint endroit dénuée de liens.

Il est vrai qu'il y a là deux natures mortes, une en rouge et noir, l'autre en jaune et bleu, qui sont peut-être les plus somptueuses expressions de l'art de M. Henri Matisse. Par une coquetterie aimable, l'artiste a proposé près d'elles deux études dans les valeurs grises, l'une datant d'il y a neuf ans, l'autre toute récente.

Mais peut-être ce qui de toute son exposition affirme le mieux ce que sa vision comporte de clarté, de limpidité, c'est une petite nature morte, un pot et des oignons ; la fluidité de sa matière y atteint son plus haut degré.

Dangereuse épreuve, en vérité, pour un artiste qui se soucie encore de se renouveler et de se définir, que cet aveu d'un art qui semble affirmer sans hésitations. Devons-nous abandonner l'espoir de voir M. Matisse nous donner la grande composition que ses recherches de rythme semblaient faire présager, et devons-nous le considérer seulement comme un beau peintre de morceaux pleins de saveur, comme un esprit qui a su engager la peinture dans une voie attachante et belle, mais qui semble ralentir son pas au moment où le sentier vient retrouver par un mouvement naturel la grande voie de la composition picturale?

Déjà nous l'avions pu noter l'an passé; cette année ce désir se dégage mieux encore, non pas qu'il se trahisse en de plus nombreuses œuvres, mais les œuvres qui en portent la trace témoignent que c'est là que la jeune peinture peut et sait retrouver, sous des formes nouvelles, la véritable et forte tradition.

Depuis longtemps ce désir hante Derain. J'ai déjà dit ma vive sympathie pour cet esprit hautain, dédaigneux des agréments, épris de subtilité et de synthèse : le même esprit qui me le fit louer me force aujourd'hui à exprimer la crainte de voir ce peintre s'abuser dans des recherches trop spéculatives; le système du « problème résolu » ne suffit point à donner naissance à une œuvre d'art.

De plus en plus cet artiste évolue vers la sécheresse et la froideur; cependant nous avons vu maintes fois des toiles d'une expression sobre mais sensible, telles ses impressions de Londres d'il y a deux ans Pourquoi M. Derain semble-t-il mépriser des dons de peintre qui lui valurent de sincères et d'équitables estimes? Pourquoi ne semble-t-il plus être par moments qu'un « suiveur » de Picasso? Et pourquoi annihiler en des recherches métaphysiques les dons du plus étonnant décorateur que compte la jeune génération ?

Avec ces deux-là, dont les noms ont rallié depuis plusieurs années les curiosités des esthéticiens de demain, leur rival et camarade : Em. Othon Friesz.

Ce Salon d'Automne aura été pour Friesz la juste et digne récompense de dix années de labeur ardent, de recherches volontaires, de sensibilité contenue. Les circonstances ont fait que nous avons presque dans le même temps usé les mêmes bancs de lycée, et que j'ai pu suivre depuis ses débuts l'évolution de cette conscience picturale. Longtemps j'ai pu être accusé de défendre un ami, alors que je défendais surtout un peintre, et l'un des plus vivants, l'un des plus intelligents et des plus sensibles de sa génération. L'opinion des amateurs et des curieux a ratifié ces temps-ci ce que nous pensions depuis longtemps, ce que nous voyions poindre et qui se réalise maintenant.

Je m'étonne cependant que l'on ait de ses envois préféré presque unanimement la *Cathédrale*, alors que c'est bien plutôt dans le *Pêcheur*, dans le *Printemps*, dans l'étude des *Andelys* que l'on découvre ce que va pouvoir donner une telle intelligence de la composition, un tempérament fait à la fois de solidité et de délicatesse : ou plutôt je m'étonnerais qu'on ait pu préférer la *Cathédrale* si je voulais ignorer que de deux expressions dont l'une comporte encore des possibilités de développement et l'autre termine une évolution, c'est toujours celle-ci que la plupart préfèrent.

Ce n'est pas à dire que la *Cathédrale* soit inférieure; elle est plus réalisée. Mais en même temps elle porte encore les traces fatales d'influences anciennes, — impressionnistes, diront les uns, Cézanne, diront les autres, — tandis que dans le *Printemps*, et surtout dans le paysage du *Pêcheur*, on découvre vraiment une parole personnelle, un mode d'expression qui peut donner à espérer des œuvres fortes et complètes, ou tout au moins riches de possibilités vivantes, de tentations et de soupçons, car en art rien n'est complet, et l'œuvre d'art la plus vivante, la plus émouvante, est celle qui nous indique le mieux au delà de son expression ce que l'on ne peut encore exprimer.

Ces trois-là sont, parmi les jeunes, les plus attirants, ceux dont les mouvements peuvent le mieux solliciter la curiosité et l'attente. D'autres poursuivent la voie personnelle, plus restreinte peut-être, qu'ils ont trouvée depuis quelques années. Il en est ainsi de Marquet, qui n'est pas représenté à ce Salon mais qui vient de rapporter de Naples quelques toiles où s'attestent encore, outre l'œil délicat et preste de ce peintre, la sensibilité qui le rattache à Corot.

Manguin amalgame des influences : Cézanne après Renoir ; mais il parvient néanmoins à mieux dégager une personnalité faite de charme.

Jean Puy parle en des paysages une langue austère et sobre qui ne va point sans beauté; mais pourquoi son style ne sait-il se tenir d'un bout à l'autre? Le lâché de certains passages irrite continûment dans ses aspects de la nature; un coin est fait, puis le reste s'échevèle,

s'en va, comme si l'artiste ne s'en était nullement soucié : ses toiles décèlent, avec des qualités sévères, une incertitude qui par moments semble toucher à l'effarement.

Si Puy pouvait communiquer un peu de sa sévérité à Camoin! Ce méridional charmant est, depuis un an surtout, en voie de gâcher ses dons par un esprit détestable : l'an passé, je parlais de son art un peu canaille, cette année cela devient presque polisson; on sent le goût de la vie facile et de la joyeuse vie : c'est très loin même de la joie de vivre.

De Vlaminck tente — mais en vain — de faire de la composition : combien il est plus intéressant quand il ne se réclame que de ses dons étonnants de coloriste-né, qui jongle avec le vermillon et le vert Véronèse comme si c'étaient d'honnêtes teintes neutres !

Kees van Dongen s'affirme plus maître de sa vision et de son expression : « *Liverpool Light House* », *Rotterdam*, est une des toiles les plus personnelles, les plus expressives du Salon d'Automne; l'atmosphère des cirques, des arènes de luttes, des beuglants caractéristiques n'a pas de plus pénétrant visionnaire que M. Van Dongen.

Il est avec Friesz celui qui apporte dans ce Salon le sens de quelque chose de nouveau, dont l'expression, fugace encore, mais déjà attirante, fixera demain pour nous quelques moments de notre étonnante, intarissable et passionnante modernité.

G. JEAN-AUBRY

Félicien Rops, épistolier (1).

Il faudrait un passage spécial pour parler de la correspondance de Félicien Rops : elle-même fournirait la matière de plusieurs tomes. Après en avoir dit, en un chapitre antérieur, l'esprit, la verve, la grâce et la jolie écriture, tout reste encore à dire.

Une partie de sa vie se passa à écrire à des amis, des artistes, des élèves : il semblait en inventer pour se créer des occasions de se communiquer à ses contemporains. Il fut un épistolier inlassable et qui mettait dans ses lettres, sous leur apparence improvisée, quelque chose du beau travail de ses dessins. Il y a la belle main d'un écrivain dans sa fonction naturelle; il y a surtout la malice et le trait qui font croire à des trouvailles spontanées. C'est encore une particularité qui leur est commune avec son œuvre. On pourrait dire qu'il se grisa d'encre, s'il ne devait garder à travers cette petite folie un fond de raison, de sagesse et de rare bon sens, presque toujours.

Personne n'a mieux parlé de son art et de son métier; il est certes un des artistes de son temps qui, jusque dans ses petits billets écrits sur des bouts de papier, codifièrent le plus substantiellement les vérités d'art essentielles. Avec quelle absence de dogmatisme! Avec quelle rondeur bon enfant! Nulle part la morgue du pion! « Se laisser aller à sa nature et produire comme le prunier donne ses prunes, là est le vrai... »

Les plus belles œuvres d'art du monde ont été « enlevées » dans la rapidité, dans l'envolée de l'inspiration. Et vivent les défauts surtout! Les défauts en art, c'est la vibration, c'est donner sans la retouche et la correction refroidissantes et inutiles à l'œuvre. » Quelle bonhomie à travers ce conseil profond! Et quelle brave amitié, car celui auquel il parlait était un ami, un poète, un artiste dévoré de la manie du chef-d'œuvre filtré!

Même en exprimant les choses les plus graves, il garde sa verve gamine. Il semble être lui-même à l'école dans ses lettres; en dévoilant aux autres ses secrets, on dirait qu'il en fait l'apprentissage pour son compte. Il prodigue les conseils du ton dont il les demanderait; il va vraiment au devant de la leçon, sans paraître s'apercevoir qu'après lui personne ne peut plus en donner.

Je ne sais, dans aucune correspondance de peintre, un génie plus vif, plus plaisant, plus renseigné et plus blagueur. C'est bien la modernité d'un artiste de haute culture en un état de civilisation aiguë, avec des nerfs, une ironie, de la gouaille, et tout au fond la pudeur d'une sincérité qui ne veut pas être dupe. La blague, l'hilarité frondeuse, le sens de la déformation qu'il apporta dans la caricature jouent entre les lignes. Il ne se défend pas de bouffonner; il s'abandonne à une bonne humeur copieuse, en wallon de son pays qu'il restera toujours. Il passe dans ses lettres un goût d'outrance comique où on l'entend faire son « effet de gorge » pour la galerie.

D'ailleurs le croquis souligne en tous sens le texte. Ses lettres s'achèvent en pages d'album comme s'il faisait en dessinant la preuve de ce qu'il écrivait. La plume gratte le papier comme un cuivre : ses griffonnis à l'encre sont encore de la pointe sèche; et il égratigne ses feuillets, il en fait le réseau entrecroisé d'une toile d'araignée où valsent les mots. Jamais il n'est à court et peut-être c'est là, dans son œuvre de dur labeur et qu'il veut faire passer pour improvisé, la vraie part d'improvisation et comme une fleur de verve poussée d'un jet. Il dessine alors comme il parlait, imaginatif, vivant, prodigue de sa verve, jetant son art devant lui comme il semait ses rires et ses mots. A nous qui le connaissions, il nous paraissait que, comme en une parade d'escrime avant l'assaut définitif, il se faisait la main.

Mais, je crois bien, sa séduction épistolaire la plus travaillée fut pour les femmes, ses modèles, ses amies et sa constante adoration. Il n'en est point, de toutes celles qu'il rencontra, auxquelles il n'ait écrit et ce furent souvent de délicieux bijoux ciselés qui feraient la gloire d'une anthologie galante. Comme un Brummel, comme un Barbey d'Aurevilly, il avait le goût de la conquête; il aimait mêler un rien de damnation à la cour qu'il

(1) Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs un extrait de l'ouvrage, impatiemment attendu, que M. Camille Lemonnier va faire paraître sur Félicien Rops, chez l'éditeur Floury, à Paris, dans la belle collection des *Etudes sur quelques maîtres originaux*.

Nul n'était mieux qualifié pour écrire l'étude définitive que mérite le célèbre graveur. Et l'on jugera par le fragment que nous publions de la verve, de la précision, de la sûreté et de la clairvoyance avec lesquelles M. Lemonnier s'est acquitté de sa tâche.

C'est le soixante-cinquième volume de l'éminent romancier et pénétrant critique. Qu'il nous permette de nous associer ici, en lui exprimant toute notre affectueuse admiration, à l'hommage qui lui sera décerné solennellement, dimanche prochain, par la commune d'Ixelles et la jeunesse des écoles.

leur faisait à toutes. Il n'eût pas été le satanisant de ses *Sataniques*, d'ailleurs, s'il ne les avait également encensées avec le pétillement de ses braises rouges et si par surcroît, d'un geste galant, il ne leur avait offert de communier sous les espèces de l'hostie noire. Mais le voyage à Cythère n'était souvent qu'une escale aux rives de l'illusion.

Rops fut en vérité un grand dilapidateur des apparences de l'amour. S'il ne fallait s'en rapporter qu'à sa correspondance, il ne cessa d'être le rôdeur des jardins de l'Hespéride : on le prendrait pour Jason multipliant, par-delà les clôtures gardées, l'exploit des rafles héroïques. Mais le terrible séducteur était surtout un tertible imaginatif : l'histoire et la vie n'étaient avec lui qu'une légende dont à son gré il faisait joyeusement sauter les feuillets. Don Juan et le diable lui-même gardèrent toujours un peu, sous sa toque à plume de coq, quelque chose du grand rire hâbleur de Thiell Uylenspiegel. Il offrit cette contradiction de vivre, en marge de la vie, d'une vie cérébrale et fabuleuse, cultivant l'imposture avec le soin jaloux d'un amateur de plantes rares. Au centre d'un tourbillon d'anas et de craques, lui-même tourbillonnait en faisant pétarader des feux d'artifice derrière lesquels on finissait par ne plus voir sa ressemblance exacte. Il fut une extraordinaire anecdote vivante qui, dans l'avenir, sous tous les masques qu'il se mit sur le visage et à travers le vague conjectural qu'il laissera de son passage aux rives des vivants, le fera comparer à ce comte de Saint-Germain dont il eut la jeunesse éternisée et qui, comme lui, voulut que le monde fût dupe des apparences qu'il lui offrait.

Rops déconcertait jusqu'à ses amis, charmés à la fois et mis en garde par l'agilité de ses changements à vue où il égalait l'art d'un Frégoli. Même ceux qui l'approchaient de plus près n'étaient pas sûrs qu'il ne fût pas simplement un fanfaron de vice et qui, jusque dans son métier, fanfaronnait encore en leur cachant le tourment triste de son difficile travail. Baudelaire, qu'il connut à Bruxelles, pratiquait la fanfaronnade macabre, l'outrance caricaturale dans l'effroi burlesque, et cette perversité mêlée de travesti où il se proposait le plus persuasif des pinces-sans-rire. Rops, par maints traits de ressemblance, fut de sa lignée; il subit l'emprise de son halluciné et facétieux génie au point de l'imiter en ses manies. Ce qui fut mieux, il songea à lui apporter le commentaire de son génie à lui-même. Il rêva d'illustrer les *Fleurs du mal* : on eût vu, comme deux sœurs enguirlandées des roses ardentes de la luxure, la mort du poète et celle de l'artiste danser un menuet aux sons aigres-doux de la pochette de Méphisto. Ce projet, qui fit l'objet de longs pourparlers avec l'éditeur Deman, alla rejoindre aux oubliettes *Nana*, *Mlle de Maupin*, *Germinie Lacerteux*, le Hugo, le Balzac, etc. Du moins l'œuvre entier resta pénétré de pure essence baudelairienne.

Baudelaire, toutefois, eut dans l'art un visage hermétique, pincé de mépris et d'ironie, et que n'eut point Rops derrière son art de blague amusée. Visiblement une hantise, on ne sait quelle conjecture d'un commerce avec les puissances maléfiques imprimait aux traits du poète un stigmate mystique, violent et morne. La bouche s'effilait en plaie : le front jaillissait comme une falaise au bord d'un gouffre; le regard était une épée de diamant noir.

« Baudelaire, qui devait être avec Barbey d'Aurevilly et Rops, le dernier diabolisant d'une époque qui ne croyait plus au diable, dégageait bien mieux qu'eux l'impression physionomique du satanisme. Barbey, d'une beauté élégante et cavalière, ne fut peut-être qu'un dandy de la damnation : il semblait toujours s'être fait friser au petit fer chez le coiffeur des ombres. Félicien Rops, lui, plus débraillé, surtout au début, d'un satanisme teinté de don Juanisme, donnait parfois l'idée, avec son air joli de canotier, ses hâbleries et ses vantardises, d'une espèce de commis-voyageur de la région des âmes impures, colportant un genre licencieux et méphistophélique... »

Un mot de cet étincelant bretteur de génie, Barbey, mais un mot à côté comme toutes les frappes où le marteau veut frapper trop fort, disait la nuance d'estime du terrible compère pour cet autre compère d'une séduction qui peut-être agaçait la sienne : « Rops a embourgeoisé le diable ». Daudet lui avait dit : « C'est une espèce de tzigane belge qui satanise ».

En réalité, Rops, esprit composite et dont les strates spirituelles laissent conjecturer souvent des chimisations superposées de sensibilités, n'approcha pas impunément des deux créateurs de sensations violentes. Il passa tout au moins un bras aux emmanchures du justaucorps à revers écarlates que portait en littérature l'auteur des *Diaboliques* et peut-être au jardin des *Fleurs du mal*, parmi tant d'autres herbes empoisonnées, cueillit justement la mandragore qui donne le vertige. Cependant il ne s'ensorcela jamais au point de perdre la force vive et le clair bon sens narquois du pays natal : on oserait dire qu'il ne fut point dupe de son satanisme. En cultivant précieusement à son tour les pires essences, il fit de la botanique d'art, lui qui était un botaniste de nation, l'attrait redoutable du poison le tenta bien moins que les puissances d'art qu'il en décanta. Si Baudelaire sombra au seuil de ses paradis artificiels après avoir bu jusqu'aux lies le philtre mortel, Rops, distillateur adroit, en composa de savantes et corrosives mixtures qui l'épargnèrent lui-même.

Sans doute nul impunément ne joue avec les poisons; mais pour manier cette toxicologie, il mit les gants dont parfois il se couvrait les mains en maniant ses acides, et vraisemblablement entendit surtout en éprouver les effets sur les autres. Il endossa la cotte squameuse et phosphorescente qui, d'après les démonographes, est une des robes de Nessus du diable, sans qu'elle lui mordit les os sous la peau. Pour tout dire, il pratiqua un démonisme tombé à des moyens d'art, après avoir été une des formes du culte et de la philosophie des âges.

CAMILLE LEMONNIER

LA MUTILATION DU PARC

Décidément les officieux défenseurs du plan Maquet n'en démordront pas. Ils espèrent vaincre par leur obstination l'attitude très nette et très ferme du Conseil communal. Aujourd'hui on insinue jésuitiquement que l'entêtement de la Ville empêchera de terminer les travaux pour 1910. Il n'est pas discourtois de dire que pareille allégation dépasse les bornes de l'impudence. De quel côté se trouve l'entêtement, s'il vous plaît? Qui ignore que les retards ne sont imputables qu'aux étranges tergiversations des auteurs responsables des plans? On n'a pas hésité à dépenser 300,000 francs pour combler les bas-fonds, construire un mur, le surmonter d'une balustrade et replanter l'allée des tilleuls, alors qu'on avait déjà le projet de réaliser un plan qui devait rendre toutes ces dépenses inutiles; mais comme on craignait de soulever la réprobation du public, on voulut mettre celui-ci en présence du fait accompli, escomptant sa résignation devant un mal irrépara-

ble. On croit le moment venu de publier à nouveau le premier plan repoussé par le Conseil communal, et on a l'effronterie de faire remarquer qu'il fait des jardins du Palais une annexe du Parc agrandi; puis, comme argument décisif, on ajoute que la place des Palais prendra une allure analogue à celle du jardin des Tuileries!... En effet, dans le monde où s'élaborent ces projets, il suffit que plans et architectes viennent de Paris pour qu'il n'y ait plus rien à répondre.

Nous avons voulu revoir ces fameux parterres des Tuileries, toujours proposés à l'admiration comme argument décisif. Nous avons constaté que les deux sites n'étaient pas comparables et, de plus, que la disposition imaginée à Paris est loin d'être recommandable.

Ceux qui préconisent ou approuvent le plan de Paris feraient bien d'aller y voir. Qu'aperçoit-on, en effet? Du côté de la place du Carrousel, quelques parterres semés de statues; ni arbres, ni arbrisseaux. On ressent une impression de vide; bien loin, au fond de l'immense place, on aperçoit le Louvre à travers les arbres du square Lafayette, et l'on regrette les Tuileries qui clôturaient très bien ce cadre aujourd'hui mutilé. Du côté du jardin une chaussée, puis une bande trop large de parterres, pas les basses-fosses imaginées par M. Maquet pour donner une base à son palais alourdi par une toiture exagérée; plus loin, enfin, le Parc des Tuileries, mais combien misérable et mesquin en comparaison des majestueuses allées, encadrées des beaux massifs surélevés de notre Parc monumental!

Ce qui différencie essentiellement notre Parc de celui des Tuileries, c'est ce caractère monumental qui en fait un tout organique se suffisant à lui-même, tandis que le jardin parisien n'a été conçu que comme le complément du Palais disparu. C'est à ce rôle secondaire que M. Maquet voudrait réduire notre admirable Parc populaire.

On oublie trop en haut lieu que si, en 1775, le terrain du Parc fut mis à la disposition de la Ville par le Gouvernement qui lui en abandonna la juridiction et la police, ce fut la population bruxelloise qui paya les 100,000 florins de change nécessaires aux dépenses de nivellement et d'aménagement de sa nouvelle promenade, et ce fait seul justifie pleinement l'intervention de notre administration communale.

BULS

AU CERCLE ARTISTIQUE

Le Cercle artistique rouvre ses portes aux expositions particulières. La saison a été inaugurée par l'exposition d'un ensemble des œuvres du sculpteur Boncquet, enlevé à l'art au moment où il semblait définitivement prendre possession de soi-même. Cette exposition s'imposait, comme un hommage, — cruellement tardif, il est vrai, — au talent de cet artiste probe, sans grande envolée, mais de goût extrêmement fin et délicat. Art d'inspiration classique, sobre, gracieux, parfois puissant, malgré sa mesure. On en retiendra mainte œuvre d'un charme prenant et savoureux.

Voici le tour d'Alfred Bastien. Cette exposition fait l'effet d'une explosion de soleil. Avec sa nature de Flamand, Alfred Bastien a essayé de traduire le midi. A vrai dire, il paraît, dans l'ensemble, aussi inégal qu'abondant. On ne saurait lui dénier les qualités d'un coloriste fougueux, étonnamment « en dehors »; la couleur seule le fascine, il en gorge ses toiles avec un appétit communicatif. Mais il me paraît n'avoir saisi du pays du soleil que les aspects extérieurs. C'est beaucoup, il faut en convenir. Si ses figures ne vivent pas, sachons goûter le ruissellement de lumière colorée qui les habille. Si l'auteur de cette toile de dimensions importantes : *Le soir, chez les danseuses Ouled-naïl*, dénote un retour inquiétant au romantisme suranné, sachons admirer en lui, d'autre part, un paysagiste de belle allure, de tempérament ardent et fier.

F. H.

LA MUSIQUE A PARIS

Festival Bizet.

A l'occasion de la naissance de l'auteur de *Carmen*, M. Edouard Colonne a consacré, dimanche dernier, tout un programme à Georges Bizet, exception faite pour un seul numéro : le concerto pour piano et orchestre de Grieg, que joua avec précision et délicatesse Mme Samaroff.

Bien qu'elles fussent, bien entendu, toutes connues, les œuvres instrumentales et lyriques choisies pour évoquer la mémoire d'un des maîtres les plus personnels de l'École française trouvèrent auprès de l'auditoire le meilleur accueil. Des applaudissements enthousiastes témoignèrent de l'intérêt que présenta leur interprétation à la fois soignée, nuancée, expressive et pathétique. Depuis le poème symphonique *Roma*, que Bizet écrivit au cours de son séjour à la Villa Médicis, jusqu'à la vibrante ouverture de *Patrie*, jusqu'aux fragments de l'*Arlésienne*, des *Pêcheurs de perles*, de *Djamileh*, on y put suivre l'évolution d'un tempérament exceptionnel, d'une nature mélodique de la qualité la plus rare et la plus raffinée. Et l'audition de deux mélodies, *Vous ne priez pas* et *Adieux de l'hôtesse arabe*, prouva que Bizet pouvait ciseler un lied avec l'art exquis qu'il déployait dans la composition d'une ouverture ou d'un poème orchestral.

Mlle Demellier, MM. Plamondon et Dangès mirent excellemment en valeur les œuvres vocales du programme.

Aujourd'hui, M. Colonne fera entendre la Première symphonie de Beethoven, les *Variations symphoniques* de Franck (Mlle Blanche Selva), la scène finale du *Crépuscule des dieux* (Mme F. Litvinne) et des fragments de la *Vision du Dante*, par M. Raoul Brunel.

LE THÉATRE A PARIS

A partir du 5 novembre, des matinées littéraires auront lieu tous les jeudis à l'Odéon. Voici l'intéressant programme arrêté par M. Antoine, avec les noms des conférenciers : Molière, l'*École des femmes* (M. Antoine); Calderon, la *Dévotion à la Croix* (M. L. Tailhade); Marivaux, les *Fausses confidences* (M. E. La Jeunesse); Molière, les *Fourberies de Scapin* (M. Tristan Bernard); Rotrou, *Saint-Genest* (M. Bernardin); Racine, les *Plaideurs* (M. Labori); Corneille, *Cinna* (M. E. Tissot): Racine, *Andromaque* (M. A. Bonnard); Euripide, *Andromaque* (M. J. Ernest-Charles); Beaumarchais, le *Mariage de Figaro* (M. Jules Renard); Shakespeare, *Jules César* (M. G. Trarieux); Ibsen, le *Canard sauvage* (M. Nozière).

Chacun de ces spectacles sera répété à huit jours d'intervalle. Les abonnements pourront être pris pour l'une ou l'autre série, c'est-à-dire pour douze représentations échelonnées de quinzaine en quinzaine.

Parmi les œuvres nouvelles que fera représenter M. Antoine aux représentations du soir figureront le *Mystique*, quatre actes de S. Rusinol et A. Rivoire; *Au temps de l'amour*, quatre actes de J. Case; la *Tragédie royale*, trois actes de Saint-Georges de Bouhélier; la *Chanteuse*, quatre actes en vers de J. Richepin; *Véronique Graslin*, cinq actes de G. Trarieux, d'après Balzac; la *Grande Vedette*, quatre actes de M. Vaucaire et R. Peter; le *Bon mensonge*, trois actes de J. Thorel; *David Copperfield*, dix tableaux de Max Maurey, d'après Dickens; *Néron*, cinq actes en vers d'Edmond Haraucourt; *Filles d'Ouessant*, huit tableaux d'Émile Vendel; *Elle est de la famille*, quatre actes de L. Descaves; la *Proie*, quatre actes d'H. Desfontaines; *Comme les Feuilles*, quatre actes de Giacosa, traduction de Mlle Darsenne; *Reines de Rois*, cinq actes de L. Hennique et J. Gravier; l'*Autre face*, de Blumenthal, traduction d'A. Germain

et R. Trebor; *Beethoven*, trois actes en vers de R. Fauchois; *An XII*, quatre actes d'A. Aderer et A. Ephraïm; *Esther*, trois actes en vers d'André Dumas; la *Petite Roque*, trois actes d'A. de Lorde, d'après Maupassant; l'*Impasse*, cinq actes d'E. et Ph. Moreau; *Papillon*, quatre actes de L. Bénière; la *Chanoinesse*, cinq actes d'H. Céard et H. de Weindel, etc.

CHRONIQUE THÉATRALE

Sous prétexte qu'honneur oblige, on voudrait que l'auteur de *Kaatje* ne fît plus représenter que des chefs-d'œuvre. On a trouvé généralement faible sa *Madone*, que Lugne Poe est venu jouer à l'Alcazar il y a quelques semaines. On a traité de même sans indulgence, au moins dans la Presse, sa *Dixième journée*, que le théâtre du Parc donne en ce moment. Je pense qu'on a eu tort de se montrer si sévère. La *Madone* et la *Dixième journée* ont manifestement été écrites avant *Kaatje*, et l'on ne peut blâmer M. Spaak de profiter du succès de cette dernière pièce pour faire connaître au public ses productions antérieures. Le public, d'ailleurs, ne s'en plaint pas. Si la *Madone* a gêné quelques spectateurs par un mélange inopportun de religion et de volupté, la *Dixième journée* a été accueillie, au Parc, avec une faveur marquée. On a trouvé à ce marivaudage sans prétention de la grâce, de l'esprit, du charme, de la bonne humeur, et même un soupçon de philosophie pratique tout à fait réjouissant. Dans un décor délicieux, un jardin à Fiésole, des gentilshommes et de jolies femmes, qui ont fui la peste de Florence, dissertent sur l'amour. Philomène, qui ne voulait plus aimer, se reprend à désirer un amant. Sera-ce Pamphile ou Philostrate? L'un récite de beaux vers et l'émeut, mais n'ose cueillir le baiser qui tremble sur ses lèvres. L'autre fait moins de façons, l'enlace et triomphe sans peine de ses suprêmes hésitations. Une aimable leçon se dégage de ce troublant débat : en amour, comme en toute chose, il vaut mieux agir que parler. Nous nous en doutions bien un peu, mais nous avons pris un vif plaisir à nous l'entendre dire en jolis vers dégimgamdés par Mme Nina Valmy, capiteuse comme une nuit d'Italie, par MM. Georges Cahuzac, agréablement ironique, Scott, angéliquement tendre, et par un essaim de beautés florentines, habillées avec un art exquis.

Un entr' acte, un bruit de sonnerie, les trois coups d'usage, et le rideau se relève sur le premier acte de *Simone*. *Simone* est une tragédie bourgeoise de M. Brieux, et je crois bien que c'est la meilleure pièce de l'auteur des *Avariés*. Il y met à la scène un conflit profondément humain et magnifiquement simple, pareil à ceux qui alimentent les chefs-d'œuvre tragiques de tous les temps. La fatalité y joue le rôle qu'elle tient dans notre existence à tous, c'est-à-dire le premier. Une fois posé l'acte initial, le meurtre de Mme de Sergaec par son mari, qui la surprend dans les bras de son ami intime, les événements se déroulent dans un ordre logique et impérieux auquel la volonté humaine serait bien incapable d'apporter la moindre modification. Nul effet préparé, nul truc, nul jeu de scène : tout arrive à l'heure voulue par le destin. M. de Sergaec, après s'être fait justice et avoir retrouvé, en une scène émouvante, la mémoire de son crime qu'une amnésie de deux mois lui avait fait perdre — c'est le premier acte, — élève sa fille Simone dans le culte absolu de la morte. A vingt et un ans, la jeune fille croit toujours que sa mère, modèle parfait de la mère et de l'épouse, est morte d'une chute de cheval quand elle-même avait six ans. Elle vit avec son père et son grand-père, et elle éprouve pour le premier un amour qui va jusqu'à l'adoration. Mais cet amour ne peut suffire à combler son être : le moment est venu où, malgré sa promesse de ne jamais quitter les siens, elle se sent emportée dans une tendresse nouvelle. Un jeune savant lui demande d'être sa femme et elle y consent avec un ineffable bonheur. Comme il semble loin, le passé terrible! Jamais, cependant, il n'a été plus près. Il plane au-dessus de toute cette joie, de toutes ces fraîches espérances. Le père du fiancé a surpris le douloureux secret et vient dégager sa parole. Il ne veut pas pour bru de la fille d'une telle mère et aussi, hélas! d'un père assassin. M. de Sergeac est bien forcé de faire part à Simone de la rupture de ses fiançailles. « Pourquoi? s'écrie-t-elle. Qu'ai-je fait? Qu'as-tu fait? » Et il doit s'accuser d'une faute qu'il lui est impossible de préciser. Elle le presse de questions. C'est en vain, car il faut, oh! oui, il faut qu'elle ignore tout, à jamais! Mais le destin ne veut pas, lui, qu'elle continue à ignorer l'infamie de sa mère, et le crime de son père. Une vieille servante, habilement interrogée, lui révèle l'affreuse vérité. Alors la pauvre enfant se trouve placée devant cet abominable dilemme : haïr son père, ou lui pardonner en trahissant le culte qu'elle doit au souvenir de sa mère. Que fera-t-elle? Elle partira avec sa vieille servante et ne reviendra jamais... Non, car son père a une idée sublime. Celui qui décidera entre eux, ce sera le grand-père maternel de Simone, le père de Mme de Sergaec, ce vieillard qui, plus que tout autre, aurait le droit de ne point pardonner. Et M. de Lorsy, reconnaissant à M. de Sergaec du long et pieux mensonge dans lequel il a élevé Simone en lui cachant la faute de sa mère, répond simplement : « Va embrasser ton père, mon enfant! » Ce dénouement, qui n'est pas le dénouement primitif de l'œuvre, est le meilleur possible, car s'il doit être interdit à quiconque de se faire justice à soi-même, il doit l'être bien plus encore à un enfant de juger son père sans recours et sans pardon.

C'est M. Grand, de la Comédie-Française, qui joue, au Parc, le rôle de M. de Sergeac, rôle qu'il a créé à Paris. Il le joue en grand artiste et son succès personnel a été très vif. Il faut citer à côté de lui Mlle Colona Romano, au jeu discret et puissant, qui ressemble comme une sœur à Mlle Madeleine Lély, MM. Chautard et Carpentier et tous leurs excellents camarades de la troupe du Parc. On applaudira pendant de longs soirs l'admirable pièce qu'ils interprètent si bien, et ce sera justice.

G. R.

NÉCROLOGIE

Théodore Solvay

Nous apprenons avec regret la mort d'un musicien belge que son grand âge avait, en ces dernières années, forcé à se retirer de la vie active, mais qui fut jadis l'un des initiateurs les plus compétents et les plus passionnés de l'esthétique musicale dans ses expressions les plus élevées. Contemporain d'Henri Vieuxtemps, d'Etienne Soubre, de François Servais, de Léonard, de Ferdinand Kufferath, etc., Théodore Solvay exerça par son enseignement et son exemple la plus heureuse influence sur le développement du goût. Élève de Chopin, sous la direction duquel il avait complété à Paris son éducation musicale, il possédait un beau talent de pianiste. Mais son tempérament et une certaine timidité naturelle lui firent préférer à l'existence mouvementée des virtuoses la carrière plus paisible et plus discrète du professorat. Il s'y distingua en inculquant à ses nombreux élèves, avec la pratique de leur art, l'amour des belles œuvres. Il fut des premiers à propager en Belgique le culte de Beethoven, puis celui de Mendelssohn, de Schumann, de Chopin, de Wagner. Attentif à l'évolution musicale qu'il suivait avec un ardent intérêt, il ne négligeait aucune manifestation artistique nouvelle. Richard Strauss et Claude Debussy, par exemple, trouvèrent dans ce vieillard à l'intelligence toujours en éveil un admirateur et un apôtre.

Théodore Solvay venait d'accomplir sa quatre-vingt-septième année. Il laisse, en assez grand nombre, des mélodies, des morceaux pour piano, des pièces instrumentales dont quelques-unes seulement furent éditées. Le souvenir de cet artiste modeste et distingué lui survivra dans la mémoire de tous ceux qui l'ont approché.

Nous nous associons très sincèrement à la douleur de sa veuve et de son fils, notre excellent confrère Lucien Solvay, qui ne cessa d'entourer son père de la plus tendre sollicitude.

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature française se réunira le mercredi 11 novembre. C'est notre collaborateur M. Eugène Demolder, l'auteur de la *Route d'émeraude*, du *Jardinier de la Pompadour*, des *Patins de la Reine de Hollande*, etc., qui paraît devoir réunir la majorité, sinon l'unanimité, des suffrages.

Le concours annuel de la *Société centrale d'architecture* a donné les résultats suivants : 1re prime, M. H. Van Montfort; 2e prime, M. Hebbelynck; 3e prime, M. Devroye. Mention spéciale : M. Aemquist.

Les projets, dont le thème est *l'Entrée d'un parc public*, seront exposés aujourd'hui, dimanche, de 10 à 4 h., au local de la Société, Palais de la Bourse.

Les Bibliothécaires des Sociétés Savantes affiliées à la Bibliothèque Collective viennent d'avoir leur réunion ordinaire. Des rapports relatifs à l'état actuel des collections qui sont installées au Palais des Beaux-Arts, 3bis, rue de la Régence, il résulte que quarante sociétés ont adhéré aux services de la Bibliothèque Collective. Elles comptent ensemble plus de dix mille membres, ce qui étend très largement la sphère de fréquentation des collections. Celles-ci, dès leur dépôt, ont fait l'objet d'un classement et d'un catalogage aujourd'hui à peu près complets, assumés par l'Institut International de Bibliographie. Les deux derniers dépôts sont ceux des bibliothèques de la Société Royale Belge de Géographie et de la Société de Pédotechnie.

La Bibliothèque Collective complète très heureusement la Bibliothèque Royale, laquelle, fatalement, ne peut pénétrer dans toutes les spécialités de la science moderne, tandis qu'il appartient aux sociétés savantes de le faire.

C'est mercredi prochain, à 8 1/2 h., qu'aura lieu, à l'Ecole allemande, la première séance du Quatuor Zimmer. Au programme : Mozart, Brahms, Beethoven.

Dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, premier concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de M. Mischa Elman, violoniste. Au programme : Concerto en *la* de Glazounow pour violon et orchestre, Quatrième Symphonie de Beethoven, Ouverture d'*Euryanthe*, Variations symphoniques de M. P. Gilson (première audition).

Concerts Ysaye. — Le concours de Mme Preuse-Matzenauer sera la grosse attraction du premier concert d'abonnement fixé au dimanche 15 novembre, à 2 1/2 h., salle Patria, avec répétition générale, la veille samedi, à 3 heures, même salle. L'éminente tragédienne lyrique, qui se produit pour la première fois en Belgique, chantera un air de *Rienzi* et les trois poèmes de Wagner.

Au même concert débutera également, à Bruxelles, le violoncelliste Gérard Hekking-Denancy, qui fera entendre en première audition le Deuxième Concerto de Saint-Saëns

Au programme symphonique figurent la *Symphonie pastorale* de Beethoven, l'ouverture du *Freischutz* et une primeur : trois nocturnes de Claude Debussy.

Le concert sera dirigé par M. Eugène Ysaye.

Nous apprenons que M. Christian, l'un des collaborateurs les plus distingués d'Antoine, vient d'être nommé professeur d'Art théâtral à l'Institut musical et dramatique d'Ixelles.

Nous ne pouvons que féliciter à la fois et l'établissement qui s'attache ainsi un éducateur ayant pratiqué du « vrai théâtre » vivant et naturel, et le professeur qui trouvera dans l'institution de la rue de la Longue Haie, un milieu éminemment favorable au développement de ces tendances, milieu ennemi des conventions et du factice.

Les amateurs et les professionnels sont également admis à suivre le cours.

Le cercle d'art le « Sillon » ouvrira cette année son XVe Salon annuel, dans les locaux du Musée Moderne, le 7 novembre à deux heures.

M. L. Maeterlinck publie dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* de Paris une intéressante étude sur le *Triptyque mutilé de Zierickzée*. Les deux volets de ce tryptique sont au musée de Bruxelles; ce sont les portraits bien connus de Philippe-le-Beau et Jeanne-la-Folle, avec des revers représentant saint Liévin et saint Martin. La partie centrale montre le *Jugement Dernier* et fait partie aujourd'hui de la collection Ramlot à Gand. Pour M. Maeterlinck, l'œuvre décorait jadis la *Vierschare* ou tribunal à l'hôtel-de-ville de Zierickzée. Elle fut probablement offerte par Jacques van Cats, bailli de la ville, et G.-L. van Cats, bourgmestre. Derrière la figure de Philippe-le-Beau on apercevrait le Burgendael de Bruxelles où l'on rendait la justice en plein air, et derrière le portrait de Jeanne-la-Folle nous aurions une reproduction de la résidence d'été de nos ducs, *t'Somerhuys*, connue d'abord sous le nom de *Folie de Feuillye*, curieuse construction en bois exécutée en Espagne, puis démontée et transportée à Bruxelles. Le triptyque pourrait être attribué à Jacob van Laethem, qui, avant B. van Orley, fut le premier et le principal peintre de la cour de Bruxelles.

Le *Fureteur*, revue mensuelle d'histoire, de bibliographie et de statistique de Presse (Bureaux, 12, rue Augustin Delporte, à Bruxelles), vient de subir une heureuse transformation. Le nombre de ses pages est triplé et à l'intérêt de son texte s'ajoute l'attrait d'illustrations nombreuses.

Organe officiel du *Cercle belge des Collectionneurs de journaux*, association scientifique qui poursuit entre autres buts la publication d'une bibliographie générale de la Presse belge, la revue est imprimée avec luxe par la maison Leempoel sur papier anglais vergé.

Le jury du concours international du monument de la Réformation, réuni à Genève, a décerné un premier prix à MM Laverrière et Taillens, architectes à Lausanne, et Reymond de Broutelles, sculpteur à Paris. Un deuxième prix est décerné à MM. Nénot, architecte à Paris, Landowsky et Bouchard, sculpteurs à Paris. De nombreux autres prix sont décernés à d'autres concurrents. Soixante et onze autres projets avaient été présentés.

Sottisier : Tous les candidats se sont éclipsés devant la candidature du directeur de l'Opéra. Il a fait un véritable *dead heat*, dans cette course au poste si envié, etc.

L. Schneider, le *Gil Blas*, 27 octobre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME

PAR

JUDITH CLADEL

Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras.

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

MAURICE GEVERS. — **CONCERTO SYMPHONIQUE**

Pour violon et orchestre.

Edition pour violon et piano. — Prix : 6 francs net.

Vient de paraître aux Éditions SCHOTT (MAX ESCHIG)

13, RUE LAFFITTE, PARIS

Gabriel Grovlez. — **LES FAMILIERS**

Quatre poèmes d'ABEL BONNARD

1. *Le Poisson.* — 2. *La Chauve-Souris.* — 3. *Le Chant des Grives.* — 4. *Le Chant des Grillons.*

Le recueil, prix net : 4 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

AGENDA " L'UTILE "

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.

Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.

Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 45. 8 NOVEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne. III. *Certains* (G. JEAN-AUBRY). — Lettres intimes d'une Musicienne américaine, par AMY FAY (OCTAVE MAUS). — Au Cercle artistique. Exposition Ch.-W. Bartlett (F. H.). — Livres de Vers et de Prose (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art à Paris. *Exposition K. H. Roussel. Georges d'Espagnat, décorateur* (L. V.). — La Musique à Paris. *Concerts du Salon d'Automne* (M.-D. C.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE[1]

III. — **Certains.**

Entre les rétrospectives et les « fauves », c'est la foule habituelle des suiveurs et des habiles,— qui ne parvient pas, toutefois, à noyer quelques personnalités discrètes et consciencieuses sachant traduire leurs visions sinon toujours avec un égal bonheur, du moins avec un esprit probe et digne.

(1) Suite et fin. Voir nos numéros des 11 octobre et 1er novembre.

Le compte-rendu d'un Salon ne saurait, pour quelque raison que ce fût, ressembler à un palmarès: le choix des quelques esprits qui paraissent au critique les plus saillants éclaire mieux sur son point de vue que ne le ferait, sur sa bienveillance, une liste de noms.

Pour peu qu'on ait suivi dès ses origines le Salon d'Automne, on retrouve avec lassitude les mêmes séides d'un impressionnisme abâtardi où plus rien ne reste de ce qui en fit la gloire difficile mais assurée, plus rien de cette spontanéité contrôlée, de cette ivresse somptueuse, plus rien qu'une charpente insensible, que l'effigie dérisoire de personnalités qui nous tiennent trop au cœur pour qu'on n'en veuille pas à ceux qui se mêlent tout uniment de les plagier et de tâcher d'en ravir auprès des cœurs simples la considération que les révolutionnaires d'antan acquirent après bien des attaques et des luttes.

L'absence de Renoir est à ce point de vue des plus fâcheuses, ainsi que celle de Guillaumin : la présence de ces deux impressionnistes de la première heure réduirait mieux encore à néant les prétentions des Moret, des Loiseau, des Maufra. Ce dernier s'est piqué cette année de peinture décorative : un grand panneau — *Souvenir d'Écosse* — atteste assez fâcheusement l'incompréhension d'une décoration logique, cohérente. La vision de M. Maufra manqua toujours de grandeur; le souci d'une synthèse ne s'y révéla jamais, la réalité découpée par petites tranches fut toujours son constant dessein; il ne s'est jamais mieux révélé que là. Il serait difficile de rencontrer une composition qui fût moins volontairement composée, où rien ne s'affirmât moins

nécessité, où le sens de l'arabesque fût laissé davantage au hasard. L'ensemble reste ainsi mesquin dans son esprit panoramique et superficiel.

Mais c'est le sort des gouvernements que de confier d'ordinaire les missions à ceux qui y sont les moins propres. Cela était déjà vrai avant même que Beaumarchais ne l'eût dit, et ce n'est point près de ne plus l'être.

Il n'y a pas chez M. Maufra l'excuse d'une erreur momentanée, il y a l'incompatibilité d'un esprit très matériellement minutieux avec le sens intellectuel nécessaire à la conduite d'une véritable décoration.

M. Maurice Denis a prouvé cette année que pour être un esprit fin, nourri d'intellectualité et profondément décorateur, on n'en risquait pas moins de s'égarer. Son *Histoire de Psyché* n'ajoutera rien à sa gloire; j'aimerais qu'elle ne vînt pas à la diminuer auprès de certains.

Le sujet, en vérité, lui convenait assez mal. L'esprit catholique et mystique de M. Denis ne pouvait se trouver très à l'aise au sein de cette mythologie. Si intelligent que soit un peintre (et M. Denis est assurément l'un des plus intelligents de cette heure), il lui sera toujours malaisé de s'exprimer à l'encontre de sa sensibilité. Celle de M. Denis semble bien réclamer une discipline et l'armature d'une sorte de sévérité sans laquelle il choit rapidement dans la mièvrerie.

Il y aurait mauvaise grâce à insister outre mesure sur l'erreur d'un esprit délicat. Tous ceux qui ont goûté la compréhension cultivée de M. Denis n'auront pu, cette fois, que s'étonner de ces colorations affadies et mièvres où sombrent les plus précieuses qualités d'un décorateur justement estimé.

En revanche, le labeur opiniâtre et souvent ingrat auquel se livrait depuis plusieurs années M. René Piot trouve aujourd'hui sa récompense. Ses fresques — *Miserere mei* et *Requiescat in pace* — couronnent avec beauté ce grand effort et manifestent une vigueur harmonieuse, un esprit décoratif original et puissant.

Sa fresque des Sept péchés capitaux ordonne autour de la stylisation de l'Orgueil une série de volumes expressifs et condensés où se traduit l'équilibre d'une vision mûrie et réalisée.

Albert André et Lebasque n'apportent à ce Salon rien de nouveau, mais seulement de quoi justifier la sympathie que l'on a dès longtemps pour des natures discrètes et jolies, qui se soucient du charme plus que de la profondeur, de l'agrément plus que de l'inquiétude.

De même, Laprade n'a rapporté d'Italie rien qui renouvelle sa vision; sa matière ne s'en est pas clarifiée; on se demande même comment l'émotion ou la commotion de ces contrées nouvelles pour lui ont pu marquer d'une aussi faible empreinte un esprit délicat, observateur et sensible.

Par bonheur, Bonnard donne par sa présence le témoignage toujours charmant d'une grâce savante sans pédantisme, négligente avec soin : l'esprit plaisant s'y révèle même, comme en cet *Après-Dîner* où un chien lorgnant complaisamment les vestiges d'une tarte traduit, en cette atmosphère d'intimité aux subtiles nuances, l'ironie charmante d'un peintre qui relève du plus valable esprit français. G. JEAN-AUBRY

LETTRES INTIMES
d'une Musicienne américaine

par **Amy Fay** (1)

Ces lettres, dans lesquelles une jeune fille rend compte, avec une spontanéité et une fraîcheur d'impressions charmantes, de ses études musicales en Allemagne, font revivre toute une époque qu'on pourrait appeler l'Age héroïque du piano. Elles furent écrites de 1869 à 1875, précisément au temps où les grands virtuoses du clavier, les Rubinstein, les Liszt, les Bulow, les Tausig, les Clara Schumann rivalisaient de talent et de célébrité. Élève de Kullak à Berlin après avoir passé par l'école du « fantasque et capricieux » Tausig, l'auteur des *Lettres intimes* se perfectionna à Weimar sous la direction de Liszt, dont le grand souvenir domine son livre. Revenue à Berlin, elle trouva en Ludwig Deppe un maître dont la méthode rationnelle, appuyée sur la physiologie, contribua à développer davantage encore la vélocité de son mécanisme.

Le récit de ses leçons, du travail persévérant qu'elle s'imposa durant ces années laborieuses, des auditions auxquelles elle assista en élève attentive et passionnée jusqu'au jour où, pour la première fois, elle gravit à son tour, pianiste accomplie, l'estrade des concerts, forme l'unique substance de la correspondance de Miss Amy Fay. Du fait que ce récit ne décèle aucune arrière-pensée de publicité, qu'il reflète au jour le jour la sensibilité d'une artiste dont la modestie égale la précoce maturité d'esprit, les *Lettres intimes* acquièrent une saveur qui justifie le succès par lequel elles furent accueillies en Amérique, en Allemagne et en Angleterre. Il était utile qu'une édition française les vulgarisât parmi nous. A leur intérêt anecdotique et biographique s'ajoute l'exemple d'une volonté, d'une persévérance et d'une ferveur artistique dont l'influence sera salutaire. C'est ce qui leur a valu l'honneur d'être présentées au public par M. Vincent d'Indy.

Dans la cinématographie de ces souvenirs défilent les plus hautes personnalités musicales de l'Allemagne d'il y a trente ans. Et chacune d'elles est typée en traits expressifs. Miss Fay écrit de Liszt : « Ses mains sont si étroites et ses doigts si maigres qu'ils semblent avoir deux fois plus de joints que ceux des autres; ils sont si souples, si flexibles, que l'on devient nerveux à les regarder. » Son jeu l'exalte : « Il y a une telle vie dans tout ce qu'il joue qu'on ne croit plus entendre de la musique, mais un être réel qui respire, qui parle, qui chante! Il me semble, quand

(1) Traduit de l'anglais (*Music study in Germany*) par Mme B. SOURDILLON. Préface de M. VINCENT D'INDY. Première édition française après plus de trente éditions à l'étranger. Paris, Dujarric et Cie.

j'écoute Liszt, que l'air est peuplé d'esprits. » Ailleurs : « Quand Liszt joue quelque chose de pathétique, il semble qu'il pénètre votre âme, en ouvre les blessures et fait revivre les anciennes souffrances. »

Elle déclare Tausig « aussi hautain et despote que Lucifer. » Et elle ajoute : « Si j'avais continué avec lui, je me serais « usée jusqu'aux os », car tous ses élèves sont aussi minces qu'un bâton. » Elle admire le jeu précis de Bulow, qu'elle place, dans la hiérarchie des virtuoses, entre Rubinstein et Tausig : « L'écouter est comme regarder dans un stéréoscope, tant les détails du morceau qu'il interprète se détachent clairement. » Ses remarques sur Clara Schumann, Wieck, Joachim, Sophie Menter, Anna Mehlig, Wilhelmy ne sont pas moins frappantes dans leur synthétique sobriété.

En 1871, elle vit à Berlin Richard Wagner : « Il a un front immense, paraît on ne peut plus nerveux et a dans la bouche une moue désagréable qui révèle une volonté de fer. » Le maître dirigea, entre autres, sa *Kaisermarsch*, que décrit en ces termes pittoresques l'auteur des *Lettres* : « Après la tempête de sons de l'introduction, les tambours font leur entrée avec un *tat-tat-tat-tat-tat* bref et aigu, puis les cuivres commencent l'air et l'amplifient en un *crescendo* qui finit en un tel éclat et retentissement que vous vous sentez frissonner jusqu'à la moelle des os. Il semble qu'un tremblement de terre va ouvrir le sol sous vos pieds. Le bruit était aussi fort que celui du déferlement de la houle. Je n'ai jamais eu idée de rien, en musique, pouvant approcher de cela. Wagner me faisait penser à un Triton géant se transportant au milieu des flots et choquant, d'une main contre l'autre, de grandes vagues de son. »

Pendant son séjour à Weimar, Miss Fay fit la connaissance d'un pianiste belge, M. Camille Gurickx. Elle nous révèle dans l'excellent professeur un talent tout spécial que sa modestie nous avait dérobé jusqu'ici : celui de pétrir avec art entre ses doigts la mie de pain pour en modeler des fleurs délicates! Si ces lignes tombent sous ses yeux, M. Gurickx sourira à ce souvenir de jeunesse. Mais ce passage de la lettre qui l'évoque (8 août 1873) charmera davantage l'artiste : « Gurickx suivait les cours de l'École des Arts à Bruxelles en même temps que ceux du Conservatoire, de sorte qu'il peint aussi bien qu'il joue et qu'il a été très indécis lorsqu'il lui a fallu choisir entre les deux arts. Son style est grandiose et ardent; il prend modèle sur Rubinstein et je n'ai jamais entendu jouer les rapsodies de Liszt avec autant d'entrain que lui. Il en fait ressortir toute la puissance, le brillant, l'énergie fougueuse et produit la plus grande sensation. Liszt lui-même ne joue pas aussi bien les accords! Peut-être est-ce parce qu'il ne cherche pas, à présent, à déployer toute sa force. »

Ces quelques extraits permettront d'apprécier l'intérêt des mémoires de Miss Fay. Les artistes y trouveront, avec l'agrément d'une lecture instructive, des conseils utiles et un précieux encouragement. Aussi le poète Longfellow a-t-il pu leur décerner ce décisif éloge : « Ce livre est un bon livre, et j'espère qu'il fera comprendre aux jeunes gens que pour atteindre la maîtrise dans un art quelconque, il faut de longues années d'études, d'efforts et de discipline. »

OCTAVE MAUS

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition Ch.-W. Bartlett

La Bretagne et la Hollande ont séduit le peintre Ch. W. Bartlett. Bien d'autres, avant lui, furent séduits par le décor de ces sites si disparates bien qu'apparemment associables. Deux pays de pittoresque, deux pays de couleur. Mais, quel changement de caractère de Pont-Aven à Volendam! Du sombre au clair, du farouche au jovial. M. Bartlett ne semble pas saisir ces nuances. Sous un même soleil, ici et là-bas, il tire de sa palette des couleurs agréables, mais à peine différenciées par les costumes, plus sombres en Bretagne, plus clairs en Hollande. Le paysage, l'atmosphère, qui devraient en même temps situer et donner aux figures des deux pays leur caractère spécial, bien tranché, sont traités légèrement ou même totalement absents. On peut faire vivre, par l'ambiance, des physionomies peu étudiées en soi. Il est vrai que M. Bartlett ne nous donne généralement ici que des études, voire des croquis. Ces toiles et ces pastels sont d'un dessin ferme et sobre; ils sont d'un habile et sage talent. Le travail est appliqué, lent, parfois heureux, mais sans surprises.

F. H.

Livres de Vers et de Prose

M. Léon Lafage est méridional comme j'aime qu'on le soit, c'est-à-dire avec ferveur et finesse. Son délicieux livre : *La Chèvre de Pescadoire* (1), l'atteste. En principe, j'ai horreur de ses compatriotes : ils sont hâbleurs et verbeux, prennent les mots pour des idées, confondent les genres et n'ont qu'un idéal : arriver. Mais s'ils étaient tous comme lui, quels charmants compagnons! M. Léon Lafage est un conteur de la lignée d'Alphonse Daudet dans les *Lettres de mon moulin*; c'est tout dire.

La Chèvre de Pescadoire est un petit roman, de proportions exquises, émouvant mais avec discrétion, plein de détails d'une observation ravissante, fin, subtil, ironique, familier, prodigieusement évocateur de l'atmosphère de *là-bas*. Les personnages de cette nouvelle, comme aussi ceux des contes suivants, sont d'une réalité étonnante, avec cet assaisonnement d'une pointe de fantaisie et de galéjade, si particulière à la race languedocienne — j'entends : chez elle, lorsqu'on ne la transplante pas. Quelque chose qu'on ne peut définir, un rien d'emphase pittoresque et de folie dans le réalisme, je ne sais quoi de bouffon, d'exagéré et de bon enfant, le coup de soleil.

Par personnages, entendez aussi les animaux, car M. Léon Lafage raconte les bêtes aussi bien que les gens, et il connaît admirablement les moindres velléités de leur âme obscure. Lisez *La Chèvre de Pescadoire*.

J'ai parlé plusieurs fois ici même de MM. Legrand-Chabrier, et ils sont trop intelligents pour m'en vouloir si je leur dis que *La Journée d'Arles* (2) n'apparaît point dans leur œuvre comme un progrès. C'est trop petit. La tentation du livre minuscule, je le sais, est très forte, mais il faut y résister. Il y a de fort jolis détails dans ce cahier, notamment l'introduction, mais je n'arrive pas à l'aimer comme j'ai aimé *Mangwa*. Il n'y en a pas assez long, voilà! Le talent de MM. Legrand-Chabrier pouvait, à propos des paysages d'Arles, se développer bien plus à l'aise, en remarques de toutes sortes, en ces remarques qu'eux seuls notent avec tant de finesse. On s'étonne de cette brièveté et il en reste je ne sais quelle gêne, comme en face d'un causeur exquis et célèbre

(1) LÉON LAFAGE, *La Chèvre de Pescadoire*. Paris, Les « Éditions nouvelles » (Bernard Grasset).

(2) LEGRAND-CHABRIER, *La Journée d'Arles*. Paris, Sansot. (Petite collection *Scripta brevia*).

qui vous aurait joué le tour de ne dire que quatre mots. On aime que MM. Legrand-Chabrier se laissent aller à leur abondance.

Les Nuages s'amoncellent (1), tel est le titre que M. Claude Lorris a donné à un roman très romanesque, où l'on voit une reine incognito aimer un nihiliste qui reçoit l'ordre de la tuer et se tue pour éviter cet assassinat. Il y a là dedans une comtesse qui, forcée de céder à un milliardaire pour de l'argent, envoie son frère tuer son amant d'une nuit en un duel où le frère sait qu'il exécutera à coup sûr l'amant. C'est le passage le plus violent de ce sombre livre. Mais le personnage du frère et celui de la sœur sont supérieurement dessinés, dans leur canaillerie aristocratique.

Cyrène (2), d'Ossit, est encore l'histoire d'une femme qui aime un homme irrésistible. Nous sommes un peu comblés de romans traitant ce sujet mirifique. Mais je reconnais volontiers que, malgré des snobismes à la Bourget, et certaines prétentions de style, ce livre n'est pas sans grandes qualités. La fin surtout se précipite vers le dénouement mortel avec une angoissante rapidité, et, à ce moment, le personnage du héros, énigmatique, sournois, faible et fatal à la fois, est d'une réalité poignante. Et certains comparses sont très intéressants, par exemple le vieux duc de Wavres dont l'âme est si curieusement attirée vers celle de la maîtresse de son fils, parce qu'il la plaint de la souffrance qui l'attend.

La Barque amarrée (3), de M. Victor Clairvaux, est une histoire de pêcheurs zélandais très vivante. On suit avec intérêt l'aventure de cet Hendrick qui, du jour où il ne peut plus naviguer, change, change graduellement, jusqu'à devenir une sorte de bourgeois banal et de vieillard désabusé et oublieux. L'intrigue entre lui et sa délicate fiancée Helena est attendrissante.

Dans *le Génie d'Athènes* (4), M. Joseph Chot aborde ce genre de reconstitutions antiques, si difficile depuis que M. Pierre Louys, avec *Aphrodite*, atteignit d'un seul coup la perfection. Il y fait preuve d'une ferveur touchante et d'une intelligence émue, mais il y ajoute, malheureusement, des préoccupations d'une métaphysique et d'une morale toutes modernes et que ces brutes raffinées qu'étaient les Athéniens n'eurent certes jamais, même en rêve.

Avec *le Valet de Cœur* (5), M. Tristan Klingsor continue son œuvre charmante et parfaite. C'est un des cinq ou six vers-libristes qui sache son métier, avec Mauclair, Milosz, Cloüart et Max Elskamp. Il ne compose que des chansons, mais quelles chansons! Légères, spirituelles, pleines de fines remarques, d'images rares et de mots charmants, d'un rythme net et bien marqué, d'un sentiment de miniature! J'ai pour ce poète des petits sujets une dilection particulière. Il est de pure race française et, comme les anonymes populaires du *folklore* qu'il ressuscite, il a l'ingénuité malicieuse et l'amour des mots, l'attendrissement retenu et l'ironie, le découragement résigné et la folle gaieté. Sa muse, fée et paysanne ensemble savante et naïve, narquoise et bon enfant, me rappelle le pavot, le pavot qu'il a célébré en une chanson que je ne peux me retenir de citer, tant elle est caractéristique et jolie :

J'avais jadis le chef orné
D'un large manteau de pétales mauves,
Mais maintenant je n'ai
Qu'une petite tête ronde et chauve,
Sans yeux, bouche, ni nez.

Avec ma couronne plate et découpée
Comme une assiette à dessert pour les oiseaux,
J'ai l'air d'un roi songeur de grotesque épopée
Debout sur son unique jambe en fuseau,
Et qui aurait perdu son ventre et son épée.

Mais j'ai le cerveau farci de beaux rêves :
J'endors les espiègles joufflus près de moi
Et je les conduis aux féeriques grèves
Où Lorely chante au pêcheur pris d'émoi
Une chanson d'amour qui jamais ne s'achève.

Je les conduis au pays des fées,
Au pays de Mélusine et de Raymondin
Où les chevaliers rapportent des trophées
A leurs belles et vont au jardin
Leur murmurer paroles étouffées.

Je les conduis chez le Loup et chez Peau-d'Ane,
Chez l'Ogre et chez Barbe-Bleue,
Chez Urgèle et Viviane,
Et chez la princese qui se damne
Pour ouvrir le cabinet miraculeux.

Car j'ai la tête sonore de mots qui grisent
Comme un magique grelot d'or,
Mais il faut prendre bien garde qu'on le brise :
L'on n'y trouverait plus en guise de trésor
Que de petites graines grises.

M. Paul Drouot fait tout ce qu'il veut. C'est un virtuose. Son abondance, sa science du vers et du mot, sa souplesse en face de toutes les émotions le font étrangement pareil à Hugo jeune. C'est ainsi que Victor Hugo a commencé, et, — je le dirai, dussé-je faire bondir bien des gens, — moins bien, avec moins d'adresse et moins de nervosité.

Un danger menace M. Paul Drouot : sa facilité. Mais une qualité le sauvera sans doute de devenir un rhéteur en vers : cette nervosité dont je parle, et surtout ce quelque chose d'innocent et de tendre, d'enthousiaste et de pur qui s'avouait dans la *Chanson d'Eliacin* (1), ce surprenant début. J'aime moins *la Grappe de Raisin* malgré d'admirables pièces. Là, visiblement, l'auteur a cédé au désir de faire des épigrammes (il y en a trois cents, toutes de huit vers) et de mettre en chacune quelque chose, dût ce quelque chose en étouffer. Mais c'est un arrêt pour moi que ce livre, un intermède dans le drame lyrique. On peut tout attendre de M. Paul Drouot qui, à un âge follement tendre, est déjà un vieux routier de la technique, et le plus doué de tous les jeunes poètes.

Citons enfin : *Vieux Thèmes* (2), de M. Albert Lecocq, où persistent doucement les souvenirs de Jammes et de Bataille, et *A l'Aiguail* (3), de M. Albert Hennequin, qui est un poète solitaire et qui ne prend conseil que de lui-même.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) CLAUDE LORRIS, *Les Nuages s'amoncellent*. Paris, Bernard Grasset.
(2) OSSIT, *Cyrène*, roman. Paris, Lemerre.
(3) VICTOR CLAIRVAUX, *La Barque amarrée*. Bruxelles, Éditions de la *Belgique artistique et littéraire*.
(4) JOSEPH CHOT, *Le Génie d'Athènes*, roman des temps antiques. Liège, Société belge d'éditions.
(5) TRISTAN KLINGSOR, *Le Valet de Cœur*. Paris, « Mercure de France ».

L'ART A PARIS

Exposition K.-X. Roussel

M. Druet inaugure sa ravissante galerie de la rue Royale avec une centaine de pastels du suave et poétique Roussel. L'éloge de M. Roussel n'est plus à faire. Il a parmi nos artistes sa place, et, de ses camarades avec lesquels on le vit toujours exposer, il est un des rares qui ont noblement résisté au succès facile, et ne sacrifient ni aux élégances mondaines, ni à l'académisme.

Nous retrouvons avec une joie renouvelée ses paysages antiques — l'antiquité de Théocrite et de Corot — ses clairières sereines où les chèvre-pieds poursuivent les nymphes rieuses et où dansent les faunes rablés et les naïfs et pervers satyreaux.

Ces personnages, à demi-nus ou vêtus d'étoffes flottantes d'un bleu délicat, d'un rose fané, participent excellemment du site

(1) PAUL DROUOT, *La Chanson d'Éliacin*. Paris, Éditions de *la Phalange*.
(2) ALBERT LECOCQ, *Vieux Thèmes*, poèmes. Liège, éditions de *Vers l'Horizon*.
(3) ALBERT HENNEQUIN, *A l'Aiguail*, poésies (hors commerce). Impression d'amateur, par Henry Cormeau, à Seiches (Maine-et-Loire).

même, et s'harmonisent avec les masses des bouquets d'arbres et la fine lumière d'un ciel de turquoise mourante.

M. Roussel est un amoureux de la nuance. Il exècre les effets connus, s'abstient des brutalités ou des feux d'artifice. Il indique, suggère plutôt qu'il ne réalise. Ses terrains, ses ciels, à peine frottés, sont d'une parfaite justesse, les terrains consistants, les ciels limpides. Parfois il s'anime, s'échauffe, et ce sont alors des indigos plus vifs, des vagues céruléennes ou violettes. Mais pas la moindre fausse note en cette mélodie discrète qui s'insinue doucement en notre cœur.

Georges d'Espagnat, décorateur

M. Georges d'Espagnat, un de nos plus imaginatifs décorateurs contemporains, réunit à la galerie Durand-Ruel dix grands panneaux que tout le monde ira voir.

Ce sont des enfants aux joues fraîches, des fillettes rebondies, des jeunes filles rieuses, jouant et cueillant des fleurs dans de beaux jardins ensoleillés, sur la terrasse à l'italienne d'où l'on domine la mer. Les tonalités rouge et indigo sont chaleureuses et la composition d'un parfait équilibre. Une heureuse réminiscence d'un maître vénéré, M. Renoir, avère la plus légitime des filiations artistiques. Et vous admirez aussi de Georges d'Espagnat des nus féminins, modelés comme des statues, qui sont le triomphe de cet ardent coloriste, chantre enivré et sensuel de la joie, de la lumière et de la vie.

L. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Concerts du Salon d'Automne

J'aurais voulu que ces séances organisées par l'infatigable Armand Parent nous apportassent plus d'inédit, et de meilleur inédit : la seule première audition de quelque importance qu'elles aient comporté fut celle de la Sonate pour piano et violon de M. Albert Roussel. Les programmes furent d'ailleurs riches en œuvres modernes rarement entendues, comme les quatuors de M. Guillon et de M. Malherbe, la suite pour piano *En Forêt* de M. Coindreau, la Sonate pour piano de M. Vincent d'Indy, les *Rustiques* de M. Roussel, etc., sans parler du quatuor d'archets inachevé de Chausson, du quatuor en *sol* mineur de M. Fauré (exécution admirable, avec Mlle Germaine Meyer au piano), les sonates pour piano et violon de Castillon et de M. Vincent d'Indy.

On connaît trop la bonne volonté des organisateurs et leur discernement pour attribuer cette relative pénurie de nouveautés intéressantes à une autre cause qu'au manque d'œuvres présentées : le fait n'en est pas moins regrettable. Je ne veux pas dire que tout ce qu'on nous a fait entendre de neuf était inintéressant : les *Familiers* de M. Grovlez (joliment chantés par Mme Grovlez) attestent de l'élégance et du goût; les deux pièces pour hautbois et piano de M. Rousse, bien jouées par M. et Mme Bleuzet, ne sont point sans saveur. Mais combien le *Thème et Variations* pour piano de M. René Jullien, malgré la consciencieuse interprétation de M. Dorival, me parut fade ! Et je suis forcé d'en dire autant de la plupart des mélodies, signées de noms divers, qui occupèrent une appréciable partie des séances. Parmi les jeunes compositeurs responsables de ces médiocrités, il en est sûrement dont j'aurai l'occasion de reparler quelque jour avec éloges : on peut être assuré que je n'y faillirai point.

Il me faut maintenant parler de la Sonate de M. Albert Roussel, ce qui me cause quelque embarras. La première audition ne m'en a point laissé une impression d'ensemble bien nette, et j'ai cru y reconnaître quelque chose d'inquiet et de forcé, au moins dans l'*allegro* initial; le mouvement du milieu m'a paru d'expression plus spontanée et plus communicative. M. Roussel est d'ailleurs un musicien en qui j'ai la plus grande confiance et dont nombre de belles compositions attestent déjà le tempérament sincère et inventif. Peut-être n'a-t-il pas encore trouvé, dans toutes ses œuvres symphoniques, *sa* forme. Peut-être aussi rapporterai-je d'une deuxième audition de sa sonate une impression entièrement différente.

Il me reste à citer, avec des éloges mérités, les artistes qui prêtèrent leur concours à ces séances : Mmes Caro-Lucas, Philipp, Mayrand, Mellot-Joubert, Broquin d'Orange, Campredon, Mlles Blanche Selva et Marthe Dron, et surtout le Quatuor Parent, dont j'ai eu maintes fois déjà l'occasion de signaler l'incomparable activité.

M.-D. CALVOCORESSI

P. S. — Les *Familiers* de M. Grovlez viennent de paraître chez Schott. Il faut féliciter cette maison de s'être ouverte, grâce à l'initiative de son représentant de Paris, M. Eschig, à l'école française moderne.

M. Michel Brenet vient de publier, chez Alcan, une biographie critique d'Haydn, dont la clarté, la précision et la belle documentation ne sauraient être trop louées. On n'avait encore rien écrit d'aussi attachant sur le maître, aujourd'hui plus célèbre que connu malheureusement.

M.-D. C.

CHRONIQUE THÉATRALE

On représente en ce moment à Bruxelles deux pièces qui, toutes deux, pourraient s'appeler : *le Bonheur de Jacqueline*. L'une, qui porte effectivement ce titre, a pour auteur M. Paul Garault, et se joue à l'Alcazar. L'autre, c'est *l'Amour veille*, de MM. de Flers et de Caillavet, et se joue au théâtre des Galeries. Dans l'une et dans l'autre de ces pièces, il y a une charmante jeune fille, surnommée Jacqueline, qui se marie mal et est odieusement trompée par son mari. La grande différence entre les deux pièces c'est que, dans celle de M. Garault, la première Jacqueline prend son malheur au tragique et quitte son mari sans esprit de retour, tandis que, dans celle de MM. de Flers et de Caillavet, la seconde Jacqueline, plus amoureuse ou l'âme moins profonde, pardonne tout de suite à l'infidèle et l'étreint avec un redoublement de passion. Pour les personnages de M. Garault, la vie est une aventure qui n'est point tout à fait dépourvue de sérieux : le serment conjugal, le don de l'être, l'honneur, le sacrifice, le dévouement sont encore des choses qui existent et qui valent la peine d'être conservées. Ainsi M. Garault n'a pas eu honte de mettre à la scène un héros : je prends ce mot, notez-le bien, dans le sens le plus héroïque que l'on puisse lui accorder. Son Fernand Ravenel, qui aime Jacqueline de toutes ses forces et qui se sacrifie, qui s'efface volontairement devant un rival indigne uniquement parce qu'il a deviné que la jeune fille lui préfère ce bellâtre, je dis que c'est un héros, et, dans notre théâtre veule et mou, j'ajoute que c'est une très rare et très précieuse exception. Il y a, dans la comédie de M. Garault, beaucoup d'autres personnages qui sont des fantoches uniquement destinés à amuser la galerie, mais il ne faut pas lui en tenir rancune, en faveur de cette belle et émouvante création de Fernand Ravenel. Ce n'est pas banal, en vérité, et c'est courageux, par le temps qui court, d'avoir osé faire le pivot d'une pièce d'un monsieur qui ne s'occupe pas exclusivement de soigner ses petits intérêts ou de satisfaire ses petites passions, et qui a pour objectif unique le bonheur d'un autre être que soi.

Voilà le grand mérite de la comédie de M. Paul Garault, et telle est aussi la vraie raison du succès qui l'accueille chaque soir à l'Alcazar. On est heureux de se retremper dans un peu d'honnêteté et de droiture et de ne plus entendre traiter légèrement, avec un sourire et une pirouette, les questions les plus graves qui puissent engager la vie et l'honneur d'un homme. Il importe de dire aussi que le *Bonheur de Jacqueline* est fort bien joué à l'Alcazar, dans le cadre de luxe discret auquel la maison, depuis deux ans, nous a habitués. Mlle Authclair est une Jacqueline délicieuse et tous ses camarades la secondent avec talent.

***

L'autre *Bonheur de Jacqueline*, je veux dire l'*Amour veille*, est exactement le contre-pied de la pièce précédente. La Jacqueline de MM. de Flers et de Caillavet est extrêmement gentillette, seulement c'est un bébé : un bébé honnête, un bébé spirituel, mais un bébé. Elle prend la vie en riant. Quand elle pleure par hasard, on ne saurait croire que c'est pour de bon. Elle n'est ni

méchante, ni maligne. Si son mari la trompe vilainement, elle jure de le punir de la peine du talion, mais elle se réfugie précisément chez le seul homme qu'une femme ne peut pas aimer : Ernest, Ernest Vernet, le savant maladroit, le pauvre Ernest, enfin! Et quand l'intrigue puérile qu'elle a nouée se dénoue toute seule au milieu d'un éclat de rire général, c'est elle qui demande à son mari pardon parce qu'il l'a trompée! Celle-là est un peu forte, tout de même, et le public ne l'a pas accueillie sans la saluer de rires ironiques. N'empêche qu'il ne s'insurge pas, le public, contre les mœurs falotes de tout ce monde de pantins, et qu'il accepte qu'on lui présente l'adultère, la trahison, le mensonge, comme des choses sans aucune conséquence, comme d'aimables riens, prétextes à sourires et à galipettes. Car vous savez que Galipaux est de l'affaire. C'est lui, le pauvre Ernest, le seul brave garçon de toute cette bande de toqués, et il rend le rôle ridicule avec infiniment de talent. Evidemment, une époque a le théâtre qu'elle mérite, et MM. de Flers et de Caillavet, auteurs nés malins, ne lui offriraient pas cette pièce — après tant d'autres du même genre et du même esprit — s'ils n'étaient sûrs de répondre à un besoin et de flatter une bassesse du moment. Toutefois il me semble qu'on commence à se fatiguer d'entendre répéter sans cesse les mêmes choses, de voir sans cesse les maris trompés ridicules ou odieux, et les maris trompeurs spirituels et charmants. Cette façon de traduire la vie est tout aussi fausse, et beaucoup plus dangereuse, que celle des optimistes de la vieille école. Au moins, chez ces derniers, la contagion de l'exemple ne pouvait avoir que de bons effets.

Mais gardons-nous de faire ici de la morale : c'est si mal porté, cet hiver! Sourions donc, puisque le sourire est de règle, et convenons sans acrimonie que l'immoralité, prêchée par MM. de Flers et de Caillavet et représentée par des artistes aussi remarquables que ceux de M. Fonson, possède, hélas! la beauté du diable et est tout-à-fait irrésistible. G. R.

PETITE CHRONIQUE

C'est, comme nous l'avons annoncé, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, qu'on fêtera au Musée d'Ixelles notre ami et éminent collaborateur Camille Lemonnier à l'occasion de la publication de son soixante-cinquième volume. Cette fête, dont l'Université populaire d'Ixelles a pris l'initiative, aura lieu sous les auspices de l'administration communale et sous la présidence d'honneur de l'échevin des Beaux-Arts. Tous les cercles post-scolaires et toutes les universités populaires du pays y seront représentés. Le cercle *Crescendo* y prendra part en exécutant, pour inaugurer la cérémonie, la *Marche jubilaire* de L. Jehin. Des discours seront prononcés par M. F. Cocq, échevin des Beaux-Arts, par Mlle N. Lecrenier et MM. M. Gauchez, P. Broodcoorens et L. Piérard. Mme Delbove-Derboven et M. Jahan réciteront des fragments d'œuvres de l'écrivain; trois chansons de celui-ci, mises en musique par L. Delune, seront chantées par Mme L. Pacary et M. Decléry, du théâtre de la Monnaie. Des adresses et un album commémoratif seront remis au jubilaire.

L'exposition rétrospective organisée dans les salles de la *Scola Musicæ* (90, rue Gallait) par le *Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres de Schaerbeek* a été inaugurée hier. Elle réunit un ensemble de toiles et de sculptures dues aux artistes schaerbeekois défunts et restera ouverte jusqu'au 22 novembre (de 10 à 4 h.).

Le *Sillon* a ouvert hier, au Musée moderne, son XVe Salon annuel. Parmi les exposants : MM. A. Bastien, A. Blandin, G. Bouy, Louise Brohée, F. Bulens, E. Canneel, Ed. Claes, M. d'Haveloose, A. Geudens, E. Godfrinon, G. Haustraete, F. Huygelen, M. Lefebvre, L. Mascré, A. Matton, V. Mignot, A. Navez, W. Paerels, L. Riom, L. Thévenet, E. Thysebaert, J.-F. Tordeur, R. Van den Brugge, G. Van Zevenberghen.

M. Kurt Peiser a inaugauré hier à la Salle Boute une exposition de ses œuvres. Clôture le 16.

Une exposition intéressante, qui durera dix jours, s'ouvrira demain, lundi, à 2 heures, au Cercle artistique. C'est celle des œuvres de feu le peintre Ernest Hoorickx, mort en février dernier et qui fut le meilleur disciple de Théodore Verstraete.

La Ville de Louvain vient de voter une souscription de 50 fr. pour le monument projeté à la mémoire de Max Waller, directeur-fondateur de la *Jeune Belgique*. La Ville de Bruxelles a souscrit une somme de 1,000 francs.

La distribution des prix aux lauréats des derniers concours du Conservatoire aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 1 h. 1/2.

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Mischa Elman, violoniste.

Mlle Mélanie Barre, pianiste, l'une des meilleures élèves de feu Antonin Marmontel, donnera mercredi prochain un concert avec orchestre à la salle Patria. L'orchestre sera dirigé par M. E. Agniez.

Le *Groupe des Compositeurs belges* inaugurera vendredi prochain, à 8 1/2 h., la série des six séances qu'il donnera à la salle Patria. Au programme de cette première audition : œuvres de MM. De Greef, Mortelmans, Jongen et Van Dooren interprétées par Mlle Levering, Mme Stadelhoff-Van Dooren, MM. L. Henner, M. Crickboom et A. Van Dooren.

MM. Marcel Jorez, violoniste, et Henri Wellens, pianiste, annoncent une séance de sonates à la Salle Allemande le jeudi 26 novembre.

Parmi les œuvres qui seront exécutées aux Concerts Durant figurent un extrait du *Messie* de Handel, la Cantate pour baryton solo et la cantate *Freue dich* pour soli, chœur et orchestre, de J.-S. Bach, la Symphonie concertante et le *Requiem* de Mozart, *Egmont* et le *Christ au Mont des Oliviers*, de Beethoven, le *Requiem* de Brahms, la *Cène des apôtres* de Wagner, les *Chants d'amour* de M. A. De Greef et une Cantate avec ténor solo de M. P. Gilson.

Les solistes seront : Mmes Bruckwilder, Ceuppens-Houzé et Beaumont, soprani; Mlles Angèle Delhaye et Andriani, mezzo-soprani; Mlle Flament, contralto; MM. Swolfs, Lambrecht, Lheureux et Valloy, ténors; MM. Henri Seguin, Brétigny et Bouilliez, barytons; MM. Lucien Capet, violoniste, professeur au Conservatoire de Paris, et Léon Van Hout, altiste, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

L'Ecole de chant de Mme Emma Beauck est transférée de la rue de l'Amazone, 28, à l'avenue des Fleurs, 84, (avenue Brugmann).

A Liége, l'Association des Concerts Debefve inaugurera samedi prochain, avec le concours de M. B. Huberman, la série de ses grandes auditions. Le concert aura lieu au Conservatoire, à 8 heures précises.

Rappelons que c'est dimanche prochain, à 10 heures, que se réunira à la Maison du Livre, sous la présidence d'honneur de M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat, le IVe Congrès national de la Presse périodique. En même temps s'ouvrira la première Exposition du Périodique belge. Les inscriptions peuvent être adressées jusqu'au 12 courant à M. G. Mertens, secrétaire général de l'*Union de la Presse périodique belge*, 3, rue Villa-Hermosa.

M. Médéric Dufour, professeur à l'Université nouvelle et à l'Université de Lille, fera les lundi 9, mardi 10, lundi 16, mardi 17, lundi 23 et mardi 24 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, dans le nouvel auditoire de l'Université nouvelle, 67, rue de la Concorde, une série de six conférences sur l'*Imitation grecque dans l'œuvre de Racine*.

M. Gisbert Combaz a repris hier à l'Université nouvelle la série de ses entretiens (avec projections lumineuses) sur *les Arts en Chine et au Japon*. Ces conférences seront continuées tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir. Dans le même auditoire, M. Louis Piérard fera les vendredis 13, 20 et 27 novembre des conférences sur *Le Théâtre en plein air et le Théâtre populaire* (Cycle des conférences sur des *Questions littéraires*).

De Paris :

C'est M. André Messager qui succède, comme directeur des Concerts du Conservatoire, au regretté Georges Marty. Ses débuts auront lieu dimanche prochain.

M. Messager a été élu à l'unanimité des voix. Et sa nomination est d'autant plus flatteuse qu'il n'avait, vu sa qualité de directeur de l'Opéra, pas cru pouvoir poser sa candidature. Celle-ci lui a été en quelque sorte imposée.

C'est avec raison que la Société des Concerts s'est adressée à lui. M. Messager est un chef d'orchestre de tout premier ordre : il vient de le prouver, une fois de plus, par la façon magistrale dont il a préparé et conduit l'exécution du *Crépuscule des dieux*, qui triomphe à l'Opéra.

Une exposition de tableaux et pastels de Mary Cassatt est ouverte jusqu'au 28 novembre dans les Galeries Durand-Ruel. — Chez MM. Bernheim s'achèvera mardi l'exposition de Mme Clifford-Barney, de Washington. — Mme Agutte (M. Sembat) expose à la Salle Petit, jusqu'au 15, un ensemble d'aquarelles. — Demain s'ouvrira dans la nouvelle galerie Druet, 20, rue Royale, une exposition de peintures et pastels par M. Odilon Redon à laquelle succédera, le 23, une exposition de M. Maurice Denis. Le 7 décembre sera inaugurée, dans la même salle, une exposition des tableaux de Mlle Anna Boch.

Une exposition française de Beaux-Arts aura lieu en janvier prochain à Montréal (Canada), sous la direction d'un comité présidé par MM. A. Besnard, F. Jourdain, R. Lalique et A. Rodin.

Les invitations aux artistes, en nombre limité, viennent d'être expédiées. L'Exposition, organisée sous le patronage et avec le concours de l'*Art association* de Montréal, sera installée dans l'hôtel de cette société.

Il faut louer hautement l'esprit d'initiative, la ferveur artistique et la persévérance déployés par M. Witkowski pour restaurer à Lyon le culte de la musique. Ses efforts constants ont abouti à l'érection d'une vaste salle de concerts dont l'inauguration servira de prétexte à une série de belles manifestations musicales. Un grand concert symphonique et choral aura lieu aujourd'hui dimanche sous la direction de M. Witkowski dans la nouvelle salle, qui portera le nom de Salle Rameau, et sera répété mardi prochain. On y entendra entre autres la IXe symphonie de Beethoven. Jeudi, M. Vincent d'Indy fera une conférence dont le sujet, *De Rameau à Debussy*, ne manquera pas de piquer vivement la curiosité. Mlle Blanche Selva interprétera les exemples cités par le conférencier. Enfin, un grand concert orchestral dirigé par M. Vincent d'Indy et au programme duquel figurent *Souvenirs*, la trilogie de *Wallenstein*, la *Rhapsodie basque* de Ch. Bordes, etc., clôturera dimanche prochain la série des fêtes inaugurales.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME
PAR
JUDITH CLADEL
Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras.

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs
4, place de la Madeleine, Paris.

BIBLIOTHÈQUE DES CLASSIQUES FRANÇAIS

FRANÇOIS COUPERIN (1668-1733). — **Les Goûts réunis**, concerts extraits pour violon et clavecin. Revision par PAUL DUKAS.
Cinquième, Sixième, Septième et Neuvième Concerts. *Prix net : 4 francs chacun.*

PARTITIONS D'ORCHESTRE (FORMAT DE POCHE)

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Deuxième Concerto** pour piano et orchestre (op. 22). *Prix net : 4 fr.*
ID. — **Introduction et Rondo capriccioso** pour violon et orchestre (op. 28). *Prix net : 3 francs.*
ID. — **Quatrième Concerto** pour piano et orchestre (op. 44). *Prix net : 4 francs.*
ID. — **Troisième Concerto** pour violon et orchestre (op. 61). *Prix net : 4 francs.*

PIANO, CHANT, ETC.

CÉSAR FRANCK. — Œuvres d'orgue transcrites pour deux pianos à quatre mains par HENRI DUPARC : **Première Fantaisie** (en *ut* majeur). *Prix net : 3 francs.* — **Cantabile**. *Prix net : 3 fr.* — **Deuxième Fantaisie** (*la* majeur). *Prix net : 6 fr.*
PAUL DUKAS. — **L'Apprenti Sorcier**, scherzo d'après une ballade de Goethe. Transcription pour piano. *Prix net : 5 francs.*
CLAUDE DEBUSSY. — **Petite Suite** transcrite pour 2 pianos à 4 mains par HENRI BUSSER. *Prix net : 8 fr.*
ID. **Trois Chansons de Charles d'Orléans** pour quatre voix mixtes sans accompagnement. — Partition. *Prix net 2 fr. 50.*
ID. **Children's Corner**, petite suite pour piano seul. *Prix net : en recueil, 5 fr.*
LOUIS AUBERT. — **Fantaisie** pour piano et orchestre (op. 8). Piano principal (avec réduction de l'orchestre pour un second piano). *Prix net : 5 francs.*
ID. **Hélène** (A. DE BENGY PUYVALLÉE), chant et piano. *Prix net : 1 fr. 75.*
HENRI BUSSER. — **La Colombe** (HENRI DE RÉGNIER), chant et orchestre. *Prix net : 2 fr. 50.*
ANDRÉ CAPLET. — **Chanson d'Automne** (ARMAND SILVESTRE), chant et piano. *Prix net : 1 fr. 35.*
ID. **Deux poèmes** (G. JEAN-AUBRY), chant et piano. I. **Ce Sable fin et fuyant**.... *Prix : 2 fr. 50 ;* II. **Angoisse**. *Prix : 2 francs.*
RHENÉ BATON. — **L'Ame des Iris** (CAMILLE MAUCLAIR), chant et piano. *Prix net : 1 fr. 75.*
ID. **Berceuse** (GEORGES CHAMPENOIS), chant et piano. *Prix net : 1 fr. 35.*

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

MAURICE GEVERS. — **CONCERTO SYMPHONIQUE**

Pour violon et orchestre.

Edition pour violon et piano. — Prix : 6 francs net.

Vient de paraître aux Éditions SCHOTT (MAX ESCHIG)

13, RUE LAFFITTE, PARIS

Gabriel Grovlez. — **LES FAMILIERS**

Quatre poèmes d'ABEL BONNARD

1. *Le Poisson.* — 2. *La Chauve-Souris.* — 3. *Le Chant des Grives.* — 4. *Le Chant des Grillons.*

Le recueil, prix net : 4 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

AGENDA "L'UTILE"

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.

Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.

Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 46. 15 NOVEMBRE 1908

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Espoir, par M. Georges Lecomte (GEORGES RENCY). — La manifestation Lemonnier (*L'Art moderne*). — Victorien Sardou (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Charles Lacoste (MARIUS-ARY LEBLOND). — Pour la protection du Louvre : *Un mouvement international*. — Le Concert populaire (Ch. V.) — A Verviers (Correspondance particulière de l'*Art moderne*) (J. S.) -- Bibliographie musicale. — Petite Chronique.

L'ESPOIR

par M. Georges LECOMTE

M. Georges Lecomte, le très distingué et très sympathique président de la Société des gens de lettres, a conçu un projet aussi vaste qu'intéressant, celui d'écrire toute une série de romans sur l'histoire de France contemporaine : je veux dire l'histoire qui comprend les événements français depuis 1871, après la guerre, jusqu'à nos jours.

Le projet est vaste, car, dans toute la succession des faits qui constituent l'histoire de France, ceux qui se sont déroulés entre les années 1871 et 1908 sont peut-être les plus importants et les plus décisifs. On pourrait établir, en effet, me semble-t-il, que, jusque vers le milieu du règne de Louis XIV, la France pousse à sa perfection l'idée monarchique; qu'à partir de ce moment, cette idée se décompose et voit ses éléments se dissocier de plus en plus; que la révolution de 89, prématurée et excessive, propose violemment un état de choses nouveau ; que cet état nouveau subit, durant quatre-vingts ans, toute sorte de vicissitudes, sous l'effort des différentes réactions conservatrices; qu'enfin, grâce à la guerre franco-allemande, premier abcès, puis à l'affaire Dreyfus, second abcès libérateur, le pays de Rabelais, de Montesquieu, de Jean-Jacques, de Voltaire, de Hugo et de Zola s'engage franchement et définitivement dans la voie du progrès social où le suivront bientôt toutes les nations du globe. Je crois bien que le dessein de M. Georges Lecomte est précisément de montrer ce qu'il a fallu, à une poignée de héros, de patience, de prudence, d'énergie, de désintéressement et de foi pour arracher la France à l'étreinte du passé, pour la préserver des chutes dans l'inconnu, et pour la maintenir fermement et sûrement à égale distance des audaces téméraires et des reculades pusillanimes.

Le premier roman de la série vient de paraitre. Il s'intitule l'*Espoir* (1). Quel beau mot, et comme il est bien d'avoir placé toute l'œuvre à venir sous l'égide de ce vocable si réconfortant! C'est que M. Georges Lecomte,

(1) Paris, Bibliothèque Charpentier, E. Fasquelle.

s'il sait observer les hommes sans indulgence et sans bienveillance exagérée, n'est pas un pessimiste. Il croit en sa patrie, il croit en sa destinée glorieuse, en sa mission de convertir le monde à la religion de la démocratie républicaine. M. Lecomte est un optimiste décidé, et il en témoigne à toutes les pages — il y en a quelque cinq cents, — de son dernier roman.

Le livre s'ouvre sur le tableau des ruines de Paris, après la Commune. S'il fut un moment dans l'histoire où la France parut définitivement déchue, ce fut bien celui-là. Ses défaites pendant la guerre, l'invasion, une paix honteuse, son sol occupé par l'ennemi en armes, des luttes fratricides engagées sous les yeux de l'étranger exultant de joie, tout cela l'avait mise si bas qu'elle semblait incapable de jamais se relever. Paris, la ville folle de l'Empire, le mauvais-lieu — si séduisant! — de l'Europe, n'était plus qu'un monceau de décombres fumants, parmi lesquels de timides bourgeois osaient à peine montrer leurs visages pâlis de terreur et de faim. De profonds dissentiments politiques troublaient la nation : royalistes, bonapartistes et républicains tramaient sourdement leurs intrigues. M. Thiers, qui n'était sympathique à personne, se voyait reprocher par les réactionnaires la lenteur qu'il apportait à rétablir le Roi légitime, et par les avancés, la rigueur avec laquelle il avait mis fin aux excès sanguinaires de la Commune. Tout paraissait donc perdu. Et cependant, en ce moment même, et en dépit de toutes les apparences contraires, s'accomplissait un lent travail de résurrection. Dans la politique, dans l'art, la science et la littérature, des hommes nouveaux surgissaient avec Gambetta, avec Manet, avec Pasteur et Zola. De ces efforts, si différents en apparence, et si idendiques par leur but, il devait résulter l'avènement d'un âge où régneraient enfin plus de vérité et de justice. La politique s'efforcerait de faire participer tous les hommes aux bienfaits de la vie sociale; l'art et la littérature s'inspireraient franchement de la nature et répudieraient les intermédiaires fournis par un académisme désuet; la science lutterait contre le mal physique sous toutes ses formes et déclarerait la guerre à la mort elle-même. Comment ne pas espérer, en présence d'un si intense et si généreux labeur! Comment ne pas prendre en pitié les partisans attardés des régimes anciens, dont les faibles mains essayaient d'arrêter un mouvement aussi irrésistible!

Ce sentiment d'espoir et ce sentiment de pitié sont les deux motifs essentiels du beau livre de M. Georges Lecomte. Une ingénieuse et discrète affabulation lui permet de nous montrer quelques héros de la France nouvelle ainsi que quelques survivants de l'époque antérieure. Les uns et les autres sont exactement représentatifs des deux états opposés de la conscience française. Il faut ajouter à la louange de notre auteur que, s'il n'a pas dissimulé ses préférences intimes, il a su du moins présenter avec impartialité et sans déformation les opinions de ses adversaires. C'est que, vraisemblablement, il n'ignore pas que, dans tout régime politique, comme d'ailleurs dans toutes les choses humaines, il y a une part de vrai et de bon. Celui qui triomphe n'est pas le plus vrai ou le meilleur, c'est celui qui est le mieux adapté à l'obscure volonté du moment.

Je tiens, cependant, à lui chercher une petite querelle. Il me paraît que le côté purement romanesque de son livre est légèrement sacrifié. L'intrigue est mince, et les personnages dissertent avec une trop régulière éloquence. M. Lecomte écrit une belle langue, harmonieuse et riche, un peu solennelle, ainsi qu'il convient à un moraliste littéraire. Mais il est regrettable que la plupart de ses héros parlent tous comme il écrit. Cette particularité nuit à l'illusion et nous empêche de croire tout à fait à la réalité de l'anecdote qui sert de prétexte à son récit. Somme toute, c'est la France meurtrie et renaissante qui est le seul vrai personnage du livre. Je ne m'en plains pas, certes, car j'ai pris un intérêt passionné à la voir se débattre contre ses ennemis du dehors et du dedans. Émettons pourtant le vœu que, dans son prochain roman, M. Georges Lecomte consente à accorder plus de place à l'élément imaginatif. L'art suprême du romancier ne consiste pas à mettre toute la vie sous les yeux de ses lecteurs, mais bien d'en suggérer la complexité infinie à l'occasion d'un conflit d'ordre privé. Autour d'une histoire d'amour, ou d'une compétition d'intérêts, il est possible d'évoquer tous les mouvements sociaux d'une époque déterminée. C'est ce qu'ont fait Zola dans les Rougon-Macquart et Anatole France dans ses derniers romans. M. Georges Lecomte est de taille à se mesurer avec ces géants. Maintenant qu'il a solidement établi son sujet et qu'il l'a montré dans ses grandes lignes, il peut passer aux finesses du détail et, tout en brossant largement, dans le fond du tableau, le décor des grands faits contemporains, il peut réserver les premiers plans à quelques scènes bien choisies et fortement éclairées où de vrais hommes et de vraies femmes, non plus des abstractions ou des types convenus, sauront retenir notre regard et émouvoir notre sensibilité.

GEORGES RENCY

La Manifestation Lemonnier.

L'hommage de respectueuse admiration décerné dimanche dernier, sur l'initiative de l'Université populaire d'Ixelles, à Camille Lemonnier a, fort heureusement, échappé à la banalité qui guette habituellement, au détour des bosquets d'éloquence et des avenues d'enthousiasme, le héros de ces manifestations populaires.

La journée fut belle, émouvante, digne du probe écrivain auquel la consacrèrent de juvéniles ardeurs. Aux félicitations des

représentants de toutes les universités populaires du pays s'associèrent officiellement les autorités communales. Des artistes, en grand nombre, apportèrent à Camille Lemonnier un fraternel salut, et, de l'étranger, les maitres de l'art et de la littérature lui adressèrent des témoignages d'affection qui affirmèrent, une fois de plus, la haute estime dont son nom et son fécond labeur sont auréolés.

Il ne s'agissait, au début, que d'une fête locale organisée par la jeunesse intellectuelle de la commune où l'homme de lettres vit son existence laborieuse et exemplaire. Mais la manifestation prit un essor magnifique. S'évadant des limites territoriales, elle trouva dans l'union unanime des cœurs, en Belgique, en France et ailleurs, une réalisation qui en accentua la signification et en éleva singulièrement le niveau. Il faut s'en réjouir à la fois pour l'homme de lettres dont le talent et le caractère reçurent cette récompense et pour la dignité de l'art, que rehausse cette solidarité dans la consécration du mérite.

En présence d'un pareil concours de sympathies, on ne peut songer sans colère aux difficultés qui furent, naguère, suscitées à l'écrivain par des esprits sectaires et incompréhensifs, aux humiliations que lui infligèrent des individualités aveuglées par une morale étroite ou par la passion politique. Peut-être, il est vrai, cette hostilité a-t-elle trempé les énergies de l'artiste et multiplié ses forces. Homme de combat, inaccessible au découragement, il a déployé d'autant plus de vigueur et d'opiniâtreté dans la lutte que celle-ci était plus ardente. Et les résistances qu'il a surmontées accroissent la valeur de son triomphe.

Aujourd'hui le vent de la gloire a balayé ces souvenirs amers. Les acclamations qui ont salué le jubilaire, les discours qui l'ont célébré, les hommages de tous genres qui lui furent décernés avec une touchante spontanéité l'ont vengé des injustices d'autrefois. Si les blessures furent profondes, elles sont désormais cicatrisées. Puisse la moralité qui se dégage de l'événement nous préserver dans l'avenir des erreurs dont Camille Lemonnier fut la victime !

L'ART MODERNE

Des discours excellents furent prononcés, au cours de la séance qui rassembla au Musée d'Ixelles une foule considérable, par MM. Bergmann, président de l'Université populaire; Cocq, échevin des Beaux-Arts; Maurice Gauchez, Louis Piérard, etc. MM. Gaston Heux et Pierre Broodcoorens célébrèrent l'écrivain en des strophes enflammées. Mlle Nelly Lecrenier précisa l'importance que donna celui-ci, dans ses romans, à la femme et à la mère. Des œuvres musicales de M. Louis Delune sur des poèmes de Camille Lemonnier furent interprétées avec expression par Mme Pacary et M. Decléry. Mme Derboven et M. Jahan firent applaudir des pages du jubilaire, qui clôtura la séance par une allocution émue dont la péroraison souleva un enthousiasme indescriptible.

Voici les beaux vers de M. Gaston Heux que M. Maurice Gauchez, haranguant Camille Lemonnier, a lus à cette inoubliable manifestation :

Maître, tu nous créas, dans tes labeurs puissants,
Un monde encor divin malgré les dieux absents.
Là, toute chair est nue et l'innocence altière
A plus de nudité mêle plus de lumière.
Ils revivent par toi, les matins ruisselants,
Monde des premiers jours et des premiers élans
Où le vrai Pan céleste, avant que sur ses lèvres
Le rustique pipeau rythmât les bonds des chèvres,
Eau vive des ruisseaux, sève des arbres verts,
Etait l'hymne vécue errant par l'univers...
Tout s'échappe en chantant d'une source éternelle,
Tout l'avenir sourit au passé consolé,
Et sur les seins puissants de la nuit maternelle
Tremblent les gouttes d'or de son lait étoilé.

VICTORIEN SARDOU

A partir d'un certain moment de leur vie et de leur carrière, on ne juge plus les hommes : on les regarde faire. Comme on les a classés, on les laisse agir de la façon qu'ils veulent. Et c'est alors qu'ils sont les plus libres ou les plus esclaves, selon leur choix.

Victorien Sardou a toujours fait ce qu'il a voulu. Il était depuis si longtemps célèbre que rien de ce qu'il écrivait ne pouvait modifier l'opinion qu'on s'était faite de lui; elle était double et contradictoire, et également fausse.

Pour les uns (et le pauvre Hugues Rebell fit un livre pour consacrer littérairement cet avis), Victorien Sardou était le roi des dramaturges parce qu'il n'avait pas son rival pour *cuisiner* une pièce. Ils admettent que l'art suprême consiste à mettre en cinq actes n'importe quoi, et comme personne au monde autant que Sardou n'était capable d'amener tout ainsi à la vie scénique, depuis les questions occultes jusqu'aux détails de l'histoire et aux bizarreries des mœurs, ce dramaturge devenait à leurs yeux une manière de grand homme.

Ils ont tort parce que cet art-là n'est pas le suprême, en effet. Et je n'entends pas ici déprécier l'art dramatique au profit de l'art littéraire. Bien au contraire j'estime que l'art dramatique, à cause de sa force, de sa logique, de l'implacable nécessité où il vous met de courir à l'essentiel, et d'être *vivant* avant tout, en dehors de toutes digressions qu'il vous plaira, est le premier des arts de la parole, et je ne suis pas loin de considérer Shakespeare comme le plus grand artiste qui ait jamais existé. Mais autre chose est de faire surgir, dans une action scénique, les personnages de la vie et de l'histoire, autre chose est de préparer à coups de documents et avec l'aide ingénieuse de ficelles et de trucs des morceaux d'histoire ou des tranches de vie contemporaine sur le plateau des théâtres d'aujourd'hui, selon le goût d'une esthétique qui demain sera peut-être vieille et morte.

Pour les autres, Sardou n'offrait aucune espèce d'intérêt parce qu'il n'était plus jeune et parce qu'il ne faisait pas de *littérature* dans ses pièces.

Mais ils n'ont pas moins tort que les précédents, car la littérature, les tirades et le style de Sardou valaient bien ceux des fournisseurs habituels du boulevard, lesquels leur semblent de bons écrivains. Et même, si l'on ne se place qu'à ce point de vue boulevardier, les comédies de Sardou sont plus jeunes, plus alertes, plus gaies, plus vivantes que celles de l'année dernière de maint auteur célèbre et décoré. On a dit — je l'ai peut-être machinalement répété — que le théâtre contemporain vient tout entier de Porto-Riche. C'est vrai, sentimentalement, mais techniquement (sauf Becque et Curel) tout vient de Sardou. Sardou avait inventé une esthétique, une manière dont nous ne nous sommes pas évadés et, après tout, elle nous suffit bien pour ce que nous avons à dire.

Mon opinion sur l'auteur de *Patrie* est également loin des deux que je viens d'examiner.

Étant donné que tout le monde ne peut pas être Curel ni surtout Becque, je tiens Sardou pour un écrivain de théâtre qui a eu presque tous les dons. Spirituel, adroit, léger, fin, tendre quand il veut, énergique souvent, nul comme lui n'a su *mettre en scène*. Il aurait suffi à nous amuser, si tous les autres *amuseurs* avaient été soudain frappés de stérilité. Les thèses que Dumas fils a traitées avec la pesanteur et le pédantisme que l'on sait, Sardou, les présentant en quelques actes sans prétention, nous a rendu le service de nous en montrer le peu d'importance sociale, sans pour cela leur enlever le sentiment ou la grâce.

Parfois, lorsque j'y pense de près, il me semble qu'il y avait en Victorien Sardou un auteur comique de la famille de Molière et de Courteline, avec un rien de Marivaux dans le sang, beaucoup de Marivaux. Mais l'homme de théâtre, le metteur en scène, et aussi l'érudit, le rat de bibliothèque ont gâté ces dons précieux.

Lorsqu'il est lui-même (car je suppose toujours qu'un homme est lui-même dans ce qu'il a fait de meilleur) Victorien Sardou est presque excellent.

Je tiens les *Pattes de mouches* pour un petit chef-d'œuvre, *Patrie* pour un drame au moins aussi bon que le meilleur d'Hugo (il est vrai que ce n'était pas difficile), *Fernande* pour une ravissante étude psychologique et *Rabagas* comme le modèle, inégalé, de la comédie politique.

Mais, malheureusement, le vaudevilliste arrivait toujours pour corriger, égarer, altérer la verve du comique. Le dialogue, au moment où il allait être sérieux, émouvant, gracieux, tournait en pirouettes bouffonnes, et la majorité des pièces de Sardou restent ainsi équivoques, confuses, mélangées, sans intentions précises. On peut dire qu'il a excellé à gâter de beaux sujets comme *Nos Intimes*, par exemple, par cette espèce de crainte d'ennuyer ou de trop attendrir que cet homme d'esprit éprouvait jusqu'à la maladie. Personne n'a su comme lui esquiver, lorsque la situation tourne au pathétique, les exigences de la logique par des mouvements tournants, des voltes, des virtuosités merveilleuses et le public, empoigné, charmé, reconnaissant de n'avoir plus rien à craindre, se demandait comment il en venait à éclater de rire trois minutes après avoir redouté la crise de larmes. C'est l'adresse de Sardou qui l'a empêché d'être un auteur dramatique de premier ordre. Car je suis certain que l'expérience de la vie et de la scène, sans cette fâcheuse virtuosité, l'aurait amené, un jour, jusqu'à la gravité de moraliste d'un Courteline ou d'un Becque et, qui sait, peut-être jusqu'à l'émotion philosophique d'un Curel.

Car ce vaudevilliste était hanté des problèmes de l'au delà. En dehors du théâtre, il faisait figure d'homme indépendant, généreux, actif, instruit, réfléchi. Peut-on savoir ce qu'il serait devenu si les contemporains, au lieu de fêter l'amuseur sceptique, avaient réclamé du comique profond l'œuvre latente dont il était capable? Il aurait sans doute fait servir les merveilleuses qualités d'auteur dramatique que la nature lui avait départies à un idéal plus haut, ainsi qu'Ibsen (cet extraordinaire *homme de théâtre*) avait fait en son pays, et nous regretterions peut-être aujourd'hui, au lieu d'un charmant et inconsistant moraliste, le plus grand dramaturge de France.

Que dis-je? peut-être; certainement, — car personne, dans ce siècle, parmi les écrivains de théâtre, n'a eu en main des éléments aussi variés, aussi riches et aussi complets que ceux dont il a disposé.

FRANCIS DE MIOMANDRE

CHARLES LACOSTE

M. Charles Lacoste (1) est un des peintres les plus importants de la génération qui suit celle des Vuillard, des Roussel et des Bonnard. Il ne se rattache à aucune école et peut-être même n'a-t-il étudié attentivement aucun maître, bien qu'il sache admirer ses aînés les plus divers. Il est très personnel. Il est très loin de l'impressionnisme, quoique révérant les Cézanne et les Monet, et c'est ce qui empêche certains critiques ou amateurs dont les yeux sont habitués et, comme l'on dit, « faits » aux somptuosités et aux virtuosités des impressionnistes, de goûter, à la première vue autant qu'après, les qualités de rare finesse et de subtile poésie qui attachent très profondément à son talent. Son œuvre atteint à une grande distinction sans aucune afféterie et exerce un charme de noblesse, de fraîcheur et d'ingéniosité. On ne se fatigue jamais à vivre avec elle et nous entendons communément dire qu'on l'apprécie davantage à mesure qu'on le connaît mieux : cela vient de ce qu'elle est à la fois très moderne et très classique.

M. Charles Lacoste est surtout connu du public et vanté par la critique pour les paysages de grande ville — Paris, Londres, Bordeaux — qu'il compose selon un art très originalement décoratif : il ne se borne point, conformément à la méthode des impressionnistes, à copier avec le plus de fidélité possible les effets de lumière sur un coin de rue ou un monument, le mouvement du jour dans les avenues et sur les façades; il choisit et il synthétise selon la méthode classique, et même il interprète, et dans son choix il recherche les assemblages architecturaux de lignes géométriques : par exemple la superposition de statues à arêtes nettes par-dessus les parallélogrammes, triangles et trapèzes des toits qui dominent eux-mêmes des circonférences et demi-lunes de feuillages. Il nous traduit ainsi de façon exquise la poésie des grandes villes dont les groupes de maisons, aussi intéressants que les groupements des arbres tant dessinés par les peintres de 1830, présentent des combinaisons ingénieuses de lignes, vrais « tableaux » de figures de géométrie dans l'espace, dessin graphique amusant et séduisant pour nos yeux de grands écoliers. Sur ces surfaces il fait jouer, il distribue, il dose savamment des lumières étranges et diffuses, ces éclairages au ton de chlore ou de manganèse de nos grandes villes aux atmosphères chimiques. Ou bien il étend des neiges molles, impondérables : bien peu de peintres ont su rendre avec autant de finesse la densité de la neige dans l'air ou l'éclat de sel de l'hiver.

Très intelligent, très cultivé, noble personnalité, M. Lacoste met *du sentiment* dans ses œuvres, un sentiment aristocratique, discret, mélancolique, contenu, qui prête un charme mélodique à ses paysages. Il est dans la lignée bien française des Puvis de Chavannes et des Cazin : il synthétise ses effets de ligne et de couleur, il a de la prédilection pour les teintes plates et fines, il chérit les crépuscules imprégnés de suavité et d'intellectualité. C'est aussi un peintre délicieux de jardins, jardins de ville et jardins de campagne suspendus dans une atmosphère irisée de rosée; il les a observés avec une souriante patience et une érudite ingénuité, notant avec goût les tons rares des choux ou des poireaux dans un potager, ceux des fleurs d'automne dans les vergers. Un même sentiment de poésie fine et discrète distingue ses natures-mortes, nuancées avec tant de mesure, mesurées avec tant de méthode.

MARIUS-ARY LEBLOND

(1) Une exposition d'œuvres de cet artiste est ouverte actuellement, à la Galerie Eugène Blot, à Paris.

Pour la protection du Louvre

Un mouvement international.

« Les biens les plus précieux, répondit M. Bergeret, sont communs à tous les hommes, et le furent toujours... Après les travaux séculaires de l'égoïsme et de l'avarice, en dépit des efforts violents des individus pour saisir et garder des trésors, les biens individuels dont jouissent les plus riches d'entre nous sont encore peu de chose en comparaison de ceux qui appartiennent indistinctement à tous les hommes. Et dans notre société même ne vois-tu pas que les biens les plus doux ou les plus splendides, routes, fleuves, forêts autrefois royales, bibliothèques, musées, appartiennent à tous? Aucun riche ne possède plus que moi ce vieux chêne de Fontainebleau ou ce tableau du Louvre. »

Ainsi s'exprima ce jour-là la philosophie souriante de M. Bergeret. Nous l'imaginons aisément étendant son raisonnement des hommes aux nations et affirmant avec éloquence le caractère international des richesses artistiques. Il est, épars dans les églises, les palais, les musées des deux mondes, un merveilleux butin de livres, de tableaux, de statues, le plus précieux trésor universel que toutes les nations possèdent en commun et dont l'Humanité entière doit avoir la garde. Qui osera prétendre que la *Châsse de Sainte-Ursule* de Memling n'appartient pas à l'Américain qui, pour venir l'admirer, passe l'Atlantique, autant qu'aux nonnes de l'Hôpital Saint-Jean à Bruges qui détiennent ce chef-d'œuvre?

Qu'un peuple, ému, attendri, revendique comme sien tel poète dont le génie est la fleur même de sa sensibilité, de sa psychologie collective, nul ne s'en plaindra. Mais ce poète, il œuvra, sans s'en douter parfois, non pour son mécène, sa ville ou son pays, mais pour le monde entier et pour l'avenir. Et c'est au monde entier qu'appartiennent ses créations.

Flamands, Hollandais, Allemands, Italiens, Espagnols, le Musée du Louvre est nôtre où la France accumula tant de toiles admirables que ses guerriers victorieux nous ravirent. Ceci n'est point un reproche et nous ne regrettons rien : c'est une joie pour nous de venir périodiquement dans ce Paris de la Beauté, à la fête du génie humain où l'on a confronté les maîtres de tous les pays. Mais ce Louvre merveilleux, s'il est une gloire de la France, appartient aussi à l'Humanité entière et toutes les nations ont pour devoir de veiller à sa sauvegarde. Cet internationalisme-là rencontrera sans doute l'approbation de tous. Il faut qu'il soit une réalité et non une vaine affirmation verbale. Il faut qu'il agisse.

***

L'occasion s'en offre aujourd'hui. Car *le Musée du Louvre va brûler*... Ceci n'est peut-être point tout à fait exact -- souhaitons-le! — mais il nous plaît d'indiquer sous cette forme puérile et simpliste le danger d'incendie qui menace les plus belles salles du Louvre. Qui ne frémit à l'idée que le prodigieux amoncellement de richesses qu'elles contiennent pourrait n'être plus demain qu'un peu de cendre?

Or des voix se sont élevées ces temps derniers pour signaler à nouveau ce danger permanent, et des réponses officieuses n'avaient rien de bien rassurant! Le danger serait multiple. Nous ne voulons quant à nous retenir que la disposition spéciale des appareils de chauffage en certains endroits, l'inquiétant voisinage du Ministère des Colonies si souvent dénoncé et la situation des appartements du conservateur qui contiennent notamment une cuisine, sous la grande galerie de peinture.

Qu'on imagine un instant le feu, venant du Pavillon de Flore, détruisant les tableaux de la galerie de Médicis, la salle Van Dyck immédiatement voisine, les Van der Weyden, Van Eyck, Memling, Breughel, Teniers, Frans Hals, Van Goyen, Ruysdael, Van Ostade, Terburg, Vermeer, Jan Steen, Pieter de Hoog, Gerard Dou, qui garnissent les seize cabinets enserrant la salle Rubens. Que l'incendie provienne d'un feu dans la cheminée du conservateur, d'un court-circuit dans sa chambre à coucher, d'un accident survenu à l'un des tuyaux du calorifère, et c'est à la chalcographie ou dans la « galerie au bord de l'eau » qu'aura lieu la fête du feu. Le Pérugin, Pinturrichio, Luca Signorelli, Bronzino, Andrea del Sarto, le *Saint-Jean-Baptiste* de Vinci, la *Salomé* de Bernardino Luini, les décorations de Véronèse et de Tiepolo, et le Titien, Mantegna, Carpaccio, Giorgione, Tintoret, Raphaël, et Velasquez, Murillo, El Greco, et Constable, Bonington, Lawrence, Holbein et Cranach, Jordaens et Rembrandt seront cette fois les victimes expiatoires. Le salon carré, fameux entre tous, n'est pas loin, ni la salle des Sept Maîtres, sanctuaire réservé à Ghirlandajo, Gozzoli, Fra Angelico, Fra Filippo Lippi, Giotto, Gentile da Fabriano, Piero della Francesca. On dira que nous mettons les choses au pis, que nous « chargeons le tableau à plaisir ». Mais nous ne demandons qu'à être rassurés.

***

La gravité de la situation a inspiré à quelques-uns d'entre nous l'idée de résumer en une adresse au Gouvernement français les alarmes des artistes, des écrivains, des amateurs d'art de tous les pays. *La Société Nouvelle*, revue internationale, se fera un plaisir de recueillir au bas de ce document toutes les signatures qui lui parviendront. Il sera ensuite transmis à tous les journaux et périodiques des deux mondes. En outre, elle recevra volontiers des souscriptions qui serviront à couvrir les frais de ce vaste pétitionnement et, si possible, à publier en un volume, avec quelques pages sur le musée du Louvre, les lettres d'adhésion les plus remarquables qui lui seront adressées, ainsi que les articles importants que la presse voudra bien consacrer à cette campagne pacifique pour la protection de la Beauté. Les souscripteurs d'une somme de trois francs au moins recevront ce volume. Dès à présent des encouragements précieux sont parvenus de Belgique, d'Allemagne et d'Italie aux promoteurs de ce mouvement.

Prière d'adresser les adhésions et souscriptions à M. Louis Piérard, à *La Société Nouvelle*, 11, rue Chisaire, Mons (Belgique).

LE CONCERT POPULAIRE

Le programme symphonique du premier concert populaire était copieux et intéressant. M. Sylvain Dupuis a dirigé d'une manière attentive et vivante la Quatrième Symphonie de Beethoven, l'Ouverture d'*Euryanthe* et une œuvre inédite de M. Paul Gilson, des *Variations symphoniques*, dont on ne peut dire que du bien : Le thème varié qu'expose tout d'abord la clarinette solo, sans accompagnement, est tendre, mélancolique et agreste. Les variations, sauf la première (*cordes*) et la cinquième (*chromatique*)

se présentent sous une forme nettement déterminée et portant une qualification rythmique ou poétique bien précise : *Alla Marcia*, *Elégie*, *Nocturne*, etc. Il y a là comme une tentative d'élargissement dans un sens plus expressif, de l'ancien concept de la suite d'orchestre. Le tout est très harmonieusement équilibré et certaines variations sont d'une beauté pure qui ne va peut-être pas jusqu'à donner le frisson de l'enthousiasme, mais qui décèle chez le maître le musicien de race et le parfait homme de goût que nous connaissions depuis longtemps. L'alerte *Alla Marcia*, dans laquelle réapparaît la gaîté franche et enfantine des Concertos de Brandebourg, est délicieux à entendre. Le chromatisme de la variation « chromatique » est d'une douceur qui étonne et le *Nocturne*, avec ses cors soli dont la phrase est achevée par les soupirs des altos, est plein d'une atmosphère de charme et de douce mélancolie. Les effets pittoresques abondent, spécialement dans la *Fête cosaque* et dans le *Finale*. J'aime moins ce dernier que les variations qui précèdent... son air extérieur contraste trop avec la fervente concentration dont le reste de l'œuvre est empreint.

Le « menu » du concert était corsé, — salé ou sucré... comme vous voudrez... par le concours de M. Mischa Elman, un « bon petit diable » de violoniste, venu déjà à Bruxelles l'an passé. Il a une technique ébouriffante comme tous les petits prodiges, mais un style et un goût qui ont encore besoin de se former.

CH. V.

A VERVIERS

(Correspondance particulière de l'*Art Moderne*).

Depuis que, très regrettablement, Louis Kefer en a abandonné la direction, les Concerts populaires qu'il avait si brillamment conduits durant plus de vingt ans semblent péricliter et il est fort à craindre que d'ici quelque temps les deux concerts de la Société d'Harmonie constituent seuls notre régal artistique. La première de ses fêtes a eu lieu le 28 octobre. Elle fut hautement intéressante.

Au programme orchestral, deux œuvres classiques : l'ouverture de *Fidelio*, conduite par Kefer avec sa compréhension si haute de Beethoven, et la *Marche Turque* de Mozart; deux œuvres de première audition pour nous : le majestueux *Orphée* de Liszt et la si vivante Fantaisie de Jongen sur deux Noëls populaires liégeois, qui fut un grand succès et pour l'auteur et pour ses interprètes. Cette œuvre nerveuse et fine reçut de l'orchestre une exécution adéquate et parfaite.

Comme solistes, le violoniste Édouard Deru, — un élève de l'École de musique d'ici dont Bruxelles et d'autres grandes villes ont pu apprécier le talent, — et un ténor, M. Henzel (des théâtres de Wiesbaden et Francfort), dont l'audition constitua un véritable triomphe. Il ne nous paraît pas possible d'interpréter Wagner avec plus d'autorité, de style et de puissance, servis, du reste, par un admirable organe, d'une flexibilité et d'une étendue surprenantes. De triples salves d'applaudissements soulignèrent la profonde impression produite par ce remarquable artiste.

Louis Kefer a été, au cours de ce concert, l'objet d'une sympathique manifestation de la part de la Société d'Harmonie en commémoration du 35e anniversaire de sa direction des concerts. Il nous a été tout particulièrement agréable de voir avec quelle unanime cordialité l'orchestre s'est associé à cette manifestation : nous y avons vu une preuve de plus de son affection et de sa reconnaissance pour son chef si dévoué et si éminent.

J. S.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Nouvelle édition française de musique classique à 25 centimes (œuvres originales), publiée sous la direction artistique de VINCENT D'INDY. — Paris, M. Senart, B. Roudanet et Cie, 20, rue du Dragon.

Au développement du goût musical correspondent logiquement l'accroissement et l'amélioration des éditions. Il fallait jadis une fortune pour acquérir une bibliothèque musicale. Les maisons Peters et Litolff ont, fort heureusement, vulgarisé les œuvres classiques, et leur initiative a suscité d'autres entreprises analogues.

Parmi celles-ci, signalons l'excellente bibliothèque que viennent d'inaugurer à Paris MM. Senart, Roudanez et Cie. En priant M. Vincent d'Indy de vouloir se charger du choix et de la revision des œuvres qui la composent, les éditeurs assuraient à leur publication une direction artistique parfaite, la haute compétence, l'érudition et l'éclectisme du maître offrant à cet égard toutes garanties.

La *Nouvelle édition française de musique classique* ne comprend que des œuvres originales (piano, piano et violon, piano et violoncelle, chant et piano, chant et orchestre). Les grands classiques français et étrangers y sont représentés par une sélection d'œuvres soigneusement revues et collationnées sur l'édition *princeps*. Un premier catalogue de cent numéros vient de paraître. On y remarque, à côté des maîtres qui illustrèrent les XVIIe et XVIIIe siècles : Kuhnau, Couperin, Scarlatti, Rameau, J.-S. Bach, Haendel, Daquin, C.-Ph. E. Bach, Corelli, Marcello, Haydn, Gluck, Mozart, etc., les noms les plus illustres du XIXe siècle : Beethoven, Schubert, Mendelssohn, Chopin, Schumann. Le prix vraiment extraordinaire de vingt-cinq centimes par cahier, joint à la clarté et à la correction de la gravure, contribuera au succès de cette anthologie, appelée à répandre le goût des œuvres classiques et qui sera pour l'enseignement un précieux auxiliaire.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Prix quinquennal de littérature a été attribué à M. Fernand Séverin, et ce choix est fort bien accueilli par tous ceux qui connaissent le talent discret, délicat, tendre et recueilli du poète. On s'imaginait à tort que le règlement du concours obligeait le jury à désigner cette fois un prosateur. C'est ce qui, dans l'opinion publique, avait fait écarter des discussions provoquées par le concours un nom appelé à rallier toutes les sympathies. M. Séverin est incontestablement un de nos poètes les plus vraiment poètes, ainsi que l'a dit M. Dumont-Wilden, qui définit très exactement en ces termes la physionomie littéraire du lauréat : « Du *Don d'enfance* à la *Solitude heureuse*, un sentiment poétique souvent exquis et toujours naturel s'est développé, suivant la courbe la plus aisée, et si M. Séverin n'a pas découvert de nouvelles façons de sentir, il a exprimé avec tant de grâce et avec tant d'ingénuité ces sentiments éternels qui font l'éternelle poésie : l'amour, la nature, l'intimité, les souvenirs, qu'on n'a jamais pu prononcer à propos de ses œuvres que des noms où se résume la poésie même : Virgile, Théocrite, Lamartine. Est-il un plus bel éloge en un temps où les poètes, même quand ils paraissent négligés, ne versifient que des reflets de sensations ou des impressions de musée? »

M. Séverin, qui débuta en 1886 à la *Wallonie*, a publié en 1888. la *Lys;* en 1891, le *Don d'enfance;* en 1895 *Un Chant dans l'ombre*; en 1899, *Poèmes ingénus;* et tout récemment la *Solitude heureuse*.

Rappelons que le Prix quinquennal de littérature a été décerné précédemment à MM. Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Albert Giraud et Emile Verhaeren.

Mercredi soir, au moment où commença à se répandre en ville le bruit de l'attribution à Fernand Séverin du prix quinquennal, le Comité de l'Association des écrivains belges était précisément en séance, à la Maison du Livre. Aussitôt un des

membres présents proposa d'envoyer des félicitations à Fernand Séverin et de lui offrir un banquet. La proposition fut votée à l'unanimité. Etaient présents : MM. des Ombiaux, Dumont-Wilden, Ivan Gilkin, José Perrée, Robert Sand, Georges Rency et Gustave Van Zype. Le secrétaire général de l'association écrivit sur-le-champ au poète lauréat pour lui demander s'il acceptait l'hommage qu'on voulait lui offrir. Mais M. Fernand Séverin, tout en se déclarant très touché et très reconnaissant, dut décliner cet honneur. Sa santé, sans être mauvaise, est toujours assez délicate et lui impose des ménagements. Le Comité de l'Association des écrivains belges, tout en regrettant ce refus, s'est incliné devant la décision de M. Fernand Séverin et lui a renouvelé ses vives et fraternelles félicitations.

La Société hollando-belge des Amis de la médaille d'art a eu l'heureuse idée de faire frapper, pour la distribuer à ses membres, une médaille à l'effigie de M. H.-J. de Dompierre de Chaufepié, l'érudit conservateur en chef du Cabinet royal de numismatique de La Haye, qui a consacré la plus grande activité à la fondation et au développement de la Société. C'est, en grande partie, à son incessante propagande qu'est due la situation prospère de l'association, et rien n'était plus mérité que l'hommage de reconnaissance que vient de lui rendre celle-ci.

L'œuvre, modelée par M. T. Dupuis, fils du médailleur anversois Louis Dupuis, reproduit avec une saisissante ressemblance le profil énergique du numismate.

On fêtera le 24 novembre Emile Verhaeren. Le comité constitué sur l'initiative de M. Charles Dulait pour organiser cette manifestation d'admiration et de sympathie, et à la tête duquel figurent MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Eekhoud, Octave Maus et Victor Reding, a arrêté comme suit, avec le concours de la revue *l'Expansion belge*, le programme de la matinée qui sera donnée à cette occasion au théâtre du Parc : conférence par M. Maurice Wilmotte; audition de poèmes d'Emile Verhaeren; deuxième acte du *Cloître*; deuxième acte de *Philippe II*; quatrième acte des *Aubes*, représentés avec le concours d'artistes de la Comédie-Française et du théâtre du Parc.

Le prix des places a été fixé à 100 francs pour les loges et baignoires (quatre places), à 5 francs pour les fauteuils d'orchestre et de parquet.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, salle Patria, premier Concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de Mme Preuse-Matzenauer (du théâtre de Bayreuth) et de M. G. Hekking-Denancy, violoncelliste. Première audition à Bruxelles des trois nocturnes (*Nuages*, *Fêtes*, *Sirènes*) de M. Claude Debussy pour orchestre et chœurs de femmes.

Le premier concert Durant aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, avec le concours de Mme Bruckwilder, Mlle J. Flament, MM. Valloy et H. Seguin, des Chœurs mixtes, sous la direction de M. H. Carpay et de M. A. De Boeck, organiste. Au programme : *Concerto grosso*, fragments du *Messie* et concerto en *fa* majeur pour orchestre, de Haendel; cantate *O croix, je t'accepte avec joie*, suite en *ut* majeur pour orchestre et cantate *Réjouis toi*, de J.-S. Bach. Répétition générale dans la même salle la veille, à 2 h. 1/2.

La première des quatre séances de musique de chambre qui seront données cet hiver, à la salle Allemande, par l'excellent Quatuor Bosquet-Chaumont-Van Hout-Jacob aura lieu le vendredi 27 novembre, à 8 h. 1/2, et le programme en sera composé du quatuor en *la* de Brahms, du trio pour piano, violon et alto de Jongen et du quintette de Schumann. Puis viendront : le 11 décembre, le quatuor de Castillon, le trio pour cordes, en *ut* mineur, de Beethoven et le quatuor en *sol* mineur de Fauré; le 22 janvier, le quatuor n° 2, en *mi* bémol, de Mozart, celui de Saint-Saëns et le quatuor en *sol* mineur de Brahms; enfin, le 5 février, le quatuor n° 3, en *mi* bémol, de Mozart, un trio de Février, en première audition, et le sextuor de Chausson.

Le *Cercle artistique* annonce, parmi les séances qu'il offrira à ses membres au cours de l'hiver, les auditions suivantes : 20 novembre, *le Thème varié pour piano*, par Mme Kleeberg-Samuel avec le concours de Mlle H. Gobat; 17 décembre, musique de chambre par le Double quintette de Paris; 12, 13 et 14 janvier, exécution intégrale des Trios de Beethoven par MM. A. Cortot, J. Thibaud et P. Casals; 12 février, *la Musique russe* : conférence de M. Calvocoressi, illustrations musicales par Mlle Schutz et M. R. Vinès; 19 mars, récital de piano par M. Émile Sauer; 26 mars, *Lieder-Abend* par M. A. Van Rooy.

En outre, les samedis 20 et 27 février, 13 et 20 mars, en matinée, quatre séances de musique de chambre par le Quatuor Bosquet-Chaumont-Van Hout-Jacob.

Mercredi 2 décembre prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie, concert par M. Paul Peracchio, pianiste, élève d'Arthur De Greef. Au programme : Bach-Tausig, Beethoven, Haendel, Mozart, Raway, Schumann, De Greef, Debussy, Chopin. Mlle Marguerite Das, du théâtre de la Monnaie, prêtera son concours.

Un *Te Deum* de M. Marivoet sera exécuté en première audition aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, par la maîtrise de l'église Sainte-Gudule.

De Paris :

L'exposition de verrerie et de cristallerie artistiques qui devait avoir lieu au printemps prochain au Musée Galliera est remise au printemps 1910. Elle sera remplacée par une exposition consacrée aux papiers et toiles imprimés et pochés modernes et d'origine française.

Une exposition d'œuvres de Vuillard est ouverte jusqu'au 24 novembre dans la galerie Bernheim. — Chez M. Druet, l'exposition Odilon Redon sera close le 21. — Celle de Mary Cassatt dans les galeries Durand-Ruel est ouverte jusqu'au 28. — Le Salon de la *Société internationale d'Aquarellistes* a été inauguré hier dans la salle Georges Petit. — Chez Devambez, jusqu'au 30, première exposition de la *Société internationale de la Gravure originale en noir*, présidée par M. Rodin.

L'*Argus de la Presse*, qu'un violent incendie avait détruit il y a plus de six mois, est complètement réorganisé et réinstallé au Faubourg-Montmartre. L'*Argus des Revues*, publication spéciale, n'a jamais interrompu sa parution; quant à l'*Argus de l'Officiel* et aux *Archives de la Presse*, l'un et l'autre fonctionnent comme par le passé.

Sottisier :

A l'occasion de la naissance de l'auteur de *Carmen*, M. Édouard Colonne a consacré dimanche dernier tout un programme à Georges Bizet.

L'Art Moderne, 1er novembre

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME
PAR
JUDITH CLADEL
Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

MAURICE GEVERS. — **CONCERTO SYMPHONIQUE**

Pour violon et orchestre.

Edition pour violon et piano. — Prix : 6 francs net.

Vient de paraître aux Éditions SCHOTT (MAX ESCHIG)

13, Rue Laffitte, Paris

IMAGES D'ENFANTS

Musique de **Gabriel FABRE.** Images de **Georges DELAW**

Préface de Mme CATULLE MENDÈS

1. Le Carillon. — 2. Chevaux de bois. — 3. Il pleut 4. En bateau. — 5. Noël. — 6. En Bretagne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARES

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-cinq sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

AGENDA " L'UTILE "

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. En Forêt, suite pour piano.

Éveil. — Quelqu'un passe.

Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.

Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 47. 22 NOVEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

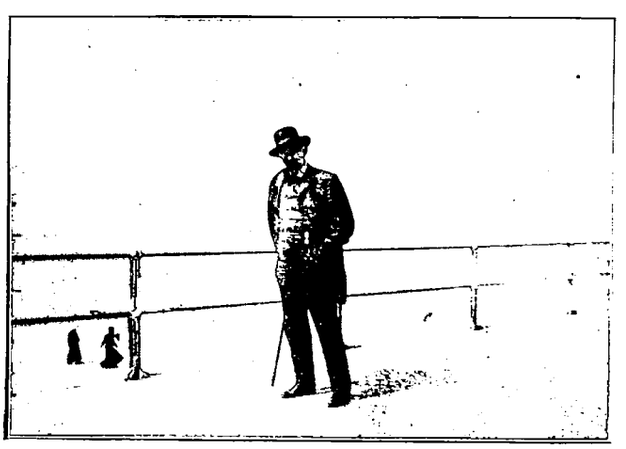
REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Emile Verhaeren (P. SPAAK). — La Promotion des Ecrivains (O. M.). — Expositions : *Le XVe Salon du « Sillon ». L'art à Schaerbeek dans le passé* (FRANZ HELLENS). — Les Amis de la littérature (G. R.). — Le Concert Ysaye (CH. V.). — Le Groupe des Compositeurs belges (CH. V.). — Correspondance (GASTON HEUX). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Maurice Bargès* (O. M.). — Petite Chronique.



Cliché de M. Thomas Braun.

EMILE VERHAEREN

Nulle œuvre ne révèle un plus bel et plus ample épanouissement d'esprit.

Il commença par peindre son pays. Il possédait ce que son pays avait donné jusqu'à ce jour à ses plus vrais artistes : un œil qui voit, une rétine sensible aux jeux divers de la lumière, l'amour de la couleur éclatante et des ombres chaudes, le sentiment de la réalité solide et vivante. Ceux qui s'étaient trouvés gratifiés de ces dons avaient été de grands peintres; il voulut, lui, les faire servir à une création littéraire; il écrivit, mais en réalité ne fit que de la peinture et ses premiers poèmes furent des tableaux. Campé devant sa Flandre, il en fit le portrait. Jeune, de belle santé, louant la vie féconde, ses alexandrins, comme des coups de pinceau, en montrèrent l'aspect matériel, tout extérieur; et s'il n'y eut guère de « pensée » dans cette œuvre, il n'y eut pas d'autre émotion non plus qu'une émotion sensuelle qui ne serait point originale chez un peintre, dans le pays de Jordaens et de Rubens, mais qui, se trouvant celle d'un poète épris de belles sonorités verbales et maître déjà d'un étonnant métier, marquait d'un caractère inattendu notre littérature.

L'exaltation de toutes les forces créatrices — ce qui devait devenir sa pensée la plus clairement formulée — apparaissait toutefois dans ses premiers volumes par le choix même de ses sujets et par ses admirations. On l'a nommé souvent le poète de la Force; mais ce n'est vrai que dans la mesure où l'on entend qu'il s'agit des énergies qui dans la vie de la nature et de l'homme sont des éléments de création. Le rêve, la pitié, la bonté,

la douceur, le calme sûr et réfléchi de la pensée, la passion et la faiblesse même de l'amour ont en eux un pouvoir créateur qui, souvent, en fait des forces, bien éloignées et, parfois, tout le contraire de la Force. Obscure encore, c'est cette tendance de son génie à comprendre ainsi toutes les manifestations de puissance qui lui fit dire dans les *Moines* la grandeur de la pensée catholique, comme il avait dit dans les *Flamandes* la fécondité de sa Flandre.

Quels livres vigoureux, de vaillance et d'optimisme, devaient suivre ceux-ci, à moins que le poète ne fît mentir son âme! — Ce furent les *Soirs*, les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs*.

Sa vision, sa sensibilité, son métier, tout s'était modifié. Le même paysage, sans doute, se trouvait devant ses yeux, mais il le voyait froid, morne et désolé; lignes pesantes, couleurs livides; après le luxuriant été, l'hiver gelé; le symbole de son âme devenu le vieux moulin dont la voile couleur de lie

> Est triste et faible et lourde et lasse infiniment.

Et le symbole était exact; son âme ne mentait pas. Pour la première fois elle s'exprimait directement, mais en plaintes, en sanglots, en appels vers la mort, parce que son maître venait d'apprendre la souffrance physique et les tortures morales. Plein de l'égoïsme énervé des malades, il réduisait son art au commentaire de sa douleur. S'il contemplait encore le monde ce n'était plus pour le plaisir d'en éprouver et d'en dire les décors, mais pour trouver entre ceux-ci et les dispositions de son esprit d'expressives concordances; et son esprit étant blessé, sans ressort, sans courage, c'était parmi les décors les plus tristes, sous les cieux les plus bas, au milieu des choses les plus hostiles qu'il cherchait ses images.

La guérison fut lente, la convalescence pénible. Longtemps alternent dans ses poèmes les plaintes et les cris d'espoir. Mais à mesure que la force lui revient, son attention se détourne de lui. Il se retrouve dans le pays de ses premiers beaux vers; cependant la souffrance qu'il a connue le rend sensible à des aspects restés jadis inaperçus. Ce ne sont plus seules les couleurs et les lignes qui l'intéressent : il le voit peuplé d'une humanité dont l'existence multiple étonne sa pensée. Dans les campagnes et dans les villes, il en perçoit pour la première fois l'activité diverse, intense, tumultueuse; il la contemple en marche vers les mirages de son désir. Toutes les formes que revêt l'idée du bonheur sont le but qu'elle essaie d'atteindre par tous ses gestes, ceux du travail, ceux de l'amour, ceux de la lutte. Des *Apparus dans mes chemins* aux *Villes tentaculaires*, ce qui le frappe surtout dans ce spectacle — parce qu'il souffre encore — c'est la douleur et la vanité du grand effort humain. Les bras, les lèvres, les cœurs, les esprits sont tendus vers des bonheurs inaccessibles et les cris du désir demeurent sans réponse. Il chante moins les ferveurs de l'espoir que ses déceptions, moins les fières audaces de la pensée que ses doutes et ses défaites, moins la joie du labeur des hommes que ses angoisses et ses misères.

La joie! Elle, qui fera palpiter quelques-uns de ses plus beaux vers, ne montre son clair sourire qu'au seuil des *Visages de la vie*. C'est qu'alors la guérison est complète; c'est qu'il a compris enfin que le bonheur n'est point dans la possession de ce que l'on désire, mais dans ce désir lui-même, qu'il n'est pas dans l'œuvre accomplie mais dans l'effort qui la réalise, qu'il n'est pas dans le repos sur la cime mais dans l'essor qui mène vers elle et dans l'élan et dans le coup d'aile. Alors aussi toute la vie est belle, toute la vie est bonne, puisqu'elle est une lutte incessante, un acte infiniment renouvelé, et le seul vrai bonheur est de vivre et d'agir. Alors, enfin, les forces multiples par lesquelles dure, se transforme et devient la nature, comme celles qui font œuvrer les hommes, toutes, sans distinction du mal et du bien, du faux et du vrai, toutes sont admirables.

> ...Partons quand même avec notre âme inassouvie,
> Puisque la force et que la vie
> Sont au delà des vérités et des erreurs!...
>
> ...Admirez l'homme et admirez la terre,
> Et vous vivrez ardents et clairs!...

Comme il s'est immensément élargi l'horizon d'autrefois! Plus loin que les limites de la Flandre, voici le monde; et sur la terre entière, toutes les races, tous les peuples, toutes leurs œuvres dans tous les paysages, tout est intéressant, tout est spectacle, tout est admirable! Plus loin aussi que les limites de l'heure présente, car, ainsi contemplées, les choses de jadis ont la même beauté que les choses actuelles! Il comprend tout, maintenant qu'il aime et qu'il admire tout; son âme vibre de toutes les émotions, son esprit s'active par l'accueil de toutes les idées. Qu'il est beau de voir, dans le passé, la succession des vieux empires, mais comme cet automne est doux et cette rose parfumée! Quelle ardeur passionnée dans les batailles des hommes, pour l'or, pour l'amour, pour la gloire, mais comme le vent fait chanter les feuilles et comme la Lys serpente entre les prairies!

Voilà ce que disent ses derniers vers depuis les *Heures claires* et les *Forces tumultueuses*; et parce qu'aimant la vie il aime éperdument la sienne, c'est à tout ce qui la fit telle qu'il s'en souvient d'autrefois, telle qu'il l'éprouve aujourd'hui, aux décors familiers qui l'entourèrent, aux affections qui la soutiennent, que

sa pensée revient avec attendrissement de ses lointains voyages dans l'espace et le temps.

Aujourd'hui, je le vois comme un homme qui, là-bas, dans les plaines de Bruges ou des rives de l'Escaut, par les beaux matins clairs, monterait au sommet d'une des vieilles tours carrées qu'éleva l'effort tenace des gens d'autrefois. Là-haut, oubliant son jardin fleuri, sa maison, sa cité vivante, il regarde l'immense horizon. Les routes s'éloignent vers tous les pays, les canaux ou le fleuve emmènent les voiles; puis c'est la mer. Sa pensée va, par ces chemins; rien ne l'arrête; et tandis qu'elle possède le monde, il respire les brises qui, tour à tour, de chaque côté du ciel s'en viennent jusqu'à lui, rafraîchissent son front et gonflent sa poitrine.

Durant le jour entier, s'enivrant de la vie qu'elles lui apportent, il éprouve qu'elles multiplient ses forces et l'exaltent. Puis le soir vient; il redescend dans son jardin, regarde un peu ses fleurs, rentre dans sa maison et s'endort doucement près du cœur maternel de la terre natale.

PAUL SPAAK

La Promotion des écrivains.

Retardée depuis plusieurs années, et — nécessairement — attendue avec impatience, la liste des nominations et promotions dans l'Ordre de Léopold attribuées aux hommes de lettres vient de paraître au *Moniteur*. Les élus sont nombreux et le choix est de nature, sinon à satisfaire toutes les ambitions, du moins à être très favorablement accueilli par l'opinion publique. Les distinctions libéralement accordées à une soixantaine d'écrivains qui se sont fait un nom dans le monde des lettres et de la presse marquent un heureux revirement dans les relations, naguère si éloignées, du gouvernement et des écrivains. Le brouillard d'indifférence qui enveloppait ceux-ci s'est enfin dissipé, et l'on est en droit d'espérer que des jours clairs luiront pour eux.

A cet égard, l'événement qui vient de s'accomplir dépasse les intérêts personnels en cause et prend une signification qu'il importe de préciser. Pour la première fois, l'art littéraire est reconnu officiellement comme une manifestation collective digne des mêmes égards, des mêmes honneurs que les autres activités sociales. Sans doute, on décora jadis des écrivains, mais ce fut toujours avec parcimonie. Quelques personnalités triomphèrent seules de l'hostilité et des injustes préventions dont la littérature belge était l'objet. Aujourd'hui la brèche est élargie. Les résistances cèdent. La victoire est acquise. Il y aura désormais une promotion d'écrivains parallèle aux promotions de magistrats, de militaires, d'industriels, d'agents consulaires, de fonctionnaires, de médecins, de professeurs.

En soi-même les décorations n'ont évidemment d'autre valeur que celle que chacun entend leur attribuer. Il serait puéril de leur concéder la vertu d'augmenter le mérite individuel. Mais de ce que systématiquement la corporation des hommes de lettres était exclue des distributions périodiques qui en sont faites à ceux qui se distinguent dans l'exercice des professions libérales, il résultait pour les poètes, les romanciers, les chroniqueurs une infériorité dans l'équilibre des forces intellectuelles du pays. On ne peut qu'applaudir au geste du ministre qui a rompu avec d'injustes traditions. Et si telle nomination est discutable, si telle omission — celle, par exemple, de M. Léopold Courouble qu'on regrette de ne pas voir au nombre des nouveaux chevaliers — s'explique mal, l'impression produite par l'ensemble des nominations est excellente.

Depuis vingt-cinq ans, d'énergiques et persévérants efforts ont secoué la torpeur de la Belgique intellectuelle et éveillé sa pensée. Elle prend conscience de ses forces, enfin, et se réjouit de les posséder, confiante dans leur vigueur et dans la sécurité qu'elles lui assurent. C'est là la moralité de l'incident, le sens exact des croix tombées comme d'une corne d'abondance sur les gens de lettres. On ne pouvait signaler plus efficacement au public que notre floraison littéraire actuelle est digne de son admiration, de son respect et de toute sa sympathie.

OCTAVE MAUS

Sont promus officiers :

MM. J. Broeckaert (Termonde), le chanoine A. Claeys (Gand), Th. Coopman (Schaerbeek), K. De Gheldere (Couckelaere), J. Demarteau (Liége), L. Dommartin (Ixelles), Edw. Gaillard (Gand), F. Gittens (Anvers), Ch. Tardieu (Ixelles), Émile Verhaeren (Angre) et W. Verspeyen (Gand).

Sont nommés chevaliers :

Mlle M. Van de Wiele (Bruxelles), MM. Maurice Belval, dit Henri Maubel (St-Josse-ten-Noode), A. Bultynck (Schaerbeek), A. Daxhelet (Ixelles), Fr. De Ceuster (Schaerbeek), L. Koninck (Malines), V. De la Montagne (Anvers), L. Delattre (Schaerbeek), V. Delvaux (Namur), Roland de Marès (Bruxelles), Eugène Demolder (Essonnes), M. des Ombiaux (Bruxelles), Dom Bruno Destrée (Louvain), W. De Vreese (Gand), H. Dumont (St-Gilles), G. Eylenbosch (Gand), G. Garnir (St-Josse-ten-Noode), L. Gille (Ixelles), H. Gobbe (Charleroi), Arnold Goffin (St-Gilles), Ad. Hardy (Dison), J. Haust (Liége), Heinzmann-Savino (Anvers), J. Hoste (Bruxelles), H. Krains (Berne), F. Lateur dit Styn Streuvels (Ingoyghem), O. Leduc (Tournai), A. Madoux (Bruxelles), F. Mahutte (Ixelles), l'abbé H. Moeller (Bruxelles), F. Neuray (id.), Neut (Bruges), Edm. Patris (Bruxelles), H. Ryckmans (Anvers), G. Segers (id.), Fernand Séverin (Gand), Th. Senens (Courtrai), J. Sottiaux (Charleroi), J. Teirlinck (Molenbeek-St-Jean), Em. Van Arenberg (Ixelles), J. Van Horte (Gand), P. Van Langendonck (Bruxelles), J. Van Menten (Anvers), A. Van Mylen (Anvers), le chanoine Van Spillebeeck (Tongerloo), René Vauthier (Uccle), l'abbé H. Verriest (Ingoyghem) et O. Wattez (Anvers).

EXPOSITIONS

Le XVe Salon du « Sillon »

Dans l'inépuisable jeunesse de notre terre, les uns s'en vont, farouches, personnels, creusant un sillon détourné, supportant seuls un rêve énorme qu'ils labourent à rudes coups de soc. D'autres se groupent et s'attellent à la même charrue pour tracer un sillon commun. Leur geste qui ensemence diffère parfois, mais une même idée les dirige.

Voici la quinzième récolte annuelle du Sillon, cercle de jeunes

ardents et de tenaces travailleurs. De belles gerbes serrées, bien fournies. On voudrait, sans doute, plus de fleurs imprévues entre les épis. On aimerait voir briller, dans l'or grave entassé, l'éclair du coup de faulx, le reflet bien tranchant d'une personnalité qui s'accuse.

Mais, que de généreuses moissons! Parmi les plus hardis laboureurs de ces guérêts, nous retrouvons avec plaisir Octave Paerels, dont le *Temps gris* et l'*Embarcadère*, œuvres d'un faire large, mouvementé, fougueux, affirment un tempérament bien trempé, déjà maître de soi. Frans Hens, le peintre fervent des atmosphères marines, tient une large part de la rampe, avec de belles et intenses études d'une remarquable profondeur lumineuse. Voici Alfred Bastien, peintre abondant, qui a rapporté d'Algérie une palette chargée des plus séduisantes couleurs. Il est juste de signaler les notations rapides et savoureuses d'Arthur Navez; les paysages d'une technique un peu hésitante, mais d'inspiration sincère, de E. Claes, qui expose du reste une petite toile excellente, les *Gerbes*; ceux de Gaston Haustraete, dont le *Ciel d'été* est si clair, si lumineux et d'une fraîcheur délicieuse; les natures-mortes de Thévenet, d'une mise en page étrange, un peu simpliste, mais dont le coloris se dégage et s'éclaircit de plus en plus; les coins fleuris de Van Zeverbergen. Si, à la vérité, on ne rencontre point de toiles d'un mérite absolument exceptionnel, du moins la médiocrité, l'horrible médiocrité semble exclue de ces envois nombreux. La semence est jetée en bonne terre. Tydgat expose quelques paysages de pâte heureuse, encore qu'un peu brouillée. Thysebaert, tout en se maintenant dans la monotonie d'un coloris fait de bleus opaques et lourds, trouve une note d'intéressante inspiration dans son *Bal masqué*. Je dois me borner à citer J.-F. Tordeur, Mignot, Van der Bruggen, Lefèvre, Geudens, Am. De Greef, peintres dans la note calme, et d'autres, et d'autres.

Quelques sculptures assez gauches, assez puériles, et quelques cuivres habilement travaillés complètent cette exposition où il y a d'excellentes impressions à moissonner.

L'Art à Schaerbeek dans le passé.

A Schaerbeek, dans les locaux de la *Scola Musicæ*, le Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres a réuni un bon nombre de toiles et de sculptures d'artistes qui ont habité le territoire de la commune. L'exposition organisée par M. Blanc-Garin est extrêmement intéressante. On ne pourrait souhaiter plus savoureux ensemble. On retrouve là des maîtres vénérés de l'école belge de peinture et de sculpture : Verwée, Heymans, Navez, Boulenger, Charles De Groux, Cormon, Meunier, Baron, Artan, Constantin, Coosemans, Evenepoel, etc...

Mais ce qui est particulièment digne d'être admiré dans ce salonnet, ce sont les toiles du grand peintre Jan Stobbaerts. Je saisis l'occasion de signaler ici la chaleureuse et magistrale conférence que Georges Eekhoud donna dans cette salle, mardi dernier, sur ce peintre enfin glorifié, — chez nous du moins, — comme il le mérite. En une étude solide et pénétrante, Georges Eekhoud a retracé la longue carrière du peintre de l'étable et du chenil, ses débuts difficiles, sa soif de liberté, son intransigeant et généreux amour de la nature, et il a éloquemment célébré son œuvre où la matière vibre et étale des trésors, comme en un rêve. Souhaitons de voir bientôt imprimée et propagée cette étude, vraiment définitive, car Eekhoud nous y présente un Stobbaerts inconnu, arrivé à l'apogée de son idéal et qui se révélera bientôt comme un peintre étonnant du nu féminin.

FRANZ HELLENS

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

La première conférence organisée sous les auspices de la Société les *Amis de la littérature* a eu lieu le samedi 14 novembre dernier, dans la grande salle gothique de l'hôtel de ville de Bruxelles. M. Emile Verhaeren devait parler des rapports de l'art et de la littérature; le Prince Albert avait annoncé qu'il assisterait à la séance et y ferait un discours. Bien avant l'heure fixée, une grande affluence avait envahi la salle et débordait, le long des escaliers, jusque sur la Grand'place où plusieurs centaines de personnes pataugèrent durant des heures dans une boue gluante, la boue nationale, cependant que le ciel déversait sur elles ses urnes inépuisables.

A l'intérieur, heureusement, il ne coulait que des flots d'éloquence : discours d'Edmond Picard sur le prix quinquennal, sur la ladrerie du Cercle artistique et littéraire, sur l'œuvre des amis de la littérature, sur la haute et heureuse signification de la présence du Prince Albert à la cérémonie; discours du Prince Albert qui formula nettement l'impérieuse nécessité pour un peuple de rendre hommage à ses écrivains; conférence de Verhaeren, très écoutée, très applaudie; discours, enfin, de M. le bourgmestre De Mot, pour saluer et complimenter le conférencier au nom des ancêtres dont le souvenir revit si glorieusement dans l'hôtel de ville de Bruxelles.

La conférence de Verhaeren développe cette thèse que notre littérature actuelle n'est que la continuation et la transposition de notre ancienne peinture flamande. A chacun de nos grands peintres d'autrefois, elle oppose un de nos écrivains d'aujourd'hui : Lemonnier à Rubens, Giraud à Van Dyck, Demolder et des Ombiaux aux petits maîtres flamands, Van Lerbergh et Rodenbach aux primitifs, etc. Les couplets sur Van Eyck et sur Rubens sont d'une impressionnante beauté. Mais la thèse paraît trop rigoureuse. Elle provoque par trop de rapprochements par trop artificiels, et d'autre part elle laisse dans l'ombre un grand nombre de nos écrivains, et non des moindres, qui ont le seul tort de ne pouvoir être mis en parallèle avec nos artistes flamands de jadis. Quoi qu'il en soit, Verhaeren a lu sa conférence avec une telle fougue, une telle ardeur juvénile que la salle, tout à fait emballée, lui a fait une longue ovation. Celle-ci a redoublé quand le ministre des Sciences et des Arts, le baron Descamps, a donné lecture de l'arrêté royal nommant le poète officier de l'Ordre de Léopold.

Il faut se féliciter du succès de cette première conférence et se montrer reconnaissant envers le Prince Albert d'avoir bien voulu y assister et y prendre la parole. De tels gestes honorent le Prince autant qu'ils profitent à la cause de nos lettres. Avant et après la séance, l'héritier du trône eut, pour tous les écrivains présents, des paroles aimables et compréhensives qui montrent l'intérêt intelligent et averti qu'il porte à la littérature nationale. Plusieurs sénateurs et députés étaient présents également, ainsi que les échevins de la ville de Bruxelles. Et de cette soirée véritablement triomphale résulte l'impression que la littérature est enfin entrée, en Belgique, dans la vie publique. Après ses longues années de luttes et d'apprentissage, elle va connaître l'âge fécond et calme des réalisations.

G. R.

Le Concert Ysaye

La *Symphonie pastorale*, dirigée par M. Ysaye, a quelque chose d'étonnamment suggestif. On assiste à tout; on suit, pas à pas, le concert que faisaient les choses agrestes dans le cœur de Beethoven. Que des exigeants disent qu'une telle direction donne l'impression d'un demi-déchiffrage, soit. Mais le déchiffrage a son charme, et, pour ma part, j'aime le déchiffrage d'Ysaye et de son orchestre. J'aime par-dessus tout sa façon de conduire l'ouverture de *Freyschütz*; l'œuvre est tout à fait dans son tempérament et cela suffit à ce maître magnétiseur pour qu'il en fasse valoir triomphalement le beau romantisme fantastique, grave et tendre.

Vous souvenez-vous de Mme Preuss-Matzenauer? Nous l'avons

déjà entendue à Bruxelles, mais au théâtre, dans *Tristan*. C'est elle qui faisait Brangäne. Vous rappelez-vous comme elle lançait d'une voix splendide sa « chanson d'Aube », du haut de la tour, au second acte? Elle nous est revenue, avec cette même voix incroyablement pure et puissante, et elle a chanté, outre trois des *Cinq poèmes* de Wagner, le « grand air » d'Adriano, de Rienzi. Oui! le « grand air! » C'était l'époque où Wagner admirait la *Muette de Portici*, la *Juive*, la *Reine de Chypre!* Et c'est réellement un « grand air », cet air d'Adriano! Il ne manque ni de souffle ni de beauté, il a déjà quelque chose de ce « grandiose » qui caractérisera Wagner jusqu'à la fin de sa carrière, mais il porte l'empreinte de son temps, ce qui fait que le « grandiose » se fait parfois « grandiloquent », quand il ne se « rétrécit » pas par l'intervention intempestive de grandes vocalises à la Meyerbeer...

M. Hekking-Denancy joue du violoncelle avec beaucoup de talent. Son jeu est suave, délicat, par instants presque féminin, mais sans faux sentimentalisme, sans *portamenti* de mauvais aloi. Il a exécuté le deuxième concerto pour violoncelle de M. Saint-Saëns. C'est de la musique infiniment ennuyeuse pour ceux que n'intéresse pas spécialement la technique de l'instrument à cordes : c'est un ressassage à l'infini de petits thèmes et de petites harmonies qui n'ont qu'un sens purement musical et qui n'offrent à l'âme aucun aliment vraiment poétique.

M. Ysaye, dans son légitime désir de donner «du neuf», avait inscrit à son programme les *Trois Nocturnes* pour orchestre de M. Debussy. Bien lui en a pris. L'œuvre est profondément intéressante et a plu. On s'habitue de plus en plus à cet impressionnisme magique, qui a ceci de particulier que, — contrairement à ce qui se passe pour beaucoup de peintres impressionnistes, — on n'en aperçoit absolument pas la technique; ou plutôt, on ne parvient pas un instant à se laisser distraire par elle. L'atmosphère sombre et dramatique des *Nuages* reste légèrement estompée quand même. Ce ne sont pas de gros nuages de plomb, romantiques à plaisir, ce sont de vrais nuages qui flottent, impalpables, insaisissables mais visibles dans l'air de la nuit. Les *Fêtes* sont singulièrement évocatives : on n'y rencontre pas ce pittoresque cliché que nous offrent maintes fêtes populaires et autres appartenant aux diverses écoles nationales de l'Europe; cette vieille notion a complètement disparu de l'horizon de M. Debussy. Ses *Fêtes* sont des fêtes imaginaires, des échos proches ou lointains, tour à tour macabres, narquois et caricaturaux. Cela fait penser à Ensor, à ses masques, à ses foules, et aussi à Watteau. Les *Sirènes*, qui comportent un chœur de voix de femmes chantant continuellement sur la lettre *a*, sont, me semble-t-il, plus discutables. N'ont-elles pas quelque chose de voulu, de forcé? Je ne sais, mais, bien que plus directement accessibles que *Nuages* et que *Fêtes*, elles m'ont paru moins émouvantes.

CH. V.

Le Groupe de Compositeurs belges

La première séance de cette année était consacrée aux œuvres de MM. Jongen, Mortelmanns, Arth. De Greef et Arth. Van Dooren. Nous ne dirons rien des compositions de ces deux derniers. On peut être un pianiste excellent, même génial et n'avoir aucune originalité comme « inventeur » de musique.

Les mélodies de M. Mortelmans, sur lesquelles nous avons déjà eu l'occasion d'attirer l'attention (1), sont de belle et bonne musique, honnêtement faite par quelqu'un qui connaît la mesure de son talent, qui a l'âme d'un poète, et qui a le don d'adapter une mélodie, une harmonie et un rythme adéquats à des poèmes bien choisis. Mlle Levering donne, de ces lieder, des interprétations parfaites de simplicité et de justesse.

Jouée par l'auteur lui-même et par M. Crickboom, la *Sonate* de M. Jongen pour piano et violon est apparue dans toute sa splendeur d'œuvre réellement sentie, réellement inspirée. Non pas qu'elle soit déjà tout à fait personnelle : on y discerne l'influence évidente de Franck et de Lekeu, mais on ne peut pas ne pas être enthousiasmé par le sentiment de pure poésie qui la domine, par la beauté des thèmes et par l'art avec lequel ils sont développés. Le mouvement lent est celui qui laisse l'empreinte la plus profonde. On y sent la Fagne, et sa mélancolie, et sa solitude heureuse, et ses horizons lointains. La nostalgie qui hante tous les musiciens de race y règne en souveraine et baigne le cœur d'un ineffable rêve plein de tourments et de délices.

CH. V.

(1) Voir l'*Art moderne* du 10 février 1907, p. 467.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

L'Art Moderne a la bonne grâce de publier dans son dernier numéro quelques vers du poème que je dédiais à Camille Lemonnier sur les pages marginales d'*Au cœur frais de la forêt*. Je suis des plus sensible à cette attention, et c'est bien la marque du caractère brouillon des poètes que je trouve à vous présenter encore une nouvelle requête.

Je fais un grand serment que les vers suivants ne m'appartiennent pas :

> Là, toute chair est nue et l'Innocence altière
> A plus de nudité mêle plus de lumière.
> Ils revivent par toi... etc.

Il faut lire :

> Là, l'Innocence est nue, et sa chair printanière
> A plus de nudité mêle plus de lumière.
> Ils renaissent par toi les matins ruisselants...

Combien je vous saurais gré, Monsieur le Directeur, de me disculper auprès de vos lecteurs, et je vous présente déjà mes remerciements, avec mes salutations les plus distinguées.

GASTON HEUX

CHRONIQUE THÉATRALE

Avant de parler de la *Femme nue*, d'Henry Bataille, qui attire en ce moment la foule au théâtre du Parc, il faut dire quelques mots de l'*Oreille fendue*, de M. Nepoty, représentée à l'Olympia, et de *Claudine*, de M. et de Mme Willy, jouée à l'Alcazar. Ce sera tôt fait.

L'*Oreille fendue* est une pièce pleine d'intentions philosophiques et sociales. On y voit un vieux général perdant, par suite de sa mise à la retraite, tout prestige aux yeux des siens et des étrangers, tandis que sa fille ne parvient pas à se marier et devient la femme de tout le monde. L'un et l'autre sont des geignards, des mécontents, des incompris, et accusent la vie et la société de ce qu'ils appellent leurs malheurs. M. Nepoty paraît être de ces auteurs qui se sont imposé la tâche de déshabituer leur public de la soumission au devoir. Comme il apporte un talent déjà robuste à l'appui de ses détestables théories, celles-ci ne laissent pas d'impressionner le public; et sa pièce obtient à l'Olympia un assez vif succès que justifie par ailleurs l'excellence de l'interprétation. M. André Calmettes est admirable dans le rôle du vieux général. Mlle Clarel, que connaissent bien les habitués du Parc, joue avec sa fougue et son ardeur coutumières le rôle de la fille, doublement fille, qui est l'héroïne de cette sombre et lamentable histoire.

Quant à la *Claudine* de M. et de Mme Willy, c'est une pièce regrettable. Presque rien n'y subsiste du charme si joliment, si finement pervers des romans où cette adorable et primesautière Claudine nous fut révélée par l'un des romanciers les plus spirituels et les mieux disants de notre temps. L'action est molle et lâchée, elle traîne, elle sombre dans la farce, elle s'appuie, pour se relever, sur de piètres chansons de café-concert. Le seul attrait de ce spectacle est la présence sur la scène de Mme Colette Willy

elle-même, Colette Willy qui est la vraie Claudine et qui joue son rôle avec un accent de vérité indiscutable, puisqu'il arrive, cet accent, en droite ligne de Montigny. Les autres acteurs se donnent beaucoup de peine pour faire comprendre au public les intentions subtiles et un peu scabreuses des auteurs. S'ils n'y réussissent pas toujours c'est que, dame, des jeux de scène ne remplaceront jamais les trouvailles de style qui font des romans de Willy de fins chefs-d'œuvre d'analyse psychologique.

***

La *Femme nue* d'Henry Bataille possède toutes les qualités des autres pièces de ce pur et merveilleux artiste : la sensibilité, la poésie, la passion, la profonde et ardente mélancolie. C'est l'histoire d'un modèle épousé par un peintre à l'heure difficile des débuts et renié, abandonné quand le succès est venu : histoire éternelle et d'autant plus émouvante. Car le propre de M. Bataille est de mépriser l'anecdote dramatique et de ne mettre à la scène que des conflits largement et universellement humains. Dans la douleur de Lolette, toute femme simple et vraie quittée pour une femme plus brillante, mais moins aimante, retrouvera les affres de son chagrin et de sa révolte. Le drame est de tous les âges et de tous les pays. L'art de M. Bataille consiste précisément à savoir le rendre actuel sans le dépouiller de son caractère d'éternité. Voici, en quelques mots, le résumé de cette pièce souverainement émouvante à laquelle il ne manque peut-être qu'un peu plus de grandeur dans le dénouement pour être placée au premier rang de la production dramatique contemporaine.

Au premier acte, nous sommes à la buvette du Salon, pendant la délibération du jury. Pierre Bernier, en compagnie de sa maîtresse, Louise Cassagne, dite Lolette, y attend le résultat du vote. Aura-t-il ou n'aura-t-il pas la médaille? S'il l'a, c'est pour lui le salut, après tant de misère! S'il l'a, c'est pour Lolette, qui l'adore, un bonheur infini. Des groupes de peintres vont et viennent, boivent et causent. Tous les paradoxes se heurtent dans l'air surchauffé. La rosserie professionnelle se donne carrière avec une verve de tous les diables. Et cela fait un tableau très vivant, extraordinairement nerveux et animé. Tout à coup on entend des clameurs : c'est Bernier, Bernier qui a la médaille! Invasion tapageuse de la scène par tous les artistes présents au Salon, félicitations, embrassades, tapage, hurlements! Puis le flot s'écoule vers le boulevard, vers les restaurants, vers la vie, et Bernier reste seul avec Lolette. Comme alors ils s'étreignent, et quel besoin de confidences les prend soudain et les force à se confesser mutuellement leur passé d'affreuses privations et de désespoir! Mais enfin ils ont vaincu, ils s'aiment : l'avenir, la fortune, le bonheur leur appartiennent. Et d'abord Bernier épousera Lolette. Quoi! Elle a des scrupules, elle parle des amants qu'elle a eus avant lui? Qu'importe cela? Est-ce que son amour, son dévouement n'ont pas racheté ces vétilles? Il l'aime, elle l'aime, ils s'épouseront! La fin de l'acte a tort de ne pas arriver au moment où ils sont dans les bras l'un de l'autre. Les dernières phrases échangées sont de trop. Elles nuisent au grand effet d'émotion obtenu l'instant d'avant par de si simples et de si nobles moyens.

Au deuxième acte, nous retrouvons Bernier et Loulou mariés, installés dans un appartement luxueux, et donnant des fêtes. Mais Bernier est devenu le peintre des élégantes et Loulou est restée la *femme nue*, l'être simple et ingénu de jadis. Une autre femme, maintenant, s'oppose à elle, une princesse, très riche, très belle, aussi séduisante par l'esprit que par le corps. La princesse n'a pas tardé à prendre Bernier tout entier : ils sont amant et maîtresse. Leur imprudence révèle son malheur à la pauvre Loulou qui a une crise de nerfs affreuse — et qui commence, à partir de ce moment-là, à gravir son calvaire. Incapable de lutter contre le nouvel amour de son mari, elle essaie cependant de se défendre, de « vendre, comme elle dit, chèrement sa vie ». Elle se rend auprès du prince de Chabran, le mari de la princesse, et lui demande de s'unir à elle pour résister à ceux qui veulent lui prendre son bonheur. Elle s'adresse mal, hélas! Le prince, vieillard dédaigneux, a vendu jadis son nom à sa femme pour la fortune qu'elle lui apportait. A présent, il consent à lui rendre sa liberté moyennant une grosse somme d'argent. Le personnage a, au surplus, une certaine grandeur dans l'ignoble, et M. Carpentier, au Parc, lui a donné exactement le ton et l'allure qui convenaient. Désespérée, Loulou s'enfuit quand elle aperçoit son mari qui entre dans l'hôtel. Elle se cache et reparaît au moment où les amants ont résolu de la sacrifier. Alors éclate comme un coup de tonnerre, la grande scène du drame : Loulou clame sa douleur, son désespoir, son affolement de bête blessée, son épouvante à l'idée de perdre l'homme qu'elle aime. Elle s'humilie, elle pleure, elle va jusqu'à supplier les deux cruels qui lui brisent le cœur. Tout est vain. Elle sent douloureusement, profondément, qu'elle ne reprendra pas son mari, et elle sort pour aller vers la mort, vers l'éternel oubli.

C'est là que le drame devrait finir. Le quatrième acte, en effet, est plutôt pénible. Il se passe dans une chambre de clinique où Loulou est convalescente du coup de revolver qu'elle s'est donné à côté du cœur. On y voit successivement à son chevet la Princesse pleine de remords, mais bien décidée, au fond, à ne pas lâcher son amant; Bernier plein de pitié, mais bien décidé, lui aussi, à ne pas renoncer à sa maîtresse, et le proclamant haut et clair à celle qui, à cause de lui, a touché la mort de si près; enfin un ancien amant de Loulou, personnage falot et sans consistance, chez lequel la pauvre délaissée se résout tout à coup à se réfugier. Tout ce dernier acte est choquant et inutile. M. Bataille ne sait pas « finir ». C'est son défaut essentiel, et ce n'est pas la première fois qu'il nous permet de nous en apercevoir.

Quoi qu'il en soit, la *Femme nue* demeure une pièce pleine de qualités puissantes et rares. A plusieurs reprises elle nous arrache aux contingences éphémères pour nous placer en face des grandes réalités de la vie et de l'amour. Par delà les mots et les situations, elle nous fait voir des âmes humaines en proie aux vautours éternels. Que dire du langage que l'on y parle, sinon qu'il est admirable de clarté, de logique, et en même temps tout ennobli de mystère et de poésie? M. Bataille est un dramaturge de premier ordre qui, en outre, connaît, dans tous ses secrets, son métier d'écrivain.

La *Femme nue* remporte au théâtre du Parc un grand et légitime succès. Elle est jouée dans de magnifiques décors par une troupe nombreuse et homogène où les talents ne se comptent pas. Il importe pourtant de mettre hors pair Mme Berthe Bady, qui ne s'est jamais mieux montrée la grande artiste qu'elle est : tour à tour gamine, enjouée, amoureuse, puis douloureuse et pitoyable infiniment; M. Chautard, qui joue le rôle de Pierre Bernier aussi bien qu'on peut le jouer; Mlle Franquet, très belle, très décorative dans le rôle de la Princesse. Et voilà un spectacle d'art pur qui restera sans doute le grand événement théâtral de la saison.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Maurice Bagès.

La mort soudaine de Maurice Bagès a eu le plus douloureux retentissement parmi ceux qui ont pu apprécier le talent de cet artiste charmant et la séduction de sa nature tendre, modeste, compréhensive et droite. Nul n'interpréta avec plus d'émotion les lieder de Schubert et de Schumann, qu'il chantait avec la même aisance en langue allemande et en français; et les services qu'il rendit pendant plus de vingt-cinq ans aux maîtres contemporains, à Franck, à Chabrier, à Chausson, à d'Indy, à Fauré, à Duparc, à Bréville, à Bordes, à Debussy, dont il était l'apôtre fervent, sont inappréciables. Bien qu'il se produisît rarement devant le grand public, réservant pour l'intimité les trésors d'une voix au timbre harmonieux et d'une diction parfaite, il était connu comme l'interprète le plus expressif du lied moderne. Pour quelques-uns des compositeurs de son temps, Bagès fut un initiateur. C'est lui, par exemple, qui, le premier, inscrivit à un programme de concert le nom de Gabriel Fauré, dont la célébrité est aujourd'hui universelle. Aussi la plupart d'entre eux lui dédièrent-ils leurs meilleures mélodies. Et pour n'en citer qu'un parmi les plus illustres, César Franck écrivit pour lui, en témoignage de sa gratitude, les *Cloches du soir*.

Lors de l'introduction des œuvres de Wagner dans les concerts symphoniques, Bagès consentit à chanter aux Concerts-Lamoureux le rôle de Loge de l'*Or du Rhin*, celui de Siegfried dans le *Crépuscule des dieux*. Mais aux succès de la foule il préféra toujours l'appréciation discrète d'un cercle d'amis ou des musiciens qui suivent les séances d'initiation de la *Société nationale*, de la *Libre Esthétique*, etc., s'employant sans relâche et avec le plus complet désintéressement à vulgariser les œuvres qu'il jugeait dignes d'être aimées, à assister les compositeurs dans les auditions qu'ils étaient appelés à donner aux directeurs de théâtres. Son action dépassa ainsi de beaucoup la sphère modeste qu'il s'était assignée et son goût contribua à mettre en lumière bien des œuvres ignorées.

Rien ne pouvait faire prévoir sa brusque fin. Nous le rencontrâmes au début de septembre en Savoie, plein de vie, d'espoirs, de projets d'avenir. Et durant toute une soirée, avec sa bonne grâce coutumière, il tint sous le charme de sa voix exquise, dans un salon d'hôtel, les touristes que le hasard avait réunis au pied du Mont-Blanc. La mort le surprit deux mois après au terme de son voyage, à la Spezia qu'il venait d'atteindre après avoir visité Naples, Rome, Florence, le jour même qu'il s'était fixé pour son retour. La profonde affliction de tous ceux qui, à Paris, assistèrent à ses funérailles témoigna de l'affection dont l'artiste et l'ami étaient environnés.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

C'est, comme nous l'avons annoncé, mardi prochain, en matinée, qu'aura lieu, au théâtre du Parc, la manifestation nationale organisée en l'honneur d'Emile Verhaeren. Outre M. Maurice Wilmotte, qui résumera l'œuvre du poète, MM. Camille Lemonnier, Saint-Georges de Bouhélier et Jules Destrée y prendront la parole. Le programme se composera de la lecture de plusieurs poèmes d'Emile Verhaeren et de la représentation d'un acte du *Cloître* et d'un acte des *Aubes*, interprétés par des artistes de la Comédie-Française et du théâtre du Parc, au nombre desquels Mlle Adeline Dudlay, Mlle Marcelle Géniat et M. Dessonnes.

S. A. R. le prince Albert de Belgique, le ministre des Sciences et des Arts, le ministre de France, etc., assisteront à cette manifestation, qui rencontre d'unanimes sympathies.

A l'occasion de l'Exposition de la Toison d'Or à Bruges, le baron H. Kervyn de Lettenhove, président de l'exposition, vient d'être promu officier de l'Ordre de Léopold.

Sont nommés chevaliers : MM. Coppieters t'Wallant, commissaire général, J. de Bruyn, E. de Munck, H. Dewinde et le baron A. van Zuylen van Nyevelt, secrétaire du Comité.

MM. Kufferath et Guidé, directeurs de la Monnaie, ont été de la part de la Ville de Bruxelles l'objet d'une flatteuse distinction. Leur privilège expirant l'an prochain, la Ville eût réglementairement dû déclarer la direction vacante et faire appel aux candidats éventuels. Sur la proposition de M. Lepage, échevin des Beaux-Arts, et en raison de l'excellente gestion du théâtre par MM. Kufferath et Guidé, ceux-ci ont été maintenus d'emblée dans leurs fonctions pour un nouveau terme de neuf ans.

Cette nouvelle a été accueillie avec une vive sympathie, et de toutes parts ont été adressées aux directeurs de la Monnaie les plus cordiales félicitations.

Le renouvellement de leur privilège n'était, au surplus, pas douteux. Mais la façon dont cette formalité fut accomplie lui donne une signification particulièrement élogieuse.

Par suite de son développement considérable, l'œuvre des *Arts de la Femme* s'est trouvée dans l'obligation de quitter son local de la rue de Berlin pour s'installer dans un immeuble plus vaste, 60, chaussée d'Ixelles. L'œuvre inaugure ce nouveau local par une exposition qui comprend principalement l'art appliqué à la dentelle, à la broderie, aux étains, à la céramique, aux éventails, à la reliure, etc.

Une exposition des œuvres de M. F. Van Damme est ouverte jusqu'au 29 novembre au Cercle artistique. Concurremment sont exposés, au Cercle également, les Projets relatifs au Mont des Arts.

Les Concerts Durant seront honorés de la présence de LL. AA. RR. la comtesse de Flandre et la princesse Elisabeth. La première matinée, consacrée à Haendel et à Bach, aura lieu à l'Alhambra aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2.

La deuxième séance du Quatuor Zimmer aura lieu à l'École allemande le mercredi 2 décembre, à 8 h. 1/2. Au programme : quatuors en *ré* maj. de Borodine, en *mi bémol* maj. (op. 127) de Beethoven, en *la* min. de Schumann.

Le jeune violoniste Juan Massia annonce un récital à la Grande-Harmonie le jeudi 3 décembre, avec le concours du pianiste Georges Lauweryns.

Mme Clotilde Kleeberg donnera son récital annuel à la salle Le Roy, rue du Grand-Cerf, le vendredi 4 décembre.

Le premier concert de la Société de musique de Tournai, fixé au dimanche 13 décembre, sera consacré à Hector Berlioz (*l'Enfance du Christ*, fragments de la *Damnation de Faust*). Il aura lieu avec le concours de Mme G. Wybauw-Detilleux, de MM. Plamondon et W. Clark.

Au concert du 7 février, la Société de musique interprétera la *Cantate au Printemps* de Bach et *Rédemption* de César Franck (soliste Mlle Mary Pironnay). Le 18 avril, première audition en langue française de *Sainte-Ludmille* d'Anson Dvorak avec le concours de Mmes E. Homburger et M. Philippi, MM. Plamondon et Frölich.

Soucieux de faire de plus en plus connaître et apprécier les écrivains belges dans le genre dramatique, le *Thyrse* consacrera ses samedis publics et gratuits à la lecture de pièces, autant que possible par les auteurs eux-mêmes. Les manuscrits doivent être adressés à la direction du *Thyrse*, rue du Fort, 16, à Bruxelles.

La première séance a eu lieu hier soir, à 8 h. 1/2, à l'ancien hôtel communal de Saint-Gilles. M. Gaston Heux y a lu la *Cariatide*, pièce inédite en trois actes, primée au concours d'Ostende-Centre d'Art.

Sottisier :

Isadora Duncan, la danseuse aux pieds nus, vient de secouer sur Berlin la poussière de ses sandales.

Le Journal des Débats, 15 octobre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME
PAR
JUDITH CLADEL
Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras.

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

MAURICE GEVERS. — **CONCERTO SYMPHONIQUE**

Pour violon et orchestre.

Edition pour violon et piano. — Prix : 6 francs net.

Vient de paraître aux Éditions SCHOTT (MAX ESCHIG)

13, Rue Laffitte, Paris

IMAGES D'ENFANTS

Musique de **Gabriel FABRE**. Images de **Georges DELAW**

Préface de Mme CATULLE MENDÈS

1. Le Carillon. — 2. Chevaux de bois. — 3 Il pleut
4. En bateau. — 5. Noël. — 6. En Bretagne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez M. E. DEMETS, Éditeur

2, Rue de Louvois, PARIS

JEAN-CHRISTOPHE

par **Paul DUPIN**

Oncle Gottfried. — Méditation. — Berceuse à Louisa (piano)

Christliches Wanderlied (chant et piano).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

AGENDA "L'UTILE"

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

PIERRE COINDREAU. **En Forêt,** suite pour piano.

Éveil. — Quelqu'un passe.
Le long du Ruisseau. — Ébats de paysans.

Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 48 29 NOVEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Colette Willy, écrivain français : *Les Vrilles de la Vigne* (M. S. M.). — La manifestation Verhaeren (GEORGES RENCY). — A propos du prix Nobel (OCTAVE MAUS). — Notes de musique : *Au Cercle Artistique : le Thème avec variations pour piano* (CH. V.). — Le Théâtre à Paris : «Kaatje» au Théâtre des Arts (O. M.). — Chronique théâtrale : *Johan Ulfstjerna*, de M. Tor Hedberg (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Alfred Vivien*. — Petite chronique.

Colette Willy, écrivain français

Les Vrilles de la Vigne

Les Vrilles de la Vigne, parues dans le cours de ces derniers mois à la *Vie parisienne*, viennent d'être réunies en un volume où, pour la troisième fois, Colette Willy se prouve un des écrivains les plus sensibles, les plus humains, les plus riches d'aujourd'hui. Comme une enfant impatiente, affolée de vie, elle nous jette à la fois, inégale et fougueuse, tous les trésors qui se pressent en elle. Elle est de ces natures qui ne se manifestent que dans l'excès de la vitalité, qui ne peuvent donner assez que si elles donnent trop. La part du gâchage, des erreurs, des élans qui se trompent et des patients retours est une des conditions de leur existence. C'est en quelque sorte la rançon de l'autre part, celle de la beauté pure.

Par conséquent, rien ne sert de récriminer parce que la seconde partie de ce volume atteste des faiblesses, — abus de mots faciles, sujets où l'auteur semble vouloir complaire à l'esprit curieux du public, emploi bien vain de l'attirail à Willy...

A ce prix nous possédons ces merveilles : *Les Vrilles de la Vigne* (sorte de prélude symbolique), *Nuit blanche*, *Jour gris*, le *Dernier feu* et *Nonoche*, poèmes en prose que soutient le plus authentique lyrisme.

Durant les sept pages de la *Nuit blanche*, un souffle égal et frémissant porte l'inspiration comme un oiseau qui plane : une nuit se passe, sans sommeil et pleine de rêves, dans une immobilité passionnée; c'est tout.

Dès le début, une âme ardente et impérieuse s'est emparée de la nôtre, et vers nous ont affleuré, bruissantes, pressées, sans trêve, toutes les vagues du printemps et de la plus brûlante tendresse.

Voici les premières lignes du *Jour gris* :

« Laisse-moi. Je suis malade et méchante, comme la mer. Resserre autour de mes jambes ce plaid, mais emporte cette tasse fumante qui fleure le foin mouillé, le tilleul, la violette fade..... Je ne veux rien, que détourner la tête et ne plus voir la mer, ni le vent qui court, visible, en risées sur le sable, en poudre d'eau

sur la mer. Tantôt il bourdonne, patient et contenu, tapi derrière la dune, enfui plus loin que l'horizon.....

Puis il s'élance avec un cri guerrier, secoue humainement les volets, et pousse sous la porte, en frange impalpable, la poussière de son pas éternel. »

En détresse et pleine de haine, la terrienne souffre par « toutes ses racines qui saignent ». Pour ne plus voir la mer qu'elle « déteste par-dessus tout », elle cache sa tête entre ses bras, et dans ses yeux fermés se lève la vision la plus chère : tout ce que l'on nomme « là-bas » lorsqu'on subit une contrée hostile, lorsqu'on en veut aux gens, au sol, au goût de l'eau, à l'odeur de l'air, ennemis impassibles contre lesquels on n'a pas le recours de la vengeance. « Là-bas », c'est la colline ronde, les forêts, le jardin, toutes ces choses qu'elle sait, vertes, profondes, parfumées, et dont l'humide fraîcheur guérirait sa fièvre si, jusqu'au plus secret de l'herbe, jusqu'à cette terre qui la posséda la première, elle pouvait enfoncer ses doigts désséchés d'énervement.

Car « là-bas », c'est le refuge, c'est l'épanouissement du cœur dans la sécurité, c'est la dignité de la douleur, c'est la certitude de tout comprendre et que tout vous comprenne, c'est, enfin, *la retraite sentimentale* : en créant le titre de son roman, Colette Willy avait du même coup défini la sorte d'amour qui la lie à un coin du monde. Ceux qui ont éprouvé le bonheur d'un tel accord « sentimental » savent la force qu'ils y ont puisée aux jours arides; ils ont pressenti d'où leur viendrait le secours et le redressement, ceux-là qui entendent mieux le langage des bêtes, des feuilles et de la rivière que la parole des gens.

C'est le génie de Colette Willy d'avoir exprimé la première, (et la richesse du style suit l'abondance de l'âme), l'union d'un être avec les choses. Un être attentif, sauvage, douloureux souvent, savoureux par-dessus tout, et « qui sent bon les jeunes baies », eût dit Verlaine.

Les beaux paysages lorrains de Barrès partent d'un point de vue moins désintéressé, car son attachement à une province notoirement victime lui sert surtout de tremplin à un système; Thomas Hardy ramène toujours à une grave conception ethnographique ses prenantes et inoubliables descriptions du Wessex ; Francis Jammes empreint volontiers ses tableaux d'un mysticisme à la Maurice Denis. Ici et là, un parti pris d'art ou de philosophie préside à l'ordonnance des sensations Seul avant Colette, le plus qu'admirable Jules Renard avait « écouté » avec la même attention ; seul, il a « parlé bêtes », il a « parlé arbres », mais plus objectivement.

Colette Willy, elle, a trouvé la manière exclusivement féminine de transcrire, dans leur tendresse et leur acidité primitives, la confiance et l'intimité d'un amour qui n'est qu'à elle. Car ne dit-elle point : « Je t'ai parlé sans doute d'un pays de merveilles, où la saveur de l'air enivre?..... Ne le crois pas ! N'y va pas : tu le chercherais en vain. Tu ne verrais qu'une campagne un peu triste, qu'assombrissent les forêts, un village paisible et pauvre, une vallée humide, une montagne bleuâtre et nue qui ne nourrit pas même les chèvres »..... .

M. S. M.

La manifestation Verhaeren

Puis-je dire exactement et franchement ma pensée au sujet de cette manifestation, ou dois-je farder la vérité? Telle est la question que je me pose au début de cet article. Si je suis sincère, ne m'accusera-t-on pas d'être un critique acrimonieux et jaloux? Mais non, puisque je ne ferai qu'écrire ce que chacun va répétant tout bas. Je dirai donc nettement ce que je pense de cette fête qui pouvait être si belle, et qui n'a pas répondu à notre espoir.

Verhaeren ! Ce nom seul évoque la franchise, le désintéressement, la modestie, l'intégrité parfaite Grand poète et homme propre, étranger à toute compromission, à toute complaisance, à toute flatterie vis-à-vis des puissants, vis à-vis des confrères jeunes ou vieux, vis-à-vis de la foule. Je l'ai connu très intimement, il y a de cela douze ou treize ans. Je le voyais presque chaque jour et j'ai pu constater quelles étaient, alors, son horreur des petites intrigues littéraires et autres, sa farouche volonté de n'arriver que par le travail, et même son insouciance très réelle à l'égard de ce que les hommes appellent la gloire ou le succès. Depuis, il est certes resté le même. Pourquoi faut-il que sa trop grande bonté, son manque de méfiance l'induisent à encourager des initiatives où brillent les défauts qui s'opposent précisément le plus à ses qualités foncières?

Il y avait quelque chose de trouble et d'impur dans les préliminaires mêmes de l'hommage que l'on vient de lui rendre. Tandis qu'un comité d'hommes universellement respectés patronnait officiellement l'entreprise — mais n'y prenait en réalité aucune part effective — on voyait s'agiter de droite et de gauche un tas de petits personnages qui font d'ordinaire plus de bruit que de travail et qui, c'était certain, sauraient bien s'attribuer tous les bénéfices de l'affaire. Des listes de souscription circulaient où, moyennant le versement d'une somme rondelette, l'on s'attribuait le droit d'occuper, lors de la manifestation, une loge ou un fauteuil. L'argent ainsi recueilli, qu'allait-on en faire? D'aucuns prétendaient qu'il serait intégralement versé entre les mains de Verhaeren. Alors quoi, c'eût été une sorte de représentation à bénéfice, pareille à celle que l'on organise au profit d'un vieux comédien tombé dans le besoin? Non, c'était bien plus drôle que cela. Il devait servir, cet argent, à subventionner une jeune revue que les organisateurs de la journée se proposaient de fonder. Remarquez bien que nul des souscripteurs n'avait été — et pour cause! — averti de cette plus qu'étrange destination. Je vous laisse le soin de qualifier le procédé.

Mais venons-en à la manifestation elle-même. La salle du théâtre du Parc était assez bien garnie. Le Prince Albert et la Princesse occupaient la loge royale. On entendit d'abord une conférence de M. Maurice Wilmotte. L'éminent professeur, qui a, quand il le veut, beaucoup d'esprit, parla de Verhaeren sans flamme, sans chaleur, sans émotion, d'une voix sourde et basse,

infiniment monotone et ennuyeuse. Les vers qu'il citait retombaient lourdement, pareils à des lampions éteints. Son analyse nous donna un Verhaeren par petits paquets, un Verhaeren sur fiches : voici le premier aspect du poète ; tournons la fiche ; voici le second ! Et tout cela devant un public venu là pour s'enthousiasmer, pour communier dans un élan d'amour et d'admiration !

Après la conférence, il y eut des récitations de poèmes de Verhaeren, par des artistes de la Comédie et du Parc Il faut mettre hors de pair Mlle Géniat, tout à fait délicieuse, et M. Fransen, du Parc, étonnant dans ses interprétations de *Chansons de joie*.

Puis, tout à coup, le rideau se leva sur un tableau bizarre. Le fond de la scène était occupé par des drapeaux estudiantins, par des étudiants à grands cordons, à casquettes et à bérets, par des actrices et des acteurs, par les jeunes écrivains qui organisaient la fête. Au milieu de tout cela, on apercevait Verhaeren tiraillé en tous sens, manifestement surpris par le traitre lever de la toile et très désireux de disparaître dans les coulisses. Tandis qu'on acclame avec énergie le grand poète, nous distinguons encore, sur les planches, M. St Georges de Bouhélier, chevelu et chauve à la fois, barbu, les yeux tirés à la chinoise, appuyé sur une grosse canne : c'est le Schaunard de la troupe. Dans un coin, appuyé à un portant, M. Jules Destrée, député de Charleroi. Et les discours commencent, auxquels succèdent des poèmes, poèmes des organisateurs écrits en l'honneur du héros de la fête et déclamés par des acteurs, cependant que les auteurs se dissimulent modestement derrière les plis des drapeaux. Un de ces poèmes est intitulé *l'Eglise verhaerienne!...* Dans un autre, on déclare à Verhaeren qu'il est le plus grand poète de l'univers vivant. On offre aussi à Verhaeren une palme ornée de fleurs en papier doré. Puis on entend une harangue en vers de M. Destrée qui paraphrase l'œuvre du poète et insiste surtout sur sa grande puissance d'amour.

On pensera ce qu'on voudra de toute cette mise en scène. Pour ma part, j'avouerai qu'elle m'a paru infiniment ridicule. Je n'ai pas aimé non plus les triples bans battus par les étudiants, ni l'étreinte mélodramatique infligée à Verhaeren par Mme Dudlay, à la fin de son petit compliment. Le public paraissait s'amuser beaucoup. Hélas ! n'était-ce pas un peu à nos dépens? Et croit-on que ces exhibitions servent vraiment la cause de nos lettres? Jadis, quand on fêtait un écrivain, on se réunissait autour de lui, en un banquet fraternel Le public était exclu de la cérémonie. Tout se passait entre nous, loin de la foule qui, si volontiers, raille et dénature les meilleures intentions. Le « traditionnel banquet », à mon sens, valait mieux que les parades d'aujourd'hui.

Je ne veux rien dire des regrettables incidents de la fin, des bafouillages incohérents de quelques jeunes poètes — mais est ce bien le mot qui convient? — surgissant l'un après l'autre à la rampe et demandant au public d'acclamer leurs « excellents amis » Trois-Étoiles ou Tartempion. Ce sont là des mœurs en usage dans les cabarets de Montmartre et que, jusqu'à l'heure actuelle, notre littérature avait toujours ignorées.

Mais après la cérémonie publique, il y en eut une autre, tout intime, au foyer du théâtre. Là, devant une centaine d'amis, Camille Lemonnier apporta à Verhaeren, en un discours superbe, le salut de ses aînés, et, pour répondre à son « maître », Verhaeren trouva quelques paroles émues, mouillées de bonnes larmes de bonheur. Les deux grands écrivains, si hauts tous deux, si fiers, si loyalement amis, s'étreignirent en sanglotant. Et ce fut là le seul moment vraiment émouvant de cette manifestation mémorable où l'on avait oublié d'inviter les qualités de tact et de mesure sans lesquelles une fête de ce genre doit fatalement sombrer dans le ridicule et l'exagération.

GEORGES RENCY

A PROPOS DU PRIX NOBEL

Il parait aujourd'hui certain — nous l'avions fait pressentir depuis longtemps — que le prix Nobel pour la littérature sera décerné cette année à Swinburne. La décision du jury sera proclamée dans quelques jours, et déjà elle est annoncée comme définitivement acquise en faveur du poète anglais.

On s'est imaginé à tort que Maurice Maeterlinck et Émile Verhaeren étaient au nombre des concurrents. Des journaux déplorent « l'échec » de nos deux illustres compatriotes, et l'opinion publique s'en émeut. Rétablissons les faits, en précisant et en complétant les informations que nous avons publiées dernièrement à ce sujet.

L'article 7 des statuts de la Fondation Nobel est ainsi conçu : « Pour être admis au concours, il faut être proposé, par écrit, par une personne qualifiée pour présenter une telle proposition. » Un règlement spécial fixe pour cette formalité un délai et énumère les catégories de personnes auxquelles est réservée la prérogative des présentations : « Le droit de présenter des candidatures appartient aux membres de l'Académie suédoise, à ceux de l'Académie française et de l'Académie espagnole, lesquelles se rapprochent de l'Académie suédoise par leur organisation et leur destination, aux membres des institutions et sociétés littéraires analogues aux Académies, et aux professeurs d'esthétique, de littérature et d'histoire des Universités. »

Lorsqu'en août dernier la Libre Académie de Belgique conçut le projet de proposer au jury du Concours Nobel la double candidature de Maurice Maeterlinck et d'Émile Verhaeren, il ne pouvait être question, — la date des présentations pour le prix de 1908 étant passée, — que du prix à conférer en 1909. En outre, il fallait réunir, pour les adresser au jury, les adhésions *individuelles* des membres de l'Académie, celle-ci ne pouvant, aux termes du règlement, agir en corps.

C'est ce qui fut fait. Pour appuyer le vœu qui sera transmis au Comité Nobel, le ministère des Sciences et des Arts a pris l'heureuse initiative de demander à un certain nombre de personnalités en vue, appartenant aux catégories énumérées dans les dispositions statutaires de la Fondation, de s'associer aux démarches de ceux qui patronnent la candidature de MM. Maeterlinck et Verhaeren. Toutes ces requêtes seront groupées par les soins de l'administration des Sciences et des Lettres et expédiées au Comité Nobel dans la forme et les délais réglementaires. On ne peut qu'approuver cette excellente mesure, destinée à donner à la présentation plus d'autorité et d'efficacité.

L'idée de conférer l'an prochain le prix Nobel aux deux poètes belges rencontre, au surplus, d'universelles sympathies. La presse étrangère se montre très favorable à cette candidature. Le *Gil Blas*, dans un « premier Paris » signé par M. J.-Ernest Charles, a résumé en termes excellents les titres qui recommandent nos deux compatriotes au choix du jury. En voici l'essentiel :

« Il est incontestable qu'aucun choix ne pouvait être mieux accueilli par nous que ce choix. Il appartient au jury qui distribue

le prix Nobel de marquer précisément dans toutes les littératures nationales les écrivains qui sont faits pour exercer une influence internationale. Maeterlinck etVerhaeren sont de ces écrivains. Leur influence est profonde et leur influence est universelle. Ce n'est pas une médiocre preuve de supériorité de la littérature belge que d'avoir fourni de notre temps les écrivains de langue française qui ont conquis dans le monde la renommée la plus étendue et qui exercent l'action la plus considérable. Mais avons-nous fait, nous Français, tout ce que nous devions pour ces écrivains qui sont aussi des écrivains français?

Maurice Maeterlinck est célèbre en France depuis le soir où, sur la scène de l'OEuvre, Mélisande rencontra Golaud, se laissa entraîner par lui au château d'Allemonde, vit Pelléas, l'aima, fut aimée de lui, et périt avec Pelléas victime de leur amour et de la jalousie de Golaud. Et l'on se plut depuis lors à goûter tous ces drames pour le mystère de leur poésie. Récemment, M. Raymond Poincaré faisait à Anvers une conférence sur les écrivains belges et il analysait avec beaucoup de pénétration les caractères de l'œuvre dramatique de Maeterlinck (1). Cette œuvre nous a paru neuve autant qu'émouvante parce que l'auteur y montre les hommes comme les jouets ou les victimes de grandes forces ignorées, sentant peser sur eux la force de l'inconnu, inquiets, frissonnants, angoissés, dominés de haut et de loin par des puissances invisibles et hostiles, et, au moment même où ils ont l'illusion de la liberté, exposés à la tyrannie de l'amour et de la mort, — parce que l'auteur y montre la fatalité capricieuse déterminant avec indifférence la plus terrible des passions humaines, parce que, développant cette philosophie fataliste, il a su rajeunir par mille sortilèges le théâtre antique et faire entrer une œuvre caressante et douloureuse, candide et quintessenciée, exquise et poignante, à laquelle aucune œuvre de la littérature française d'aujourd'hui ne ressemble.

Il serait exagéré de prétendre que les admirateurs et les admiratrices de Maeterlinck qui habitent dans la région de l'Arc-de-Triomphe et de l'Étoile ont vu dans son théâtre tout ce que M. Raymond Poincaré y a justement discerné. Du moins, Maeterlinck, en étant admiré, ne fut pas méconnu. Si on ne pénétra point la philosophie tout entière de son œuvre, on fut sensible à toute sa poésie. Peu à peu même ses plus frivoles admiratrices en vinrent à étudier avec beaucoup de gravité les idées contenue dans le *Trésor des humbles*, la *Sagesse et la Destinée*, le *Temple enseveli* ou le *Double Jardin*. Dans les pays slaves, germaniques, anglo-saxons, l'influence de Maeterlinck est immense. Les idées ou les sentiments qu'il exprime en langue française sont immédiatement discutés et rayonnent dans les esprits et dans les âmes. Maeterlinck est un écrivain européen, un écrivain universel. Sa gloire ne lui vient pas de sa popularité dans le pays où il est né, dans le pays dont il écrit la langue, ne s'appuie point sur cette popularité-là. Elle est éparse, elle est diffuse dans l'Europe ou dans le monde. Et voilà un fait dont nous ne pouvons pas contester l'importance.

La situation d'Émile Verhaeren est plus singulière encore. Dans une étude très minutieusement documentée qu'il lui a consacrée, M. Léon Bazalgette cite tous les témoignages de la popularité croissante de Verhaeren dans les pays européens. En Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Russie, ailleurs encore, on l'admire et on le traduit. Il est accepté par l'élite européenne, ce n'est pas douteux. On le considère comme un homme représentatif. Et cependant en France le nom de Verhaeren est presque ignoré. Combien de bourgeois intelligents et artistes peuvent se flatter de connaître son œuvre? La réputation française de Verhaeren ne sort point du monde des lettres françaises. Cette constatation ne laisse pas d'être humiliante pour nous.

Je n'ai point l'intention de juger Verhaeren en quelques lignes. Son œuvre est d'ailleurs très diverse et même disparate. Mais il me semble bien qu'elle recèle en elle tout ce qui pouvait le faire accepter d'une société telle que la nôtre. Verhaeren n'est pas un poète joli, mais il a autant de force que de fougue. Son animation poétique transforme tout, même la réalité. Elle exagère, elle intensifie, elle élargit, elle grandit. Verhaeren est « le peintre du paroxysme », disait Albert Mockel. Ce n'est peut-être pas toujours vrai. Mais il est certain que son imagination exaltée l'entraîne perpétuellement à l'outrance : vous devinez quelle vigueur communique à ses poèmes cet élan initial que le poète ne peut modérer et, comme il est différent des placides ouvriers en poésie que nous côtoyons chaque jour! Le style suit de son mieux le mouvement des pensées et des sentiments. S'il est inégal, c'est qu'il est torrentueux, et fatalement il entraîne, en sa course précipitée, les bizarreries, les épithètes superflues, les mots roides et rudes qui se choquent avec brutalité. Mais il est dans ce style une puissance et une trouble magnificence qui font oublier tout le reste. Et l'inspiration même de Verhaeren devait convenir à notre époque. Les grands mystères de la vie contemporaine ont eu en lui leur interprète. Et il fut le premier apôtre éclatant de la foi nouvelle parmi les hommes.

Et Pégase sentit ces visions nouvelles
Si largement éblouir ses prunelles
Qu'il fut comme inondé d'orgueil et de lumière,
Et que les dents sans frein, le col sans rênes,
Il délaissa soudain sa route coutumière,
Et, désormais, le monde entier fut son arène.

Je citais tout à l'heure M. Léon Balzalgette. J'ai plaisir à le citer encore, parce qu'il a noté avec beaucoup de justesse l'allégresse dont se gonfle le cœur du poète en présence des merveilles qu'il voit ou qu'il devine. Verhaeren a chanté l'hymne de la race d'Occident :

Je suis le fils de cette race
Dont les desseins ont prévalu
Dans les luttes profondes
De monde à monde,
Je suis le fils de cette race
Dont les cerveaux, plus que les dents,
Sont solides et sont ardents
Et sont voraces,
Je suis le fils de cette race,
Tenace,
Qui sont, après avoir voulu,
Encore, encore et encore plus!

Il est très exact que l'orgueil d'un Kipling chantant la grande communauté des peuples parlant anglais se transcrive ici en un plus ample sentiment, celui du patriotisme européen. M. Bazalgette disait : « Quoi plus que cet hymne continental affirmerait l'universalité du poète, cette qualité complémentaire que possédait Hugo et dont Verhaeren est aujourd'hui le plus haut représentant,

(1) Nous avons reproduit les passages les plus significatifs de cette conférence dans nos numéros des 27 septembre et 4 octobre derniers.

cette qualité qui fait que le cœur du monde bat dans ses vers et que toutes les provinces de ce monde peuvent, avec des droits égaux, le revendiquer comme leur? » Nous dirons, nous : Comment se fait-il que nous ayons, en France, négligé cet écrivain, qui est un écrivain français dans le sens le plus large et le plus noble des mots? Nous n'avons pas. perdu l'ambition d'exercer partout notre empire intellectuel. Cette ambition est toujours légitime. Mais enfin, elle impose certains devoirs, ce me semble, et dont le premier est de ne pas méconnaître ceux qui font notre force au dehors, et dont le second est d'agir de façon à développer incessamment leur puissance d'action. »

Souhaitons que la décision du jury ratifie ces élogieuses appréciations.

OCTAVE MAUS

NOTES DE MUSIQUE

Au Cercle Artistique.

Le Thème avec variations pour piano.

La première soirée musicale de cette saison était consacrée à l'histoire du thème avec variations pour piano, depuis Haendel jusqu'à nos contemporains. Le soin de la préparation des œuvres inscrites au programme avait été confié à Mme Kleeberg-Samuel et, — pour les compositions écrites pour deux pianos, — à une jeune partenaire excellente, Mlle Gobat. C'est dire que les exécutions furent parfaites de technique, de goût et de finesse.

Aucun art plus que celui de la variation ne convient mieux à l'artiste soigneuse du détail qu'est Mme Kleeberg. Aussi est-ce avec un plaisir sans mélange que nous l'avons entendue exécuter le *Chaconne variée* de Haendel, dans laquelle les variations consistent en d'ingénieux modes de décomposition de l'harmonie propre au thème; l'*Andante con variazioni* de Haydn, si charmant, si sincère, si baroque parfois dans sa parure de petites fleurs Louis XV, que couvre, à la fin, un léger voile d'aimable tristesse et qu'entrecoupent les plus tendres soupirs du plus joli des siècles; puis les Trente-deux variations en *ut* mineur de Beethoven, grandioses et pathétiques, un peu surfaites pourtant : Beethoven, à la fin de sa vie, n'avait il pas ou n'affectait-il pas d'avoir pour elles le plus profond dédain? Ensuite, les délicieuses *Variations pour deux pianos* (op. 46,) de Schumann, dans lesquelles se révèle toute la tendresse, toute l'*Innigkeit*, toute la profondeur dont était capable l'auteur du *Dichterliebe*; enfin, pour clore la série des classiques et des romantiques, l'*Impromptu et Variations* sur un thème de *Rosamunde*, de Schubert (1), où la nature essentiellement mélodique du maître se trahit tantôt dans des figures joyeuses et animées qui semblent jouer autour du thème, tantôt dans des cantilènes sombres qui l'entourent d'une atmosphère de fièvre et d'angoisse.

Les modernes étaient représentés par M. Saint-Saëns, dont les *Variations sur un thème de Beethoven*, si bien écrites, ont reçu de Mmes Kleeberg et Gobat une interprétation idéale, et par M. Paul Dukas, dont les *Variations, Interlude et Finale sur un thème de Rameau* ont trouvé auprès du public l'accueil le plus chaleureux. Je ne puis mieux faire pour les apprécier justement que de reproduire ici les lignes consacrées à l'œuvre dans l'excellente notice qui accompagnait le programme : « D'une écriture raffinée, élégante, elle conserve son parfum au travers des harmonies les plus tendres, et malgré sa grande variété de couleur; le délicieux final (2), précédé d'une introduction mystérieuse, fait pressentir le peintre des pierreries d'*Ariane et Barbe-Bleue*. »

Ch. V.

(1) C'est ce même thème que Schubert a traité également sous forme de variations dans son quatuor en *la* mineur.

(2) A mon avis, « délicieux » n'est pas tout à fait le mot qui convient pour désigner ce final étincelant, où éclatent la vie et l'entrain.

Nous sommes obligés d'ajourner au prochain numéro, l'espace nous faisant défaut, le compte-rendu du premier Concert Durant, de la première séance du Quatuor « Piano et Archets » et de l'audition de Mlle Germaine Schellinx.

LE THÉATRE A PARIS

« Kaatje » au Théâtre des Arts.

La transplantation au boulevard des Batignolles du jardinet fleuri de tulipes créé par M. Paul Spaak offrait quelque danger. Comment le scepticisme parisien accueillerait-il la vision de ces parterres d'intimité, de ces allées de silence, de ces perspectives de recueillement que baigne la lumière tamisée des ciels du Nord? Comprendrait-il le symbolisme discret qu'ils exhalent, et le charme de leur aspect ingénu ?

L'épreuve a été tout à fait favorable. Conquis dès le début, le public de la répétition générale a fait au joli conte en vers de M. Spaak un succès que la première représentation a pleinement confirmé. A maintes reprises, des applaudissements interrompirent le dialogue. A chaque fin d'acte on rappela trois ou quatre fois les interprètes. Et ce fut une ovation unanime, chaleureuse, éclatante, lorsqu'au dernier acte Mlle Derives, assise devant la fenêtre ouverte sur un lumineux horizon maritime, détailla de sa voix chantante les « couplets » de la dentellière :

Il ne faut rien qu'un peu de fil... Mes mains le nouent
Si vite et si gaîment qu'on dirait qu'elles jouent
Du clavecin... Quelques épingles, peu de chose,
Et voici, cependant, des étoiles, des roses,
Des palmes qui vont l'une à l'autre s'enroulant,
Et ce n'est que du fil, rien qu'un peu de fil blanc...

On sait, pour l'avoir applaudie à Bruxelles au cours de cinquante représentations, que Mlle Derives est tout à fait charmante dans ce rôle de tendresse et de douceur. A part le rôle de *Kaatje*, pour lequel l'auteur n'eût pu trouver d'ailleurs de meilleure interprète, toute la distribution était nouvelle. Si M. Tegelen parait trop déclamatoire, trop conventionnel dans le personnage de Jean, il n'y a, en revanche, que des éloges à adresser à M. Durec (le Père) et à Mme Barbieri (la Mère). Ils sont l'un et l'autre parfaits de vérité, d'aisance, de « couleur locale ». Dans la scène des adieux qui clôt le premier acte, M. Durec a eu des accents véritablement émouvants qui ont profondément impressionné l'auditoire. Enfin Mlle Sergine, heureusement servie par sa beauté et le pathétisme de son jeu, a donné du relief à la figure de Pomona. On pourrait, il est vrai, regretter que sa diction manque souvent de clarté et que le style de son costume cadre mal avec l'époque de l'action.

La mise en scène est, d'ailleurs, délicieuse, et le Théâtre des Arts, qui justifie de mieux en mieux son titre, a été pour notre ami Spaak un précieux et intelligent collaborateur.

Dans une prochaine chronique, nous parlerons des *Vainqueurs*, la comédie dramatique de M. Émile Fabre qui a été applaudie avec enthousiasme, la semaine dernière, au Théâtre Antoine, et qui a valu à M. Gémier un éclatant succès.

O. M.

CHRONIQUE THÉATRALE

Johan Ulfstjerna de M. Tor Hedberg.

Grâce à M. Paul Hyacinthe Loyson, conférencier disert et charmant, grâce à M. Lucien Solvay, adaptateur ingénieux et élégant, grâce aussi à M. Reding, directeur averti et curieux de nouveauté, nous avons eu jeudi, à la matinée littéraire du théâtre du Parc, la primeur en français d'un spectacle de haut intérêt et de profonde beauté.

Il s'agit d'une pièce en cinq actes — coupe de l'ancienne tragédie classique — de M. Tor Hedberg, dramaturge suédois absolument inconnu jusqu'ici en Belgique et en France, âgé de qua-

rante ans environ, en pleine force de production et à qui l'on doit, outre *Johan Ulfstjerna*, un autre drame intitulé *Mikaël*, joué tout récemment à Stockholm, et un roman, *Judas*, analyse psychologique d'une rare puissance et d'une portée considérable.

Le conférencier, M. Paul Loyson, avait admirablement préparé le public à entendre le drame de M. Hedberg. Il avait fait une étude rapide du drame scandinave et montré comment le symbole y est appuyé sur des détails tellement réalistes qu'on ne sait plus, trop souvent, s'il faut croire que ceux-ci sont dans le drame pour eux-mêmes, ou pour nous suggérer ce que l'auteur pense et n'exprime pas. M. Hedberg, certes, se rattache à la grande école du Nord par certaines qualités propres à tous les auteurs de « là-haut ». Il sort de l'ornière, il trouve du neuf, il a une façon bien à lui d'émouvoir le spectateur par des moyens très simples, mais très profondément imprégnés d'humanité. Son drame s'élargit, s'évade de l'anecdote, embrasse toute la souffrance d'un peuple; et cependant il reste intime et troublant comme une confession, il ouvre sur l'âme humaine des fenêtres que l'on ne connaissait pas. Mais, pour la forme, M. Hedberg est presque aussi latin que germain. Sa pièce a fort peu de longueurs, et l'action ne cesse pas d'y être d'un bout à l'autre claire, logique, intéressante, palpitante même. M. Hedberg n'a pas que des intentions, il a également un grand talent de dramaturge. *Johan Ulfstjerna* est une œuvre d'art de premier ordre, mais c'est aussi une pièce bien faite.

Au cours de sa conférence, M. Paul Loyson a rapproché le drame de M. Hedberg du *Grand soir*, joué récemment au Théâtre des Arts, et des *Etudiants russes* de M. Gilkin. A ce propos il a rendu un hommage mérité à notre compatriote qui n'a pas, en effet, au moins dans le grand public, la notoriété à laquelle il aurait droit. Il a déclaré que le *Prométhée* d'Iwan Gilkin est le poème dramatique le plus remarquable qu'on ait publié depuis longtemps en Belgique et en France. Nous sommes tout à fait de son avis, et nous formulons le vœu qu'en ces temps de manifestations littéraires et de frénésie admirative, on veuille bien se souvenir un peu du modeste et parfait écrivain qu'est l'auteur de *Prométhée* et de *la Nuit*.

Venons-en au drame de M. Hedberg. Les quatre premiers actes se jouent dans le même décor : une petite salle à manger-salon, avec, au fond, une grande fenêtre par où l'on aperçoit toute une ville, tout un pays sous la neige. C'est la Finlande, la triste Finlande qu'oppriment à la fois l'éternel hiver polaire et la terrible domination russe. Dans cet intérieur bourgeois habitent un ex-poète devenu fonctionnaire de l'oppresseur, Johan Ulfstjerna, sa femme, grosse actrice insouciante, inintelligente, taquine et coquette, et leur fils Helge, jeune homme de vingt ans, gagné aux idées révolutionnaires par son ami, le docteur juif Elias Réback. Helge aime ses parents, mais les méprise un peu. Tous deux, aigris par les déceptions de la vie, ne songent qu'à récriminer, à se quereller pour des vétilles, à se raccommoder le verre en main, en de mesquines parties de plaisir. Helge, lui, pense toujours à son pays qui souffre, et cela le révolte que les siens puissent avoir d'autres préoccupations. Helge est un jeune héros, un peu mal élevé peut-être, un peu dépourvu d'indulgence pour autrui : et c'est là un trait d'analyse très exact que ce mélange, dans le même caractère, de l'héroïsme allant jusqu'au martyre et jusqu'au crime, et de la naïve et puérile vanité des jeunes gens de vingt ans.

Cependant le comité révolutionnaire a désigné Helge pour assassiner le gouverneur général, et Helge ne se dérobera pas à ce qu'il considère comme son devoir. Il tuera le gouverneur, bien qu'il sache que sa propre mort suivra de près celle de sa victime. Rien ne l'arrêtera, ni l'amour qu'il a pour ses parents, ni ses rêves d'avenir et de jeunesse, ni même une très pure et très profonde affection qui l'unit à une humble jeune fille vivant dans la même maison que lui.

Johan Ulfstjerna, le déchu, le dégradé, l'homme tombé au ruisseau, a dans son âme deux sentiments capables de le relever. Tout d'abord, il connaît sa déchéance et en souffre. Le vrai Ulfstjerna n'est pas celui d'aujourd'hui : c'est celui de jadis, celui qui a mis toute son âme dans ses poésies. Ensuite, il aime son fils et se sent avec douleur méprisé par lui. Sous l'empire de ces deux sentiments, qu'il lui arrive d'avoir avec Helge une conversation cœur à cœur, et il sera sauvé. Cette conversation, elle a lieu, et elle est pour le père une sublime révélation. Il comprend tout à coup le bonheur d'avoir un fils meilleur que soi-même, plus courageux, plus fier, plus proche de l'Idéal. Et il s'écrie : « O Helge, comme c'est bon de penser que tu seras tout ce que je n'ai pas pu être, tout ce que je n'ai pas été! »

Hélas! Helge ne sera rien de tout cela, puisque, demain, il doit marcher au meurtre, puis à la mort. Quelle poésie adorable il y a dans la conversation d'Helge et de son amie, la veille du jour où s'accomplira l'acte terrible! Quel mélange juste, encore une fois, d'héroïsme et de puérilité! La petite Agda veut mourir avec lui. Non, supplie-t-il; il faut au contraire qu'elle vive pour le remplacer auprès de ses parents. Ceux-ci surviennent : il leur présente Agda comme sa fiancée. Mme Ulfstjerna fait mine de protester, mais son mari, tout de suite, accepte l'inconnue et lui ouvre les bras. C'est qu'il sait tout, Ulfstjerna; c'est qu'il a découvert l'épouvantable complot et la mission de son fils. Or, cet amour soudain révélé n'est-ce pas un moyen de retenir son fils à la vie, de lui faire abandonner son projet? Helge jusqu'à présent n'a pas voulu vivre, il n'a pas voulu toucher, par exemple, à ce vin de champagne dont raffolent ses parents, et qui symbolise ici la joie de vivre. Eh bien, il en boira, de ce vin de joie, il en boit pour la première fois de sa vie, tandis qu'Ulfstjerna vide son « dernier » verre et le brise violemment sur le parquet.

Le lendemain, au palais du gouverneur, c'est Ulfstjerna lui-même, profitant des libres entrées que lui donne sa qualité de fonctionnaire, qui arrache à son fils son revolver et exécute le mandat du comité révolutionnaire. Il est pris, il mourra, mais de la sorte Helge, son fils, pourra vivre!

J'ai fort mal raconté ce drame rapide et poignant. Plusieurs scènes importantes ne sont même pas indiquées dans ce résumé. Peut-être en ai-je dit assez, cependant, pour que l'on comprenne toute la grandeur du problème moral qui se trouve ici posé. Le grotesque Ulfstjerna des premiers actes reconquiert, au contact du jeune héroïsme de son fils, sa conscience perdue et arrive à se surpasser lui-même. Il donne sa vie non seulement pour aider au salut de sa patrie, mais aussi pour permettre à une âme plus jeune, plus utile, plus ardente, plus « espérante » que la sienne de continuer à monter vers le bonheur, vers l'amour, vers la bonté. Telle est la haute signification de cette œuvre admirable, à laquelle le public des matinées du Parc a fait un gros, un enthousiaste succès. Nous n'oublierons plus le nom de M. Tor Hedberg et nous le placerons parmi ceux des meilleurs écrivains dramatiques d'aujourd'hui.

Un mot de l'interprétation : elle a été de tout premier ordre. Mmes Angèle Renard et Andrée Saxe, MM. Scott et Verlez ont réalisé toutes les intentions de l'auteur avec un tact parfait, une intelligence très sûre de leurs rôles si subtilement nuancés. Quant à M. Carpentier, qui jouait celui de Johan Ulfstjerna, il a été une fois de plus le très bel artiste que nous avons souvent admiré en lui. Il serait impossible de rendre mieux qu'il l'a fait les deux aspects contradictoires de son personnage. Il est tour à tour grotesque et héroïque avec une vérité si saisissante que, dans notre souvenir, ce sera toujours sous ses traits que nous nous représenterons Ulfstjerna quand il nous arrivera de songer au chef-d'œuvre émouvant de M. Tor Hedberg.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Alfred Vivien

Un violoniste belge qui eut son heure de célébrité, Alfred Vivien, vient de mourir à Bruxelles à l'âge de soixante-trois ans. Il fit de 1870 à 1880 de nombreuses tournées de concerts et porta jusqu'en Amérique la renommée de l'Ecole belge du violon.

Depuis plus de vingt-cinq ans, Vivien s'était consacré à l'enseignement. Il professa aux Académies de musique de Charleroi et de Namur et au Conservatoire de Mons, où il laisse d'unanimes regrets.

PETITE CHRONIQUE

Au nominations d'écrivains dans l'Ordre de Léopold que nous avons énumérées dans notre dernier numéro, il faut ajouter celles de MM. Léopold Courouble, O. Leduc et Valère Gille, créés chevaliers de l'Ordre.

L'omission de ces trois noms (en est-il d'autres?) dans la liste publiée par un de nos confrères nous fit croire qu'ils avaient été injustement exclus des distinctions décernées aux meilleurs de nos hommes de lettres. Ne regrettons pas notre erreur puisqu'elle nous offre l'occasion, en la rectifiant, d'affirmer, une fois de plus, la vive satisfaction avec laquelle a été accueillie la libéralité du gouvernement.

L'Association des écrivains belges vient de publier une brochure consacrée aux diverses publications qu'elle a éditées depuis sa fondation.

Celles-ci comprennent les anthologies de Camille Lemonnier, Georges Rodenbach, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Octave Pirmez, André Van Hasselt, Jules Destrée, Jean d'Ardenne, Albert Giraud, Max Waller, G. Eekhoud, et des volumes, en prose ou en vers, de MM. Paul André, Louis Delattre, M. des Ombiaux, Louis Dumont-Wilden, Franz Foulon, Georges Garnir, Ed. Glesener, P. Houyoux, Hubert Krains, Ed. Ned, R. Petrucci, Sander Pierron, Marius Renard, G. Rency, Carlo Ruyters, Fernand Séverin, Hubert Stiennet, André Van Hasselt, Léon Wéry.

L'Association a déjà, on le voit, rendu de sérieux et nombreux services à la Littérature belge. Il était utile de signaler ceux-ci au public et de répandre le catalogue, déjà important, d'une collection nationale que chaque année voit accroître de plusieurs ouvrages.

La pétition internationale organisée par la *Société nouvelle* pour obtenir du Gouvernement français que des mesures énergiques soient prises en vue de soustraire le Musée du Louvre aux dangers d'incendie qui le menacent est très favorablement accueillie par les artistes et les esthètes de tous pays. Le manifeste rédigé à cet effet par M. Louis Piérard, et dont nous avons donné la primeur à lecteurs (1), a provoqué déjà de nombreuses adhésions. Il importe que tous ceux qui ont le culte de la Beauté plastique s'inscrivent à la *Société nouvelle* (11, rue Chisaire, Mons) pour appuyer la légitime protestation formulée par cette revue.

La Libre Académie de Belgique, prenant l'initiative de la convocation de l'assemblée générale annuelle des associations et fédérations scientifiques, artistiques et littéraires du pays en vue d'une discussion, préalable à l'examen des Chambres, du budget du ministère des Sciences et des Arts pour 1909, invite les intéressés à assister à cette réunion, fixée à samedi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, rue Villa-Hermosa, 3.

Les vœux et les rapports pourront être développées oralement par leurs auteurs devant l'assemblée, ou déposés au secrétariat de la Libre Académie, à la Maison du Livre.

A l'issue de la séance, les membres de l'Académie désigneront le lauréat de la Fondation Edmond Picard.

La Maison du Livre inaugure ses expositions de l'hiver par une très intéressante exposition de périodiques qui constitue pour les revues l'analogue de l'Exposition du Livre belge organisée l'an dernier. On y a réuni un millier de publications classées par spécialité. Elles forment la moitié de celles publiées actuellement en Belgique et qui s'élève environ à deux mille, en y comptant cent journaux quotidiens. L'organisation matérielle de l'exposition a été agencée de manière à permettre la lecture et la consultation des publications. Le catalogue, imprimé sur fiches, facilite celles-ci.

Dans des vitrines sont exposés des spécimens se rattachant à l'histoire du Journal et de la Revue, notamment une collection de la *Gazet van Ghent* à toutes les époques de son histoire. Des diagrammes montrent le mouvement de la production belge et mondiale et de la fréquentation du Cabinet des périodiques de la Bibliothèque royale. Des planches explicatives font voir les méthodes modernes mises en œuvre pour assurer la diffusion des articles contenus dans les revues et leur collectionnement en répertoires de dossiers encyclopédiques. L'exposition restera ouverte jusqu'au 1er décembre.

La Société des Aquarellistes a inauguré hier au Musée moderne son Salon annuel. Celui-ci est ouvert tous les jours de 10 à 4 heures.

Demain, lundi, à 2 heures, s'ouvrira au Cercle artistique une exposition de tableaux et aquarelles de M. Lucien Frank

---

L'Exposition d'Art belge à Berlin, dont nous avons vanté l'artistique composition et l'excellente tenue, a valu aux participants un réel succès. La presse leur a consacré d'élogieux articles et les visiteurs ont afflué, parmi lesquels nombre de notabilités du monde des arts, de la politique, etc.

Plusieurs toiles : l'*Entrée de la mine*, de Constantin Meunier (collection de Mme Nyssens), *Pour orner l'église*, de Léon Frédéric (tableau exposé l'an dernier à la *Libre Esthetique*), le *Tombeau du Christ à Jérusalem*, de Cambier, les *Roses blanches* d'H. Thomas, le *Ruisseau*, de R. Wytsman, ont été acquises par des particuliers, ainsi que l'*Hommage à Beethoven*, de V. Rousseau, un dessin de F. Baes, deux aquarelles d'H. Cassiers et des eaux fortes d'A. Baertsoen, A. Danse, J. Ensor, M.-H. Meunier et W. Vaes.

L'Université nouvelle de Bruxelles (Institut des Hautes Études et Faculté des sciences sociales) inaugurera prochainement un cycle de conférences sur le *Roman anglais contemporain*. Ces entretiens auront lieu à 8 h. 1/2 du soir, aux dates suivantes : lundi 7 décembre, M. G. de Lautrec, *Stevenson*; mardi 8, M. H. Davray, *Meredith;* mercredi 9, M. H. Davray, *Wells*; Jeudi 10, M. L. Thomas, *Thomas Hardy*; vendredi 11, M. L. Thomas, *Kipling*.

Rappelons que l'Université nouvelle est actuellement installée rue de la Concorde, 67 (avenue Louise).

M. Edmond Picard fera le jeudi 10 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, une conférence sur *les Progrès de l'art de l'édition en Belgique*.

C'est en décembre que sera représenté au théâtre de la Monnaie le conte lyrique de MM. Maeterlinck et Paul Dukas, *Ariane et Barbe-Bleue*, qui triompha l'an dernier à l'Opéra-Comique. En voici la distribution :

Ariane, Mme Friché; La Nourrice, Mlle Lucey; Sélysette, Mlle Bourgeois; Ygraine, Mlle Berelly; Mélisande, Mlle Olchansky; Bellangère, Mlle De Bolle; Barbe-Bleue, M Artus.

La reprise de *Salomé* aura lieu très prochainement.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME
PAR
JUDITH CLADEL
Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HARTEL, Bruxelles

MAURICE GEVERS. — **CONCERTO SYMPHONIQUE**

Pour violon et orchestre.

Edition pour violon et piano. — Prix : 6 francs net.

Vient de paraître aux Éditions SCHOTT (MAX ESCHIG)

13, Rue Laffitte, Paris

IMAGES D'ENFANTS

Musique de **Gabriel FABRE**. Images de **Georges DELAW**

Préface de Mme CATULLE MENDÈS

1. Le Carillon. — 2. Chevaux de bois. — 3 Il pleut
4. En bateau. — 5. Noël. — 6. En Bretagne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Vient de paraître chez M. E. DEMETS, Éditeur

2, Rue de Louvois, PARIS

JEAN-CHRISTOPHE

par **Paul DUPIN**

Oncle Gottfried. — Méditation. — Berceuse à Louisa (piano)

Christliches Wanderlied (chant et piano).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

AGENDA "L'UTILE"

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique. se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE & Cie

ÉDITEURS

18, Boulevard de Strasbourg, PARIS

GUILLAUME LEKEU

TRIO pour Piano, Violon et Violoncelle

Prix net. . . . . . **12** *francs.*

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. N° 49. 6 DÉCEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Art allemand à l'Exposition de Bruxelles de 1910 (JEAN DE MOT). — Le prix Goncourt (O. M.). — *Elektre et Elektra* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Pour la protection du Louvre (LOUIS PIÉRARD). — Notes de musique : *Le premier Concert Durant* (CH. V.), *Concert de Mlle Germaine Schellinx* (G.), *Première séance du Quatuor « Piano et Archets »* (CH. V.). *Le Groupe des Compositeurs belges.* — Le Théâtre à Paris : *Les Vainqueurs*, pièce en quatre actes de M. EMILE FABRE (Théâtre Antoine) (O. M.); *Concours de Littérature dramatique.* — Chronique théâtrale : *L'Aînée*, à l'Alcazar (G. R.). — La Manifestation Verhaeren. — Petite chronique.

L'ART ALLEMAND

à l'Exposition de Bruxelles de 1910

Ce qui semble avoir particulièrement frappé artistes et critiques berlinois lors de l'Exposition d'Art belge inaugurée en octobre à Berlin, c'est le libéralisme qui avait présidé au choix des œuvres, c'est de n'avoir pu démêler de préférences officielles dans une entreprise à laquelle l'État belge avait accordé son haut patronage.

Octobre s'ouvrait sous de bien mornes auspices pour l'art allemand : un projet de section allemande, qui devait être organisée au Salon d'Automne de Paris, comme naguère une section belge, venait d'échouer de par le *veto* de l'empereur, auquel n'agréait pas la sélection des artistes et des œuvres. La Galerie Nationale qui, sous la direction de M. von Tschudi, était en train de devenir un musée d'art *européen* vraiment remarquable, allait être livrée au fatal peintre militaire Anton von Werner. L'on reprochait à M. von Tschudi de trop aimer les tendances modernes et de faire trop fréquemment OFFRIR au musée, par de généreux particuliers, des chefs-d'œuvre de l'École française! Il fallait que M. von Werner vint remettre de l'ordre dans tout cela et ramener à la cimaise les machines patriotiques dont de bons tableaux avaient pris la place.

L'affaire du Salon d'Automne n'était qu'une affaire manquée, mais la nomination d'Anton von Werner atteignait l'art dans ses forces vives et pouvait causer des torts irréparables.

C'était l'époque où l'adage que Guillaume II avait un jour écrit sur je ne sais que Livre d'or : *Voluntas regis, suprema lex*, devait encore être pris à la lettre, et dans le domaine de l'art plus que partout ailleurs. Car quand un homme se croit infaillible en toute chose, à plus forte raison est-il sûr de son goût, celui-ci fût-il déplorable.

Et c'étaient les faveurs allant aux artistes conservateurs de la saine tradition (comme il n'y a pas de tradition artistique en Allemagne, vous voyez d'ici ce que c'était!), à ceux qui exaltaient la gloire de la maison de Hohenzollern. Si Adolf von Menzel fut parmi les

favorisés, il ne le dut point à son grand talent mais aux sujets qu'il peignait de préférence.

Et ce furent ces monstrueux monuments du nouveau Berlin : le Reichstag, le nouveau Dôme, les sculptures de l'allée de la Victoire qui effarent les étrangers et qui leur font juger de singulière façon l'art allemand actuel. Mais qu'il me soit permis de remarquer en passant que l'on tomberait dans le même travers en voulant apprécier nos architectes au seul vu du Palais du Roi, de l'École militaire et de la maquette du Mont des Arts !

Certes il y a un autre art allemand que celui prôné par l'empereur, mais ce n'était pas dans les sections officielles des expositions universelles que l'on pouvait le découvrir. Les tendances nouvelles, les efforts considérables et toujours intéressants accomplis par toute une lignée d'artistes indépendants, tout cela était laissé de côté par un gouvernement — disons par un souverain — pour lequel le terme de *Sécession* était l'équivalent d'*anarchie*, d'attentatoire à l'ordre des choses.

Enfin l'interview vint! Et nous avons peine à nous figurer le soulagement moral qui se fit sentir en Allemagne. Les langues se délièrent et dirent tout haut ce qu'elles avaient chuchoté pendant des années. Pour ne parler que des questions d'art, l'un des premiers effets de cette *révolution pacifique* fut que la nomination d'Anton von Werner fut rapportée ! Est-ce à dire que l'empereur se soit résolu à ne plus être qu'un mécène constitutionnel? Acceptons-en l'augure, et acceptons-le avec d'autant plus de joie que la section allemande des Beaux-Arts de notre Exposition de 1910 sera la première à bénéficier de cette ère de liberté qui semble s'ouvrir.

On sait l'importance qu'aura la participation allemande, qui s'efforcera sur ce terrain neutre de rivaliser avec la production française. Une lettre ouverte, très cordiale, que M. Fritz Stahl, l'éminent critique berlinois, adresse dans le *Berliner Tageblatt* à l'un des organisateurs de l'Exposition belge de Berlin (1) prouve l'intérêt qu'on attache en Allemagne à ce que la section des Beaux-Arts soit digne de la section industrielle. Nous en reproduisons le passage le plus saillant :

« N'allez pas croire que j'absolve les Allemands de la responsabilité qu'ils portent du fait que notre art est si mal connu à l'étranger. Certes, ils auraient dû faire, dans les grands centres artistiques, des expositions dans le genre de celle de l'Art belge à Berlin, organiser autrement les sections allemandes dans les expositions universelles (2). Toutefois, bien plus que les artistes, d'autres éléments sont les coupables. C'est une grande et profonde douleur, pour tous les Allemands, que dans toutes ces occasions *le gouvernement ait placé dans des mains incompétentes la direction des sections des Beaux-Arts ou qu'il ait paralysé les efforts des personnalités les plus autorisées.*

» Je ne veux pas m'étendre plus longtemps sur ces questions, qui dépendent de contingences politiques internes. Je ne veux que dire : *Nous avons le ferme espoir que cela se passera mieux à Bruxelles*, et que les Belges pourront y trouver l'*idée d'ensemble de l'Art allemand*, que, — ce sont vos propres termes, — vous espérez rencontrer dans notre section. Artistes et critiques sont décidés, cette fois, à mener à bonne fin la lutte pour l'organisation d'une telle section des Beaux-Arts, et ils obtiendront, après les expériences de Paris et de Saint-Louis, l'appui des parlements. Il est des entraves qui, sans doute, tomberont. »

Rappelant l'accueil chaleureux réservé par la presse allemande aux artistes belges, M. Fritz Stahl ajoute :

« N'allez pas croire que personne ait la prétention d'obliger vos critiques à louer notre art. Peut-être s'en sentiront-ils plus éloignés que nous ne l'avons été du vôtre. Que l'on ait du moins quelque compréhension du but poursuivi. Les peuples peuvent exiger les uns des autres le respect de leur travail et ils doivent réciproquement se l'accorder... »

Cet accueil, les artistes allemands sont certains de le rencontrer auprès du public belge, dont la sensibilité est si éveillée, s'ils envoient pour les représenter les meilleurs d'entre eux, encadrant les œuvres de leurs plus notables précurseurs. Qu'ils organisent une vraie rétrospective, qu'ils extraient de leurs musées, où trop souvent le médiocre écrase le bon, telles œuvres charmantes ou émouvantes de von Schwindt, de Menzel, de Feuerbach, de Marées, de Boecklin, de Leibl, de Lenbach... Qu'ils nous montrent des sculptures de Schadow, de Rauch qui nous feront oublier toutes les *Germania* et les Guillaume qui déshonorent les villes allemandes, et ils nous révéleront une sensibilité et une esthétique sans doute différentes de la nôtre mais auxquelles nous ne pourrons refuser notre sympathie et notre intérêt.

JEAN DE MOT

(1) A la suite d'une polémique toute courtoise sur la façon dont les artistes allemands étaient appréciés a l'étranger.

(2) Nous avions évoqué le souvenir pénible de la section d'Art allemand à Liége !

LE PRIX GONCOURT

Nous apprenons avec le plus vif plaisir que l'Académie Goncourt vient de décerner son prix annuel (5,000 francs) à notre collaborateur M. Francis de Miomandre pour le roman qu'il fit paraître il y a quelques mois : *Écrit sur de l'eau...* (1).

Nos lecteurs ont pu, depuis trois ans, apprécier en maintes chroniques judicieuses, en des études littéraires bien pensées et bien écrites, le talent personnel, primesautier, multiple et délicat du jeune écrivain. La haute distinction dont il est l'objet prouve qu'en lui le romancier n'est pas inférieur au critique. L'*Art*

(1) Paris, Henri Falque (édition du *Feu*).

moderne s'associe à la joie de son collaborateur et lui adresse ses plus affectueuses félicitations.

Avant de publier le roman qui vient d'être couronné, M. Francis de Miomandre avait fait paraître un fort beau volume de critique, *Visages* (1), qui contient des pages de premier ordre sur Baudelaire, Jules Laforgue, Elémire Bourges, Paul Claudel, André Gide, Camille Mauclair, Adrien Mithouard, etc., et qui fut composé en partie des articles écrits par l'auteur pour l'*Art moderne*.

Il avait débuté, il y a quatre ans, par un volume de vers, *les Reflets et les Souvenirs* (2), que suivit aussitôt un roman, *les Hôtes inattendus* (3). Enfin, on se souvient du succès qui accueillit sa conférence à la *Libre Esthétique* sur *Claudel et Suarès* (4). Paraîtront prochainement : *Le Vent et la Poussière*, roman ; *les Païens*, roman; *Madame mon Amour*, roman; *Au bon Soleil*, dialogues; *Légendes sans moralité*, contes; les *Flèches du Parthe*, chroniques.

L'attribution du prix Goncourt à M. Francis de Miomandre sera très favorablement accueillie dans les milieux littéraires, où le lauréat est estimé à la fois pour la droiture de son caractère et pour la valeur de ses écrits.

Son concurrent le plus sérieux était M. Jean Viollis, auteur de *Monsieur le Principal*. M. Henri Barbusse, auteur de *l'Enfer*, avait également des partisans.

Rappelons que le prix Goncourt fut décerné successivement à MM. J.-A. Nau, Léon Frapié, Claude Farrère, Jean et Jérôme Tharaud et Émile Moselly. O. M.

ELEKTRE ET ELEKTRA

S'il n'y avait pas l'*Elektre et Oreste* d'André Suarès, je dirais que j'ai fort admiré l'*Elektra* (5) de Hugo de Hofmannsthal que l'OEuvre vient de représenter pour la première fois à Paris. Malheureusement, il y a la pièce de Suarès et cela change toute la question.

Surtout, qu'on ne voie pas ici une preuve de chauvinisme. Ce n'est point parce que la pièce de Hugo de Hofmannsthal est allemande que je lui préfère, traitant le même sujet, une pièce française, mais c'est parce qu'elle est moins bonne que la pièce française, simplement.

Je m'adresse ici à tous ceux qui ont eu le plaisir intellectuel de lire *Elektre et Oreste*, et je leur demande s'ils se rappellent bien la puissance dramatique, le lyrisme magnifique et riche, l'ardeur, la passion qui en renouvelaient le vieux thème, et s'ils se souviennent aussi du grand frisson métaphysique qui courait dans la chair de cette belle chose vivante et palpitante.

Pas de truquages, pas d'escamotages, mais toutes les difficultés dramatiques et scéniques abordées franchement, avec la simplicité que seuls peuvent se permettre les grands poètes, et toujours résolues dans le sens le plus intime, le plus profond, le plus *psychologique*. Oreste assassine, en effet, mais hésitant, plein de pitié, et n'agit que poussé par sa sœur, obligé par elle à la terrible action dont il pressent le remords futur. Et Egysthe n'est pas un pantin, c'est un personnage efféminé, vantard — et courageux aussi, d'ailleurs, — et lui aussi on l'assassine. Et Clytemnestre meurt devant nous, sans l'artifice de la protection d'une coulisse, tuée par ses deux enfants après une poursuite affolée et des imprécations magnifiques. Et quand tout cela est accompli, l'ombre du vieux Tantale (personnage inconnu du poète grec) hante les rêves de son descendant, infuse en son âme le doute sur la valeur de sa vengeance et, prononçant les paroles définitives qui jugent le drame et au delà de lui la vanité de la passion et des actes des hommes, s'adresse pour ainsi dire directement au spectateur comme la voix même de l'incompréhensible et ironique fatalité.

A côté de cela, qu'est-ce que pèsent les deux tableaux de Hugo de Hofmannsthal, avec leur lyrisme pauvre, leurs maladresses dramatiques, leur lenteur rhétoricienne, et surtout cette façon d'esquiver les scènes capitales et les moments intenses? Certes, j'y ai trouvé de belles choses, et même très souvent, et ce malgré l'insuffisance d'une adaptation qu'on disait partout mauvaise mais que j'estime, moi, au contraire, fort bien écrite. Certes, il y a dans cette pièce un amour profond de la beauté antique et de ce noble pathétique grec qui sera éternellement jeune parce que essentiellement humain.

Mais imaginez *Elektra* sans l'admirable Suzanne Desprès! Ce serait quelque chose de lamentable, lamentable comme le rôle d'Oreste, — écrasant je veux bien, mais que M. Magnat a presque trahi tant il l'avait peu compris. Suzanne Desprès est une des seules actrices d'Europe, avec la Duse, et cette extraordinaire Diligenti (dont personne ne parle plus), pour comprendre l'âme forcenée, l'âme réelle qui vivifiait le drame antique. Elle a joué en bête fauve ce rôle d'Elektra. Elle aurait joué en reine celui de Clytemnestre. Elle peut jouer ce qu'elle veut. Les rôles de pensée la passionnent. Elle a joué *la Fille sauvage*. Devant un public dont les neuf dixièmes ne savaient pas si Eschyle était un général albanais ou le nom d'un viscère, elle a trouvé moyen de faire *sentir* ce que c'était que l'antiquité, et notamment celle-ci, non pas celle de Périclès, mais celle de Mycène : barbare, superstitieuse, enragée, bouillante de sang et de passion.

Le génie indiscutable qu'elle déploya à vivifier cette pauvre imitation allemande qui ressemble à l'antiquité grecque comme la peinture de la *Sécession* ressemble à l'impressionnisme de Renoir et de Monet, l'intelligence inouïe de ses moindres attitudes, la beauté de sa parole, la noblesse secrète cachée sous la brutalité voulue de ses gestes, tout son jeu à la fois de princesse et d'animal traqué, tout cela me faisait d'autant plus regretter que l'OEuvre n'ait pas choisi, à la place d'*Elektra*, l'*Elektre et Oreste* du poète français.

Elle a galvanisé un mélodrame, elle aurait fait vivre une tragédie. Maintenant, il est trop tard, on n'impose pas deux fois au public parisien un sujet de cette allure. Certaines énormités que j'ai entendues aux ent'actes me confirment encore davantage dans cette opinion.

Quoi qu'il en soit, je me hâte de dire que, tout de même, *Elektra* donne une autre sensation d'art que les petites cuisines des théâtres du boulevard, ne serait-ce que par les souvenirs qu'elle évoque. Il y a, dans cette histoire des Atrides, une telle concentration de pathétique, une telle accumulation d'éléments de psychologie, d'angoisse et de rêve, que le moindre épisode, même abordé pour la dixième fois, fournit encore plus d'émotion et plus de beauté que rien d'autre au monde. Et la pièce de Hofmannsthal bénéficie de cette richesse étrangère.

Finissons en disant un mot de la charmante plaisanterie de M. Tristan Bernard : le *Jeu de la morale et du hasard* (2), où l'auteur de *Daisy* et de *Monsieur Codomat* est toujours le pince-sans-rire désopilant et le subtil connaisseur des choses d'argent qu'il n'a jamais cessé d'être. Le personnage d'Henry, qui *sera* honnête comme on ne l'est plus sitôt que ses moyens le lui permettront, est exquis et M. Lugné-Poe le joue avec une perfection et une intelligence surprenantes.

Quant à *Au temps des fées* (3), il n'y a vraiment rien à en dire. C'est la petite chose en vers dans toute sa désolante insignifiance, et les acteurs qui la représentaient s'amusaient, semble-t-il, à la rendre ridicule. Je me demande pourquoi l'OEuvre fait cette concurrence aux théâtres de Société. FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) Bruges, Arthur Herbert (collection d'*Antée*), 1907.
(2) Paris, Bibliothèque de l'*Occident*, 1904.
(3) Mons, Édition de l'*Idée libre*, 1904.
(4) Bruxelles, Édition de la *Libre Esthétique*, 1907.
(5) *Elektra*, drame en deux tableaux de Hugo de Hofmannsthal (adaptation française de MM. PAUL STROZZI et STÉPHANE EPSTEIN).

(2) *Le Jeu de la morale et du hasard*, 1 acte de M. TRISTAN BERNARD.
(3) *Au temps des fées*, comédie en deux parties et en vers, de M. JACQUES BLANCHARD.

Pour la protection du Louvre.

Notre confrère M. Louis Piérard, lourdement « bêché » par M. J. Ernest-Charles dans une chronique du *Gil Blas*, vient d'adresser au directeur de ce journal l'amusante réponse que voici :

Monsieur,

Je lis — un peu tard malheureusement — l'article que M. J. Ernest-Charles a consacré dans le *Gil Blas* du 29 novembre à ma petite personne et quelque peu aussi à une campagne internationale « pour la protection du Louvre » dont la *Société Nouvelle* a pris l'initiative.

Je suis très touché de la sympathie que professe à mon égard, dans son article, avec une remarquable insistance, votre collaborateur. D'autant plus qu'il souligne ses protestations d'amitié en me décernant ces qualificatifs choisis : saugrenu, fou, esthète, flamingant (???), belge et poète, sans compter qu'il m'imagine, dans un café, après minuit, parfaitement saoûl, écrivant à l'Europe pensante. Il n'y a pas à dire, c'est de la sympathie : il paraît que c'est aussi de l'esprit. Je veux bien le croire.

M. J. Ernest-Charles a trouvé « puéril et bouffon » notre appel aux écrivains et aux artistes de tous les pays. Ce n'est point l'opinion des Français Marcel Boulenger, P. A. Chéramy, Francis Viélé-Griffin, Edouard Sarradin, André Gide, Charles Morice, Jules de Gaultier, Maxime Dethomas, Henri Matisse, Georges Lecomte, Frantz Jourdain, J.-F. Raffaëlli, Marcel Hébert, Saint Georges de Bouhélier, Jules Mousseron, Léon Bazalgette, etc...; des Belges (ô l'horreur!) Camille Lemonnier, Jules Destrée, Émile Vandervelde, Émile Verhaeren, Édouard Anseele, Max Elskamp, Léon Souguenet, Henri Carton de Wiart, Henri La Fontaine, Hector Denis, Henri Maubel, Blanche Rousseau, C. Montald, Auguste Donnay, P. Busschmann, Maurice des Ombiaux, Edmond Deman, Octave Maus, Grégoire Le Roy, Eugène Demolder, Pol de Mont, Georges Buysse, A. Rassenfosse, Victor Rousseau, Edmond Picard, Yvonne Serruys, etc...; de l'Anglais John Lavery; des Allemands Richard Muther, Félix Borchardt, Richard Dehmel, Max Liebermann, Johannes Schlaf; du critique italien Vittorio Pica; du peintre russe Constantin Somoff; de Max Nordau, Christian Cornélissen, de cent autres, de la grande foule anonyme, qui tous nous ont envoyé déjà leur adhésion et promis leur appui. M. J. Ernest Charles voudra-t-il bien leur faire crédit d'un peu de bons sens et de discernement?

Le Louvre est menacé d'incendie : M. J Ernest-Charles le reconnaît lui même. Ce n'est point à Mons en Hainaut, dans le café de la Place, ni même dans les estaminets de Frameries que nous l'avons appris, mais bien en lisant *Gil Blas*, qui toujours dénonça la délicieuse insouciance de l'administration qu'a sous ses ordres « l'aimable et zélé Dujardin Beaumetz ». Or, la Belgique étant la terre classique des « chochetés », il a paru intéressant à *La Société Nouvelle*, une importante revue qui y gîte, de fomenter une ligue internationale des amis du Louvre — « Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule » ont dit les hommes dont j'ai livré les noms plus haut.

M. J. Ernest-Charles pense d'abord que j'ai voulu faire une bonne blague, puis, quelques lignes plus loin, me prêtant une attitude légèrement grotesque, émet l'avis que « M. Léon Souguenet se sera payé ma tête (?!???) ». Ce n'est pas tout-à-fait la même chose. Je saurais gré à votre collaborateur de se prononcer.

Quant à ma collaboration aux « petites revues », est-ce du *Censeur* que M. J. Ernest-Charles entend parler? Ces revues paient si mal que je n'ai jamais pu me procurer un secrétaire et que j'ai dû écrire moi-même quelque six cents adresses pour cette « affaire du Louvre ».

Cette lettre contenant quelques rectifications importantes, j'espère, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien la publier dans votre prochain numéro. Je n'en attends pas moins de votre courtoisie.

Agréez, je vous prie, mes salutations les plus distinguées.

Le Pompier de service,
LOUIS PIÉRARD

M. Ernest-Charles n'est décidément pas heureux dans ses attaques. Qui ne se souvient de la divertissante mystification qu'imagina, pour le remettre à sa place, notre spirituel confrère Willy?

NOTES DE MUSIQUE

Le premier Concert Durant

Bach, Haendel! Programme magnifique, mais un peu long : l'un des concertos de Haendel et l'une des cantates de Bach auraient pu disparaître sans inconvénient. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une musique ardue, qu'on ne peut écouter distraitement et qui sollicite une attention soutenue.

A part cela, ce premier concert a été une épreuve extrêmement favorable pour l'obstiné, pour le vaillant qu'est M. Durant. Il s'était assuré le concours d'un chœur mixte sous la direction de M. Carpay. Cette innovation a été d'un excellent effet et a produit les meilleurs résultats. S'il manque à la phalange de M. Carpay la conviction nécessaire pour une interprétation idéale, elle n'en est pas moins fort bien stylée. Aussi les chœurs du *Messie*, celui de la cantate *Freue dich, erlöste Schaar*, ainsi que les chorals de cette dernière et ceux de la cantate *Ich will den Kreuzstab gerne tragen* ont-ils été chantés d'une manière tout à fait digne d'éloges.

Parmi les solistes, M. Seguin et Mlle Flament se sont distingués par leurs habituelles qualités de conscience et de style. M. Seguin avait à chanter à lui seul toute la cantate pour soliste *Ich will den Kreuzstab...*, dans laquelle Bach développe son thème favori, la nostalgie de la mort, en une langue musicale surhumaine. Le grand chanteur y a été aussi parfait que possible, de même que dans les récitatifs et les airs de la cantate *Freue dich...* Je dis « aussi parfait que possible », car il faut avouer qu'on rencontre souvent chez Bach des airs admirables de conception, mais qui, pour des raisons prosodiques ou autres, sont quasi inexécutables. Mlle Flament s'est montrée interprète remarquable dans l'air : « Chargé d'opprobre » du *Messie* et dans l'air d'alto, si infiniment expressif, de la cantate *Freue dich...*, où est décrite avec un enthousiasme sublime la venue prochaine du Sauveur prédite par saint Jean-Baptiste. Les deux autres solistes, Mme Bruckwilder et M. Lambrechts, manquent encore d'autorité.

La partie purement symphonique du concert n'a pas été la moins intéressante. M. Durant a donné des exécutions très fines et pleines d'entrain du Concerto en *ré* mineurpour cordes de Haendel, chef-d'œuvre d'équilibre, de force et de grâce, du curieux Concerto en *fa*, du même maître, pour deux cors, deux hautbois, basson et quatuor à cordes, — composition un peu monotone, un peu clichée, mais d'un dessin et d'un coloris amusant qu'ont fort bien rendus les instruments à vent; enfin de la Suite d'orchestre en *ut* majeur de Bach, joyeuse, pimpante, tressaillante de vie et de lumière.

CH. V.

Concert de Mlle Germaine Schellinx

Mlle Germaine Schellinx, violoniste, une des élèves les mieux douées de M. Marchot, professeur au Conservatoire de Bruxelles, a donné à la Grande-Harmonie une audition des plus intéressantes. Son jeu charmeur, empreint de verve chaleureuse, la qualité expressive de son phrasé, sa technique souple et brillante ont été vivement appréciés dans un adagio de Max Bruch, dans la *Folia* de Corelli, dans une élégante composition de M. Marchot intitulée *Regrets*, enfin dans la *Symphonie espagnole* de Lalo dont elle donné une interprétation très pittoresque. La jeune artiste a obtenu un succès très flatteur dont M. Minet, qui l'accompagnait finement au piano, a eu sa part.

G.

Première séance du Quatuor «Piano et Archets»

Qu'on veuille bien m'excuser si je m'appesantis sur le quatuor op. 26 de Brahms, par lequel débutait la séance. Depuis quelque temps je m'applique, dans une pensée de justice et d'impartia-

lité, à « comprendre » la musique de Brahms. Le maître a des fervents, des enthousiastes, qui voient en lui un sommet parmi les sommets, et, en dehors du fait que l'on « n'entre pas » directement dans sa musique, — ce qui n'est pas un élément suffisant d'appréciation, — il n'y a aucune raison pour lui dénier *a priori* cette situation prééminente dans l'histoire de la musique... Il n'a, en effet, pas un seul de ces signes distinctifs qui font, presque sans hésitation, reléguer au second plan un Mendelssohn ou un Saint-Saëns. Sa musique supporte, sans inconvénient, le voisinage de Mozart, de Beethoven, de Schumann, de Franck. Ses quatre symphonies sont entièrement belles; parmi ses lieder, il en est qui touchent au sublime. Mais ces genres sont, par eux-mêmes, plus accessibles que la musique de chambre, dans laquelle les grands musiciens expriment généralement leurs aspirations les plus secrètes, les replis les plus profonds de leur « moi » intérieur. Brahms, à cet égard, a quelque chose d'ambigu : pendant longtemps, je me suis demandé s'il fallait considérer sa musique de chambre comme inspirée par des sentiments déterminés, ou si c'était simplement une idéale griserie de sons, indépendante de tout état d'âme, — en d'autres termes, de la musique pour la musique. J'en viens peu à peu à croire que la première hypothèse est la plus vraie, et que si nous n'arrivons à cette conclusion que par le secours de l'intelligence, ce n'est pas une raison pour dénier à Brahms la sensibilité qui est le lot de tous les grands musiciens. Gardons-nous de nous laisser aller aux conceptions trop subjectives, et ne croyons pas que, parce que nous ne pénétrons pas d'emblée dans une œuvre par la communion directe avec elle, cette œuvre soit nécessairement le fruit de la réflexion plutôt que de la sensibilité.

L'*adagio* du quatuor op. 26 m'a donné le sentiment très net que Brahms savait faire de la musique profondément sentie. Il est impossible d'entendre ces pages sublimes sans être convaincu que le maître a réellement passé par les états d'âme subtils, mais combien poétiques, qu'elles suggèrent. C'est tout un poème de tendresse contenue, une douce berceuse spirituelle, dont la quiétude s'interrompt tour à tour par de lointains orages, par des rayons de lumière et par des élans de lyrisme d'une beauté parfaite. Je ne pourrais en dire autant du premier et du dernier mouvement (*allegro non troppo* et *allegro*), dont l'inspiration, d'ailleurs franche et originale, est loin d'atteindre la hauteur de celle de l'*adagio*. Le *scherzo*, d'une écriture consciente, audacieuse et très artiste, est joyeux, agreste, presque en dehors : Brahms y déploie une bonne humeur charmante qui ne lui est pas habituelle.

L'exécution a été très animée, et fouillée dans les moindres détails; le style propre à Brahms a été fort bien observé par les quatre interprètes.

Il n'y aussi que du bien à dire de la manière dont ils ont joué le beau Trio (*Prélude et Variations*) de M. Jongen (1) et le merveilleux Quintette de Schumann.

CH. V.

Le Groupe des Compositeurs belges

Signalons enfin la deuxième séance du *Groupe des Compositeurs belges* dont le succès a égalé, sinon dépassé, celui du premier concert. Le programme se composait de la Sonate pour violoncelle et piano de L. Delune, de pièces pour piano et de mélodies de P. Gilson et du trio de V. Vreuls, œuvres connues et appréciées que le talent de Mme Delune, de Mlles Latinis et Laenen, de MM. Crikboom, Gaillard et Delune a mises en pleine valeur.

(1) Voir au sujet de cette œuvre si intéressante notre compte rendu du concert de la *Libre Esthétique* où elle fut exécutée (*L'Art moderne*, 17 mars 1907, p. 85).

LE THÉATRE A PARIS

Les Vainqueurs, pièce en quatre actes de M. ÉMILE FABRE (Théâtre Antoine).

Les Vainqueurs! Ce beau titre, sonore et large, marque nettement les tendances de l'auteur.

Comme Henri Becque, dont il procède, M. Émile Fabre aime les conflits qui mettent aux prises des collectivités humaines. Dédaigneux de l'anecdote, il ne l'utilise que pour généraliser les observations qu'elle lui suggère. Ses personnages sont des types représentatifs de nos travers, de nos appétits, de nos vices. Et dans la marche de l'action, tout concourt à faire jaillir avec force une idée, — qu'il ne faut pas confondre avec une thèse. C'est exclusivement dans la réalité que M. Fabre étudie ses modèles, et c'est la logique de la vie qui, seule, toute rhétorique écartée, leur dicte leurs actes et leurs discours.

Déjà l'*Argent, la Vie publique, les Ventres dorés* dévoilèrent cette conception dramatique, dont *les Vainqueurs* accentuent le caractère. On ne peut que l'approuver puisqu'elle produit des œuvres pathétiques, fertiles en émotions viriles, et d'une claire morale. Je reprocherai toutefois à l'auteur de n'avoir pas dépouillé toutes les conventions, tous les artifices du théâtre. Il semble que les situations imaginées par M. Fabre ne sont pas toujours aussi neuves que ses héros; le souvenir de pièces vues, admirées, étudiées, s'interpose parfois entre sa vision et la réalité. Mais que pèse ce grief à côté des mérites d'un drame dont chaque scène nous tient attentifs, intéressés, subjugués et presque haletants?

Je ne puis entrer ici dans le détail de l'intrigue, qui est exposée au premier acte de main de maître et qui se dénoue logiquement, sans longueurs, de façon tragique. La victoire est acquise à la famille d'arrivistes féroces dont M. Fabre étudie la bassesse et la corruption. Mais au prix de quelles humiliations, de quelles hontes et de quelles douleurs! Le tableau est saisissant. Rien n'en adoucit l'âpreté. Et l'on ne peut que louer l'auteur d'avoir pu produire une impression aussi profonde en restant sobre, mesuré et vrai.

M. Gémier a trouvé dans le personnage de l'avocat Daygrand, sénateur, conquérant d'un portefeuille qui lui coûte la vie de son fils, l'un des plus beaux rôles de sa carrière. Il l'a composé avec un art, une vérité, une justesse d'accent, une sensibilité dans les moindres nuances véritablement admirables. Et le seul agrément d'applaudir un pareil artiste justifierait, si d'ailleurs les *Vainqueurs* ne constituaient un passionnant spectacle, le voyage du boulevard de Strasbourg.

O. M.

Concours de Littérature dramatique.

La *Fédération des Cercles dramatiques* organise entre auteurs belges un concours de littérature dramatique française. Seront admises au concours, à l'exclusion des opéras-comiques, opéras et opérettes, toutes les œuvres dramatiques en prose ou en vers non publiées ni représentées le 1er février 1909.

Les manuscrits devront être déposés à partir de cette date et jusqu'au 30 septembre à midi (dernier délai) au secrétariat de la Fédération, 51, rue Henri Maus, à Bruxelles. Un jury de neuf membres, constitué de commun accord par les écrivains qui ont accordé leur patronage à la Fédération et le comité de celle-ci, statuera sur les œuvres présentées. Celles-ci seront divisées en quatre catégories : 1° Pièces en un ou deux actes en vers; 2° Idem, en prose; 3° Pièces en trois actes ou plus en vers; 4° Idem, en prose.

L'œuvre couronnée sera représentée trois fois par les soins de la Fédération et éditée aux frais de celle-ci et au profit de l'auteur.

Le programme complet du concours sera adressé par le secrétariat à ceux qui lui en feront la demande.

CHRONIQUE THEATRALE

L'Aînée, à l'Alcazar.

Le théâtre de l'Alcazar passe de mains en mains, c'est sa destinée. Avant-hier, M. Mouru de Lacotte le cédait à MM. Duplessy et Meer; hier, M. Meer se retirait pour aller tenter la fortune à Paris; aujourd'hui, voilà que M. Duplessy lui-même se dérobe et cède la place à son régisseur, M. Théo, et à l'un de ses acteurs, M. Paulet. MM. Théo et Paulet ne comptent à Bruxelles que des amis. Chacun fera des vœux pour le succès de leur direction.

Comme pièce de début, ils avaient choisi *l'Aînée*, la jolie comédie de Jules Lemaître qui fut jouée à Bruxelles il y a quelque dix ou douze ans, au théâtre Molière, je pense, mais qui était suffisamment oubliée pour que l'on prît un véritable plaisir à la revoir. *L'Aînée* n'est pas une pièce parfaite : elle traîne un peu, elle ne porte pas, elle reste presque tout le temps dans une sorte de pénombre. Toutefois, à côté de ces défauts, dus au tempérament peu accusé de l'auteur, il faut signaler ses qualités de fine satire et de pénétrante émotion. Le type du pasteur Péterman, saint homme qui trouve toujours des accommodements, non seulement avec le ciel, mais surtout avec la vie terrestre, est d'une observation très amusante et très juste. Le pasteur Mikils, pauvre homme ennuyeux que la faute de sa femme a l'effet singulier de rendre moins solennel et plus humain, n'est ni moins bien observé, ni moins exact. Quant au personnage de *l'Aînée*, il est délicieux et navrant à la fois : c'est la sacrifiée volontaire à qui nul ne sait gré de renoncer au bonheur pour assurer celui de ses sœurs. Mme Anne Rat cliff, qui reparaissait à Bruxelles dans ce rôle, y a été tout à fait remarquable. Son jeu simple et prenant a profondément remué la salle. On l'a abondamment fleurie, et ovationnée ainsi qu'il convenait. La troupe de l'Alcazar l'entoure d'une manière satisfaisante, et si Mme Becker charge un peu trop son interprétation, MM. Cueille et Laurel ont été excellents tous deux sous la lévite pastorale.

G. R.

La Manifestation Verhaeren

Au moment de mettre sous presse nous recevons de M. Charles Dulait, en réponse à l'article de M. Georges Rency sur la Manifestation Verhaeren publié il y a huit jours dans l'*Art Moderne* (1), une lettre que nous regrettons de ne pouvoir publier, cette lettre (dont la longueur excède d'ailleurs les limites du droit de réponse) contenant à l'adresse de notre collaborateur une série d'expressions injurieuses et mettant en cause des tiers.

M. Dulait invoque « notre amabilité et notre équité » pour obtenir l'insertion qu'il sollicite. Nous lui donnons acte bien volontiers des déclarations qu'il nous fait, en les dépouillant de toutes les personnalités qu'il y a introduites :

1° C'est, nous écrit-il, avec l'assentiment d'Émile Verhaeren et l'approbation de quelques aînés, consultés au préalable, que le bénéfice de la matinée a été employé à la fondation d'une revue littéraire.

2° La manifestation du 24 novembre n'était, dans la pensée des organisateurs, que le prétexte d'un mouvement d'enthousiasme envers Émile Verhaeren, et la création d'un périodique destiné à glorifier celui-ci devait contribuer à réaliser les intentions des adhérents.

3° Au surplus, quatre cents places ayant été distribuées gratuitement pour la matinée du théâtre du Parc, l'excédent des recettes sur les dépenses a suffi à peine à couvrir les frais d'impression du premier fascicule de la revue; la publication de celle-ci sera désormais poursuivie aux frais de ses fondateurs.

Tels sont les seuls points essentiels des déclarations de M. Dulait. Et le reste est littérature...

Nous croyons inutile d'ajouter que si M. Rency, usant de son droit strict de critique, a blâmé l'organisation de la fête et reproché à ceux qui en ont pris l'initiative de n'avoir pas précisé la destination qu'ils se proposaient de donner aux fonds recueillis, il n'a évidemment pas pu entrer dans sa pensée de suspecter le désintéressement de M. Dulait et de ses amis. Les termes mêmes dont il s'est servi écartent toute interprétation de ce genre.

(1) Voir notre numéro du 29 novembre dernier.

PETITE CHRONIQUE

*Nous publierons dimanche prochain une étude de Mme Blanche Rousseau sur le roman de M. Francis de Miomandre qui valut à celui-ci le prix Goncourt. On nous excusera, en raison de la distinction dont notre collaborateur est l'objet et de l'intérêt qui s'attache à son nom, de transgresser exceptionnellement la règle que nous nous sommes imposée de ne pas parler dans l'*Art moderne *des œuvres de ses rédacteurs habituels.*

Les exigences de l'actualité nous obligent à ajourner au prochain numéro notre appréciation du Salon des Aquarellistes inauguré la semaine dernière.

Nous rappelons que le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles a décidé, en vue d'imprimer un caractère artistique aux différentes œuvres qu'il a assumé la mission de faire exécuter, de faire appel aux artistes de la médaille les plus renommés de la Belgique, en les invitant à participer à un concours pour l'exécution de la médaille à offrir aux exposants qui se soumettront aux opérations des jurys.

Les projets seront exposés aujourd'hui, dimanche et jusqu'à mercredi inclusivement, de 10 à 3 h. 1/2, dans les locaux de la Compagnie de l'Exposition de Bruxelles, rue des Douze-Apôtres, 34, à Bruxelles.

M. Carl Werlemann ouvrira demain une exposition de ses œuvres à la salle Boute, 134, rue Royale.

Nous recommandons à nos lecteurs l'exposition organisée par l'œuvre du *Labeur féminin*, 34, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, qui réunit un grand nombre d'objets d'art appliqué : dentelles, broderies, éventails, cuirs repoussés, poterie, céramique, étain, etc., mis en vente à des prix extrêmement modérés.

Le Cercle artistique brugeois ouvrira aujourd'hui, à midi, son Salon annuel dans la salle des Halles.

En septembre 1909 s'ouvrira à Tournai une exposition d'œuvres d'artistes tournaisiens du XIXe siècle organisée par le Cercle Artistique de Tournai. S'adresser par tous renseignements au secrétaire, 10, rue des Carliers, à Tournai.

Les conférences de MM. G. de Lautrec et H. Davray sur la *Littérature anglaise* qui devaient avoir lieu demain et les jours suivants à l'Université nouvelle sont, par suite d'une circonstance imprévue, remises à une date qui sera fixée ultérieurement.

La deuxième séance du Quatuor « Piano et Archets » aura lieu vendredi prochain, à 8 h. 1/2, salle de l'École allemande, rue des Minimes. Au programme : le quatuor de Castillon, le trio pour cordes de Beethoven et le quatuor en *sol* mineur de Fauré.

Samedi, un concert de charité sera donné à la Grande-Harmonie par la *Croix Verte coloniale* avec le concours de Mmes B. Andriani et G. Detry, MM. E. Lambrecht, E. Arlotti, J. Cholet et de la musique des grenadiers.

Le double concours du maître Eugène Ysaye et du pianiste Harold Bauer assure le succès du deuxième concert Ysaye, fixé à dimanche prochain, à 2 h. 1/2, salle Patria. Le programme, composé comme suit, est d'ailleurs des plus attrayants : *Concerto grosso* de Hændel, Concerto pour flûte, piano et violon de J.-S. Bach, Symphonie en *fa* de Brahms, Concerto pour piano de

Schumann, *Poème symphonique* de Biarent et ouverture de *Sinigaglia*, ces deux derniers numéros en première audition.

Répétition générale samedi, à 3 heures, même salle.

Une modification sera introduite dans le programme des deuxième et troisième concerts populaires, en ce qui concerne les solistes annoncés. M. Richard Strauss a choisi Mme Schumann-Heink comme protagoniste du rôle principal de son nouveau drame lyrique, *Elektra*. Or, la première de l'ouvrage devant avoir lieu à Dresde le 27 janvier, M. Strauss a prié avec instance M. Sylvain Dupuis de délier la célèbre artiste de son engagement pour le Concert populaire du 24 janvier, pour reporter sa collaboration sur un des concerts suivants. Dans un esprit de confraternité artistique et par sympathie pour le maître allemand, — que les Concerts populaires furent les premiers à faire connaître à Bruxelles, — M. Dupuis a accédé à cette demande. Mme Schumann-Heink chantera donc au concert suivant (14 février), tandis que le violoniste M. Ephrem Zimbalist se produira, avec Mlle Tagliaferro, pianiste, au concert du 24 janvier.

Mlle Raymonde Delaunois, la jeune cantatrice qui débuta avec tant de succès à la *Libre Esthétique*, donnera le lundi 14 décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, un concert consacré aux œuvres de Gabriel Fabre avec le concours de l'auteur, de Mlle Pitsch, pianiste et de M. Pitsch, violoncelliste.

Une conférence de M. L. Thomas précédera l'audition. — Billets chez Breitkopf et Haertel.

Le deuxième concert symphonique Debefve, fixé à samedi prochain (conservatoire de Liége), aura lieu avec le concours de Mlle Croiza, qui chantera des œuvres de Gluck, Schumann, Duparc et Fauré, et du violoncelliste Hekking-Denancy. Au programme orchestral, *Saugefleurie* (V. d'Indy), intermezzo de *Kermesse* (A. Van Dooren), *Tyl Eulenspiegel* (R. Strauss), ouverture de *Gwendoline* (Chabrier).

De Paris :

Le théâtre de l'OEuvre représentera, le 7 et le 9 décembre, au théâtre Marigny, les *Vieux*, trois actes de MM. Rameil et Saisset (d'après l'écrivain catalan Ignasi Iglesias), et la *Madone*, de M. Paul Spaak.

La semaine suivante, du 15 au 24 décembre, l'OEuvre interprétera, au théâtre Femina, la *Dame qui n'est plus aux Camélias*, de M. de Faramond. Enfin, en janvier, *Perce-neige et les Sept Gnomes*, de J. Dortzal.

Les admirables représentations de *Boris Godounow* organisées au printemps dernier par M. Serge de Diaghilew à l'Opéra seront suivies, en mai prochain, d'une nouvelle série de spectacles russes qui promettent d'offrir un égal intérêt artistique. C'est au théâtre du Châtelet, loué par M. de Diaghilew du 10 mai au 15 juin, qu'auront lieu ces représentations, consacrées à deux opéras, le *Prince Igor* de Borodine et la *Pskovitaine* de Rimsky-Korsakow, — qui comptent tous deux parmi les plus belles partitions lyriques de l'Ecole russe, — et à deux ballets : *Raymonda*, de Glazounow, et le *Pavillon d'Armide* de Tcherepnine, qu'accompagnera sur l'affiche l'*Oiseau d'or*, du même auteur. Chacun de ces spectacles sera joué cinq fois. La campagne se composera donc de vingt soirées.

Les artistes les plus célèbres des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou, au premier rang desquels Mmes Litvinne, Petrenko, Lipkowska, MM. Chaliapine, Kastorsky, Smirnow, etc., ainsi que les illustrations de la danse : Mmes Kchechinska, Prebajenska, Karsavina, Karalli, etc., participeront à ces représentations, pour lesquelles M. de Diaghilew amènera à Paris l'orchestre de l'Opéra de Saint-Pétersbourg sous la direction de MM. Blumenfeld et Tcherepnine, les chœurs du théâtre impérial de Moscou et un corps de ballet de soixante-dix danseuses choisies parmi les meilleurs sujets des deux troupes. M. Glazounow, directeur du Conservatoire de St-Pétersbourg, conduira probablement lui-même la première représentation de *Raymonda*.

Le *Cercle de l'Art moderne* poursuit au Havre l'œuvre de décentralisation et de diffusion artistiques dont nous avons signalé déjà les intéressantes manifestations. M. G. Jean-Aubry a inauguré la saison par une conférence sur *Baudelaire et la Musique contemporaine*, avec illustrations musicales (H. Duparc et C. Debussy) par Mme J. Bathori. En janvier, une séance sera consacrée aux œuvres de M. Maurice Ravel, avec le concours du compositeur, de Mme J. Bathori, de M. Engel, de M. R. Vinès et du quatuor Willaume-Feuillard.

La Vie intellectuelle publie dans son numéro du 15 novembre d'admirables pages de Camille Lemonnier sur la mort de Rops, une lettre inédite de Charles Van Lerberghe dans laquelle l'auteur de la *Chanson d'Eve* expose familièrement à un ami comment lui est venue la première idée de son émouvant poème, un article documenté de M. Lecomte sur la question des *Gratte-Ciel*, avec deux illustrations hors texte, une étude de M. Georges Rency sur l'*Ile des Pingouins* d'Anatole France, une belle reproduction de *Printemps* de M. Alfred Bastien.

Abonnement : 10 francs par an; prix du numéro : 1 franc.

La Nouvelle revue française vient de paraître. Les fondateurs de ce nouveau périodique, exclusivement voué à l'Art et aux Lettres, sont MM. Michel Arnauld, Jacques Copeau, Edouard Ducoté, Dumont-Wilden, André Gide, Marc Lafargue, Eugène Montfort, Charles-Louis Philippe, Louis Rouart, André Ruyters, Jean Schlumberger, Jean Viollis.

L'élite de la jeune littérature collaborera à la *Nouvelle revue française*. Les noms de Louis Bertrand, Binet-Valmer, Marcel Boulenger, Paul Claudel, Henry Ghéon, Emmanuel Delbousquet, Edmond Jaloux, Despax, Tristan Klingsor, Gérard d'Houville, Marius-Ary Leblond, Maurice Magre, Pierre Villetard, Edmond Pilon, comtesse de Noailles, etc., en sont le plus sûr garant.

De Vienne :

La Galerie moderne a fait l'acquisition, pour la somme de 80,000 marks, du triptyque de Bœcklin *Venus Genitrix*. Cette œuvre, datée de 1895, faisait partie de la collection du professeur Neisser, à Breslau.

M. Enzensdorfer vient de découvrir dans la maison d'un de ses amis un cahier contenant dix-sept lieder de Schubert, tous écrits avec le plus grand soin et signés par l'auteur. Onze de ces lieder sont inédits. Ils ont été composés de 1814 à 1816.

Sottisier :

« Frédéric Japy eut vingt et un enfants, dont cinq fils, Fritz, Louis, Charles, Fidot (diminutif de Frédéric), et huit filles. »

Gil Blas, 2 décembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME
PAR
JUDITH CLADEL
Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras.

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HAERTEL, Bruxelles

VICTOR BUFFIN. — **SONATE POUR VIOLON ET PIANO**

EN TROIS PARTIES

Prix net. . . . . 7 francs.

Vient de paraître aux Éditions SCHOTT (MAX ESCHIG)

13, Rue Laffitte, Paris

IMAGES D'ENFANTS

Musique de **Gabriel FABRE**. Images de **Georges DELAW**

Préface de Mme CATULLE MENDÈS

1. Le Carillon. — 2. Chevaux de bois. — 3 Il pleut 4. En bateau. — 5. Noël. — 6. En Bretagne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-deux sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris

---

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

AGENDA " L'UTILE "

1908-1909

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux **professeurs, chanteurs, artistes-musiciens.** Il est daté du 1er septembre à la fin décembre de l'année suivante, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

S'adresser à M. PAUL BOSQUET, éditeur, 174, rue Royale, Bruxelles.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE & Cie

ÉDITEURS

18, Boulevard de Strasbourg, PARIS

GUILLAUME LEKEU

TRIO pour Piano, Violon et Violoncelle

Prix net. . . . . . **12** *francs.*

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 50. 13 DÉCEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Francis de Miomandre (MAUBEL). — *Ariane et Barbe-Bleue* (M. S. M.). — Peintres belges : *Anna Boch* (OCTAVE MAUS). — Le Salon des Aquarellistes (F. H.). — Au feu! (LOUIS PIÉRARD). — Expositions : *M. William Degouve de Nuncques* (O. M.). — Notes de musique : *Récital de Mme Kleeberg-Samuel* (H. L. B.). *Deuxième séance du quatuor « Piano et Archets »* (O. M.). — Théâtre de la Monnaie : *Salomé* (O. M.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Francis de Miomandre

Oui, c'est un homme vraiment jeune par l'âme et par l'âge que les mandataires d'Edmond de Goncourt viennent de choisir pour lui offrir la petite pile d'or qui brille et défait l'ombre autour des débutants. En littérature on appelle ainsi ceux qui n'ont pas encore d'éditeur. Il y a des débutants âgés. M. de Miomandre, qui n'a pas trente ans, est un débutant heureux. Les lecteurs de l'*Art moderne* qui connaissent les lueurs vives et les exquises nuances de sa critique savent aussi que nous avons de lui plusieurs ouvrages. C'est-à-dire que ses amis les ont. Je ne sais s'ils sont parvenus jusqu'au public. Le roman qui lui vaut les suffrages de ses aînés a été tiré à part d'une jeune revue de Marseille. Désormais les éditeurs parisiens n'ignoreront plus que l'auteur de ce livre original, amusant et parfait est un « écrivain ». Je souligne le mot afin qu'on lui rende ici le sens qu'il a perdu depuis que sont entrés dans la carrière tant de lutteurs, tant de gâcheurs qui traitent la matière littéraire comme un poids lourd. Avec M. de Miomandre l'action d'écrire redevient une expansion, un jeu dans l'acception antique du terme, la réaction gracieuse d'un esprit sensible et exercé, le geste aisé d'un artiste doué pour la fonction spirituelle et qui en tire sa joie. Ah! comme la vie multiplie et varie en lui les sources et comme il est impatient de dire ce qu'elles lui chantent à l'imagination et au cœur! Rapide et volubile, il a ce don qui permet aux gens de sa race de suivre, comme à la course, avec des mots justes, vifs et pittoresques le dessin de leur pensée. Il sait analyser; il sait délier les apparences pour en découvrir le ressort; mais il les recompose dans l'instant même selon sa vision, et sous sa plume qui mêle à ce qu'elle retrace ce qu'elle devine et ce qu'elle évoque, la vie prend une transparence, une finesse, une souplesse, un éclat magique qu'elle n'avait pas dans la nature. C'est le rôle du poète de transposer et de transporter sur le plan des métamorphoses ce que ses sens recueillent. Celui-ci, cependant, discerne et choisit tout en imaginant parce que son imagination est une sorte de raison colorée qui ne perd en aucun cas la mesure. Il a ces qualités, naguère très françaises:

le goût, le tact des proportions ; mais elles sont si intimement en lui, si fortement liées à son instinct qu'elles règlent pour ainsi dire automatiquement son ouvrage sans en gêner le mouvement, sans en tiédir la verve. Chez lui, l'idée sitôt conçue se jette dans sa forme ; sa pensée est une impulsion ; on dirait que sous la pression de ce cerveau peuplé de flammes tournoyantes, les objets extérieurs, loin de se fixer, prennent plus de mouvement.

Je cherche un écrivain de la génération de M. de Miomandre dont l'art soit à la fois si léger et si sûr avec tant d'abondance. Je ne l'aperçois pas. Il faut remonter dans le passé pour lui trouver un modèle, et c'est peut-être la prose étincelante et légère du Banville des *Souvenirs*. En musique, cette forme aiguë, fleurie et caressante ferait songer à Mozart. On ne peut mieux caractériser la manière de ce prosateur qu'en disant qu'il écrit comme on parle... comme on parle quand on a sa qualité d'esprit et sa culture. Il faut être extraordinairement indépendant et personnel pour rejoindre ainsi la tradition au meilleur endroit. De quelle école est-il? De quelle chapelle? Il n'a pas le goût de la période et des phrases sculptées ; il ne recherche ni les paroles magnifiques, ni le désordre tragique des événements ; il ne s'applique pas à peindre, à petites touches grasses, des tableaux en relief sur la page. Il n'est pas symboliste et c'est sans parti pris de système, assurément, qu'il a mis dans son roman, comme l'image pitoyable de toutes les nostalgies, ce vautour domestique et famélique qu'on n'oubliera pas. Ce vautour a existé, je le sais. M. de Miomandre est aussi peu porté à inventer des allégories qu'à développer des thèses. Il raconte, il raconte une histoire mêlée d'observation, de songe et de fantaisie et s'il dit que cette histoire est « écrite sur de l'eau », c'est qu'en effet la vie la porte, la vie profonde, mobile et fluide comme l'eau qui coule de la montagne à la mer en emportant le reflet de nos âmes. Comment résumer cette histoire insensée et mélancolique, vraie jusque dans l'absurde car elle garde jusque-là son orientation et sa palpitation humaines? Chanson de geste des hommes de notre temps ; roman d'aventures renouvelé par un poète qui voit et fait saillir à travers la féerie de son lyrisme les traits précis de la réalité ; drame comique où les personnages, déformés par la lumière violente de leurs propres songes, s'agitent ainsi que des ombres. Cela se passe dans la société trouble de Marseille, au bord de l'Orient. C'est une suite d'épisodes. Chaque chapitre a son titre et son épigraphe pour marquer la couleur psychologique d'un instant de l'action. Ces épigraphes, il les emprunte aux poètes de la douleur, de l'ironie et du souvenir. On voit bien qu'il a respiré l'atmosphère désenchantée de son époque. Il venait de Touraine. L'existence qui l'a bousculé de Marseille à Paris n'a pas durci son âme fraternelle et voilà pourquoi, dans ce roman épique sur lequel passent les grandes figures de Balzac, de Dickens et des Russes, il y a des pages de tendresse calme, des pages qu'attriste le sourire amer de Baudelaire et de Laforgue : « Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur. . » Oui, l'invitation au voyage vers l'absolu du bonheur, n'est-ce pas un peu tout ce livre qui n'a, comme dit très bien M. de Miomandre, « aucun rapport avec ceux que l'on fait aujourd'hui et qui ne prouve rien sinon cette banalité terrible : qu'il serait bien meilleur de ne jamais vieillir et d'être toujours fou. »

MAUBEL

ARIANE ET BARBE-BLEUE

Pour éviter à nos lecteurs, au cours des prochaines représentations d'*Ariane et Barbe-Bleue*, le trouble qu'apporte toujours la première audition d'une œuvre abstraite et voilée, nous avons résumé le plus fidèlement possible, en les encadrant dans l'action, les idées sur lesquelles Maeterlinck a basé son drame. La collaboration musicale de Paul Dukas a fait de ce beau poème un chef-d'œuvre lyrique dont l'apparition à Bruxelles marquera une date importante dans l'histoire du théâtre de la Monnaie.

ACTE I

Une salle, dans le château de Barbe-Bleue. — Derrière les verrières, voix indignées des paysans que l'on n'aperçoit pas ; questions, réponses; ils veilleront de loin sur la sixième épouse de leur maître, Ariane, dont l'arrivée est imminente; car déjà, — ils en sont sûrs, — sa place est marquée dans le cachot où disparurent les autres femmes.

Suivie de sa nourrice, la voici qui entre; avant même qu'elle ait parlé, une simplicité souveraine succède à l'inquiétude du début Elle porte les clefs que lui a confiées son seigneur : clefs d'argent, ordinaires et donnant accès aux voies permises; — clef d'or, clef unique, talisman de vie entre des mains conscientes; objet, dès lors, de la mortelle interdiction de Barbe-Bleue, force brutale et obscure. Voici posé, très simplement, le principe dualiste des mythes légendaires (lumière, — ténèbres), sur lequel Dukas, après Maeterlinck, a édifié la plus invulnérable architecture.

Avide de connaissance, Ariane court successivement aux serrures de six portes disposées en hémicycle autour de la salle; tour à tour elles cèdent sous l'action des clefs d'argent; de chaque ouverture béante s'échappe un torrent de pierreries, — améthystes, saphirs, émeraudes, — exaltant la cupidité de la nourrice, tandis qu'Ariane, avec une impatience croissante, cherche éperdûment la septième porte, — la porte fatale dont la clef d'or doit livrer le secret. — Derrière la cascade des diamants, sous la voûte, elle l'aperçoit enfin, et, malgré les supplications terrifiées de la nourrice, joyeusement elle enfreint la défense.

Des profondeurs d'un souterrain s'élève un chant, étouffé d'abord, mais qui s'enfle, grandit, emplit la salle. « Ce sont les autres femmes!» s'écrie triomphalement Ariane. « Je vais descendre où l'on m'appelle ! » Elle va franchir le seuil, lorsque surgit Barbe-Bleue. Durant quelques répliques haletantes, c'est le duel des forces ennemies; bientôt, la sereine résistance d'Ariane

semble devoir être broyée et la menace sur le point de s'accomplir; mais à ce moment, les paysans furieux envahissent la salle et font mine de se précipiter sur Barbe-Bleue. Ariane, doucement, s'interpose et leur dit : « Que voulez-vous? Il ne m'a fait aucun mal. » Les paysans se retirent et le rideau se ferme, tandis que Barbe-Bleue, immobile, « les yeux baissés, regarde la pointe de son épée ».

ACTE II

Ariane, avec la nourrice, arrive dans le souterrain. A l'aide de sa petite lampe, elle perçoit au plus profond de l'obscurité un frémissement, un mouvement, et découvre les cinq captives blotties dans un même coin, presque aveugles, engourdies comme des larves. Contenant son enthousiasme, elle murmure de tendres et rassurantes choses, elle effleure de caresses les fronts, les cheveux, les robes en haillons, et, peu à peu, les craintives prisonnières, sans comprendre encore que c'est la délivrance qui vient d'entrer, s'approchent et répondent aux fiévreuses questions d'Ariane. Elles se nomment : Bellangère, Ygraine, Sélysette; Mélisande, avec sa chevelure légendaire, et Alladine, la plus jeune, l'exotique frissonnante, la petite instinctive aux grands yeux noirs. Ivre de bonheur, Ariane leur révèle qu'elle vient en libératrice. Mais l'obéissance, la résignation, la peur ont presque anéanti, en ces âmes longtemps opprimées, le désir même de la fuite. Il faut qu'Ariane, étonnée, déçue, s'impatiente, les supplie, pour qu'on la guide vers l'infime rayon de lumière dont se contentaient les pauvres yeux contraints à l'éternelle nuit.

Une fente est là, — il s'agit de l'agrandir. Sous les ongles d'Ariane, sous la poussée de sa volonté tendue, un lourd volet s'écarte et montre une fenêtre. A coups de poings, à coups de pierres, Ariane la met en éclats. Dans une irradiation apparaît toute la vie : le village, la mer, les montagnes, — les hommes. Prenant par la main ses sœurs, Ariane les entraîne en chantant avec elles : « Dansons, dansons aussi la ronde de la lumière. »

ACTE III.

Le château semble déserté par le maître. Est-il allé chercher du renfort? A-t-il fui les représailles populaires? Nul ne le sait. Dans la salle du premier acte, maintenant brillamment éclairée, les cinq femmes ont fait apporter de grands miroirs, des coffres pleins de robes d'orfroi. Oublieuses du tyran, elles se parent de leur mieux, tâchant, mais avec quelle timidité! de réveiller leurs charmes attristés. Ariane est là, qui va de l'une à l'autre, délivre les cheveux, découvre les bras frais, les épaules craintives, exhorte ses compagnes à libérer leur beauté chacune selon son sens propre. Cependant, à l'orchestre, le thème de la captivité enserre avec insistance les idées de vie et de lumière : en vérité, celles qui furent prisonnières n'ont pas cessé de l'être; une salle magnifique a remplacé le cachot, mais dans les petites âmes asservies, point de notion possible de la liberté véritable. Derrière les sourires d'Ariane croît une profonde tristesse : dès son arrivée dans le souterrain, elle a compris que la révolte contre l'oppresseur n'était pas entière, et que persistait le respect de la force brutale; elle a senti dans ces êtres, si invraisemblable que ce fût, quelque chose de *consentant*. Aussi, quand la nourrice, affolée, hagarde, accourt en criant : « Il revient! il est là! » nous savons avec Ariane qu'un débat va s'ouvrir, infiniment haut, grave et définitif.

Les femmes, tremblantes, cherchent un refuge dans les bras d'Ariane, puis, au bruit d'un combat, elles s'élancent aux fenêtres; elles aperçoivent les paysans défendant le château, et Barbe-Bleue, qui, avec une poignée d'hommes, soutient une lutte féroce.

Ariane, le front soucieux, est immobile au milieu de la salle. Soudain, les cris railleurs, les chants grossiers des paysans annoncent qu'ils ont capturé « la bête ». La porte s'ouvre, et ils font leur entrée, narquois, contents d'eux, portant le seigneur ligotté, inconscient, à demi-mort; ils le déposent à terre et ne se décident pas à quitter la salle avant qu'Ariane leur ait fait espérer sa vengeance prochaine.

Les femmes, instinctivement, sont tombées à genoux.

Ariane s'approche de Barbe-Bleue, va d'abord au devoir simplement humain de panser ses blessures, réclame de l'eau fraîche, des linges doux. A ces mots, toutes les femmes s'empressent, car la pitié, l'instinct de « servir », et toutes les vertus ordinaires à leur sexe viennent de se réveiller à la vue de la douleur physique. Cette brute au corps lacéré, elles ne la craignent plus; voici qu'elles soignent Barbe-Bleue, le protègent, s'agenouillent autour de lui : elles vont l'aimer. Ariane poursuit d'autres pensées : royalement, doucement, elle coupe à l'aide d'une dague les cordes qui entravaient le prisonnier. Puis, lui donnant un baiser sur le front, elle lui dit « Adieu! » et se dirige vers la porte. « Ariane!... Ariane!... Où vas-tu ? » s'écrie Sélysette. — « Loin d'ici, là-bas, où l'on m'attend encore. »

Elle s'arrête un instant. Un de ces êtres qu'elle a tant aimés, qu'elle vient d'arracher à la mort dans les ténèbres, l'a-t-il véritablement comprise? Une de ses sœurs va-t-elle, grâce à des forces neuves, trouver en soi-même sa délivrance véritable et suivre Ariane? La suivre, de son propre consentement, sur les routes illimitées?

Ygraine et Bellangère se détournent; Mélisande et la tendre Sélysette hésitent une seconde, regardent Barbe-Bleue, et demeurent; une douleur immense envahit le cœur d'Ariane; elle se tourne vers la petite Alladine, qui lui fut la plus chère et que son instinct pur va peut-être éclairer. Alladine se jette dans les bras d'Ariane et sanglote convulsivement. Ariane l'embrasse longuement, ouvre ses bras, la laisse libre...

Et les cinq épouses de Barbe-Bleue demeurent immobiles, tandis qu'Ariane s'en va par la campagne infinie.

M. S. M.

PEINTRES BELGES (1)

Anna Boch

A notre époque de doute et d'inquiétude, en un temps où le dogmatisme sectaire entrave trop souvent la spontanéité de l'instinct, le peintre qui se borne à transcrire fidèlement, avec simplicité, les impressions qu'il recueille de la nature est presque une exception. Les procédés, les formules, les théories s'opposent au libre essor des tempéraments. Naguère prisonniers des préceptes académiques, les artistes semblent ne s'en être libérés que pour s'imposer de nouvelles contraintes.

Mlle Anna Boch, qui pour la première fois sollicite par l'exposition d'un ensemble de ses œuvres les suffrages du public parisien, se présente affranchie de tous liens. Ses paysages,

(1) Préface du catalogue de l'Exposition ouverte du 7 au 19 décembre à la galerie Druet, 20, rue Royale, Paris.

ses intérieurs, ses études de fleurs et d'accessoires reflètent un esprit sensible à la beauté et respirent l'unique joie d'extérioriser des sensations vives et profondes. Le spectacle de la vie rustique captive presque exclusivement son intérêt. Elle l'étudie dans les campagnes de la Flandre et du Brabant, sur le littoral de la mer du Nord, dans les plaines aux horizons illimités de la Hollande. La Normandie et la Bretagne, la Savoie, la Provence l'ont tour à tour attirée et retenue, lui fournissant, avec des impressions renouvelées, une gerbe de sites champêtres ou maritimes dont elle décrit avec exactitude les aspects souriants ou sévères. Mais l'objectivité du motif demeure asservie chez elle à la sensation. Et quel que soit le décor choisi, dans la multiplicité des sujets, sous la diversité des colorations s'affirme l'unité d'une vision orientée vers la lumière, que passionnent surtout les fêtes du soleil. Tout en restant véridique, l'artiste accorde avec le rêve qu'elle poursuit la réalité dont elle s'inspire.

De ce mariage naît un art aimable et sympathique, incliné vers la joie, d'autant plus séduisant que la virilité de la touche s'y allie aux délicatesses et à la grâce d'une âme féminine.

Son *Coucher de soleil en Savoie*, ses *Tournesols*, sa *Tour de Veere*, son *Port de Martigues*, ses *Boules de neige*, sa *Desserte*, — pour ne citer que quelques exemples significatifs, — révèlent, avec des aptitudes propres à réaliser les expressions les plus différentes, un peintre dans la pleine possession de ses moyens, en qui chantent les voies harmonieuses de la nature et qui en répercute l'écho.

La sincérité de cette peinture fraîche et franche, que l'influence des maîtres impressionnistes a éclaircie sans en altérer le caractère personnel et primesautier, sera vraisemblablement appréciée à Paris comme elle l'est en Belgique, où Mlle Anna Boch s'est créé, parmi les femmes peintres, une situation en vue. Le Musée de Bruxelles possède une de ses toiles. Il en est d'autres dans des collections particulières. Presque toutes proclament la sérénité des claires journées d'été, l'allégresse des champs illuminés, la gloire des ciels purs, le recueillement des villages aux heures chaudes. On pourrait leur donner pour légende ces vers évocatifs d'Émile Verhaeren :

> L'air est si beau qu'il paraît chatoyant;
> Sous les midis profonds et radiants
> On dirait qu'il remue en roses de lumière.
> Tandis qu'au loin les routes coutumières,
> Telles de lents gestes qui s'allongent, vermeils,
> A l'horizon nacré montent vers le soleil.

OCTAVE MAUS

Le Salon des Aquarellistes.

L'aquarelle tend de plus en plus à se libérer des limites étroites qui lui étaient autrefois assignées. Elle aborde tous les sujets et ne se laisse arrêter par aucune difficulté de métier. Elle sera bientôt l'égale de la peinture à l'huile, en ce sens qu'on l'étudiera avec un égal intérêt et qu'on n'affectera plus de la regarder comme un art facile, léger, un art d'amateur et de désœuvré. L'aquarelle est peut-être le procédé de peinture où l'artiste se manifeste le plus libre, le plus spontanément lui-même, tout en disposant de moyens restreints. Étudier l'artiste à travers ses essais d'aquarelles est un travail de psychologue, car c'est pénétrer directement l'esprit du peintre. Tout Whistler par exemple apparaît, se ramasse et se déploie dans une seule de ses aquarelles.

La XLIXme Exposition des Aquarellistes montre d'heureuse façon que la plupart de nos bons peintres à l'huile sont aussi des aquarellistes excellents. Il y a, parmi le grand nombre d'œuvres exposées, un grand nombre de curieuses et belles choses. Les plus grandes, du reste, comme presque toujours, ne sont pas les meilleures. Pour s'être limité à des impressions exprimées en petites pages, Émile Claus ne se montre pas moins exquisement inspiré dans ses fines, légères et si lumineuses notations; Alfred Delaunoy concentre une poésie intense, une émotion vraiment empoignante, autant dans ses petits paysages d'automne et de printemps qui appellent la méditation que dans ses portraits d'une psychologie rude, raboteuse, parfois brutale, toujours tendue et grave. Jacob Smits, plus téméraire, aborde le portrait en coloriste, le traite d'un pinceau souple, en des pages de grande allure, et il donne à ses figures un modelé aussi sûr, les fait vivre d'une expression aussi forte que s'il s'agissait de toiles longuement travaillées et remaniées.

Bien des œuvres de haute qualité frappent dans cette exposition. Voici Lemmen avec une suite d'études d'intérieur, — mieux que des études, du reste, car ces pages d'un art raffiné offrent un coloris harmonieux et d'heureuses recherches lumineuses, des vibrations de tons tout à fait séduisantes. Cassiers, cette fois, expose de belles études de petites villes décrépites et il note avec une poésie captivante l'atmosphère qui semble elle-même vieillotte et surannée entre les murs branlants, sur les places où les tours flamandes font pleuvoir leurs carillons radoteurs. Voici Richard Baseleer avec des paysages largement traités, des ports de Malte, Alexandrie, pages aérées, pleines de mouvement et d'une belle vigueur de coloris. Les œuvres de Victor Uytterschaut sont d'une heureuse venue, sans artifice, dégagées, d'une fraîcheur matinale comme mouillée de rosée. Lynen a des dessins joliment spirituels dans leur engoncement voulu; Marcette, toujours agité, venteux, expose des marines comme il nous a habitué à en voir, dont le seul défaut est de se ressembler trop, ce qui, à la longue, les fait paraître d'allure un peu factice. Les œuvres de Xavier Mellery tiennent peu de l'aquarelle, si l'on entend par là que la couleur n'en est guère nuancée, mais ce sont des dessins rehaussés d'une noble beauté, sobres, robustes, évoquant de hautes pensées. Citons encore, car l'énumération seule des œuvres de mérite est déjà longue, les aquarelles de Théo Hannon, aussi habile dans cet art que dans l'art des vers; d'Auguste Donnay, volontairement mais finement naïf, presque légendaire en sa forme simpliste; de Mme Gilsoul, dont les jardins fleuris sont d'une saveur nullement mièvre, mais saine et bien aérée; les impressions d'un curieux exotisme de Walter Vaes. Parmi les étrangers qui paient leur écot à cette exposition, voici d'abord Bauer, parcimonieux, mais dont le *Temple à Delhi* et le *Sphinx* sont deux œuvres d'une extraordinaire puissance de vision; voici Robinson, Miss Montalba, celle-ci évocatrice d'une Venise curieuse et très séduisante; Bartlett, mieux inspiré que d'habitude dans son *Pardon en Bretagne*; Breitner, Gaston Latouche, Mme Crespel vraiment charmeuse, avec des natures-mortes d'une fausse précision exquise, et d'autres.

F. H.

AU FEU !

Donc, M. J. Ernest-Charles, de la plus déplorable façon (pour lui) nous « sabota » la figure ainsi qu'à la campagne entreprise par la *Société nouvelle* pour la protection du musée du Louvre. Nous eûmes le sourire — ou nous nous trompons fort — dans la lettre que nous adressâmes au *Gil Blas* et que ce journal publia dans son numéro du 4 décembre.

Or, M. Ernest-Charles a vu rouge, et, récidivant dans le *Gil Blas* du 6 décembre, nous a offert à tous une nouvelle série de gros mots où sans doute il faut chercher la quintessence de l'esprit de ce grand critique.

Nous avions signé « le pompier de service » : cela permit à M. Ernest-Charles des variations d'une rare lourdeur sur « les pompiers de Belgique et du Hainaut ». Il nous plut de dater la lettre de Frameries : M. Ernest-Charles, une fois de plus, monta

à l'arbre. En vérité, il importe peu que cette campagne soit née en Belgique, en Hainaut ou à Frameries plutôt qu'au Paraguay ou en Nouvelle-Zélande. Il ne s'agit aucunement d'une intervention des Belges « parfaitement injurieuse pour la France » (!?!) et M. Ernest-Charles en voulant le faire croire à ses lecteurs ignore la vérité, ou la déforme, pour essayer de justifier sa légèreté et son article bêtement chauvin. Personne ne l'a cru, personne ne le croira. Voyons! Les artistes français, la presse française ont dénoncé cent fois de très graves dangers d'incendie qui menacent le musée du Louvre et que M. Ernest-Charles n'essaie point de nier. Des écrivains, des artistes de tous les pays s'émeuvent de ces révélations et une revue internationale qui, par hasard, s'édite en Belgique résume leurs alarmes dans une adresse au gouvernement français, conçue en termes mesurés. Où voit-on là une manifestation « stupide, baroque, saugrenue, grossière, impudente, indécente, etc. » contre l'administration des Beaux-Arts, « injurieuse et blessante » pour le peuple français ?

M. Ernest-Charles fait fi des signatures des Allemands, des Anglais, des Italiens, des Russes, des Belges éminents que la *Société nouvelle* a recueillies, comme il dédaignera sans doute les nombreux autres « exotiques » qui ont envoyé depuis leur adhésion. Les adhésions françaises l'embarrassent un peu, ou plutôt le mettent dans la plus amusante des colères.

« Je ne vois pas sous quel prétexte nous accueillerions, nous, avec bonne grâce, une marque d'intérêt qui n'est pas moins insultante et une marque de défiance qui n'est pas moins blessante... Nous avons la manie de nous laisser donner des leçons dont nous n'avons aucun besoin, et même de provoquer les gens à nous donner des leçons superflues. Il faut que cette manie disparaisse. Et puisque tel pompier de Belgique a recruté d'autres pompiers de tous pays pour courir au secours du Louvre, qui ne brûle pas, renvoyons, s'il vous plaît, ces pompiers à leurs pompes. La revue la *Société nouvelle* a rassemblé un certain nombre de signatures exotiques (*nous avons la conviction que nos compatriotes qui se sont laissé duper retireront leur signature à eux*), les promoteurs de cette insolente manifestation enverront sans aucun doute les signatures ainsi recueillies, soit à notre ministre de l'instruction publique, soit à notre sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts. Nous sommes certains que M. Gaston Doumergue et M. Dujardin-Beaumetz non seulement ne prendront pas en considération cette manifestation contre l'administration des Beaux-Arts français — ce serait reconnaître qu'elle est justifiée, et elle ne l'est pas! (Ouf!) — *mais nous sommes certains qu'ils refuseront absolument même de recevoir les listes de signatures*. Ils les retourneront à ceux qui les auront réunies, et tout le monde les approuvera de les retourner sans les lire. » Et voilà! La colère de notre... jeune confrère est plutôt drôle.

Nous reconnaissons volontiers notre erreur : ce n'est point le Louvre qui va brûler; c'est M. Ernest-Charles qui flambe. C'est sur lui qu'il faut diriger nos lances. LOUIS PIÉRARD

Parmi les dernières adhésions reçues, citons celles de : Théo Van Rysselberghe, Émile Claus, Philippe Zilcken, Octave Uzanne, Tristan Klingsor, Gabriel Séailles, G. Palante, professeur de philosophie à St-Brieuc, Valère Brussoff et Serge Poliakoff, directeurs de la *Balance* de Moscou, etc.

EXPOSITIONS

M. William Degouve de Nuncques

Les tableaux que groupe en ce moment au Cercle artistique M. Degouve de Nuncques reflètent deux tendances distinctes. Les uns, en petit nombre, montrent l'Argonaute embarqué à la conquête des Toisons de lumière. D'autres, — et il semble qu'ici s'accordent mieux avec la qualité de son tempérament les investigations passionnées du peintre, — révèlent le souci de démêler dans un site son caractère intime, d'écouter et de traduire le langage secret que parlent à ceux qui ont assez de tendresse pour l'entendre les arbres, les étangs, les maisons, les meules de foin, et les jardins pauvres, et les nostalgiques canaux.

C'est dans ces évocations surtout que transparaît la sensibilité de l'artiste. Replié sur lui-même, mêlant aux aspects de la nature le rêve ingénu qu'il poursuit, il se raconte lui-même en décrivant ce village de Rosières, où il vécut, et ces neiges et ces crépuscules et ces brouillards de Stockel, qui abrite sa retraite actuelle. L'âme d'un primitif est en lui. A menus coups de pinceau, il érige avec amour des monuments de foi et de reconnaissance aux spectacles qui l'ont ému. La matière, souvent, est indigente, la main inexperte. Mais cette exécution naïve n'est-elle pas cent fois préférable aux acrobaties de tels virtuoses en vogue dont la technique éblouissante a détruit le sentiment ?

Dans leur grâce timide, les toiles de M. Degouve de Nuncques ont souvent un charme exquis. Quelques notes de voyage, un souvenir automnal de Schoenbrunn, un clair de lune à Salzburg, des impressions de Majorque apportent une heureuse diversion aux études patiemment recueillies aux environs de Bruxelles. Elles montrent, par leurs aspects différents, combien la vision du peintre est fidèle et sincère.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Récital de Mme Kleeberg-Samuel

Le principal attrait du récital annuel de Mme Kleeberg-Samuel consistait dans l'exécution de la sonate op. 111 de Beethoven. Cette œuvre tente peu les femmes. Elle est philosophique, et sa grandeur est plus faite de brusqueries et d'abstraction que de style ou de sentiment. Il était curieux d'entendre l'interprétation qu'en donnerait une des meilleures pianistes femmes de notre temps, si respectueuse des auteurs qu'elle étudie, si inquiète, si anxieuse de surprendre leurs intentions et non de mettre en valeur ses propres effets.

L'exécution fut attachante, et on l'a écoutée avec une vive sympathie. Mme Kleeberg-Samuel, étant femme, a franchement proposé sa compréhension de femme. Sa sonate op. 111 est une œuvre tour à tour animée et rêveuse; elle la traite volontairement sans violences, sans éclats ni brutaux contrastes. Des passages en pianos, des ralentissements sont doux, presque caressants; des traits qui, virilement, auraient l'éclair impatient d'un coup de griffe, sont équilibrés, étincelants, presque joyeux. Le tout est intime; et le finale, le beau finale où il semble que la pensée recherche toujours plus haut une solitude plus grande et plus pure, se transforme sous ces doigts féminins en une harmonie consolante, presque souriante. Cela était fort particulier et les nombreux auditeurs que cette tentative avait attirés ont écouté avec un intérêt jamais faiblissant l'interprétation adoucie de Mme Kleeberg-Samuel.

Le programme se composait également de la *Kreisleriana* de Schumann, que l'excellente artiste exécute avec tant de justesse et de vie; il s'ouvrait par des pièces de Bach, Scarlatti et Haendel, jouées avec un style, une musicalité, un rythme parfaits; et il se terminait par diverses pages plus légères, parmi lesquelles les *Jardins sous la pluie* de Debussy, adorables de vie et de spirituelle fraîcheur.

Mme Kleeberg-Samuel a remporté un très vif succès.

H. L. B.

Deuxième séance du quatuor « Piano et Archets »

Le Quatuor de Castillon, le Trio pour cordes (op. 9 n° 3) de Beethoven et, pour finir le Quatuor en *sol* de Fauré, tel fut le charmant programme offert avant-hier par MM. Bosquet, Chaumont Van Hout et Jacob aux amateurs empressés à les applaudir, — au premier rang desquels Mme la comtesse de Flandre.

On suivit avec le plus vif intérêt l'interprétation si nuancée, si chaleureuse et en même temps si homogène de couleur, de rythme et de style que donnèrent de ces trois grandes pièces les remarquables quartettistes. Il y eut, dans l'œuvre de Castillon, un abandon délicieux, des caresses, une poésie évocatrice de l'époque

déjà lointaine, dominée par l'influence de Schumann, où elle fut écrite. Le classicisme de Beethoven et, formant contraste, le pathétisme de Fauré s'exprimèrent tour à tour avec la plus séduisante éloquence. On ne peut assez louer et remercier les exécutants qui dispensent généreusement de si hautes sensations d'art.

O. M.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Salomé

Le rôle de Salomé convient particulièrement au tempérament pathétique et à la belle voix ardente de Mme Claire Friché. Elle s'y révéla, la semaine dernière, artiste sûre d'elle-même, tour à tour fougueuse et impassible, impérieuse et suppliante, glacée et folle d'amour; elle fut, avec autorité, tout à la fois la princesse de Judée et le monstre de luxure dont la légende a créé le double visage. Servie par un organe généreux et par de précieux dons de musicienne, la cantatrice donna aux élans lyriques du compositeur une intensité et un éclat remarquables. L'épreuve était attendue avec une impatiente curiosité : elle combla tous les vœux.

Si l'interprète principale du concerto érotique de M. Richard Strauss recueillit d'unanimes applaudissements, M. Martinelli, le nouvel Hérode, fut apprécié pour la clarté de sa diction et pour son exacte compréhension du personnage. Dans le rôle de Jokanaan, M. Petit est farouche et terrible à souhait. On le croirait taillé dans un cœur de cèdre par quelque Gauguin chaldéen. Ah! qu'il serait absurde de croire que cet anachorète « n'est pas de bois ! » Avec cela, voix sonore, belle prestance et geste héroïque Mme Laffitte, MM. Galinier et Nandès complètent une distribution dont chaque titulaire a son importance et sa physionomie.

Grâce à cet excellent ensemble et à une interprétation orchestrale magistralement établie par M. Sylvain Dupuis (il en faut, de la tête, du coup d'œil et du bras, pour se diriger à travers ces fourrés épineux!), grâce aussi à une danseuse évocative et souple, Mlle Cerny, *Salomé* a retrouvé le succès qui l'accueillit l'an passé. Et ceux même qu'exaspère cette musique frénétique, déséquilibrée, grinçante et agressive retourneront l'écouter. L'œuvre a le rare mérite de ne laisser personne indifférent. Elle provoque des discussions qui, entre le « C'est immonde! » de mon voisin de gauche et le « Quel chef-d'œuvre! » de ma voisine de droite, laisse le champ libre à quelques opinions moyennes.

O. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie. — *Dans le Silence*, par René Lyr. Bruxelles, Spineux et Cie. — *La Douleur et la Vie*, par Paul Prist. Bruxelles, imp. F. Flament. — *La Prairie fauchée*, par George Gaudion. Bibliothèque de *Poésie* (imp. J. Baylac, Toulouse).

Roman. — *Ame blanche*, histoire d'une petite fille, par Marguerite Van de Wiele. Bruxelles, Ed. de *la Belgique artistique et littéraire*. — *Bobette, Petite-sœur de la lune*, par S. Bonmariage. Bruxelles, H. Lamertin. — *La Caverne*, par Ray Nyst. (Notice-annonce de ce roman). Bruxelles, imp. Ve Monnom. — *Les Moments perdus de John Shag*, par Gilbert de Voisins. Paris, Bernard Grasset. — *La Légende de Diamant*, sept récits du Monde Celtique, par Edmond Bailly. Paris, librairie de l'Art indépendant.

Essais. — *Tablettes d'un Cynique*, par Louis Thomas. Mons et Paris, Ed. de la *Société Nouvelle*.

Critique. — *Auguste Rodin*; *l'Œuvre et l'Homme*, par Judith Cladel. Préface de Camille Lemonnier. Ouvrage illustré de 92 planches hors texte dont plusieurs en couleurs. Bruxelles, G. Van Oest et Cie. — *Fantin-Latour, sa Vie et ses Amitiés*, par Adolphe Jullien (avec cinquante-trois reproductions d'œuvres du maître, six autographes et vingt-deux illustrations dans le texte). Paris, Lucien Laveur, 13, rue des Saints-Pères. — *Essai sur la Dialectique du dessin*, par Jean de Bosschere. Ouvrage illustré de 16 planches hors texte et de 18 illustrations dans le texte. Bruxelles, G. Van Oest et Cie. — *Le Triptyque mutilé de Zierickzée*, par L. Maeterlinck. Extrait de la *Revue de l'Art ancien et moderne*, Paris. (Cinq illustrations.) — *Question d'art*. Lettre ouverte à M. Emile Wauters, par L. Cavens. — *La Musique actuelle en Allemagne et Autriche-Hongrie*, avec 90 portraits, vues et plans hors-texte, par Eugène d'Harcourt. Paris, F. Durdilly et Fischbacher. — *L'Art de dire et le Théâtre*, par Léon Brémont. Paris, Ch. Delagrave. — *Léon de Monge*, par P. Renault. Bruxelles, Société belge de librairie (collection Diamant). — *L'Esthétique des Villes*, par Emile Magne. Paris, *Mercure de France*. — *De l'Organisation des musées*, par F. Van den Bosch. Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie*. Gand, A. Siffer.

Sociologie. — *Vers les temps nouveaux par l'éducation intégrale et par la femme*, par Firmin Raillon. Préface de Louis Frank. Paris, V. Giard et E. Brière. — *Nouveau Catéchisme*, par Paul Adam. Paris, E. Sansot. — *Le Taureau de Mithra*, par Paul Adam. Paris, E. Sansot.

Théatre. — *La Madone* et *la Dixième journée*, par Paul Spaak. Bruxelles, H. Lamertin. — *La Peste de Tirgalet*, tragi-comédie en 3 actes et 4 tableaux, par le Bon Ch. Van Beneden. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*.

Pédagogie Musicale. — *Dans les propylées de l'instrumentation*, par Em Ergo. Bruxelles, Schott frères.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique a décerné le prix annuel de la fondation Edmond Picard (600 fr.) à M. Edmond De Bruyn, que divers travaux littéraires, et tout particulièrement un *Éloge d'Anvers* paru l'été dernier dans l'*Occident* ont signalé à l'attention.

Fondateur du *Spectateur catholique*, une revue anversoise qui eut une existence éphémère mais glorieuse, M. De Bruyn collabore à plusieurs revues belges et étrangères où il se fait remarquer par la finesse, l'humour et l'ironie de sa pensée.

L'Art moderne a publié de lui, on s'en souvient, de spirituelles et très littéraires chroniques. Notre collaborateur M. Thomas Braun esquissera, dans notre prochain numéro, la physionomie du lauréat.

Contrairement aux prévisions, c'est à M. Rudolf Eucken qu'a été décerné le prix Nobel pour la littérature. Né en Frise le 5 janvier 1846, le lauréat professe depuis trente-cinq ans à l'Université d'Iéna, où il occupe la chaire de philosophie dont Fichte fut jadis le titulaire. Il est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages historiques et philosophiques dont les plus appréciés sont l'*Histoire de la terminologie philosophique* (1878), les *Conceptions de la vie des grands penseurs* (1890), les *Courants spirituels contemporains* (1904), les *Eléments d'une nouvelle conception de la vie* (1907).

M. Paul Du Bois met la dernière main à l'exécution du monument Joseph Dupont, qui sera livré aux praticiens le mois prochain. Il se compose de trois figures symboliques dont l'une, assise, tient à la main le médaillon du musicien. La composition est d'une grande élégance de lignes et d'un heureux effet décoratif. L'artiste y a combiné ingénieusement le bas-relief et la ronde-bosse, de façon à relier par des transitions habiles les parties saillantes à l'architecture du théâtre de la Monnaie, auquel le monument est destiné.

La hauteur totale est de 3 m. 50; la largeur, de 2 mètres. Le tout s'encadrera dans une baie du premier étage. L'inauguration aura lieu au début de la prochaine saison théâtrale.

C'est le 8 juin prochain que sera inauguré à Bruxelles, dans le square de la place de l'Industrie, le monument Julien Dillens, œuvre du statuaire Lagae.

Le motif principal de ce monument est un agrandissement de la figure composée par Dillens et exécutée en ivoire, qui fut offerte par la ville de Bruxelles à l'architecte Jamar.

C'est M. G. Devreese qui a obtenu le premier prix (3,000 fr.) au concours de médailles organisé par le Comité de l'Exposition de 1910. Le second prix (1,000) fr. a été décerné à M. Paul Du Bois.

La Société centrale d'architecture ouvrira samedi prochain, au Palais de la Bourse, son exposition annuelle. Y prendront part MM. E. Anciaux, L. Bochoms, F. Bodson, P. Bonduelle, J. Calu-waers, J.-B. Dewin, T. Dhuique, A. Dumont, M. Peeters, H. Van Montfort, architectes, et M. Ch. Samuel, statuaire. L'exposition sera ouverte de 10 à 4 heures jusqu'au 24 décembre.

Au moment où se pose en point d'interrogation la question, toujours si ardue, des cadeaux d'étrennes, nous croyons devoir signaler à nos lecteurs l'artistique initiative prise par M. Paul Guastalla, qui a ouvert en pleine rue Royale, dans le quartier le plus élégant et le plus animé de Bruxelles, une exposition permanente d'objets d'art digne d'attirer l'attention des amateurs de goût et des collectionneurs les plus difficiles.

C'est dans les vastes locaux de l'ancienne maison Canonne qu'est installée cette importante galerie. Comme naguère à la «Toison d'Or », ou, à Paris, chez Bing, on y a réuni, dans un cadre harmonieux, tout ce qui peut contribuer à la décoration d'un intérieur élégant. Des tableaux de prix ornent les murs. Les bronzes de Barbedienne voisinent avec les marbres des maîtres de la statuaire contemporaine. Sur des meubles de Majorelle, les porcelaines de la Manufacture nationale de Sèvres et des Manufactures royales de Saxe et de Copenhague composent avec les céramiques de Lachenal, les étincelantes verreries de Daum et de Gallé, les pâtes de verre de Georges Despret, etc., un chatoyant ensemble que rehaussent les bois finement sculptés d'Aimone, les marqueteries délicates de Spindler.

Tout acheteur, fût-ce d'un modeste bibelot, est certain de trouver à la Maison d'art de la rue Royale une œuvre signée par un artiste, d'un goût sûr, d'une authenticité garantie. Aussi les visiteurs affluent-ils dans cette galerie, déjà célèbre bien que tout récemment inaugurée.

Les répétitions d'ensemble d'*Ariane et Barbe-Bleue*, le drame lyrique de MM. Maeterlinck et Paul Dukas dont nous publions ci-dessus le résumé, ont commencé la semaine dernière au théâtre de la Monnaie sous la direction de M. Sylvain Dupuis et sont poursuivies tous les jours avec la plus grande activité. M. Dukas est à Bruxelles et préside au travail, dont il se montre très satisfait. La direction compte pouvoir fixer la première représentation au samedi 26 courant.

La deuxième conférence des « Amis de la Littérature » sera faite jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Hôtel de ville de Bruxelles, par Mlle Marguerite Van de Wiele, qui a choisi pour sujet : *Nos conteurs et nos romanciers*.

Rappelons que c'est aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu, salle Patria, le deuxième concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de MM. Harold Bauer, pianiste, Strauwen, flûtiste et du maître Eugène Ysaye lui-même.

Mardi prochain, à 8. h 1/2, concert avec orchestre organisé par le *Deutscher Gesang-Verein* sous la direction de M. F. Welcker. Billets en vente chez Schott et Breitkopf.

Le Cercle artistique organise pour vendredi prochain, à 8 h. 1/2, une représentation de *Tartuffe*, avec M. F. Huguenet et Mme S. Devoyod dans les rôles principaux. Des artistes de la Comédie-Française, de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin compléteront l'interprétation.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Patria, M. Édouard Deru donnera un concert avec le concours de MM. Eugène Ysaye, Th. Ysaye et E. Chaumont. Au programme : Sonate de Tartini pour violon et piano, MM. E. Deru et Th. Ysaye; sonate de Haendel pour deux violons, MM. Eug. Ysaye et E. Deru; concerto de Vilvadi pour trois violons avec accompagnement d'orchestre, MM. Eug. Ysaye, E. Deru et E. Chaumont; concerto de Brahms pour violon et orchestre, M. E. Deru. Orchestre sous la direction de MM. Eug. Ysaye et L. Kéfer. Billets chez Breitkopf.

Poesia donnera le dimanche 27 décembre, à 8 heures, salle Patria, son premier spectacle d'art avec le concours de Mme A. Guilleaume. Au programme : le *Songe d'une matinée de printemps*, tragédie inédite de G. d'Annunzio; poésies inédites d'auteurs belges; les *Romanesques* d'Edmond Rostand.

De Paris :

Une exposition générale de l'œuvre de Georges Seurat (1859-1891) sera inaugurée demain, lundi, dans la galerie Bernheim, 15, rue Richepanse, et restera ouverte jusqu'au 9 janvier. On y reverra toutes les toiles qui, jadis, suscitèrent de si vives polémiques : *Un dimanche à l'île de la Grande-Jatte*, *la Baignade*, *le Cirque*, *les Poseuses*, etc., et qui aujourd'hui sont devenues classiques.

La gazette littéraire de M. Eugène Montfort, *Les Marges*, va réapparaître au mois de janvier. Cette nouvelle série sera conçue sur un plan nouveau. M. Eugène Montfort s'est adjoint plusieurs collaborateurs choisis. Mais de même qu'il était bien chez lui aux *Marges*, ils y seront bien chez eux. Chacun d'eux y possédera un domaine dont il sera le maître absolu.

Dans ces nouvelles *Marges*, M. Jean Viollis s'occupera régulièrement des romans et M. Edmond Sée du théâtre. M. Louis Rouart parlera des œuvres d'art et M. Émile Vuillermoz de la musique. Enfin une de nos jeunes femmes de lettres célèbres critiquera la littérature féminine.

Quant à M. Eugène Montfort, en une chronique dont le titre *Mélanges* indique à l'avance la variété, il parlera tour à tour de vieux ouvrages et de nouveaux. Et dans chaque numéro le lecteur trouvera, en outre, un conte romanesque ou de beaux vers.

Les Marges paraîtront six fois dans l'année. On peut dès maintenant écrire au bureau, 5, rue Chaptal, si l'on désire se renseigner sur les conditions de l'abonnement.

SOTTISIER :

La musique de chambre est un art purement technique.

La musique polyphonique et dramatique est bien plus élevée et est en mesure de décrire plus que toute autre les sentiments, les beautés de la nature. C'est la peinture musicale; la musique de chambre n'est que le dessin.

L'Indépendance belge, 9 décembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME
PAR
JUDITH CLADEL
Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras.

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

En vente chez MM. SENART, B. ROUDANEZ & CIE, éditeurs

20, Rue du Dragon, PARIS

NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE DE

MUSIQUE CLASSIQUE

Œuvres originales publiées sous la direction artistique de

VINCENT d'INDY

J. KUHNAU, F. COUPERIN, D. SCARLATTI, J.-PH. RAMEAU, G.-F. HAENDEL, J.-S. BACH, F. DAQUIN, CH.-PH.-E. BACH, J. HAYDN, W.-A. MOZART, BEETHOVEN, WEBER, SCHUBERT, MENDELSSOHN, CHOPIN, SCHUMANN, etc.

A 25 centimes le cahier

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ÉDITIONS DE LA « LIBRE ESTHÉTIQUE »

CLAUDEL et SUARÈS

par

Francis de MIOMANDRE

Tirage limité à 100 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder et à 100 exemplaires sur velin.

Il reste dix exemplaires sur Hollande, à 5 francs, et vingt-deux sur velin, à 2 francs. Adresser les demandes, par écrit, à la direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles, et 44, rue des Belles Feuilles, Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs; Étranger :* **25** *francs.*

Le numéro : France, **1** *fr.* **75**; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Collection de feu M. P...

Vente de Tableaux modernes

Pastels, Aquarelles, Dessins

PAR

Daubigny, Daumier, Henner, Ch. Jacque, Ph. Rousseau, J.-F. Millet, Troyon.

TABLEAUX ET PASTELS DU XVIIIe SIÈCLE

HOTEL DROUOT, Salle N° 6, à Paris

Lundi 21 Décembre 1908, à 3 heures

Commissaire-priseur : Me ALBERT LE RICQUE. — *Experts :* M. GEORGES PETIT, MM. BERNHEIM JEUNE.

Exposition particulière : *Samedi 19 décembre, de 2 à 6 h.*

Exposition publique : *Dimanche 20 décembre, de 2 à 6 h.*

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIÈME ANNEE. N° 51. 20 DÉCEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Poète berrichon : *Gabriel Nigond* (AUGUSTINE DE ROTHMALER). — Edmond de Bruyn démasqué (THOMAS BRAUN). — Un début classique : *M. Huguenet dans « Tartuffe »* (GEORGES RENCY). — Les Amis de la Littérature : *Deuxième conférence* (G. R.). — Notes de Musique : *Deuxième concert Ysaye* (O.M.). *Premier concert Wilford* (CH.V.). *Concert Édouard Deru* (O.M.).— La Musique à Liége : *Association des grands Concerts symphoniques* (GEORGES RITTER). Chronique théâtrale : *Rabagas ; Matinée Florian ; Patachon.* (G. R.). — Petite Chronique.

Un Poète berrichon

Gabriel Nigond

L'auteur de *Novembre*, de l'*Ombre des Pins*, de *Memor*, ces livres d'intimité, de tendresse et de pitié, est, dans la jeune génération littéraire, l'un des poètes les plus vraiment inspirés. Il a le don rare et précieux des larmes, il sait évoquer les paysages et les âmes. Une sympathie profonde l'incline vers tout ce qui aime et souffre, vers tout ce qui est sincère et simple. Le lettré délicat qui a su revivre de façon si poignante les derniers jours de Maurice de Guérin au Cayla, raviver les pastels de Mme de Warens et de Mme d'Épinay, se fait humble pour nous conter la vie des humbles : l'histoire de la sœur Élise, la mort de Claudine, la vieille servante du curé; pour nous dire les pensées des bêtes familières et la poésie des choses.

Ce poète, dont l'œuvre variée résume en elle, comme le dit M. Franz Ansel, presque tous les aspects de la poésie d'aujourd'hui, et en groupe harmonieusement les différentes beautés, fut d'abord, est encore un poète local, rustique, patoisant, qui reçut de sa province l'initiation première. M. Gabriel Nigond est un poète berrichon; disons mieux : il est le poète du Berry.

C'est George Sand, comme on sait, qui, littérairement, a découvert le Berry. Elle avait peint de façon inoubliable ce paysage simple et doux : les grands horizons bleus de sa « Vallée Noire », les fraîches prairies des bords de l'Indre, et ces « traînes », herbues, verdoyantes, qui vont se perdant par la campagne. Elle avait dit aussi les travaux de la terre, le labour et la moisson. Et dans ce large cadre pastoral elle avait déroulé ses romans champêtres, sortes de poèmes où s'exprime sinon toute la vie, du moins la vie sentimentale et poétique du paysan.

Elle avait glissé dans la *Mare au Diable*, dans la *Petite Fadette* les plus jolis tours, les mots les plus expressifs du parler populaire; elle fit plus : elle mit tout le récit des *Maîtres Sonneurs* dans la bouche d'un vieux chanvreur, se bornant à transposer en français son parler berrichon.

Il semblait donc qu'après George Sand, après Maurice Rollinat aussi, — qui n'est pas seulement le poète des *Névroses* mais le peintre des *Brandes*, le notateur réaliste, minutieux de tous les aspects de son pays natal, — il semblait que le Berry : paysages et paysans, langue, légendes, traditions locales, fût un thème épuisé pour longtemps. M. Gabriel Nigond vient de le rajeunir de façon très originale.

Les *Contes de la Limousine* (1904) et les *Nouveaux Contes de la Limousine* (1907) sont la peinture la plus franche et la plus complète que l'on ait faite de la vie rustique au Berry depuis George Sand. L'auteur, qui au seuil de ses deux livres rend un hommage filial et ému à la grande Berrichonne, a su la suivre sans l'imiter. Et d'abord, pour faire court, il écrit en vers, et pour faire tout à fait vrai, il écrit en patois — si l'on peut appeler patois ce parler de la France du Centre, qui ne diffère du pur français que par quelques raccourcis de prononciation et quelques expressions de terroir, d'ailleurs bien savoureuses.

Les *Contes de la Limousine* sont des récits, des monologues, des causeries paysannes, ponctués parfois d'un refrain, tels qu'on les pourrait entendre dans la bouche de ceux qui portent la limousine, au cabaret et sous les feuillées autour des tables où l'on boit le vin blanc, sur le banc des portes, le soir, et le long des chemins de pâture où « la bergère en pauvres habits » garde ses ouailles en tricotant.

Le poète fraternel a longuement écouté, le « pésan » lui dire sa vie, ses plaintes, ses espoirs, ses griefs; et nous croyons l'entendre à notre tour. L'âme de « l'homme de la terre », cette âme inconnue ou méconnue, s'exprime ici tout entière, et dans sa langue, avec sa philosophie courageuse et résignée, sa défiance un peu narquoise à l'égard du citadin, sa malice, sa bonhomie et ses délicatesses inattendues.

Et toutes les scènes, tous les types du village défilent : le tourmenté d'amour, le timide, « *l'gas qu'ose pas* »; la bonne vieille résignée dont le mari est mort au travail, dont le fils est resté à la guerre et qui peine encore malgré son grand âge : « *Què qu' vous voulez, faut ben durer!* »; c'est le chemineau, le « traînier » comme on dit là-bas; c'est le séducteur et la fille abandonnée, c'est cette extraordinaire *Hounête fille* qu'on sent vraie comme un portrait, qui a

Fait l'amour et servi l' bon Dieu

et toute seule « appâté six bouches ». Tous ces thèmes villageois, rebattus, banalisés par la romance populaire, reprennent ici sous la main d'un vrai poète la couleur, la fraîcheur, la vie supérieure de l'art.

Voici, avec sa chienne Patounne, « l' gardeux de cochons, sauf vot' respect » qui en nous contant sa journée nous dit toute sa vie, car pour lui, comme pour beaucoup d'autres, « un jour est égal à tous jours. »

La *Lizette*, le *Moulin mort*, *Catherine l'Assistance*, voilà pour la note attendrie; et voici la note fraîche : les jeux des gamins, des *Drôles*, et les dernières rumeurs du village qui s'endort.

. . . . . .

Au frais des peupelliers du pré,
En grand' bande, on joue à la noce.
C'est les chieuv' s qui sarvont d' carrosse
Et l' Pierre Gauchu qui fait l' curé.
La p' tite Foncine, un' vrai' luronne
S' marie avec el' grand Cadet,
Qu'est soudain tout antimidé,
Pendant qu' sa femm' prend sa couronne!
L' tour de c' te couronne est joli,
Alle est varte et blu', jaune et blanche;
Y a des pâqu' rettes, y a des parvenches,
Du jonc, d' l'herbe et du pissenlit!
On dit la mess' cont' un' racine
Au pied d'un saul'. Parsonn' fait d' bruit.
— « Toi, veux-tu d'ell'?... Toi, veux-tu d' lui?... »
— « J' veux! » dit Cadet. — « Oui! dit Foncine. »
— « Prends y la main!... Suivez l' bedeau!...
« T' nez vot' ciarg' : c'est c' te branch' d'ortie!...
« Entrez tous dans la sacristie!...
« A présent, fait' s-moi mon cadeau!... »
Après la messe, el' curé Pierre,
S' détournant vers les accordés,
Dit à Cadet : « Big' la, Cadet! »
Mais Cadet s' mouv' pas pus qu'un' pierre.
— « Big' la tout d' suit'! que r' prend l' curé.
« C'est ta femm'! Tir'-la par la tête!
— Non, qu' dit Cadet, non! Ça m'embête! »
Et le v' là qui c' mmence à pleurer!...
— Euh! prope à ren! Euh! Poul' mouillée!
Et, l'acraillant d' pus en pus fort,
Les noceux — et l' curé d'abord!—
S' mett' nt à l'embrasser la mariée!
Foncin' les laiss' fair', gentiment,
Rose et fraîch' comme un' capucine...
— « Boug' pas, qu' dit Cadet, ma Foncine,
J' t' arcommand' rai c' soir à ta m' man!... »
Mais, juste à l'instant qu' ça s' chamaille
Et qu' la colèr' monte et rougit,
On entend du seuil des logis,
Tout' s les m' mans qu' app' lont leu marmaille!

. . . . . .

Il y a des pièces satiriques : « *Pour ceux qu'ont trop bu; Tayaut*; *La Brav'rie* » et d'autres, d'une inspiration large, les « *Houmes de la Terre* ». Il y a des fantaisies charmantes, comme *l' Jardin qu'on a su' la tête*.

En voici une dont on goûtera, rien qu'en en lisant le début, la bonhomie et le contour net :

Quand j' vins du marché ou d' la fouère,
Qu'au sorti d' la vill' ça fait nuit
Et qu' sous l' couvert la route est nouère,
Ma jument Brillant' me conduit...
Moué, j'ai bu l' vin blanc, pis l' vin rouge,
Après ça l' vin roug', pis l' vin blanc,

J' seus pas ben d'aplomb su' mon banc,
Mais ell', y a pas d' danger qu'a bouge.
A suit son ch'min mieux qu' eun' parsonne,
A trott' ni trop bas, ni trop haut,
A tourn' bremment dret comm' y faut,
L' harnais ballotte, el' guerlot sonne,
Et j' m'en vas tranquill', ma grand' foué,
Ben au chaud sous ma couverture...
Allons, Brillant' ! Train' ta voiture !
Aye donc, toué !

Le poète ne sépare pas du paysan les bêtes ses amies, compagnes de son labeur journalier; il les aime, et j'ose dire que depuis La Fontaine personne, pas même Jules Renard, qui appuie parfois le trait, n'a mieux su dessiner en quelques mots la physionomie d'un animal. De même une touche légère, jetée au courant du récit, éveille tout un coin de paysage. Le décor berrichon, tendrement aimé on le sent, revit ainsi tout entier dans ces contes où l'on ne trouverait pas six lignes de description suivie. Que l'on sait gré à M. Nigond de cette sobriété classique! Il conte à merveille. Le petit vers de huit syllabes, le vers de nos fabliaux, court allègrement, comme un rio du pays natal, appuyé sur ses deux accents, souligné d'une rime heureuse. Par la bonhomie du style, par la verve, par la vive allure du récit, par leur réalisme ingénu, mêlé de tendresse et d'esprit, ces contes sont dans la pure tradition française, celle de nos conteurs depuis le moyen âge, celle de nos chansonniers populaires. Mais leur inspiration nette et mesurée s'élargit d'un grand souffle de bonté humaine, se nuance de toutes les délicatesses d'âme d'un poète d'aujourd'hui.

Au sortir des parterres de la poésie contemporaine, et quand ce ne serait que pour changer, il y a plaisir à respirer l'odeur saine et fraîche de ce bouquet de fleurs rustiques.

M. Nigond, dont la gloire est encore « dans sa première et jeune nouveauté, » se révéla en 1901 aux fêtes données à La Châtre en l'honneur de George Sand. Il y dit un à-propos en langue berriaude à la louange de la « bounn' dame », vers la fin duquel, évoquant le cimetière de Nohant, son style s'élargissait tout à coup :

Quel calme sous l'asile entrecroisé des branches!
Septembre s'est penché vers la tombe, sa sœur,
Et livre tristement à sa grave douceur
Le sourire attardé de quatre roses blanches...

Plus d'une fois, M. Nigond a fait alterner ainsi le flûtiau rustique et la lyre. Dans son dernier et très beau recueil, *Memor*, il a repris en français, sur le mode classique, quelques-uns des thèmes des *Contes de la Limousine*.

Ainsi, sous l'une ou l'autre forme, la poésie de M. Nigond plonge ses racines au plus profond de la terre natale.

Ce mouvement de décentralisation littéraire qu'on a appelé régionalisme n'a rien produit dans ces derniers temps de plus franchement local et de plus français à la fois que les *Contes de la Limousine*. Il y a dans l'écrivain des parties plus hautes; mais c'est la savoureuse originalité du poète de terroir que nous avons voulu signaler ici. AUGUSTINE DE ROTHMALER

Edmond de Bruyn démasqué

Les grands électeurs de la Libre Académie viennent de démasquer Edmond de Bruyn.

Il n'aura pas gardé longtemps dans ses cheveux frisés le chapel de roses dont Souguenet l'a gentiment couronné le lendemain, au nom de ses amis parmi lesquels je me flatte d'être un des plus anciens et des plus sérieux.

N'était-il pas accoutumé à des apostolats aussi anonymes que fervents?

A l'Épiphanie de 1897, il fonde le *Spectateur Catholique*, revue d'Apologétique dont il délimite le domaine : la part de Dieu et du divin en le monde et sur le monde. « La religion recherche Dieu, le dogme le conquiert; la morale renseigne l'ordre de Dieu sur le monde; les saints et les grands chrétiens, ceux qui ont obéi en aimant, c'est-à-dire en agissant, la tradition les vénère. Et ce système de Dieu est exalté par les moyens d'expression de l'homme supérieur : l'art littéraire, graphique ou plastique et musical. »

Pendant quatre ans, il suit l'Étoile des Rois Mages qui éclairèrent ses débuts.

Dans l'antichambre de sa revue, il présente Clémenceau à Hello, Kurth à Walter Crane, Coremans à Mazel, Ensor à Maurice Denis.....

Il dirige discrètement leur conversation et leur permet de se comprendre. Son camarade Elskamp est là, avec ses derniers bois de buis ou sur fil de poirier, emblèmes flamands, folkloriques ou maritimes, ou la vierge isocèle de l'Assomption ou les Sept OEuvres de miséricorde.....

Lui, va de l'un à l'autre et, sous prétexte de suggérer un titre, esquisse les lignes et fournit même les mots savoureux des articles qu'ils signeront. Puis, ayant, de son écriture souple, violette et déliée, écrit les notules de Nonniger, il prend le bras de son imprimeur Busschman et s'en va discuter, avec une compétence Plantinienne, les caractères, les marges, le papier, les encres, tous les problèmes typographiques du prochain fascicule qu'on attend avec plus de curiosité à Rome et à Varsovie qu'à Louvain — et qui ne paraîtra qu'avec deux mois de retard...

Après son Droit, et avoir à la fois fréquenté le cercle de philosophie thomiste de Mgr Mercier et le comptoir d'un dispacheur d'Anvers où sa perspicacité le fait redouter des assureurs les plus retors, le voici, entre une expertise et une enquête, conduisant à Esneux, à Lummen ou à Wenduyne les Amis des Arbres et faisant pérorer les autres devant un jeune bouleau ou un épicéa plein d'espoir.....

Entretemps, il a publié, sous la bannière triangulaire de Montaigu, le petit pèlerin de Victor Kinon et procuré à des Ombiaux l'idée vermillonne de son Traité scolastique.

A certains que je connais, il signale la réhabilitation poétique de la vie ordinaire en laquelle vit Dieu d'une manière tout à fait quotidienne et où les moindres événements semblent cacher de bonnes pensées.

Puis, toujours masqué, avant d'aller, soit organiser le groupe du Livre à Milan, d'où il ne songera à fleurir sa boutonnière que d'un camélia de la villa d'Este, soit accrocher des tableaux à Venise où Mithouard le distraira du reste, — le voici, au Jeune Barreau de Bruxelles, montant cette rare Exposition de Folklore d'où germa, première fleur du Conservatoire de la Tradition Populaire Flamande, le musée d'Anvers qu'il aida Elskamp, plus patient qu'une béguine et plus minutieux qu'un entomologiste, à constituer, à grouper, à encadrer, et dont le catalogue de 1907 classait déjà sous trois mille rubriques scientifiques les collections disparates et touchantes.

Oh ! ce moule à spéculatie avec Adam et Eve sous l'Arbre de la Science, cette terre cuite coloriée pour cougnou avec Léopold Ier à cheval, ces billets de rois de Turnhout, cette « Veule Janette », poupée de foire, ce bouquet des noces d'or, ces têtes de pipes à emblèmes professionnels, ces remèdes populaires, cette suie de cheminée contre la teigne, ces talismans du tireur au sort, ces prix du tireur à l'arc, ces colliers de mastelles de Notre-Dame de Hal, ces baguettes de Sainte-Gertrude, ce sifflet en sureau, cette marionnette de la princesse de Belliflore, fille du duc de Hongrie, et cette admirable collection d'images d'Epinal, avec l'assaut de Malakoff, Saint-Hubert ou Geneviève de Brabant !...

Le savant des choses populaires, le juriste, le disciple de l'auteur du *Traité de l'Occident* et des *Pas sur la Terre* se réunissent vers le même temps pour donner à la Fédération des Géomètres une conférence sur le *Folklore du Droit Immobilier* qui est bien une des œuvres les plus subtiles et les plus imprévues que je sache.

Aussi sévère pour lui-même qu'intransigeant pour autrui, Edmond de Bruyn s'aventure alors pour la première fois à mettre son nom sur une couverture. On ne l'y a pas revu depuis.

Et l'*Éloge de la Ville d'Anvers* destiné à *Notre Pays* et publié dans l'*Occident* (1) n'offre pas un volume à la manchette : Ouvrage couronné par la Libre Académie de Belgique.

Aussi n'est-il pas chez nous vingt justes qui l'aient lu.

Quel retentissement, sinon !...

En une langue plus souple que du jonc, plus fraîche qu'un sorbet, plus colorée qu'une carriole zélandaise, notre lauréat y célèbre sa ville natale avec autant d'allégresse que de précision.

Pour répondre à la prétendue conquête d'Anvers par les Allemands, il entend que la Nouvelle Carthage, « cette surville, froide aux caresses étrangères, ethnographiquement, géographiquement et moralement se continue depuis qu'elle est, s'assimilant tous les éléments, les réduisant à n'être qu'à elle, recevant dans son lit des Espagnols, des Portugais, des Français, des Allemands; n'enfantant que des Anversois... »

Pour le démontrer, le voici tour à tour généalogiste recherchant — avec quelles indiscrétions? — les origines exotiques des moins contestables anversois; — sociologue, discernant les causes qui retinrent du XVIe siècle à nos jours, au cœur de la Cité, les marchands, les lansquenets et les poètes; — géographe, traçant le cours du fleuve et la saillie sur le rivage qui décida la fortune de la ville; — Sinjoor, ému des bruits, des odeurs et des traditions de la rue; — tour à tour Mallarmé, Barrès, Desmolins, lyrique et philosophe, composant, en un ardent poème, une des plus pénétrantes études de psychologie collective qui soient.

Et de même que dans les déchirements du brouillard matinal apparaît soudain aux regard surpris de l'étranger « la flèche de la cathédrale que l'Escaut tire vers le ciel », pure et audacieuse, de même voici donc, les voiles tombés, l'œuvre noble et hautaine d'Edmond de Bruyn qui s'élève aux regards de tous.

THOMAS BRAUN.

(1) Mars et avril 1908.

UN DÉBUT CLASSIQUE

M. Huguenet dans « Tartuffe »

Le Cercle artistique et littéraire nous a offert, vendredi soir, la primeur de l'interprétation de *Tartuffe* par M. Huguenet. On sait que le nouveau sociétaire de la Comédie-Française fera prochainement dans ce rôle son début classique. Disons tout de suite qu'il y est admirable et que son jeu ne laisse rien à dire à la critique.

Ce n'est point que l'on ne pouvait comprendre autrement le rôle. On sait combien le personnage de Tartuffe est discuté et ce qu'il a fait déjà couler d'encre. Qu'on se rappelle, notamment, les deux amusants articles de Jules Lemaître dans les *Contemporains*, où le spirituel critique affirme d'abord que Tartuffe est composé de deux êtres inconciliables : le rat d'église grotesque et l'ambitieux qui épouvante, puis démontre ingénieusement que ces deux aspects contradictoires peuvent, à la réflexion, parfaitement s'amalgamer. Toujours est-il que le rôle de Tartuffe a tenté tous les grands comédiens. Au temps de Molière et jusqu'au XIXe siècle, il fut joué en « plat comique ». Augé, qui s'y distingua, se montrait en outre d'un lubricité assez répugnante. Au contraire, Worms lui donnait l'allure d'un sombre et fatal personnage de drame romantique. De nos jours, Coquelin, Sylvain, de Féraudy et Paul Mounet s'y sont essayés tour à tour avec des succès inégaux. On a reproché à Paul Mounet, notamment, d'accentuer à tort le caractère tragique du rôle; à Coquelin, de n'y avoir vu que ce qui s'y trouve de basse cafardise et de méchanceté honteuse.

M. Huguenet, à notre sens, a parfaitement compris et rendu les deux aspects du rôle. Il est le Tartuffe grotesque dans ses paroles. Il est le Tartuffe redoutable dans l'expression de son masque, tandis qu'il se tait. Ce masque de Huguenet est d'une puissance incomparable. Toutes les lignes du visage collaborent à l'effet, et les yeux y parlent plus que la bouche. Remarquez que, dans la pièce de Molière, si nous savons ce que les autres personnages pensent de Tartuffe, nous ne savons pas ce que Tartuffe pense de lui-même. Y a-t-on fait attention ? Tartuffe n'a pas de confident. Tartuffe ne se laisse jamais aller à monologuer. Eh bien, les jeux de physionomie de M. Huguenet sont si expressifs qu'il traduit, lui, la pensée secrète de Tartuffe. Tartuffe est un imposteur, oui, un hypocrite, un faux dévot, un être sensuel et bas. Mais retournons le portrait. Tartuffe jugé par Tartuffe, quel est-il? Une intelligence mal servie par les événements et qui veut vaincre la pauvreté par tous les moyens. Un homme qui joue un rôle, mais qui nourrit véritablement quelque grand dessein. Un plat valet, s'agenouillant aux pieds d'Orgon, mais brûlant en secret d'une haine méprisante pour celui devant qui il doit s'humilier. Un cynique et lubrique personnage, mais qui aime vraiment Elmire et que cet amour est seul capable de démasquer imprudemment. Tandis que par ses discours mielleux M. Huguenet rendait le côté hypocrite de Tartuffe, par ses silences terribles, — yeux mi-clos, filtrant des lueurs aiguës et froides comme des rayons de glace, et dont la salle seule peut saisir le sens effrayant, — il délivrait un peu son âme de la fureur qu'y amassaient ses humiliations volontaires et qui devait éclater au dernier acte avec une violence sans frein. Grand, robuste, bien en chair, le teint vermeil et fleuri, M. Huguenet est bien le vrai Tartuffe, qui veut arriver à toutes

les joies du corps par toutes les bassesses de l'esprit, tout en réservant le soin de sa vengeance pour le temps où son but sera atteint. Le public du Cercle lui a fait un succès enthousiaste, ainsi qu'aux autres acteurs des Français et de l'Odéon qui complétaient honorablement l'interprétation.

GEORGES RENCY

Les Amis de la Littérature

Deuxième Conférence.

Elle a eu lieu jeudi soir à l'Hôtel de ville de Bruxelles, mais elle n'a pas, semble-t-il, obtenu le succès de la première. Non que la foule n'y fût point accourue : au contraire, la salle était comble. Voici ce qui s'est passé. Mlle Marguerite Van de Wiele devait parler de nos romanciers et de nos conteurs, caractériser leur talent, donner une idée générale de leurs œuvres à ce public venu là pour s'instruire et pour admirer. Au lieu de cela, la conférencière crut bon de prendre exactement le contre-pied de la thèse soutenue par Émile Verhaeren dans la première conférence, puis de traverser son sujet en courant, s'arrêtant un instant devant ses amis, éreintant ses ennemis, omettant ceux qui lui sont indifférents. C'est ainsi que le nom de Demolder fut à peine prononcé, et qu'elle oublia tout à fait ceux de Krains et de Glesener. Le public a paru goûter fort peu cette manière de pratiquer le prosélytisme littéraire, et il est à craindre que la Société des *Amis de la Littérature* ait peu à se louer de l'effet produit par cette conférence mal informée et maladroitement tendancieuse.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième concert Ysaye.

En voyant M. Eugène Ysaye conduire avec tant d'autorité, d'une main si souple et si ferme à la fois, les œuvres classiques par lesquelles s'ouvrait le programme de sa deuxième matinée, plus d'un auditeur a dû faire la réflexion qu'énonça le lendemain M. René Vauthier dans le *Petit Bleu* : « A supposer que l'illustre et vénérable directeur du Conservatoire soit encore empêché d'être d'attaque à jour et à heure fixes, ne devrait-on pas songer à le suppléer et confier le bâton à un artiste admirable qui a fait largement ses preuves au pupitre? »

Nul n'est plus digne de continuer l'œuvre si noblement accomplie par M. Gevaert. Comme ce dernier, M. Eugène Ysaye aime d'un amour fervent et respectueux la musique ancienne, dont il a mieux que personne pénétré le style. S'il arrive en quelques répétitions, avec un orchestre à chaque saison désagrégé par des nécessités « alimentaires », à réaliser des exécutions telles que celle à laquelle nous assistâmes dimanche dernier, on imagine à quelle hauteur il s'élèverait s'il avait dans les mains l'instrument docile et magnifique qu'est l'orchestre du Conservatoire.

Haendel (*Concerto grosso* nº 17) et Bach (Concerto en *ré* pour piano, flûte et violon) trouvèrent en M. Ysaye l'interprète le plus fidèle, et ce fut merveille d'entendre, rythmées par l'ensemble du quatuor, les répliques de l'orchestre aux phrases exposées par son prestigieux archet. La flûte de M. Strauwen fit harmonieusement sa partie dans la seconde de ces œuvres, que M. Harold Bauer joua avec plus d'affèterie que de conviction.

On ne peut, certes, méconnaître les remarquables qualités de mécanisme par lesquelles se distingue ce pianiste : égalité impeccable du son, légèreté et délicatesse du toucher, agilité déconcertante dans les traits et les trilles. Mais ces moyens d'exécution sont malheureusement au service d'une interprétation qui commande d'expresses réserves. Si Bach n'eût pas été, croyons-nous, enchanté du style mièvre et sucré de M. Bauer, Schumann eût été plus irrité encore du travestissement infligé par lui à son concerto, dont seul le dernier mouvement échappa à un maniérisme en évident désaccord avec l'interprétation de Mme Clara Schumann et des autres pianistes qui s'inspirèrent de traditions jusqu'ici respectées.

La part de l'orchestre comprenait la troisième Symphonie de Brahms, dont le début sonore et fringant promet beaucoup plus que ne tient l'œuvre, d'une coloration grise et d'une inspiration courte; puis encore, les belles variations symphoniques inspirées à M. Vincent d'Indy par l'épopée d'Izdubar et dans lesquelles s'affirment une richesse mélodique, une personnalité et une maîtrise orchestrale de premier ordre; enfin, une assez banale ouverture de Sinigaglia pour une comédie de Goldoni, — cette dernière œuvre conduite avec vivacité par M. Théo Ysaye.

O. M.

Premier concert Wilford.

M. Wilford, qui, depuis neuf ans, publie, en une volumineuse collection, *Het Vlaamsche Lied*, la mélodie de nos compositeurs flamands actuels, est aussi un infatigable organisateur de concerts.

La première séance qu'il donna cette année était consacrée à Schumann et à l'École française moderne. De Schumann, il avait inscrit à son programme des œuvres rarement entendues, tels l'*Andante et Allegro* pour cor et piano, op. 70, dans lequel le cor peut être remplacé, et l'est habituellement, par le violon ou le violoncelle, l'*Andante et Variations* pour deux pianos, op. 46, dans une version qui comporte, outre les deux pianos, un cor et deux violoncelles (1), enfin quatre duos d'une fraîcheur exquise, qui auraient beaucoup gagné à être chantés en allemand, la traduction ne parvenant pas à rendre le sentiment simple et naïf du texte original.

L'École française moderne était représentée par des musiciens de valeur secondaire, comme M. Boëlmann, dont la Sonate pour violoncelle et piano, d'ailleurs très connue, est fort bien écrite, ou comme M. Reynaldo Hahn, dont les *Études latines* sont d'un intérêt de pure apparence et fatiguent vite par leurs langueurs artificielles qui se défendent mal d'être apparentées à celles de M. Massenet.

A la tête des exécutants, il faut citer M. Wilford lui-même, dont le jeu pianistique est fort séduisant. Parmi les autres interprètes, Mme Florival se montre pianiste adroite, Mlles Piers et Verheyde chantent avec goût, M. Backaert joue du violoncelle avec beaucoup de style et de distinction et M. Wauquier tire de son cor des sons doux et timides qui feraient presque admettre que le cor est un excellent instrument de salon.

CH. V.

Concert Édouard Deru

Le concert de M. Édouard Deru avait attiré avant-hier à la salle Patria une affluence extraordinaire. On refusa du monde, fait vraiment exceptionnel lorsqu'un programme austère est offert à la curiosité du public sans que le concours de telle cantatrice bayreuthoise, de tel ténor fameux en pimente l'intérêt. Le glorieux parrainage d'Eugène et de Théo Ysaye, la fraternelle collaboration d'Émile Chaumont et de Joseph Jongen, la présence au pupitre directorial de Louis Kefer, qui patronna les débuts du jeune violoniste, expliquent, au surplus, joints à la sympathie dont M. Deru est unanimement l'objet, cet aimable empressement, souligné par la présence de la comtesse de Flandre, du prince Albert et de la princesse Elisabeth.

La sonate en *ré* de Tartini, la sonate en *sol* de Haendel pour deux violons, le délicieux concerto de Vivaldi pour trois violons et orchestre, et pour finir le concerto pour violon et orchestre de Brahms fournirent à M. Deru l'occasion de déployer, tantôt seul, tantôt en compagnie des partenaires d'élite qui l'entouraient, l'agilité de son mécanisme et la pureté de son coup d'archet. On souhaiterait au virtuose plus d'accent, d'élan et de personnalité. Mais il faut louer en lui l'interprète de goût, au jeu probe et sobre, respectueux du style des maîtres dont il traduit la pensée.

La succès qui l'accueillit dut être particulièrement agréable à

(1) M. Wilford affirme que c'est là la version primitive.

son illustre initiateur, que de chaleureux applaudissements récompensèrent d'avoir, par son enseignement, donné à l'école belge du violon une si décisive impulsion.

O. M.

LA MUSIQUE A LIÉGE

Association des grands concerts symphonique

Un chaleureux succès a ratifié le choix des solistes et la composition du programme élaboré par M. Debefve. Mlle Croiza est une grande artiste et l'âme d'une tragédienne donne un souffle puissant et toujours juste à son chant. Profondément émouvante dans l'air d'Orphée où le désespoir, l'accablement, la stupeur devant la cruauté apparemment impassible du destin furent exprimés de façon à faire couler des larmes; exquise de souplesse, de douceur caressante, de mélancolie, d'élan jeune et gracieux dans les *Berceaux* de Fauré, la *Chanson triste* de Duparc, l'*O grâce enchanteresse* de Schumann, elle fut délicieuse dans le *Secret* de Fauré, qu'elle ajouta au programme après l'explosion des bravos. M. Hekking-Denancy, un violoncelliste âgé de 29 ans, avec une maturité absolue de métier et d'intellectualité, fit connaître le 2me Concerto en *ré* de Saint-Saëns; cette œuvre émue, où l'élévation des idées est généralement plus continue qu'en d'autres compositions du même auteur, est détériorée par plusieurs transitions banales et des fioritures inattendues dans le *maestoso*; mais on oublie ces défauts en écoutant M. Hekking. Né à Nancy et professeur à Amsterdam, il a reçu en partage la musicalité des meilleures races. Dans le *Son tre di che la Nina e morte* de Pergolèse, dans le Bach, etc., il a été parfait.

Saugefleurie de Vincent d'Indy, *Tyll Eulenspiegel* de Strauss et l'ouverture de *Gwendoline*, de Chabrier, valurent à M. Debefve et à l'orchestre de longs et vigoureux applaudissements.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉATRALE

Rabagas. — Matinée Florian. — Patachon.

Le théâtre du Parc a repris *Rabagas* assez tôt, juste assez tôt après la mort de Sardou pour que cette reprise n'eût pas un fâcheux air d'exhumation. Qu'elle a vieilli, cette pièce qui fit jadis tant de bruit! — pourquoi, grand Dieu? Elle se présenta au public, vers 1872, comme une satire politique : à peine pourrait-on dire d'elle aujourd'hui qu'elle est la caricature, la parodie d'une satire bien faite. L'élément romanesque y est d'une rare niaiserie; les caractères sont à peine esquissés; l'intrigue est d'un intérêt bien faible; le personnage central, en lequel la malveillance voulut reconnaître Gambetta, est un fantoche dérisoire, un politique de village, un être d'une nullité parfaite. Le moindre chef de groupe, dans le plus petit arrondissement, a plus de crânerie et plus d'envergure. Certes l'habileté de Sardou réussit à rendre plaisantes certaines scènes, notamment l'arrivée de Rabagas à la Cour, sa nomination de gouverneur général et le soudain revirement de ses opinions et de ses allures. Mais le comique qu'il y atteint est comme celui de Guignol : il dilate la rate sans réjouir l'esprit. L'excellente troupe du Parc a fait ce qu'elle pouvait pour rajeunir cette antiquité et l'on n'a que des éloges à adresser à MM. Chautard et Gorby et à tous les autres interprètes.

***

Par contre, grand et légitime succès pour la matinée littéraire de jeudi dernier, qui était consacrée à Florian. M. Jean-Jacques Olivier, un jeune érudit français, était chargé de la conférence, et il s'acquitta de ce soin avec une telle abondance correcte, un tel charme de diction, une telle science du sourire et du geste qu'il se fit acclamer comme un acteur par une salle absolument pâmée.

Les trois petits actes du *Ménage d'Arlequin*, que l'on jouait ensuite, ont conservé, malgré leur caractère douceâtre, l'attrait des vieilles choses qui furent belles et que le temps n'a pu que faner. On y a applaudi Mlle Terka-Lyon, ingénue charmante, et MM. Cahuzac et Carpentier, — Arlequin jeune et Arlequin vieux.

***

Aux Galeries, on joue *Patachon*, comédie en 4 actes de MM. Maurice Hennequin et Félix Duquesnel : demi-comédie, plutôt, ce qui n'étonnera pas de la part des vaudevillistes endurcis que sont les deux auteurs. Patachon, c'est le comte du Tilloy, le roi des fêtards. Tandis qu'il s'amuse à Paris, sa vertueuse épouse vit à Blois, dans la prière et l'exercice de la charité. Elle est d'ailleurs sous l'influence néfaste et intéressée d'une sorte de Tartuffe appelé M. Leputois Mérinville, et de vieilles dévotes ridicules composent sa société habituelle. M. et Mme du Tilloy ont une fille, Lucienne, qui passe quatre mois par an à Paris, chez son père, et huit mois à la campagne, chez sa mère. A Paris, on la nomme Lulu, et elle apparaît comme une fêtarde enragée. A Blois, elle redevient la réservée et sérieuse Lucienne, et elle compose des cantiques qu'elle chante pieusement. C'est donc une hypocrite que cette aimable enfant? Point du tout. Ce qu'elle en fait, c'est uniquement pour plaire à ses parents, et ce n'est pas sa faute s'ils ont des goûts si différents. Au surplus, elle a son idée : elle veut réconcilier son père et sa mère et elle ne se mariera pas avant d'avoir atteint son but. Son fiancé, M. Robert de Revray, l'aidera dans sa noble tâche. Leurs efforts, cependant, ne sont ni bien longs, ni bien pénibles : Patachon, ayant appris par son futur gendre le serment de sa fille, feint une conversion complète et vient demander à sa femme un pardon qui lui sera accordé tout aussitôt. Dans un mois, Lucienne épousera Robert, et Mme du Tilloy gardera son mari repentant et soumis. N'y comptez pas trop. M. Leputois Mérinville, qui projetait de marier Lucienne avec son neveu, un séminariste étriqué et sournois, voit les événements se tourner contre lui. Il ne croit pas à la sincérité de la conversion de Patachon et il parvient à acheter des lettres que le faux converti adresse chaque jour, de Blois, à sa maîtresse restée à Paris. Dare dare, il retourne au château, à temps, croit-il, pour empêcher le mariage de Robert et de Lucienne. Trop tard! Le mariage a été célébré le matin même, et les époux se disposent à partir pour l'Italie. Ils ne partiront pas, car Mme du Tilloy, édifiée par Leputois sur la conduite de son mari, persuadée d'autre part que Robert est son complice et qu'il appartient à sa bande — la bande à Patachon —, met le gendre et le beau-père à la porte du château et enferme sa fille dans sa chambre. Demain, on la conduira dans un couvent, en attendant que soit prononcée, à Rome, l'annulation du mariage. Bien entendu, pour que cette annulation puisse être obtenue, il faut que *matrimonium non consummatum sit*. Et comment le serait-il, puisque Lucienne est sous clef et que Robert se lamente dans le parc? Heureusement, Patachon veille. Il rend du courage au jeune homme, ranime son énergie, fouette son amour, lui montre la fenêtre éclairée de sa femme et ne disparaît qu'après avoir vu le mari monter à l'assaut du bonheur, en s'accrochant au lierre, à la vigne vierge qui tapisse le mur. Le lendemain, comme on s'y attend bien, tout est découvert : les nouveau-mariés demeureront unis, puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement; Patachon qui vient d'avoir une crise de goutte et qui, en même temps, a appris que sa maîtresse le trompait, restera définitivement à Blois auprès de sa femme; et Leputois Mérinville, avec son ineffable neveu, ira chercher d'autres dupes ailleurs.

Pièce sans grande portée, on le voit, mais extrêmement agréable. Elle est jouée dans un cadre très luxueux par une troupe excellente où Mme Fériel, Mlle Jane Delmar, MM. Laurent et Gildès rivalisent d'esprit, de gaîté et de talent. Mais que dire de M. Noblet, sinon qu'il est inimitable et inégalable dans ce rôle de Patachon écrit pour lui et qu'il incarne avec une vérité absolue? Son élégance, sa désinvolture, son art de glisser sur les mots et les situations difficiles, tout cela en fait un comédien de premier ordre qui rehausse l'importance d'un rôle et trompe sur la valeur d'une pièce. Si *Patachon*, comédie sans profondeur, sans nouveauté, sans style, s'écoute néanmoins avec plaisir, c'est en grande partie à Noblet que les auteurs le doivent. Je crois bien qu'on ne pourrait faire d'un artiste un plus bel éloge.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition annuelle de la *Société centrale d'Architecture*, inaugurée hier au Palais de la Bourse, sera ouverte aujourd'hui et demain de 10 à 4 h.

L'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts à Liége, qui vient d'élire comme président M. Paul Van Hoegaerden, organise pour les mois de mai et de juin 1909, au Palais du Parc de la Boverie, une grande Exposition internationale des Beaux-Arts à laquelle seront invités les artistes les plus renommés de la Belgique et de l'étranger.

Demain lundi s'ouvrira au Cercle artistique une exposition d'œuvres de Mme Laurence Frédéric, de MM. Victor Creten et Frans Melchers. Clôture le 3 janvier.

L'Estampe inaugurera le 30 décembre, au Musée moderne, son Salon annuel.

Une exposition internationale d'Art religieux aura lieu en février et mars prochains à Bois-le-Duc (Hollande). S'adresser pour renseignements au secrétariat, 160, rue d'Anderlecht, Bruxelles.

Le théâtre de la Monnaie est tout aux répétitions d'*Ariane et Barbe-Bleue*, l'admirable partition de M. Paul Dukas sur le conte de Maeterlinck, dont l'exécution vocale et symphonique paraît devoir être de premier ordre. L'auteur préside chaque jour aux études et ne ménage pas ses félicitations à M. Sylvain Dupuis et aux artistes : Mmes Claire Friché, J. Lucey, Bourgeois, Olchansky, Bérelly, De Bolle, M. Artus, etc. La mise en scène est l'objet des soins particuliers de la direction et réalisera, semble-t-il, beaucoup mieux qu'à l'Opéra-Comique les intentions des auteurs. C'est à la fin du mois qu'aura lieu la première représentation de cette importante « nouveauté ».

Aussitôt après la première représentation d'*Ariane et Barbe-Bleue*, la direction du théâtre de la Monnaie mettra en scène *Monna Vanna*, le drame lyrique de MM. Maeterlinck et Henri Février, qui passera dans le courant du mois prochain. Les études en seront poursuivies concurremment avec celles de *Sainte-Catherine d'Alexandrie*, l'œuvre de M. E. Tinel, dont la première représentation aura lieu dans la seconde quinzaine de février. Enfin, en mars, on jouera la *Habanera* de M. Laparra.

D'accord avec l'auteur, qui vient de passer quelques jours à Bruxelles pour s'entendre avec la direction sur la distribution des rôles, MM. Kufferath et Guidé ont reporté au début de la saison prochaine *Eros vainqueur*, le drame lyrique composé par M. Pierre de Bréville sur un poème de Jean Lorrain. C'est Mlle Croiza qui créera le rôle principal de cet ouvrage, appelé, croyons-nous, par son charme mélodique et son accent personnel, à recevoir le plus favorable accueil.

Un rédacteur de la *Musique internationale* qui patauge avec sérénité dans le poème d'*Ariane et Barbe-Bleue* (souhaitons que les spectateurs soient moins obtus que l'auteur de cet écrit) révèle à ses lecteurs que l'œuvre remonte à la prime jeunesse de Maeterlinck, à « l'époque adorable, imprudente et joyeuse où le futur philosophe de *la Sagesse et la Destinée* construisait de petits drames symboliques, comme les enfants construisent des châteaux de sable. »

Personne n'ignore, sauf l'informateur en question, qu'*Ariane et Barbe-Bleue* fut écrit après *le Trésor des Humbles*, après *la Sagesse et la Destinée*, et qu'il parut en 1901, la même année que la *Vie des abeilles*. L'œuvre fut spécialement composée, de même que *Sœur Béatrice*, en vue de la scène lyrique. Sa portée philosophique la distingue radicalement des drames de jeunesse de Maeterlinck, qu'animent seuls les conflits de l'instinct et des lois naturelles.

La même revue nous apprend que Richard Strauss a fait, au sujet des œuvres musicales modernes, cette déclaration : « Plus je suis témoin de ces expectorations (*sic*), moins je peux les supporter. Bach, Mozart, Beethoven, Moi, ces quatre suffisent pour alimenter mon organisme musical. »

On s'imaginait, — à tort paraît-il ! — que Richard Wagner contribuait quelque peu aussi à l'alimentation de ce musicien modeste et bienveillant.

Mme Réjane donnera au théâtre du Parc, à l'occasion des fêtes de Noël, cinq représentations d'une amusante comédie, *Qui perd gagne*, tirée par M. Pierre Veber du roman de M. Alfred Capus. La première est fixée à samedi prochain.

En janvier, elle reprendra au même théâtre le rôle de *Madame Sans-Gêne*, son plus grand succès.

Au théâtre Molière, jeudi prochain, première représentation de *Boccace*. Vendredi, en matinée, *Galathée* et *Le Châlet*.

L'édification de la Salle de concerts que les musiciens bruxellois demandent depuis si longtemps est enfin, dit le *XXe Siècle*, sur le point d'être décidée. C'est à l'initiative privée que la capitale sera redevable de cette aubaine; la Ville est intervenue indirectement en accordant une réduction sur le prix des terrains à la Société civile en formation pour l'entreprise nouvelle.

Le comte van der Burch, le Crédit Foncier, la Société Générale figureront, nous dit-on, parmi les principaux fondateurs de cette société, dont le capital sera de quatre millions de francs. L'option sur le vaste terrain situé à l'angle du Treurenberg et de la rue du Gentilhomme a été levée cette semaine. Les constructions comporteront, outre une salle avec orgue pour grands concerts — grande à peu près une fois et demie comme la salle du Conservatoire, — un local d'audition pour la musique de chambre, des salles de réunion pour sociétés et de nombreux magasins.

Il est à souhaiter que rien ne vienne plus entraver la réalisation de ce projet grâce auquel la vie artistique de Bruxelles prendra un définitif essor.

Concerts Durant. — Le *Requiem* de Mozart pour soli, chœurs mixtes, orchestre et orgue (180 exécutants) sera donné à l'Alhambra les 9 et 10 janvier prochains sous la direction de M. Félicien Durant. Location : Maison Katto, 46-48 rue de l'Ecuyer.

Un concert organisé par le journal *Theatra* aura lieu lundi 28 décembre, à 8 h. 1/2, à l'École Allemande, avec le concours de Mme Adriani, MM. Van Isterdaël et de Vogel.

SOTTISIER. — Oh ! les hommes de lettres qui dissertent sur la musique !... Jugez-en. Dans un feuilleton du *Moniteur*, Théophile Gautier appréciait en ces termes la partition de *Tannhaüser* : « Wagner, loin de renchérir sur Weber, a délibérément remonté aux sources de la musique; son orchestre est plein de fugues, de contrepoints fleuris, de canons. Rien n'est moins échevelé. L'air de désordre vient de l'absence du rythme carré, que le maître évite comme il s'abstient de moduler... »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME
PAR
JUDITH CLADEL
Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras.

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez E. DEMETS, éditeur

2, rue de Louvois, Paris

LES MAITRES VIOLONISTES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIIIe SIÈCLE

J.-M. LECLAIR (1697-1764). — **Premier livre de Sonates** (œuvre III), édité par les soins de MM. A. GUILMANT et J. DEBROUX. — Sonates 7 à 12. La collection : **10** francs.

PIANO A QUATRE MAINS

PAUL LADMIRAULT. — **Musiques rustiques.** I. *Fantaisie sur deux « Ronds » camoëlais.* — II. *Tro cornouaillais.* — III. *Finale sur deux Thèmes vannetais.* Prix net : **5** francs.

PIANO A DEUX MAINS

R. CHANOINE-DAVRANCHES. — **Prélude** (en *mi* bémol). Prix net : **2** fr. **50**.
GABRIEL FRONTIN. — **Pleyelinette**, petite valse de concert. Prix net : **1** fr. **70**
SWAN HENNESSY. — **Eaux-fortes** (op. 24). Prix net : **2** francs.
LOUIS THIRION. — **Rêves**, trois nocturnes. Prix net : **5** francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Collection de feu M. P...

Vente de Tableaux modernes

Pastels, Aquarelles, Dessins

PAR

Daubigny, Daumier, Henner, Ch. Jacque, Ph. Rousseau, J.-F. Millet, Troyon.

TABLEAUX ET PASTELS DU XVIIIe SIECLE

HOTEL DROUOT, Salle Nº 6, à Paris

Lundi 21 Décembre 1908, à 3 heures

Commissaire-priseur : Me ALBERT LE RICQUE. — *Experts* : M. GEORGES PETIT, MM. BERNHEIM JEUNE.

Exposition particulière : *Samedi 19 décembre, de 2 à 6 h.*
Exposition publique : *Dimanche 20 décembre, de 2 à 6 h.*

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-HUITIEME ANNEE. N° 52. 27 DÉCEMBRE 1908.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

F.-A. Gevaert (OCTAVE MAUS). — La Société centrale d'architecture (O. M.). — « La Dame qui n'est plus aux Camélias » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Chronique théâtrale : *Boccace* (G. R.). — Chronique judiciaire des Arts : *Une définition juridique des Musées*. — Nécrologie : *Siebe ten Cate*. — Petite Chronique. — Table des matières.

F.-A. GEVAERT

Ce n'est pas en Belgique seulement que la mort de M. Gevaert aura un douloureux écho. En France, où l'illustre musicologue fit ses premières armes, où le compositeur trouva un public accueillant, la funèbre nouvelle attristera tous ceux qui ont le culte de l'art musical. Aucune nation étrangère ne sera d'ailleurs indifférente à l'événement, car la renommée du défunt était universelle.

C'était, dans la plus haute et complète acception du terme, un « Representative man ». Il incarnait, aux yeux de tous, la Musique, et avec elle tout ce que l'intelligence, la culture, l'érudition, l'expérience apportent au service d'un art qui exige, plus que tout autre, l'accord de la science et de l'instinct.

Son autorité était indiscutable. Elle s'exerçait, — non sans tyrannie parfois, mais avec une tyrannie tempérée par l'affabilité des manières et la plus parfaite courtoisie, — sur tous ceux que la vie mettait en contact avec lui. Les plus altières compétences musicales s'inclinaient devant la sienne, et le respect qu'il inspirait n'avait d'égal que l'ardeur de ses convictions.

A une époque où nul n'échappe à la critique, à la discussion, au dénigrement, la considération unanime dont jouissait cette personnalité d'élite est peut-être unique. Si l'on eût ouvert un referendum pour désigner, ainsi qu'on le fit pour élire un Prince des Poètes, un artiste digne d'occuper le Siège apostolique de la Musique, il est probable que le vénérable directeur du Conservatoire de Bruxelles eût réuni tous les suffrages. L'infaillibilité de ses avis lui en conférait l'incontestable titre.

Cet ascendant, M. Gevaert ne le dut qu'à son mérite et à la fermeté de son caractère. Ici encore le fait est assez rare pour être mentionné. Prix de Rome à dix-huit ans, il fit représenter ses premiers ouvrages lyriques avant même d'avoir entrepris les voyages réglementaires qui devaient ouvrir à sa jeune intelligence les horizons les plus étendus (1). Nommé en 1867 directeur de la musique à l'Opéra, poste créé pour le musicien belge en raison de l'exceptionnelle valeur de celui-ci et qui fut supprimé à son départ, il imprima

(1) FRANÇOIS-AUGUSTE GEVAERT naquit à Huysse (Flandre orientale) le 31 janvier 1828. Prix de Rome (à l'unanimité) en mai 1847.

ŒUVRES LYRIQUES : *Hugues de Somergem*, 3 actes (1848). — *La Comédie à la Ville*, 1 acte (même année). — *Georgette ou le Moulin de Fontenoy*, 1 acte (1853). — *Le Billet de Marguerite*, 3 actes (1854). — *Les Lavandières de Santarem*, 3 actes (1855). — *Quentin Durward*, 3 actes (1858). — *Le Diable au moulin*, 1 acte (1859). — *Le Château-Trompette*, 3 actes (1860). — *Les Deux Amours*, 2 actes (1861). — *Le Capitaine Henriot*, 3 actes (1864).

COMPOSITIONS DIVERSES : *Jacques Van Artevelde*, cantate. —

aux études musicales de l'Académie impériale une direction où se marquaient son goût sûr et sa volonté persévérante. Les événements politiques de 1870 l'ayant ramené en Belgique, il prit en avril 1871 la direction du Conservatoire de Bruxelles que la mort de Fétis venait de laisser vacante. C'est là, dans cet établissement dont il fut durant trente-sept ans l'âme et qui lui doit sa célébrité, qu'il allait trouver l'orientation définitive de sa vie.

Un homme de cette trempe n'assujettit point sa nature aux fonctions qu'il remplit : il domine celles-ci et les élève au niveau de son esprit. Durant ce long règne, M. Gevaert identifia si étroitement le Conservatoire à sa conception individuelle que sa pensée en réglait l'organisme jusqu'en ses moindres détails. C'était le clavier sur lequel il promenait avec amour ses doigts de musicien fervent. Il l'aimait d'une passion jalouse et exclusive. Malgré son grand âge, il ne toléra jamais, par exemple, qu'un chef d'orchestre le remplaçât au pupitre. Et la mort seule arrêta le bras qui, chaque hiver, en des solennités dans lesquelles le culte esthétique était célébré avec une pompe magnifique, maîtrisait et disciplinait une armée d'instrumentistes et de chanteurs exaltant la gloire de Bach, de Haendel, de Gluck, de Beethoven ou de Wagner.

La forte personnalité de M. Gevaert, sa culture encyclopédique, la certitude de ses connaissances excluaient les dangers que pourrait offrir une absorption de ce genre. Les griefs que suscita parfois celle-ci s'émoussèrent sur son impassibilité. Et l'on tolérait volontiers qu'il eût repris pour son compte, avec une hautaine intransigeance, l'axiome célèbre que Louis XIV appliquait à l'État. Mais qui donc affronterait le périlleux honneur de lui succéder dans cette voie?

Son influence s'étendait, au surplus, bien au delà des limites de l'édifice officiel sur lequel il exerçait les prérogatives de la monarchie absolue. Il fut l'initiateur de toute une génération. Il ramena en Belgique l'amour des belles œuvres classiques qui reprirent leur place, grâce à ses constants efforts, sur les scènes lyriques dont elles avaient été dépossédées. C'est à lui que nous devons les émouvantes reconstitutions d'*Orphée*, d'*Alceste*, d'*Iphigénie*, d'*Armide*, de *Fidelio* que réalisa, sous son impulsion, le théâtre de la Monnaie, de même que les auditions qu'il donna de l'*Or du Rhin* préparèrent l'avènement, sur le même théâtre, d'un chef-d'œuvre, alors méconnu, du drame moderne.

Son action fut double. Aux musiciens il offrit, en des travaux didactiques qui font autorité, le fil destiné à les guider dans le labyrinthe de l'harmonie et de l'instrumentation; au public, une éducation esthétique embrassant toute une époque d'art, la plus féconde et la plus éloquente de l'histoire musicale, tandis qu'il laissait à d'autres le soin de la compléter par l'exposé de l'évolution contemporaine. Cette mission, il l'accomplit sans défaillances, indifférent aux critiques comme aux éloges de la presse, sourd aux conseils d'autrui, obstinément enfermé dans le cercle de ses devoirs et de ses études, ne recherchant d'autres satisfactions que les joies artistiques qu'il en ressentait. Depuis son accession à des fonctions publiques, il avait oublié, ou peu s'en faut, le compositeur qui, en lui, avait précédé le savant et l'apôtre. Sa modestie, doublée d'une pointe de malice — il y avait en lui l'étoffe du plus fin diplomate — ne toléra jamais qu'on remît en scène les comédies lyriques qu'il écrivit dans sa jeunesse. Dans une fort belle étude consacrée à sa mémoire (1), M. Maurice Kufferath rappelait hier avec quelle simplicité souriante il déclina l'offre qui lui fut faite d'inscrire l'un de ces ouvrages au programme des spectacles jubilaires projetés en 1905 au théâtre de la Monnaie : « Mes chers amis, ne parlons pas de cela. Il ne faut pas me jouer maintenant. La postérité décidera s'il faut le faire. J'ai le temps d'attendre... Et puis, entre nous, il ne faut pas qu'on discute le Directeur du Conservatoire. »

Et M. Kufferath ajoute : « Tout l'homme est dans cette saillie. Il savait sa valeur, mais il n'ignorait pas ses faiblesses et il tenait à son prestige, qui était grand. Dans la haute situation qu'il occupait comme maître de chapelle du Roi et chef de la première institution musicale du pays, il avait raison de ne pas vouloir qu'on l'entamât. »

Ceci achève d'un contour expressif l'esquisse par laquelle j'ai tenté de décrire cette éminente et originale personnalité. Caustique, railleur, infiniment spirituel, il ne redoutait pas de s'offrir comme cible aux traits qu'il décochait avec une verve toujours juvénile. Personne n'échappa plus complètement à l'hypertrophie du « moi » qui atteint habituellement les hommes sur qui pleuvent les honneurs et qu'auréole la célébrité. C'était, dans la vie privée, l'homme le plus dépouillé de vanité qu'on pût rencontrer. Causeur délicieux, doué d'une mémoire prodigieuse, ce pur intellectuel, qui lisait les poètes grecs dans le texte, connaissait l'hébreu et parlait couramment cinq ou six langues, égayait de reparties imprévues et de piquantes anecdotes dont la source, alimentée par des souvenirs personnels, était intarissable, les réunions d'amis auxquelles il se plaisait à assister. Plus s'accumulaient sur lui les dignités et les titres, plus il accentuait la familiarité de son accueil. Sa bonhomie

Fantaisie espagnole pour orchestre. — *Messe de Requiem.* — *Psaumes.* *Chœurs.* — *Messe pour voix d'enfants.*

Ouvrages didactiques : *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité.* — *Traité d'instrumentation.* — *Cours méthodique d'orchestration.* — *Les Origines du Chant liturgique.* — *La Mélopée antique dans le chant de l'Église latine.* — *Traité d'harmonie.*

(1) *La Chronique*, 25 décembre 1908.

suivait, semble-t-il, une progression parallèle à l'ordre des distinctions qui lui étaient conférées. Haussé, malgré lui, au sommet de l'échelle hiérarchique, créé baron par un gouvernement qui avait épuisé la série complète des grades dont il pouvait l'investir, il s'affirma, plus que jamais, le Flamand goguenard et frondeur dans lequel, sous la redingote directoriale ou l'habit de cour, battait le cœur héroïque et jovial d'un descendant direct de Thyl Eulenspiegel.

Sa fin fut digne d'une vie à laquelle la passion de l'étude, la bonté, la générosité, le désintéressement conférèrent sa vraie noblesse. M. Gevaert ignora l'humiliation du déclin. La claire lueur de son esprit n'eut point de crépuscule. Jusqu'à l'heure suprême il garda, avec son activité quotidienne et sa surprenante verdeur, la lucidité intégrale de son intelligence. Il eût pu dire fièrement, comme le héros d'Émile Verhaeren : « On meurt debout dans ma famille ». Le grand souvenir qu'il laisse demeure intact dans sa sérénité, avec l'exemple d'une existence inflexiblement droite.

OCTAVE MAUS

La Société centrale d'architecture.

Lorsqu'ils participent aux Salons officiels, les architectes se plaignent souvent, et à bon droit, d'être relégués en des Sibéries dont l'exploration ne tente aucun visiteur. Mais ne faut-il s'en prendre qu'aux commissions organisatrices? Les plans, les épures, d'une compréhension un peu ardue pour qui n'est pas du métier, ont une médiocre vertu attractive. Et si le public montre peu d'empressement à l'égard des sections d'architecture, c'est qu'il sait d'avance l'ennui qui l'attend.

C'est pour vaincre cette indifférence que la Société centrale d'architecture organise chaque année un salonnet dans lequel elle s'efforce de combiner avec la partie technique propre à intéresser les spécialistes des éléments accessibles à tous : dessins, aquarelles, maquettes, spécimens de statuaire monumentale, etc. Grâce à l'activité et au goût de M. Léon Bochoms, qui en assuma l'organisation, l'exposition ouverte cette année au Palais de la Bourse, et dont la durée fut malheureusement trop restreinte, offrit une heureuse diversité et un vif intérêt.

Cette exposition rassembla, entre autres, quelques œuvres décoratives de M. Ch. Samuel, membre associé de la Société : une réduction du Monument De Coster, la *Cérès* de la Maison du Cygne, un *Saint-Michel*, une figure tombale; la maquette du nouvel hôtel communal de Laeken par M. Barduelle et celle de la sépulture des ducs d'Ursel à Hingene par M. Caluwaers, qui exposa en outre la façade de l'Athénée d'Ostende, un maître-autel et plusieurs monuments funéraires; de beaux croquis de Notre-Dame de Paris, de la Cathédrale de Laon et de la cascade de Saint-Cloud, par M. Dhuicque; de nombreux projets d'édifices dus à M. Van Montfort et présentés à divers concours; des façades d'hôtels particuliers, récemment édifiés, par M. Dumont; le projet de galerie en staff proposé pour la Montagne de la Cour par M. Dewin, auteur d'une élégante villa à Uccle; divers dessins de constructions érigées ou projetées par MM. Anciaux, Bodson, Peeters. L'envoi de M. Bochoms, le plus varié et le plus attrayant du Salon, comprenait une vingtaine de cadres parmi lesquels on admira surtout divers aspects, traduits à l'aquarelle, du Château des Comtes, à Gand, et des interprétations à la plume, largement dessinées, de vieilles constructions du Surrey et du Sussex.

Le concours ouvert cette année par la Société avait pour objet l'*Entrée d'un parc public*. Il a donné d'assez bons résultats, à en juger par les projets de MM. Van Montfort, Hebbelynck, Devroye et Alquit, que le jury classa dans cet ordre et dont l'exposition compléta l'ensemble du Salon.

O. M.

« La Dame qui n'est plus aux Camélias ».

Eh bien! elle est fort amusante cette pièce (1), et le public y riait malgré lui. C'est très curieux de voir le public rire malgré lui. Visiblement, il était venu mal disposé parce que le nom de M. de Faramond n'a pas le même genre de notoriété que ceux des fournisseurs de brioche des boulevards. Visiblement aussi, il était désorienté. La comédie manque d'action à un point rare, à un point absolu, et il ne faudrait pas que ça devînt une esthétique, car tout un théâtre sans action deviendrait vite impossible.

Mais ce défaut — ou peut-être ce parti pris — était racheté par la drôlerie, la fantaisie, l'observation, et cette suite de tableaux de la vie des courtisanes reliés par le fil lâche et indifférent d'un semblant d'intrigue constituait à elle seule et sans le secours d'une « composition » un spectacle suffisamment intéressant pour empêcher le public de se rappeler qu'il n'aime à entendre que toujours la même pièce, depuis *Amants*.

M. de Faramond est un auteur qui parle enfin des « grues » avec le ton juste. Il ne les réhabilite pas, et c'est bien en ce sens que sa *dame n'est plus aux camélias*. Mais il ne leur tombe pas dessus à la Zola en les accusant des malheurs de la tribu. Sa *dame* n'est pas plus Marion Delorme que Nana. Elle serait plutôt sœur de *mon amie Nane*, de P.-J. Toulet. Vaniteuse et bête, criarde, cabotine, posant pour la froideur distinguée mais rappelée à toute minute à son origine populaire par les circonstances et l'instinct, ne pouvant pas admettre de se trouver sans amant, ne pouvant aimer personne mais ne supportant pas la solitude, toujours entourée d'une volière d'oiseaux bizarres et bruyants : de petites grues complimenteuses et nerveuses, des messieurs tarés et élégants, des gens chics, des gens moins chics, embrassant tout le monde, pavanés partout le monde, — monument d'inutilité sociale, ni bonne, ni mauvaise, nulle.

Je ne sais pas si M. de Faramond a voulu nous donner toutes ces impressions; il est probable que non, car on ne fait jamais rien de bien quand on se propose d'avance un but aussi défini, mais à coup sûr il y est arrivé, et cela par la seule force de son « exposition. »

Tout ce monde-là ressemble à des fantoches. Mais c'est vrai, aussi. Ce sont des fantoches dans la réalité. Les gens qui approchent des filles très cher peuvent être chez eux des gens très sérieux; chez elles, ils deviennent ce qu'il faut qu'ils soient pour leur plaire, pour faire bien dans le tableau : ils participent à la frivole nullité de la maîtresse de maison La « fille cher » n'aime que l'argent, ne parle que de lui. Le monsieur qui fréquente chez la fille cher — à moins d'être un amant de cœur — disparaît quand il n'a plus d'argent. Il va faire du drame ailleurs, il va être sérieux ailleurs.

M. de Faramond a très bien compris cela, ou, plus exactement, il l'a senti. Et j'aime surtout dans sa pièce cette absence de prétention dans l'observation, cette fantaisie bon enfant, ce désordre élégant, ce laisser-aller si à sa place. Et puis, c'est bien écrit. Il y a de très jolies tirades, amenées sans artifice.

Je serais content que *La Dame qui n'est plus aux Camélias* eût beaucoup de succès. Elle le mérite, ne serait-ce que par la différence qu'elle présente avec l'horrible et banale petite chose truquée qu'on appelle une pièce dans les théâtres du Boulevard et qui devrait n'avoir de nom dans aucune langue.

La troupe de Lugné-Poe est, comme toujours, excellente et d'une cohésion parfaite. Les mouvements d'ensemble sont réglés avec une justesse admirable. Mme Carlier réalise un type complet de courtisane et M. Lugné-Poe lui-même, par la science et l'intelli-

(1) *La Dame qui n'est plus aux Camélias*, comédie en trois parties, par M. DE FARAMOND, représentée la semaine dernière au Théâtre de l'Œuvre, à Paris.

gence prodigieuses de son jeu, trouve moyen de faire du simple personnage de financier allemand qui lui est confié une sorte de symbole puissant, quelque chose comme le *Thomas Pollack Nageoire* de cette séduisante comédie.

FRANCIS DE MIOMANDRE

CHRONIQUE THÉATRALE

Boccace

Le théâtre Molière est un heureux théâtre. Le public qui le fréquente y apporte, à chaque pièce nouvelle, des réserves inépuisables d'enthousiasme, et le délire y est l'état habituel des spectateurs. Comment pourrait-on se dérober à l'influence d'un milieu aussi bruyamment sympathique? Une bonne volonté commune semble animer les acteurs et ceux qui les écoutent. La critique, ici, doit se borner à enregistrer le succès. Elle le fait avec bonne grâce, et même avec conviction, quand c'est *Boccace* que l'on joue, et qu'il est joué comme il le fut jeudi soir, à la première de cette reprise. Le gentil opéra comique de Suppé n'est nullement désagréable à réentendre. Le livret en est charmant, avec ses allures de fabliau naïf et doucement libertin, et la musique en est séduisante sans banalité. La troupe du Molière, cette année, possède quelques éléments de choix. Mmes Delormes et de Brasy — Boccace et Béatrice — ont une jolie voix et un jeu intelligent. Les comiques font ce qu'ils peuvent pour être drôles, et ils y réussissent quelquefois. Le reste de l'interprétation est très satisfaisant.

G. R.

Chronique judiciaire des Arts

Une définition juridique des Musées.

Un musée est-il, dans le sens juridique du terme, un « lieu habité »?

Il paraît que oui. C'est, du moins, ce qu'a décidé la Cour d'appel de Paris, en réformant un jugement du tribunal correctionnel de la Seine qui avait condamné à quatre années d'emprisonnement un certain Vavasseur, l'un des auteurs du vol des statuettes égyptiennes dérobées l'an dernier au Musée du Louvre.

L'arrêt déclare qu'un édifice est réputé habité lorsqu'il renferme des surveillants et des gardiens. On ne s'aperçut guère de leur présence lorsque la déesse Isis disparut de sa vitrine... Mais, théoriquement, ils y étaient, ou devaient y être. Le tribunal correctionnel fut, par suite, incompétent pour juger Vavasseur, qui devra, en raison de cette circonstance aggravante, s'efforcer d'établir devant la Cour d'assises son innocence.

NÉCROLOGIE

Siebe ten Cate.

Le peintre hollandais Siebe ten Cate vient de mourir à Paris où il s'était fixé après avoir passé, jadis, quelques années à Bruxelles. C'était l'un des mieux doués d'entre les paysagistes actuels de la Hollande. Ses toiles, d'un coloris fin, harmonieux, avaient généralement pour « motif » quelque aspect de Paris : vieilles façades, quais, ponts sur la Seine, embarcadères, rues de banlieue, fortifs. Il choisissait de préférence ces sites à « l'heure exquise » où déclinent les lueurs du jour. Les brouillards que perce la flamme rougeoyante d'un réverbère, les ciels bas et pluvieux, la neige trouvaient en lui un interprète attendri. Sans doute éveillaient-ils dans son cœur le souvenir de l'atmosphère natale.

M. ten Cate avait à peine cinquante ans. Ses œuvres sont éparpillées dans les collections privées. L'une d'elles, exécutée à Montmartre, a été acquise par l'État pour le musée Carnavalet.

PETITE CHRONIQUE

Les funérailles de M. Gevaert seront célébrées mardi prochain, à 11 heures, à l'église paroissiale du Sablon. Une chapelle ardente sera dressée au Conservatoire, sous le péristyle de la salle des concerts. Suivant la volonté expresse du défunt, aucun discours ne sera prononcé. La partie musicale de la cérémonie, réglée dans ses détails par M. Gevaert lui-même, a été confiée par lui à MM. Wotquenne, préfet des études au Conservatoire, et Marivoet, maître de chapelle à l'église du Sablon. Seules des œuvres de plain-chant seront exécutées pendant le service funèbre. L'inhumation aura lieu au cimetière de la Ville, à Evere.

Les études d'*Ariane et Barbe-Bleue* sont poursuivies sans relâche au théâtre de la Monnaie, dont la direction n'a rien négligé pour assurer au conte lyrique de MM. Paul Dukas et Maurice Maeterlinck une interprétation de premier ordre. Artistes du chant, chœurs, orchestre sont entièrement prêts. Les décors seront plantés demain et l'on règlera pendant toute la semaine les derniers détails de la mise en scène. La première représentation est définitivement fixée à samedi prochain, 2 janvier, à 8 heures.

La Chambre des députés des Pays-Bas a voté un subside de huit cent mille francs pour la participation hollandaise à l'Exposition universelle de Bruxelles. C'est le plus gros subside accordé par un gouvernement étranger en faveur de notre future World's Fair.

Mlle Jenny Martigny, MM. R. De Saegher et A. Heins ont ouvert avant-hier, au Cercle artistique de Gand, une exposition de leurs œuvres qui sera clôturée le 7 janvier.

Une exposition internationale d'instruments de musique, divisée en dix-huit groupes, sera ouverte à Rotterdam, dans les salons de la Société « Harmonie », du 19 mai au 1er juin 1909. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat général, 17, Spoorsingel, Rotterdam (Hollande).

Les solistes engagés par M. F. Durant pour l'exécution du *Requiem* de Mozart, qui aura lieu à l'Alhambra le dimanche 10 janvier, à 2 h. 1/2 (répétition générale la veille, à la même heure), sont Mmes Ceuppens-Houzé et J. Flament, MM. Lheureux et Brétiny.

L'audition du *Requiem* sera précédée de l'exécution de la Symphonie no 1, de l'air d'*Idoménée* (Mlle A. Delhaye) et de la Symphonie concertante avec violon et alto soli (MM. Lucien Capet et Léon Van Hout).

Les chœurs seront chantés par la section chorale mixte des Concerts Durant sous la direction de M. Henri Carpay.

Le troisième concert Ysaye est fixé au dimanche 17 janvier prochain. MM. Jacques Thibaud et Pablo Casals y joueront, en première audition, le Double concerto pour violon et violoncelle de Brahms et, avec M. Alfred Cortot, le Triple concerto pour piano, violon et violoncelle de Beethoven. Au programme figurent en outre : une ouverture de Mozart, des fragments symphoniques de *Psyché* de Franck, des soli pour piano par M. Cortot, les *Murmures de la Forêt* de *Siegfried* et l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, de Wagner, sous la direction de M. Eugène Ysaye. La location est dès à présent ouverte chez Breitkopf et Hærtel.

On nous écrit d'Ostende qu'au Cercle Cæcilia, la semaine dernière, le public a ratifié par ses applaudissements le succès qui accueillit au Kursaal, l'été passé, les débuts de Mlle L. Van den Eeden, désormais classée parmi les cantatrices de concert les mieux appréciées.

De Paris :

L'Opéra annonce la répétition générale de *Monna Vanna* pour dimanche prochain, 3 janvier; la première représentation pour le mercredi 6.

M. Paul Spaak a fait le 16 décembre au Théâtre des Arts une conférence sur les Poètes belges. Mmes Léa Siria, Berthe Bovy, Véra Sergine, Marie Kalff, Georgette Leblanc et M. Durec ont illustré cette causerie d'exemples tirés de l'œuvre d'Émile Verhaeren et de Maeterlinck. On a applaudi, en outre, d'exquises mélodies de M. Léon Jongen chantées par Mlle Madeleine Bonnard, le *Poème* pour violoncelle de M. Vreuls et une Valse (inédite) de M. Joseph Jongen, l'un et l'autre exécutés d'une façon parfaite par M. Georges Pitsch. Pour clore cette attrayante séance, l'*Andante* et le *Finale* du Trio de M. Joseph Jongen pour piano et cordes, joué par MM. Léon Jongen, Jean Lensens et Georges Pitsch.

L'Exposition de la Sécession, qui s'ouvre aujourd'hui à Berlin, comprendra une exposition rétrospective de l'œuvre, presque intégralement réunie, du peintre Hans von Marées. C'est à M. J. Meier-Graefe qu'est due cette intéressante initiative.

Le Cercle artistique de Nice organise pour la fin de janvier une exposition de l'œuvre du peintre Ziem à l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de la naissance de l'artiste.

Le Dr G. Schünemann vient de publier sous le titre *Mozart als Achtjähriger Komponist* un curieux ouvrage de Mozart, demeuré inédit, et dont l'original a été tout dernièrement offert à l'empereur d'Allemagne par son propriétaire, M. Ernst von Mendelssohn-Bartholdy.

C'est un carnet de poche sur lequel Mozart transcrivait ses compositions musicales en 1764. Il avait alors huit ans. Ces compositions inédites, antérieures à celles publiées par les soins de son père lorsque tous deux terminaient à Paris un voyage triomphal, sont des menuets, des adagios, qui donnent déjà une idée de ce que sera la richesse d'inspiration musicale de Mozart. Le livre contient même une fugue où le futur maître se révèle tout entier.

Sottisier :

Un monsieur très riche (et que pour cette raison nous appellerons S...) vint à mourir.

Le XXe Siècle, 20 décembre.

La liberté de conscience est toujours vivante dans nos cœurs et dans l'âme de la nation. Elle ne peut pas périr, car elle est immortelle.

Ch. Graux, discours prononcé le 20 décembre à l'Université de Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN
L'OEUVRE ET L'HOMME
PAR
JUDITH CLADEL
Préface de Camille LEMONNIER

L'ouvrage forme un magnifique volume grand in-4°, digne en tous points de l'universelle renommée du plus grand sculpteur moderne. Le volume est orné d'une splendide illustration : 92 planches toutes hors texte, dont 71 d'après les sculptures du maître, 12 d'après ses curieux dessins, certains reproduits en couleur, 7 pointes-sèches et deux portraits du maître, admirablement tirés en héliogravure et en héliotypie sur presse à bras.

Le texte de l'ouvrage est imprimé sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches, filigrané « AUGUSTE RODIN » ; les planches sont tirées sur papier de Hollande des Papeteries Royales de Heelsum, spécialement cuvé à cet effet. Le tirage est limité à un nombre restreint d'exemplaires.

Prix : 100 francs

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.
Ch. XHROUET
192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.
Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur
Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. Barbey d'Aurevilly, Mallarmé, Maeterlinck, Verhaeren, Villiers de l'Isle-Adam, Constantin Meunier, Félicien Rops, etc.
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.
Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Maison Félix MOMMEN & Cie, Brevetés
FABRIQUE ET ATELIERS : 37, Rue de la Charité, BRUXELLES
Téléphone 1947
Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX
GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904
Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA VINGT-HUITIÈME ANNÉE (1908)

DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

De la Sophistication de l'œuvre d'art (Vincent d'Indy). 1
La Civilisation japonaise (Paul-Louis Couchoud) . . 25
Un Jubile (Octave Maus) 57
La Livre Esthetique (id.) 81
Le Grand Hall de sculpture du Musée (Ch.-L. Cardon) 41
Le Vieux-Bruxelles (Octave Maus) 329
L'Art allemand à l'Exposition de Bruxelles (J. De Mot) 385
Illuminations (Octave Maus) 225
Considerations sur le froid (André Fontainas) . . . 129
Reflexions sur le beau temps (Octave Maus) 161
Suppression du Ministère des Sciences et des Arts (id.) 323
L'art de Jeanès (Louis Vauxcelles) 145
Actualites litteraires (Francis de Miomandre) . . . 217
Id. La Bousculade (Id.) 233
Id. Le Goût du Public (Id.) 273
Id. Le Bavardage (Id.) 313
Hommage à Van Lerberghe (Jean Dominique) . . . 65, 73
L'Enfer (Francis de Miomandre) 89
Les Héros (Franz Hellens) 97
L'Espoir (Georges Rency) 361
Deux drames lyriques (Vincent d'Indy) 177
Au Theâtre d'Orange (Jules Destrée) 257
Kaatje (Georges Rency) 9
La Ville des monuments (L. Maeterlinck) 49
G. Jean-Aubry (Francis de Miomandre) 18
Henry Becque (Georges Lecomte) 185
Émile Bernard (Louis Thomas) 130
Charles Bernier (Louis Piérard) 340
Joseph Bossi (Louis Thomas) 235
Marcel Boulenger (Id.) 12
Thierri Bouts (Edmond de Bruyn) 33
René Boylesve (Francis de Miomandre). 153
Thomas Braun (Edmond de Bruyn) 105
Rodolphe Bresdin (Louis Vauxcelles) 293
François Coppée (Francis de Miomandre) 169
Léopold Courouble (Raymond Poincaré) 308
Edmond de Bruyn démasqué (Thomas Braun) 403
Lucie Delarue-Mardrus (Francis de Miomandre) . . 58
Eugène Demolder (Raymond Poincaré) 317
L'aquafortiste G. Den Duyts (Franz Hellens) . . . 265
Maurice des Ombiaux (Henri Charriaut) 275
Henri Evenepoel (Octave Maus) 17
Jules de Gaultier (Francis de Miomandre) 51
F.-A. Gevaert (Octave Maus) 409
Guido Gezelle (Em. Cammaerts) 337
Hubert Krains (Georges Rency) 241
Camille Lemonnier (Raymond Poincaré) 308
Lugné-Poé (Edmond Sée). 252, 260
Maurice Maeterlinck (Raymond Poincaré) 316
Paul Margueritte (Francis de Miomandre) 249
Camille Mauclair (Id.). 281
Marc-Henry Meunier (Octave Maus). 137
Pierre Mille (Francis de Miomandre) 121
Francis de Miomandre (Maubel) 393
Gabriel Nigond (A. de Rothmaler) 401
Félicien Rops épistolier (Camille Lemonnier) . . . 347
Roussel, Bonnard, Vuillard (Octave Mirbeau) . . . 209
Bernard Shaw (Georgette Leblanc). 297, 305
Émile Verhaeren (Paul Spaak) 369
Antoine Wiertz (H. Fierens-Gevaert) 268
Colette Willy écrivain français (M. S. M.) 377

PEINTURE

Au Musée ancien (O. M.) 173, 206
Nouvelles acquisitions (Fierens-Gevaert) 189, 197, 203, 228
Acquisitions de la Société des « Amis des Musées » 6
Identification d'un tableau. 335
Le legs Duval 206
L'Art au Parlement. Discours de M. J. Destrée. 212, 219, 227
A la Libre Académie. L'Administration des musées . 151
Le Musée d'Ixelles (Octave Maus) 274, 292
Le Musée de Bruges 6
Les Prisons de l'art (L. Maeterlinck) 3
Un Musée modèle (Id.). 60, 83, 125
Un Commissariat belge des expositions (M. Hortelour). 243
Les « Violons d'Ingres » (Gisbert Combaz). 166
Manifestation Eugène Smits. 109
Belle nuit par A.-J. Heymans 214
Un Evenepoel au Musée de Liége. 318
Concours de l'Académie royale des Beaux-Arts . . . 206
Le tripytque mutilé de Zierickzée. 351
La collection Six au Rijksmuseum 167
Le Musée Segantini à Saint-Moritz 279
Une *Descente de croix* de Rubens à Kalisz 311
Sur deux pastels du XVIIIe siècle (Ad. Jullien) . . . 251
Notes sur la peinture française (Étienne Avenard) . . 299
L'Art indépendant (Roger Marx) 230
Le Tribut de la Gloire (Octave Maus) 323
Pour la protection du Louvre (Louis Piérard) . 365, 388, 396
Amateurs d'art 228
Le Salon jubilaire de la Libre Esthétique (O. Maus). 70, 81
Les Dessins de Rodin (E.-A. Bourdelle) 67
La Sculpture (Franz Hellens) 75
La *Libre Esthétique* et la Presse (O. M.) 123, 150
Acquisitions. 94, 103, 167
Le Salon de Printemps (Franz Hellens) 155
M. René Piot (Id.) 196
Acquisitions de l'État 230
Exposition des *Aquarellistes* (F. H.) 396
Id. du Cercle *l'Élan*. (Id.) 302
Id. des *Indépendants* (Octave Maus) 219
Id. du Cercle *Pour l'Art* (Franz Hellens) . . 36, 62
Id. du *Sillon* (Id.) 371
Id. de *Vie et Lumière* (L. Dumont-Wilden) . . 113
Cercle artistique. Exposition Émile Claus (O. Maus). 91
Id. J. Gouweloos (M. Sirtaine) . . . 107
Id. A. Delaunois et S. Detilleux (O. Maus) 114
Id. Alfred Bastien (F. H.). 349
Id. Ch.-W. Bartlett (Id.) 355
Id. William Degouve de Nuncques (O. M.) 397

L'Art à Schaerbeek dans le passé (Franz Hellens). . 371
Anvers. Le Salon de l'*Art contemporain* (J. S.) . . . 118, 123
Dour. Exposition Charles Bernier (Louis Piérard) . 340
Paris. Société Nationale des Beaux-Arts (O. Maus). . 193
Les prix du Salon 199
Le Salon des Humoristes 119
Bibliothèque Nationale. Exposition Rembrandt. . 151
Le Salon d'automne. Greco et Monticelli (G. Jean-Aubry.) 321
Id. Les jeunes (id.) 345
Id. Certains (id.). 353
Une Rétrospective des refusés (L.-C.). 52
Les Indépendants (Gustave Kahn) 237
Exposition Anna Boch (Octave Maus). 395
Id. Paul Deltombe (Émile Verhaeren.) . . . 163
Id. Drésa. 13
Id. Georges d'Espagnat (L.-V.) 357
Id. Charles Lacoste (Marius-Ary Leblond.) . 364
Id. Georges Lemmen (O. M.) 173
Id. Marc-Henry Meunier (A. Fontainas.) . . 147
Id. K.-X. Roussel (L.-V.) 356
Id. Théo Van Rysselberghe (A. Fontainas.) . 147
Id. d'Art russe moderne 4
Berlin. L'Exposition d'Art belge (H. R.) 339
La Haye. Une exposition d'œuvres modernes. . . . 279
Francfort. Exposition Van Gogh 215
A propos du Greco 87, 175, 287
Faux tableaux de Turner 87, 319
Legs de M. Drouet aux Musées parisiens 295
Un portrait de Balzac 229
Raphaël et Manet 253
Quelques anecdotes sur Monticelli. 303
Les mots de Degas 159
Vol d'un Van Dyck à l'église Notre-Dame de Courtrai. 31
Les voleurs d'objets d'art italiens et français 215
Le sentiment artistique de Guillaume II. 127
Vente de la collection Robaut (Paris) 7
Id. de l'œuvre de Th. Verstraete (Anvers) . . . 76
Id. de la collection Jules Cronier (Paris) 94
Id. de la collection Chéramy (Paris) 167
Id. de la collection Humphrey Roberts (Londres) . 183
Id. de tableaux impressionnistes à l'hôtel Drouot . 190
Id. de tableaux de Courbet 215
Nécrologie. Bottini 6
Wilhelm Busch 31
J.-H.-L. De Haas 262
Camille Groult 22
Walter Leistikow 262
Siebe Ten Cate 412
Piet Verhaert 262

SCULPTURE

La Madone de Bruges (Fierens-Gevaert) 283
Le Buste de Charles-Quint (L. Maeterlinck) 180
La Statue de province (Gustave Kahn) 285
Exposition Boncquet au Cercle artistique (F. H.) . . 349
Paris. Exposition Troubetzkoï (L. Vauxcelles) . . . 198
Exposition Rembrandt Bugatti (L.-V.) 221
Le monument de J.-S. Bach à Leipzig 239
Id. Henry Becque à Paris 183, 185
Id. Peter Benoit à Anvers 214
Id. Cézanne à Aix-en-Provence 174
Id. François Coppée à Paris 223
Id. Daumier à Valmondois 270
Id. Joseph Dupont à Bruxelles. 398
Id. Grieg à Bergen. 183
Id. Edouard Lalo à Lille. 207
Id. François Laurent à Gand 263, 294
Id. Montefiore-Levi à Liége 182
Id. Ruysbroeck l'Admirable 103, 334
Id. Stroobant à Bruxelles 222
Id. Charles van Lerberghe 78
Id. Richard Wagner à Venise 167
Id. de la République argentine 279
Id. au Travail de Rodin 76
Projet de fête à la mémoire de Meunier. 4
Le Jubilé Van der Stappen 116
La Société hollando-belge des Amis de la médaille (W.) 42, 111
Concours de la Société 7
La Médaille de M. de Dompierre de Chaufepié . . 367
La Plaquette du P.-L.M. 191
Le Rodin du Musée de New-York 223
Concours de sculpture 277
Nécrologie. Henri Boncquet 126
Jef Lambeaux (Octave Maus) 187

ARCHITECTURE

Le Mont des Arts (Paul Otlet) 107, 115
Id. Lettre de M. Maquet 148
Id. Lettres d'un artiste 156, 164, 187
Id. Lettres de M. Buls 163, 171, 188
Id. Autre correspondance 179
Id. Projet Hermanus (Octave Maus) . 267, 282
Discours de M. Carton de Wiart à la Chambre . 236, 244, 251
La Place des Palais (Buls) 226
La Mutilation du Parc (Id.) 348
Le Musée d'Ixelles (Octave Maus) 274, 292
La Société centrale d'architecture (Id.). 411
Au Ryksmuseum (L. Maeterlinck) 205
Au Casino de Spa (J. S.) 284
Nécrologie. Joseph Olbrich (Fierens-Gevaert) . . . 309

ART DÉCORATIF, ARCHÉOLOGIE, ARTS APPLIQUÉS

Le Musée d'art ancien au Cinquantenaire 286
Acquisitions de la *Société des Amis des Musées* . . . 134
Discours de M. J. Destrée à la Chambre. Le Cabinet des estampes. Une Calcographie nationale 219
Vitraux d'art (Octave Maus). 314
Illuminations (Id.) 225
Le Panorama du Caire. 102, 291
Une Exposition nationale d'art décoratif à Liége . . 117
Concours. L'affiche illustrée du *Petit Bleu*. 238, 278
Les Faux en matière d'art. 167
Deux legs au Musée de Cluny 287

LITTÉRATURE

Les Écrivains belges jugés par M. R. Poincaré . . . 307, 316
La Promotion des écrivains (Octave Maus) 371, 383
La Manifestation Camille Lemonnier 362, 373
Camille Lemonnier sénateur 227
La Manifestation Émile Verhaeren (Georges Rency) . 378, 390
Le Prix Nobel pour la littérature 178, 259, 379, 398
Le Prix quinquennal de littérature : M. F. Sèverin 246, 366
Le Prix de la fondation E. Picard : M. Edm. de Bruyn 398
Edmond de Bruyn démasqué (Thomas Braun). . . 403
Le Prix Goncourt : F. de Miomandre 386
Francis de Miomandre (Maubel). 393
Les « Amis de la Littérature » (O. M.) 51
Conférence d'Émile Verhaeren (G. R.) 372
Conférence de Mlle M. Van de Wiele (Id.) 405
Le Congrès littéraire d'Arlon. 284, 308
Concours du *Cercle verviétois* 85
Le Livre de faveur (Claude Anet) 221
Le Salon des Poètes (Edmond Haraucourt) 157, 204
Victor Hugo dessinateur et menuisier (A. Dayot) . . 140
Jeux d'académiciens (Claude Farrère) 100
Ariane et *le Choix de la Vie* (J. Ernest-Charles) . . 133
Barbouilleurs de marges (G. Kahn) 230
Paul Adam. *La Morale de la France* 205
Claude Anet. *Notes sur l'amour* (F. de Miomandre). . 330
G. Jean-Aubry. *Essai sur Jules Tellier — Mauclair* (Id.). 18
E. Baes. *Couronne de givre et fleurs d'illusion* (P. Cornez) 141
Henri Barbusse. *L'Enfer* (F. de Miomandre) 89
Henry Bargy. *France d'exil* (Id.) 196
C. Bayet. *Giotto* 252
R. de Beauplan. *Les Regrets de J. du Bellay* (F. de Miomandre) 165
Albert de Bersaucourt. *Albert Samain* (Id.) 83
José de Bèrys. *Le Professeur de bluff* (Id.) 245
Napoléon Bonaparte. *Le souper de Beaucaire* (Id.). . 195

SYLVAIN BONMARIAGE. *Tristesses d'enfant gâté* (ID.) . . 165
ID. *Les aventures merveilleuses de l'abbé de Lassus* (ID.) 245
JOSEPH BOSSI. *Les Erreurs — Adam* (LOUIS THOMAS) . 235
MARCEL BOULENGER. *Le Page — L'Amazone blessée* (ID.) 12
RENÉ BOYLESVE. *Mon amour* (F. DE MIOMANDRE) . . . 153
TH. BRAUN. *Propos d'hier et d'aujourd'hui* (E. DE BRUYN) 105
H. DE BRUCHARD. *La France au soleil* (F. DE MIOMANDRE) 195
M.-D. CALVOCORESSI. *Moussorgsky* (CH. VAN DEN BORREN) 134
RICCIOTTO CANUDO. *L'Homme* (F. DE MIOMANDRE). . . 331
GEORGES CASELLA. *J.-H. Rosny* (ID.) 83
JOSEPH CHOT. *Le Génie d'Athènes* (ID.). 356
VICTOR CLAIRVAUX. *La Barque amarrée* (ID.) 456
MAXIME COLLIGNON. *Scopas et Praxitèle* 93
H. DAGUERCHES. *Consolata, fille du soleil* (F. DE MIOMANDRE) 299
LUCIE DELARUE-MARDRUS. *Occident — Ferveur — Lointains — La Figure de proue* (ID.) 58
MAURICE DES OMBIAUX. *La petite reine blanche* (ID.) . . 100
EMILE DESPRÉCHINS. *Les Tanagréennes* (PAUL CORNEZ) . 141
FERNAND DIVOIRE. *Poètes* (FRANCIS DE MIOMANDRE) . . 165
PAUL DROUOT. *La chanson d'Eliacin* (ID.) 356
JOËL DUMAS. *Délicieusement* (ID.) 43
CLAUDE FARRÈRE. *Mlle Dax, jeune fille* (ID.) 131
G. FAURE. *Heures d'ombrée* (F. DE MIOMANDRE) . . . 195
AMY FAY. *Lettres intimes d'une musicienne* (O. MAUS) 354
FIERENS-GEVAERT. *La Tristesse contemporaine* (F. DE M.) 292
ID. *Essai sur Bruges* (ID.) 292
PAUL FLAMANT. *Isarina* (ID.) 3
HENRI FOCILLON. *Le Demi-Dieu* (ID.) 131
F. FOULON. *Le Pur Métal* (PAUL CORNEZ) 141
ID. *Contes d'idées.* (F. DE MIOMANDRE) . . . 245
HENRI GADON. *Le Chalumeau de Pan* (ID.) 43
L. GARNICA DE LA CRUZ. *L'Arène aux crucifiés* (ID.) 131
GEORGES GARNIR. *Le conservateur de la Tour Noire* (ID.) 100
MAURICE GAUCHEZ. *Les Symphonies voluptueuses* (Id.) 100
JULES DE GAULTIER. *La Dépendance de la morale et l'Indépendance des mœurs* (Id.) 51
CHARLES GÉMIAUX. *Comment on devient colon* (Id.) . . 196
ANDRÉ GERMAIN. *La Cousine et l'Ami* (Id.) 4
ALBERT GIRAUD. *Anthologie* (PAUL CORNEZ) 141
ARNOLD GOFFIN. *Thierri Bouts* (EDM. DE BRUYN) . . 33
ID. *Pinturicchio* (JEAN DOMINIQUE) . . . 315
JEAN DE GOURMONT. *Henri de Régnier* (F. DE MIOMANDRE) 195
ID. *La Toison d'or* (ID.) 292
REMY DE GOURMONT. *Promenades philosophiques* (ID.). 29
AIMÉ GRAFFIGNE. *La Blessure* (ID.) 245
HENRI FAUVETTE. *Ghirlandaio* 197
M. HANKES-DRIESMA. *Les âmes muettes* (ID.) 245
ALBERT HENNEQUIN. *A l'aiguail.* (F. DE MIOMANDRE) . . 356
EMILE HENRIOT. *Eurynice* (ID.) 43
GÉRARD D'HOUVILLE. *Le temps d'aimer* (ID.). 201
EDMOND JALOUX. *Le Démon de la vie* (ID.) 211
ALBERT JUHELLÉ. *La Caillette* (ID.). 245
TRISTAN KLINGSOR. *Le Valet de cœur* (ID.) 356
HUBERT KRAINS. *Figures du pays* (GEORGES RENCY) . . 241
L. LAFAGE. *La chèvre de Pescadoire* (F. DE MIOMANDRE) 355
L. DE LA LAURENCIE. *Rameau* (OCTAVE MAUS) 289
LOUIS LALOY. *Rameau* (CH. VANDEN BORREN) 260
PAUL LAMBOTTE. *Henri Evenepoel* (OCTAVE MAUS) . . 265
ERNEST DE LAMINNE. *Les Regrets* (F. DE MIOMANDRE). . 166
GUY LAVAUD. *La Floraison des eaux* (ID.) 43
M.-A. LEBLOND. *L'Ile de Madagascar* (ID.) 27
GEORGES LECOMTE. *L'Espoir* (GEORGES RENCY) 361
ALBERT LECOCQ. *Vieux Thèmes* (F. DE MIOMANDRE) . . 356
LEGRAND-CHABRIER. *La journée d'Arles* (ID.) 355
LOUIS LORMEL. *Tableaux d'âme* (ID.) 43
CLAUDE LORRIS. *Les Nuages s'amoncellent* (ID.) . . . 356
P. MAES. *L'œuvre de Mme Blanche Rousseau* (ID.) . . 195
PAUL MARGUERITTE. *Le Pas sur le sable. — Les Jours s'allongent* (ID.) 249
LUCIE-PAUL MARGUERITTE. *Paillettes* (ID.) 195
F.-E. MARINETTI. *La Ville charnelle. — Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste* (ID.) 292
CAMILLE MAUCLAIR. *L'Amour tragique* (ID.) 281
ALEXANDRE MERCEREAU. *Gens de là et d'ailleurs* (ID.) . 245
JANE MERCIER-VALENTON. *Choses qui furent* (ID.) . . . 166
L. MERLET. *Auguste Lepère peintre et graveur* (O. M.) 277
A. MICHEL. *Héroïnes et actrices* (PAUL CORNEZ). . . . 141
ID. *Cas de conscience* (F. DE MIOMANDRE) . . 245
PIERRE MILLE. *Barnavaux. — Sur la vaste terre* (ID.). 121
ADRIEN MITHOUARD. *Les Pas sur la terre* (ID.) 195
ALBERT MOCKEL. *Contes pour les enfants d'hier* (ID.) . 132
GABRIEL MOUREY. *Le Miroir* (ID.) 245
ALBERT NEUVILLE. *Kaïkaïs et Tankas* (ID.) 165
P. ET G. NORMAND. *Bilan de Salon.* (PAUL CORNEZ) . . 141
NOVALIS. *Henri d'Ofterdingen* 205
JULIEN OCHSÉ. *L'invisible Concert* (F. DE MIOMANDRE) . 43
M. OLÉNINE D'ALHEIM. *Le Legs de Moussorgski* (O. M.) . 306
OSSIT. *Cyrène* (F. DE MIOMANDRE) 356
OVIDE. *L'art d'aimer.* 205
C. PHOTIADÈS. *Les Hauts et les Bas* (F. DE MIOMANDRE) . 291
VITTORIO PICA. *Edgar Degas. — Victor Rousseau* . . 182
ID. *Gli Impressionisti francesi* (O. M.). . 284
ID. *Igor Graber. — Carl. Wilhelmson. — La Galleria d'arte moderna a Venezia* (ID.) . . . 300
S. PIERRON. *Les Images du chemin* (F. DE MIOMANDRE) . 100
PIERRE PLESSIS. *Anxiété* (ID.). 166
J. REBOUL. *Les Florida* de Cipriano da Rore (Id.) . . . 165
HENRI DE RÉGNIER. *Les Scrupules de Sganarelle* (Id.) . 291
ADOLPHE RETTÉ. *Le Règne de la Bête* (Id). 245
PROSPER ROIDOT. *Ferveur* (Id.) 4
J. ROMAINS. *Le Bourg régénéré.— La Vie unanime.* (Id.) 165
JEAN ROYÈRE. *Sœur de Narcisse nue* (Id.) 44
GABRIELLE ROSENTHAL. *L'Eveil* (Id.) 245
ELOI SELVAIS. *Vie de province* (PAUL CORNEZ) 141
FERNAND SÉVERIN. *Poèmes* (FRANCIS DE MIOMANDRE) . 245
C. SMULDERS. *La correspondance de S. Dartois* (P. CORNEZ) 141
ANDRÉ SPIRE. *Versets* (F. DE MIOMANDRE). 139
ARTHUR SYMONS. *Poésies* (Id). 43
A. SYMONS et L. THOMAS. *Poésies de Choderlos de Laclos* 245
ALBERT THOMAS. *Le poème du désir et du regret* (Id.) . 165
L. MARIE THYLIENNE. *Passionnément* (Id.) 245
A. TORCY. *A l'ombre des saules* (Id.) 245
GASTON D'URVILLE *Le Désir errant* (Id.). 166
VAN BASTELAER. *Les estampes de P. Brueghel* (O. M.) . 246
G. VAN ZYPE. *Vermeer de Delft* (FRANZ HELLENS) . . 270
J.-L. VAUDOYER *La Comédie* (F. DE MIOMANDRE). . . 165
ALBERT VERDOOT. *Vers les couchants* (ID.) 166
EMILE VERHAEREN. *Les Héros* (FRANZ HELLENS) . . . 97
O. DE VUYST. *Les Heures de Jeunesse* (F. DE MIOMANDRE) 245
COLETTE WILLY. *Les Vrilles de la Vigne* (M. S. M.) . 377
Anthologie des poètes belges (PAUL CORNEZ). 141
Almanach des Etudiants de Gand (F. DE MIOMANDRE) . 99
Ubu Roi expliqué par ALFRED JARRY. 13
Alfred Jarry à la *Libre Esthétique.* 191
Un portrait d'Emerson par Mlle DUGARD 71
Style fleuri. Un chef d'orchestre, par M. E. CATTIER . 119
Un autographe de Shakespeare. 143
Théodore de Banville et l'Académie 183
Les Bibliophiles fantaisistes. 254
A propos des *Châtiments* de Victor Hugo 239
Le Musée Balzac 271
PÉRIODIQUES NOUVEAUX. *Amaryllis* (Paris) 191
Comica (Id.) 319
L'Expansion belge (Bruxelles) 79
Le Fureteur (Id.) 351
Les Marges (Paris) 399
La Nouvelle Revue française (Paris). 391
Pan (Montpellier). 191
La Presse (Bruxelles) 127
Strarije Godij (Saint-Pétersbourg) 158
Exposition de périodiques à la Maison du Livre . . . 383
Vente d'autographes 191, 206
Glanures. 286
Accusés de réception . . 14, 62, 150, 158, 174, 190, 198, 222, 254, 342, 398
NÉCROLOGIE. FRANÇOIS COPPÉE (F. DE MIOMANDRE) . . 169
J.-G. FRESON 270
MÉCISLAS GOLBERG. 14
VICTORIEN SARDOU (F. DE MIOMANDRE) 363

MUSIQUE

La Musique au Parlement belge 132
Discours de M. J. Destrée à la Chambre 227
De la Sophistication de l'œuvre d'art (VINCENT D'INDY). 1
Id. (CAMILLE SAINT-SAËNS). 28
Le Grand Concours international de musique. . . . 279
Les *Souvenirs* de M. Vincent d'Indy (H. LESBROUSSART). 36

Une lettre inédite de Wagner 220
Lettre de M. Valleyres à l'*Illustration* sur Wagner. . 301
CONSERVATOIRE. Premier concert. (CH. V.) 5
Concours. 198, 204, 213, 220, 229, 238
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1907-1908. 2e Concert. *Le Paradis et la Péri* (CH. V.) 38
4e Concert. *Le Poème de la forêt*, par A. ROUSSEL (OCTAVE MAUS) 99
Saison 1908-1909. 1er Concert. M. ELMAN (CH. V.). . 365
CONCERTS YSAYE. Saison 1907-1908. 3e Concert. M. P. CASALS (H. L. B.) 29
4e Concert. M. STEINBACH, M. ALFRED CORTOT (CH.V.) 53
5e Concert. M. H. VIOTTA, M. J. THIBAUD (H. L. B.) . 85
6e Concert. Le *Thyl Eulenspiegel* de M. RICHARD STRAUSS. M. BIRNBAUM (CH. V.) 117
7e Concert. M. EUGÈNE YSAYE (H. L. B.). 158
Saison 1908-1909. 1er Concert. *Nocturnes* de M. DEBUSSY (CH. V.) 372
2e Concert. MM. EUGÈNE YSAYE et H. BAUER (O. M.). 405
CONCERTS DURANT (1907-1908). 2e Concert. Haydn et Mozart. 5
3e Concert. Beethoven (H. L. B.) 21
4e Concert. Weber et Mendelssohn (ID.). 45
5e Concert. Schubert et Schumann (CH. V.). . . . 69
6e Concert. Richard Wagner (ID.) 85
7e Concert. Berlioz, Chopin et Liszt (ID.) 85
8e Concert. Franck et Brahms (ID.) 142
9e Concert. Grieg, Svendsen et Dvorak (ID.) . . . 150
10e Concert. La Musique russe (ID.) 174
11e Concert. Les Écoles françaises modernes (ID.). . 181
Saison 1908-1909. 1er Concert. Bach, Hændel (ID.). . 388
LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Concert jubilaire (ID.) 84
2e Concert. Festival VINCENT D'INDY (ID.). 92
3e Concert. Récital BLANCHE SELVA (ID.) 93
4e Concert. Œuvres françaises inédites (ID.) . . . 100
5e Concert. Le Groupe des compositeurs belges (ID.) 108
6e Concert. Sonates de V. BUFFIN et G. ROPARTZ (ID.). 109
CERCLE ARTISTIQUE. MM. CORTOT et CASALS (ID.) . . . 54
Festival Bach (ID.) 77
Soirée Schubert. Mme L. MYSZ-GMEINER (ID.) . . . 85
Mme C. KLEEBERG-SAMUEL (ID.) 318
Le Quatuor Zimmer (ID.) 29
Le Quatuor « Piano et Archets. (J. B. et CH. V.). . 54, 69, 85
Id. Saison 1908-1909. (CH. V. et O. M.) 388, 397
L'Histoire de la Sonate, par MM. DERU et LAUWERYNS (CH. V. et M. M.) 60, 117, 143
Le *Groupe des Compositeurs belges* (CH. V.) 373, 389
Concert Wilford (ID.) 405
Les Auditions de l'« Art au Foyer » (H. L. B.) . . . 5
Récital MARGUERITE ROLLET (O. M.) 101
GRANDE-HARMONIE. Concert de Mlle G. SCHELLINX (G.) . 388
SALLE LE ROY. Mme KLEEBERG-SAMUEL (H. L. B.). . . 397
SALLE PATRIA. Le Quatuor BRÉMA (CH. V.). 30
Concert GABRIEL FAURÉ (O. M.) . . . . . .
Concert de la Société Bach. M. V. D'INDY (H. L. B.). 93
Concert G. VON BRUCKEN-FOCK (O. M.). 117
Récital de Mlle RAYMONDE DELAUNOY (CH. V.) . . . 142
Récital de Miss TITA BRAND (ID.) 101
Concert ÉDOUARD DERU (O. M.) 405
ALHAMBRA. *La Passion selon saint Mathieu* (CH. V.). . 126
GALERIES. Matinée VAN DOOREN (Id.) 54
cole de musique d'Ixelles 15, 263, 351
Id. de Saint-Josse-ten-Noode (CH. V.) . 61, 102
LIÉGE. Les concerts Brahy (M. D.). 6
Association des Concerts symphoniques (G. RITTER). 406
MARCINELLE. Audition des compositeurs belges . . . 95
OSTENDE. Kursaal. Mlle LILY VAN DEN EEDEN . 279, 335, 412
VERVIERS. Les concerts de la Société d'harmonie (J. S.) 366
LE HAVRE. Concerts du cercle de l'Art moderne . . . 62, 391
LUXEMBOURG. Concert du Conservatoire. 63
LYON. Inauguration de la salle Rameau. 359
PARIS. CONCERTS LAMOUREUX. (O. M. et CALVOCORESSI) 20, 29, 78
CONCERTS COLONNE (ID.). 37, 102, 349
Concerts de la *Société Nationale de Musique* (ID.) 20, 44, 53, 78, 102, 126, 166
Id. de la *Schola Cantorum* (OCTAVE MAUS) . . 7, 53
Id. de la SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS . 199
Id. du SALON D'AUTOMNE (M.-D. C.) 357
Id. du *Cercle musical* (ID.) 78
Id. ENGEL-BATHORI (O. M. et M.-D. C.) 19, 29, 37, 53, 102
Id. ROUGE. Festival V. D'INDY (OCTAVE MAUS) . 20
Concert Montoriol Tarrès (M.-D. CALVOCORESSI) . . 102
Matinée ETHEL SMYTH (O. M.). 181
Matinées MARY PIRONNAY 335
Les Chanteurs de la Renaissance 175
Le prix d'un violon 45
Beethoven aux eaux. 278
Le tombeau de Grieg 119
Une lettre de Tschaïkowsky. 149
Préceptes de Grétry. 214
Une anecdote sur Grétry 287
La maison de Schubert 222
Un concert religieux à Aix-les-Bains. 231
Tolstoï et *Siegfried* 237
Les Concerts de J.-S. Bach et M. Camille Saint-Saëns 239
Une Enquête sur la musique d'église. 247
Le traitement de la folie par la musique 255
Ingres et Rossini. 302
BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. Le Quintette de Franck (O. M.). 77
V. D'INDY. *Nouvelle édition de musique classique* (ID.). 366
Vente d'autographes et manuscrits 239
NÉCROLOGIE. MAURICE BAGÈS. 374
F.-A. GEVAERT 409, 412
GEORGES MARTY 334
GEORGES PFEIFFER. 62
RIMSKY-KORSAKOW. 202
PABLO DE SARASATE 310
THÉODORE SOLVAY 350
ALFRED VIVIEN 382
AUGUSTE WILHELMY. 46

THÉATRE

La Jeunesse du Théâtre antique (FRANCIS DE MIOMANDRE) 67
Au Théâtre d'Orange (JULES DESTRÉE) 257
Hippolyte et Aricie et *Boris Godounow* (V. D'INDY) . . 177
Le Théâtre de Pouschkine (S. RZEVUSKI). 179
Tripatouillages (JEAN MARNOLD) 332
Candida de Bernard Shaw (GEORGETTE LEBLANC) . . 297, 305
A propos de *Monna Vanna* (MAETERLINCK) 149, 262
Ariane et Barbe-Bleue (M. S. M.) 394
Le Règne du Comédien (J. ERNEST-CHARLES) 246
M. Huguenet dans *Tartuffe* (GEORGES RENCY) 404
Le théâtre de la Monnaie 203
THÉATRE DE LA MONNAIE. Reprise de *Siegfried* (A. ROUSSEL) 90
Les Jumeaux de Bergame, par JACQUE-DALCROZE (O. M.) 108
Marie-Magdelcine, par JULES MASSENET (CH. V.) . . 125
Reprise de *Pelléas et Mélisande* (ID.) 133
Saison 1908-1909. Tableau du personnel 286
Reprises de *Lohengrin*, *Werther* et *Aïda* (INTERIM) . 294
Reprise de *Salomé* (O. M.) 398
Les répétitions d'*Ariane et Barbe-Bleue* . . . 343, 407, 412
Le renouvellement du privilège des directeurs. . . 375
THÉATRE DU PARC. *Kaatje*, par M. P. SPAAK (G. RENCY) 9
La Cinquantième de *Kaatje* (Id.) 138
Les Passagères, par M. ALFRED CAPUS (Id.) 21
La Rivale, par MM. KISTEMAECKERS et DELARD (Id.) 39
Les Ames ennemies, par M. P.-H. LOYSON (Id.) . . 69
Les Deux Madame Delauze, par Mme G. MOUREY (Id.) 85
Saison 1908-1909. *La Dernière Dulcinée*, par M. ALBERT DU BOIS (Id.) 341
Simone, par M. BRIEUX (Id.) 350
La Dixième journée, par M. PAUL SPAAK (Id.) . . . 350
La Femme nue, par M. HENRY BATAILLE (Id.) . . . 374
Son Père, par MM. GUINON et BOUCHINET (Id.) . . 318
Rabagas, de VICTORIEN SARDOU (Id.) 406
MATINÉES LITTÉRAIRES. Conférence de Mme MENDÈS : *Le Vendeur de Soleil*, par RACHILDE (Id.). 6
Lettre de Rachilde à M. Georges Rency 68
Id. de M. DE MONZIE : *La Course du flambeau* (Id.) 94
Id. de M. CATULLE MENDÈS : Le Théâtre poétique (Id.) 381
Id. de M. P.-H. LOYSON : *Johan Ulfstjerna* (Id.) 381
Matinée Florian (Id.) 406
THÉATRE DES GALERIES. *Vieil Heidelberg* (ID.) . . . 78
Le Roi, par MM. CAILLAVET, DE FLERS et E. ARÈNE (Id.) 325
L'amour veille, par MM DE FLERS et CAILLAVET (Id.) 357
Patachon, par MM. HENNEQUIN et P. DUQUESNEL (Id.) 406
ALCAZAR. *La Robe Rouge*, par M. BRIEUX (ID.) . . . 22
La Compagnie sicilienne (Id.) 30
Monsieur Joujou, par MM. GERMAIN et TRÉBOR (Id.). 46
Le Bonheur qui passe, par M. GERMAIN (Id.). . . . 46

Le Friquet, par GYP et WILLY (Id.) 94
La Passerelle, par Mme GRÉSAC et M. F. DE CROISSET (Id.). 94
Viveurs! par M. H. LAVEDAN (Id.) 317
La Madone, par M. PAUL SPAAK (Id) 325
Væ victis! par Mlle MARGUERITE DUTERME (Id.) . . 325
Le Bonheur de Jacqueline, par M. P. GAVAULT (Id.). 357
COLETTE WILLY dans *Claudine* (Id.). 373
L'Aînée, par M. JULES LEMAITRE (Id.) 390
La matinée RICHEPIN (Id.) 21
La Comtesse DE NOAILLES (Id.) 30
M. DOMINIQUE BONNAUD (Id.) 46
MOLIÈRE. La centième du *Mort* (Id.) 157
Boccace (Id.) 412
OLYMPIA. *Samson*, par M. H. BERNSTEIN (G. RENCY) . 38
Chonchette, par MM. DE FLERS et CAILLAVET (ID.) . . 94
Jâris ou le Bon Juge, ID. ID. (Id.) . . 94
L'Oreille fendue, par M. NÉPOTY (ID.). 373
Le théâtre à Paris. La saison 1908-1909 349
OPÉRA. *Hippolyte et Aricie* (OCTAVE MAUS) 156
Boris Godounow (ID.) 171, 181
THÉATRE ANTOINE. *L'Oreille fendue*, par M. LUCIEN NÉPOTY (F. DE MIOMANDRE) 340
Les Vainqueurs, par M. ÉMILE FABRE (O. M.) . . . 389
ODÉON. *La Répudiée*, par Mme DARTIGUE (F. DE M.) . 324
GRAND-GUIGNOL. *L'Auberge rouge*, par M. S. BASSET (ID.) 324
THÉATRE DE L'ŒUVRE. La Compagnie sicilienne (ID. . 11
ID. *Væ victis!* (O. M.) 190
ID. *Les Amours d'Ovide* (O. M.) . . 190
Elektra, par H. de HOFMANNSTHAL (F. DE M.) . . . 387
La Dame qui n'est plus aux Camélias, par M. DE FARAMOND (Id.) 411
THÉATRE DES ARTS. *Kaatje* (O. M.). 381
Conférence de M. P. SPAAK 413
MONTPELLIER. *Castor et Pollux* (RAOUL DAVRAY) . . 45
AMSTERDAM. *Parsifal* (CH. VAN DEN BORREN) 213
Mme MARIE BRÉMA dans le rôle de Kundry 231
MUNICH. *Ilsebill*, par M. FRÉDÉRIC KLOSE. 183
MILAN. *Pelléas et Mélisande* à la Scala 135
NEW-YORK. *Pelléas et Mélisande* au Manhattan . . . 87
Id. Un théâtre pour enfants 223
Les Billets de faveur 326
Le concours d'œuvres lyriques d'Ostende 198, 270
Concours de littérature dramatique 389
Audition du *Meneur de Louves* 15
Mise en scène (O. M.) 60
Le prix de la mise en scène des opéras 71
L'opinion de Tolstoï sur *Siegfried* 237
Une anecdote sur d'Annunzio 239

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Petite Tonkinoise 6
Entre marchands de tableaux (Le prince de Wagram c/M. Bernheim jeune) 13
La correspondance de Nietzsche (Mme Foerster-Nietzsche c/ les exécuteurs testamentaires d'Overbeck. . 14
Le Droit d'auteur des photographes 22
Carmen et l'*Africaine* en Allemagne (M. de Choudens c/ plusieurs théâtres allemands) 22
Le Baron Tzigane (MM. Wilder et Delacour c/Mme veuve J. Strauss) 46
Auteurs et critiques (Mme Regine Martial c/M. Guy Launay et le *Matin*) 46, 62
Emprunts musicaux (l'éditeur de Strauss c/M. H. G. Noren). 198
Les appointements d'artiste (créanciers de Morton c/ le Moulin Rouge) 206
L'importance du rôle de « Commère » (Mlle Cecile Daulnay c/ le Concert Européen) 214
Larcins du cinématographe (Auteurs dramatiques c/ diverses Compagnies de cinématographe) . . . 229
Coupures (M. Camillo Bonetti c/Carlo Waller) . . . 278
Une définition juridique des Musées (Vavasseur c/M. P.) 412

ILLUSTRATIONS

Frontispice par M. Georges Lemmen 9
Portrait de M. Émile Verhaeren (THOMAS BRAUN) . . 361

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

EDOUARD LALO. — **Symphonie espagnole** pour violon et orchestre (op. 21). Transcription pour piano à 4 mains par G. CHOISNEL. — Prix net : **8** francs.

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Airs de ballet de Parysatis.** Transcription pour piano à 4 mains par L. ROQUES. — Prix net : **5** francs.

Id. id. **Sur les bords du Nil,** marche militaire (op. 125). Transcription pour piano à 4 mains par l'auteur. — Prix net : **3** fr. **50.**

Id. id. **La Gloire de Corneille,** cantate pour soli, chœur et orchestre. (op. 126). — Partition pour chant et piano. — Prix net : **7** francs.

Id. id. **L'assassinat du duc de Guise,** tableaux d'histoire (op. 128). Scénario d'HENRI LAVEDAN. Réduction pour piano à 2 mains par L. ROQUES. — Prix net : **5** francs.

HENRI BUSSER. — **Marche de Fête** pour orgue (op. 36). — Prix net : **2** francs.

MAURICE RAVEL. — **Rapsodie Espagnole.** Partition d'orchestre. — Prix net : **25** francs. — Format de poche : **6** francs.

L. DIDIER. — **Nous nous aimerons...** (MAURICE BOUCHOR), mélodie. — Prix net : **1** fr. **75.**

Id. **Revoir** (LOUIS MAIGUE), mélodie. — Prix net : **1** fr. **75.**

Id. **Où son pied s'est posé...** (CHARLES FUSTER), mélodie. — Prix net : **1** fr. **75.**

RHENÉ-BATON. — **Les Heures d'Été** (ALBERT SAMAIN), six mélodies (op. 14). — Prix net : **5** fr.

LOUIS VIERNE. — **Sonate** (en *sol* mineur) pour violon et piano (op. 23). — Prix net : **8** francs.

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.